

1696 (93) T

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES

LVI.

IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR, A NOGENT-LE-ROTRON.

81

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES CHARTES

REVUE D'ÉRUDITION

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN AGE.

LVI.

ANNÉE 1895.

PARIS

LIBRAIRIE D'ALPHONSE PICARD ET FILS

RUE BONAPARTE, 82

1895

37501
115/196

VILLARD DE HONNECOURT

ET LES CISTERCIENS.

Il est bien rare qu'une question d'histoire ou d'archéologie soit épuisée, et les plus importantes sont rarement celles sur lesquelles il reste le moins à dire.

Mon savant confrère M. Demaison l'a récemment prouvé par son étude si excellente, si instructive et si nouvelle sur *les Architectes de la cathédrale de Reims*¹.

C'est avec raison qu'il rejette absolument l'opinion qui attribue à Villard de Honnecourt une part dans la construction de ce bel édifice, et, lorsqu'on lit les notes de l'*Album*, on est même étonné qu'une telle opinion ait pu se produire.

Mais c'est que le besoin qui a fait créer des Évangiles apocryphes et des paroles historiques est éternel ; les érudits n'y échappent point, et plus d'un d'entre eux ne se résigne guère à ne pas se représenter la personne, les pensées et la vie intime des héros de l'histoire.

Pourrait-on donc considérer la noble passion des études historiques comme une sorte de déplacement rétrospectif de cette curiosité qu'excite chez tant de personnes la vie du prochain ? Sans vouloir approfondir une question aussi cruelle, je me borne à constater que, si Villard de Honnecourt est célèbre entre tous les architectes du ^{xiii}e siècle et si on lui a attribué au moins très facilement divers monuments, sa science et son talent y sont pour peu de chose. La véritable raison de la sympathie de la postérité, c'est qu'il lui a laissé un souvenir intime, un lambeau de sa personnalité, alors qu'à peine nous connaissons le nom d'artistes contemporains meilleurs et plus illustres sans doute en leur temps.

1. *Bulletin archéologique*, 1894, 1^{re} livraison, p. 3 à 40.

A-t-on cependant tout dit sur Villard de Honnecourt? Il est permis d'en douter, bien qu'il ait eu la bonne fortune d'avoir pour historiographes, dès le début de leurs travaux, les maîtres de notre archéologie nationale : Quicherat¹, Lassus, Darcel², Viollet-le-Duc³, Willis⁴, Street, et qu'une excellente étude de M. Pierre Bénard⁵, le savant architecte de la collégiale de Saint-Quentin, ait apporté un complément considérable à ces recherches.

Il faut bien reconnaître que Quicherat est venu le premier et n'a pas eu le loisir de publier l'*Album* in extenso; que Lassus est mort avant d'avoir pu mettre au point son grand travail; que Darcel s'est borné à établir une bonne édition de cette étude inachevée et à y mettre quelques notes; que Willis s'est contenté de traduire cette édition et que Viollet-le-Duc enfin n'a eu à commenter qu'un certain nombre des renseignements fournis par l'*Album*; il faut ajouter que depuis eux plusieurs points importants pour la biographie de Villard ont été élucidés.

On peut signaler dans le commentaire de Lassus et Darcel au moins une inadvertance et plusieurs lacunes.

C'est une inadvertance évidente d'avoir pris pour un énorme et inexplicable détail d'ornement la main que l'artiste a figurée sortant des voussures d'une fenêtre de tour de la cathédrale de Laon⁶; on a même pensé à chercher les amorces de cette prétendue sculpture⁷, bien conforme cependant aux mains indicatrices qui abondent dans les manuscrits du moyen âge; son index désignait certainement la place d'un texte explicatif ou d'un dessin complémentaire.

Quant aux lacunes, en voici des exemples : les commentateurs ignoraient s'il existe à Vaucelles des chapelles carrées au transept⁸; or, il subsiste des ruines assez importantes d'une de ces chapelles. Ils déclarent ne connaître aucun monument où les cha-

1. *Notice sur l'Album de Villard de Honnecourt* (*Mélanges*, t. II, p. 238).

2. *Album de Villard de Honnecourt annoté par Lassus, mis au jour par A. Darcel*. Paris, Impr. nat., 1863, in-4°.

3. *Dict. d'archit., passim*.

4. Traduction anglaise de l'édition Darcel.

5. *Collégiale de Saint-Quentin*. Paris, librairie centrale d'architecture, 1867, in-8°. 1^{re} partie : *Recherche sur la patrie et les travaux de Villard de Honnecourt*.

6. Pl. XVIII.

7. P. 94.

8. P. 131, dernières lignes.

pelles carrées alternent avec des absidioles autour du déambulatoire; or, c'est le cas de la cathédrale de Tolède, et Street¹ a fort bien remarqué le rapport qu'elle présente avec le plan imaginé par Villard de Honnecourt et Pierre de Corbie². S'il est presque certain que le premier n'a pas été à Tolède, rien ne prouve que le second n'y ait pas travaillé³. Qui sait même si l'architecte de la cathédrale de Tolède, *Petrus Petri*, mort en 1290⁴, n'était pas Pierre de Corbie? La similitude d'un dessin de l'*Album*⁵ avec un motif des stalles de Lausanne est signalée, mais les stalles du château de Chillon, qui sont plus anciennes, en présentent davantage.

Dans l'année qui suivit la publication de Darcel, M. Alcibiade Wilbert, ayant opéré des fouilles sur l'emplacement du déambulatoire de Vaucelles, reconnu des fondations concordant avec le tracé donné par Villard et publia au sujet de cette concordance un article et un plan fort intéressants, où l'on peut seulement regretter que tous les renseignements fournis par les ruines n'aient pas été utilisés⁶.

En même temps, M. P. Bénard, avec autant de sagacité d'érudité que de science d'architecte, établissait la conformité des élévations extérieure et intérieure du chœur de la collégiale de Saint-Quentin avec les études faites par Villard d'après la cathé-

1. *Gothic architecture in Spain*. Londres, Murray, 1865, p. 424. Selon M. Givélet, dans son *Histoire et description du Mont-Notre-Dame* (Limé, 1893, in-8°, pl. VII), cette église, voisine de Braisne et appartenant au style de transition, aurait offert la même disposition, mais son plan restitué ne concorde pas avec l'ancienne vue, donnée à la pl. VI.

2. Pl. XXVIII; cf. Street, ouvr. cité, pl. XIV.

3. La cathédrale de Tolède fut commencée en 1226 (Gams, *Series episcoporum*, p. 17) et terminée seulement au xvr^e siècle. Voir Street, p. 233.

4. Cette idée n'est pas venue à Street, mais rien n'empêcherait que ce Pierre, désigné dans son épitaphe, à la cathédrale de Tolède, par le nom de son père, Pierre, l'ait été d'autres fois par le nom de sa patrie, Corbie, et si, vers 1230, il a débuté dans ses études avec Villard de Honnecourt, il a pu vivre jusqu'en 1290. Ceci n'est, bien entendu, qu'une hypothèse, mais elle vaut autant sinon plus que beaucoup de celles qui ont été émises au sujet des architectes du moyen âge.

5. Pl. XXVII.

6. *Mém. de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XXVIII, 2^e partie : *Substructions de la seconde église de Vaucelles, érigée au XIII^e siècle sur les plans et sous la direction de Villard de Honnecourt*, article accompagné de 2 planches.

drale de Reims¹, la similitude de plan de l'une des chapelles de Saint-Quentin avec celles de Vaucelles et l'identité de dessin d'un pavement de la même église avec celui que Villard dessina en Hongrie². De plus, il découvrirait sur le parement intérieur de la chapelle précitée un tracé tout pareil à celui de la rose de Chartres qui figure dans l'*Album*³, et présentant la même transposition des colonnettes. A ces arguments, on pourrait encore ajouter, car l'auteur remarque avec raison au sujet des colonnes du déambulatoire qu'« à Saint-Quentin comme à Reims, ces colonnes sont raidies du côté de la poussée au vide par une colonnette unique placée en avant, disposition *sui generis* et que nous ne retrouvons ni à Cambrai ni dans aucune autre abside, si ce n'est à Soissons⁴. » Or, cette disposition existait aussi à Vaucelles, comme l'indique le plan de M. Durieux, publié par M. Wilbert.

De l'étude de M. Bénard, il ressort avec certitude que Villard était de nationalité picarde, qu'il a presque certainement bâti l'église de Saint-Quentin et que par contre rien n'autorise beaucoup plus à lui attribuer des travaux dans la cathédrale de Cambrai que dans celle de Reims; tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il a eu communication des plans.

Le voyage en Hongrie ne se placerait donc plus entre 1244 et 1250, comme le croyait Quicherat, car l'église de Saint-Quentin a été consacrée en 1257⁵. Ce voyage aurait eu lieu plus tôt, puisque Villard a utilisé à Saint-Quentin les études faites en chemin et y a même reproduit, à peu de chose près, le pavement qu'il avait dessiné en Hongrie⁶. D'autre part, comme la consécration de l'église de Vaucelles avait eu lieu en 1235⁷, c'est à ce moment que Villard aurait pu s'expatrier; cette date coïncide avec

1. Pl. XIX et LIX à LXIII.

2. Pl. XXIX.

3. Pl. XXIX, et Bénard, ouvr. cité, fig. 1.

4. Ouvr. cité, p. 13. Parmi les similitudes qui existent entre la cathédrale de Reims (ou d'autres monuments champenois) et l'architecture du nord de la France au XIII^e siècle, il faut citer d'anciens passages intérieurs, aujourd'hui détruits, qui existaient devant les fenêtres du chœur de Notre-Dame de Saint-Omer. Ce sont ces passages que Villard a remarqués à Reims et qu'il appelle « les voies dedens » (pl. LIX et LXI).

5. Charte de saint Louis, citée par M. Bénard.

6. Bénard, ouvr. cité, p. 11, fig. 4 et 5.

7. Jongelinus, *Notitia abbatiarum cisterciensium per universum orbem*. 1640, in-fol.

l'état dans lequel il semble avoir vu la cathédrale de Reims. Il serait revenu pour prendre la direction des travaux de Saint-Quentin, et, grâce à l'expérience acquise et aux monuments étudiés en chemin, il aurait notablement perfectionné sa manière lorsqu'il entreprit cette dernière œuvre.

Mais de quelles influences et de quel enseignement procédait la première manière de Villard de Honnecourt ; à quelle occasion et dans quel but entreprit-il les voyages qui l'aidèrent à la perfectionner ? Ces points restent en grande partie à élucider, et je vais tenter de le faire dans une certaine mesure. Des recherches faites en Hongrie pourraient seules apporter un complément définitif à cette étude ; mais, sans aller aussi loin cette fois, je borne mon enquête à la patrie de Villard.

Honnecourt¹ est un gros village caché dans un repli de collines boisées ; dans le fond, près de la rivière, subsiste le narthex de l'église du prieuré de Cluny², qui a été le premier noyau du bourg. — Au pied du monument, on remarque une énorme cuve baptismale en grès, probablement du xii^e siècle³, jetée à la voirie et remplie d'immondices. C'est sans doute dans cette vasque que Villard a reçu le baptême, mais nul à Honnecourt ne sait s'il a existé et n'a cure d'un tel souvenir.

Grâce aux Bénédictins, grâce à un sol fertile et grâce surtout à sa situation au bord de l'Escaut déjà aisément navigable, Honnecourt a toujours été prospère. L'Escaut fournissait avec Cambrai, Valenciennes, Tournai, Gand et Anvers une excellente voie de communication, d'autant plus fréquentée au moyen âge que les autres étaient plus défectueuses. Honnecourt était donc tout le contraire d'un pays misérable et perdu.

Quelles étaient les traditions artistiques de cette contrée ? Comme dans toute région qui sert de passage, elles se compli-

1. Dép. du Nord, arr. de Cambrai.

2. Sur cet établissement monastique, voir le mémoire de M. l'abbé Bulteau dans le *Bulletin de la Commission historique du Nord*, t. XVI, 1883, p. 1 à 111, et les 5 planches lithographiques qui l'illustrent.

3. Ses vastes dimensions ne permettent guère de la considérer comme plus récente. Elle est en forme de tronc de cône, sans aucun ornement, et mesure 1^m13 de diamètre extérieur, 0^m89 de diamètre intérieur, 0^m72 de haut. Sa simplicité rappelle plusieurs cuves du xii^e siècle du diocèse de Noyon et d'Amiens (Vermandovillers, Quesmy, Beaugies, Cambronne, Driencourt, Fransart). Ajoutons cependant que, pour les dimensions, la cuve baptismale de Beaufort-en-Santerre, qui n'est que du xiv^e siècle, peut lui être comparée.

quaient d'influences diverses. L'école romane franco-picarde s'était bien étendue jusqu'à notre frontière actuelle de Belgique¹, mais, aux environs de cette frontière, elle était fortement pénétrée par les deux écoles voisines et autrement puissantes de Normandie et d'Allemagne. On sait que ces écoles ont des points de ressemblance : les tours-lanternes, les chapiteaux cubiques. La raison de ces ressemblances est peut-être dans le contact des deux écoles à travers la Picardie et l'Artois².

L'influence normande se manifeste par des chapiteaux godronnés : en Picardie, à Airaines, à Hombleux et à la cathédrale de Noyon³; en Boulonnais, à Saint-Wlmer-de-Boulogne; en Flandre, à Sercus près Hazebrouck; en Artois et en Cambrésis, à Luchaux, Houdain et Vaucelles⁴. On lui doit l'ordonnance générale de l'église de Lillers, avec son vaste triforium, ses colonnes montant sous les fermes de la nef, sa façade cantonnée de tourelles et sa tour centrale. L'ancienne cathédrale de Boulogne présentait un type analogue, et le chevet carré de l'église de Nesle semble être un plan normand.

L'influence germanique a pénétré aussi jusqu'à Noyon, jusqu'à Doullens, comme en témoigne la galerie extérieure de l'église Saint-Pierre⁵, et jusqu'en Ponthieu, comme le montre le plan de l'abbatiale de Dommartin⁶. On lui doit aussi les colonnes à fûts octogones

1. C'est l'une des conclusions de la thèse que j'ai soutenue en 1889 à l'École des chartes sur *l'Architecture romane dans les anciens diocèses d'Amiens, Arras et Thérouanne*.

2. M. Anthyme Saint-Paul a soupçonné ce contact. Voir le § iv de son deuxième article sur *la Transition*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, n° de janvier 1895. La supposition de l'auteur est parfaitement exacte.

3. Un de ces chapiteaux a été reproduit par M. Bouet dans le *Bulletin monumental*, année 1868, p. 432 (*Excursion à Noyon, Laon et Soissons*).

4. Dans la salle capitulaire et dans le chauffoir; M. l'abbé Bulteau a cru que cette particularité pourrait être due à l'influence de l'Anglais Raoul, premier abbé installé en 1132. On peut ajouter que les baies de la salle capitulaire rappellent beaucoup celles de Fountain Abbey, mais ni le chapitre ni le chauffoir ne datent de la fondation de l'abbaye : le premier est des dernières années du xii^e siècle; le second paraît bâti en même temps, et ses voûtes datent de la restauration de 1512-1526. Il faut observer que des bâtiments définitifs élevés dès la fondation d'un établissement monastique sont une exception très rare.

5. Voir la monographie de cette église par M. G. Durand dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1887.

6. Voir Enlart, *Architecture romane et de transition dans la région picarde*. Amiens, 1895, gr. in-4°.

des églises de Nesle¹, de Villers-Saint-Cristophe, de Honnecourt et de Bohain. Ceux des portails de Honnecourt et de Nesle sont ornés de cannelures torses ou brisées, comme à la cathédrale de Tournai, et le portail de Bohain avait des sommiers ornés de lions; le transept des abbayes de Saint-Lucien de Beauvais et de Chaalis, des cathédrales de Cambrai, Noyon et Soissons, s'arrondit en absides aux extrémités; le double portail occidental de Cambrai rappelait le portail sud de la cathédrale de Strasbourg, et le bas des tours de la cathédrale de Noyon forme intérieurement comme un second transept à l'ouest.

D'autres particularités peuvent être attribuées aussi bien à l'influence rhénane qu'à l'influence normande, comme les tours-lanternes de Fresnes, Villers-Saint-Cristophe et Voyennes près Péronne; les chapiteaux cubiques de Picquigny près Amiens, Ham près Lillers, Chocques près Béthune. L'influence germanique est surtout venue de Tournai² et par l'Escaut, dont les barques apportaient en France les œuvres dont les sculpteurs de cette ville fournissaient tout l'Artois et la Picardie³: ce sont, à l'époque romane, des fonts baptismaux⁴ et quelques tombes⁵; à l'époque gothique, où toutes les paroisses sont pourvues de fonts baptismaux, et jusqu'au xvii^e siècle, des pierres tombales⁶. Dans les endroits plus rapprochés de Tournai, on fait même venir des

1. Comparer la crypte de Nesle à celle de la cathédrale de Naumbourg.

2. Dans un très intéressant travail publié en 1893 dans la *Revue de l'Art chrétien*, sur *l'Architecture lombarde et ses rapports avec l'école de Tournai*, M. L. Cloquet s'est attaché à montrer le grand nombre de ces rapports, et ses remarques sont parfaitement justes, mais tous les points de ressemblance qui existent entre les édifices lombards et tournaisiens sont des caractères de l'école germanique. M. Cloquet note, il est vrai, des différences entre celles-ci et l'art tournaisien, mais ces différences sont dues à l'influence française qui s'exerce jusqu'à Tournai.

3. C'est avec raison que Viollet-le-Duc attribue une grande influence aux rivières navigables pour la propagation des styles d'architecture. On sait d'autre part qu'à Saint-Benoît-sur-Loire la pierre est venue du Nivernais.

4. Par exemple, dans le Nord, Vieux-Berquin et Chérengh; dans le Pas-de-Calais, Évin, Guarbecques, Saint-Venant et Vimy; dans la Somme, Montdidier et la Neuville-sous-Corbic; dans l'Aisne, Lor et Vermand; dans l'Oise, Berlandcourt et Saint-Just.

5. Dans le Pas-de-Calais, à Gorre et à Saint-Josse-au-Bois; dans la Somme, à Nesle (deux exemples).

6. Nombreux exemples du xii^e au xvi^e siècle dans les musées d'Arras et Boulogne et dans les églises d'Artois et de Picardie.

chapiteaux, des colonnes, des voussures et des statues, soit tout travaillés, soit seulement épannelés et accompagnés d'artistes qui les achèveront sur place ; il est difficile de le savoir, mais, à coup sûr, le style, comme la pierre, sont tournaisiens dans le porche de Honnecourt ou dans le portail de Bohain¹.

L'architecture gothique a pénétré de bonne heure dans la région qui environne Cambrai ; du moins la cathédrale² fut-elle commencée dans ce style en même temps que s'élevaient celles d'Arras³ et de Noyon⁴, et un reste de la nef d'Hénin-Liétard⁵ témoigne encore de la perfection et de l'élégance qu'atteignait le style gothique de l'extrême-nord de la France au temps de Philippe-Auguste.

Cependant, certaines formes archaïques persistent très longtemps dans ces régions : telles sont les corniches à arcatures en plein XIII^e siècle à Notre-Dame de Cambrai, de Saint-Omer et de Boulogne⁶ ; les fenêtres en plein cintre et les voûtes sexpartites à cette même époque à Hénin-Liétard et à Vaucelles. De grandes églises, de 1200 à 1250, telles que les abbatiales de Ham (Somme) et de Bourbourg ou les paroisses de Bray-sur-Somme et de Saint-Nicolas de Boulogne, ont des chœurs sans déambulatoire. On fait des voûtes d'ogives parfaitement bâties depuis 1145 environ dans les diocèses de Noyon et de Cambrai, mais auparavant on s'y désintéressait complètement des recherches qui se poursuivaient en vue du perfectionnement des voûtes dans les diocèses voisins de Soissons, Amiens et Arras. C'est que la région du nord n'a

1. On trouvera d'autres exemples de cette exportation dans l'étude de MM. le baron de la Grange et Cloquet sur *l'Art à Tournai* (Tournai, Casterman, 1889, in-8°, 2 vol.) et dans les *Notes sur les anciens ateliers de sculpture de Tournai*, par M. L. Cloquet (*Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai*, t. XXV, 1894).

2. Voir, sur cet édifice, Houdoy, *Histoire artistique de la cathédrale de Cambrai*. Paris, 1880, gr. in-8°.

3. Voir Terninck, *Arras, histoire de l'architecture et des beaux-arts dans cette ville*. Arras, 1879, in-4°.

4. Voir Vitet, *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*. Paris, 1845, in-4°, atlas par D. Ramée, in-fol.

5. M. Dancoisne a consacré à cette église une notice accompagnée de planches dans la *Statistique monumentale du Pas-de-Calais*.

6. Ces corniches à arcatures sont encore une particularité germanique ; elles ont persisté dans le style gothique rhénan et dans celui des parties de l'Italie qui ont subi une influence allemande.

jamais tenu à voûter ses églises; le diocèse de Noyon n'a rien fait pour l'élaboration du style gothique; ses églises romanes n'ont même pas de voûte sur les bas-côtés, non seulement durant la première moitié du ^{xii}^e siècle (Estouilly, Fresnes, Matigny, Offoy, Pargny, Tracy-le-Val, Vermandovillers, Voyennes), mais encore dans la seconde (Bohain, Cambronne près Noyon, Cartigny, Dury, Falvy, Foucaucourt, Guiscard, Hombleux, Pont-l'Évêque, Quesmy, Sancourt, Villeselve).

Lorsque la voûte d'ogives devient d'un usage courant, les architectes picards ne l'appliquent souvent qu'au sanctuaire seul, et cela même dans le diocèse d'Amiens où l'art gothique ne cesse de progresser. Ainsi, en plein ^{xiii}^e siècle, Saint-Jacques et la Madeleine de Tournai, Cerisy-Gailly, Saint-Nicolas de Boulogne et même l'église de Picquigny, construite et sculptée avec luxe et élégance, n'ont pas reçu de voûte sur la nef et ses collatéraux¹, et ce type restera toujours le plus répandu en Picardie et en Artois, comme le montrent, au ^{xiv}^e siècle, l'église importante de Verton², aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e, les trois quarts des églises rurales. Une nef voûtée a été bâtie cependant vers 1200 à Flavy-le-Martel, mais elle est singulièrement gauche et lourde; suivant le système germanique, ses colonnes trapues alternent avec de gros piliers qui reçoivent les retombées des croisées d'ogives couvrant deux travées. Les piliers sont doublés de contreforts saillant dans des bas-côtés misérables qui n'ont jamais eu de voûte³.

1. On peut citer aussi l'église de Beauval, décrite par M. G. Durand (*Mém. de la Société des antiquaires de Picardie*, 1890). Ce type d'églises sans voûte se rencontre du reste jusque sur les bords de l'Oise; ainsi, tout à côté de l'église de Rhuis, qui présente une des plus anciennes croisées d'ogives connues, datant sans doute du début du ^{xii}^e siècle, se trouve celle de Pontpoint, dont la nef, presque refaite sous Philippe-Auguste, se trouve entièrement dépourvue de voûte.

2. Arrondissement de Montreuil-sur-Mer. La nef, d'un beau style, a des colonnes à chapiteaux simplement. On peut lui comparer les nefs un peu plus récentes de Souchez en Artois et Vismes non loin d'Amiens. L'église de Verton a reçu, au ^{xv}^e siècle seulement, des voûtes latérales. Ce monument rare est en ce moment l'objet d'une refaçon radicale et barbare qui lui enlèvera en grande partie son caractère.

3. Une autre église du ^{xii}^e siècle, voûtée dans le vaisseau central seulement, a été signalée par M. G. Join-Lambert dans sa remarquable thèse sur *l'Architecture romane dans le diocèse de Meaux* (*Bibl. de l'École des chartes*, 1894). L'ordonnance de la nef de Flavy-le-Martel rappelle celle de Champigny-sur-

Mais, à part quelques archaïsmes et quelques particularités tudesques, le style gothique du nord est le même que celui de l'Ile-de-France ou de la Champagne. La cathédrale d'Arras ressemblait à Saint-Leu d'Esserent et à Notre-Dame de Mantes; elle avait, comme Saint-Pierre de Doullens, des colonnes accouplées, rappelant celles de Sens ou de Saint-Jacques de Reims¹. C'est bien dans cette région que Villard de Honnecourt s'est formé; son style et sa langue sentent le même terroir; ses figures communes et contournées et leurs draperies à plis multiples ont un style tudesque². Sa *Maison d'une horloge*³ a une flèche cantonnée de gâbles comme un clocher rhénan ou champenois, et l'on y remarque des baies trilobées dont les redents sont soutenus par des colonnettes, disposition rare qui se retrouve au clocher et dans l'intérieur de l'église Saint-Jacques de Tournai⁴. Dans les monuments auxquels Villard a travaillé, mêmes particularités germaniques : la sacristie de Vaucelles a des culots cannelés tels qu'on en voit à l'église de Houdain près Béthune et dans plusieurs édifices allemands; à Saint-Quentin, la voûte du narthex, celle qui porte le pavement inspiré du modèle dessiné en Hongrie, a des formerets dont les tores annelés rappellent un grand nombre de voussures germaniques⁵. Les autres dispositions appartiennent à

Marne. Voir A. Saint-Paul, *Églises des environs de Paris* (Bulletin monumental, 1868, p. 874).

1. Sur cette petite église trop peu connue, voir la notice de M. Jadart dans le *Répertoire archéologique*, publié en 1887 par l'Académie de Reims.

2. Lassus écrivait avec raison (p. 225) : « Par rapport au style, Villard de Honnecourt se rapproche davantage de l'école rhénane que de l'école de l'Ile-de-France, moins nombreuse en ses plis et plus simple dans ses ajustements. »

3. « Li masons don orologe » (pl. XI). D'autre part, son *Calvaire* (pl. XIV) ressemble à celui qui surmonte l'ostensoir de l'abbaye d'Herkenrode, daté de 1286.

4. Voir Schayes, *l'Architecture en Belgique*, t. III, p. 57. En Bourgogne, on trouve une disposition analogue dans les baies du chevet de la petite église de Monéteau près Auxerre, mais l'église de Monéteau a subi une influence germanique : les pignons de sa tour ont des fenêtres en forme d'entrée de serrure tréflée, comme on en voit dans les églises des Saints-Apôtres à Cologne, de Nuys, de Schwarzheld, etc. La disposition des fenêtres de Saint-Jacques de Tournai et du chœur de Monéteau n'est autre chose qu'une vieille tradition byzantine comme il en subsiste tant dans l'école germanique. La fenêtre accostée de deux demi-fenêtres cintrées est un motif extrêmement commun dans les églises byzantines, à Mistra par exemple.

5. Pl. XXXII.

l'Ile-de-France ou à la Champagne; la triple chapelle du fond du déambulatoire de Vaucelles est à rapprocher de celle de Saint-Martin des Champs¹; avec cette différence toutefois que le lobe central est remplacé par un carré. Il y a là un compromis entre deux dispositions propres à l'Ile-de-France : soit une abside pourvue d'une niche rectangulaire saillante au dehors² comme à Berzy-le-Sec³, Nouvion-le-Vineux⁴, le Mont-Notre-Dame (détruite⁵), Notre-Dame-des-Vignes (ruinée) et Saint-Pierre-à-l'Assaut (détruite), à Soissons⁶, ou bien, comme à Notre-Dame d'Étampes⁷ et à Etrechy près Étampes⁸, un sanctuaire rectangulaire accosté d'absides. Quant aux deux autres chapelles du déambulatoire de Vaucelles, avec leurs absidioles parallèles à l'axe de l'église, elles imitent manifestement celles du déambulatoire de Poissy⁹. A Saint-Quentin, M. Bénard a montré la reproduction d'une de ces chapelles et surtout du chœur de la cathédrale de Reims; il faut ajouter que la disposition du déambulatoire reproduit celle de Saint-Rémy de Reims et de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne.

1. Voir le plan dans Viollet-le-Duc, *Architecture*, t. I, art. *abside*, et la monographie par M. E. Lefèvre-Pontalis, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLVII, 1886.

2. M. Anthyme Saint-Paul a signalé cette particularité de plan dans son article sur *l'École picarde* (*Bulletin monumental*, 1869, p. 734).

3. Voir Fleury, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*. Paris, 1877-1882, in-4°, t. III, p. 135, fig. 482.

4. Publié par Taylor et Nodier, *Voyage pittoresque, Picardie*.

5. Saint Pierre à l'Assaut ou à la Chaux a été reproduit par Fleury d'après une ancienne gravure (ouvr. cité, t. II, p. 265 et fig. 336).

6. Voir la reproduction d'une aquarelle du XVIII^e siècle figurant le chœur de cette abbatale ruinée, dans sa monographie par M. Givélet (Limé, 1893, in-8°, pl. VI).

7. Voir la belle monographie de cette église par M. A. Saint-Paul (*Gazette archéologique*, 1884).

8. On trouvera le plan de cette église dans l'étude de M. A. Saint-Paul sur *les Églises des environs de Paris* (*Bulletin monumental*, 1869, p. 718).

9. L'influence du plan de Poissy, reconnue dans la cathédrale de Sens par M. A. Saint-Paul, lui suggère une ingénieuse et séduisante théorie exposée d'abord dans un remarquable article : *Poissy et Morienvall* (*Mémoires de la Société archéologique du Vexin*, 1894), puis développée dans la belle étude intitulée *la Transition* (2^e art.; *Revue de l'Art chrétien*, janv. 1895). Le savant archéologue propose de distinguer dans la transition un double courant : l'un, bien connu, formé dans la vallée de l'Oise et aboutissant à Morienvall; l'autre, d'origine normande, aboutissant à Sens par Poissy. Il est certain que la Nor-

Cependant, Villard se distingue de ses compatriotes et de ses contemporains par deux particularités qui, d'accord avec d'autres renseignements, permettent de préciser dans quel atelier du nord il s'est formé. Ces particularités consistent dans l'archaïsme de sa première manière, qui est extraordinaire même pour la région (voir son plan composé en collaboration avec Pierre de Corbie¹ et les réflexions qu'il a suggérées à Lassus), et, en second lieu, dans son goût pour les chapelles de déambulatoires tracées sur le plan carré : celles-ci ne sont pas une mode française, allemande ou picarde, mais plutôt bourguignonne².

Or, on a cru que les maîtres de Villard étaient les moines clunistes de Honnecourt. L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable ; on pourrait même ajouter à l'appui que les moines de Cluny et autres Bénédictins ont parfois importé dans le nord de la France des détails d'architecture bourguignonne³. D'autre part, Pierre de Corbie, le collaborateur de Villard, était né lui aussi auprès d'une abbaye bénédictine qui a pu lui donner l'instruction, même architecturale. Cependant, il faut remarquer que, tandis que l'on construisait à Corbie au ^{xiii}^e siècle⁴, à Honnecourt on

mandie a étudié et adopté de bonne heure la voûte d'ogives, et cela pour la même raison que l'Île-de-France, parce que les architectes de ces deux provinces n'avaient pas su tirer un parti suffisant des voûtes romanes. D'autre part, la division paire des voûtes d'absides ou d'absidioles, qui caractérise pour M. Saint-Paul la famille d'édifices à laquelle appartient Saint-Denis (Saint-Maclou et Saint-Martin de Pontoise, Saint-Martin-des-Champs, Saint-Germain-des-Près, Saint-Leu d'Esserent), se trouve aussi de bonne heure en Normandie (église de Crépon, chapelle du Petit-Quevilly). Ce système, usité aussi en Espagne (Saint-Martin de Palencia, ^{xiii}^e siècle ; cathédrale de Pampelune, ^{xv}^e siècle), pourrait aussi être d'origine picarde, car les murs de chevet des églises romanes de Voyennes et Cizancourt près Péronne sont percés de deux fenêtres. Quoi qu'il en soit, Villard de Honnecourt a puisé à la fois aux deux sources que distingue M. A. Saint-Paul, car d'un côté il imite à Vaucelles le plan de Poissy, de l'autre il divise en deux quartiers les voûtes d'absidioles dans le plan qu'il composa avec Pierre de Corbie.

1. Pl. XXVIII.

2. Voir mes *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie* (Paris, Thorin, 1894, in-8°) ; ch. vi, § III : *Chœurs et chapelles*.

3. Par exemple, les chapelles carrées du transept de Saint-Étienne de Corbie et de l'église d'Athies, prieuré de Cluny. Cette dernière a de plus des culots en forme de cône renversé, dont le type est bien bourguignon (voir dans mon ouvrage cité à la note précédente le § XVII du ch. vi).

4. De très beaux chapiteaux de la fin du ^{xiii}^e siècle servent de fonts baptismaux à l'église actuelle de Corbie.

avait cessé de bâtir. Villard pouvait y admirer une riche architecture romane; un portail à voussure ornée des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse; des chapiteaux variés, dont l'un représente un de ces combats de coqs qui sont encore le plaisir favoris des gens de Tournai et de Cambrai; de riches arcatures extérieures abritant les figures en haut relief du Dieu de Majesté, de saint Pierre, de saint Paul et des quatre Évangélistes, avec têtes symboliques d'animaux, puis bien d'autres œuvres d'art sans doute dont le temps a fait justice. Les moines purent apprendre au futur artiste le latin et même le dessin; quant à lui fournir sur un chantier l'éducation technique, ils ne le pouvaient pas, ruinés qu'ils étaient par la concurrence de l'immense et puissante abbaye cistercienne de Vaucelles, qui achevait de s'élever à six kilomètres de Honnecourt, sur l'autre rive de l'Escaut¹.

1. L'abbaye de Vaucelles fut fondée en 1131 par Hugues d'Oisy, seigneur de Crèvecœur. En 1132, saint Bernard y installa des moines de Clairvaux. Alleaume, cinquième abbé (1167 à 1182), fit bâtir le chauffoir, le réfectoire et le dortoir; sans doute aussi le chapitre et les parloirs; son successeur Godescalque fonda l'église en 1190; Robert de Saint-Venant, onzième abbé, l'acheva; les moines en prirent possession en 1216; en 1235, l'archevêque de Reims, Henri de Dreux, en fit la consécration, assisté des évêques d'Arras et de Cambrai. Ce même abbé bâtit la grange et le dortoir des convers. Le cloître fut élevé par Guillaume, treizième abbé, élu en 1251. Il subsiste, du ^{xiii}^e siècle, à Vaucelles les fondations d'une partie du chœur de l'église, un chapiteau de la nef (semblable à ceux de Villers), un reste du transept, une salle de trésor, un parloir et les baies de la porte d'entrée de l'abbaye; de la fin du ^{xiii}^e siècle : le chauffoir, un parloir avec le curieux escalier du dortoir et la salle capitulaire; enfin, une crypte postérieure sous le chauffoir. Une petite porte remonte au ^{xiv}^e siècle; on a du ^{xvi}^e siècle les voûtes du chauffoir et plusieurs tombes d'abbés; de 1630, la poterie et diverses dépendances; du ^{xvii}^e siècle, diverses tombes; du ^{xviii}^e siècle, le logis abbatial. Le célèbre camée du roi Lothaire était conservé à Vaucelles. — On peut consulter, sur cette abbaye : Martène et Durand, *Voyage littéraire*, 2^e partie, p. 257, et Jongelinus, *Notitiæ abbatiarum cisterciensium*, Belgium, p. 5, dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, t. XVI, p. 58; *Promenade dans le Cambrésis*, par M. Fidèle Delcroix, t. XX, p. 311; *Notice sur l'ancienne ville de Crèvecœur*, par M. Ad. Bruyelle, t. XXVI, p. 52; *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Cambrai*, par le même, 1^{re} partie, p. 101; *Excursion photographique à Vaucelles et à Honnecourt*, par M. Durieux, t. XXVIII; *Substructions de la seconde église de Vaucelles*, par M. A. Wilbert, t. XXX; *Description de l'atlas des plans de Vaucelles, dressé en 1727 par Vignon*, par M. Roth, t. XLVIII, p. 59; *Promenades historiques sur les bords de l'Escaut*, par M. A. de Cardevacque, dans les publications de la *Commission historique du Nord*; *L'Art à Cambrai*, par Mgr Dehaisnes, t. III, p. 303 (1886), et *Étude historique et archéologique sur les*

Les vastes chantiers de Vaucelles n'étaient-ils pas l'école où Villard dut nécessairement trouver les premiers enseignements de son art ? Il semble difficile d'en douter, tant cette supposition est naturelle. Il y a plus, cet archaïsme, ces chapelles bourguignonnes¹ et, non loin du plan même de Vaucelles, cette composition d'un chevet qui semble en être le développement, puis encore ce projet d'église pour l'ordre de Cîteaux², tout cela ne décele-t-il pas un collaborateur et même un élève des Cisterciens ?

Une autre considération vient fortifier cette opinion : quand, après s'être fait connaître, probablement à Vaucelles, et peut-être aussi après avoir été employé à la cathédrale de Cambrai³, Villard fut appelé en Hongrie, comment et par qui fut-il mandé ? On a bien expliqué jusqu'à un certain point ce fait par la dévotion de sainte Elisabeth pour Notre-Dame de Cambrai et par celle qu'eurent à leur tour les Cambrésiens à sainte Elisabeth, mais il restait à chercher par quels intermédiaires s'étaient nouées des relations aussi lointaines.

Ces intermédiaires, c'étaient probablement les principaux agents des multiples correspondances internationales du moyen âge, ces moines cisterciens qui de France, où ils centralisaient leur puissante activité, ne cessaient de rayonner jusqu'aux confins de la chrétienté. Et, dans le cas présent, ce durent être les moines de Vaucelles. Quoi qu'il en soit pour sainte Elisabeth, le fait paraît plus que probable pour Villard de Honnecourt ; en voici la raison : la période du séjour de cet artiste en Hongrie est précisément celle durant laquelle les Cisterciens fondèrent ou construisirent diverses abbayes dans ce royaume. Selon Jongelinus⁴,

abbayes d'Honnecourt et de Vaucelles, par M. l'abbé Bulteau (*Bulletin*, t. XVI, 1883, p. 1 à 111).

1. J'ai développé au ch. VI du livre déjà cité des considérations sur le caractère archaïque et bourguignon de l'architecture cistercienne. On y trouvera aussi (ch. I, § 3, et ch. III) des preuves de la grande influence architecturale des Cisterciens qui, en Italie, mais ailleurs aussi, furent les moines architectes par excellence.

2. Pl. XXII, XXVII, XXVIII.

3. Lassus a écrit à propos de Notre-Dame de Cambrai une phrase qu'il semblerait plus à propos d'appliquer à l'église de Saint-Quentin, mais qui n'en reste pas moins juste : « Pour être chargé d'une œuvre aussi importante..., Villard de Honnecourt devait être un artiste déjà considérable et connu par des travaux antérieurs. » Il ajoute avec moins de raison : « Ces travaux, quels sont-ils ? Son Album ne donne aucun renseignement à cet égard. »

4. Ouvrage cité.

l'abbaye d'Égres fut fondée en 1200; Heiligenkreuz fondée en 1201 et bâtie en 1244, l'année même où, selon Quicherat et Lassus, Villard serait arrivé en Hongrie; l'abbaye de Petri fut fondée en 1202, Schaunik en 1216, Zam ou Nam en 1219, *S. Maria de Scepusio* en 1222, Beelen 1232, *Vallis honesta* la même année, Bernaw en 1255, Kiers en 1239, Erchi en 1260. On sait que le plus souvent la fondation d'un établissement monastique précède de quelques années sa construction définitive; or, les dates de 1235 à 1250, qui semblent devoir être assignées au séjour de Villard en Hongrie¹, correspondent à la construction probable de dix abbayes cisterciennes dans ce royaume².

Or, d'où venaient les Cisterciens de Hongrie? Très probablement en partie de Vaucelles : les abbayes de Topolszka (1208), Boccon (1182), *Lucentia* (1198), Abram (1270) et d'autres encore appartiennent à la filiation de Clairvaux, comme Vaucelles, mais Jongelinus ne connaît pas leurs maisons mères. Il ignore même la filiation de quelques autres. Heureusement, il est avéré d'autre part que celle d'Égres, fondée en 1200, fit venir son premier abbé de Cercamp en Artois, abbaye toute proche de Vaucelles³.

Beaucoup d'architectes français du XII^e et du XIII^e siècle ont été mandés à l'étranger par des évêques, notamment en Espagne, où la plupart de ces prélats appartenaient à l'ordre de Cluny; en Suède, où le premier archevêque d'Upsal, ancien écolier de Sorbonne, avait pu connaître Étienne de Bonneuil à Paris; en Danemark enfin, où l'archevêque Absalon fonda en même temps l'abbaye cistercienne de Sorö et la cathédrale de Roskilde, qui

1. D'après Quicherat, ce serait 1244 à 1250, période d'interruption des travaux de la cathédrale de Cambrai qu'il attribue à Villard. Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces dates, l'hypothèse que j'émetts subsiste entière.

2. Il semble que l'on n'ait rien publié sur ce qui subsiste de ces monuments, mais l'église de Zsambek, fondée en 1558 par les Prémontrés français, a été relevée et publiée par le professeur Myskovsky, architecte, dans son album des *Monuments d'art du moyen âge et de la Renaissance en Hongrie* (Vienne, Ad. Lehmann, s. d., in-fol.). C'est un bel édifice où le style gothique du nord de la France se mêle au roman germanique. Les autres monuments publiés par le même auteur sont généralement plus récents, bien que souvent il les attribue à tort au XIII^e siècle.

3. Hugues II, abbé de Cercamp de 1189 à 1203, fut envoyé alors en Hongrie par l'abbé de Pontigny à la demande du roi Bela (*Gallia christiana*, t. X, col. 1338). Sur l'*Histoire de Cercamp*, voir A. de Cardevacque. Arras, Sueur-Charruey, 1878, in-8°.

ressemble à celles d'Arras, Noyon et Cambrai et qui ne peut être que l'œuvre d'un Français du nord, et en 1344 encore Mathias d'Arras commença la cathédrale de Prague en Bohême. Rien n'empêche absolument que Villard ait travaillé de même pour les évêques de Hongrie, mais, en ce cas, qui avait pu le recommander à leur bienveillance mieux que les moines qui l'avaient employé et qui étaient venus de son pays en Hongrie? Il est beaucoup plus probable, et je considère comme moralement certain, que c'est par ces moines mêmes et pour leur service que fut appelé ou emmené un architecte qui possédait et leurs traditions et leur confiance.

C. ENLART.



LETTRES INÉDITES ET MÉMOIRES

DE

MARINO SANUDO L'ANCIEN

(1334-1337).



Au mois de mai 1893, l'un de nous trouvait chez un libraire de Rome, Silvio Bocca, deux feuillets de parchemin découverts dans la reliure d'un incunable¹. Cinq lettres ou fragments de lettres et quatre mémoires y étaient transcrits. Aucun document n'était daté. L'écriture était de la première moitié du ^{xiv}^e siècle.

Dans deux de ces lettres², l'auteur se nommait : « Marins Sanudo, dis Tourxelle, de la cité de Venise, » Marino Sanudo l'Ancien, le plus grand géographe du ^{xiv}^e siècle, l'infatigable promoteur de nouvelles croisades. Dans les autres pièces, on reconnaissait soit les correspondants habituels de Marino Sanudo, soit ses idées, soit la suite d'événements contemporains dont il parlait dans des lettres antérieures³. Tous ces actes étaient donc l'œuvre du grand géographe vénitien.

Lettres et mémoires, tous inédits, touchent aux problèmes les plus intéressants de l'histoire du ^{xiv}^e siècle :

Croisade contre les Turcs ;

Rapports des Tartares avec les papes ;

Schisme de Louis de Bavière ;

1. Ces deux fragments sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2 et 3.

2. Cf. *infra*, n° II et n° IX.

3. Voyez ces lettres, publiées par Fr. Kunstmann, *Studien über Marino Sanudo den alteren*, dans les *Abhandlungen der historischen Classe der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, t. VII, 1^{re} partie, p. 774-816.

Rapports littéraires, artistiques et commerciaux de Venise avec la Flandre.

Une partie de ces documents ont trait à la croisade contre les Turcs ou mieux à la *guerre de Romanie*. Pour en comprendre l'importance, il est nécessaire de les replacer dans leur cadre, au milieu des événements qu'ils relatent et à la suite des lettres déjà connues de Marino Sanudo.

Philippe VI, faisant siens les projets de son prédécesseur Charles IV le Bel, avait entrepris une nouvelle croisade en Terre-Sainte. Comme l'avait fait son père Charles de Valois pour la conquête de Constantinople, il s'adressa aux Vénitiens. Il les pria de lui envoyer de « bonnes personnes et convenables, qui par certaine expérience sachent les choses appartenant au profit dudit saint veage » et en particulier les prix de nolis des vaisseaux, les conditions du ravitaillement de la flotte (Châteauneuf-sur-Loire, 18 novembre 1331)¹. La Seigneurie reçut les lettres royales le 17 décembre²; elle ne répondit que le 11 mai 1332. Les Turcs menaçaient alors, avec une flotte de cent vingt lins³, les colonies vénitiennes, pillaient Négrepont et la *Romanie*, pendant que les Tartares refoulaient les Grecs. Le doge, tout en accréditant ses ambassadeurs, Jean Bellegno, Blaise Geno, Marin Mauroceno, auprès de Philippe VI, le suppliait d'envoyer vingt ou trente galères de guerre dans l'Archipel et la mer Noire pour intercepter les convois maritimes des Infidèles⁴.

Sur ces entrefaites, Marino Sanudo, qui résidait à Naples auprès du roi de Sicile, arrivait à Venise. A peine fut-il mis au courant de la question qu'il se hâta d'écrire au roi de France (Venise, 27 avril 1332)⁵. Il rappelait les relations d'amitié qu'il avait eues avec Charles IV le Bel, les conseils qu'il avait prodigués à l'occasion de la croisade avortée de 1324, et, arguant de ses services passés, il traçait le plan de campagne à suivre. « Envoyez, disait-il au roi de France, envoyez votre armée en Égypte, prenez Alexandrie, pendant que votre escadre, forte de dix ou quinze grosses

1. L. de Mas-Latrie, *Commerce et expédition de la France et de Venise au moyen âge*, dans la *Collection des documents inédits*, Mélanges historiques, nouvelle série, t. III, p. 97-101.

2. *Ibid.*

3. Le lin était un bâtiment à rames plus petit que la galiote.

4. *Ibid.* On appelait *Romanie* l'empire d'Orient.

5. Fr. Kunstmann, ouvr. cité, p. 791-798.

galères, croisera sur la côte; mais songez aussi aux Turcs qui pillent Négrepont... et les colonies vénitiennes. » Cette lettre devait être suivie de plusieurs autres¹.

Philippe VI suivit aveuglément les prescriptions de Sanudo. Une fois de plus, la diplomatie vénitienne détournait les Français de Jérusalem et les jetait sur la route de Byzance. Pourtant Philippe de Valois savait, par la triste expérience de son père, ce que coûtait la coopération de la République²! Par ordre du roi³, une escadre française fut donc détachée de la flotte préparée pour la Terre-Sainte et se tint en partance pour la *Romanie* (1334). Forte de quatre galères, elle devait être renforcée par quatre galères du pape, dix galères de Venise, dix de l'Ordre des Hospitaliers, six du roi de Chypre et peut-être six de l'empereur de Constantinople. La flotte devait croiser contre les Turcs pendant cinq mois selon la convention d'Avignon (8 mars 1334)⁴, pendant six mois, de mai à octobre, selon la requête de Venise⁵.

Jean de Chepoy, chevalier du Beauvaisis, qui avait déjà fait la campagne de *Romanie* sous les ordres de son père, Thibault de Chepoy (1306-1310)⁶, reçut le commandement de l'escadre française (7 avril 1334)⁷ et de l'escadre pontificale (19 mai 1334)⁸. Ses instructions datent du 30 mai; ses bâtiments devaient avoir leur solde à Naples⁹. Le rendez-vous général de la flotte était fixé au mois de mai dans un port de Négrepont, l'ancienne Eubée.

Jusqu'ici les historiens ont fait les récits les plus contradictoires de cette expédition navale qui marque un recul de l'invasion

1. Lettres de Marino Sanudo au roi de France de décembre 1333, du 1^{er} juillet, de septembre et du 13 octobre 1334. Cf. Kunstmann, p. 799-808.

2. M. L. de Mas-Latrie, ouvr. cité, p. 26 et suiv.

3. Lettre de Philippe VI au doge de Venise, Poissy, 3 novembre 1333, publiée par M. L. de Mas-Latrie, ouvr. cité, p. 101.

4. M. L. de Mas-Latrie, ouvr. cité, p. 104.

5. *Ibid.*, p. 109.

6. « A Monsieur Jehan de Cepoy, filz dudit Messire Thibaut, quant il s'en ala après son père en Rommenie, **vi**^e l. t. » Collection Baluze, vol. 394, pièce 696 : *Mises et despens pour le voiage de Constantinople* [1306-1310]. — Chepoix, Oise, arr. de Beauvais, cant. de Breteuil.

7. P. Anselme, *Hist. généalog.*, II, 901.

8. Raynaldi, *Annales ecclesiastici*, ann. 1334, n. X. — Reg. vatic. 117, fol. 302 v°, à l'*Archivio segreto* du Vatican.

9. Reg. vatic. 117, fol. 303 v°.

musulmane. Les uns donnent pour théâtre de la campagne le Péloponèse¹, les autres la Propontide ou mer de Marmara².

Une lettre déjà publiée de Marino Sanudo nous montrait quelle était la position des deux flottes ennemies au début de l'été. Les Turcs avaient armé deux cents barques dans le golfe de Démétrias en Thessalie et les avaient placées sous le commandement du Turc « Jarsi. » Au sud du golfe veillaient huit galères de Venise, exactes au rendez-vous et ancrées dans le port de Négrepont. Pierre Zeno, qui s'intitulait capitaine des coalisés, « capitaneus unionis, » les commandait. Il avait détaché ses deux autres galères en Crète pour y acheter des vivres. Quatre galères du roi de Chypre étaient en chemin. Les escadres du roi de France, du pape et des Hospitaliers se ravitaillaient à Rhodes; elles se disposaient à gagner l'île de Salamine dans le golfe d'Athènes. Réunis, les chrétiens comptaient écraser les Turcs à leur sortie du golfe de Démétrias; il était à craindre toutefois que les Infidèles attendissent le départ de la flotte chrétienne pour quitter leur ancrage³.

Puis, nous ignorions la suite des événements. Une des lettres inédites que nous publions, le n° III, comble cette importante lacune.

I. *Lettre de Marino Sanudo [à un Français, après le 20 décembre 1334]. « ... che il vous. »*

La mention du « pape novel » prouve que Marino Sanudo écrivait après la mort de Jean XXII († 4 décembre 1334) et après l'élection de Benoît XII (20 décembre 1334). De ces termes mêmes de « pape novel, » on peut conclure que la lettre est de peu postérieure au 20 décembre 1334.

Le correspondant du Vénitien était Français ou du moins en France, où se trouvait en ce moment le personnage recommandé dans la lettre, Jachino di Cremona⁴. L'absence de toute formule d'urbanité nous permet de penser que le destinataire était de petite condition.

1. P. Anselme, *Hist. généalog.*, II, 901.

2. Guglielmotti, *Storia della marina pontificia*, I, 300.

3. Lettre de Marino Sanudo à Louis, duc de Bourbon; Venise, 22 octobre 1334. Cf. Kunstmann, *ouvr. cité*, p. 809-813.

4. M. Sanudo recommande à Louis, duc de Bourbon, « Jachinum de Cremona, per quem transmissi litteras primo ad curiam romanam Avinionem, secundo christianissimo regi Francorum ac reverendo domino patriarchæ Jerosolymitano et quampluribus. » (Kunstmann, *ouvr. cité*, p. 809-813.)

II. *Lettre de Marino Sanudo à Jehan Musaut* [même date].

Le destinataire, Jean Musaut, et le porteur de cette lettre, « Guillaume de Bellais en Borbonois, » étaient des familiers du duc Louis I^{er} de Bourbon. Sanudo avait dû connaître le premier lors de son séjour en France (1323); quant au second, c'est évidemment un émissaire dépêché à Venise par le duc pour s'aboucher avec Marino.

III. *Lettre de Marino Sanudo [au roi de Chypre Hugues IV, postérieure au 22 octobre 1334]*.

Voici donc la suite de la campagne maritime de 1334. Les escadres chrétiennes s'étaient rejointes et formaient deux divisions : les quatorze galères vénitiennes et chypriotes sous le capitaine général Pierre Zeno; les dix-huit galères françaises, papales et hospitalières sous le capitaine général Jean de Chepoy. La saison était avancée quand « Jarsi Turchus » se décida à quitter le golfe de Démétrias. La flotte turque s'enfuit vers l'Hellespont; poursuivie par la flotte chrétienne, elle fut rejetée sur la côte d'Asie. Dans sa retraite précipitée, elle perdit une foule de bâtiments : huit lins d'abord, quinze autres le jour de la Nativité (8 septembre), neuf lins trois jours après.

Enfin une bataille décisive, livrée le mercredi 14 septembre, amena la destruction de cinquante lins turcs. Un grave historien¹ affirme que les galères chrétiennes s'étaient formées en bataille sur deux files, poupe contre poupe, la proue en dehors, l'éperon tourné vers l'ennemi, les flancs attachés par des chaînes; véritable forteresse invulnérable de tous côtés. Le samedi 17 septembre, les Turcs se trouvaient acculés dans le golfe de Smyrne. Les croisés débarquèrent, écrasèrent plusieurs détachements ennemis et brûlèrent plusieurs châteaux forts. Les Turcs avaient perdu 5,000 hommes, 250 navires. L'escadre franco-papale, qui n'était armée que pour cinq mois, cessa la poursuite de l'ennemi et retourna en France. Une seule escadre garda la mer, de concert avec les galères vénitiennes.

C'est précisément au prince qui entretenait cette escadre que

1. R. P. Guglielmotti, *Storia della marina pontificia*, I, 302. — M. Delaville Le Roulx semble ignorer le résultat de cette expédition, une des plus honorables pourtant et des plus fructueuses pour la chrétienté (cf. *la France en Orient au XIV^e siècle*, p. 100).

Sanudo écrit. Sanudo l'appelle « sires..., vostre segnorie. » Les princes coalisés étaient le pape, le roi de France, le doge, le grand maître de l'Hôpital, le roi de Chypre. La mention à la troisième personne de « Nostre S. pères li papes, » de « li rois de France, » de « li maistres de l'Ospital, » des Vénitiens ne laisse aucun doute sur le nom du destinataire, qui est le roi de Chypre Hugues IV.

IV. *Notes sur les débuts du pontificat de Benoît XII* [écrites dans les premiers mois de l'année 1335].

Ce mémoire est remarquablement bien informé sur les débuts du pape Benoît XII, et il suffit de le collationner avec un texte latin fourni par les *Annales ecclesiastici* de Raynaldi¹ pour restituer au moins le sens des mots atteints par le couteau du relieur. Elu pape le 20 décembre 1334, Benoît XII était effectivement issu d'une famille obscure « homo de picola [casa]. »

Dès le 21 décembre, il tint un consistoire : « ... de decembrio miser lo papa fese consistorio, » et il y ordonna la réparation des églises de Rome : « a comesso... a l'altro gardenal che li debia [far la reparazione dele] gliesie de S. Piero et de San Polo et de [S. Giovanni in Lat]eran e de le altre gliesie de Roma. » Il voulait la paix de l'Eglise, « [la fine?] de le guerre de la gliesa. » Enfin il songeait à gagner Rome, ce qui répondait aux vœux des Italiens.

Des renseignements aussi précis ne peuvent émaner que d'un témoin oculaire. Or, Marino Sanudo, loin d'assister aux conseils de la cour d'Avignon, se trouvait encore à Venise le 31 décembre 1334². Mais il avait un correspondant attitré auprès du pape, sur les marches mêmes du trône pontifical : le doyen du sacré-collège, le Français Bertrand du Poujet, cardinal-évêque d'Ostie (de 1327 à 1351)³.

Il est possible que notre fragment, s'il n'est pas simplement traduit en vénitien d'un *avviso* romain, ait été emprunté par Sanudo à une lettre du cardinal ; ce n'est cependant là qu'une hypothèse.

V. Suit un autre fragment, intitulé : *Flagellum humani gene-*

1. Année 1334, n° XLVI, t. VI, p. 21, col. 1.

2. Kunstmann, ouvr. cité, p. 813-814.

3. Lettre de M. Sanudo à Bertrand, cardinal-évêque d'Ostie, Venise, 10 avril 1330, dans Kunstmann, ouvr. cité, p. 774-775. — Le Poujet est dans le département du Lot.

ris, et relatif à une nouvelle hérésie apparue en Orient, peut-être en Chine. Il semble extrait d'une lettre adressée à un prélat par un missionnaire.

VI. Le texte suivant raconte l'arrestation, à Narbonne, d'un hérétique qui se faisait appeler Jésus-Christ et étonnait ses auditeurs par la connaissance qu'il avait des livres saints.

VII. *Lettre de Marino Sanudo à [Paulin], évêque de Pouzzoles* [Venise, premiers mois de 1335].

L'évêque de Pouzzoles, de 1324 à 1344, n'est point un inconnu. C'était un compatriote de Sanudo, le Franciscain Paulin de Venise, un des hommes les plus savants du ^{xiv}^e siècle et l'auteur d'une *Histoire générale*¹. Plus d'un lien, comme on le voit, unissait l'un à l'autre l'évêque et le géographe.

On avait alors les regards tournés vers l'Orient : de la cour des papes et du palais des doges, on suivait anxieusement les progrès des Tartares. Se jetteraient-ils sur les Grecs, comme c'était à craindre²? ou pourrait-on les détourner contre les Turcs? Jean XXII s'était fait renseigner fort exactement sur leurs ressources. Nous possédons encore un traité « *De l'estat et de la gouvernance du grant Kaan de Cathay, souverain empereur des Tartares*, et de la disposition de son empire et des autres princes, interprété par un archevesque que on dist l'archevesque Saltensis, au command du pape Jehan XXII, traduit de latin en français par frère Jehan le Lonc d'Ypre, moine de Saint-Bertin en Saint-Omer³. » « Le grant Kaan est très puissans, » disait cet archevêque *Saltensis* ou de Sultanieh en Perse, Guillaume d'Adam (1^{er} juin 1326-26 octobre 1334)⁴ ou Jean de Coré⁵ : « à ly sont sujet... espécialement trois grans empereurs : c'est assavoir, l'empereur de Cambalech, l'empereur de Boussay

1. Fabricius, *Bibliotheca latina*, t. V, p. 196.

2. Cf. la réponse des Vénitiens à Philippe VI de Valois (11 mai 1332), dans l'ouvrage de M. de Mas-Latrie, *Commerce et expédition de la France et de Venise au moyen âge* (*Documents inédits*, Mélanges historiques, III, 98). Cf. aussi Sanudo, dans Kunstmann, ouvr. cité, 779 : « Possent transire Tartari, qui cum regno confinant Ungariæ, et in Alemanniam et Franciam ire, ac etiam in Italiam, et totam dominio suo submittere. »

3. L. de Backer, *L'Extrême-Orient au moyen âge*, p. 335-346.

4. Delaville Le Roulx, *la France en Orient au XIV^e siècle*, p. 62.

5. L'auteur du mémoire serait Jean de Core, qui aurait été nommé archevêque de Sultanieh dès 1328, selon L. de Backer, ouvr. cité, p. 24.

et l'empereur de Usboch¹. » Par ordre de Jean XXII encore, le P. Jourdain Cathala de Séverac, premier évêque de Quilon aux Indes orientales (1306-1336), qui se trouvait à Avignon le 13 mars 1330², rédigeait ses *Mirabilia Indiae*³. Les Tartares n'y étaient point oubliés. Ces ouvrages littéraires n'étaient que le prélude de négociations diplomatiques.

Le pape s'efforçait de fléchir les trois empereurs tartares de Chine, de Perse et du Kiptchak riverain de la mer Noire en les prédisposant en faveur des chrétiens.

On comprend dès lors quelle importance avait l'ambassade de ces deux Jacobins, « fratres Jacobini, » venant de Tartarie, que signale Marino Sanudo dans sa lettre à l'évêque de Pouzzoles. Les Tartares répondaient aux souhaits de la papauté et se mettaient en rapport avec elle.

La lettre de Sanudo n'est pas datée; mais il est facile de retrouver dans les chroniques ou les documents contemporains la trace du passage de ces Orientaux.

S'agirait-il de ces « ambassadeurs » du « grant seigneur des Tartarins..., qui baillèrent lettres et jouiaux au pape de par luy⁴? » Jean le Long, moine de Saint-Bertin de Saint-Omer en 1351, nous donne, d'après les Archives pontificales, la date de leur arrivée, « mil trois cens [X]XXVIII, environ la Pentecouste, » et la teneur de leur mission⁵. Nous avons aussi la réponse qu'ils reçurent, car toute la correspondance des papes du xiv^e siècle avec les Infidèles est transcrite dans le registre 62 de l'*Archivio segreto* du Vatican : *De negotiis Tartarorum et aliorum Infidelium*. Le 13 juin 1338, Benoît XII écrit au Grand Khan des Tartares⁶, aux Chinois « Fodin Jovens, Chyansam, Tongi, Cenbogan, Vensy, Johannem Jochoy et Rubeum Pinzanum, princi-

1. L. de Backer, ouvr. cité, p. 335.

2. Mathæi, *Sardinia sacra*, 297.

3. Le P. François Balme, *le Vénérable Père Jourdain Cathala de Séverac*. Lyon, 1886, in-8°.

4. A. Molinier, *Fragments inédits de la chronique de Jean de Noyal*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XX (1883), p. 249. — Toscanelli, en 1475, révoquait en doute l'existence de cette ambassade.

5. Louis de Backer, *l'Extrême-Orient...*, p. 347-356.

6. Arch. du Vatican, reg. 62, f. xxx : « Magnifico principi imperatori imperatorum omnium Tartarorum illustri gratiam, etc. Celsitudinis tue nuncios. »

pes Alanorum¹ et alios Alanos christicolos², — Magnifico principi Chansi, imperatori Tartarorum de Medio Imperio³, — Nobilibus viris Carasmon et Johanan, magnifici principis Chansi imperatoris Tartarorum de Medio Imperio familiaribus⁴, — Magnifico principi Usbech, imperatori Tartarorum et magno filio Cyistam⁵. » Les envoyés du Grand Khan et des princes chinois s'appelaient André et Guillaume « de Nassio » et Thogay, Alain du Cathay, c'est-à-dire de la Chine⁶. A leur départ de *Cambalech* ou Péking, ils avaient treize autres compagnons⁷. Ils avaient passé par Seraï sur le Volga, capitale d'Uzbek-Khan, Khan mongol du Kitpchak, autrement dit empereur de la Gazarie ou de la Horde d'Or, et à leur retour ils devaient prendre la même route⁸.

Si attrayante que puisse être l'identification des deux « fratres Jacobini » de Sanudo avec les ambassadeurs orientaux venus en 1338, il ne faut pas nous y arrêter. Les deux Dominicains étaient des envoyés spéciaux du Khan de la Horde d'Or, Uzbek⁹, et non

1. Cf. W. Germann, *Die Kirche der Thomaschristen*. Gütersloh, 1877, in-8°.

2. Reg. vatic. 62, f. xxx et xxx v° : « Venientes nuper ad, » et f. xxxii : « Serana facie letoque. »

3. Reg. vatic. 62, f. xxxi : « Leti rumores Deo. »

4. Reg. vatic. 62, f. xxxi v° : « Letanter de vobis. »

5. Reg. vatic. 62, f. xxxi v° : « Exultanti precepimus animo. »

6. Reg. vatic. 62, f. xxxii v° : « Scribitur littera salvicunductus pro Andrea et Guillelmo de Nassio et Thogay Alano de Cathayo nunciis imperatoris Tartarorum super certis fidem catholicam tangentibus ad sedem apostolicam destinatis et cum litteris rursilibus ejusdem sedis remissis. Dat. Avenione, xiiii kal. julii, anno quarto. »

7. Lettres du Grand Khan au pape Benoît XII : « ... Nous envoyons mes-saigé nostre Andrieu avec xv compaignons au pappe... Escript en Cambalec en l'an du Rat le vi^e mois, le 3^e jour de la lunation » (lettres « traduites du latin en françois par frère Jehan le Lonc, dit et né de Ypre, moine de S^t-Ber-tin en S^t-Aumer en l'an de grace M CCC LI. » Cf. Louis de Backer, *l'Extrême-Orient...*, p. 347).

8. Reg. vatic. 62, f. xxxiii. Lettre de Benoît XII : « Magnifico principi Usbeck, imperatori Tartarorum illustri, gratiam, etc. Letanter et benigne. Tu... nuncios nostros quos dudum ad partes Cathayensis imperii mittebamus ad tuam presentiam accedentes..., eis fecisti usque ad partes predictas de conductu non modico quinpotius sumptuoso et magnifico provideri. » Avignon, 17 août 1340.

9. Cf. les *Voyages des yeux dans les royaumes des différentes contrées*, par Schehâb-eddin, auteur arabe du xiv^e siècle et contemporain d'Uzbek. On y trouve, avec un portrait très curieux d'Uzbek, la description du Kiptchak et en particulier de la capitale, Seraï (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XIII, 1^{re} part., p. 263 et suiv., art. de Quatremère).

du Grand Khan; ils avaient une mission moitié religieuse, moitié commerciale sans doute; d'où leur séjour à Venise avant de gagner Avignon. Leur itinéraire, retrace par Marino Sanudo, est fort instructif. Partis de Seraï sur le Volga, ils avaient traversé la Hongrie, où le roi de Hongrie les avait hébergés, l'Autriche, Venise, où ils avaient remis au doge les lettres dont ils étaient porteurs de la part des chrétiens d'Orient et où ils avaient fait la connaissance de Sanudo; puis ils avaient gagné Avignon. Après un long séjour à la cour pontificale, ils s'en retournèrent vers Uzbek en passant par Constantinople. C'est de Constantinople qu'ils écrivent à Marino Sanudo pour lui recommander Jachino di Cremona. Or, nous savons la date du retour de Jachino d'Orient en Italie et en France : ce fut à la fin de l'année 1334¹.

Nous avons ainsi la date de l'ambassade des deux Jacobins : 1334. Et en effet, le 1^{er} octobre 1334, Jean XXII adresse une lettre « Deo vivo et — » à « Usberh in Gazaria imperanti². » Il chargeait en même temps ses messagers, nos Dominicains sans aucun doute, de cinq autres bulles pour le Grand Khan, le roi de Corée « Secedechigista » ou « Soco de Chigista » (1^{er} octobre), pour les rois et les peuples tartares (31 octobre), pour les Frères Prêcheurs missionnaires chez les hérétiques ou les Infidèles³ (6 août 1334). Seraï était, nous l'avons vu, la route de la Chine.

Il est désormais facile d'assigner une date à la lettre de Marino Sanudo. Elle est postérieure à octobre 1334 de tout le temps qu'il a fallu aux deux Jacobins pour aller d'Avignon à Constantinople, et à leur lettre pour venir de Constantinople à Venise, c'est-à-dire de deux à trois mois au moins. La lettre envoyée par Sanudo à Paulin, évêque de Pouzzoles, serait donc des premiers mois de 1335.

Les deux personnages dont parle le Vénitien et qu'il tient en si haute estime, Jachino di Cremona et Guillaume Badin, nous sont connus. Jachino di Cremona avait résidé plus de trente ans sur les côtes de Roumanie, de la mer Noire et en une foule d'autres lieux⁴. Aussi conçoit-on qu'il fût versé dans la connaissance des « factis septentrionalium gentium. » En 1330, il était parti de Sébastopol pour l'Angleterre avec une lettre de recommandation

1. Kunstmann, *Studien...*, p. 813, etc.

2. Reg. 62, f. xxviii v°.

3. Reg. 62, f. xxvi v°-xxviii v°.

4. Kunstmann, *Studien...*, p. 813.

de l'évêque du lieu, Pierre¹. En octobre 1334, il se rend à la cour du pape Jean XXII et de Philippe VI, accrédité par Sanudo près de tous les personnages influents², près de Paulin de Pouzoles lui-même, comme nous l'apprend ce passage de la présente lettre : « ... Jachinum de Cremona *de quo feci vobis in exemplara littera mentionem.* »

Le Bayonnais Guillaume Fernand³ ou Guillaume Bernard⁴ « de Furvo, » autrement dit Badin, est aussi un intrépide voyageur du xiv^e siècle. Disgracié par son souverain Édouard III, roi d'Angleterre, il s'était attaché au service du duc Louis de Bourbon. Louis de Bourbon, qui n'avait pas abandonné ses projets de croisade, chargea G. Badin d'explorer les pays des Infidèles. Guillaume visita Chiarenza, Modon, Constantinople et Péra, Trébizonde dans la mer Noire, Tauris en Perse, Bagdad en Chaldée; par Laiazzo en Cilicie ou Petite-Arménie, par la Crète et Chypre, il se rendit à Alexandrie avec un firman du sultan de Babylone, vit le Caire et *la Babylonie*, le royaume de Jérusalem et Damas : il revint en France par Beyrouth, Chypre, la Grèce, Venise et Ferrare (1334). Il rendit compte de sa mission à Philippe VI et au duc de Bourbon et essaya en même temps de rentrer en grâce près d'Édouard III⁵.

VIII. *Mémoire relatif à la soumission de Louis de Bavière et à sa réconciliation avec l'Église* [1335 ou 1336].

Ce mémoire a été écrit au moment où l'empereur, Louis de Bavière, désavouant l'antipape qu'il avait créé sous le nom de Nicolas V, implorait le pardon du saint-siège. Dès l'avènement de Benoît XII, l'empereur avait entrepris de faire lever l'excommunication dont Jean XXII l'avait frappé. Le 2 août 1335, il écrivait au pape qu'il se soumettait entièrement à l'Église⁶; le 28 octobre 1336, une ambassade partait de Nuremberg et portait sa rétractation à la cour d'Avignon⁷. Mais Benoît XII posait des

1. *Ibid.*, p. 817-819.

2. *Ibid.*, p. 808 et 813, et *infra*, n° I.

3. Kunstmann, *Studien...*, p. 816.

4. *Ibid.*, p. 812.

5. *Ibid.*, p. 816. — M. Sanudo écrit au comte Guillaume de Hollande tout spécialement pour le prier d'intercéder auprès d'Édouard III en faveur de Guillaume Badin.

6. *Vatikanische Akten zur deutschen Geschichte in der Zeit Kaiser Ludwigs des Bayern*. Innsbruck, 1891, p. 591, n° 1748.

7. *Ibid.*, p. 637, n° 1841.

conditions à remplir avant la rentrée au bercail ; les négociations devaient durer encore plus d'un an¹.

C'est en 1335 ou 1336, à l'époque où Louis de Bavière commençait à se rapprocher du pape, que le présent mémoire a été écrit. Préconisant comme pénitence la croisade contre les Turcs, il rentre bien dans les idées de Marino Sanudo.

IX. *Lettre de Marino Sanudo à Guillaume, comte de Hainaut* [octobre 1336-mars 1337].

Postérieure à 1334², postérieure à la mort de Giotto³ (8 janvier 1336), la lettre est écrite au cours de la guerre des Vénitiens contre Mastin de l'Escale, seigneur de Vérone⁴, peu après l'entrée en campagne du général vénitien Pietro Rossi (fin d'octobre 1336).

D'autre part, elle devait être portée à destination, comme les missives antérieures, par les galères de la république allant en Flandres : elle est donc antérieure au départ de ce convoi, à mars 1337. Du reste, elle est au plus tard de cette année 1337, car Guillaume de Hainaut mourut le 7 juin 1337.

Depuis 1324 au moins⁵, depuis qu'il poussait la France à une croisade, Sanudo était en relations avec le puissant comte de Hainaut. Puissant en effet, Guillaume n'était rien moins que l'arbitre de l'Europe. Comte de Hainaut, Hollande, Zélande et Frise, gendre de Charles de Valois, beau-père du roi d'Angleterre Édouard III et de l'empereur d'Allemagne Louis de Bavière, Guillaume avait ébloui le grand voyageur vénitien. Un croisé de cette envergure devait entraîner des armées entières à sa suite. Voilà pourquoi Sanudo lui écrivait sans cesse, l'intéressant, le captivant et le pressant de partir. Fatigué sans doute de ces obsessions, Guillaume de Hainaut prétextait une maladie qui l'em-

1. Leroux, *Relations politiques de la France et de l'Allemagne*, p. 191. — A. Molinier, *Fragments inédits de la Chronique de Jean de Noyal*, dans l'*Ann.-Bull. de la Soc. de l'hist. de France*, XX, 249.

2. Cf. la lettre elle-même, n° IX : « ... Vous ai-je mandé puis plusieurs letres et escriis, et par les galées de Flandres corant l'an del CCC XXXIII. »

3. N° IX, *infra* : « Un soutilissime maistre de peintures et d'autres merveilles qui estoit clames Joth. »

4. N° IX, *infra* : « Entre les autres gentilz homes qui sont à nos soudées. » — *Art de vérifier les dates*, III, 717.

5. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, II, 299.

pêchait de monter à cheval et se fit relever du vœu d'aller combattre en Terre-Sainte (19 juin 1335)¹.

Cette lettre complète les renseignements que nous possédions déjà sur les manuscrits de Sanudo et pourra servir de point de départ à de nouvelles recherches sur les cartes et le grand ouvrage de l'infatigable vénitien. Il rappelle au comte de Hainaut qu'il lui a envoyé, outre plusieurs lettres, des mappemondes, le *Liber secretorum*, une carte de la mer Méditerranée et une carte d'Égypte, et surtout « un quaterne de letres registrées con la signification d'une figure de..... e Florence par un soutilissime maistre de peintures et d'autres merveilles qui estoit clames Joth [c'est-à-dire Giotto]². »

Puis il annonce au comte qu'à la suite de ces « letres registrées, » « se meta la vie de Crist, les nce de se humilité et de sa povreté et de sa haute doctrine, » et, en effet, dans le manuscrit latin 4939 de la Bibliothèque nationale, qui contient des cartes de Sanudo³, nous voyons toute une série de dessins assez finement exécutés et qui représentent les principales scènes de l'Évangile⁴ : la chronique renfermée dans ce manuscrit serait-elle l'œuvre de notre géographe⁵? C'est là une question que devra examiner l'historien qui étudiera, plus méthodiquement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, la vie et les travaux du grand Vénitien.

C. DE LA RONCIÈRE. LÉON DOREZ.

1. *Vatikanische Akten zur deutschen Geschichte in der Zeit Kaiser Ludwigs des Bayern*. Innsbruck, 1891, p. 588, n° 1737.

2. Giotto était mort peu de temps auparavant, le 8 janvier 1336.

3. Fol. 9, mappemonde; fol. 10, Syrie et Égypte; fol. 10 v°-11, Terre-Sainte.

4. Fol. 42 et suivants.

5. Fol. 116, col. 1, on lit, au-dessous des mentions consacrées à Jean XXII, cette note d'un lecteur italien du xiv^e siècle : « Iste Venetus adulator nil dicit de tyrannide gesta per papam istum, de trucidatione Christianorum facta suo jussu, de partialitate animosa ejusdem, et de quampluribus aliis dyabolicis gestis ejusdem. Expectabat quidem bergulus iste pilleum rubeum veritatem tacendo et exprimendo mendacia. Vir quidem sanguinum fuit Johannes iste, nec ecclesie Dei satis dignus. » Il est bien possible, en effet, que Marino ait espéré le chapeau rouge. — On a publié à Venise, en 1889, de très beaux fac-similés d'un ms. de la Marcienne contenant le même travail que notre ms. latin 4939 : *De passagiis in Terram Sanctam, excerpta ex Chronologia magna codicis latini CCCXCIX bibliothecæ ad D. Marci Venetiarum*, auspice Societate illustrandis Orientalis Latini monumentis edidit Georgius Martinus THOMAS. Onoldinus, gr. in-fol. — M. Thomas croit que l'auteur est Vénitien, que Marino

DOCUMENTS.

I.

LÉTTRE DE MARINO SANUDO A UN PERSONNAGE FRANÇAIS

(après le 20 décembre 1334).

..... che il vous fera cortoisie par sa bonté et de Dieu et por mon amor. Encore li mostrés les letres che ie mande aus segnors desus dis, ensi come il samblera à sa Segnorie. Toutes voies, que les letres ne soient pas ouvertes. Encore vous recordé ie, che quant vous ve venrés à partir de lui, che vous demandés de la voie, et che vous ve metés avuec bone compagnie. Et quant Dieux vous donra la grace que vous serés as segnors desus dit, vous me recomanderés a aus, si comme il vous samblera che il se conviengne, et presentés li les letres desus dites et dites leur de par moi che ie ai grant desirance de veoir leur magnificence; mes Dieux set bien che la poissance ni est mie bien, por aucunes besoignes qui me sont encorues. Mes toutes fois, non mie sans grant vergoingne, ie demande leur aide, à ce che ie puisse estre dela avuec aux à procurer quelque bien, especiaument avuec mon segnor le pape novel et mon segnor le roy. Encores se vous vées Villaume de Furno, dit Badin de Baione, serviciaux de mon segnor Loys desus dit, li quiex a esté procainz iors passans en Cypre et en molt d'autres terre d'outremer, salués le molt de fois de par moi, et dites li che ie li soie recomandés si come il me promist. Encores se vous veissies Joachin de Cremona de Lombardie, li quiex porta letres à mon segnor le pape et à mon segnor le roy de France, et à celui d'Engleterre par les besoignes d'outremer, salués le moi ausément, et proiés li che li soie recomandés. Je pri à Dieu chi soit avuec vous ores et tous jours. Amen ¹.

Sanudo et le doge Andrea Dandolo ont utilisé cette compilation et que l'évêque Paulin de Pouzzoles en est peut-être l'auteur; mais il s'en tient à ces affirmations plus ou moins nettes, sans donner le détail de ses preuves ou de ses présomptions.

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2, col. 1.

II.

LETTRE DE MARINO SANUDO A JEHAN MUSAUT

(après le 20 décembre 1334).

Au noble et sage home Johan Musaut, amis et segnors treschiers. Marin Sanud dit Torxel de Venixe vous salue con grant amor, cum omni recomendatione. Je ai entendu de vostre sens et porveance et debonnaireté par mon segnor Villaume de Bellais en Borbonois, porteur de cest(r)e letre, pour la quel cose ie entenz tous iors mes estre vostre serviciaus et amis, pour laquel cose mon segnor Villaume desus dit vient la, li quieux vous donra a entendre de mon affaire et condition et de mon estat, si come il li plaira et samblera. Encores ie vous pri par vostre cortoisie et debonnaireté che il vous plaise de avoir me recomandé emprès mon segnor Loys, duc de Borbonois, et emprès les autres avuec qui vous avés acointance et especiaument au preclarissime et victorieusissime roi de France, et se [auleu]ne cose ie puis fere por vostre segnorie en nul [païs?] où che ie soie, mandés moi commandant che ie le [feroi] molt volenters. Je proie a Dieu chi soit avuec¹.....

III.

LETTRE DE MARINO SANUDO AU ROI DE CHYPRE HUGUES IV

(postérieure au 22 octobre 1334).

Et vous avés tous iours meintenu et meinte[néz]..... et avant qu'il venist avuec nous avoit..... fais de chevalerie et d'armes encontre les In[fidèles et] en avoit mis a mort et pris et ars leur l[ins].... Sires, si soit certainne chose a vostre haute S[egnorie que nous] fuissienz tres volenters a les veoir et vo..... nostre S. pères li papes et li rois de France v..... queles nous baillames a vostredit capitaine, [qui devant] nos et d'autres saiges les ovri, porce que elles fa..... l'armée; si regardèrent li maîtres de l'Ospita[l]..... porce que nous avienz cachun iour nouvele..... grandement, que il n'estoit pas bon

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2, col. 1.

que nous laissés....., puissans Sires. Tous les fais qui ont esté fais per la s[eroient] lonc a escrire; toute voie saice vostre Segnorie que [nostre] sainte armée ardi viii lins de Turs vers l[e iour] de nativité Nostre Dame en septembre; entre le..... troie xv lins. Item le dimenche xi jour d..... han ix lins. Item le miercredi, iour de s[sainte] Cro[is], x lins. Item le samedi ensuig, ou golfe d[e Smirne, en] pluseurs leus et en plusors flumaire. C[e mesme] iour oisimes la messe en presence et reverence pere e[vesque de] Biauvés¹, qui plusors fois i canta, tous armés..... que plusors Turs a pié et a cheval y ont est[é]..... autres; ledit samedi fu occis i granz od..... avoit espousée la fille Jacxi; plusors casal..... de grains i ont esté ars et gasté en tous les..... vostre dis capitainnes et sa compagnie se son[t belle]ment et curieusement porté, et si sagement e..... avisemens donner, que l'an ne vous en poroi[t]..... et bonz consaus, et a leur grant diligence app..... lente de vostre Segnorie que en ce les ave..... [a] la famille cognoist on le segnor, très puis[sans Sires, à nostre S.] Père le pape et au roy de France, de avoir a..... temps que il n'ont; car il ne les ont armé que..... volenters demorés a continuer la sainte beso[igne].... [pa]trons que il n'avoient mais a servir que x ior..... por leur retour iusques a Marseille, très pui[sante] Segnorie, que vostre dis capitainnes nous a obéi [et léau]ment offert et présenté vos galies, et les..... de faire et feronz, se Dieu plaist. ou S. P[è]re et à] nostres autres segnors de France tele re[verence], por le] gloriens nom Jesuchrist, a la loenge de vostre s[egnorie] et de vostre dite armée, et au profit de tou..... esperance que, nostre relation oie de nostre S. Per[e le pape], [plus] hastivement et plus efforcement qu'il vos².....

IV.

NOTES SUR LES DÉBUTS DU PONTIFICAT DE BENOIT XII

(écrit dans les premiers mois de l'année 1335).

..... de decembrio miser lo papa fese consistorio en..... feri gratia a Dio, et alo colegio, de ligar..... [a] creation, digando che lo iera homo de picola [casa] elo non aveva parenti. Et perço ello li vole..... deli et parenti. Et perço li provedeva de flo..... i dessi, ancor che tutti li encensi

1. Jean de Marigni.

2. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2, col. 2.

debit.....[ex]cepto quelli de Cecilia voleva che la mi..... a soa camera, et l'altra metade de loco..... chelo perdonava a tutti che fosse scirme (?)..... o de le guerre de la gliesia, digando che..... ra stada contra Dio et deço era consumado,..... e la gliesia, et era sparso gran multitu..... e Ancor a comesso a miser Anibaldo¹, et a [miser Bert]ran² et a un altro gardenal che li debia [far la reparatione dele] gliesie de San Piero et de San Polo, et de [San Giouanni in La]teran et de le altre gliesie de Roma. Item..... edamo annati, lo mareschalco et lo vis..... [e]t tutti li altri officiali de la corte, non possa..... cio plu che meço anno. Et al plu fin..... in chavo de quello se debia s'indicar,..... squa tofania se die coronar.

..... xxiii fe un altro consistorio et attuti..... i et clerisi receve reuerentia, et ordena..... soa coronation, tuti se devese partir et an..... latine (?)³.

V.

Flagellum humani generis.

.....ntibus gentes barbaras edidit Dominus no..... se; nam quidam pseudo prophete de extraneis mun[di]..... [e]t pellibus ovium vestiti (?) surrexerunt, quorum est [ingen]s multitudo qui paucis parcunt hominibus..... [r]eligiosorum sanguinem siciunt, ossa nutri....., partibus orientalibus degunt, et ubicunque (?) regna [conquisiv]erunt de quorum controversia vobis, Pater, [ali]quantulum presentibus aperiatur. Sed superaddatur..... bus alligato; Christum enim predicant Nazarenum..... fidei catholice simbolo continentur, et dicunt quem nos credimus Antichristum quem [fe]rrum auro purissimo et pretiosis lapidibus [mutat], qui nunquam cibariis publice utitur et ideo..... exercitu predicatur et creditur immortalis. Di..... tum nunquam tenebre comprehendunt, sed sicut [sol res]plendet; itaque circumstantes semper in (?) [lum]ine esse et luce. Sedens ille in circuitu⁴.....

1. Annibaldo Ceccano, archevêque de Naples, cardinal-évêque de Frascati, légat en France et à Naples, promu en 1327, mort en 1356.

2. Le cardinal Bertrand du Pouget.

3. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2 v°, col. 1.

4. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2 v°, col. 1.

VI.

Quidam hereticus captus est Narbone qui dicit terribiles errores, et facit se vocari Jesum Christum, et dicit quod est Paraclitus, Spiritus sanctus, de quo dicit filius Dei in evangelio : « Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet pater in nomine meo. » Dicit enim quod est missus a Deo pro edocenda fide lucida veritatem (*sic*), et asserit se natum ex virgine et conceptum opere Spiritus sancti, sic quod religiosi sunt valde stupefacti. Ita quod de omnibus quibuscumque que sibi fiunt mirabiliter respondet vel visiones dat, et cum fuit requisitus per quemdam predicatorem quod faceret aliqua signa quibus crederetur sibi, respondit illa verba que vere filius Dei respondit Judeis, cum ab eis requisitus erat : « Mala et prava generacio querit signum et non dabitur vobis. » Cum fuit interrogatus per quemdam inquisitorem quo ibat, respondit quod versus curiam pro eligendo illos in fide, et multa plena stupore, quasi nulla scriptura latet eum, cum est scientificus et demonis plenus; et dixit quod fuit canonicus et loquitur Guasconica litteraliter et vulgariter ornate valde; et quando irreverenter quis ei loquitur, tacet, et quando cum reverentia, respondet libenter ad interrogata¹.

VII.

LETTERE DE MARINO SANUDO A PAULIN, ÉVÊQUE DE POUZZOLES

(Venise, premier mois de 1335).

Puteolano.

Reverendissime in Christo pater et domine domine mi precordia-
lissime. Ad hoc ut omnia vobis liqueant manifeste, duo fratres Jaco-
bini. scientes ydiomata plura, cum famulis suis venerunt de Tartaria
versus septentrionale hemisperium, de terra quam tenet Husbecco,
imperator in illis partibus, portantes litteras multas dominorum
Christianorum qui degunt in septentrione; et fuerunt ad regem Hon-
garie, qui dictos fratres recepit honorabiliter et cum magnis donis,
et in Austriam fecit illos conduci et, Dei gratia, sani, salvi et hylares
applicuerunt Venetias; qui presentaverunt domino meo duci² litteras

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2 v°, col. 2.

2. Andrea Dandolo.

venientes ad ipsum ex parte illorum dominorum Christicolarum, et gratanter recepti et ex parte communis receperunt dona. Postea cum meis litteris de Venetiis recesserunt, iter suum ad summum pontificem dirigentes, quarum, si possibile michi erit, copiam faciam registrarum, et in curia papali diu steterunt. Finaliter autem ad imperatorem Constantinopol[itanum] missi fuerunt, de quibus partibus ab eis recepi litteras, in quibus mihi recommendabant expresse Jachinum de Cremona, de quo feci vobis in exemplara littera mentionem, qui mirabiliter est instructus de factis septentrionalium gentium, si quis vellet dare operam verbis suis; et idem dico de Guillermo Badino dicto Badin de Furno de Baiona de Wasconia, qui etiam habebat litteras apertas christianissimi regis Francorum et domini Ludovici, ducis Borboni. Et pro certo, si isti principes Christicole vellent constanter et perseveranter intendere ad acquirandas terras infidelium nationum ut debent, bonum eis consilium non deesset ita quod cito Terra Sancta, Jerusalem et alie circumstantes et meridionales et septentrionales citissime d.....¹.

VIII.

MÉMOIRE RELATIF A LA SOUMISSION DE LOUIS DE BAVIÈRE
ET A SA RÉCONCILIATION AVEC L'ÉGLISE

(1335 ou 1336).

In nomine Domini, amen. Infrascripte sunt rationes et inductive pacificandi ecclesiam seu dominum papam cum Domino L. de Bavaria.

In primis propter vitandum magnum scandalum quod est per orbem propter dominorum discordiam predictorum. Nam iure caveatur, quod dominus papa debet d..... Romane ecclesie indefensum propter scandalum evitandum. Beatus Ambrosius Rome sabato ieiunabat, Mediolani vero non ieiuna[bat] : ligaverit fratrem meum et cetera; et cum propter predicationem illi quibus predicabat sibi tenerentur ad victum, ipse propriis manibus querebat sibi victum : item ipse Christus gloriosus sciens se non teneri ad tributum, iterum propter vitandum scandalum tributum solvit. Ergo, et cetera.

Item quia bonus pater filios tractat equaliter nec facit differentiam

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 2 v°, col. 2.

inter eos, sed licet dominus papa de herresi condemnaverit marchiones de Ferrara Mediolano attamen ipse postea absolvit et pro karissimis filiis suis tractavit eos. Nam dominum Jo.¹ prefatum columnnam ecclesie Dei fecit [Ferrari] ensem ecclesie in episcopum et dictis marchionibus Ferrariam infeudavit, et episcopum eius dedit ad votum eorum, licet postea ex causa ipsi interdictum supradicti. Ergo etc.

Item quia misericordia Domini plena est terra et universe vie Domini misericordia et veritas, sed Dominus papa est vicarius Christi gloriosi, qui est ipsa misericordia incarna[ta] ergo fieri debet ei, si enim Deus benignus, cur sacerdos eius austerus erit. Ergo etc.

Item quia omnia misericordia clamant quod ecclesia non claudit gremium redeunti, alioquin non esset ecclesia, sed sinagoga, sed dominus L. vult.

Item quia scriptum est sententiam que misericordiam negat nec solum tenere, sed etiam audire, fugite : et alibi, iudicium sine misericordia erit illis qui nolunt fratres in..... misericordiam denegantes verba terribilia scripta sunt, videlicet qui misericordiam negat Christum negat. qui est misericordia et veritas : sed non est verisimile nec credendum.

Item quia licet David rex commisit proditionem, adulterium et homicidium, attamen quia eum penituit, Dominus ei pepercit et de ipso dixit perdo..... non recolo eum dixisse, videlicet vidi inveni hominem secundum cor meum. Sed cum dominus L. sit vere penitens. Ergo et cetera.

Item quia dominus L. gratiam meruit contemplatione domus Bavarie que peroptimis dotibus multiplicibus a tempore cuius non est memoria et virtutibus ac proprietatibus decorata, et est inter domos Alemanie antiquissima, duces habuit prudentissimos in ar[mis] ipsa largitas incarnata et. quod ego multum pondero, adeo terminis suis contentata quod, licet plures duces Bavarie CXXXII [obti]nuere imperium justo titulo, in nullo tamen eorum patrimonium augmentatur quod in quibusdam aliis contingit, qui malo titulo unquam in quadruplo patrimonium augmentarunt. Ergo et cetera.

Item propter virtutes et proprietates domus predictae nobilissimas et peroptimas. Nam quilibet actus legitimi qui fiunt in Bavaria

1. Très probablement Giovanni Querini, Vénitien comme Marino Sanudo. Nommé évêque de Ferrare par Innocent IV (1252), il fut interdit presque aussitôt après.

treuga, positiones, pacta et promissiones que fiunt in Bavaria ita fuit floride laudabiliter et splendide ac su..... et per omnia prosperantur. Et ideo cum talia in Alemania fiunt, semper dicitur quod more Bavarie illa intelligantur facta esse. Ergo et cetera.

Item propter bona et meliora opera domini L. Nam scilicet quod dominus papa in consistorio bienio nondum elapso dixit dominus L. audito quod in..... ipse ivit pre litore contra eos, trucidavit multos et taliter exterminavit eos, alios quod a similibus alii acerbuntur et a convicinatorum.

Item quia dominus L. tanquam oculis linceis oculatus et undique circumspectus seminare volens in terris quod oblivio redente domino cum multiplicato fructu colligere in celis possit ad honorem omnipotentis Dei patris et filii et [vir]ginis Marie et omnium sanctorum hospitale fieri fecit nobillissimum et taliter ipsum dotavit quod semper nobiles p..... habebunt omnia eis necessaria, eis vita comite. Ergo et cetera.

Item quia quando fiet ultramarinum passagium per dominum papam laudabiliter ordinatus, dominus L. desiderio summo desiderat [sump]tibus transfertare (*sic*) Christianorum terras per Saracenos miserabiliter occupatas, recuperare infidelium terras suo dominio subiugare..... noluerint infidelibus terras quas tenent de Christicolis plantare ac facere pululare. Ergo et cetera.

Item quia licet dominus L. peccaverit contra dominum papam qui est vicarius Christi, attamen sanctus Petrus apostolus incomparabiliter plus pecavit (*sic*), quia p..... Christum, nam ipse in cena dixit, prius quam gallus cantaret ter Christum negavit, et tamen quia penituit eum, Christus ad gratiam eum r[ecepit].

Item quia in uno canone legitur quod maius dampnum est in amissione unius anime quam mille corporum, et in altero canone [quod] est in amissione unius anime quam innumerabilium corporum, notorium est autem quod omnes Alemani, Lombardi et Tusci et A..... L. p[ro] catolico et fidellissimo Christiano, et sibi obediunt tanquam imperatori vero et omnium istorum anime perduntur propter pro..... Lodoycum et eius sequentes factos, et si dominus papa recipiet dominum L. ad gratiam, omnes predictorum anime salvabuntur.

Item quia sanctissimi ultramarini passagii opus per dominum papam laudabiliter ordinatum discordia vigente inter dominos..... bene nam Christianorum aliorum pace salva plus operabitur dominus L. prefatus et qui sequi contemplationem transfertabunt in.....

Christiani alii quasi omnes, nam licet quando Christiani contra Saracenos transfertaverint, Saraceni sint cum Christianis aliis pugnaturi sibi quod non pugnabunt cum domino L. et cum suis ymo viso signali suo rubeo ad astam posito de sola fuga..... et potius intrarent infernum vivi, quam ipsius specularentur presentiam ullo modo. Ergo et cetera.

Item quia dominus L. prefatus videtur Deo gratus et dilectus plurimum, nam privilegiatus est divinitus in duobus. primo quia u..... secundo quia non timet gladium, secundum quod hec experientia notoria comprobavit, cum ergo sic adeo gratus Christo quod eum privilegiavit..... sic vicarius Christi gloriosi ad gratiam debet recipere gratum Christo.

Item quia dominus papa est debilitatus in multis, et primo ratione domini regis Roberti qui non est pugil ecclesie, nec dominus papa more sol..... in conflictu Ferrarie habito. in quo ipse gentem suam et signalia habuit. Item quia Florentia. que obtinere potentiam unius..... in dicto conflictu contra dominum prelibatum. Item quia Ferraria Romandiola et magna

(vº) s dominus Lodoicus seu filius marchionatum Brandourgensem, quod est pulerius jocale Alemanie, quiete possidet ac pacifice de[tinere]..... quod dominus papa non debet ad gratiam recipere dominum L., quia ipse non est vere penitens, cum ipse imperium nolit dimittere iura que dicunt peccatorem ad gratiam admittendum de vere penitente intelliguntur; respondetur falsum esse quod dominus..... quod velit quia ipse voluit et vellet imperium dimictere, sed ipse non potuit neque potest : quod si probatur, certum est quod illud..... commoditate possumus, utroque iure legitur et notatur. Sed dominus L. non potuit neque potest cum sui commoditate atim probabitur. Ergo et cetera.

Item excusatur dominus L. si non dimisit nec dimictit imperium tali ratione certum est quod metus mortis..... metusve causa fuerit. Utroque iure legitur et notatur in rubro et nigro, et quod fortius est etiam metus amissionis..... [ma]gnam iacturam quis patitur excusat L. di. presbiteros, cum concord., sed dominus L. sepe voluit, velet et vult libenter..... gratie domini pape se precise commictere, sed ipse non est in curia, ymo est in Alemania ubi principes et communitates noluere nec ctat imperium, et clare sunt comminati sibi, quod si ipse imperium dimicteret ipsi eum et filios trucidarent ducatu Ba[variae]..... is dissipatis, ergo non potest dimictere imperium; et si non

dimictat excusatur, et tamquam vere penitens ad gratiam recepi (*sic*) debet es plures de predictis, propter quas ad gratiam domini pape recipi debet prefatus dominus L. propter scandalum evitandum propter vitandum tarum.

Item propter plures alias quas diligens quilibet bene coliget ex predictis¹.

IX.

LETTRE DE MARINO SANUDO A GUILLAUME, COMTE DE HAINAUT

(vers octobre 1336-mars 1337).

[A l'ec]cellentissime prince et seignour monseignour carissime monseignour Guillerme, conte de Henaut, de [Holla]nde et de Frise, preclarissime seignour, Marins Sanudo dis Tourxelle, de la cité de Venise, de la parochie de[u]mles et dévos servidours se recom-mande a la vostre tres haute benignité par plusours moies letres... fois a vostre seignourie contenans molt de choses et mandans vous les mappes monde con les predi..... [s]pecialment de puis que ie tramis a la vostre magnificable excellence le livre des secrés des loiaus..... e qui traite de la conquete de Constantinople et de molt autres choses. Je ai reçut de la part de vostre seig[nori]e les benignes et gratioues letres que vous me tramesistes par plusours persones. Mais depuis ie n'en..... Et si vous ai ie mandé puis plusours letres et escriis et par les galées de Flandres, corant l'an del CCC. XXXIII. Encore vous envoiai ie une mappe de la mer Mediterranee et une d'Egypte avec molt..... et autres crestianissime prince monseignour vostre fill le roy d'Engleterre et a molt des barons de..... es. Ces choses devoient venir en la vostre main par sire Damian Nadali, citoien de Venises, lequels, [come m']a esté raporté, furent données en main de vostre chier fill qui estoit venus herbegier dehors Bruges [par ung maistre de] sirurgie ou de plaies clamé maistre Restor de Florence qui fait sa demorance en Bruges qui dist qu'il [est vostre] servitours. Encore vous envoiai ie par maistre Jehan de Henaut, qui demoroit avec ma dame vo[stre figle]..... e face vraie par son letres signifians molt de choses. Encore vous envoiai ie par mesire Jehan conte ise letres qui devoient estre données en la main de madame

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 3.

l'emperadrise vostre fille que elle deust our. Et, s'il plaisoit a vostre serenissime genre qu'il les leust, il m'estoit molt a gré et croi qu'il fust nt mandées recloses a vostre Seignourie. Encore vous mandai ie par un Phelippe Lombart, fami[lier de] l'empereris vostre figle, un quinterne de letres registrées con la signification d'une figure qui fu de.....e Florence par un soutillissime maistre de peintures et d'autres merveilles qui estoit clames Joth.....ification et tres misterieuse portoit celle figure et chose molt merveilleuse; car qui bien conoist..... comprennent l'estat et le maintenant des féaus de la crois, et là dedens se metera la vie de Crist les nce de se humilité et de sa povreté et de sa haute doctrine, a veoir comment cis qui doivent ses œvres..... maintenues. L'œuvre non est complie encore; mais, si tost que Diex m'ara doné grace que elle soit com[plie, ie voz la ma]nderai toute, si que voz l'ares ordenéement. Encore vous ai ie escrit ii letres en françois par.....ndies qui de present doivent arriver là, par un mien destroit cousin qui s'apele sire Angelete Sa[nudo] nt du tres malvais estat de la crestienté et de la manière de devoir apaisier et comment li ture pes.....[s'ef]-forcent de domagier adés les crestians et comment il le font. Encore vous envoié ie l'essamplaire..... envoié novelement a nostre saint apostole. Encore notifié ie a la vostre benigne Seignourie que.....[A]quilée a meu guerre novelement es terres de Venises contre les Venesiens dont il noz convint.....es et outre les autres gentilz homes qui sont a nos soudées, noz avons un mesire Guillerme du.....une renommée porte que il soit vostre frères de bast; et vraiment ses mervaille (*sic*) proece moustre bien que ste, si que voz le dovés bien avoir chier et l'ameroie miex assés près de voz, se autre ocoison¹.....

1. *Nouv. acq. fr.* 5842, fol. 3 v°.

LES

HEURES BRETONNES

DU XVI^e SIÈCLE.

Parmi le petit nombre de textes bretons imprimés au xvi^e siècle, on distingue un livre d'heures sur lequel on peut consulter les travaux de M. le vicomte de La Villemarqué¹, de M. Whitley Stokes², de dom François Plaine³ et de M. Loth⁴. De ce livre d'heures il ne paraît subsister que deux exemplaires, tous deux plus ou moins incomplets : l'un, qui a appartenu, jusqu'à ces dernières années, à M. Pol de Courcy, est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (Réserve, B. 27815); l'autre se conserve au château de la Grand-Ville (Côtes-du-Nord) et est la propriété de M^{me} la comtesse de Kergariou, qui, sur la recommandation de M. le vicomte de La Villemarqué, a bien voulu le mettre à ma disposition. Je vais donner la description bibliographique de ce livre, dont la valeur philologique a été suffisamment mise en lumière par la publication de M. Whitley Stokes.

C'est un petit volume in-octavo, de 198 feuillets, répartis en 25 cahiers, chacun de huit feuillets, sauf le dernier, qui en a six seulement. Les cahiers portent les signatures a-e et A-V. Les 48 feuillets des six premiers cahiers (a-e et A) ne sont pas chiffrés⁵. A partir du cahier B, ils sont irrégulièrement chiffrés de 1

1. *Le grand mystère de Jésus, passion et résurrection, drame breton du moyen âge*, par le vicomte Hersart de La Villemarqué (Paris, 1865, in-8°), p. cvi.

2. *Middle-breton hours, edited with a translation and glossarial index by Whitley Stokes*. Calcutta, 1876. In-8° de 102 pages plus 2 feuillets préliminaires.

3. *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1887, t. XIV, p. 126.

4. *Chrestomathie bretonne (armoricain, gallois, cornique). Première partie : Breton-armoricain*, par J. Loth (Paris, 1890, in-8°), p. 253.

5. Cette anomalie dans le système de signature pour les cahiers et de numé-

à [CLVI]; ils auraient dû être cotés de I à CL; les cotes XLII à XLVII ont été omises.

L'impression a été faite avec ces gros caractères gothiques, connus sous le nom de lettres de missel, qui ont été assez fréquemment employés pour l'exécution de livres d'heures pendant la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle.

Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale il manque dix feuillets, savoir :

- 4 et 2 du cahier a ;
- 4, 4, 5 et 8 du cahier c ;
- 4 et 5 du cahier I ;
- 5 et 6 du cahier V.

Il en manque seulement trois dans l'exemplaire de M^{me} la comtesse de Kergariou, savoir le fol. 1 du cahier a et les fol. 4 et 8 du cahier K.

La perte du premier feuillet est particulièrement regrettable. Elle nous a privés du titre et de la date du volume. Je vais essayer de combler cette lacune.

La table imprimée à la fin du livre (fol. CLIII v^o) annonce en ces termes le morceau initial : *Almanac equit peuar bloaz varnuquent follen quentafu*; on avait d'abord traduit ces mots par *Almanac pour l'année 24*, traduction qui avait fait supposer que le livre était de l'année 1524¹; mais il a été constaté depuis qu'il s'agissait d'un *Almanac pour 24 ans*, c'est-à-dire d'un tableau des fêtes mobiles pour une période de 24 ans. Une telle indication, quand on n'a pas le tableau même sous les yeux, ne fournit aucun élément pour déterminer la date du livre.

C'est dans la décoration du volume qu'il faut chercher les indices de l'époque à laquelle il a été exécuté.

Les petites gravures qui sont en tête de chacun des mois du calendrier et qui représentent les travaux des différents mois de

rotage pour les feuillets a été signalée par un article de la table qui est à la fin du volume : *An re man diarauc, a so en commanzamant, pere n'o deuez quet a follen, hoguen signatur en lizerennou munut*; c'est-à-dire : « Ce qui précède est au commencement du volume, qui n'a pas de feuillets [numérotés], mais des signatures en lettres minuscules. »

1. On est même allé jusqu'à fixer à l'année 1486 la date des Heures bretonnes. (Opinion de M. de Corbière, citée par M. de La Villemarqué, *Grand mystère de Jésus*, p. cvii et cviii.) — La date 1486 est dorée au dos de la reliure du livre de M^{me} la comtesse de Kergariou.

l'année sont identiques aux gravures qui ornent le calendrier du livre intitulé :

Officium || beatæ Mariæ || Virginis, || nuper reformatum, || et || Pii V, pont. max., jussu editum. || — Parisiis, || apud Jacobum Kerver, via Jacobea, sub || insigni Unicornis. || 1574. — In-8° de 344 feuillets, dont les derniers sont irrégulièrement cotés, plus 3 cahiers préliminaires. Caractères romains¹. (Exemplaire à la Bibliothèque nationale. Réserve, B. 24344.)

Les mêmes bois ont servi pour imprimer les gravures de ces deux livres.

Examinons maintenant quatorze petits tableaux, d'un dessin très élégant et très léger, que renferment les Heures bretonnes. Elles mesurent 62 millimètres sur 35 et représentent les sujets suivants :

I et II. L'Annonciation, en deux tableaux. Fol. xv v° et xvi.

III et IV. La Visitation, en deux tableaux. Fol. xxviii v° et xxix.

V. Le Calvaire. Fol. xxxvi.

VI. La Descente du Saint-Esprit. Fol. xxxvii.

VII. La Nativité. Fol. xxxix v°.

VIII. Le « Gloria in excelsis. » Fol. G [v], avant le feuillet coté par erreur LII.

IX. L'Adoration des Mages. Fol. lv v°.

X. La Circoncision. Fol. lx.

XI. Le Massacre des Innocents. Fol. lxxiii v°.

XII. L'Assomption. Fol. lxxi.

XIII. David et Bethsabé. Fol. lxxviii v°.

XIV. La Mort. Fol. xci v°.

Il importe de rechercher l'origine de ces tableaux. Pour la trouver, il faut remonter à l'année 1527, date de la publication d'un charmant petit volume que je vais décrire d'après un exemplaire ayant jadis appartenu au comte de Villafranca, puis à M. Firmin-Didot², et qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de l'École des beaux-arts :

1. Voy. Bernard, *Geofroy Tory*, 2^e éd., p. 292.

2. *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot*, t. I (Paris, avril 1867), col. ccxxx, n° 730. — Voyez le Catalogue de la vente des livres de M. Didot faite en 1879, n° 128.

Horæ in laudem || beatissimæ virginis || Mariæ secundum || usum Romanum. — A la fin : Parrhisiis, apud Gotofredum Torinum || Biturigicum, viii || die februarii, anno salutis || M. D. XXIX, ad || insigne Vasis effracti. — In-46. Caractères romains. Figures en noir. Sur vélin.

Ce volume est orné de dix-huit petits tableaux, savoir :

I et II. L'Annonciation, en deux tableaux. Fol. D 7 v° et 8.

III et IV. La Visitation, en deux tableaux. Fol. G 4 v° et 2.

V. La Nativité. Fol. H 5 v°.

VI. Groupe de bergers. Fol. H 6.

VII. « Gloria in excelsis. » Fol. I 2 v°.

VIII. Groupe de bergers. Fol. I 3.

IX. Le Voyage des Mages. Fol. I 6 v°.

X. L'Adoration des Mages. Fol. I 7.

XI. La Purification. Fol. K 2 v°.

XII. La Circoncision. Fol. K 3.

XIII. Le Massacre des Innocents. Fol. K 6 v°.

XIV. L'Assomption. Fol. L 4.

XV. Le Calvaire. Fol. M 8.

XVI. La Descente du Saint-Esprit. Fol. N 2.

XVII. David et Bethsabé. Fol. N 6 v°.

XVIII. Le Triomphe de la Mort. Fol. P 6 v°.

La même suite de tableaux se voit dans trois autres livres d'heures, datés, l'un de 1542, un autre de 1550 et un troisième de 1556, dont voici les titres :

Horæ in laudem beatissimæ virginis Mariæ ad usum || Romanum. (Marque du Pot cassé.) Parisiis, || apud Oliverium Mallardum, || sub signo Vasis effracti. || 4542. — A la fin : Excudebat Parisiis Oli||verius Mallard, bibliopola || regius, sub signo Vasis effracti. || 4542. In-8°. Caractères romains. Figures en noir. (Exemplaire provenant de M. Lesoufaché, à l'École des beaux-arts.)

Horæ in laudem beatissimæ virginis Mariæ ad usum || Romanum. || Parisiis, || apud Thielmannum Kerver, || in vico Sancti Jacobi sub signo Gratis. || M. D. L. In-8°. Caractères romains. Cahiers signés A-Y. (Exemplaire communiqué par M. Morgand, le 24 novembre 1894. — Autre exemplaire, incomplet des trois derniers feuillets, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. 4482.)

HORAE || in laudem beatissimæ virginis Mariæ ad usum || Roma-

num. // Parisiis, // apud Thielmannum Kerver, in villico Sancti Jacobi, sub signo Cratis. 1556. In-8°. Caractères romains. Cahiers signés A-Y. (Exemplaire conservé à la bibliothèque Mazarine, n° 23920 B, auquel manquent les trois derniers feuillets du cahier Y.)

Ces deux derniers livres, datés de 1550 et de 1556, n'en forment en réalité qu'un seul. C'est un livre d'heures que Thielman Kerver imprima en 1550 et dont il débita les premiers exemplaires avec un titre au millésime de 1550 et une table des fêtes mobiles pour les années 1549-1556. Le même libraire, pour faciliter l'écoulement des exemplaires qui étaient restés dans son magasin, les munit d'un nouveau titre daté de 1556 et d'une table des fêtes mobiles pour les années 1556-1563.

Dans les trois livres d'heures de 1542, 1550 et 1556, nous retrouvons les dix-huit tableaux du livre de 1529. Ils s'y succèdent suivant le même ordre, sauf l'interversion de deux sujets, comme l'indique la liste suivante, où l'on verra d'un coup d'œil dans quel ordre et à quels feuillets les tableaux ont été placés par les imprimeurs des livres de 1529, de 1542 et de 1550-1556 :

N ^{OS} D'ORDRE.			SUJET.	FEUILLETS ¹ .	
1529.	1542-50-56.			1542.	1550-1556.
I, II.	I, II.		L'Annonciation.	D 2 v ^o et 3.	D 2 et v ^o .
III, IV.	III, IV.		La Visitation.	F 2 v ^o et 3.	F 4 v ^o et 2.
XV.	V.		Le Calvaire.	G 5.	G 3 v ^o .
XVI.	VI.		La Descente du Saint-Esprit.	G 6 v ^o .	G 5.
V.	VII.		La Nativité.	G 8 v ^o .	G 7.
VI.	VIII.		Groupe de bergers.	H 4.	G 7 v ^o .
VII.	IX.		« Gloria in excelsis. »	H 6 v ^o .	H 5.
VIII.	X.		Groupe de bergers.	H 7.	H 5 v ^o .
IX.	XI.		Le Voyage des Mages.	I 3 v ^o .	I 2.
X.	XII.		L'Adoration des Mages.	I 4.	I 2 v ^o .
XI.	XIII.		La Purification.	I 7 v ^o .	I 6.
XII.	XIV.		La Circoncision.	I 8.	I 6 v ^o .
XIII.	XV.		Le Massacre des Innocents.	K 4 ² .	K 2 v ^o .
XIV.	XVI.		L'Assomption.	L 4 v ^o .	L 2 v ^o .
XVII.	XVII.		David et Bethsabé.	N 2 v ^o .	M 8.
XVIII.	XVIII.		Le Triomphe de la Mort.	P 2.	O 7.

1. On a vu un peu plus haut sur quels feuillets du livre de 1529 les dix-huit tableaux ont été imprimés.

2. Ce feuillet porte par erreur la signature L mii.

Les tableaux des livres de 1527, de 1542, de 1550 et de 1556 ont été tirés sur les mêmes bois. D'où l'on doit conclure, comme l'a déjà fait Auguste Bernard¹, que ces bois, après être sortis de l'atelier de Geofroy Tory, sont passés d'abord chez Olivier Mallard, puis chez Thielman Kerver. Or, ce sont ces mêmes bois qui, sauf une exception, dont j'aurai bientôt à parler, ont servi à imprimer les quatorze tableaux des Heures bretonnes.

Les quatorze tableaux dont il vient d'être question ne sont pas le seul trait commun aux Heures bretonnes et aux livres de 1542, 1550 et 1556. Beaucoup des motifs d'ornement qui dans les Heures bretonnes servent d'encadrement aux quatorze tableaux (petits anges, fleurs et fruits, animaux divers, notamment des insectes et des oiseaux) se retrouvent sur les marges des livres de 1542, 1550 et 1556. Ainsi, le bandeau qui remplit le bas du fol. xxxvi des Heures bretonnes nous offre : à gauche, un angelot agenouillé et tenant un livre; à droite, un angelot accroupi tenant un oiseau. Le bandeau qui borde la partie inférieure du fol. xxxvii contient : à gauche, un angelot jouant avec un petit chien; à droite, deux angelots, dont l'un porte une croix et l'autre un globe surmonté d'une croix.

Ces quatre bois ont été employés pour l'impression des livres de 1542, 1550 et 1556. L'angelot au livre se voit dans les Heures de 1542, au fol. C 4, et dans les Heures de 1550-1556, au fol. A 4 v^o; l'angelot à l'oiseau, au fol. B 7 des Heures de 1542 et au fol. A 3 des Heures de 1550-1556; l'angelot au petit chien, au fol. A 4^s des Heures de 1542 et au fol. A 3 des Heures de 1550-1556; les deux angelots à la croix et au globe, au fol. B 8 des Heures de 1542 et au fol. B 1 v^o des Heures de 1550-1556³.

Indiquons d'autres rapprochements.

Parmi les petites figures que renferme la partie des Heures bretonnes consacrée aux Suffrages des saints (*Suffrageou an Sent*, fol. cxxi v^o et suiv.), il faut remarquer le saint Michel qui est au bas du fol. cxxiii v^o. Il a été tiré sur le même bois que

1. *Geofroy Tory*, 2^e éd., p. 281.

2. Signé par erreur A III.

3. Les motifs de décoration des encadrements des Heures de 1542 et de 1550-1556, notamment les angelots, ont été servilement copiés pour les encadrements d'un livre imprimé en 1556 et qui se rattache à l'école de Geofroy Tory : *Horæ in laudem beatissimæ virginis Mariæ ad usum Romanum*. A Paris, pour Charles L'Angelier, 1556. In-8°. Bibl. nat., B. 9784.

le saint Michel du fol. 224 v^o de l'*Officium beatæ Mariæ*, de l'année 1574, ci-dessus cité, et que le saint Michel du fol. 141 v^o des Heures de Chartres, publiées en 1581 par Jacques Kerver¹.

Le petit saint Nicolas qui se voit dans la même série des Suffrages, au fol. cxxviii des Heures bretonnes, est identique à celui qui est au haut du fol. Ciii v^o d'un livret gothique commençant par les Quinze oraisons de sainte Brigitte, livret annexé à des Heures de Jacques Kerver datées de 1561².

Les récits de la Passion, qui occupent les fol. d iii v^o-B vi des Heures bretonnes, sont ornés de petites gravures, dont cinq au moins se retrouvent dans un livre publié à Paris en 1556 par Ioland Bonhomme, veuve de Thielman Kerver, et intitulé « Propositions, dictz et sentences contenans les graces, fruictz, profitz, utilitez et louenges du très sacré et digne sacrement de l'autel³. » Voici la place que ces cinq petites gravures occupent dans le livre de 1556 et dans les Heures bretonnes :

	LIVRE DE 1556.	HEURES BRETONNES.
« Ecce homo. »	E 4.	e 4 et e 8.
Jésus portant la croix.	F 4.	e 4, e 8 et A 6 v ^o .
La Cène.	G 3 v ^o .	d 4 v ^o , e 4 et A 2 v ^o .
Le Baiser de Judas.	G 5.	e 5 v ^o et A 4.
Jésus devant Pilate.	G 6 v ^o .	d 8, e 7 et A 5.

Je terminerai cette série de rapprochements par l'examen de quatre petites images des évangélistes qui se trouvent aux fol. A 8 et 8 v^o, B 1 et 2 des Heures bretonnes, et qui sont signées des lettres I. L. B. Toutes les quatre sont aux fol. 17, 17 v^o, 18 et 19 des « Heures de Notre-Dame à l'usage de Paris, » publiées en 1569 par Jacques Kerver⁴. Trois d'entre elles, celles de saint Luc, de saint Matthieu et de saint Marc, se voient : 1^o aux fol. 17 v^o, 18 et 19 des « Heures Notre-Dame à l'usage de Paris, » publiées en 1561 par Jacques Kerver⁵; 2^o aux feuillets 17 v^o, 18 et 19 d'une autre édition des Heures de Notre-Dame, qui paraît avoir été

1. Bibl. nat., B. 27833.

2. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1507.

3. Un exemplaire de ce livre se trouve annexé à des Heures imprimées à Paris en 1561 par Jacques Kerver dans un volume de la bibliothèque Sainte-Geneviève, BB. 1507.

4. Bibl. nat., B. 8982. Exemplaire incomplet de la fin.

5. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1507, et Bibl. de l'Institut, D. 66.

publiée par Jacques Kerver en 1572¹; 3^o aux fol. 16, 16 v^o et 17 v^o des « Heures de Nostre-Dame à l'usage de Chartres, » datées de 1581, qui, suivant la souscription finale, furent « imprimées à Paris, par Jean Le Blanc, pour Jacques Kerver². »

Cette signature I. L. B., dont Auguste Bernard³ s'est préoccupé, n'est pas très rare sur les gravures de livres de dévotion de la seconde moitié du xvi^e siècle. On la trouvera assez fréquemment, par exemple : en 1565, dans des Heures imprimées pour Jacques Kerver⁴; — en 1573, dans des Heures imprimées par Jean Le Blanc pour Julian Duval⁵; — en 1581, dans des Heures de Chartres, imprimées par Jean Le Blanc pour Jacques Kerver⁶; — en 1585, dans des Heures de Paris, imprimées, selon toute apparence, par le même, pour Julian Duval⁷. Cette même signature se voit sur la plupart des pièces d'une suite de gravures destinées à l'illustration des Quinze effusions de Notre-Seigneur, notamment : dans une édition de ce livret annexée à des Heures de Jacques Kerver portant la date de 1561⁸; dans une autre édition jointe à des Heures du même libraire de l'année 1565⁹, et dans une édition de 1586¹⁰.

On lit à la fin de l'édition de 1565 : « Imprimé à Paris, par Jehan || Le Blanc, imprimeur, demeurant en || la rue du Paon, près la porte Saint || Victor. » Et, à la fin de l'édition de 1586 : « Cy fine les Quinze effusions et la Vie || sainte Marguerite, imprimée à Paris, || par Jehan Le Blanc, rue du Paon, || à l'en-seigne du Soleil d'or. || M. D. LXXXVI. »

En voyant les gravures signées I. L. B. dans cinq livres imprimés ou publiés par Jean Le Blanc, on se demande si cette signature ne doit pas être attribuée à Jean Le Blanc, qui aurait exécuté

1. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1516.

2. Bibl. nat., B. 27833.

3. *Geofroy Tory*, 2^e éd., p. 200, 294, 295 et 296.

4. Bibl. nat., B. 4749.

5. Bibl. nat., B. 8991. — La première partie de ce livre renferme onze gravures portant les lettres I. D., signatures qu'on voit également sur les gravures du livret des Quinze effusions relié à la fin du même volume. Ces lettres I. D. désigneraient-elles le libraire Julian Duval, éditeur de ce livre d'Heures ?

6. Bibl. nat., B. 27833.

7. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1483.

8. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1507, et Bibl. de l'Institut, D. 66.

9. Bibl. nat., B. 4749.

10. Bibl. Sainte-Geneviève, BB. 1483.

ou fait exécuter les dites gravures. Mais je n'ai pas à donner ici la solution de ce petit problème, et je reviens à mon sujet.

Ce qu'il faut retenir de tout ce qui précède, c'est que :

1^o Les grands tableaux et les encadrements des Heures bretonnes ont été tirés sur des bois venus de l'atelier de Geofroy Tory et dont on s'était servi au cours de l'année 1550 dans l'atelier de Thielman Kerver;

2^o Une notable partie des autres gravures des mêmes Heures bretonnes a été empruntée aux sept livres suivants :

1. Propositions, dits et sentences... Paris, la veuve de Thielman Kerver, 1556.

2. Heures de Notre-Dame. Paris, Jacques Kerver, 1561.

3. Quinze oraisons de sainte Brigitte. [Paris, Jacques Kerver, 1561.]

4. Heures de Notre-Dame. Paris, Jacques Kerver, 1569.

5. Heures de Notre-Dame. [Paris, Jacques Kerver, 1572.]

6. Officium beatæ Mariæ. Paris, Jacques Kerver, 1574.

7. Heures à l'usage de Chartres. Paris, Jacques Kerver, 1581.

De ces constatations il me paraît résulter que les Heures bretonnes ont été exécutées, soit dans la maison des Kerver, soit dans une maison qui disposait du matériel des Kerver.

La maison des Kerver est d'ailleurs bien connue comme ayant travaillé pour les Bretons¹. C'est Jacques Kerver qui imprima en 1576 la traduction bretonne du Catéchisme de Canisius :

Catechism² hac instruction eguit an Catholicquet, meurbet necesser en amser presant, eguit quelen, ha discquifu an iaouanedet, quentafu composet en latin gant M. P. Canisius, doctor en theology, ues a Societe an hanu a Jesus. Goude ez eux un abreget ues an pezh a dleer principalafu da lauaret en prosn an offeren dan tut lie. Troet breman quentafu a latin en brezonec gant Gilles K[aer]janpuil, Persson en Cledguen Pochoer hac Autrou a Bigdou.

1. Cette circonstance n'autorise pas à attribuer une origine bretonne aux Kerver, qui tiennent une si grande place dans les annales de la typographie parisienne au XVI^e siècle. Le fondateur de la maison s'est lui-même qualifié de « teuton » dans la souscription de plusieurs des premiers livres qu'il a imprimés.

2. Je cite ce titre d'après M. Whitley Stokes (*Middle-breton hours*, p. 58). — Le Catéchisme breton de 1576, dont je donnerai la description dans l'Appendice, est un livre rare; il n'est pas cité dans la bibliographie très développée que le R. P. C. Sommervogel a consacrée à Canisius, au tome II de la dernière édition de la *Bibl. de la Compagnie de Jésus*. — Voyez plus loin, p. 79.

A Paris. Pour Jacques Kerver, demeurant rue Saint Jacques, à l'enseigne de la Licorne. 1576.

Après avoir fixé le lieu d'impression des Heures bretonnes, il reste à en déterminer la date. Nous y parviendrons, je l'espère, au moins d'une façon approximative. Pour y arriver, il faut comparer l'état des bois qui ont servi à l'impression des Heures avec l'état de ces mêmes bois quand ils ont été employés pour l'exécution des livres de 1527, de 1542 et de 1550-1556.

Dans les Heures bretonnes, au feuillet xxix, le trait supérieur de la bordure du second tableau de l'Annonciation se présente avec une cassure dont il n'y a pas trace dans les livres de 1527, de 1542 et de 1550-1556.

La même observation peut se faire sur une cassure du trait supérieur de la bordure du tableau de la Mort, cassure très accusée dans les Heures bretonnes (fol. xci v°) et n'existant pas dans les livres de 1527, de 1542 et de 1550-1556.

Le livre de 1550 est donc antérieur aux Heures bretonnes.

Au premier abord une objection pourrait être faite à la conclusion tirée des cassures ci-dessus indiquées.

En effet, sur la bordure du tableau du Massacre des Innocents, on distingue dans le livre de 1550 (fol. K 2 v°) trois cassures qui ne s'aperçoivent pas dans les Heures bretonnes (fol. Lxiii v°). Mais un examen approfondi de ce tableau permet de constater qu'il n'a pas été imprimé sur le même bois dans le livre de 1550 et dans les Heures bretonnes. On peut, sans trop de témérité, conjecturer que le bois primitif, brisé, usé ou perdu, avait été remplacé par un nouveau bois, servilement copié d'après le premier, mais avec des variantes très appréciables. Nous pouvons donc, en toute assurance, considérer les Heures bretonnes comme postérieures à l'année 1550.

Il y a plus. Les Heures bretonnes pourraient bien n'avoir vu le jour qu'aux environs de l'année 1570. En voici la raison :

Sur la dernière page du cahier b commence une paraphrase de l'oraison dominicale en quatrains bretons, intitulée :

An pater en Brezonec facilhafu maz || eu possibl. Gant. G. K.
p. e. C.

Ce que M. Whitley Stokes traduit par :

The pater noster in (the) easiest Breton that is possible, by Giles de Kaeranpuil, parson in Cledguen.

Au fol. II du cahier c, une paraphrase bretonne du Symbole des Apôtres est précédée de cette rubrique :

An daoudec Artiel an fez Christen, ha || Catholic : piou pennac n'o cred, nen deu || guir servicher da doue, na neguell || bezafu saluet. Gant G. K. p. e. C.

Ce qui a été ainsi traduit par M. Whitley Stokes :

The twelwe Articles of the Christian and Catholic faith.

Whosoever believes them not is not a true servant of God, nor can he be saved.

By Giles de Kaeranpuil, parson in Cledguen.

Je ne doute pas que l'interprétation des initiales *G. K. p. e. C.* par *Gilles Kaeranpuil, parson en Cledguen*, c'est-à-dire *Gilles de Keranpuil, curé de Cledguen*¹, ne soit parfaitement exacte, et je vois dans Gilles de Keranpuil l'auteur ou l'éditeur des Heures bretonnes. Or, ce Gilles de Keranpuil, curé de Cledguen, est connu pour avoir publié en 1576 chez Jacques Kerver la traduction bretonne d'un abrégé du Catéchisme de Canisius. Y aurait-il de l'imprudencce à supposer qu'il a fait imprimer ses Heures bretonnes chez le même Jacques Kerver, à peu près en même temps que son abrégé du Catéchisme de Canisius?

Voilà donc parfaitement établie l'origine des Heures bretonnes. Il reste à déterminer, autant que possible, le diocèse à l'usage duquel ce livre a été imprimé. C'est, je crois, le diocèse de Saint-Pol de Léon. En effet, la signature du premier feuillet du cahier B est précédée de la syllabe *Le*, qu'il faut interpréter, ce semble, par *Leonensis*. C'est ainsi que, dans un vieux Bréviaire de Saint-Pol de Léon et dans un vieux Missel du même diocèse, dont la description se trouvera à la fin de la présente notice, la lettre *L* accompagne la signature du premier feuillet de tous les cahiers.

L'examen du calendrier ne contredit pas cette conjecture, mal-

1. Clédén-Poher, Finistère, arr. de Châteaulin, cant. de Carhaix. — M. l'abbé Paul Peyron, chanoine et archiviste diocésain de Quimper, a trouvé un acte de 1573 dans lequel Gilles de Keranpuil est qualifié recteur de Motreff, paroisse voisine de Clédén : « Die decima quinta mensis decembris anno Domini 1573... Canonici... ecclesie Corisopitensis... dederunt annatam parecie de Mottref, magistro Egidio de Keranpuill, rectori et titulario de Motreff, ejusdem parecie, pro somma viginti scutorum... » — Clédén et Motreff sont deux paroisses de l'ancien diocèse de Quimper.

gré les places d'honneur qu'on y a réservées à deux évêques de Quimper : Corentin et Conocain. Nous y avons relevé les noms suivants :

Januarii	xi.	Columbine virginis.
	xxix.	Gildasii abbatis.
Februarii	viii.	Deriani confessoris.
	xiii.	Gongadi episcopi.
Martii	ii.	Joevini episcopi.
	iii.	Guengaloei abbatis.
	v.	Pierani episcopi.
	vi.	Senani episcopi et conf.
	x.	Patricii episcopi.
	xii.	Pauli episcopi.
	xiii.	Lazari episcopi.
	xxvi.	Disme confessoris.
Aprilis	xv.	Juvelte virginis.
	xvi.	Paterni episcopi.
	xxx.	Brioci episcopi.
Maii	i.	PHILIPPI ET JACOBI. TRANSLATIO SANCTI CORENTINI.
	xv.	Primaelis episcopi.
	xvi.	Karadoci abbatis.
	xix.	Ivonis confessoris.
Junii	i.	ROMANI (<i>sic</i>) EPISCOPI.
	vii.	Pauli episcopi.
	xvii.	Hoarvei confessoris.
Julii	i.	Goluini episcopi.
	viii.	Numii episcopi.
	xiii.	Turiavi episcopi.
	xvi.	Tenenani.
	xxviii.	Sampsonis episcopi.
Augusti	xvi.	Armagili confessoris.
	xxvii.	Georgii et Auref. (<i>sic</i>).
Septembris	vi.	Theogonici conf.
	xix.	Sizgni episcopi et conf.
Octobris	ii.	Melorii martyr.
	iii.	Ternoci episcopi.
	x.	Pauli episcopi Leonensis.
	xv.	COGNOGANI EPISCOPI.
	xxiii.	Maglorii episcopi.

	xxv.	Goeznovei episcopi.
	xxvi.	Florii ¹ episcopi.
	xxix.	IVONIS CONFESSORIS.
Novembris	iii.	Guenualei abbatis.
	iiii.	Clari episcopi.
	vi.	Melani episcopi.
	vii.	Ildulti abbatis.
	x.	Martini et Verani.
	xii.	Renati episcopi.
	xiiii.	Gendulphi episcopi.
	xv.	Maclovii episcopi.
	xviii.	Maudeti abbatis.
	xix.	Hoarvei episcopi.
	xxvii.	Alani episcopi.
Decembris	ii.	Tugduali episcopi.
	iii.	Gaciani episcopi.
	xii.	CHORENTINI EPISCOPI.

La liste des confesseurs qui sont invoqués dans les Litanies des saints (fol. LXXXVI) est encore plus significative : saint Pol y figure immédiatement après huit saints confesseurs qui étaient l'objet d'un culte très solennel dans toutes les églises de l'Occident.

Silvester.	Tudgual.
Leo.	Brioce.
Martine.	Guillerm.
Gregori.	Maclovi.
Ambrosi.	Sampson.
Hieronyme.	Paterne.
Augustine.	Allore.
Nicolae.	Juliane.
Paule.	Ronane.
Chorentine.	Gaciane.
Golvine.	Cognogane.
Gueuroce.	Brici.
Mevenne.	Sulpici.
Joevine.	Yvo.
Tenenane.	Maudete.
Senane.	Fiacri.

1. Il faut lire *Alorii*.

Gildasi.	Maure.
Desideri.	Columbane.
Maturine.	Caradoce.
Guengaloe.	Hoarvee.
Guennaele.	Dominice.
Leonori.	Francisce.
Antoni.	

Saint Pol de Léon arrive également en tête de la série des saints bretons qui ont les honneurs d'un article spécial dans la série des Suffrages. Je copie les rubriques de cette partie des Heures :

SUFFRAGEOU AN SENT.

Aman es commanc suffrageou an sent.

Ha da quentaff dam dreyndet byniguet. (*La Trinité.*)

Oreson da Doe tat. (*Le Père.*)

Oreson dan mab. (*Le Fils.*)

Oreson dan speret glan. (*Le Saint-Esprit.*)

Nep a lauaro an anten man gant he oreson dirac ymag an Veronyc..... (*La Véronique.*)

Da sant Michael. (*S. Michel.*)

Da sant Jahan Badezour. (*S. Jean-Baptiste.*)

Da sant Jahan evangelist. (*S. Jean l'Évangéliste.*)

Dan sent Pezr ha Paul. (*S. Pierre et S. Paul.*)

Da sant Jaques am bras. (*S. Jacques le Majeur.*)

Da sant Mazeu. (*S. Matthieu.*)

Da sant Stephan. (*S. Étienne.*)

Da sant Laurence. (*S. Laurent.*)

Da sant Christoff. (*S. Christophe.*)

Da sant Sebastian. (*S. Sébastien.*)

Da sant Denes. (*S. Denis.*)

Da sant Nicolas. (*S. Nicolas.*)

Da sant Clauda. (*S. Claude.*)

Da sant Anthon. (*S. Antoine.*)

Da sant Roc. (*S. Roch.*)

Da sant Paul, escop a Leon. (*S. Pol, évêque de Léon.*)

Da sant Gouluenn. (*S. Golvein.*)

Da sant Chorentin, patron a Querneau. (*S. Corentin, patron de Cornouaille.*)

Da sant Dider. (*S. Didier.*)

Da sant Yven, natiu a Treguer. (*S. Yves, natif de Tréguier.*)

Da sant Guillerm. (*S. Guillaume.*)

Da sant Maudez. (*S. Mandé.*)

Da sant Fiacr. (*S. Fiacre.*)

Da sant Herve. (*S. Hervé.*)

Da sant Men. (*S. Méné.*)

Da santes Anna. (*S^{te} Anne.*)

Dan Magdalen. (*La Madeleine.*)

Da santes Katherin. (*S^{te} Catherine.*)

Da santes Genovefa. (*S^{te} Geneviève.*)

Da santes Margarit. (*S^{te} Marguerite.*)

Da santes Barba. (*S^{te} Barbe.*)

Dan unnee mil guerches. (*Les onze mille vierges.*)

Da santes Apolina. (*S^{te} Apolline.*)

Par ces différents motifs, j'ai cru devoir attribuer au diocèse de Saint-Pol de Léon les Heures bretonnes, qui durent être exécutées à Paris quelques années après le milieu du xvi^e siècle.

Je termine par la description de l'ancien Bréviaire et de l'ancien Missel de Saint-Pol de Léon, dont le témoignage a été invoqué à propos de la signature d'un cahier des Heures.

On fait honneur¹ de la rédaction du Bréviaire à Gui Le Clerc, qui occupa le siège de Saint-Pol depuis 1514 jusqu'en 1521. Le Missel dut être publié sous les auspices de Gui de Chauvigné, qui fut nommé évêque de Saint-Pol le 3 juin 1521 et qui se démit de son évêché en 1554. C'est à ce prélat, selon toute apparence, que s'adresse une épître dédicatoire dont le texte sera donné un peu plus loin, mais dont la suscription est malheureusement mutilée.

BREVIARIII LEONENSIS PARS HYEMALIS. Parisius, 1546.

[I.] Fol. 1. Incipit psalterium secundum usum ¶ ecclesie Leonensis. 56 feuillets, cotés 1-LVI. Cahiers signés A-G en rouge.

[II.] Fol. 4. Breve de in anno. Fol. 7 v^o. De festis paschalibus. 8 feuillets non cotés. Signature A.

[III.] Propre du temps, de l'Avent à la Trinité. Fol. 1. Incipit ordinarium horarum ¶ canonicarum secundum morem ecclesie Leonensis. Fol. cxii v^o. Finit tempus hyemale. 442 feuillets cotés a 1-a cxii.

1. *Gallia christiana*, XIV, 982.

[IV.] Propre des saints, de la Saint-André à la Sainte-Basilide. Fol. AA 1. Incipit sanctorale hyemale. Fol. MM 11. Explicit sanctorale hyemale. Fol. MM VIII v°. Finit tempus hyemale bre||viarii Leonensis. 96 feuillets non cotés. Cahiers signés AA-MM.

[V.] Commun. Fol. A 1. Incipit commune sanctorum. 24 feuillets, cotés A 1-A xxiii (la lettre A étant en rouge). Signatures A-C.

A la fin du Commun, fol. A xxiii v°. Explicit Breviarium ad usum || Leonensem, summa diligentia cor||rectum, Parisius impressum per || Desiderium Maheu, in vico Sancti || Jacobi commorantem, sub inter||signio divi Nicolai, impensis || ejusdem Desiderii Maheu, Yvo||nis Quillevere et Alani Prigent, || in hoc opere sociorum. Anno 1516.

In-8°, 296 feuillets, dont le numérotage et les signatures sont indiqués ci-dessus. La signature placée en tête de chaque cahier est accompagnée de L, initiale de *Leonense*. Caractères gothiques. A deux colonnes.

Description prise sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Réserve, B. 4920), auquel manque le feuillet 49 du Psautier.

Alain Prigent, qui, d'après la souscription ci-dessus rapportée, contribua pour une part à l'impression du Bréviaire de Saint-Pol de Léon en 1516, devait tenir une maison de librairie à Landerneau. On trouva en 1520, entre les mains de l'imprimeur de ce même Bréviaire de Saint-Pol, une reconnaissance datée du 21 juin 1519, par laquelle « Alain Pregent, marchand à Landerneau, » reconnaissait devoir à Didier Maheu une somme de 121 livres 4 sous 4 deniers obole¹. Cette somme représentait sans aucun doute le prix de livres achetés chez Didier Maheu pour être vendus en basse Bretagne.

MISSALE LEONENSE. Parisius, 1526.

Missale secundum verum usum insignis ecclesie || Leonensis, una cum diete ecclesie institutis consuetudinibusque, huc usque nunquam || impressum; adjectis pluribus multum desideratis, tabula etiam perpulchra || post kalendarium posita, secundum numerum foliorum, singulas dominicas et festa || distincte demonstrans; in kalendario etiam reperies festa sanctorum diete dio||cesis per ordinem, necnon eorum officia, suis in locis ad longum posita, sine recur||su ad commune, demptis epistolis, prosis et evangeliis quando non

1. Inventaire publié par M. Cozecque dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, année 1894, t. XXI, p. 205.

habent propria; non sine ingenti ac pervigili cura consummatum in alma Parisiorum academia, ¶ anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo sexto.

Au-dessous de ce titre, une image de saint Pol, domptant un dragon; la ville de Saint-Pol est représentée au fond du tableau; dans les deux angles supérieurs du tableau : à gauche, les armes de Bretagne; à droite, celles de Saint-Pol de Léon (un sanglier).

Sur les côtés du tableau, la mention : Cum privilegio regali ad quinquennium, et cum consensu capituli.

Au-dessous, l'adresse du libraire : Venumdatur Parisiis ab Yvone Quillevere.

Tout au bas de la page, pièce de trois distiques :

Ad sacerdotes exhortatio.

Qui divina cupit summo libamina patri
 Donaque sublimi mystica ferre Deo,
 Hec legat a tetra purgata volumine labe ;
 Nam prestant faciles ad pia sacra vias.
 Horum presidio mysteria sancta parabit,
 Et celi domino munera grata feret.

Titre final, au verso du dernier feuillet : Ad laudem Dei omnipotentis ejusque intemerate ¶ genitricis et virginis Marie ac sancti Pauli, patroni ecclesie Leonensis, in ¶ cujus honorem fundata est ecclesia dieti Pauli, totiusque curie celestis, actum ¶ et completum extat arte impressoria presens hoc missale, seu misse ordi¶narium, huc usque nunquam impressum, in preclara urbe Parisiensi, prefateque ¶ ecclesie ritui adaptatum, in quo diligenter, adjunctis ipsius ecclesie consti¶tutionibus atque consuetudinibus, singulisque festivitatis, cum prosis ora¶tionibusque cuilibet festo propriis adjunctis, suum ad locum appositis; cumque ¶ pluribus missis votivis in fine additis; atque insuper quorumvis sacramen¶torum, quorum a baptismo usque ad extremam unctionem quisque animarum rector (non pontifex) accepit ministerium, administrationis tenor, et ea que ¶ circa eam contingere possunt dubia, exarata sunt. Impressum per Nicolaum ¶ Prevost, impensis Yvonis Quillevere, anno Domini millesimo CCCCC XXVI, ¶ die vero XIII julii.

Au-dessous de ce titre, la marque du libraire : saint Pol et saint Yves, à l'ombre d'un laurier, au tronc duquel est appendu un écusson portant les initiales Y Q. Sur la tête des deux saints, cartouche ren-

fermant les noms : S. PAVLVS — S. YVO. Au bas de la marque est imprimé en rouge le nom du libraire : *Yvo Quillevere*¹.

La partie inférieure de la page est remplie par ces quatre vers :

Cum nichil absque Deo fit proficui vel honoris,
Primum regnum (*sic*) Dei queras et in omnibus horis,
Et sic omne bonum tibi plenius adjicietur,
Quique Deo servit, regnare Deo perhibetur.

In-4°, 288 feuillets, savoir : 8 pour le titre et le calendrier (cahier non signé) ; 436 pour le Propre du temps (cahiers a-r) ; 400 pour le Propre des saints (cahiers A-N) ; 44 pour le Commun (cahiers A-F en rouge). Les feuillets du Propre du temps et du Commun sont numérotés. Caractères gothiques. A deux colonnes.

Exemplaire de la bibliothèque de feu M. Pol de Courcy. Il y manque les feuillets cxxix et cxxxvi du Propre du temps et xxx du Commun. Ces trois feuillets existent dans un autre exemplaire du même missel, conservé au grand séminaire de Quimper, au sujet duquel M. le chanoine Peyron a bien voulu me renseigner.

Le feuillet cxxix (remplacé dans l'exemplaire de M. de Courcy par un feuillet de livre d'heures imprimé sur vélin) contient au recto une fin de préface et le *Sanctus* ; au verso une image du calvaire.

Sur le feuillet cxxxvi se trouvent : 1° la fin du petit poème *Peniteas cito* ; 2° *Modus incipiendi et finiendi orationes ecclesiasticas* ; 3° *Speculum sacerdotum missam celebrare volentium*.

Quant au feuillet xxx du Commun, il contient les cérémonies du mariage et de l'extrême-onction, avec un texte breton que M. le vicomte de La Villemarqué a cité dans le *Barzas Breiz* (éd. de 1867, p. 448) et qui a été publié par M. Whitley Stokes (*Middle-breton hours*, p. 57).

Au verso du titre, l'éditeur a placé une dédicace et une pièce de vers, dont je reproduis le texte, avec d'autant plus d'empressement que le feuillet initial du Missel, sur lequel sont ces deux morceaux, manque dans l'exemplaire du séminaire de Quimper :

Reverendissimo.
[di]gnissimo, Alanus Qu...us² Leoni...³ humillimam S. D.

1. L'imprimeur de Saint-Brieuc, L. Prud'homme, s'est approprié cette marque.

2. Peut-être *Quentinus*.

3. La lecture de ces cinq lettres n'est pas certaine. Je crois cependant qu'il doit y avoir ici le mot *Leonigeus* (Léonnais), comme dans la rubrique de l'Éloge de la Bretagne mis en tête du Catholicon de 1521 ; voyez plus loin, p. 69.

Qui templi fores reserant ut introitum pandant volentibus obstrusa sacra contueri, sacratissime presul, non modicum prestant illis adminiculum quo sui desiderii compotes fiant. Haud aliter qui sanctos elucidarunt authores divinorum mysteriorum interpretes, ut illorum pervia magis esset intelligentia perceptibiliorque¹ sensus, non contemendam tulerunt opem cupientibus recondita in illis altissime sapientie arcana pio mentis obtutu conspiciere. Sicut ad templorum adita penetraliaque secretiora non datur cuiquam introitus, nisi valvis adaptis foribusque reclusis, ita plane nec deiloquorum patet authorum sententia, in quibus abdita sunt et occultata celestium sacrorum munia, nisi sit qui viam aperiat, seras patefaciat et illato lumine dimoveat obscura. At vero, inter eos qui post sanctorum eloquiorum fautores celestia nobis mysteria devotionis adminiculo tradiderunt, reverendus ecclesie Leonensis antistes cum primis annumerandus est, quem nunc video ad magne glorie fastigium provectum, quem colo, quem ammiror ac veneror, quem amplissime insignis ecclesie Leonensis decus ac sydus quoddam luculentissimum qui quidem noverit, dubitare nemo possit meritis premiis, debitis honoribus tue R. D. virtus decorata est². Nunc facilius probitatis tue laus elucescit, nunc prudentia, nunc bonitas et religionis flagrantissimus illustrabitur amor, quibus plane rebus floruisti semper, R. D., a teneris, ut Greci dicunt, unguiculis. Solent quidem³ primi urbium conditores, R. D., splendore virtutum suarum rerumque gestarum gloria magnam afferre conditis a se urbibus commendationem et laudem, ut tanto preclarior urbs aliqua habeatur quanto prestantior claritudine nominis fuerit qui eam primus condidit. Haud aliter et eximia vite sanctionia illustrisque doctrina eorum qui regulas ecclesiastice institutionis primi ordinarunt legesque tulerunt, quibus in eo vite genere sancte religioseque vivatur, non modicam affert dignitatem et auctoritatem ecclesiastice professioni, ut eo debeat haberi commendatio quo excellentiores eruditione et virtute fuerunt qui eam tanquam rerum publicarum legislatores certis legibus ac regulis instituerunt. Sed pari quoque digni sunt laude canonici ejusdem ecclesie Leonensis rectoresque et conservatores ejusdem diocesis quorum virtute, ope, auctoritate illa geruntur in quibus universa lex pendet et tota sita est ecclesie ratio et recte ac laudabiliter vivendi disciplina. Hec

1. L'édition porte : *preceptibilior*.

2. Il semble qu'il y ait dans cette phrase ou une omission ou un vice de construction.

3. On a imprimé *quidam*.

duo sunt eterni mandata principis : primum, ut colatur Deus; alterum, huic simile, ut proximus diligatur. Hoc jubent leges, hoc jura divina et humana contendunt, hoc studio omni curare debent ecclesiarum rectores et magistratus, ut per rectam illorum administrationem juste, pie, moderate, tranquille vivatur hominum conciliatione ac societate. Tantisper enim bona fuerit, tranquilla et beata ecclesia, dum boni et sapientes extiterunt qui magistratus gerunt, tales namque constat esse civitates ac populos quales hi fuerint qui eis gubernandis ac regendis presunt. Boni sunt qui intelligunt se gerere personam civitatis et ejus dignitatem sustinent. Boni sunt rursus qui justitiam diligunt, leges servant, jura atque instituta tuentur. Boni quidem¹ sunt qui concordiam amant, unitatem spiritus consecretantur, pacem amplectuntur, que bonorum omnium cumulum prestat. Felix ista natio existimanda est que luculentissimi presulis culmine enitescit! Felix, inquam, ista natio que devotionis fervore ac sanctorum splendescit amplitudine! Felix profecto ac beata ista natio que tot tamque clarorum virorum et prestantium dominorum eminet ac refulget gloria! Enim vero hic prestantissimi presulis et omnium qui ecclesiastica nobis de Deo divinisque mysteriis monumenta pararunt precipuus est finis ut ex illis Deus cognoscat, syncerius cognitus ametur, ardentius autem amatus in spiritu et veritate colatur, adoretur et laudetur uberius. Itaque sit hec nostra velim lucubratio tue prestantissime dignitati accepta, pro amplissima in me tua benevolentia vel quantumcumque gratitudinis argumentum, celebrantibus autem omnibus utilis, plebecule vero instar perpendiculi fructifera et ad percipiendam supremundanorum devotionem accommoda. Vale, litterarum et virtutum decus. Ex Parisiis, M D XXVI.

Ejusdem ad ecclesie Leonensis capitulum epigramma.

Ecce Leonensis Britonum conventio rudi
 Exiguum populo tradere cepit opus.
 O sermone potens Britonum conventio, mitis,
 Suavis et ornato subdita pontifici,
 Quam bene christicolis fidei precepta ministras,
 Divinos ritus et sacra jura docens!
 O felix pastor (nemo felicior) ecce
 Dat tibi felicem cantor Apollo chorum.
 Sic vos feli[ces] sic vos clementer et equa
 La.....i numina summa regunt.

1. On lit encore ici *quidam* dans l'imprimé.

Le nom d'Yves Quillevere, auquel est due, au moins en partie, la publication du vieux Bréviaire et du vieux Missel de Saint-Pol de Léon, doit être cher aux Bretons. C'est de la maison de ce libraire que sont sortis deux des plus précieux livres bretons du XVI^e siècle : en 1521 le Catholicon, et en 1530 le Mystère de la Passion, dont la valeur a été si bien mise en relief par M. le vicomte de La Villemarqué.

L. DELISLE.

APPENDICE

NOTES SUR QUELQUES LIVRES BRETONS

IMPRIMÉS AU XV^e ET AU XVI^e SIÈCLE.

Quand l'occasion s'est présentée de faire entrer à la Bibliothèque nationale les Heures bretonnes auxquelles le travail de M. Whitley Stokes a donné de la célébrité, j'ai dû me rendre compte de la place que ce livre doit occuper dans la série des plus vieux livres bretons imprimés. A cette fin, j'ai passé en revue ceux de ces livres dont la Bibliothèque nationale possède des exemplaires, et j'ai pu comprendre dans ma revue le Catéchisme breton de l'année 1576, dont un exemplaire m'a été gracieusement communiqué par M^{me} la comtesse de Kergariou, et deux livrets : le Mystère de sainte Barbe et le Miroir de la mort, dont nous devons la description à M. Arthur de La Borderie.

I. LE CATHOLICON DE JEAN LAGADEUC, 1499-1524.

Un peu après le milieu du XV^e siècle, Jean Lagadeuc, de la paroisse de Plougonven, au diocèse de Tréguier, prenant pour modèle le célèbre Catholicon de Jean de Gênes, rédigea un Dictionnaire qui avait pour but d'aider les Bretons à apprendre le français et le latin. Il nous en est parvenu un manuscrit, qui vient d'Antoine Lancelot et

qui porte le n° 7636 dans le fonds latin de la Bibliothèque nationale (volume sur papier, de 131 feuillets, mesurant 286 millimètres sur 214). Ce manuscrit n'est malheureusement pas complet. La copie n'en a jamais été terminée; elle s'arrête à l'article PRES, au bas du recto du feuillet 131, feuillet dont le verso est resté en blanc. De plus, il existe une lacune entre les mots : INSTRUCTION et MOLESTAFF. L'article INSTRUCTION se trouve au haut du quatrième feuillet d'un cahier dont les dix dernières pages (fol. 103-109) sont restées en blanc. En tête, l'auteur a mis une courte préface datée du 16 août 1464. La copie doit être de bien peu postérieure à cette date. Voici le texte de la préface :

Principio Dominum rogo trinum semper et unum
 Ut Britoni librum valeam complere novellum.
 Si quid in hoc opere videaris non bene dictum,
 Non mox arguere studeas tanquam male pictum.
 Primo consulere placeat tibi sepe peritum
 Qui sciat instruere necnon discernere scriptum.

Quoniam quidem multi scolares, adhuc in limine gimnasii, non habentes periciam latinitatis, trahunt vocabula latina ad sensum extraneum et extortum, squamas avibus et plumas piscibus apponentes, alii quippe de novo latinum lingunt ac alii barbarizant, eciam quia quam plures Britones multum indigent gallico, idcirco ego Johannes Lagadeuc, parrochie de Ploegonven, diocesis Trecorensis, in artibus et decretis bachalarius, quamvis indignus, ad utilitatem pauperum clericulorum Britanie vel rudium in pericia latinitatis, hoc opusculum composui, primo ponens et ordinans britonicum secundum ordinem quem frater Johannes Januensis tenet in suo Catholicon, sibi addiciens gallicum et deinde latinum ejusdem significationis, ut per illud britonicum poterunt ad gallici et latini pervenire cognitionem : hic enim suplebitur quidquid ex hujus defectu hactenus pretermissum est. Queso autem mente devota, super hujusmodi operis imperfectione veniam a scolaribus et magistris postulans, ut non bene dicta corrigant, defectus suppleant ac in melius reformat, ac britonicum secundum earum (*sic*) prolacionem hic interserant, ut melius utique convalescat. Datum die xvi^a mensis augusti, anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo quarto.

On connaît trois éditions imprimées du Catholicon.

1^{re} édition. Tréguier, 1499.

Cy est le Catholicon en troys lan||gaiges, sçavoir est breton, fran||czoys et latin, selon l'ordre de l'a, || b, c, d, etc. — Marque de J. Calvez.
 (Au verso du titre, à la suite d'une préface commençant par les

mots *Qui lingua loquitur oret ut interpretetur* et qui n'offre point d'intérêt, au bas de la col. 2 :) Incipit Dictionarius Britonum, continens || tria ydiomata, videlicet britanicum secundum || ordinem litterarum alphabeti, gallicum et || latinum superaddita a M. J. Lagadeuc, dio||cesis Trecorensis, compositus ad utilitatem || clericorum novellorum Britanie.

(A la fin :) Cy finist ce presant livre nommé le Ca||tholicon, lequel contient trois langaiges, || sçavoir breton, franczoys et latin, lequel || a esté construit, compilé et intitulé par noble et || venerable maistre Auffret Quatqueve||ran, en son temps chanoine de Treguier, || recteur de Ploerin près Morlaix, prevoians || que c'estoist une chose propice et utile de || mettre ces trois langaiges concordens || l'ung à l'autre, quant affin et pour instruire les simples gens a avoir la cognoissance || des ditz langaiges, ainsi que le livre le || demonstre. Et imprimé à la cité de Lantre||guier par Jehan Calvez, le cinquiesme jour || de novembre, l'an mil CCCC IIII vintz || et dix-neuf.

Euzen Roperz, credet querz, a Kaerdu,
En composas ung pas ne fallas tu
Bedenn yssu hac en continuas.

Marque de J. Calvez.

In-folio. 406 feuillets non numérotés, dont le dernier est blanc. 17 cahiers signés a-r, chacun de 6 feuillets, sauf les deux premiers qui en ont chacun 8. Caractères gothiques. A deux colonnes.

Exemplaire ayant appartenu à Jacques Corbinelli et à Huet. Bibl. nat., Réserve, X. 252. — Second exemplaire, incomplet des feuillets a 4, c 4, l 6, m 4-6, et r 6. Réserve, X. 453.

Sur cette édition, il faut consulter A. de La Borderie, *l'Imprimerie en Bretagne au XV^e siècle*, p. 83-94, et Thierry-Poux, *Anciens monuments de la typographie française*, p. 46, notice 449, pl. XXX.

C'est de cette édition que M. Le Men a donné un abrégé dans le volume intitulé *Catholicon de Jehan Lagadeuc*. Lorient, [1486?], in-8°.

2^e édition.....??

Le premier feuillet manque.

(Titre courant au haut du fol. II :) Incipit Dictionarius || Britonum, continens tria ydiomata, videli||cet britannicum secundum ordinem litterarum al||phabeti, gallicum et latinum superaddita, || a magistro Johanne Corre Trecorensi correctus || et revisus.

Le dernier feuillet manque, et le feuillet xvii a été refait à la main.

In-quarto. 100 feuillets numérotés. Cahiers signés A-Q. Caractères gothiques. A deux colonnes.

Exemplaire ayant appartenu à J.-B. de S. Port, puis à Falconet. Bibl. nat., Réserve, X. 946. Le présent exemplaire paraît être celui dont parle Brunet¹.

On peut supposer que cette édition du Catholicon est celle dont il se trouva six exemplaires dans l'hôtel du libraire Didier Maheu, à Paris, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de Saint-Nicolas, le 24 avril 1520, lors de l'inventaire dressé après la mort de Jeanne Corset, femme de Didier Maheu : « Six Catholicum, en françois et en breton, vi s. vi d. t.2. » En 1520, on n'estimait donc que 45 deniers l'exemplaire d'un petit volume qui se paierait aujourd'hui bien au delà du poids de l'or.

3^e édition. Paris, 1524.

Catholicon. || Artificialis Dictionarius tripha|rriam partitus : britonice scilicet, gallice et latine, || non parva accuracione et diligentia recenter Parrhi|sius impressus, necnon a complusculis mendis tersus || atque castigatus, nonnullisque additis crementum ac||cessionemque hac in secunda recognitione suscipit.

Grande marque de Yvo Quillevere.

Venundatur Pharrisius ab Yvone Quillevere, || commorante in vico sic nuncupato la Bucherie.

(Titre de départ au haut de la col. 4 du fol. ii :) Incipit Dictionarius || qui intitulatur Catholi|con, continens tria ydio|mata : videlicet britanni|cum secundum ordinem litterarum || alphabeti, gallicum et || latinum super addita, || jam pridem ab innumeris || defectibus correctus et || revisus.

(A la fin, col. 2 du fol. clx :) Explicit Ca||tholicon seu Dictionarius trino par|titus vernaculo, expensis honesti || viri Yvonis Quillevere, Parisius || commorantis, rursum impressus, nec||non opera ac ipsius industria diligen||ter tersus et emendatus, anno sesqui || millesimo vicesimo primo, pridie || kalendas februarias.

1. *Manuel*, t. I, col. 555. — Au lieu de *Johanne Corre Trecorensi*, Brunet a lu *Johanne Trecorensi*. — M. Le Men cite cette édition sous le nom de Jean Cozre; voyez la réimpression du *Catholicon de Jehan Lagadeuc*, publiée à Lorient en 1867, p. 8 de la partie liminaire.

2. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1894, t. XXI, p. 200.

Au bas de la même page, deux distiques :

Ad invidum.

Non aliena tuis quatiuntur pectora telis.

Non aliis rapidus sed tibi livor obest.

Hereat altus amor tibi : de pectore sevum

Livorem pellas : hic teret, ille foveat.

Sur le fol. CLX v^o, les armes de Bretagne, supportées par deux anges.

Petit in-octavo. 160 feuillets numérotés, répartis en 20 cahiers qui sont signés A-V. Caractères gothiques. A deux colonnes.

Bibliothèque nationale, Réserve, X. 2059.

C'est l'édition de 1521 que Brunet¹ a décrite d'une façon très inexacte, en lui assignant pour date l'année 1501. La même erreur a été commise par M. Le Men², qui paraît cependant avoir vu l'exemplaire de la Bibliothèque nationale.

Le *Catholicon* de 1521 s'ouvre par un pompeux éloge de la Bretagne, qui couvre le verso du titre et qui mérite bien d'être reproduit :

LEONIGEUS IN LAUDES BRITANNIE.

Optima patrie jacta fundamenta Socrates, ille philosophia parens, dicebat et perpetua firmitate constare si sapiens, si virilis, si temperans, si justa foret : que quidem magne eximieque virtutes, tam et si totius humane vite contineant rationem, precipue tamen ad bene regendam communitatem necessarie sunt, ut absque earum presidio nulla nec munita satis nec tuta sit patria. Sed quid ratio petit, quid spectat aliud quam virtutis actionem atque exercitationem et tum sapientiam, prudentiam, tum equitatem, animi magnitudinem, verecundiam, modestiam, probitatem eidem colendam suadet, præcipit, imperat. Quis est qui ignoret temperantiam in Britannia clarescere ac plurimum dominari? Quis igitur Britanniam non laudet, quis non predicet, quis non plurimum admiretur, apud quam certi sunt rerum fines, totiusque denique vite ordo modusque servatur, et eorum que vel dicuntur vel fiunt recta mensura est? Eidem constantiam, nobilitatem, gravitatem ceterasque tum multas tum maximas virtutes si pergam, non dicam laudare, sed referre, deficiat me dies. Taceo igitur celi clementiam, aeris salubritatem, ubertatem soli, agrorum fertilitatem, loci opportunitatem, segetum commoditatem, varietatem fructuum, cujusque generis annone mirificam copiam, magnam vim frumentorum, optimi pecoris possessionem, numerosa armenta, pascuorum feracitatem, optima et pinguium

1. *Manuel*, t. I, col. 555.

2. Réimpression du *Catholicon*, p. 8 de la partie liminaire.

pratorum, collium et virentium convallium pabula. Jam de amplissima Britannie ditione quid multa dicere opus est? Terre marique Britannia imperat; opida complura, castella permulta, populi non ignobiles illi serviunt. Urbes etiam non incelebres ejus dicioni subjacent. In his feracissima ora et omnis regio circumscripta littoribus oceani maris, que quasi frumentaria cella finitimorum omnium ac per altum, precipue ex celeberrimo Abrevetule portu, multa exportans necessaria alimenta, etiam exteris et longinquis populis subministrat, quibus inter se homines juvare, civitates continere, vite presidia conferre possint. Verum hos solent sapientes dignos existimare qui reipublice presint, qui magistratus gerant, qui populorum gubernaculis preficiantur. Pastores namque sunt qui alios regunt, ut scite Homerus pastorem populorum Agamemnonem appellare sit solitus. Qui una nostris seculis in hac preclara atque optime instituta republica florent nec minus splendescunt quam quondam bellica gloria prestans Lacedemon, imperio et summis opibus Roma refulgens : in hac, inquam, patria in qua omnium pene consensu aurea dominatur libertas. Tales qui modo gubernant viros moderatione, integritate ornatos et reipublice studio ac patrie charitate flagrant. Tales quoque magistratus annuunt pennates in hac preclara committorum celebritate, ut et summa ipsi virtute prediti, invitati exemplo, patriam conservent, juvent, amplificent, quorum ope et presidio sit illa « Imperium oceano famam que terminet astris, » ad eterni principis decus et ejus florentissimi populi gloriam et tranquillitatem.

Pour montrer dans quel rapport sont entre elles la copie manuscrite et les trois éditions du Catholicon, je prends au hasard quelques articles de la lettre B. Les mots bretons qui sont dans le corps des articles seront imprimés en caractères italiques.

MANUSCRIT.

BAETES : gallice blete ou bete, de quoy on fait la pourrée; latine hec betha, bethe.

BAGAT : g. assemblée, multitude de gens; l. hec turba, e. Item hec turma, e; g. compaignie de trante.

ÉDITION DE 1499¹.

BAETES : gallice bete ou blete², de quoy on fait la porée; latine hec beta, bete³.

BAGAT : g. assemblée, multitude de gens⁴; l. hec turba, be. Item hec turma, me; g. compaignie de trante⁵.

1. Je donne en note les variantes de la deuxième et de la troisième édition, désignées par les chiffres 2 et 3.

2. « G. blete, l. beta. » 3.

3. « Et betacius et betacium. » 2. — « Et betacius. » 3.

4. « Des gens. » 2 et 3.

5. « Britannice *Compainnuez a tregont.* » 2. — « *Compainnunez a. t.* » 3.

BAGAT CHATAL : g. tropel de grosses bestes ou de brebis ; l. hic grex, gis. Item hoc armentum, armenti ; b. *bagat ouhen*.

BAGAT GALANTET : g. compaignie de galans ; l. hec caterva, caterve. Inde catervarius, a, um : g. qui ensuyt compaignie de caterve de galans. Item catervatim, adverbium : g. de compaignie, en compaignie ou par compaignies.

BAHU : g.

BAILL : g. bausen, latine.

BALANCE : g. idem ; l. hec statera, e. Item hic stater, teris : c'est ung poys à poiser. Item agma, ne (*sic*) : g. treu de balance. Item hic libripens, dis : g. balance à poiser, ou la languete de la balance. Item hec trutina, ne. Inde trutinula, e, et trutinella, le ; ambo diminutiva.

BAGAT CHATAL : g. tropel¹ de grosses bestes ou de brebiz² ; l. hic grex, gis. Item hoc armentum, ti³ ; b. *bagat ouhen*⁴.

BAGAT GALANTET : g. compaignie de galans ; l. hec caterva, ve⁵. Inde catervarius, a, um : g. qui ensuyt compaignie de caterve de galans⁶. Item catervatim, adverbium : g. de compaignie, en compaignie ou par compaignies⁷.

BALANCE : g. idem⁸ ; l. hec statera, re⁹. Item hic stater, ris¹⁰ : c'est un poix à peser¹¹. Item agma, me : g. tieu de balance¹². Item hec libribens¹³, dis : g. balance à peser ou la languete de balance¹⁴. Item hec trutina, ne. Inde trutinula, le, et trutinella, le ; ambo diminutiva¹⁵.

1. « Tropen. » 2.

2. « Tropeau des menues bestes. » 3.

3. « G. tropeau de grosses bestes. » 3.

4. « B. *bagat egennet pe ouhen*. » 2. — « B. *bagat chatal bras, euel egennet, etc.* » 3.

5. Toute la fin de l'article est ainsi rédigée dans 3 : « Tamen proprie est Gallorum legio, sicut phalanx Macedonum, que certo numero constat ; nam auctore Vegecio in caterva erant sena militum milia. Plerumque tamen pro multitudine sumitur. Et catervatim, adverbium id est per varias catervas. Et catervarii, catervatim conglobati. »

6. « Compaignie de caterve des galans ; b. *neb a heul compainunez galantet*. » 2.

7. « B. *dre compainunez*. » 2.

8. « Gallice balance. » 2 et 3.

9. « A stando dicta. » 3.

10. « Et hic stater, ris, qui duo habet didragmata. » 3.

11. « G. C'est un poix à peser ; b. *poes*. » 2.

12. L'explication française manque dans 2 et 3.

13. « Item libripens. » 2. — L'article « Libripens » manque dans 3, où il est remplacé par ceci : « Item bilans, cis, quod duas habet lances. Et bilipris, id est duarum uncium. »

14. « B. *Steudenn an balancec*. » 2.

15. Les mots « ambo diminutiva » manquent dans 3.

BALANZAFF : g. balancer, poiser; l. libro, as, avi, activi generis. Item trutino, as.

BALAUENN : g. papeillon; l. hec papilio, onis. Idem hic flocus, ci; b. *balauenn erch*.

BALANZAFF : g. balancer¹, peiser; l. libro, as, avi, etc., activi generis². Item trutino, as.

BALAUENN : g. papeillon; l. hec popilio, nis.

Cet exemple suffit pour montrer que le texte du manuscrit diffère assez peu du texte des éditions, et surtout de l'édition de 1499. Toutefois, les variantes mises au bas des pages laissent entrevoir que la deuxième et la troisième édition renferment des additions, et notamment des gloses bretonnes, qui n'existent ni dans le manuscrit ni dans la première édition. On jugera encore mieux du nombre et de l'importance de ces additions en examinant le texte de l'article LESTR A MOR, tel qu'il nous est offert par les trois éditions³. Cet article fournit d'ailleurs d'assez curieux renseignements sur les termes de marine employés en Bretagne au commencement du xvi^e siècle :

ÉDITION DE 1499.

LESTR A MOR : g. nef; l. hec carbasus, asi, et pluraliter hec car-basa, orum.

Item carbasus est voile. Item c'est robe.

Item hec ratis, tis : g. nef.

Item hec pelagiaris, ris : c'est grant nef. Item hic et hec pelagiaris et hoc re.

Item hec trieris, eris, idem quod pellagiaris : grande nef.

Item hic capulus, li : petite nef de verges faicte.

Item hic dromo, onis : c'est une

DEUXIÈME ÉDITION⁴.

LESTR A MOR : g. nef; l. hec carbasus, asi, et pluraliter hec car-basa, orum, ethero.

Item carbasus, c'est voile; b. *goel lestr*. Item c'est robe; b. *sae*.

Item hec ratis, tis : g. nef; b. *lestr*.

Item hec pelagiaris⁵, ris : g. c'est grant nef; b. *lestr bras*. Item hic et hec pelagiaris et hoc re.

Item hec trieris, eris, idem.

Item⁶ hic capulus, li : g. petite nef de verges faicte; b. *lestr a goallennier*.

Item hic dromo, nis⁷ : g. c'est

1. Le mot « balancer » est omis dans 3.

2. « Avi, are, activi generis. Et trutino, nas. » 3.

3. Cet article se trouve compris dans la lacune que présente le texte manuscrit du *Catholicon*.

4. Je donne en note les variantes de la troisième édition, publiée à Paris en 1521.

5. « Pelargiaris. » 3.

6. Paragraphe omis dans 3.

7. Ici s'arrête le texte de ce paragraphe dans 3.

manière de nef longue et isnelle, et s'appelle dromon.

Item hec legia, ie : c'est petite nef, nasselle.

Item hec pupis, is : c'est la dernière partie de la nef.

Item hic fasellus, li : une nef corme et isnelle. Item c'est une manière de lyon, ou une manière de potaige. Item c'est une isle.

Item hic ypogabus, bi : c'est nef ouquel l'en porte les chevaulx.

Item hec prora, re : c'est le premier bout de la nef.

Item hic miparo, est nef pour piratez, id est larrons de mer. Idem hec scalacia, e.

Item salamus, mi : nef. Idem nebris. Idem letibulus, li.

Item hec navis, is, in accusativo navem vel navim : g. nef.

Item stolus, li : g. grand multitude de nefz. Idem hec classis, sis.

une manière de nef longue et isnelle, et s'appelle dromon; b. *lestr hir ha squaff*.

Item hec legia, e : g. c'est petite nef, nasselle¹; b. *bag pe lestric*².

Item hec pupis, is : g.³ c'est la dernière partie de la nef; b. *stur*.

Item fasellus, li, generis masculini vel feminini, qui et fasellus dicitur genus navigii campani; in genere masculino, genus est leguminis, exhibis⁴ et teretis, qui et phaseolus et phasilus dicitur.

Item hic ypogabus, bi : g.⁵ c'est une nef auquel l'en porte les chevaulx; b. *lestr pe bac da doen ron-cet*.

Item hec prora, re : g. c'est le premier bout de la nef; b. *en pen quentaiff an lestr*⁶.

Item hec miparo : g. nef pour piratez, id est larrons de mer⁷; b. *lestr eguit lazron a mor*. Idem hec scalacia, e.

Item salamus, mi : g. nef; b. *lestr*⁸. Idem nebris. Idem letibulus, li⁹.

Item hec navis, is, in accusativo navem vel navim : g. nef; b. *lestr*¹⁰.

Item stolus, li : g. grant multitude de nefz; b. *flot listry*. Idem hec classis, sis.

1. Le mot « nasselle » omis dans 3.

2. « *Lestric bihan*. » 3.

3. L'explication française et la glose bretonne sont remplacées dans 3 par « id est navis. »

4. Ainsi portent la deuxième et la troisième édition, sans doute pour « exilis. »

5. Le français et le breton de ce paragraphe sont remplacés dans 3 par « navis ad potandum (sic) equos. »

6. Après le mot *lestr*, on lit dans 3 : « penn[ultima] prod[ucta], dicitur qui custos est et gubernator in navis prora. »

7. « Id est larrons de mer » manque dans 3.

8. Le terme français et le terme breton omis dans 3.

9. « Et nebris vel letibulus, li. » 3.

10. Les mots français et breton omis dans 3.

Item hoc navale, lis : g. ensemble de nefz.

Item hec navicula, le : g. petite nef.

Item navigo, as : g. naiger.

Item nauticus, a, um : g. de nef.

Item hic et hec manalis (*sic*) et hoc le : g. de nef.

Item hic paro : c'est nef pour pechier.

Item hec barcha, che : c'est nef des marchans; g. barche; b. *barc*.

Item hic celox, quasi velox, est une nef isnelle. Idem hic celonicus.

Item denter est une nef estroite devant.

Item hic musculus, li, est une petite nef, et est ronde.

Item hic cimbulus, li, est une petite nef couverte de cuyr pour pecher.

Item hic lembus, bi, est une nef isnelle.

Item hic linter, tris, est une manière de nef, mais proprement linter c'est g. auge à porceaulx.

Item hic carabus, bi : g. caranelle.

Item hoc navale, lis : g. ensemble de nefz; b. *assemble a listry*¹.

Item hec navicula, le : g. petite nef; b. *lestric*².

Item navigo, as : g. naiger, b. *neuff*.

Item nauticus, a, um : g. de nef; b. *a lestr*³.

Item hic et hec manalis⁴ et hoc le : g. de nef; b. *a lestr*.

Item hic paro : g. c'est nef pour peschier; b. *scaff da pesquetaff*.

Item hec barcha, che : g. c'est nef des marchans⁵; g. barche; b. *barc*.

Item⁶ hic celox, quasi velox : g. c'est une nef isnelle; b. *lestr buhan en mor*. Idem hic celonicus.

Item denter : g. une nef estroite devant; b. *lestr striz a diarauc*.

Item hic musculus, li : g. une petite nef, et est ronde; b. *lestric crenn*.

Item⁷ hic cimbulus, li : g. c'est une petite nef qui est couverte de cuir pour pecher; b. *lestric goloet da pesquetaff*.

Item hic lembus, bi : g. c'est une nef isnelle; b. *lestr squaff*.

Item hic linter, tris : g. auge à porceaulx; b. *laouezr an moch*.

Item hic carabus, bi : g. caranelle, *genus piscis*.

1. La traduction en français et en breton omise dans 3.

2. Dans 3, le mot « diminutivum » tient lieu de la traduction française et de la traduction bretonne.

3. « Item nauticus qui navem gubernat. » 3.

4. Cette faute d'impression prouve que la deuxième édition dérive de la première. La troisième porte : « Item hic et hec navalis, et hoc le, quod ad naves pertinet. »

5. « G. c'est nef de marchans, » omis dans 3.

6. Les paragraphes relatifs aux mots « celox » et « denter » manquent dans 3.

7. Ce paragraphe et les sept suivants sont représentés dans 3 par les mots « Item hic cimbulus, i; idem hic lembus, bi. Item scaffa, scaffe. »

Item hec cimba, be : c'est une nef large et basse.

Item hec legia, e : c'est la nef des captives et poudres.

Item hec caudea, ee, a cauda : c'est une nef estroite devant et large derrière.

Item hec scaffa, fe : c'est nef à pecher.

S'ensuyvent les instrumens de la nef :

Hic malus, li : g. mast; b. *guern an lestr*.

Item hec carthesia, e : b. *an tour castell*.

Item hec anchora, e : g. ancre; b. idem.

Item hec linthea, orum, velum, li, hec carbasus, si : g. voile de nef; b. *gouel lestr*.

Item hic cheruchus, chi : g. gralichet, c'est le petit voile qui montre dont est le vent²; b. *guiblenn*.

Item hic contus, ti : g. c'est la perche pour bouter la nef.

Item hic remus, i : g. aviron; b. *roeuff*.

Item rudentes sont les cordes de la nef.

Item hoc transtrum, stri : c'est le siège au marinier pour avironner.

Item amplustre, stris, id est gubernaculum navis.

Item antempne sunt corde a quibus vela dependent.

Ista et hujusmodi alia vocabula

Item hec cimba, be : g. c'est une nef large et basse; b. *lestr ledan hac ysel*.

Item hec legia, e : g. la nef des poudres; b. *lestr an re quemeret oar mor*.

Item hec caudea, ee, a cauda : g. c'est une nef estroite devant et large derrière; b. *lestr striz a diaraoc ha ledan a dreff*.

Item hec scaffa, fe : g. c'est nef à pescher.

Sequuntur nomina instrumentorum carbasi :

Hic malus, li : g. mast; b. *guern an lestr*.

Item hec carthesia, e : g. la tour de la nef; b. *an tour castell*.

Item hec anchora, e : g. ancre; b. idem.

Item hec linthea, orum, velum, li, hec carbasus, si : g. voile de nef; b. *gouel⁴ lestr*.

Item hic cheruchus, chi : g. gralichet, c'est le petit voile qui montre dont est le vent²; b. *guiblenn*.

Item hic contus, ti : g. c'est la perche pour bouter la nef; b. *un perchenn da poulasff an lestr*.

Item hic remus, mi : g. aviron; b. *roeuff*.

Item rudentes : g. sont les cordes de la nef; b. *querdenn an lestr*.

Item hoc transtrum³, stri : g. c'est le siège à marinier pour avironner; b. *an lech da roeuffyat*.

Item amplustre, stris, id est gubernaculum navis.

Item antempne sunt corde a quibus vela dependent.

Ista et hujusmodi alia vocabula

1. « *Goel*, » 3.

2. Les mots « c'est le — le vent » manquent dans 3.

3. « *Tanstrum*. » 3.

si qua sint diversis in diversis locis istius operis diligenter invenies assignata.

si qua sint diversis in diversis locis istius operis diligenter invenies assignata.

II. CALENDRIERS BRETONS.

Je rappelle ici pour mémoire ces « calendriers français-bretons, » imprimés xylographiquement, que M. Loth¹ cite comme renfermant quelques mots bretons, et dont il indique trois éditions : « l'une au « Musée britannique (Sloane, 966), gravée par G. Brouseon, du Con- « quet, un feuillet in-folio; l'autre chez le duc d'Aumale, 42 feuillets « (xvi^e siècle); la troisième (de 1458, paraît-il) chez lord Spencer, « à Althorp, » [aujourd'hui chez M^{me} Rylands, à Manchester].

A la même catégorie que ces documents doit se rattacher un livret de 44 feuillets de parchemin, 403 millimètres sur 67, conservé à la section géographique de la Bibliothèque nationale². Il contient un portulan à très petite échelle des côtes de l'Océan, de la Manche et de la mer du Nord, avec un calendrier, des roses des vents et des tableaux pour le comput et pour le calcul des longitudes. L'exécution, qui en est très grossière, doit appartenir à la première moitié du xvi^e siècle; le port du Havre y est mentionné sous la dénomination de « Hableneuf. »

Plusieurs des noms inscrits au calendrier dénotent une origine bretonne. Une colonne de ce calendrier est remplie par des figures symboliques caractérisant les principaux saints de chaque mois, suivant le système de ces calendriers gravés sur planchettes qu'on a longtemps attribués aux peuples du Nord.

Les rares mots bretons (noms des points de l'espace) que contient le livret de Chantilly ont été étudiés par M. Ernault dans la *Revue celtique*, t. XII, p. 443-449.

III. LE MYSTÈRE BRETON DE LA PASSION. Paris, 1530.

Aman ez dezrou an ¶ Passion, ha he goude an Resurrection, gant Tremenuan an ytron ¶ Maria ha he Pemzee leuenez. hac ¶ en diuez ezedy Buhez mab den. ¶ E Paris a neuez imprimet En¶bloaz mil pemp cant ha tregont.

1. *Chrestomathie bretonne*, 1^{re} part., p. 239.

2. Il a figuré sous le n° 380 à l'exposition géographique organisée en 1889 à la Bibl. nat.; voyez le livret de cette exposition, p. 10.

Marque de Eozen Quillevere.

E Paris ho guerzeur, e ty Eozen || Quillevere : equichen an pont bihan || en assaing an .†. du en ru häuet la Bucherie.

A la fin :

Aman ez achief an lefr man
Meurbet deuot da peb unan
Da lenn dan re a goelet breiz
Eguit chom fermoch en ho feiz.
Mil. CCCCC. ha. XXX.

Petit in-octavo allongé. 420 feuillets répartis en 15 cahiers, qui portent les signatures A-P. Manquent le premier et le dernier feuillet du cahier G.

Bibliothèque nationale, Réserve, Yn. 44. Caractères gothiques.

A la suite du Mystère sont imprimés trois petits poèmes :

1^o (fol. M 7). Tremenuan an ytron guerches Maria. (Le Trépassement de madame la vierge Marie.)

2^o (fol. O 7). Pemzec leuenez Maria. (Les Quinze joies de Marie.)

3^o (fol. P 2). Buhez mab den. (La Vie de fils d'homme.)

Le Mystère et les trois petits poèmes ont été réimprimés à Morlaix en 1622 :

Aman ez dez||rou an passion, ha he||goude an resurrection, gant || Tremenuan an ytron Maria, ha he Pemzec || leuenez, hac en diuez ezedi buhez mab den. || An oll corriget hac amantet gand Tanguy Gueguen, || bælec hac Organist, natiff a Leon. || Imprimet e Montroulles, || gant George Allienne, 1622.

In-seize. 176 feuillets non chiffrés. 22 cahiers signés A-Y.

Au verso du titre : A Quimper-Corentin, || en la boutique dudit Allienne, || à la place Maubert. — A la fin du livre : Extraict du Privilege du Roy, en date du 27 juin 1620.

Bibliothèque nationale, Réserve, Yn. 43.

M. le vicomte de La Villemarqué a remis en lumière le Mystère de la Passion et les trois petits poèmes qui lui font suite dans les deux livrets de 1530 et de 1622 :

Le Grand mystère de Jésus, passion et résurrection. Drame breton du moyen âge. Avec une étude sur le théâtre chez les nations celtiques, par le vicomte Hersart de La Villemarqué... Paris, librairie académique Didier et C^{ie}, 1863. In-8° de cxxxv et 263 p.

Poèmes bretons du moyen âge, publiés et traduits d'après l'incunable unique de la Bibliothèque nationale, avec un glossaire-index,

par le vicomte Hersart de La Villemarqué... Paris, librairie académique Didier et C^{ie} ; Nantes, A.-L. Morel, 1879. In-8° de 285 p.

IV. MYSTÈRE DE SAINTE BARBE. Paris, 1557.

Aman ez dezrou buhez San||tes Barba dre rym : euel maz || custumer he hoari en goelet || breiz. E Paris neuez impri||met gant Benard de Leau. || Imprimet E Paris euit || Bernard de Leau pehiuy (*sic*) || a chom e Mouutroulles (*sic*), || var pont Bourret, || en bloaz || M. D. LVII.

In-octavo. 88 feuillets. Caractères gothiques. Cahiers signés A-L.

Exemplaire qui appartenait en 1879 à M. Charles de Saint-Prix, et qui a été décrit par M. de La Borderie dans le *Bibliophile breton*, année 1884, n° 26, p. 4 ; il y manque le premier et le dernier feuillet des cahiers B, C, D, G. — La copie que M. le vicomte de La Villemarqué en avait prise a permis à M. Émile Ernault d'en publier le texte dans le tome III des *Archives de Bretagne*, sous le titre de : *le Mystère de sainte Barbe*, texte de 1557 ; Nantes, 1885. In-4°.

A défaut de l'édition de 1557, on peut recourir à une réimpression du XVII^e siècle : *Amant ez dezraou buhez santes Barba dre rym...* E Montroulez, gant Jan Hardouyn, imprimer ha librer, peheny à chom é Rù... M. DC. XLVII. — Petit in-8° de 206 p. Bibliothèque nationale, Réserve, Yn. 46.

V. LE MIROIR DE LA MORT. Cuburien près Morlaix, 1575.

Le Mirouer de la mort, en breton, || auquel doctement et devotement est trecté || des quatre fins de l'home ||... Imprimet é S. Frances Cuburien, 1575.

(A la fin :) An leffr man a voe composet en bloaz 1519 || gant mæstre Jehan an Archer coz a parhos || Ploegonuen. Hac a voe imprimet e S. Frances || Cuburien en bloaz M CCCC LXXV. — Petit in-8° (?) de 72 feuillets, dont le dernier n'est pas numéroté. Caractères romains.

Exemplaire dans la bibliothèque de feu M. de Kerdanel, à Lesneven, décrit par M. de La Borderie (*le Bibliophile breton*, année 1884, n° 26, p. 6), d'après les notes de M. de La Villemarqué.

Des extraits de ce livret ont été donnés par M. Loth, dans *Annales de Bretagne*, 1886, t. II, p. 255, et dans *Chrestomathie bretonne*, 1^{re} partie, p. 295.

Le traité des quatre fins de l'homme, en vers bretons, que le

P. Grégoire de Rostrenen et M. de Kerdanet ont cité comme imprimé à Morlaix en 1570, pourrait bien être un exemplaire du même opus-cule dont la date aurait été mal lue.

VI. VIE DE SAINTE CATHERINE. Cuburien, 1576.

Aman ez dezraou || buhez an itron sanctes || Cathell guerhes ha merzeres, || en brezonec, neuvez imprimet, e Cuburien, || euit Bernard de Leau, peheny a chom e Mon||trollas, voar pontz Bouret, en bloaz. || M. D. LXXVI.

Petit in-8° de 46 feuillets, répartis en quatre cahiers signés A-D.

Bibliothèque nationale, Réserve, J. 3007.

Cet opus-cule a été réimprimé par M. Ernault dans la *Revue celtique*, t. VIII, p. 76, et en partie par M. Loth, dans sa *Chrestomathie bretonne*, p. 288-294.

VII. LE PETIT CATÉCHISME DE PIERRE CANISIUS, TRADUIT

PAR GILLES DE KERANPUIL. Paris, 1576.

CATECHISM || hac instruction || eguit an catholicquet || meurbet necesser en amser presant, eguit || quelen, ha discquifu an Iauouanc-det : || quentafu composet en latin, gant || M. P. Canisius, doctor en || theology, ves à socie||té an hanu à Jesus. || Goudé ez eux un abreget ves an pez a dléer principalafu||da lauaret en prosn an offeren dan tut lie. || Troet bremman quentafu à latin en brezo||nec, gant Gilles Kanpuil, persson en || Cledguenpochœr, hac autrou à Bigodou. || ... A Paris, || pour Jacques Kerver, demeurant rue Sainct || Jacques, à l'enseigne de la Licorne. || M. D. LXXVI.

In-8° de 40 feuillets, répartis en cinq cahiers qui portent les signatures A-E. Les 12 premiers et les 4 derniers feuillets ne sont pas numérotés. Les feuillets de la partie intermédiaire, consacrée au texte du Catéchisme, sont numérotés 1-24, le feuillet 24 étant coté par erreur 23, comme le précédent. Caractères romains.

Fol. A ii. Épître dédicatoire à l'évêque de Quimper, François de La Tour, datée de Paris, le 8 octobre 1576. En français. Voyez plus loin, p. 80.

Fol. A iii. Préface en latin : « Christiano lectori || Ægidius de Kanpuil, pa||rochus de Cledguenpochœr et dominus de || Bigodou.

Fol. A v v°. Autre préface en français. Voyez plus loin, p. 81.

Fol. B III. Préface en breton : « Da pep guir chri||sten, ha parfaict catholic, vés an diocè||sou à Querneau, Leon, Treguer, ha Guenet, || Gilles Kanpuil à desir salut ha peuch en Jesus Christ. »

Fol. B III v°. « Un Epistolen A. M. P. Canisius dedyet dan lenner. »

Fol. B v, chiffré 4. Commencement du Catéchisme, avec ce titre de départ : « Catechism pé un || instruction bihan eguit || an catholicquet. »

Fol. E v, non chiffré. Appendice contenant l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les commandements de Dieu et de l'Eglise, la confession, les cas réservés à l'évêque et au pape. Texte breton, en regard duquel on a imprimé pour plusieurs morceaux le texte latin. Titre de départ en tête du fol. E v : « Cathchism hac instru||ction christen, da vezafu la||uarct pep sul, ha pep solennitez, dan tut lieq en prosn || an offeren. Necesser da vezafu disquet hac ententet || gant an oll chrystenyen. Practicquet ha graet quenta||fu en Gallec, gant M. R. Benoist, doctor en theology || ha persson en Sant Eustach en Kaer à Paris. Hac yuez || practiquet en diocès à Angau. Troet en brezonec. || G. G. K. P. E. C. P.

Fol. E VIII. Errata.

Il m'a semblé utile d'extraire de la Dédicace et de la Préface en français quelques lignes relatives à la personne du traducteur et aux circonstances dans lesquelles il a publié son livret :

A Révérend Père en Dieu messire François de la Tour, évêque de Cornouaille et seigneur de Penanstang, Gilles de Kanpuil, son humble serviteur, donne salut.

Monseigneur, Désirant suppléer mon absence par quelque moyen et bienfaict, afin d'avoir quelque excuse, premièrement devant Dieu, devant vous et tous ceux que j'ay en charge, j'ay pensé n'estre moins expédiant que nécessaire de prévenir et obvyer à la rudesse du peuple vulgaire en la jurisprudence divine... Je me suis advisé de traduire en nostre langue brette un petit catéchisme, premièrement composé par M. Pierre Canisius, docteur en théologie, lequel catéchisme, par estre plain de théologie et divine leçon, pourra beaucoup profiter à ceux de vostre diocèse... Seulement luy reste vostre faveur et autorité, Monseigneur, si tant est que veuillez me consentir le vous estre dédié, comme je désire, et vous supplie affectueusement et humblement, l'ayant traduit expressément pour l'usage du peuple de vostre diocèse, lequel, s'il est si humainement receu de vous, et après d'iceluy vostre peuple, comme je le vous offre en forme des premières prémices et estreines de mon pauvre labeur, m'avancéré de vous présenter et dédier un autre et plus grand sujet

que j'ay entre mains, si Dieu me favorit de sa grâce, pour le réduire à telle perfection que je désire, pour l'accommoder à sa gloire et à l'édification du peuple catholique, spécialement de vostre diocèse... De Paris, le huitiesme jour d'octobre mil cinq cens septante six. De vostre plus attenu et obéissant serviteur à jamais, GILLES DE KANPUIL.

Aux lecteurs catholiques, Gilles de Kanpuil désire salut et félicité.

Depuis que Dieu m'a appelé à ceste charge et mienne profession (encores que j'en sois indigne), je me suis estudié de sçavoir quel pouvoit estre mon plus nécessaire et principal devoir pour d'un bon zèle m'y employer... Ce considéré, me suis laissé persuader de mon devoir et estat, et aussi de quelques miens amis, de vous traduire, lecteurs chrestiens, ce petit catéchisme, autresfois composé par M. P. Canisius, docteur en théologie... Je l'ay translaté et traduit en idiome brette, langage vulgaire de ma patrie, pour ne laisser au peuple aucune occasion d'excuse de n'apprendre ce que luy est nécessaire pour son salut...

N'ayant estudié à orner le langage breton, ne l'estant quasi que par force, ayant esté, la grâce à Dieu et ceux qu'il m'a laissé pour pères (puisque, par sa volonté, j'ay perdu mes naturelz avant l'aage de discrétion), nourry entre les François et autres nations jusques à présent; aymant mieux, par la rudesse et simplicité de mon langage, exprimer le vray sens de mon subject qu'user de belles paroles, avecques peu de fruit et d'édification; joint que la première modelle n'est jamais polie, mais s'approprie par la veue et maniement des bons espritz, qui astjoustent ou diminuent ce qu'ilz voyent d'excez et peu à propos. Suppliant tous lecteurs de corriger ce qu'ilz voirront nécessaire en ce petit catéchisme, ou bien excuser les fautes qu'ilz y pourront noter et avoir esgard que ceste langue n'a jamais esté imprimée et hantée comme les autres, dont n'ay peu me prévaloir des traictz d'autruy et naturelz d'icelle, espérant estre excusé de mes propres...

Si vous demandez la cause pour laquelle j'ay voulu traduire en langue vulgaire ce petit catéchisme, c'est que l'usage en a esté célèbre en l'église ancienne, comme saint Augustin, saint Cyrille et plusieurs autres saintz et grandz personnages nous l'apprennent par leurs escrits... Autre raison, pour ce que estant adverty par un libraire de Paris, auquel on avoit faict des grandes instances pour imprimer le Nouveau Testament, traduit en langue brette par un Breton fugitif en Angleterre. Et d'autant que je cognois, tant par la relation de plusieurs doctes personnages anglois que par le travail que je prins à la conférence de la langue angleche à la nostre, avecques laquelle elle a proche affinité, que la traduction qu'on a jà faicte en langue angleche estre en infinis lieux falsifiée et corrompue, et que telles traductions et traducteurs, estans hors l'Eglise, n'ont et ne peuvent avoir aucune vérité, et que

cependant cet apostat voudroit introduire son Nouveau Testament, autant ou plus suspect que celui d'Angleterre, au grand désavantage des simples et aussi des autres, pour ce que ceste nouveauté, qui est en nostre temps fort prisee, leur feroit recevoir ceste translation, laquelle, pour l'imperfection de la langue, ne se peult bonnement faire sans erreur ou corruption, j'ay dressé ce petit bastillon, pour, si le malheur advient que ceste suspecte translation (pour le lieu d'où elle vient et celui qu'on dict l'avoir faicte) est mise en lumière, que le peuple, estant auparavant tellement quellement adextré et préveu par ce petit catéchisme, puisse de premier front cognoistre le pernicieux désir de ce nouveau monstre, le débeller et vaincre. Il sera aussy bon et propre pour prélatz, pasteurs, recteurs, maistres d'escole et pères de famille, pour eux instruire leurs enfans et domestiques...

La « langue angleche, » dont parle Gilles de Keraupuil et à laquelle il trouvait beaucoup d'affinité avec la « langue brette, » devait être le gallois. C'est là une conjecture très plausible de M. Ernault, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Je remercie bien ce savant celtisant et mon excellent confrère et ami M. d'Arbois de Jubainville des précieuses indications qu'ils m'ont données et qui m'ont évité de regrettables erreurs.

En terminant cette revue, j'exprime le regret de n'avoir pas mentionné l'usage que M. Ernault a fait des différents textes du *Catholicon* pour composer son *Dictionnaire étymologique du breton moyen* (à la suite du *Mystère de sainte Barbe*) et son *Glossaire moyen breton* (dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, à partir du tome VI). — J'aurais dû aussi renvoyer aux observations que MM. Whitley Stokes et Gaidoz ont insérées dans la *Revue celtique* (t. I, p. 395-399) sur le manuscrit et les trois éditions du *Catholicon*.

Sur la page qui suit, le lecteur trouvera le fac-similé d'une page des Heures bretonnes qui ont donné lieu au présent article. C'est le recto du premier feuillet du cahier C. Le titre courant *An pater en Brezonec* et les initiales des quatre strophes bretonnes sont imprimés en rouge.

An pater en Brezonec.

An froez an hol Madelezou.

Sanctificetur nomen tuum

Bez et hoz hanu santifiet

Dre quemment chrissten a so ganet.

Maz rentimp deoch/enoz/ha gloaz

Bez hon oll ober/ha lauar

Adueniat regnum tuum.

O euet deomp hel hoz Roentelez

Da hastafu hon siluidiguez

Rac an desir vez hoz Joazou

Eu a mag hon eneffuou.

Fiat voluntas tua/ sicut in
celo & in terra.

G roet euel en neff/var en douar

Hoz puissanc bras/ a so dispar

Ny a suply en diuez:

Da bezo graet ho volontez.

Panem nostrum quotidianum/

da nobis hodie.

Beit don corffou an bara materiel

Don eneffou an bara celestiel

Hyziu her maz vizimp aman

Ho corff precius eguit an guellhasu.

Et dimitte nobis debita nostra

Sicut & nos dimittimus debi-
toribus nostris

DU GUESCLIN ARMÉ CHEVALIER

Les lettres du 6 décembre 1357, par lesquelles le dauphin Charles accorde à Bertrand du Guesclin une rente de deux cents livres tournois pour les services par lui rendus au siège de Rennes¹, sont le premier acte authentique connu jusqu'ici où le futur connétable de Charles V soit qualifié de chevalier. Le peu de renseignements positifs que nous possédons sur la partie antérieure de sa carrière laisse donc un vaste champ ouvert aux hypothèses, quand il s'agit de déterminer la date exacte et les circonstances dans lesquelles il fut promu dans la chevalerie. Dans le volume qu'il a consacré à la *Jeunesse de Bertrand*², M. Luce, s'appuyant sur une tradition rapportée par un historien breton du xvi^e siècle, d'Argentré³, a cru devoir fixer cette date au 10 avril 1354. Ce jour-là, Bertrand aurait contribué à repousser une attaque dirigée contre le château de Montmuran⁴ par le capitaine anglais de Bécherel, Hugh de Caverly, et, en récompense de son courage, aurait été armé chevalier sur le champ de bataille par un capitaine de Caen, Eslatre des Marès, venu en Bretagne avec le maréchal Arnoul d'Audrehem. Nous sera-t-il permis d'exposer en quelques mots les raisons qui semblent contredire la solution adoptée par l'éminent historien de du Guesclin ?

Le fait, M. Luce l'a lui-même reconnu, nous est raconté pour la première fois par un auteur du xvi^e siècle, c'est-à-dire plus de deux siècles après qu'il s'est produit, et l'on peut s'étonner qu'il

1. Cf. *Bibl. de l'École des chartes*, année 1891, p. 615.

2. Siméon Luce, *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque. La jeunesse de Bertrand*, p. 107-119.

3. *Histoire de Bretagne*, liv. IV, ch. xxx, p. 397.

4. Montmuran, Ille-et-Vilaine, arrondissement de Montfort, canton de Bécherel, commune des Ifs.

n'ait été mentionné par aucun historien antérieur, ni par Cuvelier, le narrateur consciencieux et abondant des gestes du connétable, ni par Pierre Le Baud, dans ses vastes recherches sur les antiquités bretonnes. D'ailleurs, si d'Argentré, ayant puisé à des sources aujourd'hui perdues, nous rapporte parfois des événements exacts quant au fond et qu'on ne retrouve pas ailleurs, il faut aussi reconnaître qu'il manque souvent de critique dans le choix des traditions qu'il reproduit et garde la plus grande liberté quant à la date et aux circonstances de ces événements¹. L'épisode du combat de Montmuran est, il est vrai, raconté par un auteur contemporain², mais, chose étrange, la *Chronique normande*, qui connaît déjà à cette époque du Guesclin, qui parle de la part qu'il prit peu de temps auparavant aux joutes de Pontorson, ne mentionne pas sa présence à Montmuran. Il semble donc que, loin de considérer ce témoignage comme une preuve en faveur de la chevalerie de Bertrand, il faille y voir un argument négatif d'une réelle importance³.

Un fait plus grave encore restait à expliquer : le silence de Cuvelier. M. Luce a supposé que ce dernier, qui écrivait pendant les premières années du règne de Charles VI, avait voulu, en faisant cet incident, éviter la colère des oncles du roi. Montmuran appartenait en effet à la famille de Laval, et celle-ci avait, dans les dernières guerres de Bretagne, pris parti en faveur du duc Jean IV contre Charles V. Il semble possible de donner de ce silence une autre explication. Si Cuvelier ne raconte pas que du Guesclin a été fait chevalier à Montmuran, c'est que pour lui du Guesclin n'a été fait chevalier que beaucoup plus tard et dans de tout autres circonstances sur lesquelles il s'explique à deux reprises différentes avec la plus grande netteté. La première fois

1. Nous n'en pouvons donner de meilleur exemple que les détails fantaisistes dont il accompagne le récit de l'expédition de du Guesclin à Jersey en 1373. Voir *Revue historique*, 1895.

2. *Chronique normande*, p. 107.

3. Un témoignage du *xiv^e siècle*, il est vrai, semblerait indiquer, sinon que du Guesclin fut fait chevalier à Montmuran, du moins qu'il était chevalier au moment du siège de Rennes. Froissart, en effet, le qualifie à cette époque de « jones bacelers » (édit. Luce, t. V, p. 86), mais Froissart, qui d'ailleurs ne vise pas à la précision des termes, veut surtout indiquer par là que Bertrand était alors un tout petit personnage, et son témoignage est si peu probant que M. Luce a cru devoir le réfuter ou au moins l'expliquer, pour le faire concorder avec celui de d'Argentré (*Histoire de Bertrand du Guesclin*, p. 188).

c'est, plus de deux ans après l'affaire de Montmuran, au moment du siège de Rennes, commencé dans les premiers jours d'octobre de l'année 1356. Le duc de Lancastre, qui a déjà eu plus d'une fois à souffrir des attaques et des ruses de du Guesclin et qui ne peut s'empêcher d'admirer son courage, s'efforce de l'attirer dans son parti. Or, entre autres promesses qu'il lui fait, il lui propose de le faire chevalier :

« Bertran, se demourer volez avec mi,
 Bien vous porriez vanter, pour certain le vous di,
 Qu'en moi ariez trouvé .i. bon loial ami;
Chevalier vous ferai et vous donrai ausi
 Terres et grant avoir du tout a vostre otri¹. »

Ainsi donc, à la fin de 1356 ou au commencement de 1357, du Guesclin n'était pas encore chevalier. Il ne devait pas tarder toutefois à le devenir. C'est encore Cuvelier qui va nous apprendre dans quelle circonstance. Le duc de Lancastre avait dû lever le siège de Rennes au commencement de juillet 1357, et ce résultat était dû pour une bonne part aux efforts de Bertrand. Charles de Blois, qui suivait avec un vif intérêt les péripéties de la lutte, mais ne pouvait y prendre part à cause de ses engagements avec le roi d'Angleterre, vint à Rennes peu de temps après le départ du duc de Lancastre et, pour témoigner à Bertrand sa reconnaissance, lui confia la garde de la Roche-Derrien et le fit chevalier.

« En Bretagne regna Bertran li posteiz
 Tant pour Charles de Bloiz à qui il fu subgiz
*Qui le fist chevalier, ce nous dit li escrips*². »

Nous avons donc à enregistrer un double témoignage de Cuvelier, attestant de la façon la plus expresse que du Guesclin n'a pas été fait chevalier avant 1357. L'incontestable autorité du trouvère picard, sur laquelle d'ailleurs repose en somme toute l'histoire des premières années de Bertrand, ne saurait permettre de traiter ce témoignage à la légère; on le pourrait d'autant moins en cette circonstance qu'à propos d'un fait un peu antérieur, M. Luce lui-même n'a pas hésité à avancer de plusieurs années la prise du château de Fougeray, surtout parce que Cuve-

1. Cuvelier, *Chronique rimée de du Guesclin*, édit. par Charrière, t. I, vers 1648-1652.

2. *Ibid.*, vers 2091-2094.

lier ne donne jamais à cette date à son héros que le titre d'écuyer¹. Mais nous avons mieux que le récit d'un trouvère. Une chronique latine inédite, composée à Saint-Denis pendant la première partie du règne de Charles VI, et qui nous donne sur l'histoire de du Guesclin jusqu'à 1364 des renseignements aussi nombreux que précis, présente sur la question qui nous intéresse une concordance frappante avec l'exposé de Cuvelier², et termine ainsi le récit du siège de Rennes : « Comes vero Blesensis, audiens que facta fuerant et Bertrannum multis laudibus commendans, eidem concessit custodiam Rupis Deriani *et eum accinxit noviter baltheo militari*³. »

Une circonstance vient encore fortifier la version de ces deux auteurs. Tous deux s'accordent à prétendre que Charles de Blois, en même temps qu'il arma du Guesclin chevalier, lui donna la châtelainie de la Roche-Derrien. Or, plusieurs actes postérieurs nous montrent effectivement du Guesclin exerçant des droits en cette ville, sans qu'il semble possible d'assigner à ces droits d'autre origine que la donation de Charles de Blois. C'est ainsi que, le 25 décembre 1371, Bertrand de Saint-Pern, capitaine du château et de la ville de la Roche-Derrien pour Bertrand du Guesclin, consent que le duc Jean IV y fasse lever par ses officiers les fouages, gabelles et autres subsides accoutumés⁴.

Qu'on nous permette enfin de citer un autre témoignage qui a lui aussi son importance, celui de Pierre Le Baud, qui, plus ancien que d'Argentré, a comme lui eu entre les mains de précieux

1. « Il faut remarquer que Cuvelier, dans le récit de la prise de Fougeray, ne donne jamais à son héros que la qualification d'écuyer » (S. Luce, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, p. 87).

2. Ces ressemblances entre le poème de Cuvelier et cette chronique qui sera prochainement publiée se répètent en beaucoup d'autres passages; nous nous proposons d'ailleurs de montrer bientôt que cette chronique a été une des sources dont Cuvelier s'est le plus abondamment servi pour une notable partie de l'histoire du connétable.

3. Bibl. nat., lat. 5005^c, fol. 167 v°. Quant à l'expression de *noviter*, qui peut sembler bizarre ici, on ne saurait dans tous les cas l'entendre dans le sens : *une seconde fois*, non seulement parce qu'elle n'a jamais eu ce sens et que notre auteur, qui l'emploie à plusieurs autres reprises, ne le lui donne point, mais encore parce qu'elle laisserait supposer un fait sans exemple et absolument contraire à toutes les lois de la chevalerie.

4. Inventaire du Trésor des chartes des ducs de Bretagne, en 1579, arm. F, cass. E, n° 2. Voir aussi Archives de la Loire-Inférieure, E 183, anc. arm. V, cass. D, n° 21, et Bibl. de l'École des chartes, t. VIII, p. 237.

documents aujourd'hui disparus. Or, pour lui comme pour Cuvelier et pour le Religieux de Saint-Denis, du Guesclin n'était pas encore chevalier au moment du siège de Rennes ; après avoir parlé des efforts du duc de Lancastre pour entrer dans la ville, il ajoute qu'il n'y put réussir, « car dedans estoient le vicomte de Rohan, le sire de Laval, messire Charles de Dinan et plusieurs aultres seigneurs et soudoyers, entre lesquels estoit Bertran du Guesquin, *jeune escuyer*, lequel se combatit devant la cité à un nommé messire Nicolas Dagorne¹. »

Bien plus, il n'y a pas jusqu'à d'Argentré lui-même qui, par une contradiction étrange, après avoir dit que du Guesclin fut fait chevalier à Montmuran, ne reproduise le récit de Cuvelier au sujet du siège de Rennes et des tentatives du duc de Lancastre pour gagner Bertrand à la cause de Montfort : « Le duc se prist à rire et luy dist : « Ecoute, Bertrand, si tu veux prendre ce « party, je te feray chevalier². » D'ailleurs, s'il fallait absolument fournir une explication de la légende à laquelle d'Argentré a prêté l'autorité de son nom, on la trouverait peut-être dans ce fait que, du Guesclin ayant plus tard épousé Jeanne de Laval, héritière de Montmuran, la famille de Laval aurait trouvé flatteur de rattacher à ce château l'entrée de Bertrand dans la chevalerie. D'Argentré se serait trouvé en présence de cette tradition intéressée en possession d'une ancienneté déjà respectable et, de bonne foi ou non, l'aurait reproduite d'autant plus facilement qu'elle pouvait se greffer à un événement très vraisemblable, l'attaque de Hugh de Caverly contre Montmuran dont parle la *Chronique normande*.

Si l'on en croit les raisons que nous venons d'exposer, on est donc amené à reculer jusqu'au mois de juillet 1357, c'est-à-dire à la fin du siège de Rennes, la date à laquelle du Guesclin fut fait chevalier, et à rapporter à Charles de Blois lui-même l'honneur d'avoir ceint l'épée au futur connétable de Charles V. Il ne faut pas trop s'étonner de cette promotion tardive : « De pure forme ou à peu près pour les princes du sang et les grands feudataires, le titre de chevalier était au contraire fort difficile à obtenir pour

1. Le Baud, *Histoire de Bretagne*, édit. de 1638, p. 314.

2. D'Argentré, *Histoire de Bretagne*, p. 331. — D'Argentré ajoute, il est vrai, entre parenthèse : « Et lors n'estoit-il encores que bachelier ; » mais, tout bachelier étant nécessairement chevalier, on voit que la contradiction n'en subsiste pas moins.

les nobles d'un rang inférieur, surtout quand ils étaient peu favorisés de la fortune¹. » Le fameux chef de bandes Robert Knolles, qui, dès 1352, enlevait Fougeray à du Guesclin et prenait, quelques années plus tard, une part importante au siège de Rennes, ne fut fait chevalier qu'au sac d'Auxerre, le 10 mars 1359; d'ailleurs, du Guesclin lui-même dut attendre jusqu'en 1362 pour abandonner le pennon de simple chevalier et devenir banneret. On nous pardonnera donc d'avoir autant insisté sur les véritables circonstances de la promotion de Bertrand du Guesclin dans la chevalerie, puisque cette promotion « fut le point de départ indispensable de ses hautes destinées. »

J. LEMOINE.

1. S. Luce, *Histoire de Bertrand du Guesclin*, p. 106.



LE SIÈGE DE REIMS

1359-1360.



Le 30 octobre 1359, Édouard III débarqua à Calais pour se mettre à la tête d'une armée formidable¹. La bataille de Poitiers lui avait livré le roi Jean; la Jacquerie, l'odieuse révolte d'Étienne Marcel et de la populace parisienne à peine réprimées, montraient la faiblesse des éléments de résistance : le royaume était à la merci de lâches agitateurs qui n'hésitaient pas à sacrifier le pays à leur ambition personnelle. Aussi le moment était-il bien choisi pour donner le coup de grâce à la monarchie française; c'est pourquoi Édouard III crut que le vrai moyen d'obtenir une solution très rapide était d'atteindre Reims, afin de s'y faire consacrer et de s'appuyer sur l'autorité conférée par l'onction traditionnelle de la Sainte-Ampoule, pour rallier autour de sa personne les révolutionnaires à qui l'asservissement de la France à l'Angleterre importait si peu.

Peut-être comptait-il sur la bonne volonté de l'archevêque de Reims, Jean de Craon. On racontait à Reims, parmi les bourgeois, que, lorsque le roi Jean avait mandé l'archevêque pour lui amener des troupes chargées de coopérer à la poursuite du prince de Galles, terminée si malheureusement à Poitiers, le prélat avait montré à plusieurs bonnes gens de la ville les lettres royales; puis il avait dit que vraiment « les voies estoient mal rabotées, » et ajoutait que, malgré les recherches qu'il avait ordonnées dans les registres de la Chambre des comptes, il n'avait pas trouvé trace « que oncques arcevesques de Reims eust fait service à roy de France. » La malignité publique insinuait encore que les gens de l'archevêque vantaient la parenté de leur maître avec le roi

1. J'ai résumé ce qui concernait le siège même de Reims, assez connu, en m'étendant sur deux épisodes de ce siège auxquels on n'avait prêté nulle attention.

d'Angleterre; on allait même jusqu'à assurer que lui-même en avait parlé¹.

Tout ceci explique que les habitants de Reims, très attachés à leur roi et au régent son fils, aient épié d'un œil inquiet l'attitude de l'archevêque. Peu après la défaite de Poitiers, effrayés de ses conséquences, ils avaient cédé à un moment d'affolement et, le 29 septembre 1358, réunis à Saint-Denis, ils s'étaient enhardis jusqu'à exiger que l'archevêque sortît du château² qui englobait dans ses remparts une ruine romaine célèbre, la porte de Mars; ils voulaient qu'il vînt habiter le palais qui était attenant à la cathédrale. Leur inquiétude s'explique par ce fait que le château de la porte de Mars n'était séparé de la ville par aucune fortification, et que l'ennemi, une fois dans le château, eût été du même coup maître de Reims.

L'archevêque, ému d'une telle prétention, avait cédé, puis les bourgeois, émus des suites de leur acte, s'étaient empressés de rendre au prélat les clefs du château de la porte de Mars en le suppliant de leur pardonner. Ceci expliquera le peu de confiance qu'en somme les bourgeois et l'archevêque avaient dans leurs intentions réciproques.

Cependant, tout le monde se mit d'accord pour choisir le capitaine chargé de diriger la défense, dans le cas de plus en plus vraisemblable d'une attaque. L'archevêque, les bourgeois, le régent³ s'entendirent pour confier cette charge à Gaucher de Châtillon. Le danger approchait en effet. Dans les derniers jours de l'année 1358, la forteresse de Roucy avait été emportée, le comte de Roucy avait été fait prisonnier avec la comtesse et sa fille⁴; puis c'avait été le tour de Vailly, de Pont-Arcy, de Courlandon, Saponay, Sissonne, etc.⁵. Le cercle se resserrait constamment autour de Reims.

L'archevêque, fils de Béatrice de Roucy, particulièrement

1. Bibl. nat., Collection de Champagne, vol. 150, pièce 28. L'archevêque dans ses dires, qui jusqu'à présent étaient seuls connus, faisait aussi allusion à ces soupçons de la part des Rémois (J. Hubert, *le Siège de Reims par les Anglais en 1359*, p. 97).

2. D. Marlot, *Hist. de la ville, cité et université de Reims*, t. IV, p. 77, note 1.

3. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 117.

4. Froissart, éd. Luce, t. V, p. 137, *Fragments inédits de la chronique de Jean de Noyal*, publiés par A. Molinier; *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1883, p. 257 et 259.

5. S. Luce, *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*, p. 460 et 485 à 487.

intéressé au sort du comte de Roucy, son cousin, se mit à la tête d'une expédition qui avait pour but de reprendre Sissonne et le château de Roucy¹; avec lui partirent le comte de Porcien, des gens d'armes du Laonnais, du Rethélois, ceux-ci sous les ordres de Watier des Marès², et une partie de la garnison de Reims sous le commandement de Gaucher de Châtillon. Sissonne tomba entre leurs mains aux environs du 1^{er} juillet. Ils se rendirent alors devant Roucy. Après vingt-huit jours de siège, la place, qui était forte, fut emportée et les défenseurs massacrés³. On était convenu d'attaquer ensuite Pont-Arcy; mais sans doute content du résultat obtenu, puisqu'il avait remis son bien à son parent, l'archevêque « fist bouter les feus en ses hayons » et s'en retourna à Cormicy⁴, sans plus se soucier de ses ouailles horriblement inquiètes de rester isolées dans le voisinage des garnisons anglaises de Vailly et de Pont-Arcy⁵.

Les projets d'Édouard III n'étaient pas secrets. Dès le 10 juillet, le régent prévenait les habitants de Reims du danger qui les menaçait⁶, et ceux-ci, empressés à faire leur devoir, attaquaient et mettaient à mort les partisans qui pillaient autour de Reims amis et ennemis, sacrifiaient les maisons qui gênaient les travaux de défense⁷. Ils obtinrent même que l'archevêque leur donnât la garde de son château de la porte de Mars⁸, et bien que l'importance de cette concession fût diminuée par ce fait que Gaucher de Châtillon avait élevé des remparts entre la ville et le château qu'il isolait ainsi⁹, c'était évidemment une assurance de plus pour les habitants.

1. Froissart, éd. Luce, t. V, p. LIII, note 2, et *Fragments inédits de la chronique de Jean de Noyal*, publiés par A. Molinier; *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1883, p. 258.

2. Voir le traité d'alliance entre les villes de Reims et de Reithel dans Varin (*Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 123).

3. Froissart, éd. Luce, t. V, p. 181 et 382. Le régent accorda aux habitants de Reims qui avaient repris Roucy le tiers des rançons que ceux du plat pays devaient aux ennemis (31 août 1359. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 144).

4. Cormicy, Marne, arr. de Reims, cant. de Bourgogne.

5. Bibl. nat., Collection de Champagne, vol. 150, pièce 28.

6. D. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. IV, p. 81, et Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 141.

7. D. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. IV, p. 82, et Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 139, 147, 152, 153, 160, 572; *Archives législatives de la ville de Reims*, t. II, p. 86.

8. D. Marlot, *op. cit.*, p. 83.

9. Varin, *Archives administratives de la ville de Reims*, t. III, p. 136 à 139.

Cependant l'armée anglaise, qui s'était mise en marche au début du mois de novembre 1359, avançait à travers l'Artois, la Picardie et le Vermandois. Froissart¹, d'accord avec Knighton², raconte que l'armée anglaise était divisée en trois corps, et donne des détails précieux qui témoignent du soin avec lequel l'expédition avait été préparée et son ravitaillement assuré. Ces trois corps, qui ne rencontrèrent nulle résistance, se rejoignirent à une petite localité située à dix lieues en avant de Reims³; là, le 29 novembre, le roi d'Angleterre tint un grand conseil avec le duc de Lancaster et plusieurs seigneurs, et, le jour suivant, les trois corps, ayant repris chacun leur marche, se dirigèrent sur Reims.

Les habitants, sous la direction de Gaucher de Châtillon, avaient mis la dernière main à leurs préparatifs, et comme l'archevêque n'avait logé à Cormicy qu'une garnison insuffisante, dix hommes d'armes pour défendre la place comme le château, et une artillerie non moins insuffisante, ils se crurent forcés de suppléer à cette négligence et y envoyèrent vingt arbalétriers, de l'artillerie et plusieurs gens d'armes; il paraît même que le prélat les remercia de leur aide⁴.

Pendant ce temps, l'armée anglaise investissait la ville. Édouard III s'établit à l'abbaye de Saint-Basle⁵ en partie détruite et qu'il quitta parfois pour la localité toute voisine de Verzy⁶; le prince de Galles logea à Villedomange, les comtes de Richmond et de Northampton à l'abbaye de Saint-Thierry, le duc de Lancaster à Brimont, tandis que le maréchal d'Angleterre prenait quartier à Cernay-les-Reims, et Jean de Beauchamp à Bétheny.

Le cercle était fermé, mais non pas infranchissable, car, le 3 décembre, une lettre du régent était arrivée, encourageant les habitants de Reims à la résistance, et, de leur côté, ceux-ci purent, en réponse, adresser au prince un pressant appel⁷.

1. Éd. Luce, t. V, p. 199 et 399.

2. Twysden, *Rerum Anglicarum... scriptores* X, t. II, col. 2621.

3. Sans doute dans la direction de Berrieux (Aisne, arr. de Laon, cant. de Craonne) ou d'Amifontaine (Aisne, arr. de Laon, cant. de Neufchâtel).

4. Bibl. nat., Collection de Champagne, vol. 150, pièce 28.

5. Marne, arr. de Reims, cant. et comm. de Verzy.

6. Des lettres de quittance d'une partie de la rançon de David Bruce sont datées par Édouard III de *Virizy*, 1^{er} janvier 1360 (n. st.). — Rymer, *Fœdera*, éd. 1825, t. III, pars 1, p. 453.

7. D. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. IV, p. 84.

Malgré le nombre de ses troupes, Édouard III, à la vue des préparatifs des défenseurs, n'eut garde d'essayer d'enlever de vive force la ville du sacre. Peut-être même l'attitude de l'archevêque ne put-elle pas être ce que l'Anglais s'était plu à espérer. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne relate pas d'attaque sérieuse : Knighton raconte que ses compatriotes s'invitaient à des repas, comme ils l'eussent fait en Angleterre¹; tout cela ne témoigne pas d'une bien vive ardeur guerrière.

Seulement l'instinct d'aventure ou, disons mieux, l'instinct de pillage propre à la race reprenant le dessus, plusieurs gentilshommes de l'armée d'invasion, las de cette inaction, se mirent à ravager non seulement les environs de Reims, mais encore le Rethélois jusqu'à Warcq, Mézières, Donchery et Mouzon. Eustache d'Auberchicourt, le redoutable chef de bandes, s'empara d'Attigny²; il y trouva, dit Froissart, plus de mille tonneaux de vin; Attigny était en effet au centre d'une région de vignobles estimés encore il y a soixante ans. Eustache d'Auberchicourt offrit une partie de sa prise au roi d'Angleterre et à ses enfants. Je m'empresse d'ajouter que la vendange de 1359 passait pour n'avoir rien valu³.

Pendant qu'Eustache d'Auberchicourt ravageait les deux rives de l'Aisne et que Barthélemy de Burghersh, auquel s'étaient joints plusieurs gentilshommes de la maison du prince de Galles et de la suite du comte de Richmond (20 décembre), assiégeait Cormicy, le duc de Lancaster, le comte de Richmond, le comte de March, Jean Chandos et Jean Audley partirent, le 29 décembre, à la nuit, dans la direction de l'est. Ils comptaient attaquer Cernay-en-Dormois⁴, « un moult biel fort⁵, » place effectivement assez forte, entourée d'un double fossé dont on reconnaît encore les profils au midi; les murailles, sans doute en moellons de craie ou de gaise, étaient hautes, flanquées de tours, et la garnison comptait un bon nombre de gens d'armes. Elle était commandée par deux hommes déterminés. Le premier,

1. Twysden, *Rerum Anglicarum... scriptores* X, t. II, col. 2621.

2. On ne s'explique pas que M. A. Molinier (*Fragments inédits de la chronique de Jean de Noyal, Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1883, p. 257, note 4) ait renoncé à identifier la célèbre localité d'Attigny (Ardennes, arr. de Vouziers, chef-lieu de canton).

3. Froissart, éd. Luce, t. V, p. 202 et 213.

4. Marne, arr. de Sainte-Menehould, cant. de Ville-sur-Tourbe.

5. Froissart, éd. Luce, t. V, p. 213.

Edouard du Bois, qui, par son père Henri du Bois, l'un des familiers de Philippe de Valois¹, avait des traditions de loyalisme et de courage, appartenait à une famille fixée dans le pays², issue de Hugues Cholet, comte de Roucy ; l'un des fils de Hugues Cholet, nommé Hugues comme son père, avait eu dans sa part d'héritage la Ville-aux-Bois-lez-Pontavert³ dont ses descendants échangèrent au xv^e siècle le nom contre celui, tombé en quenouille, de leurs aïeux. Un autre gentilhomme partage avec Edouard du Bois l'honneur d'avoir tenu tête aux Anglais : c'est Guy de Cheppes, d'une petite famille du voisinage⁴.

Le 30 décembre, au matin, la garnison de Cernay aperçut les Anglais à une lieue environ de la place. Rien, en effet, dans les monotones plaines ondulées de la Champagne, n'arrête la vue : pas un buisson, pas un arbre. Les Anglais avancèrent aussi près qu'ils purent de Cernay ; leur chef, le duc de Lancaster, mit pied à terre afin d'examiner la profondeur des fossés. Quand sa troupe le vit à pied, elle fit comme lui, puis se jeta à l'assaut, paraît-il, sans attendre ses ordres. Au premier choc, le premier fossé, le second ensuite furent traversés et l'attaque des murailles commença. Elle fut très vive et les Anglais y perdirent le sire de Mussidan, qu'une pierre reçue sur son bassinnet, qu'elle défonça, blessa si grièvement que, ramassé par ses gens, ce Gascon mourut aussitôt. Cette perte anima les assaillants, parmi lesquels les plus acharnés étaient les compatriotes du sire de Mussidan, ardents à venger leur chef ; la résistance fut opiniâtre, et Froissart reconnaît qu'il en coûta cher aux Anglais pour s'emparer des murs ; de même, Knighton constate que c'est avec les

1. Cf. *la Trahison de Jean de Vervins*, Bibliothèque de l'École des chartes, année 1892, t. LIII, p. 608.

2. Il possédait avec ses sœurs le village de Termes (Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Grandpré), et paya de l'incendie de Termes sa fidélité au régent.

3. Aisne, arr. de Laon, cant. de Neufchâtel. Il était aussi seigneur de Thony, hameau aujourd'hui détruit, dont l'emplacement est sur le territoire de la commune de Pontavert.

4. Froissart (éd. Luce, t. V, p. 213) donne ses armes : d'or à une croix ancrée de sable. Douët d'Arcq (*Archives de l'Empire, collection de sceaux*, t. II, p. 71, n° 3561) décrit le sceau du même personnage : une croix ancrée chargée de cinq besants, et son nom est Guiot de Sainte-Marie-sous-Bourcq (Ardennes, arr. et cant. de Vouziers), seigneur de Cheppes. Les seigneurs qui, au xvi^e siècle, succédèrent à la famille de ce personnage portèrent avec une légère variante les armes que Froissart lui attribue : d'or à la croix ancrée de sable chargée en cœur d'un losange du premier (D^r H. Vincent, *les Incriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers*, p. 378).

plus grandes peines qu'ils y réussirent. Les défenseurs, forcés sur leurs fortifications, se jetèrent dehors, mais beaucoup périrent embourbés dans les marécages formés par la Dormoise; d'autres s'étaient retirés au château avec leurs deux chefs. Mais ceux-ci, voyant toute résistance impossible, rendirent la place au duc de Lancaster; celui-ci les fit prisonniers avec les gentilshommes qui les entouraient.

Quant au bourg, il était condamné : les Anglais ne pouvant y laisser une garnison avaient résolu de le détruire; ils y mirent le feu le même jour, et, comme dans ce pays les parties essentielles des bâtiments sont en bois, Cernay fut bientôt en cendres. Puis ils se retirèrent dans un village voisin des quartiers du comte de March, village qui pourrait bien être Bouconville¹.

Le surlendemain, 1^{er} janvier, la même troupe, augmentée d'Eustache d'Auberchicourt, continuant sa marche à trois lieues environ à l'est de Cernay, avança jusqu'à la rive gauche de l'Aisne, à Autry², place forte qu'une situation exceptionnelle, au pied d'un roc surmonté d'un puissant château, et une grosse dérivation de l'Aisne destinée à alimenter le moulin, rendaient presque imprenable. Knighton³, qui seul relate cet épisode, donne des détails topographiques si exacts qu'il faut qu'il les ait tenus d'un témoin oculaire. Ce bourg, ajoute-t-il, était bien fortifié et plus fort que Cernay. Malgré ces conditions favorables à une résistance, les habitants, à la nouvelle de l'approche des ennemis, s'enfuirent et se cachèrent dans les forêts épaisses qui couronnent les collines bordant la vallée de l'Aisne, de sorte que les Anglais ne rencontrèrent aucun obstacle. Sans doute ils pillèrent autant qu'ils purent; mais il ne semble pas qu'ils aient incendié Autry. Les habitants n'y gagnèrent rien : Eustache d'Auberchicourt prit possession d'une place aussi peu défendue. De là, il leva toute sorte d'impositions sur les environs, garnit le château de vivres et finalement vendit Autry au duc de Bar, le 16 juin 1360, moyennant 7,000 florins d'or de principal⁴.

N'ayant rencontré aucune résistance à Autry et la journée

1. Bouconville, Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Monthois. Bouconville est sur la route que durent suivre les Anglais de Cernay à Autry.

2. Autry, Ardennes, arr. de Vouziers, cant. de Monthois. Sur cette localité, voir un *Incident de frontière dans le Verdunois*, Bibliothèque de l'École des chartes, année 1893, t. LIV, p. 347, note 2.

3. Twysden, *Rerum Anglicarum... scriptores X*, t. II, col. 2622.

4. Froissart, éd. Luce, t. V, p. LXVIII, note 8.

étant peu avancée, le duc de Lancaster songea à employer les heures de jour qui lui restaient à enlever Manre. Placé sur un éperon, butte avancée le long d'une sorte de défilé qui mène en pente assez douce des monts de Champagne dans la vallée de l'Aisne, le bourg de Manre était avec Cernay, Autry et Attigny une des bonnes forteresses de la région. Pas plus qu'à Cernay, à Autry ou à Attigny, il ne reste de traces de fortifications, mais du moins on montre encore derrière la mairie et le presbytère, en avant de l'église, l'emplacement évident du château. Là, comme à Autry, on voit quelques débris de voûtes qui sont bien probablement contemporaines des événements que je relate.

Bref, quelque fort que fût le bourg de Manre, les habitants n'osèrent pas attendre les Anglais qui entrèrent sans rencontrer personne et purent incendier tout à leur aise ; ils épargnèrent sans doute le château qu'une garnison assez faible pouvait garder ; Eustache d'Auberchicourt s'empessa de la fournir et de conserver cette autre place pour son propre compte. Mais ce n'était là pour lui qu'un moyen d'extraire du pays tout ce qu'il pouvait rendre, et, dès qu'il l'eut pressuré au point de n'en plus rien tirer, il se trouva heureux, comme il le fit pour Autry, de se débarrasser du château à beaux deniers comptants. En effet, le 19 mai 1360, il vendit Manre, en même temps qu'Attigny, au comte de Flandre, alors comte de Rethel¹ ; ce furent les malheureuses populations du comté de Rethel qui, déjà rançonnées par Eustache d'Auberchicourt, durent, par une imposition spéciale, acquitter le prix d'achat qui s'élevait à 25,000 deniers d'or.

Après une journée si bien remplie, le duc de Lancaster retourna devant Reims. Au moment de son départ pour Cernay, on se rappelle que Barthélemy de Burghersh avait assiégé Cormicy (20 décembre 1359). Cormicy était entouré d'une double ceinture de fossés, les murailles étaient solides, au moins au dire de Knighton ; quoi qu'il en soit, le soir même, la garnison dut abandonner la ville et se réfugier dans le château. Celui-ci, élevé au milieu du bourg, était une construction fort bien faite, et le donjon carré était presque imprenable ; les ennemis placèrent au bas des murailles des mineurs qui étaient à l'évêque de Liège, ceux-ci creusèrent le sol sous le fossé et étançonnaient tout en creusant. Froissart raconte que, après qu'ils eurent miné les murailles de la grosse tour, Barthélemy de Burghersh eut la galanterie de

1. Froissart, éd. Luce, t. V, p. LXVIII, note 8.

sommer le capitaine de se rendre. Il s'appelait Henri de Vaux¹. Ainsi mis en demeure, il ne fit que rire de la menace ; mais, le capitaine anglais lui ayant offert de lui montrer pourquoi sa sommation était sérieuse, il réfléchit, sortit après avoir pris des sûretés. On lui montra la mine et les étançons qui seuls soutenaient un pan de mur de la tour ; il comprit qu'il était perdu et se rendit avec ses hommes (6 janvier 1360) (n. st.). Quand ils furent sortis, Barthélemy de Burghersh fit mettre le feu aux étançons dont la chute entraîna l'écroulement d'un pan de la tour qui s'ouvrit en deux (9 janvier) ; en même temps, le bourg fut détruit².

Tous ces succès n'avançaient pas en somme les affaires du roi d'Angleterre, qui se trouvait devant Reims au même point que lors de son arrivée, au commencement du mois de décembre. En outre, il apprit, probablement en même temps que les habitants de Reims, que des gens d'armes se réunissaient à Troyes pour les secourir. Le 1^{er} décembre, en effet, le connétable de France était à Auxerre³, puis il alla à Troyes, d'où il devait mener les troupes devant Reims, et, s'il est vrai que le régent le rappela quelques jours auprès de lui, il n'en promettait pas moins, le 26 décembre, aux habitants de Reims de l'envoyer au plus tôt à leur aide⁴.

Soit donc qu'Édouard III eût peur d'être pris entre la garnison de Reims et le corps de secours, ou qu'il vit simplement qu'il fallait renoncer à emporter Reims, il se décida à lever, le 11 janvier 1360, le siège qui durait depuis plus de cinq semaines. Le roi d'Angleterre se dirigea ensuite vers le sud et cette campagne entreprise avec une armée formidable et des préparatifs immenses, après le retentissant échec de Reims, un plus bruyant échec encore devant Paris, ne servit sans doute qu'à assurer aux Anglais les concessions que la lassitude et la misère générales imposèrent au régent par le traité de Brétigny.

H. MORANVILLÉ.

1. D'après Froissart, éd. Luce, t. V, p. 220, Henri de Vaux était Champenois, portait de sable à cinq anneaux d'argent, et son cri était « Viane. » Or, un armorial du xiv^e siècle donne parmi les chevaliers de la province de Champagne : « Le sire de Vaulx, de sable à v aniaux d'argent, et crie : *Viane*. » (Bibl. nat., volumes reliés du Cabinet des titres, n° 927, p. 70.) Ceci montrera une fois de plus, comme on l'a vu plus haut dans un cas analogue, combien Froissart, en certaines circonstances, a été sûrement informé, même pour de menus détails.

2. Twysden, *Rerum Anglicarum... scriptores* X, t. II, col. 2622.

3. Froissart, éd. Luce, t. V, p. LXXV, note 2.

4. D. Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. IV, p. 84.

JEAN MESCHINOT

SA VIE ET SES OEUVRES

SES SATIRES CONTRE LOUIS XI.



Meschinot est aujourd'hui bien oublié, mais pendant tout un siècle il brilla, on peut le dire, au grand soleil de la gloire littéraire. Il eut plus d'éditions que Villon, environ une trentaine. Mentionné avec éloge par tous les critiques et tous les bibliographes du xvr^e siècle, son nom a eu la rare fortune d'être en quelque sorte consacré et porté à la postérité par un vers pittoresque de Clément Marot, qui, dans son épigramme à Hugues Salel, énumérant les cités et les provinces d'où étaient venus les meilleurs poètes français, inscrit dans cette liste en lieu d'honneur la patrie de Meschinot :

*Nantes la Brette en Meschinot se baigne*¹.

La vogue, on pourrait même dire la gloire de Meschinot ne fut définitivement emportée que par la révolution malherbienne, qui jeta aux gémonies toutes les vieilles illustrations poétiques de la France, en particulier tout le moyen âge.

Malgré cette chute, un succès aussi éclatant, aussi prolongé que celui de Meschinot mérite qu'on en recherche la cause, qu'on essaie de déterminer la véritable physionomie du poète, le véritable caractère de ses œuvres.

Nous allons examiner la biographie de Meschinot, écartant les erreurs dont on l'a trop longtemps encombrée, essayant, sinon

1. Et non pas : « *Nantes la Brette, où Meschinot se baigne,* » comme l'écrit M. Levot dans la *Biographie bretonne* (II, p. 469), réduisant toute la gloire de Meschinot à s'être baigné à Nantes.

de la compléter, du moins d'y introduire quelques faits et quelques documents nouveaux.

Nous étudierons ensuite ses œuvres, que personne depuis trois siècles n'a lues en entier, où on peut espérer par conséquent faire quelque découverte intéressante.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE DE MESCHINOT.

I.

A part la récente notice de M. Trévédy¹ et la note de Brunet dans la 4^e édition du *Manuel du libraire* (1843), note fort courte mais relative à un point fort important², tout ce qu'on a écrit sur Meschinot et ses œuvres se distingue par une absence de critique vraiment étonnante : caractère qui brille surtout dans les deux notices la plus souvent citées, approuvées, et auxquelles jusqu'à ces derniers temps on accordait le plus d'autorité, je veux dire celles de Goujet et de Levot³.

M. Trévédy a justement et plaisamment démoli celle de Levot : le bon, laborieux, consciencieux auteur de la *Biographie bretonne* a eu là des distractions si étranges qu'elles ressemblent comme deux gouttes d'eau à des insanités. Par exemple, plaçant la naissance de Meschinot en 1430 et sa mort en 1491, donc lui donnant en tout soixante-un ans de vie, Levot dit qu'il « exerça la charge de maître d'hôtel *pendant plus de soixante ans*, tant auprès de Jean V, duc de Bretagne, et de ses successeurs qu'auprès de la duchesse Anne et des rois de France Charles VIII et Louis XII. »

Louis XII étant monté sur le trône en 1498, cela revient à dire que Meschinot « exerça » cette charge *dès sa naissance* et continua de la remplir non seulement jusqu'à sa mort, mais *sept ans après*.

1. *Études bretonnes. Jehan Meschinot poète de la duchesse Anne*. Vannes, Lafolye, 1890.

2. Note reproduite en 1862 dans la 5^e édition du *Manuel*, t. III, col. 1666.

3. Goujet, *Bibliothèque française*, t. IX (1745), p. 404 à 419; Levot, *Biographie bretonne*, t. II (1857), p. 467-470.

« De là vient, continue Levot, le titre de *maistre d'hostel de la royne de France*, qu'il prend en tête de ses poésies. » Comment l'eût-il pu prendre, n'ayant jamais vu Anne de Bretagne sur le trône de France? Elle y monta seulement le 6 décembre 1491 par son mariage avec Charles VIII, et Meschinot était mort le 12 septembre (comme Levot le proclame), c'est-à-dire deux mois avant.

Ceci seulement à titre d'exemple, car il y a bien d'autres drôleries qu'on peut voir dans la critique de M. Trévédy; mais Goujet n'en a guère moins; Nicéron¹ et Colletet, si peu qu'ils disent, n'en sont point exempts.

Laissons ces critiques rétrospectives, voyons quels fondements solides on peut trouver pour la biographie de Meschinot.

II.

D'abord, la date précise de sa mort : elle nous est fournie par une épitaphe en vers, imprimée dans une des plus vieilles éditions de notre poète, non toutefois (comme l'a cru M. Trévédy) la première donnée à Nantes par Étienne Larcher en 1493, mais une autre sans date, imprimée quelques années après à Paris par Pierre Le Caron. Brunet la croit antérieure à celle de Pigouchet de 1495; tout au moins est-elle du xv^e siècle. Comme cette épitaphe, curieuse en plus d'un point, n'a pas été réimprimée en entier depuis Goujet (1745) et qu'on n'en cite jamais que deux ou trois vers, il convient d'en reproduire ici le texte complet, en forme de rondeau, ainsi conçu :

Vertueux gist d'honneur bien proche.
En armes servit sans reproche
Cinq ducs. Onc ne fut reprochié.
 Priez Dieu qu'il soit approchié
 Du pardon qui sa joye approche.

De MESCHINOT fut son surnom,
 LUNETTES fit (cil IEHAN eut nom)
 Et maint beau dicté sans redite.

1. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, t. XXXVI (Paris, 1736), p. 357-361.

*Mil cinq cens, neuf moins, plus non,
Douze en septembre, en grant renom,
Servant dame qui Royné est dite,*

Par Atropos, qui humains croche
Et qui tout preux de son dard broche,
Fut ce noble homme à mort brochié.
De vertus n'estoit decrochié;
Donc dire en doibt : Soubs ceste roche
Vertueux gist¹.

C'est le neuvième vers de cette pièce qui nous donne l'année de la mort de Meschinot; mais, pour l'y trouver, il faut bien lire.

Et d'abord on lut fort mal. On lut tout d'une venue *Mil cinq cens neuf*, et sans s'inquiéter de la fin du vers, on mit résolument la mort de Meschinot en 1509. Telle est l'opinion de tous les anciens auteurs, Nicéron, Goujet, Kerdanet, Levot lui-même, dans une première notice sur notre poète donnée par lui en 1843 à la *Biographie universelle* de Michaud². C'est pourtant en cette même année 1843 que la bonne lecture, la vraie interprétation de ce vers fut découverte et signalée, non pas par Levot qui sembla s'en faire honneur plus tard³, mais par Brunet dans la 4^e édition de son *Manuel* (t. III, p. 370).

En tête de son article *Meschinot*, Brunet avait reproduit dans son texte le titre de la 1^{re} édition donnée en 1493 par Étienne Larcher, titre qui porte :

Cy commence le livre appellé les *Lunettes* ¶ *des princes*, avecques aucunes balades de ¶ plusieurs matières composées par feu Jehan ¶ Meschinot, seigneur des Mortiers, escuyer, en ¶ son vivant principal maistre d'hostel de la ¶ duchesse de Bretagne, à présent royné de France.

Si Meschinot ne vivait plus en 1493, impossible à lui d'être mort une seconde fois en 1509. Pour concilier l'építaphe de l'édi-

1. Je n'ai pas sous la main l'édition de Le Caron: je donne cette pièce d'après la double réimpression de Nicéron (*Mém. des hommes illustres*, XXXVI, p. 358) et de Goujet (*Bibl. françoise*, IX, p. 407), dont le texte est identique.

2. Supplément, t. LXXIII, p. 512-514.

3. En 1857, dans la *Biographie bretonne* (II, 469), Levot donne cette opinion comme s'il l'eût toujours professée et sans en rapporter l'honneur à Brunet, ainsi que l'a très justement remarqué M. Trévédy.

tion Le Caron avec le titre de l'édition Larcher, M. Brunet proposa de lire, non pas « *Mil cinq cens neuf*, » mais « *Mil cinq cens*, NEUF MOINS, » c'est-à-dire *Mil cinq cens moins neuf*, soit 1491. Et si l'on veut bien remarquer que ce vers, tel que nous l'avons, est estropié, puisqu'il a sept pieds seulement quand toute la pièce est en vers de huit ; si l'on se donne la peine de restituer très naturellement le pied, je veux dire la syllabe qui manque, on a une leçon de ce vers très facile à comprendre :

Mil cinq cens, neuf moins *et plus non*,

C'est-à-dire : « *Mil cinq cens moins neuf, et non pas plus neuf*. » Ce vers, ainsi rétabli, dit cela à peu près aussi clairement qu'il le pouvait dire, étant donné le style habituel de la poésie de ce temps. Le 12 septembre 1491, voilà donc la date certaine de la mort de notre poète.

III.

Du titre de l'édition de Larcher, de l'építaphe de celle de Le Caron, — deux documents d'une autorité irrécusable, directement émanés des contemporains de Meschinot, — il y a encore autre chose à tirer.

D'après l'építaphe, Meschinot *servit cinq ducs de Bretagne*, qui ne peuvent être que les cinq derniers : Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III, François II, et il les servit *en armes*, ce qui implique qu'il fit partie de leur armée ou plutôt de leur maison militaire. — D'après le titre de l'édition Larcher, Meschinot exerça aussi les fonctions de maître d'hôtel, non pas (comme Levot l'affirme d'après Goujet) sous les cinq ducs de Bretagne ci-dessus nommés, mais sous la fille du dernier d'entre eux, sous Anne de Bretagne, et encore seulement pendant qu'elle était duchesse de Bretagne et avant son avènement à la couronne de France. Anne étant montée au trône de Bretagne le 9 septembre 1488 et Meschinot étant mort le 12 septembre 1491, il eût été maître d'hôtel de la maison ducal pendant trois ans au plus, et tout le reste de sa vie, depuis les dernières années de Jean V jusqu'à la mort du duc François II (de 1440 environ à 1488), aurait été consacré à la profession des armes. Cela se déduit nettement des deux textes que l'on vient de lire ; cela détruit absolument la légende du Meschinot maître d'hôtel perpétuel « pendant

soixante ans et plus, » et cela est, nous le verrons, confirmé par nombre de documents historiques.

L'intitulé de l'édition de 1493 fournit encore un renseignement important : le titre féodal de Meschinot, qualifié là (on l'a vu) *seigneur des Mortiers*; titre qui permet de le reconnaître à coup sûr parmi ses homonymes, assez nombreux au xv^e siècle en Bretagne et ailleurs, et qui, si l'on parvient à retrouver sur la carte ce manoir des Mortiers, nous fera connaître la résidence habituelle de sa famille, par conséquent le lieu d'origine du poète, son point d'attache dans la société de son temps.

Or, nous avons découvert¹ un aveu de cette terre des Mortiers, rendu le 6 mars 1451 par Guillaume Meschinot, le père de notre poète. Le manoir de cette petite seigneurie était situé en la paroisse de Monnières², sur la limite de Gorges, avec des fiefs (peu nombreux) répandus dans les paroisses de Gorges, de Saint-Lumine de Clisson et de Saint-Hilaire des Bois. Elle relevait de la baronnie de Clisson, et l'aveu de Guillaume Meschinot est en effet présenté au sire de Clisson, qui était à cette époque le prince François de Bretagne, comte d'Étampes, destiné à devenir huit ans plus tard le duc François II. — Cette situation des Mortiers, bien constatée, confirme pleinement l'extraction bretonne de notre poète, sa résidence originelle et constante au pays nantais, et coupe court par conséquent aux tentatives d'assimilation qu'on a voulu faire entre lui et un Jean Meschinot originaire du Poitou, possessionné et domicilié à Pouzauges, lequel eut, en 1444, des aventures conjugales fort peu enviables³. Nulle preuve même que ce Meschinot et le nôtre fussent de la même famille.

1. Grâce à un ami, M. René Blanchard, qui a bien voulu nous transmettre une copie de ce document existant aux Arch. dép. de la Loire-Inférieure, liasse E 217, anciennement Titres du château de Nantes, G. C. 16. Voir ci-dessous, p. 133.

2. Aujourd'hui commune du canton de Clisson, arrondissement de Nantes, Loire-Inférieure.

3. Voir à ce sujet l'article MESCHINOT dans la *Nouvelle biographie générale* de Firmin Didot, t. XXXV (1861), col. 140. L'assimilation proposée entre ce Meschinot de Pouzauges et le poète est d'autant moins acceptable que (nous le verrons plus loin) ce dernier servait comme écuyer dans la maison du duc de Bretagne de 1442 à 1446 et ultérieurement, en sorte qu'il ne pouvait être domicilié à Pouzauges en 1444. M. de Courcy, dans la troisième édition de son *Nobiliaire de Bretagne*, a donc eu tort de donner pour femme au poète Meschinot *Philippa d'Andouelle*, femme du Meschinot de Pouzauges.

Cette terre des Mortiers était d'ailleurs un fief très modeste; la famille dont il formait le principal domaine devait être d'une fortune non moins modeste, quoique d'une noblesse incontestable, reconnue dans toutes les réformations des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Selon M. de Courcy, elle portait pour armes *d'azur à deux fasces d'argent au croissant de même entre elles*¹.

IV.

Voyons maintenant les documents historiques proprement dits, et d'abord passons en revue ceux qui ont été entassés avec tant de science et de patience par les Bénédictins dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne*.

Le nom de *Jean Meschinot* s'y rencontre souvent au ^{xv}^e siècle. La mention la plus ancienne est de 1405, la plus récente qui se puisse rapporter à notre poète de 1487.

De 1405 à 1420, nous voyons figurer jusqu'à cinq fois dans divers documents, notamment dans des comptes et dans des états de la maison ducale, un Jean Meschinot qualifié « écuyer du duc » et, plus précisément, « escuier du corps et de la chambre » du duc Jean V²; quand ce prince fit l'hommage au roi à Paris, en l'hôtel Saint-Paul, le 7 janvier 1405, Jean Meschinot fut l'un des témoins officiels de cette solennité féodale, ce qui montre en lui dès cette époque un personnage marquant de la cour ducale³. Mais ce Jean Meschinot de 1405 à 1420 ne saurait être le nôtre; car, étant un homme notable dès 1405, il devait avoir alors au moins vingt-cinq ans et être né au plus tard en 1380, ce qui l'eût fait mourir plus que centenaire en 1491; circonstance invraisemblable. Si par impossible elle s'était produite pour un homme

1. Voir *Nobiliaire* de Courcy, 2^e et 3^e éd. Je ne sais où M. de Courcy a trouvé ces armes; il s'en réfère à l'*Armorial breton* de Gui le Borgne (1681); mais on n'y trouve même pas le nom de Meschinot.

2. D. Morice, *Preuves*, II, col. 897.

3. Il n'y eut, du côté breton, que seize gentilshommes à assister à cette cérémonie : dix chevaliers des plus grandes familles et six écuyers, dont Meschinot (D. Morice, *Preuves*, II, 735). — Pour les autres mentions de ce Jean Meschinot, voir le compte du trésorier de Bretagne de 1412-1414, la réformation de l'hôtel du duc en 1416, l'état de la maison ducale en 1417, le compte du trésorier de Bretagne du 22 avril au 7 décembre 1420 (dans D. Morice, *Preuves*, II, col. 875, 897, 946, 1066 et 1069).

déjà célèbre, elle n'eût pas manqué d'être notée par les chroniqueurs, et, ne l'ayant pas été, elle est fausse.

En outre, dans une *Supplication* au duc François II dont nous parlerons plus loin, Meschinot le poète expose à ce prince « *comme dès son jeune aage* il a continuellement servi ses « prédécesseurs, les ducs Jehan, François, Pierre, Artuz. » S'il était né en 1380, il aurait eu à l'avènement du duc Arthur III soixante-dix-sept ans; il n'eût donc pu, en se reportant à cette époque, parler sans absurdité de son jeune âge.

Donc le Jean Meschinot mentionné de 1405 à 1420 n'est certainement pas le nôtre; ce n'est pas non plus son père, car son père s'appelait Guillaume, et nous l'avons vu en 1451 rendre aveu de la terre des Mortiers. Mais dans le premier Jean Meschinot on pourrait bien voir le grand-père de notre poète, et la mémoire des bons services de l'aïeul eût frayé la voie à son petit-fils, quand celui-ci s'offrit à son tour pour servir *en armes* dans la maison du duc.

De 1420 à 1442, éclipse totale de Jean Meschinot. Dans le compte du trésorier de Bretagne de 1412 à 1444, ce nom reparaît, et encore parmi les « *escuiers du duc*¹. » Cette fois, il s'agit de notre poète, car puisque, d'après son épitaphe confirmée par la *Supplication* citée ci-dessus, il « *servit en armes* » le duc Jean V, dont 1442 est la dernière année, il est grand temps qu'il paraisse.

Je n'hésite pas à lui rapporter aussi toutes les mentions de *Jean Meschinot* contenues dans les *Preuves de l'histoire de Bretagne*, depuis cette date jusqu'en 1487². Nous y trouverons des notions intéressantes pour la biographie de l'auteur des *Lunettes des princes*³.

Sous les règnes des trois premiers successeurs de Jean V, — c'est-à-dire sous François I^{er}, Pierre II et Arthur III, — Jean

1. D. Morice, *Preuves*, II, col. 1372.

2. A la fin du xv^e siècle, vers 1490, il y avait au pays nantais cinq Meschinot du nom de Jean : Jean Meschinot, sgr de la Clavière en Saint-Lumine de Coutais; Jean Meschinot, sgr des Mortiers, chacun d'eux pourvu d'un fils aussi appelé Jean, et un cinquième Jean Meschinot, sgr de Martigné en Donge. Mais la désignation de seigneur des Mortiers donnée au poète, et aussi attribuée au Jean Meschinot qui a servi les cinq ducs de Bretagne de Jean V à François II, établit nettement l'identité de l'un et de l'autre.

3. Titre du poème le plus connu de Meschinot.

Meschinot continue de figurer au rôle des « escuiers du duc. » Nous relevons en outre, sous ces trois princes, certains faits spéciaux propres à caractériser sa situation et son rôle à la cour de Bretagne.

Dans des vers que nous citerons tout à l'heure, il vante avec effusion le duc François I^{er}. Les documents (fort incomplets hélas!) qui nous restent de ce règne nous montrent Meschinot compris dans la distribution des étrennes faite à la maison ducale par ce prince au 1^{er} janvier 1446 et recevant à ce titre un gobelet d'argent du poids de deux marcs¹. Deux ans plus tard, 1^{er} janvier 1448, il est encore auprès du même duc au château de Suci-nio, et il reçoit pour le même motif un présent dont on ne dit ni la nature ni la valeur². Il s'est plu à célébrer dans ses vers la vaillance et la générosité de ce prince, la désolation universelle causée en Bretagne par sa mort prématurée.

Le duc Pierre II témoigna à Meschinot beaucoup de confiance. Dans ses deux voyages à la cour de France, le premier à Tours en février 1452, le second à Bourges en juillet 1455, il l'emmena avec lui³. Ces deux voyages avaient pour objet des négociations fort importantes, surtout le second, où le duc s'occupa d'arrêter, de concert avec le roi, les meilleures mesures à prendre pour régler la succession du duché de Bretagne. Dans ces deux circonstances, Pierre II était accompagné d'une suite brillante et nombreuse de seigneurs, de gens de conseil, et le roi de France donna au duc de belles fêtes⁴. C'était donc une faveur d'être de ces voyages.

En 1453, pendant qu'il lançait sur la Guienne cette vaillante armée bretonne qui gagna la bataille de Castillon (17 juillet 1453) et délivra définitivement la France des Anglais, Pierre II, craignant avec raison une descente de ces insulaires en Bretagne, garda près de lui quelques troupes solides dont fit partie Mes-

1. Compte du trésorier de Bretagne de 1445-1446, dans D. Morice, *Preuves*, II, col. 1396.

2. Compte du trésorier de Bretagne de 1447-1448, dans D. Morice, *Preuves*, II, col. 1412.

3. Voir compte du trésorier général de Bretagne en 1451-52; compte du trésorier de l'épargne en 1455, dans D. Morice, *Preuves*, II, col. 1604, 1605, 1689; et sur ces deux voyages voir Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 653 et 657-658.

4. Compte du trésorier de Bretagne pour 1452-1453, dans D. Morice, *Preuves*, II, col. 1629.

chinot. Et, l'année suivante (1454), en vue du même péril, le duc ayant équipé plusieurs compagnies d'élite de 30 lances (120 hommes) chacune, nous voyons Meschinot au poste le plus menacé, à Saint-Malo, dans la compagnie du sire de Derval et, trois ans plus tard, dans celle de Le Galois de Rougé¹.

Sous le règne trop court du grand connétable de Richemont, devenu Arthur III de Bretagne, la faveur de Meschinot continue, et sa réputation de poète se dessine. En décembre 1457 et janvier 1458, quand le duc se rend à Tours avec un brillant cortège pour prendre part aux fêtes qu'y devait donner le roi de France, il a bien soin d'amener avec lui Meschinot, et il lui fait composer des vers qu'il paie généreusement : *A Meschinot, pour un rondeau, cinq escuz*, porte le compte du trésorier de Bretagne, et, quelques lignes plus bas, autre don au même de dix écus, etc.².

Dans son poème les *Lunettes des princes*, Meschinot, déplorant la mort rapide de ces quatre ducs, a célébré leur souvenir et celui de leurs bienfaits. Reflet fidèle des sentiments de la Bretagne à l'égard de ces quatre princes et aussi des sentiments personnels de l'auteur qui les avait connus, approchés et servis, ces portraits ont ici leur place naturelle; ils font partie de la biographie de notre poète. Les voici :

Et en noz jours ce prince de sagesse³,
 Le bon duc JEHAN, nompareil en largesse,
 Ne le print Mort par son cruel oultrage?
 Certes si fist : dont amère destresse
 A longuement esté nostre maistresse ;
 L'avoir perdu nous fut haultain dommaige.
 Fier fut aux fiers, aux bons doux en couraige,
 Prudent en faietz et benign en langaige.
 Autant valoit que ung seellé sa promesse ;
 Oncques ne fist ung deshonneste ouvraige.
 Des benoistz cieux Dieu lui doint l'heritaige,
 Car en son temps père estoit de noblesse.

1. Compte du trésorier de l'épargne en 1453-1455 et en 1457 (*Ibid.*, col. 1646 et 1728).

2. Compte du trésorier de Bretagne en 1457-1458 (*Ibid.*, col. 1722, 1723, 1725).

3. Meschinot, *Lunettes des princes*, 14^e douzain. — La première moitié des *Lunettes des princes* se compose de 85 douzains : les éditions de Meschinot n'étant point paginées, je fais les renvois par le chiffre des douzains.

Mort de nouveau a faict bien grant effort :
 Le duc FRANÇOYS et comte de Montfort
 Et Richemont, qui tant fut bel et fort,
 Est decebdé, Dieu le prenne à mercy ¹ !...

.
 Quand celle mort nostre bon maistre a prins,
 Ce jour, je vy nobles, clercs et commun
 Tant fort pleurer qu'il sembla que chacun
 N'eust oncquesmais aultre mestier aprins,
 Et fu de dueil tellement entreprins
 Que mon ennui ne peut estre comprins ².

Las ! or n'a il fors huit ans dominé,
 Après que Mort avoit exterminé
 Le bon duc Jehan, dont j'ay faict mention.
 Duquel fut filz tant bien moriginé
 Que, tout son cas au long examiné,
 Doibt posseder d'honneur la mansion.
 En armes mist corps et entention
 A gens vaillans gages et pension
 Donna si grans, par sens illuminé,
 Que des Anglois la grant contention
 Ravala bas ; ainsi que ostension
 Fait son procès, s'il est bien fulminé ³.

En son temps fut de Bretagne le chief.
 Mort, tu l'as prins et mis ses jours à chief,
 Dont je maudy toy et tes piteux faictz ⁴ !

.
 Se triste suis et mon cueur s'appareille
 A grant douleur, j'ay perte nompareille
 De ce bon duc, qui tant de bien faisoit ⁵ !

1. *Lunettes*, 16° douzain.

2. *Lunettes*, 17° douzain. — Cette désolation extraordinaire et universelle des Bretons à la mort du duc François I^{er} prouve bien que (quoi qu'en disent certains historiens) ses contemporains ne voyaient point en lui l'assassin de son frère, Gilles de Bretagne.

3. *Ibid.*, 18° douzain.

4. *Ibid.*, 19° douzain.

5. *Ibid.*, 23° douzain.

Pour ce prince, qui jeune decebda,
 Comme j'ay diet, vint et luy succeda
 Ung sien frère qui grandement valut,
 PIERRE nommé, et tant bien procéda
 Qu'à son peuple franchise concéda
 Et le nourrir tres chièrement voulut;
 De ma pitié doucement luy chalut,
 A le servir me choisit et eslut,
 Et de ses biens largement me céda.
 La mort depuis aussi le nous tollut,
 Repos ès cieux ayt son ame et salut!
 Son droit regne sept ans point n'exceda¹.

Après ces deux princes derrains nommez,
 Qui en valeur furent tant renommez,
 Ung ancien, leur oncle très notable,
 Leur succéda quant mort les eut sommez
 Et de son dard meurtriz et assommez.
 ARTUS eut nom, de France connestable,
 Saige, vaillant, vertueux et estable,
 Aux ennemys cruel et redoutable.
 Or ont esté ses jours brief consommez
 En quinze mois : c'est cas espouentable!
 Ha! qu'est cecy, fortune très mutable,
 Tant de maux fais qu'estre ne peuvent sommez².

Par ceste mort je sens guerre mortelle³.

.

V.

Arthur III, mort le 26 décembre 1458, fut remplacé sur le trône de Bretagne par son petit-neveu François II. Sous ce duc, il se produisit dans la maison militaire des souverains bretons un changement notable. Les ducs précédents s'étaient habituellement contentés d'une garde du corps assez peu nombreuse, dont

1. *Ibid.*, 24° douzain.

2. *Ibid.*, 25° douzain.

3. *Ibid.*, 26° douzain.

les membres servaient par quartier, de façon que le duc eût toujours autour de sa personne un petit bataillon d'élite de vingt ou trente gentilshommes de vieille famille, d'un absolu dévouement, et qui portaient le titre d'« escuiers du duc » ou (comme on l'a vu plus haut) « escuiers de corps et de chambre. » C'est dans ces conditions que Jean Meschinot « servit *en armes* » les ducs Jean V, François I^{er}, Pierre II et Arthur III. — François II augmenta le chiffre de sa maison militaire, dont il fit deux compagnies « d'ordonnance, » formant ensemble 50 ou 51 *lances*, chacune de ces lances, appelées aussi *hommes d'armes* ou *gentilshommes de la garde*, ayant à sa suite au moins deux archers et parfois en outre un « coustilleur. » En diverses circonstances, le chiffre des lances composant les compagnies d'ordonnance fut augmenté, comme on le voit, par exemple, dans le compte du *Béguin* de François II, où la garde du duc se compose de 75 gentilshommes, 33 coustilleurs et 131 archers¹.

En principe, le service des gentilshommes de la garde était permanent ; en fait, plusieurs d'entre eux étaient souvent détachés dans des missions spéciales ou même attachés temporairement au service de quelque grande famille prochainement apparentée à la maison ducale : l'histoire de Meschinot en fournira une preuve. Chaque lance recevait du duc une solde de 25 livres par mois, soit 300 livres par an, répondant (dans la seconde moitié du xv^e siècle) à 9,000 francs environ, valeur actuelle. — D'ailleurs, sous le duc François II, les titres d'« escuier du duc, » d'« escuier de corps et de chambre » disparaissent, remplacés, on vient de le dire, par ceux de « lance, » d'« homme d'armes » ou de « gentilhomme de la garde. »

Dans les comptes de cette époque, Jean Meschinot figure sous ces titres de 1461 à 1487, c'est-à-dire pendant toute la durée du règne du duc François II (1459-1488), sauf les deux premières années². La confiance de ce prince lui donna assez souvent des

1. Voir A. de la Borderie, *Complot breton de 1492*, dans les *Archives de Bretagne*, t. II, p. 82 à 85. Voir aussi, sur la maison militaire de François II, D. Morice, *Preuves*, II, col. 1777, et III, col. 120, 270, 388, 427, 538, etc.

2. Voir, entre autres, le 1^{er} compte d'Olivier Baud, trésorier des guerres, commencé le 1^{er} juillet 1461 ; — 5^e compte du même pour 1464-1465 ; — 4^e compte de Pierre Landais pour 1465-1466 ; — montre de la compagnie d'ordonnance du duc sous la charge de M. de la Roche en 1474 ; — 2^e compte d'Yves Milon pour 1481-1482 ; — état de dépense pour le fait de la guerre en 1483 ; —

missions qui l'éloignaient de la personne ducale. Durant ce règne, si fréquemment agité de guerres ou de craintes de guerre, on tenait incessamment par toute la Bretagne des revues ou *montres* d'hommes d'armes, de recrues féodales et d'hommes de milice, et il était fort important d'avoir, pour passer ces revues, des personnages de confiance et de grande expérience militaire; notre poète y fut souvent employé, notamment dans l'évêché de Léon, en 1469, 1474-75, 1477¹; les lettres du duc qui lui confient cette mission le désignent même plusieurs fois sous son titre féodal : « Jehan Meschinot, *sieur des Mortiers*, » ce qui ne laisse place à aucun doute².

Il fut aussi, nous le verrons, très employé dans le service de la maison de Laval, dont le chef Gui XIV, baron de Vitré, de Montfort, etc., était cousin par alliance du duc François II.

Mais, — en dépit des affirmations positives, si assurées, si réitérées de Niceron, Goujet, Levot et autres biographes, — un emploi où on ne le voit jamais, ni sous le duc François II ni sous ses prédécesseurs, c'est celui de maître d'hôtel du duc.

Et je ne parle pas ici de ces hautes dignités de grand-maître d'hôtel de Bretagne ou de maître d'hôtel héréditaire, dont les titulaires n'exerçaient leurs fonctions de parade que dans des circonstances exceptionnelles; je parle des maîtres d'hôtel pratiques, domestiques, ordinaires, chargés de diriger chaque jour le service de la table et de la maison ducale. Il y a beaucoup de ces fonctionnaires nommés dans les actes du *xv^e* siècle; aucun ne porte le nom de Meschinot. Il y a mieux : à côté de notre Meschinot, figurant comme d'ordinaire parmi les hommes d'armes, plusieurs documents mentionnent à une autre place, dans une autre catégorie, les trois maîtres d'hôtel du duc, car il y en avait

compte de Guillaume Juzel pour 1487 (dans D. Morice, *Preuves*, t. II, col. 1777, et t. III, col. 121, 146, 270, 388, 427, 536). — Le Meschinot qui figure dans tous les documents est certainement notre poète; toutefois, le 2^e compte d'Yves Milon pour 1481-82 mentionne deux Jean Meschinot : l'un dans les « 50 hommes d'armes de la garde du duc, » l'autre dans les « 60 lances du maréchal » de Rieux (col. 388 et 389) : le premier est le poète, le second est son fils, dont nous parlerons plus loin. Je croirais volontiers aussi que c'est ce dernier qui fut envoyé avec diverses troupes tenir garnison à Clisson, par mandement ducal du 22 février 1485, n. st. (voir D. Morice, *Preuves*, III, col. 460).

1. Voir Extraits des registres de la chancellerie de Bretagne pour ces diverses années, dans D. Morice, *Preuves*, III, col. 201, 281, 282, 323.

2. *Ibid.*, col. 282, 323.

trois pour les diverses parties du service. Ainsi, en 1466, dans l'énumération des gens de la cour de Bretagne qui reçurent des vêtements de deuil à la mort de M^{me} d'Étampes, mère du duc François II, nous trouvons, entre autres, « Jehan de Malecanelle, *maistre d'hostel*, Gilles du Mas, *maistre d'hostel*, Mareschée, *maistre d'hostel*, » et plus loin, parmi les gentilshommes, Meschinot¹. Dans le compte du *Béguin* ou deuil du duc François II figurent aussi les trois derniers maîtres d'hôtel de ce prince; ils s'appellent « Plessix-Guériff, Guillaume Le Moine et Guillaume Guillemet². »

Mais de Meschinot, à une telle place, pour une telle charge, nulle mention. Donc jamais il ne fut maître d'hôtel d'aucun des ducs de Bretagne du xv^e siècle. Il les servit l'épée à la main, non avec la chaîne et la baguette du majordome.

Il fut cependant maître d'hôtel de la maison ducale, mais seulement sous Anne de Bretagne, et c'est ce compte du *Béguin* de François II, cité en dernier lieu, qui en fournit la preuve. Outre la longue nomenclature des personnages, conseillers et officiers de la cour de François II, ce compte donne aussi la liste des nouveaux officiers que la nouvelle souveraine, Anne de Bretagne, s'était donnés dès son avènement. Elle ne garda pas à son service les maîtres d'hôtel de son père, elle en nomma trois autres pour sa maison; ils sont ainsi désignés dans ce document :

*Maistres d'hostel*³.

« MESCHINOT;

« Louppe de Dicastillo;

« Jehan de Breifeillac;

« A chascun 3 aulnes et demye de drap à 10 livres l'aulne, et 1/4 en outre pour led. Meschinot. Somme, 107 l. 10 s. »

Non seulement Meschinot fut maître d'hôtel d'Anne de Bretagne pendant qu'elle n'était encore que duchesse de Bretagne, mais il fut mis par elle à la tête du service de sa maison : en effet, son nom est ici placé en tête, et il reçoit pour son deuil une part de drap plus considérable que les deux autres maîtres d'hôtel.

1. D. Morice, *Preuves*, III, col. 145-146.

2. Dans A. de la Borderie, *Complot breton de 1492*, p. 87.

3. *Ibid.*, p. 98.

Ce qui justifie pleinement le titre de l'édition donnée par Étienne Larcher en 1493, où Jean Meschinot est qualifié « *principal* maistre d'hostel *de la duchesse de Bretagne*, à présent royne de France. »

VI.

Nous ignorons quels étaient les gages de Meschinot comme maître d'hôtel de la duchesse Anne de Bretagne; ils ne devaient pas dépasser la solde touchée par lui sous le règne précédent comme gentilhomme de la garde ducale, c'est-à-dire 300 livres par an, répondant à 9,000 francs environ, valeur actuelle.

Meschinot y ajoutait sa fortune personnelle, consistant depuis la mort de son père dans la terre patrimoniale des Mortiers, dont la déclaration, fournie en 1451 par Guillaume Meschinot au comte d'Étampes, seigneur de Clisson, peut servir dans une certaine mesure à indiquer l'importance¹.

Aujourd'hui, sur la limite commune des paroisses de Gorges et de Monnières, tout près du point où cette limite vient buter contre celle de Maidon², il existe trois lieux (fermes ou petits villages) portant le nom des Mortiers : au nord-ouest, les *Mortiers-Huet*; au sud, les *Bas-Mortiers*, et au sud-est de celui-ci, les *Hauts-Mortiers*. Ces deux derniers, actuellement, sont en la commune de Gorges et le premier en Monnières. Tel est l'état figuré sur la carte de France de l'état-major³. La carte de Cassini, dressée au dernier siècle, porte aussi ces trois villages, mais là les Hauts-Mortiers s'appellent simplement les *Mortiers*, et les Bas-Mortiers sont la *Cour des Mortiers*; les Mortiers-Huet gardent leur nom. Sur l'aveu de 1451, le manoir chef-lieu de la terre de Guillaume Meschinot est dit les *Mortiers-Guibort* et mis en la paroisse de Monnières; dans les dépendances sont indiquées une métairie, qui devait, comme le manoir, porter le nom des Mortiers, et des censives tenues par Nicolas Huet, qui représentent

1. Les Mortiers, je l'ai dit, étaient une terre noble relevant de Clisson; l'aveu est du 6 mars 1450, v. st., en style actuel 1451. On en trouvera le texte complet à la suite de notre première partie, Appendice, n° I, ci-dessous, p. 133.

2. Maidon ou Maisdon, Monnières et Gorges, aujourd'hui trois communes de la Loire-Inférieure et de l'arrondissement de Nantes, la première dans le canton d'Aigrefeuille, les deux autres dans celui de Clisson.

3. Feuille 118, dite de *Cholet*, autrefois *Beaupréau*.

les Mortiers-Huet d'aujourd'hui. Le nom de *Cour* des Mortiers, donné dans Cassini aux Bas-Mortiers, montre que là était le centre, le chef-lieu de la terre, c'est-à-dire le manoir noble appelé dans l'aveu de 1451 les Mortiers-Guibort¹. Il y a même là encore aujourd'hui une vieille gentilhommière, construction du *xvi*^e siècle (vers 1580) qui a beaucoup de caractère : le corps de logis principal flanqué de deux tourelles en encorbellement, percé de larges baies à croisées de pierre, et dans la toiture une fenêtre à fronton triangulaire, orné au sommet d'une tête de nègre. Les deux autres Mortiers, au contraire, n'ont dans leurs bâtiments aucune marque d'ancienneté et doivent avoir été de tout temps des dépendances de la Cour des Mortiers.

Donc, au *xv*^e siècle (en 1451), ces trois fermes formaient un seul domaine, dont le chef-lieu était le manoir des Mortiers-Guibort ou Guibour (aujourd'hui les Bas-Mortiers), domaine compris alors tout entier en la paroisse de Monnières ; ce domaine, s'étendant au nord jusque vers le village du Coursai, était borné d'une part (à l'ouest) par les landes de Maidon, de l'autre par un ruisseau qui descend de ce village du Coursai à celui de la Cormeraie² et se dirige ensuite vers le sud-est. Ce domaine pouvait contenir dans son ensemble une centaine d'hectares ; mais que pouvait-il rendre ? D'après la déclaration de Guillaume Meschinot en 1452, il consistait en « l'hostel, manoir et herbregement des Mortiers-« Guibort, ò ses appartenances, tant maisons, courtils, vignes, « prés, bois, garenne, mestairie, sausaie, pastures, clostures, « terres arables et non arables. »

Dans tout cela, il n'y avait de réellement productif que les « courtils, vignes, prés, » dépendance et entourage immédiat du « manoir ou herbregement, » c'est-à-dire du logis seigneurial, puis « les terres arables » composant la « mestairie ; » et, comme il n'y avait qu'une métairie, ces terres arables ne devaient pas être de bien grande étendue. Le reste, « bois, garenne, sausaie,

1. Ou Mortiers *Guibourg*, dans les aveux de la baronnie de Clisson des années 1522, 1544, 1556, 1580, 1605, 1674. La déclaration du 10 avril 1679 porte : « Ensuit les hommes de foy de la seigneurie de Clisson : ... le sieur du Mortier Guibourg, en Monnière » (Domaine de Nantes, vol. XII, fol. 9). Tous ces titres sont aux Arch. dép. de la Loire-Inférieure. Je dois ces renseignements et ceux qui suivent sur l'état actuel du manoir des Mortiers (Cour des Mortiers ou Mortiers-Guibort) à l'obligeance de M. Arthur de Lisle du Dreneuc.

2. La Cormeraie et le Coursai figurent sur la carte de l'état-major.

« pastures, » fournissait du pacage pour les bêtes, du bois de chauffage, des cercles de barrique, un petit terrain de chasse, — rien de plus.

Je me trompe; il y avait en outre des rentes féodales. La déclaration de 1451 énumère, non sans orgueil, jusqu'à cinq fiefs semés en diverses paroisses et relevant du seigneur des Mortiers. En la paroisse de Saint-Hilaire des Bois¹, c'était « une tenue et tènement » au village du *Chesne* (aujourd'hui le Chêne-Penaud), une autre au village de *Beauleu* (aujourd'hui Beaulieu). En Saint-Lumine de Clisson, deux tenues aussi : l'une à la *Grossière* (aujourd'hui la Groussière), l'autre à la *Noë*, la cinquième enfin à la *Goubretière* (aujourd'hui la Gobertière) en Gorges. Les rentes annuelles dues au seigneur des Mortiers par les tenanciers de ces cinq petits fiefs montaient ensemble à 3 livres 16 sols, plus 4 oies, 11 chapons, 9 setiers de seigle et une mine d'avoine grosse.

Mais, comme le sieur des Mortiers devait chaque année payer au sire de Clisson et à divers seigneurs ses voisins des redevances montant ensemble à 12 livres 14 sols 3 deniers, le produit des rentes féodales *actives* se trouvait absorbé et au delà par le paiement des rentes *passives* : si bien que tout ce qui pouvait en réalité donner quelque revenu au sieur des Mortiers, c'était le domaine proche décrit plus haut.

D'après ce que nous avons dit, si le maître de ce domaine en pouvait tirer, bon an mal an, quelques milliers de francs (mettons trois mille francs, valeur actuelle), c'était assurément le bout du monde.

Donc, après avoir peiné, sué, porté le harnois pendant plus de quarante ans pour le prince et la patrie, notre poète se trouvait jouir annuellement d'une douzaine de mille francs, valeur actuelle. Ce n'était pas une fortune bien brillante.

VII.

Pour l'améliorer, Meschinot, autorisé par le duc, entra comme gentilhomme dans une grande maison quasi princière, où, défrayé de tout, il trouvait une existence plantureuse, de bons gages et

1. Aujourd'hui commune du canton de Clisson, arrondissement de Nantes, Loire-Inférieure.

de bonnes gratifications pour les affaires dont il était chargé, sans être d'ailleurs astreint à des fonctions permanentes, ce qui lui permettait de reprendre de temps à autre, au premier appel, son service dans la garde ducale et d'y garder son rang.

La maison à laquelle il s'attacha fut celle de Gui XIV, comte de Laval, qui, malgré ses grandes possessions en France, était devenu plus Breton que Français par ses deux mariages successifs, d'abord avec Isabeau de Bretagne, fille du duc Jean V, puis avec la très jeune veuve du malheureux prince Gilles, la célèbre Françoise de Dinan. La maison de Laval avait d'ailleurs de vastes domaines en Bretagne, notamment les baronnies de Vitré et de la Roche-Bernard, les seigneuries de Bécherel et de Gaël-Montfort. Par sa seconde femme, Gui XIV était en outre baron de Châteaubriant, sire de Montafilant, du Guildo, etc. Ses richesses, sa puissance territoriale, sa proche parenté avec le duc faisaient de lui l'un des plus grands seigneurs de Bretagne.

Si les archives du château de Vitré s'étaient conservées jusqu'à nous, elles fourniraient de fréquentes mentions de Meschinot et de son rôle dans la maison de Laval. Malheureusement, il n'en reste que des bribes ; c'est un pur hasard qui a mis entre mes mains une liasse de pièces où il est question de notre poète.

Cette liasse concerne l'administration de la seigneurie de Marcillé¹, l'une des grandes châtellenies composant la baronnie de Vitré. Il y avait là, de toute antiquité, un château encore passablement fort au ^{xv}^e siècle et même assez important, parce qu'il était, avec la place de la Guerche, chargé de défendre un point vulnérable de la frontière bretonne. Pour le comte de Laval (Gui XIV), qui résidait habituellement à Vitré, mais qui allait souvent de son château de Vitré à celui de Châteaubriant, fréquemment même à la cour du duc de Bretagne, c'est-à-dire jusqu'à Nantes, Marcillé était un lieu d'étape très commode, parce que le comte trouvait là toute une administration relevant de lui : le capitaine du château, le châtelain ou receveur de la seigneurie, le sénéchal, l'alloué, le procureur de la juridiction, etc., tous empressés à exécuter ses ordres, préparer ses logements et lui rendre ce passage agréable. — Puis l'on mettait sans façon tous les « frais d'auberge » (car le château n'était guère habitable) à

1. Dit aujourd'hui Marcillé-Robert, commune du canton de la Guerche, arrondissement de Vitré, Ille-et-Vilaine.

la charge de la recette de Marcillé. Aussi, dans les comptes du receveur, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous, voit-on souvent le train princier du comte de Laval, — lui, sa femme et ses enfants, ses gentilshommes, ses veneurs, ses palefreniers, hommes, chiens, chevaux, — s'abattre tout à coup sur Marcillé, y faire une copieuse « disnée, » puis la couchée, et repartir le lendemain matin en laissant au pauvre châtelain le soin de payer la note.

En 1470 et 1471, par exemple, nous ne trouvons pas moins de huit ou dix de ces grandes *dînées* et *couchées* de la maison de Laval à Marcillé.

Le 12 juin 1470, le comte loge à Marcillé, venant de Vitré, « allant à Redon devers le duc ; » le 28 du même mois, il y couche, revenant de Redon et retournant à Vitré. — Le 22 août, le comte va encore de Vitré à Redon, où vont s'ouvrir les États de Bretagne, et il couche encore à Marcillé. — Un mois plus tard (26-27 septembre), il y passe avec toute sa famille, revenant de Châteaubriant à Vitré.

En 1471, « le vendredi 14^e jour de juign, partit Monseigneur le comte du chasteau de Vitré, allant à Nantes aux noces du duc, et gista (logea) ce soir à Marcillé. » Il s'agissait du mariage du duc François II avec Marguerite de Foix. Après ces fêtes, Gui XIV installa sa résidence à Châteaubriant, et, à diverses dates des mois de juillet et d'août, les divers membres de sa famille viennent l'y rejoindre, tous passant et couchant à Marcillé. — Enfin, dans les premiers jours d'octobre (2, 3, 4), toute la famille, tout le train seigneurial repasse en grande pompe à Marcillé, y dîne et y couche encore pour retourner à Vitré¹.

VIII.

Dans presque toutes ces étapes à Marcillé, le comte de Laval a parmi sa suite un gentilhomme du nom de Jean Meschinot, et il n'y a pas de doute possible, il s'agit bien de notre poète, car on lui donne à plusieurs reprises son titre de « seigneur des Mortiers. »

Toujours, dans ce train seigneurial vraiment princier, il est en place honorable et même en bel équipage, tantôt suivi de deux chevaux, tantôt de trois et même de quatre, ce qui prouve qu'il

1. Voir l'Appendice de notre première partie, n° II, ci-dessous, p. 135.

menait avec lui jusqu'à trois serviteurs à son usage. C'est surtout dans le voyage du 14 juin 1471, quand le comte de Laval allait à Nantes assister au second mariage du duc François II, que Gui XIV semble témoigner à Meschinot une considération toute particulière. Non seulement notre poète a dans cette chevauchée quatre coursiers à son service, mais il paraît qu'aucun de ces quatre n'était digne de le porter, car on envoie un exprès de Marcellé à Nantes en chercher un cinquième, sur lequel Meschinot, enfin monté à son gré, poursuit son voyage¹.

Le grand seigneur eut lieu en effet d'être fier de son poète : dans les fêtes de ce mariage, il joua un rôle principal. C'est lui qui, au nom de la Bretagne, adressa à la nouvelle duchesse le salut de bienvenue, et cela dans une très jolie ballade, l'une de ses meilleures pièces, que l'on n'a jamais citée nulle part et qui vaut cependant la peine d'être connue. La voici :

*Balade faicte pour la duchesse Margarite de Foix
quant elle vint en Bretagne*².

Riche pais, contrée très heureuse,
Amez de Dieu, ce voit-on clerement;
Duché sans pair, Bretagne plantureuse,
De noblesse trésor et parement,
Plus que jamais debvez joyeusement
User vos jours par raison et droiture;
Princesse avez, très noble créature
Et en vertus nompareille tenue,
Semblant des cieux estre la nourriture.
Benoïste soit sa joyeuse venue!

C'est la belle fleurette précieuse,
De trois couleurs ornée doucement,
Par le *blanc*, *vert* et *vermeil* lumineuse,
Et au milieu paroît l'*or* proprement :
Qui sont choses de grant entendement³.

1. Voir ci-dessous, p. 135-136.

2. Édition 1522, fol. 121 v^o et 122.

3. De haute signification. — Le poète donne dans cette strophe l'interprétation symbolique des couleurs de l'écusson de Marguerite, qui étaient or et

Vert, c'est grace de Dieu et de nature;
 D'innocence, chasteté nette et pure,
Blanc et vermeil ont l'enseigne obtenue;
 L'*or* dénote royalle géniture.
 Benoiste soit sa joyeuse venue !

De sens, d'honneur, de bonté amoureuse
 Est¹, tant que peut comprendre sentement.
 Maintien rassis, parole gracieuse,
 Amour, douceur et valeur tellement
 L'accompagnent, et vit tant sobrement
 Qu'elle ressemble à divine facture²
 Plus qu'humaine, — dont très bonne aventure
 A Bretagne est, Dieu mercy, advenue.
 Par quoi pouons dire sans couverture :
 Benoiste soit sa joyeuse venue !

Prince parfait, mettez sens, temps et cure
 A la chérir, tant qu'elle nous procure
 Le plus grant bien qui soit dessous la nue :
 C'est un beau filz. Lors dirons sans mesure :
 Benoiste soit sa joyeuse venue !

Cette poésie est pleine de grâce et de fraîcheur ; ce qui en fit surtout le succès en 1471, dans la brillante fête de Nantes, près de l'illustre et nombreux auditoire devant lequel Meschinot eut l'honneur d'adresser à la princesse cette touchante salutation, c'est le sentiment breton, l'amour de la Bretagne qui éclate dans ces vers et que d'ailleurs l'on retrouve souvent, sous diverses formes, dans les œuvres de notre poète.

Il avait un fils appelé comme lui Jean Meschinot. Il voulut profiter de la bienveillance que lui témoignait le comte de Laval pour procurer à ce fils un établissement avantageux, au service de ce grand et libéral seigneur. Comme, en cette année 1471, on redoutait avec raison une reprise des hostilités du roi Louis XI contre la Bretagne, il était urgent de mettre en bon état de défense le

gueules (or et vermeil), et de celles des supports de cet écusson, qui étaient blanc et vert.

1. C'est-à-dire : elle est amoureuse de sens, d'honneur, de bonté.

2. A une œuvre divine plutôt qu'à une œuvre humaine.

château de Marcillé et de donner à cette place un gardien sûr, actif et vaillant. Meschinot demanda ce poste pour son fils et l'obtint. — Dans les premiers mois de 1471 (en février et en mars), notre poète fut envoyé deux fois en mission à Marcillé par le comte de Laval¹; le but de ce double voyage, qui, en raison des circonstances, n'est pas explicitement indiqué dans les lettres du comte, c'était d'inspecter la place, d'en connaître les besoins, afin de pouvoir prêter à son fils, qui allait en être chargé, le secours de son expérience militaire. Presque aussitôt après cette mission, c'est-à-dire en avril 1471, le fils du poète fut nommé capitaine du château de Marcillé; il entra de suite en fonction et en action. Le 28 mai, il nomma un miseur ou comptable spécial pour les travaux qu'on allait faire dans la place, lui traça le programme de ces travaux, lui ordonna de s'y mettre de suite et de les pousser activement.

Pour commencer, il y avait à rétablir les ponts, relever beaucoup de brèches qui s'étaient faites dans les murs du baile ou basse-cour du château, réparer un peu partout les couvertures et les mâchicoulis, qui avaient beaucoup souffert; enfin il fallait achever l'une des tours, dite tour Saint-Jame, commencée depuis assez longtemps, mais qui n'avait pas été montée à une hauteur suffisante².

Ces travaux étaient poussés activement; Meschinot le fils les dirigeait de façon à s'en faire honneur, quand tout à coup lui survint une aventure qui pesa lourdement sur son avenir et remplit de troubles et d'ennuis, au moins pour quelques années, la vie de son père.

IX.

Le pis est que nous ne la connaissons pas bien, cette aventure; elle reste entourée pour nous d'obscurité.

1. Voir les pièces relatives à cette mission, en date des 30 janvier, 5 février, 11 et 28 mars 1471, ci-dessous, p. 136-137, Appendice, n° III et IV.

2. « Compte et dit André Le Moenne, receveur et miseur des deniers ordonnez pour la fortification du chasteau de Marcillé, avoir esté fait commandement par Jehan Meschinot, capitaine dudit chasteau, de faire faire le pont dormant d'iceluy chasteau, rediffier pluseurs brèches de murailles qui estoient ès murs et clostures de la basse court, reparer les avant murs (machicoulis) et hausser la tour Saint Jamme, autresfois encommencée, qui estoit trop basse... » (Compte d'André Le Moyne, miseur du château de Marcillé, de 1471 à 1474, art. 2, 14, 33; ms. de la bibl. de Vitré.)

Dans le pays de Ploërmel existait alors une famille noble, non peut-être d'une bien ancienne noblesse, certainement d'une très petite illustration, puisque son nom n'est parvenu à se glisser dans aucun des armoriaux de Bretagne. C'était la famille du Boisbrassu, ainsi appelée d'un petit fief de ce nom qu'elle tenait en la paroisse de Carentoir. Le seul homme notable de cette famille au xv^e siècle était Jean du Boisbrassu, qui avait été trésorier de l'infortuné prince Gilles de Bretagne mort en 1450, et qui vivait encore en 1472 et 1473¹.

Quelle circonstance rapprocha Jean du Boisbrassu de Jean Meschinot le fils? Nous l'ignorons. Quel motif les mit en querelle l'un contre l'autre et les irrita tellement qu'ils en vinrent à s'accabler l'un l'autre d'injures verbales? Nul ne le peut dire. Mais ces injures étaient certainement fort graves, et il semble que de ce combat de gueule Meschinot sortit le plus maltraité, car ce sont les Meschinot qui éprouvèrent les premiers le besoin d'invoquer contre leurs agresseurs l'aide de la justice et les ajournèrent en réparation d'injures devant le Conseil du duc. Je dis les Meschinot, car dès le principe le père joignit sa plainte à celle du fils et comparut comme son procureur. D'autre part, Pierre du Boisbrassu, fils de Jean, se joignit également à son père, et ce fut ainsi une sorte de partie carrée dans laquelle s'engagèrent l'une contre l'autre les deux familles. Notre poète, en portant sa plainte directement au Conseil du duc, avait sans doute espéré, comme gentilhomme de la garde, y trouver quelque faveur. Mais cet espoir fut trompé, et le Conseil renvoya les parties, pour être jugées au fond, devant Olivier du Breil, sénéchal de Ploërmel.

Pourquoi à Ploërmel? Sans doute à cause du domicile des Boisbrassu en Carentoir; quant à la querelle, elle s'était produite à Nantes, car à Nantes eut lieu l'enquête instituée par la justice pour « esclardir » les faits, fixer les responsabilités, savoir surtout qui avait commencé.

De part et d'autre on produisit des témoins; comme sans doute ces témoins ne manquèrent pas de se contredire, on assigna les parties à faire leurs déclarations en prêtant serment « sur les » reliques Mons^r saint Hervé et autres reliques estantes en

1. Sur les Boisbrassu, voir René Kerviler, *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, t. IV, p. 170. M. de Courcy, qui n'en avait point parlé dans les deux premières éditions de son *Nobiliaire de Bretagne*, les mentionne dans la troisième d'après M. Kerviler.

« l'église de Nantes; » on nomma des commissaires pour les faire jurer et pour ouïr leurs déclarations. De tout cela ne sortit aucune lumière; Olivier du Breil, le sénéchal de Ploërmel, ne voyant goutte dans la cause, s'abstenait de juger.

Pendant ces longues procédures, les langues de chaque côté continuaient d'aller, de percer, de déchirer cruellement leurs adversaires. Meschinot le poète ressentait douloureusement toutes ces attaques; il en redoutait le résultat pour sa tranquillité, pour sa considération, pour sa fortune et celle de son fils. Cela le décida à implorer la protection du duc dans une requête d'un style tout particulier, dont nous parlerons tout à l'heure et qui, en effet, détermina François II à intervenir, à appeler devant lui les parties et leur imposer le pardon, l'oubli réciproque de leurs injures, en un mot, une paix et un accord définitif conclu devant le Conseil ducal, le 9 février 1473¹.

C'est en effet, croyons-nous, à l'occasion de ce procès contre les Boisbrassu que Meschinot présenta à François II la pièce citée par les biographes sous le titre de *Supplication du Banni de liesse*. Comme le texte en a souvent été cité de travers, presque toujours mal interprété, il est utile d'en reproduire ici les principaux passages, avec quelques observations pour en déterminer le caractère, la portée et la signification.

X.

Voici d'abord le titre exact et le début de la pièce :

S'ENSUYT UNE SUPPLICATION QUE FIST LEDIT MESCHINOT AU DUC
DE BRETAGNE, SON SOUVERAIN SEIGNEUR².

Supplie très humblement vostre pouvre vassal, loyal subget et obéissant serviteur nommé *le Banni de liesse*, à présent demourant au diocèse d'Infortune, paroisse d'Affliction et voisin prouchain de Désespoir; exposant comme dès son jeune aage il a continuellement servi Messeigneurs voz predecesseurs les ducs JEHAN, FRANÇOIS, PIERRE, ARTUZ, dont Dieu ait les âmes! et que à vostre eureux advenement il vous a pleu de le retenir vostre domestique et commensal

1. Voir l'instrument officiel de cet accord, ci-dessous, p. 137-138, Appendice, n° V.

2. Meschinot, édition de 1522, fol. 105 v° à 107 v°.

serviteur, dont humblement vous rend graces, comme celui qui par ce moyen a esté et est du nombre de ceulx de vostre especialle sauvegarde et protection.

Le soin avec lequel les formes officielles des suppliques en justice sont ici observées (jusqu'à désigner le domicile du suppliant par diocèse et paroisse) induit à croire que, malgré son style littéraire, allégorique et fantaisiste, cette pièce fut destinée à figurer dans une véritable instance judiciaire.

L'auteur attribue à « son jeune aage » tout le temps qu'il a servi les ducs Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III. Si, comme on le doit croire, il naquit vers 1420 ou 1422, il avait, lors de la mort du dernier (en 1458), trente-six ou trente-huit ans, ce qui peut en effet être tenu pour les dernières limites du « jeune âge. »

Domestique et commensal serviteur marque seulement que l'auteur de la supplique faisait partie de la maison ducal, soit militaire soit civile. Et le soin avec lequel il insiste sur le droit que cette qualité lui donnait à la protection spéciale du duc montre tout le besoin qu'il en avait dans la circonstance. Il poursuit ainsi :

Ce néantmoins, un larron public, ennemi de Humanité, appellé Malheur, demourant de tout temps avec Fortune, accompagné d'une vieille maigre dessirée¹, laquelle est nommée Pouvreté, ont incessamment guerroyé et poursuy de près en toutes places ledit suppliant, tendans à sa totale destruction. A la fureur desquelz a tousjours jusques ci resisté par les bons support et ayde qu'il vous a pleu lui faire. — Et soit ainsi, mon souverain seigneur, que, combien que es temps passez celui Banni de liesse eust esté cruellement traicté et assailli par les dessus nommez Malheur et Pouvreté, à présent l'ont atteint, prins et lié de toutes parts, en manière que sans voz remede et secours il ne peut à leur malice resister; car, en conduisant leur cruelle inimitié, ont expolié ledit suppliant de cinquante ans et plus qu'il avoit reçuz de Dieu et de nature, privé de l'espérance de jamès pouvoir en recouvrer aucun d'iceux².

1. Déchirée.

2. Selon Goujet, ce passage signifierait « que Meschinot avoit alors plus de cinquante ans ou que depuis ce même nombre d'années il étoit attaché aux ducs « de Bretagne; car la manière dont il s'exprime peut recevoir ces deux sens » (*Bibl. française*, IX, p. 405). Le second sens attribué à ce passage est une pure

Ce passage est important pour fixer l'âge de Meschinot et la date de cette pièce; quand il l'écrivit, l'auteur avait un peu plus de cinquante ans, soit cinquante-un ou cinquante-deux. S'il est né, comme on le disait tout à l'heure, vers 1420, cela met la date de cette pièce en 1472, juste au plus vif du procès contre les Boisbrassu; plus de doute dès lors qu'elle n'ait été écrite, présentée au duc à l'occasion de cette affaire.

C'est immédiatement après ce passage que Meschinot fait allusion, sous le voile de l'allégorie, aux attaques et aux persécutions des Boisbrassu. Il se garde de les nommer, son style allégorique le lui interdit; il met tous leurs méfaits sur le compte de « Malheur et Pouvreté : »

Et en ce point (continue-t-il, c'est-à-dire en ce moment), comme serf ou esclave detiennent ledit Banni de liesse et, qui pis est, ont fait commandement à Fureur, Souci, Ennui et Douleur, leurs armuriers, de forger audit Banni un pesant harnoys, dont les estoffes ¹ sont d'acier de melancolie mixtionné d'aigreur.

Suit la description de ce « harnois, » c'est-à-dire de cette armure, dans laquelle les ennemis de Meschinot ont concentré tous les maux, tous les outrages dont ils veulent l'abreuver. Cette allégorie, qui dure plus d'une page, est tellement cherchée, torquée, fatigante, qu'il est inutile de la citer, on ne la lirait pas. J'y prendrai seulement quelques traits qui montrent bien le genre de persécutions dont Meschinot entend se plaindre et accuse ses adversaires.

Il se plaint du « courroux » de ses ennemis, de la fumée de leur « ire, » de leurs « *clameurs horribles*, » — allusion bien claire aux injures des Boisbrassu. Ils veulent, dit-il, le « tremper dans « un ruisseau de larmes coulant *par la vallée de vergogne* près « de sa dolente demeure, » — allusion aux calomnies semées contre lui et contre son fils. Ils prétendent le noyer sous une « *pluie de forcenneries et de controversités*, » allusion aux longueurs et aux chicanes du procès; — l'écraser sous une meule mise en branle par « *scandale*, ruine et confusion. » — « Et je crois bien, » dit-il enfin au duc, « que finalement ils tendent à oster

vision de Goujet; Meschinot ne fait aucune allusion au temps passé par lui auprès des ducs de Bretagne; il parle uniquement de son âge.

1. Les *étoffes* sont les matières dont est fait le *harnois* ou armure.

« au Banni de liesse (c'est-à-dire à Meschinot) *la puissance de vous servir* : ce que, mon souverain seigneur, vous plaise ne souffrir, car eux ni autres ne lui en sauroient oster le vouloir. »

Notre poète révèle ici ses craintes secrètes et l'évidente intention de ses ennemis, qui était, par les *clameurs*, la *vergogne*, le *scandale* du procès Boisbrassu, d'obliger le duc à expulser Meschinot de son service et de sa maison militaire.

Aussi supplie-t-il instamment le prince de ne point l'abandonner dans sa vieillesse, de lui continuer ses bienfaits jusqu'à la fin. Ce qu'il exprime comme il suit, dans un langage un peu apprêté qui n'est pas sans élégance :

Or ainsi est-il qu'une notable et reverente dame qu'on appelle Vieillesse, voyant la captivité en quoy Malheur et Pouvreté detiennent celui Banni de liesse, a proposé et désiré le delivrer de brief de leurs mains et luy tenir bonne et loyale compaignie jusqu'à la fin, moyennant vostre bonne grâce et aide : car autrement elle n'a puissance de pourvoir à ses nécessités ni le restituer en sa franchise.

On a généralement assez mal compris ce passage. La plupart des auteurs ont cru y voir la preuve que Meschinot était alors dans une vieillesse avancée, fort avancée même, selon quelques-uns. Or, il nous a dit plus haut qu'il avait un peu plus de cinquante ans; il ajoute ici, non pas que Vieillesse lui tient déjà compagnie, mais qu'elle se propose de le faire *de brief*, c'est-à-dire prochainement, ce qui prouve qu'elle ne le faisait pas encore. Et de fait, cinquante ans, c'est plutôt la fin de l'âge mûr que la vieillesse; tout au plus est-ce la vieillesse en proche perspective.

Puis le Banni de liesse, revenant à ses ennemis, dit au duc :

Qu'il vous plaise, mon souverain seigneur, commander à Honneur, procureur general de vos entreprises, s'adhérer avec ledit suppliant et conduire sa cause en manière que ses ennemis soient chassés et ne demeurent impunis, ni lui en cette immense destruction, attendu que ces excès lui ont esté faits sous votre sauvegarde et en vostre service.

Ici, en réalité, l'allégorie disparaît : Meschinot demande nettement au duc la condamnation des ennemis qui sont venus l'attaquer, l'insulter, le poursuivre, sous l'abri de la protection spéciale du prince dont il était couvert; nul doute qu'il ne s'agisse des Boisbrassu. Si François II n'alla pas aussi loin, du moins il

soutint et il releva Meschinot, en imposant silence à ses adversaires, en les forçant de le laisser en paix et enfin en exauçant pleinement la dernière demande du Banni de liesse, dont la *Supplication* se termine ainsi :

Et au sourplus, qu'il vous plaise, mon souverain seigneur, faire et ordonner tel estat au Banni de liesse qu'il puisse, en vous servant, le sourplus de ses briefz jours joyeusement accomplir. Ce faisant, de plus en plus s'efforcera de loyaument vous servir à sa puissance, priant à jamais Dieu qu'il luy plaise vous donner honneur, bonne vie et longue durée, avec tout ce que vostre noble cueur désire. Amen.

Cette supplication du Banni de liesse est donc l'un des documents les plus curieux de la biographie de Meschinot.

XI.

Selon la plupart des auteurs, notre poète serait mort dans un âge fort avancé, Colletet dit même, avec beaucoup d'assurance :

« J'apprends *de la lecture des œuvres de Meschinot* qu'il mourut fort vieil. »

J'ai lu toutes les œuvres de Meschinot, en vue particulièrement de vérifier cette assertion de Colletet : je n'y ai rien appris de semblable.

Meschinot parle deux fois de sa vieillesse.

Il en parle, nous venons de le voir, dans la *Supplication du Banni de liesse*, mais pour dire qu'il n'y est pas encore arrivé, que toutefois il compte à ce moment (en 1472) un peu plus de cinquante ans.

Mais le 36^e douzain des *Lunettes des princes* semble plus propre à justifier l'assertion de Colletet. Là, en effet, le poète se plaint qu'après avoir, quand il était jeune et ardent, servi les dames, tout ce qu'il en a rapporté,

...C'est vergongne,

Vieillesse aussi, rides, toux, boutz et rongne.

Et, dans le 84^e douzain, il dit : « Car *vieillesse* m'opresse. » Mais, la preuve qu'on ne doit pas prendre cette expression à la lettre, c'est qu'un peu plus haut (au 29^e douzain du même poème) il nous parle de sa jeunesse comme encore subsistante :

Je veille en pleurs, je dors en frénésie,

Il n'est chose qui ma douleur supporte :
 Pire est mon mal que n'est paralysie ;
Ma jeunesse est de tout bien dessaisie.

Triste et misérable jeunesse sans doute, mais, comme âge, le contraire de la vieillesse. Donc, tout ce qu'il veut dire, dans les deux autres passages (36^e et 84^e douzains), c'est que, malgré son âge peu avancé, il souffre déjà les maux et les infirmités de la vieillesse.

Il est facile d'ailleurs de savoir quel était son âge quand il composa les *Lunettes des princes*. Dans ce poème, il parle avec grand éloge et grande reconnaissance des ducs de Bretagne qu'il avait servis jusqu'à ce moment, c'est-à-dire des ducs Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III (mort le 26 décembre 1458), mais il s'arrête là. De François II, qu'il servit ensuite et qu'il loue aussi dans d'autres parties de ses œuvres, pas un mot. La cause de ce silence est évidente : c'est que le poème a été composé, tout au moins pour ce qui concerne la première partie, après la mort d'Arthur III et avant l'entrée de Meschinot au service de François II, c'est-à-dire en 1459 ou 1460, car les documents historiques par nous ci-dessus interrogés ne nous montrent pas Meschinot dans la maison militaire de François II avant 1461¹.

Tout à l'heure, en examinant la *Supplication du Banni de liesse*, nous avons vu que notre poète, en 1472, devait avoir un peu plus de cinquante ans, ce qui porte sa naissance de 1420 à 1422. Donc, en 1459, il avait de trente-sept à trente-neuf ans, ce qui est encore la jeunesse, ce qui justifie le 29^e douzain, ce qui prouve aussi que la vieillesse dont il se plaint aux 36^e et 84^e douzains, ce n'est point la vieillesse des années, mais celle des maladies, des infirmités précoces, qui peut atteindre tous les âges. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point quand nous parlerons des œuvres de Meschinot.

Bref, notre poète, né de 1420 à 1422, trépassé en 1491, est mort « vieil » sans doute, mais non pas « fort vieil, » comme dit Colletet, et il fut loin d'atteindre cette « extrême vieillesse » que lui donnent la plupart des auteurs.

Ajoutons que, outre son fils Jean dont nous avons parlé, Meschinot en avait au moins un autre, appelé Gilles, que nous voyons

1. Voir ci-dessus, p. 111.

figurer comme sieur des Mortiers dans divers actes de 1509 à 1517, — à moins que ce Gilles ne fût un petit-fils¹.

XII.

Nous pouvons maintenant, ce semble, tracer de la figure de Meschinot une esquisse plus exacte et un peu mieux arrêtée que ce qu'on nous a, à cet égard, donné jusqu'à ce jour.

Débarrassons-le d'abord de cette solennelle casaque de maître d'hôtel, à laquelle tous nos devanciers (sauf M. Trévédy) l'ont condamné à perpétuité, de sa naissance à sa mort, pour ainsi dire, tandis qu'il la porta uniquement les trois dernières années de sa vie et que, loin de constituer (comme on le prétend) sa carrière, son existence, cette charge ne fut pour lui qu'une retraite, un pis-aller.

Sa carrière, son existence, c'est la profession d'homme d'armes, la qualité d'écuyer du duc ou gentilhomme de la garde ducale, service qu'il remplit pendant près d'un demi-siècle (1442-1488); en lui, c'est l'élément permanent et essentiel. Le poète n'est qu'intermittent et accidentel.

On se plaît à nous le peindre comblé des libéralités des ducs de Bretagne et, s'il se plaint assez souvent de sa fortune, c'est, dit-on, « morosité fâcheuse ou insatiable cupidité². »

Sur ces prétendues largesses les documents historiques sont muets. Nous y voyons Meschinot, comme écuyer et ensuite comme gentilhomme de la garde du duc, toucher la pension réglementaire assignée à ce service et recevoir, au jour de l'an, des étrennes assez modestes, non à titre de faveur personnelle, mais comme un revenant-bon de sa charge³. Sa personne, grâce à

1. Voir l'Appendice de notre première partie, n° VI, ci-dessous, p. 138-140.

2. Levot, *Biographie bretonne*, t. II, p. 467.

3. Levot reproche à Meschinot de se contredire quand il se plaint de son sort, tout en avouant les libéralités reçues par lui des ducs de Bretagne. Ceci n'est pas très exact; notre poète vante beaucoup les cinq ducs qu'il a servis, mais sur leurs prétendues largesses envers lui je n'ai pu trouver qu'un seul vers, relatif à un seul de ces princes, le duc Pierre II, dont Meschinot (dans le 24^e douzain des *Lunettes des princes*) dit :

« A le servir me choysit et esleut
Et de ses biens largement me céda. »

Mais Pierre II ne régna que sept ans (1450-1457); cette période de libéralités ne fut pas longue et n'enrichit probablement guère notre poète, obligé à des

son esprit sans doute, semble avoir été agréable aux ducs de Bretagne, surtout à Pierre II et Arthur III, qui dans leurs voyages à la cour de France l'emmenaient volontiers avec eux¹. Mais, pour s'entretenir dans ces voyages et à la cour de Bretagne, très fastueuse alors, il lui en coûtait gros; gros aussi pour élever et entretenir sa famille. Sa pension de gentilhomme de la garde et son domaine des Mortiers n'y suffisant pas, il fut contraint pour y subvenir de s'attacher plus ou moins régulièrement, outre le service du duc, à celui de la maison de Laval : preuve que sa situation de fortune fut toujours étroite. Ses plaintes n'ont donc rien de bien étonnant; si on les trouve excessives, il faut songer que l'hyperbole fait partie intégrante du style poétique.

Doit-on appeler Meschinot, comme on l'a souvent fait, « le poète de la duchesse Anne? » Il faut, je crois, y regarder à deux fois. En le nommant son maître d'hôtel, elle récompensa en lui un dévoué serviteur de son père et de la Bretagne. Mais cette princesse, née le 25 janvier 1477, n'avait que quatorze ans à la mort de Meschinot, et, parmi les inquiétudes, les alarmes incessantes, tous les périls qui remplirent son règne en Bretagne (septembre 1488 à décembre 1491), elle ne pouvait avoir ni assez de loisir ni assez de calme d'esprit pour se plaire aux amusements littéraires.

En revanche, on pourrait à juste titre nommer Meschinot « le poète de Richemont, » car c'est le duc de Bretagne Arthur III, c'est-à-dire le connétable de Richemont, ce terrible homme de guerre, l'un des plus rudes de l'époque, qui le premier apprécia le talent de notre poète et le proclama publiquement par les encouragements, les applaudissements qu'il lui donna à Tours, en face de la cour de France, en 1457. Depuis lors jusqu'à sa mort, tout au moins jusqu'en 1487, Meschinot continua de « courtoiser la Muse; » nous en donnerons la preuve dans notre seconde partie, consacrée à l'étude de ses œuvres.

XIII.

Ses poésies ne furent imprimées que deux ans après sa mort; la première édition fut donnée à Nantes, en 1493, par l'impri-

dépenses relativement considérables par les voyages à la cour de France, dans lesquels ce même duc l'emmenait avec lui.

1. Voir ci-dessus, p. 107 et 108.

meur Étienne Larcher, qui en publia une seconde l'année suivante. Brunet, dans la dernière édition du *Manuel du libraire*, décrit vingt-deux éditions de Meschinot, sans parler de cette seconde, qu'il n'a pas connue, ni de quelques autres encore, qui doivent bien porter à trente le nombre total. Celle de 1539, probablement, n'est pas la dernière; car, comme je l'ai dit et comme nous allons le voir tout à l'heure, notre poète conserva sa gloire jusqu'à Malherbe.

Voici d'abord — sans parler de Clément Marot qu'on doit placer en tête, — voici, d'après le vieux Colletet, une liste de dix auteurs du xvi^e siècle qui tous chantent les louanges de Meschinot. Ce sont :

« Pierre Fabry, curé de Méray, qui, dans le deuxième livre de son *Grand art de plaine rhétorique*, rapporte plusieurs vers extraits tant de ballades que lais et virelais de Meschinot et les propose comme autant d'exemples et règles infaillibles de véritable poésie.

« Pierre du Val, dans son *Puy du souverain amour*, le met au nombre des bons poètes que la Renommée va trouver et entretenir dans les Champs-Élysées.

« Geoffroy Thory, de Bourges, dans son *Champ fleury*, parlant des meilleures productions de notre langue, dit que les *Lunettes des princes* sont bonnes pour le doux langage qui y est contenu. [Geofroi Tory, imprimeur, dessinateur et graveur renommé, né en 1480, mort en 1536.]

« Étienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, le met au rang de ces hommes renommés par leurs œuvres qui précédèrent l'avènement du roi François I^{er}. [Pasquier, né à Paris en 1529, mort en 1615.]

« Georges Draude et Philibert Mareschal ne l'ont pas oublié dans leur *Catalogue des auteurs françois*. [G. Draud, bibliographe et ministre protestant, né à Dauernheim (Hesse) en 1573, mort en 1634.]

« Guillaume Crétin le met encore au nombre des bons esprits qu'il sollicite d'honorer la mémoire d'Oliergon, trésorier de Saint-Martin de Tours :

Simon Greban, qui fustes du mestier,
Que n'avez-vous laissé pour heritier
Un *Meschinot*, un Milet, un Nesson ?

[Guill. Crestin, né à Paris en ..., mort en 1525.]

« Ce qui depuis fut imité par Thamot, avocat du Mans, dans une de ses « épistres en ryme, » comme je l'ai observé dans la *Vie de Pierre Nesson*.

« Charles Fontaine, dans son *Quintil censeur*, faisant l'apologie des vieux poètes que Joachim du Bellay avait blâmés, porte bien haut la gloire de Meschinot et des autres, disant « qu'ils « n'avoient pas moins bien écrit ni dit de moindres choses que « les nouveaux, » et en un endroit il dit que Meschinot, Molinet, Crétin et Marot sont « des personnages tels que tout le monde les « congnoist. » [Charles Fontaine, élève et ami de Marot, né à Paris en 1515, mort en 1589.]

« Et, depuis peu, Pierre de Saint-Romuald, dans les additions de son *Thresor chronologique et historique*, dit que Jean Meschinot, gentilhomme breton, « prenoit pour sa devise *Banny* « *de liesse*¹. »

Goujet ajoute à cette liste deux noms : Jean Bouchet (né à Poitiers en 1476, mort en 1555) et Pierre Grognet (né à Touci près Auxerre, mort vers 1540) :

« Jean Bouchet, dit-il, qui estimoit les *Lunettes des princes*, « en parle ainsi dans son *Temple de bonne Renommée*, « fol. 62 :

Si vous lisez des Princes les *Lunettes*,
Vous n'y verrez que matières très nettes
Pour acquérir les vertus cardinales,
Semblablement les trois théologiques.

« Pierre Grognet n'en parle pas moins avantageusement dans « la Notice des poètes de son temps². »

La Croix du Maine (né au Mans en 1542, mort en 1592) et Du Verdier (né à Montbrison en 1544, mort en 1600) le mentionnent honorablement dans leurs *Bibliothèques françoises*.

Enfin, dans ses *Contes d'Eutrapel*, publiés en 1585, Noël du Fail, grand amateur de vieilles lettres et de vieux proverbes, en cite plusieurs tirés de Meschinot :

« Mais, comme disoit Meschinot, poète breton, *après le* « *beau temps vient la pluie, après la pluie vient le beau* « *temps. Je m'attends, d'ici à cent ans, être aussi riche que* « *le roi.* »

1. Extrait de la *Vie de Jean Meschinot* par Colletet, publiée par M. Olivier de Gourcuff (Vannes, Lafolye, 1890), p. 13-14.

2. Goujet, *Bibl. françoise*, t. IX, p. 141.

Et ailleurs : « Je m'allongois, rechignois, frappois la terre
« du pied, dansant, escrimant et disant comme Meschinot, ancien
« poète nantois :

« Il n'est nulles laides amours,
Pour un plaisir mille doulours¹. »

Donc, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, la renommée de Meschinot se soutint et demeura populaire. Nous allons rechercher maintenant si ses œuvres pouvaient mériter ou tout au moins expliquer ce succès.

ARTHUR DE LA BORDERIE,
Membre de l'Institut.

APPENDICE.

I.

*Aveu de la terre des Mortiers rendu au sire de Clisson
par Guillaume Meschinot².*

(1454, n. st., 6 mars.)

De vous, mon très redouté et puissant seigneur Mons^r le conte d'Estampes, de Clignon et de l'Espine Gaudin, je Guillaume Meschinot congnoës et confesse estre vostre homme et de vous tenir noblement, à foy et à rachat et à devoir de chambelenage quant le cas y advient, les choses qui ensuivent, à cause de vostre seigneurie et chastellenie de Clignon :

4. C'est assavoir, mon hostel, manoir et herbregement des Mortiers Guibort, ò ses appartenances, tant mesons, courtils, vignes, prez, bois, garanne, mestairie, sausais, pastures, clostures, terres arables et non arables : sisses celles choses en la parroesse de Monnières, entre les terres, bois et demaine de la Cormeraye, ung russeau

1. Noël du Fail, *Contes et discours d'Eutrapel*, ch. xvii et xxviii, édit. de 1585, fol. 89 et 156 v^o.

2. Arch. de la Loire-Inférieure, Titres du château de Nantes, G. C. 16, ancien inventaire; aujourd'hui liasse cotée E 217. Communiqué par M. René Blanchard. Voir ci-dessus, p. 104 et 114.

entre deux venant des tieulières de Coursay au pas Brenart, d'un cousté, et d'aultre, les terres et sanssives que tiennent Nicollas Huet et ses consors, rendant des Mortiers Micheau Macé et ses consors aux terres de Coursay, devers les landes de Mayden¹, et d'un bout ès bois et pastiz dudit Micheau Macé et sesd. consors. Sur lesquelles choses je vous doy, par chascun an, de rente, dix neuff solz trois deniers, savoir, au terme de My aoust seze s. trois d., et à la Chan-deleur troys s.

2. Item, sur l'obligacion desd. choses est deu, chascun an, de rente, à Guillaume de Saint Gille, à cause de la court siise en la parroesse de la Haye, huit livres mon. ès termes de Nostre Dame de mars et de Nostre Dame de septembre, par moitié.

3. Item, à Picorit, chascun an, de rente soixante et quinze solz ès termes de Noël et de Méaoust, par moitié.

4. Item, tiens de vous, et que me devient chascun an, de rente, les personnes qui ensuivent, c'est assavoir : Jehan Pineau, sur la terre et tenement du Chesne, en la parroesse de Saint Yllaïre du Bois, que il tient de moy, à huyt sextiers de seille, mesure de Cliçon, au terme de la Méaoust, et vint et cinq solz, quatre chappons; savoir, à la Méaoust quinze s. et à Noël dix s., et lesd. quatre chappons à la Toussaint.

5. Item, que me devient Perrin et François les Doillars, sur leur tenue de Beaulen en lad. parroesse de Saint Yllaïre, quarante et cinq solz, six chappons et quatre oaes, savoir, à la Toussaint trante s. quatre oaes, et à Noël quinze s., seix chappons.

6. Item, que me devient (*sic*) chascun an de rente Perin Garnier sur la Grossière, que souloit autrefois tenir ung nommé Bormaleau, en la parroesse de Saint Lumine, au terme de Méaoust, ung sextier seille, une myne d'avoyne grosse, dicte mesure, et douze deniers.

7. Item, que me doit chascun an de rente Jehan Baudy, sur son tenement de la Noë, en la parroesse de Saint Lumine, au terme de Pasques, et que souloit tenir Macé Villaine...².

8. Item, que me devient chascun an de rente Jehan Boutin et Jehan Pertus, sur une petite sansive sisse à la Goubretière, près l'ostel dud.

1. *Sic*. Maydon, aujourd'hui Maidon ou Maisdon, commune du canton d'Aigrefeuille, arrondissement de Nantes, Loire-Inférieure. Sur les noms de lieux que contient cette pièce, voir ci-dessus, p. 114-116.

2. *Sic*. L'objet de la rente n'est point exprimé, peut-être parce qu'elle n'était plus payée.

Boutin, en la paroisse de Gorges, au terme de Toussains, cinq solz, ung chappon.

Et plus n'en tien, et en doy à mond. seign^r obeissance comme homme doit à son seigneur. Tesmoing mon propre seau et signe manuel, le seixiesme jour de mars, l'an mil CCCC cinquante.

(Signé) G. MESCHINOT, voir est (avec paraphe).

(Original jadis scellé en cire rouge sur simple queue.)

II.

Passages de Jean Meschinot à Marcillé en compagnie du comte de Laval¹.

(1470, 28 juin, à 1471, 4 octobre.)

— Jeudi 28 juin 1470. Mons^r² disner à Marcillé, venant de Redon vers le duc :

A dom Ernaud... disnée de *ij chevaulx à Meschinot*...³.

— Jeudi 27 sept. 1470. Mons^r, Madame, M^r de Montfort, Pierre Mons^r et M^r de Montaffilant⁴, à Marcillé disner, et giste à Vitré :

A dom Eon Ernault, soupée et disnée de *ij chevaulx à Meschinot* et *ij sourcrois*, *iiij s. x d.*⁵.

— Vendredi 14^e jour de juign l'an 1471, partit Monseigneur du chasteau de Vitré, allant à Nantes aux nopces du duc, et giste ce soir à Marcillé :

A l'oste, soupée et disnée du landemain de *xxx chevaulx*, savoir, Mons^r *ij*, le chariot *vj*, Renoul, Branchu, Roncin, Olivier Perier *iiij*, maistre Guillaume de la Valée *ij*, Seigné *iiij*, *Du Breil et Meschinot des Mortiers* *iiij*, Acigné *iiij*, Christofle de Beaufort, Ponthalouart *iiij*, *L s.*

A Jehan Chotart, *ij chevaulx à Meschinot*, *iiij s.*

A Guillaume Alair, qui ala à Nantes querir *ung cheval de loage audit Goucet*, *baillé audit Meschinot des Mortiers* du commandement de Mons^r, *xx d.*; pour loage dud. cheval, *v s.* — Somme, *vj s. viii d.*

1. Voir ci-dessus, p. 118, 119.

2. Mons^r ou Monseigneur, c'est le comte de Laval, baron de Vitré.

3. Collection A. de la Borderie, *Garants du compte de Mathurin Dauvergne, châtelain de Marcillé en 1470-1471*, n° 5, art. 14.

4. Mons^r, Madame, c'est le comte et la comtesse de Laval (Françoise de Dinan); les trois autres sont leurs enfants.

5. *Garants de Mathurin Dauvergne*, n° 11, art. 40.

A Olivier Goucet, *pour avoir logé Meschinot, s^r des Mortiers*, et Du Breil, xx d.¹.

— Mercredi 2 octobre 1474. Mons^r, Madame, M^r de Montaffilant et François Mons^r partirent de Chateaubrient alans à Vitré et vindrent au giste au Taill² :

A Pierre Morel, soupée de *ij (chevaux)* à Meschinot, ij s. vj d.

— Jeudi 3 octobre 1474, les mêmes au Taill, pour tout le jour à la Rigaudière et le tinel au Taill :

A Pierre Morel, disnée et soupée de *ij (chevaux)* à Meschinot, iij s. iij d.

— Vendredi 4 octobre 1474, les mêmes venans du Teill ce jour disner à Bays, et giste à Vitré :

Aux hostes, disnée de lxxvj chevaux, savoir : Mons^r iij, Madame v, le queurre v, M^r de Montaffilant iij, François Mons^r i, 1^e haquenée à Pierre Mons^r..., Meschinot ij, etc. — Ensemble, xxxvj s. iij d.³.

III.

Mission de Jean Meschinot à Marcillé⁴.

(1474, n. st., 30 janvier et 3 février.)

Le conte de Laval, etc. Mathelin Dauvergne, nostre chastelain de Marcillé : nous envoions par delà *Jehan Meschinot* pour aucunes choses. Si vous mandons poier et acquiter son deffroy durant qu'il y sera. Et par sa relacion sa mise vous vaudra garent, et vous sera alouée à voz comptes. Donnè à Vitré, le penultime jour de janvier, l'an mil IIII^e soixante dix.

(Signé) GUY DE LAVAL.

(Et plus bas) Y. ROGIER.

[Au dos⁵ :] Je *Jehan Meschinot* suys confessant avoir esté seix jours aud. lieu de Marcillé, et a poié Mathurin Dauvergne, chastelain dud. lieu, pour mon deffroy et de mes chevalx, pour lesd. seix jours,

1. *Garants de Mathurin Dauvergne*, n^o 40, art. 6, 8, 13 et 14.

2. Aujourd'hui le Teil, commune du canton de Retiers, arrondissement de Vitré, Ille-et-Vilaine. Le Teil n'est pas loin de Marcillé. Bais, où le comte de Laval dina le lendemain, est aujourd'hui commune du canton de la Guerche, arrondissement de Vitré.

3. *Garants de Mathurin Dauvergne*, n^o 45, art. 13, 26, 48.

4. *Garants de Mathurin Dauvergne*, n^o 23. Voir ci-dessus, p. 121.

5. Autographe de Meschinot.

la somme de cinquante et quatre soubz v d. moñ. Et ge ce certiffie estre vroy, tesmoin ceste relacion signée de mon signe manuel. Ce fut le cinquiesme jour de febvrier, l'an mil III^e saexante et diz.

(Signé) JHN MESCHINOT.

(Original, papier.)

IV.

Autre mission du même au même lieu¹.

(1474, n. st., 11 et 28 mars.)

Le conte de Laval, etc. Mathurin Dauvergne, nostre chastellain de Marcillé, nous envoyons *Jehan Meschinot* par delà pour auchunes choses que avons à besongner. Pour ce vous mandons le deffroyer durant qu'il sera par delà. Et par sa relacion il vous sera aloué à vostre prochain conte. Dieu soit garde de vous. Escript à Vitré, ce x^e jour [de] mars, l'an mill III^e LXX.

(Signé) GUY DE LAVAL.

[*Au dos² :*] *Jehan Michinot* (sic) confesse avoir despencé chiers Guillaume Goucet, à ce lieu de Marcillé, par vertu du mandement de l'autre part contenu, tant pour despence de bouche que de chevaulx, la somme de seix livres sept sols seix deniers, quelle despence ay faicte dempuix le onziesme jour de mars, l'an mil III^e saexante et dix, jusques au vignt et ouytiesme jour dudit moys, tesmoin ceste relacion signée de mon signe, led. vignt et ouytiesme jour dud. moys, l'an mil III^e LXX.

(Signé) JHN MESCHINOT.

(Original, papier.)

V.

Lettres de François II, duc de Bretagne, éteignant, sur l'accord des parties, une poursuite pour injures verbales intentée par Meschinot père et fils contre Jean et Pierre du Boisbrassu³.

(1473, n. st., 9 février.)

François, par la grâce de Dieu duc de Bretagne, conte de Mont-

1. *Garants de Mathurin Dauvergne*, n° 24. Voir ci-dessus, p. 121.

2. Autographe de Meschinot.

3. Arch. de la Loire-Inférieure, liasse E 667, Titres de familles, au mot *Boisbrassu*. Communiqué par M. René Blanchard. Voir ci-dessus, p. 122-123.

fort, de Richemont, d'Estampes et de Vertuz, savoir faisons que, au jour d'uy, davant nous et nostre Conseil se sont comparuz nostre bien amé et féal escuier Jehan Meschinot, seigneur des Mortiers, en son nom et comme procureur general (comme apparut par lettres) de Jehan Meschinot son filz, d'une partie, et maistre Pierre du Boaisbrassu, ou nom et comme general procureur, du jour d'uy prouvé par lettres, de nostre bien amé et féal escuier Jehan du Boaisbrassu son père, d'autre part. Quelles parties et chascune, et esd. noms, ont cognu avoir ahuy davant nous et nostred. Conseil ajournement, à l'enortacion desd. Mechinotz. Ce cognu, ilz ont voulu et consenti d'icelui ajournement se aller délivrer davant nostre bien amé et féal conseilier maistre Olivier du Breil, nostre seneschal de Ploërmel, durant les plez generaulx dud. lieu, et de leur consentement avons commis et commectons nostred. conseilier pour cognoestre et desirer (*sic*) led. ajournement ainsi que de raison appartendra, et à touz autres juges en avons interdite et interdissons toute cognoissance et decision. Et dempuix, pour ce que a esté cognu dud. Meschinot, sgr des Mortiers, et dud. mestre Pierre du Boaisbrassu, oud. nom, que entr'eulx, davant nous et nostred. Conseil, y avoit eu cleins croiez ou debat de certaines injures verballes, qui estoient uncores indiscus, et en partie desqueulx cleins y avoit eu serment appointé sur les reliques Mons^r saint Hervé et autres reliques estantes en l'église de Nantes, et commissaires baillez pour le voir faire et esclardiz, et en autres cleins y avoint lesd. parties pourceu et tesmoigis presentez et jurez. Ce cognu, icelles parties et chascune, et oud. nom, se sont departiz desd. cleins, et ont remis et pardonné l'une à l'autre lesd. injures et s'entre sont quieté à causes d'icelles injures, et par tant les en avons jugé et quieté. Donné en nostre ville de Nantes, le neuf-fiesme jour de février, l'an mil IIII^e soixante doze.

Par le duc, à la relacion de son Conseil.

(Signé) LELACEURS.

(Expédition originale sur parchemin n'ayant pas été scellée.)

VI.

Extraits d'actes concernant Gilles Meschinot, seigneur des Mortiers.

Un fait encore qui s'oppose à ce que, dans l'épithaphe de Jean Meschinot (ci-dessus, p. 102), on interprète la date de la mort

par le 12 septembre 1509 et qui oblige dès lors à y voir le 12 septembre 1491, c'est qu'un acte du 4 mars 1509 mentionne l'existence à cette date d'un « seigneur des Mortiers » qui n'est plus notre poète et s'appelle Gilles Meschinot.

Ce Gilles était probablement un frère du Jean Meschinot, fils de notre poète, qui s'était pris d'« injures verbales, » en 1473, avec Du Boisbrassu (ci-dessus, p. 122); il pouvait aussi, à la rigueur, être un fils de ce Jean.

Ce Gilles est mentionné dans plusieurs actes de 1509 à 1517, dont nous allons donner des extraits, et il est, par conséquent, le « *Meschinot, seigneur des Mortiers*, » qui, avec beaucoup d'autres officiers de la maison de la reine-duchesse Anne de Bretagne, fit cortège, le 19 mars 1514, autour du cœur de cette princesse, quand on alla le déposer sous une chapelle ardente dans l'église des Pères Carmes de Nantes¹.

Voici, par extrait, les actes à notre connaissance où il est question de ce personnage² :

1509 (n. st.), 4 mars. — Par nostre court de Nantes, en droit a esté present devant nous *messire Gilles Meschinot, escuyer, seigneur des Mortiers* et l'Abbaye, lequel confessa avoir vendu à Jehan Labart, marchand, demourant en ceste ville de Nantes près les Changes..., c soulz de rente, que led. s^r des Mortiers dit que luy doyt par chascun an Artur Legat sur la maison en laquelle il est à present demourant..., syse en la paroisse Saincte Croez, rue de la Barderie... Lad. vente faicte pour c livres monnoie de Bretagne, de laquelle somme s'est led. Meschinot tenu bien poyé. Fait en ceste ville de Nantes, le quart jour de mars mille cinq cent ouict. (Archives de la Loire-Inférieure, série H, liasse 438.)

1540 (n. st.), 44 janvier. — En nostre cour de Nantes, Artur Legat, notaire de nostredicte court... a esté cognoessant que il doyt à Jehan Labart, marchand, cause ayant de *messire Gilles Meschinot, chevalier, seig^r des Mortiers*, à ce present et acceptant... c soulz de rente sur sa maison rue de la Barderie etc... Grée en ceste ville de Nantes, ou jardin du priouré de Saincte Croez, le xiiii^e jour de janvier mil cinq cent neuff. (Archives de la Loire-Inférieure, H 438.)

1. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 837.

2. Tous ces actes nous ont été communiqués avec grande obligeance par M. Arthur de Lisle du Dreneuc. Voir ci-dessus, p. 128-129.

1545 (n. st.), 10 janvier. — Sachent touz que par nostre court de Nantes en droit ont esté presens nobles gens *messire Gilles Meschinot, chevalier, seig^r du Mortier Guybourg*, François Goheau, s^r de Saint Aignen, et chascun... et par ces presentes confessent avoir vendu... à maistre Mathurin Perthuys, prebstre, le nombre de xx livres monnoye par chascun an, sur l'ipothecque de tous et chascun les biens meubles et heritaiges desd. vendeurs. Faict et passé le x^e janvier mil cinq cent quatorze. (Archives de la Loire-Inférieure, G 458.)

1547 (n. st.), 31 janvier. — Dernier jour dud. mois fut baptizé Bertran, filz de Georges Dupas et Jehanne, sa femme; parains Bertran de Tours et *Gilles Meschinot, chevalier, seig^r des Mortiers*; marraine Jehanne Giron, femme de maistre François Gabart. (Archives municipales de Nantes, registres paroissiaux de Sainte-Croix.)

(A suivre.)



DATE DE LA MORT

DE

NICOLAS DE LIRE

Tous les érudits qui s'occupent du moyen âge connaissent le célèbre théologien appelé Nicolas de Lire, l'auteur des *Postillæ perpetuæ in universa Biblia*, dont les œuvres furent imprimées tant de fois à la fin du ^{xv}^e et au commencement du ^{xvi}^e siècle. Si on ne connaît pas exactement la date de sa naissance, on croyait au moins être sûr de la date de sa mort et du lieu qui lui donna le jour, puisque, disait-on, une épitaphe en vers, faite par ses contemporains et gravée en lettres d'or sur une table de marbre placée dans le couvent des Grands-Cordeliers de Paris, où il était mort, fournissait à ce sujet tous les renseignements désirables. Une autre épitaphe, mais celle-ci faite seulement en 1631 par frère Doles, gardien du couvent, reproduisait également la date donnée par la première, c'est-à-dire le 23 octobre 1340. On peut consulter à ce sujet : Wadding, *Annales minorum*, t. III, p. 468 et 469 ; le même, *Scriptores Ordinis minorum*, p. 265 à 267 ; Du Boulay, *Histoire de l'Université de Paris*, t. IV, p. 976, et Piganiol de la Force, *Description historique de la ville de Paris*, éd. de 1765, t. VII, p. 38 à 42 ; ces auteurs rapportent l'une ou l'autre de ces inscriptions, ou même toutes les deux, et s'appuient sur elles pour fixer la date de la mort de Nicolas de Lire et son lieu d'origine, Lire près d'Évreux en Normandie.

Quelques rares auteurs, comme dom Félibien, dans son *Histoire de la ville de Paris* (t. I, p. 286), et un certain Rodolphus Willotus, cité par Wadding (*Annales minorum*, t. III, p. 469), s'appuyant sur je ne sais quel document (car dom Félibien ne donne pas de référence), assignaient l'année 1349 comme

date de la mort de ce personnage. Leur opinion, rejetée par les écrivains que j'ai cités, semble avoir été tout à fait abandonnée depuis. En effet, les Biographies Michaud et Didot, dans l'article qu'elles lui consacrent, l'abbé Ulysse Chevalier, dans sa *Bio-bibliographie*, M. Hauréau, dont la science fait autorité en ces matières, dans ses *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (t. III, p. 4), répètent que Nicolas de Lire est mort en 1340. Et cependant, malgré les épitaphes qui semblent être des témoins irrécusables (au moins la première), cette date est fausse, et c'est la seconde, celle de 1349, qui paraît bien être la vraie. La preuve m'en est fournie par une mention des *Journaux du Trésor* à la date du 20 juillet 1349, et qui porte dans l'édition que je prépare le n° 2031. La voici en entier :

Galterus de Cantulupi, provisor garnisionum vinorum Regis, pro denariis per ejus litteram recognitoriam datam vi^a hujus mensis receptis, pro emendo unam caudam vini Belnensis, donandam fratri Nicholao de Lyra, ordinis Fratrum Minorum, magistro in theologia, de precepto domine Regine, 24 l. 4 s. p., compl. per fratrem Galterum de Pavillionibus ut supra, super dictum Galterum in partibus suis.

Je crois qu'après cela il ne peut subsister aucun doute, car ce Nicolas de Lire, de l'ordre des Frères Mineurs et maître en théologie, ne saurait être que le célèbre auteur des *Postilles*. Il ne mourut donc qu'après le 6 juillet 1349, puisqu'à cette date il reçoit un tonneau de vin de la reine, et même après le 20 de ce mois, puisque alors on ne le signale pas comme défunt. Il est donc bien probable que l'année 1349, donnée par dom Félibien, est celle de sa mort.

Mais, après cette constatation, surgissent de nouvelles difficultés. Pendant longtemps, différents pays se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à ce théologien; les uns voulaient qu'il fût Flamand, d'autres Anglais, d'autres Français, car le nom de Lire est porté par différentes villes situées dans ces contrées. Ce n'est même qu'assez tard qu'on lui assigna comme lieu d'origine Lire, petit bourg situé près d'Évreux. Et sur quoi semble-t-on particulièrement s'appuyer pour répondre aux objections de ceux qui en faisaient un Flamand ou un Anglais? sur l'épitaphe que j'ai signalée. Or, sans vouloir prendre parti pour les tenants d'un pays ou d'un autre, si cette inscription donne pour sa mort une

date erronée, peut-elle offrir plus de garantie au sujet de la ville qui fut son berceau? Je vais même plus loin, et, si j'examine bien ces vers faits en l'honneur de Nicolas de Lire, je soupçonne fortement qu'ils furent composés par quelque partisan de l'origine française, afin de donner de cette manière un argument à l'appui de cette opinion. Le distique suivant :

Lyra brevis vicus, Normanna in gente celebris

Prima mihi vitæ janua, sorsque fuit,

me semble n'insister sur ce lieu d'origine et le désigner avec tant d'exactitude que pour répondre à quelque objection que l'on aurait pu présenter. Bien peu d'épithètes, je crois, offrent un tel caractère de précision au moyen âge. Aussi, sans vouloir dépouiller Lire de l'honneur qui lui est attribué, je mettrai seulement en doute le témoignage que l'on invoque, et je crois que les futurs historiens de Nicolas de Lire feront bien de chercher ailleurs des preuves plus solides pouvant permettre d'affirmer qu'il est bien de Lire en Normandie, plutôt que de toute autre localité portant le même nom.

J. VIARD.



ANDRÉ RÉVILLE

(1867-1894).

André Réville, agrégé d'histoire, archiviste paléographe, professeur à l'Enseignement populaire supérieur de Paris, est mort à Neuville, près de Dieppe, le 22 juillet 1894, d'un mal foudroyant qui l'a emporté en trois jours.

Il était né en Hollande, à Rotterdam, de parents français¹, le 28 janvier 1867. Sa famille revint en France quelques années après, et il commença ses études au collège de Dieppe. Il était de saine et vigoureuse constitution ; on ne lui avait pas fait aimer seulement les livres, mais le grand air, la mer, les exercices physiques. A treize ans, il entra au lycée Henri IV, à Paris, et y termina son instruction secondaire. De ces premières études d'André Réville, je veux retenir ici et la constance de son labeur, récompensée par d'innombrables succès, et la solidité de sa culture littéraire, — il écrivait le latin avec une correction et une aisance peu fréquentes aujourd'hui, — et surtout le goût qu'il manifestait pour les sciences exactes : il eut dans presque toutes les classes un prix de mathématiques. Son esprit précis trouvait un vif plaisir dans la démonstration des vérités absolues de la géométrie. Dès ce moment, cependant, et bien avant qu'il fût temps pour lui de choisir une carrière, il avait résolu de se consacrer à l'histoire, qu'il voyait cultiver avec éclat dans sa famille même. Mais quelle voie choisirait-il ? Ses professeurs le poussaient sur la route de l'École normale et s'efforçaient de lui démontrer que hors de là il n'était point de salut. André Réville cependant ne se laissa pas convaincre. Il accomplit un acte d'indépendance très rare alors, au moins à Paris, parmi ceux qui voulaient suivre la carrière universitaire : il ne se présenta point à l'École normale.

1. Son père, aujourd'hui professeur au Collège de France, était pasteur de l'Église réformée française de cette ville.

En même temps qu'il préparait à la Sorbonne la licence et l'agrégation, il entra à l'École des chartes en 1886, et il y faisait de fortes études, qui eussent été plus brillantes encore s'il avait pu y consacrer tout son temps. À l'École des Hautes-Études, il fut un des élèves les plus assidus de M. Bémont. Ces travaux multiples ne le rebutaient pas un instant, n'altéraient jamais la sérénité de son humeur. Parmi les archivistes de la promotion 1890, qui ne se souvient de l'excellent camarade qu'était André Réville, si affable, si discret, et, à l'occasion, de si bon conseil ?

André Réville soutint sa thèse pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe en janvier 1890. Elle avait pour sujet un épisode important de l'histoire sociale de l'Angleterre. C'était une *Étude sur le soulèvement des paysans d'Angleterre sous Richard II en 1381; la révolte dans les comtés de Hertford, Suffolk et Norfolk*. Il avait fait deux voyages à Londres pour en recueillir les matériaux. Mais le temps lui avait manqué pour mettre en œuvre à sa propre satisfaction tous les éléments qu'il avait amassés au cours de ses recherches. Néanmoins il fut classé dans un bon rang. Il sortit troisième de l'École¹ et la même année fut reçu second à l'agrégation d'histoire. Son apprentissage scientifique était terminé. Il en garda un bon souvenir. Il se sentait les reins solides et parlait avec confiance de l'œuvre qu'il voulait entreprendre. Il obtint une bourse de voyage et séjourna pendant l'année 1890-1891 en Angleterre pour reprendre jusque dans ses fondations le travail qu'il avait fait sur la rébellion de 1381 et le transformer en thèse de doctorat ès lettres. Sa tâche le passionnait. Il se sentait déjà attiré vers l'histoire économique et sociale : décrire la condition des classes laborieuses dans les anciens âges, leurs croyances, leurs espoirs et leurs révoltes, lui paraissait à juste titre un travail plein d'intérêt et d'utilité. D'autre part, il étudiait depuis longtemps avec un goût particulier le passé de l'Angleterre. Si français qu'il fût par ses sentiments et la générosité de son cœur, il aimait et admirait les Anglais, leur sang-froid, leur énergie, leur joie de vivre et d'agir. Pendant son séjour à Londres, il prenait plaisir, le dimanche, à gagner les pelouses lointaines de Victoria-Park, pour entendre discourir les orateurs socialistes ; il notait avec curiosité les progrès que l'idée démocratique a faits outre-Manche depuis l'année où Taine écrivit son

1. Les trois premiers de cette promotion étaient à peu près *ex æquo*.

livre sur l'Angleterre; et puis il aimait à retrouver, parmi ces hommes à la face enluminée qui écoutaient les démagogues, la même tranquillité, la même tolérance, le même profond respect de la liberté qu'il voyait pratiquer par les *gentlemen*. Accueilli affablement par nombre de notabilités scientifiques, il put en effet connaître et apprécier à sa valeur la haute société anglaise. Après avoir terminé ses recherches au British Museum et au Record Office, il passa une partie de l'été de 1891 à Oxford et à Cambridge. Il y fit de bonne besogne, et notamment découvrit une série de sermons du xiv^e siècle qui jettent un jour singulier sur les aspirations sociales de ce temps. Il quitta l'Angleterre sans avoir terminé des recherches qu'il ne devait jamais reprendre.

De puissants intérêts l'appelaient à Paris. Il avait appris que la Commission d'enseignement du Conseil municipal voulait créer une nouvelle chaire dans l'Enseignement populaire supérieur; il s'agissait d'une chaire d'histoire du travail. Aucun enseignement ne pouvait mieux plaire à André Réville. Sa candidature réussit, et il inaugura ses cours dans l'hiver de 1891-1892. Quelques mois après, il épousait une jeune fille digne de lui. On parlait de lui comme d'un homme heureux; il l'était, en effet, et avait pleine conscience de l'être.

Les trois dernières années de la vie d'André Réville furent consacrées à l'étude approfondie de l'histoire économique et sociale. Les notes laissées par lui témoignent du prodigieux travail qu'il fournit alors et qui, ajouté aux fatigues antérieures, usa peut-être sa santé. Du reste, ces longs labeurs préparatoires n'alourdissaient nullement les cours qu'il faisait; il rejetait résolument mille détails qu'il avait eu grand'peine à réunir, mais qui auraient ralenti sans réelle utilité son exposé. Il n'était pas seulement un habile orateur, sachant mettre en ordre et exprimer ses idées; il prenait grand soin d'adapter ses leçons à l'intelligence et à la culture du public qui les écoutait. Il multipliait les anecdotes caractéristiques et pensait qu'un de ses premiers devoirs était de ne jamais ennuyer. Une fois rentré chez lui, il notait les impressions qu'il avait lues sur le visage de ses auditeurs et en faisait son profit. Ce public assidu et chaleureux de bourgeois, de petits employés et d'ouvriers, il se préoccupait de le retenir, de le voir s'augmenter sans cesse. Il fournissait avec une patience infatigable les éclaircissements qu'on venait souvent lui demander. Pénétré de l'importance des faits qu'il exposait et des idées qu'il semait, il voulait avoir

beaucoup d'auditeurs, parce qu'il était sûr d'être utile : il avait une foi absolue dans l'histoire. Quelques mois avant sa mort, appelé à faire des conférences à Genève, il eut la satisfaction de parler, avec un succès éclatant, devant un public bien plus nombreux encore que celui de l'Hôtel de ville. Au retour, il disait à ses amis combien il regrettait de voir l'attention du peuple parisien attirée par tant d'objets, parfois indignes d'intérêt, par tant de distractions, souvent peu relevées, combien il déplorait de ne réunir qu'une centaine d'auditeurs et de ne pouvoir donner à ses cours la portée d'un véritable enseignement populaire, pénétrant profondément dans l'âme de la foule.

André Réville alliait en effet à une rare intelligence les plus nobles dons du caractère et du cœur. La pureté de sa vie, l'étonnante sérénité de son humeur, son désintéressement et sa bonté, l'ardeur discrète et constante de ses affections étaient un objet de réelle admiration pour ses parents et ses amis.

Cependant, ce n'était pas à eux seuls qu'il se dévouait. Tandis qu'il était étudiant, il faisait partie d'une société pour secourir les pauvres à domicile. Depuis 1889, il était membre du Comité des anciens élèves du lycée Henri IV, où l'on s'occupe surtout d'œuvres de bienfaisance. Il comptait parmi les promoteurs les plus ardents de l'Association des étudiants et fut nommé membre du Comité en 1889. Toutefois, lors des scandaleux incidents qui l'année dernière provoquèrent la démission d'un grand nombre de membres honoraires, et au moment où quelques-uns d'entre eux étaient attaqués par une certaine presse, il n'hésita point à prendre parti : il écrivit au nouveau président qu'il comptait sur lui pour relever l'Association, mais qu'à l'heure présente il voulait se ranger « du côté des bafoués. » Enfin il attachait à son enseignement, nous l'avons dit, une importance sociale, et en recherchant la vérité historique il croyait aussi faire le bien. Ses études lui donnaient d'ailleurs la faculté de connaître des souffrances que trop de gens ignorent, et son amour de l'humanité devenait ainsi chaque jour plus compréhensif, plus éclairé. Né et armé pour l'action, peut-être désirait-il quitter un jour l'enseignement pour servir plus utilement encore la cause qu'il croyait juste ; en tout cas, conscient des maux créés par cette évolution économique dont il connaissait les origines, il avait confiance dans un avenir meilleur et voulait contribuer à le préparer.

En même temps son intelligence s'élargissait, se dégageait

des idées toutes faites que l'éducation moderne impose aux hommes cultivés, et la précision minutieuse de ses travaux ne faisait point tort au développement de son esprit. Il avait toutes les qualités d'un historien; il eut à peine le temps de les montrer. Son œuvre imprimée se réduit à peu près à un compte-rendu détaillé du livre de Henri Baudrillart sur *les Populations agricoles de la France*¹, où il critique vivement la méthode ou plutôt le manque de méthode de l'auteur, et indique avec netteté le plan qu'il aurait fallu suivre; — à deux chapitres de l'*Histoire générale*, rédigés en collaboration avec M. Giry²; — enfin à l'étude approfondie d'une institution anglaise, l'*Abjuratio regni*, application atténuée du droit d'asile, dont il est déjà question dans les textes du xii^e siècle, et qui ne fut abolie qu'en 1623³. — Quant aux cours qui furent professés par André Réville, sur l'histoire des classes laborieuses en Occident depuis l'époque romaine jusqu'à la Révolution française, il ne nous en reste malheureusement que les plans. Du moins, les quatre conférences qu'il fit à Genève sur *les Paysans au moyen âge*, et qu'il avait rédigées entièrement, pourront-elles être publiées et donner une idée de l'étendue de son information, de l'excellence de sa méthode.

Les amis d'André Réville ne pensent pas non plus qu'il leur soit permis de laisser inédite la thèse qu'il fit à l'École des chartes (250 pages de texte manuscrit, environ 700 pages de pièces justificatives). Le soulèvement de 1381, comme l'expliquait l'auteur dans son Introduction, est un des grands événements de ce temps-là; c'est la manifestation spontanée de l'état moral et des besoins sociaux du peuple anglais à cette époque; or, Pauli, Green, Stubbs et les autres historiens qui s'en sont occupés n'ont guère puisé qu'aux sources narratives et se sont contentés de décrire la révolte de Londres, les gestes et la mort de Wat Tyler; quant à Rogers, dans son Histoire de l'agriculture en Angleterre, il n'a fait que noter les causes économiques du mouvement. Restait donc à exploiter les sources diplomatiques, et particulièrement les documents d'ordre judiciaire, à compléter les indications de

1. *Revue internationale de sociologie*, février 1894. — Signalons pour mémoire un compte-rendu de la publication des *Chartes des libertés anglaises*, par M. Bémont (*Bibl. de l'École des chartes*, LIII, 459).

2. T. II, ch. VIII.

3. *Revue historique*, t. L, p. 1-42. — Cette étude était faite en partie d'après des documents inédits recueillis au *Record Office*.

Rogers, enfin à décrire les soulèvements si différents d'origine et de caractère qui se produisirent hors de Londres, dans les divers comtés. André Réville recueillit au British Museum et surtout au Record Office les éléments d'un travail presque entièrement neuf. Lorsqu'il quitta l'Angleterre en 1891, il avait poussé très loin ses recherches à Londres, à Oxford, à Cambridge et à Ély. Il lui restait encore quelques archives locales à explorer. Malheureusement, la préparation de ses cours ne lui permit point de retourner en Angleterre. Sa thèse de l'École des chartes, comme nous l'avons dit, ne traite que de la révolte dans le Herts, le Suffolk et le Norfolk, où le soulèvement fut particulièrement intéressant et a été mal connu des chroniqueurs.

Il n'a pas été donné à André Réville de vivre assez pour inscrire son nom parmi les noms illustres. Mais la mémoire de tels hommes ne périt pas entière; ils ont suscité des affections plus fortes que la mort, ils vivent dans le cœur de ceux qui les ont connus. Emporté si jeune dans la tombe, André Réville nous laisse mieux encore qu'un livre d'histoire, il nous lègue l'exemple de sa vie, qui fut sereine, heureuse et bienfaisante.

Ch. PETIT-DUTAILLIS.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire poétique des Mérovingiens, par Godefroid KURTH, professeur à l'Université de Liège. Paris, Picard, 1893. In-8°, iv-552 pages. Prix : 40 francs.

La *Bibliothèque de l'École des chartes* aurait dû depuis longtemps rendre compte du très important ouvrage de M. Kurth, mais il n'est jamais trop tard pour annoncer un bon livre, et l'ouvrage du savant professeur de Liège rentre assurément dans cette dernière catégorie. L'exposition en est parfois un peu prolixe, quelques-unes des remarques de l'auteur peuvent paraître discutables et subtiles, mais le tout est, pour employer un terme fort goûté aujourd'hui, extrêmement suggestif, et alors même que sur tel ou tel détail il ne partage pas absolument l'opinion de l'auteur, le lecteur est amené à réfléchir et à se faire une idée plus précise des conditions auxquelles est soumise la connaissance des faits historiques.

Le titre suffit à lui seul pour indiquer l'objet des recherches de M. Kurth; il s'est proposé de dégager dans les premiers livres de Grégoire de Tours, dans le pseudo-Frédégaire, enfin dans les *Gesta regum Francorum*, les éléments traditionnels et poétiques. Mais ce titre, à parler franc, ne nous satisfait pas entièrement; il est trop particulier, trop affirmatif, et de nature à prêter à l'auteur une tendance au paradoxe, tendance qui existe bien dans une certaine mesure, mais que corrige fort heureusement la conclusion même du volume, pleine de sages réserves.

Le sujet traité par M. Kurth a déjà tenté plusieurs érudits. Sans parler des vues fort sages exposées en passant par des hommes tels que Fauriel et Ampère en France, et Schlegel en Allemagne, trois écrivains jusqu'ici ont, à notre connaissance, étudié la question : Arsène Darmesteter, dans son étude sur Floovant, Junghans dans l'*Histoire de Chlodovech*, qu'a traduite et annotée M. G. Monod, et enfin Pio Rajna, dans le célèbre ouvrage sur les origines de l'épopée française. Tout le monde reconnaît que les historiens plus haut cités renferment quantité de traditions populaires, d'origine incertaine, et personne aujourd'hui ne s'aviserait d'écrire des *Récits mérovingiens*, à la façon de ceux d'Augustin Thierry, dans lesquels ces mêmes traditions servent à enjoliver

les brèves indications de Grégoire ou du pseudo-Frédégaire. Ces résultats négatifs ne figureront sans doute jamais dans les livres d'enseignement ; imagine-t-on un professeur de l'enseignement secondaire réduit à confesser que de Clovis on ne sait à peu près rien ? Mais vraiment il y aurait mauvaise grâce à rayer des programmes tant d'anecdotes amusantes et inoffensives, si fausses qu'elles puissent être ; les enfants n'ont pas besoin de leçons de scepticisme et l'histoire du vase de Soissons a tout au moins un avantage, celui de les distraire.

Le plan adopté par M. Kurth est le plus simple et le plus rationnel ; suivant l'ordre chronologique, il étudie siècle par siècle tous les faits historiques dont le récit lui a paru offrir traces de traditions populaires. Il prouve tout d'abord fort aisément, à l'aide du passage si souvent allégué du *De moribus Germanorum* et de quelques phrases de Jordanès, de Paul Diacre et de Widukind, que les Germains, comme la plupart des populations primitives, avaient des chants nationaux, des traditions populaires ; à ses yeux, le fameux prologue de la Loi salique est le plus ancien de ces chants. Il montre encore comment les différentes traditions rapportées par lui se rattachent par certains traits particuliers à l'ancienne mythologie germanique et se retrouvent dans le *Folk-lore* soit des races germaniques soit des autres populations primitives de l'Europe. Il rappelle encore fort justement ailleurs que dans Grégoire de Tours, dans le pseudo-Frédégaire, le style ou plutôt la forme extérieure du récit change toutes les fois qu'au lieu d'annales brèves mais exactes, ces auteurs prennent pour guides des traditions orales ; les détails pittoresques abondent et se multiplient, la narration devient plus imagée, plus longue, plus abondante. M. Kurth étudie ensuite les règnes de Clodion et de Mérovée, et montre sans peine que sur le premier de ces princes on ne possède que le texte célèbre de Sidoine, et que du second on ne sait, à vrai dire, rien de certain ; tout ce qu'on peut faire en bonne critique, c'est admettre l'existence même du chef éponyme de la première dynastie franque. Avec Childéric, on est, semble-t-il, sur un terrain plus solide ; à ce roi, Grégoire a consacré un chapitre tout entier, et l'*Historia epitomata* complète ce récit sommaire en l'enjolivant de mille circonstances. M. Kurth accepte sur ce point la théorie de Junghans ; ce récit vient de la tradition populaire et il est bien difficile d'y reconnaître les éléments historiques. Tout dans l'anecdote : fidélité des serviteurs, anneau rompu et servant de signe de reconnaissance, mariage de Basine, chacun de ces traits se retrouve partout dans les produits de l'imagination populaire. Quant au prétendu séjour de Childéric à Constantinople, à ses relations avec un empereur Maurice, M. Kurth y voit un souvenir confus de l'aventure du prétendant Gondovald, révolté contre le roi Gontran.

Le livre II (p. 241) est consacré à Clovis et aux fils de ce prince. Ici la récolte est encore plus riche, et, quand on a lu l'exposé de l'auteur,

qui ne fait guère que confirmer, en donnant plus de détails, les résultats déjà acquis par Junghans, on se demande avec quelque inquiétude quels renseignements précis nous possédons sur l'histoire de la Gaule franque de 480 à 540. M. Kurth essaie, il est vrai, de sauver de ce naufrage complet l'histoire du vase de Soissons, laquelle a une origine particulière et doit venir de Reims. Il aurait pu, croyons-nous, être encore plus sceptique sur ce point; les luttes des Francs contre le romain Syagrius, le mariage de Clotilde sont des faits réels, sans que nous puissions rien affirmer des circonstances qui les ont accompagnés; mais l'anecdote en question nous paraît de tout point inadmissible et on peut, sans grand dommage, la rejeter avec tant d'autres qui remplissent et encomrent l'histoire ancienne et moderne. Un peu plus loin, à propos du meurtre de Sigismond, roi des Burgundes (p. 324), M. Kurth nous paraît également avoir eu tort d'alléguer le témoignage de la *Passio Sigismundi*; M. Krusch, le dernier éditeur de ce texte, a démontré péremptoirement que la *Passio* n'est pas antérieure au vi^e siècle, et que l'auteur anonyme, moine à Saint-Maurice d'Agaune, n'a fait que développer quelques phrases de Marius d'Avenche et du pseudo-Frédégaire.

Un peu plus loin, parlant de la première invasion danoise en Frise, M. Kurth rapproche fort ingénieusement du récit des chroniqueurs gallo-romains un passage du célèbre poème anglo-saxon, le *Béowulf*. La remarque est curieuse et paraît juste; on peut même, semble-t-il, à l'aide du récit du poète anonyme, compléter dans une certaine mesure le texte de Grégoire, le fait d'une invasion danoise dans cette partie de l'empire franc n'ayant rien d'in vraisemblable. Au surplus, suivant M. Kurth, autour de Thierry de Metz et de ses fils s'est créé de bonne heure tout un cycle poétique.

Vers l'an 560, le récit de Grégoire de Tours change entièrement de caractère; désormais, l'auteur utilise des données absolument historiques, fruits de ses propres observations ou rapports de témoins oculaires. C'est dans le pseudo-Frédégaire et dans les *Gesta Francorum* qu'il faut désormais chercher les traditions populaires sur les petits-fils de Clovis et leurs successeurs immédiats. La récolte ici est toujours aussi abondante; sur Frédégonde, Brunehaut et Clotaire II, on trouve dans ces auteurs quantité de passages d'ordre légendaire. De ces textes, les uns pour M. Kurth viennent de chansons héroïques, l'une d'elles, relative à Clotaire II, est citée par Hildegarius, auteur de la vie de saint Faron; d'autres reproduisent des anecdotes domestiques, nées dans le palais royal longtemps après les événements. A cette dernière classe appartient l'histoire des premières amours de Frédégonde et de Chilpéric, celle des intrigues de la même reine avec Landéric. Par contre, pour le règne de Brunehaut, le pseudo-Frédégaire a utilisé les sources annalistiques, et, dans cette partie de la compilation bourguignonne,

M. Kurth ne relève que quelques indices de traditions poétiques, indices tellement faibles qu'à notre sens ils sont imperceptibles; par contre, nous reconnaitrons avec l'auteur que la partie des *Gesta* relative à l'histoire de la fin du VI^e et du début du VII^e siècle est tout entière empruntée à des traditions populaires.

On voit, par ce court exposé, avec quel soin, quelle patiente minutie M. Kurth a examiné, pour ainsi dire à la loupe, tous ces vieux textes. On ne saurait affirmer que l'auteur ait entièrement prouvé toutes ses assertions; certains passages dont il fait des fragments de récits épiques n'ont peut-être pas, autant qu'il le suppose, ce caractère. Le titre même de l'ouvrage est un peu inquiétant et la conclusion, fort heureusement, est de nature à atténuer cette première impression. Sans doute, là encore il y aurait quelques réserves à faire; il paraît notamment difficile d'accepter pleinement cette assertion (p. 479), que de toutes les poésies primitives la poésie franque serait la plus vivante et la plus répandue; c'est faire vraiment trop bon marché de la poésie primitive des Grecs, autrement belle et autrement puissante. Par contre, l'auteur établit ailleurs une distinction légitime entre les chants héroïques proprement dits et ce qu'il appelle très justement les *impressions épiques*. Des premiers, on ne saurait citer qu'un bien petit nombre; mais M. Kurth a démontré définitivement que toute une partie de Grégoire de Tours, le début du pseudo-Frédégaire et les deux tiers des *Gesta* sont pour ainsi dire pleins de ces *impressions épiques*. C'est là un résultat important; le fait était déjà soupçonné; depuis longtemps certaines parties de la thèse de M. Kurth avaient été traitées; au savant professeur de Liège revient l'honneur d'avoir épuisé le sujet, d'avoir démontré définitivement combien est peu sûre l'histoire traditionnelle de la Gaule barbare.

A. M.

Les Grands écrivains français. Froissart, par Mary DARMESTETER.
Paris, Hachette, 1894. In-16, 174 pages, une gravure. 2 francs.

On ne fait pas large place au moyen âge dans la collection des *Grands écrivains français*, que publie la maison Hachette. Notre littérature médiévale n'avait obtenu jusqu'ici qu'un représentant : *Rutebeuf*, auquel M. Clédât consacrait une étude il y a quatre ans. En voici un second : *Froissart*. Espérons que les critiques moroses, — si l'en est trouvé, — qui avaient été choqués de voir Rutebeuf coudoyer George Sand, seront moins sévères pour le brillant chroniqueur. C'est M^{me} Darmesteter qui s'est chargée de le présenter au public : elle l'a fait avec agrément, sans apporter grand'chose de nouveau. On ne saurait lui en faire un reproche. Il n'y avait point ici à faire œuvre d'érudition, mais de vulgarisation; ce n'est point aux spécialistes, mais au grand public que s'adressent

les volumes de la collection. La seule partie neuve est l'analyse de Méliador, le roman longtemps perdu, et retrouvé heureusement par M. Longnon; mais ce roman n'ajoutera rien à la réputation de Froissart; et s'il n'eût produit que cela, nul doute qu'il n'eût jamais trouvé place dans la collection Hachette.

Au reste, M^{me} Darmesteter est suffisamment bien informée de ce qui a été écrit avant elle sur le sujet; et elle en a tiré la matière d'un volume qu'on lit avec plaisir, malgré le mélange un peu bizarre d'expressions anciennes et de modernismes; il est vrai que ce sera un attrait nouveau pour beaucoup de lecteurs.

Notons encore que dans un ouvrage de ce genre, on s'attendait à trouver une appréciation, qui fait presque défaut, des mérites littéraires de Froissart.

E.-G. LEDOS.

Jeanne d'Arc considérée au point de vue franco-champenois, par l'abbé Étienne GEORGES. Troyes, Léopold Lacroix; Paris, Émile Lechevalier, 1894. In-8°, v-538 pages.

Dans l'étude qui porte ce titre, M. l'abbé Georges s'est proposé de grouper et de présenter les arguments et les considérations qui peuvent rattacher la libératrice de la France au pays champenois, avec l'histoire duquel de nombreux travaux l'ont depuis longtemps rendu familier.

L'ouvrage est divisé en quatorze chapitres, dont les deux premiers (*État de la Champagne au temps de la famille de Jeanne d'Arc*, p. 1-48, et *La Champagne considérée comme la patrie provinciale des ancêtres de Jeanne d'Arc*, p. 49-72) sont consacrés à des considérations générales sur l'histoire de Champagne, et dont le dernier (*Récapitulation des principaux arguments relatifs à la patrie provinciale de Jeanne d'Arc*, p. 502-535) contient plus spécialement l'exposé actuel de la question, toujours passionnément discutée, de la nationalité exacte assignée au lieu natal de la Pucelle. Le rôle joué par la Champagne, à tous les âges, dans la construction et dans la défense de la patrie française, est certes un des plus actifs et des plus nobles : n'est-il cependant pas quelque peu disproportionné d'en exposer toutes les phases depuis l'origine de la guerre de Cent ans? Aussi peut-on se contenter de mentionner seulement cette première section du volume. Quant au dernier chapitre, l'occasion s'offrira de le discuter en détail.

Pour en venir à la fraction plus rigoureusement personnelle de cette longue étude, il convient tout d'abord de relever les renseignements fournis par les chapitres III et IV sur l'origine de la famille paternelle et maternelle de Jeanne d'Arc. C'est ainsi que de nombreux détails sont réunis sur Ceffonds, le village champenois voisin de la célèbre abbaye de Montierender, localité qui, d'après la tradition, confirmée

par des témoignages fixés dès les premières années du ^{xvii}^e siècle, passe généralement pour le lieu natal de Jacques d'Arc. Même groupement en ce qui concerne le bourg de Vouthon, situé peut-être en pays barrois, mais en tout cas dans les cantons mouvants de la couronne de France, petit centre agricole qui semble le berceau originel d'Isabelle Romée. Les relations de cette branche barroise de la famille de Jeanne d'Arc avec la contrée champenoise, notamment avec le district Perthois, où viennent s'implanter plusieurs de ses rameaux, sont également l'objet d'un complet exposé. L'auteur est au courant des dernières recherches de l'érudition sur ces points et, en les éclairant mutuellement l'un par l'autre, résume judicieusement les résultats acquis.

« L'influence du milieu champenois... et la réaction de ce milieu contre la Lorraine, restée féodale et devenue anglo-bourguignonne, » tel est (p. 122) le thème du chapitre suivant. Termes qui représentent, comme croit devoir le rappeler M. l'abbé Georges en citant (p. 524) un passage d'une lettre particulière en date de février 1888, l'expression même de la pensée de M. Siméon Luce sur la question. On trouvera dans ce chapitre, et dans celui qui lui fait suite, un résumé de cette histoire régionale de la Champagne orientale, entre 1420 et 1429, que l'auteur des *Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle* avait créée de toutes pièces et pour ainsi dire sortie du néant.

Il serait superflu d'insister sur l'importance des événements dont la Champagne fut le théâtre, dans la triomphale campagne de 1429, après la levée du siège d'Orléans, et sur la situation privilégiée occupée de tout temps dans l'histoire de France par la métropole rémoise, où se symbolise, en cette année mémorable, le couronnement de la carrière de la Pucelle. L'auteur consacre ses deux chapitres viii et ix (p. 240-326) au récit de ces faits, exactement présentés, quoique sans contribution nouvelle, difficile d'ailleurs à imaginer sur des événements depuis longtemps suivis de si près.

Par contre, n'est-on pas en droit de trouver une exagération singulière dans le développement de la théorie que soutient ailleurs M. l'abbé Georges (chap. vii, p. 192-239)? L'esprit des croisades, dont Jeanne d'Arc aurait été l'expression idéale, serait l'esprit champenois lui-même! Était-il bien nécessaire de consacrer encore de longues pages, ingénieuses certainement, mais ne côtoyant même pas la question, à « la Champagne, considérée comme berceau de la langue d'oïl, langue spirituellement parlée par Jeanne d'Arc » (chap. x, p. 326-376)? Chrestien de Troyes, Villehardouin et le comte Thibaud peuvent avoir possédé, chacun à leur heure, leur charme expressif, sans autoriser pour cela d'aussi lointains et inattendus rapprochements. De même, est-on bien en droit d'assurer que le « caractère franco-champenois » soit celui que personnifie Jeanne d'Arc pendant le cours de son procès (chap. xi, p. 377-422)? Il me semble qu'un autre Champenois, et non

des moindres, jouait aussi dans ce procès quelque rôle, et ne suffirait-il pas, pour infirmer l'excès d'une telle thèse, d'opposer à l'héroïque victime le souvenir de son haïssable juge, le Rémois Pierre Cauchon? A part l'origine familiale de Jouvenel des Ursins, qui préside la première instance de réhabilitation ouverte en 1455, et celle de Jacques Gelu, auteur d'un des mémoires adressés à cette occasion à Charles VII, on ne voit pas bien non plus que le rôle joué par la Champagne dans le procès de réhabilitation, et auquel est cependant réservé tout le chapitre XIII (p. 462-561), ait été si considérable et si prépondérant. Rien n'est certes plus louable, plus fécond en œuvres comme en caractères, que le patriotisme local : il convient cependant de le maintenir dans les limites auxquelles il a droit, et qu'il ne lui convienne pas d'outrepasser.

On rentre dans une discussion plus sûre avec la partie consacrée aux événements accomplis dans la région champenoise de 1430 à 1453, depuis la capture de Jeanne d'Arc jusqu'à l'expulsion définitive des Anglais (chap. XII, p. 422-461). Bien que cet exposé n'ait plus de rapport avec la carrière même de la Pucelle, il achève l'histoire de l'invasion en Champagne, de 1420 à 1429, résumée, comme on l'a vu, dans une des parties antérieures de l'ouvrage. On y rencontrera un utile groupement de faits, tous déjà connus sans doute, mais habituellement dispersés dans de multiples études, et dont on ne trouverait pas ailleurs une aussi complète réunion.

La fin de l'ouvrage (chap. XIV, p. 502-535) représente une annexe spéciale, exclusivement réservée à la discussion de l'exacte nationalité provinciale de Jeanne d'Arc, champenoise, barroise ou même absolument lorraine. En 1882, M. l'abbé Georges avait déjà consacré à cette question une étude qui tient sa place dans la liste déjà longue des publications réservées à ce problème historique¹. Il y ajoute cette fois les contributions nouvelles apportées depuis, dans un sens ou dans l'autre de cette polémique toujours ouverte et qui ne laisse pressentir aucune clôture prochaine.

L'énigme est en effet des plus complexes. On nous pardonnera, à l'occasion du compte-rendu de cet ouvrage, d'élargir le cadre de cette simple analyse et de reprendre la discussion, en nous bornant strictement à l'examen des arguments déjà émis, sans chercher, à aucun prix, à en ajouter d'autres au débat, mais en essayant d'en résumer brièvement les divers et multiples aspects.

En ce point de l'Argonne et de la vallée de la Meuse, pays d'origine et d'attache de la libératrice de la France, le régime féodal avait accu-

1. *Jeanne est-elle Champenoise ou Lorraine? Mémoire récapitulatif*. Troyes, Dufour-Bouquot, 1882, in-8°, 32 p. (Extrait de l'*Annuaire du département de l'Aube*, année 1882, 2^e partie, p. 1-32.)

mulé les complications de territoire les plus bizarres et les plus hétéroclites¹. Duché de Lorraine, Barrois, comté de Champagne enchevêtraient leurs frontières administratives et naturelles dans la plus inextricable confusion. A la rive droite de la Meuse finissait la Lorraine proprement dite ; le comté de Champagne et, par lui, le royaume de France atteignaient la rive gauche ; quelques lieues plus bas, le comté de Barrois, haussé depuis 1355 au titre de duché, occupait les deux bords, et, entre les deux grands états voisins, multipliait ses pénétrations et ses enclaves. Depuis divers actes passés en 1302² et en 1308³, dans le détail desquels il serait oiseux d'entrer, la partie du Barrois située sur la rive gauche de la Meuse, et notamment la châtellenie de Gondrecourt, relevait du royaume de France, l'autre portion continuant à dépendre du duché de Lorraine. Les deux fractions, possédées par le même souverain, portaient le nom, la première de Barrois Mouvant ou Royal, la seconde de Barrois non Mouvant ou Ducal.

Il n'a jamais été question de placer Domremy dans le Barrois Ducal. La thèse que les partisans de l'origine absolument lorraine de la libératrice de la France se hasardent à avancer se réduit à deux arguments.

Domremy tout entier faisait partie de l'ancien duché de Lorraine-Mosellane, se contente de soutenir, avec une inattaquable modération, M. Léon Germain, et les habitants de la région géographique barroise, tout comme ceux de Metz ou de Nancy, ont droit par tradition acceptée, par expression générale, au nom et à la qualité de Lorrains⁴. Cette opinion serait-elle reconnue comme exacte, — discussion qui outrepasserait singulièrement les limites déjà trop agrandies de cette analyse, — il n'en resterait pas moins avéré que ce débat n'offre qu'un intérêt d'ordre purement rétrospectif ou sentimental.

1. Une intéressante carte politique de la région, vers cette époque, figure dans l'étude de M. le colonel de Boureulle, qui adopte et résume la thèse de M. Siméon Luce. (*Le Pays de Jeanne d'Arc*. Saint-Dié, 1890, in-8°, 28 p., avec plan. — Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 15^e année, 1889-1890, p. 227-252.)

2. Traité de Bruges, en date de l'octave de la Trinité, 1301, et non conclu en 1302, ainsi qu'on le répète généralement. C'est ce qu'a établi M. Chapellier, *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc* (première étude), dont l'indication bibliographique exacte est donnée ci-après.

3. Acte d'avril 1308, publié par M. Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, III, p. 4.

4. Le savant érudit lorrain ne paraît avoir encore exprimé cette opinion dans aucune étude spéciale, mais occasionnellement seulement, à propos du compte-rendu de deux ouvrages consacrés à cette question, par M. le colonel de Boureulle (*Le Pays de Jeanne d'Arc*), et par M. Chapellier (*Étude sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc*). Cette double analyse est contenue dans les *Annales de l'Est*, t. V, avril 1891, p. 299-304.

La seconde théorie manifeste plus d'exigences : elle veut qu'on puisse qualifier Jeanne d'Arc de Lorraine, au sens politique du mot. M. Chapelier, bibliothécaire de la ville d'Épinal, s'en est fait le plus actif et le plus énergique partisan¹. Les raisons qu'il allègue se ramènent pourtant, et seulement, à celle-ci, à savoir que, pendant une partie du cours de la vie de la Pucelle, le duché de Bar, comprenant le Barrois Mouvant, et le duché de Lorraine furent unis tous deux sous le même souverain, René d'Anjou, — le roi René², — mis en possession du duché de Bar en 1420 par son grand-oncle, le dernier duc, dont il était institué héritier dès 1419, marié en 1420 à Isabelle, héritière du duché de Lorraine, puis duc de Lorraine lui-même à partir du 25 janvier 1431. Mais il ne faut pas oublier d'observer que, pour que cette opinion puisse être seulement soutenue, il serait nécessaire de prouver que le lieu natal de Jeanne d'Arc se trouvait lui-même en Barrois Mouvant, condition préalable dont on va peut-être démontrer toutes les difficultés. Il faut remarquer en outre que, cette preuve serait-elle faite, l'union *personnelle* des duchés de Bar et de Lorraine, depuis l'avènement de René d'Anjou, laissait, comme par le passé, le Barrois Ducal à l'état de fief lorrain et n'empêchait nullement le Barrois Mouvant de demeurer fief de la couronne de France. En tout cas, et de toutes façons, Jeanne d'Arc ne peut donc être née ni avoir jamais vécu sujette de la cour de Nancy. C'est une affirmation à laquelle il faut désormais renoncer. Comme originaire, non de Lorraine, mais des Marches de Lorraine, la vierge de Domremy n'a droit qu'à la vague et traditionnelle désignation consacrée par les vers immortels de Villon, sans lesquels, sans doute, on ne songerait pas à relever cette touchante mais inacceptable théorie.

Si Jeanne d'Arc n'est pas Lorraine, au sens propre et exact du mot, continuent cependant les représentants de l'école d'érudition dont les opinions viennent d'être citées, elle n'est pas davantage Française. Elle est tout au moins née Barroise, le lieu de sa naissance faisant partie du territoire compris dans les limites du Barrois Mouvant. En tout cas elle n'est pas née sur terre de France.

C'est ici que la question se précise et exige un scrupuleux examen.

Les recherches de Vallet de Viriville³, les résultats condensés par

1. Cette opinion est soutenue dans l'étude de M. Chapellier qui a pour titre : *Sous René d'Anjou, Domremy, Greux et Bazoilles étaient du Barrois Mouvant*, parue dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 38^e année, février 1889, p. 35-42, et réunie à une autre étude, sous ce titre : *Deux actes inédits du XV^e siècle sur Domremy*, Nancy, 1889, in-8°, 10 p. (Voir ci-dessous, p. 162, n. 3.)

2. Sur ces faits, Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Intr., p. LXX-LXX.

3. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches sur la famille et sur le nom de Jeanne Darc*. Paris, Dumoulin, 1854, in-8°, 50 p., et dans *Investigateur* de mai, juin, juillet 1854, 3^e série, t. IV, année 1854, p. 133-192.

M. Wallon¹, l'enquête plus récente de Siméon Luce², ont établi qu'à ce moment du ^{xv}^e siècle, le groupe d'habitations connu sous le nom global de Domremy se trouvait scindé en deux sections inégales. L'une, la plus considérable, dépendait alors, par la châtellenie de Gondrecourt, du Barrois mouvant. L'autre, la moindre, avec tout ou partie du village de Greux, limitrophe et tout voisin, relevait, par le bailliage de Chaumont-en-Bassigny, du territoire directement français. Le cours d'un ruisseau, affluent de la Meuse, aurait servi de limite et strié ainsi le village entre Champagne et Barrois. En tout cas, c'est dans cette seconde section de Domremy, la section strictement française, que se trouvait située l'habitation de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, père et mère de Jeanne, habitation où la libératrice de la France vint au monde, comme on le croit, le 6 janvier 1412.

Entre autres arguments, — qui feraient double emploi avec ceux qu'on se verra obligé d'énumérer tout à l'heure, à l'occasion d'un second aspect de la question, — il existe un certain nombre de témoignages, contre lesquels rien ne peut prévaloir, et qui mettent cette thèse au-dessus de toute discussion. Le texte officiel de l'interrogatoire auquel Jeanne d'Arc fut soumise à Rouen (n° 4 des 70 articles de l'interrogatoire définitif, séance du mercredi 28 mars 1431³); — le texte officiel des lettres d'anoblissement de la famille d'Arc, en date de décembre 1429⁴; — le texte officiel de la décharge d'impôts accordée aux habitants de Domremy et de Greux, en date du 31 juillet 1429⁵, contiennent tous trois l'indéniable et administrative mention que le lieu natal de la Pucelle dépendait du bailliage français de Chaumont-en-Bassigny, et, ajoute l'un d'eux⁶, d'une des prévôtés de ce bailliage, de la prévôté d'Andelot. Témoignages prépondérants, que l'ouvrage de M. l'abbé Georges aurait gagné à distinguer plus nettement des autres, en insistant sur ce fait, dont il paraît négliger la mention, à savoir que ces trois documents signalent expressément, et non pas seulement par déduction, le rattachement légal de Domremy, ou tout au moins d'une de ses sections, au bailliage français de Chaumont.

Est-il vraiment besoin, devant de tels arguments, d'énumérer les

1. Wallon, *Jeanne d'Arc*, t. I, app. IX.

2. Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Intr., chap. I et II.

3. Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 208-209 : « ... Nutrita in juventute... in villa de Dompremi super fluvium Mosæ, diocesis Tullensis, in balliviato de Chaumont-en-Bassigny, et præpositura d'Andelo. »

4. *Ibid.*, t. V, p. 150-153 : « ... de Dompremeyo, de ballivia Calvimontis seu ejus ressortis. »

5. *Ibid.*, t. V, p. 137-139 : « ... des ville et villaige de Greux et Domremy, oudit bailliaige de Chaumont-en-Bassigny. »

6. Ci-dessus, n. 3.

raisons que les partisans lorrains de l'origine barroise ont cru pouvoir tirer d'un déplacement, encore contestable, paraît-il, du ruisseau-frontière auquel il vient d'être fait allusion ?

Le tracé actuel de ce ruisseau, dit des Trois-Fontaines, qui coupe en effet, aujourd'hui encore, le village de Domremy en deux parties inégales¹, pourrait, reconnaissent les érudits lorrains, servir de preuve aux partisans du rattachement d'une section du village au territoire français, section dans laquelle, à l'heure qu'il est, et à n'en juger que d'après la configuration présente du sol, se trouverait distribuée l'habitation natale de Jeanne d'Arc. Mais, se hâtent-ils d'ajouter, le sillon actuel du cours d'eau n'est tel que depuis le courant du xviii^e siècle, époque où il est avéré que des travaux de route eurent à détourner la pente naturelle et ancienne des eaux, qui laissait Domremy tout entier d'un même côté, c'est-à-dire le côté barrois. Si donc, continuent-ils, on prend pour base la limite tracée par le cours même du ruisseau des Trois-Fontaines, avant sa déformation récente, il faut admettre que le territoire intégral de Domremy se trouvait en terre de Bar.

On vient cependant de voir combien cette modification de direction, détail complémentaire de la question, importe peu en elle-même, puisque d'autres éléments d'information plus sûrs, tirés de raisons administratives, et non plus topographiques, permettent de négliger son apport dans la discussion. De 1851 à 1857, une polémique assez serrée s'était engagée, sur ce point comme sur les autres, entre M. Henri Lepage, archiviste de la Meurthe, et M. Athanase Renard, ancien député de la Haute-Marne, maire de Bourbonne, partisans, le premier de l'origine barroise et lorraine, le second de l'origine champenoise et française², polémique au cours de laquelle un autre érudit, M. Per-

1. Rappelons à ce sujet que tous les plans de Domremy, édités dans les diverses études consacrées à cette discussion, sont tirés, — sauf ceux donnés par M. Chapellier dans son *Étude sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc*, et dans sa seconde *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc*, sauf aussi celui inséré par M. Lepage dans sa troisième *Dissertation* sur la question : *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* — de l'excellent plan dressé en 1820 par Prosper Jollois, le sagace érudit dont les persévérants efforts ont conservé au culte national la maison même de Jeanne d'Arc. (*Histoire abrégée de la vie et des exploits de Jeanne d'Arc*. Paris, P. Didot, l'aîné, 1821, in-fol., 202 p., pl. I, p. 190.) Ce plan a l'extrême mérite de n'avoir été dressé pour les besoins d'aucune cause, et c'est toujours à lui qu'il faut se rapporter pour tout ce qui n'est pas, dans la discussion, levé d'arpentage ou détail cadastral.

2. En voici les phases successives, indiquées d'après une série d'opuscules et de recueils relativement difficiles à grouper. — Guerrier de Dumast, *Philosophie de l'histoire de Lorraine*. Nancy, 1850, in-8°, 36 p. (Extrait du *Congrès scientifique de France*, XVII^e session. Nancy, 1850, t. II, p. 275-304). — A. Renard, *Souvenirs du Bassigny champenois. Jeanne d'Arc et Domremy* (1851). Paris,

not, de Vassy, dégageait la formule : Jeanne d'Arc Champenoise et non pas Lorraine¹. Dès cette époque, M. Renard signalait toute l'importance des constatations administratives ressortant des textes officiels contemporains et les opposait aux déductions topographiques de son érudit contradicteur. Argument déjà ancien, mais auquel sa date n'ôte rien de sa valeur. L'auteur du présent ouvrage, qui fait seulement allusion à cette polémique, aurait pu utilement le rappeler.

Plus spécieuse serait la thèse qui tend à démontrer qu'à aucune époque, — question topographique à part, — aucune partie de Domremy n'aurait fait partie du territoire français. Déjà soutenue, subsidiairement à la précédente, par M. Henri Lepage, avec une entière et remarquable connaissance des documents locaux relatifs à la question, cette théorie a été reprise par M. J.-Ch. Chapellier, bibliothécaire de la bibliothèque d'Épinal, dans ses deux notices sur la véritable nationalité

Claye, 1857, in-8°, 24 p. (Extrait des *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres* (1851), t. I, 1847-1860, p. 103-177.) Réponse au précédent. — H. Lepage, *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* (première dissertation). Nancy, 1852, in-8°, 56 p., avec plan. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, année 1852, p. 139-190.) Réponse au précédent. (Voir à ce sujet : *Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres au nom de la Commission des antiquités de la France*, par Berger de Xivrey, dans *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XX, p. 244, séance publ. du 25 novembre 1853; lettre particulière de Quicherat à M. Lepage, en date du 3 novembre 1852, publiée dans la seconde *Dissertation* de M. Lepage, p. 53, n. 1; analyse de Vallet de Viriville, dans *Atheneum français* du 10 juin 1854.) — A. Renard, *Jeanne d'Arc était-elle Française? Réponse au mémoire de M. Henri Lepage intitulé : « Jeanne d'Arc est-elle Lorraine? »* Langres, L'Huillier, 1852, in-8°, 34 p. (Voir à ce sujet : Lettre de M. Lepage, en date du 16 octobre 1852, dans *l'Union de la Haute-Marne* du 22 octobre 1852; lettre particulière de Quicherat à M. Renard, en date du 9 janvier 1853, publiée dans la seconde *Réponse* de M. Renard, p. 30, n. 2; analyse de Vallet de Viriville, dans *Atheneum français* du 10 juin 1854.) — H. Lepage, *Jeanne d'Arc est-elle Lorraine?* (seconde dissertation). Nancy, 1855, in-8°, 90 p. (Extrait des *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, année 1854, p. 273-362.) Réponse au précédent. — A. Renard, *Jeanne d'Arc était-elle Française? Deuxième réponse à M. Henri Lepage*. Paris, Claye, 1855, in-8° 32 p. — H. Lepage, *Un dernier mot sur cette question : Jeanne d'Arc (sic) est-elle Lorraine?* (troisième dissertation). Nancy, 1856, in-8°, 16 p. (Extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 5^e année, juin 1856, p. 82-95.) — A. Renard, *Jeanne d'Arc était-elle Française? Troisième et dernière réponse à M. Henri Lepage*. Paris, Claye, 1857, in-8°, 29 p.

1. *Jeanne d'Arc Champenoise et non pas Lorraine*. Orléans, 1852, in-8°, 19 p. (Extrait du *Congrès scientifique de France*, XVIII^e session. Orléans, 1851, t. II, p. 249-265.) — Vers la même époque paraissait l'étude de M. Mourin : *Jeanne d'Arc est-elle Champenoise ou Lorraine?* Reims, 1853, in-8°, 11 p. (Extrait des *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XVIII (1852-1853), p. 52-62.)

de Jeanne d'Arc, éditées en 1870¹ et en 1886², et, plus récemment encore, dans la publication intitulée : *Deux Actes inédits du XV^e siècle sur Domremy*³, toutes résumées dans sa récente *Étude sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc*⁴.

Il peut être parfaitement exact que, dès 1246, on constate que les seigneurs de Bourlemont, suzerains du lieu, possédaient des terres à Domremy et à Greux, ainsi que le fait voir un acte cité pour la première fois, à ce qu'il semble, par M. Lepage⁵. — Il n'en est pas moins vrai qu'en 1334, les mêmes seigneurs de Bourlemont, tout en retenant encore certains droits à Greux et à Domremy, ainsi que le fait voir un acte de 1320⁶, cité par M. Siméon Luce, faisaient hommage au comte de Bar, non pas de la totalité, mais bien seulement d'une fraction de Domremy, limitée, sinon par tout le cours du ruisseau déjà cité, au moins par un repère situé sur ce cours d'eau, repère qu'on retrouvera, identique et pareil, cent vingt-cinq ans plus tard⁷. Il n'en est pas moins vrai qu'en 1398, l'aveu et dénombrement rendu par Jean de Bourlemont au duc de Bar excepte Greux de sa seigneurie, en y conservant néanmoins toujours certains droits, et que si l'acte énumère un certain nombre de biens lui appartenant à Domremy, il ne s'ensuit nullement pour cela qu'il possédât la totalité du village⁸. Il n'en est pas moins

1. *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc* (première étude). Épinal, 1870, in-8°, 15 p. (Extrait des *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, t. XIII, 1869, p. 227-238.)

2. *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc* (seconde étude). Nancy, 1886, in-8°, 15 p., avec plan. (Extrait du *Journal de la Soc. d'arch. lorraine*, 34^e année, décembre 1885, p. 263-273.)

3. *Deux actes inédits du XV^e siècle sur Domremy*. Nancy, 1889, in-8°, 16 p. (Extraits du *Journal de la Soc. d'arch. lorraine*, 38^e année, janvier-février 1889, p. 6-10 et 35-42, sous ces titres : *Un nouveau document sur le père de Jeanne d'Arc*, et : *Sous René d'Anjou, Domremy, Greux et Bazoilles étaient du Barrois Mouvant*.)

4. *Étude historique et géographique sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc*. Saint-Dié, 1890, p. 325-373, avec plans. (Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 15^e année, 1889-1890, p. 325-373.)

5. Actes de 1246 et 1248, cités et publiés par M. Chapellier en 1868, dans les *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, t. I, année 1868, p. 1-3; réédités dans sa seconde *Étude*, dans son *Étude sur Domremy*, dans Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Supplément aux Preuves, I, p. 281.

6. Acte de 1320, cité par M. Siméon Luce, *loc. cit.*, Intr., p. xxxiv, n. 2.

7. Acte de 1334, cité par M. Henri Lepage, dans sa première et sa seconde *Dissertation*, en 1852 et 1855, publié par M. Chapellier en 1868, dans les *Doc. rares ou inédits de l'hist. des Vosges*, t. I, année 1868, p. 3-4, et analysé en 1869 dans sa première *Étude*; réédité dans son *Étude sur Domremy*, dans Siméon Luce, *loc. cit.*, Suppl. aux Preuves, II, p. 281-282.

8. Acte de février 1398 (1397, anc. st.), cité, publié et réédité par les mêmes,

vrai (en négligeant les textes contemporains du procès dont il a été parlé¹) qu'en 1460, une décision de l'élection de Langres délimitait minutieusement la section de Domremy directement comprise dans le royaume de France, ainsi que celle appartenant à la châellenie de Gondrecourt et au duché de Bar, et que cette délimitation officielle se basait sur le même repère que la répartition résultant de l'aveu de 1334, repère traditionnel qui paraît être demeuré identique et intact². Il n'en est pas moins vrai qu'en 1481, et depuis, sans interruption, à ce qu'il semble, jusqu'en 1571, le nom de Domremy et celui de Greux figurent sur les registres de l'élection française de Langres³. Ces faits établis, il peut être parfaitement exact qu'en 1730, voire même en 1603, des procès privés constatent plus ou moins le rattachement de Domremy tout entier à la Lorraine⁴, qu'en 1611 et en 1586, l'enregistrement des actes passés à Domremy s'opère à Gondrecourt, qu'en 1580 Domremy soit représenté aux États de Lorraine⁵. Tous ces derniers arguments seraient en effet de date postérieure au concordat de 1571, conclu entre le duc de Lorraine et le roi de France, acte sur lequel M. Vallet de Viriville, dans plusieurs de ses études, a particulièrement insisté, en exagérant peut-être quelque peu son importance en ce qui concerne cette question délicate⁶. Encore trouve-t-on Domremy et Greux figurant sur les registres de l'élection de Langres ou de Chaumont⁷, après ce concordat, en 1572, 1576 et 1584⁸, et, à cette dernière date encore, classés tous

à la suite du précédent. Cf. Testament de Jean de Bourlemont, en date d'octobre 1399, cité et publié par M. Siméon Luce, *loc. cit.*, Preuves, XIII, p. 16-21.

1. Interrogatoire, anoblissement et exemption, cités ci-dessus, p. 159, n. 3, 4, 5.

2. Acte de 1460 et 1461, cité et publié par M. Lepage en 1852, dans sa première *Dissertation*; réédité dans Chapellier, *Étude sur Domremy*, dans Siméon Luce, *loc. cit.*, Suppl. aux Preuves, XXXIX, p. 349-354.

3. Actes de 1481 à 1572, cités et publiés par M. Lepage lui-même dans sa seconde *Dissertation*.

4. Acte de 1603, cité et publié par M. Lepage, en 1852, dans sa première *Dissertation*. — Acte de 1730, cité et publié par M. Chapellier, en 1889, dans *Sous René d'Anjou, Domremy* (voir ci-dessus, p. 162, n. 3). Tous deux analysés et discutés dans la récente *Étude sur Domremy*, du même auteur.

5. Actes de 1586 et 1611, cités et publiés par M. Lepage, en 1855, dans sa seconde *Dissertation*. — Acte de 1580, cité par M. Lepage en 1852, dans sa première *Dissertation*.

6. Principalement dans une *Analyse* de la première *Dissertation* de M. Lepage et de la première *Réponse* de M. Renard, en 1852, dans *Atheneum français* du 10 juin 1854 (année 1854, p. 528). Cf. Privilège de Domremy-la-Pucelle, dans *Bulletin de la Société d'Histoire de France*, juin 1854 (année 1854, p. 103-112).

7. Les différents auteurs qui ont traité les détails de cette question se sont-ils suffisamment rendu compte qu'en 1574 une élection avait été établie à Chaumont?

8. Actes cités et publiés par M. Lepage, dans sa seconde *Dissertation*.

deux dans la prévôté d'Andelot, l'une des prévôtés du bailliage français de Chaumont-en-Bassigny¹. Donc, quoi qu'il en soit, pour la période antérieure et postérieure au xve siècle, il n'en est pas moins établi qu'au temps de la naissance et de la vie de Jeanne d'Arc, Domremy, ou tout au moins une des sections du village, était regardé comme partie intégrante du domaine et comme terre de France.

Tel était l'état de la question quand récemment un document fut produit, auquel les partisans de la cause lorraine se sont peut-être trop hâtés d'attacher l'importance décisive qu'ils semblent lui réserver. Je veux parler de la main-levée, en date du 12 septembre 1468, publiée par M. Chapellier dans sa dernière étude : *Deux Actes inédits du XVe siècle sur Domremy*². De cette pièce, tirée des archives départementales de la Meurthe, il résulte qu'à cette date précitée de 1468, les autorités du bailliage français de Chaumont se voyaient obligées de lever une saisie indûment pratiquée, sous prétexte de défaut d'hommage, sur les fiefs de Jean IV, comte de Salm, sis à Domremy et à Greux³. M. Chapellier croit pouvoir en déduire que les deux villages tout entiers « étaient, comme toute la châtellenie de Gondrecourt, du Barrois Mouvant. » Conclusion parfaitement exagérée, l'acte en question prouvant tout simplement une fois de plus, — ce que personne ne songe à contester, — que la partie de la seigneurie de Domremy et de Greux, reconnue de tout temps, et encore en 1460, dans la décision de l'élection de Langres, comme relevant du Barrois, était classée comme en dépendant encore en 1468. C'est ce qu'une lettre privée de M. Siméon Luce, en date du 9 mars 1890, citée par M. l'abbé Georges (p. 524-525), met très nettement en lumière. C'est ce que vient confirmer un autre élément de discussion assez décisif, à ce qu'il semble, et qu'on pourrait s'étonner de ne voir invoqué nulle part, à savoir la remarque suivante. La section de Domremy signalée dans la décision de 1460 comme relevant seule du Barrois et celle indiquée dans la main-levée de 1468 comme dépendant également du duché de Bar sont exactement identiques. Dans l'un et l'autre acte, cette section est définie comme appartenant au comte de Salm, Jean IV, héritier direct des Bourlemont, anciens possesseurs, comme on l'a vu, de cette fraction du village⁴. Tous les arguments tirés de la décision de 1460, pour ne parler que de

1. Tous ces actes de 1571 à 1603 ont été l'objet d'une discussion approfondie de la part de M. Wallon, *Jeanne d'Arc*, t. I, Appendice IX.

2. *Sous René d'Anjou, Domremy, Greux et Bazailles*, dans *Deux actes inédits* (voir ci-dessus, p. 162, n. 3).

3. « Mainlevée de la saisie des fiefs de Greux et Dompremy, » en date du 12 septembre 1468, Pièce justificative; *Deux actes inédits*, p. 12-15. Texte analysé de nouveau dans *Étude sur Domremy*.

4. Sur l'identification de ce personnage, Siméon Luce, *loc. cit.*, Suppl. aux Preuves, XXXIX, p. 350, n. 2.

cette pièce, où la scission des territoires est si curieusement spécifiée, ne perdent donc rien de leur valeur et subsistent dans toute leur force.

Comme corollaires à ce document, M. Chapellier, au cours de la même étude, citait particulièrement deux autres textes, l'un de 1500, où le village de Greux est dit « ou duchié de Bar, » l'autre de 1616, d'où il ressort que « la maison de Jeanne la Pucelle » est bien située sur le territoire de Domremy et non sur celui de Greux¹. La première de ces deux assertions ne semble pas du tout constituer un argument sans réplique, ces sortes de dénominations territoriales étant souvent, par essence, aussi vagues que contradictoires, et Greux pouvant parfaitement, alors comme à d'autres époques, constituer un village mi-partie. Puis, si l'on veut bien se rapporter au texte même, et non pas seulement au fragment cité de la pièce, on voit que cet acte représente une requête adressée au roi de France à l'effet d'obtenir confirmation de l'exemption d'impôts concédée en 1429. Considérations qui rendent assez illusoire le passage invoqué par l'érudit lorrain. Quant à la seconde affirmation, à savoir que la maison de Jeanne d'Arc était située sur Domremy même, elle n'a jamais été révoquée en doute par qui que ce soit d'autorisé. Elle vient simplement confirmer ce que Jeanne d'Arc disait d'elle-même à un juge de France, à savoir « qu'elle était née à Domremy, village qui ne fait qu'un avec Greux » (interrogatoire préalable, séance du mercredi 21 février 1431)². Ce dernier document produit par M. Chapellier, tout comme le précédent, et celui qu'ils accompagnent, doit donc être regardé comme absolument insuffisant à fournir un argument quelconque en faveur de la thèse en soutien de laquelle ils sont spécialement avancés. Tous trois sont intéressants sans doute, mais sans portée départageante, et aucune des raisons énumérées en appui de l'origine purement française de la Pucelle ne peut s'en trouver atteinte ou atténuée³.

Le seul point sur lequel la récente découverte d'un document vainement recherché jusqu'alors ait pu modifier les conclusions proposées depuis les recherches de M. Siméon Luce⁴, est le suivant. A l'heure

1. *Deux actes inédits*, p. 11 et 16. Textes cités de nouveau dans *Étude sur Domremy*. Le premier de ces actes, celui de 1500, a été, en réalité, produit pour la première fois, discuté et publié par M. Lepage, dès 1855, dans sa seconde *Dissertation*.

2. Quicherat, *Procès*, t. I, p. 46 : « ... nata est in villa de Dompremi, qua est eadem cum villa de Grus... »

3. C'était sur la France que « s'orientait » Domremy et la région avoisinante, selon l'heureuse expression de M. Ludovic Drapeyron, dont M. l'abbé Georges cite plusieurs lettres privées, de 1885 à 1888 (p. 526-529), et qui a consacré à cette question une intéressante étude technique. (*Une application de la géographie à l'étude de l'histoire*, dans *Revue de géographie*, t. XV, nov. 1884, p. 321-332, et t. XIX, nov. 1886, p. 321-343.)

4. *Jeanne d'Arc à Domremy*, Introd., ch. 1.

qu'il est, on ne saurait plus à quelle époque précise le lieu natal de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire la section nord de Domremy et tout ou partie du village de Greux, serait devenue partie intégrante du domaine royal français. On aurait pu croire que ce territoire avait été compris dans l'échange de la seigneurie de Vaucouleurs, faite par Jean de Joinville, seigneur dudit lieu, à Philippe VI de Valois, en 1335, acquisition déclarée indissolublement unie à la cour par une ordonnance de 1365¹. Un curieux texte, tout dernièrement signalé aux archives municipales de Vaucouleurs même, — intercalé dans une série de pièces de procédure en date de 1620 et de 1702, — par M. Chévelle, maire de Vaucouleurs, fait voir que cette assertion ne serait plus exacte². Ce document n'est autre que le procès-verbal même de prise de possession du territoire ainsi cédé par Jean de Joinville au roi de France, procès-verbal dressé en 1341, peu après la cession, pièce dont M. Siméon Luce regrettait profondément et loyalement de n'avoir pu retrouver trace³. Or, ce procès-verbal⁴, qui contient l'énumération des villages composant ladite seigneurie, ne porte pas trace de Domremy ni de Greux⁵.

On ignorerait donc, — jusqu'à découverte d'un texte ou d'un fait plus explicatif, — quand et par suite de quelles circonstances une partie du territoire de Domremy, ainsi que Greux, aurait pu passer au domaine français⁶.

1. *Ibid.*, id., p. xx-xxiii, et Preuves, VI, p. 7-9.

2. C. Chévelle, *Estat et compte de l'eschange faict entre le roy Philippe et messire Jean de Joinville, seigneur de Vaucouleurs*, 1341. Bar-le-Duc, Constant-Laguerre, 1891, in-8°, 24 p. (Extrait de l'*Annuaire du département de la Meuse*, année 1891, 3^e partie, p. 1 à 22.) Texte analysé dès 1890, dans son *Étude sur Domremy*, par M. Chapellier, qui en avait reçu communication en 1887.

3. *Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, VI, p. 8, n. 3. — Depuis, M. Siméon Luce a pu analyser cet acte intéressant dans une dernière étude : *Jeanne d'Arc, son lieu natal et ses premières années, d'après des découvertes récentes*. (*La France pendant la guerre de Cent ans*, première série, p. 261-291. Extrait du *Correspondant* du 25 juillet 1889.)

4. L'acte d'échange, en date du 15 août 1335, a été publié par M. Siméon Luce (*Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, VI, p. 7-9). — Le procès-verbal de prise des biens cédés par Philippe VI (ville de Méry-sur-Seine), paraissant daté du 4 octobre 1337, cité par Siméon Luce (*loc. cit.*, p. 8, n. 3), a été vu en 1886 à Paris, à la librairie Techener, par M. Chapellier (*Étude sur Domremy*, p. 13-14). — Le procès-verbal de prise des biens cédés par Jean de Joinville (châtellenie de Vaucouleurs), en exécution de lettres du 10 juin 1341, est le document publié par M. Chévelle.

5. Voir la teneur de l'acte précité.

6. Il convient de rappeler ici que le sentiment public de la majeure partie des habitants de Domremy est favorable au rattachement entier du village à la Lorraine au temps de Jeanne d'Arc. C'est ce qu'établit une note de M. l'abbé Durand, curé de Domremy, en date du 19 mai 1856, publiée par M. Lepage

N'est-il pas beaucoup plus simple, plus logique, plus satisfaisant d'admettre une autre thèse, dont la vérité saute aux yeux cependant, à savoir que la section nord de Domremy et le village de Greux, en tout ou en partie, se rattachent tout naturellement aux mêmes circonscriptions que celles dont ces territoires dépendaient au temps de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire, dans le bailliage de Chaumont, à la prévôté d'Andelot? Ces terroirs ne figurent pas dans la prévôté de Vaucouleurs en 1335, parce qu'ils ne lui ont jamais appartenu, dépendants qu'ils étaient en réalité d'un autre ressort. Par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ne les voie pas réunis au royaume en 1335 ou 1341, puisqu'à cette date ils l'étaient depuis longtemps, ayant suivi le sort des cantons rattachés à la Champagne, et incorporés au sol français avec cette province, à la fin du ^{xiii}^e siècle. Ils n'ont pas eu à entrer dans le domaine, parce qu'ils en faisaient déjà partie, et n'en avaient pas été distraits ¹.

Voilà, semble-t-il, l'erreur où M. l'abbé Georges, à la suite, il est vrai, de l'auteur de *Jeanne d'Arc à Domremy* ², s'est laissé entraîner, en suivant une piste fautive et sans considérer suffisamment la valeur intrinsèque des actes contemporains du procès.

Le fait que, sans distinction inutile de période, des sections au moins de Domremy et de Greux comptaient comme terre de France, subsiste donc avec toutes les mêmes preuves que précédemment. Les actes contemporains et officiels, déjà cités, un peu oubliés peut-être par tous, au fort de cette mêlée de textes secondaires, mais auxquels on serait parfaitement en droit de limiter exclusivement la discussion, n'en perdent pour cela rien de leur force et n'en pèsent pas moins dans le débat de tout leur poids décisif ³.

Cette dernière partie de l'ouvrage de M. l'abbé Georges contient en somme, sur cette question irritante, un exposé confus et inégal, mais alimenté d'arguments meilleurs que l'auteur ne le croit peut-être lui-même. M. l'abbé Georges est au courant du dossier du débat, il n'en

dans sa troisième *Dissertation*, ainsi qu'une seconde plus récente, en date de 1886, due à M. Humblot, instituteur de Domremy, et signée de M. l'abbé Bourgauf, curé de Domremy, note publiée par M. Chapellier dans sa seconde *Étude* et dans son *Étude à Domremy*.

1. C'est ce que, au cours de l'impression de cette analyse, a démontré avec beaucoup de force M. l'abbé Misset dans une toute récente et solide étude dont indication est donnée ci-après (*Jeanne d'Arc Champenoise*, ch. II, p. 19-20).

2. Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Introduction, ch. I, p. **xx-xxiii**, et Preuves, VI, p. 7-9. Cette hypothèse erronée avait été proposée par M. Perrot, en 1851, dans son étude : *Jeanne d'Arc Champenoise et non pas Lorraine*, p. 9-10. Elle avait déjà été émise par M. de Montrol dans son *Résumé de l'histoire de la Champagne* (Paris, 1826, in-18, 452 p.), p. 280-281. Cette filiation peut être curieuse à signaler.

3. Interrogatoire, anoblissement et exemption, cités ci-dessus, p. 159, n. 3, 4, 5.

tire pas tout le parti possible, et, en fait de dissertations sur la matière non visées dans ce chapitre, on ne voit guère que les études simultanées de M. l'abbé Nalot¹ et de M. Léon Mougenot². On ne peut encore que signaler ici le mémoire que M. l'abbé Misset vient de consacrer au même sujet, et dont la nette, incisive et lucide polémique provoque à l'heure qu'il est un retentissement justifié³.

Mais pourquoi l'auteur n'a-t-il pas cru devoir assurer à ce chapitre, presque le plus important du volume, une composition mieux ordonnée et une critique plus ferme? Ce parti est profondément regrettable. L'absence absolue de toute référence, de toute indication de source, de toute note même, ôte à cette discussion, cependant érudite, comme aussi à tout l'ouvrage, une très grande part de l'importance et de la valeur propre qu'elle mériterait certainement sous une autre méthode. Ce n'est pas sans peine, en effet, que les arguments mis en œuvre au cours de ce chapitre, — exacts et vrais sans doute, mais confusément produits, — ont pu être ainsi dégagés et classés, augmentés peut-être, dans l'ordre où ils viennent d'être présentés. Il n'en subsiste pas moins, pour parler de l'ensemble de cette patiente étude, que, malgré d'insoutenables généralisations et d'évidents défauts de proportion, l'œuvre témoigne d'un réel effort et d'une connaissance indéniable de tous les points du sujet traité.

Germain LEFÈVRE-PONTALIS.

Perinäk. Une Bretonne compagne de Jeanne d'Arc. Étude historique, par M. W. PASCAL-ESTIENNE, avec préface de Lionel BONNEMÈRE. 2^e édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Chamuel, 1893. In-16, ix-168 pages.

Il n'y a pas à le nier, il existe une « question » de Perrinaïc, ou plus véridiquement de Pierronne de Bretagne, autour de laquelle, depuis quelque temps, se dépense beaucoup de zèle et contre qui s'exerce une polémique excessive peut-être, aux yeux des spectateurs impartiaux du débat.

Les initiés savent, mais il n'est peut-être pas inutile de rappeler, si brièvement que ce soit, qu'il s'agit d'une femme de Bretagne, du nom constaté de « Pierrone⁴ », dont les textes signalent la pré-

1. Abbé Nalot, chanoine honoraire de Reims, *Recherches sur la nationalité de Jeanne d'Arc*. Montreuil-sur-Mer, imprimerie Notre-Dame-des-Prés, 1894, in-16, 58 p.

2. Léon Mougenot, *Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt*. Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-8°, 153 p.

3. Abbé E. Misset, *Jeanne d'Arc Champenoise. Étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle*. Paris, Champion; Orléans, Herluison, 1895, in-8°, 86 p.

4. *Journal d'un Bourgeois de Paris* (voir note suivante). La forme « Peri-

sence et les dévotions religieuses à Jargeau, auprès de Jeanne d'Arc, en compagnie du célèbre frère Richard, le 25 décembre 1429, trois mois après la fin de la campagne du Sacre, puis mentionnent la capture à Corbeil, par le gouvernement anglo-bourguignon, au moment même où la Pucelle reparaissait aux environs de la capitale, vers les derniers jours de mars ou le début d'avril 1430, enfin relatent le procès, le témoignage en faveur de Jeanne d'Arc prisonnière, la condamnation au bûcher et l'exécution à Paris, le 3 septembre suivant¹. Une œuvre récente, où M. N. Quellien, en compatriote et en héritier de Brizeux², entreprenait, sans nulle prétention érudite, de restaurer le souvenir oublié de l'humble Bretonne³, avait ouvert à ce sujet, en 1892⁴, une discussion continuée depuis⁵, et dont les diverses et multiples manifestations échappent de plus en plus au domaine de la critique. L'étude qui donne lieu à cette présente analyse exige cependant, par son apparence au moins, un examen et une vérification sommaires.

naïk » paraît avoir été créée par M. de la Villemarqué (*Myrdhinn ou l'enchanter Merlin*, livre III, ch. II. Paris, 1862, in-8°, xi-435 p., p. 324).

1. *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 1431, 4 juillet. (Éd. Tuetey, p. 270-272 : fragment dans Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 473-474.) — Jean Nider, *Formicarium*, livre V, ch. viii. (Éd. de 1516, Strasbourg, in-4°, 90 fol., fol. 82, col. 1 : fragment dans Quicherat, *Procès*, t. IV, p. 502-504.) — *Journal d'un Bourgeois de Paris*, 1430, 3 septembre. (Éd. Tuetey, p. 259-260 : fragment dans Quicherat, *Procès*, t. IV, p. 467.)

2. N. Quellien, *Chansons et danses des Bretons*. Paris, J. Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1889, in-8°, iii-300 p. (Cf. compte-rendu par Jean Kaulek, *Bibl. de l'École des chartes*, t. L, 4^e-5^e livr., juillet-octobre 1889, p. 463-464.)

3. N. Quellien, *Perrinaïc. Une compagne de Jeanne d'Arc*. Paris, Fischbacher, 1891, in-8°, 43 p.

4. En rendant compte de cette œuvre, d'un caractère uniquement littéraire (*Bibl. de l'École des chartes*, t. LIII, 1^{re}-2^e livr., janvier-avril 1892, p. 162-164), j'avais signalé et éclairé l'un par l'autre, pour la première fois à ce qu'il semble, ces textes indiscutables, connus d'ailleurs depuis longtemps. Compte-rendu sur la nature duquel, soit dit en passant, l'auteur de la présente étude (p. 91, n. 4, et p. 157) paraît avoir aventuré une complète méprise, en considérant et en critiquant comme opinion de fond une simple inexactitude d'analyse, commise au sujet de l'endroit précis du supplice de Pierronne à Paris. Cette imputation s'étant trouvée répétée depuis, sans plus ample contrôle, dans diverses publications qu'il serait trop long de citer, et risquant de continuer à l'être, il a paru nécessaire de remettre les choses au point.

5. J. Trevedy, *le Roman de Perrinaïc*. Vannes, Lafolye, 1894, in-8°, 48 p. (Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, de janvier, février, avril 1894.) — E. Jordan, *Perrinaïc*, dans *Annales de Bretagne*, d'avril 1894 (p. 424-428). — Arthur de la Borderie, *Une prétendue compagne de Jeanne d'Arc*, dans le *Correspondant* du 10 juin 1894 (p. 898-912). — L'étude de M. Trevedy contient une bibliographie assez complète des articles ou opuscules consacrés à la question jusqu'en mai 1894.

On ne voit malheureusement pas le droit que l'auteur peut invoquer à prendre la parole en un pareil débat, ni l'appoint utile que ce travail doit ajouter aux indiscutables mais trop courtes notions que l'histoire possède sur le personnage énigmatique de Pierronne de Bretagne.

Cette étude, qui se présente, non pas comme œuvre d'imagination, dont l'appréciation intrinsèque cesserait de relever du domaine de l'érudition, mais bien comme démonstration historique appuyée de références et de preuves, offre en effet le tort fondamental de citer et de présenter, comme événements vérifiés, des images et des fictions tirées de l'œuvre délicate à laquelle il vient d'être fait allusion, et dont le poète même qui les créa prenait soin de laisser voir l'origine et la portée. C'est ainsi qu'entre autres, tout le récit de la vie de Pierronne, jusqu'à la constatation de sa présence à Jargeau, le jour de Noël de l'an 1429 (chap. II, p. 31-40), récit qui pourrait faire croire à quelques documents nouveaux récemment acquis à la critique, ne repose à proprement parler sur rien. Il en est absolument de même de tout ce qui est dit au sujet de la statue de la forêt de Coat-an-Nos en Bretagne¹, soi-disant consacrée au souvenir de Pierronne (chap. VIII, p. 151-154). Une gracieuse et manifeste rêverie littéraire ne peut autoriser un historien à affirmer, surtout en termes d'une précision vraiment abusive, l'existence d'un monument d'une aussi imaginaire et déroutante iconographie².

Également invraisemblable est l'interprétation, toute personnelle d'ailleurs, décernée à deux témoignages archéologiques sur la signification desquels s'étend un commentaire par trop hasardé. — On connaît le portail du transept méridional de Notre-Dame de Paris, qui regarde la Seine, édifié en 1257 par l'architecte Jean de Chelles (pourquoi l'appeler Jean de Seeaux, p. 133, n. 2?), ainsi que l'établit l'inscription célèbre gravée sur le soubassement. Or, dans les sculptures des quatre médaillons du côté gauche, dont l'identification exacte, il faut le reconnaître, peut prêter à diverses conjectures, l'auteur veut nettement distinguer quatre scènes se rapportant au supplice historique et à la réhabilitation gratuitement supposée de Pierronne (chap. VI, p. 129-142). Le portail où sont tracées ces sculptures, sans aucune hypothèse possible de raccord ou d'incrustation postérieure, datant de 1257, on peut estimer que toute discussion, même élémentaire, sur ce point, cesserait de demeurer sérieuse³. — Il en est de même pour la

1. Coat-an-Nos, Côtes-du-Nord, comm. et cant. de Belle-Isle-en-Terre, arr. de Guingamp.

2. Cette fiction a été, depuis, encore sérieusement soutenue par M. Lionel Bonnemère (*Perinath*, dans *l'Ouest artistique et littéraire* du 15 juin 1893).

3. Cette méprise avait été, en même temps, spontanément adoptée par M^{lle} Pauline de Grandpré (*Perrinate*, dans *l'Univers* du 26 avril 1893), et a été encore défendue par M. Lionel Bonnemère (*loc. cit.*).

médaille en plomb, attribuée jusqu'ici, avec une autre, malgré certaines hésitations, au souvenir de Jeanne d'Arc¹, et dont cette nouvelle théorie veut transporter l'assignation à Pierronne (chap. VII, p. 145-150). On ne voit à cela aucune espèce de raison : aussi bien l'auteur n'en fournit-il pour ainsi dire pas. Les arguments par lesquels on serait en droit de combattre l'attribution de ce témoignage à la Pucelle peuvent parfaitement subsister, sans pour cela constituer des raisons à l'appui de cette thèse aventurée, une longue chevelure et une robe mi-ouverte (p. 150) ne suffisant pas, à ce qu'il semble, pour caractériser Pierronne de Bretagne et la différencier de toute autre représentation féminine quelconque.

Cette nouvelle paraphrase n'apporte donc aucun élément dont la critique ait à tenir compte. Elle risquerait seulement de prêter des raisons, sérieuses cette fois, opposables au touchant mouvement qui se manifeste pour tirer de l'oubli la fidèle et vaillante associée de la grande libératrice de la France², dont le rang est marqué dans la liste des héros ignorés de la reconquête nationale. A la suite de pareilles exagérations, concluant du particulier au général, n'a-t-on pas presque avancé, sinon assuré, que Pierronne de Bretagne n'avait jamais existé ! Souhaitons cependant, pour l'intégrité de son renom, que le zèle d'apologistes historiques mieux intentionnés qu'informés ne vienne pas fournir d'arguments ni d'armes équivoques contre le souvenir ému auquel sa mémoire a droit.

Germain LEFÈVRE-PONTALIS.

Les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers. Membres du Parlement ou gens d'Eglise ? par OCTAVE RAGUENET DE SAINT-ALBIN. Orléans, Herluison, 1894. In-8°, 46 pages. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix*.)

A l'occasion d'un détail scénique de la représentation du *Nouveau Mystère du siège d'Orléans*, dû à la poétique initiative de M. Émile Eude, architecte du monument projeté de Vaucouleurs, et représenté à Orléans le 6 mai dernier, M. Raguenet de Saint-Albin s'est trouvé amené à rechercher quelle avait été la composition exacte de la commission d'enquête instituée à Poitiers, au sujet de Jeanne d'Arc, en mars 1429, à la suite de ses premiers entretiens avec Charles VII, comme chacun sait. A ce propos, l'auteur rassemble et présente nombre de preuves

1. Résumé de la discussion dans Vallet de Viriville, *Notes sur deux médailles de plomb relatives à Jeanne d'Arc*. Paris, 1861, in-8°, 30 p. (Extrait de la *Revue archéologique*, avril et mai 1861, nouv. série, t. III, p. 380-392 et 425-438.)

2. Voir ce qu'en dit, sur ce point, Vallet de Viriville, *Procès de Jeanne Darc*, p. LXIV-LXV.

destinées à mettre hors de doute que ce tribunal extraordinaire offrait un caractère exclusivement religieux, sans intervention officielle du Parlement, et que la sentence prononcée par ces juges eut par suite un caractère purement théologique.

Cette démonstration a-t-elle bien besoin de se produire sous une forme aussi consciencieuse? En effet, il ne paraît pas que cette opinion ait jamais été combattue par qui que ce soit d'autorisé, et les historiens de Jeanne d'Arc ou de son époque n'ont jamais prétendu autre chose. Quicherat (t. V, p. 474-473), Vallet de Viriville (t. II, p. 61-62), M. de Beaucourt (t. II, p. 210-211), M. Wallon (liv. II, 1), M. Marius Sepet (liv. I, 3), M. Ledain, qui a consacré de récentes études au séjour de Jeanne d'Arc à Poitiers¹, concordent tous sur ce point. Pour clore le débat, si même il y avait lieu de l'engager sur ce point, l'auteur aurait pu se contenter d'invoquer d'aussi unanimes et aussi décisives interprétations.

C'est à un passage de la lettre bien connue adressée par Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, en date du 21 juin 1429, qu'il faut attribuer, prouve M. Ragueneau de Saint-Albin (vi, p. 26-36), la tradition erronée et persistante recueillie par Antoine Astesan, puis par le *Mistère du siège d'Orléans*, et d'après laquelle la direction des interrogatoires de Poitiers aurait été réservée au seul Parlement. Mais, si cette thèse a recruté quelques adeptes dans ce que l'auteur appelle la « littérature johannique » (p. 22 et 38), elle n'a jamais effleuré qui que ce soit de sérieusement informé de l'histoire et de la vie de la libératrice de la France.

On aurait toutefois mauvaise grâce à critiquer outre mesure sur cette question préjudicielle l'auteur de ce simple opuscule, qui a seulement manifesté l'intention, dit-il lui-même (p. 46), sans prétention à la nouveauté, de réfuter une erreur qui pourrait se multiplier dans certains milieux de vulgarisation sans contrôle, au grand dommage de la réalité historique.

Germain LEFÈVRE-PONTALIS.

Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris (1457-14300), publiées par Léon BRIÈLE, avec *Notice, appendice et table* par Ernest COYECQUE. Paris, Imprimerie nationale, 1894. In-4°, LXI-633 pages.

Le titre sous lequel l'ancien archiviste de l'Assistance publique avait entrepris ce recueil, il y a plus de quinze ans, ne nous semble pas très

1. Bélisaire Ledain, *Jeanne d'Arc à Poitiers*. Saint-Maixent, 1891, in-8°, 15 p. (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*, t. VIII, mars 1891, p. 66-67.) — *Examen d'une brochure de M. l'abbé Denizéau, intitulée : Jeanne d'Arc à Poitiers*, dans *Revue poitevine et saintongeaise*, t. VIII, mai 1891, p. 149-154.

bien choisi; celui de *Cartulaire général* aurait, à notre avis, plus clairement indiqué la nature de l'ouvrage. Léon Brièle avait imprimé déjà tous les textes qu'il comptait faire entrer dans sa publication, quand M. Coyecque lui fut adjoint pour en dresser la table.

Ayant consacré à l'Hôtel-Dieu une savante étude, ce dernier était mieux à même que personne de donner à l'œuvre commencée le complément et les perfectionnements qu'elle demandait. Les textes n'avaient pas toujours été établis par L. Brièle avec un soin suffisant, les identifications contenues dans les analyses placées en tête de chaque pièce laissaient quelquefois à désirer.

Pour remédier à ces imperfections, M. Coyecque dut dresser une table détaillée des actes contenus dans les trois cartulaires de l'Hôtel-Dieu, avec l'indication précise de la personne dont ils émanaient et de la date à laquelle ils appartenaient. Puis, au moyen de la table, il rectifia les lectures et les identifications défectueuses. Le choix des documents publiés avait été fait d'une façon assez arbitraire, et les actes non datés avaient été systématiquement écartés. Un supplément était donc utile; M. Coyecque l'a dressé et y a fait figurer, en analyse ou in extenso, toutes les pièces relatives à l'Hôtel-Dieu qu'il a pu rencontrer dans les archives de l'Assistance publique ou dans les autres dépôts. Grâce à ces additions, on trouve dans ce volume l'ensemble complet des chartes qui concernent l'Hôtel-Dieu de Paris avant le xiv^e siècle, et les rectifications apportées, soit par les tableaux placés en tête de l'ouvrage, soit par l'index final, donnent à la publication des textes le degré d'exactitude désirable. Mais l'emploi de ces textes est forcément rendu un peu compliqué, puisqu'on est obligé de se reporter aux tableaux préliminaires ou à l'index pour être sûr d'avoir la bonne leçon.

Comme le fait remarquer M. Coyecque, les documents que renferment les *Archives de l'Hôtel-Dieu* ne sont pas les plus précieux qui existent pour l'étude de l'organisation intérieure de l'établissement. Ce n'est pas en effet dans les cartulaires qu'on a chance habituellement de rencontrer des renseignements de cette nature. Les titres de propriété dominent ici comme dans les autres recueils du même genre, et c'est surtout la topographie ou l'histoire des biens et des personnes qui peuvent en profiter.

Nous ne saurions entreprendre de faire ressortir toutes les pièces intéressantes qu'on trouvera dans ce livre. Nous devons nous contenter de signaler au hasard quelques-unes de celles qui nous ont frappé. Le n^o 213, par exemple, reproduit une charte datée de 1226, où Bouchard de Marly énumère différents établissements hospitaliers des diocèses de Paris et de Chartres. Sous le n^o 14 se lit un accord passé devant le roi Louis VII, en 1179, pour mettre fin à un procès assez curieux : Simon de Vert ayant légué à l'Hôtel-Dieu une grande partie de ses biens, son gendre, Garin, attaqua cette libéralité, « *eam asserens immoderatam nec rationi*

vel consuetudini terre consentaneam; » la cause fut portée devant le roi et les parties en vinrent à une transaction en vertu de laquelle Garin n'aurait à livrer qu'une rente de deux muids de blé et de deux muids d'avoine. Parmi les documents intéressants pour l'histoire hospitalière, on peut citer une charte de 1261 (n° 694), où il est parlé de l'autel Saint-Pierre et Saint-Paul, élevé dans la grande salle de l'Hôtel-Dieu, selon l'usage de l'époque; la donation de Tiphaine La Commine, qui fournit d'utiles renseignements sur les salles de l'hôpital et sur divers points de son régime intérieur (1294, n° 862); enfin la donation faite par Gaucher de Châtillon en 1204 (n° 76). Ce bienfaiteur recommande que chaque année 20 sous soient prélevés sur les revenus des biens dont il a enrichi l'Hôtel-Dieu, pour donner aux malades, le jour de son anniversaire, « les aliments dont ils auront envie, pourvu qu'on puisse se les procurer; » il emploie ainsi une formule qu'on retrouve dans la plupart des règles d'hôpitaux, à l'article de la nourriture des pauvres.

LÉON LE GRAND.

Chartes de Durbon, quatrième monastère de l'ordre des Chartreux, diocèse de Gap, publiées sous les auspices de la Société d'Études des Hautes-Alpes, par l'abbé Paul GUILLAUME, archiviste des Hautes-Alpes. Paris, Picard, 1893. In-8°, xxx-904 pages.

Le monastère de Durbon, quatrième maison de l'ordre des Chartreux, fut fondé en 1116, par un disciple de saint Bruno, au fond d'un vallon solitaire, actuellement situé sur le territoire de la commune de Saint-Julien-en-Beauchaine. Son histoire a été racontée par Charronnet¹, ancien archiviste des Hautes-Alpes, et M. l'abbé Guillaume nous promet de la refaire prochainement. En attendant, il nous donne en un fort volume de près de 1000 pages, élégamment imprimé par les presses cartusiennes de Notre-Dame-des-Prés, la collection des chartes de ce monastère de l'année 1116 à 1452, comprenant 774 pièces, dont 524 empruntées aux Archives des Hautes-Alpes et 250 extraites du *Cartulaire de Durbon*, manuscrit du xiii^e siècle, qui a été décrit par M. Roman dans les *Notices et documents publiés par la Société de l'histoire de France pour le cinquantième anniversaire de sa fondation*².

Pour des raisons que devineront tous ceux qui ont lu le factum intitulé *Supplément aux chartes de Durbon*, M. l'abbé Guillaume n'a pu obtenir communication de ce manuscrit, qui appartient à un parent de l'auteur de ce factum; mais il en avait heureusement à sa disposi-

1. Charronnet, *Monastères de Durbon et de Berthaud (diocèse de Gap)*. Grenoble, Alph. Merle, s. d., in-8° de 90 p.

2. Paris, 1884, p. 101 et suiv.

tion deux excellentes copies dressées par MM. Charronnet et Laudy, anciens élèves de l'École des chartes, lesquelles étaient déposées aux Archives des Hautes-Alpes et aux Archives des Bouches-du-Rhône. C'est à l'aide de ces copies et des chartes originales conservées dans le dépôt dont il a la garde que M. l'abbé Guillaume a pu mener à bonne fin sa laborieuse et méritoire entreprise.

L'intérêt des chartes de Durbon a déjà été signalé par M. Laudy, archiviste des Hautes-Alpes, dans un rapport présenté en août 1873 au Conseil général de ce département.

Comme dans tous les cartulaires, on y trouve de précieux renseignements sur la condition des personnes et des terres dans les montagnes du Dauphiné du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle; sur les institutions religieuses, féodales, judiciaires et communales; sur l'agriculture, les poids et mesures, les usages locaux. Les noms que révèlent ces chartes, les faits qu'elles relatent fixent d'une manière plus sûre les listes chronologiques des évêques de Gap et des comtes de Die et éclairent l'histoire des relations du Gapençois avec la Provence et le Dauphiné. Bien que presque toutes soient rédigées en latin, leur texte est émaillé de mots en langue vulgaire que les philologues ne recueilleront pas sans profit.

A la suite de son introduction, M. Guillaume a placé la liste des prieurs et des procureurs de Durbon, et il a complété utilement sa publication par un tableau chronologique des chartes de Durbon, dont les originaux ou les copies n'existent pas aux Archives des Hautes-Alpes et qui probablement sont perdus, dressé d'après un inventaire général des archives de Durbon, rédigé en 1694, et d'autres sources. Enfin une copieuse table alphabétique rend facile et prompt la consultation de ce beau volume, qui fait grand honneur à la laborieuse érudition de l'archiviste des Hautes-Alpes, aujourd'hui placé au premier rang des historiens dauphinois.

A. PRUDHOMME.

Études sur la ville de Thiers (Auvergne), par Hubert JACQUETON.

Première partie : *la Communauté des habitants (1272-1789)*.

Paris, Alphonse Picard et fils, 1894. In-8°, xv-436 pages. 7 fr. 50.

Des recherches sur la coutellerie thiernoise ont amené M. Hubert Jacqueton à des *Études sur la ville de Thiers*, dont nous avons sous les yeux les premiers résultats. Peu de chose jusqu'ici avait été écrit sur la vieille cité auvergnate : des notes de M. Saint-Joanny, un travail posthume, et non mis dans le commerce, de M. Andrieu; voilà les seules tentatives qui ont précédé celle de M. Jacqueton.

Le nouvel ouvrage s'annonce comme fort considérable, puisque ce premier volume doit être suivi de trois autres, consacrés : l'un, aux industries, au commerce et à l'agriculture; le suivant, aux seigneurs;

le dernier, aux établissements ecclésiastiques. A en juger par ce qui est déjà publié, nous aurons là une excellente monographie locale. M. Jacqueton a fouillé avec patience et avec soin les archives et les bibliothèques où il espérait trouver des documents sur l'histoire de son pays; il a réuni de nombreux matériaux et il en a tiré bon parti.

Nous regrettons que l'auteur, en adoptant la division par tranches, — qui a ses avantages et qui lui a peut-être permis de donner à chaque partie de plus amples développements, — n'ait pas placé en tête de son premier volume une esquisse générale de l'histoire de Thiers. Sans doute le titre modeste d'*Études* adopté par lui pour son ouvrage lui laissait toute liberté d'agir ainsi. Mais cet aperçu général était utile pour servir de guide au lecteur et pour l'aider à dégager une impression d'ensemble de la masse de faits qui passent devant ses yeux. M. Jacqueton s'est contenté de résumer dans son introduction ce qu'on sait des origines de Thiers. Puis il arrive à la *Communauté des habitants*, qui fait l'objet de la première partie de ces *Études*. La communauté des habitants étant la plus jeune des institutions que M. Jacqueton s'est proposé de nous faire connaître, il eût été peut-être plus logique de suivre un ordre différent dans la publication de ces études, et de nous parler d'abord de l'Église, puis des seigneurs de Thiers. Le plan adopté par l'auteur s'explique aisément si l'on réfléchit à la manière dont s'est élargi son plan primitif; en étudiant la coutellerie thiernoise, il a d'abord rencontré sur son chemin la communauté des habitants, puis les seigneurs et l'Église.

C'est à la fin du xiii^e siècle que remontent les deux chartes de Thiers (1272 et 1301) : la première accordée par Guy VIII, seigneur de Thiers; la seconde par le même seigneur et par son fils émancipé. Il ne s'est pas conservé de copie isolée du premier acte; celui de 1301, qui en reproduit intégralement la teneur, nous est connu par deux copies du commencement du xiv^e siècle. M. Jacqueton s'est servi des deux copies pour établir le texte qu'il donne dans l'appendice I de son volume. Il est regrettable qu'il n'ait pas relevé les variantes fournies par chacun des deux manuscrits; cela eût été d'autant plus utile que le texte, comme il le reconnaît, est assez fautif. Il a naturellement été amené à proposer quelques corrections; il eût été bon de prévenir les lecteurs que la parenthèse ronde () lui servait à indiquer les lettres à supprimer, la parenthèse carrée [] celles qu'il croit devoir restituer. Bien que la plupart des corrections proposées par M. Jacqueton nous semblent bonnes et légitimes, il en est que nous ne pouvons admettre; p. 319, l. 3, les mots *annis temporibus* des manuscrits ne font pas de sens; la correction *annis* [et] *temporibus* proposée dans les *corrigenda* par M. J. n'en fait guère davantage; il faut simplement supprimer *s* de *annis* et lire : « Eis liceat emere et vendere vinum infra idem castrum sive villam annuatim in mense augusti et eorum quilibet (cuilibet?), indiffe-

renter ac libere sicut in anni temporibus quibuscumque. » Même page, l. 28, le *sic* après *tenentur* proposé aux *corrigenda* est inutile. Par contre, à la l. 26, *alienis* doit être remplacé par *alicujus*.

L'auteur suppose que le second acte dont le lieu de rédaction n'est pas indiqué a dû être passé à Thiers même. Cela ne me paraît pas admissible; comme celui de 1272, il est passé sous le sceau royal en Auvergne, et ce sceau était établi à Riom et non à Thiers.

Les deux actes fournissent à M. J. l'occasion de remarques fort judicieuses, et la conclusion qu'il en tire qu'il n'y eut pas alors de corps de ville, de représentation municipale instituée à Thiers me semble exacte. Jusqu'au dernier tiers du xvi^e siècle, il y a une première période dans laquelle l'organisation municipale reste à l'état embryonnaire. Les affaires communes sont gérées par des « commis, » dont l'autorité est fort restreinte et qui n'obtiennent de leurs concitoyens qu'une médiocre considération. C'est pour remédier à cet état de choses que Charles IX, en 1567, accorde à ces commis le titre et les privilèges de consuls. La pénurie de documents rend l'histoire de cette période, qui occupe le premier chapitre de M. J., fort difficile et fort obscure. Les « commis aux affaires » avaient-ils à côté d'eux un conseil de ville? M. J. penche pour l'affirmative, et il croit en trouver les preuves pour le milieu du xvi^e siècle. Ces preuves ne nous satisfont pas, et d'abord, le document de 1711, cité à l'appendice XIV, parle-t-il bien d'un registre des délibérations du conseil pour l'année 1558? N'y a-t-il pas dans ce procès-verbal un simple *lapsus calami* qui aura fait mettre 1558 au lieu de 1578 ou 1588? Ce qui nous le fait croire, c'est que ce prétendu registre de 1558 se trouve dans une liste presque rigoureusement chronologique¹ entre un registre de 1571 et un registre de 1594. Quant à l'acte d'assemblée du 28 octobre 1558, ne se rapporte-t-il pas à une assemblée générale des habitants plutôt qu'à celle d'un conseil de ville?

Avec l'établissement du consulat en 1567 et son fonctionnement régulier à partir de 1569, les documents deviennent beaucoup plus abondants et plus sûrs; ils permettent à M. J. de nous donner un tableau fort complet de l'organisation des services publics dans la ville. De 1569 à la fin de l'ancien régime, l'histoire de l'organisation municipale comprend deux périodes qui forment chacune l'objet d'un chapitre spécial : 1^o jusqu'en 1692²; 2^o depuis l'édit de 1692 qui établit l'échevinage.

1. La seule exception à cet ordre chronologique est la mention d'un registre de 1591 qui se trouve entre celle d'un registre de 1680 et celle d'un registre de 1690, le dernier de la série.

2. Ce que dit M. J. des assemblées générales ne nous paraît pas très certain. L'opinion, émise à la page 35, que les trois quarts des couteliers n'y prenaient point part n'est-elle pas contredite par le document cité note 1 de la page 103, où l'on se plaint de voir entrer aux assemblées de ville « de misérables cous-

Dans les chapitres iv et v de son ouvrage, l'auteur étudie les rapports du corps de ville avec la châtellenie, d'une part, avec les agents de l'autorité royale, de l'autre. Le chapitre vi nous montre Thiers à l'assemblée du tiers état d'Auvergne. Puis viennent des notions fort intéressantes sur l'organisation des services municipaux : assistance publique, instruction, eaux, voies de communication, postes (ch. vii); sur les guerres dont Thiers eut à souffrir au xvi^e et au xvii^e siècle (ch. viii); sur les pestes et sur les mesures prises pour en combattre l'effet (ch. ix); sur les famines et disettes (ch. x); sur les finances municipales (ch. xi); enfin sur le mouvement de la population (ch. xii). Non seulement M. J. a recueilli de nombreux matériaux qui donnent à son exposition la base la plus solide, mais il a dressé des tableaux et des statistiques qui rendent les choses plus saisissantes et qui seront de beaucoup d'utilité à qui consultera ce volume : tableau du prix des grains de 1690 à 1695 (p. 255, n. 4); tableau des décès de 1694 (p. 258), de 1709 et 1710 (p. 264); différents budgets de la ville de 1626 à 1785 (p. 294 à 303); relevés des baptêmes de la paroisse Saint-Genès pour diverses années de 1582 à 1690 (p. 307-309); baptêmes des trois paroisses de la ville de 1700 à 1790 (p. 309-311); mouvement de la population de 1582 à 1891 (p. 312-313). Les vingt-deux appendices qui terminent le volume contiennent, outre une liste des consuls, maires et échevins de 1569 à 1790, et les chartes de Thiers dont nous avons parlé, un choix bien fait de documents de tout genre.

Il ne nous reste qu'à féliciter M. Jacqueton de la façon dont il s'est acquitté de la tâche entreprise par lui, à souhaiter la prompte continuation de ces études et à espérer qu'il trouvera beaucoup d'imitateurs dans l'Auvergne, qui ne nous a pas donné de longtemps beaucoup d'ouvrages aussi sérieux.

E.-G. LEDOS.

BERTRAND DE BROUSSILLON. *Cartulaire de Saint-Michel-de-l'Abbayette, prieuré de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (997-1421)*, complété, avec des dessins et une table, par Paul DE FARCY. Paris, A. Picard et fils, 1894. In-8°, 62 pages. (Appendice au tome IX du *Bulletin de la Commission historique de la Mayenne*.)

Le prieuré de l'Abbayette, dont les ruines se voient aujourd'hui entre Landivy et la Dorée (Mayenne), fut fondé au mois d'octobre 997 par un personnage nommé Yves, sur un terrain restitué aux moines du Mont-Saint-Michel, à qui il avait été enlevé par les invasions normandes. En

telliers et pappetiers dont la plupart mandient leur pain? » Ce document semble indiquer d'ailleurs que la composition de ces assemblées était à peu près à la discrétion du maire. La question reste assez embrouillée.

1179, il fut confirmé au Mont par le pape Alexandre III. On trouve des détails plus circonstanciés sur les destinées de ce monastère dans l'ouvrage de M. l'abbé Pouteau, *Saint-Michel-de-l'Abbayette*, publié dans la *Revue de l'Ouest* en 1886. Notre confrère M. Bertrand a eu le mérite de grouper, avec la gracieuse collaboration de M. Dolbet, archiviste de la Manche et notre confrère, les chartes relatives à ce prieuré qui se trouvent aux Archives de la Manche, parmi les chartes du Trésor du Mont-Saint-Michel. Ces pièces n'étaient pas tout à fait inconnues, puisque Gaignières en avait fait copier quelques-unes et que l'abbé Pouteau en a connu à peu près le tiers, mais il les a données en français. Désormais, on aura le texte exact de ces actes intéressants, au nombre de 45, qui vont de 997 à 1427. Nous signalerons particulièrement, à cause de leur rareté, deux actes portant la signature originale du comte du Maine, dont l'éditeur a donné de bonnes photographies, quoique réduites, et une jolie charte d'Hamelin, évêque du Mans (1190-1214), reproduite à la grandeur de l'original, qui confère à un nommé Cincius, neveu d'un pape et qui fut peut-être pape lui-même, la cure de Levaré. La publication est enrichie de douze sceaux des Archives de la Manche, dessinés par M. de Farcy, qui a fait aussi la table onomastique. Si les noms de lieu avaient été identifiés, ce cartulaire, fort utile pour l'histoire du Maine, serait tout à fait complet.

A. BRUEL.

Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan, documents du ^{xv}^e siècle publiés d'après le ms. de M. Chaper, avec une introduction par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut. Valence, J. Céas; Paris, Alph. Picard, 1894. In-8°, XLIII-400 pages. (*Documents historiques inédits sur le Dauphiné*, 8^e livraison.)

La sainte fille, dont M. U. Chevalier a entrepris de publier une vie plus exacte et plus complète que celles que l'on possédait jusqu'ici, n'est guère connue en dehors du Forez et du Dauphiné, c'est-à-dire hors du lieu de sa naissance et de celui de sa mort. Contemporaine de Jeanne d'Arc, elle eut une destinée plus calme et moins tragique. « Au temps même, dit M. Chevalier, où Dieu suscitait la vierge Lorraine pour délivrer Orléans et la France du joug des Anglais, il envoyait à Vienne, — jadis nommée cité sainte, — une vierge du Forez, pour l'édifier par ses exemples, y ramener la piété par ses vertus et l'embau-mer plus tard du parfum de son souvenir. » Ces lignes caractérisent bien la vie de Philippe de Chantemilan. Née à Changy en Forez, dès qu'elle fut en âge, elle seconda sa mère qui avait le gouvernement du château de ce lieu. Le seigneur de Changy était Philippe de Lespinnasse, dont la femme était sœur de Jean de Norry, qui devint archevêque de

Vienne en 1423. A la mort de M^{me} de Lespinasse, Philippe, qui avait alors environ vingt ans, vint en service dans cette ville, où elle trouva son frère et sa belle-sœur attachés, l'un à l'archevêque, l'autre à sa sœur, Anne de Norry, dame du Chastel. Lorsque celle-ci quitta Vienne, probablement à la fin de l'épiscopat de Jean de Norry, Philippe y resta et mena dès lors une vie solitaire, dont le plus grand événement fut un voyage à Rome en 1450, lors du grand jubilé. L'année suivante, une épidémie ayant éclaté à Vienne, elle fut une des premières victimes et mourut le 15 octobre 1451. Elle fut enterrée par les chanoines de Saint-Maurice dans le petit cloître de la cathédrale, devant la porte de la chapelle Notre-Dame de *Capellis*. Son tombeau fut violé par les Calvinistes en 1562 ou 1567, mais on éleva un autel à la place en 1629. Sa réputation de sainteté et les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau lui ont valu d'être admise dans le recueil des Bollandistes. Si l'on met de côté ces savants religieux, qui ont publié dans leur tome VII d'octobre, en 1845, deux vies et un récit des miracles de la bienheureuse, presque tous les auteurs qui se sont occupés d'elle, sauf deux ou trois hagiographes, sont des historiens du Dauphiné; c'est aussi dans des documents dauphinois que se trouvent les récits manuscrits de sa vie. M. le chanoine Chevalier a soumis tous ces textes au jugement de sa savante critique, et il n'a pas eu de peine à montrer que leur source presque unique se trouve dans le ms. de M. Chaper, qu'il a eu le premier à sa disposition. Il en donne une analyse détaillée et en publie les différentes parties, savoir : un double prologue, une narration, un épilogue, un abrégé latin, une autre vie, aussi en latin, enfin, des procès-verbaux de miracles (en latin) avec les souscriptions autographes des notaires appelés à les certifier. Les caractères paléographiques du ms. tendent à établir qu'il est du xv^e siècle, et M. Chevalier croit y reconnaître l'ouvrage d'un chapelain de l'archevêque de Vienne, confesseur de la bienheureuse. L'éditeur a joint à son introduction deux textes fort intéressants, un abrégé de la vie de Philippe d'après un ms. du xvi^e siècle, qui appartient à la bibliothèque de Grenoble (n^o xn) et une vie moderne, d'environ le xvii^e siècle, d'après le ms. Chaper (n^o xix). Il termine par un résumé de la vie de la bienheureuse son introduction, au cours de laquelle il démontre : 1^o que son héroïne appelée par les textes Philippe de *Champ-de-Milan* ou de *Champteliman*, se nommait en réalité, comme l'a observé M. Révérend du Mesnil, de *Chantemilan*, nom qui a ses analogues dans Chante-Alouette, Chante-Grillet, etc. (p. xxxix); 2^o que Philippe ayant passé vingt ans à Changy et dix-huit ans environ à Vienne, et y étant morte le 15 octobre 1451 à l'âge d'environ trente-neuf ans, doit être née vers 1412. Au point de vue purement historique et local, si l'on veut, la vie de Philippe de Chantemilan présente un vif intérêt et il faut savoir gré à M. le chanoine U. Chevalier de nous en avoir donné, avec

son exactitude et sa netteté ordinaires, un texte original français, au lieu des extraits de ces mêmes textes, que les Bollandistes, pour se conformer aux usages de leur recueil, se sont imposé le labeur de traduire en latin.

A. BRUEL.

Les Corporations ouvrières à Rome depuis la chute de l'Empire romain, par E. RODOCANACHI. Paris, Alphonse Picard et fils, 1894. In-4°. T. I, cx-478 pages; t. II, 470 pages. 40 fr.

L'enquête que M. Emmanuel Rodocanachi vient de consacrer aux corporations romaines vient à une heure où il n'est pas besoin de constater la sollicitude générale vers un sujet de cet ordre. Familiarisé de longue date avec les grandes lignes de l'histoire de la Rome des papes¹, l'auteur se trouvait un des mieux préparés pour entreprendre cette laborieuse et consciencieuse étude et pour en condenser les résultats.

L'œuvre de M. Rodocanachi comprend une préface (p. I-XLVIII), une étude synoptique des prescriptions contenues dans les statuts des corporations (p. XLIX-CX), et une série d'études particulières réservées à chaque corporation (t. I et t. II), groupée avec d'autres, d'après leur objet général, tel le groupe des corporations relatives à l'agriculture, au bâtiment, aux arts libéraux, etc., etc. D'utiles appendices, — valeur comparative des monnaies citées, répertoire des bulles pontificales concernant les corporations, — ainsi qu'une série d'index alphabétiques et analytiques, commodément dressés, complètent le second tome de l'ouvrage, édité avec un soin, pour ne pas dire une perfection typographique remarquable.

Nombreuses étaient les communautés ouvrières que compta la Rome des papes, nombreuses et curieuses.

Leur quantité s'éleva jusqu'à près d'une centaine, comprenant toutes les branches de l'industrie humaine. L'auteur les a judicieusement classées en groupes divers, dans chacun desquels elles viennent naturellement s'encastrent. Reconnaissons donc avec lui les dix collectivités corporatives suivantes : agriculture; alimentation; boissons; fournitures ménagères; bâtiment; transports; vêtement; industries de luxe; arts libéraux; corporations non classées, parmi lesquelles les quatre groupements hétéroclites des balayeurs, des tambours, des bombardiers et des notaires capitolins.

Dans ce premier classement viennent s'encadrer quatre-vingt-dix-huit corporations, plus sept corporations constituées d'apprentis. Les plus anciens règlements conservés, ceux des merciers, datent de 1317; les

1. Cola di Rienzo, *Histoire de Rome de 1342 à 1354*. Paris, Lahure, 1888, in-8°, xv-442 p. — *Le Ghetto à Rome. Le Saint-Siège et les Juifs*. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8°, xv-339 p.

cordonniers se faisaient encore délivrer des statuts en 1789. Parmi les plus anciennes rédactions, citons les maçons (1397), les premiers règlements des notaires (fin du xiv^e siècle), puis les chasseurs (1400), les selliers (1405), les agriculteurs (1407), les bouchers (1432). Le retour définitif de la papauté, l'avènement de Nicolas V, en 1449, deviennent le signal d'un développement progressif de l'industrie et de la richesse. Jusqu'à la fin du xv^e siècle, six nouvelles corporations rédigent leurs statuts. Les réglementations nouvelles succèdent dès lors sans interruption pendant les deux siècles suivants. En 1791 et 1794, quelques corporations remanient encore leurs législations respectives.

Comme le remarque l'auteur, « on ne peut que rarement assigner de date précise à la formation d'une corporation, excepté lorsqu'elle naît d'une scission ou d'un concours de circonstances exceptionnel. » Rien n'est plus vrai. Ainsi ne faudrait-il pas croire que les communautés romaines n'aient commencé à exister qu'à la date des règlements qui, une à une, les constatent et les consacrent. Ainsi deux curieux documents, cités par M. Rodocanachi, un récit de procession daté de 1462, une description de carnaval en 1513, font voir qu'à ces époques un très grand nombre de corps de métiers, non encore ordonnés, participaient officiellement à ces cérémonies, d'où l'on peut conclure que les artisans dont il est fait mention formaient réellement des associations, « des corporations au sens le plus étroit du mot, » quand bien même ils n'auraient pas eu de règlement écrit. « La rédaction des statuts, premier indice que nous ayons de l'existence d'une corporation, » en est, en effet, « plus fréquemment le couronnement que le commencement. »

L'histoire des corporations romaines ne débute guère qu'avec l'année 1255, date où les membres de l'association des marchands de la *Mercanzia* s'assemblèrent méthodiquement dans l'église San Salvatore in Pensili et adoptèrent un règlement uniforme appelé à fortifier les attributions des consuls commerciaux. Une réforme, puis une seconde, s'imposèrent bientôt, de sorte que le texte actuel, qui porte approximativement la date de 1317, se trouve représenter la réunion de trois ordres de statuts, unis bout à bout plutôt que coordonnés ensemble. Cette hanse romaine se composait de treize *arts*, entre lesquels deux métiers occupaient une situation prépondérante, les bouviers, dont les nécessités de la culture de l'*agro* expliquent suffisamment l'importance, et les drapiers, qui représentaient « l'élite de l'industrie romaine. » Les autres *arts* prenaient le mot d'ordre de ces deux puissantes associations. Cependant, comme l'explique exactement M. Rodocanachi, les membres de la *Mercanzia* représentaient de trop disparates intérêts pour que ce faisceau ne se détachât pas promptement. Les merciers, diverses corporations agricoles, de commerce et d'échange opérèrent successivement leurs scissions, qui sont suivies, au fur et à mesure, de celles de la plupart des corps de métier. On vient de voir vers quelles époques on peut

constater la première rédaction des règlements des plus archaïques de ces groupements industriels ou commerciaux. Vers la fin du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e, où les documents précis commencent à se faire moins rares, on peut songer à dresser des états de statistique. Un intéressant tableau, scrupuleusement composé par l'auteur, indique pour le pontificat de Grégoire XV, en 1622, les résultats suivants : 5,578 boutiques et 6,609 patrons, employant 17,584 ouvriers ou apprentis.

Cette faible proportion d'employeurs à employés, comme on serait amené à dire de nos jours, n'est pas un des résultats les moins concluants de cette étude. Elle n'est particulière ni à Rome ni à l'Italie, et il ne faudrait certes pas la prendre pour une révélation. L'équation n'en projette pas avec moins de force un nouveau rayon de vue sur les conditions du travail d'autrefois : salariat et patronat confondus, main-d'œuvre et direction fusionnées, avec les avantages et les inconvénients, le patriarcal caractère, mais aussi l'étroitesse de conception du système. Involontairement reviennent à la mémoire, devant ce simple chiffre, les pages classiques dans lesquelles Herbert Spencer, dégagant les lois de l'évolution des sociétés, a gravé de quelques traits si sûrs le tableau de l'industrialisme en enfance. « Différant d'eux seulement en ce qu'il était le chef de la maison, le maître travaillait avec ses apprentis et un ou deux aides, partageant avec eux sa table et son logement, et vendant lui-même l'ensemble de leurs produits¹. » — La formule du monde a changé depuis. Faut-il, ou non, regretter la disparition de « ces petits groupes producteurs primitifs, à moitié socialistes,... lentement dissous parce qu'ils ne pouvaient se maintenir²? » La question dépasserait singulièrement notre cadre. Qu'il suffise de noter que l'enquête de M. Rodocanachi apporte à la discussion du problème des éléments neufs et certains, que plus d'un philosophe et plus d'un économiste s'estimera heureux de voir ainsi coordonnés.

Le grand écueil de ces corporations romaines, réduites à ce petit nombre d'associés participants, fut toujours une tendance fatale au monopole, à la transformation en castes recrutées parmi les seuls héritiers des patrons. Là en effet, comme partout, tandis qu'au moyen âge la qualité d'ouvrier ou de marchand justifiait l'admission dans la corporation, l'esprit des siècles plus modernes rendit peu à peu l'accès du groupe accessible seulement à quelques privilégiés. Tendance que révèle suffisamment l'étude des transformations statutaires d'une même corporation ayant pu traverser plusieurs siècles, ou bien l'examen des règlements de corporations diverses rédigés à des dates différentes. L'élévation progressive des droits d'entrée, l'imposition des examens de capacité, une enquête, qui paraît avoir été aussi arbitraire, concernant

1. *From Freedom to Bondage*, Intr.

2. *Ibid.*, id.

la solvabilité et l'honorabilité des candidats, se distinguent comme les moyens les plus communément employés. Par contre, pour les fils ou les héritiers directs des patrons, ni droit d'entrée, ni examens, ni enquête, ni même de stage ou de limite d'âge. Dans presque tous les statuts, en somme, conclut M. Rodocanachi, « perçe le désir d'assurer aux familles patronales le monopole de la profession, de créer des castes. »

Dans toute la partie qui a pour titre : « Étude synoptique des prescriptions contenues dans les statuts, » l'une des plus substantielles de l'ouvrage, M. Rodocanachi étudie, en les groupant et en les comparant les uns aux autres, les points successifs de ces règlements divers. Les conditions d'admission, tant des patrons que des ouvriers et apprentis, la création des officiers de chaque corporation, leurs fonctions, les devoirs des membres, les conditions dans lesquelles les statuts pouvaient être modifiés, sont ainsi l'objet d'un examen approfondi.

Le cautionnement exigé des candidats ne possédant pas de biens-fonds, le droit de sceau, l'installation des nouveaux membres et le serment, sont successivement passés en revue. Les officiers, consuls, camerlingues et conseillers, déjà mentionnés dans les statuts de la *Mercanzia* de 1255, voient bientôt s'accroître leur nombre, et une tendance à multiplier les états-majors commerciaux et industriels ne tarde pas à se manifester. Un curieux mode d'élection est celui que signale l'auteur, sous le nom d'*imbossolazione*, qui consistait à voter longtemps d'avance, plusieurs années quelquefois, par tablettes enfermées dans des urnes scellées du sceau de la corporation, et dont l'ouverture préalable était interdite sous les pénalités les plus sévères. Le jour assigné au dépouillement survenu, les bulletins étaient contrôlés et comptés avec le soin le plus minutieux. Ces désignations à longue échéance rendaient, paraît-il, les compétitions moins âpres et les rivalités commerciales moins préjudiciables aux intérêts généraux de l'association. Procédé ingénieux peut-être, mais auquel ses inévitables inconvénients obligèrent bientôt à renoncer.

Les associés sur qui s'étendait le pouvoir des chefs ainsi désignés, soit par ce mode d'élection, soit par tout autre, se liaient entre eux par de nombreuses et strictes obligations. Le sentiment de la solidarité était chez eux très vif, et cette pensée fondamentale, impliquée dans tous les règlements, explique fortement la durée et la puissance des corporations romaines. Pour éviter les abus de la concurrence, il était interdit aux boutiquiers de s'installer à moins d'une certaine distance les uns des autres. Si deux associés se séparaient, la distance était au moins doublée. Dans toutes les corporations, sauf deux, un patron n'avait pas le droit de posséder à la fois deux boutiques. Quant à l'accaparement, on le prévenait d'une manière particulière : les patrons qui manquaient de matières premières ou de marchandises étaient autorisés à se faire

délivrer, au prix coûtant, une partie du stock détenu par un de leurs collègues : la proportion que le détenteur se trouvait obligé de céder pouvait s'élever en certains cas jusqu'à moitié de son approvisionnement. Ajoutons que les statuts autorisaient souvent les consuls à fixer le prix de la matière première et que défense était faite aux associés d'essayer de se concilier les fournisseurs en les séduisant par quelque avantage particulier. Quant à la loyauté des transactions, elle se trouvait assurée par une série de stipulations relatives aux marques de fabrique, à la vérification des poids et mesures, à l'inspection des marchandises suspectes. Il est certain néanmoins que les statuts s'occupent beaucoup plus de l'organisation intérieure des corporations et du maintien des privilèges des associés que des intérêts du public.

Là était le vice originel, le défaut constitutif du régime des corporations. La guerre acharnée que lui déclara Turgot en France, et qui se termina par l'édit d'abolition de 1776, eut à Rome son contre-coup par l'ordonnance de 1801, rendue sous le pontificat de Pie VII, et qui supprima totalement, là comme ailleurs, jurandes et maîtrises. La lutte des disciples de Turgot contre le régime corporatif fut certes nourrie de sophismes, de phraséologie facile et creuse, et à peu près d'autant d'erreurs que de mots. Il ne faut pas cependant oublier que le régime de la concurrence, malgré les maux qu'il a pu déchaîner sur l'univers, est le seul conforme au plan général de la nature, dont le règne humain ne peut avoir la prétention de s'abstraire.

Certes, entre les tranquilles corporations d'autrefois et les formidables groupements exigés par l'industrie moderne, nulle comparaison ne s'autorise ni ne s'admet. Mais, à l'heure où le principe d'association, élargissant démesurément ses frontières, semble devoir représenter la formule de la société imminente de demain, à l'heure où, selon la forte et simple expression de von Hartmann, l'« association libre¹ » paraît appelée à constituer la « quatrième et dernière phase de l'organisation économique², » il est d'un intérêt tout spécial de trouver réunis et codifiés les résultats de plusieurs siècles du régime corporatif, dans un État exceptionnel, où le libéralisme théorique aurait eu plus de leçons qu'on n'en pourrait croire à méditer et à s'assimiler. M. Rodocanachi, en faisant pénétrer dans le public ce nouvel élément de discussion, me paraît avoir mené à bonne fin une œuvre d'une réelle portée historique et sociale.

Germain LEFÈVRE-PONTALIS.

R. RICHEBÉ. *Les trente-deux Quartiers généalogiques de S. A. R. Mgr le duc de Bragance*. Paris, impr. Monroq, 1894. 424 pages, 62 planches.

Ce travail a pour but de déterminer, en remontant à la quatrième

1. *Phil. des Unbewussten*, II, x.

2. *Ibid.*, id.

génération, la série complète des ancêtres de Louis-Philippe, duc de Bragance, héritier présomptif de la couronne de Portugal. Chaque degré forme un article particulier donnant les dates exactes de naissance et de décès : en regard sont gravés les blasons, dessinés d'après de bons modèles. Les ouvrages de ce genre, composés avec autant de soin, sont très utiles pour annoter avec certitude les textes dans lesquels les noms des personnages mentionnés sont cités. On se figure difficilement, en voyant ce volume édité avec un grand luxe, les nombreuses recherches que l'auteur a dû faire pour arriver à recueillir les indications dont il fait profiter ses lecteurs.

Sveriges periodiska Litteratur. Bibliografi enligt publicistklubbens uppdrag, utarbetad af Bernhard LUNDSTEDT. I, 1645-1812. Stockholm, Iduns Tryckeri Artiebölag, 1895. In-8°, vi-178 pages.

Nous devons signaler cette publication, non seulement parce qu'elle fait connaître une série de documents dont bien peu sont parvenus dans les bibliothèques françaises, mais encore et surtout parce qu'elle peut servir de modèle aux travaux dont les anciens journaux d'un pays doivent être l'objet.

M. Lundstedt a décrit, en suivant l'ordre chronologique de leur création, 425 publications périodiques qui ont paru en Suède depuis 1645 jusqu'en 1812. Chaque notice contient, sous une forme condensée, tout ce qu'il importe de savoir sur l'origine, le caractère, l'état matériel, les transformations et la durée du journal ou du recueil. L'auteur suit très exactement les rigoureuses méthodes qui sont aujourd'hui imposées aux travaux de bibliographie savante. Les recherches sont très faciles dans le répertoire qu'il nous a donné : on y peut trouver sans la moindre hésitation les renseignements relatifs à tout périodique dont on connaît soit la date de création, soit le titre, soit le lieu de publication.

Anecdota Maredsolana. Vol. III, pars I. Sancti Hieronymi presbyteri commentarioli in psalmos. Edidit D. Germanus MORIV. Maredsoli, 1895. In-4°, xx-444 pages.

Dans notre précédent volume (p. 186), nous avons annoncé la publication des deux premiers volumes de cette collection, et nous avons signalé l'importance des deux textes que le savant éditeur y a mis en lumière : le *Liber comicus* de l'église de Tolède et la version latine de l'épître de saint Clément aux Corinthiens. Le fascicule du troisième volume des *Anecdota*, qui vient de paraître, est rempli par un ouvrage de saint Jérôme qui passait pour perdu et dont l'authenticité ne paraît pas douteuse.

Saint Jérôme, en se défendant contre les attaques de Ruffin¹, parle

1. Voyez un passage du livre I, qui se trouve dans la Patrologie de Migne,

des petits commentaires (*commentarioli*) qu'il avait composés sur les psaumes. Ces petits commentaires ne peuvent être le *Breviarium in Psalmos*, qui est reconnu depuis longtemps comme une œuvre apocryphe, dans laquelle cependant on distingue des passages écrits à coup sûr par saint Jérôme.

Ces *Commentarioli* étaient considérés comme perdus. Dom Germain Morin a eu la bonne fortune de les découvrir dans cinq manuscrits : le ms. 68 d'Épinal, venu de Murbach, du VII^e ou du VIII^e siècle, où ils sont intitulés *Hieronimi excerpta de psalterio*; — le ms. latin 1862 de la Bibliothèque nationale, venu de Saint-Mesmin, du milieu du X^e siècle (*Excerpta Hieronimi de psalterio*); — le ms. latin 1863 de la même bibliothèque, venu de Saint-Amand en Pevèle, du X^e siècle (*Minus breviarium de psalterio*); — le ms. 7 de Valenciennes, venu également de Saint-Amand, lequel n'est qu'une copie du précédent; — le ms. 218 de Grenoble, venu de la Chartreuse, du XII^e siècle (*Enchiridion beati Jeronimi in Psalmis*).

Tel est le texte dont la découverte, l'édition et l'annotation font le plus grand honneur au savant bénédictin de Maredsous.

La seconde partie du tome III des *Anecdota* doit renfermer les monuments, en partie inédits, de la prédication de saint Jérôme.

L. D.

Rafael ALTAMIRA. *La Enseñanza de la historia*, 2^a edición. Madrid, 1895. In-8°, 480 pages. 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé d'étudier, au point de vue pédagogique, l'organisation de l'enseignement de l'histoire en Europe et en Amérique. Il a visité l'Angleterre et la France, et il est particulièrement bien informé de ce qui se passe dans notre pays. Il parle en bons termes (p. 83 et suiv.) de l'École des chartes, dont il a suivi quelques cours en 1890. Hors d'Espagne, on s'intéressera surtout aux détails qu'il donne sur « l'enseignement supérieur de l'histoire » dans les Facultés espagnoles (p. 421 et suiv.).

Plusieurs chapitres sont consacrés à la méthodologie de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur de l'histoire. M. Altamira a essayé de dresser une liste des principaux instruments de travail (manuels, recueils de textes, etc.) à l'usage des étudiants en histoire. C'était une entreprise délicate; il s'en est honorablement acquitté.

M. Altamira, désireux de citer tous les livres et tous les articles de revue relatifs aux sujets qu'il traite, en a cité quelques-uns qui ne méritaient guère de l'être. Il se montre, en général, très indulgent.

t. 23, col. 413, et non 432, comme porte la citation des *Anecdota*, par suite d'une faute d'impression.

Toutefois, il observe (p. 348) que, dans plusieurs compilations d'histoire universelle considérées comme estimables, l'histoire d'Espagne a été traitée d'une manière insuffisante. La vérité est qu'il existe très peu d'ouvrages de vulgarisation, en quelque langue que ce soit, que l'on puisse recommander avec sécurité.

Ch.-V. LANGLOIS.

La Maison de Craon, accompagnée du Cartulaire de Craon, par
BERTRAND DE BROUSSILLON. Paris, A. Picard, 1893. 2 vol. in-8°. 30 fr.

Notre confrère M. Bertrand de Broussillon a pris à tâche de reconstituer l'histoire du Maine à l'aide des archives des familles féodales de la région, et il nous annonce de prochaines études sur les comtes et les vicomtes du Maine, les seigneurs de Sablé, de Laval, de Beaumont, de Château-Gontier, etc. Déjà il avait publié, avec la collaboration de M. P. de Farcy, la *Sigillographie de la maison de Laval*, et il nous donne aujourd'hui une histoire de la maison de Craon, une des plus importantes assurément de la province du Maine.

Disons dès l'abord qu'on ne saurait trop louer la patience avec laquelle M. Bertrand de Broussillon a ramassé de tous côtés, dans les manuscrits et les imprimés, tous les actes où figurent des membres de la maison dont il voulait faire l'histoire, et l'esprit de sage critique avec lequel il a su interpréter les documents qu'il avait entre les mains. Mais disons aussi que nous regrettons le plan qu'il a adopté. Il y a dans son livre la matière de trois ouvrages différents, qui auraient gagné, croyons-nous, à être traités isolément. La partie la plus importante, le Cartulaire proprement dit, serait certainement mieux apprécié s'il n'était sans cesse interrompu par l'histoire et par la sigillographie, ce qui rend les recherches très laborieuses. Les deux autres parties de l'ouvrage auraient elles-mêmes plus d'intérêt si elles formaient une suite non interrompue.

Ces critiques générales une fois posées, nous ferons quelques observations de détail, qui prouveront à M. Bertrand de Broussillon la valeur incontestable que nous attachons à son œuvre. Nous l'avons étudiée avec soin, et nous devons dire qu'à part certaines fautes de typographie nous n'y avons relevé que peu d'erreurs. — Dans l'analyse de l'acte du 21 août 1371 (n° 990 *bis*), ce n'est pas de Tironneau qu'il est question, mais de Nouans. La femme de Patry de Sourches ne s'appelait pas Jeanne de Sourches, mais Jeanne de Doucelles. De même, dans la note 2, p. 126, l'auteur donne à la femme d'Imbert de Sourches, seigneur de Rabestan, le nom de Jeanne d'Usages, tandis qu'en réalité elle s'appelait Jeanne des Hayes. — Dans l'acte du 10 janvier 1455, v. s. (n° 1197), le passage « Jeanne de Courtremblay, femme de feu messire Jehan d'Angennes, actuellement seigneur de Rambouillet, » est

incompréhensible; il faut lire « Jeanne de Courtremblay, femme de feu Jehan d'Angennes, seigneur de Rambouillet, et mère de Jehan d'Angennes, actuellement seigneur de Rambouillet. » La femme de Jean de l'Isle est Marie de Riboullé et non Marie Riboul.

Certaines analyses sont peut-être un peu courtes. Quelques actes auraient mérité d'être publiés en entier; nous citerons entre autres la vente de la vicomté de Châteaudun à Louis, duc d'Orléans, par Guillaume de Craon, seigneur de Moncontour et de Marnes, le 12 octobre 1395. Ce document renferme des renseignements du plus haut intérêt qu'on aurait été heureux de trouver dans le Cartulaire.

A la page 353 de son premier volume, M. Bertrand de Broussillon a parfaitement raison de justifier la mémoire d'Amaury IV du reproche qui lui a été fait d'avoir servi dans ses dernières années la cause du roi d'Angleterre. Pour mieux établir le rôle qu'Amaury joua lors de la reprise des hostilités, notre confrère aurait pu citer ce passage d'une lettre de ce seigneur en date du 30 octobre 1367, où il rapporte « qu'il fut à la prise des forteresses de Vas, Rillé, le Loroux et Saumur, en la compagnie de Bertrand du Guesclin, connestable de France. »

M. Bertrand de Broussillon demande qu'on lui indique les documents qui lui auraient échappé; il a fouillé avec tant de persévérance et de sagacité tous les dépôts publics et privés qu'on ne peut guère espérer glaner après lui. Nous lui signalerons cependant quelques titres qu'il n'a pas connus ou dont il n'a pas cru devoir faire usage. Au milieu du ix^e siècle, la seigneurie de Craon était en la possession de Lambert, comte de Nantes, et la *Chronique de Nantes* raconte que, lorsque ce seigneur fut forcé en 851 de fuir de son comté de Nantes, il se retira à Craon, qui dépendait alors de l'abbaye de Saint-Clément de Nantes, d'où le vocable de saint Clément donné à l'église de Craon. *Dimittens comitatum, fugit usque Credonem, tunc temporis Namnetici territorii vicum, jure Sancti Clementis civitatis Namneticæ monasterio pertinentem.* Lambert, il est vrai, n'est pas un membre de la maison de Craon, mais peut-être M. Bertrand de Broussillon aurait-il pu rappeler ce fait des annales craonnaises, un des plus anciens que l'on connaisse.

Voici en revanche des actes qui intéressent directement les seigneurs de la maison de Craon, dont notre confrère nous a tracé l'histoire :

En mars 1220, Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, avec Mathieu de Montmorency, Pierre, comte de Bretagne, Robert, comte de Dreux, et autres, se porte garant dans un procès entre le roi Philippe-Auguste et Guillaume, évêque de Paris, au sujet du droit qu'avait le roi au clos Bruneau (*Trésor des chartes*. Paris, 267).

En 1313, à Angers, vente par Jean de Noisy, fils d'Amaury de Noisy, chevalier, en faveur d'Amaury III, sire de Craon, de 40 livres de rente en la paroisse de Rozières-en-Vallée (*Trésor des chartes*. Anjou, 93).

27 avril 1331. Lettres de Philippe de Valois permettant à Amaury III,

sire de Craon, d'acquérir en fiefs et seigneuries 500 livres de rente, sans payer ventes, quint-denier et autres redevances (*Trésor des chartes*. Tours, 37).

En somme, l'ouvrage de M. Bertrand de Broussillon offre les renseignements les plus nouveaux et les plus intéressants, non seulement pour l'histoire du Maine, mais aussi pour celle de la Bretagne, du Poitou, de la Saintonge, du pays Chartrain et d'autres contrées encore. Nous ne pouvons que faire les vœux les plus sincères pour qu'il continue, comme il nous annonce en avoir l'intention, à nous donner les monographies des principales maisons de la région qu'il a en si grande affection.

LUCIEN MERLET.

LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 118, 179, 186.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Épigraphie, 73. — Diplomatique, 201. — Bibliographie, 27, 49, 116, 199; bibliothèques, 113, 210, 231; manuscrits, 21, 43, 96, 99, 110, 165, 191, 255, 276; imprimés, 96, 226; typographie et librairie, 10, 75, 147, 155; ex-libris, 113.

SOURCES, 161, 163, 181, 265, 285. — Chroniques, 51, 131, 132, 160, 217, 266, 268. — Journal, 176. — Correspondances, 56, 282. — Archives, 22, 31, 32, 79, 97, 111, 129, 145, 148, 210. — Cartulaires, etc., 4, 40, 129, 271, 272, 280, 283; chartes, 220; regestes, 225, 228. — Inventaires, comptes, 53, 58, 114. — Pouillé, 222.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Adalard d'Eyne, 3; Alexandre IV, 4; Argoun, 119; Babenberg, 131; saint Bernard, 50; Blanche de Castille, 23; sainte Catherine de Sienne, 89; saint Césaire, 171; Chabannes, 48; Charles VII, 34; saint Colomba, 2; Corvin, 250; saint Emmeran, 82; Fauste de Riez, 141; Ferdinand I^{er} de Naples, 215; Feysigny, 192; François I^{er}, 178; saint François d'Assise, 55, 133, 218, 273; Froissart, 69; Gauma, 119; De Geer, 100; Gérard de Tolède, 33; Gérard Pateclo, 33; Ugolino della Gherardesca, 6; Grégoire VII, 174; Grégoire X, 200; Guillaume de Flavy, 208; Jabataha, 119; Jeanne d'Arc, 109, 177, 185, 188, 223; Joinville, 69; Kremsmünster, 161; La Fontaine-d'Harnoncourt-Unverzagt, 112; Léontius de Byzance, 240; Louis VIII, 206;

Louise de Savoie, 178; Mahomet, 122; Masaccio, 176; Masque de fer, 41; Matignon, 104; Meïr ben Baruch, 15; Montmayeur, 192; saint Paul, 86; sainte Philippe de Chantemilan, 277; saint Pierre, 86; saint Roch, 60; Rodolphe de Habsbourg, 200; Richard de San-Germano, 160; Savoie, 191; Savonarole, 257; Visconti, 286; saint Wigbert, 246.

GÉOGRAPHIE, 216.

INSTITUTIONS, 11, 62, 74, 102, 140, 158, 168, 203, 256, 259, 260, 278.

MŒURS, HISTOIRE ÉCONOMIQUE, 13, 35, 39, 126, 137, 227, 245, 251, 253, 254, 270.

MÉDECINE, 219, 241.

ENSEIGNEMENT, 80, 87, 156, 205, 264, 269.

RELIGIONS. — Judaïsme, 101. — Catholicisme, 86; hagiographie, 27, 82; papauté, 4, 107, 232; conciles, 132; ordres religieux, etc., 19, 170, 235, 261; livres saints, 76, 121; liturgie, 16, 99, 110, 124; discipline, 8. — Superstitions, 152. — Hétérodoxie, 41, 119. — Islamisme, 275.

ARCHÉOLOGIE, 30, 31, 61, 151, 169, 180, 227, 249, 279. — Architecture, 9, 25, 37, 66, 94, 154, 164, 224. — Sculpture, 105, 166, 287. — Peinture, 44, 93, 99, 115, 153, 184, 191, 267; émaillerie, 18. — Poterie, 143. — Mobilier, 67, 190, 248. — Orfèvrerie, 17, 167, 232. — Numismatique, 28, 91, 234. — Sigillographie, 83, 252. — Héraldique, 230. — Équitation, 209.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 20, 202, 239. — Langue grecque, 243. — Langues romanes, 139; italien, 7, 46, 47, 67, 88, 106, 149, 258; français, 175, 211; provençal, 214; rhéto-roman, 103. — Langues germaniques : anglo-saxon, 57; allemand, 142, 189, 247, 284. — Langues scandinaves, 120, 125, 196, 197. — Langues slaves, 81. — Langue hongroise, 288.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE, 19, 45, 64, 140. — Alsace-Lorraine, 90, 102, 127, 139, 237; Bade, 136; Bavière, 134; Hanovre, 274; Lusace, 24, 159; Provinces rhénanes, 150; Prusse et provinces baltiques, 35, 193, 205, 245; Saxe et Thuringe, 197, 225, 269, 271, 272; Wurtemberg, 116, 283, 285.

AUTRICHE-HONGRIE, 77, 135, 166, 262, 263, 266.

BELGIQUE, 123. — ESPAGNE, 38, 275.

FRANCE, 64, 102, 162. — Bretagne, 146; Chablais, 78; Champagne, 251; Comtat-Venaissin, 79; Dauphiné, 234; Faucigny, 78; Gascogne, 34; Languedoc, 260; Maine, 173; Normandie, 26, 62; Rouergue, 3; Roussillon, 36; Saintonge, 13. — Aisne, 145; Allier, 25; Ardennes, 108; Ariège, 198; Bouches-du-Rhône, 61; Calvados, 22; Cher, 37; Côte-d'Or, 50, 97; Drôme, 148; Gers, 58; Hérault, 85; Landes, 183;

Loir-et-Cher, 32, 236; Haute-Loire, 169; Loire-Inférieure, 138; Lot-et-Garonne, 5; Maine-et-Loire, 6; Manche, 40, 104, 213; Marne, 155; Meurthe-et-Moselle, 72; Nord, 66, 67; Oise, 179; Pas-de-Calais, 111; Puy-de-Dôme, 130; Haute-Saône, 170; Seine, 14, 87, 128; Seine-et-Oise, 71; Tarn-et-Garonne, 31; Var, 84; Vaucluse, 80; Vienne, 147; Vosges, 91, 92; Yonne, 220, 222.

GRANDE-BRETAGNE, 194, 281.

ITALIE, 54, 95, 238, 261. — Région du nord, 10, 29, 39, 45, 54, 94, 168, 172, 187, 195, 207, 215, 221; du centre, 42, 74, 86, 157, 229, 254; du sud, 52, 59, 98, 129, 204, 244, 264.

PAYS SCANDINAVES, 117, 228, 242. — POLOGNE, 1, 56, 63, 83, 144.

RUSSIE, 182. — SUISSE, 212. — TURQUIE, 63.

1. Acta capitulorum necnon iudiciorum ecclesiasticorum selecta edidit B. Ulanowski. Vol. I, Acta capitulorum Gneznensis, Poznaniensis et Vladislaviensis (1108-1530). Cracoviae, sumptibus Academiae litterarum Cracoviensis, 1894. In-4°, vi-663 p. (Editionum collegii historici Academiae litterarum Cracoviensis. N. 51. Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, tomus XIII.)

2. ADAMNANUS. Vita Sancti Columbae. Edited from Dr Reeves text, with an introduction on early Irish church history, notes and glossary, by J. T. Fowler. New-York, Macmillan, 1895. In-12, LXXXVII-200 p. 2 d. 75.

3. ADVIELLE (Victor). Adalard d'Eyne, bouteiller du comte de Flandre, fondateur de l'hospice d'Aubrac en Rouergue. Abbeville, impr. du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, 1894. In-8°, 8 p.

4. ALEXANDRE IV (des Registres d') (1254-1261). Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par MM. Bourel de la Roncière, J. de Loye et A. Coulon. Fasc. 1^{er}. Paris, Ernest Thorin, 1895. In-4°, 128 p. 9 fr. 60.

5. ALIS (abbé R.-L.). Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Agen, Ferran frères; Sainte-Radegonde, au presbytère, 1895. In-8°, viii-568 p. 7 fr. 50.

6. ALLARD (abbé). Notes sur Montjean et ses seigneurs. Angers, Germain et Grassin, 1894. In-8°, 324 p. (Extrait de la *Revue de l'Anjou*.)

7. Antichi testi di letteratura pavana, pubblicati da Emilio Lovarini. Bologna, Romagnoli dall'Acqua, 1894. In-16, cxvi-386 p. (Collezione di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo xiii al xvii, 248.)

8. ARNDT (Augustin). De libris prohibitis commentarii. Ratisbonae, F. Pustet, 1895. In-8°, viii-316 p.

9. Arte (el) monumental. II. En la edad media. Madrid, F. Marqués, s. d. In-8°, 79 p. et 27 grav. (Biblioteca popular de arte, 9.) 1 p. 25.
10. Arte (l') della stampa nel rinascimento italiano. Venezia. (Con prefazione di Carlo Castellani.) Venezia, Ferd. Ongania, 1894. Gr. in-8°, 110 p. et pl. et 119 p. et pl. 20 fr.
11. AUBERT (Félix). Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François I^{er} (1250-1515). T. II : procédure. Paris, A. Picard et fils, 1894. In-8°, 344 p.
12. AUSSY (Denys d'). La Saintonge pendant la guerre de Cent ans (1372-1453). La Rochelle, impr. Texier, 1894. In-8°, 50 p. (Publication de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.)
13. AVENEL (vicomte G. d'). Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800. Paris, Impr. nationale, 1894. In-8°, xxvii-726, 916 p., 2 tableaux.
14. BABEAU (Albert). Le Louvre et son histoire. Paris, Firmin-Didot, 1895. Gr. in-4°, 355 p., 140 grav. sur bois et photogravures.
15. BACK (S.). R. Meir ben Baruch aus Rothenburg. Sein Leben und Wirken, seine Schicksale und Schriften. Gedenkschrift zur 600. Jahreswende seines Todes. Bd. I. Frankfurt-a.-M., 1894. In-8°, vii-112 p.
16. BÄUMER (le P. Suitbert). Geschichte des Breviers. Freiburg-i.-B., Herder, 1895. In-8°, xx-637 p., 1 portrait. 8 m. 40; relié, 10 m. 40.
17. BARBIER DE MONTAULT (Mgr). L'Agrafe de chape de la collection Spitzer (xiii^e siècle). Brive, impr. Marcel Roche, 1894. In-8°, 11 p., grav. (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XVI.)
18. BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.). Les Émaux champlevés du musée de Poitiers. Brive, impr. Marcel Roche, 1894. In-8°, 14 p., grav. (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XVI.)
19. BASEDOW (Armin). Die Inclusionen in Deutschland, vornehmlich in der Gegend des Niederrheins um die Wende des 12. u. 13. Jahrh. Unter besonderen Berücksichtigung des *Dialogus miraculorum* des Caesarius von Heisterbach dargestellt. Heidelberg, J. Hörning, 1895. In-8°, 52 p. 0 m. 80.
20. BÉDIER (Joseph). Les Fabliaux. 2^e édition revue et corrigée. Paris, Bouillon, 1895. In-8°, viii-501 p. (*Bibliothèque de l'École des hautes études*, fasc. 90.) 12 fr. 50.
21. BEER (Rudolf). Handschriftenschätze Spaniens. Bericht über eine

im Auftrage der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in den Jahren 1886-1888 durchgeführte Forschungsreise. Wien, F. Tempsky, 1894. In-8°, 755 p.

22. BÉNET (Armand). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Calvados. Archives civiles. Série D. T. II : Université de Caen, art. 87-644. Caen, Henri Delesques, 1894. In-4°, 329 p.

23. BERGER (Élie). Histoire de Blanche de Castille, reine de France. Paris, Thorin et fils, 1895. In-8°, x-428 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 70.)

24. BERGMANN (Alwin). Geschichte der Oberlausitzer Sechsstadt Löbau bis zur Teilung Sachsens 1815. Löbau, E. Oliva, 1895. In-8°, vi-198 p. 2 m. 50.

25. BERTRAND (A.). Mémoire sur les sépultures des seigneurs et ducs de Bourbon à Souvigny, Bessay et Champagne (Allier). Moulins, impr. Auclaire, s. d. In-8°, 14 p. (Extrait du *Bulletin-Revue de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais*.)

26. BÉZIERS (Michel). Mémoires pour servir à l'état historique et géographique du diocèse de Bayeux. Publiés par G. Le Hardy. T. III : archidiaconès d'Hyesme et de Caen. Rouen, Lestringant; Paris, Picard et fils, 1894. In-8°, 575 p.

27. Bibliotheca hagiographica graeca seu elenchus vitarum sanctorum graece typis impressarum. Bruxellis, apud editores (socios bollandianos), 1894. In-8°, 143 p. 6 fr.

28. BLANCARD (Louis). Le Saiga mérovingien dérive de la silique byzantine. Marseille, impr. Barthelet, 1894. In-8°, 4 p.

29. BOSIO (Gaspere). Storia della chiesa d'Asti. Asti, Scuola tipografica Michelerio, 1894. In-8°, 550 p., pl. 4 l. 50.

30. BOUILLET (abbé A.). Le Jugement dernier dans l'art aux douze premiers siècles. Paris, impr. Mersch, 1894. In-4°, 60 p., grav. (Extrait des *Notes d'art et d'archéologie*.)

31. BOURBON (Georges), DUMAS DE RAULY (Charles). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Tarn-et-Garonne. Archives religieuses. Series G et H. Montauban, impr. Édouard Forestié, 1894. In-4°, iv-540 p.

32. BOURNON (Fernand), ROUSSEL (Ernest), BOURGEOIS (Alfred). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Loir-et-Cher. Clergé séculier. Série G. T. I^{er} (art. 1-967). Blois, impr. G. Migault, 1894. In-4°, 335 p.

33. BRAMBILLA (Giovanni). Monografie di due illustri cremonesi, Gherardo Toletano e Gherardo Pateclo, con documenti recenti e uno inedito della Biblioteca Bodlejana-Canoniciana di Oxford. Cremona, Enrico Maffezzoni, 1894. In-16, 88 p. 0 l. 70.

34. BREUILS (A.). La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une conspiration du dauphin en 1446. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 36 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, janvier 1895.)

35. BRÜNNECK (Wilh. v.). Zur Geschichte des Grundeigenthums in Ost- und Westpreussen. II. Die Lehngüter : 1. Das Mittelalter. Berlin, F. Vahlen, 1895. In-8°, 123 p. 3 m.

36. BRUTAILS (Jean-Auguste). Notes sur l'art religieux du Roussillon. Paris, Leroux, 1895. In-8°, 186 p., grav., pl. (Extrait du *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques.)

37. BUHOT DE KERSERS (A.). Histoire et statistique monumentale du département du Cher. Fasc. XXX : canton de Vailly. Bourges, impr. Tardy-Pigelet, 1894. In-8°, p. 237-297, 1 carte, 13 pl.

38. BURKE (Ulrick Ralph). A History of Spain from the earliest times to the death of Ferdinand the Catholic. London, Longmans, Green and Co., 1895. In-8°, xx-384, viii-360 p.

39. CARDO (Giulio). Dell' arte della lana in Cologna Veneta ai tempi di Dante. Novara, tip. dei fratelli Miglio, 1894. In-16, 15 p.

40. Cartulaire de Saint-Michel-de-l'Abbayette, prieuré de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (997-1421). Publié par Bertrand de Broussillon, complété, avec des dessins et une table, par Paul de Farcy. Paris, A. Picard et fils, 1894. In-8°, 63 p.

41. CARUTTI (Domenico). La Crociata Valdese del 1488 e la maschera di ferro. Con alcune appendici alla storia di Pinerolo. Pinerolo, tip. Chiantore-Mascarelli, 1894. In-8°, 63 p.

42. CASTELLANI (Giuseppe). La Dominazione veneta a Santarcangelo : memorie e documenti, 1503-1505. Santarcangelo di Romagna, tip. Gan-ganelli, 1894. In-8°, 50 p.

43. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. T. XXIV : Rennes, Lorient, Lannion, Vitré, Montreuil-sur-Mer, Étampes, Clermont-de-l'Oise, Senlis, Gien, Fontainebleau, Château-Thierry, Épernay, Blois, Loches, Neufchâteau, Bourbonne, Condom, Bar-le-Duc, Nevers, Compiègne, Mont-de-Marsan. T. XXVII : Avignon, t. I. Paris, Arsenal. T. IX, 3^e fasc. Table générale des archives de la Bastille (L-Z). Paris, Plon, 1894. In-8°, iv-763 p.; cxii-645 p.; p. 641-983. 15 fr. le vol.

44. CAVALCASELLE (G.-B.), CROWE (J.-A.). Storia della pittura in Italia del secolo II al secolo XVI. VI. Firenze, Le Monnier, 1894. In-8°, VIII-320 p. 7 l. 50.

45. CERGNEU (G.-B. DI). Cronaca delle guerre dei Friulani coi Germani dal 1507 al 1524, per cura dei dottori V. Joppi e V. Marchesi. Udine, tip. G.-B. Doratti, 1895. In-8°, 81 p. (Cronache antiche friulane, I.) 1 l. 50.

46. CESARE (Giuseppe DI). Note a Dante, per cura di Niccola Castagna. Città di Castello, S. Lapi, 1895. In-16, 104 p. (Collezione di opuscoli danteschi, XIII.) 0 l. 80.

47. CESAREO (G.-A.). La Poesia siciliana sotto gli Svevi. Catania, Niccolò Giannotta, 1894. In-16, XI-414 p.

48. CHABANNES (COMTE H. DE). Histoire de la maison de Chabannes. II. Dijon, impr. Jobard, 1894. In-4°, 751 p. et album de grav.

49. CHEVALIER (Ulysse). Répertoire des sources historiques du moyen âge. Topobibliographie. 2° fasc. B-E. Montbéliard, Paul Hoffmann, 1895. In-8°, col. 529-1056.

50. CHOMTON (abbé). Saint Bernard et le château de Fontaines-les-Dijon. Étude historique et archéologique. I. 2-3. Dijon, impr. de l'Union typographique, 1894-1895. In-8°, 301, 238 p., fig. et pl.

51. Chroniken (Die) der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert. Auf Veranlassung Sr Maj. des Königs von Bayern herausgegeben durch die historische Commission bei der königlichen Akademie der Wissenschaften. 23. Die Chroniken der schwäbischen Städte. Augsburg, IV. Leipzig, S. Hirzel, 1895. In-8°, VIII-XLVIII-546 p. 16 m.

52. CIESCO (Teodoro DI). Catalogo dei vescovi della venosina diocesi, con brevi notizie intorno a Venosa e le sue chiese. Siena, tip. S. Bernardino, 1894. In-8°, 108 p.

53. CIPOLLA (Carlo). Antichi inventari del monastero della Novalese, con la serie degli abati e dei priori del medesimo. Torino, C. Clausen, 1894. In-4°, 78 p., pl. (Extrait des *Memorie della r. accademia delle scienze di Torino*, série II, t. XLIV.)

54. CIPOLLA (Carlo). Per la storia d'Italia e de' suoi conquistatori nel medio evo più antico. Bologna, Zanichelli, 1895. In-16, 691 p. et 6 pl. 8 l.

55. COCHIN (Henry). Saint François d'Assise, d'après son dernier historien. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 21 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, janvier 1895.)

56. Codex epistolaris saeculi decimi quinti. Tomus III, collectus opera Dr. Anatolii Lewicki. Cracoviae, sumptibus Academiae litterarum Cra-

coviensis, 1894. In-4°, lxxx-665 p. (Editionum collegii historici Academiae litterarum Cracoviensis. N. 52. Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, tomus XIV.)

57. Codex Vercellensis. Die angelsächsische Handschrift zu Vercelli in getreuer Nachbildung herausgegeben von Richard Wülker. Leipzig, Veit, 1894. In-4°, viii p. et 43 pl. en photogr.

58. Comptes des consuls de Montréal-du-Gers (1411-1414), par M. l'abbé A. Breuils. 1^{re} partie. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1895. Gr. in-4°, 79 p.

59. CONGEDO (Girolamo). Feudo e demani di Casal di Principe : studi e ricerche. Napoli, tip. Francesco Giannini e figli, 1894. In-8°, 111 p.

60. CONTUZZI (Fr.-P.). La Vita di Rocco da Mompellieri. Napoli, tip. N. Jovene e C., 1894. In-8°, 31 p. 0 l. 40.

61. COSTE (Numa). Les architectes, sculpteurs et maitres d'œuvre de l'église Saint-Sauveur d'Aix en Provence au xv^e siècle. Paris, impr. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1894. In-8°, 24 p., grav.

62. COVILLE (Alfred). Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au xiv^e siècle. Paris, Alph. Picard et fils, 1895. In-8°, vi-422 p. 7 fr. 50.

63. CZERMAK (Wiktor). Plany wojny tureckiej Wladislawa IV. [La guerre de Turquie de Ladislas IV.] Cracovie, Société de librairie, 1895. In-8°, 403 p. (Extrait du t. XXXI des *Rozprawi wydzialu histor.-filoz. Akademii umiej.*)

64. DAHN (Felix). Die Könige der Germanen. Das Wesen des ältesten Königthums der germanischen Stämme und seine Geschichte bis zur Auflösung des karolingischen Reiches. 7. Die Franken unter den Merovingern. 2. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1895. In-8°, iv-273 p. 8 m.

65. DANTE. Un Paragrafo inedito della Vita nuova trovato fra carte del secolo xiii e pubblicato dal dott. Giovanni Federzoni. (Nozze Carpi-Jacchia.) Bologna, Zanichelli, 1895. In-8°, 20 p.

66. DEHAISNES (Mgr). Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les monuments historiques conservés dans le département du Nord. Lille, impr. L. Danel, 1894. Gr. in-8°, 91 p.

67. DEHAISNES (Mgr). Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les objets mobiliers conservés dans les établissements publics de l'arrondissement de Lille. Lille, impr. L. Danel, 1894. Gr. in-8°, 67 p.

68. DELABORDE (H.-François). Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes. Paris, Picard, 1895. In-8°, viii-538 p. 10 fr.

69. DELABORDE (H.-François). Jean Froissart et son temps, à propos d'un livre récent. Paris, impr. de Soye et fils, 1895. In-8°, 32 p. (Extrait du *Correspondant*.)

70. DEL NOCE (G.). Il Conte Ugolino della Gherardesca. Città di Castello, S. Lapi, 1894. In-16, 89 p. (Collezione di opuscoli danteschi, XV.) 0 l. 80.

71. DEPOIN (J.). Hérivaux (canton de Luzarches). Notes historiques et archéologiques. Versailles, impr. Cerf et Cie, 1894. In-8°. 25 p., grav. (Extrait du *Bulletin de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*, 1894.)

72. DIDRIT (abbé T.). Étude archéologique et historique sur Sion-Vaudémont en Lorraine. Nancy, impr. Vagner, 1894. In-8°, 125 p., grav., carte.

73. DIEHL (Charles). Une Charte lapidaire du vi^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1894. In-8°, 13 p., pl. (Extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.)

74. Documenti dell' antica costituzione del comune di Firenze, pubblicati per cura di Pietro Santini. Firenze, G.-P. Vieusseux, 1895. In-4°, LXXII-742 p. (Documenti di storia italiana pubblicati a cura della r. deputazione sugli studi di storia patria per le provincie di Toscana e dell' Umbria, X.) 15 l.

75. Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris (1486-1600), publiés par le baron Jérôme Pichon et Georges Vicaire. Paris, Leclerc et Cornuau, 1895. In-8°, vii-300 p. 10 fr.

76. DOUAIS (C.). Une ancienne version latine de l'Écclésiastique, fragment publié pour la première fois, accompagné du fac-similé du manuscrit visigoth. Paris, A. Picard, 1895. In-4°, 36 p.

77. DREXLER (Karl). Das Stift Klosterneuburg. Eine kunsthistorische Skizze. Wien, Verlag der « St-Norbertus » Buch- und Kunstdruckerei, 1894. In-8°, vii-276 p., pl. et grav.

78. DUCIS (chanoine C.-A.). L'Ancien, le Nouveau Chablais et le Haut-Faucigny. Confins dès l'époque romaine jusqu'au xvm^e siècle. Annecy, impr. Abry, 1894. In-8°, 31 p. (Extrait de la *Revue Savoisiennne*.)

79. DUHAMEL (L.). Les Archives notariales d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Paris, A. Picard, 1895. In-8°, 68 p.

80. DUHAMEL (L.). Les Primiciers de l'Université d'Avignon. Paris, A. Picard, 1895. In-8°, 22 p.

81. DUVERNOY (A.). Materialy dlia slovaria drevne-rousskago iazyka. [Matériaux pour un dictionnaire du langage vieux-russe.] Moscou, impr. de l'Université, 1894. In-8°, 235 p.

82. ENDRES (J.-A.). Die neuentdeckte Confessio des hl. Emmeram zu Regensburg. Regensburg, A. Coppenrath, 1895. In-8°, 55 p., 4 fig. (Extrait de la *Römische Quartalschrift*.) 1 m. 20.

83. ENGEL (Bernhard). Die mittelalterlichen Siegel des Thorner Rathscharchivs, mit besonderer Berücksichtigung des Ordenslandes. I, Ordensbeamte und Städte. Thorn, E. Lambeck, 1895. In-4°, VII-20 p. (Mittheilungen des Copernicus-Vereins, IX.) 4 m.

84. ESPITALIER (abbé H.). Les Évêques de Fréjus du VI^e au XIII^e siècle. Draguignan, impr. C. et A. Latil, 1894. Gr. in-8°, 210 p. (Extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*.)

85. FABRE (Albert). Histoire des communes de l'Hérault. 26^e vol. : canton de Roujan. Mâcon, impr. Protat frères, 1894. In-16, XVI-320 p., 4 cartes, 28 grav. hors texte et 57 vignettes.

86. FALOCI PULIGNANI (Michele). Le Memorie dei ss. apostoli Pietro e Paolo nel villaggio di Cancelli e le origini del cristianesimo nel territorio di Foligno. Foligno, tip. Artigianelli di S. Carlo, 1894. In-8°, 221 p., grav. 4 l.

87. FÉRET (abbé P.). I. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Moyen âge, t. II. Paris, Picard et fils, 1895. In-8°, III-621 p.

88. FLAMINI (Francesco). Mazzetto di rime dei secoli XIV e XV. Fazio degli Uberti (?). — Iacopo da Montepulciano. — Antonio degli Alberti. — Arrigo Bellondi. — Marco Piacentini. — Galeazzo Marescotti. — Pellegrino Zambecari (?). — Domizio Brocardi. — Francesco Filelfo. — Giovanni Betti. — Banco Bencivenni. — Antonio di Meglio. Pisa, coi tipi del cav. Francesco Mariotti, 1895. In-8°, 48 p. (Nozze Rua-Berardi-Ughetto.)

89. FLAVIGNY (comtesse DE). Sainte Catherine de Sienne. Nouvelle édition, entièrement refondue. Paris, Mignard, 1895. In-8°, XVI-601 p. et grav.

90. FLORANGE (I.). Histoire des seigneurs et comtes de Sierk, en Lorraine. Paris, Florange, 1895. In-8°, VII-235 p.

91. FLORANGE (Jules). Médailles et jetons des comtes et princes de Salm. Paris, Florange, 1895. In-8°, 42 p.

92. FOURNIER (Dr A.). Les Origines païennes du monastère de Remiremont. Saint-Dié, impr. Humbert, 1894. In-8°, 35 p. (Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, année 1894-1895.)

93. FRANTZ (Erich). Geschichte der christlichen Malerei. 2^{er} Theil :

von Giotto bis zur Höhe des neueren Stils. Freiburg-i.-B., Herder, 1894. In-8°, x-950 p. et 1 vol. de pl.

94. FRIZZI (A.). Borgo e castello medioevali in Torino : descrizione e disegni. Torino, tip. Camilla e Bertolero, 1895. In-8°, vi-324 p., 9 pl. (Studi medioevali.) 5 l.

95. GABOTTO (Ferdinando). L'Adesione di Testona alla Lega Lombarda (1228). Venezia, tip. succ. M. Fontana, 1894. In-8°, 60 p. (Extrait de l'*Ateneo Veneto*, juillet-septembre 1894.)

96. GALLI (Romeo). I Manoscritti e gli incunaboli della biblioteca comunale d'Imola. Imola, tip. d'Ignazio Galeati e figlio, 1894. In-8°, cxxij-94 p., 10 pl.

97. GARNIER (Joseph). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Côte-d'Or. Archives civiles. Série B. Parlement de Bourgogne, nos 12068-12269. T. VI. Dijon, impr. Darantière, 1894. In-4°, 379 p.

98. GATTINARA (Giuseppe). Storia di Tagliacozzo dalla origine ai giorni nostri. Città di Castello, S. Lapi, 1894. In-8°, 175-xv p. 2 l.

99. GAUTHIER (Jules). Le Psautier de Bonmont. Notice sur un manuscrit à peintures de la première moitié du XIII^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 7 p., 4 pl. (Extrait du *Bulletin archéologique*.)

100. Geslacht (het) De Geer (XII-XIX^e eeuw). Historisch, biographisch en genealogisch overzicht. Oisterwijk, Genealogisch en heraldisch Archief, 1894. In-8°, 254 p.

101. GLASER (Alfred). Geschichte der Juden in Strassburg. Strassburg, Buchdr. Gebrüder Riedel, 1894. In-8°, 88 p.

102. GLASSON (E.). Histoire du droit et des institutions de la France. T. VI : la Féodalité (suite), les finances et la justice du roi. Paris, Pichon, 1895. In-8°, xxxi-708 p.

103. Gloses (des) de Cassel, le plus ancien texte réto-roman, par Paul Marchot. Fribourg, librairie de l'Université, 1895. In-4°, 67 p. (Collectanea Friburgensia, III.) 3 fr. 75.

104. GODEFROY (Maxime). Notice sur le maréchal Jacques II de Matignon et guide à l'usage des visiteurs du château de Torigni (Manche). Évreux, impr. Odieuvre, 1894. In-8°, 39 p., grav.

105. GONSE (Louis). La Sculpture française depuis le XIV^e siècle. Paris, May et Motteroz, 1895. In-4°, 364 p., grav.

106. GORRA (E.). Dalle origini della poesia lirica del medio evo. Torino, S. Lattes, 1895. In-8°, 32 p. 1 l.

107. GOYAU (Georges), PÉRATÉ (André), FABRE (Paul). Le Vatican, les Papes et la civilisation, le gouvernement central de l'Église. Introduction par S. É. le cardinal Bourret, évêque de Rodez et de Vabres. Épilogue par M. le vicomte E. Melchior de Vogüé. Paris, Firmin-Didot, 1895. In-4°, xi-797 p., 2 grav. au burin, 4 chromolith., 7 photot., 475 grav. 30 fr.

108. GRAFFIN (Roger). Souvenirs archéologiques de l'abbaye de Belval. Dole, Bernin, 1895. In-8°, 15 p. (Extrait, à 40 exemplaires, de la *Revue historique ardennaise*, janvier-février 1895.)

109. GRÈZES (Henri de). Jeanne d'Arc franciscaine. Paris, Poussielgue, 1895. In-8°, 36 p.

110. GUERLIN (Robert). Deux bréviaires manuscrits conservés au monastère des religieuses clarisses, à Amiens. Paris, impr. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1894. In-8°, 63 p., grav.

111. HAIGNERÉ (abbé Daniel). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Pas-de-Calais. Archives ecclésiastiques. Série G. T. 1^{er} : Évêché de Boulogne, nos 1-30. Arras, impr. Laroche, 1891. In-4°, 331-p p.

112. HARNONCOURT (Hubert, comte d') junior. Gesammelte Nachrichten über die Familie der Grafen de la Fontaine-d'Harnoncourt-Unverzagt. Wien, Selbstverlag, 1894. In-4°, xv-348 p., carte, tableaux et grav.

113. HEINEMANN (O. von). Die Ex-libris-Sammlung der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel. 160 ausgewählte Bücherzeichen des xv-xix. Jahrh. Mit einer Einleitung. Berlin, J.-A. Stargardt, 1895. In-4°, 33 p. et 160 pl. 40 m.

114. HERBOMEZ (Armand d'). Un Livre de raison du xiii^e siècle. (S. I.) 1894. In-8°, 11 p. (Extrait du *Messenger des sciences historiques de Belgique*, t. LXVIII.)

115. HERRADE DE LANDSPERG. Hortus deliciarum. Reproduction héliographique d'une série de miniatures calquées sur l'original de ce manuscrit du xii^e siècle. Texte explicatif par le chanoine G. Keller. VI (supplément). Strassburg, K.-J. Trübner, 1894. Gr. in-fol., 10 photot. et 4 p. 15 m.

116. HEYD (Wilhelm). Bibliographie der württembergischen Geschichte. Im Auftrage der württembergischen Kommission für Landesgeschichte. I. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1895. In-8°, xix-346 p. 3 m.

117. HILDEBRAND (H.). Sveriges medeltid. Kulturhistorisk Skildring. I, 4. Stockholm, P.-A. Norstedt och söner, 1894. In-8°, iv p. et p. 705-1025. 7 kr.

118. HIMLY (Auguste). Histoire de la formation territoriale des États

de l'Europe centrale. 2^e édition. Paris, Hachette, 1894. In-8°, viii-528, 607 p. 30 fr.

119. Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), et du moine Rabban Gauma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287), traduite du syriaque et annotée par J.-B. Chabot. Ouvrage suivi de deux appendices renfermant plusieurs documents concernant les relations du roi Argoun et du patriarche Jabalaha avec le pape et les princes chrétiens de l'Occident. Paris, Leroux, 1895. In-8°, 286 p., carte et pl. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, 1 et 2.)

120. HOLTHAUSEN (Ferdinand). Lehrbuch der altisländischen Sprache. I. Altisländisches Elementarbuch. Weimar, E. Felber, 1895. In-8°, xv-497 p., 2 tableaux. 4 m.

121. HOLZHEY (Karl). Die Inspiration der heiligen Schrift in der Anschauung des Mittelalters. München, J.-J. Lentner, 1895. In-8°, iv-467 p. 2 m.

122. HURGRONJE (Snouck). Une nouvelle biographie de Mohammed. Traduit du hollandais par M. Jean Réville. Paris, Leroux, 1894. In-8°, 53 p. (Revue de l'histoire des religions. Annales du musée Guimet.)

123. HUTIN (Félix). Carlsbourg, autrefois « Saussure », ancienne seigneurie et pairie du duché souverain de Bouillon. Liège, Dessain, 1894. In-8°, 436 p. 4 fr.

124. Hymni inediti. Liturgische Hymnen des Mittelalters aus Handschriften und Wiegendrucke. IV. Folge. Leipzig, O.-R. Reisland, 1895. In-8°, 280 p. 9 m. (Analecta hymnica medii aevi. Herausgegeben von Guido Maria Dreves, XIX.)

125. Icelandic Sagas, and other historical documents relating to the settlements and descents of the Northmen on the British isles. Vol. III. The Orkneyingers' saga, with appendices, etc. Translated by sir G. W. Dasent. Vol. IV. The saga of Hacon, and a fragment of the saga of Magnus, with appendices. Translated by sir G. W. Dasent. London, Eyre and Spottiswoode, 1894. In-8°, lxij-470 p.; xxxvij-491 p. (Rerum britannicarum medii aevi scriptores.)

126. IMBART DE LA TOUR. La Liberté commerciale en France aux XII^e et XIII^e siècles. Paris, impr. Levé, 1895. In-8°, 24 p. (Extrait de la *Réforme sociale*.)

127. INGOLD (A.-M.-P.). Notice sur l'église et le couvent des Dominicains de Colmar. Colmar, H. Hüffel; Paris, Alph. Picard, 1894. In-16, viii-104 p.

128. Inventaire sommaire d'un minutier parisien pendant le cours du XVI^e siècle (1498-1600), par Ernest Coyecque. Fasc. I (nos I-XVI, années

1498-1530). Paris, 1895. In-8°, 124 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, t. XX et XXI.)

129. Inventario cronologico-sistematico dei registri angioini conservati nell' archivio di stato di Napoli (con prefazione di Bartolommeo Capasso). Napoli, tip. di R. Rinaldi e G. Sellitto, 1894. In-8°, lxxxj-542 p. 25 l.

130. JACQUETON (Hubert). Études sur la ville de Thiers (Auvergne). 1^{re} partie : la Communauté des habitants (1272-1789). Paris, Picard et fils, 1894. In-8°, xv-437 p. 7 fr. 50.

131. JEAN DE ROYE (Journal de), connu sous le nom de Chronique Scandaleuse (1460-1483). Publié pour la Société de l'histoire de France par Bernard de Mandrot. Tome I^{er}. Paris, Laurens, 1894. In-8°, xxix-373 p. 9 fr.

132. JOANNIS DE SEGOVIA, presbyteri cardinalis tit. sancti Calixti, historia gestorum generalis synodi Basileensis. Editionem ab Ernesto Birk inchoatam apparatu critico adiecto continuavit Rud. Beer. Vol. II, liber xvii. Wien, F. Tempsky, 1895. In-4°, p. 539-946. (Monumenta conciliorum generalium seculi xv. Concilium Basileense. Scriptorum tomi III, pars 3.) 20 m.

133. JOHANNES DE PARMA. Sacrum commertium beati Francisci cum domina paupertate (publié par E. Alvisi). Città di Castello, S. Lapi, 1894. In-16, 48 p.

134. JURITSCH (Georg). Geschichte der Babenberger und ihrer Länder (976-1246). Mit einer genealogischer Tabelle. Innsbruck, Wagner, 1894. In-8°, xxiv-724 p. 6 fl. 40.

135. KAINDL (R.-Fr.). Geschichte der Bukowina, Abschnitt II : 1342-1774. Czernowitz, H. Pardini, 1895. In-8°, 136 p. 1 fl. 50.

136. KALCHSCHMIDT (Karl-Theodor). Geschichte des Klosters, der Stadt und des Kirchspiels St. Georgen auf dem badischen Schwarzwald. Heidelberg, E. Winter, 1895. In-8°, viii-174 p., 7 grav. et 7 phototypies. 6 m.

137. KAUTSKY (Karl). Die Vorläufer des neueren Sozialismus. 1^{er} Bd, 1^{er} Theil : von Plato bis zu den Wiedertäufern. Stuttgart, J.-H.-W. Dietz, 1895. In-8°, xvi-436 p. (Geschichte des Sozialismus, I, 1.)

138. KERSAUSON (J. DE). Herbignac : histoire civile; histoire ecclésiastique. Vannes, impr. Lafolye, 1895. In-8°, 61 p., carte. (Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.)

139. KEUFFER (Max). Die Stadt-Metzer Känzleien und ihre Bedeutung für die Geschichte des « Romans. » Erlangen, F. Junge, 1895. In-8°, xi-142 p. (Extrait des *Romanische Forschungen*.) 4 m.

140. KEUTGEN (F.). Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung. Leipzig, Duncker und Humblot, 1895. In-8°, xi-236 p. 5 m.

141. KOCH (Anton). Der heilige Faustus, Bischof von Riez. Stuttgart, Jos. Roth, 1895. In-8°, II-208 p.

142. KOEGEL (Rudolf). Geschichte der deutschen Litteratur bis zum Ausgange des Mittelalters. Ier Band. Ergänzungsheft. Strassburg, K.-J. Trübner, 1895. In-8°, x-71 p. 1 m. 80.

143. KOENEN (Konstantin). Gefässkunde der vorrömischen, römischen und fränkischen Zeit in den Rheinlanden. Bonn, P. Hanstein, 1895. In-8°, iv-154 p., 21 pl.

144. KROTOSKI (Kazim.). Walka o tron krakowski w r. 1228. [La guerre pour la couronne de Cracovie en 1228.] Podgórze-Kraków, Poturalski, 1895. In-8°, 77 p.-0 fl. 80.

145. LABANDE (Louis-Honoré). Inventaire sommaire des archives hospitalières de la ville de Verdun antérieures à 1790. Verdun, Laurent, 1894. In-4°, xcviII-302 p.

146. LA BORDERIE (Arthur DE). La Bretagne aux temps modernes (1491-1789). Résumé du cours d'histoire professé à la Faculté des lettres de Rennes en 1893-1894. Rennes, Plihon et Hervé, 1894. In-16, vi-288 p.

147. LA BOURALIÈRE (A. DE). Nouveaux documents sur les débuts de l'imprimerie à Poitiers. Paris, Ém. Paul, Huard et Guillemin, 1895. In-8°, 63 p. 4 fr.

148. LACROIX (A.). Inventaire sommaire des archives hospitalières de la ville de Romans antérieures à 1790. Valence, impr. Céas et fils, 1894. Gr. in-4°, vii-142 p.

149. Lamenti storici dei secoli xiv, xv, xvi, raccolti e ordinati a cura di Antonio Medin e Ludovico Frati. IV. Verona, fratelli Drucker, 1894. In-16, xxxi-228 p.

150. Landtagsakten von Jülich-Berg, 1400-1610. Herausg. von Geo. von Below. I, 1400-1562. Düsseldorf, L. Voss, 1895. In-8°, xvi-824 p. (Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde, XI, 1.) 15 m.; relié, 18 m.

151. LE BLANT (Edmond). Catalogue des monuments chrétiens du musée de Marseille (inscriptions, sarcophages, marbres divers, terres cuites, bijoux). Paris, Impr. nationale, 1894. In-8°, 119 p.

152. LE BLANT (Edmond). Le premier Chapitre de saint Jean et la croyance à ses vertus secrètes. Paris, Leroux, 1894. In-8°, 8 p.

153. LEITSCHUH (Franz-Friedrich). Geschichte der karolingischen Malerei, ihr Bilderkreis und seine Quellen. Berlin, G. Siemens, 1894. In-8°, XII-471 p., 59 grav.

154. LETHABY (W. R.), SWAINSON (Harold). The Church of sancta Sophia, Constantinople : a study of Byzantine building. London, Macmillan, 1894. In-8°, VIII-307 p. et grav.

155. LHOÏE (Amédée). Histoire de l'imprimerie à Châlons-sur-Marne. Notices biographiques et bibliographiques sur les imprimeurs, libraires, relieurs et lithographes (1488-1894), avec marques typographiques et illustrations. Châlons-sur-Marne, Martin frères; Paris, Claudin, 1894. Gr. in-4°, XII-234 p., grav., vign. et pl.

156. Liber procuratorum nationis anglicanae (alemanniae) in Universitate Parisiensi. Ediderunt Henricus Denifle, O. P., Aemilius Chatelain. Tomus I, ab anno M CCC XXX III usque ad annum M CCCC VI. Parisiis, apud fratres Delalain, 1894. In-4°, LXXIX-992 p. (Auctarium chartularii Universitatis Parisiensis, I.)

157. Libro (il) delle origini di Fiesole e di Firenze, pubblicato su due testi del secolo XIII da Edoardo Alvisi. Parma, impr. Ferrari e Pellegrini, 1895. In-24, 124 p.

158. LIEBERMANN (F.). Ueber Pseudo-Cnuti constitutiones de foresta. Halle, M. Niemeyer, 1894. In-8°, IV-55 p. 1 m. 60.

159. LIPPERT (Wold.). Wettiner und Wittelsbacher, sowie die Niederlausitz im XIV. Jahrh. Dresden, W. Baensch, 1894. In-8°, XVI-314 p. 6 m.

160. LOEWE (Heinrich). Richard von San-Germano und die ältere Redaktion seiner Chronik. Halle-a.-S., Max Niemeyer, 1894. In-8°, VIII-100 p.

161. LOSERTH (J.). Sigmar und Bernhard von Kremsmünster im XIII. und XIV. Jahrhundert. Wien, F. Tempsky, 1895. In-8°, 99 p., 2 pl. 1 fl. 20.

162. LUCE (Siméon). Histoire de la Jacquerie, d'après des documents inédits. Nouvelle édition, considérablement augmentée. Paris, Champion, 1894. In-8°, XXIV-368 p. 10 fr.

163. LUDWIG (Theodor). Die Konstanzer Geschichtschreibung bis zum 18. Jahrhundert. Strassburg, K.-J. Trübner, 1894. In-8°, VIII-276 p.

164. LUSZCZKIEWICZ (Wl.). Nauka o formach architektonicznych we włoskim uzytych renesansie w XV i XVI w. Wyd. 2gie. [Les formes architectoniques dans la Renaissance italienne des XV^e-XVI^e siècles.] Lemberg, librairie polonaise, 1895. In-4°, 140 p., 16 lith. 2 fl. 40.

165. MADAN (Falconer). A summary catalogue of Western manuscripts in the Bodleian library at Oxford, which have not hitherto been catalogued in the quarto series. Vol. III (collections received during the 18th century). Oxford, at the Clarendon Press, 1895. In-8°, xn-651 p.

166. MADL (Karl-B.). XXI Portrait-Büsten im Triforium des St. Veit-Domes zu Prag. Prag, Karl Bellmann, 1894. In-4°, 11 p. et 21 pl. en phototypie.

167. MAJOCCHI (R.). Le crocette auree longobardiche del civico museo di storia patria in Pavia. Pavia, frat. Fusi, 1894. In-8°, 29 p. et pl. (Extrait du *Bollettino storico pavese*, anno II, fasc. 2.)

168. MALAGUZZI VALERI (Ippolito). La costituzione e gli statuti dell' Appennino modenese dal secolo VIII al XVI : saggio. Rocca, S. Casciano, tip. Cappelli, 1894. In-8°, 84 p.

169. MALÈGUE (Hippolyte). Antiquités gallo-romaines de la Haute-Loire. Le Puy, impr. Marchessou, 1894. In-8°, 104 p., carte, grav.

170. MALNORY (A.). Quid Luxovienses monachi discipuli sancti Columban ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesiae profectum contulerint (thèse). Paris, Bouillon, 1894. In-8°, viii-100 p.

171. MALNORY (A.). Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543) (thèse). Paris, Bouillon, 1894. In-8°, xxvi-318 p. (*Bibliothèque de l'École des hautes-études*, fasc. 103.)

172. MARCHESI (V.). La condizione del Friuli alla fine del 500. Udine, tip. di Domenico del Bianco, 1895. In-16, 8 p. (Extrait des *Pagine friulane*.)

173. MARLET (Léon). Clermont-Gallerande. Autour d'une famille seigneuriale du Haut-Maine. Paris, A. Picard, 1894. In-8°, 48 p. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 114.)

174. MARTENS (Wilhelm). Gregor VII., sein Leben und Wirken. Leipzig, Duncker und Humblot, 1894. In-8°, xvi-351 et viii-373 p. 16 m.

175. MARTHOUD (Jules DE). Le Jargon de François Villon. Paris, Châmel, 1895. In-18, 141 p.

176. MASACCIO (Maso di Bartolommeo, dit). Journal d'un sculpteur florentin au XV^e siècle. Livre de souvenirs. Manuscrits conservés à la bibliothèque de Prato et à la Magliabecchiana de Florence. Par Charles Yriarte. Paris, J. Rothschild, 1894. In-4°, 96 p., 47 illustrations.

177. MATHILDE [Mej. M. Slood]. Jeanne d'Arc, de Maagd van Orleans. Afl. 1. M's Bosch, P. Stokvis-Waterreus, 1894. In-8°, p. 1-32, grav.

178. MAULDE-LA-CLAVIÈRE (R. DE). Louise de Savoie et François I^{er}.

Trente années de jeunesse (1485-1515). Paris, Perrin, 1895. In-8°, 400 p., 3 pl. en héliogravure.

179. MÉLANS Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893). Paris, Ernest Leroux, 1895. In-8°, xvi-781 p., 10 pl. 25 fr.

180. MÉLY (F. DE). La Collection Spitzer. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1894. In-4°, 32 p. (Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*.)

181. MERZ (Walther). Die Rechtsquellen des Kantons Argau. I, Die Rechtsquellen der Stadt Arau, 1 : 1283-1526. Aarau, H.-R. Sauerländer, 1895. In-8°, xxi-245 p., 1 pl., 2 vues. 4 m.

182. METTIG (E.). Geschichte der Stadt Riga. I. Riga, Jonck und Poliewsky, 1895. In-8°, 48 p., 1 pl. 1 m. 20.

183. MEYRANX (abbé L.-B.). Bastide de Cazères-sur-l'Adour, de 1314 à 1887. Dax, impr. Labèque, 1894. In-8°, 187 p.

184. Miniatures and borders from the book of hours of Bona Sforza, duchess of Milan, in the British Museum. With introduction by George F. Warner. London, published by the trustees, 1894. In-4°, iv-xliij p. et 65 pl.

185. MISSET (E.). Jeanne d'Arc champenoise. Étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle. Paris, Champion; Orléans, Herluison, 1895. In-8°, 88 p.

186. MOMBERT (J. L.). A short history of the crusades. New-York, Appleton, 1894. In-8°, iv-301 p. 1 d. 50.

187. MOROZZO DELLA ROCCA (Emanuele). Le storie dell' antica città di Montereale ora Mondovì in Piemonte. Mondovì, tip. C.-A. Fracchia, 1894. In-8°, xxj-616 p. 5 l.

188. MOUGENOT (Léon). Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt. Nancy, impr. Berger-Levrault, 1895. In-8°, 165 p.

189. MOUREK (V.-E.). Zur Syntax des althochdeutschen Tatian. Prag, F. Řivnáč, 1895. In-8°, 28 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften*.)

190. MÜNZENBERGER (E.-F.-A.), BEISSEL (Steph.). Zur Kenntniss und Würdigung der mittelalterlichen Altäre Deutschlands. 9. Lief. Frankfurt-a.-M., A. Foesser Nachfolger, 1895. In-fol., 24 p., 10 pl. en photogravure. 6 m.

191. MUGNIER (François). Les Manuscrits à miniatures de la maison de Savoie : le Bréviaire de Marie de Savoie, duchesse de Milan; les Heures des ducs Louis et Amédée IX. Moutiers, Ducloz, 1894. In-8°, 127 p., pl.

192. MUGNIER (François). Orgueil féodal. Guy de Feysigny et Jacques de Montmayeur, épisode historique du xv^e siècle. Paris, H. Champion, 1895. In-8°, 433 p., 1 pl. de blasons.

193. NEHLSSEN (R.). Dithmarscher Geschichte nach Quellen und Urkunden. Hamburg, Hamburgische Verlagsanstalt, 1895. In-8°, XLVI-639 p., 1 grav., 1 carte et 1 pl. d'armoiries. 5 m.

194. NEWELL (Rev. E. J.). A History of the Welsh church to the dissolution of the monasteries. London, Elliot Stock, 1895. In-8°, XII-435 p.

195. NOVARESE (C.). Memorie storiche sul comune di Occimiano. Fasc. 1. Torino, tip. Origlia, Festa e C., 1895. In-8°, 132 p. 1 l.

196. Oestnordiska och latinska medeltidsordsprak. Peder Laes ord-sprak och en motsvarande svensk samling utgifna för samfund til ud-givelse af gammel nordisk litteratur. I. Texter med inledning utgivna av A. Kock och C. af Petersens. 3. Lund, 1894. In-8°, 188 p. 5 kr.

197. OLRIK (Axel). Saksnes oldhistorie, norrøne sagaer og danske sagn. København, G.-E.-C. Gad, 1894. In-8°, XII-316 p. (Kilderne til Saksnes oldhistorie, II.)

198. ORLIAC, LEGRAND, PASQUIER (F.). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Ariège. Archives civiles, t. I. Série B, art. 1-191. Toulouse, Ed. Privat, 1894. In-4°, VIII-368 p.

199. OTTINO (G.), FUMAGALLI (G.). Bibliotheca bibliographica italiana. Vol. II (supplemento). Torino, C. Clausen, 1895. In-8°, XXI-241 p. 15 l.

200. OTTO (Heinrich). Die Beziehungen Rudolfs von Habsburg zu Papst Gregor X. Innsbruck, Wagner, 1895. In-8°, VII-99 p. 1 fl. 20.

201. Päpstlichen (die) Kanzleiordnungen von 1200-1500. Gesammelt und herausgegeben von Dr. Michael Tangl. Innsbruck, Wagner, 1894. In-8°, VIII-461 p.

202. PASCAL (Carlo). Tre questioni di fonologia. Firenze, G.-C. Sansoni, 1895. In-16, 37 p. 2 l.

203. PAWIŃSKI (Adolf). Sejmiki ziemskie..., 1374-1505. [Les assemblées provinciales.] Varsovie, l'auteur, 1895. In-4°, VIII-240-LXXII p. 5 roubles.

204. PEPE (Ludovico). Storia della città di Ostuni dal 1463 al 1639, con prefazione del prof. Cosimo de Giorgi. Trani, tip. V. Vecchi, 1894. In-8°, XXIII-292 p. 4 l.

205. PERLBACH (M.). Prussia scholastica : die Ost- und Westpreussen auf den mittelalterlichen Universitäten. I. Leipzig, M. Spirgatis, 1895. In-8°, 160 p. (Extrait du t. VI des *Monumenta historiae Warmiensis*.) 6 m.

206. PETIT-DUTAILLIS (Charles). Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226) (thèse). Paris, Bouillon, 1894. In-8°, XLIV-568 p. (*Bibliothèque de l'École des hautes-études*, fasc. 101.) 12 fr.
207. PEZZA (Fr.). Notizie sulla canonica di santa Croce in Mortara, 1080-1449. Pavia, tip. fratelli Fusi, 1894. In-8°, 21 p. (Extrait du *Bollettino storico pavese*, anno II, 1894, fasc. 3-4.)
208. PIERRE (J.), CREUSOT. Le prétendu Tombeau de Guillaume de Flavy, à Bélabre (Indre). Châteauroux, impr. Majesté et Bouchardeau, 1894. In-8°, 11 p. (Extrait du *Bulletin du musée*, 1^{er} octobre 1894.)
209. PILLOY. L'Équitation aux époques franque et carolingienne. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 23 p., fig. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1894.)
210. PINTON (Pietro). Alcuni cenni intorno all' ordinamento dei pubblici archivi, biblioteche, musei, etc. Roma, tip. di G. Balbi, 1894. In-8°, 14 p.
211. Più (I) antichi monumenti della lingua francese, con glossario, per Ernesto Monaci. Roma, Forzani e C., 1894. In-16, 63 p. 1 l. 50.
212. PLATTNER (Wilhelm). Die Entstehung des Freistaates der drei Bünde und sein Verhältnis zur alten Eidgenossenschaft. Ein Beitrag zur Staats- und Rechtsgeschichte des Kantons Graubünden. Davos, H. Richter, 1895. In-8°, VII-327 p. 3 m. 50.
213. POLI (vicomte Oscar DE). Les Défenseurs du Mont-Saint-Michel (1417-1450). Paris, 45, rue des Acacias, 1895. In-18, CLXXVI-251 p.
214. PORTAL (E.). Scritti varî di letteratura provenzale. Palermo, C. Clausen, 1895. In-16, 118 p. 2 l.
215. PORZIO (S. Camillo). La Congiura de' baroni del regno di Napoli contro il re Ferdinando I, diligentemente riveduta sull' edizione principe Aldina, con note storiche, epesegetiche, grammaticali per cura del prof. M. Nolfi. Torino, G.-B. Petrini, 1894. In-16, 117 p. 1 l. 50.
216. PRASEK (J.-V.). Martina Kabátnika cesta z Cech do Jerusalema a do Kaira r. 1491-2. [Voyage de Kabatnik de Bohême à Jérusalem et au Caire.] Prague, Académie François-Joseph, 1894. In-8°, XXIV-39 p.
217. PROCOPIO DA CESAREA. La guerra gotica. Testo greco emendato sui manoscritti, con traduzione italiana a cura di Domenico Comparetti. I. Roma, tip. Forzani, 1895. In-8°, XXXV-215 p. (Fonti per la storia d'Italia : scrittori, sec. VI, n° 23.) 12 l.
218. PROKOP (le P.). Zywoť sw. Franciszka z Assizu. Wyd. 3cie. [Vie de saint François d'Assise.] Varsovie, S. Niemier, 1895. Gr. in-8°, 342-II p. 80 k.

219. PROKSCH (J.-K.). Die Geschichte der venerischen Krankheiten. 1er Theil : Alterthum und Mittelalter. Bonn, Peter Hanstein, 1895. In-8°, vi-424 p.

220. PROU (Maurice). Étude sur les chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif : le Diplôme de Clovis et la charte de Théodechilde. Mémoire lu à la séance du cinquantenaire de la Société archéologique de Sens, le 20 juin 1894. Sens, impr. de P. Duchemin, 1894. In-8°, 52 p.

221. PROVANA DI COLLEGNO (F.-S.). Notizie e documenti d'alcune cerrose del Piemonte. Torino, G.-B. Paravia, 1894. In-8°, 347 p. (Extrait de la *Miscellanea di storia italiana*, XXXII.)

222. QUESVERS (Paul), STEIN (Henri). Pouillé de l'ancien diocèse de Sens. Paris, Alphonse Picard et fils; Meaux, A. Le Blondel; Sens, P. Poulain-Rocher; Orléans, H. Herluison, 1894. In-4°, viii-407 p. 20 fr.

223. RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave). Les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers membres du Parlement ou gens d'Eglise? Orléans, Herluison, 1894. In-8°, 47 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix*.)

224. RAMÍREZ ROJAS (Teodoro). Arquitectura románica en Soria. Soria, tip. de Pascual P. Rioja, 1894. In-8°, 39 p., frontispice gravé.

225. Regesta diplomatica necnon epistolaria historiae Thuringiae. Erster Halbband (c. 500-1120). Namens des Vereins für Thüringische Geschichte und Alterthumskunde bearbeitet und herausgegeben von Otto Dobeneker. Iena, Gustav Fischer, 1895. In-4°, 240 p.

226. REICHHART (dom Gfr.). Beiträge zur Incunabelkunde. I, 4. Alphabetisch geordnetes Verzeichniss der Correctoren der Buchdruckereien des 15. Jahrh. 2. Topographisch-chronologisch Verzeichniss der Correctoren der Druckorte des 15. Jahrh., mit Angabe der in den einzelnen Jahren vorkommenden Buchdrucker, Buchhändler und Kostenträger der Incunabeln. Leipzig, O. Harrassowitz, 1895. In-8°, xviii-464 p. (Centralblatt für Bibliothekswesen, Beiheft XIV.) 18 m.

227. REICHLEN (F.). Archéologie fribourgeoise. 3^e livraison : Période post-romaine. Fribourg (Suisse), B. Veith, 1895. In-8°, 70 p. 1 fr. 90.

228. Repertorium diplomaticum regni Danici mediaevalis. Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen med udtog af de hidtil utrykte. Udgivet ved K. Erslev i forening med W. Christensen og A. Hude af selskabet for udgivelse af kilder til dansk historie. I, 2 (1327-1350). Kjøbenhavn, Gad, 1895. In-8°, 196 p. 2 kr.

229. RICCIOTTI (Giuseppe). La chiesa e la confraternità dinominata la

Donna, istituita nell' anno 1450. Alatri, tip. Oreste De Andreis, 1894. In-16, 44 p.

230. RICHARD (Alfred). Les Armoiries du comté de Poitou. Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie, 1895. In-8°, 30 p., pl. (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. XVII, 2^e série.)

231. RITTER (Franz). Katalog der Stadtbibliothek in Köln. Abteilung Rh: Geschichte und Landeskunde der Rheinprovinz. I. Köln, N. Du Mont-Schauberg, 1895. In-8°, xvi-237 p. (Veröffentlichungen der Stadtbibliothek in Köln, 5-6.)

232. RIZZINI (P.). Gli oggetti barbarici raccolti nei civici musei di Brescia: notizie e catalogo. Brescia, tip. F. Apollonio, 1894. In-8°, 61 p. (Extrait des *Commentari dell' Ateneo di Brescia*, 1894.)

233. ROCQUAIN (Félix). La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther. II: les abus, décadence de la papauté. Paris, Thorin et fils, 1895. In-8°, 578 p.

234. ROMAN (J.). Les Jetons du Dauphiné. Grenoble, impr. F. Allier père et fils, 1894. In-8°, xi-196 p.

235. ROMANET DU CAILLAUD (E.). Des Origines de l'ordre du Carmel. Mesnil, impr. Firmin-Didot, 1894. In-8°, 16 p.

236. ROMIEU. Histoire de la vicomté de Juliac. Romorantin, Standa-char, 1894. In-8°, 477 p., grav. et pl. en couleur.

237. RÖSEL (Ludwig). Alt-Nürnberg. Geschichte einer deutschen Stadt. Nürnberg, Friedr. Korn, 1895. In-8°, x-686 p. 7 m.

238. ROVIGLIO (Am.). Questioni langobardiche: saggio di storia critica sulla dominazione langobardica in Italia. Verona, fratelli Drucker, 1894. In-16, 70 p.

239. ROWBOTHAM (John Frederick). The troubadours and courts of love. London, Swan Sonnenschein, 1895. In-16, xxiii-324 p. (Social England series, edited by Kenelm D. Cotes.)

240. RUEGAMER (Wilhelm). Leontius von Byzanz, ein Polemiker aus dem Zeitalter Justinians. Würzburg, Andreas Göbel, 1894. In-8°, viii-176 p.

241. SANCTO AMANDO (Die Concordancia des Johannes de), nach einem Berliner und 2 Erfurter Handschriften zum ersten Male herausgegeben von Julius Leopold Pagel, nebst einem Nachtrage über die Concordanciae des Petrus de Sancto Floro. Berlin, G. Reimer, 1894. In-8°, lx-428 p. 9 m.

242. SANDSTRÖM (A.). Nordens första storhetstid (omkring 800-1066). Stockholm, Lars Hökerberg, 1894. In-8°, 220 p. 1 kr. 50.

243. SATHAS (C.). *Bibliotheca graeca medii aevi*. VII. Paris, Maisonneuve, 1894. In-8°, 680 p. 20 fr.

244. SAVINI (Francesco). *Il comune teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni*. Roma, Forzani, 1895. In-8°, 612 p., 2 pl. 10 l.

245. SCHARFENORT (VON). *Die Pagen am Brandenburg-Preussischen Hofe 1415-1895*. Berlin, E.-S. Mittler u. Sohn, 1895. In-8°, viii-168 p., 2 grav. en couleur. 3 m. 25.

246. SCHAUERTE (Franz). *Der heilige Wigbert, erster Abt von Fritzlar. Sein Leben und Wirken und seine Verehrung*. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1895. In-8°, 84 p. 0 m. 90.

247. SCHLAEGER (Georg). *Studien über das Tagelied. Ein Beitrag zur Litteraturgeschichte des Mittelalters*. Jena, H. Pohle, 1895. In-8°, viii-89 p. 1 m. 80.

248. SCHMIDT (Otto). *Altäre und andere kirchliche Einrichtungsstücke aus Oesterreich (XII-XVIII. Jahrh.)*. Ergänzung zu dem Werke : « Intérieurs, etc. » Heliogravures nach photographischen Aufnahmen. Mit erläuterndem Text von Alb. Ilg. I. Wien, A. Schroll, 1895. Gr. in-fol., 4 p. et 25 pl. 30 m.

249. SCHMIDT (Otto). *Intérieurs von Kirchen und Kapellen in Oesterreich (XII-XVIII. Jahrh.)*. Heliogravures nach photographischen Aufnahmen. Mit erläuternden Text von Alb. Ilg. I. Wien, A. Schroll, 1895. Gr. in-fol., 9 p. et 25 pl. 30 m.

250. SCHÖNHERR Gyula. *Corvin János, 1473-1504*. Budapest, M. Ráth, 1894. In-8°, 332 p. 4 fl.

251. SÉE (Henri). *Étude sur les classes serviles en Champagne du XI^e au XIV^e siècle*. Paris, 1895. In-8°, 48 p. (Extrait de la *Revue historique*, 1894-1895.)

252. SEYLER (Gustav-A.). *Geschichte der Siegel*. Leipzig, P. Friesenhahn, 1895. In-8°, viii-393 p. (Illustrirte Bibliothek der Kunst- und Kulturgeschichte, 6.)

253. SHAW (W. A.). *The history of currency, 1252 to 1894*. London, Wilsons and Milne, s. d. In-8°, xxx-431 p.

254. SIMONESCHI (Luigi). *La Vita privata dei pisani nel medio evo*. Pisa, tip. Citi, 1895. In-8°, 134 p.

255. SLANE (baron DE). *Catalogue des manuscrits arabes du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale*. 3^e fasc. Paris, Impr. nationale, 1895. In-4°, iv p. et p. 657-820.

256. SMEDT (R. P. C. DE). Les Origines du duel judiciaire. Paris, Retaux et fils, 1894. In-8°, 31 p. (Extrait des *Études religieuses*.)

257. SOMMERFELT (V.). Girolamo Savonarola, hans liv, gerning og vidnedød. 2 del. Savonarolas liv og gerning i det fri Firenze indtil hans død pa balet (1495-1498). Kristiania, Lutherstiftelsens Boghandel. Gr. in-8°, VIII-206 p. 2 kr. 50.

258. Sonetti (Tre) patriotici di poeti dell' estremo quattrocento (cioè di Timoteo Benedei, di Diomede Guidalotti e d'incerto, pubblicati da F. Flamini per le nozze di Amedeo Crivellucci con Lidia von Brunst). Pisa, tip. di F. Mariotti, 1895. In-8°, 8 p.

259. SPONT (Alfred). De cancellariae regum Franciae officariis et emolumento (1440-1523) (thèse). Besançon, impr. Jacquin, 1894. In-8°, 92 p.

260. SPONT (Alfred). Documents sur les États de Languedoc (1502-1509). Montpellier, impr. Hamelin frères, s. d. In-8°, 12 p. (Extrait de la *Revue des langues romanes*.)

261. SPREITZENHOFER (Ernest). Die Entwicklung des alten Mönchthums in Italien von seinen ersten Anfängen bis zum Auftreten des heil. Benedikt. Wien, Heinrich Kirsch, 1894. In-8°, 139 p.

262. STIEF (Wilhelm). Geschichte der Stadt Sternberg in Mähren von ihrem Ursprunge bis zur Gegenwart. Sternberg, F. Pialek, 1895. In-8°, VIII-88 p., 5 grav. 2 m. 50.

263. STRAKOSCH-GRASSMANN (Gustav). Geschichte der Deutschen in Oesterreich-Ungarn. I^{er} Band. (Von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 955.) Mit einem Sachregister. Wien, Carl Konegen, 1895. In-8°, VIII-551 p.

264. Studio (Lo) di Napoli nel rinascimento, dal dott. Ercole Cannavale. Torino, C. Clausen, 1895. In-8°, 87-cccxi p. 6 l.

265. TEULIÉ (H.). Memorandum des consuls de la ville de Martel. Paris, Émile Bouillon, 1895. In-8°, 47 p., 2 pl. en phototypie. (Extrait de la *Revue de philologie*, VII-VIII.)

266. TRAUTENBERGER (Gustav). Die Chronik der Landeshauptstadt Brünn. II, 2-3. Bis zu Karl V. Leipzig, Literarische Anstalt, 1895. In-8°, p. 81-223.

267. TRENTA (G.). L'Inferno ed altri affreschi del camposanto di Pisa, attribuite agli Orcagna, a Buffalmacco, al Lorenzetti e a Giotto restituite ai loro veri autori, con documenti inediti. Pisa, E. Spoerri, 1894. In-8°, 75 p. 4 l.

268. TURELL (Gabriel). Recort, obra feta en l'any 1476. Edició acom-

panyada d'un prefaci i d'un index alfabetic. Barcelona, biblioteca de « l'Avenç, » 1894. In-16, xvi-171 p. (*Les Chroniques catalanes*.) 3 p.

269. ULLRICH (Paul-Wilhelm). Die Anfänge der Universität Leipzig. I : Personalverzeichnis von 1409 b. bis 1419 a. Aus den ältesten Matrikeln der Universität zusammengestellt. Leipzig, M. Spirgatis, 1895. In-4°, xv-118 p. 10 m.

270. Urban (l') cortese. (Pubblicato da Leandro Biadene per le nozze di Amedeo Crivellucci con Lidia von Brunst.) Pisa, tip. di G. Mariotti, 1895. In-8°, 42 p.

271. Urkundenbuch der Stadt Leipzig. III (Schluss-) Band. Herausgegeben von Jos. Förstemann. Leipzig, Giesecke und Devrient, 1895. In-4°, xii-422 p. (Codex diplomaticus Saxoniae regiae, II, x.) 20 m.

272. Urkundenbuch von Stadt und Kloster Bürgel. I. Theil : 1133-1454. Bearbeitet von Paul Mitzschke. Gotha, F.-A. Perthes, 1895. In-8°, xxxviii-569 p. (Thüringisch-sächsische Geschichtsbibliothek, III.) 42 m.

273. USSING (H.). Frants af Assisi. Syv foredrag. Kjøbenhavn, Gad, 1894. In-8°, 164 p. 2 kr. 50.

274. USLAR-GLEICHEN (Edm. Freiherr von). Geschichte der Grafen von Winzenburg. Hannover, C. Meyer, 1895. In-8°, xv-343 p., 2 tableaux généalogiques. 8 m.

275. VAN VLOTEN (G.). Recherches sur la domination arabe, le chiisme et les croyances messianiques sous le khalifat des Omayyades. Amsterdam, Johannes Müller, 1894. Gr. in-8°, v-81 p. (Verhandelingen der koninkl. Akademie van wetenschappen te Amsterdam, Afdeeling letterkunde, I, 3.)

276. VAN WERVEKE (N.). Catalogue descriptif des manuscrits de la bibliothèque de Luxembourg. Luxembourg, impr. Fr. Bourg-Bourger, 1894. In-8°, v-509 p.

277. Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan. Documents du xv^e siècle, publiés d'après le manuscrit de M. Chaper, avec une introduction par M. le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, Picard, 1894. In-8°, xliii-101 p. (Documents historiques inédits sur le Dauphiné, 8.)

278. VIOLLET (Paul). Les États de Paris en février 1358. Paris, C. Klincksieck, 1894. In-4°, 36 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXIV, 2^e partie.)

279. VUILBOEGNE (L.). Les Fouilles du cimetière frank de Martincourt (Oise). Beauvais, impr. Schmutz, 1894. In-18, 8 p.

280. WAUTERS (Alphonse). Ville de Bruxelles. Inventaire des cartu-

lares et autres registres faisant partie des archives anciennes de la ville. T. 1^{er}, 2^e fasc. Bruxelles, impr. veuve Julien Baertsoen, 1894. In-8°, p. 337-591.

281. WELCH (Charles). History of the Tower Bridge and of other bridges over the Thames built by the corporation of London. With a description of the Tower Bridge by J. Wolfe Barry, and an introduction by the rev. canon Benham. London, Smith, Elder and Co, 1894. In-4°, x-284 p., plans et grav.

282. WIENER (Eine) Briefsammlung zur Geschichte des deutschen Reiches und der österreichischen Länder in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts. Nach den Abschriften von Albert Starzer herausgegeben von Oswald Redlich. Wien, F. Tempsky, 1894. In-8°, LV-422 p., 3 pl. (Mittheilungen aus dem Vaticanischen Archiv, II.)

283. Württembergisches Urkundenbuch. Herausgegeben von dem kgl. Staatsarchiv zu Stuttgart. VI. Stuttgart, K. Aue, 1895. In-4°, XXVI-580 p. 10 m.

284. WOLKAN (Rudolf). Geschichte der deutschen Literatur in Böhmen bis zum Ausgange des XVI. Jahrh. Prag, A. Haase, 1894. Gr. in-8°, XVI-538 p. 10 fl.

285. Württembergische Geschichtsquellen. Im Auftrage der württembergischen Kommission für Landesgeschichte herausg. von Dietrich Schäfer. II. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1895. In-8°, III-614 p., carte. 6 m.

286. ZERBI (Luigi). I Visconti di Milano e la signoria di Lucca: notizie e documenti. Como, Luzzani, 1894. In-8°, 104 p. 1 l. 50.

287. ZIMMERMANN (Max-Georg). Die Spuren der Langobarden in der italischen Plastik des I. Jahrtausends. Leipzig, E.-A. Seeman, 1895. In-8°, 30 p. (Allgemeine Zeitung, Beilage.)

288. ZOLNAI Gyula. Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig. [Textes de langue antérieurs à la découverte de l'imprimerie.] Budapest, librairie de l'Académie, 1894. In-4°, IV-296 p. 6 fl.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

Le 25 avril, la Société de l'École des chartes a procédé au renouvellement annuel de son bureau et de ses commissions.

Ont été nommés :

Président : M. Giry.

Vice-président : M. Babelon.

Secrétaire : M. Guilhaumez.

Secrétaire-adjoint : M. Courteault.

Commission de publication : Membres ordinaires, MM. Delisle, de Lasteyrie et Omont; membres suppléants : MM. Ledos et Valois.

Commission de comptabilité : MM. de Barthélemy, Bruel et Morel-Fatio.

Archiviste-trésorier : M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

— La fondation de M^{me} la marquise Arconati-Visconti, que nous avons annoncée dans notre dernier volume (p. 556), vient d'être approuvée par un décret dont voici la teneur :

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes;

Vu l'acte notarié, en date du 12 juillet 1894, par lequel la dame Marie-Louise-Jeanne Peyrat, veuve du sieur Granmartino Arconati-Visconti, a fait donation entre vifs à l'École nationale des chartes d'une rente annuelle et perpétuelle de douze cents francs, qu'elle s'oblige à verser, pour être employée à servir deux pensions annuelles de six cents francs chacune à deux élèves sortants de l'École;

Vu la délibération du Conseil de perfectionnement de l'École nationale des chartes, en date du 2 juin 1894;

Vu la loi du 11 floréal an X;

Vu le décret du 25 juillet 1885;

La section de l'Intérieur, des cultes, de l'Instruction publique et des beaux-arts du Conseil d'État entendue,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Le directeur de l'École nationale des chartes est autorisé à accepter au nom de cet établissement, aux clauses et conditions énoncées dans l'acte notarié du 12 juillet 1894, la donation d'une

rente annuelle et perpétuelle de douze cents francs faite à la dite École par la dame veuve Arconati-Visconti, pour servir deux pensions annuelles de six cents francs chacune à deux élèves sortants de l'École choisis par le Conseil de perfectionnement.

ART. 2. — Ces pensions prendront le nom de « Fondation Peyrat. »

ART. 3. — Le ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 11 février 1895.

Signé : Félix FAURE.

Par le Président de la République,

Le ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Signé : R. POINCARÉ.

— La soutenance des thèses des élèves de l'École des chartes a eu lieu le 28 et le 29 janvier 1895. Les sujets traités par les candidats étaient les suivants :

Essai sur les attributions des procureurs généraux-syndics, des procureurs-syndics et des procureurs des communes, par Albert Bléry.

Étude sur les coutumes de Clermont en Beauvaisis en 1496, par Henri Bourde de la Rogerie.

Étude sur le droit de gîte, des origines au x^e siècle, par Gaston Collon.

Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours (1056-1133), sa vie, ses lettres, par Adolphe Dieudonné.

Histoire de la ville et de la commune de Douai, des origines au xv^e siècle, par Georges Espinas.

Essai sur Robert II de la Marck, seigneur de Sedan, mort en 1536, par Robert Goubaux.

Géographie historique du Berry; ses divisions et ses juridictions féodales, ecclésiastiques et administratives, par Eugène Hubert.

Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances, par Paul Lecacheux.

Étude sur le temporel de l'abbaye Saint-Pierre de Corbie, des origines au xv^e siècle, par Auguste Petit.

Étude historique et économique sur les moulins de la Franche-Comté et du pays de Montbéliard, du x^e siècle à la Révolution, par Georges Riat.

Le procès de Guichard de Troyes (1308-1313), par Abel Rigault.

Les thèses ont été classées comme il suit par ordre de mérite :

1. Thèse de M. Rigault.
2. — Lecacheux.
3. — Riat.
4. — Hubert.
5. — Petit.

6.	—	Bourde de la Rogerie.
7.	—	Goubaux.
8.	—	Dieudonné.
9.	—	Collon.
10.	—	Espinas.
11.	—	Bléry.

Par arrêté ministériel du 7 février 1895, ont été nommés archivistes paléographes :

1^o Par ordre de mérite :

MM. RIGAUT,
 LEGACHEUX,
 RIAT,
 BOURDE DE LA ROGERIE,
 PETIT,
 DIEUDONNÉ,
 HUBERT,
 ESPINAS.

2^o Sans classement, comme appartenant à des promotions antérieures :

MM. BLÉRY,
 COLLON,
 GOUBAUX.

— Par décret en date du 27 mars 1895, M. l'abbé Duchesne a été nommé pour six ans, à dater du 16 avril 1895, directeur de l'École française de Rome, en remplacement de M. Geffroy, admis sur sa demande à la retraite et nommé directeur honoraire.

— Par arrêté du 13 février, M. Enlart, archiviste paléographe, a été chargé, du 1^{er} février au 1^{er} juin 1895, d'un cours d'archéologie du moyen âge à l'École des chartes, pendant l'absence de M. de Lasteyrie, député.

— Par arrêté du 23 février 1895, notre confrère M. Duchemin a été nommé stagiaire au Département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

— Par le même arrêté, notre confrère M. Dorez a été nommé sous-bibliothécaire au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— Notre confrère M. Rigault a été nommé attaché au bureau historique des Archives du ministère des Affaires étrangères.

— Par arrêté du 22 février, notre confrère M. Collon a été nommé conservateur de la bibliothèque de Tours.

— Par arrêté du 31 janvier 1895, notre confrère M. Mazenod est nommé archiviste du département de la Lozère, en remplacement de M. Saché, démissionnaire.

— Notre confrère M. Chavanon a été nommé archiviste du département de la Sarthe.

— Par arrêté du 5 mars, notre confrère M. F. Claudon a été nommé archiviste du département de l'Allier, en remplacement de M. A. Vaysière.

— Par arrêté du 29 mars, notre confrère M. Lemoine a été nommé archiviste du département du Finistère.

— Le 6 mars 1895, notre confrère M. Élie Berger a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

Thomæ Cantipratensis Bonum universale de apibus quid illustrandis sæculi XIII moribus conferat.

Histoire de Blanche de Castille, reine de France.

M. Élie Berger a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention très honorable.

— Le 13 mars 1895, notre confrère M. Charles Petit-Dutaillis a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

De Lacedæmoniorum reipublicæ temporibus (222-146 a. C.).

Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226).

M. Petit-Dutaillis a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention très honorable.

— Par arrêté du 19 mars, notre confrère M. Babelon a été nommé membre de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

— Par décret en date du 19 avril 1895, notre confrère M. Paul Meyer a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Par arrêté en date du 20 avril 1895, ont été nommés :

1° *Officiers de l'Instruction publique* : Nos confrères MM. Durand et Lefèvre-Pontalis (Eugène).

2° *Officiers d'Académie* : Nos confrères MM. Delachenal, Enlart et Labande.

— Notre confrère M. J. Delaville Le Roulx a été nommé par S. A. le prince grand maître de l'ordre de Malte, résidant à Rome, chevalier « de grâce magistrale. »

— Le conseil municipal de Paris, dans sa séance du 12 avril 1895, sur le rapport de M. Berthelot, a adopté, dans les termes suivants, la

proposition qui lui avait été faite sur le recrutement du personnel des bibliothèques et archives municipales :

« Le Conseil,

« Vu le règlement du 15 décembre 1883,

« Délibère :

« Le personnel des services ci-après :

« Bibliothèque de la ville et collections historiques ;

« Bureau des archives ;

« Bureau des bibliothèques administratives,

pourra, dans la proportion de moitié des vacances, être recruté, en dehors des conditions du règlement, parmi les candidats pourvus de l'un des diplômes d'archiviste paléographe ou de licencié ès lettres,

« Ou encore sur la présentation du Comité des travaux historiques parmi les auteurs de travaux historiques ou archéologiques d'un mérite exceptionnel.

« Les candidats des deux premières catégories ne pourront débiter qu'avec le grade de commis rédacteur ou de commis principal. »

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE M. VAYSSIÈRE.

Le 3 février 1895 est mort à Moulins notre confrère M. Augustin Vayssière, archiviste du département de l'Allier.

M. Vayssière était né à Vers-sous-Sellières (Jura), le 29 décembre 1850. Il sortit de l'École des chartes en janvier 1875, après avoir soutenu une thèse intitulée : « Le comte de Bourgogne Othon IV, sa vie, ses actes, son administration et ses rapports avec Philippe le Bel. » Avant d'être nommé archiviste du département de l'Allier, il avait successivement administré les archives de l'Ain, du Jura et de la Corrèze.

Voici la liste des travaux de M. Vayssière :

La Guerre dans la terre de Saint-Claude en 1673 et 1674. Saint-Claude, 1872. In-8°, 51 p.

Renaut de Louens, poète franc-comtois du xiv^e siècle. Paris, impr. Goupy, 1873. In-8°, 16 p.

Le Pas des armes de Sandricourt, relation d'un tournoi donné en 1493 au château de ce nom, publié d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal et l'imprimé du temps. Paris, Willem, 1874. In-16, xxxii-80 p.

Voltaire et le pays de Gex. Lettres et documents inédits. Bourg, Grandin, 1876. In-8°, 79 p.

Antoine Du Saix. Le Blason de Brou, réimprimé. Bourg-en-Bresse, Grandin, 1876. In-16, xxi-48 p. (Curiosités littéraires de l'Ain, n° 1.)

Huit ans de l'histoire de Salins et de la Franche-Comté (1668-1675). Mémoires contemporains. Poligny, impr. Mareschal, 1876. In-8°, vii-156 p.

Inscriptions recueillies dans l'église de Brou. Bourg-en-Bresse, Grandin, 1876. In-8°, 49 p.

Notes sur l'industrie en Bugey à la fin du siècle dernier. Bourg, librairie du *Moniteur de l'Ain*, 1878. In-16, 35 p. (Extrait du *Moniteur de l'Ain*.)

Courses pittoresques dans le département de l'Ain. Bourg-en-Bresse et la vallée de la Reyssouze. Texte par A. V., eaux-fortes par Paul Morgon. Bourg, Martin-Battier, 1879. In-4°, vi-136 p., 13 grav.

Notes pour l'histoire des communes de la Corrèze. Tulle, impr. veuve Lacroix et L. Moles, 1883. In-12, 42 p.

Générale description du Bourbonnois, par Nicolas de Nicolay, publiée avec une introduction et une table annotée des noms de personnes et de lieux. Moulins, H. Durond, 1889. In-8°, xix-221 et 240 p., 2 pl.

De l'administration municipale de Moulins avant la Révolution. Moulins, impr. de E. Auclair, 1889. In-8°, 36 p.

Les États du Bourbonnais. Notes et documents. Moulins, H. Durond, 1890. In-8°, 57 p.

Reconnaissance des leydes, péages et autres droits que prend et exige Mgr le duc de Bourbonnais en la ville et franchise de Montluçon. Moulins, H. Durond, 1890. In-8°, 15 p.

Le Monastère de Sainte-Claire de Moulins, par le P. Jacques Fodéré. Introduction, notes et appendice par A. V. Moulins, Durond, 1892. In-8°, 35 p.

Procès-verbal de la généralité de Moulins dressé en 1686 par Florent d'Argouges, intendant en ladite généralité. Moulins, H. Durond, 1893. In-8°, xii-292 p.

Il a rédigé les articles 177-227 de l'ouvrage suivant : Département du Jura. Inventaire-sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par MM. Prost, Vayssière et Libois. Archives ecclésiastiques. Série G. Lons-le-Saunier, impr. L. Declume, 1892. In-4°, iii-444 p.; et une partie de l'Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par MM. Vayssière et A. Hugues. Corrèze. Archives civiles, série B. G. D. E. (Supplément.) Tome III. Tulle, impr. veuve Lacroix et L. Moles, 1889. In-4°, 352 p.

Il avait fondé les *Archives historiques du Bourbonnais*, recueil mensuel (Moulins, H. Durond, 1890-1891, 2 vol. in-8°), où il a inséré plusieurs articles anonymes.

Il a encore publié :

Dans les *Annales Bourbonnaises*, fondées par lui et par M. E. Delaigne (Moulins, impr. E. Auclair, gr. in-8°) :

Les deux de Lorme et les bains de Bourbon aux xvi^e et xvii^e siècles (1887, p. 19-26, 53-60).

Note sur le manuscrit de la Chronique du bon duc Loys de Bourbon,

appartenant à la bibliothèque de Saint-Petersbourg, et sur le siège de Belleperche (1887, p. 84-95).

La Ferté-Hauterive (1887, p. 152-159).

Le Château d'Arisolles (1887, p. 165-168).

Le Château de Busset (1887, p. 212-216).

Saint-Pourçain pendant la Ligue (1887, p. 249-253, 280-286. Tiré à part, formant la 2^e partie de : le Bourbonnais, le sol et ses habitants. Moulins, Auclaire. In-8°, 12 p.).

Jacques de la Brosse (1887, p. 312-317).

La Mort du bon duc Loys (1887, p. 340-343).

Chapiteaux romans de l'église de Souvigny (1887, p. 386-387).

Les Tombeaux de l'église des cordeliers de Champagne (1888, p. 41-45).

Dans les *Annales de la Société d'émulation (agriculture, lettres et arts) de l'Ain* (Bourg, impr. Barbier, in-8°) :

Les Archives de l'Ain. Assemblées du clergé de Bresse et de Bugey (1876, p. 81-91, 201-204, 297-302; 1877, p. 176-184).

Un Placard de 1571. Note sur les commencements de l'imprimerie à Bourg-en-Bresse (1877, p. 88-96. Tiré à part. In-8°, 14 p.).

Les Archives de l'Ain. Chapitre et église Notre-Dame de Bourg (1877, p. 267-299).

Les Stalles de l'église Notre-Dame de Bourg (1877, p. 395-400).

Notes historiques et archéologiques sur les communes de l'Ain. Bouligneux (1878, p. 90-94); Ambronay (1878, p. 288-291); Saint-Jean-le-Vieux et l'Abergement-de-Varcy (1879, p. 222-224).

Église et chapitre de Varambon (1878, p. 194-200).

Les Archives de l'Ain. Chapitre de Trévoux (1878, p. 388-396).

Saint Guignefort. Origine et histoire du culte rendu à ce prétendu saint dans la paroisse de Romans (Ain) (1879, p. 94-108, 209-221. Tiré à part. Lyon, R. Châteauneuf, 1879. In-8°, 35 p.).

Verjon (1879, p. 108-109).

Dans l'*Annuaire du département du Jura* (Lons-le-Saunier, impr. Damelet, in-12) :

L'Apocalypse de Saint-Oyant (manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris) (1874, p. 75-79).

M. Vayssière a rédigé la partie historique de cet *Annuaire* en 1881 et 1882.

Dans le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze* (Tulle, impr. Craufon, in-8°) :

Lettres de Charles VII permettant aux habitants de Bort de lever une « aide » sur le vin, le sel, le bétail et les denrées vendues dans la ville (26 mai 1437) (1882, p. 420-423).

L'Ordre de Malte en Limousin au xv^e siècle (1882, p. 491-512; 1884, p. 21-206).

Les Archives de la Corrèze en 1882 et 1883 (1883, p. 603-627. Tiré

à part. In-8°, 27 p.); en 1883-84 (1884, p. 492-498); en 1884-85 (1885, p. 668-672).

Dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (Brive, impr. Marcel Roche, in-8°) :

Gimel et Sédières (1883, p. 31-84).

Les Dames de Coyroux (1883, p. 365-379).

Les Seigneurs de Serilhac et les vicomtes de Turenne (1884, p. 23-51).

Contribution à l'histoire des guerres de religion en bas Limousin (1884, p. 197-211).

Le Prieuré de Saint-Angel (1884, p. 357-448 et 591-609).

Les Malheurs d'un abbé de Vallette (1885, p. 35-41).

Documents relatifs à l'hist. de la maison de Turenne (1885, p. 309-402).

Dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques* (Paris, Impr. nationale, in-8°), section d'histoire : Fragment d'un compte d'Etienne de la Baume, dit le Galois, relatif à certaines dépenses faites par ordre du Roi pour la préparation d'une croisade (1335) (1884, p. 314-315).

Dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (Lons-le-Saunier, impr. Gauthier frères, in-8°) :

Étude archéologique sur les stalles de la cathédrale de Saint-Claude (1874, p. 77-110, 2 pl. Tiré à part. In-8°, 36 p. et 2 pl.).

Obituarium abbatiæ Castri-Caroli, ou Notice des abbesses, religieuses et bienfaiteurs de l'abbaye noble de Château-Chalon (1875, p. 117-207. Tiré à part. In-8°, 103 p.).

Lettres de rémission accordées à Lacuzon et à des Franc-Comtois pour crimes et délits commis pendant la guerre de Trente ans (1879, p. 359-393).

Le Livre d'or ou livre des vassaux de l'abbaye de Saint-Claude (1884, p. 171-239).

JEAN DE MACON, PROFESSEUR D'ORLÉANS.

M. le professeur Wilhelm Meyer, auquel nous devons un excellent catalogue des manuscrits de Goettingue¹, a été amené, au cours d'une polémique avec M. Steffenhagen, à rédiger une très intéressante notice sur un professeur de droit de l'Université d'Orléans, Jean de Maçon, cité dans un commentaire sur les Institutes, n° 55 de la série juridique de la bibliothèque de Goettingue. Le souvenir de ce professeur doit être soigneusement gardé parmi nous, ne fût-ce que pour la place qu'il occupe dans l'histoire de Jeanne d'Arc. Nos lecteurs nous sauront donc gré de leur communiquer un extrait du mémoire qui a récemment paru dans les *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*²,

1. *Verzeichniss der Handschriften im Preussischen Staate. I. Hannover.* 1-3. Göttingen. 1893 et 1894. 3 vol. in-8°.

2. *Philolog. histor. Klasse*, 1894, n° 4.

sous le titre de *Glossen zu einigen juristischen Handschriften in Goettingen*. M. W. Meyer, dont les travaux sur la littérature grecque et latine, de l'antiquité et du moyen âge, ont obtenu de très légitimes succès, est parfaitement préparé à traiter des questions se rattachant à l'histoire de France, comme il l'a déjà montré par ses observations sur le manuscrit original du grand ouvrage historique de Thomas Basin. Voici dans quels termes il a parlé de la vie et des écrits de Jean de Mâcon.

En 1378, nous trouvons *Johannes de Matiscone, de Cluniaco, Matisconensis diocesis, clericus, licenciatius in legibus, scolarius in Decreto*.

En 1382, il est reconnu comme le docteur de la nation d'Allemagne à l'Université d'Orléans¹.

La même année, il court les plus grands dangers dans une émeute dirigée contre les écoliers par la populace d'Orléans².

En 1393, il est qualifié de *legum doctor, succentor ecclesie Aurelianensis, in dicto studio ordinarie actu regens*.

En 1394, *Johannes de Masticone, subdiaconus, Masticonensis diocesis, legum professor, Aurelianis actu regens*.

[Le 3 octobre 1398, *Johannes de Matiscone, legum doctor, canonicus et succentor ecclesie Aurelianensis*, fait une fondation dans l'église de Saint-Sanson d'Orléans³.]

En 1419, il avait emprunté à la bibliothèque de l'Université deux livres : *Bartolus super Digesto veteri* et *Repetitiones Petri*⁴.

En 1421, il est qualifié de *succentor ecclesie Aurelianensis*⁵.

Jean de Mâcon a dû vivre très vieux ; il fut témoin des merveilleux événements de l'année 1429. Nous lisons dans une relation contemporaine, la Chronique de l'établissement de la fête du 8 mai à Orléans : « Et après Jehanne la Pucelle s'en alla à l'église de Sainte-Croix, et là parla à messire Jehan de Mascon, docteur, qui estoit un très sage homme, lequel luy dit : « Ma fille, estes-vous venue pour lever le « siège ? » A quoy elle respondit : « En nom Dé, dist-elle, ouy. » — « Ma fille, dit le sage homme, ilz sont fors et bien fortifiés, et sera une « grant chose à les mettre hors. » Respondit la Pucelle : « Il n'est rien « impossible à la puissance de Dieu⁶. » Un peu plus loin, l'auteur fait remarquer que « il y a pour le present des jeunes gens qui à grant peine pourroient-ilz croire ceste chose ainsi advenue⁷. » L'auteur était

1. M. Fournier, *Statuts des Universités*, t. I, p. 146.

2. *Ibid.*, p. 159.

3. Acte publié par M. Boucher de Molandon dans *Mém. de la Soc. archéol. de l'Orléanais*, t. XVIII, p. 333.

4. Fournier, *Statuts des Universités*, t. II, p. 200.

5. *Ibid.*, p. 202, et *Mém. de la Soc. archéol. de l'Orléanais*, t. XVIII, p. 340.

6. *Procès de condamnation et de rehabilitation de Jeanne d'Arc*, t. V, p. 291.

7. *Ibid.*, p. 298.

donc d'un âge avancé quand il parlait ainsi, et cette particularité augmente beaucoup la vraisemblance d'une conjecture du très perspicace Quicherat, qui s'est posé cette question : « Jean de Màcon ne serait-il pas l'auteur de la présente relation ? » Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il se qualifie de « très sage homme ; » cela est assez conforme aux usages du temps. Ainsi, cinquante ans plus tard, Thomas Basin, dans sa grande Chronique, excellemment publiée par Quicherat, ne s'est pas fait connaître comme l'auteur de cette histoire ; mais il s'y est désigné lui-même comme *vir in divinis et humanis litteris non mediocriter institutus, sed, quod est prestantius, consilio, prudentia et in Deum ac proximum sincera caritate satis conspicuus, atque unus inter ceteros Galliarum episcopus illius temporis multum famosus*. Toujours est-il que Jean de Màcon avait souvent parlé de ses rapports avec Jeanne d'Arc. En 1456, un témoin du procès de réhabilitation déclarait *quod audivit dici a magistro Johanne de Mascon*¹, *in utroque jure doctore famosissimo, quod ipse doctor multociens examinaverat ipsam Johannam de dictis et factis suis, et quod non faciebat dubium quin esset missa a Deo, et quod erat res mirabilis in audiendo loqui ipsam et respondendo, et nihil in vita sua unquam perceperat nisi sanctum et bonum*.

Suit l'indication des ouvrages juridiques de Jean de Màcon :

I. *Lectura super IV libros Institutionum*. Ms. 1416 de la Mazarine, fol. 1-93, et ms. 695 de l'Arsenal, fol. 1-93. — Le grand commentaire sur les Institutes, qui se trouve aux fol. 97-280 du même ms. de la Mazarine, ne serait-il pas aussi de Jean de Màcon, puisque celui-ci est l'auteur de toutes les autres pièces contenues dans le volume ?

II. *De verborum significatione et De regulis juris*. Ms. 1416 de la Mazarine, fol. 281-328, et ms. 324 de Turin.

III. L'explication d'un passage du Digeste (XX, 1, 21) qui se trouve aux fol. 383-386 du ms. de la Mazarine est vraisemblablement de Jean de Màcon.

IV. *De materia duelli, questio facta Aurelianus per dominum Johannem de Matiscone, legum doctorem eximium, anno Domini 1380, die Mercurii in vigilia Sancti Andree*. Fol. 121-126 d'un ms. d'Oxford, n° 161 du Collège de la Reine.

V. *Tractatus de usuris, compilatus per magistrum Johannem de Matiscone doctorem*. Ms. latin 5206 de Munich, fol. 302-315.

VI. Diverses questions de droit, dont quelques-unes datées de 1385, veille de la Pentecôte. Ms. 40 de Beaune. — Dans le même manuscrit, Répétitions de droit de Jean de Màcon, à rapprocher peut-être de celles qui ont été indiquées par A. Sander dans la *Bibliotheca belgica* (II, 163).

1. L'édition de Quicherat (t. III, p. 27) porte *dici magistro Johanni Maçon*. M. W. Meyer a suivi le texte du ms. latin 17013, publié par M. Boucher de Molandon, dans *Mém. de la Soc. archéol. de l'Orléanais*, t. XVIII, p. 311.

VII. *Arbor actionum*, trois feuillets à la fin desquels on lit : *hoc de isto per dominum Johannem de Matiscone, legum subtilissimum doctorem*. Ms. 350 d'Amiens.

Dans une pièce *De collatione bonorum*, etc., que contient un manuscrit de Goettingue (Théol., n° 153, fol. 156-158), on trouve cité à un endroit *Jo. de Mares* et à un autre *Jo. de Mareschona, legum doctor Aurelianus*. Dans ce dernier nom il est aisé de reconnaître une altération du nom de *Jo. de Matiscone*.

M. W. Meyer termine sa notice en exprimant le vœu qu'un des compatriotes de Jean de Mâcon et de Jeanne d'Arc fasse revivre la figure oubliée d'un professeur de droit, dont l'enseignement eut beaucoup d'éclat dans l'Université d'Orléans. Associons-nous à ce vœu, dont la réalisation est singulièrement facilitée par les travaux de M. W. Meyer.

DE L'EMPLOI DE LA LOCUTION

« LE BON PLAISIR DU ROI. »

À l'occasion des *Observations* publiées par M. G. Demante dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (LIV, 1893, p. 86 et suiv.) sur la formule *Car tel est notre plaisir*, M. Léopold Delisle a fait connaître divers documents relatifs à ce sujet dans un *Post-Scriptum* joint par M. Demante à son article même (*Ibid.*, p. 93). Parmi ces documents, les uns se rapportent au règne de Charles IV dit le Bel pour le xiv^e siècle, les autres au règne de Charles VII et de Louis XI pour le xv^e, d'autres enfin au règne de François I^{er} pour le xvi^e siècle, sans parler ici de textes postérieurs à ceux-là. Nous croyons intéressant de signaler un document de cette nature pour le règne de Charles VIII, c'est-à-dire pour le dernier quart du xve siècle ; nous l'avons rencontré aux Archives communales de Narbonne. C'est un acte du 20 avril 1486, daté de Montpellier, qui concerne l'administration financière, où il est question d'ordonnances sur les monnaies tenues en suspens par les commissaires du roi jusques à *son bon plaisir* (Archives communales de Narbonne, série CC, n° 301, cote provisoire). C'est une preuve de plus, s'il était nécessaire d'en produire, que l'emploi des mots *le bon plaisir du roi* est antérieur au règne de François I^{er}. Il s'agit toujours, bien entendu, d'actes dans lesquels on parle du roi et non pas d'actes émanés du souverain.

Victor MORTET.

LIVRE EXÉCUTÉ POUR BOUCICAUT.

Nous avons signalé, dans le dernier volume de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (p. 719), un exemplaire du livre de l'Information des princes, n° 870 des manuscrits de Grenoble, qui porte les armes de la famille Le

Meingre de Boucicaut, et nous ajoutions qu'il avait pu avoir appartenu au maréchal Boucicaut. — M. de Villeneuve, qui a si heureusement mis en lumière les Heures du maréchal, veut bien nous faire observer que le manuscrit de Grenoble pourrait bien être le livre qui est ainsi désigné dans le testament du maréchal : « Item le dit messire Jehan Le Mengre laisse et donne à très hault et puissant seigneur messire Charles d'Arthois, comte de Eu, pour lire quant il lui plaira, un romant nommé *Regimen principum*. »

L'hypothèse de M. de Villeneuve nous semble tout à fait plausible.

LE PEINTRE JEAN VITERNE ET LES CÉLESTINS DE MANTES.

Les documents relatifs à nos artistes français du xiv^e siècle sont assez peu nombreux pour que nous ne négligions point de recueillir ceux qu'un heureux hasard nous fait rencontrer. Le peintre auquel se rapporte la pièce publiée ci-dessous ne nous est connu jusqu'ici que par la liste annexée aux statuts des peintres parisiens de 1391. Il n'occupe dans la liste que le quatorzième rang ; il ne devait pourtant manquer ni de talent ni de notoriété, puisque Charles V recourut à lui pour la décoration de ce couvent des Célestins, qu'il fonda en 1376, à Mantes, ou plutôt à Limay, et qu'il combla de faveurs. L'on sait que le couvent et ses dépendances furent détruits à la fin du xviii^e siècle et que, des pièces d'art qu'il renfermait, l'on n'a conservé que bien peu de chose : la statue notamment de Thomas Le Tourneur, archidiacre de Tournai et l'un des premiers bienfaiteurs du monastère. Les descriptions et les itinéraires anciens, très sobres de renseignements sur la maison des Célestins, ne suppléent pas au silence des monuments disparus. Les indications empruntées par MM. Alph. Durand et E. Grave aux notes manuscrites de M. de Roissy¹ ne parlent point des œuvres que nous signale la quittance de Jean Viterne.

E.-G. LEDOS.

« Jehannin Viterne, peintre, demourant à Paris, confesse avoir eu et receu de Robert de Maule, voier et receveur de Mante pour le roy nostre sire, la somme de trente frans d'or, bon pois du coign du roy present pour sa poine d'avoir paint, atout querir huille et couleurs, c'est assavoir cinq ymaiges ou portail et front de l'ostel des religieulx celestins assis à Mante ou marché aus pourceaux : les ymages de la Trinité,

1. *La Chronique de Mantes* (Mantes, impr. du *Petit Mantais*, 1883, in-8°), p. 239-240. L'acte de Jean Autabours, maître des œuvres du roi, relatif aux fondations des murs de la cuisine et de l'infirmerie (13 décembre 1373), ne se trouve point au tome XVI de l'*Histoire de Levrier*, comme ces auteurs l'ont imprimé par erreur, mais au tome XV (Bibl. nat., coll. Vexin, XV, fol. 253 r°, n° 1259).

saint Pere Celestin, sainte Christine, le roy et la royne ; item le cruxe-filz de l'eglise de la Trinité, Nostre-Dame, saint Jehan ; item en refretouer de l'ostel le cruxefiement, Nostre-Dame et saint Jehan ; en chapitre ou dit hostel Dieu que l'en bat à l'estache ; et quatre columbes ou maistre autel de la dicte eglise peintes d'asur, semeez de fleurs de liz. De laquelle somme de trente frans d'or pour ce que dit est le dit peintre se tint pour bien poié et en quitta et quitte clama le roy nostre dit seigneur, le dit receveur et tous autres à qui il puet appartenir. Donné soubz le contrescel de la chastellenie de Mante, le vendredi ix^e jour d'octobre mil CCC LX dix et sept.

« J. GODIN. »

(Bibl. nat., ms. fr. 26014, n° 2026.)

NOUVELLE NOTE SUR QUELQUES MANUSCRITS DE LA REINE CHRISTINE¹.

La *Bibliothèque de l'École des chartes* a donné l'hospitalité, dans son dernier numéro de 1893 (p. 786-789), à une *Note sur quelques manuscrits de la reine Christine*.

Cette *Note* se résumait ainsi :

En 1690, lorsque le pape Alexandre VIII eut acheté la bibliothèque de la reine Christine de Suède, il ordonna que soixante-douze manuscrits de la collection seraient distraits du fonds principal et affectés aux Archives vaticanes ; mais les Archives conservèrent mal le dépôt qu'on leur confiait. Cinquante au moins de ces manuscrits se retrouvèrent, au milieu du XVIII^e siècle, dans la bibliothèque du baron de Stosch, à Florence, et il fallut, pour en ramener un certain nombre au Vatican, que la Vaticane les rachetât, en 1759, à la vente des collections de Stosch. C'est dans le fonds Ottoboni, qu'on venait alors d'acquérir pour la Vaticane, que furent versés les manuscrits transfuges : la *Note* en question indiquait la cote de vingt et un de ces manuscrits et invitait à compléter la liste.

Cet appel a été entendu. Dans le premier numéro de l'année 1894, M. de Mas Latrie (p. 235) témoignait de la présence dans le fonds Ottoboni d'un *Registre des lettres du roi de Chypre* provenant de la bibliothèque de la reine Christine et passé par celle du baron de Stosch². Malheureusement, le savant historien a omis de nous indiquer la cote de ce manus-

1. Cette note complémentaire est due, comme la première, à M. Paul Fabre, professeur à la Faculté des lettres de Lille.

2. M. de Mas Latrie a cru que j'avais « vainement recherché au Vatican le *Registre des lettres du roi de Chypre* ; » c'est tout simplement dans le Catalogue du fonds de la Reine, par Montfaucon, que je m'étonnais de ne le point trouver, et je m'en étonne encore.

crit; celle qu'il nous donne se réfère au classement de la bibliothèque de Stosch et non au classement du fonds Ottoboni.

Aussi, je crois devoir profiter d'un voyage à Rome pour compléter moi-même la liste que j'avais ébauchée; cela rendra, je vois, quelques services.

Aux vingt et un manuscrits déjà identifiés, je puis aujourd'hui en ajouter vingt-deux autres, qui se trouvent tous dans le fonds Ottoboni : cela porte à quarante-trois le nombre de ces manuscrits de la Reine qui, sortis des Archives vaticanes pour entrer chez le baron de Stosch, sont retournés de là au Vatican; sur les cinquante, il n'en manque maintenant plus que sept à l'appel, qu'on pourrait sans doute retrouver, — au moins en partie, — dans le fonds Vatican proprement dit. On me permettra, en attendant, de donner ici, — à défaut d'une description détaillée qui viendra peut-être plus tard, — la cote de ces vingt-deux nouveaux volumes retrouvés dans le fonds Ottoboni.

Cote des mss. dans la bibliothèque de la reine (cf. Montfaucon).		Classement de Stosch.		Fonds Ottoboni au Vatican.
180	=	A. XXXI	=	2598
211	=	M. XXVI	=	3074
219	=	A. CLXXXIV	=	2745
259	=	F. IX	=	2943
339	=	A. LXXVII	=	2642
509	=	A. CCXXXI	=	2821
544	=	A. CLIII	=	2604
549	=	A. XLIV	=	2613
563	=	A. CLXVI	=	2726
567	=	M. XIV	=	3064
701	=	F. XIX	=	2949
706	=	F. XXIX	=	2954
710	=	A. CLXXXVIII	=	2749
773	=	A. CCXXXVI	=	2794
830	=	F. XXX	=	2956
855	=	F. XXXIV	=	2953
1226	=	H. XXXIX	=	3027
1232	=	M. L	=	3089
1345	=	E. XXVI	=	2931
1601	=	H. XXI	=	3009
1800	=	H. XXVI	=	3014
2137	=	F. XXXVI	=	2965

GILLES DE KERAMPUIL,

ÉDITEUR DES HEURES BRETONNES.

M^{me} la comtesse du Laz, née de Saisy de Kerampuil, a bien voulu

nous envoyer des renseignements très précis sur Gilles de Kerampuil, aux soins duquel sont dues l'édition des Heures bretonnes et la traduction bretonne du catéchisme de Canisius, décrites ci-dessus dans la Notice sur les Heures bretonnes du *xvii^e* siècle.

Nous nous empressons de faire profiter nos lecteurs de l'intéressante communication de M^{me} la comtesse du Laz.

Gilles de Kerampuil avait pour aïeul Pierre de Saisy, seigneur de Kerampuil, près de Carhaix, et pour père Jean de Kerampuil, qui au nom patronymique de Saisy substitua le nom seigneurial de Kerampuil. Celui-ci épousa, le 25 septembre 1526, Marie de Kerprigent. Gilles de Kerampuil fut le troisième fils issu de cette union. On peut donc supposer qu'il naquit aux environs de l'année 1530. Après la mort de ses parents, on lui donna pour curatrice son aïeule maternelle Jeanne de Beaucours, la même qui figure dans l'article de notre confrère et ami M. Arthur de La Borderie, intitulé : *Chronique du mardi gras 1505* (*Revue de Bretagne et de Vendée*, février 1857, p. 140).

Gilles obtint un canonicat dans la collégiale de Carhaix, puis la cure de Cléden-Poher; à la date de 1573, il était en même temps recteur de Motreff. Cléden lui doit le beau calvaire de son cimetière, les curieux bas-reliefs qu'on voit dans son église et peut-être aussi l'élégant clocher qui la surmonte.

M^{me} la comtesse du Laz possède dans ses archives plusieurs lettres autographes de Gilles de Kerampuil et l'acte d'apposition de scellés, lors de la mort de ce recteur, le 29 septembre 1578, au manoir presbytéral de Cléden-Poher.

Tous ces détails sont en parfait accord avec la date qui a été ci-dessus assignée à la publication des Heures bretonnes.

FORMULE DE DONATION ANTÉNUPTIALE.

La formule suivante, copiée au *xi^e* siècle, se trouve en tête (fol. 2 v^o) d'un recueil hagiographique qui porte le numéro 8431 du fonds latin de la Bibliothèque nationale et contient : 1^o Poème en l'honneur de la Trinité (fol. 3); — 2^o Passio sanctæ Benedictæ (fol. 5); — 3^o Vita sancti Wilfredi, episcopi Eboracensis, auctore Fridegodo (fol. 22 v^o)¹. C'est une formule de donation anténuptiale faite par le futur *standono*, *tanado*, etc.) analogue à celle qu'a publiée M. Eug. de Rozière dans son *Recueil général des formules* (t. I, n^o ccxxx), d'après le ms. latin 13686 (fol. 5); mais on remarquera que les clauses finales de cette nouvelle formule doivent être rapprochées de celles du n^o ccxxv du recueil de M. de Rozière.

H. O.

1. *Catalogus cod. hagiogr. latin. in Bibl. nat. Paris.*, ed. hagiogr. Bollandiani (1890), t. II, p. 557.

« [D]um Dominus hab initio in Veteri Testamento precepit ut [relin]-
quat homo patrem aut matrem, et adherebit s[ibi] uxorem, et sint duo in
carne una¹ et quod Deus [jun]sit homo non separat², ego, in Dei nomine,
Famul[us] nomine, dulcissima conjuge mea, Natalia. Ego persolido et
denario³ secundum legem visus fui sponsavi, ideo in ipsa hamore dul-
cedinis dabo [tibi] ha die presentem, quod in perpetuum volo esse
mansur[um], rem portionem meam in loco numcupante pago Stanpisse⁴,
in [v]illa qui dicitur Flag[i]aco⁵, [ar]penn.⁶ m. de vineis cum casuali.
Si quis vero, q[uod] mi[n]ime fieri credo, si fuerint postmodum ego ipse,
au[t] ullus de heredibus meis, qui contra hanc dotum, qua[m] ipse
fieri et firmare rogavi, venire temptaverit, aut eam infringere voluerit,
auro libras X^{c[em]} ponat, et quod repetit nihil vindicet, sed presens [dos]
firma permaneat constipulatione subnixa. »

RÉCENTS ACCROISSEMENTS DES ARCHIVES DU TARN.

Notre confrère M. Ch. Portal vient de faire connaître les pièces qui
sont entrées aux archives du Tarn pendant les cinq dernières années
par voie de don, de dépôt, de réintégration ou d'acquisition. L'inven-
taire qu'il en a dressé remplit les quarante pages d'une brochure inti-
tulée : *Département du Tarn. Accroissements des archives départementales
antérieures à l'an VIII pendant les années 1890-1894*. Catalogue rédigé
par M. Ch. Portal (Albi, 1895, in-8°; extrait de l'*Annuaire du Tarn*
pour 1895).

La plupart des documents dont il s'agit offrent avant tout un intérêt
local. On y remarque plusieurs séries de registres de notaires, au nombre
d'environ 630, dont les plus anciens sont du xiv^e siècle.

Entre autres pièces signalées par M. Ch. Portal on peut citer les sui-
vantes :

Ordonnance royale sur le casilage dans les sénéchaussées de Toulouse
et de Carcassonne, 1298.

Règlement des frais de justice par le sénéchal de Toulouse, J. de
Blainville, 1314.

Levée de la mainmise du roi sur les biens des nobles qui avaient
refusé le service du ban ou de l'arrière-ban lors des démêlés de la prin-
cesse de Vienne et de la reine de Navarre avec le vicomte de Nar-
bonne, 1385.

1. Cf. *Genes.*, II, 24; *Matth.*, XIX, 5; *Marc.*, X, 7, 8.

2. Cf. *Matth.*, XIX, 6; *Marc.*, X, 9.

3. Ms. *lenario*.

4. Étampes, Seine-et-Marne.

5. Flagy, Seine-et-Marne, arr. de Fontainebleau, cant. de Lorrez-le-Bocage.

6. Ms. *arpem*.

Actes de Bertrand des Bordes, évêque d'Albi, relatifs aux coutumes locales, 1310.

Levée de la mainmise du roi sur le consulat, 1344.

Autorisation par l'inquisiteur d'utiliser pour la défense de la ville l'emplacement de la maison d'un hérétique, 1349.

Avis de l'approche des Anglais du Carlat; ordre d'envoyer des arbalétriers au Carlat de Roquefort, 1381.

Rémision royale pour avoir reçu le Paucou, 1384.

Rémision du duc de Berry à raison du tuchinat, 1384.

Rémision accordée par Béatrix, vicomtesse de Lautrec, à raison de dommages causés aux clercs et affirmation de ses droits touchant les élections consulaires de Castelnau de Lévis, 1328.

Exemption du paiement de 300 livres accordée par le roi Philippe le Hardi aux habitants de Castelnau « de Paracollo, » diocèse d'Albi, 1284.

Demande de secours adressée aux consuls de Castres par un religieux chargé de l'entretien de l'horloge, xiv^e siècle.

Mandement du juge d'Albigeois de lever 150 livres à Montmiral pour les besoins de la guerre d'Aquitaine, 1345.

Procès relatif aux revenus de l'évêque d'Albi du temps de Bernard de Castanet, 1278.

LA PALÉOGRAPHIE DANS LES FACULTÉS DES LETTRES.

Nous avons annoncé (*Bibl. de l'École des chartes*, 1894, p. 698) la nomination de notre confrère M. Joseph Berthelé à la chaire de paléographie et de diplomatique de la Faculté des lettres de Montpellier. Il y succède à deux autres élèves de l'École des chartes, MM. Charles-Victor Langlois et Daniel Grand, qui y enseignèrent tour à tour. Comme eux, il vient de publier sa leçon d'ouverture, qu'il a consacrée tout entière à parler *du Rôle de la paléographie dans les Facultés des lettres* (Montpellier, impr. centrale du Midi, 1895, in-8°, 46 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Notre confrère ne s'est pas simplement attaché à démontrer l'utilité qu'il y a pour les historiens à connaître la paléographie, qui leur permet de recourir directement aux sources originales; il a voulu éviter le reproche qui avait pu être fait à M. Grand (*Bibl. de l'École des chartes*, 1890, p. 528) d'avoir négligé la paléographie des classiques, et il a rappelé tout ce que l'histoire littéraire de l'antiquité peut attendre de l'examen des manuscrits; pour l'histoire littéraire du moyen âge, l'utilité de l'enseignement paléographique est encore plus évidente; enfin M. Berthelé, après avoir dit quelques mots de la diplomatique, a indiqué le profit que l'étude du droit peut retirer de la paléographie. On le voit, cette leçon d'ouverture est un plaidoyer habile qui montre combien l'on a eu raison de faire une place, — encore restreinte, — à la paléographie dans l'enseignement universitaire.

LA NOUVELLE ÉDITION DE L'HISTOIRE DE LA JACQUERIE

PAR SIMÉON LUCE.

L'éditeur Champion a récemment fait paraître, en un volume in-octavo, une nouvelle édition de l'Histoire de la Jacquerie, par notre regretté confrère Siméon Luce. Il serait superflu de recommander aux lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes* un livre dont la première édition était devenue très rare et dont l'intérêt s'est encore accru par l'addition d'un grand nombre de pièces inédites.

Le plan de la nouvelle édition a été indiqué par M. L. Delisle dans un avis préliminaire que nous devons reproduire ici :

« L'histoire de la Jacquerie est le travail par lequel Siméon Luce, de très regrettée mémoire, a débuté dans la carrière où il obtint de si éclatants et si légitimes succès. Il en recueillit les matériaux pendant qu'il était encore sur les bancs de l'École des chartes. Ce fut la recherche des documents propres à fixer la chronologie des terribles événements de l'année 1358, à révéler les noms et la condition des acteurs ou des comparses et à délimiter le théâtre de l'action, qui l'amena à dépouiller les registres du Trésor des chartes et ceux du Parlement, dont il devait, dans la suite, faire un si fructueux usage pour commenter les Chroniques de Froissart et pour peindre l'état de la France au temps de Du Guesclin. Ce fut, d'autre part, le besoin de saisir l'impression laissée sur l'imagination des contemporains par les sinistres épisodes de la Jacquerie qui lui fit lire et comparer les récits des chroniqueurs et lui fit reconnaître l'importance d'une œuvre, jusqu'alors oubliée, qu'il devait bientôt publier pour la Société de l'histoire de France, sous le titre de « Chronique des quatre premiers Valois. »

« Le résultat dépassa les espérances qu'avait pu concevoir le jeune élève de l'École des chartes. La thèse qu'il soutint au mois de novembre 1858, pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe, fut remarquée par les examinateurs. Elle ne tarda pas à être imprimée : présentée sous cette forme à la Faculté des lettres de Paris, avec une dissertation latine sur le poème de Gaidon, elle valut à son auteur le grade de docteur.

« Siméon Luce ne s'était pas laissé aveugler par l'accueil que le public éclairé avait fait à son Essai sur l'histoire de la Jacquerie. Il lui sembla que, pour mieux justifier les jugements flatteurs dont ce petit livre avait été l'objet, il devait le reprendre en sous-œuvre et en développer les différentes parties. Il ne perdit jamais de vue ce projet, et il amassa patiemment les matériaux qui, dans sa pensée, devaient le mettre à même de refondre son travail primitif et de tracer, dans la

maturité de son talent, un tableau de la Jacquerie qui aurait dignement tenu sa place à côté de la Jeunesse de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc à Domremy.

« La rédaction n'en était pas commencée quand une mort soudaine et prématurée a détruit toutes les espérances que nous étions en droit de fonder sur l'ardeur et l'activité de l'éminent historien.

« Il importait cependant de faire jouir le public d'une partie au moins du travail auquel Siméon Luce s'était livré en vue d'une seconde édition de l'Histoire de la Jacquerie. Nous avons dû reproduire le corps de l'ouvrage tel qu'il avait paru en 1859. On y trouvera seulement quelques modifications de détail, dont la plupart avaient été marquées par l'auteur sur les marges de son exemplaire ; les citations ont été mises en harmonie avec les éditions des Chroniques de Froissart, de la Chronique des quatre premiers Valois et de la Chronique normande du *xiv^e* siècle, publiées par la Société de l'histoire de France depuis l'apparition de l'Histoire de la Jacquerie. Rien d'essentiel n'a été changé, ni dans le récit des événements, ni dans les jugements portés sur les causes et le caractère des insurrections populaires qui troublèrent si profondément plusieurs de nos provinces au cours de l'année 1358. Mais l'Appendice, qui forme la seconde partie du volume, constitue une œuvre tout à fait nouvelle et dont le germe seul existait dans la première édition. Nous en avons trouvé tous les éléments dans les papiers de Siméon Luce, qui avait copié ou fait copier dans les registres du Trésor des chartes tous les documents se rapportant directement ou indirectement à la Jacquerie. Les plus curieux ont été reproduits textuellement ; l'analyse des autres a permis de signaler en détail une foule de petits épisodes de la Jacquerie, qui ont leur place marquée dans les annales de beaucoup de localités de l'Ile-de-France, de la Picardie et de la Champagne. Ces analyses ont été disposées suivant l'ordre alphabétique des noms des villes et villages qu'elles concernent. Elles remplacent une simple nomenclature, qui, sous le titre de « Tableau des principales localités qui furent le théâtre des effrois, » occupait quatre pages de la première édition.

« A l'aide d'une aussi riche collection de textes nouveaux, que de scènes curieuses et variées Siméon Luce aurait fait passer sous nos yeux, avec la vigueur, la vivacité et l'accent patriotique qui donnent tant d'attrait aux récits des épisodes traités dans les deux charmants volumes intitulés : *la France pendant la guerre de Cent ans* !

« La vue de ces matériaux à peine dégrossis ravivera les regrets que la mort de l'auteur a inspirés à tous les amis de l'histoire du *xiv^e* et du *xv^e* siècle. Elle rappellera le soin minutieux avec lequel il préparait tous ses travaux, même ceux qui à la solidité du fond joignent l'élégance de la forme et l'éclat du coloris.

« Des voix autorisées ont rendu hommage aux qualités supérieures dont les écrits de Siméon Luce portent l'empreinte et au dévouement dont il a fait preuve dans ses fonctions d'archiviste et de professeur; elles ont rappelé en termes touchants la noblesse et la fermeté de son caractère, son admiration, poussée jusqu'à l'enthousiasme, pour les actes héroïques et pour les belles œuvres d'art, de littérature et de simple érudition, son ardent désir de faire le bien et de venir en aide à tous ceux qui recouraient à lui.

« Nous avons donc cru pouvoir nous dispenser de renouveler ici l'expression de sentiments que partagent tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Siméon Luce et qui s'associent au deuil d'une famille cruellement éprouvée. Nous nous sommes bornés à mettre en tête du volume la liste chronologique des écrits de l'ami dont la mémoire nous est chère à tant de titres. »

L'HISTOIRE DE BRETAGNE, PAR A. DE LA BORDERIE.

Nous reproduisons avec le plus sympathique empressement l'annonce de la prochaine publication d'un ouvrage qui fera le plus grand honneur à l'École des chartes. Voici dans quels termes les libraires de Rennes MM. J. Plihon et L. Hervé font connaître au public la mise sous presse de *l'Histoire de Bretagne*, par notre confrère M. Arthur de La Borderie :

« Le succès complet du Cours d'histoire de Bretagne, professé à la Faculté des lettres de Rennes de 1890 à 1894, les sollicitations pressantes de ses auditeurs et de ses amis, ont décidé M. Arthur de La Borderie à publier une *Histoire de Bretagne* comportant tous les développements désirés par l'auteur et attendus du public.

« Nous sommes heureux d'annoncer aujourd'hui la prochaine apparition de cette *Histoire*, monument national qui comblera les désirs de tous les Bretons qui aiment leur province et de tous les Français qui aiment la Bretagne.

« *L'Histoire de Bretagne*, tirée à 500 exemplaires seulement, comprendra 4 volumes au moins, 5 au plus, de format grand in-8° jésus, imprimés par M. Vatar en caractères neufs et sur beau papier de choix. Ils seront illustrés de cartes et plans.

« Les 200 premiers souscripteurs bénéficieront d'un prix de faveur de 12 francs par volume, payables à sa réception, et s'engageront à recevoir les volumes suivants. La souscription close, chaque volume sera porté à 15 francs.

« Le premier volume paraîtra dans le courant de 1895; les autres suivront dans un délai assez rapproché. »

UN DIPLOME DE THIERRI V, COMTE DE HOLLANDE.

L'archiviste général du royaume des Pays-Bas a offert à la Bibliothèque nationale le fac-similé photographique que l'Institut militaire de La Haye a exécuté avec une rare perfection d'un diplôme de Thierry V, comte de Hollande, pour l'abbaye d'Egmont, en date du 26 juillet 1083. Ce diplôme mentionne, entre autres donations, plusieurs objets mobiliers (livres et ornements précieux) offerts au monastère par la comtesse Hildegarde et par Ekbert, archevêque de Trèves :

« Ornata ergo bonis moribus, uxor predicti comitis Hildegarda¹ venerabilis optulit et ipsa Deo sanctoque Adalberto tabulam altaris fabricatam auro claro gemmisque preciosis, textum ævangeliorum etiam auro gemmisque decoratum, historiam I, medicinalem librum. EKBERTVS², nominati comitis filius, Dei gratia Treverice æcclesiæ archiepiscopus, honoravit eundem locum Ekmundensem, offerens Deo sanctoque Adalberto crucem auream, casulam præciosam, stolam pulcherrimam, cingulum auro intextum, dalmaticam, subtile, missale, capitulare, historiam Vetus Novumque Testamentum continentem, multosque alios libros, scrinium argenteum plenum reliquiis sanctorum. »

Le texte de ce diplôme a été imprimé dans les *Opera diplomatica*, de Miræus (t. I, p. 69) et dans plusieurs ouvrages dont l'indication a été donnée par M. Wauters, dans sa *Table chronologique*, t. I, p. 556.

— Pendant que cette feuille était sous presse, un nouveau deuil est venu attrister la Société de l'École des chartes. Notre confrère M. Pierre Bonnassieux, archiviste aux Archives nationales, a succombé le 3 mai 1895, à l'âge de quarante-cinq ans.

— Dans sa séance du 7 mai, l'Académie française a décerné le grand prix Gobert à notre confrère M. Fagniez, pour son ouvrage intitulé *le Père Joseph*.

1. Hildegarde, femme de Thierry II, comte de Frise.

2. Egbert, fils du comte Thierry II, archevêque de Trèves, mort en 993.



LES ORIGINES

DU

MONASTÈRE DE SAINT-MAGLOIRE

DE PARIS.

Les historiens ne sont pas tombés d'accord jusqu'à ce jour au sujet de l'époque précise à laquelle fut fondé le monastère de Saint-Magloire de Paris. Aux siècles derniers, d'illustres érudits, tels que Gérard Dubois, Mabillon, les auteurs du *Gallia christiana*, l'abbé Lebeuf et d'autres encore, ont cru que cette époque devait être fixée approximativement à l'année 965. Tout récemment, deux savants critiques, le R. P. de Smedt, bollandiste¹, et M. A. de la Borderie², ont cherché à prouver que cet établissement était plus ancien et qu'il remontait à l'année 950 environ. Le fait de savoir si l'abbaye de Saint-Magloire fut instituée à telle date plutôt qu'à telle autre n'a en lui-même que peu d'importance, et il pourrait paraître superflu de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre opinion, si de la solution de ce problème ne dépendaient d'autres questions d'un intérêt plus général pour l'histoire de notre pays.

Les auteurs que je viens de citer se sont tous appuyés pour motiver leur dire sur un document auquel on a donné le nom de *Translatio sancti Maglorii et aliorum Parisius*. Ce document, où est relatée l'histoire de la fondation de l'abbaye de Saint-Magloire, a toujours été, et à juste titre, considéré comme une pièce historique digne de foi, et, s'il a été interprété de diverses façons par des savants dont l'érudition est incontestée,

1. *Acta Sanctorum*, t. I de novembre, p. 672 et suiv.

2. *Miracles de saint Magloire*, Rennes, 1891, in-8°, p. 106 et suiv.

c'est, je crois, qu'il n'a pas encore été l'objet d'une étude spéciale et que l'on n'a point cherché jusqu'à présent à déterminer quelle était sa forme primitive ni de quelles sources il est dérivé.

Le récit de la *Translatio sancti Maglorii*, dans la forme où il nous est parvenu, peut se résumer assez brièvement. — A la suite d'une invasion des Normands en Bretagne, au cours du x^e siècle, l'évêque d'Aleth, Salvator, se réfugie au monastère de Léhon, où reposait le corps de saint Magloire, l'un des apôtres de la contrée. Déjà un grand nombre de prêtres bretons avaient choisi cet endroit comme lieu de refuge; mais bientôt, l'asile ne leur paraissant pas assez sûr, ils quittent tous la Bretagne sous la conduite de l'évêque Salvator et de Junan, abbé de Léhon, chargés des reliques de saint Magloire, de saint Malo et de beaucoup d'autres saints. Ils se joignent au clergé de Dol et de Bayeux et errent ainsi pendant longtemps à travers diverses régions. Puis, effrayés par de nouveaux ravages des Normands, ils viennent à Paris, où ils sont accueillis par le duc Hugues Capet. Celui-ci place les reliques apportées de Bretagne dans l'église de Saint-Barthélemy et érige quelque temps après cette collégiale en abbaye sous le nom de Saint-Magloire et Saint-Barthélemy.

La narration de cette fuite des prêtres bretons est circonstanciée et paraît être en majeure partie l'œuvre d'un moine qui vivait à une époque voisine des faits qu'il relate. Mais avons-nous aujourd'hui ce récit dans sa forme intégrale et primitive, ou bien, au contraire, n'en avons-nous que des extraits plus ou moins interpolés? voilà une question qu'on semble ne s'être jamais posée, et qui cependant, comme je voudrais le prouver, mérite d'être prise en considération.

Le texte que l'on possède de la *Translatio sancti Maglorii* se rencontre dans les manuscrits, tantôt isolé, tantôt intercalé dans une compilation historique qui eut une certaine vogue au moyen âge. Cette compilation fut éditée en 1641 par Duchesne, sous le titre de *Fragmentum historiae francicæ a Ludovico pio imperatore usque ad regem Robertum, Hugonis Capeti filium*¹. En 1690, Gérard Dubois lui emprunta la plus grande

1. *Historiæ Francorum Scriptores*, t. III, p. 334-346. — Le titre que Duchesne a donné à cette compilation historique est inexact, car elle s'étend au delà du règne de Robert le Pieux et ne se termine qu'à la mort du roi Philippe I^{er}. Duchesne, d'ailleurs, a publié la fin de cette compilation dans le tome IV de ses *Scriptores*, p. 97 et 98.

partie du texte de la *Translatio sancti Maglorii*, qu'il reproduisit dans son *Historia ecclesie Parisiensis*¹. Mais jusque-là on n'avait pas encore trouvé ce texte à l'état isolé dans les manuscrits. Ce fut Mabillon qui, le premier, fit cette découverte : en 1706, il publia la *Translatio sancti Maglorii*, d'après un vieux manuscrit, *ex veteri codice*². Depuis ce temps, le même document a été signalé comme étant transcrit en tête du Cartulaire du Mont-Saint-Michel³.

Il reste à savoir maintenant si le récit qu'a découvert Mabillon est un récit original, qui aurait été anciennement intercalé dans la compilation historique publiée par Duchesne, ou si, au contraire, ce même récit n'est qu'un extrait de ladite compilation. La réponse à cette question ne peut, suivant moi, faire de doute. Bien que l'on ait toujours considéré comme original le récit de la *Translatio sancti Maglorii* édité par Mabillon, il me paraît certain que ce n'est autre chose qu'un extrait de la compilation historique publiée par Duchesne.

Voici les motifs sur lesquels je fonde mon opinion. En lisant le texte mis au jour par Mabillon, on y constate a priori des lacunes évidentes. Il y est relaté d'abord que l'évêque d'Aleth, Salvator, par crainte d'une certaine invasion des Normands, s'était enfui au monastère de Léhon. Puis vient cette phrase : *Inibi siquidem jam multi sacri ordinis ministri*, hujus cladis fragore perterriti, *confluxerant*. « Effrayés par le bruit de cette défaite, beaucoup de prêtres s'étaient déjà réfugiés en cet endroit. » Or il n'a été question jusque-là d'aucune défaite, et on

1. Dubois fait précéder l'édition qu'il donne de la *Translatio* des mots suivants : *Ea omnia excerpta sunt ex fragmento historię franciœ a Ludovico Pio usque ad Robertum* (livre cité, p. 547).

2. *Annales ordinis S. Benedicti*, t. III, p. 719.

3. Ce cartulaire, qui date du XII^e siècle, fait partie des manuscrits de la bibliothèque communale d'Avranches, où il est inscrit sous le n^o 210. La *Translatio sancti Maglorii* a été copiée aux feuillets 3 v^o et 4 r^o de ce cartulaire dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Deux autres copies modernes de la *Translatio*, faites d'après le cartulaire du Mont-Saint-Michel, se trouvent à la Bibliothèque nationale (ms. fr. 22325, p. 697, et ms. lat. 5430 A, p. 5). M. l'abbé Pigeon, à l'obligeance duquel je dois la connaissance de ces deux copies de la Bibliothèque nationale, a récemment édité le texte de la *Translatio* d'après le cartulaire du Mont-Saint-Michel, lequel offre peu de variantes avec le texte publié par Mabillon. Cf. abbé Pigeon, *Vie des saints du diocèse de Coutances et Avranches*. Avranches, 1892, in-8°, t. I, p. 72-75.

ne peut savoir à quel événement il est fait ici allusion. Dans la compilation historique publiée par Duchesne, cette même phrase se rapporte clairement à la prise de la ville de Nantes par les Normands. — Plus loin, dans la relation mabillonienne, il est dit que les prêtres et les religieux réfugiés à Léhon, ne trouvant point leur asile assez sûr, sortirent de Bretagne pour chercher une meilleure retraite. Ensuite on lit cette transition : *Verum dum per triennium hec acerrima perduraret guerra, Ricardus comes Danos, Alanos et Deiros in auxilium advocavit*. Mais il n'a encore été parlé d'aucune guerre déterminée ni même du comte Richard. Il y a donc là aussi une sorte de lacune. Au contraire, dans la compilation éditée par Duchesne, les mêmes mots se réfèrent expressément à la guerre qui éclata en 960 entre le comte de Chartres Thibaut le Tricheur et Richard de Normandie.

Il y a plus : si l'on se reporte à la première phrase du récit mabillonien : *Operuerunt Dani superficiem terre sicut locuste, nec erat cuiquam hominum eos facile prohibere*, on reconnaît après examen que cette phrase a été empruntée mot à mot à l'historien Hugues de Fleury, qui écrivait vers 1114 le *Liber modernorum regum Francorum*. On lit, en effet, au chapitre II de cet ouvrage : *Cooperuerunt itaque Dani superficiem terre sicut locuste, nec erat facile cuiquam hominum eos prohibere*¹. — En outre, la phrase que je citais plus haut, *Ricardus comes Danos, Alanos et Deiros in auxilium advocavit*, a été copiée également dans le même ouvrage, où on lit au chapitre VI : *Demum quoque [Ricardus comes] Danos, Alanos et Deiros sibi in auxilium advocans*, etc.². Le récit mis au jour par Mabillon n'est donc point une œuvre originale, et le fait que ce récit a été extrait de la compilation historique publiée par Duchesne paraîtra évident, si l'on considère que ladite compilation n'est qu'une copie abrégée du *Liber modernorum regum Francorum* de Hugues de Fleury et qu'on y trouve les deux phrases ci-dessus mentionnées, précisément aux endroits où a été intercalé le texte de la *Translatio sancti Maglorii*³.

1. Cf. *Monumenta Germaniæ historica, Scriptores*, t. IX, p. 337 et suiv., édition de Waitz, réimprimée par Migne, *P. L.*, t. 163, col. 878.

2. Migne, *P. L.*, *ibid.*, col. 890.

3. Il est à remarquer également que le texte de Mabillon se retrouve tout entier, sans en excepter un seul mot, dans la compilation, tandis que, comme

En résumé, voici les conclusions que je crois pouvoir dès maintenant tirer de la discussion qui précède. — Il a existé une relation, aujourd'hui perdue, de la *Translatio sancti Maglorii*. Cette relation était connue des moines de Saint-Magloire au xii^e siècle. A cette époque, un religieux du monastère, transcrivant une compilation historique alors en vogue, y inséra d'importants fragments de ce récit. Plus tard, à une date qui n'est pas postérieure à la seconde moitié du xiii^e siècle, les moines de Saint-Magloire avaient perdu le texte original de la *Translatio sancti Maglorii*, et ils furent obligés de se reporter à la compilation du xii^e siècle pour en extraire les passages où il était parlé de la fondation du couvent. Ils firent cet extrait de différentes façons. La première forme qu'ils donnèrent à cette reconstitution du récit primitif est celle du document que Mabillon a mis au jour et qui a été transcrit vers la fin du xiii^e siècle en tête du Cartulaire du Mont-Saint-Michel. Quelque temps après, ils arrangèrent le même récit d'une autre manière. Afin de préciser et d'éclaircir ce qu'un premier essai avait laissé de vague et d'obscur dans la narration, ils firent de nouveaux emprunts à la compilation historique du xii^e siècle; ils lui prirent en particulier tout le passage relatif à la destruction de la ville de Nantes par les Normands et aussi certains détails ayant trait aux faits et gestes du roi Lothaire et du duc Hugues Capet. Cette seconde rédaction fut mise en latin; mais le texte en est perdu. Nous n'en possédons plus qu'une traduction en prose et une autre en vers français, toutes deux inédites. La traduction en prose française fut exécutée en 1315¹ et celle en vers français trois ans plus tard, à l'occasion d'une translation solennelle des reliques de saint Magloire². Je n'insisterai pas davantage sur les particula-

on le verra tout à l'heure, la compilation contient plusieurs passages relatifs aux origines de l'abbaye de Saint-Magloire qui ont été omis dans le récit mabillonnien. Ce qui prouve une fois de plus que celui-ci a été extrait de celle-là.

1. Cette traduction en prose est conservée dans le manuscrit français 13508 de la Bibliothèque nationale, fol. 57 v^o à 59 v^o. Le récit de la translation de saint Magloire a pour titre : « Comment et à quel temps le saint cors du beneoit confesseur fu aporté de Bretaine en France et à quel temps saint Magloire et les autres cors sainz furent aportez à Paris. »

2. Cette traduction en vers français se lit dans le manuscrit 5122 de la bibliothèque de l'Arsenal, fol. 103 r^o à 110 v^o. M. A. de la Borderie, dans son livre sur les *Miracles de saint Magloire*, a consacré aux deux manuscrits, qui contiennent la traduction en prose et en vers, plusieurs pages intéressantes (livre cité, p. 120-131).

rités que présentent ces diverses rédactions d'un même récit. Comme les éléments en ont été empruntés uniquement à la compilation historique éditée par Duchesne, celle-ci reste la seule source à laquelle l'historien ait à puiser des renseignements touchant les origines de l'abbaye de Saint-Magloire.

Duchesne a publié cette compilation d'après deux manuscrits. L'un appartenait à Gui Loisel¹; l'autre, le seul dont j'ai à m'occuper, était originaire du monastère de Saint-Magloire et contenait plusieurs passages interpolés, entre autres le récit de la *Translatio sancti Maglorii*, qui est l'objet de cette étude. Ce sont ces interpolations, faites au ^{xii}^e siècle par un moine de Saint-Magloire, qui donnent de l'intérêt à l'édition de Duchesne : car la compilation n'a en elle-même aucune valeur historique; ce n'est, comme je l'ai déjà dit, qu'un abrégé du *Liber modernorum regum Francorum* de Hugues de Fleury², et elle ne vaut que par ce que vaut l'œuvre de ce chroniqueur. Il ne me paraît pas inutile de publier à part les interpolations magloriennes ajoutées à cette compilation, puisqu'elles constituent les documents primordiaux sur lesquels doit être basée l'histoire de la fondation du monastère parisien.

Le manuscrit, originaire de Saint-Magloire, que Duchesne a utilisé pour son édition, existe encore aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. C'est une copie faite en 1515 d'un manuscrit plus ancien. On lit à la fin de cette copie : *Hanc cronicam transcripsi ex quodam libro monasterii Sancti Maglorii Parisiensis, quem michi tradiderunt religiosi illius ecclesie, in quo libro continentur legenda sancti Bartholomei apostoli, sancti Dionisii, sancti Macuti et plura alia, anno Domini M^o quingentesimo XV^{to}*. La compilation interpolée

1. J'ignore ce qu'est devenu ce manuscrit.

2. En dehors du *Liber modernorum regum Francorum*, qu'il copie presque toujours mot à mot, l'auteur de cette compilation a fait quelques nouveaux emprunts à l'*Historia Normannorum* de Guillaume de Jumièges (voir en particulier le récit de la guerre entre Richard de Normandie et Thibaut le Tricheur). Mais, à part les interpolations magloriennes, il n'y a rien d'original dans cet ouvrage.

3. Bibl. nat., ms. lat. 6265, fol. 80 r^o. — Voici comment Duchesne désigne ce manuscrit dans son édition (*Scriptores*, III, 334) : *Exemplar ex libro monasterii S. Maglorii Parisiensis, descriptum anno 1515, servatum in bibliotheca Joannis-Baptistæ Hautin, regii in Castello consiliarii*. — L'identité de ce manuscrit, dont s'est servi Duchesne, avec le manuscrit latin 6265 a déjà été

était donc encore conservée à Saint-Magloire au *xv^e* siècle, et le volume où elle était transcrite, ce *Liber monasterii Sancti Maglorii*, qu'on ne possède plus aujourd'hui, était sans doute le manuscrit même auquel avaient été directement empruntées les diverses rédactions de la *Translatio sancti Maglorii* que j'ai précédemment signalées. A défaut de ce *Liber Sancti Maglorii*, je me servirai, pour éditer les interpolations magloiriennes qui y étaient contenues :

1° De la copie dont je viens de parler (ms. latin 6265 de la Bibl. nat., fol. 61-80), = A ;

2° De l'édition que Mabillon a donnée de la *Translatio sancti Maglorii, ex veteri codice*, = B ;

3° Du manuscrit 210 d'Avranches (fol. 3 v° et 4 r°), lequel contient le texte de la *Translatio*, édité par Mabillon, = C ;

4° De la traduction en prose française de la seconde rédaction de la *Translatio* (ms. français 13508 de la Bibl. nat., fol. 57 v°-59 v°), = D ;

5° De la traduction en vers français de la même rédaction (ms. 5122 de la bibl. de l'Arsenal, fol. 103 r°-110 v°), = E.

AUCTARIUM MAGLORIANUM

*ad librum abbreviatum Hugonis Floriacensis de modernis
Francorum regibus.*

I. — ... [Normannorum] bestialem animositatem presul egregius Aletine civitatis (a), Salvator nomine, cum inter alios se nullo juvamine perferre diffideret, sublato corpore beatissimi Machuti¹, predecessoris sui, Lehonense monasterium celeri cursu expetiit. Inibi siquidem jam multi sacri ordinis ministri, hujus cladis fragore perterriti, confluerant, quia idem locus non solum pro sui amenitate pollebat precipuus, verum etiam priscorum regum magnificentia (b)

(a) *urbis ecclesie* (A). — (b) *munificentia* (C).

signalée par M. L. Auvray dans son étude intitulée : *Documents parisiens tirés de la bibliothèque du Vatican*. Paris, 1892, in-8°, p. 21, note 5.

1. Saint Malo, fondateur du monastère de l'île d'Aaron, près d'Aleth, monastère qui a donné naissance à la ville actuelle de Saint-Malo. La vie de ce saint a été publiée par Mabillon, *Acta SS. ord. S. Benedicti, sæcul., I*, p. 177. Cf. dom Plaine et A. de la Borderie, *Vies de saint Malo*. Rennes, 1885, in-16.

magnorum prediorum copiis pre ceteris nobilior apparebat, maxime cum ad sui decoris augmentum venerabile sacratissimi Maglorii¹ archipresulis corpus penes se retineret humatum. Grex ergo ibidem devotus monachorum, administrante strenuissimo viro, Junano nomine, pastoralis cura, cum eterno regi indefessis militaret excubiis, fertur eum divinitus fuisse premonitum, ut, urgente persecutionis tempore, Galliarum in partes secederet, ubi tranquilla pace et tutissima mereretur potiri requie. Quamobrem, adhortante venerabili Salvatore episcopo, sumptis multorum sanctorum pignoribus, que per fidelium manus undique illic devecta fuerant, sacrisque ipsius ecclesie codicibus et signis aliisque ecclesiasticis utensilibus (a), exules egrediuntur a finibus suis. Jam metas excesserant patrie, cum Dolensis necnon et Baiocensis ecclesie ministri se illorum junxerunt (b) comitatu, ferentes secum sancti patriarche Sansonis² insuper (c) et gloriosi episcopi³ Senatoris (d) sanctorumque pontificum Paterni et Scubilionis⁴ venerabiles artus, una, diu multumque per extera et incognita loca peregrinaturi.

II. — ... Verum, dum per triennium hec acerrima perduraret guerra,... a [paganorum] infestatione cum Gallia diversis conculeretur incommodis, venerandus Salvator episcopus (e) cum multorum sanctorum pignoribus, paucis fidelibus suo comitatu junctis (f), ob imminentem rabiem barbarorum Parisius urbem nobilem munitissimamque, adierunt (g). Quam ingressi, cum, sicut moris est ipsius gentis, eorum desolationi dulcissimo affectu compaterentur, eorum inopia caritate quorundam fidelium satis abunde supplebatur. Aliquantisper denique ibidem demorati (h), cum paganorum immanita-

(a) *utensiliis* (A). — (b) *heserunt* (B et C). — (c) *necnon* (B et C). — (d) *Sanatoris* (C); « Sanateur » (D); « Sanator » (E). — (e) A ajoute : *de quo longe superius sermo habitus est*. — (f) *cum multorum sanctorum pignoribus* manquent dans B et C, qui portent seulement *paucis secum junctis fidelibus*; « a petite compagnie de bonne gent et qui portoient mout de reliques de sainz » (D). — (g) *abierunt* (A et C). — (h) *commorati* (B).

1. Saint Magloire, second recteur du monastère de Dol. Sur ce saint, voir *Acta Sanctorum* (octobre, X, 782-791) et A. de la Borderie, *Miracles de saint Magloire*. Rennes, 1891, in-8°.

2. Saint Samson, fondateur du monastère de Dol. Sa vie a été publiée par les Bollandistes, *Acta SS.* (juillet, VI, 568 et suiv.).

3. Saint Senier, évêque d'Avranches. Voir la vie de ce saint dans les *Vies des saints du diocèse de Coutances et Avranches*, par l'abbé Pigeon, t. I^{er}.

4. Saint Pair, évêque d'Avranches, et son disciple saint Scubilion. Cf. Bollandistes (avril, II, 422 et suiv.), et abbé Pigeon, livre cité.

tem in christianos crebrius grassari conspicerent, omni spe sibi abscisa in patriam remeandi (a), provida dispensatione omnium Rectoris et Creatoris, hinc (b) se nequaquam ulterius recessuros elegerunt, si, factrice (c) divinitate, ab ipso civitatis principe, videlicet Hugone, Francorum duce, locus ad tantorum sanctorum corpora digne collocanda (d) largiretur. Et (e), inito consilio, ipsum ducem, tunc (f) in hac (g) urbe demorantem, adierunt, secum quorundam sanctorum pios cineres deferentes. Ingressi autem principis aulam, eum secretius de quibusdam negotiis repererunt pertractantem. Sed, cum ducis colloquium diutissime protelaretur, forte super mensam sanctorum corporum glebam deposuerunt, principis prestolantes adventum. Interim vero, hora prandii imminente, cum is, qui principalibus preerat epulis, ad procurandum ducis convivium aulam fuisset ingressus, ad viros Dei ubi residebant devenit, et virga, quam manu gestabat, super corpora sancta percutiens, ut egrederentur procacibus verbis admonuit. Nec tanti sceleris temeritatem (h) impune tulit. Extemplo ergo a demone corripitur, et huc illucque debacchando discurrens furiosus atrociter vexatur. Dumque alii ab eo pugnis tunduntur, alii diversis contumeliis afficiuntur, ingens per regiam aulam tumultus exoritur, et ob hoc demoniacus vinculis adhibetur. Sanctorum corpora ab omnibus venerantur, et tanti prodigii novitas principis aures aggreditur. Qui illico, nimio terrore compulsus, mox cum suis ad sanctorum corpora progreditur, atque coram eis humi prostratus, ne sibi quod factum fuerat in peccatum reputaretur, ipsi apud (i) Deum suffragantibus, humili devotione precatur.

III. — Sublatis autem inde sacris sanctorum artubus ab ipso Hugone, strenuissimo duce, in ecclesiam (j), que regum antiquitus munificentia fuerat constructa et in honore beati apostoli Bartholomei consecrata, in qua canonicorum ordo divinum celebrabat officium, sunt deportata, atque ibidem xvi kalendas novembris cum digno honore collocata : corpus videlicet beati Sansonis, Dolensis archipresulis, Maglorii, ejusdem archipresulis, Machuti, episcopi, Senato-

(a) redeundi (B et C). — (b) sine (B). — (c) favente (B). — (d) locanda (C). — (e) De (B). — (f) A omet *tunc*; « qui lors demoroit en la cité » (D). — (g) C omet *hac*. — (h) immanitatem (B et C). — (i) ad (B). — (j) A, B et C transposent par erreur les mots *in ecclesiam* avant les mots *sacris sanctorum artubus*, de sorte que l'on a la phrase *sublatis autem inde in ecclesiam sacris sanctorum artubus*, et que les mots *sunt deportata* n'ont plus de régime. La véritable construction est celle que je rétablis ici. D traduit : « Et lors les sainz membres furent ostez de là et furent mis par Hue, le noble duc, en l'église qui, anciennement, etc... »

ris (a), episcopi, Leonorii (b), episcopi¹, Wenali (c), sacerdotis²; reliquie Briomagli³ et Corentini⁴, Leutherni (d), episcopi⁵, Leviavi, episcopi⁶, Ciferiani⁷, episcopi, partes corporum preciosorum Melorii⁸ et Tremori (e), Wingantonis (f), abbatis⁹, Scophili (g), abbatis¹⁰, pars corporum Paterni et Scubilionis, dens sancti Budoci¹¹. Erant autem in ipsa eadem ecclesia aliorum sanctorum reliquie et corpora que tam regum quam fidelium manibus, ut in regali (h) capella, inantea fuerant delata. His ita explicitis, prefatus dux ab urbe egressus ad alia sese procuranda convertit (i).

(a) *Sanatoris* (C). — (b) *Leonarii* (B). — (c) *Wenalis* (B); *Guenal* (D et E). — (d) *Leucerni* (B et C); « *Leutherne* » (D). — (e) *Tremorii* (C). — (f) *Wingantoni* (A); « *Winganton* » (D et E). — (g) *Scofili* (C); « *Scophile* » (D et E). — (h) *regia* (B). — (i) Cette dernière phrase manque dans B et C; « Ces choses ainsi faites, le devant dit duc issi de la cité pour procurer autres choses » (D);

« Et puis ce fait et consummé,
Si com desus vous ai nommé,
De Paris le duc debonnaire
Issi pour autre chose faire » (E).

1. Saint Lunaire, évêque régional de pays d'Aleth. Cf. Bollandistes, *Acta SS.* (juillet, I, 105 et suiv.).

2. Saint Guénaud, second abbé de Landévennec. Cf. Bollandistes, *Acta SS.* (novembre, I, 669-679).

3. Saint Brieuc, évêque régional de Bretagne. Cf. dom Lobineau, *Vies des saints de Bretagne*, p. 11-19, et dom Plaine, *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 162.

4. Saint Corentin, évêque de Quimper. Cf. dom Lobineau, *Vies des saints de Bretagne*, p. 50-55.

5. Saint Leuthern, évêque régional. Cf. Bollandistes, *Acta SS.* (octobre, VIII, 57-59). Le nom de ce saint se lit dans deux anciennes litanies de saints de Bretagne, datant du x^e siècle, *Leutierne*, *Loutierne* (voir *Revue celtique*, année 1890, t. XI, p. 135).

6. Saint Leviau, évêque régional, mentionné sous la forme *Loviau* dans une litanie bretonne du xi^e siècle. On a généralement lu son nom *Levianus*. M. Loth, dans la *Revue celtique*, a montré qu'il fallait lire *Leviarus*. Cf. *Revue celtique*, XI, 146, et *Acta SS.* (octobre, VIII, 57-59).

7. Saint Ciférien, évêque régional inconnu.

8. Saint Meloir, mentionné dans les litanies de saints bretons aux x^e et xi^e siècles. Cf. *Acta SS.* (janvier, I, 136); dom Lobineau, *Vie des saints de Bretagne*, 61; *Revue celtique*, XI, 147. — Sur saint Trêmeur, voir Lobineau, livre cité, p. 78.

9. Saint Guéganton, mentionné dans une litanie bretonne du xi^e siècle et dans un calendrier de l'abbaye de Saint-Méen. Cf. Lobineau, livre cité, appendice, p. 10, et *Revue celtique*, XI, 135.

10. Sur saint Escuiphle, voir *Acta SS.* (octobre, VIII, 57-59).

11. Saint Budoc, successeur de saint Magloire comme recteur de l'église de Dol. Cf. Lobineau, livre cité, p. 127.

IV. — ... Pace itaque in tota Gallia et Normannia vigente et florente, quidam eorum qui de Britannia (a) Parisius advenerant, nutu, ut credimus, divino, sumptis sanctorum corporibus, que illic secum detulerant, almi videlicet Sansonis et beati Leonorii (b), necnon et sancti Wenali (c), aliorumque quorundam sanctorum, quidam eorum patriam repedare, quidam ad alia Gallie loca migrare disposuerunt. Quod, cum duci nunciatum fuisset, licet egre tulisset, vim tamen eis nolens inferre, retentis quibusdam membris sanctorum, abire permisit. Qui recedentes, alii Corboilum castrum, alii Bellum Montem expetierunt, ubi et quieverunt, alii etiam ad alia Gallie loca abierunt. Sancti vero corporis Sansonis procuratores, quia in Britanniam redire volebant, maxima parte ipsius sancti (d) corporis retenta et alia cum capite concessa, remeare permisit (e). Qui abeuntes, cum per Aurelianensem urbem iter facerent, in ipsa urbe quibusdam incommoditatibus detenti, diu multumque morati sunt.

V. — Dux autem ecclesiam beati Bartholomei apostoli (f), que tantorum sanctorum reliquiis illustrata videbatur, ampliavit. Quam postmodum in honore predicti apostoli atque beatissimi Maglorii, eo quod post beatum Sansonem in archipresulatu ecclesie Dolensis (g) meruisset sublimari, dedicari fecit. In qua etiam monachos ad divinum officium peragendum constituit, quibus semper abbatem ex propria congregatione preesse tam regali quam sacerdotali auctoritate stabilivit. Qui etiam cum sua venerabili conjuge, Adelaide nomine, filia Pictavorum comitis, de progenie Karoli magni imperatoris (h), eidem ecclesie magna dona possessionesque et predia obtulit, que sub nomine Lotharii regis et Ludovici, filii ejus (i), describi et confirmari precepit regioque sigillo muniri constituit (j).

VI. — ... Circiter his diebus¹, Salvatore episcopo necnon venerabili abbate Junano a corpore migrantibus, eorum corpora apud ecclesiam, in honore preciosi martiris Georgii necnon et beati Maglorii constructam extra muros urbis Parisiace sitam, reverenter sunt tumulata (k).

VII. — ... Rex insuper Robertus, cum eo tempore in Aurelianensi

(a) *Britanniis* (A). — (b) *Leonarii* (B). — (c) *Wenalis* (B); *Guenaili* (A). — (d) A omet *sancti*. — (e) *concessit* (B et C). — (f) C omet *apostoli*. — (g) C remplace les mots *ecclesie Dolensis* par *Dolensi*. — (h) C omet *imperatoris*. — (i) C omet *filii ejus*. — (j) Ici s'arrêtent D et E. — (k) B et C omettent ce paragraphe vi tout entier.

1. Ces mots se rapportent à l'avènement de Gerbert comme pape en l'année 999.

urbe quosdam cum maxima parte corporis beatissimi Sansonis demorari atque velle Britanniam repedare cognovisset, ne ulterius ab urbe discederent monuit, quippe cum eorum regio barbarica infestatione depopulata atque cum ipso Dolensi castro incendio favillata videretur¹. Illi autem, quibus redeundi facultas denegabatur, ipsa beatissimi Sansonis membra regi dederunt, que ipse gratanter suscepit et in ecclesia sancti Symphoriani martiris cum digno honore collocavit (a).

VIII. — ... Sub memorato denique rege (b), quidam comes Britannorum, Berengarius nomine, Parisius advenit, eundem principem visurus militareque obsequium prebiturus. Quod audientes monachi ecclesie sanctorum Bartholomei apostoli atque Maglorii confessoris (c) ipsius urbis regem adierunt (d), rogantes ut suis precibus apud prefatum comitem obtineret quatinus ecclesiam beatissimi Maglorii in Lehonensi pago sitam, que malignorum crebris infestationibus in absiditate redacta videbatur, cum suis appendiciis (e) ecclesie beatorum Bartholomei (f) atque Maglorii concederet. Quia nimirum decebat ut, sicut hec ipsius sancti confessoris corporali presentia illustrari videbatur, sic ipsa Lehonensis ecclesia, que tanti patroni mesta corporali (g) carebat absentia, eidem Parisiensi ecclesie perpetuo subijci non denegaretur. Predictus itaque comes tam regis quam monachorum pie petitioni prebens assensum, ipsam Lehonensem ecclesiam, que in honore sanctorum apostolorum Petri et Pauli necnon et beati Maglorii fuerat consecrata, ecclesie prenominate, in urbe Parisiaca site, cum suis possessionibus benigne (h) concessit, quam ipse etiam postmodum largissimis prediis propria donatione ampliavit. Directi sunt autem illie monachi sex a venerabili Harduino, qui eo tempore congregationi Parisiaci cenobii (i) preerat abbas, qui ipsum Lehonense monasterium in pristinam constructionem reducerent, quatinus ibidem servi Dei monastice viventes, remota seculari pompa, celibem vitam actitare satagerent. Predicti autem monachi, jussa patris complentes, ob multitudinem pro loci amenitate ibidem confluentium (j), ocius in priori renovatum est statu.

(a) Ce paragraphe VII manque dans B et C. — (b) *Sub Roberto vero rege, memorati ducis filio* (B et C). — (c) Au lieu de *sanctorum Bartholomei apostoli atque Maglorii confessoris*, A et B portent *sancti Maglorii*. — (d) *abierunt* (C). — (e) *appendentiis* (C). — (f) *beatissimi Bartholomei apostoli* (A et B). — (g) A et B omettent *corporali*. — (h) A omet *benigne*. — (i) *congregationi Parisiensi* (C). — (j) *construentium* (B).

1. Allusion à la prise de Dol par les pirates danois, qui eut lieu lors de la guerre entre Richard II de Normandie et Eudes II de Chartres, dans les premières années du XI^e siècle.

Le moine de Saint-Magloire, qui a interpolé dans la Chronique abrégée de Hugues de Fleury les quelques chapitres qu'on vient de lire, en a emprunté les éléments à différentes sources. Les cinq premiers paragraphes sont la reproduction partielle du récit composé à Saint-Magloire au x^e siècle et qu'on peut désigner sous le nom de *Translatio sancti Maglorii et aliorum Parisius*, titre que Mabillon a donné aux fragments qui en subsistent. Les paragraphes vi, vii et viii dérivent de notes écrites ou de traditions conservées dans le même monastère. Au point de vue historique, ce sont les fragments de la *Translatio sancti Maglorii* qui offrent le plus d'intérêt. Malheureusement le moine interpolateur a omis plusieurs passages qu'il eût été fort important de connaître. Les lacunes se remarquent au commencement des paragraphes i, ii et iv.

Il est hors de doute que la *Translatio*, dans son état primitif, débutait par le récit d'une invasion des Normands en Bretagne, invasion qui occasionna la fuite de Salvator, évêque d'Aleth, au monastère de Léhon et le transfert en ce même lieu d'un grand nombre de reliques de saints. Mais quelle était au juste cette invasion? On l'ignore, car le moine de Saint-Magloire n'a pas jugé à propos d'en insérer le récit dans la chronique qu'il transcrivait. Ayant lu dans cette chronique la relation empruntée à Hugues de Fleury de la destruction de la ville de Nantes et de l'assassinat de l'évêque Gohard par les Normands, il pensa que c'était ce désastre qui avait causé la fuite de Salvator à Léhon. En effet, après avoir raconté la prise de Nantes, Hugues de Fleury avait ajouté cette phrase : *Multa preterea sanctorum corpora a Britannia et a Neustria in Galliam sunt translata et per urbes munitas atque castella locata, ubi etiam adhuc retinentur humata. Nam omnes fere clerici sive monachi terre illius tam crudeli clade perterriti tutiora loca petierunt, secum suas perferentes reliquias cum ecclesiasticis ornamentis*¹. Le moine de Saint-Magloire ne douta pas que l'invasion qui avait motivé la fuite de Salvator et des prêtres bretons ne fût précisément celle dont les conséquences étaient ainsi indiquées par Hugues de Fleury. Il remplaça donc la phrase que je viens de citer par le récit de l'émigration des prêtres réfugiés à Léhon, ne s'apercevant pas qu'il commettait ainsi un

1. Migne, *P. L.*, t. 163, col. 878.

grave anachronisme ; car la prise de Nantes, mentionnée par Hugues de Fleury, date en réalité de 843, et l'évêque Salvator ne mourut que sous le règne de Robert le Pieux, vers l'an 1000¹. Cette intercalation maladroite nous a privés du commencement du récit de la *Translatio sancti Maglorii*.

Mais, d'autre part, il était question dans ce même récit du duc de France, Hugues Capet, qui reçut dans sa ville de Paris les fugitifs bretons. Le moine interpolateur reconnu, en copiant la chronique abrégée de Hugues de Fleury, que Hugues Capet n'entra en possession de ses charges qu'en l'année 956. Force lui fut donc de laisser errer les religieux de Léhon hors de Bretagne depuis 843 jusqu'au delà de 956, c'est-à-dire pendant plus de cent ans ! Il souda, dans sa compilation, la partie de la *Translatio* où sont relatées l'arrivée des prêtres bretons à Paris et leur réception par Hugues Capet à la suite du passage où Hugues de Fleury raconte la guerre qui éclata en 960 entre Richard, duc de Normandie, et le comte de Chartres, Thibaut le Tricheur, à l'endroit même où il est dit que le duc Richard appela de Scandinavie des bandes de pirates danois et les jeta sur le territoire de son ennemi. Mais il passa sous silence tout ce que le récit original de la *Translatio* devait contenir au sujet des pérégrinations que firent à travers la France les émigrés bretons pendant la période qui s'écoula entre leur départ de Bretagne et leur arrivée à Paris. Toutefois, au commencement du paragraphe II, il nous a conservé une phrase qui est précieuse, parce qu'elle n'appartient ni à Hugues de Fleury ni à aucun autre chroniqueur, mais bien à l'auteur même de la *Translatio* : *Verum, dum per triennium hec acerrima perduraret guerra, ... venerandus Salvator episcopus cum multorum sanctorum pignoribus, paucis fidelibus suo comitatui junctis, ob imminentem rabiem barbarorum, Parisius, urbem nobilem munitissimamque, adierunt*. Cette phrase nous apprend que la guerre, cause de la fuite des religieux de Léhon hors de Bretagne, durait depuis trois ans, lorsque, effrayés par la fureur des pirates danois, ils se décidèrent à se mettre à l'abri dans les murs de Paris.

La suite de la *Translatio*, où est raconté comment les prêtres bretons obtinrent de la munificence de Hugues Capet le don de l'église de Saint-Barthélemy pour y déposer les reliques qu'ils

1. Cf. plus haut *Auctarium Maglorianum*, § VI.

avaient apportées à Paris, semble avoir été copiée en entier. — Mais, au début du § IV, une nouvelle lacune est indiquée par une interruption dans le récit. A cet endroit, le moine interpolateur reprend le texte de Hugues de Fleury pour exposer la façon dont fut conclue la paix entre les Normands et Thibaut le Tricheur ; puis il revient encore une fois à la *Translatio* et en reproduit la partie finale, dans laquelle sont rapportés les événements qui occasionnèrent la fondation définitive de l'abbaye de Saint-Magloire.

En résumé, si l'on veut suppléer dans la mesure du possible aux diverses lacunes que je viens de signaler dans le texte de la *Translatio sancti Maglorii*, tel qu'il nous est parvenu, le plus sûr moyen de le faire est, je crois, de supposer que le moine de Saint-Magloire, qui avait ce texte complet sous les yeux, a agi avec quelque discernement en l'interpolant dans la chronique abrégée de Hugues de Fleury. En effet, bien que ce moine interpolateur ait, comme on l'a vu, confondu le siège de Nantes de 843 avec quelque événement de date postérieure, il est présumable que les passages de la *Translatio* qu'il a passés sous silence auraient fait jusqu'à un certain point double emploi avec les passages de Hugues de Fleury relatifs à la prise de Nantes par les Normands, à la guerre de Thibaut le Tricheur contre Richard de Normandie et à la conclusion de la paix entre ces deux seigneurs. Si cette supposition est exacte, voici quel aurait été en substance le récit primitif de la *Translatio sancti Maglorii* : Une guerre éclate en Gaule entre les Normands et les Francs ; au cours de cette guerre, les Normands envahissent la Bretagne et s'emparent probablement de la ville de Nantes. En apprenant ce désastre, Salvator, évêque d'Aleth, et un grand nombre de prêtres bretons se sauvent au monastère de Léhon, mais bientôt ils quittent tous la Bretagne et, pendant trois ans, ils errent de côté et d'autre. Ces trois années étant écoulées, de nouvelles bandes de pirates contraignent les émigrés à se réfugier dans Paris. Le duc Hugues Capet les y accueille gracieusement et fait transporter dans l'église de Saint-Barthélemy les reliques qu'ils avaient apportées de Bretagne. Quelque temps après, la paix est conclue entre les Normands et les Francs, et l'église de Saint-Barthélemy est transformée en monastère bénédictin sous le vocable de saint Magloire par les soins du duc Hugues Capet.

On peut se rendre compte maintenant pourquoi le récit de la translation de saint Magloire, qui n'existe plus en entier ni en sa

forme originale, a donné lieu à tant d'interprétations diverses. Jusqu'à ces derniers temps, les historiens avaient admis que la guerre entre Thibaut le Tricheur et Richard de Normandie était la véritable cause de l'émigration des Bretons réfugiés à Léhon. Mais, de nos jours, le R. P. de Smedt et M. A. de la Borderie ont soutenu un avis contraire. Je vais examiner les raisons qui ont fait rejeter à ces deux érudits l'opinion généralement adoptée.

Le R. P. de Smedt prétend que la translation du corps de saint Magloire de Léhon à Paris ne put avoir eu lieu à la suite de la guerre que se déclarèrent, en 960, Thibaut le Tricheur et Richard de Normandie, parce que la fondation du monastère de Saint-Magloire de Paris, laquelle fut une conséquence de cette translation, serait elle-même antérieure à 960¹. Helgaud, dans sa *Vie du roi Robert le Pieux*, dit, en effet, que ce fut Hugues le Grand, père de Hugues Capet, qui fonda l'abbaye de Saint-Magloire de Paris². Or, Hugues le Grand mourut en 956. La vérité de cette assertion serait confirmée par un diplôme des rois Lothaire et Louis V, où il est spécifié que ledit Hugues le Grand avait donné à l'église de Saint-Magloire de Paris une terre à Savies, près de Belleville³. — Il est bon de remarquer d'abord que Helgaud écrivait l'*Epitoma vite Roberti regis* vers 1050, une centaine d'années après la fondation du monastère de Saint-Magloire, et que par conséquent son témoignage n'a pas la même valeur que celui de personnages contemporains de l'événement. Or, les rois Lothaire et Louis, dans le diplôme dont il vient d'être parlé et qui date de 980 environ, s'expriment en ces termes : « A la prière du duc de France, Hugues [Capet], nous avons fait faire le présent diplôme pour confirmer les biens que ledit Hugues a concédés au monastère de Saint-Magloire, monastère qu'il a lui-même fondé dans la ville de Paris pour y recevoir les corps de plusieurs saints, qui étaient comme exilés en terre étrangère. Parmi ces biens, il y a

1. Cf. Bollandistes, *Acta SS.* (novembre, I, 669-673).

2. Helgaud, *Epitoma vite Roberti regis*, dom Bouquet, X, 104. — *Hujus igitur inclyti regis avus. Hugo, pro pietate, bonitate, fortitudine Magnus dictus, monasterium S. Maglorii, confessoris Christi, in civitate Parisius simul cum filio construens nobiliter, monachos, sub regula patris Benedicti vivere paratos, ibi collocat, et in auro vel argento locum ipsum dilatat et ceteris ornamentis pro salute sua et filii ac future posteritatis.*

3. Cf. R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 87.

d'abord l'enclos où est bâtie l'abbaye et dont fut fait présent le jour de la consécration de l'église ; il y a aussi l'alleu que Hugues a donné le jour de la translation des saints. En outre, il est d'autres propriétés qui furent octroyées antérieurement. Parmi celles-là, la première est la petite église construite dans les faubourgs de Paris, non loin des murailles, et dédiée à saint Magloire, avec le terrain adjacent où est le cimetière des moines ; de plus, il y a le clos des vignes de Savies dont a fait donation [le duc] Hugues [le Grand], fils du roi Robert¹. » Le témoignage des rois Lothaire et Louis est corroboré par celui de Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, qui, dans un diplôme authentique de l'année 997 environ, affirme que son père et lui ont fondé l'abbaye de Saint-Magloire². Henri I^{er}, fils de Robert le Pieux, déclare également, dans un acte dont on possède encore l'original, que son grand-père Hugues Capet a créé cette même abbaye³. Les rois Lothaire et Louis V, Robert le Pieux et Henri I^{er} savaient certainement mieux que le moine Helgaud qui était le véritable fondateur du monastère parisien.

Quant à la donation faite par Hugues le Grand d'une terre à Savies, elle date du temps où l'abbaye de Saint-Magloire n'exis-

1. *Peticionibus Hugonis, Francie ducis, ... præceptum firmitatis a nobis fieri ex rebus, quas idem pie monasterio sanctorum Bartholomei apostoli et Maglorii... contulit, quod fundavit in urbe Parisiaca ad sanctorum corpora, quæ ut peregrina hospitabantur per aliorum rura. Est autem prius terra in qua ipsum situm est monasterium et dotum quod datum est ipso die consecrationis ejusdem ; alodus quoque quem dedit ipso die translationis sanctorum... Item aliæ res, quæ prius datæ sunt : unde prior est capella in suburbio Parisiaco, haut procul a menibus in honore sancti Maglorii dicata, cum terra inibi adjacenti, in qua ipsorum sepultura est monachorum ; clausus etiam vineæ, juxta Saveias situs, quem dedit bonæ memoriæ Hugo, filius Rotberti regis* (R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 87).

2. *Fecimus præceptum firmitatis de rebus quas pater noster beatæ memoriæ, Hugo rex, nosque pie contulimus monachis famulantibus Christo sanctissimoque Maglorio in urbe Parisiaca quiescenti, ubi etiam fundavimus monasterium prelatato precipuo confessori* (R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 98). Ce diplôme du roi Robert le Pieux est conservé en original aux archives d'Indre-et-Loire (H. 364). Il provient des archives de l'abbaye de Marmoutier. En effet, à la fin du XI^e siècle, le monastère de Saint-Magloire de Paris fut réduit en prieuré et placé sous la dépendance de Marmoutier.

3. L'original de ce diplôme est conservé aux Archives nationales (K. 19, n^o 1³). Le roi Henri I^{er}, parlant du monastère de Saint-Magloire de Paris, ajoute ces mots : *quem piæ memoriæ Hugo, avus noster, fundaverat* (R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 115-116).

tait pas encore, alors que sur son emplacement s'élevait l'église de Saint-Barthélemy, chapelle du palais des comtes de Paris, desservie par quelques chanoines. Quand la collégiale de Saint-Barthélemy eut été transformée en monastère bénédictin sous le vocable de Saint-Magloire, les possessions des anciens chanoines furent confirmées aux moines qui leur succédaient. C'est donc à Saint-Barthélemy et non à Saint-Magloire que Hugues le Grand avait donné le clos de vignes de Savies : c'est également à Saint-Barthélemy qu'avait été concédée la chapelle Saint-Georges¹, près de laquelle était le cimetière des religieux, chapelle qui prit aussi le nom de Saint-Magloire lorsque fut créée l'abbaye².

En résumé, contrairement à l'opinion du moine Helgaud, il est certain que le monastère de Saint-Magloire de Paris fut fondé par le duc Hugues Capet et non par Hugues le Grand³, après l'année 956 et non avant cette même année. Les diplômes que je viens de citer confirment pleinement sur ce point le récit de la *Translatio sancti Maglorii*⁴.

1. Sur le nom primitif de cette chapelle, voir plus haut *Auctarium Maglorianum*, § vi.

2. Les faits que j'indique ici ont déjà été mis en lumière par les auteurs du *Gallia christiana* (VII, col. 308) et par l'abbé Lebeuf (*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, rééditée par H. Cocheris. Paris, 1865, in-8°, t. II, p. 257 et suiv.).

3. Dans une copie fragmentaire du Nécrologe de Saint-Magloire, copie faite au ^{xvii}^e siècle et conservée à la Bibliothèque nationale (collection Duchesne, t. LV, fol. 318 r°), on lit, à la date du 17 juin : *Obiit Hugo, dux Francorum, qui fundavit ecclesiam*. Il s'agit bien là du duc Hugues le Grand, qui mourut à Dourdan le 17 juin 956. Ainsi, à une certaine époque, les magloriens ont partagé l'erreur du moine Helgaud et ont cru que Hugues le Grand était le fondateur de leur couvent. C'est sans doute le récit même de la *Translatio sancti Maglorii* qui a causé la méprise des moines de Saint-Magloire. Dans ce récit, Hugues Capet est simplement désigné par les mots *Hugo, Francorum dux*, expressions qui semblaient se rapporter au duc Hugues le Grand plutôt qu'à son fils Hugues Capet, mieux connu par son titre de roi que par celui de duc de France. La présence de l'obit de Hugues le Grand dans le Nécrologe de Saint-Magloire s'explique par le fait que ce prince, comme bienfaiteur de l'église de Saint-Barthélemy, avait droit aux prières des moines de Saint-Magloire, qui avaient hérité des biens de cette église.

4. Hugues Capet est expressément désigné par l'auteur de la *Translatio sancti Maglorii* comme fondateur du monastère de Saint-Magloire de Paris; et, ce qui fait que dans ce récit on ne peut le confondre avec son père Hugues le Grand, c'est que sa femme Adélaïde s'y trouve mentionnée en ces termes : *cum sua venerabili conjuge, Adelaide nomine, filia Pictavorum comitis* (*Auctarium Maglorianum*, § v). M. F. Lot, dans son beau travail sur les Der-

C'est en étudiant l'histoire de la vie de saint Guénaud, abbé de Landévennec, que le R. P. de Smedt a cru devoir s'élever contre l'opinion généralement adoptée au sujet de l'époque de la translation des reliques des saints bretons du monastère de Léhon à Paris. Le savant bollandiste avait en effet à éditer un récit, composé au x^e siècle, où étaient racontées diverses translations du corps de saint Guénaud, et il jugea que ce document digne de foi fournissait des renseignements qui rendaient impossible d'admettre que les corps de saint Magloire et des autres saints bretons eussent été apportés à Paris au temps du duc Hugues Capet.

Voici quel est le contenu du récit de la *Translatio sancti Guenaili*, publié par le R. P. de Smedt¹. L'auteur rapporte que le monastère où reposait le corps de saint Guénaud, dans le diocèse de Vannes², fut, au ix^e siècle, restauré et embelli par le duc des Bretons, Nominoé; mais que, dans la suite des temps, les Normands ravageant la contrée, les moines emportèrent les reliques de leur patron hors de Bretagne et les transportèrent en Paris. Là, Teudon, vicomte de Paris, accorda aux fugitifs un asile dans la villa de Courcouronne. Quelque temps plus tard, lors d'une invasion des Saxons en Gaule, le corps de saint Guénaud fut translaté à Corbeil. Le comte de cette ville, Haimon, le fit déposer dans une petite basilique qu'il construisit près de son château. Quand les Saxons se furent retirés, Haimon plaça les reliques à l'intérieur même du château, et, après avoir édifié, pour les y recevoir, une église d'une grande beauté, il constitua, pour desservir cette église, un chapitre de quatre chanoines, *et quicquid tunc beato concessit Guenailo vel ante concesser-*

niers Carolingiens, a consacré un appendice (p. 358-361) à prouver qu'Adélaïde, femme de Hugues Capet, était fille de Guillaume III, comte de Poitiers. Il n'a pas cru pouvoir se servir, pour appuyer sa thèse, du texte de la *Translatio* que je viens de citer; il a supposé que cette phrase où Adélaïde est désignée comme fille du comte de Poitou avait été empruntée à Hugues de Fleury et par suite n'avait que peu d'autorité (livre cité, p. 360, n. 2). Mais rien de semblable ne se trouve dans Hugues de Fleury ni dans aucun autre chroniqueur. Cette phrase appartient en propre à l'auteur de la *Translatio sancti Maglorii*, lequel écrivait dans les dernières années du x^e siècle, et l'affirmation de cet auteur, qui était un contemporain d'Adélaïde et de Hugues Capet, rend certain le résultat auquel M. Lot était arrivé par des considérations indépendantes de celle-là.

1. *Acta SS.*, novembre, t. I, p. 678-679.

2. La situation exacte de ce monastère est douteuse (*Ibid.*, p. 678, n. 5).

rat habendum perpetuo liberum et quietum sigilli sui munimine roboravit. Ainsi finit le récit de la translation de saint Guénaud, récit écrit probablement très peu de temps après le transfert du corps du saint dans l'église construite par Haimon à l'intérieur du château de Corbeil. — Les faits qui viennent d'être relatés peuvent être assez aisément datés. Le R. P. de Smedt et M. A. de la Borderie¹ ont fort bien montré que le vicomte de Paris, Teudon, vivait en 925 et 936, époque où il est signalé dans les chartes. L'invasion normande, qui força les moines bretons à transporter en France les reliques de saint Guénaud, doit donc être la célèbre invasion de 919². Ce serait vers 925 que le vicomte Teudon aurait accordé aux fugitifs le domaine de Courcouronne. Quant aux Saxons, dont les déprédations déterminèrent les moines à se mettre sous la protection du comte de Corbeil, ce sont sans aucun doute les Saxons, amenés en Gaule par le roi de Germanie, Otton I^{er}, qui, en 946, assiégèrent la ville de Paris et ravagèrent les domaines du duc de France Hugues le Grand³. Le R. P. de Smedt a également établi que le comte de Corbeil, Haimon, mourut au plus tard en 960⁴. La fondation de l'église collégiale, construite à l'intérieur du château de Corbeil, où le corps de saint Guénaud fut définitivement déposé, date donc de l'année 950 environ.

Un document a paru au R. P. de Smedt contredire toute cette chronologie, qui est cependant bien fondée, c'est le récit même de la *Translatio sancti Maglorii*. Le corps de saint Guénaud y est en effet signalé parmi les reliques des saints bretons, placées par le duc Hugues Capet dans l'église de Saint-Barthélemy de

1. *Miracles de saint Magloire*, 110, n. 2.

2. *Ibid.*, p. 109-110.

3. Cf. dom Bouquet, VIII, 219. — Le R. P. de Smedt suppose que les Saxons, dont l'invasion est mentionnée dans la *Translatio sancti Guenaili*, pourraient être ceux qui, vers la fin de l'année 959, furent battus par le comte de Sens, Rainard le Vieux, à Villiers, près de la Vanne. Ils formaient des troupes auxiliaires que l'archevêque de Cologne, Brunon, avait amenées aux sièges de Troyes et de Dijon (cf. Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 28-29). Mais le comte de Corbeil, Haimon, mort au plus tard en 960, n'aurait pas eu le temps, après la retraite de ces Saxons, de construire dans son château de Corbeil une magnifique église, d'y placer le corps de saint Guénaud et d'y constituer un chapitre auquel, d'après l'auteur de la *Translatio sancti Guenaili*, il fit dans la suite de grandes donations.

4. *Acta SS.*, novembre, I, 673.

Paris, et il y est dit aussi que ce prince, malgré le désir qu'il en avait, ne put retenir à Paris les religieux, possesseurs de ce précieux dépôt, et que ceux-ci s'en allèrent quelque temps après à Corbeil¹. Si l'on suppose que les reliques de saint Guénaud ont été transférées, avec celles de saint Magloire, de saint Malo et des autres saints bretons, directement du monastère de Léhon à Paris, il est certain qu'il y a incompatibilité absolue entre les deux récits de la *Translatio sancti Guenaili* et de la *Translatio sancti Maglorii*. Mais ce dernier document ne dit rien de semblable. Il parle simplement de la présence du corps de saint Guénaud à Paris sans dire comment il y a été apporté. Or, j'ai montré que nous ne possédons plus aujourd'hui que des fragments du texte de la *Translatio sancti Maglorii*. Entre l'époque où l'évêque d'Aleth, Salvator, et les religieux de Léhon sortirent de Bretagne et celle où ils arrivèrent à Paris, ils parcoururent de nombreuses étapes, et leur odyssée est inconnue. Les fragments qui subsistent de la *Translatio sancti Maglorii* nous apprennent que Salvator, lorsqu'il parvint à Paris, n'était plus accompagné que de quelques fidèles². Le texte primitif de ce récit était plus explicite et mentionnait au nombre de ces quelques fidèles deux abbés³. Quels compagnons Salvator avait-il perdus en route? D'autres fugitifs s'étaient-ils joints à lui? Voilà des questions auxquelles il est impossible de répondre. Mais, pour revenir à

1. *Auctarium Maglorianum*, §§ III et IV.

2. *Paucis fidelibus suo comitatu junctis* (*Auctarium Maglorianum*, § II).

3. J'ai dit qu'au commencement du XII^e siècle les religieux de Saint-Magloire possédaient en entier le récit de la *Translatio sancti Maglorii*. A cette époque, un moine de ce couvent forma une compilation historique, différente de celle dont j'ai déjà parlé. Cette compilation est conservée dans le manuscrit latin 13701 de la Bibliothèque nationale (sur ce manuscrit, voir Migne, *P. L.*, t. 163, col. 860). Le moine de Saint-Magloire composa son ouvrage en ajoutant à l'histoire ecclésiastique de Hugues de Fleury l'*Historia Francorum Senonensis*. Il interpola à l'année 980 dans l'*Historia Francorum Senonensis* le passage suivant relatif à la translation des saints bretons de Léhon à Paris : *In diebus illis episcopus Alethensis civitatis, nomine Salvator, veniens Parisius cum duobus abbatibus, ferens sibi pretiosissimas reliquias, videlicet almi Maglorii, archipresulis, medietatem sancti Sansonis, archiepiscopi, cum toto corpore Maclovii, episcopi, Senatoris, episcopi, Leucerni, episcopi, Winguantonis, abbatis, cum aliis multis. Receptique sunt a supradicto rege cum magno honore in basilica beati Bartholomei apostoli*. Cette mention de deux abbés accompagnant Salvator, lors de son entrée à Paris, ne se trouve pas dans les fragments de la *Translatio sancti Maglorii* que j'ai édités plus haut.

saint Guénaud, il est très vraisemblable que les chanoines établis par le comte Haimon dans l'église de Corbeil se réunirent à la petite troupe des prêtres bretons fuyant devant les pirates danois, et qu'ayant pris le corps de leur saint patron, ils entrèrent avec Salvator et ses compagnons dans la ville de Paris qui leur offrait un asile plus sûr que le château de Corbeil. Ainsi peuvent se concilier les récits de la *Translatio sancti Guenaili* et de la *Translatio sancti Maglorii*, qui, étant tous deux œuvres d'auteurs contemporains des événements, ne sauraient être en contradiction absolue. C'est donc postérieurement à la fondation par le comte Haimon de l'église de Saint-Guénaud de Corbeil et postérieurement à la rédaction de la *Translatio sancti Guenaili*, c'est-à-dire après 950, que les reliques de saint Guénaud furent transférées à Paris, placées pendant quelque temps, avec les reliques des autres saints bretons, par le duc Hugues Capet dans l'église de Saint-Barthélemy, puis remportées à Corbeil¹.

M. A. de la Borderie a adopté les conclusions auxquelles s'était

1. On pourrait m'objecter que l'auteur de la *Translatio sancti Maglorii*, parlant de saint Guénaud, s'exprime ainsi : *Quidam eorum qui de Britannia Parisius advenierant, sumptis sanctorum corporibus que illic secum detulerant, almi videlicet Sansonis et beati Leonorii necnon et sancti Wenali aliorumque quorundam sanctorum, quidam eorum patriam repedare, quidam ad alia Gallie loca migrare disposuerunt (Auctarium Maglortanum, § iv)*. Cette phrase semble bien impliquer que le corps de saint Guénaud aurait été apporté directement de Bretagne à Paris comme ceux de saint Samson et de saint Lunaire. Mais, si cela était, il paraît impossible que l'auteur de la *Translatio sancti Guenaili*, parfaitement renseigné d'ailleurs, n'ait pas dit un mot de ce séjour du corps de saint Guénaud à Paris en compagnie des autres reliques venues de Lehon. Il est plus probable que l'auteur de la *Translatio sancti Maglorii* a fait ici une confusion, de même qu'il a commis une erreur en donnant à saint Guénaud le simple titre de *sacerdos*, tandis que partout ailleurs ce saint porte le titre d'abbé, qui est le seul qui lui convienne (cf. *Acta SS.*, novembre, I, 672). On comprend que le moine de Saint-Magloire qui a écrit la *Translatio sancti Maglorii* n'ait été qu'imparfaitement informé au sujet de saint Guénaud, puisque les chanoines qui apportèrent le corps de ce saint de Corbeil à Paris n'entrèrent pas dans la communauté des religieux magloriens, mais retournèrent, dès qu'ils le purent, à Corbeil. Il est d'ailleurs un fait digne de remarque, c'est que, de toutes les reliques déposées par Hugues Capet dans l'église de Saint-Barthélemy, celles de saint Guénaud sont les seules dont ce duc n'ait pu garder aucune parcelle, comme en témoigne un catalogue des reliques conservées à Saint-Magloire au XII^e siècle, catalogue que M. L. Auvray a mis au jour. Cf. *Documents parisiens tirés de la bibliothèque du Vatican*. Paris, 1892, in-8°, p. 27-29.

arrêté le R. P. de Smedt et a cherché à établir que l'invasion des Normands en Bretagne, à la suite de laquelle les religieux de Léhon s'enfuirent à Paris, n'était point celle qui eut lieu au cours de la guerre entre Thibaut le Tricheur et Richard de Normandie, mais que c'était la célèbre invasion de 919, qui causa la ruine de toute la Bretagne et mit cette province pendant de longues années sous la domination des Normands¹. M. de la Borderie me semble avoir prouvé que cette invasion de 919 détermina le transfert du corps de saint Guénaud du diocèse de Vannes à la villa de Courcouronne; mais je vais essayer de montrer que ce ne put être à la même époque que l'évêque Salvator et les prêtres réfugiés à Léhon transportèrent à Paris les reliques de saint Magloire, de saint Malo et des autres saints mentionnés dans le récit maglorien.

L'évêque d'Aleth, Salvator, et l'abbé de Léhon, Junan, sont signalés par le moine de Saint-Magloire, auteur des interpolations publiées plus haut, comme étant morts tous deux à Paris dans le temps où le célèbre Gerbert monta sur le trône pontifical, c'est-à-dire vers 999. Ils furent enterrés, d'après le même auteur, dans le cimetière que les Magloriens possédaient hors des murs de Paris, près de la petite église de Saint-Georges². Et, de fait, l'ancien nécrologe de Saint-Magloire portait au 2 juin l'obit de Salvator et au 21 du même mois celui de Junan³. Si c'est à la suite de l'invasion normande de 919 que Salvator et Junan quittèrent la Bretagne, ils seraient donc morts tous deux âgés de plus de cent ans : ce qui est invraisemblable. — D'autre part, les rois Lothaire, Louis V et Robert le Pieux, dans les diplômes que j'ai cités plus haut, disent en termes formels que Hugues Capet fonda le monastère de Saint-Magloire pour y recevoir les reliques des saints bretons, *ob illorum corpora, quæ ut peregrina hospitabantur per aliorum rura*. Ce fut donc le duc Hugues Capet qui accueillit à Paris les moines de Léhon à la suite de leurs diverses pérégrinations à travers la France, et, comme Hugues Capet ne devint duc de France qu'en 956, il s'ensuivrait que les religieux auraient erré de côté et d'autre après leur sortie de

1. *Miracles de saint Magloire*, p. 110-112.

2. Cf. *Auctarium Maglorianum*, § VI.

3. Bibliothèque nationale, collection Duchesne, t. LV, fol. 318 r°. — *IIII nonas junii, obiit Salvator, episcopus. — XI kalendas julii, obiit Junanus, abbas.*

Bretagne depuis 919 jusqu'après 956, pendant quarante ans environ. Ce serait là un voyage d'une durée excessive. Il est bien préférable d'ajouter foi au dire de l'auteur de la *Translatio sancti Maglorii*, qui rapporte que la guerre, cause de l'émigration de Salvator et de ses compagnons, durait depuis trois ans seulement¹ lorsque les fugitifs se décidèrent à chercher asile dans les murs de Paris, et, puisqu'ils arrivèrent en cette ville au temps du duc Hugues Capet, c'est-à-dire après 956, il en résulte que l'invasion normande, qui détermina leur départ de Léhon, doit dater de la seconde moitié du x^e siècle.

Le problème se réduit donc à chercher si, après l'année 950, les Normands portèrent la guerre en Bretagne et à quelle date eurent lieu leurs incursions en cette province.

Le chroniqueur qui nous a laissé les renseignements les plus circonstanciés et les plus originaux sur les faits et gestes des Normands pendant la seconde moitié du x^e siècle est Dudon de Saint-Quentin. Mais on chercherait en vain dans l'œuvre de cet auteur la moindre mention d'une guerre entre les Normands et les Bretons durant cette période. Le silence de Dudon est d'ailleurs volontaire. Cet historien, en effet, écrivait son *De moribus et actis primorum Normannie ducum*, à la prière du duc de Normandie, Richard II, son bienfaiteur, et, dans son récit, il a dénaturé ou omis à dessein tout ce qui touchait aux rapports politiques des princes normands avec les Bretons. On sait que les ducs de Normandie prétendaient avoir un droit de suzeraineté sur toute la Bretagne, droit qui aurait été concédé à Rollon par le roi Charles le Simple, et l'historien Dudon s'est soigneusement gardé de parler d'événements qui auraient prouvé que les Bretons, dans la seconde moitié du x^e siècle, ne tenaient aucun compte des prétentions dominatrices des Normands à leur égard.

Les sources d'origine bretonne ou française peuvent suppléer en partie au silence du chroniqueur normand. Ce que l'on sait de l'histoire de Bretagne au x^e siècle est presque entièrement fourni par le récit de la *Chronique de Nantes*, dont la rédaction date de l'année 1060 environ². Cette chronique contient un grand

1. *Auctarium Maglorianum*, § II.

2. Cette chronique n'a encore été publiée qu'une seule fois et d'une façon incomplète par dom Lobineau dans son *Histoire de Bretagne* (t. II, p. 36 et suiv.). L'édition de Lobineau a été reproduite par dom Morice dans le tome I^{er} des *Preuves de l'histoire de Bretagne* et par dom Bouquet dans les tomes VII

nombre de renseignements dignes de foi qui n'existent nulle part ailleurs. C'est elle qui nous apprend en particulier comment les Normands furent chassés de Bretagne par le duc Alain Barbetorte et comment ce prince, tant qu'il vécut, sut tenir en respect ces dangereux voisins. C'est elle aussi qui nous donne des détails circonstanciés sur les événements qui précédèrent et suivirent la mort de ce libérateur de la Bretagne.

Le duc Alain Barbetorte avait épousé la sœur du comte de Chartres, Thibaut le Tricheur. De ce mariage était né un fils, Drogon, qui était encore en bas âge lorsque Alain mourut, en 952. Thibaut le Tricheur fut chargé officiellement par Alain lui-même de la tutelle du jeune Drogon¹. Mais le comte de Chartres, auquel incombait déjà la charge de beaucoup de fiefs importants situés en des pays très divers, ne crut pouvoir y ajouter l'administration d'une province aussi étendue que la Bretagne. Après le décès du duc Alain, il s'entendit avec le comte d'Anjou, Foulques le Bon, pour partager avec lui cette lourde responsabilité. Il donna en mariage à Foulques sa sœur, la veuve d'Alain Barbetorte, lui confia la garde de son neveu Drogon et ne retint en son pouvoir que la moitié de la Bretagne, comprenant, entre autres circonscriptions, le comté de Rennes et l'évêché de Dol. La ville de Nantes et le reste de la province furent abandonnés à Foulques d'Anjou². Cet état de choses dura quelque temps³. Mais Drogon,

et VIII du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. — Je prépare moi-même depuis quelque temps déjà une nouvelle édition de cette chronique, et j'espère qu'elle paraîtra prochainement.

1. [Alanus] *prelatis et proceribus in ejus presentia congregatis jussit ut filio suo parvulo, nomine Drogoni, ex muliere sua ultima, tunc viventi, progenito, suoque sororio Theobaldo, filii sui predicti avunculo, cui omnia sua bona et filium suum committebat, fidem facerent et juramenta, ne unquam ei in jure Britannie nec de omni honore ejus infideles fuissent* (*Chronique de Nantes*, cf. dom Bouquet, VIII, 277).

2. Cf. *Chronique de Nantes*, dom Bouquet, VIII, 277.

3. Au sujet de la suzeraineté simultanée de Thibaut le Tricheur et de Foulques le Bon sur la Bretagne, voir une curieuse charte d'Alain Barbetorte en faveur du monastère de Landévennec. Cette charte, après la mort du duc Alain, fut ainsi confirmée par Thibaut et par Foulques : *Post obitum Alani, ego Tetbaldus, nutu Dei comes, hoc idem affirmo. — Ego Fulcun, gratia Dei comes, ita etiam hoc affirmo, in tantum ut michi pertinet* (*Cartulaire de Landévennec*, publié dans le tome V des *Mélanges historiques*, collection du ministère de l'Instruction publique, p. 564). — L'influence de Thibaut le Tricheur sur la partie septentrionale de la Bretagne explique la présence à Chartres à cette

l'héritier du duché de Bretagne, étant venu à mourir à la cour de Foulques le Bon, de nouvelles difficultés s'élevèrent au sujet du gouvernement du pays breton. Drogon était le seul fils légitime d'Alain Barbetorte, qui avait eu deux autres fils bâtards, Hoël et Guêrech ; mais ceux-ci, en droit, ne pouvaient succéder à leur frère. D'autre part, Thibaut le Tricheur et Foulques d'Anjou, qui tiraient de leur gestion en Bretagne de grands revenus¹, ne voulurent point se dessaisir d'une proie que le hasard leur avait livrée. C'est alors que le duc des Normands, Richard I^{er}, songea à faire valoir par la force armée ses prétentions à la suzeraineté de la Bretagne, dont l'abandon avait été fait, disait-il, à son grand-père Rollon par le roi Charles le Simple². Il résulta de ces diverses compétitions une lutte sanglante. Dès la fin de l'année 958, avant que la guerre fût déclarée, une importante assemblée de Bretons et de Français s'était tenue à Verron, sur les confins de l'Anjou et de la Touraine. A cette assemblée, outre Thibaut le Tricheur et Foulques le Bon, assistaient les principaux chefs des Bretons, les comtes Nominoë, Hoiellagun, Daniel, David, le vicomte Gestein, l'évêque de Nantes, Hiesdren, l'évêque Salomon et une foule d'autres nobles de la nation bretonne³. Cette impor-

époque de Nordoard, évêque de Rennes, et de Mabbon, évêque de Saint-Pol-de-Léon, qui, vers 954, souscrivirent avec Thibaut le Tricheur la charte de restauration de l'abbaye de Saint-Père de Chartres (*Cartulaire de Saint-Père*, I, 54).

1. *De expletis, que [Theobaldus de Britannia] habuil, Carnoti turrem et Blesii et Cainonis perfecit. — Fulco comes... mittens... servos suos ad res Namnetice civitatis sibi datas recipiendas..., quadam die, dum in aula sua Andegavis jocaretur ad tabulas, tres sacculos denariis plenos et quatuor lambos, magnis piscibus plenos, sibi attulerunt, ... et dixit cunctis ibi astantibus, quod nullus vir in toto Francorum regno tam dives et potens erat, sicut ille qui urbem Namneticam possidere valebat* (*Chronique de Nantes*, *ibid.*).

2. *Rex Karolus... Rolloni, tuo patri, Britones ad serviendum terramque ipsorum ad vivendum subjugarit* (Dudon de Saint-Quentin, édit. Lair, *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XXIII, p. 184). Dudon place ces mots dans la bouche des conseillers du duc de Normandie Guillaume, père de Richard I^{er}.

3. Dans cette assemblée, les moines de Saint-Florent de Saumur sollicitèrent de Thibaut le Tricheur et de Foulques le Bon la concession d'un droit relatif au transport de leurs marchandises sur la Loire. C'est la charte-notice rédigée à cette occasion par les moines de Saint-Florent qui nous fait connaître la tenue de ce plaid : *Anno ab incarnatione Domini DCCCCLVIII, indictione I^{re}, contigit ut placitus fieret in confinio Andegarorum Turonumque, in Verrone videlicet, in quo conventus factus est tam nobilium Francorum quam et Bri-*

tante réunion prouve que les Bretons acceptaient alors sans conteste la suprématie de Thibaut de Chartres et de Foulques d'Angers et qu'il existait entre tous ces seigneurs, dont les intérêts différaient sous bien des rapports, un lien commun, qui s'était formé par la nécessité d'empêcher les Normands de s'emparer encore une fois de la Bretagne.

La lutte éclata en 960. Suivant Dudon de Saint-Quentin, ce serait Thibaut le Tricheur lui-même qui aurait ouvert les hostilités en se jetant avec quelques troupes sur la Normandie, très peu de temps après la célébration du mariage du duc Richard I^{er} avec Emma, sœur de Hugues Capet¹, cérémonie qui eut lieu dans le courant de l'année 960². Il est permis de suspecter ici le témoignage de Dudon, dont le but évident est de mettre tous les torts du côté de Thibaut le Tricheur. Il est plus probable que Richard de Normandie se préparait depuis quelque temps déjà à envahir la Bretagne et que ce fut pour faire diversion que Thibaut ravagea les terres de son ennemi. On sait en effet positivement qu'une importante flotte de Normands dévasta à cette époque toutes les côtes de Bretagne. Dudon, fidèle à son parti pris de passer sous silence les entreprises des ducs de Normandie contre une province soi-disant soumise, n'a pas dit mot de cette expédition. Aussi me semble-t-il important de mettre en lumière tout ce que les autres sources historiques apprennent sur cette invasion des Normands en Bretagne.

Voici ce que rapporte à ce sujet la *Chronique de Nantes* : « Dans les premières années du règne de Lothaire, fils de Louis d'Outre-Mer, alors que les Bretons avaient perdu leur duc légitime, les Normands portèrent avec acharnement leurs ravages

tonum... In quo etiam consensu factores extiterunt clarissimi Britonum antislites, videlicet Namnetensium, Hedren nomine, itemque venerabilis vicecomes Gestinus, cum aliis innumeris ejusdem gentis nobilibus. — S. Theobaldi, comitis; S. Fulconis, comitis, qui hanc conscriptionem fieri rogaverunt; S. Hesdrenti, episcopi; S. Salomonis, episcopi; S. Gestini, vicecomitis; S. Nemenoei, comitis; S. Hoiellaguni, comitis; S. Daniel, S. David et aliorum. — Datum mense septembris, anno IV^o Lotharii regis (Baluze, Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, II, 23).

1. *Quum autem [Ricardus] tante nobilitatis conjugis decenti gratularetur consortio,... quidam satrapa, nomine Tetboldus, dives opum, militumque sufficientissimus... cepit insidiari et multis subsannationibus rixari contra eum et oppugnare incassum terram ejus (Dudon, édit. Lair, p. 265).*

2. Cf. Flodoard, *Annales ad ann. 960*, dom Bouquet, VIII, 211-212.

dans les régions occidentales de la Gaule, particulièrement le long des côtes; puis, remontant le cours de la Loire avec une grande flotte, ils entrèrent à l'improviste dans la ville de Nantes, s'emparèrent de l'évêque Gautier et de plusieurs autres habitants, qu'ils emmenèrent captifs jusqu'à Guérande, et ne les remirent en liberté qu'après avoir reçu comme rançon une forte somme d'argent¹. » — Un autre passage de la même chronique laisse entendre que ce serait en fuyant devant les Nantais, qui avaient opéré une sortie, que les Normands auraient reculé jusqu'à Guérande. Les Nantais, en effet, surpris par la brusque attaque de leurs ennemis, s'étaient retirés à la hâte dans l'enceinte fortifiée que le duc Alain Barbetorte avait élevée autour de la cathédrale, et ils résistèrent pendant huit jours aux assauts des assiégeants. Mais, voyant que les secours qu'ils avaient demandés au comte Foulques d'Angers n'arrivaient pas, ils firent une vigoureuse sortie et forcèrent leurs adversaires à s'enfuir². — Peu de temps après, les Normands revinrent à Nantes et dévastèrent la ville ainsi que les environs³. Au cours de cette seconde irruption, une troupe de pillards pénétrèrent dans l'église de Saint-Donatien et Saint-Rogatien, et, tandis qu'ils se préparaient à dépouiller le sanctuaire de toutes ses richesses, ils furent tout d'un coup miraculeusement frappés de cécité. *Sicque... bene castigati... ad propria reversi divulgaverunt hoc factum per omnem regionem Normannorum*⁴.

Il est possible que l'auteur de la *Chronique de Nantes* ait donné dans son récit le beau rôle à ses concitoyens, car les Nantais furent sans doute plus malmenés par les Normands qu'il ne

1. *Quum Normanni, primo tempore Lotharii regis, filii Ludovici transmarentini, patrias et regiones occidentales Gallie prope maritima consistentes, mortuo pro tunc duce Britonum, depredationibus assiduis devastarent, ipsi equidem, per alveum Ligeris cum magna classe navigii advecti, urbem Namneticam ex improviso ingrediuntur... Walterius vero episcopus, ductus ab istis diabolicis viris usque Guerendiam captivus, data pro se et pro aliis captivis magna pecunia, ad suam sedem liber rediit.* — Ce passage de la *Chronique de Nantes* est inédit; il se lit dans le manuscrit latin 9888, fol. 65 r°, col. 2, de la Bibliothèque nationale. Une annotation marginale est ainsi conçue : *Cronice civitatis Namnetensis.*

2. Cf. *Chronique de Nantes*, dom Bouquet, VIII, 277.

3. *Nec multo post tempore iterum ipsi Normanni, ad predictam urbem redientes, omnia intus et foris depredantes vastaverunt* (*Chronique de Nantes*, ms. latin 9888 de la Bibliothèque nationale, fol. 65). — Le récit de cette seconde prise de Nantes par les Normands est inédit.

4. *Chronique de Nantes*, *ibid.*

le laisse entendre. Quoi qu'il en soit, il est certain que le siège et la prise de Nantes fut un épisode important dans cette lutte entre la Bretagne et la Normandie. C'est alors sans doute que l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, Mabbon, abandonna son évêché, emportant avec lui les reliques de saint Pol, et se réfugia au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire¹. C'est alors aussi que, suivant le récit de la *Translatio sancti Maglorii*, l'évêque d'Aleth, Salvator, quitta brusquement sa cité et qu'une foule de prêtres bretons, effrayés par le bruit de ce désastre, *hujus cladis fragore perterriti*, se sauvèrent en toute hâte au monastère de Léhon, chargés de leurs plus précieuses reliques. Ces événements datent de l'année 960².

Après avoir saccagé le pays de Nantes, les Normands continuèrent vraisemblablement à exercer leurs ravages par toute la Bretagne, dont les habitants, privés de chef national, n'étaient guère en état de leur résister. On a vu précédemment que le comte Foulques d'Anjou n'avait point répondu à l'appel des Nantais et les laissa se tirer d'embarras comme ils purent. D'autre part, Thibaut le Tricheur, dont les États étaient limitrophes de la Normandie, avait fort à faire pour protéger ses propres frontières³.

1. Mabbon arriva au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire au temps où Vulfald en était abbé. On sait que Vulfald devint évêque de Chartres vers le mois de septembre 962. — Sur la fuite de Mabbon et le transfert des reliques de saint Pol, voir Aimoin de Fleury (*Miracula sancti Benedicti*, édit. de la Société de l'histoire de France, p. 155) et Hugues de Fleury (Migne, *P. L.*, t. 163, col. 889).

2. Comme je l'ai déjà dit, Dudon rapporte que la lutte s'engagea dans le temps qui suivit immédiatement l'époque du mariage du duc Richard de Normandie avec Emma, sœur de Hugues Capet. Or, ce mariage fut célébré en 960. D'autre part, l'auteur contemporain de la *Translatio sancti Maglorii* rapporte que la guerre durait depuis trois ans, lorsque les ravages des pirates danois appelés en Gaule par Richard forcèrent les moines de Léhon à se réfugier dans Paris. C'est à la fin de l'année 962 que les pirates danois débarquèrent à Jeufosse (cf. Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 357); à cause de l'hiver, il est probable qu'ils n'entrèrent pas en campagne avant le printemps de l'année 963. Ce serait alors seulement que les Bretons seraient accourus à Paris, et cela rejette le début de la guerre entre la Normandie et la Bretagne aux premiers mois de l'année 960. Ainsi est confirmé le témoignage de Dudon. La dévastation des côtes bretonnes par la flotte normande, la prise de la ville de Nantes et la fuite des prêtres bretons au monastère de Léhon, tous événements qui se rapportent au début de la guerre, ont donc eu lieu dans le courant de cette année 960.

3. Une phrase de la *Translatio sancti Maglorii* montre que les Bretons ne

Toutefois, ce comte semble avoir cherché à porter secours aux Bretons. Au mois de septembre 960, il tenait à Rivarennas, non loin de Chinon, en Touraine, un grand plaid, auquel assistait l'un de ses fils, nommé Thibaut, qui mourut deux ans plus tard, au cours de cette guerre contre les Normands. Hugues, comte du Maine, assistait aussi à cette assemblée, dont le lieu et la date témoignent, je crois, d'un effort tenté pour entraver les progrès des Normands en Bretagne¹. Malheureusement, le comte d'Anjou Foulques le Bon vint à mourir deux mois plus tard, le 11 novembre 960², et cette mort priva Thibaut le Tricheur de son plus puissant auxiliaire.

Thibaut chercha alors un appui d'un autre côté. Il eut recours au roi Lothaire, qu'il alla trouver à Laon, et lui remontra combien il serait dangereux pour tous les Français de laisser le duc de Normandie joindre à ses immenses domaines la province de Bretagne et devenir ainsi le plus puissant seigneur de Gaule³. Il fit intervenir en sa faveur la reine Gerberge et l'archevêque de Cologne, Brunon. Il sut former une coalition à laquelle prirent

comptaient guère sur le secours des Français : [*Normannorum*] *bestialem animositatem... cum inter alios se nullo iuvamine perferre diffideret* (*Auctarium Maglorianum*, § 1).

1. Ce plaid tenu à Rivarennas est mentionné dans une charte de Saint-Florent de Saumur, dont on ne possède plus que quelques extraits (Bibl. nat., collection dom Housseau, t. I, n° 184). — Dom Housseau dit qu'il a trouvé cette charte dans une liasse d'anciens titres de Saint-Florent de Saumur.

2. La date de la mort de Foulques le Bon résulte de ce fait que ce comte était encore vivant vers le milieu de l'année 960, lors de la prise de Nantes par les Normands (cf. *Chronique de Nantes*, dom Bouquet, VIII, 277), et qu'il était mort vers le mois de mai 961, époque où son fils Geoffroi lui avait déjà succédé comme comte d'Anjou et combattait aux côtés de Thibaut le Tricheur sur les bords de la Dieppe contre Richard de Normandie (cf. Dudon, édit. Lair, p. 271, et Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 349). La date du jour de décès de Foulques le Bon est fournie par la *Chronique de Tours* (dom Bouquet, IX, 53).

3. Dudon de Saint-Quentin parle de cette démarche de Thibaut auprès du roi Lothaire : *Decernens* [*Teiboldus*] *se nihil contra* [*Ricardum*] *proficere, profectus est ad Gerbergam reginam filiumque ejus, Francorum regem, Lotharium, commorantes Lauduno monte. Qui multis prosecutionibus cepit eos urgere ut decipiendo deponerent* [*Ricardum*] *tanto honore. Venenoque livoris infectus, dicebat regi et matri ejus* : « *Mirum mihi et omnibus cur tante arrogantie comes Ricardus, Northmannorum Britonumque tenens regnum quietus, super Francos presumptuosa temeritate elatus, principatur contumax pre omnibus* » (édit. Lair, p. 265). — Dudon insinue ici que Richard était alors en paisible possession de la Bretagne, mais c'est à dessein, je crois, qu'il déguise ainsi la vérité.

part le roi, Geoffroi d'Anjou, fils et successeur de Foulques le Bon, et Baudouin, comte de Flandre, implacable ennemi des Normands¹. La lutte entre Thibaut et Richard entra dans une nouvelle phase. Le théâtre n'en fut plus la Bretagne, mais le bassin de la Seine. Peu de temps après Pâques (7 avril) 961, Richard essuya une défaite complète, près de la rivière de la Dieppe. Les coalisés le forcèrent à fuir jusqu'à Rouen². C'est alors que le duc de Normandie appela à son secours des pays scandinaves des bandes de pirates danois. Ceux-ci n'arrivèrent en France qu'un an plus tard; ils débarquèrent à Jeufosse, sur les bords de la Seine, dans les derniers mois de l'année 962. Mais je n'insisterai pas davantage sur les diverses péripéties de cette longue guerre, dont le récit a été fait avec talent et critique par M. Lot dans son travail sur *les Derniers Carolingiens*³. J'ajouterai seulement que les pirates débarqués à Jeufosse se mirent, dès le début de l'année 963, à exercer leurs brigandages sur les terres de Thibaut le Tricheur et du roi Lothaire. Ils pillèrent et incendièrent tous les pays avoisinant la Normandie et portèrent leurs ravages jusqu'en Bretagne⁴. C'est à la nouvelle de ces désastres que l'évêque Salvator et les religieux de Léhon cherchèrent un refuge dans les murs de Paris⁵. La raison qui les détermina à choisir comme asile le chef-lieu des domaines du duc Hugues Capet est que ce prince, beau-frère de Richard de Normandie, observa une neutralité

1. *Rex, coadunatis [Ricardi] inimicis in dolo, Carnotensi scilicet Telboldo, Andegavensi Goizfrido, atque Flandrensi comite, Balduino* (Dudon, édit. Lair, p. 271).

2. Cf. Dudon, édit. Lair, p. 267-272; Flodoard, *Annales ad annum* 961, et Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 349.

3. *Les Derniers Carolingiens*, appendice VIII, p. 346-357.

4. La preuve que les Danois à cette époque portèrent leurs ravages jusqu'en Bretagne est que l'évêque Hesdren, qui était alors, je crois, à Saint-Pol-de-Léon, prit la fuite devant eux et, emportant le corps de saint Maur, se sauva à Saint-Benoît-sur-Loire, où il arriva au temps de l'abbé Richard, qui succéda à Vulfald dans les derniers mois de l'année 962. — Sur la fuite d'Hesdren devant les Danois, voir les Bollandistes, *Catalogus hagiographicus Parisiensis*, t. III, p. 148-149; Raoul Tortaire, dans la *Floriacensis vetus bibliotheca* de Dubois (Lyon, 1605, p. 353-354), et Hugues de Fleury, dans Migne, *P. L.*, t. 163, col. 889.

5. *Verum, dum per triennium hec acerrima perduraret guerra, a paganorum infestatione cum Gallia diversis concuteretur incommodis... Salvator episcopus... paucis fidelibus suo comitatu junctis... Parisius... adierunt* (*Auctarium Maglorianum*, § II).

complète pendant toute la lutte et que ses États n'eurent guère à souffrir des dépredations des Danois¹. C'est dans le même temps que les chanoines de Saint-Guénaud s'enfuirent de Corbeil à Paris.

Le traité de paix entre le roi Lothaire, Thibaut le Tricheur et Richard de Normandie ne fut définitivement conclu qu'au mois de juin 966². Quelques-uns des émigrés bretons réfugiés à Paris pensèrent alors à rentrer en Bretagne. Cette province, en effet, aux termes du traité, n'avait point été cédée au duc Richard, et elle n'avait plus à craindre les attaques des Normands, dont les forces étaient affaiblies par une guerre qui avait duré six ans³. Les chanoines de Saint-Guénaud retournèrent à Corbeil; les prêtres, détenteurs du corps de saint Lunaire, s'en allèrent à Beaumont-sur-Oise, et les clercs de Dol, prenant le chemin de Bretagne, avec les reliques de saint Samson, s'arrêtèrent quelque temps à Orléans⁴, où ils possédaient une église qui leur avait autrefois servi de refuge⁵.

De son côté, le duc Hugues Capet, quand le calme fut rétabli en Gaule, songea à employer les moyens convenables pour retenir à Paris la plupart des prêtres bretons et des saintes reliques qu'il avait recueillies dans l'église de Saint-Barthélemy. Il commença par agrandir et embellir cette basilique. Puis, quand les restaurations furent achevées, il fit faire une nouvelle dédicace du monument en l'honneur de saint Magloire. Il institua alors un monastère auprès de l'église et obtint de l'autorité royale et religieuse que les moines seraient toujours gouvernés par un abbé

1. Cf. Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 357.

2. Ce traité fut conclu à Gisors (Lot, *ibid.*, p. 356).

3. Après la mort de Foulques le Bon et à la faveur des troubles occasionnés par la guerre contre les Normands, les Nantais secouèrent le joug des comtes d'Anjou et priront pour chef Hoël, l'un des bâtards d'Alain Barbetorte. Le reste de la Bretagne continua à être administré par Conan, comte de Rennes, sous la suzeraineté de Thibaut le Tricheur : *Hoel omnem principatum et potestatem accipiens, ... multa bella habuit cum Conano, filio Judicælis Berengarii, Redonensi comite, qui tunc temporis majorem partem Britannie tenebat de Theobaldo, comite Blesensi, quam partem ipse comes Redonensis in manu sua post mortem Alani tenuerat. Et sic Hoel requirebat patris sui jus et ut Conanus de jure illo se dominum et principem recognosceret et non dictum Theobaldum* (Chronique de Nantes).

4. *Auctarium Maglorianum*, § 17.

5. Il s'agit ici de l'église Saint-Symphorien d'Orléans (cf. *Gallia christiana*, VIII, *instrumenta*, col. 484).

de leur propre congrégation. Enfin, de concert avec sa femme Adélaïde, il enrichit l'église de nombreux présents et concéda aux religieux d'importants domaines, dont il leur fit confirmer la possession par un diplôme des rois Lothaire et Louis¹.

Il est difficile d'assigner une date précise à ces diverses transformations opérées par le duc Hugues Capet dans l'ancienne collégiale de Saint-Barthélemy. Les travaux de restauration de la basilique, entrepris au plus tôt dans les derniers mois de l'année 966, nécessitèrent sans doute un certain laps de temps, et la dédicace de l'église ne dut avoir lieu que vers 970. L'achèvement des bâtiments claustraux et l'introduction des moines dans la nouvelle abbaye ne peuvent être, je crois, antérieurs à 975. On a vu en effet que le roi Robert le Pieux, dans le diplôme de 997 cité plus haut, s'exprime en ces termes : *Fecimus præceptum firmitatis de rebus quas pater noster beatae memoriae, Hugo rex, nosque pie contulimus... sanctissimo Maglorio, in urbe Parisiaca quiescenti, ubi etiam fundavimus monasterium prelatu præcipuo confessori*². Il me semble qu'on peut induire de ces expressions que Robert le Pieux contribua à la fondation du monastère de Saint-Magloire; il souscrivit sans doute la charte de son père Hugues Capet, instituant cette abbaye. Or, Robert le Pieux ne vint au monde qu'en l'année 972. La première fois qu'on trouve sa souscription au bas d'un acte de son père, c'est en 975³. Il en résulte, à mon avis, que la charte, aujourd'hui perdue, par laquelle le duc Hugues Capet fonda le monastère de Saint-Magloire et régla entre autres choses la façon dont les moines procéderaient à l'élection de leur abbé⁴, fut octroyée au plus tôt en l'année 975 et probablement vers 980, peu de temps avant le diplôme par lequel les rois Lothaire et Louis confirmèrent tous les biens du couvent⁵.

1. *Auctarium Maglorianum*, § v.

2. R. de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 98.

3. Dom Bouquet, IX, 733. — Cf. Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 74, n. 4.

4. [Hugo] *monachos ad divinum officium peragendum constituit, quibus semper abbatem ex propria congregatione preesse tam regali quam sacerdotali auctoritate stabilivit* (*Auctarium Maglorianum*, § v).

5. On sait que ce diplôme des rois Lothaire et Louis, publié en dernier lieu par M. de Lasteyrie (*Cartul. général de Paris*, p. 87), est forcément postérieur au 8 juin 979, date à laquelle le roi Lothaire associa au trône son fils Louis. — Cf. Lot, *les Derniers Carolingiens*, p. 109.

J'ai déjà dit précédemment que le récit primitif de la *Translatio sancti Maglorii* s'arrêtait à l'endroit où est mentionné ce diplôme confirmatif des rois Lothaire et Louis. Mais j'ai publié en outre quelques additions, faisant plus ou moins suite à ce récit et intéressant l'histoire de l'abbaye dans les premiers temps de son existence.

La première de ces additions (*Auctarium Maglorianum*, § vi) se rapporte à la mort de l'évêque d'Aleth, Salvator, et de l'abbé de Léhon, Junan. Ces deux personnages seraient décédés à Paris vers l'an 1000 et auraient été enterrés dans l'église Saint-Georges, que les moines de Saint-Magloire possédaient en dehors des murs de Paris. L'auteur de cette addition a dû connaître le lieu de sépulture par la mention qu'en faisaient les nécrologes de Saint-Magloire. Quant à la date du décès, qui d'ailleurs n'est qu'approximative, elle a pu être conservée par tradition dans l'abbaye.

La seconde addition (*Auctarium Maglorianum*, § vii) a trait à un nouveau séjour que firent à Orléans les clercs de Dol de Bretagne, sous le règne de Robert le Pieux. Il paraît que ces religieux avaient été encore une fois forcés de quitter la ville de Dol, emportant avec eux les reliques de saint Samson, parce que les Normands, en guerre avec le comte de Chartres Eudes II, venaient de faire irruption en Bretagne. Le roi Robert reçut lui-même à Orléans les reliques de saint Samson et les déposa dans l'église de Saint-Symphorien.

Enfin la troisième et la plus importante de ces notes additionnelles (*Auctarium Maglorianum*, § viii) n'est autre qu'un récit assez circonstancié, et véridique, à ce qu'il semble, de la restauration du monastère de Léhon, où reposait, avant qu'il eût été transporté à Paris, le corps de saint Magloire. Cette restauration fut accomplie sous le règne de Robert le Pieux, par les soins de l'abbé Hardouin et avec l'assentiment de Geoffroi Béranger, comte de Rennes¹. Le monastère de Léhon, rétabli dans son

1. Ce comte est désigné en ces termes : *quidam comes Britannorum, Berengarius nomine*. Depuis Béranger, comte de Rennes sous le roi Eudes, jusqu'à Geoffroi Béranger, mort en 1008, tous les comtes de Rennes portèrent ce nom patronymique de Béranger. Il s'agit sans aucun doute ici de Geoffroi, qui vivait sous Robert le Pieux et qui est appelé *Gaufridus Berengarii* par le chroniqueur de Saint-Brieuc. — Cf. de la Borderie, *Miracles de saint Magloire*, p. 114-115.

ancienne splendeur, devint un prieuré de Saint-Magloire de Paris.

Il me reste, pour terminer cette étude, à exposer les principales conclusions qui en résultent, relativement aux origines de l'abbaye de Saint-Magloire.

Dans les premières années du règne de Lothaire, de graves dissensions s'élèvent, au sujet du gouvernement de la Bretagne, entre le duc de Normandie Richard I^{er}, d'une part, Thibaut le Tricheur, comte de Chartres, et Foulques le Bon, comte d'Angers, d'autre part. Le duc légitime des Bretons venait de mourir sans laisser d'héritiers. Richard de Normandie, pour faire valoir de prétendus droits à la suzeraineté de la Bretagne, envoie une flotte ravager les côtes de cette province. La flotte normande parvient jusqu'à Nantes, s'empare de la ville, à l'exception du château, et emmène beaucoup d'habitants en captivité. A la nouvelle de ce désastre, Salvator, évêque d'Aleth, levant de leur tombeau les reliques de saint Malo, son prédécesseur, les porte non loin de là, au monastère de Saint-Magloire de Léhon, où l'abbé Junan avait déjà donné l'hospitalité à un grand nombre de prêtres bretons qui avaient pris la fuite à l'approche des Normands. Mais bientôt la guerre entre les Français et les Normands s'étend à tout l'ouest de la Gaule et devient plus acharnée. Le monastère de Léhon ne parut plus offrir assez de sécurité à Salvator et à Junan, qui se décident à quitter la Bretagne et à gagner les pays où l'on n'aurait pas à craindre la fureur des belligérants. Ils emmènent avec eux tous les prêtres qui s'étaient réfugiés à Léhon et toutes les reliques qui avaient été déposées dans le monastère. A peine étaient-ils sortis de Bretagne qu'ils rencontrent une autre troupe d'émigrés qui se joignent à eux. C'étaient les clercs de Dol et de Bayeux, qui, chargés des corps de saint Samson, de saint Senier, de saint Pair et saint Scubilion, abandonnaient à la hâte le théâtre de la guerre. On ignore en quels lieux s'arrêtèrent ces fugitifs, mais il est certain qu'un grand nombre se dispersèrent en route. — Tous ces événements, l'invasion des Normands en Bretagne, la prise de Nantes et l'émigration du clergé breton datent de l'année 960.

Trois ans après, Salvator et Junan, ainsi que quelques prêtres qui ne les avaient point abandonnés, étaient établis, semble-t-il, sur les domaines du duc de France, Hugues Capet. Vers le début

de l'année 963, effrayés par les ravages qu'exerçaient dans le bassin de la Seine des bandes de pirates danois, appelés de Scandinavie par le duc Richard de Normandie et récemment débarqués à Jeufosse, ils vinrent chercher un nouvel abri dans les murs de Paris. Les chanoines de Saint-Guénaut de Corbeil s'étaient unis à eux, et il y avait aussi dans cette petite troupe un abbé dont le nom n'est point connu. Fort bien accueillis par la population parisienne, Salvator et ses compagnons, voyant que les excès des pirates danois menaçaient de durer longtemps encore, s'enhardirent jusqu'à demander au duc Hugues Capet de leur accorder une église où ils pourraient honorablement déposer les saintes reliques qu'ils avaient apportées avec eux. Ils allèrent trouver le duc en son palais de Paris ; mais celui-ci était occupé à des affaires d'État et ne les put recevoir sur-le-champ. Les religieux, introduits dans la salle où le prince prenait ses repas, déposèrent sur la table à manger les chasses pleines de reliques. Cependant, l'heure du dîner étant arrivée, l'officier de service, frappant sur les chasses avec la verge qu'il tenait à la main, ordonna aux moines de se retirer. Ceux-ci ne furent pas sans opposer quelque résistance, et l'officier, entrant en fureur, se mit à les invectiver et en frappa même quelques-uns. Un grand tumulte s'ensuivit. Le duc Hugues Capet, entendant ce bruit, demanda quelle en était la cause, et, ayant appris l'insulte faite aux religieux, il vint aussitôt à eux, et, se prosternant devant les précieuses chasses, il implora le pardon de Dieu. Il ne crut en conséquence pouvoir rien refuser aux prêtres bretons, et il voulut transporter lui-même les corps saints dans l'église collégiale de Saint-Barthélemy, qui était la chapelle du palais. C'était le 16 octobre 963. — Trois ans plus tard, vers la fin de l'année 966, après que les pirates danois eurent quitté la Gaule et que la paix eut été conclue entre les Français et les Normands, un certain nombre des religieux qui avaient accompagné jusqu'à Paris l'évêque Salvator et l'abbé Junan s'en retournèrent d'où ils étaient venus, emportant les reliques, à la possession desquelles ils n'avaient pas renoncé. De ce nombre furent les chanoines de Saint-Guénaut de Corbeil, qui seuls entre tous les autres ne laissèrent à l'église de Saint-Barthélemy aucune parcelle du corps de leur patron. Les clercs de Saint-Lunaire s'en allèrent à Beaumont-sur-Oise et ceux de Dol à Orléans. Hugues Capet craignit sans doute la contagion de

l'exemple, et, comme il désirait garder dans sa capitale le trésor qui lui avait été confié, il s'efforça de retenir par ses largesses les prêtres bretons près de lui. Il commença par restaurer et agrandir l'église de Saint-Barthélemy, et, quelques années après, vers 970, il en fit faire une nouvelle dédicace en l'honneur de saint Magloire. Puis, pour mieux témoigner de son respect pour les saints bretons, il voulut que la collégiale où leurs corps reposaient fût transformée en monastère bénédictin. Cette transformation ne fut achevée que vers l'an 980, et l'abbaye de Saint-Magloire de Paris, définitivement instituée, continua pendant longtemps encore à être l'objet de la faveur des Capétiens, lorsque de ducs ceux-ci furent devenus rois de France.

René MERLET.



JEAN MESCHINOT

SA VIE ET SES OEUVRES

SES SATIRES CONTRE LOUIS XI¹.

SECONDE PARTIE.

LES OEUVRES DE MESCHINOT.

La poésie de Meschinot est grave, sérieuse, sermonneuse. Ce n'est ni un irrégulier comme Villon, ni un sentimental comme Charles d'Orléans. Petit gentilhomme, tout confit dans les vieilles mœurs, tout imbu du sentiment des devoirs sociaux, politiques et religieux, il les prêche à tout le monde, y compris les princes, et même, — c'est ce qui fait son originalité, — plus souvent aux princes qu'aux autres. Quand il parle de l'amour, ce qui arrive rarement, c'est sur un ton aussi didactique. On ne trouve dans toute son œuvre qu'un petit rondeau quelque peu sentimental et une petite grivoiserie qui n'est peut-être pas de lui, que sans doute il n'eût pas publiée, et que ses éditeurs ont imprimée surtout pour les beaux jeux de rimes, de mots, d'allitération, dont elle regorge.

Cette physionomie de poète moraliste, sévère, grondeuse même, fréquemment agrémentée de lieux communs, ne déplaisait pas, il faut le croire, à nos pères, puisque en cinquante ans les œuvres de Meschinot eurent une trentaine d'éditions. Les modernes les ont rejetées avec ennui, ne sachant même pas discerner ce qui en faisait l'attrait, le ragoût pour les contemporains. Car une telle

1. Voir ci-dessus, p. 99 à 140.

vogue, soutenue pendant près d'un siècle, ne peut guère avoir été un simple caprice.

A cette vogue, habituellement, on donne pour toute cause, d'abord le titre singulier du livre, les *Lunettes des princes*, puis surtout ces jeux de rime dont je parlais tout à l'heure, véritables tours de force dans lesquels Meschinot est passé maître et qui charmaient, paraît-il, le mauvais goût des Français du x^v^e siècle et même du xvi^e. Qu'il y ait eu là pour notre poète un élément de succès, je ne le nierais pas ; mais il y avait autre chose. Sa poésie morale n'est pas toujours un sermon : parfois, c'est une élégie personnelle sombre et poignante ; plus souvent, une satire dont le tranchant mord constamment les grands et les princes, ou bien même un pamphlet politique qui ne vise rien moins que le roi de France.

Voilà, je crois, ce que personne n'a signalé jusqu'ici en Meschinot, par la raison qu'il est depuis longtemps dans la classe des auteurs dédaignés qu'on ne lit point, auxquels on croit faire un grand honneur quand on les feuillette du pouce en en déchiffrant d'un œil distrait trois ou quatre lignes çà et là. Mais voilà ce qu'on découvre sans peine quand on veut bien l'étudier à fond, et ce que j'espère mettre tout à l'heure en pleine lumière.

On peut d'abord établir dans les œuvres de Meschinot une triple division : en premier lieu, le poème allégorique intitulé les *Lunettes des princes*, dont le titre est à peu près tout ce que le public lettré connaît de notre poète ; puis, ses poésies politiques ; enfin, ses poésies diverses, morales, religieuses, amoureuses.

Mais, quand on y regarde de près, on s'aperçoit que les *Lunettes des princes* ne sont point une composition homogène. Les critiques n'y ont vu autre chose qu'une allégorie quintessenciée sur les quatre vertus cardinales : Prudence et Justice, qui sont les deux verres de ces lunettes ; Force, qui en forme la monture, et Tempérance, le clou d'assemblage : merveilleuses besicles que la Raison donne au poète, avec la manière de s'en servir. Cette allégorie occupe en effet la plus grande partie du poème, les quatre cinquièmes environ. Mais le début est tout autre chose ; c'est un véritable fragment d'autobiographie, où éclate la note de la poésie personnelle, plaintive, amère, désolée, donnant au style une verve, une hauteur, un caractère réellement original, et révélant le secret de la crise la plus sombre de la vie du poète, qu'elle poussa tout au fin bord du suicide, crise dont les biographies ne se

sont pas douteés. Entre la longue allégorie des *Lunettes* et cette poignante élégie personnelle, il n'y a aucun lien logique ; il a plu à l'auteur de faire de l'élégie une sorte de préface à l'allégorie ; mais cette juxtaposition est purement factice et tout arbitraire ; il y a là en réalité deux œuvres, deux compositions entièrement distinctes et de caractère très différent. D'après cela, les œuvres de Meschinot doivent être définitivement réparties en quatre classes :

I. — Autobiographie poétique de Meschinot, formant la première partie de ce qu'on appelle aujourd'hui les *Lunettes des princes* ;

II. — Poésies politiques de Meschinot, comprenant : 1° satires contre Louis XI ; 2° pièces relatives à divers personnages et à divers événements du duché de Bretagne ;

III. — Les *Lunettes des princes*, c'est-à-dire le poème allégorique, abstraction faite de la partie autobiographique mentionnée ci-dessus ;

IV. — Poésies diverses.

De ces quatre classes des œuvres de Meschinot, les deux premières sont assurément les plus curieuses ; toutefois, dans les deux dernières, il y a des parties intéressantes et toujours y coule çà et là, plus ou moins abondante, plus ou moins fréquente, une veine satirique originale.

I.

Autobiographie poétique de Meschinot.

Dans l'état actuel, les *Lunettes des princes* forment un poème de plus de 3,000 vers, divisé, au point de vue métrique, en deux parties : la première comprenant 86 strophes composées chacune de 12 vers de dix syllabes, ensemble 1,032 vers ; la seconde partie composée de quatre traités sur les quatre vertus de Prudence, Justice, Force et Tempérance, chaque traité ayant son mètre et son rythme particulier (le tout faisant 2,039 vers).

Chacun des douzains de la première partie a le même rythme : il est fait sur deux rimes, l'une qui termine les vers 1, 2, 4, 5, 9, 12 du douzain, et l'autre les six autres vers 3, 6, 7, 8, 10, 11. Du reste, voici le premier douzain :

Après beau temps vient la pluie et tempeste ;
Plaings, pleurs, souspirs viennent après grand feste,

Car departir¹ desplaisance fort grievre.
 Après esté profitable et honneste,
 Hiver hideux froidure nous apreste.
 Si nous avons liesse, elle est bien briefve !
 Après temps coi le bien grand vent se leve,
 Guerres, debatz viennent après la treve,
 Après santé vient mal en corps et teste.
 Quand l'un descend, tantost l'autre s'esleve.
 Pouvres sommes, si Dieu ne nous releve,
 Car à tout mal nostre nature est preste.

Comme on le voit, le poète commence par déplorer les ennuis, les malheurs, les vicissitudes, en un mot toutes les tristesses et toutes les misères de la condition humaine en général. Après cette première strophe, il continue :

Boire, mangier et dormir nous convient ;
 Nos jours passent, jamais un n'en revient,
 Nostre doux est tout confit en amer,
 Contre un plaisir ou un seul bien qui vient,
 Le plus heureux cent fois triste devient...

Du temps passé peu nous esjouissons
 Et du present en dangier jouissons,
 Las ! au futur avons petit esgard...

O miserable et très dolente vie !...
 La guerre avons, mortalité, famine ;
 Le froid, le chaud, le jour, la nuit nous mine ;
 Pucès, cirons et tant d'autre vermine
 Nous guerroyent. Bref, misere domine
 Noz meschans corps, dont le vivre est très court²...

L'homme ajoute encore de gaîté de cœur à toutes les misères inévitables de sa condition ; il les irrite et il en double le poids en entretenant cette lutte acharnée, implacable, universelle, tempête furieuse qui agite et déchire sans fin l'humanité ; lutte énergiquement peinte dans ces vers :

Les grands pillent les moyens et, plus bas,

1. Partir, quitter la fête.

2. 2^e, 3^e, 4^e, 9^e douzains.

Les moyens font aux moindres maints cabas¹,
 Et les petits s'entreveulent détruire.
 Telz, qui n'ont pas vaillant deux meschans bas,
 Voit-on souvent avoir mille débats,
 Aucunes fois se navrer et occire² !...

Mais, le comble de la misère humaine, c'est la fatalité de la mort. Ce terrible et inéluctable aboutissement de tous les travaux et de tous les plaisirs, de toutes les peines et de toutes les joies de l'homme sur terre, accable notre poète. Quand je vois, dit-il,

Que celle mort nous poursuit de si près,
 (Pensez le mal et l'ennui où je suis !)
 Je vais plourant par chemins, bois et prés ;
 J'ai beau plourer, aultre chose n'y puis³.

S'il pleure, ce n'est pas seulement parce que la mort lui lance déjà (nous le verrons) de précoces menaces ; c'est aussi, c'est surtout parce que ses coups répétés viennent de lui ravir en très peu de temps ses meilleurs amis, ses protecteurs déclarés, entre autres, les quatre ducs de Bretagne qu'il a servis, — Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III, — enlevés à l'improviste en quelques années (1442-1458). Tristement il égrène cette funèbre litanie, traçant de ces princes, à main levée, de curieux portraits (que nous avons reproduits ci-dessus, p. 108-110) et lamentant sa détresse.

Quel coup que la mort du bon duc Jean,

... dont amère destresse
 A longuement esté nostre maistresse :
 L'avoir perdu nous fut haultain dommaige⁴ !

Et sur la mort de son fils, le duc François I^{er}, survenue huit ans après, le poète s'écrie :

A grant douleur, j'ay perte nompareille
 De ce bon duc, qui tant de biens faisoit⁵.

Enfin, après avoir célébré la générosité et déploré le trépas des

1. Vexations, ennuis, tourments.

2. 11^e douzain.

3. 12^e douzain.

4. 14^e douzain.

5. 23^e douzain.

deux autres (Pierre II, Arthur III), il pousse ce gémissement désespéré :

Par ceste mort je sens guerre mortelle...
 Or m'est-il donc très grandement mescheu,
 Qui me vis hault et me sens si bas cheu
 Que je n'ay plus aucun qui bien me vueille,
 Mes maistres morts, mon honneur est deceu
 Et tout malheur m'est en partage echeu...
 Des biens mondains n'ay vaillant une plaque¹...

Notez que Meschinot, quand il parle ici de « ses maîtres, » comprend uniquement sous cette expression les quatre ducs Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III, tous quatre défunts, et nullement le duc régnant François II. Quand il écrivait ces vers, il n'était donc pas encore entré au service de ce dernier.

Notez aussi que le plus clair de la fortune de Meschinot, jusqu'à ce moment, c'était le poste qu'il occupait dans la maison ducale et d'où il tirait du même coup des gages (nous dirions aujourd'hui des appointements) fort honorables et de la considération, c'est-à-dire tout à la fois honneur et profit. Donc, quand il se plaint que la mort de « ses maîtres, » c'est-à-dire des quatre ducs prédécesseurs de François II, l'a privé de « son honneur, » c'est-à-dire de la considération dont il jouissait, et l'a complètement ruiné, au point de n'avoir plus « une plaque, » c'est-à-dire pas un sou dans sa poche ; — ce dont il se plaint en réalité, c'est de n'avoir pas été, après la mort d'Arthur III, conservé dans la maison ducale par le duc François II.

Cependant, les comptes des trésoriers de Bretagne nous montrent notre poète dans la garde ducale, c'est-à-dire dans la maison militaire du duc François II en 1461. Il n'a donc pu se plaindre d'en avoir été écarté que dans l'intervalle compris entre cette dernière année et la mort d'Arthur III, c'est-à-dire en 1459 ou 1460.

Voilà donc la date certaine de la composition, sinon des *Lunettes des princes* en leur entier, du moins de la première partie, comprenant, comme nous le verrons, les 43 premiers douzains. Car, dans mon opinion, le poème a dû être composé, non d'un seul jet, mais à deux époques tout au moins et à deux reprises, sinon trois. On en dira plus loin la raison.

1. 27°, 37°, 41° douzains.

Cherchons d'abord pourquoi Meschinot s'était vu momentanément écarté de la maison ducale par le duc François II.

La cause est facile à découvrir, Meschinot l'exprime clairement dans son poème. C'était un mal dont il ne dit pas le nom (il ne le savait peut-être pas lui-même) qui avait frappé son corps de douleurs aiguës, violentes, mêlées d'hébétude, et rempli son esprit d'une humeur noire, s'exaspérant sans cesse, véritable hypocondrie qui finit par tourner au désespoir. Voici quelques-uns des traits dont il peint cet état mental et physique, où revient toujours comme une plaie cuisante l'obsession de la mort prochaine :

Ha ! Mort, par toy si très grant douleur mene
Que je ne sçay quelle part me doy rendre...
Penser me tient, foiblesse me pourmene...

Je m'esmerveille comme sur pieds me porte
Et que la mort à tout coup ne m'emporte,
Qui, longtemps a, m'a prins en sa choisie...
Je veille en pleurs, je dors en frenesie,
Il n'est chose qui ma douleur supporte,
Pire est mon mal que n'est paralysie ;
Ma jeunesse est de tout bien dessaisie !...

J'eus beau regard, qui est devenu louche ;
Foible me sens, qui fus aultres foyes ferme,
Je fus joyeux, or ai-je à l'œil la lerne ;
Plus n'ay santé, je suis du tout inferme,
Dont plus ne quiers, sinon que mort me touche...
Estonné suis tant que, qui hault ne huche,
Je n'oy plus rien, mais sourd comme une buche
Suis devenu...

Tremblant je sue, et si ars en froidure,
En dueil passé ay mal qui sans fin dure
Et ma santé d'infection tachée ;
J'ay corps entier dont la chair est hachée
Et ma beauté toute paincte en laidure ¹.

Voilà pour le physique ; l'état morbide, d'après ces indications, n'est pas douteux. Le moral, c'est pis encore ; non seulement le

1. 28°, 29°, 33°, 38°, 40° douzains.

poète est secoué, bouleversé par la souffrance physique, il a de plus à soutenir ce revers de fortune qui, en le privant de son poste dans la maison ducale, le réduit presque à l'indigence. L'âme de Meschinot se débat péniblement dans ces angoisses, s'enfonce peu à peu dans le gouffre.

La première douleur qui se fait sentir, c'est le souvenir des joies, des prospérités d'antan, tourné aujourd'hui en amertume. Là vient la célèbre strophe souvent citée :

J'ay eu robes de martres et de bievre,
Oiseaulx et chiens à perdriz et à lievre;
Mais de mon cas c'est piteuse besongne.
S'en celuy temps je fus jeune et enrievre,
Servant dames à Tours, à Meun sur Yevre,
Tout ce qu'en ai rapporté, c'est vergongne,
Vieillesse aussi, rides, toux, boutz¹ et rongne,
Et memoire qu'il faut que Mort me pongne,
Dont j'ay accès trop plus mauvais que fievre,
Car je congnois que tout plaisir m'eslongne²
Et à la fin, que verité tesmongne,
Je me voy nud de sens comme une chievre³.

Les souvenirs de Tours et de Meun sur Ièvre sont ceux de la plus brillante époque de la vie et de la jeunesse de Meschinot, quand, avec les ducs Pierre II et Arthur III, il prenait part, en 1452 et 1457, aux fêtes de la cour de France à Tours, et encore en 1455, avec le premier de ces princes, à Bourges et à Meun sur Ièvre; car Meun (aujourd'hui Mehun) sur Ièvre n'est point là, comme on serait tenté de le croire, seulement pour la rime. Quand le duc Pierre II de Bretagne alla, de juillet à septembre 1455, rendre visite au roi de France à Bourges, il fut reçu non seulement dans cette ville, mais aussi à Meun sur Ièvre, qui en est très voisin, château de plaisance de Charles VII; les comptes du trésorier de Bretagne le constatent⁴. Les fêtes qui eurent lieu en cette occasion à Meun et à Bourges furent très brillantes; le duc s'était fait accompagner des plus grands seigneurs de Bretagne, le comte de Laval, les sires de Gavre, de Derval, de la Roche-Ber-

1. *Bout*, point de côté, pleurésie; voir Du Cange au mot *Punctura*.

2. Que tout plaisir me fuit.

3. 36° douzain.

4. D. Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne*, II, 1686.

nard, le maréchal de Malestroit, l'amiral de Bretagne, une foule d'autres. Pour donner aux Français le spectacle des luttes bretonnes, il avait amené les six meilleurs lutteurs du duché, tous six gentilshommes, ayant à leur tête un Rostrenen¹. De son côté, Charles VII se piqua de magnificence : « Si fut le duc Pierre (dit un contemporain) grandement et honorablement recueilli du roi son oncle, qui le cherit et entretint audit lieu de Bourges en grandes festes et esbatemens tant qu'il y fut, et y eult plusieurs joustes et tournois pendant celui temps². »

Ainsi, les vers de Meschinot ne sont point le produit de son imagination, ils reflètent les faits, les circonstances, les sentiments qui ont agité sa vie. On peut se demander toutefois s'il n'a pas ici quelque peu forcé la note et si, tout en prenant joyeusement sa part de ces belles fêtes, il fut en réalité aussi fastueux, aussi affolé de plaisir qu'il semble le dire, car *enrière*, d'après son étymologie (*inrabiatus*), signifie littéralement enragé. Son aisance, honorable mais modeste, ne lui permettait pas de grands excès. Il y a donc ici surtout la radieuse vision, l'amer regret de la jeunesse envolée avec ses joies, ses audaces qui ne reviendront plus, et la crainte de la vieillesse qui s'approche avec son triste cortège. Mais pourquoi, cependant, le poète dit-il que « tout plaisir l'eslongne, » quand, pour l'âge mûr dans lequel il entrait à peine, il existe encore assurément des satisfactions et des jouissances ? C'est qu'hélas ! en raison des circonstances expliquées ci-dessus, le pauvre homme se sentait pris à la gorge par la double griffe de la maladie et de la pauvreté : « Les jeux passés, » dit-il,

Les jeux passez me sont bien cher vendus :
J'avois apprins coucher en litz tendus,
Jouer aux delz, aux cartes, à la paume;
Que me vaut ce, mes cas bien entendus ?
Tous mes esbatz sont pieça despendus,
Et me convient reposer sur la chaulme³.

Le cou pris dans les deux branches de cette affreuse tenaille,

1. D. Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne*, II, 1689.

2. Le Band, *Hist. de Bretagne*, p. 530. — Ce voyage de Pierre II à Bourges, aller, séjour et retour, dura environ deux mois, du 17 juillet au 20 septembre 1455. Voir dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, I, p. 657-658), qui donne à ce sujet des détails intéressants, que le sec dom Morice s'est empressé de supprimer.

3. Sur la paille. 35° douzain.

— maladie et misère, — notre poète, ce n'est point étonnant, se voit tenté de désespoir ; mais il résiste :

Si dis adonc : Desespoir, mauvais hoste,
Esloigne-toy et aussi tes gens oste,
Qui desjà m'ont si grandement pillé¹.

Vains efforts, l'angoisse envahit de plus en plus le cœur du poète ; il voudrait être « hermite en un hault roc, » ou frère « mendiant de quelque ordre ò un froc², » moins encore,

Ung laboureur qui a charrue et soc,
Fourche, rasteau, serpe, faucille et broc,
En son œuvre prend consolation ;
Mais moy, tout plein de desolation,
Rempli d'orgueil et cavillation,
Suis mieux pugnî que ceulx qu'on met au croc.

.
De raison n'ay pas tant comme une mouche ;
Ma vertu est semblant la vieille souche
Qui a fini de son temps tout le terme...

L'arbre sec suis portant d'ennui verdure,
Vivant en mort, trouvant plaisance dure,
Noyant de soif dans la mer assechée...

Je suis garny de santé langoureuse,
J'ay liesse penible et doloieuse
Et doux repos plein de melencolie ;
Je ne vis plus, fors en surté paoureuse,
La clarté m'est obscure et tenebreuse,
Mon sentiment³ est devenu folie⁴.

Avec la folie, le désespoir revient ; cette fois, il aura raison du pauvre poète. Il commence par invoquer la mort :

Est-il meschief que mon cueur ne recueille ?
Certes nenny. Tremblant comme la fueille
Serai tousjours tant que mort m'ait receu.

1. 32^e douzain.

2. 34^e douzain.

3. Mon bon sens, ma raison.

4. 31^e, 39^e, 40^e douzains.

Si luy supply qu'en sa maison m'accueille,
Car vivre plus au monde ne m'est deu¹ !

Mais la camarde est essentiellement bizarre et contrariante. Vous ne voulez pas d'elle? elle vient. Vous l'appellez? elle se dérobe. Meschinot a beau invoquer son aide, elle le laisse crier et se moque de lui. Cependant, la crise devient plus intense, le nœud coulant de la maladie et de la misère se resserre au cou du patient, l'étrangle à lui faire tirer la langue. A peine peut-il crier douloureusement :

De biens mondains n'ay vaillant une plaque,
Mais des douleurs plus que plein une caque
Sens en mon cuer²!...

C'est ici le dernier coup; nous touchons à la catastrophe. Abîmé de tristesses amères, d'angoisse physique et morale, plongé dans un irrémédiable désespoir, — et enfin n'ayant plus le sou, — quel refuge pour notre auteur? La mort. Abîme ou refuge, n'est-elle pas l'inévitable? Quand tout vous manque, vous trahit et vous torture, autant y courir de suite et en finir. C'est en effet ce que fit Meschinot, ou du moins ce qu'il voulut faire :

Je vais aux champs sur ma petite hacque³;
Là conviendra que ma dague je sacque⁴,
A celle fin que ma vie je desroque⁵,
Car la cause qui à ce me provoque
Trop cruelle est⁶!...

Voilà donc le pauvre homme d'armes accablé de l'amertume de sa destinée, chevauchant tristement son bidet à travers la campagne, seul dans ce désert, le poignard à la main, prêt à se percer le cœur... Il hésite, il s'arrête. Ce n'est pas la crainte, il en a bien vu d'autres; n'a-t-il pas

Son corps entier dont la chair est hachée?

Non; mais le suicide est tellement antipathique, tellement

1. 37° douzain.

2. 41° douzain.

3. Haquenée.

4. Je tire, je dégaine.

5. *Desroquer, desrocher*, détruire.

6. 41° douzain.

odieux à l'esprit du christianisme qu'au moyen âge, sauf les fous, il n'y avait pas de suicides. C'est donc ici le sentiment chrétien qui proteste, qui s'insurge, qui arrête la dague du désespéré et le précipite du même coup dans le repentir du crime qu'il allait commettre. Hélas ! s'écrie-t-il épouvanté :

... Hélas ! je me revocque
D'avoir ce dit ! Par monseigneur saint Jacque,
Je m'en repens ! La grace Dieu j'invocque
A deux genoulz, ostant bonnet et tocque,
Luy suppliant qu'à mon adresse vacque ¹.

Pour conjurer le mauvais sort, il adresse à Dieu cette oraison touchante :

Ha Dieu ! par qui je vueil mourir et vivre,
Je te supply me faire brief delivre...

Tu es le Maistre et je suis ta pouvre œuvre ;
Regarde-moy, tes yeux de pitié euvre,
Puisque faire me daignerent tes mains.
Car, si par toy santé je ne recueuvre,
Maudit me voy entre tous les humains,
Et va mon fait toujours de plus au moins
Se ta grace prochainement n'y œuvre ² !

Avec cette oraison, la résignation, la paix rentrent dans l'âme du désespéré ; avec la paix la santé lui revient, avec la santé il recouvre bientôt sa place dans le monde.

La première partie du poème se termine avec cette oraison ou plutôt un peu avant, à la fin du 43^e douzain, car le 44^e, qui donne la fin de l'oraison, semble une lourde surcharge ajoutée par l'auteur quand il reprit son poème pour le continuer, l'achever, le mettre dans la forme où il est aujourd'hui. Cette seconde partie, je l'ai déjà dit, est purement artificielle et allégorique. La première, que nous venons de résumer, est au contraire très naturelle, très réelle et très vivante ; c'est, sous forme poétique, l'autobiographie de l'auteur dans la crise la plus aiguë de son existence. Toute palpitante des douleurs, des angoisses, des révoltes du poète pendant

1. Qu'il vienne à mon secours.

2. 42^e, 43^e douzains.

cette période, elle dut être composée immédiatement à l'issue de la crise qu'elle raconte. Longtemps, le poème en resta là, se terminant toutefois par une strophe qui donne, sous une pittoresque métaphore, la date de sa composition : strophe que l'auteur déplaça plus tard et mit (à tort) tout à la fin des douzains. En voici le texte :

Cecy m'advint entre esté et automne¹,
 Ung peu avant que les vins on entonne,
 Lorsque tout fruit maturation prent.
 L'un jour, faict chault ; l'autre, pleut, vente et tonne ;
 L'air faict tel bruyt que la teste en estonne.
 A nous meurir celluy temps nous aprent ;
 Car, qui des biens lors n'asserre², il mesprent³,
 Pour ce qu'après l'yver froit nous sourprent ;
 Qui n'a du vin ou du blé en sa tonne,
 Au long aller son default le reprent⁴.

Entre *esté* et *automne*, c'est-à-dire entre la jeunesse et l'âge mûr : impossible de marquer avec plus de justesse et de précision l'époque où Meschinot avait pâti les tourments dont il a fait son poème. C'était, avons-nous dit, entre la mort du duc Arthur III (26 décembre 1458) et l'année 1461, c'est-à-dire en 1459-1460. L'auteur, né vers 1420, avait alors trente-neuf ou quarante ans, ce qui est fort exactement l'entrée de l'âge mûr.

Ce qui me semble certain, c'est que dans le principe, et probablement assez longtemps, le poème consista uniquement dans la longue élégie des infortunes de l'auteur, comme nous venons de la résumer, comprenant les 43 ou 44 premiers douzains actuels, plus le 85^e pour marquer l'époque de ces angoisses, sans que d'ailleurs il y fût alors en aucune façon question de *lunettes*. Mais, quand notre poète voulut publier cette œuvre, il se soucia peu de répandre ouvertement dans la foule, à titre de réalité, le récit de ses malheurs et de sa tentative de suicide ; alors, il imagina d'en

1. 85^e douzain.

2. N'amasse.

3. Il a tort, il se fourvoie.

4. Ces quatre derniers vers signifient que celui qui ne fait pas à l'entrée de l'automne sa provision de vivres pour l'hiver commet une grande imprudence, car, s'il n'a ses tonnes bien garnies de vin et de blé, ses provisions, à la longue (*au long aller*), lui manqueront avant la fin du froid hiver.

faire le point de départ d'une longue allégorie, dont l'évidente fiction devait dissimuler au lecteur la réalité intime et poignante du récit primitif. C'est à ce moment que les *lunettes* parurent ; couvrant tout le reste, elles devinrent le principal objet du poème et lui imposèrent son titre. Nous examinerons plus loin cette seconde partie, tout à fait distincte de la première.

II.

*Poésies politiques de Meschinot.**Satires contre Louis XI.*

Dans toutes les éditions de Meschinot, les *Lunettes des princes* sont suivies immédiatement d'un groupe de ballades ainsi annoncé :

« *S'ensuivent XXV balades, composées par ledit Jehan Meschinot sur XXV princes de balades, à lui envoyez et composez par messire Georges l'Adventurier, serviteur du duc de Bourgogne.* »

Chacune de ces ballades se compose de trois strophes de douze vers décasyllabes sur cinq rimes, strophes qui sont de Meschinot ; plus, à la fin de chaque ballade, « l'envoi » de la ballade, en six vers, par Georges l'Aventurier. C'est cet envoi qu'on appelle ici *prince de balade*, parce que d'habitude l'envoi commençait par le mot *Prince* et était adressé « au roy des poètes, qui étoit celui qui avoit gagné le prix de la ballade l'année précédente¹. » L'envoi de chacune des vingt-cinq ballades commence bien aussi par le mot *Prince*, mais il ne s'agit nullement du roi des poètes.

L'*Adventurier* ou l'*Adventureux* était, on le sait, le surnom poétique de Georges Chastelain², comme le *Banni de liesse* celui de Meschinot. Mais Chastelain jouait à la cour de Bourgogne un rôle plus considérable que Meschinot à celle de Bretagne. Poète officiel, favori du duc Philippe le Bon, conseiller très écouté, employé dans des négociations délicates, c'était un homme politique important, et il y a lieu ici d'en tenir compte, car l'œuvre composée de compte à demi par les deux poètes est une œuvre politique au premier chef.

C'est un pamphlet des plus violents, des plus implacables, contre

1. Dictionnaire de Furetière, au mot *Prince*.

2. Poète et chroniqueur, né en 1403, mort en 1475.

le roi Louis XI, qui, sans être nommé, y est peint, flagellé, désigné d'une telle sorte qu'impossible était, et surtout à ses contemporains, de le méconnaître. C'est Chastelain qui a fourni le canevas de l'ouvrage et les motifs principaux dans ses vingt-cinq *princes de balade*; Meschinot lui a très largement donné la réplique, développant le thème avec abondance et souvent avec une virulence singulière.

Cette interprétation des vingt-cinq ballades de Chastelain-Meschinot n'a, je crois, jamais encore été produite¹. Au point de vue historique, elle a son importance, puisqu'elle fait de cette œuvre un épisode de la grande lutte féodale engagée contre Louis XI, un réquisitoire lancé sur les ailes de la rime pour appeler tous les Français à la rescousse contre l'ennemi commun et leur donner rendez-vous dans la ligue du Bien public (1464-1465). Tout le monde ne pouvant avoir sous les yeux le texte de Meschinot, je serai forcé, pour prouver ma thèse, de multiplier les citations, j'en demande pardon d'avance; d'ailleurs, on le verra, elles sont curieuses.

Voyons d'abord les *princes de balade* de Chastelain, versets d'une longue et injurieuse litanie, où les vices et cruautés de Louis XI ne sont point épargnés. Voici le premier de ces versets :

Prince flateur, menteur en ses paroles,
Qui blandit gens et endort en frivoles,

1. On me permettra ici une explication. J'avais toujours regardé les relations de Meschinot et de Chastelain, notamment leur collaboration à ces vingt-cinq ballades, comme un effet assez naturel de l'amitié établie entre les cours de Bretagne et de Bourgogne, principalement fondée sur leur haine commune contre Louis XI. Je m'en tins là pendant longtemps, c'est-à-dire tant que je me bornai à parcourir légèrement les œuvres de Meschinot, comme le font les rares curieux qui se risquent à y mettre le nez. Mais, tout récemment, m'étant mis à les étudier à fond, il me fut impossible de ne pas reconnaître, dans le dialogue de *la destruite France*, dont je parlerai plus loin, une attaque des plus violentes contre un roi qui ne pouvait être que Louis XI. Je revins alors aux vingt-cinq ballades de Chastelain et de Meschinot, et ce fut pour moi l'évidence que le prince contre lequel s'escrimait à l'envi les deux poètes est certainement le même roi. — Un peu étonné de n'avoir jamais vu indiquée nulle part une idée qui me semblait si naturelle, j'hésitais un peu, non à y croire, mais à la publier. A ce moment, l'un de mes amis, M. Trévédy, voulut bien me communiquer un travail manuscrit fort intéressant sur Meschinot. J'y trouvai avec le plus grand plaisir la même opinion. Dès lors, je n'hésitai plus. Mais il doit être entendu que la découverte, si découverte il y a, est autant de M. Trévédy que de moi, puisque nous l'avons faite en même temps, chacun de notre côté.

Et rien qu'en dol et fraude n'estudie,
 Ses jours seront de petite durée,
 Son regne obscur, sa mort tost désirée,
 Et fera fin confuse et enlaidie. (Ballade I.)

La prédiction des trois derniers vers manqua ; mais le profil donné dans les trois premiers ne peut convenir qu'à Louis XI. Il est complété d'ailleurs par les traits qui suivent, qui sont tous de Chastelain :

Prince inconstant, souillé de divers vice,
 Mescognoissant loyal passé service,
 Noté d'oubli, reprins d'ingratitude... (Ball. II.)

Prince attaqué du couvert feu d'envye
 Sur aultruy gloire... (Ball. III.)

Prince lettré, entendant l'escripture,
 Qui fait contraire à honneur et droicture,
 Dont il doit estre exemplaire et lumiere... (Ball. IV.)

Prince assorti de perverse maignie ¹... (Ball. V.)

Prince aimant mieux argent et grosses sommes
 Que le franc cueur ne l'amour de ses hommes... (Ball. VI.)

Prince ennuyé de paix et de union... (Ball. VII.)

Prince adonné à songier en malice... (Ball. VIII.)

Prince tendant à fosse et à couverte,
 Pour prendre autrui et le mener à perte
 Soubz faulx engin, comme une beste mue... (Ball. IX.)

Prince ennemy d'aultruy felicité,
 De propre sang, de propre affinité... (Ball. X.)

Prince qui n'a amour envers nully,
 Et qui n'aconte ² à amitié d'aultruy... (Ball. XI.)

Prince qui promet moult...
 Mais rien n'en tient, tout n'est que vent et glace. (Ball. XIII.)

1. La *maignie*, c'est, à proprement parler, toute la *maisonnée*, spécialement l'ensemble des serviteurs.

2. Et qui ne peut compter sur l'amitié de personne.

Prince qui faict soy craindre de chascun,
 Force est qu'il craigne un chascun en commun
 Et qu'en nully n'ayt foy où il s'asseure.
 Car, comme il fait le pourquoy à tout homme,
 Que chascun fel et felon le renomme,
 Chascun aussi luy garde telle meure. (Ball. xiv.)

Rien ne peint mieux la situation de Louis XI, surtout à la veille de la guerre du Bien public, où il avait trouvé moyen d'ameuter contre lui tous les princes et tous les seigneurs de France.

Prince qui hayt avoir puissant voisin
 Et envis¹ voit que parent ou cousin
 Regne emprès lui en honneur et en gloire...
 Et hayt tous ceulx dont digne est la memoire. (Ball. xix.)

Prince qui porte et soustient les mauvais
 Contre les bons, l'honneur de son palais... (Ball. xxii.)

Prince adonné à meschances soutives,
 A subtilier subtilitez chetives... (Ball. xxiv.)

Prince qui mal ne redoute ne poyse,
 Mais mesme quiert sedition et noyse,
 Et en ce faire il se baigne et delicte,
 Cil montre au doit que longue paix lui greve,
 Que d'aultruy bien il se tourmente et creve. (Ball. xx.)

Le portrait de Louis XI est complet, tellement fidèle en ce qui touche les défauts, les vices, les méfaits du personnage, qu'un enfant de ce temps l'aurait nommé.

Dans les ballades elles-mêmes, c'est bien pis. Il n'y en a pas une où Meschinot n'attaque violemment un prince contre lequel il s'évertue — parfois avec éloquence — à exciter la colère et l'indignation des honnêtes gens : prince dont les traits, dessinés par ces virulentes satires, sont exactement tous ceux dont les contemporains de Louis XI — et surtout ses ennemis — peignaient ce roi.

La politique de cet artiste en perfidies y est parfaitement décrite : envieuse, jusqu'à la rage, du bien et de la prospérité d'au-

1. A contre-cœur, du latin *invitus*.

trui, surtout de ses voisins; n'aimant personne, ni amis ni parents, et voulant mal à tout le monde; cherchant à exciter partout, entre tous les princes et seigneurs de France, des querelles et des guerres, afin de pêcher en eau trouble¹.

Quant aux moyens favoris de cette politique, c'est la fraude, la ruse, les paroles mielleuses, trompeuses, les pièges couverts, les manœuvres ténébreuses, la trahison². Sa ressource suprême, son *ultima ratio*, c'est le parjure, la violation de la foi et de la parole donnée, le mensonge déloyal³.

Le résultat final d'un tel système, c'est que celui qui le pratique, attaquant tout le monde, finit par être considéré comme l'ennemi public, par réunir tout le monde contre lui et rester seul contre tous⁴: ce qui était justement la situation de Louis XI en 1464-1465, situation d'où sortit la ligue et la guerre du Bien public.

Ce qui précède concerne surtout les relations du prince flagellé par notre poète avec le dehors, c'est-à-dire avec les grands vassaux et les princes étrangers. Quant à sa politique intérieure, Meschinot et Chastelain la caractérisent (comme l'histoire elle-même) par une avarice sordide, se traduisant en rapines et extorsions qui réduisent ses malheureux sujets à une misère vivement peinte dans nos ballades⁵. C'est aussi ce que l'histoire dit de Louis XI.

Un autre trait de caractère, c'est l'exclusion donnée, dans les faveurs et dans les conseils du roi, aux hommes de vieille race et de vertu sévère, remplacés par des gens de bas étage, valets habiles à tout faire, au demeurant vrais gibiers de potence⁶. C'est aussi l'ingratitude pour les services rendus⁷, etc., etc.

Donc, on le voit, le prince décrit et honni dans nos ballades, c'est bien Louis XI tout entier, pris par ses mauvais côtés, par ceux que ses ennemis devaient, tout naturellement, s'efforcer de mettre en relief.

1. Voir ballades v, vi, viii, xi, xiii, et *Princes de ballades* iii, vii, x, xix, xx.

2. Voir ballades i, ii, iii, iv, ix, x, xiii, xxiii; *Princes de ballades* i, viii, ix, xiii, xxiv.

3. Ballades ii, iii, x, xxiii; *Prince* iv.

4. Ballades x, xiv; *Princes* x, xi, xiv.

5. Ballades iv, x, xv, xvi, xviii, xix, xx, xxiv, xxv; *Princes* vi, xv.

6. Ballades x, xxii, xxiv; *Princes* v, xxii.

7. *Prince* ii.

Voyons maintenant, par quelques citations, le ton et le style de ces satires et d'abord cette apostrophe :

Penses-tu Dieu avoir doux ne propice,
 Homme sans foy, sans loy et sans police,
 Innocent feint tout fourré de malice,
 Farci d'orgueil, rempli de gloire vaine? (Ball. II.)

Innocent feint tout fourré de malice, c'est Louis XI pris sur le vif. Voici, dans la ballade x, un portrait plus développé et assez complet de ce prince :

On ne peut mieulx perdre le nom d'honneur
 Que soy montrer desloyal et menteur,
 Lasche en armes, cruel à ses amys,
 A gens meschans estre large donneur.
 Sans congnoistre ceulx en qui est valeur,
 Mais acquerir en tout temps ennemys,
 Sans faire riens qu'à Dieu n'aux hommes plaise.
 Tel homme, plein d'opprobre et de diffame,
 C'est cil que tous les vertueux sans blasma
 Vont maudisant pour sa vie maulvaise.

Le peu sçavant abondant sermoneur,
 Du nom de Dieu horrible blasphèmeur¹
 Sans riens tenir de ce qu'il a promis,
 Qui n'escoute des pauvres la clameur,
 Mais les contraint par moleste et rigueur,
 Combien qu'il soit pour leur pasteur commis,
 Nommé sera du nombre des infames,
 Le malheureux, que tous seigneurs et dames
 Vont maudisant pour sa vie maulvaise.

Il n'affiert pas à *un prince et seigneur*,
 Qui de vertus doit paroistre enseigneur,
 Estre inconstant ne aux vices soumis...
 Je diray vrai, ou il faut que me taise :
 Il n'est mestier que sage tu te clames !
 Si, celui es que raisonnables ames
 Vont maudisant pour sa vie maulvaise.

1. A cause de ses parjures.

Ainsi Meschinot interpelle directement cet odieux prince, et Georges l'Aventurier l'achève avec ce sixain :

Prince ennemy d'aultruy felicité,
De propre sang, de propre affinité,
De propre paix qui le tient à son aise,
Qu'est-il, celui fors haineux à soy-mesmes
Et que la voix de tous, hommes et femmes,
Va maudisant pour sa vie maulvaise ?

La réponse à cette question de Chastelain ne saurait être douteuse.

La forme de ces satires, notamment les apostrophes répétées lancées directement à celui qui en est l'objet¹, montrent clairement que ces attaques, ces imprécations sont dirigées contre un personnage réel, vivant, contre « un prince et seigneur » contemporain, qui, pour être attaqué de la sorte, d'accord commun, par Chastelain et Meschinot, devait être nécessairement l'ennemi commun des maîtres servis par ces deux poètes, c'est-à-dire de la Bourgogne et de la Bretagne : ce qui ne peut s'appliquer qu'à Louis XI.

Dans la ballade suivante (ballade XI), Meschinot, continuant d'interpeller ce prince, le poursuit jusqu'en enfer :

Tu n'es tant bel, tant cointe, tant joli,
Ne de joyaux tellement embelli²,
Que dedens bref ne gises soubz la lame :
Les vers sont là pour ta pel entamer !...

Tu descendras avecques l'ennemi,
Prince maulvais, sans chanter *la* ne *mi*.
Ullerie³ sera ta haute game :
Celuy seras nommé, en terre et mer,
Qui de nully n'a grace fors que blasme.

Le sixain de Chastelain est encore bon à citer ici pour compléter la signification de la ballade :

1. Comme tout à l'heure :

« Il n'est mestier que sage *tu te clames* !
Si, *celuy es* que raisonnables ames
Vont maudisant pour sa vie maulvaise... »

2. On sait que Louis XI était toujours très mal vêtu.
3. Hurlerie, hurlement.

Prince qui n'a amour envers nully,
 Et qui n'aconte à amitié d'aultruy,
 Ne doit penser fors, comme rien il n'ame,
 Que nul aussi ne s'avance à l'aimer;
 Mais seul par soy, tout seul, se doit nommer,
 Qui de nully n'a grace fors que blasme.

Complètement isolé en face de tous les princes et grands vassaux de France, que ses tracasseries perpétuelles avaient réunis contre lui, *seul par soi, tout seul*, telle était bien la situation de Louis XI, en 1464-1465, en face de la ligue du Bien public, qui tendait son redoutable et immense réseau devant lui. Meschinot ne se gêne pas pour appeler tout haut la mort sur la tête de l'ennemi commun, obstiné perturbateur de la paix publique :

Tous ceulx qui font les guerres et debatz
 Par malice, tromperie et cabas,
 Voguent sur mer en meschantes nacelles.
 Car peu de vent mettra leurs voiles bas,
 Et leur faudra de leurs vilains esbatz
 Rendre compte par menues parcelles...
 Qui de traison use, Dieu le deffasse!...
 Les rivières de Loire, ne de Seine,
 Ne le Tybre de la cité romaine,
 Ne laveront une telle fallace...
 Reputé est en tous lieux importun,
 Et pour ce point on desire qu'il meure!...

[(Ball. xiii et xiv.)]

Voici maintenant, en traits vifs et énergiques, la peinture de la détresse de la France pressurée par les extorsions de Louis XI :

O vous qui yeux avez sains et oreilles,
 Voyez, oyez, entendez les merveilles;
 Considérez le temps qui present court.
 Les loups sont mis gouverneurs des ouailles;
 Fut-il jamais (nenny!) choses pareilles?
 Plus on ne voit que traisons à la court.
 Je croy que Dieu paiera en bref ses dettes,
 Et que l'aise qu'avons sur molles couëttes
 Se tournera en pouvreté contraintes,
 Puisque *le chef* qui deust garder droicture

Fait aux pouvres souffrir angoisse dure
Et contre luy monter larmes et plaintes.

Les bestes sont, les corbins et corneilles,
Mortes de faim, dont peines non pareilles
Ont pouvres gens : qui ne l'entend est sourd !
Las ! ilz n'ont plus ne pipes ne bouteilles,
Cidre ne vin pour boire soubz leurs treilles,
Et, bref, je vois que tout meschief leur sourt...

Seigneur puissant, saison n'est que sommeilles,
Car tes subjectz prient que tu t'esveilles,
Ou aultrement leur temps de vivre est court.
Que feront-ils si tu ne les conseilles ?
Or, n'ont-ilz plus bledz, avoines ne seigles,
De toutes parts misère leur accourt.

A grant peine demeurent les houettes,
L'habillement des charrues et brouettes,
Qu'ilz ne perdent et aultres choses maintes,
Par *le pillart* qui telz maux leur procure,
Aquel il faut de tout faire ouverture,
Et contre luy montent larmes et plaintes. (Ball. xviii.)

Ce *pillard*, « qui tels maux procure, » n'étant autre que « *le chef* qui dût garder droiture » et « qui fait aux pauvres souffrir angoisse dure, » ce pillard est justement Louis XI. Le poète, d'ailleurs, ne le lâche pas et, dans la ballade suivante, le jette impitoyablement en enfer, en expiation de ses rapines :

Pren qu'ung seigneur pire que Sarrazin
Te greve fort, peuple, soir et matin.
Endure-le, car c'est chose notoire,
Que desraison le conduit et maistrie
Par folles gens qu'il croit en sa folie...
Dont il aura enfer pour son butin,
Que lui vaudra enfin sa tromperie.

O Dieu, veyez du commun l'indigence,
Pourvoyez-y à toute diligence :
Las ! par faim, froid, paour et misere tremble.
S'il a peché ou commis negligence
Encontre vous, il demande indulgence.

N'est-ce pitié des biens que l'on lui emble ?
 Il n'a plus bled pour porter au molin,
 On lui oste draps de laine et de lin,
 L'eaue, sans plus, lui demeure pour boire.
 Qui telz maulx fait punissez, je vous prie,
 Car il n'aime fors guerre et roberie
 Et hayt tous ceulx dont digne est la memoire. (Ball. XIX.)

Meschinot semble redoubler de verve et de véhémence éloquence pour peindre la détresse du pauvre peuple ou, comme il dit, « l'indigence du commun ; » et l'auteur de cette détresse est bien désigné ici quand on le montre conduit « par folles gens, » c'est-à-dire par tous ces conseillers détestables, insatiables rapineurs, dont on reprochait à Louis XI de s'entourer. Meschinot, un peu plus loin, revient sur ce trait, de façon à rendre tout doute impossible :

L'un des grans cas qui l'ire Dieu provoque,
 C'est du seigneur qui des pouvres se moque
 Et à nul bien ne s'employe ne vaque,
 Mais sans cesser les biens du peuple croque
 Et gens meschans en dignité colloque
 Qui fussent mieulx en gallée ou carraque,
 Selon raison. Et pour ce, tant que vives,
 Ne verras-tu, en quelque lieu qu'arrives,
 Telz gens regner et estre mis en feste,
 Que le seigneur ses hommes ne travaille
 Pour leur donner follement : c'est merveille !
 Et dont lui-mesme il maudira sa teste.
 Car il convient que Mort bref le desroque
 Et de son dard cruellement l'estoque.

Voilà encore Meschinot qui appelle et prédit à bref délai la mort du tyran ; mais cette fois il ne l'envoie pas seul dans l'autre monde, il lui fait un digne cortège de tous les bas et sales conseillers qui l'ont poussé, applaudi et servi dans sa tortueuse et criminelle politique :

Las ! que pèsent les personnes furtives
 Qui telz maulx font ? Je veux que tu escrives
 Qu'ils attendent une horrible tempeste,
 Telle qu'onques ne virent la pareille...

Pensez-vous point que Lucifer evoque
 Par devant luy leur cause et les convoque
 Pour leur donner souffre et feu pleine caque,
 Et qu'en enfer enfin ne les abroque
 Sans leur laisser robe, bonnet ne toque?...
 Et si fera, par monseigneur saint Jacque! (Ball. xxiv.)

Voulez-vous une autre marque, tout aussi évidente, dénonçant nettement, dans le prince poursuivi, flagellé par Meschinot, le roi Louis XI? Lisez les vers suivants, où il célèbre une autre, non moins fameuse, de ses perfections :

O quel pitié! ô combien grant douleur!
 O quelle plainte et hautaine foleur¹,
 D'un grant seigneur qui mensonges infere!
 Trop mieux seroit ouir un basteleur,
 Aucun bon fol ou joyeux frivoleur,
 Pource que tout ce qu'un prince refere
 Doibt estre vrai sans feinte parabole,
 Si que bon bruit et renom partout vole
 De sa valeur. Et, s'il n'a de ce cure,
 C'est dommage de quoy Dieu le fist naistre,
 Puisqu'on cognoist clerement que son estre
 N'est pas bien sain ne de noble nature. (Ball. xxiii.)

Un prince dénoncé comme menteur public, pire qu'un « basteleur, » un « frivoleur, » en un mot comme le roi des menteurs? A qui cela eût-il pu, à ce moment, s'appliquer, sinon à Louis XI? On n'eût même pas songé ou osé le dire d'un autre.

Enfin, dans la xxv^e et dernière ballade, Meschinot désigne ce prince tout aussi clairement que s'il le nommait :

Combien doibt-on un grant prince blasmer,
 Quant il se faict partout cruel nommer
 Et sans vouloir à bonté revenir!
 Qui possède de biens toute une mer,
 Dont le peuple est souvent presque à pasmer
 Par pouvreté, quant le deust maintenir
 En seure paix, sans lui faire blessure!
 C'est grand pitié, par ma foy, je vous jure,

1. Folie.

Qu'ung tel seigneur, soit d'Escoce ou Savoye,
 Ayt autant d'or qu'est grant le Puy de Domme;
 Il ne vault pas qu'on le prise une pomme,
 Ne que le ciel lui preste ombre ne voye. (Ball. xxv.)

« Un grant prince, qui possède de biens toute une mer, » c'est un roi, apparemment. Mais pourquoi le mêler ici à « Escoce ou Savoye? » C'est que Louis XI avait épousé successivement : 1^o Marguerite d'Écosse, morte en 1445, avant qu'il fût roi ; 2^o en 1451, Charlotte de Savoie, mère de Charles VIII, morte seulement le 1^{er} décembre 1483. Louis XI est donc désigné ici par ses deux alliances tout aussi clairement que s'il était nommé en toutes lettres.

Or, le prince mentionné dans cette strophe, ce prince « qui se fait partout cruel nommer, » qui a réduit son peuple à « pasmer par povreté, » qui « ne vaut pas qu'on le prise une pomme, » c'est incontestablement le même prince contre lequel Chastelain et Meschinot, dans leurs vingt-quatre autres ballades et princes de ballades, dirigent le feu roulant de leurs critiques, de leurs griefs, de leurs insultes, de leurs imprécations. Donc Louis XI est l'objectif des vingt-cinq ballades.

Mais, quand même il ne serait pas aussi clairement désigné dans la xxv^e, il n'y aurait encore pas lieu de douter que cette violente artillerie ne soit tout entière braquée contre lui. A coup sûr, en effet, ni Chastelain ni Meschinot n'auraient osé lancer de telles attaques, aussi outrageuses, aussi sanglantes, sans être sûrs l'un et l'autre de l'approbation de leurs maîtres. Il fallait donc, je l'ai déjà dit, que le prince ainsi attaqué fût à la fois, en même temps, l'ennemi commun, patent, déclaré des deux princes que servaient les deux poètes, c'est-à-dire de la Bourgogne et de la Bretagne. Circonstance qui, dans la seconde moitié du xv^e siècle, s'applique à Louis XI et ne s'applique qu'à lui.

Les vingt-cinq ballades et princes de ballades composés en collaboration par Chastelain et Meschinot sont donc en réalité un recueil de satires contre Louis XI. C'est Chastelain qui en eut l'idée, qui en donna le plan et les principaux motifs dans ses *Princes de ballades* ; là-dessus, nul doute. Car, dans une vingt-sixième ballade adressée à Chastelain et servant de lettre d'envoi aux vingt-cinq autres, Meschinot proclame Georges « le maistre des aultres en la rethorique science, » se reconnaît humblement

son disciple, son vassal prêt à lui rendre « honneur et ligence ; » et bien que, dit-il, « je ne sois pas pourvu de sapience, »

Toutesfois, j'ay faict diligence,
Et par vostre commandement,
De montrer cy mon inscience ;
Mais donnez-y amendement.

Meschinot composa donc ces ballades satiriques sur l'ordre, sur le plan arrêté par Chastelain, conseiller intime initié à toute la politique des ducs de Bourgogne. Cela suppose entre la Bourgogne et la Bretagne, non seulement une pleine entente, mais une alliance intime en vue d'une entreprise considérable contre le roi de France. Nulle entreprise ne peut mieux répondre à ces conditions que la ligue du Bien public, dont le duc de Bretagne et le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne Philippe le Bon, avec l'assentiment tacite mais certain de son père, furent les deux initiateurs et les deux principaux chefs. — Cette ligue s'organisa dans les premiers mois de 1465, particulièrement en février. Car, dès le commencement de mars 1465, le duc de Bretagne travaillait à exécuter le plan combiné entre les alliés, dont le premier point consistait à tâcher de procurer à la ligue l'adhésion et la personne de Charles, duc de Berri, frère du roi, héritier présomptif de la couronne. Louis XI étant à Poitiers avec son frère, le duc de Bretagne lui envoya des ambassadeurs, qui s'y trouvaient le 2 mars, et dont la mission eut pour résultat, au bout de quelques jours, de ramener avec eux en Bretagne le duc de Berri, qui adhéra publiquement à la ligue¹.

Cette ligue était donc dès lors nouée, organisée au moins entre les principaux personnages qui y entrèrent, et par conséquent le travail d'organisation avait dû se faire le mois précédent. Or, l'une des ballades de Meschinot et Chastelain (la xvii^e) contient l'annonce d'une grande réunion où sont convoqués tous les chevaliers et seigneurs de France « vaillants à la guerre et desireux de faire chose louable. » Cette réunion est fixée à la Saint-Valentin, 14 février, c'est-à-dire juste au moment où le travail d'organisation de la ligue du Bien public devait être dans toute sa ferveur. Une convocation en vers à un grand conciliabule politique est chose assez curieuse pour mériter les honneurs d'une citation :

1. Voir Dupuy, *Réunion de la Bretagne à la France*, p. 104.

Honneur a fait dresser sa belle table
 Et veult donner un disner très notable :
 Rendez-vous-y, chevaliers sans reprouche,
 Tous escuyers de lignée honorable,
Qui desirez faire chose louable
 Et verité garder en cueur et bouche.
 Venez aussi, l'heure je vous assigne,
 D'huy en huit jours, la feste Valentine.
 Mais nul de vous, tant qu'il doubte mesprendre,
 Ne vienne là pour refection querre,
 S'il n'est loyal et *vaillant à la guerre*,
 Car ce seroit pire que sang espandre.

Soit que ce fût duc, conte ou connestable,
 S'il est trouvé lasche et non veritable,
 Raison ne veult qu'à ce convy approuche ;
 Et qui se sent meschant et detestable
 Devroit trop mieux choisir estre à l'estable
 Que soy trouver ès lieux où honneur couche.
 En celuy cas, un souillard de cuisine,
 Qui loyaument servir se determine,
 Peut mieux venir sa viatique prendre
 Au lieu d'honneur, que le roi d'Angleterre,
 S'il, en son cueur, traison pense ou asserre,
 Car ce seroit pire que sang espandre. (Ball. xvii.)

Il s'agit bien ici d'une conspiration, puisqu'on est prêt à y admettre les plus humbles adhérents, pourvu qu'ils soient dévoués corps et âme, mais c'est une conspiration ou plutôt une confédération haute, vaste et puissante, puisqu'on compte voir arriver à la réunion des ducs, des comtes, le connétable, peut-être même le roi d'Angleterre ou son envoyé. Tout cela, à cette date, c'est manifestement la préparation, l'organisation de la ligue du Bien public.

Donc, si les autres ballades de Chastelain et Meschinot peuvent être considérées comme le manifeste des mécontents, énumérant, retraçant, proclamant avec une verve ardente et passionnée, avec des éclats de haines, leurs griefs contre Louis XI, leur xvii^e ballade est la circulaire poétique convoquant les fauteurs de la ligue à l'assemblée où elle fut définitivement organisée.

Portées, poussées, incrustées dans la mémoire par leurs rimes

ultra-riches et leurs vers sonores, ces ballades volaient à travers la France comme une nuée de *sagettes* barbelées ou de *viretons* d'arbalète au fer empoisonné, enfonçant dans tous les cœurs la haine de l'ennemi public. Avec leurs allusions fréquentes, leur tour raffiné, leur développement littéraire considérable, elles s'adressaient surtout aux esprits cultivés, nombreux sans doute dans la société du xv^e siècle, mais alors, pas plus qu'en aucun autre siècle, ne constituant la majorité. Pour s'adresser à tous, aller partout, être lu de tous, il fallait une sorte de résumé des ballades, plus vif, plus clair, plus court.

Meschinot s'en chargea. C'est encore une ballade, mais une ballade en dialogue. Dialogue qui donne l'idée d'un duel, où les mots se pressent, se croisent comme des épées; dialogue entre la France et Louis XI. Ici, plus le moindre doute, car chacun des dialogues se nomme : Moi, dit l'un, je suis « la destruite France, » la France ruinée; et l'autre répond : « Roy suis de grant puissance; » d'ailleurs, la France l'appelle « Sire. »

Pour éviter toute confusion, en reproduisant cette curieuse pièce nous placerons une L (Louis XI) devant les mots qui sont attribués au roi et une F (France) devant les autres.

Dialogue de la France et de Louis XI.

F. Sire... — L. Que veux¹? — F. Entendez... — L. Quoy? — F. Mon cas.
 L. Or dy. — F. Je suys... — L. Qui? — F. *La destruite France*²!
 L. Par qui? — F. Par vous. — L. Comment? — F. En tous estats.
 L. Tu mens. — F. Non fais. — L. Qui le dit? — F. Ma souffrance.
 L. Que souffres-tu? — F. Meschief. — L. Quel? — F. A oultrance.
 L. Je n'en croy rien. — F. Bien y pert³. — L. N'en dy plus!
 F. Las! si feray. — L. Tu perds temps. — F. Quelz abus!
 L. Qu'ay-je mal fait? — F. Contre paix. — L. Et comment?
 F. Guerroyant... — L. Qui? — F. Voz amys et congus.
 L. Parle plus beau⁴. — F. Je ne puis, bonnement.
 L. Ay-je ce bruit⁵? — F. Ouy⁶. — L. Où? — F. Hault et bas.
 L. De qui? — F. De gens... — L. Quelz? — F. De grant congnoissance⁷.

1. Que veux-tu?

2. La France perdue, ruinée, et Louis XI, au vers suivant, demande : Par qui?

3. Bien y paroît.

4. Parle plus doucement.

5. Ai-je ce renom? — la réputation d'un perturbateur de la paix publique.

6. Ce mot, chez Meschinot, est ordinairement de deux syllabes.

7. De grande expérience, de grande sagesse.

L. Clercs? — F. Voire, et lais. — L. Sert-on de telz esbats¹?
 F. N'en doubtez point. — L. *Roy suis de grant puissance!*...
 F. Bien. — L. Tu me doibs... — F. Que doy-je? — L. Obeissance.
 F. Et vous à moy? — L. Rien. — F. Ce sont beaux argus²!
 L. N'est-il vrai? — F. Non. — L. Quoy donc? — F. Rois sont tenus...
 L. A quel devoir? — F. Nourrir paisiblement...
 L. Qui? — F. Leurs subjectz. — L. S'ainsi n'est?... — F. Voisent jus³!
 L. Parle plus beau. — F. Je ne puis, bonnement.

L. Murmures-tu? — F. Malgré moi. — L. Folle, qu'as⁴?
 F. Rober me vois. — L. De quoy? — F. D'aise et plaisance.
 L. Quel part? — F. Partout. — L. N'as-tu plus nulz soulas?
 F. Nenny. — L. Pourtant... — F. Las! je n'ay que meschance.
 L. Dont vient?... — F. Quoy? — L. Ce? — F. De la vostre ignorance.
 L. M'abuse-on⁵? dy. — F. Sans fin. — L. Quelz gens? — F. Menus.
 L. Que feray-je? — F. Querez paix. — L. Au surplus...
 F. Vivez... — L. Combien? — F. Joyeux et longuement⁶...
 Le cueur me fault!... Vous en serez confus!
 L. Parle plus beau. — F. Je ne puis bonnement⁷.

On ne trouve pas ici les flétrissantes accusations personnelles contre Louis XI dont regorgent les ballades : trahison, parjure, mensonge, avarice, rapine, ingratitude, violation de la foi jurée, etc. Le poète concentre tout son effort sur un seul grief, le plus évident, le plus incontestable, celui aussi qui avait le plus de prise sur les masses, sur tous les Français grands et petits, parce que tous en pâtissaient durement.

Je suis ruinée, perdue, dit la France au prince; je suis *la destruiete France*, et détruite par qui? Par vous, implacable perturbateur de la paix publique, qui poursuivez de querelles et de guerres vos amis, vos voisins, tous vos sujets; par vous, qui êtes tenu comme roi de leur assurer la tranquillité et qui, par les troubles que vous suscitez sans cesse, leur enlevez toute aisance,

1. Répand-on de pareilles rumeurs?

2. Belle prétention! — ironiquement. *Argu*, raison, argument, mais aussi *argutie*, chicane, sophisme.

3. Qu'ils tombent par terre! Nous dirions : qu'ils aillent au diable!

4. Qu'as-tu?

5. M'abuse-t-on? me trompe-t-on?

6. Souhait hautement ironique, comme le prouve le vers suivant, où la France, écoeuvée par la mauvaise foi de Louis XI, lui prédit sa confusion, sa défaite.

7. Édition de 1522, fol. 101.

toute joie, toute sécurité, et les accablez de tous les malheurs.

Chaque mot de ce dialogue singulièrement hardi, mais en harmonie avec l'opinion de la France de 1464-65, ne pouvait manquer de porter coup. Le langage devient plus audacieux encore quand, Louis XI ayant hautainement signifié à la France qu'elle lui doit obéissance, celle-ci riposte :

— Et vous, est-ce que vous ne me devez rien ?

— Non, rien du tout !

— Vous voulez rire. Les rois, sachez-le bien, *sont tenus de nourrir paisiblement leurs sujets*, c'est-à-dire de leur assurer les moyens de vivre en sécurité.

— Et s'ils ne le font pas, dit le roi, qu'en sera-t-il ?

— Alors, répond la France, qu'ils tombent, qu'ils disparaissent (*Voisent jus!*), car ils ne sont bons à rien. — Et elle termine en annonçant à Louis XI sa honte et sa confusion finale.

Un tel langage, à une telle époque, est aussi curieux qu'inattendu. A la façon dont les critiques, les historiens littéraires parlent de Meschinot, qui eût soupçonné en lui de telles audaces ? Elles valaient bien pourtant, ce semble, la peine d'être relevées.

III.

Suite des poésies politiques.

Pièces concernant la Bretagne.

Dans notre première partie (*Vie de Meschinot*, § IV¹), nous avons reproduit les portraits des ducs bretons Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III, esquissés dans les *Lunettes des princes*, où chacun de ces ducs se trouve caractérisé par les traits qui avaient surtout frappé leurs contemporains : Jean V par sa prudence, sa largesse, sa bonté, sa fidélité à sa parole ; François I^{er} par son goût pour la guerre, ses victoires sur les Anglais ; Pierre II par son zèle à assurer les franchises et le bien-être de son peuple, Richemont (Arthur III) par sa vertu *estable* (inflexible) et sa vaillance indomptable.

François II ne figure point dans cette galerie ; l'autobiographie poétique de Meschinot (ci-dessus, § I) nous en a dit la cause.

1. Ci-dessus, p. 108-110.

Mais notre poète a consacré à ce prince une autre pièce, touchante par son objet. En juin 1461, ce duc épris de plaisirs, à peine âgé de vingt-six ans, était allé à Cholet, sous les yeux d'une belle dame qui lui était trop chère¹, prendre part à des joutes. Revenant de là le mois suivant, il tomba gravement malade à Ancenis; pendant une quinzaine, il fut livré à la discrétion de son apothicaire, maître Étienne Boyau, qui le bourra de drogues² et le balança entre la vie et la mort; d'où un glas d'alarme retentit bientôt dans tout le duché. Meschinot venait d'être réintégré dans la garde ducale³: il s'empessa de composer une prière, adressée à Dieu au nom de la nation bretonne, pour la guérison du prince. En voici quelques vers⁴:

O Dieu, qui créas nature
Et humaine créature...
Voy la supplication
De la pouvre nation
De Bretagne, par ta grace,
Qui en desolation
Et grant lamentation
A esté jà longue espace!
Fais-nous joyeux et efface
L'ennuy qui trop nous pourchasse:
Tous les maux du bon duc chasse!
Ta sainte bonté lui fasse
Avoir consolation!

Il s'indigne, avec tous les Bretons, contre la maladie, qui ose attaquer ce prince brillant de « jeunesse et verdure. » Frappe sur nous, lui dit-il, tous les coups que tu lui destines, nous y consentons, mais délivre-le de tes étreintes, car

Son mal à tous est commun,

1. Antoinette de Magnelais, dame de Villequier.

2. Compte du trésorier de Bretagne du 10 juin 1460 au 1^{er} janvier 1462 (v. st.): « Juillet 1461. A Estienne Boyau, apoticaire, pour drogues prises de lui pour le duc, et pour ses despens de quinze jours prez du duc à Ancenis, pour une maladie qu'il avoit » (D. Morice, *Preuves*, II, 1758; cf. D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 677).

3. Le compte d'Olivier Baud, trésorier des guerres, commencé le 1^{er} juillet 1461, prouve que Meschinot faisait alors partie de la garde du duc (D. Morice, *Preuves*, II, p. 1777).

4. Édit. de 1522, fol. 109 v° à 111 v°.

Aux nobles, clercs et commun...
 Va-t-en ! trop fort nous estrives ¹,
 Quand de l'approcher nous privés
 Comme autresfois nous sou lions,
 De le voir nous saoulions :
 Plus n'avons plaisances vives !...

On voit par là combien le duc François II, surtout dans les premières années de son règne, était accessible, affable à tous, petits et grands, et véritablement populaire. — Après avoir parlé au nom de la Bretagne, le poète nous dit sa propre douleur :

Et je, le pouvre escrivain,
 Au cueur triste, faible et vain,
 Voyant de chascun le dueil,
 Soucy me tient en sa main ;
 Toujours les larmes à l'œil,
 Rien fors mourir je ne vueil.

Et il termine par cette invocation tout à fait opportune :

Pour faire fin à ceste œuvre,
 Mon Dieu, je te supply, œuvre
 Tes yeux de miséricorde,
 Affin que santé recueuvre
 Celui qui tous nos maux cueuvre
 Et nous nourrit en concorde.

La mort de François II eût été certainement très funeste pour la Bretagne ; heureusement, la prière de Meschinot fut exaucée ; la jeunesse et la belle constitution du prince triomphèrent de la maladie et des drogues de maître Étienne Boyau ; son règne se prolongea encore pendant vingt-sept ans.

Non sans troubles, sans querelles, sans guerres. Avec Louis XI pour voisin, il fallait y compter. Mais les plus grosses difficultés vinrent du dedans et parfois d'où on les eût le moins attendues, des gens d'église. Amauri d'Acigné, succédant en 1462 à son oncle Guillaume de Malestroit sur le siège épiscopal de Nantes, s'obstina à ne pas reconnaître le duc de Bretagne pour suzerain de la seigneurie temporelle qui formait la dotation de son évêché et que l'on appelait le *régairre* ; il prétendit, même au temporel, ne relever que du pape et refusa obstinément de rendre hommage

1. Nous tourmentes.

au duc. Prétention absurde, condamnée par tous les précédents, qui constituait une rébellion, une félonie véritable, punie en droit féodal par la perte du fief.

Le duc, appliquant cette peine, saisit le régaire de Nantes (7 septembre 1462) et chassa Amauri d'Acigné (9 septembre), qui se réfugia à Angers, d'où il excommunia le duc et mit en interdit tous ses domaines situés dans le diocèse de Nantes (22 octobre) : interdit suspendu jusqu'à la Saint-Martin (11 novembre), puis levé partiellement par sentence de l'official de Tours, mais non, ce semble, en ce qui touche la ville de Nantes¹. L'évêque, de plus en plus traître à la Bretagne, invoqua le secours du roi de France ; les prétentions de celui-ci, perfides et extravagantes, jetèrent le duc François II dans la guerre du Bien public, dont l'issue amena la déroute complète de l'évêque (1465).

Mais, six ans plus tard, en 1471, cet odieux prélat renouvela sa rébellion² ; le duc dut le chasser de nouveau (16 juillet 1471), et de nouveau ce méchant pasteur fulmina contre son diocèse un interdit qui ne semble avoir été levé qu'au mois de juin suivant par le pape³.

Ces interdicts, qui privaient les vivants de messe et d'offices et les morts de sépulture religieuse, irritaient vivement la population, au point que l'on vit à Nantes et à Guérande, les 8 et 14 février 1472, les hommes du régaire, les vassaux du fief épiscopal, tenir des assemblées pour supplier le duc d'obtenir du pape la déposition de l'évêque rebelle Amauri d'Acigné⁴.

Jean Meschinot, plein des mêmes sentiments, s'en fit l'écho dans une pièce curieuse composée au nom de la ville de Nantes, qui se plaint de l'interdit dont elle est frappée. Mais, comme on vient de le voir, elle en fut frappée deux fois, en 1462-1463 et en 1471-1472. A laquelle de ces deux dates et de ces deux interdicts se rapporte la pièce de Meschinot ? Travers, dans son *Histoire de Nantes*, la met en 1470, c'est-à-dire 1471, car en 1470 il n'y eut rien de semblable.

Mieux vaut, selon nous, la rapporter au premier interdit, car

1. Voir D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 683-684. Malheureusement, nos Bénédictins, au lieu de publier dans leur texte les pièces de ce procès, se sont bornés à les résumer et d'une façon qui n'est pas toujours assez explicite.

2. Voir D. Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne*, III, col. 225.

3. Voir Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 714.

4. D. Morice, *Preuves*, I, 233-238.

la querelle fut à ce moment beaucoup plus vive, plus longue, plus importante, et cet interdit, comme étant le premier subi par cette génération, dut causer une émotion beaucoup plus forte que le second. La satire ou élégie de *l'Interdit de Nantes* doit donc être, à notre sens, de la fin de 1462 ou de 1463. Elle débute ainsi¹ :

Je, Nantes, cité plantureuse
Tant que paix y a fait demeure,
A present triste et langoureuse,
Veu l'estat en quoy je demeure,
Me plains quant faut que mon heur² meure
Par ceulx que j'ai nourris et faits.
Desplaisir est ung pesant faix.

En quelles mains suis-je venue,
Qui jadis fu tant renommée !
Or me voy telle devenue
Que d'aulcun ne suis plus amée.
On m'a *interdite* nommée,
Chascun me fuit et m'abandonne :
L'on perd ce qu'aux ingrats on donne.

O vous, qui avez procuré
Contre moy ce cas tout plein d'ire,
Tant qu'il n'est prebstre ne curé
Qui me vueille plus messe dire,
J'ai bien cause de vous mauldire
De m'avoir liberté ostée.
Une grant faute est bien notée.

Au temps passé, las ! j'allaitois
Du lait de consolation
Mes enfants et m'y delectois.
Or sont en desolation,
Portant la tribulation
De la faulte qu'avez commise :
En plait se perd le temps et mise³.

1. Édit. de 1522, fol. 118 à 121 v°.

2. Mon bonheur.

3. *Mise*, dépense.

Combien que je ne soye mie
De Iherusalem la pareille,
Je pleure avec Iheremie
La grant douleur qu'on m'appareille...

Pourtant donc qu'en ce point me treuve
Seule, qui fus de peuple pleine,
Et suis faicte com dame veufve
De gens : las, c'est chose certaine !...

Il y a ici trois idées, trois sentiments très vifs : la *plantureuse* prospérité de Nantes, regorgeant d'hommes et de biens avant l'interdit ; la misère, la solitude dont l'interdit l'a frappée : parce que l'on n'y dit plus de messe et que les chrétiens n'y peuvent plus recevoir de sacrements, la population fuit, s'écoule, va chercher d'autres terres où elle puisse satisfaire aux nécessités de sa vie religieuse ; telle était encore, à l'entrée de l'époque moderne, à la veille de la Renaissance, la puissance de l'interdit. Le troisième sentiment, qui ne fera que croître et s'irriter jusqu'à la fin de la pièce, c'est une douloureuse indignation contre ceux qui ont jeté sur Nantes cette calamité.

Ceux que Nantes, par la bouche de Meschinot, accuse de ses maux, ces *ingrats* qu'elle a *nourris et faits* et qui se plaisent aujourd'hui à la ruiner, il n'y a pas à en douter un instant, c'est cette orgueilleuse dynastie épiscopale qui d'oncle en neveu occupa depuis le commencement du x^v^e siècle le siège de Nantes, passant de Jean de Malestroit à Guillaume de Malestroit, de celui-ci à Amauri d'Acigné ; prélats dont l'évêché de Nantes avait fait la grandeur et la fortune et qui maintenant montraient leur reconnaissance en causant le désastre de cette ville.

Le poète continue par une parabole qui lui est très familière, savoir la comparaison du corps politique au corps humain, la nécessité de l'union et de la soumission des membres au chef. Ici, il y a un membre rebelle, cause de tout le mal, qui ne veut pas se soumettre au chef, c'est-à-dire au duc. Ce n'est pas seulement un rebelle, c'est un loup. Or, continue la ville de Nantes par la bouche de Meschinot,

Laisser loups en lieu de pastours
Seroit aux brebis grant excès ¹,

1. Grand tort.

Car de bergiers ne font pas tours ¹,
 Mais leur donnent mortelz accès.
 Hélas ! ce rigoureux procès
 Endommage fort vos oueilles.
 Tous asnes n'ont pas grans oreilles !

Ane, en effet, cet Amauri qui ne voit pas où il va ; mais Nantes lui prédit son sort :

Recueillez tout à beau loisir
 Les fruitz de vostre extremité ²,
 Lesquelz auront nom desplaisir,
 Mort, misere ou calamité.
 Qui quiert trop grant sublimité
 Chiet bien souvent du haut en bas :
 Dieu bat ceux qui font les debats.

Prédiction qui devait se réaliser à la lettre, car, après s'être rebellé contre son prince, après avoir trahi sa patrie, Amauri d'Acigné mourut tristement en exil, sans grandes ressources, en 1476. — Cette justice encore lointaine ne pouvait soulager les pauvres Nantais ; aussi leurs plaintes redoublent-elles, et leur ville termine son élégie par ce sanglot :

Que peut mais le peuple commun
 De ceste malediction ?...
 Ayt le mal qui a fait l'offense !
 Non pas les pouvres innocens
 Auxquelz devez garde et deffense
 Et les guider par vostre sens !
 Mais à present je voy et sens
 Que de leur fait il ne vous chault...
 Plus ne sçay que je face ou die,
 Car ceux en qui fut mon recours
 Sont joyeux de ma maladie
 Et me laissent sans nul secours !...

Il n'y a point à s'étonner de l'indignation qu'excitèrent en Bretagne la félonie et les intrigues de ce d'Acigné. Lui, Breton de

1. Ne remplissent pas le rôle de bergers.

2. De votre extravagance.

vielle race, pour satisfaire une sotte vanité, il appela à son aide l'étranger et ouvrit autant qu'il put la Bretagne aux entreprises de Louis XI. On devine quels durent être les sentiments de Meschinot, si dévoué à la Bretagne, et dont nous avons vu le patriotisme breton s'exprimer avec tant d'éclat dans la gracieuse ballade adressée par lui à Marguerite de Foix quand elle vint, en juin 1471, épouser le duc de Bretagne François II. Nous l'avons citée plus haut, nous n'y reviendrons pas¹.

C'est encore le sentiment breton qui le poussa à célébrer, quoique étrangère à la Bretagne, une autre princesse, Isabelle de Portugal, veuve du duc de Bourgogne Philippe le Bon, mère de Charles le Téméraire, morte le 28 décembre 1472. A elle, en effet, est consacrée « une petite et briefve lamentation et complainte de la mort de madame de Bourgongne, » composée par Meschinot et « faicte (dit-il) à la requeste de monseigneur de Crouy, quand il vint en Bretagne devers le duc, lequel (Crouy) piteusement se douloit du cas advenu, comme on pourra veoir cy-après². »

C'était en 1473; le sire de Croy³, très considéré à la cour de Bourgogne, était envoyé vers le duc de Bretagne par Charles le Téméraire; il s'agissait de relier fortement les deux princes, les deux pays, dans une résistance commune contre les attaques de Louis XI. Pour gagner de plus en plus Croy à la cause de la Bretagne, il n'en coûtait guère à Meschinot de célébrer la princesse tant pleurée par ce seigneur, d'autant qu'elle le méritait par ses vertus. Mais notre poète, ne l'ayant point connue personnellement, ne pouvait guère lui consacrer que des lieux communs. Nous nous bornerons à citer la première strophe de cette pièce :

En contemplant ce miserable monde,
Rempli d'ennuis et où tout mal abonde,
N'a pas long temps fus de tristesse espris,
Dont encore porte angoisse profonde,
Et la raison sur quoi ma douleur fonde,

1. Voir notre première partie, *Vie de Meschinot*, § VIII, ci-dessus, p. 118.

2. Édit. de 1522, fol. 111 v°.

3. Antoine, sire de Croy et de Renti, comte de Porcian, de Guisnes, etc., premier chambellan du duc de Bourgogne Philippe le Bon dont il avait la faveur, chevalier de la Toison d'Or, mort en 1475 (Moréri. édit. de 1759, IV, p. 292).

C'est qu'il n'y a fors dangiers et perilz,
 Labeur de corps et tourments d'esperitz,
 Et que bien bref par mort serons peris,
 Dont en mon cueur grant desplaisir redonde.
 Car, soyons beaux, jeunes, forts, bien appris,
 Sages, courtois, querans honneur et prix,
 Il faut que mort à la fin nous confonde¹.

Ce sont là, on le sait, des idées qui reviennent souvent dans les *Lunettes des princes* ; il y a donc lieu de croire que l'auteur s'était mis vers cette époque à continuer ce poème et que peut-être il en courait déjà quelques exemplaires ; toutefois, nous nous expliquerons plus amplement sur ce point quand nous parlerons, un peu plus loin, de ces fameuses *Lunettes*.

On trouve dans les œuvres de Meschinot quelques pièces qui, quoique conçues en termes généraux, concernent évidemment le duc et la cour de Bretagne.

D'abord, deux ballades adressées l'une et l'autre à un prince qui doit être le duc breton François II, auquel notre poète recommande de « secourir » largement ses serviteurs en temps opportun, de ne pas prodiguer ses faveurs aux « simples, » mais aux « sages, » et il termine par ce fier conseil :

Prince, faites de maux destruction,
 De bon conseil croyez l'instruction,
 Monstrez-vous fier aux fiers comme un liépard,
 Et au peuple soyez, sans fiction,
 Benin de cueur, amiable en regard².

L'autre ballade débute par ces vers :

Ung corps humain est tant bien ordonné
 Que les membres font tous au chef service³.

Comme suite à ce début, le poète insiste sur la nécessité de l'union entre le chef et les membres du corps politique, entre le

1. Édit. de 1522, fol. 111 v°.

2. Édit. de 1522, fol. 90.

3. Édit. de 1522, fol. 90 v°.

prince, les grands et le peuple; ce qui semble indiquer quelque crainte de voir cette union troublée en Bretagne. Après avoir rappelé le premier devoir du prince, qui est de faire rendre bonne justice à ses sujets, il ajoute :

Et, s'on véoit¹ ung juge abandonné
 A soustenir fallace d'injustice,
 Point ne devroit lui estre pardonné,
 Mais destruire lui et son mauvais vice.
 Gens loyaux sont du prince nourriture
 Et du pays defense et couverture.
 Conseil fictif² met tous en adventure,
 Qu'on devroit mieux nommer abusion...

Prince et chief, voyez ceste paincture :
 Aux faux membres donnez griefve poincture
 Et ne faictes des bons dimission.
 Corrigez tout, vous en avez la cure,
 Sans y mettre nulle division³.

Cette pièce a dû être écrite pendant la lutte si vive, si violente, engagée à la cour de Bretagne entre le trésorier Landais et le chancelier Chauvin, et terminée par la chute, l'emprisonnement, la mort de ce dernier (1481-1484). En conseillant au prince de punir sévèrement « un juge » qui se serait « abandonné à soutenir fallace d'injustice, » et de ne point « faire dimission (renvoi) des bons, » Meschinot entend sans doute approuver la chute du chancelier et le maintien en faveur de Landais.

Landais, on le sait, succomba à son tour (19 juillet 1485) devant la ligue formée contre lui par les barons; le duc de Bretagne François II resta livré aux intrigues de ceux qui, dans un but d'ambition purement égoïste, venaient de renverser cet habile ministre, ce grand patriote breton. Voici un rondeau satirique de Meschinot, dont les critiques doivent être dirigées contre l'état de la cour de Bretagne à ce moment :

Ceux qui dussent parler sont muts⁴;
 Les loyaux sont pour sots tenus...

1. Et si l'on voyait.

2. Conseil trompeur.

3. Édit. de 1522, fol. 90 v° et 91.

4. Muets.

Vertus vont jus ¹, peché hault monte,
 Ce vous est honte,
 Seigneurs grans, moyens et menus ².
 Flatteurs sont grans gens devenus
 Et à hault estats parvenus,
 Entretenus,
 Tant que rien n'est qui les surmonte...
 Tout se mecompte,
 Quant les bons ne sont soustenus.
 Ceux qui dussent parler sont muts ³.

Du reste, dans les troubles et les intrigues qui agiterent souvent la cour du dernier duc de Bretagne, Meschinot semble n'avoir eu d'autre ligne de conduite que de se tenir toujours fidèlement du côté du prince et de garder d'ailleurs une grande prudence. Il dit quelque part :

La cour est une mer, dont sourt
 Vagues d'orgueil, d'envie orages...
 Ire esmeut debats et outrages,
 Qui les nefz jettent souvent bas;
 Traison y fait son personnage.
 Nage aultre part pour tes ebats ⁴.
 S'eschapper veux ⁵, feins estre sourd
 Et n'use pas de grant langage;
 Temporise, faisant le lourd,
 Escoute et cèle ton courage
 Sans mouvoir en plus qu'un ymage,
 Eschive ⁶ noises et debats...
 Pour dire vray, au temps qui court,
 Cour est bien perilleux passage ⁷...

Si Meschinot hésitait à prendre parti dans les querelles qui

1. Jus, bas. La vertu est abattue, le mal triomphe.

2. Allusion à la ligue des seigneurs contre Landais.

3. Édit. de 1522, fol. 128 v° et 129.

4. C'est-à-dire : Si tu veux nager pour ton plaisir, tu feras bien d'aller ailleurs.

5. Si tu veux échapper.

6. Évite.

7. Édit. de 1522, fol. 94.

divisaient les Bretons, il en était autrement de celles qui menaçaient plus ou moins gravement l'indépendance et l'intégrité de la patrie bretonne.

Ainsi, en 1487, quand le roi Charles VIII attaqua la Bretagne sous prétexte de l'asile prêté par le duc François II aux mécontents de France, entre autres au duc d'Orléans, au comte de Dunois, etc., un parti considérable de seigneurs bretons ayant à leur tête le maréchal de Rieux, irrités du grand crédit accordé par le duc à ces Français réfugiés, eurent la déloyauté de s'allier ouvertement avec le roi. Ils stipulèrent, il est vrai, certaines conditions qui devaient, selon eux, garantir le maintien de l'indépendance bretonne, mais ces conditions ne furent point respectées, et la ruine de la Bretagne devint la suite naturelle et nécessaire de cette alliance, dont le vrai nom est trahison.

Au moment où cette perfidie se tramait, où beaucoup d'incertitude régnait encore sur les véritables desseins des conjurés, Meschinot les dénonça bravement comme un complot criminel contre la Bretagne, dans une pièce où il laissa de parti pris quelques obscurités et dont nous allons citer les principaux passages en les commentant, de façon à en établir clairement le sens. Voici le début¹ :

Frere, qui parlez de L. et C.,
 Les aultres lettres confondant,
 Dites, quand viendroit à l'essai,
 Seriez-vous tant effondant
 De ce sang humain, com fondant
 Vont voz motz de menaces pleins ?
 Après jeux viennent pleurs et plaings.

Frère montre que l'auteur s'adresse à un compatriote, à un Breton. L. et C. désignent les rois de France Louis et Charles, dont les Bretons francisés vantaient la puissance et dont ils menaçaient la Bretagne. Meschinot doute encore que ces méchants Bretons, malgré leurs menaces, voulussent en venir à répandre ou faire répandre le sang de leurs compatriotes, mais dans le vers-proverbe qui, selon l'usage, termine la strophe, il les avertit que ce sont là jeux dangereux, sujets à tourner très mal. Il continue :

Je prise bien peu vos abays

1. Édit. de 1522, fol. 117 v° à 119.

Tendans d'injure à consequence,
 Qui mettez en vos ditz A. B.
 Et avez si belle eloquence.

A. B., c'est Anne de Beaujeu, sœur aînée de Charles VIII, laquelle menait tout en France et dont on vantait beaucoup l'habileté. Notre poète dénonce ensuite avec énergie le grand danger des criailleries des mécontents bretons : ils vont créer en Bretagne une division qui perdra le pays, comme les dissensions de la France l'avaient perdue sous Charles VI et Charles VII :

Je dy, après avoir visé
 Au long l'effect de vos estrifs¹,
 Que tout regne en soy divisé
 Rempli sera de pleurs et cris :
 Dieu nous a ces beaux motz escripts
 Qui portent de ce verité...

La cause de la maladie
 Du royaume et sa lesion,
 Celui qui France a maladie²,
 Ce fut guerre et division.
 N'en as-tu pas, dy, vision,
 Qui veux rechoir en ce dangier ?

C'est-à-dire : « Est-ce que tu ne vois pas cela, toi qui veux attirer sur la Bretagne le fléau sous lequel la France faillit naguère succomber ? » — Quant aux stipulations grâce auxquelles les barons de Bretagne prétendaient faire respecter par la France les droits de leur pays, Meschinot, très avisé, leur en prédit le péril et l'inanité :

Les sages jamais Dieu ne tentent,
 Mais quierent le certain tousdis³,
 Et de leur propre se contentent,
 Sans donner credit à tous ditz⁴...
 Ung homme de haut ou bas art,

1. De vos querelles, de vos récriminations.

2. Qui a rendu la France malade. Ici, *maladie* est le participe du verbe *maladir*, forgé pour la circonstance.

3. Toujours.

4. A toute parole, toute promesse.

Grant empereur ou au dessoubz,
 Qui coucheroit en un hasard
 Cent mille escuz contre cinq soubz,
 Jà du cas ne seroit absous
 Qu'on ne dist qu'il feroit folie.

C'était là exactement le cas des barons de Bretagne, qui jouaient la liberté, la nationalité de leur pays sans autre garantie que la parole du roi, qui ne valait pas cinq sous, et dans une entreprise où, comme Bretons, ils risquaient tout et lui rien. Quant à l'homme « de haut ou bas art, » c'est-à-dire de grande ou petite habileté, qui était « grant empereur *ou au-dessous*, » cela désigne bien le maréchal de Rieux, qui se croyait grand politique et, dans la circonstance, tranchait du duc de Bretagne, du souverain.

Le grand argument des Bretons français pour soutenir que l'on devait sans coup férir tout céder à la France, c'est que, selon eux, la Bretagne était trop faible pour résister à la grande puissance française. Notre poète répond vaillamment

Que Dieu seul donne la victoire,
 Et non pas celui qui bataille;
 Quelque part que le debat aille,
 Toute puissance est en ses mains...

Et, pour ce que j'ai l'engin court,
 Je veux dire, par conclusion,
 Qu'à Poitiers, mesmes à Gincourt¹,
 Se trouva grant effusion
 De sang, à la confusion
 Des François, par leur grant orgueil.
 Chascun ne fait pas à son vueil.

Curieuse coïncidence : le 29 juillet 1488, quand le vainqueur de Saint-Aubin du Cormier² somma la ville de Rennes de se rendre, les mêmes idées et presque les mêmes paroles se retrouvèrent dans le refus énergique des Rennais :

« Si vous avez bien lu les histoires de la sainte Écriture, dirent-

1. A Azincourt.

2. Louis de la Trémoille, chef de l'armée envoyée contre la Bretagne par le roi Charles VIII.

ils à La Trémoille, vous y avez en plusieurs lieux trouvé que le plus grand nombre des combattants n'ont pas toujours eu la victoire. Vous savez comme il en print au roi Philippe de Valois à Crecy, l'an 1346, quand luy, qui accompagné estoit de cent mille hommes, fut defeat par dix mille Anglois ; et aussi du roi Jehan près Poitiers, le 19^e jour de septembre 1356, où les François par leur fierté perdirent leur roi. Vous autres François ferez assez d'entreprises de guerre et de bataille tant qu'il vous plaira ; mais celuy qui sans fin regne là sus donne les victoires ; ne vous en attribuez pas la gloire ; c'est à lui qu'elle appartient¹. »

Il est difficile de ne voir dans cette rencontre qu'un hasard, difficile de ne pas croire que les Rennais connaissaient les vers de Meschinot et s'en étaient inspirés. Celui-ci termine sa pièce par cette strophe très significative :

Vivons en paix² par union,
Faire ne pouvons plus bel œuvre,
Car, selon mon oppinion,
Qui la perd à tard la recueuvre.
Quand soubz couleur de bien on cueuvre
Poisons, la mort en peut venir.
Bon fait les meschiez prevenir!

Ces derniers vers, très énergiques, sont très justes dans leur énergie : cette honteuse alliance avec la France, que tramait le maréchal de Rieux sous couleur de bien public, était un vrai poison ; c'est de ce poison que mourut la Bretagne. Notre poète était donc singulièrement clairvoyant ; ici même il est prophète.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

(*A suivre.*)

1. Alain Bouchart, *Chroniques de Bretagne*, édit. de 1532, fol. 209 v^o.

2. En paix à l'intérieur, car, pour la guerre avec la France, on vient de voir qu'elle n'effrayait point le poète.



DOCUMENTS

RELATIFS A

JACQUES DE BEAUNE-SEMBLANÇAY

Jacques de Beaune, immortalisé par Marot, a excité de bonne heure la jalousie de ses contemporains. Le premier des documents qui suivent est un projet d'interrogatoire préparé en 1505 par les soins de l'amiral Graville pour être fait au financier en la Chambre des comptes. C'est au lendemain de la perte de Naples que les comptables ont été poursuivis et durement frappés (1504). Le maréchal de Gyé est tombé en disgrâce pour s'être prononcé contre l'union de la princesse Claude et de Charles de Luxembourg, héritier du trône de Castille; mais Louis XII a compris sa faute, au printemps de 1505, et il protège secrètement le maréchal. La reine Anne va cacher son dépit en Bretagne, et l'amiral Graville, revenu aux affaires après quelques années d'effacement, met à profit l'absence de la reine pour intriguer en faveur de Gyé. Il travaille aussi à écarter ceux qui gênent son ambition personnelle et surtout les quatre généraux des finances, administrateurs suprêmes et sans appel du revenu public. Jacques de Beaune, favori de la reine, est particulièrement désigné à ses coups¹. Voici le résumé des articles : I. Depuis quand de Beaune est-il général, et quels dons a-t-il reçus de Charles VIII et d'Anne, outre ses gages? (2 par.) II. Acquits déguisés (2 par.). III. Emprunts de 1495-1496 (5 par.). IV. Les généraux ont fait office de comptables (3 par.). V. Commissions extraordinaires données

1. R. de Maulde, *Procédures politiques du temps de Louis XII* (coll. des documents inédits); A. Spont, *Semblançay, la bourgeoisie financière au début du XVI^e siècle*, p. 91, note 2.

à leurs parents (4 par.). VI. Ils ont reçu de l'argent des villes italiennes en 1494-1495 (2 par.). VII. Ainsi que d'emprunts contractés en France (1 par.). VIII. Ils se sont illégalement attribué des sommes inscrites au budget sous la rubrique de menus frais.

Le second document est le seul reste de l'enquête judiciaire qui a précédé la condamnation à mort de Semblançay¹. Les articles I à XII ont trait aux opérations de banque de l'accusé, à ses relations avec les comptables ou les banquiers italiens ; les articles suivants parlent des procès de Semblançay, de ses embarras financiers, des créances qu'il a essayé de recouvrer, des emprunts qu'il a dû contracter, en 1525-1526 ; il aurait menacé Lambert Meigret de lui « faire mal des besognes », s'il ne se taisait (art. xv), et, d'autre part, Jean Prévost se vante que, « si ledit sieur de Semblançay lui faisoit eschoffer la teste, il le feroit bien marry » (art. xxiii) ; les articles xxxi à xli parlent de l'emprisonnement de Semblançay et de ses papiers recélés.

Le troisième document² est la réponse de Semblançay à l'acte d'accusation sur lequel il a été condamné à mort. Les articles I-II remettent en question le jugement du 27 janvier 1525³, qui a terminé le procès en reddition de comptes intenté au financier. Les articles III-IV et XVI parlent des rapports de Semblançay avec les banquiers italiens et des intérêts qu'il aurait illégalement touchés. Ses complices seraient Jean Prévost, son accusateur, ancien trésorier de l'extraordinaire des guerres, Bernard Salviati, Léonard Spina, Robert Albisse, Thomas Gadagne, Guillaume Nazy. On remarquera l'article XI, qui parle des envois d'argent à Lautrec, car on sait que la bataille de la Bicoque, suivie de la perte du Milanais, est la prétendue cause de la disgrâce de Semblançay. Les articles XV, XVII-XIX, XXII relèvent les irrégularités de Semblançay dans la gestion des finances particulières de Louise de Savoie, de 1515 à 1523. Les articles XX-XXI, XXIII-XXV parlent du roi. Semblançay est accusé d'avoir fait manier de l'argent du roi par son maître clerc Guillaume du Frain ; à cela il répond qu'il a prêté beaucoup d'argent à la couronne et qu'il recevait en remboursement des décharges ou lettres de change tirées sur les receveurs particuliers des aides ou de la taille⁴ ;

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 238, 244, 251.

2. A. Spont, *op. cit.*, p. 252-261.

3. P. Clément, *Trois drames historiques*, p. 389-393.

4. A. Spont, *op. cit.*, p. 29.

Frain n'a manié que ces papiers, qui appartenaienient bien à son maître, pour en poursuivre le recouvrement. Semblançay est accusé d'avoir fabriqué des acquits (art. XXI), falsifié des quittances (XXIII), touché des acomptes indus (XXIV-XXV). Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? La disparition des pièces du procès criminel rend la réponse difficile. Semblançay n'a certainement pas la conscience nette, puisqu'il fait appel à la compassion du roi et de la reine mère.

Le quatrième et dernier document montre, à la décharge du financier, le dévouement de son fils, Guillaume de Beaune, et de ses serviteurs, qui n'ont pas craint d'encourir la colère du roi et du chancelier Duprat¹ en donnant une sépulture au malheureux Semblançay.

Alfred SPONT.

I.

Articles dressés contre Jacques de Beaune.

(Août 1505.)

Le procureur du Roy nostre sire, en sa chambre des comptes à Paris, requiert par-devant vous, nos seigneurs de la chambre du conseil lez la chambre desdits comptes, que M^r Jacques de Beaune, conseiller et général des finances du Roy nostre sire, soit par vous, nosdits seigneurs, interrogué sur ce qui s'ensuyt :

I. *Et premièrement* combien il y a qu'il est général desdites finances.

Item. quels biens il a euz du feu Roy Charles, dernier décédé (que Dieu absoille), et de la Royne, outre ses gages ordinaires.

II. *Item.* quelle somme de deniers il a eue à son prouffit par vertu des acquitz en deniers comptans baillez au Roy, et qui luy a baillé. Et s'il dit qu'il n'en a point eu, luy soit remonstré que maistre Jehan Duboys-Fontaines², luy estant secrétaire des finances dudit feu Roy Charles, dépescha ung acquit ou plusieurs pour la somme de huit mil escus en deniers baillez comptans au Roy, qu'il bailla au feu

1. P. Clément, *op. cit.*, p. 207-208; A. Spont, *op. cit.*, p. 248, 264.

2. Receveur général d'OutreSeine, beau-frère de Thomas Bohier, général de Normandie, et de Henri Bohier, receveur général de Languedoc; Jean du Boys venait d'être privé de sa charge.

général Gaillard¹, à maistre Thomas Boyer² et à luy, lesquels huit mil escus luy, lesdits Gaillard et Boyer receurent des receveurs généraux, et d'iceulx en ont pris chacun deux mille escus et appliquez à leur prouffit.

Item, aussi se trouve que luy et les généraux Briçonnet³ et Bohier ont eu par les mains dudit Duboys chacun deux mil escus soleil en vertu dudit acquit en deniers baillez comptans au Roy.

Item, s'il a point veu ne sceu que ledit feu Roy Charles ait receu par ses mains aucune somme de deniers baillez comptans au Roy, et quelle somme il a receu et de qui.

Item, s'il a point veu que ledit feu seigneur ait distribué par ses mains aucune somme de deniers, quelle somme il a distribué, par quantes fois, à qui, en quel lieu et quant ce fut.

Item, pourquoy luy et les autres généraulx ont esté inventifs de faire despescher lesdits acquiets en deniers baillez comptans au Roy, veu que ce sont acquiets déguisez, faiz contre les ordonnances royaux et tout ordre de finance.

Item, s'il dit qu'il n'a point été inventif desdits acquietz, luy soit remonstré qu'il se trouve, par la déposition dudit Duboys et autres secrétaires desdites finances, que ledit feu Roy Charles ne commanda jamais despescher lesdits acquiets, sinon qu'il eust premièrement esté délibéré et advisé par les généraulx qu'il se devoit ainsi faire.

Item, s'il seet point aucuns autres particulliers qui ait receu aucune somme de deniers soubz umbre desdicts acquiets en deniers baillez comptans au Roy, et qui ilz sont, de quelle somme de deniez ledit feu seigneur a esté intéressé au moyen desdicts acquiets.

III. *Item*, pour quelz affaires furent faiz les emprunts dont se trouvent chargez les comptes des receveurs généraulx et autres de intérêt, et en quel temps.

Item, s'il dit que ce fut pour les affaires de la guerre, luy soit remonstré que l'estat estoit jà fait où avoient esté couchez tous les affaires de la guerre, tant ordinaire⁴ que extraordinaire⁵, et que luy et les autres généraulx avoient par devant eulx grant somme de

1. Michel Gaillard, général d'OutreSeine, mort en 1501.

2. Général de Normandie.

3. Pierre Briçonnet, général de Languedoïl, frère de Guillaume, le cardinal de Saint-Malo.

4. Paiement de la cavalerie (gens d'armes).

5. Paiement de l'infanterie (francs-archers, gens de pied, aventuriers français, arbalétriers, Suisses, lansquenets) et des frais de l'armée (cavalerie et infanterie) en campagne.

deniers venuz de l'argent que l'on mettoit sus par chacun an pour les cas inopinez, dont ils devoient fournir sans prendre argent à intérêt.

Item, de quels gens a esté prins à intérêt ledit argent et s'il y en a point en ce royaume et qui ils sont.

Item, se luy mesme ou les autres généraulx en ont point baillé à intérêt, ou leurs parens, serviteurs et affins, et s'il y avoit point de prouffit. — S'il dit que non, luy soit demandé s'il s'en veult rapporter à ceulx qui ont eu le maniment desdits deniers prins à intérêt et autres, trésoriers des guerres, de l'extraordinaire et autres.

Item, se luy et les autres généraulx ont point eu de prouffit en argent qui ayt esté baillé à Paule Soli¹, cytoyen de Gennes, et aultres banquiers, tant pour les intérêts que par forme de don, et, s'il dit que non, luy soit demandé s'il s'en veut rapporter auxdits Soli, banquiers et autres facteurs.

IV. *Item*, s'il n'a pas levé et receu par chacun an tous les deniers de sa charge ou la plus part et pourquoy; s'il dit que non, luy soit remonstré qu'il se trouve, par la deposition des receveurs généraulx, particulliers et autres gens de bien, qu'il n'y a eu général des finances qu'il n'y ait levé un chascun d'eulx tous les deniers ou la pluspart de sa charge, et que lesdits receveurs généraulx n'ont esté receveurs que de papiers et de bien peu d'argent.

Item, s'il seet pas bien que de tout temps et d'ancienneté que, après que les estats généraulx² sont cloz, on a accoustumé bailler les descharges aux pansionnaires de ce royaume, affin qu'ils puissent recouvrer ou faire recouvrer à leurs despens leurs pacions sur les comptables de qui ils sont assignez³. S'il dit que non, luy soit remonstré que cela est tout notoire et par ce qu'il n'en peult avoir cause d'ignorance.

Item, s'il dit que oy, lui soit demandé pourquoy luy et les aultres généraulx ont baillé ou fait bailler commission à icelluy qui a la charge en Bretagne de recevoir les deniez ordonnez pour payer lesdits pansionnaires, qui a deux mil frans de tauxacion pour ce fère, qui est une grant somme de deniers perdue pour le Roy.

V. *Item*, pourquoy lui et les aultres généraulx ont baillé ou fait bailler plusieurs commissions extraordinaires à plusieurs personnes et à chascun baillé grosses tauxacions, veu qu'ils savent bien qu'il est prohibé et deffendu par les ordonnances royaulx.

1. En 1494-1495.

2. États généraux annuels des finances.

3. A. Spont, *op. cit.*, p. 28.

Item, se luy et les aultres généraulx n'ont pas mis sus lesdites commissions extraordinaires pour pourvoir leurs parens, affins et serviteurs. S'il dit que non, luy soit remonstré qu'il se trouve, par les comptes renduz en la chambre des comptes, que tous les parens, alliez, affins ou serviteurs de luy et des aultres généraulx ont eu toutes lesdites commissions extraordinaires, et par ce qu'il ne se peult excuser que luy et lesdits aultres généraulx n'ayent mis sus lesdites commissions pour pourvoir leurs parens, affins et serviteurs.

VI. *Item*, qui a receu l'argent des composicions de Florence, Pize et autres villes d'Ytalie, et, s'il dit qu'il ne scet, luy soit remonstré que luy et les aultres généraulx doivent savoir que deuement toutes les finances appartiennent au Roy, et par ce qu'il ne se peult excuser qu'il ne doye respondre que sont devenuz lesdits deniers.

Item, qui a receu l'argent des composicions du royaume de Napples et qu'ilz sont devenuz.

VII. *Item*, qui a receu les deniers provenuz des emprunts faiz par ledit feu Roy Charles, tant des villes de ce royaume que des particulliers dudit royaume, tant officiers que autres, et que sont devenuz lesdits deniers. Et, s'il dit que maistre Loys de Poncher¹ les a receuz, luy soit demandé se luy et les autres généraulx n'ont pas par estat la recepte des deniers yssuz desdits emprunts, où est ledit estat et qu'ilz en facent apparoir.

VIII. *Item*, se luy et les aultres généraulx ont point couché ou fait coucher au roolle des menuz frais desdits receveurs généraulx plus grant somme qu'il n'en a esté baillé et distribué par lesdits receveurs généraulx et icelle appliquée à leur prouffit. S'il dit que non, luy soit demandé si de ce s'en veult rapporter auxdits receveurs généraulx, leurs clerks et commis et à ceulx nommez auxdits roolles, à qui l'on dit avoir baillé lesdits deniers.

(Arch. de la Loire-Inférieure, E 185.)

II.

Confession de Jean Guéret.

(9 mars 1527.)

Du 9^e jour de mars l'an 1526, à Paris, après disner, devant nous, commissaires dessus nommés.

1. En 1496, trésorier de l'extraordinaire des guerres.

A esté faict venir de la Bastilhe, par ordonnance desdits commissaires, Jehan Guéret, serviteur et clerc de messire Jacques de Beaune, seigneur de Samblançay, aagé de trente-quatre ans ou environ, natif de Chartres; lequel, après serment solennel par luy faict de dire vérité, a dict se que s'ensuyt :

I. Interrogé combien il y a qu'il est serviteur dudit sgr de Samblançay :

Dit qu'il y a environ neuf ou dix ans que il qui parle veint demourer serviteur de feu maistre Michel Chevalier, qui estoit clerc domestique dudit sieur de Samblançay, et a toujours depuys demeuré en la maison dudit sieur de Samblançay, soubz ledit Chevalier, qui estoit domestique dudit sieur de Samblançay, lequel Chevalier est trespasé il y a environ cinq ans ou six, et depuys sa mort ledit de Samblançay a retenu il qui parle son serviteur et domestique chez luy. Lequel de Samblançay, après la mort dudit Chevalier, a faict faire sa despençe à il qui parle, et dit que, vivant ledit Chevalier, ledit qui parle le servoit en tous ses affaires, car il estoit seul serviteur.

II. Interrogé combien de temps Chevalier fust serviteur du sieur de Samblançay :

Dit que au bout de quatre ou cinq ans que il qui parle veint au service dudit Chevalier, ledit Chevalier morut, estant au service dudit sieur de Samblançay, et, avant que il qui parle veint demourer au service dudit Chevalier, avoit icelluy Chevalier demouré six ou sept ans serviteur dudit sieur de Samblançay, ainsi que il qui parle a ouy dire, et estoit ledit Chevalier maistre clerc dudit sieur de Samblançay. Et estoit secrétaire du Roy icelluy Chevalier alors de son trespas, et l'avoit esté environ trois ou quatre ans paravant, comme luy semble.

Dit que ledit Chevalier mengeoit et venoit en la maison dudit de Samblançay et estoit son domestique.

Dit que ledit Chevalier estoit marié à la fille d'un nommé Guillaume Aude¹, de Tours.

III. Interrogé si Chevalier se mesloit de recepvoir les deniers dudit Samblançay :

Dit que non, et que c'estoit Guillaume de Frain², comme l'on disoit. Toutesfoys en a veu aucunes foyz recepvoir audit Chevalier.

IV. Interrogé si ledit Chevalier passa aucunes quittances des payemens qui se faisoient par ordonnance dudit sieur de Samblançay :

1. Fils de Pierre Aude, secrétaire de Charles VII et de Louis XI, et neveu de Semblançay.

2. Receveur de Loudun.

Dit qu'il a veu que ledit Chevalier passoit les quictances d'aucuns personaiges qui venoyent devers luy, mais n'a point sceu que ledit Chevalier passa les quictances par commandement dudit sieur de Samblançay et n'en a souvenance. Bien dit avoir escript plusieurs quictances soubz ledit Chevalier.

V. Interrogé si ledit Chevalier luy a nommé les brevetz pour faire les quictances :

Dit que beaucoup de foys ledit Chevalier a nommé audit qui parle les brevetz des quictances. Lesquelz brevetz il qui parle escripvoit en papier, et dit que, lorsque ledit Chevalier luy nommoit les brevetz, il n'y avoit personne présent, et que ledit Chevalier n'avoit aucun escript devant luy quant il nommoit lesdits brevetz audit qui parle. Et dit que aucunes foys après il a grossoyé aucunes quictances sur lesdits brevetz et ledit Chevalier prenoit lesdites quictances, les signoit et les gardoit devers luy ; ne sçait il qui parle qu'il en faisoit.

VI. Interrogé s'il a sceu que ledit Chevalier, au nom dudit sieur de Samblançay, meist lesdites quictances grossoyées ès mains du receveur général Sapin¹ ou aultres comptables, et qu'il en print d'eux aucun récépissé :

Dit qu'il n'a cognoissance de ce, et que ledit Chevalier ne lui communiquoit pas telz affaires.

VII. Interrogé s'il a veu aucunes descharges entre les mains dudit Chevalier, son maistre, des sommes contenues ès quictances que il qui parle avoit grossoyées :

Dit qu'il a veu plusieurs descharges et assignations ès mains dudit Chevalier, son maistre, mais ne sçauroit dire si c'estoit des sommes contenues ès dites quictances.

VIII. Interrogé si ledit Chevalier avoit manymment d'argent soubz ledit de Samblançay en grosses sommes :

Dit que ledit Chevalier avoit aucunes foys manymment de l'argent qui appartenoit audit de Samblançay et faisoit aucuns payemens pour luy, comme de 100 ou 200 escuz. Et dit que ledit Chevalier aucune foys faisoit des payemens pour aucuns dons au nom du Roy, et par commendement dudit sieur de Samblançay faisoit lesdits payemens. Desquelz payemens ledit Chevalier parfoys passoit les quictances comme secrétaire du Roy, ainsi que il qui parle a veu souvent.

IX. Interrogé s'il a veu que ledit Chevalier ait escript ou fait

1. Receveur général de Languedoil.

escripre par il qui parle aucunes quietances au nom de Robert Albisse¹, banquier de Lyon :

Dit que ouy et que luy qui parle en cuyde avoir escript, et ne luy souvient de la quantité ne de ses sommes ne des causes. Dit aussy qu'il luy semble avoir escript des quietances au nom de Salvati, Spine, Panchati, Gadaigne. Et dit qu'il les a escriptes à la relation de Chevalier, qui les luy nommoit. Et ledit Samblançay n'y estoit présent. Dit aussi que lesdits banquiers (assavoir Albisse, Salvyati, Spine, Panchati et Gadaigne²) n'estoyent présens quant ledit Chevalier nommoit à il qui parle les brevets en première escripture desdites quietances.

(*En marge :*) sur la fauceté des quietances.

X. Interrogé si lesdits brevets et première escripture se faisoient par manière de cayer et livre ou bien par papiers séparez :

Dit que il faisoit lesdits brevets par papiers séparez comme par fuelhes et demyes fuelhes de papier et ledit Chevalier ne faisoit point de registre.

XI. Interrogé en quel temps il qui parle escripvoit lesdits brevets de quittances :

Dit qu'il n'est record du temps. Bien luy semble que depuis le voyage que le Roy fist à Ardres³ il a escript aucuns brevets desdites quietances. Et n'est record si lesdites quittances estoient pour intérestz ou pour sommes principales.

XII. Interrogé si ledit de Samblançay a fait aucuns comptes avec ledit Chevalier :

Dit que ouy, plusieurs foyz, et a ledit qui parle escript aucuns comptes soubz ledit Chevalier et ne scauroit dire si ledit de Samblançay demouroit débiteur par lesdits comptes ou ledit Chevalier.

XIII. Interrogé s'il a sceu que ledit de Samblançay, sa femme ou ses enfans, ait caché ou transporté aucun or, argent ou autres meubles :

Dit qu'il n'en a rien sceu, car il a demouré ung an et demy en ceste ville pour solliciter les procès dudit Samblançay. Et dit, au serment qu'il a faict, qu'il ne sçait qu'il y ait aucuns qui ayent biens en garde dudit sieur de Samblançay; et, après que luy avons nommé aucuns des amys dudit sieur de Samblançay pour sçavoir s'il a entendu

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 142, note 2, et sur les banquiers italiens, en général, p. 122, notes 1 et 2, p. 165.

2. Bernard Salvati, Léonard Spina, Thomas Gadagne.

3. En 1520.

qu'ilz eussent aucuns biens en garde dudit sieur de Samblançay : dit, au serment qu'il a faict, qu'il n'en a jamais rien sceu, car il ne s'est meslé sy avant des affaires dudit sieur de Samblançay, et dit qu'il s'en veult raporter audit sieur de Samblançay, à Guillaume de Frain et à maistre Mathieu¹, disant que ceux-là doyvent myeulx sçavoir s'il y a biens cachés que il qui parle.

Dit aussi, sur ce interrogé, n'avoir sceu que ledit sieur de Samblançay ait bruslé aucuns papiers ou escriptures puy quelque temps en ça.

XIV. Interrogé s'il a faict aucuns dons ou présens, au nom dudit sieur de Samblançay, à aucuns personaiges de ceste ville :

Dit qu'il a présenté des jutes, des poyres de bon chrestien et des pruneaulx de Tours au nom dudit sieur de Samblançay. Mais, au serment qu'il a faict, jamais ne présenta or, ne argent, vaisselle, bagues, tapisseries, ne autre présent qui soit d'importance.

XV. Interrogé s'il a sceu que ledit sieur de Samblançay ait communiqué avec Meigret², ne postillé ses acquitz, pendant le temps qu'il estoit en procès par-devant les commissaires, qui luy avoit esté baillez pour veoir ses comptes :

Dit qu'il ne sçait que c'est et n'en a point ouy parler.

Dit aussy, sur ce interrogé, n'avoir sceu ne entendu que ledit Samblançay ait menacé Meigret que, s'il ne se tairoit, il luy feroit mal ses besongnes.

XVI. Interrogé si aucuns en particullier en ceste ville ont dit à il qui parle aucune chose touchant les comptes dudit sieur de Samblançay et pour l'en advertir :

Dit qu'il n'en a rien entendu et qu'il estoit seulement solliciteur pour ledit de Samblançay pour ses affaires particulières aux requestes du palays et en la court de parlement. Bien dit avoir esté une foys en la chambre des comptes en la compagnie d'ung nommé de Luc, procureur dudit sieur de Samblançay, mais n'entra il qui parle en la chambre des comptes, et ne receut il qui parle aucun advisement d'aucun des comptes ou autre pour ledit sieur de Samblançay, lequel envoya en ceste ville ung nommé maistre Arnol Bryant pour solliciter en la chambre des comptes et aussy pour autres affaires que ledit de Samblançay avoit au palays.

1. Guignet.

2. Lambert Meigret, trésorier de l'extraordinaire des guerres en 1521, procureur de Louise de Savoie en 1524.

XVII. Interrogé s'il a aucunes cédulles ou obligations appartenans audit sieur de Samblançay :

Dit qu'il n'en a aucune devers luy. Vray est qu'il en a eu, lesquelles il a rendues à maistre Jehan Ruzé, advocat du Roy¹, par son récépissé, peult avoir cinq ou six moys, lequel récépissé il qui parle rendit audit sieur de Samblançay.

XVIII. Interrogé quelles cédulles ou obligations c'estoient :

Dit qu'il y en a une du feu conte de Brayne, signée Salebruche², de la somme de 600 livres, et une contre-lectre de maistre Thomas Rapouel³ de semblable somme de 600 livres faicte audit conte de Bresne, et estoit pour le quartier d'octobre 1523 de sa pension; ung récépissé du général Morelet⁴ de la vaisselle du Roy et de Madame; ung blanc chargé de 300 escuz du feu sieur de Saincte-Mesme, signé Cadorat; une cédulle de l'osmonier Hannequin de 80 escuz et plusieurs aultres, jusqu'au nombre de 12 ou 15, et n'est record des sommes, car il ne les calculla jamais. Et luy souvient qu'il y en avoit une de Marchebone.

XIX. Interrogé s'il cognoist ung nommé Jehan Le Conte, qu'il il est, et s'il a receu argent par ses mains :

Dit qu'il cognoist ung nommé Jehan Leconte, serviteur du sieur d'Azay⁵, président en la chambre des comptes, lequel Jehan Le Conte peult avoir six ou sept moys) bailha 200 livres audit (qui parle pour subvenir aux affaires dudit sieur de Samblançay et par rescription dudit Samblançay.

XX. Luy a esté monstré certain compte qui est du 17^e de septembre 1526, marché au dessoubz B., et par l'arrest et clousture duquel il confesse debvoir audit de Samblançay pour avoir plus receu que mis la somme de 469 l. 8 s. 9 d. :

Dit qu'il a escript et signé ledit compte et confessé encore debvoir audit de Samblançay ladite somme de 469 l. 8 s. 9 d. t.

Interrogé s'il a escript et signé ung récépissé dedans lequel il y a ung compte de Ragueneau⁶, lequel récépissé est du samedi 27^e de janvier 1525 [6]. Et ledit compte dudit Ragueneau faict avec ledit sieur de Samblançay est du 2^e jour d'octobre 1525, par lequel compte ledit

1. En Parlement.

2. Aymé de Sarrebruche, conte de Braine, mort le 19 novembre 1525.

3. Comptable de Bordeaux, procureur de Louise de Savoie en 1524.

4. Morelet de Museau, général d'OutreSeine.

5. Gilles Berthelot, cousin de Semblançay.

6. Jacques Ragueneau, receveur de Poitou.

Ragueneau reste débiteur dudit Samblançay de la somme de 3,334 l. 11 s. 3 d. t. :

Dit qu'il a escript et signé ledit récépissé et pour ce qu'il a rendu audit de Samblançay ledit compte ou à maistre Jehan Ruzé, au nom dudit de Samblançay ; ledit récépissé est demeuré annullé, comme nous povons veoir, et ne sçait ledit qui parle si ledit Ragueneau a payé ledit Samblançay de ladite somme ou s'il la doit encores.

XXI. Interrogé sur ung article couché au compte marché B., lequel article est de la teneur qui s'ensuyt : « A ung homme de pied que j'envoye audit Tours devers mondit sieur pour l'avertir d'aucuns affaires et par l'advis de M. le président d'Azay, 4 livres » ; quant ce fut et quel advertissement c'estoit :

Dit qu'il peult avoir environ dix moys que ledit président d'Azay bailha des lettres à il qui parle, adressant audit sieur de Samblançay pour luy envoyer. Ce qu'il fist, et n'a sceu il qui parle le contenu desdites lettres, ne pourquoy c'estoit, sinon que ledit d'Azay dit audit qui parle que, s'il n'avoit homme pour aller à Tours devers ledit Samblançay, qu'il estoit d'avis qu'il y envoyast homme exprez, ce qu'il fit, et dit que ce fut ung povre homme que on cognoist bien au logis où estoit logé ledit qui parle.

(*En marge :*)

le président d'AZAY.

XXII. Interrogé si en ce temps-là il qui parle fust à Maintenon¹, et pour quel affaire :

Dit qu'il fust audit Maintenon et ne sçauroit dire en quel temps ce fust. Et pour ce que ledit sieur de Samblançay luy avoit escript aller audit Maintenon pour recouvrer la somme de 4,000 livres que le trésorier Coctereau² luy bailleroit ; laquelle somme fut baillée par ledit Coctereau en escuz soleil. Et il qui parle délivra ladite somme en ceste ville à ung nommé Estienne de Lange, orfèvre, auquel ledit Samblançay devoit de l'argent. Et ne sçait il qui parle à cause de quoy c'estoit. Et dit que ledit Coctereau avoit recouvert ladite somme de 4,000 franz, ainsi qu'il disoit, de quelque ung qui les devoit audit sieur de Samblançay, sans luy nommer qui c'estoit.

XXIII. Interrogé s'il a esté autres foys depuys le temps susdit audit lieu de Maintenon :

Dit que ouy, mais ne sçait dire en quel temps ce fut, et la cause

1. Eure-et-Loir, chef-lieu de canton.

2. Jean Coctereau, trésorier de France en Languedoc, beau-père de Guillaume de Beaune, fils de Semblançay.

qui le meust fut pour ce que (ung) nommé François de Becdelièvre¹, habitant de Lodun, avoit dit à il qui parle que M^e Jehan Prévost² s'estoit vanté audit Becdelièvre que, si ledit sieur de Samblançay luy faisoit eschoffer la teste, il monstreroit qu'il le feroit bien marry, et que ledit Samblançay retenoit au roi 100,000 francz ou 100,000 escuz, ne sçait lequel. Et à ceste cause ledit qui parle alla audit Maintenon pour advertir le général de Beaune³, qui estoit audit lieu, desdites parolles.

XXIV. Interrogé si ledit Becdelièvre luy déclaira les moyens que ledit Prévost disoit par lesquelz ledit Samblançay retenoit ladite somme de 100,000 escuz ou 100,000 francz :

Dit que non.

XXV. Interrogé s'il a envoyé une autre fois ung homme à pied audit Maintenon :

Dit que ouy, et fust environ le temps dessusdit qu'il renvoya ung homme à pied par l'avis du recepveur général Ruzé⁴ porter des lettres audit sieur de Maintenon ou au général de Beaune.

(*En marge :*) recepveur général Ruzé.

XXVI. Interrogé s'il sçait pourquoy c'estoit et de quelle matière escripvoit ledit recepveur général Ruzé :

Dit que non, et s'en rapporte audit Ruzé.

XXVII. Interrogé si les héritiers du feu admiral de Bonnyvet⁵ devoient aucune chose audit sieur de Samblançay :

Dit que ouy, et a ledit sieur de Samblançay une cédulle dudit feu amiral de la somme de 17,000 francz. Laquelle somme, par ordonnance dudit Samblançay, ledit qui parle alla demander à la vefve dudit feu amiral à Grevecueur⁶. Et croit qu'il a veu ladite cédulle de la somme, et qu'il l'apporta avec luy quand il alla parler à ladite vefve, à laquelle ne monstra ladite cédulle, mais seulement luy bailha une lettre missive dudit sieur de Samblançay faisant mention de ladite somme. Et fist response ladite vefve qu'elle n'estoit tutrisse de sesdits enfans. Disant, sur ce interrogé, que depuis il rendit ladite cédulle audit de Samblançay. Et fust en l'esté dernier passé, et autrement ne s'en racorde du moys ne du jour.

(*En marge :*)

17,000 l. t.

1. Neveu de Samblançay.

2. Trésorier de l'extraordinaire des guerres à la suite de Meigret, en 1522-1523.

3. Guillaume de Beaune, général de Languedoil, fils de Semblançay.

4. Receveur général d'OutreSeine.

5. A. Spont, *op. cit.*, p. 196, 233.

6. Oise, chef-lieu de canton.

XXVIII. Interrogé s'il a entendu que à Neufvys¹, prez Samblançay, y ait chambre à sel, et à qui elle est :

Dit qu'il a ouy dire qu'il y a chambre à sel, mais ne scauroit dire à qui elle est. Et l'a ouy dire à maistre Mathieu, clerc dudit sieur de Samblançay, qui est en ceste ville et qui est natif dudit lieu de Neufviz.

XXIX. Luy a esté monstre ung article du compte marché C., par lequel il appert qu'il a bailhé 20 s. t. à ung clerc du greffe des généraulx pour le faire besongner à l'enqueste de la chambre à sel de Neufviz :

Dit qu'il bailha ladite somme par ordonnance dudit sieur de Samblançay, qui luy avoit escript que, s'il falloit payer quelque chose pour ledit affaire, qu'il le fist. Et dit qu'il n'a frayé autre chose pour cest affaire que lesdits 20 s. t.

XXX. Interrogé qui est se qu'il faisoit des mémoyres et instructions pour ledit sieur de Samblançay lorsqu'il estoit devant les commissaires pour oyr ses comptes :

Dit que c'estoit le sieur de Nitray², et n'a point sceu que autre s'en soit meslé que ledit sieur de Nitray.

XXXI. Interrogé, depuys que ledit sieur de Samblançay fut adverty que ledit Prévost le chargeoit comme il y a cy-dessus, s'il a sceu que ledit sieur de Samblançay ait faict aucunes dilligences en court ou en ceste ville pour se descharger :

Dit qu'il n'en a rien sceu, excepté que ledit Samblançay escripvoit souvent à Jehan Lalement, sieur de Marmaigne, jadis trésorier de Languedoc³. Et ledit Samblançay envoyait Legendre en court, mais ne scait si c'estoit pour cest affaire, et n'a sceu ne entendu que ledit de Samblançay ait prins d'autres instructions pour cest affaire.

(*En marge :*)

Jehan LALEMENT.

XXXII. Interrogé s'il a sceu que ledit Mathieu Guignet, serviteur dudit sieur de Samblançay, partit les feries de Noël dernier passé et alla en poste à Tours :

Dit qu'il a bien sceu que ledit Mathieu partit de ceste ville environ Noël et alla en Touraine et demeura environ quinze jours ou troys semaines. Mais ne scait il qui parle s'il y alla en poste ne pour quel affaire il y alloit.

XXXIII. Interrogé qu'il en a entendu dire en la maison dudit sieur de Samblançay :

1. Indre-et-Loire, chef-lieu de canton. Cf. A. Spont, *op. cit.*, p. 124.

2. Émery Lopin.

3. Receveur général de Languedoc en 1523.

Dit qu'il avoit ouy dire que ledit Mathieu estoit allé, de par ledit sieur de Samblançay, pour parler à l'archevesque de Tours¹, fils dudit sieur de Samblançay, et ne sçait si ledit sieur de Samblançay avoit esté adverty que on le deust prendre.

XXXIV. Interrogé s'il a escript ou veu escrire aucuns advertissemens pour ledit sieur de Samblançay pour respondre aux interrogatoyres que on luy pourroit faire sur les abbuz, désordre des finances faictz par luy ou de son temps :

Dit que ledit sieur de Samblançay, ou moys de janvier dernier passé, bailha ung cayer audit qui parle, escript de la main dudit maistre Mathieu, pour le copier et mettre au nect. Se que fist il qui parle, lequel cayer faisoit mencion des responses que ledit Samblançay devoit faire aux interrogatoyres que on luy fairoit, comme luy semble.

XXXV. Interrogé de qui venoit l'invention desdites responses :

Dit qu'il ne sçait. Vray est que ledit maistre Mathieu avoit escript ladite mynute de sa main, laquelle mynute, ensemble la grosse, ledit qui parle remit audit Samblançay.

XXXVI. Interrogé que luy dit ledit Samblançay en luy rendant ladite mynute :

Dit que ledit Samblançay luy dit qu'il allast en une chambre haulte se serrer pour mettre au nect ladite mynute, et que personne ne le veist.

XXXVII. Interrogé qu'il a faict des lettres que ledit Samblançay luy a escriptes :

Dit qu'il en a rompu partie et a gardé l'autre partie qui est à son logis, qui est en ceste ville, en la rue Sainct-André-des-Ars, chez ung cellier nommé Jehan et Job. dedans ung coffre de bahuz dont il a perdu la clef. Et est content que la serrure soit rompue. Pour ce que dedans ledit coffre il n'y a point d'argent, mais quelque d'habillementz et de papiers.

XXXVIII. Interrogé s'il y a dedans aucun inventaire desdits papiers :

Dit qu'il croyt que ouy.

Dit aussi qu'il y a ung autre coffre en la maison de Boncoursi², dedans laquelle maison estoit logé ledit sieur de Samblançay. Dont ledit maistre Mathieu a la clef, laquelle luy qui parle, quinze jours après qu'il fut prins, luy envoya.

XXXIX. Interrogé par qui il envoya ladite clef audit maistre Mathieu :

1. Martin de Beaune.

2. Julien Bonacorsi, trésorier de Provence.

Dit que ce fut par ung varlet nommé La Mothe, qui est serviteur d'ung archier nommé La Granche, qui est à la Bastille et à la garde dudit sieur de Samblançay.

XL. Interrogé qui c'est qu'il donna audit serviteur pour porter ladite clef :

Dit qu'il luy donna 3 s. t. à deux foyes.

XLI. Interrogé si maistre Mathieu luy a point escript :

Dit que non. Vray est qu'il avoit fait sçavoir audit maistre Mathieu que le cuisinier dudit sieur de Samblançay le traictoit mal. Ledit maistre Mathieu escrivit des lettres audit cuisinier pour le bien traicter. Lesquelles lettres tombèrent es mains du capitaine de la Bastille. Et il qui parle ne les veit jamais. Et après nous a dit qu'il est recordz que ledit garson à qui il avoit premièrement baillé 3 s. t. reveint dire à il qui parle qu'il avoit perdu l'argent de son maistre et que sondit maistre le bastroit, et à ceste cause il qui parle donna encores audit garçon autres 3 s. t.

Et plus n'en dit, et a signé sa confession.

(Signé :) GUÉRET.

(Arch. nat., J 958, n° 2.)

III.

Acte d'accusation de Semblançay.

(Juillet 1527.)

Les charges imposées au seigneur de Samblançay par son procès et les responses et justifications par luy faictes sur icelles.

I. Sur le premier article, faisant mention qu'il a faict l'office des comptables, manyé les deniers du Roy, ou faict manyer par ses gens et clercz, combien qu'il ayt donné à entendre au Roy et à Madame, ainsi qu'ils ont deposé, qu'il ne manyoit aucuns deniers du Roy et de madite dame, et les comptables du Roy, c'est assavoir Sapin et autres, rendent compte sur les parties que ledit Samblançay leur a baillées, sans sçavoir que c'est et si elles sont véritables :

Dict ledit Samblançay n'avoir heu en manquement sinon les 300,000 escus de Naples et aucuns autres deniers de madite dame qu'il a employez et mis pour les affaires du Roy en l'année 1521, le tout par le commandement dudit seigneur et de madite dame, et non seulement ladite somme, mais plus grande, comme il a plus à plain faict déduire par-devant MM. Guillart et autres commissaires commis

par le Roy ¹, qu'il n'emploie cy pour cause de briefveté. Bien a esté fait audit de Beaune aucuns remboursemens par les officiers comptables de parties et sommes de deniers par luy avancées pour leurs charges et offices, les uns en deniers comptans, les autres et la plus part en descharges, contre lettres et quiettances, dont luy a convenu faire faire le recouvrement. Et ne se peult par ce inférer que ledit de Beaune ayt fait la charge des comptables, ne dire qu'ilz n'ayent entendu les parties contenir vérité, veu qu'ilz les ont allouées ez comptes faictz par entre eulx. Et, là où aucuns desdits comptables luy en voudroient faire question et maintenir lesdites parties ou aucunes d'icelles n'estre véritables, ledit de Beaune est prest de leur en respondre. Et, si l'on vouloit dire qu'il y ayt aucunes parties qui ne fussent de nature d'avance, desquelles n'estoit besoing audit de Beaune s'entremectre, mais en devoit laisser faire les payemens aux comptables, diet ledit de Beaune qu'avant que aucuns marchans ayent voulu entreprendre fournir et faire plusieurs choses nécessaires et commandées par le Roy et madite dame, il a convenu audit de Beaune, suivant lesdits mandemens à lui faictz par lesdits seigneur et dame, en respondre en son propre et privé nom. Autrement et sans son crédit lesdits mandemens fussent demeurez inexécutez, et mesmement à cause que la plus part du temps les assignacions des deniers du Roy ne venoient à propos pour satisfaire ausdites parties.

II. Sur le 1^r article, faisant mention que, combien que les quiettances que ledit de Beaune a retirées de Sapin, Meigret et autres employées en l'acquit qu'il a faict dresser en son nom du dernier jour de febvrier 1524 ², portent qu'il avoit baillé argent comptant, toutesfois le contraire est vérité, ainsy que résulte par le procès :

Diet ledit de Beaune que le dire de ceulx qui l'ont mis en avant est impertinent, parce qu'il appert du contraire par les quiettances signées des comptables produictes en la chambre, en vertu desquelles ilz en doibvent tenir compte au Roy. Et outre se trouvera par les comptes faictz avecq lesdits comptables et aussy par ceulx qui ont compté et baillé l'argent à euxourny, que leur dire n'est véritable : car en la plus part des sommes sont deniers comptans et rescripcions fournies auxdits comptables, leurs commis et clerez, et le demourant sont parties contrainctes que ledit de Beaune a este contrainct de paier ou faire paier et avancer pour eulx et à cause de l'affaire du Roy,

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 203-228 : LA REDDITION DE COMPTES.

2. *Ibid.*, p. 182.

dont ledit de Beaune leur aourny d'acquitz qui leur équipollent à argent. Et, s'il se trouve qu'il ayt été faict et baillé par ledit de Beaune aucunes rescriptions pour deniers comptans à aucuns officiers comptables, au lieu desquelles lesditz comptables auroientourny audit de Beaune leurs quictances comme de deniers receuz comptans, et néanmoins n'auroient lesdits comptables receu lesdits deniers, mais auroient telles sommes esté rabatues sur le demandeur de Beaune par l'acquit de 4,574,000 livres. Dict ledit de Beaune qu'à l'heure qu'il a fait icelles rescriptions, il tenoit qu'elles fussent seures et que les deniers en deussent estre fournis comptant, comme d'autres qu'il avoit faict par plusieurs autres fois, et que, si lesdites rescriptions n'ont heu effect de recouvrer argent, il n'en a esté adverty promptement, ce que devoient faire lesdits comptables. Et, si tost que ledit de Beaune en a eu cognoissance, il a besoigné avec lesdits comptables et repris sesdites rescriptions pour argent comptant, dont il leur avoit baillé ses quictances de pareilles sommes, sur et en déduction et acquit de son deub, et autrement n'en eust sceu besoigner avecq lesdits comptables, partant qu'il en avoit jà produit les quictances en la chambre des comptes à la vérification de sondit acquit. Et, si auparavant l'expédition de sondit acquit lesdits comptables l'eussent adverty, il n'eust pas mis ne employé lesdites quictances en sondit acquit, car il estimoit au temps de l'expédition d'icelluy acquit qu'ilz eussent receu lesdites sommes.

III. Sur le III^e article, faisant mention qu'il a reffaict ung roolle d'intérestz quatre fois, en l'ung desquels il avoit couché une partie de 4,000 livres pour intérestz d'achaptz d'or pour luy et aussi une taxation de 700 livres qu'il avoit faict à messire Jehan Prévost :

Respond ledit de Beaune que ledit roolle a esté reffaict pour l'augmenter à cause de quelques parties qui se trouvèrent avoir esté païées depuis la facture première d'icelluy outre celles qui y estoient contenues. Et fut icelle réfection et augmentation desdites parties faictes et couchées par messire Jean Prévost, le tout montant 45,000 livres, et tant de livres, dont ledit de Beaune, soubz la confidence dudit Prévost, signa le rolle. Mais, depuis, adverty que ledit Prévost l'avoit surprins en y employant une partie de 4,000 et tant de livres pour achapt d'or qui n'y devoit pas estre employée, et aussy qu'il y avoit aucunes parties et articles dudit roolle mal accordans aux quittances, pour les coucher en meilleure substance et refformer la partie de 4,000 et tant de livres, ordonna icelluy devoir ledit roolle estre reffaict. Ce qui fut faict et monta ledit roolle, ainsi dernièrement reffaict,

41,000 et tant de livres, qui auparavant se montoit 45,000 livres. En quoy le Roy ne peult avoir sinon avantage. Et, au regard de ladite partie d'achapt d'or, c'est une partie de laquelle ledit de Beaune avoit fait avance à cause de plusieurs parties qu'il avoit fait fournir en or pour le service dudit sieur. Laquelle depuis, comme partie deue, luy a esté remboursée par le receveur général¹, lequel l'aura employée au rolle d'achapt d'or pour le fait de sa charge. Et, au regard de la partie de 700 livres que ledit Prévost dict luy avoir esté taxée, respond ledit de Beaune que le dire dudit Prévost ne contient vérité, et appert du contraire par le rolle et quittance, et que si ledit Prévost dict et confesse l'avoir ainsy prinse, c'est une chose supposée, et attendu sa confession il est tenu envers le Roy.

IV. Sur le iv^e article, qu'il couche audit rolle deux parties non véritables, l'une soubz le nom de Bernard Salviaty de 3,940 livres et l'autre soubz le nom de Bernard Fortia² pour pareille somme; lesquels ont soubztenu en sa présence lesdites quittances estre faulces et ne les avoir jamais passées :

Respond ledit de Beaune : quant à la partie dudit Salviaty, qu'il se trouvera que luy ou autre soubz son nom presta lesdits 45,000 escuz et receut l'intérêt; et possible est que celluy à qui appartiennent les deniers ne voulut estre nommé, mais les voulut prêter soubz le nom dudit Salviaty, comme souventes foyz est advenu en pareil cas, mesme pour ledit Salviaty, qui en a fait prêter en d'autres endroits pour ledit seigneur, dont il a passé quittance, pour les intérestz, et font lesdits banquiers, les uns pour les autres, comme se pourra entendre. Aussi ledit Salviaty toute sa vie s'est meslé d'estre banquier, faisant profiter son argent et celluy d'autrui, comme il est tout notoire, car, s'il ne se fust pas aydé d'autre argent que du sien, il n'eust pas les biens qu'il a, et quand il vint en France il estoit un jeune compaignon qui n'avoit pas grand chose. Et n'est recevable à impugner ladite quittance, mais plus tost doit l'on avoir regard à ladite quittance qu'il a passée qu'à son dire, qui ne contient vérité, comme dit est. Et, en nyant ladite partie, ledit Salviaty pense y avoir proffict, d'autant que, s'il estoit appointé que ceulx qui ont heu et prins intérestz du Roy fussent tenuz les rendre, il en voudroit demourer quitte, par telle négociation. Et, qui pis est, prouvera ledit de Beaune, si mestier est, luy estant en liberté, ladite partie avoir esté païée

1. Jean Sapin.

2. Gendre de François Miron, médecin du roi.

audit Salviaty, et ainsi l'a confessé par plusieurs fois. Et, si telles négociations de quictances passées pour parties païées avoient lieu, il n'y auroit personne, et mesmes des comptables, en seureté, et a esté observée ceste coustume de tout temps. Et proteste que, luy estant en sa liberté et avoir parlé à son conseil, de bailler reproches valables contre ledit Salviaty, par lesquelles il monstrea que l'on ne doit avoir regard à sa depposition, et qu'il est de la qualité que l'on ne doit avoir regard à son dire. Et davantage ledit Salviaty est allié de Campobach¹, qui a esté adhérent avecq maistre Jehan Prévost, accusateur dudit de Beaune.

Et au regard de la partie dudit Fortia, dict ledit de Beaune que ledit Fortia a confessé en la présence de vous, MM., et dudit de Beaune, avoir passé ladite quictance de 3,940 livres, à cause de 5,000 escuz soleil qui luy ont esté deubz longuement. Aussi à la vérité il a heu ledit paiement, et outre a heu la somme de 4,200 escuz soleil, dont il a confessé avoir passé quictance, qui vient à la charge dudit de Beaune. En quoy, MM., pouvez considérer la légalité dudit de Beaune, et, s'il se trouvoit qu'il y eust eu erreur au texte de la quictance, ce a esté la faute que ledit Fortia ne l'a bien exprimée ou la faute de celluy qui l'a dressée, dont ledit de Beaune n'en est en cause, et luy a esté baillée ladite quictance comme bonne. Et, pour les mesmes causes alléguées contre ledit Salviaty, et aussi que ledit Fortia a espouzé sa femme, seur de la femme dudit Prévost, son accusateur, ne devez avoir regard à son dire.

V. Sur le v^e article, qu'il a receu la somme de 43,000 escuz venans du cardinal d'Yort², laquelle somme a esté païée entièrement; toutesfoys il, Samblançay, n'en avoit rien revellé au Roy :

Dict ledit de Beaune qu'il n'a jamais receu ladite partie pour le Roy ne comme due au Roy, mais l'a receue de Guillaume Nazy pour prest, dont il luy a baillé sa cédulle. De laquelle somme il a faict demande audit de Beaune avecq plusieurs autres sommes qu'il luy doit, comme vous, MM., pouvez estre informez par la demande qu'il a faict sur le faict des banques. Au moien de quoy ledit de Beaune n'estoit tenu révéler ladite partie audit sieur. Et néantmoins l'avoit prinse dudit Nazy pour employer aux affaires dudit sieur, et est en fons de la somme à luy due par ledit sieur, dont mencion est faite

1. François de Campobasso, sieur de la Pensarde.

2. Thomas Wolsey; cf. A. Spont, *op. cit.*, p. 172; cf. Jaqueton, *la Politique extérieure de Louise de Savoie*, p. 37, 337, 354, etc.

par l'appoinctement de MM. Guillard et autres commissaires du Roy.

VI. Sur le vi^e article, qu'il a receu et s'est approprié la somme de 40,000 livres venans de l'office de conseiller de la court du Parlement par la promotion de maistre Jehan Ruzé, advocat du Roy en Parlement¹ :

Diet ledit de Beaune que feu M. le Grand Maistre, dernier déceddé, fit demande au Roy dudit office d'avocat pour ledit Ruzé, en l'année 1521, au voyage que ledit sieur fist en Hénault, lequel office ledit sieur accorda en pourvoir ledit maistre Jehan Ruzé, à présent possesseur dudit office, en délaissant son office de conseiller à Paris, et ung autre des Grandz Jours de Bretagne. Desquels offices ledit sieur accorda libéralement et permit que ledit de Beaune en fist son proffiet, moyennant que prest seroit faict audit sieur de la somme de 40,000 l. t. pour survenir au faict de ses guerres, ainsy que ledit feu sieur grand maistre escripvit et fist sçavoir audit de Beaune, et que ledit sieur luy avoit faict ce bien en faveur et pour aucunement le récompenser du labeur et sollicitude qu'il prenoit à ses urgens affaires durant ledit voyage de Hénault, auquel ledit sieur estoit en personne avecq grosse armée. Outre laquelle ledit sieur avoit deux autres grosses armées, l'une en Guyenne, où estoit feu M. l'admiral, et l'autre en Italie, où estoit M. de Lautrec. Et n'est de mémoire que roy de France ayt soubstenu à une fois trois si puissantes armées, es quelles y avoit 90.000 hommes de pied et plus, et montoit la despense de l'extraordinaire d'icelluy seigneur par chascun moys de 6 à 700,000 l. Plus ledit de Beaune, suyvnt ce que ledit grand maistre luy avoit mandé, presta ladite somme de 40,000 livres. Par quoy diet que ce qu'il a faict en cest affaire a esté suivant le vouloir du Roy, et autrement ne l'eust voulu faire. Et de ceste matière n'a esté depuis aucunement parlé jusques à ce que de Beaune a esté constitué prisonnier.

VII. Sur le vii^e article, que luy seul a faict les pris des munitions, haleretz, pieques et souffres pour Normandie et de certaines toilles d'argent, avecq Bernard Salviati, duquel il avoit heu deux chambres de tapisserie, deux haquenées et quinze aulnes de velours violet :

Respond ledit de Beaune qu'il a faict, par ordonnance du Roy, aucuns marchez de munitions pour la force et deffence de ce royaume, desquelz il a prins le meilleur marché que possible luy a esté pour le proffit dudit sieur, heu esgard au temps, les lieux des-

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 179, note 2.

quelz on tiroit et faisoit venir lesdites munitions, et aussy pour attendre les termes des payemens des sommes accordées pour lesdites munitions, lesquelles sommes n'estoit possible payer comptant au moyen des urgens affaires dudit sieur. En faisant et acordant lesquels pris n'a jamais esté parlé ne promis faire don ne présent audit de Beaune, et de faict ne luy en a esté faict aucung pour ceste cause. Et, si ledit Salviati luy a présenté deux chambres de tapisserie, dont mention est faicte cy-devant, ce n'a esté à cause des pris, mais le fist de son motif, dont feu M. le Grand Maistre de Boisy¹ en eust l'une et ledit de Beaune l'autre, et ne pouvoit valloir chacune desdites chambres plus de 420 à 440 l. t. Et, au regard des quinze aulnes de velours violet, n'en a esté receu dont il ayt souvenance, ne pareillement des deux hacquenées. Lequel Salviaty, pour les raisons déduictes en ung autre article cy-devant, ne doit estre creu de son dire.

Et, au regard des pris des toilles d'argent, ledit de Beaune dict n'en avoir fait luy seul les pris, car M. le trésorier Babou² y assista, et eulx deulx en firent lesditz pris par commission expresse. Esquels prix le proffict du Roy fut grandement gardé, heu égard aux pris que les vendoient lors les marchans des argenteries et autres.

Dict oultre ledit de Beaune que, les marchez par luy faictz desdites munitions, n'en a jamais voulu faire conclusion sans premier en advertir le conseil du Roy ou le maistre de l'artillerie. Et néantmoins dict que par le passé, ès règnes des feuz roys Loys XI^e, Charles VIII^e et Loys dernier, telz marchez se sont faictz communément par les généraux des finances³ ou l'un d'eulx, au moien de ce qu'ilz avoient plus d'expérience et certitude de la vateur et pris desdites munitions et des fraiz et voitures pour y garder le proffict desdits sieurs et autres. Et par ce dict ledit de Beaune que esditz marchez qu'il a faictz de l'ordonnance dudit sieur, il n'a en rien préjudicié aux droictz du maistre de l'artillerie, et prouvera, s'il est besoing, que lesdits marchez qu'il a faictz ont été au proffict et avantage du Roy.

VIII. Sur le viii^e article, que aussy il a fait passer à Robert Albisse deux quictances de 40,000 tant de livres par maistre René Fame et icelles faict antidater; pareillement il a employé des quictances dudit Albisse pour la somme de 47,000 livres passées par Chevalier qui ne sont véritables, ainsy que luy a maintenu ledit Albisse :

1. Artus Gouffier.

2. Philibert Babou, sieur de la Bourdaisière.

3. A. Spont, *op. cit.*, p. 72.

Dict ledit de Beaune qu'il n'a jamais fait antidater par maistre René Fame ne autre aucune quittance, et de ce n'en parla jamais audit Fame; et aussy, quant il y en eust parlé, croyt qu'il n'en eust rien voulu faire, et qu'à telz antidattes n'eust peu avoir aucung profit ou avantage. Et, au regard des quittances dudit Albisse pour la somme de 47,000 livres passées par Chevalier, ledit de Beaune, persistant en ce qu'il a dict, respond qu'il tient lesdictes quittances bonnes et véritables, et des sommes contenues en icelles ledit Albisse avoir esté païé et satisfait, et n'eust passé ledit Chevalier lesdites quittances sy elles n'eussent esté véritables, car ledit Chevalier estoit homme de bien et de bonne conscience, comme il sera vérifié si mestier est. Et ne doit estre creu ledit Albisse contre lesdites quittances, parcequ'il deppose en son fait, dont il peut rapporter proffit : car, si lesditz intérestz se trouvoient avoir esté mal prins, il seroit tenu de les rendre.

IX. Sur le 1^{re} article, qu'il a fait ung bordereau d'entre luy et maistre Jehan Prévost, signé de sa main, faulx en datte et en parties non véritables, et une somme couchée deux fois¹ :

Dict ledit de Beaune qu'en l'année 1523, luy estant à Lyon avecq le roy, ledit Prévost luy escripvit que l'on vouloit faire de gros emprunetz sur luy. et que, pour le saulver, il avoit déclaré que ledit de Beaune avoit mis en ses mains plusieurs grandes sommes de deniers, desquelles il avoit fait ung bordereau qu'il luy bailla après pour le signer. Ce que fit ledit de Beaune pour soy exempter desdits emprunetz, considérant qu'il n'avoit aucuns deniers pour faire lesdits prestz, et avoit employé tout son crédit, de sorte qu'il estoit demouré en arrière de grosses sommes de deniers, dont il vous pourra apparoir par le procès et appointement des commissaires, et mesmes des 70,000 livres de Fontarabye² et des 400,000 escuz de M. d'Albany³ et autres. Et dudit bordereau ne s'est aucunement aydé, et qu'il soit ainsy par le compte précédent ledit bordereau, et par le subséquent dudit Prévost en appert : car au compte subséquent la partie du débet du compte précédent est mise en recepte par ledit Prévost, sans ce qu'il soit faite mention dudit bordereau fait entre les dattes desdits deux comptes, qui est clère démonstrance que ledit bordereau est nul et à la vérité n'eust sceu estre d'aucune efficace,

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 193.

3. *Ibid.*, p. 194.

parquoy, s'il y a aucune chose dedans qui ne soit véritable, ne peut estre préjudiciable au roy ne à autre personne.

X. Sur le x^e article, qu'il a retiré de maistre Jehan Prévost, commis de l'extraordinaire, deux quictances, l'une de 49,300 livres et l'autre de 42,000 livres, à cause de prest comptant, combien qu'elles ne fussent véritables, et ledit de Beaune bailla dès lors cédule escripte et signée de sa main, par laquelle il confessoit debvoir à maistre Millon¹ et Bernard Fortia 30,300 livres :

Dict ledit de Beaune qu'à la requeste dudit Prévost et pour l'acquitter envers lesdits Millon et Fortia auxquelz il devoit pareille somme pour le service du roy, ainsy qu'ilz disoient, au lieu d'une quittance dudit Prévost de 49,300 livres et d'une contre-lettre de 44,000 livres, à cause de prest, leur fist sa cédule desdites sommes. Lesquelles, partant qu'elles ont tourné en l'acquit dudit Prévost, ont sorty nature d'argent comptant, et en ce ne peult avoir le roy aucun intérêt ou dommaige, veu et entendu que ledit Prévost, en vertu de ses quictances, s'en doibt charger en recepte envers ledit sieur, qui tient pareillement lieu envers ledit sieur comme de deniers fournis comptant. Et offre ledit de Beaune qu'en le faisant tenir quicte envers la veufve et héritiers dudit feu Miron et ledit Fortia de ladite somme et lui rendre sa cédulle, et bailler quittance au roy de pareille somme sur ce qui luy est deub.

XI. Sur le xi^e article, qu'il devoit faire délivrer à Meigret l'an 1524² 420,000 livres par Robert Albisse et 400,000 livres de prest des Florentins pour desliver à Milan et a affermé devant le roy ladite somme y avoir esté envoyée à feu M. le maréchal de Foix³ contre la vérité, car ladite somme n'y avoit esté envoyée, ainsy qu'il est apparu par ung compte entre ledit Samblançay et Meigret, et a fallu que ladite somme luy ait esté mise en payement et solvit de son grand acquit de 4,574,000 livres :

Dict ledit de Beaune qu'il a faict fournir en Itallie pour le service dudit seigneur et convertir aux affaires de ses guerres en l'année 1524 la somme de 412,000 livres, d'une part, ès mains de Jacques Thouart, clerc et commis général en Italie dudit Meigret, par son récépissé, comme appert par le compte faict avecq ledit Meigret au mois de décembre audit an : sur lequel compte a esté rendu audit Meigret

1. François Miron.

2. A. Spont, *op. cit.*, p. 177.

3. Thomas de Foix, sieur de Lescun.

ledit récépissé. Plus, a estéourny comme dessus pour pareille cause ez mains dudit Thouart pour Mylan, par récépissé du () de septembre audit an 1524, 68,000 livres, d'une autre part, et par autre récépissé du mois de juillet précédent audit an 1524, 140,000 livres, ainsy qu'il appert par compte fait avecq Meigret audit mois de décembre 1524, sur lequel ont esté renduz lesdits récépissez.

Lesquelles trois parties montent ensemble 320,000 livres, sur laquelle somme et pour son remboursement ledit Meigret luy aourny pour le prest des Florentins 55,000 livres, plus en une cédulle de Robert Albisse 50,000 livres qu'il avoit receuz du recepveur général Prunier¹, et en autres parties 2,695 livres, dont ledit de Beaune aourny de quietance audit Meigret, quelque temps après, en autres parties, et par autres quietances sur son dict acquit, 93,077 l. 6 d., qui font ensemble 200,000 livres ou environ. Ainsy resteroit encores deourny et avancé par ledit de Beaune pour l'Ytalie, rabatu lesdites parties 120,000 livres ou environ, sans comprendre la partie de 120,000 livres dont cy-devant est fait mention, dont rescription avoit esté faite à Robert Albisse. laquelle ledit Meigret a receue, ainsy qu'il appert par compte du 24^e janvier 1524, par lequel il en fait recepte audit de Beaune, et laquelle ledit Albisse a païée et acquittée audit Meigret environ le mois de décembre 1524 et icelle baillée en compte audit de Beaune, comme pourra apparoir par compte fait avec ledit Albisse.

Au moien de quoy, entendu ce que dict est, ce que l'on a voulu dire, lesdictes sommes de 120,000 livres et 55,000 livres ont esté déduictes et rabatues sur sondit acquit de 1,574,000 livres, ne se peut soustenir. Et, si l'on vouloit dire que par le compte fait avecq ledit Meigret audit mois de janvier 1524, auquel ladite partie de 120,000 livres est employée, il estoit deu audit Meigret 68,000 et tant de livres, et que ce fust pour reste de ladite partie de 120,000 livres, dict ledit de Beaune que ce n'est à cause de ladite partie, mais fut le parfait d'une quittance de Jehan Sapin contenue audit compte, montant 200,000 et tant de livres. et de ladite somme de 58,000 et tant de livres en a esté fait déduction sur une quittance que ledit de Beaune avoit dudit Meigret de 223,000 et tant de livres pour argent auparavant à luyourny pour les affaires du roy : laquelle à ces fins fut cancellée et refaite de 155,700 et tant de livres, qui fait partie de la somme de sondit acquit.

1. Jean Prunier, receveur de Forez.

XII. Sur le xii^e article, qu'il a receu de Meigret 44,000 escuz pour intérestz qu'il disoit avoir paieez à Gadaigne et aultres banquiers, et a baillé audit Meigret certification non véritable, car ladite somme n'a esté payée en sa présence :

Dict ledit de Beaune que ladite partie a esté payée aux personnages nommés en ladite certificacion, mais non en sa présence, et que ce mot « en sa présence » a esté adjousté par celluy qui a faict ou faict faire ladite certification : à quoy il n'a prins garde. Mais, en tout événement, attendu la certainté qu'il a du paiement faict de ladite partie, encores qu'il eust aperceu ladite erreur, qu'il n'a point cogneue, ce n'est inconvenient (ne) chose qui puisse porter préjudice au roy ne autre personne.

XIII. Sur le xiii^e article, qu'il a receu de Ragueneau 42,000 escuz pour intérestz au nom d'Albisse :

Dict ledit de Beaune que, s'il a receu ladite somme dudit Ragueneau pour ledit Albisse, il a payé icelluy Albisse et croyt qu'il ne luy en demande aucune chose.

XIV. Sur le xiiii^e article, qu'il a receu de Morelet, lors trésorier des guerres¹, deux parties d'intérêt, l'une de 3,400 escuz soleil au nom de Guillaume Nazy pour prest de la somme de 50,000 escus soleil, combien que ladite somme de 50,000 escuz soleil face partie de la somme de 420,000 escuz soleil qui a causé l'intérêt desdits 42,000 escuz baillez par Ragueneau; et l'autre, au nom de Gadaigne, de 2,200 escuz soleil pour le prest de 25,000 escuz, desquelz il en a compté avec ledit Morelet et fourny de quictances de Nazy passées par Chevalier. Et par lesdites quictances est dit que Morelet a remboursé lesditz prestz de 75,000 escuz soleil, combien que jamais ledit Morelet ne les remboursa et n'en a heu affaire que avec ledit Samblançay :

Dict ledit de Beaune que lesdites sommes d'intérêt ont esté payées par luy aux desnommez esdites quictances, et que la somme de 50,000 escuz soleil dont est proceddé la première partie d'intérêt, montant 4,400 escuz soleil au nom dudit Nazy ne faict partie de la somme de 420,000 escuz soleil dont est question, mais est une autre partie particulière, à cause de 75,000 escuz soleil fourniz audit Morelet, assavoir est par ledit Nazy 50,000 escuz soleil et par Gadaigne 25,000 escuz, et fut ladite somme de 420,000 escuz fournye en l'année 1518 par Robert Albisse, les 400,000 escuz aux tré-

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 167.

soriers des guerres par moitié et les 20,000 escuz à maistre Lambert Meigret, dont l'intérêt a esté païé par Ragueneau, montant 12,000 escuz soleil.

Et, au regard des 73,000 escuz soleil, ils ont esté fourniz environ l'année 1520 et ont esté les articles du roolle des deux parties de 4,400 escuz soleil, d'une part, et de 2,200 escus soleil, d'autre, déclarez cy-devant, mal causez et dressez par la faulte et erreur des clercs et serviteurs dudit Morelet, et qu'ainsy soit l'on trouvera lesdits deux acquitz desdites parties escriptz de la main des clercs dudit Morelet. Et, quant à ce que l'on dict que les quictances desdites deux sommes et dons portent que Morelet a remboursé ledit prest de 73,000 escuz soleil, combien que jamais ledit Morelet ne les remboursa et n'en a heu affaire qu'avecq ledit Samblançay, dict ledit de Beaune qu'il n'a esté cause ne motif de faire mention dudit remboursement ès dites quictances, et est langaige superflu et qui ne peut porter préjudice audit de Beaune ne à autres, et du surplus n'en a souvenance.

XV. Sur le xv^e article, que depuis la mort de René Clotet il a retiré de sa veufve et héritiers certain compte concernant l'entremise de l'argent d'Aunay¹, et combien que ledit Samblançay eust receu autre compte par les mains dudit Clotet, toutesfois l'a faict reffaire et echanger et retirer certaines cédulles d'aucuns personnaiges, et y mettre au lieu d'icelles autres sommes semblables :

Diet ledit de Beaune qu'il a mémoire que ce qui en fut faict du temps de feu René Clotet ne fut qu'un bordereau : après le décedz duquel Clotet il fut advisé le dresser en forme de compte et aussi pour aucunes parties qui debvoient estre couchées sous le nom de Guillaume de Beaune, comme ayant commission expresse de Madame pour cest affaire, pour d'icelles parties en faire recepte et despence selon le contenu de sadite commission. Et d'autres choses touchant cest affaire n'en a souvenance, sinon que les sommes dudit bordereau et compte se trouvèrent semblables et en doibvent tenir compte à Madame les comptables.

XVI. Sur le xvi^e article, que combien que le marché des munitions de Tournay² par luy faict avecq Bonnacoursi eust esté arrêté à 32,080 livres, toutesfois il a faict depuys signer et expédier pour la somme de 46,000 et tant de livres, et ce pour faire tomber ès mains

1. *Ibid.*, p. 98, 125, note 1.

2. *Ibid.*, p. 161.

de Robert Albisse 44,500 livres et audit Bonacoursi 45,065 livres :

Diet ledit de Beaune que desdites munitions pour Tournay fut fait par M. le maistre de l'artillerie et luy avec ledit Bonnacoursi pris et marché particulier de chacune chose nécessaire pour lesdites munitions, sçavoir pour haleret certain pris, pour picque ung autre et conséquemment des autres, ainsi que plus à plain se pourra veoir par ledit marché. Et se fit icelluy marché avecq condition que ledit Bonnacoursi fournyroit et mettroit dedans la ville de Tournay lesdites munitions à ses périlz et fortunes, sans ce que (si) pour la fortune de guerre luy advenoit aucune perte par les chemins et passages, le roy n'en porteroit aucune chose sur luy. Suivant lequel marché ledit Bonnacoursi auroit fourny et mis dedans ledit Tournay le nombre des munitions par luy promises, et de la deslivrance d'icelles auroit apporté certification du cappitaine, lequel nombre de munitions par luy deslivrées revenoit, selon ledit pris à luy fait, à la somme de 46,000 tant de livres, et, pour ce que ladite somme sembla grosse audit de Beaune, trouva moien de sçavoir dudit Bonacoursi ce que luy avoient cousté lesdites munitions, et, voyant qu'il en avoit heu plus grand marché qu'il n'estimoit, au moien de quoy le proffict qu'il et ses compagnons avoient à cause dudit marché seroit gros, ledit de Beaune pria très instamment ledit Bonacoursi que sur ledit prouffict il voulust saulver pour le roy une partie de 44,500 livres dont Robert Albisse et Galteroty faisoient querelle et demande audit sieur pour dons et intérestz d'aucunes sommes de deniers qu'ilz avoient empruntées et faict tenir prestes durant quelques temps pour fournir si le roy fust parvenu à l'empire¹; ce que ledit Bonacoursi, à la grand prière dudit de Beaune, qui luy remonstra que ne luy touchoit pas grandement pour sa part, et pour luy complaire, accorda faire, à la charge que ledit de Beaune luy bailleroit lettres addressantes audit Galteroty contenans que le marché ne montoit que 32,080 livres, affin qu'il ne fust chargé envers ses compagnons de leur tenir compte de la somme totale : ce qu'il n'eust sceu faire en payant les 44,500 livres audit Albisse. Et, pour ce que lesdites parties de 32,080 livres et 44,500 livres ne font que 43,580 livres, le surplus estoit pour les mises et voyages faictz par ledit Bonacoursi pour aller et envoyer en Flandres, Anvers et ailleurs pour faire lesdites provisions. Et en ce vous, Messieurs, pourrez cognoistre la légalité dudit de Beaune par l'avantage qu'il a procuré estre fait audit sieur en

1. En 1519.

cest affaire en l'acquittant desdites 44,500 livres que l'on eust été contrainct de paier d'ailleurs.

XVII. Sur le xvii^e article, faisant mention qu'il a prins et retiré de Sapin 42,544 l. 17 s. 6 d. comme pour vaisselle faicte depuis le retour d'Ardres et livrée à Madame, combien que ladite vaisselle ne fut oncques faicte ne deslivrée à madite dame, et la quittance est faulce :

Respond ledit de Beaune qu'il a tousjours pensé et estimé que ladite vaisselle ayt esté faicte et a mémoire qu'il fit fondz de ceste partie à maistre Jehan Prévost, à cause de quoy icelluy Prévost, ayant ledit fondz par devers luy, fist passer la quittance d'icelle vaisselle à Robin Rousseau. Laquelle quittance icelluy Prévost, avecq sa promesse de fournir certification de la deslivrance d'icelle vaisselle, il bailla audit de Beaune, pour en estre remboursé par le recepveur général, et depuys a ledit de Beaune mis en compte audit recepveur général ladite partie, et luy a seulementourny ladite quittance. Mais sur l'article dudit compte ledit de Beaune s'est chargé de fournyr de certification de ladite vaisselle; et, combien que ledit de Beaune ayt baillé en compte ladite quittance audit recepveur général Sapin, comme dit est, partant qu'il convient audit recepveur général faire aparoir a la fin de ses comptes de certification de la délivrance de ladite vaisselle, soit de Madame ou autre ayant pouvoir d'elle, autrement ne luy seroit ladite partie allouée en sesdits comptes, mais rayée sans avoir esgard à ladite quittance, ni au roolle sur ce despéché par ledit de Beaune : diet ledit de Beaune que le roy n'y peult avoir intérêt, et sans cause luy en a esté fait question. Car, si ledit Sapin ne rapporte ladite certification sur ses comptes pour faire allouer ladite partie, elle luy sera rayée purement et simplement. Lequel Sapin, de ladite partie ainsy rayée aura son recours à l'encontre dudit de Beaune, à faute de luy avoirourny ladite certification, et ledit de Beaune à l'encontre dudit Prévost pareillement. Et quant à la quittance en soy, s'il y a aucune faulte, elle procedde dudit Prévost et non d'autre, et de faict l'a faict passer, escrire et dresser, ainsy qu'il a voulu. Et au regard dudit roolle auquel ladite partie est employée, ledit de Beaune ne l'eust voulu despécher s'il n'eust estimé les parties qui y sont contenues estre véritables et mesmement celle dont de présent est question, attendu le fondz faict audit Prévost et la promesse par luy faicte de luy fournir de la certification de ladite deslivrance, comme diet est.

XVIII. Sur le xviii^e article, contenant qu'il a faict faire audit Robin

Rousseau les sceaulx de Madame et pourchassé que ledit Rousseau fit registre desdits sceaulx et du temps :

Respond ledit de Beaune, suivant ce qu'il a deposé cy-devant, que à la poursuite du feu maistre d'hostel Balansac et pour quelques affaires dont il feit remonstrance à ladite dame, ladite dame ordonna à feuz MM. le grand maistre dernier déceddé¹ et évesque de Senlis² faire faire lesdits sceaulx. Lesquelz l'ordonnèrent à ung orfèvre de Tours, nommé Robin Rousseau, lequel, après les avoir faictz, les apporta et meist ez mains desdits sieurs, et les a gardé ledit feu évesque de Senlis jusques à son trespas, qu'ilz furent renduz et par ledit Rousseau fonduz, ainsy qu'il lui fut ordonné.

XIX. Sur le xix^e article, qu'il a distribué entre feu M. le grand maistre, Bastard de Savoye, 26,769 livres d'une part, 37,000 livres d'autre part, et 40,000 escuz d'autre, combien que Madame dict jamais n'avoir donné lesdites sommes :

Dict ledit de Beaune qu'il a par cy-devant deposé des deux premières parties de 26,769 livres et de 37,000 livres, et, quant à la tierce partie de 40,000 escuz soleil, semble qu'elle est de 25,000 livres. Sur lesquelles parties madite dame a donné à feu M. le grand maistre 62,000 l., ainsy qu'il pourra apparoir par les comptes faictz avec luy en ce que doit ledit de Beaune à M^{me} la grand maitresse : c'est à cause desdits dons faicts à feu M. le grand maistre par Madame. Et le surplus desdites sommes a esté receu par ledit de Beaune sur la somme de 30,000 livres à luy donnée par madite dame.

XX. Sur le xx^e article, faisant mention que par les comptes et registres de Guillaume de Frain, son serviteur, qui n'estoit aucunement comptable au roy, il a fait manyer environ de 4,000,000 de francs; et tellement qu'en l'année 1549 ledit de Frain estoit débiteur envers luy de 432,000 livres, et après receut en descharges 80,000 livres, qui font en tout environ 500,000 livres que ledit de Frain lui devoit. Et, par le compte de l'année 1524, ledit de Frain lui devoit 600,000 livres et ce néanmoins faisoit emprunter l'argent au roy à gros intérestz, et faisoit manyer l'argent au roy par homme non comptable audit sieur :

Dict ledit de Beaune que, combien que ledit de Frain par aucuns de ses comptes soit demeuré redevable envers luy de grosses sommes de deniers, ce néantmoins ne se trouvera que ce fust argent comp-

1. René, bâtard de Savoie.

2. Jean Caluau, mort en juin 1522.

tant sinon en petites sommes, se consistoient sesdits restes en quictances, descharges, cédulles et contre-lettres dont les paiemens n'estoient promis, mais se debvoient recepvoir à longs et divers termes. Et, à mesure que les deniers estoient receuz par ledit de Frain, les unes fois estoient envoyez audit de Beaune pour les fournir pour les urgens affaires du roy, les autres ledit de Beaune mandoit audit de Frain les envoyer en plusieurs lieux selon que les affaires survenoient. Et les autres fois survenoit que, pour l'urgente nécessité des affaires dudit sieur, sans pouvoir attendre le recouvrement d'iceulx deniers, en tout ou partie, ledit de Beaune estoit contrainct emprunter d'ailleurs pour fournir pour lesditz affaires : aultrement il en fust advenu inconvenient. Pourquoy lesdits deniers que faisoit recouvrer ledit de Frain servoient à rembourser ce qui avoit esté emprunté, comme dict est, et ne peult l'on par ce inférer que ledit de Beaune fust cause de faire prendre argent à intérestz, mais en estoient cause les grandz et urgens affaires du roy, auxquels ledit de Beaune ne pouvoit satisfaire tant de ses deniers que de ceulx de ses amys, mais estoit nécessité d'en prendre à perte et intérestz.

Et, pour ce que l'on veult dire que ledit de Beaune a fait manyer l'argent du roy par ung homme non comptable audit seigneur, respond ledit de Beaune qu'il n'a faict manyer à icelluy de Frain aucuns deniers appartenans au roy, mais estoient audit de Beaune, car les descharges et contre-lettres que ledit de Frain a manyées soubz ledit de Beaune et dont ledit de Frain a fait faire les recouvremens appartiennent audit de Beaune, et luy avoient esté baillées par les comptables pour son remboursement des sommes de deniers mises ez mains desdits comptables pour le faict de leurs charges ou pour remboursement des sommes par luy payées pour et en leur acquit. Et autrement n'a heu descharges ne contre-lettres que préallablement il n'eustourny autant ou plus que ne montoient les sommes contenues es dites décharges et contre-lettres. Lesquelles, attendu que par les moiens dessusdits estoient tumbéz ez mains dudit de Beaune, estoient à luy et non à autres, et ne peult et doit on plus appeler deniers royaux ceulx qui par vertu d'icelles estoient recovers, car c'estoient deniers appartenans audit de Beaune et à ceulx desquelz il avoit emprunté. Lesquelz deniers il luy estoit partant loisible de faire manyer par tel personnage que bon luy sembloit, duquel, si faulte fust proceddée et qu'il eust faict reste audit de Beaune, icelluy de Beaune l'eust portée, et non le roy : car les comptables, avant

que bailler les descharges et contre-lettres, avoient receu les sommes contenues en icelles.

XXI. Sur le *xxi^e* article, faisant mention comme il avoit fait signer au roy plusieurs acquietz pour deniers mis en ses coffres pour grosses et excessives sommes, combien que les deniers n'y ayent esté mis, ainsi que luy a soubstenu le prévost de Paris :

Dicit ledit de Beaune en persistant en ce qu'il a deposé cy-devant : En tant que touche les acquietz despéchez pour l'ordinaire desdits plaisirs, ne s'en est entremis, et est aux comptables et autres qui ont heu entremise desdits deniers d'en respondre. Quant à l'extraordinaire desdits plaisirs, icelluy de Beaune en a fait dépescher aucuns acquietz, comme il a deposé, dont il a fait fournir les deniers où il a pleu au roy et à madite dame luy ordonner, ainsy qu'il fera apparoir deuement, estant en liberté de sa personne et luy représentant les papiers du reste d'un de 10,000 escuz soleil dont ledit sieur lui a fait don, ainsy qu'il a déclaré et dont il fera apparoir en temps et lieu.

XXII. Sur le *xxii^e* article, faisant mention qu'il a appliqué à Anthoine Lorgery, son serviteur, pour des gaiges au recepveur des traictes et impositions foraines d'Angers :

Respond ledit de Beaune que, s'il a esté donné aucung proffict audit Lorgery, ce a esté sans son ordonnance. Et qu'il soit ainsy, si tost qu'il vint à sa cognoissance, déclaira au feu controlleur Régnard qu'il n'entendoit point que cela eust lieu.

XXIII. Sur le *xxiii^e* article, faisant mention que aussy a fait faire plusieurs quictances ez noms de personaiges qui n'avoient presté et fourny marchandises, et d'icelles quictances s'est aydé :

Respond ledit de Beaune que par ordonnance du roy et de Madame a esté mandé à Millan, Gennes et autres lieux loingtains faire venir plusieurs marchandises, lesquelles pour le proffict du roy ont esté acheptées et payées et par après apportées par deçà, furent finalement fournies et deslivrées, ainsi que par lesdits sieur et dame a esté ordonné : où leur proffict a été grandement gardé, heu esgard au pris que l'on vendoit icelle marchandise par deçà. Et pour ce que lesdites marchandises se prenoient de plusieurs personnes desquelles l'on n'eust sceu prendre quictance vallable, attendu que leurs seings sont incongneuz, et les signatures des notaires des lieux où se prenoient lesdites marchandises n'eussent fait aucune foy en la chambre des comptes pour l'acquit du comptable, au moien de quoy, et qu'il estoit besoning fournir au comptable ez roolles duquel icelle marchan-

dise a esté employée quittance de ladite marchandise pour la reddition de ses comptes, pour avoir par ledit comptable remboursement du payement et advance faicte pour luy d'icelle marchandise : croyt ledit de Beaune qu'il a esté passé aucune quittance par autre que par ceulx qui ont livré lesdites marchandises, en leur faisant apparoir des mesmes nombres, pris et somme que avoient cousté lesdites marchandises sur les lieux et les comptables qui devoient tenir compte d'icelles marchandises. En quoy le roy n'a aucun intérêt, ni ledit de Beaune proffiet ou advantage. Et ne doit l'on présumer aucun mal sur ledit de Beaune s'il s'est aydé desdites quittances ainsy passées, car, sans avoir fourny icelles quittances auxdits comptables, il n'eust sceu avoir remboursement de telles sommes : par quoy la marchandise ainsy réellement baillée fust venue au proffiet du roy sans en paier aucune chose, qui eust été autant de perte audit de Beaune. Et a pour certain ledit de Beaune que iceulx sieur et dame ne voudroient avoir aucune marchandise sans la faire paier ou rembourser à celluy qui l'auroit païée. Et sur ce n'a intérêt ledit sieur, attendu que les parties ont esté païées et en est quiete, et partant ne luy peuvent estre demandées à l'advenir. Et des choses dessusdites en fera apparoir, si besoin est, par certification des marchans.

XXIV. Sur le xxiii^e article, faisant mention comme il avoit célé le fondz qui estoit ez mains de Prunier¹, commis de Brachet, recepveur général de Languedoil, du temps qu'il estoit général de ladite charge, et a esté remboursé du prest qu'il avoit faict au roy et à Madame avant l'advenement du roy à la couronne sur ledit fondz, comme il appert par les comptes renduz par Brachet, et néantmoins a recouvert par manière de don du roy et de madite dame pour services faitz à cause desdits prestz la somme de 30,000 livres du roy et 30,000 livres de Madame :

Diet ledit de Beaune qu'il n'a heu cognoissance qu'il y ayl heu fondz en somme notable ez mains de Brachet, lorsqu'il a esté recepveur général de Languedoil. Et, s'il s'est trouvé débiteur envers le roy par la fin d'aucuns de ses comptes, n'a esté pour deniers qu'il eust heu comptans par devers luy, sinon en petites sommes, mais a esté à cause de plusieurs mauvais deniers deubz par les officiers de sa charge de longues et diverses années, montans de 400 à 420,000 livres ou environ, baillez par ledit Brachet à feu Prunier, quant il

1. Jean Prunier succède à Jean Brachet en 1516.

vint à l'office de receveur général, pour les recouvrer. Desquelz deniers les aucuns sont proceddez des receveurs généraulx prédécesseurs dudit Brachet, mesmement Bohier¹. De laquelle somme, après toutes les diligences faites par ledit Prunyer, se trouva à son décedz qu'il en debvoit encores de 30 à 40,000 livres, dont les contre-lettres furent mises, de l'ordonnance du roy, ez mains de maistre Jehan Sapin par les veufve et héritiers dudit feu Prunyer.

Et davantage, se trouvera avoir esté levé plusieurs descharges par anticipation sur les années ensuivans, et mesmement en l'année 1514, durant laquelle année en fut levé pour grosses sommes de deniers sur l'année ensuivant finissant 1515, lesquelles choses ont engendré le débet du compte dudit Brachet de l'année 1514.

Au moyen de quoy ne luy peult préjudicier ce qui a esté dict que ledit de Beaune ayt esté remboursé du prest qu'il avoit faict au roy et à Madame avant l'advènement du roy à la couronne, sur le fondz dudit Brachet. Car ledit fondz n'estoit deniers comptans, comme dict est. Et, quant bien les deniers en eussent esté comptans (qui se trouvera autrement), sy appert-il du temps auquel ledit de Beaune a esté païé et remboursé de ladite partie par la quittance qu'il en a passée pour son remboursement servant à l'acquit desdits sieur et dame.

Dict outre ledit de Beaune que ledit prest par luy faict ausditz sieur et dame a esté de ses deniers, des deniers de ses parens et amys. Les aucuns desquelz il a pris à intérestz et rente courant sur luy, ainsy qu'il fera apparoir, et pour ce faire ne s'est point aydé des deniers des finances du feu roy. Et qu'ainsy soit, il n'eust esté en la puissance dudit de Beaune de pouvoir toucher ausditz deniers sans le moien du recepveur général ou des recepveurs particuliers de ladite charge, qui est à eulx et non à autre de recepvoir et tenir le compte des deniers du roy.

Desquels officiers par ce moien auroit convenu emprunter telles sommes par ses cédulles et obligations. Laquelle chose ne se trouvera point, ne que lesdits recepveurs, général ou particuliers, luy ayent presté ladite somme. Et, si aucuns d'iceulx recepveurs particuliers à quelques fois ont païé aucuns deniers à la requeste dudit de Beaune, il les auroit tantost après faict rembourser en deniers comptans ou en descharges levées sur leurs receptes à luy baillées par le recepveur général pour son remboursement et paiement des deniers advancez par luy à cause des affaires du roy et de son office.

Et, au regard du don faict par le roy et Madame audit de Beaune

1. Henri Bohier, prédécesseur de Brachet, 1504-1510.

pour services faitz à cause desdits prestz de la somme de 30,000 livres par le roy et de 30,000 livres par Madame : dict ledit de Beaune que ledit sieur, de sa libéralité, luy donna la somme de 30,000 livres après son advènement à la couronne, et d'icelle en a esté despéché lettres de don par icelluy sieur en forme deue qui se pourront veoir à ceste fin. Et quant à Madame, elle a, de son motif, après le retour du roy de son voyage d'Itallie, luy donna pareille somme de 30,000 livres, de laquelle somme ledit de Beaune a seulement heu 26,700 et tant de livres.

XXV. Sur le xxv^e et dernier article, faisant mention qu'il a pris payement sur les parties couchées en l'estat du roy contre la forme de son acquit de 4,574,000 et tant de livres :

Respond ledit de Beaune qu'il n'a prins aucun deniers ez estats du roy pour son remboursement sur son acquit de 4,574,000 et tant de livres, sinon une partie de 300,000 livres que ledit sieur fit employer en son estat de l'année 1522, sous le nom dudit de Beaune, sur et en déduction de sondit acquit. Laquelle somme il a recuee en vertu de sondit estat et d'icelle baillé ses quictances aux recepveurs généraux dont il tient compte, ainsi qu'il se trouvera par le procès de l'appointement donné par M. le président Guillart et autres commissaires autresfois deputez par ledit sieur à veoir les sommes de deniers fournies par ledit de Beaune.

Item, outre et par-dessus lesdits articles, continuant en ce qu'il a autrefois deppozé sur la lettre de pouvoir du roy¹, dict ledit de Beaune que ladite lettre lui fut baillée par madame pour garder son crédit envers plusieurs personnes, tant à Paris que ailleurs, ausquels, ainsy que les affaires du roy survenoient, ledit de Beaune avoit accordé et promis faire donner par le roy certaines sommes de deniers pour leur intérêt et récompense des sommes qu'ilz promettoient prester pour le service dudit sieur. Et lesquelles sommes de fait ilz avoient prestées et fournies pour convertir, comme dict est, et mesmement pour subvenir à la despence de la guerre de Haynaut, lesquels personnages ne vouloient aucunement estre nommez, ne pareillement passer quictance des sommes à eulx ainsy promises en don. Au moien de quoy estoit besoing audit de Beaune avoir sur ce lettres de pouvoir et ordonnance dudit sieur, et à ces fins luy fut baillée ladite lettre.

Et, au regard des deux estatiz généraulx du Roy, l'un au neet et

1. A. Spont, *op. cit.*, p. 187; A. de Boislisle, *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, XVIII, p. 228 et suiv.

l'autre pour double, et pareillement d'un article faisant mention d'intérestz inséré en l'un desdits estatz :

Diet ledit de Beaune que lesdits estatz avoient esté par luy laissez, ne sçait bonnement en quel lieu, pour ce qu'ilz ne servoient de rien. Et de faict telz estatz généraulx ne peuvent servir depuis l'expédition des estatz particuliers, fors de donner adresse aux officiers comptables, pensionnaires et aultres parties couchées esditz estatz, et les advertir devers lesquelz des trésoriers ou généraulx de France ilz se doibvent retirer pour avoir leurs assignations des sommes à eulx ordonnées par le Roy en sesditz estatz généraulx, selon et ensuyvant les départemens d'icelles sommes faictz par entre lesditz généraulx et trésoriers. Lesquelz départemens ont volontiers accoustumé d'estre déclarez par le menu en teste de chacune partie desditz estatz généraulx.

Et, au regard de l'article faisant mention d'intérestz, déclare ledit de Beaune qu'il fust entendu et ordonné au conseil dudit sieur, auquel estoit présent feu M. le Grand Maistre de Boisy, et autrement n'eust voulu ledit de Beaune permectre qu'il y eust esté employé. Et n'en peult venir à cause d'icelle aucun intérêt sur ledit sieur, car en vertu de telz estatz généraulx n'ont accoustumé d'estre faictz aucuns payementz par les recepveurs généraulx, changeur du Trésor, trésoriers et recepveurs particulliers; ains se font iceulx payemens par lesdits officiers chacun en sa charge distinctement, par vertu des estatz particulliers faictz par le Roy en chacune trésorerie et généralité de France, et des roolles qui en sont expédiéz ausdits officiers par le moien desditz estatz, qui sont les acquietz et ordonnances qu'ilz mectent et produisent en la chambre des comptes pour avoir allocation des sommes de deniers par eux fournies dependantes desditz estatz généraulx du Roy. Parquoy sans cause a esté faict question audit de Beaune de ladite partie d'intérestz.

Remontre à vous, MM., ledit de Beaune qu'il vous plaise veoir et entendre par les comptes que les principaulx officiers comptables luy ont rendu, c'est assavoir Sapin, Meigret et Prévost, les grosses sommes de deniers qu'il a fournies et délivrées à plusieurs et diverses fois pendant huit années, à commencer peu après l'advènement du Roy à la couronne, aux dessusditz ou par eulx à cause de leurs offices et pour le service dudit sieur, affin que, par l'inspection d'icelles sommes, il vous plaise considérer que non sans gros intérestz, fraiz et mises, il a pu subvenir à fournir telles sommes par prestz et avances. Et aussy se trouvera que, outre ce que le Roy en a païé pour dons,

ledit de Beaune en a porté et porte intérestz sur luy pour grosses sommes, dont il fit requeste à M. le Président et autres commissaires y avoir esgard.

Supplie très humblement ledit de Beaune le Roy, Madame et vous, MM., que pour la vérification et preuve de aucunes responces qu'il a faictes cy-devant au présent cahier, qu'il vous plaize de voz bénignes graces veoir et entendre toutes les pièces du procès et appointement donnez par M. le président Guillart et autres commissaires.

Aussi que si, par les depositions par luy faictes, tant verballes que par escript, il s'y trouvoit aucune variation, il vous plaise l'excuser, ayans esgard à son ancien aage, duquel vous avez esté deuement informez par le temps et datte de sa tonsure, dont il vous a parlé, pareillement à la privation de ses papiers, captivité et détencion de sa personne en ce lieu par l'espace de six mois ou environ, durant lequel temps il a esté privé de tout conseil et luy a esté desnié tout conseil verbal et par escript.

Et au surplus, si en sondit affaire se trouvoit aucune erreur ou omission, qu'il n'est proceddé du dol ne malice dudit de Beaune, mais par inadvertance ou surprise, il vous plaise pareillement ne vouloir prendre en rigueur, mais avoir considération du temps que ledit de Beaune a servy ledit sieur et son royaume, où il a exposé son temps, son bien et celluy de ses parens et amys.

Et pour ce qu'ez articles cy-dessus escriptz est faicte mention de plusieurs parties de deniers levez ez finances du Roy par les acquitz dudit sieur, tant pour ses plaisirs, deniers mis en ses coffres que par les quietances de Madame, qui sont venuz ez mains de plusieurs personnes, ainsy qu'il a déclaré, il vous plaise ordonner et luy bailler commissaire pour faire appeler lesdites personnes pour confesser et soubstenir lesdites parties, affin qu'il en soit deschargé, et, où ilz les voudront nyer, les prouver et deuement vériffier par ledit de Beaune, estant en liberté, parce que desdites parties n'en est aucune chose tourné ne vient à son advantage et proffict.

(Arsenal, ms. 2589.)

IV.

Les serviteurs de Semblançay.

Françoys, etc..., savoir faisons, etc..., nous avoir receu l'umblé supplication de François Charuau et Jehan Le Gendre, serviteurs de feu

Jacques de Beaune, en son vivant sieur de Saint-Blancay, contenant que, au moys de may derrenier passé, nous octroyasmes noz lettres de rémission tant ausdits supplians que autres serviteurs dudit sieur de Semblançay et de Guillaume de Beaune, son filz, naguères général de noz finances, dont la teneur s'ensuyt :

Françoys, etc..., savoir faisons, etc..., nous avoir receu l'umble supplicacion de Jehan Courraye, Jehan Guyot, Jacques Riallière, M^e Mathurin Guinel, Jehan Legendre, Françoys Charuau, Jehan Blandin et Loys Potier, contenant qu'ilz estoient au service de feu Jacques de Beaune, lors sieur de Samblançay, bailly et gouverneur de Touraine, et de Guillaume de Beaune, son fils, auparavant l'emprisonnement de la personne dudit de Samblançay en la Bastille de la ville de Paris.

Duquel emprisonnement ilz eurent de grans ennuyes et se employèrent pour luy faire service par tous les moyens que possible leur fust, de fait portèrent plusieurs lettres audit sieur de Samblançay à luy rescriptes par ledit Guillaume de Beaune, son filz, et audit Guillaume de Beaune autres lettres à luy rescriptes par sondit père, blancz signez, lettres, escriptures, de la teneur desquelles ilz ne sont bonnement recordz ne mémoratifz. Toutesfoiz est bien mémoratif ledit Jehan Guyot qu'il porta lettre dudit deffunct sieur de Samblançay à Tours à la vefve de feu M^e Nycolle Chartier, qui lui bailla ung inventaire avec plusieurs cédules et obligations, lesquelles il bailla et mist ès mains dudit Guillaume de Beaune. Aussi les aucuns d'iceulx assayèrent par pratiques, promesses, parolles, subornacions et autrement indeuement à faire évader desdites prisons ledit de Samblançay.

Et, après l'exécution de sa personne, lesdits supplians se sont évadez, c'est assavoir ledit Jehan Courraye et Loys Potier, avecques ledit Guillaume de Beaune, ès pays de Flandres et d'Alemaigne, où ilz sont encores de présent. Et les autres supplians en divers lieux où ilz se sont retirez et latitez, doubtons rigueur de justice. Nous humblement requérant que, actendu les faultes, coupes, crymes et délitz en quoy ilz sont encheuz, ce a esté pour euyder faire service audit sieur de Samblançay et Guillaume de Beaune, son filz, leur maistre, que en tous autres cas ilz sont bien famez et renommez, etc..., il nous plaise, etc... Pourquoi, etc..., ausdits supplians et à chacun d'eulx avons remys, quieté et pardonné, et par la teneur de ces présentes, de nostre grace especial, plaine puissance et auctorité royal, quietons, remectons et pardonnons les cas dessusdits et tous autres telz ou moyndres en quoy ils pourroient estre ensuyviz pour le fait dudit de Samblançay et de sondit filz, et tout ainsi que s'ilz estoient

cy spécifiez et déclairez avec toute peine, offence et admende corporelle, criminelle et civile, en quoy, pour occasion d'iceulx, ilz pourroient estre ensuyviz envers nous et justice, satisfaction faicte à partie civilement tant seullement, etc...

Donné à la Bourdaizière, ou moys de may l'an de grace 1529, et de nostre règne le 15^e.

(Signé :) Par le Roy, ROBERTET.

Visa, contentor : DUVERNAY.

Et, pour ce que lesdits supplians n'estoient présens lorsque lesdites lettres furent obtenues, fut obmis dire et déclarer les choses qui s'ensuyvent, c'est assavoir qu'ilz avoient escript soubz ledit Guillaume de Beaune plusieurs lettres, mémoires et autres choses qui auroient esté portées audit feu sieur de Samblançay au dedans de la Bastille, et aucunes d'icelles auroient esté baillées et portées par lesdits supplians à Estienne Besnier et à Gigon, son serviteur, qui avoient intelligence à ladite Bastille; pareillement à ung homme d'Eglise qui ordinairement chantoit messe en ladite Bastille et à ung archier qui estoit commis à la garde dudit Samblançay. Des noms desquelz prebstre et archier, ensemble de ce que contenoient lesdites lettres et mémoires et autres choses, lesdits supplians ne sont recordz, mémoratifz et ne sauroient autrement déclarer. Aussi, par le moyen de quelzques flascons d'estaing à fons double furent portées en ladite Bastille, au commencement de l'emprisonnement dudit Samblançay, par aucune petite espace de temps, aucunes lettres et mémoires dedans ladite Bastille, et rapporté responce au moyen d'iceulx flascons, mais quelles, ne savent lesdits supplians.

Pareillement auroit icelluy Legendre obmis à articuller que peu de temps après le trespas dudit Samblançay, luy estant à Paris, entendit par aucuns messiers que le corps d'icelluy Samblançay auroyt été trayné dedans les vignes, dessiré et desmembré par les bestes auprès d'un village nommé Panthin. Lequel Legendre, meu de pitié et compassion, seroit allé audit lieu de Panthin, accompagné d'un nommé Guillaume Malartin, où ilz trouvèrent aucuns membres et ossemens dudit corps, qu'ilz assemblèrent et misrent dedans ung sac de toile, qu'ilz feirent apporter à Paris au logis dudit Guillaume Malartin. Lesquelz membres et ossemens ledit Legendre, suppliant, mist en une quessee de boys qui fust mys en l'église Sainte-Catherine-du-Val-des-Escolliers, par le moyen, adresse et requeste que feist maistre Gailhard Burdelot, sieur de Montfermet, envers aucuns religieux de ladite

église. Laquelle quesse de boys fust depuys ostée et ou lieu d'icelle fut mise une quesse de plomb, et icelle mise souzb un autel de ladite église.

Et oultre auroit icelluy Legendre obmis à déclarier que, ou moys de juillet 1528, adverty que l'on cherchoit aucuns de ses compaignons pour les faire prisonniers, par les accusacions dudit Besnier, craignant estre resserré en prison fermée, il seroit party de nostre ville de Paris et retiré hors nostre royaume, où il est encores de présent, sans la permission, congé et licence de nos amez et féaulx conseillers les juges par nous ordonnez sur le faict de nos finances, par lesquelz luy auroit esté donné arrest en ladite ville de Paris, environ le mois de mars précédent, l'an 1527.

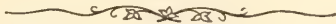
Lesquelz cas iceulx supplians auroient commis pour l'amour qu'ilz portoient audit feu sieur de Samblançay, leur maistre, désirans le secourir à sa nécessité sans panser de mal faire. Pour lesquelles obmissions lesdits supplians n'ont osé comparoir ne présenter nosdites lettres de rémission; nous humblement requérans que, actendu que ce qu'ilz ont faict ç'a esté pour l'amour qu'ilz portoient audit sieur de Samblançay, leur maistre, et à sondit filz, et que, en tous autres cas, ilz sont bien famez et renommez, il nous plaise leur continuer et impartir derechef noz grace et miséricorde, etc...

Donné à Ostun, ou moys de février l'an de grace 1529, et de nostre règne le 16^e.

(Ainsi signé :) Par le Roy, BATARD.

Visa, contentor : DUVERNAY.

(Arch. nat., JJ 245^A, fol. 33.)



BIBLIOGRAPHIE.

Origines françaises de l'architecture gothique en Italie, par M. C.

ENLART, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Thorin, 1894. In-8°, xii-333 p., 34 pl. et 131 fig. 20 fr.

L'étude de l'art gothique, quel qu'en soit l'intérêt, le cède cependant à l'étude des causes d'où est sorti ce style et des effets qu'il a engendrés, de son origine et de son influence. C'est à l'histoire de cette influence hors de notre pays que M. C. Enlart consacre principalement, depuis quelques années, des recherches étendues et consciencieuses, examinant ce que le gothique a produit en Suède, en Italie, en Espagne, etc. Notre confrère vient de publier, dans la Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, un volumineux travail sur les débuts de l'architecture gothique en Italie.

Après un avant-propos et de brèves considérations générales, M. Enlart résume les données historiques qu'il a recueillies sur son sujet; puis il passe à la description minutieuse des édifices, qu'il a groupés en trois grandes familles : monastères cisterciens et monuments inspirés des monastères cisterciens; monastères des chanoines réguliers et des Franciscains; églises élevées sous les princes français à Naples. Un chapitre vient ensuite, où sont exposées les modifications subies par l'art gothique dans son importation en Italie, modifications dues au génie des Italiens, aux types d'architecture cistercienne, à l'architecture de la Bourgogne. Le chapitre suivant est une « Analyse comparative des éléments de l'architecture gothique en Bourgogne et en Italie : » plan des églises, chœurs et chapelles, appareil, conduite et écoulement des eaux, voûtes, etc. Enfin, M. E. s'enquiert de l'influence exercée directement sur l'Italie par le nord et le midi de la France; il fournit quelques indications sur les accessoires de l'architecture et sur les objets mobiliers, et il conclut.

Les principaux parmi les édifices que M. E. considère comme les premières manifestations de l'art gothique en Italie sont les suivants :

Églises cisterciennes : Fossanova, sur la voie Appienne, entre Piperno et Sonnino (1187-1208); Casamari, dans la vallée du Liri, non loin de Subiaco, consacrée en 1217; Sainte-Marie d'Arbona et San-Galgano, filles de Casamari, la première dans les Abruzzes, commencée en 1208,

la seconde dans la maremme toscane, commencée en 1218; Chiaravalle près Milan, consacrée en 1221; Chiaravalle, près Plaisance; Chiaravalle, di Castagnola, entre Ancone et Iesi, — ces trois abbayes fondées par des moines de Clairvaux; — Saint-Martin, près Viterbe, bâtie par des moines de Pontigny.

Églises des chanoines réguliers : Barletta, en Pouille, fin du ^{xiii}e siècle; Saint-André de Verceil, consacrée en 1224.

Églises des Franciscains : Saint-François d'Assise, Saint-François de Bologne.

Églises élevées par les princes français de Naples : Saint-Éloi de Naples, fondée en 1270; cathédrale de Saint-Janvier, en 1292; église des Dominicains, en 1283.

L'action de ces derniers édifices a été surtout sensible dans le midi de la péninsule. M. E. admet d'ailleurs que l'Italie a continué ses emprunts au gothique français et qu'elle lui a pris, jusqu'au ^{xiv}e siècle au moins, des procédés d'une technique plus avancée. Ces emprunts ne paraissent pas avoir eu d'importance, et l'intérêt se concentre sur les essais primitifs, sur l'introduction même des formules constitutives du gothique.

« Il ne serait pas impossible, écrit M. E., que les chanoines du Saint-Sépulcre aient été les premiers importateurs du style gothique en Italie¹. » Cette remarque judicieuse prend toute sa portée quand on rapproche les plus anciens édifices qu'ont élevés les chanoines, d'une part, les Cisterciens, de l'autre : Barletta et Fossanova.

Le style gothique ne consiste pas, semble-t-il, dans la sûreté avec laquelle les maîtres d'œuvre appliquèrent les formules romanes, ni dans l'ampleur des édifices auxquels ils les adaptèrent, mais bien dans l'emploi systématique de formules nouvelles, qui n'avaient jusqu'alors été connues que comme expédients, surtout de la croisée d'ogives. Or, à Fossanova, les voûtes sont, à l'exception du seul carré du transept, des voûtes d'arêtes dont la poussée est contenue par de simples contreforts; à Barletta, au contraire, si l'ornementation est tout aussi romane, si l'arc-boutant ne paraît pas, du moins des croisées d'ogives recouvrent toutes les travées de la nef centrale. Barletta est gothique; l'abbatiale de Fossanova est, à mon sens, une belle église romane, mais ce n'est qu'une église romane, comme d'ailleurs Valvisciolo et son cloître, Saint-Nicolas de Girgenti, Amaseno, Saint-Laurent de Piperno, Saint-Laurent de Sezze, Saint-Antoine, près Ferentino, etc., tous monuments édifiés par les Cisterciens ou imités des constructions cisterciennes. Ce fait s'explique aisément : les types d'architecture adoptés par l'ordre de Cîteaux s'étaient formés en Bourgogne avant que le gothique eût pénétré dans cette province; et, suivant la remarque de M. A. de Dion, la

discipline étroite de l'ordre ne laissait guère d'initiative aux frères maîtres d'œuvre ni de place pour les innovations.

En outre, le gothique eut à lutter, en Italie comme dans tout le Midi, contre des traditions fortement établies, contre des conditions défavorables de climat et peut-être de race. De là, des caractères particuliers aux écoles méridionales : le modèle d'église gothique du Languedoc, comprenant une nef bordée de chapelles, qui aurait été trop sombre dans le Nord, était suffisamment clair dans le bassin de la Garonne et dans la basse vallée du Rhône ; il correspondait, de plus, dans une assez large mesure, aux données générales des constructeurs romains, lesquels épaulaient leurs voûtes à l'aide de culées intérieures servant à l'aménagement de l'édifice. L'équilibre des arcs-boutants, l'adjonction d'un triforium et d'un déambulatoire auraient entraîné des complications savantes auxquelles répugnaient les traditions romaines, car ces traditions cherchaient la solidité dans la résistance passive des maçonneries. L'absence de charpente et peut-être l'emploi de contreforts en demi-pignons tenant toute la largeur du bas-côté paraissent être également des legs des ingénieurs romains. Or, M. E. a signalé dans les églises italiennes ces divers caractères : on connaît seulement quatre d'entre elles munies d'un déambulatoire¹, et il n'y en a peut-être pas sept qui soient pourvues d'arcs-boutants². La construction en plein xiv^e siècle de véritables basiliques latines, comme à Toscanella³ et à Saint-Jean de Latran⁴, la fréquence des églises non voûtées⁵, la persistance des types anciens dans la Ville Éternelle permettent de saisir cette antinomie entre les traditions locales et les perfectionnements apportés de l'Ile-de-France⁶.

D'autres causes ont atténué le rayonnement de l'art gothique en Italie et en ont comprimé le développement : il a eu à lutter dans la péninsule contre des influences venues de divers pays. Les nombreuses nefs armées dans les ports d'Italie pour les Échelles du Levant, le Maghreb et l'Espagne mauresque ne rapportaient pas seulement des ballots de marchandises, mais aussi des idées et des pratiques d'art, ou plutôt des procédés se retrouvaient sur divers points du littoral méditerranéen sans qu'il soit possible de préciser leur origine : par exemple, l'usage des

1. P. 228 et p. 300.

2. P. 5.

3. P. 216.

4. Félix de Verneilh, *Annales archéologiques*, t. XXI, p. 179.

5. C. Enlart, *op. cit.*, p. 9.

6. Une forme italienne particulièrement vivace est cette décoration composée de pilastres plats et d'arcs d'un relief bas, que l'on désigne sous le nom d'*arcature lombarde*. Cette forme, qui gagna la Provence, le Roussillon, la Bourgogne, les pays rhénans, etc., paraît être sortie de combinaisons constructives dont les premiers spécimens sont, je crois, à Ravenne.

tirants en fer ou en bois placés à la naissance des arcs pour arrêter l'écartement des supports est commun dans les édifices byzantins¹ et dans les édifices arabes non moins que dans l'architecture italienne; on en peut dire autant de l'appareil formé d'assises alternativement blanches et rouges, et peut-être des chainages en bois.

Quelles que soient les raisons de ce fait, les Italiens ne s'assimilèrent point le gothique; ils ne le comprirent pas et ils en donnèrent une interprétation tardive, incomplète et inexacte. Suivant la remarque du baron de Guilhermy, « il y a plus de distance encore entre ce qu'ils ont construit alors et ce qui se faisait chez nous qu'entre nos plates imitations de l'art grec et les monuments originaux². »

M. E. cite à ce sujet un fait topique, c'est que les arcs brisés sont parfois appareillés par les traceurs italiens comme des arcs en plein cintre : l'intrados et l'extrados sont seuls modifiés, et les joints convergent vers un centre unique. De même pour l'ogive : dans nombre d'églises, les Italiens ne l'ont établie que sur le carré du transept, ou bien, quand il s'agit d'églises sans transept, dans la travée qui précède le chœur et qui n'a pas besoin d'une solidité particulière. C'est que la raison d'être de l'ogive, son utilité pratique leur échappait; ils n'y voyaient guère qu'un ornement à la mode, un surcroît de décoration.

Voilà une longue digression : la responsabilité doit en être partagée par M. E., dont le livre évoque tant d'idées, suggère tant de réflexions. Dans la lecture de ses descriptions, dans l'examen de ses documents graphiques, on est arrêté souvent par des rapprochements, par des souvenirs et, — pourquoi ne pas le dire? — par des divergences de vues. C'est ainsi que les comparaisons auxquelles M. E. s'est livré, dans son étude analytique des éléments de l'architecture en Bourgogne et en Italie, manquent peut-être par instants de solidité. L'accumulation même de ces comparaisons constitue, il est vrai, à l'appui de la thèse que soutient notre confrère, une preuve morale; mais ne serait-il pas préférable de ne retenir que les exemples où l'imitation est incontestable? C'est l'un des grands dangers de l'archéologie que ces raisonnements par induction, qui concluent d'une ressemblance de forme à un rapport de filiation. La similitude peut être fortuite, ou provenir d'une origine commune, ou bien encore avoir été imposée ou inspirée par les mêmes nécessités constructives : elle ne prouve pas toujours que les deux termes du rapprochement procèdent l'un de l'autre. M. E. constate qu'en Bourgogne comme en Italie, les maçonneries sont de moellons, les angles, les piliers, les cadres des ouvertures, etc., étant seuls en pierre de taille³; ce n'est pas une particularité propre à ces deux écoles, et

1. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 115.

2. *Notes d'un voyage en Italie*, dans les *Annales archéologiques*, t. V, p. 100.

3. P. 245.

la même pensée d'économie a fait prévaloir cette disposition dans tous les pays. Les voûtes sexpartites bâties à une époque avancée¹, les corbeaux dont la partie inférieure porte une arête au milieu de la tranche² se retrouvent notamment en Bordelais³. L'usage des croix au sommet des pignons⁴ est général, de même que celui des lions de pierre. L'importance médiocre des arcs-boutants⁵ est, pour ainsi dire, de règle dans toutes les provinces méridionales. Les chapiteaux imités du chapiteau cubique⁶ sont très fréquents dans des pays qui paraissent n'avoir subi aucune influence germanique, comme la Guienne. Il n'est pas jusqu'à cette bizarre combinaison de voûtes en berceaux renforcés d'ogives⁷ dont on ne puisse citer des exemples dans des provinces qui n'ont eu aucune relation avec la Bourgogne et la Champagne : à Saint-Pierre de Prades, si je ne me trompe, dans des chapelles du xvm^e siècle; à Saint-Sauveur et à Saint-Malo de Dinan, dans des chapelles du xv^e.

Pour dire toute ma pensée, je ne sais si M. E. n'a pas exagéré quelque peu le rôle du style bourguignon dans la formation de l'art gothique en général⁸ et du gothique italien en particulier, — s'il ne considère pas comme productions de l'art gothique certaines églises qui sont seulement des constructions romanes soignées, — s'il ne restreint pas enfin la part qui revient légitimement aux autres influences, locales ou étrangères, dans la création du gothique italien.

L'école bourguignonne a montré une habileté, un soin particuliers dans la construction d'églises claires, hautes, telles que les fit plus tard le gothique français. Mais ici se pose la même question que tout à l'heure : est-ce bien en cela que consiste l'essence du gothique? est-ce même un acheminement vers le gothique? Il ne paraît pas qu'un style roman perfectionné soit nécessairement une transition entre un style

1. P. 251. — M. E. désigne ces voûtes à l'aide d'une périphrase : « croisées d'ogives sur plan carré, traversées d'un doubleau central. » La nervure transversale qui passe par la clef de la voûte sexpartite me semble être, par son profil aussi bien que par sa fonction, une ogive plutôt qu'un doubleau.

2. P. 273.

3. Il existe dans la Gironde des églises, comme Magrigne, qui n'ont pas d'autres corbeaux que ceux-là.

4. P. 276.

5. P. 265.

6. P. 218.

7. P. 248.

8. P. 2. — M. E. compte « trois solutions originales trouvées dans l'Ile-de-France, la Bourgogne et le Périgord » pour résoudre le problème du voûtement des églises : la croisée d'ogives, l'arc brisé « usité en Bourgogne dès la fin du xi^e siècle » et la coupole. Il ne paraît pas que les berceaux brisés aient été jetés sur les nefs en Bourgogne plus tôt qu'en Provence, en Auvergne ou en Aquitaine. De plus, l'emploi de la voûte d'arêtes sur de larges vaisseaux n'est-il pas un fait plus important et plus fécond?

roman plus rudimentaire et le style gothique, ni que l'évolution de toutes les écoles romanes aboutisse forcément au gothique. Chacune d'elles s'est plutôt trouvée, à un point de cette évolution, en présence de deux voies : une route menant au gothique; un cul-de-sac n'ayant pas d'issue hors du roman. L'art bourguignon avait pris cette seconde direction; et, dans une certaine mesure, on peut dire que chaque pas en avant l'éloignait du gothique. C'est précisément parce que ses maîtres d'œuvre élevaient de belles églises romanes qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de changer leurs formules : la Bourgogne, qui jetait sur de larges nefs de solides voûtes en berceau ou d'arêtes, fut longtemps réfractaire aux innovations gothiques, tandis que celles-ci virent le jour et furent adoptées avec empressement dans des provinces où les principes de la construction romane n'avaient donné lieu qu'à des combinaisons insuffisantes.

M. E. a démontré péremptoirement l'importation par les Cisterciens du roman bourguignon en Italie, plutôt que l'influence de cette importation sur les origines de l'architecture gothique dans la péninsule. Il restait à prouver, si possible, comment de ce type bourguignon est sorti, par exemple, Saint-Ambroise de Milan, qui n'a ni le même parti architectural ni le même mode de voûtement et dont la structure anatomique et la physionomie sont toutes différentes.

Ces questions multiples, je me borne à les poser, sans prétendre les résoudre dans un sens formellement contraire aux conclusions de M. E. L'archéologie n'est pas une science exacte; elle est faite, pour une part, d'impressions personnelles, et elle laisse à qui s'en occupe une certaine liberté d'appréciation. Je n'oublie pas d'ailleurs qu'en ce qui concerne notamment l'action du roman bourguignon sur l'évolution de l'art de bâtir, on pourrait m'opposer d'illustres autorités.

Aussi bien, cette dissidence sur l'une des théories de mon confrère ne m'empêche aucunement d'apprécier comme il convient l'ensemble de son savant livre.

Les dessins, reproduits par le gillotage, sont nombreux et soignés; certains, comme les coupes de Fossanova et de Casamari, témoignent d'une habileté rare chez un érudit; on voit qu'ils sont dus à un artiste archéologue, qui comprend le moyen âge et qui le dessine comme il le comprend. Les phototypies sont bonnes; quelques-unes sont excellentes. Les descriptions, très consciencieuses, se distinguent par le choix et la propriété des expressions. Les rapprochements nombreux témoignent de vastes lectures et d'une enquête étendue. J'ajoute enfin qu'une table des matières rend les recherches faciles dans ce volumineux in-octavo. L'ouvrage représente une somme de travail considérable; il a nécessité des voyages pénibles, de longues stations dans des localités parfois insalubres, souvent dépourvues de tout confort. Ces fatigues, du moins, ne sont pas perdues, et M. E. a dû les oublier en rédigeant ses conclu-

sions, si flatteuses pour notre art national. Romane ou gothique, il n'importe : c'est bien une architecture française que les moines de Cîteaux ont portée en Italie. L'étude de M. E. est une contribution à l'histoire des influences artistiques de notre pays ; c'est une page, l'une des plus remarquables qui aient paru, de cette glorieuse histoire.

J.-A. BRUTAILS.

Grégoire DE TOURS, *Histoire des Francs*, livres VII-X. Texte du manuscrit de Bruxelles... publié par M. Gaston COLLON. Paris, Picard, 1893. In-8°, VIII-244 pages. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, n° 46.) 5 fr. 50 ; pour les souscripteurs à la Collection, 4 fr.

M. G. Collon a publié en 1893, dans la *Collection de textes*, les quatre derniers livres de l'*Histoire des Francs*, dont, en 1886, M. H. Omont avait édité les six premiers. Le manuscrit de Corbie, dont M. Omont s'était uniquement servi, s'arrêtant à la fin du VI^e livre, les quatre derniers ont été donnés par M. C. d'après un des meilleurs et des plus anciens manuscrits, le 9403 de la Bibliothèque royale de Bruxelles.

On sait que cette édition, bien que destinée au grand public, n'est pas une édition critique, mais une édition diplomatique qui reproduit scrupuleusement le texte que nous ont transmis les scribes du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle. A notre avis, c'est là un défaut grave pour une édition *in usum scholarum*, destinée à des travailleurs plutôt qu'à des érudits. En revanche, les philologues auront ainsi à leur disposition un précieux instrument de travail ; le fait que, pour cette seconde partie spécialement, la copie du scribe a été corrigée par un de ses contemporains un peu plus instruit que lui pourra leur fournir matière à des comparaisons fort intéressantes et à des déductions fructueuses pour l'étude des règles assez flottantes de l'orthographe et de la syntaxe de cette époque. Ces corrections, fort nombreuses, ont été relevées par M. C. avec un soin un peu minutieux peut-être, mais dont on ne saurait que le féliciter. Ajoutons que M. C. a joint à son travail une table générale des noms propres qui s'applique aux deux parties de l'*Histoire des Francs*.

R. VILLEPELET.

Histoire du moyen âge (395-1270, pour la classe de troisième), par A. GRÉGOIRE... et H. GAILLARD. Paris, Delagrave, 1893. In-8°, IV-628 pages.

Voilà, depuis quatre ans, — sans parler des *Lectures historiques pour la classe de troisième* de M. Ch.-V. Langlois (Paris, Hachette, 1890), —

le second manuel classique pour l'histoire du moyen âge auquel aient collaboré nos confrères. Pourtant, après l'*Histoire de l'Europe et en particulier de la France, de 395 à 1270*, rédigée par C. Bémont et G. Monod (Paris, Alcan, 1891), et qui s'adressait surtout aux étudiants, le livre de MM. Grégoire et Gaillard ne fait pas double emploi : il s'adresse surtout aux écoliers. Il ne prétend pas à l'érudition ; il est simple, clair, intéressant, assez bref, malgré ses 628 pages, car les caractères typographiques ne sont pas trop serrés et ne fatiguent pas les yeux. Il est généralement bien au courant des derniers travaux : par exemple, il se garde de dire (p. 56) que la bataille des Champs Catalauniques se livra près de Châlons-sur-Marne, ou bien (p. 95) que le traité d'Andelot fut une victoire des grands sur la royauté ; il signale ce qu'il y a de légendaire dans le rôle souvent prêté à Pierre l'Ermite (p. 382), et de conventionnel dans le chiffre des croisades (p. 394), etc. — Malgré tout, M. Grégoire, qui a rédigé les dix-sept premiers chapitres, écrit encore (p. 94), sur la foi des *Gesta* (ch. 35), que Frédégonde et Landéric auraient laissé surprendre « le secret de leurs intrigues coupables, » le matin même du jour où Chilpéric fut assassiné : ce récit est depuis longtemps relégué au nombre des fables (cf. Richter, *Annalen des fränkischen Reichs im Zeitalter der Merovinger*. Halle, 1873). Il croit aussi (p. 215-216) que la bataille de Poitiers fut décisive, bien que M. Mercier, au tome VII de la *Revue historique*, ait fait justice de cette erreur et montré la véritable cause de la retraite des Arabes. Enfin, dans le chapitre qu'il consacre aux Communes (p. 480-502), peut-être M. Gaillard ne tient-il pas assez de compte des travaux de M. Luchaire et ne montre-t-il pas suffisamment comment la Commune, pour se défendre contre la Féodalité, se constitua personne féodale elle-même.

Mais ce sont là des imperfections qu'il serait aisé, ainsi que quelques autres¹, de faire disparaître dans une seconde édition : nous la souhaitons prochaine aux auteurs.

G. D. F.

Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters..., von Dr Ludwig PASTOR, ordentl. Professor der Geschichte an der Universitaet zu Innsbrück. — Zweiter Band : *Geschichte der Paepste im Zeitalter der Renaissance von der Thronbesteigung Pius II bis zum Tode Sixtus IV*; zweite Auflage. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1894. In-8°, LIII-793 pages.

M. Pastor a fait paraître, il y a quelques mois, une seconde édition du tome II de son *Histoire des Papes*. Il serait superflu de répéter les appréciations que nous avons données ici même de l'œuvre de M. P.².

1. Notamment dans le § 12, p. 61-62 : Gouvernement de Théodoric.

2. Cf. *Bibl. de l'École des chartes*, 1893, p. 349-351.

Recherches minutieuses, bibliographie des plus complètes, sûreté d'érudition remarquable, rigoureuse méthode scientifique, voilà les qualités du premier volume. Le second a droit aux mêmes éloges; et le succès de l'ouvrage, sa traduction en français, en anglais, en espagnol, en italien et en langue tchèque, prouvent assez la notoriété méritée qu'a obtenue l'*Histoire des Papes*.

La seconde édition du tome I marquait sur la première un réel progrès. Nous en dirons autant de la deuxième édition du tome second. Les ouvrages historiques récents et aussi un certain nombre d'« œuvres anciennes et rares, » qui n'avaient pas servi à l'auteur lors de son premier travail, ont été utilisés et viennent encore enrichir sa bibliographie. Il est bon de remarquer en outre que le supplément s'est augmenté de quelques documents de la plus haute importance. De nombreuses notes enfin, tirées des archives d'Allemagne, d'Angleterre, de France et principalement d'Italie, sont venues apporter au texte un complément de preuves nouvelles. En un mot, tout en tenant compte de la critique sérieuse, M. P., sans souci de la critique ennemie de la vérité, a continué dans ce volume, suivant sa belle expression, « der geschichtlichen Wahrheit dienen. » Ce simple mot vaut tous les éloges.

Sans insister davantage sur les améliorations introduites par l'auteur et sans relever les rares erreurs qu'il a fait disparaître, il vaut mieux nous borner à indiquer ici les divisions du volume.

Le tome II de l'*Histoire des Papes* comprend trois livres correspondant respectivement aux trois pontificats de Pie II (1458-1464), Paul II (1464-1471) et Sixte IV (1471-1484). A côté du rôle de politique intérieure et religieuse de ces papes, qu'il indique mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, à côté de leurs rapports avec les princes chrétiens, qu'il résume avec une netteté et une précision remarquables, M. P. se plaît à tracer les progrès de la Renaissance et à montrer les efforts du Saint-Siège continuellement dirigés au x^ve siècle contre les Turcs. Ici, comme dans son premier volume, M. P. distingue la vraie et la fausse Renaissance, la Renaissance païenne et la Renaissance chrétienne. On a pu dire que c'est là une distinction un peu factice, mais il faut reconnaître avec M. P. qu'elle répond à une réalité historique. Le savant professeur en a su tirer le meilleur parti; c'est grâce à elle qu'il renouvelle cette question, si souvent étudiée déjà, de la Renaissance.

Mais c'est surtout lorsqu'il nous parle de la « question d'Orient » au x^ve siècle que M. P. est nouveau et original. Jusqu'ici, il faut bien le reconnaître, on avait bon nombre d'idées fausses sur le rôle des Papes en cette question. L'enthousiasme, on le sait, n'avait jamais été très grand à cette époque chez les peuples chrétiens en faveur d'une croisade. Le Saint-Siège était parvenu cependant à former un « trésor de guerre. » Quel emploi les Papes firent-ils de cet argent? Ce point était encore très discuté; d'après bien des auteurs, les souverains pontifes

n'auraient point consacré toutes ces ressources à la seule défense de la foi. Les archives explorées par M. P. font justice de cette accusation, et, puisque cette partie est peut-être la plus neuve de l'ouvrage, nous allons y insister.

Trois d'entre les huit chapitres que M. P. a écrits sur Pie II sont consacrés à la croisade (ch. II, VII, VIII). Après avoir nettement posé l'état de la question d'Orient à cette époque, l'auteur nous montre les efforts du souverain pontife en face de l'indifférence générale; le congrès de Mantoue (1459-1460) échoue complètement; tous les princes chrétiens reculent l'exécution de promesses arrachées à grand'peine, et enfin la défection du duc de Bourgogne décide le Pape à se mettre lui-même à la tête des troupes; mais il meurt; et, la véritable cause de cet insuccès, c'est Venise, qui, dans l'intérêt personnel de ses relations commerciales, a agi sur toutes les puissances, déjà si peu disposées à écouter l'appel de Pie II.

Paul II (livre II, ch. III et VII) continua la politique de son prédécesseur; mais, tandis que celui-ci avait trop négligé la question des finances, le nouveau Pape en comprit toute l'importance et y donna tous ses soins. Ce n'était pas tout de lancer des armées, il fallait pouvoir les entretenir, et Paul II commença d'amasser le « trésor de la guerre. » On sait que les princes chrétiens furent encore sourds aux exhortations pontificales. Mais le Pape employa les sommes qu'il avait recueillies à soutenir Scanderbeg et aussi le roi de Bohême, Mathias Corvin, dans leur lutte contre l'ennemi commun.

M. P. nous apprend quelle fut l'importance de ces secours, et il justifie ainsi de l'emploi du produit des dîmes. — Ces dîmes, le Saint-Siège avait eu d'ailleurs bien de la peine à les recueillir; l'auteur nous dit que chacun des petits États italiens se trouvait trop imposé; partout des résistances obstinées, des demandes de diminution. Le fait est intéressant, mais, puisque M. P. y insiste et avec raison, puisqu'il nous donne des chiffres d'imposition, pourquoi n'a-t-il pas parlé de la dime levée en France entre 1467 et 1469? Là aussi les collecteurs, Stefano Nardino, archevêque de Milan, et Jean Balue, cardinal d'Angers, éprouvèrent mille difficultés; les « levées » se firent très lentement, et cependant on recueillit environ 108,000 livres tournois. Empressons-nous d'ajouter que de telles lacunes, — d'assez minime importance d'ailleurs, — sont des plus rares.

Sixte IV (livre III, ch. II), à son tour, fit les mêmes efforts et adressa vainement les mêmes prières à la chrétienté. M. P. montre les grandes dépenses que le Pape fit dans ce but et l'argent qu'il consacra à se créer des alliances en Orient avec les nations orientales ennemies des Turcs.

Le tome II de l'*Histoire des Papes* présente donc en résumé les mêmes

qualités que le tome I; il est conçu dans le même esprit et justifie le mot de Pertz : « Die beste Vertheidigung der Paepste ist die Enthuellung ihres Seins. » Terminons en exprimant l'espoir, — et ce sera le meilleur éloge, — de voir au plus tôt paraître le troisième volume, qui doit comprendre les quatre pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X, et qui sans nul doute sera en tous points digne des deux premiers.

Henri FORGEOT.

La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XII^e au XVIII^e siècle, d'après des documents originaux ou inédits, par Alfred FRANKLIN. *Les Chirurgiens. Le Café, le thé et le chocolat*. Paris, Plon, 1893. 2 vol. in-12, XII-303 pages et XI-324 pages. 3 fr. 50 le vol.

Nous aurions dû signaler depuis longtemps la publication de ces deux petits volumes. M. Alfred Franklin leur a donné déjà plus d'un successeur. Mais l'activité de cet auteur est telle et sa fécondité à produire si remarquable qu'il est sans doute habitué à voir la critique se trouver toujours en retard.

I. *Les Chirurgiens*. — M. Franklin raconte dans ce volume les débuts des chirurgiens, débuts très modestes puisqu'ils ne sont d'abord que de simples artisans, et leurs luttes contre les barbiers, luttes séculaires qui remplirent les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, luttes fratricides aussi, puisque barbiers et chirurgiens furent longtemps confondus en un seul métier. Avec le XVI^e siècle commence la grande rivalité des chirurgiens et des médecins, que l'auteur nous résume d'une façon fort intéressante. Longtemps les médecins l'emportèrent. Mais l'heureuse issue de la fameuse opération faite à Louis XIV en 1686, et qui fit nommer cette année *l'année de la fistule*, décida finalement le succès des chirurgiens. Ils obtinrent en septembre 1699 des statuts les organisant à nouveau. Ils restaient cependant rattachés par certains côtés à la classe ouvrière. Ce n'est que le 23 avril 1743 qu'une déclaration royale vint définitivement les émanciper, les séparant des barbiers et les reconnaissant comme corps savant et libre d'enseigner à sa guise. On vit alors cesser le spectacle, légèrement ridicule, que la Faculté de médecine donnait depuis le XVII^e siècle à ses élèves : un médecin professeur parlant sans jamais toucher au cadavre; un chirurgien juré, placé auprès de la chaire, faisant sans parler les opérations anatomiques.

Des illustrations intéressantes, des pièces justificatives bien choisies complètent à merveille ce curieux petit volume.

II. *Le Café, le thé et le chocolat*. — On a écrit de nombreuses brochures

en prose et en vers sur le café, le thé et le chocolat. Il restait à résumer en un volume d'une lecture agréable cet amas indigeste. Il fallait y joindre des recherches personnelles et neuves. M. Franklin a fort bien réussi à s'acquitter de cette double tâche.

Nous ne pouvons rendre un compte exact d'un pareil livre, qui échappe par sa nature même à l'analyse. Résumons seulement quelques-uns des principaux faits qu'il révèle.

Un trait commun unit ces nouveaux produits : ils eurent tous les trois, au moins au début, la réputation de guérir nombre de maladies.

Le thé, d'origine divine, il est vrai, s'il faut en croire les Japonais, passait pour guérir à peu près tous les maux : la léthargie, la fièvre chaude, la gale, les inflammations de la poitrine, la gravelle, l'asthme, les maux d'intestins, etc., etc. Ceux qui en usent, dit nettement au *xvii^e* siècle le médecin hollandais Nicolas Dirx, « sont, par cela seul, exempts de toutes les maladies et parviennent à une extrême vieillesse. »

Le café, après des débuts fort difficiles, avait conquis à Paris de zélés partisans, qui lui prêtaient, à lui aussi, mille qualités médicinales ou autres. L'une des plus bizarres était de préserver de l'incontinence. « Aussi, » écrit la princesse palatine (29 février 1706), « le café n'est pas aussi nécessaire aux ministres protestants qu'aux prêtres catholiques, qui ne peuvent se marier, car il rend chaste. »

Malheureusement, un peu plus loin, M. Franklin apprend au lecteur, désormais indécis, que Louis XV était grand amateur de café et qu'il en usa toute sa vie, allant, dans son enthousiasme pour le nouveau produit, jusqu'à le préparer lui-même de ses royales mains.

Le chocolat vit, dès 1661, la Faculté de médecine autoriser son emploi. Il eut, lui aussi, au début, la réputation de guérir bien des maux : les rhumes, les insomnies, les fluxions de poitrine, le choléra-morbus, etc., etc. On avait bien vite reconnu qu'il offrait un aliment très nourrissant. Mais était-ce une boisson ? était-ce un mets rompant le jeûne ? Grave question de conscience qui occupa au *xvii^e* siècle canonistes et médecins. Contrairement à l'opinion de ces derniers, l'avis des canonistes l'emporta ; et le chocolat, assimilé à une boisson, regardé comme ne rompant point le jeûne, devint une précieuse ressource durant les pénibles jours de carême. Le meilleur chocolat passa d'abord pour venir d'Espagne, d'Italie ou de Portugal. Mais, dès le *xvii^e* siècle, dit M. Franklin, celui de Paris était préféré à tous autres. Il nous semble en être encore de même aujourd'hui.

Notre auteur termine son travail par une intéressante étude sur les limonadiers et cafetiers de Paris de 1720 à 1789 et par une liste fort curieuse des principaux cafés ayant existé à Paris depuis le *xvii^e* siècle.

Quelques illustrations, quelques pièces justificatives choisies avec goût complètent cet attrayant petit volume ¹.

P. BONNASSIEUX.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FERET... *Moyen âge*. T. II. Paris, Alphonse Picard et fils, 1895. In-8°, III-643 pages.

Il y a quelques mois à peine, nous annoncions la première partie de cet ouvrage, qui s'arrêtait au milieu du XIII^e siècle; voici maintenant la seconde partie. Le but que s'est proposé M. l'abbé Feret n'était pas sans présenter de sérieuses difficultés, et nous reconnaissons volontiers qu'une bonne histoire de la Faculté de théologie de Paris n'est pas chose aisée à faire. Nous avons dit déjà que le premier volume ne nous satisfaisait pas entièrement; nous ne voulons pas nous répéter pour le second, tout en tenant compte à l'auteur de son patient et long travail.

Il n'est pas un écrivain religieux de cette époque du moyen âge qui, dans ce livre, n'ait sa biographie ou longue ou courte, et ceux que pourrait intéresser la vie de l'un de ces docteurs d'une époque déjà lointaine consulteront certainement avec fruit, au point de vue bibliographique, l'ouvrage de patience de M. l'abbé Feret. Si parfois le style même de l'ouvrage est quelque peu suranné, les renseignements très utiles qu'on y pourra glaner compenseront amplement ces petites imperfections.

Nous nous bornerons à indiquer le plan de ce second volume, et d'abord la fondation des collèges séculiers et réguliers.

Le plus célèbre des collèges séculiers est le collège de Sorbonne, dont l'illustration ne doit pas faire oublier les collèges du Trésorier, d'Harcourt et des Cholets; les collèges réguliers sont ceux des Prémontrés, des Augustins, des Carmes, de Cluny et de Saint-Denis.

A peine sont-ils fondés que déjà la rivalité s'empare des esprits et se glisse dans les rangs des clercs écoliers et des religieux mendiants;

1. Nous n'aurions garde de reprocher à M. Franklin d'avoir omis tel ou tel passage, tel ou tel document imprimé ou non se rapportant au café, au thé ou au chocolat. On ne saurait viser à être complet en telle matière. Nous nous permettrons seulement de lui rappeler les intéressants détails que renferment les lettres de Laurette de Malboissière (1762-1766; publiées par la marquise de la Grange. Paris, Didier, 1866, in-12) sur l'usage du chocolat, usage encore rare et coûteux au milieu du XVIII^e siècle. Elle écrit à son amie M^{lle} Méliand et lui dit à tout instant: « Viens me voir demain matin, je te donnerai de bon chocolat » (10 nov. 1763); « du chocolat excellent à 10 francs la livre » (2 mars 1764), etc., etc. « Viens demain; vois-tu comme je suis bonne; si tu le veux, je te donnerai du chocolat » (17 mars 1764), etc., etc.

après avoir décrit cette lutte, M. l'abbé Feret passe aux questions doctrinales et aborde la question des erreurs philosophico-religieuses dans leurs sources, passe d'Aristote à ses commentateurs arabes, et aux philosophes juifs dans le monde musulman.

Toute cette partie ne renferme guère comme grands noms que ceux de Raymond Lulle et de Thomas d'Aquin; mais, dans la revue littéraire qui suit, qu'il s'agisse d'ubiquistes, de sorbonnistes, de franciscains, de dominicains ou d'autres encore, on trouvera des noms tels que ceux de Michel Scot, Renoul d'Humblières, Simon de Beaulieu, Robert de Sorbon, Guillaume de Saint-Amour, saint Bonaventure, Roger Bacon, Vincent de Beauvais, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, etc.

Nous ne pousserons pas l'indulgence jusqu'à dire que toutes ces biographies sont écrites de la façon la plus attrayante et la mieux appropriée; mais, après avoir reconnu les réelles difficultés de l'œuvre, nous ne pouvons que constater que l'auteur n'a rien négligé pour tenir le lecteur au courant des principales études qui ont pu être consacrées avant lui à tel ou tel de ces personnages.

A. T. O.

De Judoci Clichtovei Neoportuensis, doctoris theologi Parisiensis et Carnotensis canonici, vita et operibus (1472-1543). Thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi J.-Al. CLERVAL. Parisiis, apud Alph. Picard, 1894. In-8°, xxxii-452 pages.

Josse Clichtoue méritait bien d'être l'objet des recherches que M. l'abbé Clerval lui a consacrées et qui complètent la vaste et excellente bibliographie dont il a été l'objet dans la *Bibliotheca belgica* de M. Vander Haeghen. Grâce à M. l'abbé Clerval, nous connaissons jusque dans les moindres détails la carrière d'un théologien qui a tenu une place considérable dans la société ecclésiastique et littéraire au commencement du xvi^e siècle.

Le tableau de la vie de Josse Clichtoue, tel qu'il vient d'être tracé, est fort instructif; il se rattache intimement à l'histoire de l'humanisme et nous apporte des renseignements aussi précis que nouveaux sur l'état de l'Eglise et des écoles au commencement du règne de François I^{er}. Tous ces renseignements, puisés aux sources originales, sont disposés dans le meilleur ordre.

Parmi les pièces justificatives, on remarque le testament de Josse Clichtoue, en date du 17 septembre 1543, qui renferme des clauses intéressantes sur des legs de livres faits au chapitre de Chartres et au collège de Navarre à Paris. Les volumes de grand format, destinés au chapitre de Chartres, devaient être enchaînés dans la bibliothèque capitulaire :

« ... Insuper in eadem bibliotheca reponendos ordino libros istos meos sequentes, etiam impressos, sed in majori volumine quam sunt libri precedentes et supra nominati :

- « Opera beati Dyonisii Areopagite, commentario declarata;
- « Libros Johannis Damasceni de fide orthodoxa, cum commentario;
- « Libros Cyrilli, patriarche Alexandrini, in evangelium Johannis;
- « Anti-Lutherum, tres libros complectentem;
- « Propugnaculum Ecclesie, in tres libros distinctum;
- « Elucidatorium ecclesiasticum, in quatuor libros divisum.

« Et hi omnes libri, ex consensu ipsius capituli Carnotensis, affigantur catenis in predicta bibliotheca, que meis impensis et pecuniis comparentur. »

Ces détails n'échapperont pas à l'attention du savant historien des bibliothèques à livres enchainés, M. J. W. Clark, auquel nous devons déjà trois curieux mémoires sur cette question¹.

L. D.

La Diplomatie au temps de Machiavel, par M. DE MAULDE-LA-CLAVIÈRE.

Tomes II et III. Paris, E. Leroux, 1892-1893. In-8°, 474 et 478 p.
8 fr. le volume.

Je suis bien en retard pour parler des deux derniers volumes qui complètent l'ouvrage de M. de Maulde sur la diplomatie au xvi^e siècle; mes remords sont diminués par les circonstances atténuantes que je puis invoquer. Des incidents imprévus m'ont condamné quelque temps à un certain isolement, et pendant cette période une véritable alluvion de livres s'est formée devant moi; il m'a fallu un moment pour m'y reconnaître et pour les lire. D'ailleurs, le mal est-il si grand? Quand il s'agit d'un ouvrage estimable, n'est-il pas toujours temps d'en parler, même quelques mois après son apparition? Sur un livre qui mérite d'être lu et relu, — ici c'est le cas, — il n'est pas inutile de rappeler l'attention. A notre époque, le public est distrait, entraîné, se laissant fixer, chaque jour, quelques instants, par un bruit nouveau. Trois in-octavo font tout d'abord froncer le sourcil.

Je faisais remarquer que, dans le premier volume, M. de Maulde mettait ses lecteurs au courant des généralités de la diplomatie au point de vue international; les trois premiers chapitres du deuxième volume terminent ce premier livre; le reste du second volume et une partie du troisième sont consacrés au deuxième livre. Dans celui-ci, l'auteur

1. *On libraries at Cesena, Wells, Guildford and Clare College Cambridge*. Cambridge, 1891, in-8°. — *Libraries in the medieval and renaissance periods*. Cambridge, 1894, in-8°. — *On libraries at Christ-Church, Canterbury, Cîteaux, Clairvaux, Zutphen, Enkhuizen*. Cambridge, 1894, in-8°.

aborde tous les détails de l'institution. Les traitements rarement rémunérateurs, à en croire les intéressés, mais très satisfaisants en général; il est vrai qu'il y avait une certaine obligation de confier les missions à des personnages patients et bien rentés : le paiement se faisait souvent attendre, le diplomate devait faire des avances, mais l'heure du remboursement finissait toujours par sonner. — Les immunités consistant surtout dans le droit de voyager librement, la vie protégée pour l'ambassadeur et sa suite, à la condition de ne pas se mêler d'affaires dans son trajet ni de pratique secrète où l'appelait sa mission. Il y avait de singuliers cas de force majeure, par exemple ces diplomates victimes d'un naufrage et rançonnés comme de simples sinistrés. M. de Maulde fait connaître les règles des passeports et des sauf-conduits. La langue, qui fut d'abord le latin, remplacé au xv^e siècle par le français en Occident. Les pouvoirs et créances, c'est-à-dire les actes spécifiant les limites de la mission ou simplement accréditant l'ambassadeur auprès de la partie avec laquelle il doit traiter. Tout le cérémonial du voyage, qu'il soit précipité ou solennel, des audiences de créance, cérémonies alourdies de longs discours et, surtout en Orient, accompagnées de riches présents. La manière d'être et de se conduire suivant les pays; en passant, on peut noter quelque différence entre le xv^e et le xix^e siècle; jadis, on disait que le diplomate français était trop militaire et dédaignait les moyens politiques, tandis que les Anglais étaient « trop gros, trop gras, aimant à boire, colères, naïfs et francs. » Remarquons une fois pour toutes que M. de Maulde sait jeter dans le sujet qu'il traite une foule d'anecdotes piquantes qui offrent un grand charme à son lecteur. — Ensuite viennent les moyens d'action diplomatiques : les amis à se créer par des procédés de courtoisie, les distinctions honorifiques, l'argent, l'intervention des femmes. Par contre, il ne faut pas omettre les menées ayant pour but de débaucher les ambassadeurs en leur faisant oublier leur mission et le dévouement à leurs souverains.

Le troisième livre traite de la conclusion des ambassades, de tous les actes qui précèdent la rédaction définitive des traités, des formes et modalités de ceux-ci, de ce qui suit la fin d'une mission, soit par la mort de l'ambassadeur, soit par son rappel ou l'achèvement normal de son mandat; enfin des mémoires à fournir au souverain, le sort des archives, les protocoles. — M. de Maulde termine son ouvrage par la publication de règlements de la diplomatie florentine de 1441 à 1493 et la correspondance d'Albert Pio, ambassadeur de France à Rome en 1510.

Comme je le prévoyais il y a deux ans, M. de Maulde a su mener à bonne fin un travail neuf qui fait honneur à notre École des chartes et qui mérite d'être lu attentivement par nos diplomates contemporains.

A. DE BARTHÉLEMY.

Un Ligueur : le comte de la Fère, par Ed. COLAS DE LA NOUE, ancien magistrat. Ouvrage orné de plusieurs héliogravures. Paris, E. Lechevalier, 1892. In-8°, 242 pages.

Le personnage auquel ce volume est consacré n'est autre que Jacques Colas, connu dans l'histoire des guerres civiles du ^{xv}^e siècle sous le nom de *sénéchal de Montélimar* et qui fut fait comte de la Fère par le roi d'Espagne cinq ou six ans seulement avant sa mort. Il naquit vers 1547 à Montélimar, où son père était avocat à la sénéchaussée, mais il se rattachait à une ancienne famille noble de l'Orléanais dont une branche s'était établie dans le Valentinois, en 1468, à la suite de revers de fortune. Après avoir étudié le droit à Valence, où il fut l'élève de Cujas, il revint dans sa ville natale et s'adonna avec succès à la plaidoirie. Il n'était pas destiné à rester toute sa vie un homme de robe. Son caractère énergique et la fermeté de ses convictions religieuses, qui à l'Université l'avaient déjà fait considérer comme le chef des catholiques, le préparaient et l'appelèrent bientôt à jouer un rôle moins effacé.

En 1573, Jacques Colas accompagne en qualité de secrétaire l'évêque de Valence Jean de Montluc, envoyé comme ambassadeur en Pologne pour préparer l'élection au trône du duc d'Anjou, le futur Henri III. Trois ans après, il est l'un des dix députés par lesquels le tiers-état de Dauphiné se fait représenter aux États généraux de Blois. Il venait d'être nommé *vi-sénéchal* de Montélimar, et ce titre l'avait vraisemblablement désigné au choix des électeurs. Toutefois, comme il n'avait pas encore l'âge requis pour exercer la charge dont il était investi, ce n'est qu'à son retour de Blois qu'il put entrer en fonctions.

Sa vie fut dès lors celle d'un homme d'épée. Il prit une part active à la *guerre des paysans* (1578-1579) ; l'un des premiers il donna son adhésion à la Ligue, qui n'eut pas de partisan plus convaincu. Lesdiguières s'étant emparé de Montélimar en 1585, le *sénéchal* fut contraint de s'expatrier. Il se rendit auprès du duc de Mayenne, qui lui confia d'abord le commandement d'une compagnie de cent hommes d'armes et le chargea dans la suite d'aller négocier avec le duc de Parme l'envoi de troupes espagnoles destinées à faire lever le siège de Paris. Grand-prévôt de l'hôtel en 1590, il fut enfin nommé gouverneur de la Fère, à la place du marquis de Maignelay, qui trahissait la Ligue et était sur le point d'ouvrir les portes de la ville à Henri IV. Ce changement ne se fit pas sans effusion de sang ; Maignelay y perdit la vie ; mais rien n'établit qu'il ait été assassiné par l'ordre de Jacques Colas. L'abjuration et la victoire définitive de Henri IV ne purent avoir raison de l'obstination de l'ancien *sénéchal*. Au lieu de vendre chèrement sa soumission, à l'exemple des principaux chefs de la Ligue, il rejeta les offres avan-

tageuses qui lui furent faites et resta, par point d'honneur, au service de l'Espagne. Créé comte de la Fère par Philippe II (12 janvier 1595), il soutint contre l'armée française un long siège, à la suite duquel il obtint une capitulation des plus honorables. Il se retira alors auprès de l'archiduc Albert, son protecteur, et c'est à ses côtés qu'il fut blessé mortellement à la bataille de Nieuport, qui précéda l'investissement d'Ostende (2 juillet 1600).

Le livre de M. Colas de la Noue, que complètent de nombreux documents inédits tirés des archives de la Drôme et de divers dépôts étrangers, est un chapitre curieux de l'histoire militaire et religieuse du xvi^e siècle. Je ne sais s'il ne tourne pas un peu trop à l'apologie. La raison en est sans doute qu'il était nécessaire de venger Jacques Colas des allégations malveillantes de l'historien de Thou, qui, s'étant trouvé en compétition avec lui à l'Université de Valence, lui gardait rancune. Il a été plus d'une fois injuste pour un homme qui eut au moins le mérite de rester obstinément fidèle à une cause perdue et dont la conduite ne manqua ni de courage, ni, semble-t-il, de désintéressement.

R. DELACHENAL.

L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Christophe de Harlay, comte de Beaumont (1602-1605), par P. LAFFLEUR DE KERMAINGANT. Paris, Didot, 1895. 2 vol. in-8°, LXXVI-334 et 350 pages.

M. de Kermaingant continue ses belles études sur la diplomatie de Henri IV en Angleterre, qu'il avait commencées par la mission de Jean de Thumery¹. Il nous offre aujourd'hui la relation très détaillée de celle de son successeur, Christophe de Harlay, comte de Beaumont. Ce nouvel ouvrage débute par un chapitre sur la famille de Harlay, dont M. de Kermaingant refait et redresse l'histoire généalogique, grâce aux documents que lui ont fournis les archives de M. le comte A. d'Hunolstein. Puis l'auteur pénètre dans le détail des négociations entre l'Angleterre et la France pendant la période de 1602 à 1605, qu'il expose avec infiniment d'intelligence et une connaissance de l'Europe occidentale au commencement du xvi^e siècle aussi solide qu'étendue; il est notamment fort bien renseigné sur la politique espagnole, si mêlée à la nôtre et à celle de l'Angleterre à cette époque. En fait de sources d'information, M. de Kermaingant a surtout eu recours aux documents conservés au Record Office et aux correspondances recueillies dans les volumes du fonds français de notre Bibliothèque nationale; mais il n'a pas négligé la littérature historique déjà imprimée, qui est, comme on le sait, considérable.

1. Paris, 1886, 2 vol. in-8°.

Le second volume de l'ouvrage de M. de Kermaingant est tout entier rempli de lettres de Henri IV qui ont été omises dans le *Recueil* de Berger de Xivrey. On peut juger par là, une fois de plus, avec quelle négligence ce recueil a été conçu et mis à exécution.

Nous croyons inutile de louer la méthode de publication de M. de Kermaingant. Ceux qui ont suivi ses travaux savent avec quelle scrupuleuse exactitude il édite les textes et les commente. Mais nous devons accorder une mention spéciale aux tables alphabétiques de ces deux volumes, absolument complètes et établies avec une entente parfaite de ces utiles instruments de recherches.

Alfred MOREL-FATIO.

Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés et les savants lyonnais, d'après leur correspondance inédite, par M. l'abbé J.-B. VANEL, vicaire de Saint-Germain-des-Prés. Paris, Picard, et Lyon, Vitte, 1894. In-8°, x-379 pages. 10 fr.

On sait quel centre important d'érudition et de mouvement scientifique était devenue, surtout après l'introduction de la réforme de Saint-Maur en 1630, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Les savants moines qui ont immortalisé le nom de *Bénédictins* comptaient presque autant de collaborateurs que notre pays posséda, aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, d'hommes instruits et d'hommes de goût.

M. l'abbé Vanel, que le cours de sa vie sacerdotale a d'abord attaché au diocèse de Lyon et à la paroisse de Sainte-Blandine, sise au confluent du Rhône et de la Saône, puis au diocèse de Paris et à l'antique église de Saint-Germain-des-Prés¹, s'est demandé s'il n'avait pas existé des rapports littéraires entre les moines de Saint-Germain-des-Prés et Lyon et quelles avaient bien pu être les relations de ces doctes religieux avec les savants de la vieille métropole des Gaules. Il a minutieusement dépouillé dans ce but l'abondante collection de lettres écrites par les Bénédictins de Saint-Germain ou reçues par eux que possède la Bibliothèque nationale. La mine à exploiter était riche. Le grand établissement de la rue de Richelieu ne possède pas moins, dans le département des manuscrits (fonds latin et fonds français), de soixante-dix volumes uniquement remplis de cette intéressante correspondance. Mabillon, Montfaucon, de Vic, Luc d'Achéry, entre autres Bénédictins de marque, y sont représentés par une ample moisson de lettres.

M. l'abbé Vanel a publié intégralement les lettres se rapportant à son sujet qui se trouvaient disséminées dans tous ces volumes. Mais là ne s'est pas bornée sa tâche. Il a maintes fois éclairé cette correspondance,

1. Les vicissitudes de la carrière ont récemment ramené M. l'abbé Vanel dans le diocèse de Lyon.

qui n'était pas toujours facile à bien comprendre, par de véritables dissertations pleines de savoir et de goût et qui forment, sans viser cependant à l'érudition, une sérieuse contribution à l'histoire de Lyon et des ordres monastiques aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles.

Le seul intitulé des chapitres donnera au lecteur une idée suffisante du livre et de la façon libre et facile dont il a été ordonné : ch. i, une lettre inédite de Mabillon ; ch. ii, Jésuite et Chartreux ; ch. iii, un collaborateur de bonne volonté ; ch. iv, *Variæ* ; ch. v, une maison de librairie lyonnaise et la Bibliothèque du roi ; ch. vi, le sous-prieur d'Ambronay ; ch. vii, constitutionnaires et appelants ; ch. viii (et dernier), l'éditeur de saint Irénée.

Nous ne pouvons songer à analyser en détail l'ouvrage. Signalons toutefois en passant les pages consacrées par l'auteur aux deux archevêques de Lyon, Mgr de Saint-Georges et le cardinal de Tencin, et celles, non moins dignes d'attention, qui concernent la célèbre maison de librairie des Anisson. Notons aussi l'essai de reconstitution de la carrière oratoire du Père Ménestrier. Ce prédicateur avait été tout à fait effacé jusqu'ici par le numismatiste et l'historiographe. M. l'abbé Vanel était mieux que tout autre qualifié pour rendre bonne justice à l'orateur et pour le venger de l'oubli de la postérité. Nous savons désormais, grâce à lui, que le savant Jésuite ne prêcha pas moins de seize avents et de vingt carêmes avec un véritable et constant succès.

Parmi les personnages que notre auteur remet ainsi en lumière, nous citerons encore deux moines plus célèbres jusqu'ici que connus, nous dit M. Vanel : dom Claude Estiennot, le plus infatigable peut-être des Bénédictins et dont les vastes recueils, estimés à leur prix par les érudits d'aujourd'hui, ont été mis autrefois à contribution par tous les collaborateurs du *Gallia christiana* ; dom René Massuet, professeur éminent de théologie, érudit de bonne marque, dont l'édition des œuvres de saint Irénée, second évêque de Lyon, fut universellement appréciée.

Joignons à ces deux noms celui de dom Vincent Thuillier. M. l'abbé Vanel nous dit les disputes théologiques auxquelles se trouva mêlé le savant religieux et nous renseigne sur cette histoire du jansénisme que Thuillier reçut mission d'écrire du triumvirat formé par les cardinaux de Fleury, de Rohan et de Bissy, et qu'il composa en quelque sorte sous leur surveillance et sous leur direction.

M. l'abbé Vanel indique au lecteur, à la fin de la préface, dans quelles dispositions d'esprit il a voulu écrire ce livre. Sans négliger sciemment aucun document utile, sans rien sacrifier des éléments nécessaires d'investigation, il s'est, dit-il, appliqué à ne pas dépouiller son travail de tout appareil littéraire. Il s'est, en un mot, constamment préoccupé de ne pas rebuter le lecteur et a même cherché à lui plaire en l'instruisant. C'est un devoir pour nous de constater qu'il a pleinement réussi dans ce double dessein.

Les documents eux-mêmes, qui abondent dans l'ouvrage, sont d'une lecture presque toujours facile et parfois agréable. Nous n'en citerons comme preuve que l'anecdote contée dans une lettre (voy. p. 50) de Pierre Louvet à Luc d'Achéry (Lyon, 5 septembre 1672). Il n'y avait plus de religieux au prieuré de Regny et un procès s'était élevé entre le diocèse de Mâcon et le prieur de Regny au sujet des décimes. Le prieur disait avoir beaucoup de religieux à nourrir. Invité par arrêt à faire sur place une enquête, le grand prieur de Cluny, duquel dépendait Regny, « y députa un vieux sacristain sourd et qui n'y voyait goutte. » Le prieur de Regny avait fait confectionner dix-huit habits pour ses « grangers et leurs valets, qu'il fit revêtir et leur apprit à faire des révérences quand ce commissaire viendrait; lequel en compta dix-huit à table qui avaient tous bon appétit. » Le prieur eut ainsi gain de cause.

P. BONNASSIEUX.

Journal d'Adrien Duquesnoy, député du Tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790), publié par Robert de CRÈVECŒUR. Paris, Alph. Picard, 1894, 2 vol. in-8°, XL-504 et 545 p. 40 fr. le vol.

Il y a quinze ans, lorsque je lus les souvenirs de Fr.-Yves Besnard, publiés par mon ami et confrère C. Port, je constatais avec un certain étonnement le fossé profond qui séparait le XVIII^e siècle du XIX^e en ce qui touchait aux habitudes, aux usages, à tous les détails sociaux. Il semblait qu'en 1810 on avait oublié tout ce qui datait de 1790. En feuilletant le journal d'Adrien Duquesnoy, je suis amené à reconnaître que les caractères, les états d'âmes d'hommes assemblés et discutant n'ont guère varié depuis un siècle. La Société d'histoire contemporaine a rendu un vrai service en publiant les notes prises du 3 mai 1789 au 3 avril 1790, jour par jour, par un député du Tiers état. A défaut de journaux et de publications officielles, ces notes permettent de saisir sur le vif les fluctuations, les impressions plus ou moins passionnées qui se manifestaient dans les débuts en France de la vie parlementaire, et que nous voyons se continuer depuis cent ans.

Adrien Duquesnoy appartenait à une famille bourgeoise; il vivait très indépendant, s'occupant de lettres et d'agriculture, n'étant avocat que de nom, professant même un certain dédain pour ses confrères. Il représente parfaitement le bourgeois intelligent et modéré, souhaitant l'établissement de réformes, sans violence, espérant sans cesse, au milieu des crises les plus ardentes, voir la paix s'établir, professant un respect sympathique envers le roi, n'incriminant pas la reine, mais ne ménageant pas son antipathie à l'égard des personnages qui entouraient l'un et l'autre, et aussi à l'égard de l'abbé Maury et de Mirabeau.

Il est curieux de voir cet homme modéré blâmant sévèrement les mesures énergiques tentées par le gouvernement pour maintenir l'ordre,

mais trouvant très légitime l'opposition persistante de l'Assemblée constituante à tout ce qu'essayait le pouvoir auquel il reprochait sa faiblesse (t. I, p. 205); se figurant que l'anarchie n'était jamais assez complète parce qu'il fallait une secousse très violente pour opérer le bien (t. I, p. 233); bien plus, admettant que l'insurrection est de droit naturel et rigoureux, à condition cependant qu'elle n'aille pas jusqu'à l'incendie et la violence (t. II, p. 366); versant un pleur sur l'exécution de Favras, tout en ajoutant que, s'il eût été au nombre des juges, il l'aurait fait pendre. Le raisonnement de Duquesnoy est ici assez incohérent, et on ne voit pas clairement comment cette exécution justifie l'impartialité du Châtelet parce qu'auparavant il avait acquitté Besenval, contre lequel il n'avait trouvé rien de sérieux.

Le bon sens de Duquesnoy se manifesta dans ses appréciations de plusieurs de ses collègues. Il prévoyait ce que fut Robespierre; il est sévère mais juste pour l'abbé Maury et Mirabeau; après avoir eu des illusions sur Necker, il finit par le connaître; à certain moment, il montre le Tiers plus flatté d'avoir pour président un cordon bleu que l'un des siens (t. I, p. 375); l'égoïsme hypocrite de ceux qui se proclamaient dévoués aux intérêts du peuple, mais ne songeaient qu'à briguer des places et de l'argent pour eux et leurs amis (t. I, p. 451); la manie des longs discours, et ici il avance très justement qu'il y a « très peu de discours qui, réduits à leur moindre terme, ne pussent être présentés dans un aperçu de dix à douze minutes, si on les dégageait des phrases, de l'éloquence, des exordes, péroraisons, etc. » (t. II, p. 374). Les impressions de Duquesnoy sont assez étranges en ce qui touche la prise de la Bastille, dont le peuple, poussé par l'extrême désir de la liberté, s'empara « avec tant d'ordre, de sagesse qu'on ne peut trop s'en étonner après l'extrême fureur où il devait être. »

Le journal de Duquesnoy est connu par deux exemplaires, l'un quelque peu plus complet que l'autre. M. de Crèvecœur s'est servi des deux en ayant soin d'indiquer les variantes. Il semble que l'exemplaire le plus long ait été celui de l'auteur, tandis que le plus court était destiné au prince Emmanuel de Salm-Salm, qui entretenait avec Duquesnoy des relations assez intimes. C'était un personnage assez curieux à étudier que le prince de Salm. Né en 1742, fils du feld-maréchal Nicolas-Léopold, dont il fut le seizième enfant, le prince Emmanuel fut au service de l'Empire et de l'Espagne, puis il entra dans l'armée française; maréchal de camp en 1781, il devint en 1783 colonel-propriétaire du 63^e régiment d'infanterie, qui porta successivement les noms de Furstenberg, de Bentheim, d'Anhalt et enfin de Salm-Salm avant de devenir le 62^e de ligne. Le prince Emmanuel appartenait à ce groupe de gentilshommes qui, à l'exemple des Lameth, des Mirabeau, etc., professaient des opinions libérales et humanitaires; passant alors pour

très avancés, un siècle plus tard, ils n'auraient été que modérés. Il rêva, lui aussi, de faire une Constitution, de prendre part aux luttes politiques, d'être député à l'Assemblée constituante pour la noblesse, au pis aller pour le Tiers; il n'arriva qu'à être électeur d'abord, puis député suppléant; à cette occasion, un de ses amis de Nancy, M. de Metz, et l'avocat Régnier, qui fut plus tard duc de Massa, lui écrivirent des lettres de condoléances. Le prince Emmanuel se retira dans le Rheingau, où il mourut. Il est à regretter que M. de Crèvecœur n'ait pas été à même de retrouver chez les descendants de Duquesnoy la correspondance du prince Emmanuel, elle aurait fourni des indications curieuses sur l'impression que lui donnaient les notes de son correspondant et sur les motifs de l'intimité de ces deux personnages.

Après l'Assemblée constituante, Duquesnoy, retiré à Nancy, accepta des fonctions administratives; emprisonné deux fois comme modéré et comme fédéraliste, il échappa à la guillotine; puis maire à Paris, fila-tout à Rouen, il désespéra un jour de ses affaires commerciales et se noyait en 1803.

Le journal d'Adrien Duquesnoy est un des documents les plus précieux à consulter pour toute personne qui veut se faire une idée nette des commencements de la Révolution. C'est un tableau fidèle et aussi impartial que possible des événements, ainsi que des passions qui agitaient les esprits.

A. DE BARTHÉLEMY.

P. L.-Jos.-Marie CROS, S. J. *Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux.* Toulouse, libr. A. Loubens, 1894. In-8°, xii-369 p. — 3 fr. 50.

Le présent ouvrage a bien pour objet de présenter au public les *documents nouveaux* que le P. Cros a rencontrés dans les archives notariales sur la famille de Jean-François Régis, ce qui lui permet de placer en meilleure lumière les premières années et les premières relations de l'apôtre du Languedoc. Le reste de la vie est tiré en grande partie des récits du plus ancien biographe du bienheureux, et le P. Cros ne s'en cache pas, bien au contraire; il s'est proposé, dit-il modestement, « d'enchâsser dans les documents nouveaux, fruit de ses recherches, les perles du P. Labroue, le Ribadeneyra de saint Jean-François Régis. » Le nouvel auteur rapporte encore de très nombreux témoignages authentiques et inédits de miracles opérés par l'intercession du saint.

Écrit avec méthode et intelligence, ce livre parvient à satisfaire en même temps ceux qui cherchent leur édification personnelle et ceux qui sont plus spécialement attirés par les questions d'érudition.

L.-H. L.

Maistre Jehan Carant, prototypographe de la ville de Périgueux, par A. DUJARRIC-DESCOMBES. Paris, impr. Fommarly, 1893. In-8°, 46 pages.

A l'époque où M. Deschamps publiait son *Dictionnaire de géographie ancienne à l'usage du libraire et de l'amateur de livres* (Paris, 1870, in-8°), on ne connaissait qu'un ouvrage imprimé au xvi^e siècle à Périgueux, les *Statuts synodaux du diocèse de Cahors*, de 1503, cités dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong.

Grâce à divers érudits et à M. D., nous savons aujourd'hui que Jean Carant ou Carent, établi à Périgueux, de 1498 à 1504, — dates que d'autres découvertes modifieront peut-être plus tard, — a imprimé :

1. *Resolutorium dubiorum circa celebrationem missarum occurrentium*, par Jean de La Pierre. In-8°, goth. M. D. indique la date de 1498.

2. *Expositio decretalis*, par Jean Menauld. Petit in-4°, goth., 15 mai 1502.

3. *De penitentiis et remissionibus egregium opusculum*, du même. Petit in-4°, goth., 1502.

4. *Constitutiones synodales Caturcenses editæ et renovatæ per Antonium de Lussetgio, episcopum Caturcensem, anno 1502*. In-fol., goth., 1503.

M. D. croit que le Rituel de Périgueux, de 1509, est sorti des presses de Jean Teyssier, qui aurait succédé à Jean Carant. François Teyssier donnait plus tard une seconde édition de ce traité sous le titre de : *Manuale seu instructorium curatorum*, 1536; puis : *Succinctissima grammaticæ methodus*, par M. L. Itier, 1536; et *Missale Petragoricense*, 1541.

De quel pays était venu le prototypographe J. Carant? M. D. estime que c'est d'Allemagne et que le prieur de Sorbonne Jean de La Pierre ne dut pas être étranger à cette expatriation. M. D. appuie son hypothèse sur les considérations suivantes : le nom de Carant ou Carent n'est qu'une modification du nom allemand Crantz; le premier livre imprimé par Carant étant un ouvrage de Jean de La Pierre, on peut voir là un hommage rendu à un protecteur ou maître. Ces raisons paraîtront peut-être un peu faibles, car notre imprimeur signe toujours d'un nom français qui, dans les actes notariés où il figure, n'est jamais accompagné d'un qualificatif de nature à faire supposer une origine étrangère. D'autre part, le traité de J. de La Pierre, dont il s'agit, a été reproduit dans de nombreux ateliers pour cette unique raison que sa vogue en assurait un prompt et fructueux débit.

On peut regretter que les notices de M. D. ne soient pas plus détaillées et techniques, mais il se recommande par l'apport nouveau qu'il verse à la masse des connaissances bibliographiques. On saura gré à l'auteur de n'avoir pas hésité devant le dépouillement de registres notariaux dont la lecture n'est pas toujours aisée et d'avoir reproduit dans

un Appendice, outre plusieurs extraits d'actes de cette provenance, une curieuse procuration donnée par Jean Carant à un prêtre à l'effet de former une société pour l'impression d'un missel de Cahors (7 novembre 1502), entreprise dont on ignore d'ailleurs le sort.

Ch. PORTAL.

Mémoire des consuls de la ville de Martel (Lot), par H. TEULIÉ.
Paris, librairie Émile Bouillon, 1895. In-8°, 47 pages. (Extrait de la *Revue de philologie française*.)

Le nom du recueil, dans lequel ont paru pour la première fois les textes publiés par M. Teulié, indique assez à quel point de vue ils doivent être surtout considérés. Ils n'ont qu'un intérêt historique très restreint, l'éditeur le reconnaît lui-même : ce *Mémoire*, de la seconde moitié du XIII^e siècle, était en effet un simple registre sur lequel les consuls ou leurs secrétaires prenaient note des menues affaires et de leurs dépenses en diverses circonstances, enquêtes, procès, envois de messagers dans les villes et châteaux d'alentour, paiements de dettes, transports et rachats de gages, change des monnaies, réparations à ceux qui avaient éprouvé quelque dommage de la part de la communauté, présents, acquisitions de parchemin (nous dirions aujourd'hui frais de bureau), etc.

Ces documents sont publiés avec soin ; ils sont suivis de remarques comparatives de la langue parlée au XIII^e siècle à Martel avec les formes actuelles, puis d'un glossaire des principaux termes employés.

L.-H. L.

Comptes des consuls de Montréal-du-Gers (1411, 1412, 1413, 1414), par M. l'abbé A. BREUILS. Première partie. Bordeaux, impr. G. Gounouilh, 1895. In-4°, 79 pages. (Extrait des *Archives historiques du département de la Gironde*, t. XXIX.)

La ville de Montréal-du-Gers avait été fondée en 1255 par un des sénéchaux d'Alphonse de Poitiers, à l'extrémité méridionale de l'Agenais et sur la frontière même de l'Armagnac ; on lui avait annexé comme dépendances plusieurs paroisses des environs, dont quelques-unes faisaient partie du diocèse d'Auch, de l'Armagnac et du ressort du parlement de Toulouse. Elle avait six consuls annuels, qui offraient cette particularité d'être divisés en trois groupes ; ils étaient chargés deux par deux de l'administration du quartier de la ville correspondant à l'une des trois rues principales et de toutes les paroisses rurales sises dans la direction de cette rue. A la fin de l'exercice, chacun d'eux présentait le compte de ses dépenses : les plus anciens de ces documents, aujourd'hui conservés aux archives municipales de Montréal, sont

de 1411, 1412 et 1413. Ce sont ceux-là que publie M. l'abbé Breuils dans cette première partie, avec, en tête, des sommaires détaillés et à la fin des notes, dont quelques-unes, trop rares, sont tirées d'un *Liber territorius feudorum* de 1403 à 1489.

Le principal intérêt de ces anciens comptes consiste surtout en ce qu'ils donnent d'abondantes informations sur l'histoire des guerres anglaises dans le sud-ouest de la France et de précieux renseignements pour l'étude des mœurs au commencement du xve siècle. Ils offrent également aux philologues des textes importants, dont ils peuvent tirer grand parti pour la connaissance du dialecte de cette région. Une petite remarque vient à l'idée du lecteur des sommaires, très bien faits d'ailleurs : pourquoi l'éditeur, à propos des nombreuses courses de taureaux données par les consuls, inscrit-il constamment dans ces sommaires français la forme espagnole *toros* ?

L.-H. L.

Histoire de Maguelone, par Frédéric FABRÈGE. T. I : *la Cité, les évêques, les comtes*. Paris, A. Picard et fils; Montpellier, F. Seguin, 1894. In-4°, civ-344 pages. 30 fr.

Cette volumineuse *Histoire*, dont M. F. Fabrège vient de donner le premier tome, représente une somme considérable de travail et un effort prodigieux : c'est là une de ses principales qualités, mais c'est par là aussi qu'elle pêche, car l'auteur n'a pas su se renfermer dans son sujet et a saisi toutes les occasions possibles de se perdre en longues dissertations. De même, ayant la louable habitude de tout vérifier et d'indiquer ses sources et ses preuves, il a accumulé d'une façon excessive des notes parfois interminables et d'un intérêt plus que restreint; à quoi bon en effet transcrire, comme il l'a fait souvent, des pages entières d'autres auteurs? Pourquoi citer aussi avec profusion des ouvrages de seconde, troisième ou quatrième main? Un autre reproche que l'on peut adresser à M. Fabrège, c'est de n'être pas au courant de la science pour l'histoire générale. Ces critiques une fois faites, je suis heureux de reconnaître en lui un historien consciencieux, qui écrit d'une façon très claire, qui connaît à fond son sujet et qui le présente d'une façon agréable.

Pour se rendre mieux compte de l'économie de son livre, il est utile de l'analyser chapitre par chapitre. Après une courte préface où le plan est exposé, est une longue, très longue introduction parfaitement inutile, divisée en quatre chapitres. Le premier, *l'Horizon de la terre*, énumère, avec les principaux souvenirs historiques qui s'y rattachent, les villages, châteaux, villes, vallées, montagnes qu'il est possible d'apercevoir de l'île de Maguelone; le second, *l'Horizon de la mer*, n'est qu'un chant dithyrambique en l'honneur de la Méditerranée, du soleil, de la

lune, de la nuit, où l'auteur cite les félibres, Virgile, Dante, Lamartine, Montalembert et, qui le croirait? M^{me} Craven et Bismarck! Le troisième, sous le titre de *la Belle Maguelone*, est consacré au roman de Pierre de Provence; M. Fabrège ne veut rien perdre des traditions qui se rattachent à cette gracieuse légende, et l'opinion de M. Gaston Paris ne peut lui faire abandonner l'attribution à Bernard de Tréviens; il ne consent pas davantage à refuser à Pétrarque une révision et des corrections. Ne contestons pas le charme et le mérite de ce roman, mais avouons cependant que c'est lui rendre un mauvais service que de bannir toute critique à son égard. Le quatrième chapitre, enfin, traite de la cathédrale, mais seulement au point de vue poétique et religieux, l'auteur réservant pour le second volume les questions d'archéologie. Ainsi donc, tout ce qui a été dit jusqu'ici pouvait être supprimé sans inconvénient pour l'intérêt de l'ouvrage.

Voici maintenant la partie véritablement historique, avec l'étude de la cité romaine comme chapitre 1. Là encore des considérations interminables sur la fortune des ports de mer, avant d'arriver à écrire que l'île dut recevoir à l'origine un établissement phénicien. Passons sur l'étymologie qui a fait déraisonner plusieurs générations de savants, et louons M. Fabrège de nous donner enfin quelque chose de neuf et d'inédit sur l'époque romaine, en décrivant les objets antiques et les inscriptions trouvés à Maguelone. Le deuxième chapitre, *l'Invasion sarrasine; destruction de la cité*, est bon, toujours malgré quelques longueurs et malgré la confusion établie entre la *civitas* des Romains et des Mérovingiens et ce que nous entendons aujourd'hui par cité. Les chansons de geste ont été utilisées avec modération; c'est une qualité qu'il faut reconnaître¹. Le chapitre III, intitulé : *les Premiers évêques*, défend la thèse aujourd'hui abandonnée de l'apostolicité des églises de la Gaule et en particulier la légende des saints de Provence; n'ai-je pas déjà dit que cette *Histoire* est arriérée sur les questions d'intérêt général? Point n'est besoin d'insister sur ce sujet d'évangélisation de la Gaule et en particulier des provinces méridionales (voir les excellentes dissertations de M. l'abbé Duchesne), d'autant plus que M. Fabrège lui-même ne peut prouver qu'il y ait eu des évêques à Maguelone avant le VI^e siècle, quoiqu'il prétende faire remonter au III^e ou au II^e siècle une inscription gravée sur marbre antique². On doit aussi remarquer à ce propos, comme on l'a déjà fait observer ailleurs³, que Maguelone n'avait pas

1. Notons dans ce second chapitre, à la page 57, note 1, cette indication fautive : « *British Museum additional*, manuscrit 21, 218. »

2. Autres petites remarques sur ce chapitre : P. 84. A quelle époque y eut-il des archevêques à Marseille? — P. 90. A quoi bon prendre des renseignements dans un document apocryphe cité comme tel?

3. *Revue historique*, t. LVIII, p. 121.

aux premiers siècles le titre de *civitas*. Le chapitre iv, qui traite de la restauration de la cathédrale au *x^e* siècle et de l'organisation du chapitre, est un des mieux rédigés et des plus intéressants; les règlements donnés par les évêques à leurs chanoines sont des documents précieux pour l'histoire des institutions, et l'auteur les a présentés le mieux possible. Pourtant je soulèverai encore deux petites chicanes, l'une à propos de la règle de saint Augustin, qui, selon M. Fabrège (p. 115), sert de base à toutes les constitutions monastiques, et au sujet du nom d'*ogive* donné à l'arc brisé (p. 119); même M. Fabrège fait de cet arc brisé une caractéristique du style d'architecture qui suivit le roman (n. 1 de la p. 119), comme si beaucoup de monuments des *x^e*-*xii^e* siècles, même dans la Provence et le Languedoc, n'en présentaient pas. C'est là une grossière erreur qu'il devra se garder de répéter dans le tome II. Le chapitre v est relatif à l'origine et à l'histoire des comtes de Maguelone et de Melgueil et à leur inféodation au saint-siège consentie par Pierre et sa femme, Almodis de Toulouse, le 27 avril 1085; malheureusement tout cela est noyé dans un flot de détails sur le comte Aigulf, saint Benoît d'Aniane, saint Guillaume, etc. Les chapitres vi et vii, qui ont pour titre *les Papes à Maguelone*, et dans lesquels l'auteur raconte à la suite de quelles circonstances Urbain II, Gélase II, Calixte II, Innocent II et Alexandre III ont abordé dans cette île, sont à récrire en partie. Il est vrai que l'on peut dire, à la décharge de M. Fabrège, qu'il a composé son livre et qu'il en a commencé l'impression voilà bien des années¹; mais cependant on ne s'explique pas les raisons pour lesquelles il s'est attaché à analyser le tome VII des *Moines d'Occident* de Montalembert et à tracer d'après lui l'itinéraire des papes, alors que depuis 1851 est parue la première édition des *Regesta* de Jaffé, qui présentent des documents beaucoup plus nombreux et plus certains². La seconde édition de ce même ouvrage, depuis dix ans dans le commerce, lui aurait permis encore de ne plus citer l'*Étude* de notre confrère M. Ul. Robert sur *les actes du pape Calixte II* (Paris, 1874); j'admets, bien entendu, que cette partie de l'*Histoire de Maguelone* a été achevée d'imprimer avant 1891, date de la publication du bullaire complet du même pape. On peut juger maintenant si ces deux chapitres doivent être complets malgré leur étendue. Le même reproche peut être fait aux chapitres viii et ix, où il est question, encore très longuement, de la guerre des Albi-

1. Est-ce pour cela qu'il a laissé subsister quelquefois les expressions de *Bibliothèque impériale* et d'*Archives de l'Empire* (p. 189, 387 note 1)? Une remarque à ce propos : les renvois aux manuscrits de la Bibliothèque nationale ont toujours été faits d'une façon incomplète, sans indication de fonds français ou de fonds latin.

2. Les *Regesta* de Potthast, parus en 1874, sont cités; de même la nouvelle édition de l'*Histoire du Languedoc*, qui a été mise la même année en souscription.

geois; je ne m'y arrêterai pas, je me bornerai à constater que l'auteur se préoccupe de plus en plus de Montpellier et de ses comtes et de moins en moins de Maguelone. Enfin le dernier chapitre démontre que, dans tous les documents du moyen âge intéressant les différents fiefs et les diverses églises de l'évêché en question, excepté dans l'acte de fondation du monastère de Sauret en 1138, il n'est pas fait mention de serfs. M. Léopold Delisle, dans son *Étude sur la condition de la classe agricole en Normandie*, avait constaté le même fait pour cette province. Mais, si les propriétaires fonciers des ^x^e et ^{xii}^e siècles n'eurent pas de serfs, les bourgeois du ^{xiv}^e et des époques suivantes, jusqu'à la veille de la Révolution, eurent des esclaves provenant de l'Afrique et plus tard de l'Amérique. La chose était absolument courante dans toutes les provinces voisines de la Méditerranée, Roussillon, Languedoc et Provence, et rien n'était plus fréquent que les ventes ou échanges de bétail humain.

En résumé, le livre de M. Fabrége témoigne d'un travail très consciencieux, mais il est trop abondant en détails hors du sujet et aurait dû être publié il y a une trentaine d'années, où il aurait paru au courant de l'érudition.

L.-H. LABANDE.

Vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. *Notes et documents pour servir à l'histoire d'une famille picarde au moyen âge XI^e-XVI^e siècles*). *La Maison de Caix, rameau mâle des Bores-Coucy*. Paris, H. Champion, 1895. In-8°, VIII-253-VI-CCXXXVIII-85 pages.

Le titre de l'ouvrage indique suffisamment la matière qui est traitée dans ce livre familial. Ce n'est « ni une histoire, dit M. de Caix de Saint-Aymour, ni une généalogie. La première prétention, continue-t-il, ne serait pas justifiée par la modestie de la maison dont il contient les annales, et qui, bien qu'issue de grands barons féodaux, a vécu sans illustration dans une obscurité provinciale. La seconde épithète lui serait aussi mal appliquée, car, pour la lui mériter, il eût fallu à son auteur la complaisance, qui a toujours été la qualité maîtresse des faiseurs de généalogie. »

Les érudits seront bien plus satisfaits d'y trouver un recueil précieux de documents importants pour l'histoire de la Picardie, et, à ce point de vue, ils regretteront de ne pas le voir dans le commerce. La seconde partie de ce volume est formée en effet par la transcription de 154 pièces justificatives, dont les dates sont comprises entre les années 1095 et 1639. Elles sont extraites des cartulaires du chapitre d'Amiens, de Saint-Corneille de Compiègne, de l'abbaye de Corbie, de Saint-Martin de Laon, du prieuré de Lihons-en-Santerre, de l'abbaye du Paraclet; des collections Grenier, Moreau, Clairambault et du Cabinet des titres

de la Bibliothèque nationale; des archives particulières de la maison de Caix, des Archives nationales, des archives départementales de la Somme, du Pas-de-Calais et de l'Aisne, etc. De plus, l'ouvrage est terminé par deux tables très complètes des noms de personnes et des noms de lieux qui sont cités. Je me permettrai cependant deux très légères observations, la première au sujet de la pagination : le volume en a cinq différentes, ce qui peut facilement occasionner des erreurs. En second lieu, il aurait été avantageux de donner, après la table des chapitres, la liste des pièces justificatives.

L.-H. L.

Causeries du Besacier. Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Deuxième série. Paris, A. Claudin et H. Champion, 1895. In-8°, 333 pages. 5 fr.

M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour a continué cette année la publication d'une série d'études sur les pays qui ont formé le département de l'Oise; le premier volume avait paru en 1892 et il en avait été rendu compte ici même (t. LIV, 1893, p. 379).

Parmi ces *Causeries*, présentées toutes d'une façon intéressante et spirituelle, il en est qu'il est utile de mentionner d'une manière plus spéciale : en premier lieu, celle qui donne la biographie aussi complète que possible d'Anne de Russie, reine de France, puis comtesse de Valois et fondatrice de l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis; ensuite les légendes relatives à saint Rieul, les détails sur la famille des Billy, seigneurs d'Ivors, Antilly et Cuvergnon (1301-1789), et enfin les notes sur quelques communes rurales du canton de Pont-Sainte-Maxence, rédigées à propos de la *Notice historique et descriptive* de ce canton, écrite récemment par M. T. Petit. Ces derniers chapitres sont presque des monographies, et il y aurait peu de chose à y ajouter pour qu'ils soient une histoire définitive des localités intéressées. Peut-être faut-il reprocher à l'auteur une trop grande modestie sous ce rapport; il dit lui-même quelque part qu'il n'a pas eu d'autre prétention que de fournir des documents précis à la recherche de la vérité : il a donné plus que cela et souvent il a fait œuvre de véritable historien.

L.-H. L.

Strasbourg et Bologne. Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562, par P. RISTELHUBER. Paris, E. Leroux, 1894. In-8°, 453 pages. 3 fr. 50.

M. Paul Ristelhuber a relevé dans les documents relatifs à l'ancienne Université de Bologne, retrouvés par le comte Nerio Malvezzi de' Medici

dans ses archives familiales et publiés par Friedländer et Malagola¹, une série de noms d'étudiants alsaciens. Il en a trouvé jusqu'à 193, qu'il a classés par ordre chronologique en faisant suivre chaque nom d'une notice plus ou moins étendue, suivant l'intérêt du personnage. Le plus ancien remonte à 1289 et celui qui clôture la liste est Eusèbe Hedion, le fils du réformateur strasbourgeois, en 1556. Le nom mis par M. R. en tête est maître Hildebrandus de Molhusen, mais rien ne prouve qu'il s'agisse ici de Mulhouse en Alsace. On ne trouve aucune trace du personnage dans nos chroniques alsaciennes ni dans l'excellent cartulaire de Mulhouse de feu M. Mossmann. M. R. a attribué à tort d'autres noms encore à l'Alsace, tels que Gérard de Reinach (1295), Jacques de Reinach (1304), Werner de Reinach (1344). La famille de Reinach, originaire de l'Argovie, ne s'établit en Alsace que dans le courant du xiv^e siècle, où nous trouvons en 1352 Jacques de Reinach, commandeur de l'ordre Teutonique à Mulhouse. Il faudra rejeter également les noms de Johannes de Gengenbach (1314) et Thomas de Gengenbach, qui sont des Badois. Petrus de Argentina n'est autre que Pierre Schott, le célèbre humaniste strasbourgeois, le contemporain de Wimpheling et de Sébastien Brant.

Malgré ces quelques réserves, l'étude de M. R. ne manque pas d'intérêt; elle apporte des détails nouveaux sur bien des personnages connus dont on avait ignoré jusqu'à ce jour le passage à l'Université italienne. Elle ne mérite pas les critiques acerbes de certains érudits allemands immigrés qui traitent l'histoire d'Alsace comme leurs armées ont traité le pays. En publiant ces notices, M. R. a donné un complément utile à l'histoire de plusieurs grandes familles alsaciennes aujourd'hui presque toutes éteintes.

Charles NERLINGER.

Geschichte der Herzöge von Zähringen. Herausgegeben von der badischen historischen Commission. Bearbeitet von Dr. Eduard HEYCK. Freiburg-i.-B., P. Siebeck, 1891. In-8°, 607 pages, avec un tableau généalogique. Prix : 46 m.

On aurait mauvaise grâce à faire des reproches trop sévères à l'auteur sur les lacunes de son livre, alors que lui-même les énumère longuement dans sa préface. Il pousse le scrupule jusqu'à s'excuser des erreurs typographiques qui ont pu se produire dans la transcription des *u* et *o*. Il n'affirme pas non plus que son livre soit une œuvre définitive, ne laissant plus rien à glaner après lui. Il invoque comme

1. « Acta nationis Germanicæ universitatis Bononiensis ex archetypis tabularii Malvezziani. Jussu instituti Germanici ediderunt Ernestus Friedländer et Carolus Malagola... » Berlin, 1887.

excuse pour les imperfections que l'on pourra rencontrer dans son travail le manque de temps. Il dut l'écrire dans le court espace de quatre ans, et cela lui a suffi pour dépouiller un nombre presque prodigieux de sources diverses. La somme de travail fournie est considérable, mais il faut bien reconnaître que la composition est singulièrement lâche et incohérente. Ce livre a les défauts de la très grande majorité des livres d'érudition allemands : il est touffu, plein d'une foule de menus détails qui, à chaque instant, font perdre de vue le sujet principal et dans lesquels il est fort difficile de se retrouver. Ni sommaire en tête des chapitres ni manchettes, un maigre titre courant au haut des pages est le seul fil conducteur qui vous guide un peu à travers ces broussailles. La langue est peu claire, entortillée. L'index est peu sûr et fourmille de lacunes. Enfin l'auteur ignore certainement le français. Néanmoins, malgré la difficulté de la lecture, ce livre est le meilleur qui ait paru sur l'histoire des ducs de Zaehringen.

Par bien des points, cette histoire touche à l'histoire générale de l'Europe et en particulier à celle de l'Allemagne et de la France. Elle ne comprend que la période des ducs et s'étend de 1061 à 1218. Les Zaehringen, ancêtres de la maison de Bade actuellement régnante, remontent peut-être au ^x^e siècle déjà, d'après l'auteur. La grandeur de la maison était basée sur de grandes possessions territoriales s'étendant depuis le nord du grand-duché actuel et la Rauhe-Alb jusqu'au canton suisse de Fribourg. De plus, elle possédait le rectorat de Bourgogne. Les Zaehringen n'étaient primitivement que comtes; ils devinrent ducs d'une manière assez curieuse. L'impératrice Agnès de Poitiers, veuve de Henri III, pour dédommager Berthold I^{er} de Zaehringen, évincé par Otton de Schweinfurth, nommé duc de Souabe, lui confia en 1061 l'étendard des ducs de Carinthie. Berthold I^{er} ne put se faire reconnaître dans ce duché fallacieux, mais il en garda le titre, de même que les successeurs de son fils Hermann s'appelèrent plus tard margraves de Bade, parce que leur aïeul avait été investi un jour du margraviat de Vérone.

Berthold I^{er}, qui fonda la grandeur de sa maison, fut mêlé à toutes les grandes affaires de son époque et prit une part active dans la querelle des investitures qui commençait. Après lui, celui qui mérite de fixer l'attention est le remuant Berthold IV, qui eut des relations assez étroites avec le roi de France Louis VII. Berthold V, plus calme et beaucoup plus prudent que son père, obtint plus de succès et assura la prospérité de sa maison. L'étude faite par M. Heyck de ce dernier duc le fait voir sous un jour tout à fait nouveau.

La seconde partie du volume contient d'intéressantes et substantielles notices sur les possessions et les droits de la maison de Zaehringen (fiefs impériaux, fiefs ecclésiastiques, ministériaux, etc.), sur la fondation de Fribourg-en-Brisgau, les sceaux des Zaehringen, enfin une

bonne étude critique généalogique. Un tableau généalogique termine ce volume, qui, malgré ses défauts, contient une foule de renseignements précieux et sera très utile à tous les historiens qui s'occupent de l'histoire de l'Allemagne, de la France et de l'Italie au ^x^e et au ^{xii}^e siècle.

Charles NERLINGER.

Cours de littérature celtique, par M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. T. VII : *Études sur le droit celtique*, t. I. Paris, Thorin, 1894. In-8°, xx-388 pages.

Le vieux droit irlandais n'a pas aujourd'hui d'interprète plus sagace et plus autorisé que notre confrère M. d'Arbois de Jubainville. Deux volumes de son *Cours de littérature celtique* seront consacrés au droit irlandais. Le premier de ces deux volumes (t. VII du *Cours de littérature celtique*) est sous nos yeux ; l'auteur y traite du serment, de l'épreuve par l'eau, du duel, de la composition, de la saisie et, à cette occasion, du jugement et de l'assemblée publique. Le droit romain, le droit grec, le droit germanique, parfois le droit slave, viennent, sous la plume de l'auteur, éclairer le droit irlandais, en sorte que cet ouvrage est, en bonne partie, une solide étude de droit comparé. Une des explications proposées par M. d'Arbois de Jubainville me laisse quelques doutes ; l'auteur rapproche le délai irlandais de trente nuits du délai franc de trente nuits (expulsion de l'*homo migrans* dans la *Loi salique*, tit. xlv). La domination longtemps exercée par les Celtes sur les Germains explique, suivant lui, cette concordance. Mais ne pourrait-on pas, comme M. d'Arbois de Jubainville l'a fait pour d'autres particularités juridiques, songer à d'anciens usages communs à divers peuples de la race indo-germanique ? Je retrouve, en effet, un délai de trente jours, pour d'autres hypothèses, il est vrai, non seulement dans la *Loi salique*, mais aussi dans la *Loi des douze tables* (III, 1 ; cf. III, 5).

Je ne saurais accepter sans réserve, quant aux bienfaits de la conquête romaine, les idées de l'auteur, lesquelles sont d'ailleurs les idées communes, exposées avec une singulière vigueur et puissance. Mais j'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer ailleurs à ce sujet : je ne fatiguerai donc pas le lecteur par des redites ou d'inutiles discussions.

Qu'il me suffise d'avoir signalé une œuvre nouvelle de notre infatigable confrère, œuvre aussi profonde et aussi originale que ses devancières.

Paul VIOLLET.

Paul FOURNIER. *Le premier manuel canonique de la réforme du XI^e siècle*. (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XIV.) Rome, 1894, in-8°. — *La Collezione canonica del regesto di Farfa*. (Estratto dall' *Archivio della R. Società Romana di*

storia patria, t. XVII.) Roma, 1894, in-8°. — *Le Liber Tarracoenensis, étude sur une collection canonique du XI^e siècle.* (*Mélanges Julien Havet.*) Paris, 1895, in-8°, 24 p. — *Une collection canonique italienne du commencement du XII^e siècle.* (Extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*, t. VI.) Grenoble, impr. Allier père et fils, 1894. In-8°, 98 pages.

Tous ceux qui s'intéressent à l'étude du droit canon déplorait que l'admirable histoire des sources du droit canon d'après les manuscrits, qu'a commencée M. Maassen, restât inachevée. Elle ne dépasse guère, comme on sait, la fin du ix^e siècle. Notre confrère M. Paul Fournier terminera l'œuvre. Nous pourrions dire qu'il l'a déjà terminée, car il ne lui reste, semble-t-il, qu'à faire imprimer son travail. Il vient d'en communiquer au public quelques fragments qui nous font vivement désirer une publication d'ensemble et qui nous donnent la plus haute idée de cette grande enquête scientifique. Les quatre études publiées par M. Fournier sont consacrées à cinq collections différentes :

1. — *Le premier manuel canonique de la réforme canonique du XI^e siècle ou Collection en 74 titres.* — Cette collection avait été déjà étudiée par M. Thaner. M. P. Fournier rectifie ou complète (toujours très solidement et très sûrement) les conclusions de son devancier. La Collection en 74 titres a été rédigée vers le milieu du xi^e siècle, probablement dans l'entourage du pape Léon IX. L'auteur a voulu mettre en lumière l'autorité et l'action réformatrice de l'Église romaine. Il s'est servi des écrits de saint Grégoire, des décrétales isidorienne et de quelques documents attribués à divers pontifes romains. L'influence de ce recueil a été considérable au temps de Grégoire VII : il a été utilisé par Anselme de Lucques et Bernard de Constance, par l'auteur du *Liber Tarracoenensis*, etc.

2. — *La Collection canonique du regeste de Farfa.* — Cette collection est due à Gregorio di Cattino, moine de Farfa. Elle date de la fin du xi^e siècle ou du commencement du xii^e. L'auteur a utilisé les Fausses décrétales, Burchard de Worms, la Collection en 74 titres et très probablement la Collection italienne en cinq livres, collection qui appartient à un groupe italien, où l'influence de la Collection irlandaise se fait remarquablement sentir. Dans les grandes querelles entre l'empereur et l'Église, l'abbaye de Farfa tenait pour l'empereur : cette circonstance explique certaines particularités qui distinguent la collection de Farfa.

3. — *Liber Tarraconensis*, collection ainsi dénommée par l'illustre Antoine-Augustin, et qu'aucun érudit ou canoniste ne paraît avoir directement connue depuis le xvi^e siècle. M. Fournier a retrouvé dans trois manuscrits cette collection quasi perdue, qui n'avait d'ailleurs jamais été décrite ni datée. M. Fournier établit qu'elle ne saurait être de beaucoup postérieure à la mort de Grégoire VII, et qu'elle a été pro-

blement composée dans le sud-ouest de la France. Il en énumère les sources très diverses. M. Fournier a ici l'occasion de signaler la présence dans cette collection d'une encyclique de Grégoire VII, adressée à tous les fidèles pour leur communiquer les décisions d'un concile romain. Cette encyclique, qui ne se trouve pas dans le registre de Grégoire VII, a déjà été publiée par Giesebrecht, puis, comme le fait remarquer M. P. F., par M. de Pflugk-Harttung, qui ne paraît pas avoir connu la publication de Giesebrecht. M. P. Fournier établit, par une série d'observations critiques qui me paraissent décisives, que ce document n'émane pas de Grégoire VII et a été fabriqué dans le centre ou le sud-ouest de la France.

4. — Collection canonique en trois livres, rédigée dans l'Italie centrale vers 1115 ou 1120. — Cette collection est assez étroitement apparentée avec le *Polycarpus*; l'auteur a aussi consulté la Collection en 74 titres, Anselme de Lucques, le *Liber de honore ecclesiæ* de Placide de Nonantula, etc. Il a connu les recueils de Justinien (les *Novelles* sous la forme de l'*Epitome* de Julien) et divers autres textes de droit romain, le décret attribué à Ives de Chartres. Cette collection paraît avoir fourni à Gratien un certain nombre de matériaux.

5. — Collection en neuf livres, composée probablement dans l'Italie centrale. — L'auteur de ce recueil fort mal connu jusqu'ici a utilisé la collection d'Anselme de Lucques, la Collection en trois livres, quelques lettres de Pascal II. Il a cité un canon du concile de Latran de 1123. Son œuvre ne saurait donc être antérieure à l'année 1123. Nous ne connaissons jusqu'à présent cette collection que par une analyse erronée et incomplète de Thaner.

Les études que je viens de résumer sont en tous points dignes du savant qui les a menées. C'est en dire toute la valeur.

Paul VIOLLET.

Handschriftenschatze Spaniens. Bericht über eine im Auftrage der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in den Jahren 1886-1888 durchgeführte Forschungsreise, von Dr Rudolf BEER, amanuensis der k. k. Hofbibliothek. Wien, 1894. In Commission bei F. Tempsky. In-8°, 755 pages.

Ce rapport d'une mission littéraire en Espagne, confiée à M. R. Beer par la commission des « Pères » de l'Académie de Vienne et par le grand chambellan de la cour impériale, nous livre une série de notices sur les bibliothèques publiques et privées, anciennes et modernes de l'Espagne, que l'auteur a rangées dans l'ordre alphabétique des noms de lieu (les bibliothèques privées sont placées sous la rubrique de la ville où elles ont existé ou existent). Quoiqu'il se soit surtout attaché à recueillir ce qui répondait aux deux objets de sa mission (compléter

les recherches de feu le Dr G. Loewe sur les manuscrits espagnols des Pères latins et réunir des documents pour l'Annuaire des collections d'objets d'art de la maison impériale), M. Beer n'a pas omis de recenser aussi beaucoup d'ouvrages historiques et littéraires d'intérêt général ou plus particulièrement espagnol. Son rapport forme donc un supplément aux nombreux travaux bibliographiques des érudits indigènes ou des missionnaires étrangers depuis le xvi^e siècle; à certains égards même, il les remplace en reproduisant d'après eux, mais après vérification de l'état actuel, les renseignements qu'ils avaient réunis. On ne pourra pas toujours se dispenser d'avoir recours aux recherches des collaborateurs du *Serapeum* ou de l'*Archiv* de Pertz, au rapport de Valentinelli ou aux dissertations du P. Tailhan, etc., que M. Beer ne fait que résumer ou cite, mais il sera bon de toujours commencer par consulter son rapport très riche en références bibliographiques et dont l'arrangement est très clair et très pratique.

Un ouvrage de cette nature ne se prête qu'à des observations de détail. Je vais en présenter quelques-unes :

P. 52. Sous la rubrique *Alcalá de Henares*, M. B. fait figurer un exemplaire des œuvres de saint Thomas de Villanova provenant de la « Casa de Alcalá. » Il s'agit ici d'un Alcalá d'Andalousie (Alcalá de los Gazules, prov. de Cadix), fief des Enriquez de Ribera, marquis de Tarifa. Le renseignement devait donc être donné sous la rubrique Séville (où les ducs d'Alcalá avaient leur résidence) et ajouté à l'art. 442. — P. 93. Martin I^{er} (et non II) d'Aragon. L'inventaire de sa belle bibliothèque, assez incorrectement imprimé par Milá y Fontanals dans ses *Trovadores en España* et reproduit par M. Beer d'après cet ouvrage, a été, mais seulement en partie, republié dans une revue barcelonaise, l'*Avens*, du 30 septembre 1890, et l'éditeur faisait espérer qu'il livrerait la fin de ce précieux document. Malheureusement, l'*Avens* a cessé de paraître et l'on ne voit rien venir. — P. 165. Parmi les documents (actes et lettres) concernant la formation de la bibliothèque de l'Escorial, M. B. ne cite pas les nombreuses pièces qui se trouvent au Musée britannique. Il aurait fallu dépouiller le catalogue de M. de Gayangos, lequel n'a pas de table. — P. 341. A propos de la vente Miró (Paris, 1878), M. B. aurait pu signaler un autre catalogue de manuscrits, pièces historiques et autographes, publié par cet amateur-marchand : *Catálogo de manuscritos españoles, por don José Ignacio Miró*, serie primera (Anvers, 1886, vii et 88 pages in-4°), mais en avertissant le lecteur de se méfier des indications qu'il contient. C'est ainsi qu'on y voit attribuée au poète Pedro Calderon de la Barca, né en 1600, une lettre datée de Madrid, le 24 avril 1573, et signée « Calderon. » — Même page. Bibliothèque du marquis de Montealegre, comte de Villaumbrosa. Les renseignements donnés ici sur cette collection de premier ordre sont très insuffisants. M. B. n'a pas pu consulter le catalogue

imprimé en 1677, dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale (Inv. Q 407). — P. 342. Bibliothèque du comte-duc d'Olivares, dont les débris ont passé à la maison d'Albe. Il fallait renvoyer à l'*Ensayo* de Gallardo, t. IV, col. 1479 et suiv., où se trouvent beaucoup d'extraits du catalogue aujourd'hui conservé au Palais de Madrid. En général, M. B. n'a pas assez étudié cet *Ensayo*, qui lui aurait fourni bon nombre de matériaux. — P. 344. Bibliothèque du marquis de Pidal. Puisqu'il cite les fac-similés des manuscrits qu'il recense, M. B. pouvait indiquer, à côté du petit fragment du Poème du Cid reproduit par Amador de los Rios, le fascicule III des *Facsimili* de M. E. Monaci (Rome, 1887), où figurent plusieurs feuillets du célèbre manuscrit. — P. 346. A propos de la bibliothèque de D. Juan de Tró y Ortolano, M. B. eût bien fait de citer la *Notice des documents appartenant à la collection paléographique de M. Jean de Tro y Ortolano*. Paris, 1867. — P. 347. Il n'est plus permis d'invoquer à l'appui de quoi que ce soit le *Centon epistolario* de Gomez de Ciudadreal, qui est une falsification du xv^e siècle. — P. 426. Manuscrits du grand collège de Saint-Bartolomé de Salamanque. La Bibliothèque nationale a acquis le n° 6672 de la bibliothèque Heredia-Salvá, qui renferme plusieurs inventaires et récolements faits au x^e siècle de ce célèbre établissement. Ce collège, comme on peut s'y attendre, possédait surtout des ouvrages de droit et de théologie; les ouvrages historiques et littéraires y sont rares et peu intéressants. — P. 457. Manuscrits de l'abbaye de Silos. Sur les volumes de cette bibliothèque qui sont entrés à la Bibliothèque nationale, voir *Bibl. de l'École des chartes*, XLIII, 238. — P. 493. Tolosa. Bibliothèque de Francisco Filhol. Cet article n'avait pas à figurer dans le rapport de M. B. Tolosa doit s'entendre de Toulouse de France, et le Filhol en question dont le cabinet d'antiquités et de livres a été décrit par Juan-Francisco-Andrés de Uztarroz est François Filhol, hebdomadaire de l'église métropolitaine de Saint-Étienne de Toulouse. Une description de son cabinet, un peu différente de celle qu'Andrés publia à Huesca en 1644, a été imprimée, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 390, dans les *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. II, p. 373-385.

Le rapport de M. Beer, qui sera sans doute un jour complété, grâce à de nouvelles explorations, est dès maintenant le bienvenu, et il faut féliciter l'Académie des sciences de Vienne, qui l'avait publié dans ses *Sitzungsberichte*, d'en avoir fait faire un tirage à part.

Alfred MOREL-FATIO.



LIVRES NOUVEAUX.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Manuscrits, 371, 380. — Imprimerie, 415.

SOURCES, 413. — Chroniques, 366. — Légendes, 291, 379. — Journal, 335. — Correspondances, 396, 420. — Cartulaires, etc., 323, 334, 434, 435, 459; chartes, lois, etc., 295, 297, 303, 374, 378, 466; registes, 431, 436. — Comptes, 360.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE, 294, 402. — Adam de Brème, 316; Ahtal, 381; Anselme de Laon, 390; saint Antoine de Padoue, 293; le roi Arthur, 329; saint Augustin de Cantorbéry, 330; Balue, 351; Bosquillon d'Aubercourt, 327; Bureau de la Rivière, 388; Caix, 321; Cassiodore, 410; Caunègre, 347; Chalcondylas, 396; Charlemagne, 303, 378; sainte Clotilde, 318; Christophe Colomb, 343; Dante, 313; Denha, 375; saint Dié, 447; Donatello, 348; Faliero, 464; saint François d'Assise, 304; Frédéric, archevêque de Mayence, 411; Giannino Baglioni, 430; Guillaume de Laval, 324; Henri II d'Angleterre, 360; Henri VII de Luxembourg, 421; Henri le Navigateur, 305; Hugues de Saint-Victor, 409; Ingeburge, 466; le prêtre Jean, 404; Jeanne d'Arc, 331, 369, 386, 414, 427, 429, 460; Jeanne de Valois, 341; saint Louis, 452; Louis XII, 299; saint Martin de Tours, 387; la comtesse Mathilde, 419; saint Meinwerk, 450; Memlinc, 438; Monteleone, 335; Otto le Grand, 411; Ousama Ibn Mounkidh, 418; saint Pierre-Thomas, 423; Semblançay, 455; Tardieu, 461; saint Vital, 446.

GÉOGRAPHIE, 329, 397.

INSTITUTIONS, 297, 306, 312, 333, 336, 344, 355, 356, 372, 373, 441, 463, 465, 467.

DROIT, 322, 352, 401, 449, 456.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 300, 309, 398, 425.

ENSEIGNEMENT, SCIENCES, 325, 382, 443.

RELIGIONS. — Catholicisme : papes, 315; lipsanographie, 302; évêchés, 290, 436; ordres, confréries, 354, 363, 366, 395. — Judaïsme, 301.

ARCHÉOLOGIE, 311, 337, 338, 353, 432. — Architecture, 368, 383, 451. — Sculpture, 348, 349, 445. — Peinture, 434. — Orfèvrerie, 362. — Vitraux, 407. — Musique, 346. — Costume, 440. — Numismatique, 320, 342, 406, 424. — Sigillographie, 324. — Héraldique, 398.

LANGUES ET LITTÉRATURES, 422. — Langues romanes : français, 291,

332, 339, 358, 361, 405, 442; italien, 395, 408, 428; réto-roman, 357. — Langues germaniques : allemand, 359, 459; anglais, 328, 364, 439.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE, 297, 436. — ALSACE-LORRAINE, 320.

AUTRICHE-HONGRIE, 317, 329, 338, 413, 417, 431.

FRANCE. — Ouest, 291; Sud-Ouest, 310. — Artois, 361; Auvergne, 312; Beaujolais, 457; Berry, 463; Bretagne, 391; Dauphiné, 441; Dombes, 457; Forez, 457; Limousin, 293, 294; Lyonnais, 457; Poitou, 342; Provence, 290; Savoie, 402. — Calvados, 354; Charente-Inférieure, 295; Cher, 400; Deux-Sèvres, 323, 395; Eure, 412; Eure-et-Loir, 325; Haute-Garonne, 292; Gironde, 377; Ille-et-Vilaine, 451; Loire, 462; Haute-Loire, 424; Loire-Inférieure, 363; Manche, 446; Meurthe, 389; Morbihan, 384, 392; Nord, 345, 374; Rhône, 457; Saône-et-Loire, 459; Seine-et-Oise, 453; Somme, 366; Tarn-et-Garonne, 350; Haute-Vienne, 385; Vosges, 303.

GRANDE-BRETAGNE, 296, 314, 326, 344, 365, 437, 444.

ITALIE, 289, 307-309, 319, 376, 402-403, 416, 425, 448.

PAYS-BAS, 433, 468. — PAYS SCANDINAVES, 334, 370, 393, 458.

POLOGNE, 454. — ROUMANIE, 435. — RUSSIE, 397.

SUISSE, 367. — ORIENT, 336, 435. — AFRIQUE, 340.

289. AGNELLI (Giovanni). *Memorie storiche sul comune e sulla chiesa abbaziale di Villanuova Sillaro. Lodi, Quirico et Camagni, 1895. In-8°, 75 p.*

290. ALBANÈS (chanoine J.-H.). *Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, accompagnée des documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales. Tome I, 1^{re} partie. Province d'Aix : archevêché d'Aix, évêchés d'Apt et de Fréjus. Montbéliard, Hoffmann, 1895. In-4°, 240 p.*

291. *Altfranzösische Prosalegenden aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek F^r 818. Herausgegeben von Adolf Mussafia und Theodor Gartner. Mit Unterstützung der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. I^{er} Theil. Wien und Leipzig, Wilh. Braumüller, 1895. In-8°, iv-232-xxvi p.*

292. ARAGON (abbé). *La Seigneurie de Saint-Léon et Caussidières (1030-1793). Toulouse, Privat, 1895. In-8°, vii-116 p.*

293. ARBELLOT (abbé). *Notice sur saint Antoine de Padoue en Limousin. 2^e édition. Limoges, Ducourtieux; Paris, Haton, 1895. In-8°, 72 p.*

294. ARBELLOT (abbé). Nouveau recueil de biographies limousines. Limoges, Ducourtieux; Paris, Haton, 1894. In-8°, 44 p.

295. ARGIER. Notice sur les chartes seigneuriales de l'île de Ré. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 12 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894.)

296. AUBREY (W. H. S.). The Rise and Growth of the English nation : with special reference to epochs and crises. A History of and for the people. Vol. I : to a. D. 1399. London, Elliot Stock, 1895. In-8°, xxiv-448 p.

297. Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter. Zum Handgebrauch für Juristen und Historiker herausgegeben von Wilh. Altmann und Ernst Bernheim. 2. Auflage. Berlin, R. Gaertner, 1895. In-8°, x-405 p. 6 m.; relié, 6 m. 60.

298. AUSSY (Denys d'). Campagnes des Anglais dans les provinces de l'Ouest (1345-1355). Vannes, veuve Lafolye et fils, 1895. In-8°, 24 p. (Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.)

299. AUTON (Jean d'). Chroniques de Louis XII. Édition publiée par la Société de l'histoire de France, par R. de Maulde-la-Clavière. T. IV et dernier. Paris, Laurens, 1895. In-8°, 557 p. 9 fr.

300. AVENEL (vicomte G. d'). La Fortune privée à travers sept siècles. Paris, Colin, 1895. In-18, xiv-415 p. 4 fr.

301. BAECK (S.). Die jüdischen Prediger, Sittenlehrer und Apologeten in dem Zeitraum vom 13. bis Ende des 18. Jahrhunderts. Trier, S. Mayer, 1895. In-8°, 184 p. (Extrait de *Die jüdische Litteratur*, par Winter et Wünsche.) 3 m. 25.

302. BARBIER DE MONTAULT (Mgr X.). Justification archéologique des reliques de sainte Cécile, conservées autrefois et maintenant à la métropole d'Albi. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, 1894. In-4°, 95 p. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*.)

303. BARDY (Henri). Donation par Charlemagne du monastère de Saint-Dié-en-Vosges à l'abbaye de Saint-Denis (13 janvier 769). Saint-Dié, impr. Humbert, 1895. In-8°, 10 p. (Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*.)

304. BEAUDOIN (Édouard). Saint François d'Assise. Grenoble, impr. Allier père et fils, 1894. In-8°, 29 p. (Extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*, t. V, n° 3.)

305. BEAZLEY (C. R.). Prince Henry the Navigator, the hero of Portugal and of modern discovery, 1394-1460 a. D. With an account of

geographical progress throughout the middle ages as the preparation for his work. New-York, Putnam, 1895. In-8°, 338 p. (Heroes of the nations.) 5 sh.

306. BELLANGER (F.). Les Gardes du corps sous les anciennes monarchies (1191-1791). Limoges et Paris, Charles Lavauzelle, 1895. In-16, 76 p. 1 fr. 50.

307. BIANCHINI (Gius.). La Chiesa di s. Maria Zobenigo : notizie et appunti, con un ms. inedito di E. Cicogna. Venezia, tip. dell' Orfanotrofio maschile, 1895. In-8°, 47 p.

308. BIANCOROSO (Giuseppe). Monografia su Cammarata e s. Giovanni Gemini. Fasc. I. Girgenti, tip. Salvatore Montes, 1894. In-8°, 64 p. 1 l. 50.

309. BILLIANI (Luigi). Dei toscani ed ebrei prestatori di denari in Gemonia : note e documenti. Udine, tip. di Domenico del Bianco, 1895. In-8°, 27 p.

310. BLADE (Jean-François). Le Sud-Ouest de la Gaule franque depuis la création du royaume d'Aquitaine jusqu'à la mort de Charlemagne. Paris, Leroux, 1894. In-8°, 94 p. (Extrait des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*.)

311. BLEAU (abbé). Du Rôle de l'archéologie dans les sciences historiques et sociales. Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie, 1895. In-8°, 15 p. (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, t. XVII.)

312. BONNEFOY (Georges). Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. T. I. Paris, Lechevalier, 1895. In-8°, xv-685 p., grav. 10 fr.

313. BOSWELL (Charles Stuart). The Vita nuova and its author : being the Vita nuova of Dante Alighieri, literally translated, with notes and an introduction. London, Kegan Paul, Trench, Trübner and Co, 1895. In-8°, 228 p.

314. BOYLEY (J. R.). The early history of the town and port of Hedon, in the East riding of the county of York. Hull, Brown, 1895. In-8°, 264 p. 21 sh.

315. BRANCACCIO DI CARPINO (F.). Nuova cronologia dei papi. Roma, fratelli Bocca, 1895. In-4°, 239 p.

316. BERNARD (Augustin). De Adamo Bremensi geographo. (Thèse.) Paris, Hachette, 1895. In-8°, 112 p.

317. BRETHOLZ (Berthold). Geschichte Mährens. I, 2. Herausg. von

Landes-Ausschuss der Markgrafschaft Mähren. Brünn, C. Winiker, 1895. In-8°, xviii p. et p. 121-360. 1 fl. 80.

318. BRIÈRE (Pierre). Vie de sainte Clotilde, reine de France. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1895. In-16, 131 p., grav. 2 fr.

319. BROWNING (O.). The Age of the Condottieri : a short history of mediaeval Italy from 1409-1530. London, Methuen, 1895. In-8°, 270 p. 5 sh.

320. CAHN (Julius). Münz- und Geldgeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter. Strassburg, K.-J. Trübner, 1895. In-8°, viii-176 p., 1 pl.

321. CAIX DE SAINT-AYMOUR (vicomte DE). Notes et documents pour servir à l'histoire d'une famille picarde au moyen âge (xi-xvi^e siècles). La maison de Caix, rameau mâle des Boves-Coucy. Paris, Honoré Champion, 1895. In-8°, viij-252-vj-ccxxxix-85 p.

322. CALISSE (C.). Storia del diritto penale italiano dal sec. vi al xix. Firenze, Barbèra, 1895. In-16, 350 p. (Manuali Barbèra, serie teorica, 23.) 2 l.

323. Cartulaires et chartes de l'abbaye de l'Absie, par M. Bélisaire Ledain. Poitiers, impr. Oudin, 1895. In-8°, xv-466 p. (Archives historiques du Poitou, XV.)

324. CHAPPÉE (J.). Le Sceau de Guillaume de Laval. Mamers, impr. Fleury et Danguin, 1895. In-8°, 2 p., fig. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 116.)

325. CLERVAL (abbé A. DE). Les Écoles de Chartres au moyen âge, du v^e au xvi^e siècle. Chartres, Selleret, 1895. In-8°, xx-572 p. (Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, t. II.) 10 fr.

326. COTTON (C.). The History and antiquities of the church and parish of St Lawrence, Thanet, in the county of Kent. With special articles upon local subjects by other contributors. Ramsgate, Wilson, 1895. In-4°, 290 p. 30 sh.

327. COURTAUX (Théodore). Histoire généalogique de la famille Bosquillon d'Aubercourt, de Bouchoir, de Fay, de Fontenay, de Frescheville, de Jarcy, de Jenlis, de Marigny (Picardie, Beauvaisis et Ile-de-France) (1464-1892). 1^{re} partie : généalogie. Paris, Cabinet de l'historiographe, 1894. In-4°, 100 p.

328. COURTHOPE (W. J.). A History of English poetry. Vol. I. The Middle Ages : the influence of the Roman empire ; the encyclopædic education of the church ; the feudal system. London, Macmillan, 1895. In-8°, xxxix-474 p. et 1 tableau. 10 sh.

329. CSANKI Dezső. Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak

Korában. II. [Géographie historique de Hongrie au temps des Hunyades.] Budapest, l'Académie, 1894. In-8°, 860 p. 7 fl.

330. CUTTS (E. L.). Augustine of Canterbury. London, Methuen, 1895. In-8°, 206 p. (Leaders of religion.) 3 sh. 6 d.

331. DEBOUT (abbé H.), EUDE (Émile). L'Histoire admirable de Jeanne d'Arc. Paris, 8, rue François I^{er}, 1895. Gr. in-8°, x-435 p., grav.

332. DESCHAMPS (Eustache). Œuvres complètes. Publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par Gaston Raynaud. T. IX : le Miroir de mariage. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8°, 401 p. (Société des anciens textes français.)

333. DESMAREST (Henri). La Marine française. Histoire des grandes guerres maritimes et des constructions navales depuis les Gaulois jusqu'à nos jours. Paris, Larousse, s. d. In-8°, 143 p., grav. 1 fr. 25.

334. Diplomatarium norvegicum. Oldbreve til Kundskal om Norges indre og ydre Forhold, Sprog, Slægter, Sæder, Lovgivning og Rettergang i Middelalderen. Samlede og udgivne af C. R. Unger og B.-J. Huitteldt-Kaas. Fjortende Samling, Anden Halvdel (XXVIII). Kjøbenhavn, E.-T. Malling, 1895. In-8°, ii p. et p. 417-928. 6 kr.

335. Diurnali detti del duca di Monteleone pubblicati a cura di Nunzio Federico Faraglia. Napoli, presso la Società, 1895. In-fol., xv-168 p. (Società napoletana di storia patria. Monumenti storici, serie I : Cronache.) 45 l.

336. DODU (Gaston). Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem (1099-1291). (Thèse.) Paris, Hachette, 1894. In-8°, xiv-381 p. 7 fr. 50.

337. DUMOYS (Léon). Le Cimetière franc de Briarres-sur-Essonne (Loiret). Caen, Delesques, 1895. In-8°, 52 p., pl. (Extrait du Comptendu du 59^e congrès archéologique de France.)

338. ENDL (P. Friedrich). Studien über Ruinen, Burgen, Kirchen, Klöster und andere Denkmale der Kunst, Geschichte und Literatur, etc., des Horner Bodens. I, 1. Wien, Verlagsbuchhandlung « St Norbertus, » 1895. In-8°, 44 p. 0 fl. 60.

339. ESCOFFLE (l'), roman d'aventures (en vers) publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, par H. Michelant et P. Meyer. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8°, LIX-329 p. (Société des anciens textes français.)

340. EUCHER (le P.). Le Congo. Essai sur l'histoire religieuse de ce pays depuis sa découverte (1484) jusqu'à nos jours. Huy, Charpentier et Emond, 1894. In-8°, viii-264 p., cartes et grav. 2 fr.

341. FALAIZE (M^{me} Caroline). Jeanne de Valois. Limoges, Ardant, s. d. In-8°, 240 p., grav.

342. FARCINET (Charles). Mélanges de numismatique et d'histoire. Les monnaies féodales du Poitou. Nouvelle édition. Vannes, veuve Lafolye et fils, 1895. In-8°, 20 p. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

343. FASTENRATH (Johannes). Christoph Columbus. Studien. Dresden und Leipzig, Carl Reissner, 1895. In-16, XII-640 p.

344. FEILDEN (H. St. Clair). A short constitutional history of England. 3rd. edit. revised and in part rewritten by W. Gray Etheridge. Oxford, Blackwell, 1895. In-8°, 368 p. 6 sh.

345. FINOT (Jules). Une Émeute à Avesnes en 1413. Lille, Danel, 1895. In-8°, 102 p. (Extrait des *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, 5^e série, fasc. 2.)

346. FLEISCHER (Oskar). Neumen-Studien. Abhandlungen über mittelalterliche Gesangs-Tonschriften. 1. Theil. Ueber Ursprung und Entzifferung der Neumen. Leipzig, F. Fleischer, 1895. In-4°, x-132 p. 7 m. 50.

347. FOIX (abbé). La Maison de Caunègre en Magescq. Généalogie. Dax, impr. Labèque, 1895. In-8°, 23 p.

348. FONTANA (Giov.). Un' Opera del Donatello esistente nella chiesa dei Cavalieri di S. Stefano di Pisa. Pisa, tip. T. Nistri, 1895. In-8°, 16 p.

349. FORCELLA (V.). Notizie storiche degli intarsiatori e scultori in legno che lavorarono nelle chiese de Milano dal 1141 al 1765. Milano, Max Kantorowicz, 1895. In-8°, 84 p. 5 l.

350. FORESTIÉ DEVEU (E.), GALABERT. Prélats originaires du département de Tarn-et-Garonne. Montauban, impr. Forestié, 1895. In-8°, 128 p.

351. FORGEOT (Henri). Jean Balue, cardinal d'Angers (1421?-1491). Paris, Bouillon, 1895. In-8°, xxviii-259 p. (Bibliothèque de l'École des hautes études, fasc. 106.)

352. FOURNIER (Paul). Une Collection canonique italienne du commencement du XIII^e siècle. Grenoble, impr. Allier père et fils, 1894. In-8°, 98 p. (Extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*, t. VI, n° 3.)

353. France (la) artistique et monumentale. Ouvrage publié sous la direction de M. Henry Havard, avec la collaboration pour le tome VI de MM. L. de Fourcaud (Notre-Dame de Paris), Cunisset-Carnot (Dijon), L. Gonse (Chartres), A. Laussedat (Conservatoire des arts et métiers),

L. de Fourcaud (Rouen), G. Lafenestre (Orléans), A. Molinier (Carcassonne), L. Palustre (Chenonceaux), A. Dayot (Kermaria-an-Isquit). Paris, librairie illustrée, s. d. In-4°, 244 p., grav.

354. GASTÉ (Armand). Les Confréries laïques et ecclésiastiques établies avant la Révolution dans l'église Notre-Dame de Vire, et particulièrement la confrérie dite de l'Angevine, d'après les manuscrits de Daniel Polinière conservés à la bibliothèque de Vire. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

355. GÉRÔME (capitaine). Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours. Limoges et Paris, Charles Lavauzelle, 1895. In-8°, 272 p., 77 croquis, 5 fr.

356. GIMBEL (K.). Tafeln zur Entwicklungsgeschichte der Schutz- und Trutzwaffen in Europa, mit Ausschluss der Feuerwaffen vom vm-xvii. Jahrh. Baden-Baden, F. Spies, 1895. Gr. in-4°, 15 p. et album de 7 pl. gr. fol. 30 m.

357. Gloses (les) de Vienne, vocabulaire réto-roman du xi^e siècle, publié d'après le manuscrit avec une introduction, un commentaire et une restitution critique du texte, par Paul Marchot. Fribourg (Suisse), librairie de l'Université (B. Veith), 1895. In-8°, 48 p. 2 fr.

358. GODEFROY (Frédéric). Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du ix^e au xiv^e siècle. 80^e fasc. (Bourre-Carrefour). Paris, Bouillon, 1894. In-4°, p. 357-432.

359. Grazer Studien zur deutschen Philologie herausgegeben von Anton E. Schönbach und Bernhard Seuffert. I. Heft : Die religiösen Anschauungen Wolframs von Eschenbach. Bearbeitet von Anton Sattler; II. Heft : Diu vrône Botschaft ze der Christenheit. Untersuchungen und Text von Dr Robert Priebisch. Graz, « Styria, » 1895. In-8°, xii-412 p., x-75 p. 2 fl. et 1 fl.

360. Great (the) roll of the pipe for the eighteenth year of the reign of king Henry the second, a. D. 1171-2. Now first printed from the original. London, printed by Wyman and sons, 1894. In-8°, xxiii-173 p. (Publications of the Pipe roll Society, 18.)

361. GUESNON (A.). Recherches biographiques sur les trouvères artésiens. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 46 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

362. GUIBERT (Louis). Reliquaires limousins : types, formes et décor. Tulle, impr. Crauillon, 1895. In-8°, 46 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*.)

363. GUILLOTIN DE CORSON (abbé). Étude historique. L'abbaye de Mel-leray avant la Révolution. Saint-Brieuc, Prudhomme, 1895. In-8°, 68 p. (Extrait des *Mémoires de l'association bretonne*, classe d'archéologie.)

364. GURTEEN (S. H.). The Arthurian epic : a comparative study of the Cambrian, Breton and Anglo-Norman versions of the story and Tennyson's « Idylls of the King. » London and New-York, Putnam, 1895. In-8°, 446 p. 7 sh. 6 d.

365. HAMERTON (P. G.). Wenderholme : a story of Lancashire and Yorkshire. New edition. London, Blackwood and S., 1895. In-8°, 430 p. 3 sh. 6 d.

366. HARIULF. Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier (v^e siècle-1104). Publiée par Ferdinand Lot. Paris, Picard et fils, 1894. In-8°, LXXIII-363 p. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.) 10 fr.

367. HAUSER (K.). Geschichte der Stadt, Herrschaft und Gemeinde Elgg. Winterthur, M. Kieschke, 1895. In-8°, xxii-727 p., grav., 8 pl. et 1 carte. 6 m.

368. HELMS (Jacob). Danske tufstenskirker. I. Bind : de med vulkansk tuf fra Rinen byggede kirker i Tyskland, Holland og Især i Danmark. Med bemærkninger om den rinske vulkanske tuf af Dr J. Fr. Johnstrup. Udgivet paa foranstaltning af ministeriet for kirke- og undervisningsvæsenet. II. Bind : Nitten vestjydske landsbykirker under ledelse af prof. H. Storek opmaalte og fremstillede. Kjøbenhavn, H. Hagerup, 1894. In-fol., viii-222 p., avec atlas de 71 pl. in-fol.

369. HIRSCH (Dr William). Betrachtungen über die Jungfrau v. Orleans vom Standpunkte der Irrenheilkunde. Berlin, O. Coblentz, 1895. In-8°, iv-35 p. 0 m. 75.

370. HOLBERG (L.). Konge og Danehof i det 13. og 14. Aarhundrede. I. Bind : Kong Erik Glippings haandfæstning og rigslove. Köbenhavn, Gad, 1895. In-8°, 350 p. 5 kr.

371. HUET (Gédéon). Catalogue des manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale. Paris, Bouillon, 1895. In-8°, viii-176 p. (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, janvier 1894-mars 1895.)

372. INGRAM (John Kells). A History of slavery and serfdom. London, Adam and Charles Black, 1895. In-16, xiv-285 p.

373. JAEGER (E.). Der Wechsel am Ende des 15. Jahrhunderts. Ein Beitrag zum Paccioli-Jubiläum 1194-1894. Stuttgart, A. Liesching und Co, 1895. In-8°, 29 p. 50 pf.

374. JARRY (L.). Traité entre l'abbaye de Saint-Denis en France et

Gauthier de Bousies, son avoué. Charte originale des coutumes de Solesmes (Nord) (juin 1233). Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 12 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

375. JEAN (le moine). Éloge du patriarche nestorien Mar Denha. Publié et traduit par M. J.-B. Chabot. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 32 p. (Extrait du *Journal asiatique*, janvier-février 1895.)

376. JOPPI (Vinc.). Il Castello di Moruzzo ed i suoi signori : saggio storico, con documenti e statuti. Udine, tip. del Patronato, 1895. In-8°, 96 p., 2 pl., 4 vues.

377. JULLIAN (Camille). Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895. Bordeaux, Féret et fils, 1895. In-4°, ix-804 p., grav. hors texte et dans le texte.

378. KARLS des Grossen (Die Landgüter-Ordnung Kaiser). (Capitulare de villis vel curtis imperii.) Text-Ausgabe mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Dr Karl Gareis. Berlin, J. Guttentag, 1895. In-8°, 68 p.

379. KNOWLES (J.). The Legends of king Arthur and his knights. 8th edition. London, Warne, 1895. In-8°, 316 p. 3 sh. 6.

380. LABANDE (L.-H.). Les Manuscrits de la bibliothèque d'Avignon provenant de la librairie des papes du xiv^e siècle. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 46 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

381. LAMMENS (le P. Henri). Le Chantre des Omiades. Notes biographiques et littéraires sur le poète arabe Ahtal. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 212 p. (Extrait du *Journal asiatique*.)

382. LANDAU (Richard). Geschichte der jüdischen Aerzte. Berlin, S. Karger, 1895. In-8°, 144 p.

383. LARNED (Walter Cranston). Churches and castles of mediæval France. New-York, C. Scribner's sons, 1895. In-8°, viii-236 p., grav. 1 d. 50.

384. LE CLAIRE (abbé). L'Ancienne paroisse de Carentoir. Vannes, Lafolye, 1895. In-8°, 454 p., grav., carte.

385. LECLEL (abbé A.). Monographie du canton de Nieul. Limoges, Ducourtieux, 1894. In-8°, 36 p., grav.

386. LECOY DE LA MARCHE (A.). A la gloire de Jeanne d'Arc. Variétés historiques. Paris, Letouzey et Ané, 1895. In-8°, iii-247 p.

387. LECOY DE LA MARCHE (A.). Vie de saint Martin, évêque de Tours, apôtre des Gaules. Tours, Mame et fils, 1895. In-8°, 396 p., grav.

388. LEFEBVRE (Armand). Nouvelle note sur Bureau de la Rivière et sa famille. Paris, impr. P. Dupont, 1895. In-8°, 16 p.

389. LEFEBVRE (Henri). Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines. Nancy, Sidot frères, 1895. In-8°, 189 p., plan. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1894-1895.)

390. LEFÈVRE (G.). De Anselmo Laudunensi scholastico (1050-1117). (Thèse.) Évreux, impr. Hérissé, 1895. In-8°, viii-139 p.

391. L'ESTOURBEILLON (comte Régis DE). La Noblesse de Bretagne. Notices historiques et généalogiques. T. II. Vannes, impr. Lafolye, 1895. In-4°, 391 p., armoiries.

392. L'ESTOURBEILLON (marquis DE). Une Montre à Vannes en 1492. Vannes, impr. Galles, 1895. In-8°, 11 p. (Extrait du *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*.)

393. LINDSTRÖM (G.). Anteckningar om Gotlands medeltid. II. Stockholm, P.-A. Norstedt och söner, 1895. In-8°, viii-531 p., 29 grav., 10 kr.

394. LISONI (Alb.). A chi è indirizzata la canzone del Petrarca : *O aspettata in ciel beata e bella*, nuova proposta. Parma, tip. Ferrari e Pellegrini, 1895. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Nuova Rassegna*, 15 août 1894.)

395. LOQUET (G.). L'Abbaye Sainte-Croix de Talmond (Vendée). La Roche-sur-Yon, impr. veuve Yvonnet et fils, 1895. In-8°, 248 p., plans et cartes. 3 fr. 50.

396. LORENZI (Giov.). Una Lettera al celebre umanista Demetrio Calcondila, trascritta ed annotata da Giuseppe dalla Santa. Venezia, tip. già Cordella, 1895. In-16, 17 p. (Extrait de la *Scintilla*, anno IX, nos 15-17.)

397. LÖWIS OF MENAR (Karl von). Karte von Livland im Mittelalter, 1/1,000,000. Mit Erläuterungen. Reval, F. Kluge, 1895. In-8°, 29 p. et 1 carte in-fol. 4 m. 50.

398. LUCKOCK (Herbert Mortimer). The History of marriage, Jewish and Christian, in relation to divorce and certain forbidden degrees. London, Longmans, Green and Co, 1894. In-16, xxii-327 p.

399. MAILHOL (D. DE). Dictionnaire historique et héraldique de la noblesse française. Fasc. I. Paris, 33, rue Jacob, 1895. In-8°, vii-112 p.

400. MALLARD (C.-N.-Victor). Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond. Publiée par les soins de son fils M. C.-L.-Gustave Mallard. Avec une préface de M. l'abbé S. Clément. Saint-Amand, impr. Destenay, Bussière frères, 1895. In-8°, 518 p., plan et pl. 12 fr.

401. MANDELLO Gyula. Anglia királyi igazságszolgáltatása a XI-XIV században. [La science du droit en Angleterre du XI^e au XIV^e siècle.] Budapest, Friedr. Kilian, 1895. In-8°, xnr-216 p. 1 fl. 50.

402. MANNO (Antonio). Dizionario feudale degli antichi stati continentali della monarchia di Savoia (Savoia, Aosta, Piemonte, Monferrato, Saluzzo, Novara, Lomellina, Nizza, Oneglia). Firenze, Giuseppe Civelli, 1895. In-4°, 283 p. 10 l.

403. MANNO (Antonio). Il Patriziato subalpino. Notizie di fatto storiche, genealogiche, feudali ed araldiche desunte da documenti. Vol. I. Firenze, Giuseppe Civelli, 1895. In-4°, xi-412 p. (Il Patriziato italiano. I. Regione subalpina.) 15 l.

404. MARCUCCI (Annibale). La Leggenda del prete Gianni. Rieti, tip. Faraoni Filippo, 1895. In-8°, 25 p.

405. MARIE DE FRANCE. L'Espurgatoire saint Patriz. Published with an introduction and a study of the language of the author by Thomas Atkinson Jenkins. Philadelphia, press of A. J. Ferris (Paris, Welter), 1894. In-8°, vi-150 p.

406. MENADIER (J.). Deutsche Münzen. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte des deutschen Münzwesens. Berlin, A. Weyl, 1895. In-8°, xxviii-276 p. 8 m.

407. MERSON (Olivier). Les Vitraux. Paris, May et Motteroz, s. d. In-8°, 317 p., grav. (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts.)

408. MESTICA (Giovanni). Il *Canzoniere* del Petrarca nel codice originale a riscontro col ms. del Bembo e con l'edizione aldina del 1501. Torino, tip. V. Bona, 1895. In-8°, 36 p. (Extrait du *Giornale storico della letteratura italiana*.)

409. MIGNON (abbé A.). Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor. T. I. Paris, Lethielleux, s. d. In-8°, 386 p.

410. MINASI (G. Can.). M.-A. Cassiodoro, nato a Squillace in Calabria nel quinto secolo : ricerche storico-critiche. Napoli, tip. Lanciano e Pinto, 1895. In-8°, 232 p. 2 l. 80.

411. MITTAG (Aug.). Erzbischof Friedrich von Mainz und die Politik Ottos des Grossen. Berlin, R. Gaertner, 1895. In-4°, 52 p. 1 m.

412. MOLLE (Charles). Histoire du fief d'Outrebois, paroisse de Gravi-gny. Évreux, impr. Hérissé, 1895. In-4°, 25 p.

413. Monumenta historiae liberae regiae civitatis Zagrabiae metropolis regni Dalmatiae, Croatiae et Slavoniae. Collegit et sumptibus ejusdem civitatis edidit Jo.-Bapt. Tkalčić. Vol. II. Agram, 1895. In-8°, vi-ccxliii-587 p. 10 m.

414. NICOLAS (abbé J.). Jeanne d'Arc est-elle Champenoise ou Lorraine? Arguments et pièces justificatives sur Jacques d'Arc et son mariage, sur le voyage de Vaucouleurs à Chinon et sur la vraie et indiscutable nationalité de la libératrice du royaume de France. Paris et Poitiers, Oudin, 1895. In-8°, 20 p.

415. OBEROSLER (G.). La Libreria nell' evo antico e nell' evo medio e l'introduzione della tipografia in Italia : spigolature, con un saggio bibliografico sulla letteratura italiana e straniera relativa al libro al commercio librario e alla tipografia. Milano, tip. Capriolo e Massimino, 1894. In-8°, 80 p.

416. OPPERMAN (T.). Kunst og liv i det gamle Florens fra Franciscus af Assisi og Giotto til Savonarola og Michelangelo. Kjøbenhavn, Bang, 1895. In-8°, 112 p. 2 kr. 50.

417. ORTVAY (Theodor). Geschichte der Stadt Pressburg. Herausgegeben durch die Pressburger 1. Sparcassa. II. Band, 1. Abth. : Mittelalterliche Topographie der Stadt, 1300-1526. III. Band : Beilagen zur Geschichte Pressburg in der Zeit von 1300-1526. Pressburg, C. Stampfel, 1895. In-8°, xvi-425 p., 54 grav. et 4 pl.; xii-503 p., 64 grav. et facsim. et 14 pl. Le vol., 5 m.; relié, 8 m.

418. OUSAMA IBN MOUNKIDH. Souvenirs historiques et récits de chasse, par un émir syrien du XII^e siècle. Autobiographie d'Ousama Ibn Mounkidh, intitulée « l'Instruction par les exemples. » Traduction française d'après le texte arabe par Hartwig Derenbourg. Paris, Leroux, 1895. In-8°, vi-238 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, t. II.)

419. OVERMANN (Alfred). Gräfin Mathilde von Tuscan. Ihre Besitzungen. Geschichte ihres Gutes 1115-1230 und ihre Regesten. Innsbruck, Wagner, 1895. In-8°, x-277 p., carte. 3 fl.

420. PAGART D'HERMANSART. Deux lettres de princes français aux échevins de Saint-Omer après la mort de Louis X, dit le Hutin, pendant la vacance du trône (1316). Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 4 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

421. PALIOTTI (Guido). La Morte d'Arrigo VII di Lussemburgo secondo la storia e secondo la tradizione. Montepulciano, tip. Unione cooperativa, 1894. In-8°, 166 p. 2 l. 50.

422. PARIS (Gaston). Le Roman de Renard. Paris, Impr. nat., 1895. In-4°, 72 p. (Extrait du *Journal des savants*, septembre, octobre et décembre 1894, février 1895.)

423. PARRAUD (abbé A.). Vie de saint Pierre-Thomas, de l'ordre des Carmes, fervent serviteur de Marie, patriarche titulaire de Constanti-

nople, légat de la croisade en 1365. Avignon, Seguin, Aubanel frères; Paris, Téqui; Lyon, Vitte, s. d. In-16, xvi-363 p., carte.

424. PASCAL (Louis). Numismatique de la Haute-Loire. Deniers mérovingiens frappés au Puy et à Brioude aux VII^e et VIII^e siècles, provenant de la trouvaille de Cimiez, près Nice, et récemment légués au Cabinet des médailles de France par A. Morel-Fatio. Le Puy en Velay, impr. Marchessou, s. d. In-8°, 4 p.

425. Patti del comune di Venzone con Benedetto ebreo di Ratisbona per mantenere in quella terra un banco di prestiti con pegni, 24 agosto 1444. (Pubbl. da Vincenzo Zoppi per le nozze Mezzagora-Magnani.) Udine, tip. del Patronato, 1895. In-4°, 26 p.

426. PETERS (Emil). Die Vision des Tuugdalus. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Mittelalters. Berlin, R. Gaertner, 1895. In-4°, 30 p. 1 m.

427. POINSIGNON (Maurice). Ni Lorraine ni Champenoise, ou nouvel aperçu sur Domremy. Châlons, impr. Thouille, s. d. In-8°, 19 p.

428. PONTIOGIA-ELENA (Guido). Il Sentimento e l'idea della morte in Francesco Petrarca. Sondrio, tip. E. Quadrio, 1895. In-16, viii-149 p. 2 l.

429. Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels. Traduction, avec éclaircissements, par Joseph Fabre. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, Hachette, 1895. In-18, 432 p., fac-similé.

430. PUYMAIGRE (comte DE). Un Prétendant au trône de France : Giannino Baglioni. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 15 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, avril 1895.)

431. Quellen zur Geschichte der Stadt Wien. Herausgegeben vom Alterthums-Vereine zu Wien. Red. v. Dr. Ant. Mayer. 1 Abth. Regesten aus in- u. auslând. Archiven mit Ausnahme des Archives der Stadt Wien. Wien, C. Konegen, 1895 1. Bd. In-4°, xi-363 p. 20 fl.

432. RAADT (J.-Th. DE). Les Fleurs de lis de l'ancienne monarchie française. In-8°, 8 p. 1 fr.

433. RAADT (J.-Th. DE). Les Seigneuries du pays de Malines. Itégem et ses seigneurs. Malines, Godenne. In-8°, 190 p., grav. 4 fr.

434. Raccolta di documenti inediti per servire alla storia della pittura veneziana nei secoli XV e XVI : ricerche del profess. Paoletti Pietro. Fasc. II. Padova, tip. Prosperini, 1895. In-4°, 21 p.

435. Recueil de documents grecs concernant les relations du patriarchat de Jérusalem avec la Roumanie, publiés par Émile Legrand. Paris,

Welter, 1895. Gr. in-8°, viii-180 p. (Bibliothèque grecque vulgaire, t. VII.)

436. *Regesta episcoporum Constantiensium*. Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Constanz von Bubulcus bis Thomas Berlower, 517 bis 1426. Herausgegeben von der badischen historischen Commission. I. Bd, 5. Lief. Bearbeitet von Paul Ladewig und Theodor Müller. Innsbruck, Wagner, 1895. In-4°, p. i-vii et 324-399. 3 fl.

437. REID (J.). *New lights on old Edinburgh*. Edinburgh, Douglas, 1895. In-12, 202 p. 3 sh. 6.

438. REVILLION (Charles). *Recherches sur Memlinc et sur les peintures de l'abbaye de Saint-Bertin qui lui sont attribuées*. Saint-Omer, impr. d'Homont, 1895. In-8°, 30 p. (Extrait du t. XXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*.)

439. RICHTER (Gustav). *Beiträge zur Erklärung und Textkritik des mittellenglischen Prosaromans von Merlin*. 1. Hälfte. Altenburg; Breslau, Schletter, 1895. In-8°, 34 p. 0 m. 50.

440. ROEHL (E.). *Die Tracht der schlesischen Fürstinnen des XIII. und XIV. Jahrh. auf Grund ihrer Siegel*. Breslau, 1895. In-8°, 25 p.

441. ROMAN. *Les Baillis du Haut-Dauphiné*. Paris, Impr. nat., 1895. In-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

442. Roman (le) de Merlin; or, the early history of king Arthur faithfully edited from the French ms. add. 10292 in the British Museum (about a. D. 1316). By prof. H. Oskar Sommer. London, privately printed for subscribers, 1894. In-4°, xxxii-498 p.

443. ROMOCKI (S.-J. von). *Geschichte der Explosivstoffe*. I. *Geschichte der Sprengstoffchemie, der Sprengtechnik und des Torpedowesens bis zum Beginn der neuesten Zeit*. Mit einer Einführung von Dr. Max Jähns. Berlin, Robert Oppenheim, 1895. In-8°, viii-395 p., illustr. 12 m.

444. ROUND (J.-H.). *Feudal England : historical studies of the XIth. and XIIth. centuries*. London, Sonnenschein, 1895. In-8°, 586 p. 12 sh. 6 d.

445. SAGNIER (A.). *Étude sur le bas-relief de Novezan*. Avignon, Seguin, 1895. In-8°, 13 p.

446. SAUVAGE (Hippolyte). *Saint Vital et l'abbaye de Savigny, dans l'ancien diocèse d'Avranches (Manche)*. 2^e éd. Mortain, Armand Leroy, 1895. In-8°, 77 p., plan et grav.

447. SAVE (Gaston). *Iconographie et légendes rimées de la vie de saint Dié*. Saint-Dié, impr. Humbert, 1895. In-8°, 11 p., grav., pl. (Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, année 1894-95.)

448. SAVINI (Patrizio). Storia della città di Camerino, narrata in compendio. 2ª edizione, con note ed aggiunte del can. prof. Milziade Santoni. Camerino, tip. V. Savini, 1895. In-16, viii-296 p. 3 l.

449. SCALVANTI (Oscar). Considerazioni sul primo libro degli statuti perugini. Parte I. Perugia, tip. Buoncompagni, 1895. In-8º, 123 p. (Extrait du *Bollettino della società umbra di storia patria*, I, 2.)

450. SCHRADER (Fr.-X.). Leben und Wirken des seligen Meinwerk, Bischofs von Paderborn, 1009-1036. Paderborn, Junfermann, 1895. In-8º, 104 p. 4 m.

451. SÉBILLOT (Paul). Ercé, près Liffré, et le château du Bordage. Vannes, impr. Lafolye, 1895. In-8º, 94 p., grav., plan.

452. SEPET (Marius). Vie et vertus de saint Louis. Bruxelles, Vromant et Cie. In-8º, 286 p. 4 fr.

453. SIGNERIN (abbé Charles). Histoire de Chevières. La seigneurie et la paroisse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Chevières, l'auteur, 1894. In-8º, ix-402 p., 32 photograv.

454. SOKOLOWSKI (August). Illustrierte Geschichte Polens. Nach neuesten historischen Forschungen bearbeitet, unter Mitwirkung. 1-2. Lief. Wien, Moritz Perles, 1895. In-8º, 64 p.

455. SPONT (Alfred). Semblançay (?-1527). La Bourgeoisie financière au début du xvi^e siècle. (Thèse.) Paris, Hachette, 1895. In-8º, x-324 p., fig. et pl.

456. Statuti della villa di Moruzzo dell' anno 1465, approvati dal luogotenente Marino Malipiero nel 1474, pubblicati da V. Joppi. Udine, tip. del Patronato, 1895. In-8º, 7 p. (Statuti friulani.)

457. STEYERT (André). Nouvelle histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais, Franc-Lyonnais et Dombes. T. I : antiquité, depuis les temps préhistoriques jusqu'à la chute du royaume burgonde (534). Lyon, Bernoux et Cumin, 1895. In-8º, 621 p., grav., cartes et plans.

458. Stories of the Bishops of Iceland. Translated from the « Biskupa Sagur » by the author of « the Chorister Brothers. » London, Masters, 1895. In-8º, 126 p. 2 sh. 6 d.

459. STOUFF (L.). Le Cartulaire du prieuré de Saint-Marcel-lès-Chalon. Notes sur quelques institutions juridiques en Bourgogne au xi^e siècle. Paris, Larose, 1895. In-8º, 15 p. (Extrait de la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, année 1895.)

460. STRADA (J.). L'Épopée humaine. Troisième cycle des civilisa-

tions; second drame de la tétralogie de la seconde renaissance. Jeanne d'Arc; la France, mère des libertés de l'esprit de l'Europe par la destruction de l'empire universel anglais. Paris, Ollendorff, 1895. In-16, viii-364 p. 3 fr. 50.

461. TARDIEU (Ambroise). Les Tardieu de Maleyssye (1090-1895) (2^e édition, revue et augmentée). Clermont-Ferrand, 1895. Gr. in-4^o, 48 p., grav.

462. TESTENOIRE-LAFAYETTE (C.-P.). Château du Fay; château de Ravoire; Saint-Jean-Bonnefonds; contestations entre l'archevêque de Lyon et le comte de Forez au sujet de la transaction de 1173; armorial de Guillaume Revel. Montbrison, impr. Brassart, 1895. In-8^o, 21 p., 1 fig.

463. TRANCHANT (Charles). Les Assemblées d'habitants dans l'ancienne province du Berry. Paris, Impr. nat., 1895. In-8^o, 11 p. (Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1894.)

464. VECCHIATO (Ed.). Sulle cause che determinarono il doge Marin Faliero a cospirare contro le patrie istituzioni. Padova, tip. Prosperini, 1895. In-4^o, 5 p.

465. VECCHI (Augusto-Vittorio) (Jack La Bolina). Storia generale della marina militare. 2^a ediz., riveduta, corretta ed accresciuta. Livorno, tip. di Raffaello Giusti, 1895. In-8^o, viii-408, viii-400, viii-460 p. 25 l.

466. VIGNAT. Charte originale et inédite d'Isemburge (Ingeburge), reine de France, femme de Philippe-Auguste, en date du mois de février 1229-1230. Paris, Impr. nat., 1895. In-8^o, 4 p., planche. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

467. WIESELGREN (S.). Sveriges fängelser och fangvard fran aldre tider till vara dagar. Stockholm, P.-A. Norstedt och söner, 1895. In-8^o, xi-481 p., 5 pl. 5 kr.

468. WINS (Alphonse). Les Métiers de Mons. Mons, Dequesne-Masquelier, 1895. In-8^o, 148 p. 5 fr.

469. WITTE (Hans). Das deutsche Sprachgebiet Lothringens und seine Wandlungen von der Feststellung der Sprachgrenze bis zum Ausgang des 16. Jahrhunderts. Stuttgart, J. Engelhorn, 1894. In-8^o, p. 407-535, carte. (Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde, VIII, 6.) 6 m. 50.

CHRONIQUE ET MÉLANGES.

Les examens de fin d'année de l'École des chartes ont eu lieu du 1^{er} au 6 juillet. Ils ont porté sur les textes et les questions qui suivent :

PREMIÈRE ANNÉE.

Épreuve orale.

1^o Paléographie latine : Lecture de quelques lignes du manuscrit de la Bibliothèque nationale, latin 6787.

2^o Question d'histoire et de chronologie.

3^o Traduction latine : *Statuta villae Riomi*, d'après les *Layettes du Trésor des chartes*, III, 63.

4^o Paléographie française : Document du x^ve siècle du registre LL 1315 des Archives nationales.

5^o Philologie romane : Commentaire linguistique de la strophe cxxx du *Miserere* de Renclus de Moillens.

Épreuve écrite.

1^o Texte latin à transcrire d'après le fac-similé n° 363 du fonds de l'École.

2^o Texte provençal à transcrire d'après le fac-similé n° 196 du fonds de l'École.

3^o Traduction latine : Transaction entre Philippe le Bel et l'évêque de Mende à propos des Juifs du diocèse de Mende, avril 1310 (G. Saige, *les Juifs du Languedoc*, pièce LIII).

4^o Traduction provençale : Passage du poème sur les Quatre vertus cardinales de Daude de Pradas.

5^o Exposer succinctement l'histoire des ouvrages publiés sous le titre de *Gallia christiana*. Plan des deux dernières éditions de cet ouvrage.

DEUXIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

1^o Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit de la Bibliothèque nationale, latin 6787.

2^o Diplomatique : Quelle a été la forme de souscription de chancellerie dans les actes des souverains de la France depuis l'époque mérovingienne?

3° Histoire des institutions :

Quels sont les grands corps qui ont été détachés de la cour du roi vers le milieu du xiii^e siècle? Quels noms a portés le conseil politique du roi aux xiv^e et xv^e siècles? Quelle était l'organisation de ce conseil sous Louis XIV?

4° Sources de l'histoire de France :

Énumérer les chroniques composées à Sens aux xi^e, xii^e et xiii^e siècles. Donner quelques détails sur la rédaction de ces chroniques.

5° Classement d'archives :

Quelle est l'œuvre de la Révolution en matière d'archives? Comment s'est faite la constitution des Archives nationales et des archives départementales?

Épreuve écrite.

1° Texte à transcrire d'après le fac-similé n° 287 du fonds de l'École.

2° Traduction latine : Bref du pape Grégoire XIV, de l'année 1591 (*Arch. mun. de Lyon*, AA, 68).

3° Analyse : Lettre patente en forme de charte de Jean le Bon, de l'année 1351 (*Arch. nat.*, JJ. 81, fol. 38, n° 74).

4° Diplomatique :

I. Indiquer la nature du document donné comme *texte à traduire*, en préciser la date, expliquer s'il est conforme au formulaire habituel et exposer quels devaient être les caractères extérieurs de l'expédition originale.

II. Indiquer de même la nature du document donné comme *texte à analyser*, expliquer la signification de la mention finale : *Per regem, Blanchet*, décrire les caractères extérieurs que devait présenter l'expédition originale.

5° Histoire des institutions :

Indiquer les origines de l'institution des intendants, leurs attributions, et faire connaître les pouvoirs administratifs qui, sous le régime de la Constitution de 1791, les ont remplacés.

TROISIÈME ANNÉE.

Épreuve orale.

1° Paléographie : Lecture de quelques lignes du manuscrit de la Bibliothèque nationale, latin 6787.

2° Histoire du droit :

I. Connaissez-vous un ouvrage de droit rédigé à Orléans au xiii^e siècle, un peu avant les *Établissements* de saint Louis? Que savez-vous de ce traité?

II. Quelle est la valeur étymologique du mot *collibert*?

3° Archéologie : Décrire les caractères de l'école romane de la Provence, dire les rapports et les dissemblances qu'ils présentent avec ceux de l'école romane de la Bourgogne.

Épreuve écrite.

1^o Texte à transcrire d'après le fac-similé n^o 258 du fonds de l'École.

2^o Histoire du droit :

Retracer l'origine et l'histoire des « actes de l'état civil. »

3^o Archéologie :

Décrire les monuments consacrés à l'administration du baptême depuis Constantin jusqu'au XIII^e siècle inclus.

4^o Sources de l'histoire de France :

Froissart ; biographie sommaire ; sources écrites et orales ; rédactions et éditions de sa chronique.

A la suite des examens et par arrêté ministériel du 16 juillet 1895, ont été admis à passer en deuxième année (ordre de mérite) :

- MM. 1. PÉROUSE.
 2. THIBAUT.
 3. LASALLE-SERBAT.
 4. DESLANDRES.
 5. VIDIER.
 6. MERCIER DE LACOMBE.
 7. GAZIER.
 8. DEPREZ.
 9. PRIVAT.
 10. AUBRY.
 11. MACHET DE LA MARTINIÈRE.
 12. FAULQUIER.
 13. GILLOT.
 14. DENIS.

Ont été admis à passer en troisième année (ordre de mérite) :

- MM. 1. MOREL.
 2. PETIT.
 3. PORÉE.
 4. LAUER.
 5. CHASSERIAUD.
 6. LEVILLAIN.
 7. DELATOUR.
 8. PALUSTRE.
 9. PAGEL.
 10. DUVAL.
 11. SCHMIDT.
 12. LACHENAUD.
 13. MARTIN.
 14. DUMOULIN.
 15. GARDÈRE.

Ont été admis à subir l'épreuve de la thèse (ordre alphabétique) :

MM. 1. BONNET.

2. ETCHEGOYEN (D').

3. MARUÉJOULS.

4. PINET DE MANTEYER.

5. POUTE DE PUYBAUDET.

6. THIOLLIER.

7. TROUILLARD.

8. SCHIFF.

PIERRE BONNASSIEUX.

Notre confrère Louis-Jean-Pierre-Marie Bonnassieux est décédé à Paris le 3 mai dernier, à l'âge de quarante-cinq ans. Ses obsèques ont été célébrées le 6 mai en l'église de Saint-Germain-des-Près. Sur la tombe, au cimetière Montparnasse, M. Servois, garde général des Archives nationales, M. Giry, président de la Société de l'École des chartes, et M. Chatel, président de la Société de secours des anciens élèves de l'École des chartes, ont adressé un dernier adieu à l'archiviste, à l'érudit, au confrère, et exprimé les sentiments de profond regret qu'une mort aussi prématurée inspire à tous ceux qui ont connu Pierre Bonnassieux.

À la suite de ces discours, nous insérons la notice que notre confrère avait rédigée en 1892, d'après le plan adopté par la Société, pour entrer dans la « Bibliographie des travaux publiés par les anciens élèves de l'École des chartes. »

DISCOURS DE M. SERVOIS, GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES NATIONALES.

« Messieurs,

« Notre regretté confrère Pierre Bonnassieux, dont la santé, gravement menacée il y a deux ans, nous avait inspiré par la suite une confiance si soudainement et si cruellement démentie, était un collaborateur que nous aimions autant que nous l'estimions, et la nouvelle de sa mort afflige également parmi nous ses plus anciens amis et ceux qui le connaissaient depuis peu d'années. Il gagnait dès le premier abord les sympathies de tous par l'aménité de son caractère, par l'agrément et la bienveillance de son esprit, par l'ingénieuse obligeance avec laquelle il facilitait les recherches des savants qui mettaient à contribution son zèle et son érudition, par son empressement à seconder les travaux de ses collègues. Une autorité particulière s'attachait à ses avis, toujours judicieux et réfléchis, et chacun de nous se plaisait à le consulter en toutes circonstances sur les questions, très nombreuses et très variées, qui lui étaient familières. Depuis deux ans seulement,

il était le doyen de nos archivistes : mais depuis longtemps déjà il était au premier rang de ceux que l'on savait absolument dignes d'être associés officiellement à la direction d'une section, et, s'il n'avait pas encore été promu à un grade supérieur, c'est que les limites de nos cadres ne l'avaient pas permis.

« Pierre Bonnassieux, qui, né le 2 mai 1850, devait atteindre sa quarante-cinquième année la veille même de sa mort, s'était engagé dans un bataillon de chasseurs au début de la guerre de 1870. Ayant repris en 1871 ses études, tant à l'École des chartes qu'à l'École de droit, il était sorti de la première École, le 23 janvier 1873, avec le diplôme d'archiviste paléographe, et de la seconde, vers la même époque, avec celui de licencié. Il acceptait, quelques mois plus tard, la direction du cabinet d'un préfet, qu'il accompagna dans l'Ariège et dans la Nièvre. Lorsqu'il entra aux Archives nationales, il n'eut pas à regretter de s'être détourné, pendant près de deux années, de la carrière que lui ouvrait l'École des chartes. Son active participation aux travaux d'une préfecture l'avait très heureusement préparé à ceux qui devaient lui incomber aux Archives, où il avait été nommé auxiliaire surnuméraire en novembre 1874 et prenait place, en juin 1876, parmi les archivistes titulaires de la section administrative. Attaché à la plus considérable de nos séries, celle qui, renfermant les fonds de l'administration générale de la France, s'accroît chaque jour des apports des ministères, il savait distinguer rapidement les uns des autres les documents disparates que trop souvent l'on assemble dans les versements, et sans peine il introduisait l'ordre parmi les dossiers comme dans les répertoires.

« Combien nous était précieuse la parfaite connaissance que Bonnassieux avait acquise de l'ensemble et des détails de la complexe et vaste série F ! Il y a peu d'instants, après avoir lu ses premiers rapports, qui témoignent de l'ardeur et de l'intelligence avec lesquelles il s'employait dès 1875 au classement de cette série, je cherchais, sans y réussir, des éclaircissements que peut-être il eût pu seul fournir sur l'état ancien de quelques subdivisions et sur les modifications qu'elles ont subies ; déjà, au lendemain de sa mort, je regrettais de ne pouvoir plus faire appel à son expérience et à ses souvenirs. Ce sont nos entretiens, plutôt que ses très sommaires rapports d'autrefois, qui nous instruisaient de ses premiers travaux et qui nous apprenaient, par exemple, comment, plus curieux que ses prédécesseurs d'étudier tous les documents dont pouvait s'éclaircir l'histoire de l'un des fonds du commencement de ce siècle, il avait su retrouver l'interprétation et l'usage d'anciens catalogues venus d'un ministère, qui tout d'abord avaient semblé trop énigmatiques pour qu'on en tirât profit ; mieux compris, ces inventaires ont rendu immédiatement accessible aux historiens des temps modernes une source abondante de renseignements.

« Il n'est pas l'heure d'exposer complètement les labours administratifs de Bonnassieux. Je n'en aurai cité qu'une partie lorsque j'aurai rappelé qu'en dehors de ses occupations quotidiennes il prépara le concours que les Archives ont prêté en 1875 à l'exposition du Congrès international de géographie, collabora, en 1877, à la formation d'une portion de notre musée et, en 1887, à la rédaction de l'*État sommaire* de nos collections, et, de plus, s'acquitta fréquemment de la mission de guider l'apprentissage de nouveaux archivistes en les initiant à la connaissance et au maniement des séries de la section. Une mention spéciale est due à la plus importante de ses œuvres, qui est malheureusement inachevée, bien qu'elle ait été commencée en 1878 et poursuivie avec la plus régulière persévérance. Chargé de publier l'inventaire des procès-verbaux du Conseil de commerce, Bonnassieux terminait en 1891 l'impression de ses analyses, établies avec la précision et la sûreté que l'on pouvait attendre de lui. La table, qui sera considérable, n'en est qu'en partie préparée, et l'introduction, malheureusement, n'en est pas encore rédigée. Si le plan primitif eût pu être maintenu, l'introduction des procès-verbaux du Conseil de commerce aurait contenu l'histoire de la législation industrielle de la France au XVIII^e siècle, ainsi que celle de l'administration du commerce et de son personnel; mais il avait fallu, pour des considérations diverses, réduire le cadre de cette préface à de moindres proportions, et, d'après l'accord intervenu, la partie économique et historique du mémoire projeté devait faire l'objet d'une publication personnelle de l'auteur, distincte de la collection de nos inventaires. Il n'en avait encore paru que de brefs et instructifs fragments. Bonnassieux en avait-il écrit d'autres chapitres? Nul de nous ne le sait encore.

« Ni le hasard ni sa fantaisie n'ont jamais fourni à Bonnassieux le sujet de ses publications, dont le président de la Société de l'École des chartes rappellera tout à l'heure les titres et les mérites. Qu'il écrivit des articles de revue ou qu'il composât l'ouvrage sur les grandes Compagnies de commerce, qui lui a valu un prix à l'Institut, il puisait dans les papiers confiés à sa garde les principaux éléments de ses travaux et s'attachait presque exclusivement aux documents qui se réfèrent à l'histoire administrative ou économique. S'il s'écarta quelque temps de ses études accoutumées, ce fut au profit de l'histoire de Versailles, heureux qu'il était de l'enrichir d'une intéressante contribution, en souvenir des séjours qu'il y faisait chaque année, sur l'emplacement du parc de Clagny. D'une famille originaire de la région lyonnaise, qui s'honore d'avoir donné naissance à son père, le sculpteur Jean Bonnassieux, Pierre Bonnassieux avait obéi à des sentiments du même ordre le jour où il choisit le sujet de la thèse qu'il devait soutenir à l'École des chartes.

« Nous ressentons tous, devant la tombe de Pierre Bonnassieux, une

émotion profonde qu'accroîtrait encore, s'il était possible, le souvenir toujours présent de pertes récentes ; mais que dire du deuil qui s'est abattu sur ce foyer, si heureux naguère et maintenant désolé ! Je m'incline avec la plus respectueuse sympathie devant la douleur de la famille de notre cher et regretté collègue. Comme elle, nous garderons pieusement sa mémoire. Tandis que sa digne et courageuse compagne retracera devant son fils les enseignements que lègue une vie remplie tout entière par le travail, les pures joies familiales et le scrupuleux accomplissement de tous les devoirs, nous, messieurs, de notre côté, nous recommanderons aux continuateurs des tâches administratives de Bonnassieux le louable exemple de vertus professionnelles qu'il a donné pendant le cours de vingt années laborieusement et utilement consacrées au service des Archives et des érudits. »

DISCOURS DE M. GIRY,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

« Messieurs,

« La Société de l'École des chartes, si souvent et si cruellement éprouvée déjà, doit un témoignage de reconnaissance à son ancien secrétaire, un suprême adieu à l'excellent confrère, un dernier hommage à l'érudit consciencieux et sûr que fut Pierre Bonnassieux.

« Je n'ai pas à revenir sur sa carrière, qu'une voix autorisée entre toutes vient de retracer ici ; mais je voudrais montrer le vide que cette tombe, si prématurément ouverte, a creusé parmi nous ; je voudrais dire quelle estime, quel souvenir ému garderont de notre confrère tous ceux qui ont pu l'apprécier.

« Je l'ai connu il y a vingt-sept ans sur les bancs de notre École, où je le précédais de deux années ; je l'ai retrouvé plus tard aux Archives nationales, où nous fûmes quelque temps collègues ; ici et là, je lui dois ce témoignage qu'il s'était acquis les sympathies de tous.

« Le camarade doux et modeste, l'élève laborieux, réfléchi, discipliné, d'esprit un peu timide mais indépendant, dont les opinions se formaient peu à peu par l'étude patiente et attentive des faits, devint tout naturellement le fonctionnaire scrupuleux, l'archiviste modèle dont on vient de faire l'éloge.

« Comme beaucoup d'entre nous, il prit pour sujet de son premier travail, de sa thèse de sortie, un épisode de l'histoire de sa province, faisant ainsi à la petite patrie l'hommage de la première application des méthodes enseignées à l'École. Originaire de la région lyonnaise, quoique né à Paris, il entreprit de raconter comment l'ancienne métropole des Gaules était rentrée définitivement au xiv^e siècle dans le giron de la patrie française. Cette étude sur *la Réunion de Lyon à la France*, publiée en 1876, lui valut une première fois les suffrages de l'Académie

des inscriptions au concours des Antiquités nationales. Puisée directement aux sources originales, elle rectifiait des erreurs accréditées, exposait avec clarté la politique des rois de France à l'égard des archevêques et de leurs bourgeois et établissait définitivement la date du traité qui livra au roi Philippe le Bel la souveraineté de la grande cité lyonnaise.

« Plus tard, une autre excursion dans un domaine plus restreint de l'histoire locale fut due à un sentiment de même nature. Rattaché à Versailles par son mariage, Bonnassieux s'enquit de l'histoire du quartier qu'il y habitait ; il en rechercha curieusement les sources dans les archives publiques et privées, et en un élégant volume, plein de faits nouveaux, *le Château de Clagny et M^{me} de Montespan*, il raconta l'histoire de la somptueuse demeure élevée par Louis XIV pour sa favorite, sur les plans de Mansart, et démolie sous Louis XV.

« Mais ce fut aux Archives nationales, où il avait été appelé en 1874, que se forma sa vocation définitive d'historien. Au milieu des documents innombrables de la section administrative, il fut attiré de préférence par ceux qui pouvaient éclairer l'histoire économique, commerciale et industrielle de la France aux derniers siècles de la monarchie. Bien préparé par ses études juridiques et par les postes administratifs où il avait commencé sa carrière, il eut le grand mérite de comprendre qu'il était temps d'appliquer à l'histoire des institutions modernes les procédés d'investigation, les méthodes rigoureuses et la critique dont les maîtres de l'École des chartes lui avaient montré l'application à l'étude du moyen âge. Un sujet mis au concours par l'Académie des sciences morales le détermina à étudier les anciennes compagnies de commerce. Son travail fut couronné dès 1884 ; mais, patiemment remis sur le métier, corrigé et complété avec le soin minutieux qu'il mettait à toutes ses œuvres, il devint en 1892 seulement le beau livre sur *les Grandes Compagnies de commerce*, qui restera son meilleur titre à la reconnaissance des historiens. C'est, en effet, fondée sur des sources authentiques l'histoire du commerce intérieur depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes.

« Entre temps, il avait entrepris cet *Inventaire analytique des procès-verbaux du Conseil de commerce*, dont M. le garde général des archives a parlé avec tant d'estime, et, tout en s'acquittant de cette tâche, il élaborait le plan d'un vaste ouvrage sur l'histoire de l'industrie et du commerce de la France au XVIII^e siècle, dont les documents qu'il analysait lui fournissaient les principaux éléments. Mais, hélas ! ce travail de prédilection, ce livre où il devait donner toute sa mesure ne paraîtra jamais. Quelques chapitres qu'il en avait distraits ont seuls été rédigés et publiés ; ce sont : une brochure sur *la Question des grèves sous l'ancien régime*, une autre sur *les Assemblées représentatives du commerce*, un *Examen des cahiers de 1789 au point de vue commercial et*

industriel, un mémoire sur la *Question des foires au XVIII^e siècle*, autant de fragments qui établissent solidement et définitivement quelques points d'histoire, qui témoignent de la sûreté de sa méthode, de la conscience et de la persévérance de ses recherches, mais qui désormais feront surtout regretter que l'ouvrier ait sitôt manqué à l'œuvre.

« Je m'arrête, et cependant, pour montrer toute l'activité de Pierre Bonnassieux, il faudrait parler encore de sa collaboration à notre Bibliothèque, à la Société de l'Histoire de Paris et au Comité des travaux historiques, où il remplit plusieurs fois les fonctions de secrétaire de la section des sciences économiques et sociales dans les congrès des Sociétés savantes; il faudrait surtout invoquer le témoignage de tous les historiens, de tous les érudits qui l'ont connu pour dire comment il a servi et souvent prévenu leurs recherches par son infatigable obligeance. Nul n'a mieux compris, en effet, que l'œuvre historique de notre temps doit être une œuvre de collaboration commune de tous les travailleurs, nul n'a pratiqué mieux, avec plus de modestie et de désintéressement, la confraternité scientifique. »

DISCOURS DE M. CHATEL,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE
DES CHARTES.

« Messieurs,

« Il semblerait qu'il n'y eût rien à ajouter aux éloges mérités et aux hommages si dignement et si cordialement rendus à notre sympathique confrère, si justement apprécié comme archiviste modèle par son chef, M. le garde général des archives, et comme laborieux érudit par le président de l'Association des anciens élèves de notre chère École des chartes. L'un et l'autre ont rappelé les solides publications du studieux membre du Comité des travaux historiques; mais le président actuel de notre Société de secours a le devoir et le douloureux honneur d'exprimer les vifs et profonds regrets de la perte de l'homme de bien que nous venions d'élire vice-président, reconnaissant, par ce témoignage d'estime, les inappréciables services qu'il n'a cessé de rendre depuis vingt ans à notre œuvre de secours.

« Notre dévoué confrère Pierre Bonnassieux était foncièrement bon et bienveillant. Sa bienveillance était active, généreuse et intelligente. Il faisait le bien par besoin de sa nature, et sa charité se manifestait sous toutes les formes; il ne donnait pas seulement de sa bourse, mais encore de son cœur, de son esprit et de son savoir. Il mettait tout son plaisir à faire plaisir à ses confrères : trouvait-il dans une revue ou dans un journal l'éloge d'un camarade, il s'empressait de le signaler à celui qui en était l'objet, y ajoutant ses cordiales félicitations; comment n'eût-il pas été aimé de nous tous? Avec son doux et fin sourire, il

accueillait quiconque lui offrait l'occasion d'être utile aux autres, se croyant réellement l'obligé de ceux qu'il obligeait.

« Sa charité privée l'inclinait et le poussait à tout ce qui pouvait en élargir le cercle. Aussi fut-il l'un des premiers et des plus fervents fondateurs de notre œuvre de secours, datant du 19 janvier 1875.

« Son zèle expansif le fit choisir comme secrétaire le 6 juin 1878. Il s'est dévoué, avec sa passion du bien à faire et avec sa patience prudente, à l'organisation définitive de notre Société de secours, contribuant pour sa large part, avec M. Rocquain, à la rédaction des statuts, ainsi qu'à l'obtention de la reconnaissance légale de notre Société, déclarée enfin, après trois années de négociations difficiles, d'utilité publique par décret du 13 juin 1892.

« Aussi, quand, après treize années et demie de secrétariat, Pierre Bonnassieux, dont le temps manquait à ses travaux historiques, dut à regret résigner ses délicates fonctions de secrétaire, M. le président d'alors lui témoigna-t-il sa gratitude particulière pour l'utile et intelligent concours qu'il lui avait prêté avec un zèle si éclairé.

« Ferme chrétien, homme de devoir avant tout et en tout, avant, pendant et après son secrétariat, notre cher dévoué confrère n'a jamais manqué une seule de nos séances, comprenant la nécessité de la présence de tous les membres du Comité pour que le bien à faire se fasse bien.

« Le 25 avril dernier, il eut la joie intime de s'entendre acclamer vice-président à l'unanimité, et le 3 mai il n'était plus ! Il était entré la veille, le 2 mai, dans sa quarante-sixième année, le jour même où j'entrais dans ma soixante-seizième année.

« La mort s'était encore trompée, épargnant le vieux président et enlevant prématurément à la tendresse de sa digne compagne, à l'affection de ses jeunes enfants et de ses amis, dans toute la maturité de son talent et la plénitude de ses bonnes œuvres, cet homme de bien, à la veille même de recueillir le fruit de son labeur. Car la mort l'a surpris au milieu de son travail, mais « l'utilité de vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage. » S'il a vécu peu de temps, il a beaucoup vécu, puisqu'il a fait bon usage de sa vie. Elle a été celle d'un modeste, d'un laborieux et d'un chrétien qui a su se résigner et mourir plein de foi et d'espérance.

« Il laisse à ses jeunes enfants l'héritage de ses exemples et de l'affection assurée de tous ses confrères, qui, en amis dévoués, n'oublieront pas le jeune fils de leur excellent camarade Pierre Bonnassieux. Adieu, cher, bon et regretté confrère. Au revoir. »

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE PIERRE BONNASSIEUX.

BONNASSIEUX (Louis-Jean-Pierre-Marie), né à Paris le 2 mai 1850. Promotion du 27 janvier 1873. Archiviste aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques (section des sciences économiques et sociales), vice-président de la Société de secours des anciens élèves de l'École des chartes, ancien secrétaire de la Société de l'École des chartes, officier de l'Instruction publique.

1. Faculté de droit de Paris. Thèse pour la licence. *Paris, Goupy*, 1872. In-8°, 92 p.

2. Le château de Clagny et M^{me} de Montespan, d'après les documents originaux. Histoire d'un quartier de Versailles. *Paris, A. Picard*, 1881. Petit in-8°, 195 p., 4 planches.

Mention honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, concours de la Fons-Mélicoq, 1884.

3. Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Archives nationales. Conseil du commerce, 1700-1791. Inventaire analytique des procès-verbaux. *Paris, Imprimerie nationale*, 1889. In-4°, 486 p.

Manquent l'introduction et la table.

4. Les grandes compagnies de commerce. Étude pour servir à l'histoire de la colonisation. Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. *Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}*, 1892. In-8°, 562 p.

5. Étude sur la réunion de Lyon à la couronne.

Pages 7-9 de : *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1872-1873 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe*. Paris, impr. Cusset, 1873. In-8°, 61 p. (Cf. le n° 24.)

6. Bibliographie [des travaux d'Edgar Boutaric].

Pages 21-28 de : *Edgar Boutaric. Discours prononcés sur sa tombe et bibliographie de ses travaux*. S. l. n. d. [*Paris, Plon*, 1878]. In-8°, 28 p. — Cette bibliographie est signée A. B[ruel] et P. B[onnassieux].

7. Projet d'applications industrielles du papier au XVIII^e siècle. *Archives historiques, artistiques et littéraires*. In-8°, 1890, p. 310-311.

8. Observations sur cette question : le Lyonnais faisait-il partie de la France en 1259 ?

Bibliothèque de l'École des chartes. In-8°, XXXV (1874), p. 57-65 ; et à part, Paris, 1874, in-8°, 9 p.

9. Des souffrances féodales au moyen âge.

Ibid., XXXVII (1876), p. 51-61 ; et à part, Paris, 1876, in-8°, 13 p.

10. André Laudy. [Note nécrologique.]

Ibid., XLIX (1888), p. 538-539 ; note anonyme ; et à part, sous ce titre : *André Laudy*, 1848-1888, Paris, 1888, in-8°, 4 p. (Pages 1-2 signées P. B.)

11. Autobiographie du citoyen Cardinaux, directeur du théâtre de l'Estrapade en l'an VI.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. In-8°, II (1875), p. 91-94. (Cf. n° 13.)

12. Note sur trois hôtels de Paris appartenant à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

Ibid., VII (1880), p. 48-53 ; et à part, Paris, in-8°, 6 p.

13. Rapport présenté au ministre de l'Intérieur au sujet d'une pétition du citoyen Cardinaux, directeur du théâtre de l'Estrapade (fructidor an VI).

Ibid., XIII (1886), p. 187-189. (Cf. n° 11.)

14. Un trousseau sous le Directoire. [Trousseau préparé par les soins du Directoire pour Marie-Thérèse-Charlotte, fille de Louis XVI, lors de sa sortie de France.]

Ibid., XIV (1887), p. 58-64 ; et à part, Paris, 1887, in-8°, 7 p.

15. L'église Saint-Germain-des-Prés en l'an X.

Ibid., XV (1888), p. 54-61 ; et à part, Paris, 1888, in-8°, 8 p.

16. Une dénonciation sous le Directoire au sujet de la bibliothèque du collège des Cholets.

Ibid., XVII (1890), p. 29-30.

17. Note sur l'ancienne police de Paris.

Ibid., XXI (1894), p. 187-192 ; et à part, Paris, 1894, in-8°, 6 p.

18. Une souscription au XVIII^e siècle. [Souscriptions recueillies par Grimm pour la femme et les enfants de Calas.]

Cabinet historique (Le). In-8°, XXIII (1877), p. 54-57 ; et à part, Paris, 1877, in-8°, 4 p.

19. Quelques mots sur les dames damées.

Ibid., XXIII (1877), p. 241-256 ; et à part, Paris, 1877, in-8°, 16 p.

20. Un baptême royal au moyen âge. [Baptême de Charles le Bel, fils de Philippe le Bel.]

Ibid., XXVII (1881), p. 183-190 ; et à part, Paris, 1881, in-8°, 8 p.

21. La grève de Lyon, en 1744.

Lyon scientifique et industriel. In-8°, IV (1883), p. 381-385. — Réimpression du n° 25.

22. Documents sur Lyon. [Extraits des registres des procès-verbaux du Bureau du commerce.]

I. Demande des frères Mouchot, maîtres fabricants en étoffes de soie à Lyon, à l'effet d'être autorisés à fabriquer une sorte d'étoffe de soie imitant les pelletteries : *Ibid.*, VII (1886), p. 267-270. — II. Demande des fermiers généraux tendant à ce que certaines marchandises soient assujetties au droit de la douane de Lyon ou à celui du tarif de 1664, lorsque des Cinq grosses fermes elles passent à Lyon ou que de Lyon elles entrent dans les Cinq grosses fermes : *Ibid.*, VII (1886), p. 309-316. — III. Affaire de l'ouvrier en soie Louis Faure. Mesures à prendre pour éviter le passage à l'étranger des ouvriers lyonnais (1748) : *Ibid.*, VIII (1887), p. 298-301.

23. La question des foires au XVIII^e siècle.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, in-8°, XVII (1893), p. 11-27; et à part, sous le titre : *Études sur l'histoire industrielle et commerciale de la France*; IV : *la Question des foires au XVIII^e siècle*, veuve E. Aubert, 1891, in-8°, 19 p. (Cf. nos 25-27.)

24. De la réunion de Lyon à la France.

Revue du Lyonnais, gr. in-8°, 3^e série, t. XVII (1874), p. 164-179, 248-265, 364-375, 410-433; t. XVIII (1874), p. 61-72, 85-108, 199-221, 277-303, 480-496; t. XIX (1875), p. 34-43, 391-406, 483-500; et à part, sous le titre : *De la réunion de Lyon à la France, étude historique d'après les documents originaux*, Lyon, Vingtrinier, 1874, in-8°, 239 p. — Mention honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, concours des antiquités nationales, 1875.

25. La question des grèves sous l'ancien régime. La grève de Lyon en 1744. Episode de l'histoire commerciale et industrielle de la France.

Revue générale d'administration, in-8°, 1883, II, p. 134-144, 272-293, 389-406; et à part, Paris, Berger-Levrault, 1882, in-8°, 55 p. — Réimprimé dans *Lyon scientifique et industriel*. (Cf. n° 21.)

26. Les assemblées représentatives du commerce sous l'ancien régime.

Ibid., 1883, II, p. 26-37; et à part, Paris, Berger-Levrault, 1883, in-8°, 23 p.

27. Examen des cahiers de 1789 au point de vue commercial et industriel.

Ibid., 1884, II, p. 257-272, 384-405; et à part, Paris, Berger-Levrault, 1884, in-8°, 41 p.

28. L'administration d'un département sous le Directoire. Lettre de François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, aux administrateurs du département du Léman, publiée et annotée.

Ibid., 1886, I, p. 125-146; et à part, sous le titre : *Études sur l'histoire administrative de la France*; I : *L'Administration d'un département sous le Directoire*, etc., Paris, Berger-Levrault, 1886, in-8°, 27 p.

29. Claude Bourgelat, documents inédits.

Revue lyonnaise. In-8°, 1881, II, p. 423-434.

30. Quelques mots sur l'industrie de la toile à Panissières au XVIII^e siècle.

Roannais illustré (Le). Gr. in-8°, 7^e série (1895), p. 11-14, avec pl. et grav.

31. Collaboration (articles de variété et de critique) à diverses publications périodiques, notamment à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Bulletin critique*, à la *Revue critique* et à la *Revue du Lyonnais*.

— Le 1^{er} juillet 1895 est mort à Toulouse, dans sa 39^e année, notre confrère M. Léon Flourac, ancien archiviste du département des Basses-Pyrénées.

M. Flourac s'était fait connaître par la thèse qu'il soutint avec succès à l'École des chartes en 1879 et qui, publiée sous le titre de *Jean I^{er}, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, lieutenant du roi en Langue-doc* (Paris, 1884, in-8°), obtint en 1884 la troisième mention honorable au Concours des antiquités nationales.

— Par arrêté en date du 5 juin, notre confrère M. Enlart a été chargé de faire le cours d'archéologie à l'École des chartes pendant les mois de juin et juillet 1895.

— Par décret en date du 22 mai 1895, notre confrère M. Gaston Paris a été nommé administrateur du Collège de France pour une période de trois ans.

— Par arrêté en date du 12 juin, notre confrère M. Gaston Paris a été nommé président honoraire de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études.

— Par arrêté en date du 23 juillet, nos confrères MM. Anchier et Le Brethon ont été nommés stagiaires au Département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

— Par arrêté en date du 1^{er} juin 1895, notre confrère M. Prinnet a été nommé archiviste aux Archives nationales.

— Le nouvel archiviste du département de la Lozère, dont la nomi-

nation a été annoncée dans notre dernière livraison, p. 219, est notre confrère M. Maisonnobe.

— Notre confrère M. Auguste Petit a été nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de Besançon.

— Notre confrère M. le vicomte de Manneville, 3^e secrétaire à l'ambassade de France à Berlin, vient d'être nommé au même titre à l'ambassade de Londres.

— Le 5 juin 1895, notre confrère M. Alfred Spont a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

De cancellariis regum Franciæ officiariis et emolumento (1440-1523).

Semblançay (?-1527), la Bourgeoisie financière au début du XVI^e siècle.

M. Alfred Spont a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention honorable.

— L'Académie française a décerné le prix Gobert à notre confrère M. Fagniez pour son *Histoire du Père Joseph*.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Gobert à notre confrère M. Elie Berger pour son *Histoire de Blanche de Castille, reine de France*.

— Au Concours des antiquités nationales, la première médaille a été obtenue par notre confrère M. François Delaborde, auteur du volume intitulé *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville*. — Le travail de notre confrère M. Jules Finot sur le *Péage de Bapaumes* a été récompensé de la troisième mention honorable au même concours.

— L'Académie des inscriptions a décerné le prix ordinaire à notre confrère M. Ch.-V. Langlois pour un mémoire manuscrit sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois.

— Par décret en date du 4 juillet 1895, notre confrère M. Ant. Héron de Villefosse a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Notre confrère M. Daresté de la Chavanne a été nommé officier de la Légion d'honneur.

— Notre confrère M. Barbier de La Serre a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Par décret en date du 22 décembre 1894, S. M. le roi de Portugal a conféré à notre confrère M. R. Richebé la croix de commandeur de l'Ordre du Christ ; par décret en date du 27 juin dernier, le gouvernement français l'a autorisé à accepter cette décoration.

DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA LIGUE

CONSERVÉS AUX ARCHIVES DE LOT-ET-GARONNE

ET PROVISOIREMENT DÉPOSÉS AUX ARCHIVES NATIONALES.

Les Archives nationales ont en ce moment en dépôt deux liasses de documents sur lesquels il paraît à propos d'appeler l'attention des lecteurs de la Bibliothèque de l'École des chartes. Ces documents, au nombre de 174, appartiennent aux archives du département de Lot-et-Garonne et ont été récemment communiqués au Comité des travaux historiques par M. Tholin, archiviste de Lot-et-Garonne. Trouvés en 1862 dans la caserne d'Agen, ils furent à cette époque donnés aux archives par M. Paillard, alors préfet du département. Ils proviennent évidemment de quelque dépôt d'archives publiques ou particulières des Pays-Bas, et il est impossible de savoir par suite de quelles péripéties ils se sont trouvés transportés sur les bords de la Garonne.

Quoi qu'il en soit, ces documents, — originaux et copies, écrits en français ou en espagnol, — offrent un réel intérêt pour notre histoire générale : ils peuvent servir à compléter les pièces, si nombreuses, relatives à la Ligue, que conserve la série K des Archives nationales. Presque tous en effet datent de la seconde moitié du xvi^e siècle et intéressent les relations de la France et de l'Espagne à l'époque de Philippe II. Quelques-uns présentent une réelle importance pour l'histoire du siège de Paris par Henri IV et les négociations des Ligueurs avec les généraux espagnols. Signalons, parmi les plus curieux, une lettre originale du prévôt des marchands et des échevins de la ville de Paris au duc de Parme pour le prier de pourvoir à l'approvisionnement de la capitale (2 novembre 1590); une requête adressée par Mayenne au même duc de Parme pour le presser de secourir Paris pendant que le roi de Navarre en est éloigné (premiers jours d'avril 1591); une lettre du comte de Belin, gouverneur de Paris, rendant compte d'une escarmouche près de Saint-Denis (2 octobre 1591); des mesures proposées par le maréchal de Rosne pour mettre Paris en état de repousser victorieusement le roi de Navarre (février 1594); un rapport sur l'entrée de Henri IV à Paris (avril 1594), etc.

On trouvera également dans ces deux liasses de nombreuses instructions données aux principaux agents de Mayenne et des autres chefs ligueurs; les réponses faites par les chefs espagnols; des autographes de Catherine de Médicis; une intéressante correspondance de Jean de Monluc, seigneur de Balagny, gouverneur de Cambrai; une correspondance, plus intéressante encore, du franc-comtois Richardot, négociateur de la paix de Vervins, qui permet d'étudier dans le détail la figure, jusqu'ici peu connue, de ce diplomate habile; des documents sur l'ad-

ministration des Pays-Bas pendant le gouvernement des archiducs Albert et Isabelle...

Mais il serait trop long de tout citer : il a été dressé un inventaire analytique de ces 174 pièces qui sera mis, en même temps que les documents eux-mêmes, à la disposition des demandeurs curieux de les consulter, dans la salle de travail des Archives nationales. En terminant, un renseignement qui a son importance : le dépôt des deux liasses n'est que temporaire et ne pourra dépasser un an.

H. COURTEAULT.

NÉGOCIATIONS DU DUC DE BEDFORD

EN 1429 POUR LE BARROIS.

Nous devons signaler deux pièces de l'année 1429, qui ont figuré, sous les nos 77 et 20, dans une vente faite à Londres, le 30 mai dernier, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge. En voici l'indication d'après le catalogue imprimé pour la vente :

Nº 77. *Henri VI, roi d'Angleterre*. Document sur papier du 5 mai 1429. Vidimus de l'année 1433.

Traité d'alliance conclu entre le roi d'Angleterre et le cardinal de Bar par l'entremise du duc de Bedford. Les gens du Barrois doivent abandonner les « consentans et coupables de la mort de feu nostre cousin le duc de Bourgoigne. » Des instructions ont été données aux baillis de Sens, Vermandois, Troyes, Amiens, etc.

Nº 20. *Jean, duc de Bedford*. Lettre datée de Paris le 21 juin [1429], adressée à Eustache de Warnancourt. Original scellé. — Touchant les négociations du duc avec la province de Bar. Eustache de Warnancourt est invité à donner une réponse définitive à Geoffroi d'Ambonville, ambassadeur du duc.

EXEMPLAIRE ORIGINAL DU PROCÈS DE RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC.

L'administration du Musée britannique vient de publier un gros volume in-octavo de ix et 824 pages intitulé : *Catalogue of the Stowe manuscripts in the British Museum*. Ce catalogue, qui fait grand honneur au personnel du département des manuscrits, contient la description détaillée de 1,085 manuscrits et de 616 chartes, que le gouvernement anglais a attribués au Musée en 1883, lors de l'acquisition en bloc du fonds Stowe, conservé depuis 1849 dans la bibliothèque d'Ashburnham Place. Nous allons en traduire un article, qui est de nature à intéresser nos lecteurs et qui montrera avec quel soin le catalogue a été rédigé.

« 84. PROCESSUS JUSTIFICATIONIS JOHANNÉ D'ARC. Copie officielle des actes de l'enquête poursuivie en 1455-1456, par ordre du pape Calixte III, par-devant l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris, l'évêque de Coutances et Jean Bréhal, l'un des inquisiteurs du royaume de France, à l'effet de réhabiliter Jeanne d'Arc et d'annuler la sentence de condamnation prononcée en 1431. — En latin.

« Trois exemplaires officiels des procédures furent exécutés, comme l'annoncent dans la préface les deux clercs chargés du travail, « Dionysius Comititis [Denys le Comte] et Franciscus Ferrebouc. » Deux de ces exemplaires sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale à Paris, l'un sous le n° 5970 du fonds latin, l'autre sous le n° 17013 du même fonds, ce dernier ayant jadis fait partie de la bibliothèque de Notre-Dame et ayant porté le n° 138 du fonds de Notre-Dame.

« Notre manuscrit est le troisième des exemplaires officiels; il se place à côté du ms. 5970 de Paris, le manuscrit de Notre-Dame ne renfermant pas plusieurs traités dont il avait été fait usage dans les procédures, comme l'écrivain même en a fait la remarque dans les termes suivants : « Tractatus de quibus in hoc octavo articulo fit mentio solum sunt inscripti in duobus magnis processibus, propter eorum prolixitatem; » et, en effet, l'étendue de ces traités est considérable, puisqu'ils forment environ le tiers du recueil complet. Le volume du fonds Stowe est donc un des « duo magni processus. » Pour quelques détails du texte et de la disposition, il diffère du ms. 5970 de Paris et se trouve conforme à celui de Notre-Dame; comme on a commencé par la transcription des exemplaires complets, il en résulte que ceux qui ont dirigé le travail ont donné le ms. Stowe, et non pas le ms. 5970, pour modèle au scribe chargé de copier le ms. de Notre-Dame (voy. Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*). Chaque page est authentiquée par une signature, comme dans les autres exemplaires originaux, Denys le Comte signant au verso et François Ferrebouc au recto. Sur la dernière page est l'attestation finale des deux clercs, avec leurs signatures et leurs marques; ils y indiquent le nombre des feuillets du volume, qu'ils fixent inexactement à 163.

« Le poème latin qui termine le ms. 5970 de Paris ne se trouve pas ici; ce n'est point, par conséquent, un morceau du document officiel.

« Volume en parchemin, de 182 feuillets, mesurant 20 pouces et demi sur 12 et demi, ce qui est exactement la mesure du ms. 5970 de Paris. — Reliure moderne en maroquin pourpre. — Grand in-folio. »

FONDATION DU MUSÉE DOBRÉE A NANTES.

La *Revue des provinces de l'ouest* a publié quelques détails sur une donation princière qui vient d'être faite au département de la Loire-

Inférieure par un riche amateur, dont la libéralité sera célébrée à l'égal du goût et de l'ardeur à former une merveilleuse collection de manuscrits, de livres et d'objets d'art de toute espèce.

Les détails dans lesquels est entré un ami du vénérable M. Dobrée laissent entrevoir l'importance de la donation faite au département de la Loire-Inférieure. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ce que le correspondant de la *Revue des provinces de l'ouest* a dit des séries de manuscrits et de livres imprimés. Les exemples qu'il a choisis, sans avoir la prétention de les indiquer avec la précision exigée d'un bibliographe de profession, suffiront pour montrer que les collections de M. Dobrée peuvent rivaliser avec les cabinets des plus fameux bibliophiles de la France et de l'Angleterre.

Laissons la parole à l'ami de M. Dobrée.

« La *Revue des provinces de l'ouest*, toujours prête à applaudir aux nobles initiatives, ne peut garder plus longtemps le silence sur le legs royal que M. Thomas Dobrée vient de faire au département de la Loire-Inférieure. Ce legs consiste en deux monuments remarquables : un palais de construction récente, dans le style du moyen âge, et le vieux manoir de la Touche, restauré, dans lequel mourut Jean V, duc de Bretagne.

« Après la mort de M. Dobrée, qui est né à Nantes le 31 août 1810, toutes ses riches collections de manuscrits, de livres rares, d'autographes, de tableaux et d'objets d'art seront la propriété définitive du département, qui a tout accepté, en remerciant publiquement le généreux donateur, dans la session d'août 1894 du Conseil général.

« En attendant, on se demande avec une impatiente curiosité quelles sont les richesses que renfermera un jour le musée Dobrée, car peu de personnes les connaissent.

« Cependant, un ami de la maison se fait un véritable plaisir de révéler au rédacteur de cette *Revue*, avec la permission de M. Dobrée, quelques-uns des trésors du futur musée. De la sorte, le public pourra juger, en connaissance de cause, l'importance du legs fait au département de la Loire-Inférieure.

[*Manuscrits.*]

« Les sermons de saint Bernard et d'Abélard, en langue romane, ms. du xii^e siècle, superbement relié, doré et couvert de pierres fines. Ayant appartenu à Roquefort.

« Deux splendides manuscrits de la Bible, don du roi de France Charles VI à son confesseur, maître Renaud des Fontaines, et avec sa signature.

« Sermons d'Alcuin et Vie des saints, ms. du xii^e siècle, de 3,000 pages à deux colonnes.

« Manuscrit compacte sur la médecine. xiv^e siècle.

« Magnifique missel d'Angers (1476) plus volumineux que les missels ordinaires.

« Le cartulaire de Saint-Serge d'Angers.

« Un pontifical du ^{xiv}^e siècle, ms. plus volumineux qu'un missel ordinaire.

« Histoire de Philippe de Commines, très riche manuscrit original, avec portrait de l'auteur en miniature.

« Le livre de chasse du roi Modus, avec vignettes. Ms. français du ^{xv}^e siècle.

« Les femmes célèbres. Royal manuscrit, avec miniatures et portraits, fait par un religieux dominicain et donné à Anne de Bretagne.

« Copie des Menestrels de Souabe [le fameux recueil de Manesse, aujourd'hui à la bibliothèque de Heidelberg], faite par l'artiste Mathieu, vers 1860, pour l'impératrice de Russie, avec ses armoiries de vieil argent.

[Imprimés.]

« La Bible latine aux 42 lignes, imprimée en Allemagne vers 1450.

« La Bible incunable de Reutlingen, de 1459 (?).

« La Bible protestante, première édition de Genève.

« Les Institutes de Justinien, première édition de Mayence, magnifique in-folio à plusieurs colonnes.

« Les actes de Maximilien (Tewrdrannck) (1550), splendide volume allemand, sur vélin.

« Recueil de chansons espagnoles (1525).

« L'histoire de Gérard de Nevers (1520), en vieux français.

« Mélusine ou histoire de la fée de Poitiers, en vieux français.

« Chronique de Saint-Denis, en vieux français.

« Droit coutumier en Normandie, en vieux français.

« Lancelot du Lac, 1553. »

Au mérite d'avoir formé de telles collections, M. Dobrée a voulu joindre celui d'en assurer la conservation et d'en donner la pleine jouissance à ses compatriotes. Il s'est ainsi acquis des titres impérissables à la reconnaissance publique, et son nom sera béni des générations de savants, d'artistes et de curieux qui ne se lasseront pas d'admirer et de mettre à profit, pour la gloire du pays et pour le progrès des lettres et des arts, les incomparables trésors du nouveau musée fondé dans la ville de Nantes par un des plus généreux enfants de la Bretagne.

MINUTES DES NOTAIRES DU MANS.

Au moment où l'attention des historiens et des archivistes se porte si généralement sur les anciennes minutes des notaires, nous devons signaler une souscription ouverte pour la publication d'un *Inventaire*

des minutes anciennes des notaires du Mans, XVII^e et XVIII^e siècles, qui remplira quatre volumes in-8° de 320 pages chacun. Cet inventaire, rédigé par feu M. l'abbé Esnault, va être mis au jour par les soins de M. l'abbé Em.-Louis Chambois, membre de la Société historique et archéologique du Maine, à Courcebœufs, par Ballon (Sarthe).

JEAN DU BREUIL, COPISTE DU XV^e SIÈCLE.

Un assez joli livre d'heures de la seconde moitié du xv^e siècle, paraissant d'origine dijonnaise, était récemment en vente chez M. Lortic, libraire à Paris, rue Richelieu. Il renferme une image de la Madeleine, dans le fond de laquelle on a cru reconnaître une vue de la ville de Dijon. Le copiste a mis sa signature au-dessous des réclames sur la dernière page de presque tous les cahiers. Il s'appelait JOHANNES DE BRVOLIO.



ÉPISODES DE L'INVASION ANGLAISE.

LA GUERRE DE PARTISANS

DANS

LA HAUTE NORMANDIE

(1424-1429.)

(Suite^{1.})

LA PRISE D'ARMES DE 1424.

Ce lien secret, cette pénétration occulte et persistante qui affilie les groupes d'insurgés en armes aux débris survivants des forces régulières, trouve pour s'affirmer un milieu propice et singulier, une remarquable et exceptionnelle condition d'expérience, dans l'immense effort que le parti national se décide à risquer pour l'ouverture de la grande campagne de 1424, autour de laquelle viennent graviter tant d'impatiences de lutte, tant d'anxiétés, tant d'espérances fiévreuses^{2.}

Le plan méthodique, la conception d'attaque qui s'organise et prend forme, en ce printemps de 1424, derrière le fossé de la Loire, dans la France française encore, prolonge de lointaines et profondes répercussions jusque dans les contrées sur qui pèse le plus lourdement l'oppression étrangère.

Le mouvement offensif, la poussée d'énergie qui se dessine

1. Voir le tome précédent, p. 259, et le tome LIV (1893), p. 475.

2. La plupart des documents inédits cités au cours de cette étude, comme des deux précédentes, font partie des pièces justificatives de l'ouvrage destiné à être ultérieurement publié.

alors fortement du côté français a pour soutien moral le succès inespéré de la journée de la Gravelle, remporté le 26 septembre 1423 sur l'armée anglaise du Maine¹, et pour point d'appui matériel l'occupation de la forteresse d'Ivry², enlevée peu avant, dans le cours d'août, par le Gascon³ Géraud de la Pallière, intrépide preneur de places, pour qui l'« eschiellage » n'a pas de secrets⁴.

Vers le même temps, dans la nuit du 14 au 15 août, la ville de Chartres a failli se laisser reprendre⁵. Entre minuit et une heure, au moment de trouble que marque l'échange des sentinelles, un coin du rempart, pour quelques instants, s'est trouvé aux mains d'une bande française. Les hardis assaillants ont escaladé la muraille, tenu bon quelques minutes sur le chemin de ronde. Mais, trahis par la fortune, l'alerte donnée à temps, entourés d'ennemis surgis de toutes parts, ils ont dû disparaître, sauter à bas des crêtes, laissant prisonniers vingt des leurs, vingt victimes de choix, dont les têtes, en effet, sont tombées le lendemain.

Cette surprise de Chartres, cette audacieuse et superbe attaque,

1. La bataille dite de la Gravelle ou de la Brossinière, gagnée le dimanche 26 septembre 1423 par Jean VIII d'Harcourt, comte d'Aumale, sur l'armée anglaise, venant de lever le siège de Segré en Anjou et battant en retraite de la basse Mayenne sur les marches de Normandie, par la route dont l'usage et l'importance ont été signalés (ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises*). L'action fut en réalité livrée sur les landes de la Bressinière (Léon Maître, *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne*) ou la Brécinière, lieu situé (Mayenne, hameau de la commune de Bourgon, canton de Loiron), à deux lieues environ dans le nord de la place de la Gravelle (Mayenne, cant. de Loiron), à la lisière même du Maine et de Bretagne, sur les chemins menant de la Gravelle vers Montaudin, Mausson et les places de basse Normandie. Voir le récit de Cousinot de Montreuil (*Chron. de la Pucelle*, ch. v, éd. V. de Viriville, p. 214-219), suivi par J. Le Fizelier, dans son excellente étude sur la journée de la Gravelle. (*La Bataille de la Brossinière*, dans *Rev. hist. et arch. du Maine*, t. I, 1876, p. 28-42.)

2. Eure, cant. de Saint-André. (Voir ci-après, p. 441, n. 2.)

3. *Chron. de la Pucelle*, éd. V. de Viriville, p. 222.

4. Sur les circonstances de la surprise d'Ivry, ultérieurement, *Annexe*.

5. Chartres, conquis au parti bourguignon dans l'automne de 1417, au moment de la grande démonstration de Jean Sans-Peur vers la région de Paris, avait passé sans secousse à la domination anglaise par le traité de Troyes en 1420. Dans l'été de 1421, la ville avait été fortement assiégée et serrée de près par l'armée du dauphin Charles, qui avait dû se retirer à l'approche de Henry V, lequel, la ville débloquée, alla prendre Dreux. (H. de l'Épinois, *Histoire de Chartres*, t. II, ch. xvi, p. 69-75.)

non plus d'un simple château fort, mais d'une grande ville fermée, paraît n'avoir jamais connu de récit. En l'année où elle a lieu, critique entre toutes, elle doit se replacer au rang qui lui revient. Elle a droit d'inscription parmi les épisodes de ce temps les plus dignes de mémoire¹.

D'autres approches de Paris, vers cette époque encore, ont été quelque temps menacées par l'occupation de Beaumont-sur-Oise.

Dès le mois de septembre au moins, Beaumont², le point de passage précieux de l'Oise, le seul entre l'Isle-Adam³ et Creil⁴, avec son fort château, son curieux pont-forteresse disposé pour recevoir les habitants en refuge⁵, a été enlevé par un parti français⁶. Coup réussi sans doute par quelque troupe sortie des coins de la Champagne où se maintient encore la défense, du comté de

1. La seule chronique qui mentionne le fait est la chronique picarde anonyme, œuvre inédite en grande partie, connue sous le nom de Chronique des Cordeliers. (Bibl. nat., ms. fr. 23018, fol. 445.) Le passage, qui fait tableau, est à citer textuellement :

« En cel an (1423), le jour de la my-aoust, sur point de heure de mienuit allant sur le jour, arrivèrent les Armignas à Chartres, et entre deux ghés commenchèrent à monter sur les murs pour prendre la ville, mais ils furent recachiés tellement qu'il ne y meffeirent riens. Et y en eubt xx prins, qui furent decolez et escartelez parce qu'il confessèrent qu'il avoient tous conclud de mettre à l'espée hommes et femmes et enfans sans nulluy deporter. »

La mention des Armagnacs fait voir qu'il s'agit de réguliers et non de partisans. L'expression d'écartelés doit s'entendre d'un dépeçage après décapitation et de l'exhibition de ces sinistres débris en lieu public, mesure qui accompagnait si souvent alors les exécutions pour imputation de trahison.

2. Beaumont-sur-Oise, sur la rive gauche de l'Oise (Seine-et-Oise, cant. de l'Isle-Adam).

3. Le château de l'Isle-Adam, dans une des îles de l'Oise, avec ses ponts (Seine-et-Oise, ch.-l. de cant., arr. de Pontoise).

4. Creil, dans une île et sur la rive gauche de l'Oise (Oise, ch.-l. de cant., arr. de Senlis).

5. Ce détail intéressant est donné par un document contemporain, en date de 1427, qui décrit ainsi les défenses de Beaumont : « Et y avoit ung chastel qui estoit fait pour la garde du pont principalement et le passage qu'il fait garder, et y a pont grant et spacieux pour recevoir les habitans en refuge. » (Arch. nat., X¹_A 4794, fol. 244.)

6. Pris par les Bourguignons dans les premiers jours de septembre 1417, repris peu après, le 30, par les Armagnacs (*Religieux de Saint-Denis*, éd. Bel-laguet, t. VI, p. 112-114 et 136), redevenu Bourguignon à ce qu'il semble, à la suite de la surprise de Paris en mai 1418 (*Journal d'un Bourgeois de Paris*, éd. Tuetey, p. 167, la place franco-bourguignonne en mars 1420), le château de Beaumont avait passé aux Anglais par l'effet du traité de Troyes, en 1420.

Guise¹ ou de l'enceinte naturelle du Tardenois², comme, quelques mois plus tard, s'exécuteront les surprises de Ham³ et de Compiègne⁴. Les nouveaux occupants de Beaumont, en rayonnant de la tête de pont qu'ils possèdent, peuvent se répandre dans le Beauvaisis, dans le Vexin et, devant eux, vers Paris même, distant de dix lieues à peine. Mais, en novembre, ils ont déjà perdu la place, et le château, démoli par ordre exprès du duc de Bedford, ne présente plus que des ruines sans abri⁵.

Mieux servis par la fortune, leur adresse ou la connivence intérieure, les « eschielleurs » d'Ivry ont gardé leur conquête, ont pu s'y fortifier en maîtres, et, de ce réduit convoité, solide et bien pourvu, se jettent sur toutes les routes, entre le pays normand, les plaines chartraines et la direction de Paris.

Ivry est à Arthur de Bretagne⁶, comte de Richmond⁷, qui figure encore, à cette heure, dans les rangs anglais⁸, mais dont

1. Sur la guerre dans le comté de Guise, voir ci-après.

2. En Tardenois, entre Marne et Aisne, des garnisons françaises occupent encore, en 1423, la Ferté-Milon, Nesle-en-Tardenois, Fère-en-Tardenois (Aisne, arr. de Château-Thierry). La Ferté-Milon est repris en janvier 1423; Nesle et Fère tiennent jusqu'au 30 août 1424. (*Chronique dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 432, 449.)

3. 13-15 octobre ou 13-15 décembre 1423. (Voir ci-après, *les Nobles normands et picards*.)

4. 2 janvier 1424. (Voir ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises*.)

5. La *Chronique dite des Cordeliers*, sous la rubrique de septembre 1423, porte cette mention : « En ce temps fu le chastel de Beaumont-sur-Oise en partie abbatu et mis jus par acord du régent et du conseil de France. » (Ms. fr. 23018, fol. 442 v°.) Monstrelet mentionne le fait, vers la même époque à peu près, mais sans rien préciser. (Éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 173.) Le Bourgeois de Paris signale la démolition en novembre, mais en 1422. (Éd. Tuetey, p. 181.)

C'est tout à fait par erreur que les auteurs de l'Histoire de Bourgogne placent la prise et la reprise de Beaumont en février 1424, immédiatement après le départ de Philippe le Bon de Paris pour les conférences d'Amiens, affirmation reproduite souvent depuis par plusieurs historiens. (*Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 87-88; cf. p. 86 et 89.) Les faits des années 1423 et 1424 sont du reste l'objet de constantes interventions dans ce volume, qui est, on le sait, l'œuvre des continuateurs de D. Plancher.

6. Second fils de Jean IV, duc de Bretagne, frère du duc régnant Jean V, né en 1393, connétable de France en 1425, duc de Bretagne, sous le nom d'Arthur III, en 1456, mort en 1458.

7. C'est de Richmond en Angleterre, dans le comté d'York, tenure féodale depuis longtemps en possession des ducs de Bretagne, que vient le titre défiguré sous lequel le connétable de Richemont est plus généralement connu. (Achille Le Vasseur, notes de *Guillaume Gruel*, p. 1, n. 1.)

8. Arthur de Bretagne, fait prisonnier à Azincourt en 1415, est libéré par un

le détachement prochain se laisse déjà pressentir¹. La comté d'Ivry a été créée pour lui par Henry V, à son retour de la captivité qu'il subit depuis la journée d'Azincourt, et, depuis l'an 1421, il tient en fief, du roi étranger, cet apanage démembré de la terre de France².

traité particulier du 22 juillet 1420, en vertu duquel il devient l'allié et le vassal de Henry V. (Achille Le Vavas seur, notes de *Gruel*, p. 22, n. 3.) Depuis, il sert dans l'armée anglaise, aux sièges de Melun, de Meaux, de juillet 1420 à juin 1422. (*Ibid.*, p. 25, n. 1, 2, p. 27, n. 1.) En juillet 1422, il passe en Bretagne, où il réside au moment de la mort de Henry V à Vincennes, le 31 août. (*Ibid.*, p. 27, n. 1, p. 28, n. 1.)

1. Après la mort de Henry V, qui le délie de son serment personnel, Arthur de Bretagne ne participe plus à aucune opération de guerre anglaise. Sorti de Bretagne pour figurer, avec son frère le duc Jean VI, aux négociations de la triple alliance d'Amiens, en avril 1423, — marié, en octobre suivant, à Marguerite de Bourgogne, l'aînée des sept sœurs de Philippe le Bon, veuve du dauphin Louis, duc de Guyenne, frère aîné de Charles VII, mort en 1415, — il prend encore part, en mars 1424, à Amiens, au conseil tenu par les ducs de Bedford et de Bourgogne. (*Gruel*, éd. Achille Le Vavas seur, p. 28-31.) C'est son dernier acte d'adhésion officielle au système anglais.

En février 1424, se rendant de Bourgogne à Amiens, il séjourna quelque temps à Paris avec son beau-frère Philippe le Bon. (Achille Le Vavas seur, notes de *Gruel*, p. 32, n. 1.) Est-ce à ce moment qu'il faudrait placer, d'après l'allusion assez vague de dom Plancher (*Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 87; cf. *Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 475, répété par *Fenin*, éd. de M^{lle} Dupont, p. 204), son premier dessein d'abandonner la vassalité de l'Angleterre? Toujours est-il que, d'Amiens, après les conférences de mars 1424, il rentre par mer en Bretagne, abri sûr qu'il se décide seulement à quitter pour venir trouver Charles VII à Angers, le 20 octobre 1424 : l'épée de connétable lui est définitivement remise à Chinon, le 7 mars 1425. (*Gruel*, éd. Achille Le Vavas seur, p. 32-36, 32, n. 1, 34, n. 1.)

2. La *Chronique de Normandie* place expressément l'hommage de la comté d'Ivry, rendu par Arthur de Bretagne à Henry V, dans la salle du château de Rouen, pendant le cours ou à la fin de la session des États de Normandie tenue en janvier 1421. (Éd. Hellot, p. 64, notes, p. 184; cf. Ch. de Beaurepaire, *des États de Normandie sous la domination anglaise*, p. 15.) La seigneurie d'Ivry, dont les possesseurs portaient le titre de barons depuis le milieu du xiv^e siècle, était érigée à cet effet en comté par le roi anglais (Longnon, *les Limites de la France*, p. 62) : elle appartenait à l'ancienne famille d'Ivry (La Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. II, p. 1838-1843), sur les représentants de laquelle elle était ainsi confisquée. Un acte du 17 janvier 1421, relatif à l'élargissement de Richemont, ne le qualifie pas encore de comte d'Ivry. (Rymer, *Fœdera*, t. II, part. III, p. 199.) Le premier document qu'on possède lui donnant ce titre paraît être un acte du 29 novembre suivant. (*Ibid.*, part. IV, p. 43.) La liste des places conquises par Henry V porte à Ivry, comme capitaine, d'abord Humphrey, duc de Gloucester, frère du souverain, puis, « Arthur de Bretagne, comte par don du

L'écuyer breton Pierre Glé, capitaine du château au moment de la surprise¹, n'a pu être appelé à ce poste de confiance qu'avec son assentiment, sinon sur sa présentation même². Cette observation, qu'autorise pleinement, à ce qu'il semble, la nationalité de ce commandant de place, peu remarquée jusqu'ici³, offre une importance dont les oscillations du prince breton, son humeur ondoyante et les desseins ambigus qu'il commence peut-être à méditer aident à saisir le sens et la valeur.

Pierre Glé, dès cette époque, est marié à Adine de Soyécourt, fille de Charles de Soyécourt, de la maison picarde de ce nom, seigneur de Mouy en Beauvaisis⁴, mort à Azincourt en 1415⁵. Ce mariage le faisait beau-frère⁶ d'un Bourguignon de marque, Philibert de Vaudrey⁷, qui avait épousé Catherine de Soyécourt,

roy. » (*Rôles norm. et franç.*, n° 1359.) Un acte de Henry VI, en date de Paris, le 12 juillet 1427, dépouilla définitivement le connétable de la « comté, terre, seigneurie et baronnie d'Ivry, » et les donna à John Holland, comte de Huntingdon. (Arch. nat., JJ 173, n° 752, cité par Longnon, *les Limites de la France*, p. 67.)

1. Fait résultant de la lettre de rémission citée ci-après. (Arch. nat., JJ 172, n° 442.)

2. La Geste des nobles dit textuellement, en parlant de la prise d'Ivry (que cette chronique relate à l'occasion du siège et de la journée de 1424) : « Gérard de la Paillière celui an conquist Yvry par aguet, *que tenoit le conte de Richemont*. » (Éd. V. de Viriville, p. 196.) On vient de voir également que la liste des places anglaises mentionne expressément Arthur de Bretagne comme capitaine en titre du lieu. (*Rôles norm. et franç.*, n° 1359.)

3. Il paraît difficile que Pierre Glé, Breton et non Anglais, comme le porte cependant la savante édition du *Journal d'un Bourgeois de Paris* (p. 191, n. 2), n'appartienne pas à la famille bretonne des Glé, dont on rencontre des représentants dès le début du siècle précédent et qui a possédé, vers le x^v^e siècle, la seigneurie de la Besnerais (Ille-et-Vilaine, cant. de Montfort, comm. de Pleumeleuc). On trouve, à cette époque, Perrot Glé, sire de la Besnerais, occupant la charge de commis aux réformations, de 1423 à 1441. (Pol Potier de Courcy, *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 2^e éd.; Nantes, 1862, 3 vol. in-4^o, au mot *Glé*; Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. II, col. 1197; Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Glé*.)

4. Sur la branche des sires de Mouy, de la maison de Soyécourt, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 526-527. — Soyécourt, en Santerre (Somme, cant. de Chaulnes). — Mouy, en Beauvaisis, sur le Thérain, entre Beauvais et Creil (Oise, ch.-l. de cant., arr. de Clermont).

5. Sur Charles de Soyécourt, P. Anselme, *loc. cit.*, p. 526.

6. *Ibid.*, id.

7. Sur Philibert de Vaudrey, mort en 1452, voir Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Vaudrey*; P. or., *Vaudrey*, n° 2. C'est à son fils, Artus de

sœur d'Adine, nées toutes deux du premier mariage de leur père avec Isabelle de Châtillon¹. Or, Philibert de Vaudrey figure lui aussi, à ce moment même et depuis, dans la plus confiante intimité d'Arthur de Bretagne². Adine et Catherine ont pour frère Jacques de Soyécourt, seigneur de Mouy³, sur qui plane aussi, à son heure, un soupçon de défection dont on verra l'effet⁴. Tous ces alliés se rattachent, en Picardie, en Vexin, en

Vaudrey, que revint la seigneurie de Mouy en Beauvaisis, qui se continua dans sa descendance.

1. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VI, p. 114, et du Chesne, *Histoire de la maison de Chastillon-sur-Marne*, p. 576, 576-578, 578-579.

2. On voit en effet Philibert de Vaudrey, venu de Bourgogne, passé en Bretagne avec Richemont, à la suite des entrevues d'Amiens, après le mois de mars 1424, envoyé de là en ambassade auprès de Philippe le Bon, en octobre suivant, à ce qu'il paraîtrait, pour solliciter le consentement du duc de Bourgogne à l'acceptation du titre de connétable, dignité que Charles VII venait de lui offrir à Angers. (*Gruel*, éd. Achille Le Vasseur, p. 33; cf. p. 67, n. 3.) Plus tard, en 1426, Philibert de Vaudrey est encore chargé de missions secrètes et délicates entre la cour de Bourgogne et Richemont. (De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 375, n. 4, 375-377; A. Desplanque, *Projet d'assassinat de Philippe le Bon par les Anglais*, P. just., n° 6, p. 69.)

Sa femme, Catherine de Soyécourt-Mouy, était attachée à la personne de la comtesse de Richemont. (A. Desplanque, *loc. cit.*) Lui-même était (Arch. de la Côte-d'Or, Joseph Garnier, *Inventaire*, B 11829) capitaine de Montbard (Côte-d'Or, ch.-l. de cant., arr. de Semur), château donné, comme on sait, par Philippe le Bon à sa sœur. (Arch. de la Côte-d'Or, B 48, 49, 61; cf. Achille Le Vasseur, notes de *Gruel*, p. 30, n. 3, p. 31, n. 1.)

Philibert de Vaudrey, impliqué dans l'accusation portée contre son beau-frère Pierre Glé, vit lui-même ses biens confisqués en 1425. (Lettres de don citées ci-après, Arch. nat., JJ 174, n° 226.) On verra plus loin ses relations suivies et étroites avec la réformatrice franciscaine, Colette de Corbie, au sujet du rôle de laquelle on discutera un témoignage caractéristique encore non commenté.

On le retrouve plus tard dans les rangs bourguignons, — notamment en 1431 (Arch. de la Côte-d'Or, Joseph Garnier, *Inventaire*, B 11803; cf. 11740, 11804-11805, 11807), avec le sire d'Aumont (*Ibid.*, id.), dont une interprétation de chronique pourrait aussi, vers la même époque, faire suspecter la fidélité (ci-dessous, p. 480-482), — en 1432, avec le sire d'Aumont encore, en Picardie, ensuite au combat de Lagny (*Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, t. V, p. 30-39), puis à Eu (Bibl. nat., coll. Clairambault, t. 138, p. 2485, n° 42). Il devait donc, à cette époque, être pleinement rentré en grâce.

3. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 527; du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 578-579.

4. Sur le rôle de Jacques de Soyécourt, seigneur de Mouy, au moment de la bataille de Verneuil, en 1424, et sur celui de Louis de Soyécourt, seigneur

Bourgogne même, à des parentés plus suspectes encore¹. Quoi qu'il en soit, Pierre Glé, qui laisse enlever Ivry, vers août 1423, par négligence et faute de guet, par trahison, — le fait est reconnu, — machinée à l'intérieur de la place, soi-disant à son insu², ne paraît pas s'être senti la conscience bien pure ni tous scrupules bien nets. Après avoir commencé par fuir en lieu sûr, dans la crainte de passer en jugement, il parvient à regagner sa grâce quelques mois plus tard, en mars 1424, par la protection de ses parents et alliés, en ce moment encore fidèles de nom au système anglais³. Feinte rentrée qui ne l'empêche pas, semble-t-il, de repasser bientôt au parti français, dans les rangs duquel on constate sa présence dès l'an suivant⁴, en 1425, à peu près en même temps, par conséquent, qu'Arthur de Bretagne lui-même, dont le ralliement à Charles VII est alors définitif⁵. Coïncidences dont il serait certes excessif de vouloir tirer des conclusions trop précises, mais curieuses en tout cas à constater et méritant au moins un regard, si l'on songe à la défection que le futur connétable devait rendre publique, dès l'automne de 1424, et dont peut-être, dès l'an qui précède, il préparait déjà les voies, dans

de Mouy, son frère cadet, au moment de la campagne de Paris, en 1429, voir ci-dessous, *le Choc de Verneuil et la Jacquerie normande*.

1. Sur ces alliances des Soyécourt-Mouy avec les L'Isle-Adam, les d'Aumont, les de Châteauvillain, les de Bar, voir ci-dessous.

2. « ... Lui étant en icelui, aucuns nos adversaires, d'aguet et par traison machinée à insu dudit Glé, y entrèrent. » Lettre de rémission citée immédiatement ci-après.

3. Lettre de rémission délivrée à Pierre Glé, écuyer, commis capitaine et garde du château d'Ivry-la-Chaussée, et à Adine de Soyécourt-Mouy sa femme, les restituant, à la requête de leurs parents et amis, en possession de leurs biens saisis par suite de défection et d'absence. Doc. en date de Creil, le 20 mars 1424. (Arch. nat., JJ 172, n° 442.)

4. Lettres de don, au nom de Henry VI, à Amélie de Nostemberg, seconde femme et veuve de Charles de Soyécourt, seigneur de Mouy, et à son fils mineur Louis de Soyécourt, à présent seigneur de Mouy, leur transportant toute la part des biens appartenant, en tant qu'héritières de leur père, à Catherine et Adine de Soyécourt, filles du premier mariage de Charles de Soyécourt avec Isabelle de Châtillon, et mariées, l'une à Philibert de Vaudrey, l'autre à Pierre Glé, en raison de ce que lesdits de Vaudrey et Glé et leurs femmes, « de présent... se sont rendus rebelles et désobéissants et joints à nos ennemis et adversaires. » Doc. en date de Paris, le 21 octobre 1425. (Arch. nat., JJ 174, n° 226.)

5. Arthur de Bretagne, comme on l'a vu, reçoit l'épée de connétable le 7 mars 1425.

les détours compliqués et tortueux de son caractère et de sa politique¹.

Géraud de la Pallière est donc installé dans Ivry², au passage de l'Eure, entre Dreux et Pacy, à l'extrême limite de la Normandie, menaçant Évreux, coupant Dreux de Mantes et pouvant se lancer vers la région parisienne³. La ligne de l'Eure, entre Dreux et Chartres, par Nogent-le-Roi⁴, est toute aux mains de l'invasion étrangère. Celle de l'Avre, de Dreux à Verneuil⁵, par Tillières-sur-Avre⁶, lui appartient aussi, renforcée de Châteauneuf-en-Thimerais⁷, des lieux forts de Crécy-Couvé⁸, de Courville⁹ et de Maillebois¹⁰. Mais un coin français du côté du Perche s'enfoncé vers Ivry avec Senonches¹¹, Beaumont-les-Autels¹² et Nogent-le-Rotrou, tête de l'arc de cercle qui, par Bonneval¹³ et Châteaudun¹⁴,

1. Arthur de Bretagne, comme on l'a vu, cesse tout rapport avec le gouvernement anglais en mars 1424 et va trouver Charles VII à Angers en octobre. Pendant l'été de 1423, il réside en Bourgogne, occupé des préparatifs de son mariage avec Marguerite de Bourgogne, conclu en octobre.

2. Ivry, sur la rive gauche de l'Eure et de ses îles, presque en face le débouché de la Vesgre (Eure, cant. de Saint-André), portait autrefois le nom d'Ivry-la-Chaussée. La ville a reçu depuis la désignation d'Ivry-la-Bataille, en souvenir de la victoire de Henri IV en 1590. Le nom de La Chaussée-d'Ivry, qui pourrait prêter à quelque confusion, est actuellement porté par un village (Eure-et-Loir, cant. d'Anet) situé sur la rive opposée de l'Eure, au débouché de la Vesgre, le long de la route qui prolonge les ponts d'Ivry.

3. Sur l'effet produit dans Paris par la prise d'Ivry, voir *Journal d'un Bourgeois de Paris*, éd. Tuetey, p. 191.

4. Sur Nogent-le-Roi et les petites places nommées ci-après, voir, sauf exception, ultérieurement, *Annexe* 5.

5. Verneuil-en-Perche, aujourd'hui Verneuil-sur-Avre (Eure, ch.-l. de cant., arr. d'Évreux).

6. Tillières-sur-Avre, à deux lieues environ au-dessous de Verneuil (Eure, cant. de Verneuil).

7. Châteauneuf-en-Thimerais, entre Avre et Eure (Eure-et-Loir, ch.-l. de cant., arr. de Dreux).

8. Crécy-Couvé, entre Avre et Eure (Eure-et-Loir, arr. de Dreux).

9. Courville, à la lisière du Petit-Perche, dans la haute vallée de l'Eure (Eure-et-Loir, ch.-l. de cant., arr. de Chartres).

10. Maillebois, entre Eure et Avre (Eure-et-Loir, cant. de Châteauneuf-en-Thimerais).

11. Senonches, à la lisière du Haut-Perche (Eure-et-Loir, ch.-l. de cant., arr. de Dreux), alors en cet endroit la plus avancée des places françaises.

12. Beaumont-les-Autels, sur la route de Nogent-le-Rotrou à Bonneval (Eure-et-Loir, cant. d'Authon, arr. de Nogent-le-Rotrou).

13. Bonneval, sur le Loir, à quatre lieues environ au-dessus de Châteaudun (Eure-et-Loir, ch.-l. de cant., arr. de Châteaudun), alors en cet endroit la plus avancée des places françaises.

14. Sur Châteaudun, voir ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises*.

va rejoindre les places de Beauce, forts détachés qui couvrent Orléans. Une autre chaîne de châteaux et d'enceintes, du côté de Paris, Étampes, Brétencourt¹, Rochefort-en-Yveline² et Rambouillet, s'allonge aussi vers la nouvelle conquête. Montlhéry, Marcoussis, Orsay³ ont beau être réduits depuis l'été précédent, ces forteresses jalonnent encore la route de Paris. Ivry sert de pont qui les relie aux résistances du Perche et du Maine, encore organisées et vivaces.

Géraud de la Pallière s'est jeté dans le château avec une garnison de choix, un gros de 400 hommes d'armes, à cheval pour la plupart, compagnie de gens d'élite « tout de renom⁴ ». Une armée bourguignonne, menée par le sire de l'Isle-Adam, expédié par Philippe le Bon à la requête des Parisiens inquiets, en août 1423, s'est en vain présentée devant la place, premier assaut demeuré jusqu'ici ignoré, et qui atteste l'émoi jeté dans Paris même par la surprise de cette position menaçante. Le succès de la journée de la Gravelle paraît avoir balayé ce corps de siège insuffisant⁵. Libre d'entraves, la garnison d'Ivry, de l'automne de 1423 au printemps de 1424, reprend et continue ses courses jusqu'à la forêt de Breteuil⁶, menaçant Damville⁷, où se tient un poste anglais⁸, entrant à Condé-sur-Iton, inquiétant

1. Brétencourt, à la naissance du plateau de Beauce, aux sources de l'Orge (Seine-et-Oise, cant. de Dourdan, comm. de Saint-Martin de Brétencourt).

2. Rochefort-en-Yveline, sur l'un des affluents de l'Orge, dans la région de la forêt de Rambouillet (Seine-et-Oise, cant. de Dourdan).

3. Sur ces trois places, voir ci-dessus, *le Pays d'Auge*.

4. *Journal d'un Bourgeois de Paris*, éd. Tuetey, p. 194.

5. Sur les circonstances du premier siège d'Ivry, voir ci-dessous, *Annexe 4*.

6. Pour ces faits, rémission pour Robin Desloges, journalier, de Goderville, dans le pays de Caux, fixé à Damville, fait prisonnier et enrôlé par les Français d'Ivry, lequel « fut avecques aucuns desdis adversaires en la ville de Condé ». Doc. en date d'août 1425 : faits remontant à « deux ans ou environ ». Arch. nat., JJ 173, n° 218.

7. Damville, sur l'Iton (Eure, ch.-l. de cant., arr. d'Évreux).

8. Le poste de Damville est alors commandé par un personnage dénommé « James Acroq » (Arch. nat., JJ 173, n° 218), sur lequel on ne voit pas d'autre renseignement. Dans les dernières années de l'occupation, en 1447, on trouve John Acrost, écuyer, pourvu d'un commandement de colonne volante. (Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Acrost*, n° 2-3.) Un personnage du nom de Pierre Crost, Croft, de Crost, of Croft, avait reçu la seigneurie de Damville, confisquée sur Jean II de Montmorency, par lettres de Henry V, en date de Rouen, le 19 avril 1419. (*Rôles norm. et franç.*, n° 423; cf. *Partie des dons faits par Henry V*, p. 5, dans *Mém. de la Soc. des antiquaires de Normandie*, 3^e série,

la place même d'Évreux¹, au delà de laquelle ses cavaliers se montrent à plusieurs reprises, dans le village de Cierrey², dans le village de Dardez³, sur la route de Louviers⁴. Les Français d'Ivry sont en relations avec les compagnies de partisans, jusque dans un rayon d'une incroyable étendue. Ils recrutent des déserteurs anglais du voisinage, Français égarés dans les rangs ennemis⁵ : des gens du pays vont et viennent entre Ivry et Évreux⁶ : dans les hameaux d'alentour, ils trouvent des guides, des pourvoyeurs de vivres⁷. De l'autre extrémité de la Normandie, comme on l'a vu, les insurgés du pays de Bray leur expédient les prisonniers qu'ils font sur l'ennemi, les captifs de marque, trésors vivants qu'il s'agit de conserver en lieu sûr⁸. Cette année même, en avril, la surprise de Gaillon par la compagnie française qui vient d'évacuer Compiègne leur a tendu un précieux jalon et planté une menace de plus en pays ennemi⁹. D'Ivry à

t. III, année 1858.) Il était mort à la date du 5 décembre suivant. (*Rôles*, n° 698.) — Voir Ange Petit, *Notes historiques sur Damville*, dans *Recueil des travaux de la Société de l'Eure*, 3^e série, t. V, années 1857-1858, p. 221-349. — Dans la liste des places conquises par Henry V, Damville figure ayant comme capitaine Christopher Corven. (*Rôles*, n° 1359.) — Voir ci-dessous, p. 471, n. 6.

1. Pour ces faits : rémission pour Massot Dubusc, pelletier, d'Ivry, fixé tour à tour à Ivry, Évreux et Ivry, soupçonné d'avoir participé « à certaine courerie que l'en avoit faicte vers la ville d'Évreux et ès faubourcs d'icelle ». Doc. en date de mars 1425 : faits remontant à l'époque de « la prise ou ravissement » d'Ivry. Arch. nat., JJ 173, n° 87.

2. Cierrey, sur le plateau entre Eure et Iton, à deux lieues environ et à mi-distance de Pacy-sur-Eure à Évreux (Eure, cant. de Pacy).

3. Dardez, sur le plateau entre Eure et Iton, à deux lieues environ au nord d'Évreux, à une faible distance à l'est de la route d'Évreux à Louviers (Eure, cant. de Pacy).

4. Rémission pour Durand Morel, cultivateur, de Cierrey près Évreux, ayant servi de guide à un détachement français, « par lequel lieu de Cierrey noz ennemis et adversaires, à certaine journée passée, ainsi qu'ils alèrent faire une course en la ville de Dardès près nostredicte ville d'Évreux, passèrent, » puis étant allé rejoindre les Français d'Ivry. Doc. en date de juin 1425 : faits remontant à « deux ans ou environ ». Arch. nat., JJ 173, n° 166.

5. Rémission pour Robin Desloges, fixé à Damville, citée. Arch. nat., JJ 173, n° 218.

6. Rémission pour Massot Dubusc, d'Ivry, citée. Arch. nat., JJ 173, n° 87.

7. Rémission pour Durand Morel, de Cierrey, citée. Arch. nat., JJ 173, n° 166.

8. Ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises*.

9. On a vu la prise de Compiègne par une bande française, le 2 janvier 1424,

Gaillon, par la vallée de l'Eure, que dans cette courte section ne maîtrise aucune place, dix lieues seulement se déroulent : la distance est aisée, le cheminement facile entre les deux puissantes forteresses où flottent à présent les bannières de France. Depuis la seconde semaine de mai, Gaillon, il est vrai, se trouve investi et destiné à une chute prochaine¹. Mais Ivry, avec son commandant alerte, sa cavalerie bien montée, toujours en route et par les chemins, partout à la fois, en course ou en coup de main, qui menace et affame la Normandie², reste et demeure le pivot principal de la grande opération tactique qui se prépare, et que tous les symptômes destinent à devenir l'occasion de quelque furieux corps à corps.

C'est aux états généraux de Selles en Berry, ouverts le 12 mars 1424³, que Charles VII, sortant de son inaction systématique, esquisse les premières lignes de ce grand mouvement offensif sur lequel se fondent tant d'espairs. Le rendez-vous de l'armée, avec ban et arrière-ban, est fixé à la mi-mai, sur la ligne de la Loire⁴.

la reddition de la place vers le 4 avril et la surprise de Gaillon, le 16 avril. (*Les Partisans et les lignes françaises.*)

C'est à ce début de l'an 1424, immédiatement à la suite du séjour de Philippe le Bon à Paris, en février 1424, que les auteurs de l'Histoire de Bourgogne ont placé à tort l'occupation de Beaumont-sur-Oise par les Français, opération qui, dans cette hypothèse, se reliait à ces faits de guerre. On a vu que cet événement doit se trouver reporté, en réalité, entre septembre et novembre précédent.

1. Ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises.*

2. Un document contemporain présente un tableau intéressant des entreprises de la garnison française d'Ivry : « Deux ans a ou environ, alors que noz ennemis et adversaires tenoient et occuppoient noz ville et chastel et forteresse d'Ivry, iceulx nos ennemis à puissance de gens d'armes et de trait faisoient de jour en jour continuellement plusieurs et diverses courses en nostre pais et duchie de Normandie et ailleurs, tant devant noz villes et chasteaux et forteresses comme au plat pays, et fouloyent et grevoyent nos hommes et subgez en mainte manière tant de raençons comme autrement, en telle manière qu'il a convenu nostre povre peuple estant et demourant au plat pays soy estre appatissié à grant somme de deniers pour ce et à fin qu'il peust vivre et labourer et aussi pour obvier à greigneur inconveniens... » Rémission pour Durand Morel, de Cierrey, citée. Arch. nat., JJ 173, n° 166.

3. Sur tous ces faits, de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 15, 63-64, 70.

4. *Ibid.*, p. 64, 70. Cf. la déposition du religieux franciscain frère Étienne Charlot, dont il sera question en son lieu, portant mention de l'ouverture de la campagne au 10 mai.

L'Auvergne¹ et le Limousin², le Languedoc³ et le Dauphiné⁴, ont levé toute leur noblesse. Des contingents bretons y figurent aussi⁵, bandes fraîchement recrutées, ou vieux soldats du parti d'Armagnac, embauchés naguère à la suite de Tanneguy du Chastel et de ses compagnons de lutte. Cinq cents lances italiennes⁶, peut-être autant d'Espagnols⁷, faisant partie des forces levées avec l'appui du duc de Milan⁸ et l'assentiment du roi de Castille⁹, cinq mille Écossais¹⁰, triés dans le nouveau corps débarqué récemment sur la côte de Bretagne¹¹, et parmi eux, de vaillance

1. *Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 184; de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, p. 70, p. 19, n. 3.

2. *Ibid.*, id.

3. De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 70, p. 19, n. 3.

4. *Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 184; *Berry*, éd. Godefroy, p. 372; *Mons-trelet*, éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 195; V. de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 407; Delachenal, *les Gentilshommes dauphinois à la bataille de Verneuil*. (*Bulletin de l'Académie delphinale*, 3^e série, t. XX, année 1885, p. 347-358.)

5. *Berry*, éd. Godefroy, p. 372.

6. « ... Les Lombars sur l'une des aisles (l'aile droite), qu'on estimoit à environ cinq cents hommes, lances au poing... » (*Chron. de la Pucelle*, éd. V. de Viriville, p. 224.) — Cette appréciation de la quantité du contingent italien, émanant d'un chroniqueur du camp français, doit être préférée, à ce qu'il semble, à l'évaluation du Journal d'un Bourgeois de Paris, porté à exagérer la force de l'armée française et qui élève leur nombre à 3,000. (Éd. Tuetey, p. 197.) *Berry* les estime à un millier environ. (Éd. Godefroy, p. 371.)

7. « ... Le visconte de Narbonne et sa bataille, en laquelle estoient tous les Espaignolz... » (*Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 186.)

8. De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 15, 64-65, 342. — Des compagnies milanaises servaient dans l'armée française depuis le commencement de 1422. (*Ibid.*, t. I, p. 342-343.) Un récent renfort de six cents lances et mille hommes de pied venait de passer en France en 1423. (*Berry*, éd. Godefroy, p. 370; cf. *Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 183-184.)

9. De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, p. 64-65, 309-313. — Quoique aucun traité en forme ne semble avoir été passé avec la Castille depuis la révolution de 1418 (*Ibid.*, t. I, p. 319-320), des bandes espagnoles servaient dans les rangs français, au moins dès la bataille de Cravant, livrée le 31 juillet 1423. (*Berry*, éd. Godefroy, p. 370.) Les Espagnols figurant dans la « bataille » du vicomte de Narbonne représentaient les corps échappés au licenciement si strictement prescrit par l'ordonnance récente de Charles VII en date de Selles, le 30 janvier 1424, qui ne conservait que les Écossais et les Lombards, avec quatre cents lances. (Quicherat, *Rodrigue de Villandrando*, P. just., n° 2, p. 211-212; de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. III, P. just., n° 7, p. 495-496.)

10. « ... La bataille des Escocçois, où estoient environ mille hommes nobles et trois ou quatre mille combatans... » (*Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 187.)

11. De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 337, 339, 63-64, 15. — Ce

hors de pair, deux mille highlanders aux couleurs de leurs clans¹, composent l'effectif des contingents étrangers. Et, cadre plus solide, masse plus ferme encore, toutes les compagnies françaises, entraînées et aguerries, qui se tiennent aux frontières, toujours à cheval et au danger, celles du Maine, du Perche, de la Beauce, les débris de la campagne de Picardie², toutes ces troupes d'élite, qui n'ont pas combattu en ligne depuis si longtemps, sont présentes et prêtes, impatientes de choc et de bataille. Le roi français parle enfin d'action personnelle, de commandement directement exercé. Le but et le dessein de la campagne transparait nettement. C'est une armée d'invasion qui va s'engager sur le terrain conquis, à contre-flot de l'expansion continue de l'ennemi, pour chercher le contact, pour enfin tenir *une journée*, imprudence suprême ou divination bien fondée, dont va décider le hasard.

En même temps, les négociations avec la cour de Bourgogne se précisent et prennent forme. Le traité inespéré d'Albiate-Grasso, passé le 17 février 1424 avec Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, et qui liait en faisceau, autour de Charles VII, avec le puissant prince italien, le royaume de Castille et la

corps se composait de dix mille hommes, d'après la lettre citée ci-après. Ou bien faut-il les réduire à six mille cinq cents, d'après un article de compte? (*Ibid.*, p. 15, n. 6.) La Chronique de la Pucelle (éd. V. de Viriville, p. 221-222), suivie par Chartier (éd. V. de Viriville, p. 40), dit que le débarquement s'effectua à la Rochelle et que le corps auxiliaire se composait de quatre à six mille combattants.

1. Il semble difficile d'interpréter autrement ce passage d'une lettre de Charles VII aux habitants de Tournai, en date de Tours, le 25 février 1424, dans lequel le roi parle des dix mille soldats écossais qu'il attend, dont « deux mille Escos sauvages à haches ». (De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 63.)

2. Les Français de race, si dédaignés par l'entourage qui conduit alors Charles VII, composèrent à Verneuil les « batailles » à pied de Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, et du duc d'Alençon (*Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 187), ainsi que l'aile gauche de cavalerie, sous Saintrailles, La Hire, Jean de la Haye, baron de Coulonces, le sire d'Estissac et le vaillant officier que, faute de documents, on est encore obligé d'appeler Le Roussin (*Raoulet*, p. 186; *Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 193; *Wavrin*, éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 111) : cette aile ne comprenait en tout que deux cents lances selon Chartier (éd. V. de Viriville, t. I, p. 43), trois cents selon la *Chronique de la Pucelle* (éd. V. de Viriville, p. 225), ou quatre cents selon *Raoulet* (p. 186) et la *Chronique de Normandie* (éd. Hellot, p. 73); *Berry* l'évalue à un millier environ (éd. Godefroy, p. 371).

régence d'Écosse¹, venait d'affermir singulièrement au dehors la politique nationale française et de lui assurer un crédit imposant qu'elle était à peine en mesure d'ambitionner. Un essai de réconciliation avec Philippe le Bon, appuyé par le rapprochement déjà opéré avec le duc de Bretagne Jean V², devenait dès lors possible et sortait des régions de la chimère. Or, dans ce printemps de 1424, la convention préparatoire adoptée à Nantes, le 18 mai, sous les auspices du duc Jean V, en a esquissé les premiers traits³. L'intervention réitérée du duc de Savoie Amédée VIII, le grand apôtre de la paix⁴, les accentue bientôt et renouvelle les négociations engagées naguères, à la fin de 1422, à la mort de Henry V et de Charles VI et restées interrompues depuis l'acte sans portée passé à Bourg-en-Bresse, le 20 janvier 1423⁵.

En conséquence de la convention de Nantes, des courriers et des missions s'échangent donc, entre la Flandre et la Bretagne, de mars à juin, pendant le séjour de Philippe le Bon dans ses États du Nord, puis, après le retour du duc à Dijon, pendant tout le mois de juillet, entre la Bourgogne et la Savoie, centre de conciliation d'où rayonnent des espérances de paix⁶.

De ce rapprochement vont seulement sortir, à la fin d'août,

1. Sur le traité d'Abbate-Grasso, de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 341.

2. Sur ce rapprochement avec le duc de Bretagne, *Ibid.*, t. II, p. 64, 71-73, 352-353.

3. Convention inconnue jusque-là, découverte récemment seulement par M. de Beaucourt aux Archives de Turin. (*Ibid.*, t. II, p. 353-356.)

4. Le duc régnant de Savoie, Amédée VIII, a pour mère Bonne de Berry, fille de Jean, duc de Berry, frère de Charles V, et sœur de la duchesse Marie de Bourbon : Bonne de Berry, veuve d'Amédée VII, avait épousé, depuis, Bernard VII, comte d'Armagnac, le célèbre connétable, chef du parti baptisé de son nom. Rattaché ainsi au parti français, Amédée VIII avait épousé Marie de Bourgogne, fille de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère de Charles V, et se trouvait ainsi l'oncle par alliance de Philippe le Bon.

5. Sur les négociations de Bourg-en-Bresse, de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 318-319, 351-352.

6. Sur ces missions successives, *Ibid.*, t. II, p. 356-357, 356, n. 2, 357, n. 1.

Philippe le Bon, qui se trouve en mars à Amiens, venant de Paris, passe le printemps de 1424 en Flandre : il est de passage à Paris du 3 juin au 5 juillet, séjourne tout l'été en Bourgogne, repasse à Paris du 20 octobre à la fin de novembre et retourne l'hiver en Bourgogne. (D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 89, 90, 95.)

Du 27 juillet au 8 août, les ambassadeurs bourguignons sont en Savoie : ils repartent de Dijon le 26 août. (De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 357, n. 3.)

les conférences de Chambéry, négociation dilatoire qui stipulera pour sept mois, par le traité du 28 septembre¹, la première de ces trêves locales, renouvelables d'échéance en échéance², qui illusionneront si longtemps les cauteleux politiques de la cour française. Mais, des bruits que font naître ces allées et venues de négociateurs mystérieux, de ces échos de pacification générale, de ces intentions de désarmement prêtées au puissant duc de Bourgogne³, jaillit cependant et se dégage, vers l'été de 1424, une obscure sensation, un frémissement contagieux qui parcourt toute la France, qui la jette dans l'attente de quelque virement de fortune dont l'approche fascine et surexcite les esprits.

LES NOBLES NORMANDS ET PICARDS.

Cette sourde fermentation dont on relève les traces, la secousse qui se transmet de proche en proche, le sentiment, à la fois vague et puissant, qu'un effort décisif est en germe, se traduisent, vers les premiers mois de 1424, par divers groupes de faits de portée singulière.

Il est un point du territoire, champ de carnage et de guerre civile, puis de défense obstinée, où la lutte pour le sol vient de cesser à peine, ossuaire trempé de sang depuis tant d'années, à la surface duquel, en ce moment, des symptômes intéressants se révèlent. Les districts de Picardie voisins de la lisière normande, Ponthieu, Amiénois, et, plus avant, le pays de Santerre, deviennent alors un terrain d'observation précieux où s'accroissent les indices.

1. Traité de Chambéry, du 28 septembre 1424. (*Ibid.*, t. II, p. 357-358.)

2. La trêve courait du 5 octobre 1424 au 1^{er} mai 1425.

3. Philippe le Bon quitte Paris le 5 juillet, se rendant à Auxerre, s'y arrête quelques jours, demeure entre le 16 et le 18 à Montbard, arrive le 18 à Dijon, où il séjourne jusqu'au 27 août, pour préparer une série d'opérations sur les frontières du Mâconnais. (D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 90-93.)

A Dijon, dans cet intervalle, il reçoit les nouvelles de la bataille de Verneuil, livrée le 17 août. Il s'est contenté jusque-là de dégager la petite place de Champpron, dans le Beaujolais (Saône-et-Loire, comm. et cant. de Chauffailles), menacée par un corps français. C'est seulement alors, à la fin d'août, le résultat de la campagne une fois connu, qu'il entreprend à fond le siège des places du Mâconnais encore occupées, à cette époque, par des forces françaises, Tournus, Busnière et Solutré (Saône-et-Loire, arr. et cant. de Mâcon). Cette suite d'opérations, commencée le 27 août, était entièrement terminée le 6 octobre, au jour même du début des trêves. (*Ibid.*, t. IV, p. 91-93.)

Cette région picarde est cependant une Bourgogne du Nord, où s'est développé et concrété l'état d'opinion qui a porté à la fortune Jean Sans-Peur et sa dynastie, d'où sont nées et sorties toutes les manifestations du parti, où l'étendard des ducs n'est plus suivi par esprit national, mais par passion politique. Les ducs bourguignons y sont même, depuis peu, souverains fœdaux, au cœur du pays, par la possession convoitée des trois châtellenies de Péronne, Roye et Montdidier, tombées en leurs mains dès la révolution de 1418 et cédées sans retour, il y a quelques mois à peine, par le gouvernement anglais à ces inquiétants alliés¹.

Des ferments de dissolution, néanmoins, commencent à s'y dégager et à devenir perceptibles. Le mouvement de retour à la cause nationale est puissamment conduit et ouvertement avoué. A la tête de la coalition est une des maisons seigneuriales les plus compromises jusque-là dans le parti bourguignon, qui se ressaisit alors et groupe autour d'elle toutes les indignations qui s'ignorent, toutes les répulsions qui débordent.

Sous l'impulsion de Charles de Longueval, chef de la maison de Longueval, et de Renaud de Longueval son frère, tout un groupe de capitaines de Picardie, fidèles de vieille date, cependant, à la cause bourguignonne, tous recrutés de la première heure, anciens combattants de la campagne du Ponthieu, de la conquête du comté de Guise, tous insurgés, à l'heure qu'il est, contre le gouvernement étranger, se confédèrent et s'enchaînent par un audacieux serment².

1. Les trois châtellenies de Péronne, Montdidier, Roye, entre la Somme et l'Oise, dont la réunion comprend presque tout le pays de Santerre, avaient été cédées temporairement à Philippe le Bon, alors comte de Charolais, dès le 8 août 1418, immédiatement après la rentrée du parti bourguignon au pouvoir, en garantie du paiement de la dot de sa femme Michelle de France, fille de Charles VI, qu'il avait épousée en 1409. Michelle de France étant morte sans enfants, le 8 juillet 1422, Philippe le Bon paraît s'être fait continuer par le gouvernement anglais l'envoi en possession de cette importante acquisition territoriale, qui lui fut définitivement confirmée par acte au nom de Henry VI, en date du 8 septembre 1423. (D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 79, et Preuves, n° 25, p. xxviii-xxx.) — Philippe le Bon, remarié, comme on sait, à Bonne d'Artois, veuve du comte de Nevers, le 30 novembre 1424, conserva les trois châtellenies et se les fit adjuger plus tard, en 1435, dans une clause du traité d'Arras (texte dans *Monstrelet*, l. II, ch. 187), par le gouvernement français (art. xx), avec les villes de la Somme, le Ponthieu et Mortagne (art. xxiv).

2. Sur les faits qui suivent, voir *Monstrelet*, l. II, ch. 18 et 20, éd. Douët d'Arceq, t. IV, p. 187, 188 et 197-198; et *Févin*, ad ann. 1424, éd. de M^{lle} Du-

Fils de Jean de Longueval¹, sire de Longueval² et de Thenelles³, mort à Azincourt, et de Marie de Hardenthun⁴, dame de Maison-en-Ponthieu⁵, Charles, sire de Longueval⁶, lui-même ancien blessé d'Azincourt, figure, depuis la grande levée de 1417, dans les rangs des plus ardents Bourguignons. Encadré dès lors dans l'armée de Jean Sans-Peur, il a pris part à la marche sur Paris, en septembre 1417, puis à la levée du siège de Senlis, en mars 1418⁷. Accouru à la rescousse de Paris, au lendemain de la surprise exécutée par le sire de l'Isle-Adam⁸, chargé d'assurer, sitôt Paris préservé, la réduction de Soissons à la cause bourguignonne, capitaine de la place une fois conquise⁹, c'est lui qui, l'an suivant, défend contre l'invasion étrangère, dans un îlot de la Seine entre Vernon et Château-Gaillard, la forteresse du Petit-Goulet¹⁰, qu'il est contraint de rendre au duc de Clarence, en février 1419¹¹, un mois après la capitulation de Rouen¹². Quelques mois plus tard, en décembre, après le drame de Montereau, il s'est trouvé, à l'occasion du siège de Roye, un des premiers Français appelés à combattre côte à côte avec une troupe anglaise¹³. Depuis, il a suivi constamment la grande armée bour-

pont, p. 216-219. Il est à noter que ces deux chroniqueurs sont les seuls à relater ces événements d'ordre cependant capital. Le silence absolu de la Chronique anonyme connue sous le nom de Chronique des Cordeliers (Bibl. nat., ms. fr. 23018), si bien renseignée cependant sur toutes les choses de Picardie à cette époque, est des plus singuliers.

1. Sur la maison de Longueval, La Morlière, *Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens*, à la suite des *Antiquités d'Amiens*, p. 85-93; Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Longueval*.

2. Longueval, entre la Somme et l'Ancre (Somme, cant. de Combles).

3. Thenelles, dans la vallée de la haute Oise (Aisne, cant. de Ribemont).

4. Hardenthun, en Boulonnais (Pas-de-Calais, comm. et cant. de Marquise).

5. Maison-en-Ponthieu, sur la lisière de l'Artois (Somme, cant. de Crécy-en-Ponthieu).

6. Sur Charles de Longueval, La Morlière, *loc. cit.*, et Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Longueval*, cité à la fois par Monstrelet et Fenin.

7. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 236; *Livre des Trahisons de France*, éd. K. de Lettenhove, p. 132.

8. *Monstrelet*, t. III, p. 252.

9. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 257.

10. Sur le Petit-Goulet, voir ci-dessus, *Sur la Seine*.

11. Capitulation de la place, en même temps que celle du Grand-Goulet, le 26 février 1419. (Rymer, *Fœdera*, t. IV, part. III, p. 95-96.)

12. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 257, 261-262; *Monstrelet*, t. III, p. 292.

13. *Monstrelet*, t. III, p. 365-371; *Fenin*, p. 119; *Chastellain*, éd. K. de Lettenhove, t. I, p. 93-102.

guignonne, de Picardie jusqu'à la triste jonction de Troyes¹, où il assistait au mariage de la fille de Charles VI avec Henry V². Toujours aux côtés de Philippe le Bon, il faisait partie de son escorte, en juillet 1421, à l'aller et au retour, dans la pointe rapide poussée par le duc de Bourgogne d'Amiens jusqu'à Mantes, pour tenir conseil avec le roi d'Angleterre³, et, quelques jours plus tard, il combattait avec son souverain à la sanglante rencontre de Mons-en-Vimeu⁴, qui assure au parti bourguignon la possession de la basse Picardie⁵. Il y a deux ans à peine, au début de 1422, Charles de Longueval servait encore, sous Jean de Luxembourg, dans la campagne de siège entreprise contre les dernières places françaises du Ponthieu⁶. Il a épousé Marguerite de Divion, héritière de la seigneurie de Divion⁷, dont la mère est issue de la maison de Mailly⁸. Une parenté l'unit aux de Villiers, sires de l'Isle-Adam, qui écartèlent de ses armes⁹. Il tient haut et ferme état dans la région, et, par lui et par son frère, exerce une influence marquée sur ses compagnons d'armes.

Renaud de Longueval¹⁰, son frère cadet, sire de Thenelles et de Maison-en-Ponthieu, est aussi, depuis 1417, de toutes les entreprises bourguignonnes. Capitaine de Pont-Sainte-Maxence, à la

1. *Monstrelet*, t. III, p. 375-386; *Livre des Trahisons*, p. 148, 155; *Chastellain*, t. I, p. 126, 129, n. 1.

2. *Monstrelet*, t. III, p. 389; *Chastellain*, t. I, p. 135.

3. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 296.

4. Mons-en-Vimeu, aujourd'hui dénommé Mons-Boubers, à peu de distance de la baie de la Somme (Somme, cant. de Saint-Valery-sur-Somme).

5. *Monstrelet*, t. IV, p. 62-66; *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 301; *Chastellain*, t. I, p. 256, 265, 274, n. 1.

6. *Monstrelet*, t. IV, p. 84.

7. Divion, en Artois, entre Saint-Pol et Béthune (Pas-de-Calais, cant. de Houdain). Sur la défiguration possible du nom de cette seigneurie, de Divion en d'Aumont, voir ci-après.

8. La Morlière, *Recueil des nobles maisons*, dans *Antiq. d'Amiens*, p. 88. En outre, Marguerite de Longueval, sœur de Jean de Longueval, père de Charles et de Renaud, avait épousé, en troisièmes noces, Gilles de Mailly, de la branche des seigneurs d'Authuille (Somme, cant. d'Albert). Françoise de Mailly, fille du premier mariage de Gilles, s'était alliée à Gérard de Récourt, de la maison de Récourt dont on va constater le rôle. (P. Anselme, *Hist. géneal.*, t. VIII, p. 657-658, et t. VII, p. 827.)

9. Bibl. nat., ms. néerlandais 73, fol. 34 v° (anc. fol. 40).

10. Sur Renaud de Longueval, La Morlière, *loc. cit.*; Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Longueval*; P. Anselme, *Hist. géneal.*, t. III, p. 622. Cité à la fois par Monstrelet et Fenin.

suite de la descente de Jean Sans-Peur sur l'Oise et sur Paris, combattant de la journée de Mons-en-Vimeu, il était encore, pendant l'hiver de 1424, un des chefs de corps occupés sous les ordres du sire de l'Isle-Adam, au siège de Compiègne, à la suite de la passagère rentrée des routiers français dans la place¹. Plus tard, en 1438, on verra Renaud de Longueval épouser Jeanne de Montmorency², fille de Pierre, cadet de la branche des sires de Beaussault³ et de Breteuil⁴, toujours obstinément demeurée fidèle au parti national⁵.

Le seigneur de Saint-Simon⁶, Gaucher de Rouvroy, est l'arrière-petit-fils de Mathieu de Rouvroy⁷, devenu sire de Saint-Simon⁸, vers le milieu du siècle précédent, par son mariage avec Marguerite de Vermandois, héritière des anciens comtes de Vermandois issus de la race carolingienne. Attaché⁹ dès sa jeunesse au parti bourguignon, chambellan de Jean Sans-Peur dès 1416, capitaine du château de Ribemont en 1418¹⁰, c'est encore un des combattants fidèles de la journée de Mons-en-Vimeu. Son frère¹¹, Gilles de Rouvroy-Saint-Simon, seigneur de Rasse¹², n'a pas

1. *Livre des Trahisons*, p. 135; *Monstrelet*, t. IV, p. 67; *Chastellain*, t. I, p. 257; *Livre des Trahisons*, p. 176.

2. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. III, p. 622.

3. Beaussault, Seine-Inférieure, cant. de Forges.

4. Breteuil-sur-Iton, Eure, ch.-l. de cant., arr. d'Évreux.

5. Séparée de la branche aînée depuis la mort de Mathieu III, en 1270, et déjà alliée aux Longueval par un mariage antérieur. Les trois neveux de Pierre de Montmorency figuraient alors dans les rangs français. Jean III, l'aîné, chef de sa branche, a ses biens confisqués par acte du 18 décembre 1423 et meurt en 1426. Antoine et Hugues, présents tous deux au dégagement de Saint-Martin-le-Gaillard, en avril 1419, sont tués à Verneuil. Parmi leurs sœurs, l'une s'allie aux d'Harcourt, l'autre aux de Raineval, l'aînée aux de Roye, maisons dont il va être parlé. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. III, p. 620-623, et du Chesne, *Histoire de la maison de Montmorency*, p. 171 et 522-547.)

6. Sur la maison de Rouvroy-Saint-Simon, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 395-413, t. I, p. 52-53, 48-51, 21-29.

7. Rouvroy en Vermandois, dans le voisinage de Saint-Quentin (Aisne, cant. de Saint-Quentin).

8. Saint-Simon, en Vermandois, au coude de la Somme (Aisne, ch.-l. de cant., arr. de Saint-Quentin).

9. Sur Gaucher de Rouvroy, sire de Saint-Simon, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 397-398. Cité par Monstrelet seulement.

10. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 397.

11. *Monstrelet*, t. IV, p. 67; *Chastellain*, t. I, p. 257, p. 274, n. 1.

12. Sur Gilles de Rouvroy-Saint-Simon, seigneur de Rasse, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 406-407. M. le vicomte Amédée de Caix de Saint-Aymour a

quitté le parti du dauphin, devenu maintenant cause nationale. Il figure comme tel à la rescousse de Saint-Martin-le-Gaillard, en août 1419¹, à la journée de Baugé, en 1421²; on le trouve ensuite, de bonne heure, attaché à la personne d'Arthur de Bretagne³, puis allié aux familles les plus françaises de Normandie par son mariage avec Jeanne de Flocques, la fille de l'intrépide Robert de Flocques et de Jacqueline Crespin⁴. Le sire de Saint-Simon, quant à lui, est, par divers aboutissements, en divers lieux de Picardie, seigneur de Flavvy-le-Martel⁵, d'Estouilly⁶, de Coudun⁷, de Pontavesne⁸, sur les limites du Vexin⁹. Il a épousé en secondes noces, deux ans auparavant, le 8 juin 1422, Marie de Saarbrück, nièce¹⁰ de Guillaume, sire de Châteauvillain, et de Yolande de Châteauvillain, veuve de Jean IV, sire d'Aumont, remariée au beau Guy de Bar¹¹, ces grands opposants de Bourgogne dont on reconnaîtra l'hostilité persistante au système de l'alliance étrangère¹².

Jean de Mailly¹³, désigné comme un actif adhérent du complot, est-il Jean, sire de Mailly¹⁴, troisième du nom, en ce temps chef de sa maison¹⁵? Tout porte à le croire. Le sire de Mailly, en effet,

consacré une intéressante notice à son séjour à Senlis, en qualité de bailli, après les événements de 1429. (*Causeries du Besacier*. Paris, 1892-1895, 2 vol. in-16, t. I, p. 128-150.)

1. *Monstrelet*, t. III, p. 336.

2. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 406-407.

3. *Gruel*, éd. Achille Le Vasseur, p. 75, 85, 214.

4. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 407.

5. Aisne, cant. de Saint-Simon.

6. Somme, cant. de Ham.

7. Oise, cant. de Ressons-sur-Matz.

8. Pontavesne, sur la lisière mal définie de la région de la Thelle et du Vexin (Oise, cant. de Méru, comm. de Montherlant).

9. Par Marie de Châteauvillain, sœur de Guillaume et de Yolande, mariée à Amé de Saarbrück, damoiseau de Commercy, union dont était issue Marie de Saarbrück, femme du sire de Saint-Simon. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 398; t. VIII, p. 534, 427.)

10. *Ibid.*, t. VIII, p. 427.

11. *Ibid.*, t. VIII, p. 427, et t. IV, p. 873; Ernest Petit, Notice sur Guy de Bar, dans *Avallon et l'Avallonnais*. Auxerre, 1890, in-4°, 468 p., p. 73-83.

12. Les faits concernant ces dispositions de plusieurs maisons bourguignonnes seront exposés dans un chapitre ultérieur.

13. Sur la maison de Mailly, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 624-663.

14. Mailly, en Amiénois, entre Ancre et Authie (Somme, cant. d'Acheux).

15. Sur Jean III, sire de Mailly, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 633. Cité par Monstrelet seulement.

ne représente sa race que depuis moins de trois ans, depuis la mort de son frère aîné, Jean II, tué sur le champ de bataille de Mons-en-Vimeu¹, et l'habitude acquise de le mentionner sous son nom patronymique, au lieu du titre féodal, expliquerait aisément l'insuffisance de ce signalement historique. Jean III de Mailly a épousé Jeanne de Mametz; il est seigneur, en Picardie, de Mametz², de Beaufort-en-Santerre³, de Cayeux-en-Santerre⁴; en Artois, de Bours⁵; en Flandre, du Plouich⁶ et de Ravensberghe⁷. S'il ne faut nullement le confondre, comme l'ont fait la plupart des généalogistes, avec son quasi-homonyme le personnage de la famille de Milly connu sous le glorieux surnom de « l'Estendard de Milly », lequel tenait d'ailleurs pour le côté français⁸; s'il n'a guère marqué lui-même dans l'entourage bourguignon, ses trois cousins, Ferry, Nicolas et Jean de Mailly, le futur évêque de Noyon, de la branche des sires de Talmas⁹, sont engagés à fond dans le parti, tous trois frères de Robert, dit Robinet de Mailly, grand panetier de France après la révolution de 1418, arrêté par une mort accidentelle dans sa haute et fructueuse carrière¹⁰. Allié par le mariage d'une de ses sœurs à la puissante famille de Brimeux, qui vient de fournir le dernier bailli d'Amiens, destitué par le roi anglais, à laquelle appartient un gouverneur d'Artois¹¹, il dispose d'utiles et précieuses influences

1. Cf. *Monstrelet*, t. IV, p. 63; *Chastellain*, t. I, p. 271.

2. Somme, cant. d'Albert.

3. Somme, cant. de Rosières.

4. Somme, cant. de Moreuil.

5. Pas-de-Calais, cant. d'Heuchin.

6. Le Plouich, château situé sur le territoire de la commune de Phalempin (Nord, cant. de Pont-à-Marcq).

7. Ravensberghe, lieu situé sur le territoire de la commune de Merkeghem (Nord, cant. de Wormhoudt).

8. Sur ce personnage, vraisemblablement de la maison de Milly en Beauvaisis (Oise, cant. de Marseille-le-Petit), voir ci-dessus, à l'occasion de la surprise de l'abbaye du Bec : *le Lieuvain*.

9. Somme, cant. de Domart-en-Ponthieu.

10. Sur ces quatre personnages, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 653-654, 624; *Monstrelet*, t. III, p. 378, t. IV, p. 73; *Chastellain*, t. I, p. 113 et n. 4, où les trois frères de Mailly sont transformés par erreur en trois fils de leur frère Robert.

11. Marie ou Marguerite de Mailly, sœur de Jean III, épouse (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 632, et Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Brimeux*), à une date indéterminée, Jean de Brimeux, seigneur de Humbercourt (Somme, cant. de Doullens) : la seigneurie de Brimeux (Pas-de-Calais, cant. de

qui font de lui une recrue de marque pour la conjuration qui se dessine.

Du seigneur¹ de Maucourt², dont il est difficile de reconnaître exactement la personnalité, on connaît seulement, au cours de sa carrière antérieure, un de ces traits de folle audace qui assurent une vie tout entière contre tout risque de péril, contre toute variété d'émotion. Dans l'hiver de 1418-1419³, il était, avec quelques autres, dont Lionnel de Bournonville, le futur beau-frère de l'Isle-Adam, prisonnier de La Hire dans la formidable forteresse de Coucy. Secondés par quelques complices intérieurs, sans appui du dehors, à eux seuls, ils ont égorgé à point des sentinelles, tué le capitaine, Pierre de Saintrailles, enfermé le poste, saisi l'imprenable donjon, où La Hire, stupéfait et furieux, à son retour d'une course dans le voisinage, ne put même essayer de rentrer. Le sire de Maucourt, depuis ce coup, s'est placé haut dans l'estime des routiers, écheleurs et preneurs de ville. Sa participation au grand complot picard, à cinq ans de distance, le remet seule en vue. Mais d'un tel auxiliaire on peut tout attendre.

Pierre de Récourt⁴ appartient à la race des sires de Récourt en Artois⁵, châtelains de Lens, depuis plus d'un siècle, alliée à une

Campagne-lez-Hesdin) était à cette époque dans la maison Tyrel de Poix. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 821-822.) — Ce Jean de Brimeux semble fils de Denis de Brimeux, seigneur d'Humbercourt, bailli d'Amiens jusqu'en 1421, mort vers 1423 ou 1424, et neveu de David de Brimeux, gouverneur d'Artois (v. p. 457, n. 5), qui porte quelque temps le titre de seigneur d'Humbercourt, puis paraît sous celui de seigneur de Ligny (plusieurs localités de ce nom en Artois dans une région commune), neveu également de Florimond et de Jacques de Brimeux, tous trois chevaliers de la Toison d'or à la création de l'ordre en 1430. (Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Brimeu*, et P. or., *Brimeu*, n^{os} 11, 20, 21; 4, 5, 7; 19.) — Denis de Brimeux, père de Jean, bailli d'Amiens, sans doute suspect de sentiment national, comme les habitants d'Abbeville qui refusaient le passage à l'armée anglaise, est destitué au commencement de 1421 par Henry V, qui installe à sa place l'avocat Robert Le Jeune, suppôt du gouvernement anglais, et bientôt objet de haine furieuse pour toute la Picardie. (*Fenin*, p. 150, 190; *Chastellain*, t. I, p. 238.)

1. Sur « le seigneur de Maucourt », M^{lle} Dupont, notes de *Fenin*, p. 127, n. 2. Cité à la fois par Monstrelet et Fenin.

2. Maucourt, en Santerre (Somme, cant. de Rosières).

3. Sur ce fait, *Fenin*, p. 127-129; *Monstrelet*, t. III, p. 312.

4. Sur la maison de Récourt, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 826-834.

5. Récourt, près de la Sensée, entre Cambrai et Douai (Pas-de-Calais, cant. de Vitry-en-Artois).

branche de la maison de Mailly¹. Il compte² parmi ses parents Charles de Récourt, plus connu sous le nom de Charles de Lens, installé dans la charge d'amiral de France après la révolution de 1418 et l'un des fidèles de Montereau³. Pierre de Récourt, sujet direct des ducs, comtes d'Artois, paraît servir depuis quelque temps, depuis 1411 au moins, dans les rangs bourguignons⁴. Dans l'été de 1421, pendant les opérations qui précèdent la journée de Mons-en-Vimeu, il figure⁵ sous les murs de Saint-Riquier, à côté de Lionnel de Bournonville encore, dans le tournoi fameux de six Bourguignons contre six Français, où il a son cheval tué sous lui. C'est, comme on le voit, un Bourguignon de vieille date, non seulement d'opinion, mais de service féodal, relevant de l'Artois et non de l'ancienne Picardie royale, un sûr et solide soldat du parti.

Plus singulière, plus accidentée, plus diverse est la physionomie de Jean Blondel⁶, sire de Douriez⁷. Chef de sa maison, dont les intérêts sont mi de Picardie, mi d'Artois, il est⁸ maître du fort château de Douriez en Artois, dans la basse vallée d'Authie, seigneur de Longvillers en Ponthieu⁹, de Toutencourt en Amié-

1. Mariage de Gérard de Récourt avec Françoise de Mailly, fille du second mariage de Gilles de Mailly, de la branche des seigneurs d'Authuille (Somme, cant. d'Albert), dans la seconde moitié du xiv^e siècle. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 827, et t. VIII, p. 657-658.) — Ce Gilles de Mailly, en troisièmes noces, épouse Marguerite de Longueval, tante de Charles et de Renaud de Longueval. (*Ibid.*, id.)

2. Sur Pierre de Récourt, M^{lle} Dupont, notes de *Fenin*, p. 160, n. 3. Cité à la fois par Monstrelet et Fenin.

3. Sur Charles de Lens, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 826-827, 834-835.

4. Sur ce fait, M^{lle} Dupont, notes de *Fenin*, p. 160, n. 3.

5. Sur ce fait, *Fenin*, p. 159-161; *Chastellain*, t. I, p. 245-247.

6. Sur la maison Blondel, Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire contenu aux fol. 90-107. — Est-il besoin d'ajouter que la généalogie produite au xvi^e siècle (*Ibid.*, fol. 108-109), et qui relie le rameau alors existant de cette maison, les Blondel de Joigny, barons de Bellebrune, aux anciens comtes de Joigny, ce qui par là rattacherait les Blondel de 1424 à Guy de la Trémoille, seigneur de Bourbon-Lancy, comte de Joigny par alliance, dont le rôle aura lieu d'être examiné plus tard, paraît d'ordre purement fantastique?

7. « Deurier, Dourrier, Dourier, » dans Fenin, dans Monstrelet, « Douriets, en Artois, » dans Expilly, *Dictionnaire géographique des Gaules*, art. *Dourietz*. C'est Douriez, sur la rive droite, la rive d'Artois, de la basse Authie, à cinq lieues environ de la côte (Pas-de-Calais, cant. de Campagne-Jez-Hesdin).

8. Sur Jean Blondel, P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, fol. 95-96. Cité à la fois par Monstrelet et Fenin.

9. Somme, cant. de Crécy-en-Ponthieu.

nois¹, de Tourcoing² et de Templeuve³, entre Lille et Tournai, de Pamel⁴ en Flandre. Une de ses sœurs est entrée par mariage dans la maison de Brimeux⁵. Un des siens, son père peut-être, pourvu de charge à la cour de Charles VI, passé dans les familiers de la cour de Bourgogne, premier écuyer tranchant de Philippe le Hardi, a longtemps couru l'Italie, représentant attitré de son souverain dans les négociations compliquées engagées par le duc d'Orléans⁶. Lui-même a peut-être, au delà des monts, exercé les fonctions de capitaine de Milan⁷ et y a pris pour femme une fille de la maison de San-Severino⁸. Fait prisonnier sur le champ de bataille d'Azincourt, où son père et son frère aîné sont restés parmi les morts, il a dû sa liberté à l'intervention de la comtesse de Hainaut, la célèbre Jacqueline de Bavière, qui vient de fuir son mari le duc Antoine de Brabant et de se réfugier en Angleterre, où se prépare son mariage avec le duc de Glocester, frère de Henry V⁹. Sa rançon lui a néanmoins coûté sa seigneurie de

1. Somme, cant. d'Acheux.

2. Nord, ch.-l. de cant., arr. de Lille.

3. Templeuve, Belgique, prov. de Hainaut, ch.-l. de cant., arr. de Tournai; — ou Templeuve, Nord, cant. de Cysoing.

4. Pamel, Belgique, prov. de Brabant, arr. de Bruxelles, cant. de Lennick-Saint-Quentin.

5. Mariage d'Antoinette Blondel avec David de Brimeux, dont les parentés (p. 454, n. 11) ont été établies ci-dessus. (P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, fol. 95 v°.) Cette alliance n'a rien que de très vraisemblable. Mais, ce qui le paraîtrait moins, serait le mariage que les généalogistes (P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, fol. 95 v°) font contracter à une autre sœur de Jean Blondel, Jeanne Blondel, avec un personnage de la famille d'Estouteville, du nom de Louis d'Estouteville, lequel, devenu veuf et sans enfants, se serait fait religieux à l'abbaye de Berthaucourt, près d'Amiens. Outre que les généalogies de la maison d'Estouteville qui font foi (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 87 et suiv.; de la Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 537 et suiv.) ne contiennent nulle mention d'un mariage de cette sorte, l'abbaye de Berthaucourt (Bertheaucourt-les-Dames, Somme, cant. de Domart-en-Ponthieu) était une abbaye de femmes. (*Gall. christ.*, t. X, col. 1322-4.) — Sur le rôle de Guillaume d'Estouteville, voir ci-dessous.

6. Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Blondel* (dossiers divers), n° 2 et 3. E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, p. 84, 87, 113, 117.

7. Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, fol. 95-96.

8. *Ibid.*, id. Elle est désignée sous le nom de « Catherine de Saint-Severin », défiguration sous laquelle il est difficile de ne pas reconnaître la famille italienne de San-Severino.

9. La mise en liberté de Jean Blondel, à la requête de la duchesse Jacqueline,

Pamel, vendue par lui 200 couronnes d'or à son frère Oudart Blondel¹. Quand il a touché la terre de France, après six ans de captivité, dans l'été de 1421, il n'a pu rentrer dans son lieu fort de Douriez, qui vient d'être enlevé par les bandes françaises de Picardie et qu'occupe alors le redouté Saintrailles en personne². Après la journée de Mons-en-Vimeu, Saintrailles prisonnier à son tour, Jean Blondel, ne comptant que sur lui-même, a mené au siège de sa forteresse³, — fait rare et singulier, — tous les paysans armés du plat pays, commandés par les grands abbés de Valloires⁴ et de Dommartin⁵, appuyés par un corps de gentilshommes du pays, sous la conduite du vieil Olivier de Brimeux⁶. Un traité adroit a vidé le château de ses occupants, et Jean Blondel y est rentré sans brèche ni combat. Douze jours plus tard, retour imprévu de fortune, il était repris de nouveau, dans une course imprudente, par une troupe française qui court encore le pays⁷. En novembre seulement, il peut

est datée du 10 juin 1421. (Rymer, *Fœdera*, t. IV, part. iv, p. 32, dans K. de Lettenhove, notes de *Chastellain*, t. I, p. 217, n. 2.) C'est le jour même du départ de Henry V pour la France, d'où il ne devait pas revenir. (*Chastellain*, t. I, p. 236.) La duchesse Jacqueline était passée en Angleterre, après sa fuite romanesque et bien connue en compagnie de Louis de Robersart, vers la fin de l'hiver de 1420-1421. (Rymer, *Fœdera*, t. IV, part. iv, p. 8, dans K. de Lettenhove, notes de *Chastellain*, t. I, p. 214, n. 1. et *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 291.)

1. Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, id.

2. M^{lle} Dupont, Pièces just. de *Fenin*, n° 20, p. 296-299; cf. *Fenin*, p. 162; *Monstrelet*, t. IV, p. 49, 68; *Chastellain*, t. I, p. 242. Le château était commandé par Pierre Blondel et paraît avoir été pris en juillet. (P. just. de *Fenin*, loc. cit.)

3. Sur ce fait, *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 304-305. Cf. *Fenin*, p. 171; *Monstrelet*, t. IV, p. 168.

4. Valloires, abbaye de l'ordre de Cîteaux, située sur la rive gauche, la rive picarde, de la basse Authie, un peu en aval de Douriez (Somme, cant. de Rue, comm. d'Argoules). On voit, cités vers cette époque, les abbés Senaud, mentionnés en 1398, et Jean IV, en 1466. (*Gall. christ.*, t. X, col. 1335.)

5. Dommartin, abbaye de l'ordre de Prémontré, située sur la rive droite, la rive d'Artois, de l'Authie, en amont de Douriez (Pas-de-Calais, cant. de Hesdin, comm. de Tortefontaine). L'abbé est alors Jean VII Le Seneschal, de 1418 à 1438. (*Gall. christ.*, t. X, col. 1351.)

6. « ... Aucuns gentilzhommes du pays, entre lesquelz estoit messire Olivier de Brimeu, moult ancien chevalier. » (*Monstrelet*, t. IV, p. 68.) On ne distingue pas le rattachement de ce personnage aux autres membres de la maison de Brimeux déjà cités.

7. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 304-305.

se faire échanger, avec tout un lot de Bourguignons contre un groupe de prisonniers français parmi lesquels figure encore Saint-trilles¹. Commandant de Saint-Valery-sur-Somme après la prise de la place sur Jacques d'Harcourt en septembre 1422², peut-être alors pourvu des charges de capitaine d'Abbeville et de maréchal de Ponthieu, qu'il paraît avoir occupées³, il est le plus haut placé, le plus résolu, le plus dangereux adversaire que le système anglo-bourguignon puisse rencontrer dans la région.

Tous ces fëodaux, seigneurs terriens ou du métier des armes, ont une même aversion qui les rapproche, une même rancune à satisfaire. Tous sont à bout de patience, outrés et hors d'eux-mêmes, sous les vexations et les outrages que leur réserve Jean de Luxembourg, lieutenant général du gouvernement anglo-bourguignon en ces parages, et dont la hauteur, les convoitises, le sans-gêne offensant les acculent invinciblement, sans tenir compte d'aucun risque, à une rupture ouverte et à un soulèvement d'ensemble.

Jean de Luxembourg, de la branche des seigneurs, depuis comtes de Ligny, issus de la maison de Luxembourg⁴, qui⁵ sert dans les rangs bourguignons depuis 1411⁶, est, depuis la grande levée de 1417⁷, investi des commandements supérieurs pour lesquels sa naissance, son goût de la guerre, son furieux esprit de parti le marquent tout naturellement. Sire de Beaurevoir en Vermandois, dont il porte le titre⁸, pourvu dans le voisinage du beau comté de Guise, confisqué en sa faveur, en 1422, sur les princes de la maison d'Anjou⁹, il est dans la contrée le lieutenant

1. *Ibid.*, p. 306; *Monstrelet*, t. IV, p. 73.

2. *Chron. dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 323; *Ibid.*, t. IV, p. 130-131.

3. Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Blondel de Joigny*, mémoire cité, fol. 95-96.

4. Sur la maison de Luxembourg, Nicolas Vignier et du Chesne, *Histoire de la maison de Luxembourg*, et, pour la branche des seigneurs, puis comtes de Ligny (Ligny-en-Barrois, Meuse, ch.-l. de cant., arr. de Bar-le-Duc), P. Anselme, *Hist. général.*, t. III, p. 721-738.

5. Sur Jean de Luxembourg, *Ibid.*, t. III, p. 725.

6. *Monstrelet*, t. II, p. 166.

7. Nommé en tête de tous les seigneurs de Picardie, par la *Chronique dite des Cordeliers*, dans *Monstrelet*, t. VI, p. 236, et par *Monstrelet*, t. III, p. 214.

8. Beaurevoir, aux sources de l'Escaut, à l'extrémité du Vermandois, vers le Cambrésis et la Thiérache (Aisne, cant. du Catelet).

9. Acte de Charles VI, en date du siège de Meaux, en février 1422, faisant

accrédité des ducs de Bourgogne¹, et, d'une campagne à l'autre, il ne descend guère de cheval, infatigable, adroit, intrépide et portant presque toujours la réussite avec lui. Mais son caractère, sa passion d'amasser, la brutalité méprisante avec laquelle il traite ses compagnons d'armes, livrant à ses soldats leurs terres et leurs villes, comme pays conquis et biens à prendre, ont levé contre lui d'implacables fureurs².

Le sire de Maucourt et lui sont en état d'apre rancune depuis cinq ans, depuis la scène qui a suivi le coup de main de Coucy³, où Maucourt a joué le rôle que l'on sait, le couteau à la main, à la tête de la poignée d'hommes qui a surpris la magnifique forteresse. Mandé en toute hâte, pour venir mettre Coucy en état de défense contre un retour de l'ennemi, Jean de Luxembourg, une fois introduit dans le château, a arraché d'autorité aux premiers occupants tout le riche, le splendide butin si hardiment conquis par eux, et dont, selon la loi du temps, ils se croyaient les fortunés possesseurs. Non content de ce rapt, qui violait tous les usages de la guerre, il a voulu, à la suite d'une discussion violente, faire décapiter Maucourt sur la place, et l'absence d'un bourreau, ce jour-là, a seule sauvé la vie à son audacieux adversaire⁴, qui se souvient, qui patiente et attend l'heure⁵.

Avec Charles de Longueval, l'offense est plus profonde encore, car, cette fois, Jean de Luxembourg a dû plier. Dans les premières semaines de 1420, après la reprise de Roye, première opération commune du parti bourguignon et des forces anglaises,

don à Jean de Luxembourg, sire de Beaurevoir, de la « comté, terre et seigneurie de Guise, en Thiérache, » échue au roi par la forfaiture des enfants de feu Louis II, duc d'Anjou, mort en 1417. (Arch. nat., JJ 172, n° 241, cité par Longnon, *les Limites de la France*, p. 63.)

1. Dès la fin de 1417, après le licenciement de la grande armée bourguignonne descendue de Picardie sur Paris, Jean de Luxembourg est institué commandant du pays de Santerre, à Montdidier, Roye et Péronne. (*Monstrelet*, t. III, p. 239, 315, t. IV, p. 10.) Il paraît, depuis le commencement de 1422, à l'époque du don de la comté de Guise, avoir exercé les fonctions, plus hautes, de capitaine général de Picardie. (De Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. I, p. 51-52.)

2. Voir *Monstrelet*, t. IV, p. 187 et 188.

3. Sur ce fait, *Monstrelet*, t. III, p. 310-313; *Févin*, p. 127-128.

4. « Auquel, s'il eût eu bourrel ou autre homme qui l'eust voulu exécuter, il lui eust lors fait coper la teste sans nul remède. » (*Monstrelet*, t. III, p. 312.)

5. « ... Par le grant couroux qu'il avoit à luy. » (*Févin*, p. 128.)

un gros de Français, sorti de la place avec sauf-conduit, a été attaqué en retraite, déloyalement, par un corps anglais et par quelques écuyers picards affolés de pillage¹. Parmi eux était le bâtard de Divion, frère de la femme de Charles de Longueval. Réclamé par Jean de Luxembourg, qui, avec raison, veut le faire juger pour l'exemple, le bâtard de Divion est obstinément refusé par son beau-frère de Longueval, qui finalement le garde à l'abri et conserve le dessus. Le sire de Beaurevoir est allé pourtant jusqu'aux menaces, mais a dû reculer, hésitant devant l'emploi de la force, le risque d'un combat en règle ou d'un siège². Charles de Longueval et lui ne se sont jamais pardonné l'injure³.

Vers quelle époque exacte ces mécontentements prennent-ils corps, ces sourdes répulsions s'affirment-elles assez haut pour entraîner l'entente et le concert, l'idée d'une action commune et d'un appel aux armes ? Il serait difficile de le préciser. Des brèves mentions fournies par les deux seuls textes qui ont gardé mémoire de cet héroïque épisode, il ressort seulement, d'une façon absolue, que le fait de la conjuration coïncide avec l'époque où se préparait, entre Loire et Seine, le grand choc dont l'attente enfiévrerait la France entière⁴.

1. Sur ce fait, *Monstrelet*, t. III, p. 368-371 ; *Fenin*, p. 122-124 ; *Chastellain*, t. I, p. 93-102.

2. « Et pour ce lui fut dit que, s'il ne le bailloit, ledit de Luxembourg l'yroit querre de force en son logis. Et lors ledit seigneur de Longueval dist que, se il y aloit et il n'estoit le plus fort, il ne le emmenroit pas. et que ançois conseileroit qu'on le tuast. » (*Monstrelet*, t. III, p. 370.)

3. Le récit de *Monstrelet* (t. IV, p. 187-188), auteur dont les indications chronologiques, comme on sait, sont si rares, place l'exposé des faits relatifs à la ligue picarde entre la reddition à terme d'Ivry aux Anglais (p. 186), qui a lieu le 5 juillet, et les préparatifs de la *journée* convenue pour le 15 août, lesquels se font dans les premiers jours de ce même mois (p. 188). La répression du soulèvement, dans *Monstrelet*, est relatée immédiatement après le récit de la bataille de Verneuil, du 17 août (p. 197-198). Pierre de Fenin, qui raconte tous ces faits d'un seul trait, place la ligue de Roye et ses conséquences avant et après la rencontre de Verneuil (p. 217-219). Après avoir décrit la formation de la conjuration et annoncé qu'elle ne put donner le résultat espéré, il ajoute : « Et aussi le roy Charles perdy en ce temps mout de ses gens à la bataille de Verneuil ou Perche, comme en autre lieu sera desclarié, dont les seigneurs dessusdis furent fort rompus de leurs propos » (p. 217-218).

4. Cette époque des approches immédiates de la bataille de Verneuil est celle qu'assigne à la conjuration de Roye Vallet de Virville (*Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 425-426), et que confirme M. de Beaucourt (*Hist. de Charles VII*, t. II, p. 16).

C'est à Roye, la petite place picarde du Santerre, entre Noyon et Amiens¹, vers le printemps de 1424, que se groupent et se réunissent les audacieux conjurés. Les excès, les violences de Jean de Luxembourg et de ses troupes, depuis la reprise de leurs cantonnements d'hiver, à la fin de la campagne de 1423 dirigée contre la comté de Guise², ont mis le comble à leur irritation, à leur entrain de représailles. Ils prennent pour lieu d'assemblée, pour centre de conciliabules et de conseils, la ville fermée autour de laquelle ils se sentent en nombre, dans leurs terres et leurs châteaux. Prise et reprise au cours de la guerre civile³, la place fait partie, depuis quelques années, du domaine propre des ducs⁴. La seigneurie du lieu est dans la maison de Roye⁵, alors représentée par Mathieu III, un prisonnier d'Azincourt, engagé dans le parti bourguignon⁶, mais qu'on trouve aussi allié par son second mariage à la branche demeurée constamment française des Montmorency, seigneurs de Beaussault et de Breteuil. Mathieu de Roye est ainsi cousin germain de Jeanne de Montmorency, unie plus tard à Renaud de Longueval⁷. Roye est à portée des conjurés, lieu commode de ralliement, de concentration possible pour tous les affiliés, tous « de cette forte race du Santerre,

1. Roye, sur l'Avre (Somme, ch.-l. de cant., arr. de Montdidier).

2. « ... Après qu'ils estoient retournez des courses, sièges et assemblées que par avant avoit faictes messire Jehan de Luxembourg pour la conquête de la conté de Guise. » (*Monstrelet*, t. IV, p. 187.)

Cette campagne avait commencé en septembre 1423 (*Livre des Trahisons*, p. 172, et *Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 442 v°) : elle avait été marquée (*Livre des Trahisons*, p. 172) par le siège de Wiège (Aisne, cant. de Sains-Richaumont, arr. de Vervins), et, le 16 octobre (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 543 v°), par la prise de Nouvion-en-Thiérache (Aisne, ch.-l. de cant., arr. de Vervins). La retraite avait été commandée à la suite de pluies diluviennes, « sy grand flus d'eues que le charroy chargiés de bombardes ne povoit hors des fanges, par quoi il donna congiet à ses gens jusques au printemps. » (*Livre des Trahisons*, p. 172.)

3. Surprise en 1411, et, comme on l'a vu, en 1419, par les Armagnacs et les partisans du dauphin Charles.

4. Aux mains des princes de Bourgogne depuis 1418, et définitivement depuis le 8 septembre 1423, comme on vient de le voir.

5. Sur la maison de Roye, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 6-15.

6. Sur Mathieu III de Roye, *Ibid.*, p. 12-13.

7. Mariage avec Catherine de Montmorency, fille d'Hugues de Montmorency, seigneur de Beaussault et de Breteuil, frère lui-même de Pierre, beau-père de Renaud de Longueval. (*Ibid.*, p. 622.) Sur les trois frères de Catherine et leur rôle dans le parti français, voir ci-dessus.

qui passait au moyen âge pour la plus énergique de tout le royaume¹. »

Depuis le 4 mars précédent, Le Crotoy², le dernier réduit de Jacques d'Harcourt dans la Picardie maritime, est irrévocablement Anglais³. Mais, de l'autre côté de l'Oise, dans la comté de Guise, le parti français tient encore. La guerre s'y poursuit depuis la fin de 1422⁴, avec des retours de chance et de revers. Depuis la fin de l'hiver⁵, Jean de Luxembourg est dans le pays⁶, où il vient d'enlever Oisy et Wiège⁷. Ses forces sont rassemblées, depuis le 29 juin, devant la ville même de Guise, qui se défend durement⁸. Le moment est donc bien choisi pour une prise d'armes générale. L'exemple de Saintrilles, qui, cet hiver, sorti brusquement de la comté de Guise, a enlevé la forteresse de Ham, est fait pour séduire toutes les imaginations. Jean de Luxembourg ne sera pas là, comme alors, pour faire déloger les hardis compagnons qui, sur une place ou l'autre, pourront renouveler cet exploit⁹. L'heure est bonne, la chance complice et l'occasion mûre.

1. Siméon Luce, la Mort de Charles V, dans *la France pendant la guerre de Cent ans*, 2^e série, p. 76.

2. Le Crotoy, assiégé le 24 juin 1423, capitule le 5 octobre, pour le terme du 3 mars 1424. (V. de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 396.)

3. Don du comté de Guise à Jean de Luxembourg, en février 1420. (Longnon, *les Limites de la France*, p. 63.)

4. On vient de voir l'interruption de la campagne à l'automne de 1423. Pendant l'hiver, une course devant Hirson, le 30 novembre 1423, et la prise de Mondrepuis (Aisne, cant. d'Hirson, arr. de Vervins) paraissent seules à signaler. (*Livre des Trahisons*, p. 173.)

5. « Ou mois d'avril ensuivant, messire Jehan de Luxembourg assambla ses gens d'armes. » (*Monstrelet*, t. IV, p. 179.)

6. Oisy, sur la haute Sambre (Aisne, cant. de Wassigny, arr. de Vervins). Siège en février 1424, capitulation le 23 avril pour le terme du 5 mai. (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 447.)

7. Wiège, près de la haute Oise (Aisne, cant. de Sains-Richaumont, arr. de Vervins). Siège le 30 avril, capitulation le 25 mai. (*Ibid.*, fol. 447 v^o.)

8. Guise, sur la haute Oise (Aisne, ch.-l. de cant., arr. de Vervins). Siège le 29 juin (*Ibid.*, fol. 448), capitulation le 18 septembre, pour le terme du 1^{er} mars 1425. (V. de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*, t. II, p. 8.)

9. Ham, sur la Somme (Somme, ch.-l. de cant., arr. de Péronne). Sur le fait de l'occupation passagère de Ham, voir *Monstrelet*, t. IV, p. 172-173, qui place l'événement au 13 octobre 1424; la *Chronique dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 445, qui le met au 13 décembre; le *Livre des Trahisons*, p. 173-175, dont le récit offre quelque dissemblance quant à la durée de l'occupation.

De premiers pourparlers ont lieu, qui semblent avoir réuni de nombreux adhérents, à Roye même, pour discuter un plan commun d'action¹. Deux partis paraissent s'y être manifestés, l'un d'attente, consistant à sommer Jean de Luxembourg d'avoir à cesser ses actions et violences, l'autre, plus brusque, et qui semble avoir prévalu, d'une prise d'armes générale dont le jour serait à fixer. Triés forcément par cette décision redoutable, ceux qui persistent dans leur volonté d'insurrection continuent leurs assemblées secrètes. Réduits encore, au moment des résolutions dernières, par l'abandon d'un groupe d'hésitants, il en subsiste encore assez d'intrépides pour se prêter mutuellement serment², pour dresser un plan grandiose, auquel un hasard peut donner fortune. Au jour dit, dans toutes les places aux mains des affiliés, dont les conjurés se trouvent seigneurs suzerains ou commandants de par le duc de Bourgogne, le complot doit éclater à la fois, le nom du roi Charles se crier ensemble et partout³; il se peut qu'en une nuit, qu'en un jour, sur une nouvelle venue d'entre Vendôme et Évreux, la Picardie tout entière, d'un effort spontané, d'un irrésistible élan, se retrouve jalonnée de forteresses françaises.

Comment, dans de pareilles conditions, peut-il se faire qu'on retrouve Charles de Longueval dans les rangs de la grande armée anglo-bourguignonne, en Normandie, aux alentours d'Ivry, dans les premiers jours d'août ? Comment le voit-on réalisant sur les bords de l'Eure, la veille de la mortelle bataille, la défection qui devait s'effectuer dans un des châteaux de Santerre ? C'est cependant là, de nuit, au long de quelque bois en plaine, entre Évreux et Verneuil, qu'il va quitter au galop de son cheval le dernier campement de l'armée anglaise⁴. Le secret des conjurés

1. Sur ces faits, *Monstrelet*, t. IV, p. 187-188; *Févin*, p. 216-219.

2. Il paraît bien y avoir eu trois gradations dans la ligue picarde : une première série d'assemblées, d'où se retirent avant discussion tous ceux qui préfèrent parlementer avec Jean de Luxembourg; une seconde, d'où s'écartent encore ceux qui n'osent pas hasarder un soulèvement immédiat à main armée; ne demeurent dans la ligue active que ceux décidés à s'exposer à tous les risques.

3. « ... Et se conclurent ensemble de eulx tourner du tout du parti du roy Charles, et mirent dedens plusieurs villes et forteresses, dont les ungs estoient seigneurs et les aultres capitaines, gens de par eulx les plus fors. » (*Monstrelet*, t. IV, p. 188.)

4. Sur les circonstances de son passage dans le camp français, voir ci-après, p. 475-480.

picards était donc singulièrement bien gardé, le lien qui les sou-
dait entre eux aussi étroit que redoutable.

Telle est, à la veille du choc imminent qui se prépare, l'œuvre secrète accomplie par les Longueval, les Jean Blondel et leurs alliés. Communes du plat pays, leurs abbés à leur tête, comme naguère au siège de Douriez, petits gentilshommes ruraux, féodaux du métier des armes, ne seraient pas longs à retrouver leurs chefs naturels, et, en dépit de toute passion politique, leur sens de Français, si le mouvement partait de haut, si l'exemple venait des plus forts et des mieux armés. Diversion opportune et formidable, occultement en puissance et en germe, qui apparaît brusquement comme une menaçante et profonde fissure dans l'édifice disparate de l'alliance anglo-bourguignonne.

Si maintenant, de la lisière des régions picardes, le regard se pose ailleurs, si, quittant les frontières du Ponthieu et du pays de Caux, l'attention se reporte vers l'organe vital, vers l'instrument même de la conquête, les indices constatés seront au moins aussi caractéristiques et aussi lourds de menaces. Dans l'armée anglaise, recrutée de Normands, de Picards, de Français de race fondus dans la masse étrangère, les prévisions se traduisent en faits palpables, les symptômes se transfigurent en actes certains et précis. Pour observer rigoureusement le phénomène, pour en guetter les phases diverses et fugitives, il convient de se transporter, aux écoutes et les yeux rivés sur les moindres circonstances, entre Évreux, Ivry et Verneuil, vers les instants qui précèdent le grand choc désormais imminent, quelques jours ou quelques heures avant le heurt des deux formidables armées qui cherchent leur approche et leur mortel contact.

Vers la mi-juin 1424, le gouvernement anglais, qui tient déjà Gaillon bloqué depuis le 8 mai, se décide à faire investir la forteresse d'Ivry, dont la position avancée, la menace toujours présente devient une obsession sans trêve. Le 12 juin, le comte de Suffolk est devant la place¹. Le 5 juillet, avant l'apparition du corps de secours français qui paraît s'être organisé pour la levée du siège², Giraud de la Pallière a capitulé, pour le terme pro-

1. Date des premières montres d'armes du comte de Suffolk devant Ivry. (Ch. de Beaurepaire, *de l'Adm. anglaise en Normandie*, p. 47.)

2. On a trace d'une concentration de forces anglaises, en date du 24 juin, prescrite pour le 3 juillet à Vernon. Ces troupes devaient marcher sur Ivry pour repousser les Français, qui, disait-on, se proposaient de venir combattre le corps

chain du 15 août¹. Si le 15 août, à l'issue de « la nuit de l'Assomption Notre-Dame », entre le lever du jour et trois heures de l'après-midi², une armée française ne se présente pas pour « tenir la journée », la forteresse et sa garnison, les vies sauvées, devront irrévocablement se rendre à l'assiégeant vainqueur³. Dans les deux camps, chacun sent qu'autour de ce défi, par une de ces circonstances médiocres qui mettent en jeu des forces fatales et supérieures, chacun sent et devine que va se jouer une partie

d'armée assiégeant. (Siméon Luce, *Chron. du Mont-Saint-Michel*, Pièces just., t. I, n° 26.)

1. Ch. de Beaurepaire, *loc. cit.*

2. Monstrelet (t. IV, p. 186), répété pour ce chapitre par (voir la note qui suit) le chroniqueur Jean de Wavrin (t. 1422-1431, p. 98-99), dit textuellement : « Promettant à livrer ladicte forteresse la nuit de l'Assumption Nostre-Dame. » Wavrin, au récit de la journée du 15 août (t. 1422-1413, p. 100), chapitre où sa narration prend une remarquable valeur originale, dit expressément qu'à deux heures de l'après-midi Bedford se mit en bataille devant le château, en attendant l'heure exacte de la reddition, et que, peu après, « droit à l'heure qui estoit prinse de la place rendue », Géraud de la Pallière vint en remettre les clefs au régent, ce qui ne permet guère d'assigner à l'échéance de la capitulation un autre terme que celui de trois heures.

Le texte de la capitulation à terme d'Ivry n'a malheureusement pas été conservé. Mais, pour cette même année 1424, on possède ceux de la reddition du Crotoy (5 octobre 1423-3 mars 1424), de Guise (18 septembre 1424-1^{er} mars 1425), insérés dans le récit de *Monstrelet* (t. IV, p. 166-169, p. 199-205), et celui de la reddition de Vitry-en-Perthois et places voisines (4 octobre 1424-9 avril 1425), publié par M. Siméon Luce dans les Preuves de *Jeanne d'Arc à Domrémy* (n° 78, p. 119-127). La capitulation du Crotoy porte que la *journée* se tiendra depuis l'heure de prime (six heures du matin) jusqu'à trois heures après midi; celle de Guise, depuis l'heure de prime jusqu'au soleil couchant (en cette saison, cinq heures et demie après midi environ); celle de Vitry, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

3. Il est, pour tous les faits qui suivent, un guide de fond dont le témoignage doit être préféré à tous autres, c'est la chronique de Jean de Wavrin, sire de Forestel, soldat-écrivain dont l'œuvre, — simple compilation la plupart du temps, — présente pour les événements de marque auxquels il assiste un ton de récit personnel qui lui assigne une place à part. (*Recueil des croniques et anchiennes istories de la Grant-Bretaigne à present nommée Engleterre*, dans les publications de « The Chronicles and memorials of Great-Britain and Ireland during the middle ages, published under the direction of the Master of the Rolls, » 1864-1891, vol. V, liv. III, ch. xxviii et xxix, tome comprenant les événements de 1422 à 1431, p. 99-122; *Anchiennes cronicques d'Engleterre; Choix de chapitres inédits*, dans les publications de la Société de l'histoire de France, 1858, éd. de M^{lle} Dupont, part. v, liv. III, ch. xxviii et xxix, t. I, p. 253-273.)

suprême, bien au-dessus de son apparent objet, et dont l'enjeu réel ne se dissimule même plus¹.

Quand s'ouvre la première semaine d'août², le rassemblement des forces vives des deux partis s'active et se précipite. La ligne de la Loire, vers Tours et Amboise, est le rendez-vous français³; Rouen, le lieu de ralliement anglais⁴. Les deux nations jettent au jeu leurs dernières réserves et se préparent à un corps à corps sans merci.

Le rassemblement des forces françaises, le dénombrement des auxiliaires étrangers qui en forment le fonds viennent d'être exposés en leur lieu⁵. Le gouvernement anglais, de son côté, dès la journée d'Ivry décidée, lève tout ce qui peut tenir une arme. Les contingents féodaux sont sur pied depuis la première semaine de juillet⁶. Tous les nobles tenus au service sont présents⁷. En outre, Bed-

1. Jean de Wavrin servait alors à son rang dans l'armée anglaise. Les expressions répétées : « Moy, acteur de ceste œuvre » (étape d'Évreux à Ivry, dans la journée du 14 août, matin de la bataille de Verneuil, le 17, éd. Hardy, p. 101, 109; éd. Dupont, p. 255-262); « je, acteur » (récit de la bataille de Verneuil, éd. Hardy, p. 113; éd. Dupont, p. 266), ne laissent aucun doute sur la question. Il servait alors sous le comte de Salisbury : « Moy qui lors estoit audict voyage en la compagnie du comte de Salisbury » (éd. Hardy, p. 101; éd. Dupont, p. 255), et eut fort à faire pour défendre sa vie à l'heure de la rencontre : « Comme pour moy-mesme défendre je feusse assez empescié. » (Ed. Hardy, p. 114; éd. Dupont, p. 267.)

2. « Environ huit jours en aoust de cest an, le duc de Bethfort assambla plusieurs hommes d'armes et archers et ses capitaines anglois. » (*Monstrelet*, t. IV; p. 189.)

3. « Lesquels s'assemblèrent sur la rivière de Loire; ... qui partirent de sur la rivière de Loire de plusieurs places... » (*Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 184.) « Lesquelz à bien grant ost se partirent de la ville de Tours. » (*Chartier*, éd. V. de Viriville, t. I, p. 41.) Les auxiliaires italiens et espagnols (sur eux, voir ci-dessus, p. 445) arrivaient d'une courte campagne sur la lisière du Nivernais. (Quicherat, *Rodrigue de Villandrando*, p. 23-24; V. de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 409.) — Charles VII, pendant cette période, séjourne à Amboise. (*Ibid.*, p. 422.)

4. « ... Le duc de Bethfort manda tous ses cappitaines en la bonne ville de Rouen, ouquel lieu il estoit pour lors... » (*Wavrin*, éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 100.)

5. Ci-dessus, p. 444-446.

6. Mandement au nom de Henry VI, cité, en date du 24 juin 1424. (Siméon Luce, *Chron. du Mont-Saint-Michel*, P. just., t. I, n° 26.)

7. « Adscitis etiam nobilibus Normanniæ. » (*Thomas Basin*, éd. Quicherat, t. I, p. 48.) — Les documents utilisés ci-après signalent des contingents venus du pays de Caux, et, semble-t-il, du Cotentin (Arch. nat., JJ 172, n° 600;

ford s'est fait expédier¹ des bandes d'archers des communes de Rouen, Chartres, Paris² et Senlis. Selon l'habituel expédient, les garnisons de Normandie ont prélevé leurs minces pelotons³; les chefs de détachement sont convoqués pour la journée qui doit amener l'armée le 14, prête à tout événement, devant Ivry⁴. Leur assemblage disparate, malgré l'inconvénient du système, renforce néanmoins les effectifs anglais⁵. Des deux côtés, l'effort est égal, la tension de forces identique et pareillement épuisante.

Le samedi 12 août, le duc de Bedford, venant de Rouen, apparaîtrait installé à Évreux⁶, où l'ont rejoint quelques compagnies bourguignonnes accourues des frontières de Champagne, où s'acharne encore la résistance de quelques derniers châteaux⁷.

JJ 173, n° 25), ainsi que de plusieurs places fortes ou postes (ci-dessous, n. 4, 5, p. 476, 499-500).

1. Cousinot Le Chancelier, *Geste des Nobles*, éd. V. de Viriville, p. 197-198.

2. Cette mention d'archers de Paris explique bien naturellement le récit original de la surprise de Verneuil, par le Journal d'un Bourgeois de Paris, dont on va voir l'importance; il pouvait parfaitement l'avoir recueilli de quelque Parisien auxiliaire, présent à l'armée anglaise.

3. Sur cette méthode anglaise des « Petits Paquets », voir notre compte-rendu de *L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc au siège d'Orléans*, de MM. Boucher de Molandon et A. de Beaucorps, dans *Bibl. de l'Éc. des chartes*, t. LV, janvier-avril 1894, p. 160-170 et notamment p. 164-165.

4. Quittance de John Montgomery, capitaine de Domfront, pour les gages, durant un mois, de quinze hommes d'armes à cheval et soixante archers, qu'il doit mener ou envoyer au régent « à la journée enconvenue estre devant Yvry au XIII^e jour de ce présent mois », en vertu d'un ordre du 28 juillet. Doc. en date du 2 août 1424. Bibl. nat., ms. fr. 26285 (anc. coll. de dom Villevieille, titres originaux, vol. 23), n° 454.

5. On voit qu'un détachement venu de la place de Domfront figurait à l'armée d'Ivry (ms. fr. 26285, n° 454). Les documents utilisés ci-après en signalent un autre venu de Vire (Arch. nat., JJ 172, n° 633), un autre de Bernay (Arch. nat., JJ 172, n° 604, 627), un autre de Pont-Audemer (Arch. nat., JJ 172, n° 586; JJ 173, n° 110).

6. *Wavrin*, éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 100-101. — C'est évidemment un lapsus négligeable qui fait dire à Wavrin (dont le témoignage, à partir de ce jour même, devient si précieux), ou bien à ses copistes, que le duc de Bedford, arrivé la veille à ce qu'il semble de la direction de Rouen, aurait séjourné à Évreux « tout le jour Nostre-Dame », c'est-à-dire le 15 août (*loc. cit.*). La suite du récit, tellement exact et précis, plaçant la reddition d'Ivry à Bedford, Bedford présent et commandant, ce même 15 août, et mettant la rencontre de Verneuil au 17, ne permet pas d'en douter. Comme le 13 août, moment de la pause de Bedford à Évreux, tombait un dimanche, le chroniqueur a pu tout naturellement confondre les deux jours de fête presque successifs.

7. Sur ce point, ci-dessus, p. 436, et ci-après, p. 483.

Le dimanche 13, il s'organise à Évreux et prend ses dispositions de combat¹. L'armée française, formée de corps arrivés, qui de Touraine ou de Berry, qui de la bordure du Nivernais, puis concentrée tout entière sur la ligne du Loir, entre Châteaudun et Bonneval², atteint elle-même les approches d'Ivry, en touchant la vallée de l'Avre³. Prenant nettement sa route au nord, par les plaines de Beauce au delà de Bonneval, elle a tourné Chartres⁴, traversé l'Eure⁵, tourné Dreux⁶. Ce même jour, dimanche 13, ou le lendemain tout au plus⁷, l'Avre passée, elle campe à Nonancourt⁸, ainsi postée à mi-distance d'Ivry à Verneuil⁹. Les uns et les autres, Anglais et Français, les Français un peu plus rapprochés cependant, ne sont plus dès lors qu'à six ou sept lieues du sanglant contact dont l'approche convenue les attire et les fascine¹⁰.

Dans l'après-midi du lendemain, lundi 14, veille de la Notre-Dame d'août¹¹, l'armée anglaise tout entière, partie le matin

1. Ci-dessus, p. 468, n. 6.

2. « ... S'assemblerent tous à Chasteaudun et à Bonneval. » (*Raoulet*, p. 184.) Bonneval, comme il a déjà été dit, marque alors le point le plus avancé des positions fixes encore aux mains du parti français. — Sur Bonneval et les petites places nommées ci-après, voir, sauf exception, ci-dessous, *Annexe 5*.

3. Ci-après, n. 6.

4. « Si vinrent loger emprès Chartres. » (*Chron. de la Pucelle*, éd. V. de Viriville, p. 223; cf. *Chartier*, t. I, p. 41.)

5. Entre Chartres et Courville, sans doute, en ligne droite de Bonneval à Nonancourt.

6. « ... Et de là (d'entre Châteaudun et Bonneval) tirèrent par au-dessus de Dreux... » (*Raoulet*, éd. V. de Viriville, p. 184.)

7. Ce dernier passage de Raoulet doit-il s'entendre d'une nouvelle étape entre le campement près Chartres, nettement signalé par la *Chronique de la Pucelle* et Chartier (n. 4), et le campement de Nonancourt, qu'on va voir indiqué par les mêmes et par d'autres (n. 9)?

8. Nonancourt, sur la rive nord de l'Avre (Eure-et-Loir, ch.-l. de cant., arr. de Dreux).

9. « ... Et se logèrent sur la rivière d'Eure (d'Avre) à Nonancourt. » (*Raoulet*, p. 184.) Le campement de Nonancourt est également cité par la *Chronique de la Pucelle* (p. 223), *Chartier* (t. I, p. 41), la *Chronique de Normandie* (éd. Hellot, p. 72).

10. On ne voit pas dans cette marche que l'armée française se soit préoccupée de Châteauneuf-en-Thimerais, place de force à laisser couler devant ses murs les troupes en marche, non plus que de Courville ou de Crécy-Couvé.

11. On a vu les ordres donnés et les marches prévues de façon à ce que l'armée fût à Ivry dès la fin de la journée du 14. Quittance du capitaine de Domfront, citée ci-dessus, p. 468, n. 4, ms. fr. 26285, n° 454.

même d'Évreux, occupe déjà fortement, la première, la position maîtresse qui commande l'approche d'Ivry contre tout secours offensif survenu de l'extérieur¹. C'est là qu'elle passe la nuit, « en une belle plaine au-dessus des vignes² », attendant tellement le choc pour les premières heures du matin qui va suivre, que Bedford fait dresser une croix et bénir solennellement la place, afin que les morts du lendemain soient certains de reposer en terre sainte³. La nuit du 14 au 15, et la matinée du lendemain, l'armée anglaise la passe ainsi devant Ivry, sous les armes⁴.

Telle est la position où la trouve, vers trois heures de l'après-midi, Ivry se rendant, une reconnaissance de cavalerie jetée en avant par les commandants de l'armée française en marche⁵. Assiégeants formés en bataille, assiégés sur le point d'évacuer la

1. « ... Et l'endemain, aprez qu'il eust beu ung cop, se departy (le duc de Bedford) de la ville d'Évreux, et tant s'exploita de chevauchier qu'il eut passé les bois qui sont auzpres d'Yvry... » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 101.)

On vient de voir (ci-dessus, p. 468, n. 6) que ce lendemain correspond au lundi 14 août.

2. *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 101. — « ... et aussi les adversaires estoient sur une montaigne... » (*Raoulet*, p. 185.)

3. « Dont prindrent place et attendant illec bataille doubtablement fisrent la place beneistre et ou milieu drecier une croix. » (*Geste des nobles*, p. 197.) Comparer avec le tableau donné par *Wavrin* des dispositions habituelles des Anglais avant le combat. (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 109.)

4. « Ainsy doncques, le duc de Bethfort, en ceste nuit, se loga devant Yvry... et l'endemain vint...; puis, environ deux heures après midy, le duc de Bethfort marcha, en bataille bien ordonnée, jusques devant ledit chastel... » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 101.)

5. *Wavrin*, témoin oculaire et narrateur, place le fait « droit à ceste heure » où les pourparlers de la capitulation se trouvaient déjà accomplis, les otages rendus et les commissaires anglais en possession du château, la garnison française ne l'ayant pas encore matériellement évacué cependant, c'est-à-dire, comme il a été établi, un peu après trois heures. (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 103.) Cette reconnaissance se composait d'une quarantaine de cavaliers bien montés. (*Ibid.*) Monstrelet, dans son récit plus que sommaire, est d'accord avec *Wavrin* sur le détail de ces divers points (t. IV, p. 189-190).

La version du Journal d'un bourgeois de Paris, qui place le fait le lundi 14 et qui porte la reconnaissance au chiffre de 500 hommes, ne paraît pas admissible. (Éd. Tuetey, p. 195.) Raoulet fait également la même erreur sur cette date (p. 185). Tout l'ensemble de ces faits : marche de l'armée française, reconnaissance, volte-face, prise de Verneuil, dont on va voir les circonstances, étant indissolublement lié, doit se reporter au 15 août, jour incontesté de la reddition d'Ivry.

place, déjà en voie de livrer les portes, prennent cette troupe au galop pour l'avant-garde de l'armée dont ils attendent l'approche¹. Erreur de courte durée. Toutes les forces françaises, qui sont encore à deux lieues et demie environ², au retour des éclaireurs, au su des nouvelles de la situation désespérée d'Ivry, prononcent une brusque volte-face. A l'heure qu'il est, remontant la vallée de l'Avre vers l'ouest³, au lieu de marcher au nord par les plateaux en plaine, toute l'armée, au lieu de courir sur Ivry, s'est déjà lancée dans la direction de Verneuil⁴. Alors Bedford, Ivry décidément évacué par Géraud de la Pallière, s'en retourne ce soir même, avec le gros de ses forces, à Évreux, son prudent point d'appui⁵. Il expédie seulement Suffolk en reconnaissance aux approches de Verneuil, vers Damville, Piseux et Breteuil⁶, et avec lui Salisbury, avec mis-

1. Sur l'erreur de l'armée anglaise et sa formation immédiate en bataille, *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 103. Sur l'erreur des assiégés, *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 195 : « ... Et ceulx qui estoient dedans le chasteul eulx orguillirent et commencèrent à crier et braire... »

2. *Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 449 v^o.

3. On ne voit pas non plus que, dans cette marche par la rive nord de l'Avre, l'armée française se soit préoccupée de la petite place de Tillières-sur-Avre, située juste sur sa route, sur la même rive que Nonancourt et Verneuil.

4. Sur le fait même de la volte-face sur Verneuil, unanimité des témoignages : Wavrin, Monstrelet, Fenin, le Bourgeois de Paris, Le Fèvre de Saint-Remy, la Chronique dite des Cordeliers, du côté anglo-bourguignon ; Raoulet, la Chronique de la Pucelle, Berry, Chartier, du côté français. La méprise de date déjà signalée commise par le Bourgeois de Paris et Raoulet est seule à relever.

5. « Puis, aprez ces choses passées, il fut conclu que ledit régent se desloeroit et yroit au giste à Évreux. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 106.)

6. Le texte de Wavrin porte, parlant des ordres donnés spécialement au comte de Suffolk : « S'en alla à Damville et à Baiseux, à Bretueil et ou Perche, ainsi comme à deux lieues de Verneul. » (*Wavrin*, éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 106; éd. de M^{lle} Dupont, t. I, p. 260.) Monstrelet dit : « Ala à Dampville et à Vasseux, et delà à Bretueil ou Perche, à deux lieues près de Vernuel. » (*Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 191.) — Damville et Breteuil, dans ou près le val d'Iton, ont déjà été mentionnés souvent. Damville, comme on l'a vu, était aux mains d'un poste anglais. (Voir ci-dessus, p. 442, n. 8; cf. ci-après, p. 478, n. 3.) Quant au lieu de « Baiseux », de Wavrin, « Vasseux », de Monstrelet, M^{lle} Dupont, dans son édition de Wavrin (t. I, p. 260, n. 1), propose d'y reconnaître Piseux, tout à fait dans la région, à une lieue et demie environ seulement de Verneuil, sur la route de Damville. (Piseux, Eure, cant. de Verneuil.) On ne voit aucune raison de ne pas adopter cette identification. M. William Hardy (t. 1422-1431, p. 106, n. 6) dit : « Piseux near Bellesme. »

sion de ne pas perdre le contact¹. Lui-même compte les rejoindre le lendemain, pour chercher à tout prix le vrai combat.

Or, ce mardi 15 août, un des plus grands fêodaux de Normandie², le chef de la branche de Torcy de la maison d'Estouteville³, attardé jusque-là dans les rangs de l'étranger, se dérobe résolument et passe dans le camp français.

Guillaume d'Estouteville⁴, quatrième sire de Torcy⁵, seigneur de Charlemesnil, en Caux⁶, de Baynes, en Basse-Normandie⁷, seigneur de Blainville, près Rouen⁸, par sa mère, fille du maréchal de Blainville, le héros de Roosebeke, a été fait prisonnier dans Harfleur, en 1415, dans le premier désastre des armes françaises⁹. Il est rentré en France, dès 1419, après l'affermissement de la conquête, et a recouvré ses biens¹⁰, sans peut-être

Il faut sans doute lire : « Piseux near Breteuil ». Bellême étant en réalité à quinze lieues au delà de Verneuil, entre Nogent-le-Rotrou et Alençon.

1. *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 106.

2. Sur la maison d'Estouteville et sa branche des sires de Torcy, séparée depuis la fin du XIII^e siècle, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 87-103; de la Roque, *Histoire de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 537-593.

3. Estouteville, entre Rouen et Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure, cant. de Buchy).

4. Guillaume d'Estouteville, né en 1379, mort en 1449, fils de Nicolas, dit Colart d'Estouteville, sire de Torcy, et de Jeanne de Blainville. Sur lui, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 98; de la Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 571-572. Sur l'hypothèse d'une alliance entre la maison d'Estouteville et la maison Blondel, voir ci-dessus.

5. Torcy, dans une île de la rivière d'Arques, à deux lieues environ d'Arques (Torcy-le-Grand, Seine-Inférieure, cant. de Longueville).

6. Charlemesnil, dans la vallée de la Scie (Seine-Inférieure, cant. de Longueville, comm. d'Anneville-sur-Scie).

7. Baynes, sur la bordure du Bessin et du Bocage, en pays de partisans (Calvados, cant. de Balleroy).

8. Blainville-Crevon, sur le Crevon, un affluent de l'Andelle, à cinq lieues de Rouen (Seine-Inférieure, cant. de Buchy).

9. *Rôles norm. et franç.*, n° 843.

10. Lettres patentes de Henry V, en date d'Évreux, le 9 avril 1419, au nom de Guillaume d'Estouteville, seigneur de Torcy et de Blainville. (*Rôles norm. et franç.*, n° 334.) — Mandement de Henry V au bailli de Rouen, en date de Corbeil, le 12 juillet 1420, portant autorisation d'un emprunt sur les revenus du fief de Blainville, au nom du même. (*Ibid.*, n° 843.)

On ne voit pas ce que ce pourrait être une confiscation des biens de Guillaume d'Estouteville au profit de Walter Hungerford, grand sénéchal anglais de Normandie, en date du 11 mars 1421 ou 1422. (De la Roque, *Hist. de la mai-*

rentrer dans son château de Torcy, rendu à l'étranger, pendant la captivité¹, par le sire de Saane², et devenu depuis place de guerre entretenue par le domaine³. En 1424, il a quarante-cinq ans environ, et, quoique la branche aînée de sa famille, dont fait partie Louis d'Estouteville, l'héroïque défenseur du Mont-Saint-Michel⁴, tienne ouvertement pour le parti national, il compte pour un des hauts personnages de Normandie qui ont accepté jusqu'ici sans réserve le régime étranger⁵.

son d'Harcourt, t. I, p. 572.) Les registres du Trésor des chartes et les Rôles normands ne semblent rien contenir de tel.

1. Le château de Torcy a capitulé le 27 janvier 1419. (*Rôles norm. et franç.*, n° 327.) Il reste Anglais jusqu'au 26 octobre 1430. (*Pierre Cochon*, éd. Ch. de Beaurepaire, p. 307.) Depuis, il est violemment disputé.

Le château de Charlemesnil a dû capituler dans l'hiver de 1419, après Rouen, en même temps que toutes les places du pays de Caux. Allusion à sa reddition dans un acte du 2 janvier 1420. (*Rôles norm. et franç.*, n° 727.) Il fut enlevé par les insurgés cauchois en 1435. (*Monstrelet*, t. V, p. 202.) Disputé depuis.

Le château de Blainville ne paraît donner lieu à une action militaire que lors de l'insurrection cauchoise de 1435, lors de laquelle il est enlevé et repris. (*Monstrelet*, t. IV, p. 202, 272.)

2. Jean I^{er}, sire de Saane, dans la vallée de ce nom (Seine-Inférieure, cant. de Bacqueville), l'un des partisans les plus dévoués de la domination anglaise en Normandie. Sur lui, voir Hellot, notes des *Chroniques de Normandie*, n. 209. C'est lui qui décida peut-être de l'issue de la journée de Verneuil. (Voir ci-dessous, *le Choc de Verneuil et la Jacquerie normande*.)

3. La place de Torcy figure constamment sur les comptes de Normandie, de la fin de 1423 à 1429. (Ch. de Beaurepaire, *de l'Adm. anglaise en Normandie*.)

4. Sur Louis d'Estouteville, P. Anselme, *Hist. géneal.*, t. VIII, p. 91; Siméon Luce, *Chron. du Mont-Saint-Michel*, passim; Hellot, notes des *Chron. de Normandie*, n. 158.

5. C'est évidemment de Guillaume d'Estouteville qu'il s'agit ici, et non de son fils Jean d'Estouteville, né en 1410 (et non en 1405), mort en 1494, qui fut grand maître des arbalétriers de France. (Sur lui, P. Anselme, *Hist. géneal.*, t. VIII, p. 87-88 et 98.) L'édition française de Wavrin (éd. de M^{lle} Dupont, t. I, p. 271, n. 1; cf. p. 259, n. 1), suivie par le commentaire du Bourgeois de Paris (éd. Tuetey, p. 196, n. 1), semble faire confusion sur ce point. Par contre, M. Hellot, sans discuter la question, reconnaît la véritable identité de Guillaume d'Estouteville dans ses notes des *Chroniques de Normandie* (n. 206, a).

En effet, le document tiré de Rymer (*Fœdera*, t. IV, part. iv, p. 127), sur lequel on s'appuie pour prouver que Guillaume d'Estouteville était encore à cette époque, depuis 1415, prisonnier en Angleterre, que par conséquent c'était seulement son fils Jean qui pouvait figurer dans les rangs anglais, ne s'applique pas à lui. Ce document, en date de Westminster, le 29 mai 1427, concerne son parent très lointain, le chef de la branche aînée de sa maison, Jean II d'Es-

Mais le sire de Torcy est en relations évidentes avec les capitaines bourguignons de Picardie, parmi lesquels son mariage lui assure de puissants alliés. Sa femme¹ est Jeanne de Doudeauville², fille et héritière de Jean, seigneur de Doudeauville, en Boulonnais³, et de Jeanne de Créquy⁴. Jeanne de Doudeauville, en premières noces, était mariée à Raoul de Raineval, de la grande maison des Raineval d'Artois⁵, aux mains desquels était récemment passé le comté de Fauquembergue⁶. De par elle, le sire de Torcy est, en outre⁷, possesseur de nombreuses seigneuries en Ponthieu, plus voisines de la lisière Normande, de Ponches, dans le val d'Authie⁸, de Caumartin, près du

touteville, sire d'Estouteville et de Valmont, grand bouteiller de France, fait prisonnier également en 1415, il est vrai, mais à Azincourt, et non pas comme Guillaume à Harfleur, et père de Louis d'Estouteville, le commandant du Mont-Saint-Michel. L'expression « domini d'Estoutevyle », employée dans l'acte du 29 mai 1427, démontre suffisamment qu'il s'agit du sire d'Estouteville et non du sire de Torcy, désignation sous laquelle Guillaume d'Estouteville et tous ceux de sa branche sont toujours signalés.

D'ailleurs, Jean d'Estouteville, son fils, n'avait que quatorze ans à cette époque, et non dix-neuf, comme le lui prêtent la plupart des généalogistes, trompés par quelque erreur d'impression du P. Anselme. Ce dernier (t. VIII, p. 87) dit en effet que Jean d'Estouteville comptait dix-sept ans en juillet 1422, ce qui le ferait naître en 1405. Or, c'est 1427 qu'il faut lire au lieu de 1422 (cf. de la Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 572); ce qui fait naître Jean d'Estouteville en 1410. On en trouve la preuve manifeste dans les lettres de restitution d'une partie de leur héritage aux enfants de Guillaume d'Estouteville, délivrées en date de juillet 1427. Jean d'Estouteville, écuyer, y est mentionné comme âgé de dix-sept ans. (Arch. nat., JJ 173, n° 747.)

1. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 98, et Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Doudeauville*.

2. Dont le nom est généralement défiguré (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 98; notes des *Chron. de Normandie*, n. 206, a), sous la transposition de Jeanne d'Ondeauville. (Cf. de la Roque, *loc. cit.*)

3. Bibl. nat., Cab. des Titres, Dossiers bleus, *Doudeauville*.

4. On ne voit pas bien clairement son ascendance. De la Roque (*Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 571-572) la fait fille d'un Jean de Créquy et d'une Jossine de Soissons, ce qui paraît difficile à admettre, ce Jean de Créquy, époux de Jossine de Soissons, semblant avoir été Jean VII (1497-1543); voir P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 784.

5. Sur la maison de Raineval, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 613-617.

6. *Ibid.*, t. III, p. 723; t. VI, p. 107; t. VIII, p. 616. Abbé Robert, *Notice historique sur l'ancienne ville et comté de Fauquembergue* (Saint-Omer, 1844, in-8°, 164 p.), p. 34-46.

7. Doudeauville, au sud-est de Boulogne (Pas-de-Calais, cant. de Samer).

8. Ponches, Somme, cant. de Crécy-en-Ponthieu.

champ de carnage de Crécy¹, de Ligescourt², entre Ponches et Caumartin³, de Nouvion-en-Ponthieu, proche de la baie de Somme⁴. La ligue secrète ourdie par les Longueval a sans doute essayé de le gagner à la même cause, lui et les petits seigneurs terriens du pays de Caux⁵, voisins des frontières de Picardie, où se décide en ce moment la grande insurrection nationale⁶.

Charles de Longueval figure à ses côtés, pendant cette courte campagne d'Ivry, dans les rangs de la troupe anglaise. Il porte avec lui le secret redoutable des conjurés de Roye, qui, en ce moment, vers les bords de la Somme, attendent un signal pour agir. Quelques heures après Guillaume d'Estouteville, il va réali-ser la retentissante et périlleuse défection qu'il médite. Comment admettre, comment supposer qu'il n'ait pas servi de lien, pas tenu le rôle d'émissaire entre les conjurés picards, dont il est l'âme, et les Français de Normandie encadrés dans l'armée anglaise, qui vont faire aussi leurs preuves⁷?

Toujours est-il que, le premier, Guillaume d'Estouteville donne l'exemple de la défection, et, risquant tout, dans un coup d'invincible entraînement, ses bons châteaux, ses belles terres et sa tête, quitte brusquement, dans la journée même du 15, les lignes anglaises, où nul raisonnement ne peut plus le retenir⁸. Peut-être

1. Caumartin, Somme, cant. et comm. de Crécy-en-Ponthieu.

2. De la Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 571-572.

3. Somme, cant. de Crécy-en-Ponthieu.

4. Nouvion-en-Ponthieu, Somme, ch.-l. de cant., arr. d'Abbeville.

5. Outre les gens du pays de Caux passés aux Français avec Guillaume d'Estouteville (Arch. nat., JJ 172, n° 600), on va voir le rôle important de la défection de plusieurs combattants nobles de cette région, en pleine bataille. (Arch. nat., JJ 173, n° 25.)

6. Sur la ligue picarde, voir ci-dessus, p. 449 et ss.

7. Sur le rôle de Charles de Longueval dans la conjuration de Roye, ci-dessus, p. 449-450. Sur son ralliement au parti français, immédiatement ci-après.

8. Le passage du sire de Torcy dans les rangs français est relaté par plusieurs chroniques, *Bourgeois de Paris* (p. 196), *Wavrin* (t. 1422-1431, p. 121), *Monstrelet* (t. IV, p. 197), *Fenin* (p. 122), *Chronique dite des Cordeliers* (ms. fr. 23018, fol. 449 v°). Mais ces témoignages, en défigurant plus ou moins son nom, ce qui a peu d'importance, varient assez sur le moment exact où il abandonne l'armée anglaise. Les uns fixent cet incident au même jour que la prise de Verneuil, elle-même placée par méprise au lundi 14 (*Bourgeois de Paris*); d'autres le placent dans la nuit du 15 au 16 (*Chron. dite des Cordeliers*), ou bien à la nuit du 16 au 17 (*Wavrin*), au jour même de la bataille (*Monstrelet* et *Fenin*). Le récit du *Bourgeois de Paris* (p. 196) mettant hors de doute la

est-il accompagné, déjà, de deux grands barons normands dont les chroniques n'ont pas conservé mémoire¹. En tout cas, il n'est pas seul, et de petits gentilshommes de Caux l'accompagnent; parmi eux, l'écuyer Thomas Le Senne, son servent Robin Fumière, obscurs combattants dont un hasard permet de conserver les noms et de les unir au sien².

Ce ralliement improvisé, dont les circonstances exactes restent malheureusement dans l'ombre³, trouve aussitôt son emploi dans l'exécution d'une ruse classique, vieille comme la guerre même, mais de succès toujours sûr⁴. L'armée que Guillaume d'Estoute-

participation de Guillaume d'Estouteville à la surprise de Verneuil, qui va être fixée sans controverse possible au 15 août, il s'ensuit qu'on ne peut reculer au delà de cette heure le moment de son ralliement.

1. La Chronique anonyme dite des Cordeliers, qui fixe la défection du sire de Torcy à la nuit du 15 au 16, lui donne à ce moment, comme compagnons de résolution, deux autres nobles normands qu'elle ne désigne pas autrement. « Et la nuit ensuivant (du 15 au 16), par le moien du sire de Trosy (*sic*) et de deux autres chevalliers de Normandie, qui, celle dicte nuit, s'estoient partis et emblez de la compaignie dudit regent et allez en la compaignie de ses anemis, lesdis anemis se partirent et tournèrent vers Verneuil, et là... » (Ms. fr. 23018, fol. 449 v°.) Ce récit placerait au 16 la volte-face de l'armée française et la prise de Verneuil, événements qui incontestablement ont lieu le 15; mais, de la narration de la chronique, il ne subsiste pas moins que le sire de Torcy fut accompagné de deux grands seigneurs dans sa fuite.

Faut-il comprendre parmi ces compagnons, dès cette heure, Charles de Longueval et, s'il y avait lieu, l'énigmatique « seigneur d'Augmont », dont le fait même de la défection est si nettement affirmé par Wavrin (t. 1422-1431, p. 121) et par Monstrelet (t. IV, p. 197), sans en préciser l'instant, et sans que, comme pour le sire de Torcy, on possède un élément critique aussi certain pour l'apprécier? On verra les raisons qui font préférer pour ce fait la nuit du 16 au 17, veille de la rencontre.

2. Rémission pour Robin Fumière, valet servent, natif du pays de Caux, ayant suivi son maître Thomas Le Senne, écuyer, alors que celui-ci accompagna dans sa défection Guillaume d'Estouteville, seigneur de Torcy, ayant combattu avec eux dans les rangs de l'armée française à la bataille de Verneuil, puis fait prisonnier, dans la déroute, par la garnison anglo-bourguignonne de Chartres. Doc. en date de novembre 1424. Arch. nat., JJ 172, n° 600.

3. Guillaume d'Estouteville et ses compagnons, non seulement abandonnent les lignes anglaises, mais prennent part à la bataille même de Verneuil, le 17 août, dans les rangs français. C'est ce que démontre absolument la lettre de rémission qui vient d'être citée, laquelle fait mention d'un de ses écuyers et de son servent comme faits prisonniers dans la déroute des débris de l'armée nationale, où ils devaient par conséquent avoir nécessairement figuré.

4. La mention de la prise de Verneuil par l'armée française se trouve dans toutes les chroniques contenant le récit de ces événements (ci-dessus, p. 475,

ville a rejointe est en marche sur Verneuil, où l'acte du sire de Torcy est encore inconnu, insoupçonnable surtout. Il se prête volontiers à une feinte facile, paraissant sous les murs de la place, à la vue de tous les habitants, captif simulé des Français, se lamentant sur la défaite supposée que Bedford vient soi-disant d'essayer devant Ivry. La vue du sire de Torcy, connu pour l'un des fidèles tenants du parti anglais, en si piteuse attitude, en si pénible désespoir, persuade aux soldats ennemis que l'armée du régent vient d'éprouver un complet désastre, au fond redouté, presque attendu peut-être. Des Écossais des Basses-Terres, faux prisonniers traînés à la queue des chevaux, qui interpellent dans leur langue natale les Anglais de la garnison accourus sur le rempart, achèvent d'encadrer la scène et de mettre le stratagème au point¹. Verneuil ouvre ses portes au duc d'Alençon², seigneur naturel de la ville, et donne un précieux point de ravitaillement et d'appui à l'armée française en campagne, qui va s'y adosser pour le grand combat dont l'heure inévitable approche à grands pas³.

n. 8). Mais les dates exactes diffèrent. Ainsi le Bourgeois de Paris (p. 195), qui, dans le récit de cet événement, donne des détails si originaux, puis Raoulet (p. 185), si bien informé sur toute cette semaine, donnent tous deux, avec une précision qui pourrait abuser, la date de la vigile de la Notre-Dame d'août, c'est-à-dire du lundi 14, reportant du reste à ce jour presque tous les faits connus incontestablement pour s'être passés le 15. — Du récit de Wavrin, qui suivait l'armée anglaise, il faut déjà forcément déduire que l'événement eut lieu le 15. Mais, en outre et définitivement, un document inattaquable fixe au 15 août le moment de la surprise de Verneuil. Ce sont les lettres de rémission accordées par le duc de Bedford aux habitants de Verneuil, après la réoccupation de la ville par les Anglais victorieux, le lendemain de la bataille; ces lettres sont datées de « l'ost devant Verneuil, le xviii^e jour d'aoust » 1424, et mentionnent expressément la surprise française comme ayant eu lieu le 15 août même. (Arch. nat., JJ 172, n° 585.)

1. Pour tous ces détails, voir *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 195-196, seule chronique qui s'étende ainsi sur les circonstances de la surprise de Verneuil et qui mentionne le rôle joué à cette occasion par le sire de Torcy.

2. Jean V (Jean II comme duc), duc d'Alençon, sur l'âge duquel, à cette époque, il a été souvent discuté. Un singulier document semble placer sa naissance au 14 juin 1406. (Bibl. nat., ms. lat. 7443, fol. 61.) Il était donc alors tout juste dans sa dix-neuvième année. Fait prisonnier le surlendemain, au fort de la bataille de Verneuil, enfermé au Crotoy, — où Jeanne d'Arc fut aussi tenue captive, — ayant refusé de prêter aucun serment à l'Angleterre, il ne devait recouvrer sa liberté qu'à la fin de 1427.

3. Sur la reddition de Verneuil au duc d'Alençon, *Chron. de Normandie*, p. 72 et notes, n. 206; *Chron. de la Pucelle*, p. 223.

Cette défection n'est cependant que la première, et, dans les cadres anglais, d'autres, depuis longtemps en germe, épient déjà l'heure¹.

Le mercredi 16, au matin, Bedford, qui vient de passer la nuit à Évreux avec le gros de ses forces, a reçu la nouvelle de la perte de Verneuil. En route aussitôt, il a rejoint, le soir même, ses lieutenants Suffolk et Salisbury. Son armée, après une journée de marche, passe la nuit du 16 au 17 massée entre Évreux et Verneuil², à trois ou quatre lieues environ des positions françaises³, fondue en un seul bloc, arrêtée et reposée de bonne heure et se préparant au heurt du lendemain⁴. Cette anxieuse veillée

1. Ici, dans la nuit du 15 au 16, c'est-à-dire pendant la nuit passée à Évreux, se placerait, s'il fallait suivre la Chronique anonyme dite des Cordeliers, l'instant de la défection du sire de Torcy, avec celle de ses deux énigmatiques compagnons. (Texte ci-dessus, p. 476, n. 1.) Compagnons dont l'un pourrait avoir été Charles de Longueval et l'autre le bizarre « seigneur d'Augmont ». Mais cette hypothèse ne se soutient pas, les notations sommaires du rédacteur de cette chronique ne pouvant être comparées, sur ce point, au récit circonstancié du Bourgeois de Paris, d'après lequel il faut fixer le départ du sire de Torcy avant la prise de Verneuil, laquelle a lieu le 15 comme on l'a vu, ni au témoignage de Wavrin, qui va placer l'abandon des autres nobles normands dans la nuit du 16 au 17.

2. Le duc de Bedford, apprenant, le 16 au matin, à la première heure, la nouvelle de la prise de Verneuil, effectuée la veille, se met immédiatement en marche. « Et lors, après sa messe oye et qu'il eut beu ung cop, fist sonner la trompette du deslogement. Si se party de ceste ville d'Évreux et se mist aux champs en prenant le droit chemin vers Verneul, par ung merquedy, seiziesme jour d'aoust... » (*Wavrin*, éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 108; le ms. porte : « xxvi^e »; l'éditeur fait naturellement observer, p. 108, n. 7, que ce ne peut être qu'une erreur matérielle de copie et qu'il convient de lire : « xvi^e ». Pour les dates semblables, matériellement erronées, voir ci-dessous, p. 490, n. 2.)

3. « ... logez à troys ou quatre lieues dudit Verneuil... » (*Chron. de la Pucelle*, p. 224.) — « ... logier à trois lieues ou environ prez dudit Vernueil... » (*Chron. de Normandie*, p. 72.) — Monstrelet (t. IV, p. 192), très confus, très contradictoire avec lui-même dans le récit de ces faits, plaçant la bataille au jeudi 16, se servant toujours de la même bizarre expression pour désigner Damville, dit que Bedford se logea cette nuit à « Damville-en-Vasseulx » (voir ci-dessus, p. 471, n. 6), qui est en effet à cinq faibles lieues seulement de Verneuil.

4. « Si se logèrent ce jour, de bonne heure, adfin de mieulz avoir espace de leurs besongnes aprester pour atendre l'aventure de la bataille désirée..., car de leur propre nature ilz sont très dévots, devant boire spécialement. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 109.) Se rappeler le fait de la bénédiction du lieu de combat d'Ivry, rapporté par la *Geste des nobles* (p. 197).

est le moment que guettent d'autres hésitants de la dernière heure. Cette nuit-là, une troupe de gentilshommes du pays de Caux et du Ponthieu, suivis de leurs gens, abandonne le camp anglais quelques heures avant le contact. Ils vont retrouver les partisans normands venus des bords de la Touques, comme Guillaume de Brévedent, comme Robert de Carrouges, qui ont cheminé de bois en bois, par les frontières du Maine, pour s'aligner à leur rang dans l'armée du roi Charles¹. Eux aussi, d'une impulsion violente, sautent à cheval pour aller chercher, à quelques lieues de galop, les étendards de France, sous lesquels ils vont combattre le lendemain à leur place contre l'ennemi national².

C'est à cet instant, selon le plus de vraisemblance³, que peut se classer le ralliement de Charles de Longueval, le haut baron de Picardie qu'on vient de voir mêlé de si près à la fédération de

1. Ci-dessus, *le Pays d'Auge et les Partisans et les lignes françaises*.

2. Il semble impossible qu'il n'y ait pas eu, cette nuit même, une nouvelle et importante défection de nobles normands dans l'armée anglaise. Le récit de Wavrin, présent au camp cette nuit même (t. 1422-1431, p. 108-109), est trop explicite pour permettre d'en douter : « Mais... vous raconteray comment, *la propre nuit devant la mortele bataille dessus dite*, se partirent de la route des Anglois et de leur compaignie aucun lasces chevalliers et escuyers de Northmandie, avec certain nombre de gens qu'ils séduirent et emmenèrent, lesquels chevalliers et escuyers estoient des marches conquises du *pays de Chaulz et là environ...* » (Wavrin, t. 1422-1431, p. 120.)

Monstrelet (t. IV, p. 197), Fenin (p. 222), la Chronique anonyme dite des Cordeliers (fol. 449 v°) mentionnent également, quelques heures avant la rencontre (ce dernier texte en reportant par erreur évidente le fait à la nuit du 15 au 16), le départ d'un grand nombre de chevaliers et d'écuyers normands. De ce que ces trois chroniques, et même Wavrin, mentionnent dans cette « fournée » le sire de Torcy, dont le ralliement a été établi le 15, comme on l'a vu, il ne faut pas conclure pour cela que cette défection en masse et la sienne ne fassent qu'un, et qu'il faille avancer la désertion finale au 15, ou retarder celle du sire de Torcy jusqu'à la nuit du 16 au 17. L'expression si caractéristique de Wavrin : « *la propre nuit devant la mortele bataille*, » combinée avec les détails si précis du Bourgeois de Paris, qui établissent le départ de Guillaume d'Estouteville le 15, ne peut laisser aucun doute sur ce point. L'allusion de Wavrin aux gentilshommes « du pays de Chaulz et là environ » est d'ailleurs singulièrement mise en valeur par un document qui va être cité. (Arch. nat., JJ 173, n° 25.)

3. On a vu comment la version qui placerait sa défection en même temps que celle du sire de Torcy, c'est-à-dire le 15, paraît moins vraisemblable. Quant au dire de la Chronique anonyme, dite des Cordeliers, qui fixe à la nuit du 15 au 16 le départ des gentilshommes normands, départ dans lequel on pourrait le compter, elle n'est pas admissible.

Roye. Sa présence constatée dans les cadres anglais, en ce moment et à cette heure, montre que la ligue dont il était l'âme ne devait guère être encore soupçonnée, et que les conjurés du Nord attendaient pour jeter leur défi quelque mot d'ordre étroitement lié à l'issue de la grande rencontre espérée. On ne s'explique pas autrement, en effet, que le sire de Longueval servit encore dans l'armée anglaise, sous des chefs en lesquels il n'aurait trouvé que des juges, si l'éclat d'une rupture entre les affiliés de Roye et le régime anglo-bourguignon eût déjà lancé son retentissant écho¹. Quoi qu'il en soit, le passage du seigneur de Longueval dans les lignes françaises, au moment où les deux armées vont s'aborder de plein front, est un fait accompli ; le parti national compte une recrue de plus, qui ne connaîtra désormais que les emblèmes de France et ne quittera plus la croix droite².

Faudrait-il, en interprétant une mention quelque peu obscure du texte qui relate le fait, lui adjoindre un autre compagnon, et non des moindres personnages du parti de Bourgogne ? Si, en effet, au lieu de : « Messire Charles de Longueval, seigneur d'Aumont », titre que ne porta jamais nul des Longueval et qu'il est impossible de leur prêter à un degré quelconque, on devait lire le passage du chroniqueur Jean de Wavrin de la façon suivante : « Messire Charles de Longueval et le seigneur d'Aumont », il en résulterait que le sire d'Aumont en personne aurait aussi, ce jour-là, rallié le camp français³. Le fait serait précieux à décou-

1. Sur Charles de Longueval et son rôle à Roye, ci-dessus, p. 449-450.

2. La croix droite blanche représentait, comme on sait, l'insigne de France, la croix de Saint-André blanche celui de Bourgogne, la croix droite rouge celui d'Angleterre. L'insigne spécial du parti d'Armagnac avait été la bande blanche. Depuis la révolution de mai 1418, la mort du connétable et l'existence du double gouvernement de Paris et de Bourges, les capitaines du dauphin Charles, devenu chef du parti national, ne portent plus que la croix droite blanche : du moins le constate-t-on en août 1419. (*Livre des trahisons*, p. 143.) A plus forte raison la croix droite blanche reste-t-elle l'emblème des partisans de Charles VII, depuis son avènement comme roi en 1422.

3. Texte exact de Wavrin, relatant le départ des gentilshommes du pays de Caux, la nuit du 16 au 17 : « ... entre lesquelz messire Charles de Longueval, seigneur d'Aumont. » (Éd. William Hardy, t. 1422-1431, p. 120-121 ; aucune variante signalée.) Monstrelet, dont le récit succinct est sur ces faits, sauf les confusions d'itinéraire, très voisin dans le fonds de celui de Wavrin, mentionne simplement : « ... entre eulx messire Charles de Longueval », sans autre qualification. (Éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 197.)

vrir, mais extraordinaire à vérifier. Le chef¹ de cette puissante maison française², qui tient une bonne partie du Vexin, sur la lisière de la falaise du Bray, où l'abbaye de Ressons³ lui sert de Saint-Denis, est alors en effet Jacques, sire d'Aumont, fils de Jean IV, tué à Azincourt, et de Yolande de Châteauvillain⁴. Il est bien le neveu de Guillaume de Châteauvillain⁵, le grand féodal de Bourgogne, qui en ce moment refuse obstinément le serment au roi d'Angleterre⁶, le neveu encore de Catherine d'Aumont, mariée à Jacques de Soyécourt, seigneur de Mouy⁷, lui-même apparenté de façon si suspecte⁸, et qu'on va voir si singulièrement écarté, à la dernière heure, des rangs de l'armée anglaise⁹. Il est bien le beau-fils de Guy de Bar, le second mari de sa mère¹⁰, le capitaine bourguignon suspect de répugnances anglaises. D'autres parentés le rapprochent de tout un groupe de maisons bourguignonnes ouvertement hostiles au système étranger¹¹. En Picardie, il se trouve allié de près au sire de Saint-Simon, l'un des plus ardents ligueurs de Roye¹². Il correspondrait

1. Sur la maison d'Aumont, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 870-880.

2. Aumont, sur les limites de l'Amiénois, vers les approches du Bray (Somme, cant. d'Hornoy).

3. Ressons-en-Vexin, abbaye de l'ordre de Prémontré, entre Méru et Beauvais, lieu de sépulture célèbre de la maison d'Aumont (Oise, cant. de Noailles).

4. Sur Jacques d'Aumont, seigneur d'Aumont, de Méru, de Chars, région où l'on a vu les partisans du Vexin si fortement installés, de Chappes en Champagne, P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 873-874.

5. *Ibid.*, t. VIII, p. 427.

6. Ce fait et ceux auxquels il est fait allusion plus bas, concernant les dispositions de plusieurs maisons bourguignonnes, seront exposés dans un chapitre ultérieur.

7. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 873, et t. VIII, p. 527.

8. Ci-dessus, *la Prise d'armes de 1424*.

9. Voir ci-après, p. 487-488.

10. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 427. Ernest Petit, notice sur Guy de Bar, dans *Avallon et l'Avallonnais*, p. 73-83.

11. Par la maison de Mello, dont était issue Jeanne de Mello, mère de son père Jean IV, le sire d'Aumont se trouvait allié aux sires de Couches, aux ducs capétiens de Bourgogne, à la maison de la Trémoille, aux Aycelin de Montaignut, seigneurs de Listenois, dont on reconnaitra ailleurs le rôle. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. IV, p. 872-873; t. VI, p. 65; t. VI, p. 65-66; t. I, p. 562; t. VI, p. 65; t. IV, p. 179-180; t. VI, p. 67, p. 304.)

12. Gaucher de Rouvroy, sire de Saint-Simon, dont il a été parlé, avait épousé Marie de Saarbrück, fille d'Amé de Saarbrück, damoiseau de Commercy, et de

bien à ce second personnage de marque désigné par une chronique comme ayant imité le sire de Torcy, et dont Charles de Longueval pourrait représenter l'autre¹. Mais nul trait de sa vie ne se rapporterait à pareil acte², dont toutes ses dispositions et sa carrière ne permettent guère de lui décerner l'initiative³. Il est donc préférable de conclure à quelque erreur matérielle en cause, défigurant, de façon qu'on croit deviner, le nom d'une des seigneuries possédées par le sire de Longueval lui-même⁴, auquel il est en résumé plus sûr de ne pas adjoindre Jacques d'Aumont comme associé de fortune. Charles de Longueval n'en demeure pas moins, pour l'observateur du drame en cours, l'inspirateur de cette résolution périlleuse, de ce sacrifice sans regrets qui va le désigner, ses compagnons et lui, à toutes les spoliations et à toutes les représailles.

La trahison rôde de toutes parts autour des auxiliaires de

Marie de Châteauvillain, sœur de Guillaume et de Yolande. (*Ibid.*, t. IV, p. 398; t. VIII, p. 427, 534.)

1. *Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 449 v°. Voir ci-dessus, p. 476, n. 1; p. 478, n. 1; p. 479, n. 4; p. 480, n. 3.

2. Sans conclure sur la question, M^{lle} Dupont, dans les notes de son édition de Wavrin, a très visiblement appelé l'attention sur cette double et invraisemblable incarnation. (*Wavrin*, éd. de M^{lle} Dupont, t. I, p. 271, n. 2, et p. 272, n. 1.)

3. A l'automne de 1430, on voit le sire d'Aumont tenant sa forteresse de Chappes en Champagne (Aube, cant. de Bar-sur-Seine), à lui appartenant par Jeanne de Mello, sa grand'mère (*Hist. généal.*, t. VI, p. 65; t. IV, p. 872-873), et la défendant contre Barbazan. (*Berry*, p. 382-383; *Monstrelet*, t. IV, p. 386.) En 1431 et 1432, on le suit dans l'armée bourguignonne, ne quittant pas Philibert de Vaudrey. (Voir ci-dessus, p. 439, n. 2.) Dans le courant de 1431, on les trouve ensemble sous les armes. (Arch. de la Côte-d'Or. Joseph Garnier, *Inventaire*, B 11803, cf. 11807.) En 1432, ils se rendent de Bourgogne en Picardie; de là au combat de Lagny-sur-Marne, en août. (*Monstrelet*, t. V, p. 30-39; M^{lle} Dupont, notes de *Wavrin*, t. I, p. 272, n. 1.) En septembre 1432, ils commandent ensemble la place d'Eu. (Bibl. nat., coll. Clairambault, vol. 138, p. 2485, n° 42.)

4. Charles de Longueval avait épousé, comme on l'a vu, Marguerite de Divion (Divion, Pas-de-Calais, cant. de Houdain). Ce nom, à l'occasion d'une mention concernant le bâtard de Divion, frère de Marguerite, est défiguré par le texte de quelques chroniques sous la forme « de Dunon » (*Févin*, p. 124), forme qui, une fois constatée, peut supposer, sans exagération aucune, les transcriptions fautives telles que : « d'Unon, d'Unnon, d'Aunon, d'Aumon. » Ne serait-on pas dès lors en droit d'admettre que Wavrin ait voulu tout simplement qualifier Charles de Longueval de « seigneur de Divion », et que ce soit ainsi qu'il faille rétablir le texte? On peut au moins donner cette hypothèse comme plausible.

l'Angleterre. Le duc de Bedford le sait et le sent, et ses renseignements, le matin même du 16 août, lui ont fait prendre une disposition qui permet de mesurer son inquiétude. Le 16 au matin, à Evreux, avant de se mettre en marche vers le champ de bataille, il se détermine à éconduire discrètement, mais avec une résolution sans réplique, trois commandants bourguignons de marque¹ dont il craint sans doute, au dernier moment, quelque brusque et irrésistible variation d'humeur².

Pourtant Jean de Villiers, sire de l'Isle-Adam³, Jean de Neuchâtel, sire de Montaigu⁴, Jacques de Mouy, de la maison de Soyécourt⁵, viennent, pour le rejoindre, de traverser toute une moitié de la France, arrivant au trot de leurs chevaux du siège de Nesles-en-Tardenois⁶, qu'ils conduisent au nom du duc de Bourgogne sur les frontières de Champagne⁷, où s'acharne encore la défensive française⁸. Tous trois cependant sont bien connus pour Bourguignons d'élite, engagés dans le parti par serment féodal ou par opinion fanatique.

Issu de la grande maison de Neuchâtel⁹, le sire de Montaigu¹⁰

1. On a vu leur arrivée à Evreux, probablement le samedi 12.

2. Wavrin est le seul chroniqueur qui relate leur arrivée avant la marche sur Ivry et qui note leur départ ce matin du 16, sitôt le retour des éclaireurs de Suffolk, avant l'heure de la messe de Bedford (t. 1422-1431, p. 100, 107-108). Le Fèvre de Saint-Remy les cite présents à la journée d'Ivry, sans indiquer comment. (*Saint-Remy*, éd. François Morand, t. II, p. 84.)

3. Cité par Wavrin et Saint-Remy.

4. Cité par Wavrin seulement.

5. Cité par Saint-Remy seulement.

6. Nesles-en-Tardenois, l'imposante forteresse qui subsiste encore presque intacte, près de Fère-en-Tardenois (Aisne, cant. de Fère-en-Tardenois, comm. de Seringes).

7. Dans cette région, la Ferté-Milon venait d'être perdue, en janvier 1423 : Nesles et Fère tiennent encore jusqu'à la fin d'août. (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 432, 449.)

8. Le siège de Nesles paraît avoir été mis vers le printemps de 1424, par l'Isle-Adam, « commissaire en cette partie ». (Arch. nat., JJ 173, n° 124, 56.) Monstrelet (t. IV, p. 186) et Wavrin (t. 1422-1431, p. 100), à l'occasion de l'arrivée des Bourguignons à Evreux, mentionnent cette opération, sans lui spécifier de date. Nesles se rendit le 30 août suivant. (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 449.)

9. Sur la maison de Neuchâtel, P. Anselme, *Hist. géneal.*, t. VIII, p. 347-355.

10. Neuchâtel-Urtière, Doubs, cant. de Pont-de-Roide.

est un Bourguignon de Bourgogne, qui ne sert et ne connaît que ses princes nationaux, dont sa mère, Marguerite de Bourgogne, issue des anciens ducs capétiens, le fait parent par le sang¹. Il était du drame de Montereau, où seul il a pu s'évader du piège, sautant tout armé lices et barrières pour donner l'alarme au dehors². L'Isle-Adam et Jacques de Mouy sont au moins aussi dévoués au fils de Jean Sans-Peur, plus précieux encore à conserver dans l'armée.

Sans rappel en règle de sa carrière antérieure, L'Isle-Adam³ est celui qui a mené, l'année précédente, le premier siège d'Ivry. De tous les capitaines présents sous les étendards d'Angleterre, c'est le seul qui ait déjà battu les alentours, qui connaisse le terrain sur lequel va se dérouler l'action⁴. Jacques de Soyécourt,

1. Jean de Neuchâtel, sire de Montaigu, second fils de Thibaud VI, sire de Neuchâtel, et de Marguerite de Bourgogne, dame de Montaigu, d'une branche des anciens ducs alliée aux comtes de Bourgogne. Il fut grand bouteiller de France après la révolution de 1418, chevalier de la Toison d'or à la fondation de l'ordre en 1430, et mourut en 1433. Il avait épousé Jeanne de Ghisteltes, fille de Jean de Ghisteltes et de Jeanne de Châtillon. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 576, 354; t. VI, p. 125-126, et du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 600-610.) Il était oncle de Thibaud VIII, sire de Neuchâtel, qui fut grand maître de France à la suite des événements de 1418, chevalier de la Toison d'or en 1433, mort en 1458, et dont la femme, Agnès de Montbéliard, avait pour mère Marie de Châtillon, sœur de Jeanne, ce qui rendait l'oncle et le neveu cousins germains par alliance. (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 347, 350; t. VI, p. 125-126, et *Hist. de Chastillon*, p. 600-610.)

Le lieu de Montaigu, dont il tenait la seigneurie de sa mère, n'est pas Montaigu, sur les lisières du Charolais (Saône-et-Loire, cant. et comm. de Chauffailles), comme on pourrait le croire. (Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, p. 134, n. 2.) C'est Montaigu, dans le massif du Jura, près de Lons-le-Saulnier (Jura, cant. de Conliège).

2. *Monstrelet*, t. IV, p. 342, 344, 345-350, 354-355.

3. Jean de Villiers, seigneur châtelain de l'Isle-Adam, le château planté dans une île de l'Oise, entre Beaumont et Pontoise, mouvant directement du roi à cause du château royal de Pontoise. Il était fils de Pierre II de Villiers, second sire de l'Isle-Adam de la seconde maison de ce nom, sortie des seigneurs de Villiers-le-Bel, dans la plaine de France, et de Jeanne de Châtillon, sœur d'Isabelle, mère de Jacques de Soyécourt-Mouy et de ses sœurs, cousin des deux sœurs Jeanne et Marie de Châtillon, mères des femmes de Jean et de Thibaud VIII de Neuchâtel. Né entre 1384 et 1392, passé au parti bourguignon en septembre 1417, maréchal de France en 1418, destitué en 1422, rétabli en 1432, rentré dans le parti français après le traité d'Arras en 1435, mort en 1437.

4. Sur le premier siège d'Ivry, voir ci-dessous, *Annexe 4*.

seigneur de Mouy⁴, est un Bourguignon de la première heure : il appartient à l'une de ces familles du Beauvaisis², directement sujettes du roi, qui ont suivi passionnément, dès le début, la chance de Jean Sans-Peur, tous ses hasards et tous ses risques. Cousin germain du sire de l'Isle-Adam³, c'est très probablement lui qui, conseillé, autorisé et écouté, a décidé Jean de Villiers lui-même à se jeter dans le parti et à livrer, il y a sept ans, les ponts de son château à l'armée bourguignonne, arrêtée devant l'infranchissable fossé de l'Oise⁴, en rouvrant ainsi à Jean Sans-

1. « Et si estoit (à la reddition d'Ivry), du party de Bourgoingne, le seigneur de Lille-Adam et le seigneur de Moy... » (*Saint-Remy*, t. II, p. 84.)

Les chroniques contemporaines et leurs diverses éditions accumulent les confusions possibles entre les représentants, alors existants, des deux maisons de Moy (Aisne, ch.-l. de cant., arr. de Saint-Quentin) et de Mouy (Oise, ch.-l. de cant., arr. de Clermont). A cette époque, la maison de Moy tenant pour le parti français, il ne pouvait exister qu'un seigneur de Moy ou Mouy tenant pour le parti de Bourgogne : Jacques de Soyécourt, second fils de Charles de Soyécourt, seigneur de Mouy, tué à Azincourt en 1415, avec son fils aîné qui portait le même prénom que lui. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 526-527.)

2. Sur la branche des sires de Mouy, de la maison de Soyécourt, *Ibid.*, id. — Soyécourt, en Santerre (Somme, cant. de Chaulnes); Mouy, en Beauvaisis, sur le Thérain, entre Beauvais et Creil (Oise, ch.-l. de cant., arr. de Clermont).

3. Jacques de Soyécourt, né du premier mariage de Charles de Soyécourt, seigneur de Mouy, avec Isabelle de Châtillon, morte en 1403, sœur de Jeanne de Châtillon, mère de L'Isle-Adam. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 526-527; t. VI, p. 113, et du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 573-579.) Il avait épousé, en 1405, Catherine d'Aumont, fille de Pierre II, dit Hutin d'Aumont. (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 526-527; t. IV, p. 873.) Il était mort au 23 mars 1428 (*Hist. généal.*, t. IV, p. 873); mais il est à remarquer qu'il n'est pas mentionné dans un acte du 21 octobre 1425, où figurent ses sœurs, acte déjà cité (*la Prise d'armes de 1424*), et sur lequel on va devoir revenir. (Arch. nat., JJ 174, n° 226.)

Son père et son frère aîné tués à Azincourt, il n'avait plus alors qu'un frère cadet, Louis de Soyécourt-Mouy, né du second mariage de son père avec l'Allemande Amélie de Nostemberg, dame d'honneur d'Isabeau de Bavière. (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 527; Arch. nat., JJ 169, n° 474; JJ 171, n° 381.) Louis de Soyécourt était encore mineur à la date du 21 octobre 1425 (Arch. nat., JJ 174, n° 226), en 1427 (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 527), et n'apparaît majeur qu'à la date du 23 mars 1428. (*Ibid.*)

4. Sur ce fait, *Monstrelet*, t. III, p. 210, répété par *Fenin*, p. 76, par *Saint-Remy*, t. I, p. 310. « Et lors, par le moien et pourchas d'un gentilhomme nommé Charles de Moy, » dit Monstrelet. Il faut qu'il y ait erreur ou du chroniqueur sur le prénom, ou du généalogiste sur la date de la mort des deux Charles de Soyécourt-Mouy, le père et le fils, qu'on vient de voir tous deux signalés comme tués à Azincourt.

Peur le chemin de Paris et la voie de sa fortune. Tous deux, L'Isle-Adam et de Mouy, la veille encore, au défilé de la garnison française qui a capitulé dans Ivry, se relayaient, entourés d'une garde d'honneur, pour porter la bannière de France¹, à côté de l'étendard monstrueusement écartelé de lis et de léopards que Bedford, pour la première fois, faisait déployer comme un défi².

Mais, le matin du 16 août, au lever du jour, les coureurs de Suffolk, de Damville, où ils battent l'estrade, ont apporté à Évreux la nouvelle de la prise de Verneuil et du ralliement imprévu du sire de Torcy³. A ce symptôme qui se trahit, à ce menaçant indice, le duc de Bedford s'est ému.

L'Isle-Adam⁴ est un des chefs bourguignons qui ont le plus ouvertement découvert leur aversion pour l'alliance étrangère. Il a été du petit lot de capitaines du parti qui ont eu à mener la guerre contre l'invasion. Il a tenu frontière contre les Anglais à Pontoise⁵, en Normandie⁶, à Gisors. La veille encore de l'assassinat de Jean Sans-Peur, commandant de Beauvais, il se jetait dans le pays de Caux, où toute sa compagnie, mêlée aux partisans du dauphin Charles⁷, reprenait ostensiblement la croix droite

1. « ... le seigneur de Lille-Adam et le seigneur de Moy, ausquels le régent bailla, pour le jour, à porter la bannière de France, et leur bailla cent chevaliers et escuiers pour les acompaignier. » (*Saint-Remy*, t. II, p. 84.) — « ... la bannière de France, laquelle il fist pour ce jour baillier à porter au seigneur de Lilladam. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 103.)

2. « Puis fist despoier la bannière esquarterlée de France et d'Engleterre, en signifiante des deux royaumes conjoincts. » (*Ibid.*, id.)

3. *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 106-107.

4. L'Isle-Adam, commandant de Pontoise, depuis son passage au parti bourguignon et l'occupation de la place par Jean Sans-Peur jusqu'à la prise de la ville par les Anglais (septembre 1417-juillet 1419). (*Religieux de Saint-Denis*, éd. Bellaguet, t. VI, p. 115; *Monstrelet*, t. III, p. 214-239; *Fenin*, p. 77; *Saint-Remy*, t. I, p. 311.) On sait qu'il laissa surprendre la place par un audacieux « eschiellage » anglais, exécuté à la pointe du jour, quelques heures à peine après la stricte expiration de la trêve de Pouilly, le 30 juillet 1419.

5. L'Isle-Adam, chargé (juin-août 1418) d'un commandement en Normandie. (Arch. nat., JJ 171, n° 295.)

6. L'Isle-Adam, commandant de Gisors (1419); le massacre de Sérifontaine (avril 1419). (Arch. nat., JJ 171, n° 481; *Livre des trahisons*, p. 141; *Monstrelet*, t. III, p. 315; *Fenin*, p. 106-107.)

7. L'Isle-Adam, commandant de Beauvais (août-octobre 1419); allié des Dauphinois pour la levée du siège de Saint-Martin-le-Gaillard (15 août 1419). (*Livre des trahisons*, p. 143; *Chron. de Normandie*, éd. Hellot, p. 51 et notes, n. 147; *Monstrelet*, t. III, p. 334-337; *Fenin*, p. 110-111.)

de France¹. Bien des chefs anglais savent, à n'en pas douter, que, depuis son altercation mémorable avec Henry V², son emprisonnement à la Bastille³ et la destitution de son grade de maréchal⁴, il garde au régime étranger une tenace et haineuse rancune. Il est cousin germain de ce Pierre Glé, le commandant dont la négligence a laissé surprendre Ivry, et de ce Philibert de Vaudrey, négociateur de la défection d'Arthur de Bretagne⁵, qui vont eux-mêmes, sous peu, si le fait n'est déjà accompli, passer également dans les rangs français⁶.

Jacques de Mouy, parent de L'Isle-Adam au même degré, a ces deux suspects personnages pour beaux-frères⁷. Il est marié lui-même à Catherine d'Aumont⁸ et se trouve ainsi l'oncle du sire d'Aumont⁹, dont le rôle vient d'être scruté de près¹⁰, associé ainsi

1. « Monsieur de Lille-Adam prist la croix droite, la porta et la fist porter à toutes ses gens. » (*Livre des trahisons*, p. 143.)

2. Octobre 1420. (*Chastellain*, t. I, p. 178-180; *Monstrelet*, t. IV, p. 9-10, répété par *Févin*, p. 147.)

3. 8 juin 1421-2 septembre 1422. (*Chastellain*, t. I, p. 219-220; *Chronique dite des Cordeliers*, à la suite de *Monstrelet*, t. VI, p. 296; *Monstrelet*, t. IV, p. 36; *Févin*, p. 156; *Saint-Remy*, t. II, p. 33-34; Arch. nat., X¹_A 1480, fol. 234 v°; X²_A 16, fol. 424; — *Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 427 v°; *Monstrelet*, t. IV, p. 130; Arch. nat., X²_A 16, fol. 466.)

4. 22 janvier 1422(?). (Documents cités dans P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 10.)

5. On rappelle ici qu'Adine et Catherine de Soyécourt-Mouy, mariées à Pierre Glé et à Philibert de Vaudrey, sont filles d'Isabelle de Châtillon, sœur de Jeanne de Châtillon, mère de L'Isle-Adam. (*Ibid.*, t. VIII, p. 527; t. VI, p. 114; du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 573-579.) Sur ces deux personnages, ci-dessus, la *Prise d'armes* de 1424.

6. Faits établis par les lettres de confiscation déjà citées, en date du 21 octobre 1425. (Arch. nat., JJ 174, n° 226.)

7. Adine et Catherine de Soyécourt-Mouy sont sœurs de Jacques de Soyécourt, seigneur de Mouy, tous trois enfants d'Isabelle de Châtillon. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 527; du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 573-579.) — Il est à remarquer que leur jeune frère, Louis de Soyécourt, fils de leur père Charles de Soyécourt et de sa seconde femme Amélie de Nostemberg, majeur au 23 mars 1428 (*Ibid.*, t. VIII, p. 527), passa ostensiblement dans le camp français en septembre 1429, lors de l'apparition de l'armée royale sous les murs de Paris, en compagnie de Jean II, sire de Montmorency. (*Monstrelet*, t. IV, p. 354.) Il épousa plus tard Marie de Villiers, petite-fille du maréchal de L'Isle-Adam. (*Hist. généal.*, t. VIII, p. 527; t. VII, p. 12-13.)

8. P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 527; t. IV, p. 872-873.

9. *Ibid.*, t. IV, p. 873.

10. Ci-dessus, p. 480-482.

à toutes les inquiétantes parentés que les d'Aumont comptent en Bourgogne¹.

Pour tous deux, le sire de Montaigu est un allié commun, leurs mères sortant, comme celle de sa femme, de la grande race de Châtillon².

Aussi la décision de Bedford est immédiate et sans appel. L'Isle-Adam, le sire de Mouy, le sire de Montaigu repartiront sur l'heure, expédiés de nouveau vers leur siège de Nesles, avec tous leurs cavaliers³ : seul, pour représenter la chevalerie de Bourgogne, restera le bâtard de Montaigu⁴, fils de Jean de Neuchâtel⁵. Bedford, qui, quatre jours plus tôt, a laissé voir tant de satisfaction de leur venue, tant de joie du renfort brillant et précieux qu'ils ont si vite amené de si loin⁶, n'hésite plus à les remercier à présent, la veille du choc suprême. Il n'a cependant pas trop de toutes ses forces. L'armée française compte au moins quatorze mille combattants⁷ ; les Anglais ne peuvent en aligner que

1. Ci-dessus, p. 481.

2. On rappelle ici que Jeanne de Ghistelles, femme de Jean de Neuchâtel, sire de Montaigu, a pour mère Jeanne de Châtillon, cousine des deux sœurs de Châtillon, Isabelle et Jeanne, mères du sire de Mouy et du sire de l'Isle-Adam. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 354 ; t. VI, p. 125-126, 114 ; du Chesne, *Hist. de la maison de Chastillon*, p. 600-610, 573-579 ; *Hist. généal.*, t. VIII, p. 527, t. VII, p. 12.)

3. Sur leur départ d'Évreux et leur retour devant Nesles, *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 107-108. Berry (p. 371) commet une grosse erreur en parlant de leur envoi à Paris.

4. *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 107.

5. Thibaud, bâtard de Montaigu, fils naturel de Jean de Neuchâtel, seigneur de Nanteuil-la-Fosse, légitimé, ainsi que son frère Antoine, en novembre 1424. (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 354-355, et Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, p. 135, n. 1.)

6. « ... de laquelle venue fut le duc de Bethfort moult joyeux, et ce fut raison, car tous estoient chevaliers de grant recommandation. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 100.)

7. On porte généralement la force de l'armée française à 20.000 hommes. (Vallet de Viriville, t. II, p. 412-413 ; de Beaucourt, t. II, p. 15-16.) Sur ce dernier chiffre, *Monstrelet*, t. IV, p. 189 ; *Raoulet*, t. III, p. 184 ; lettres de rémission pour les habitants de Verneuil, citées, en date du 18 août ; Arch. nat., JJ 172, n° 585. *Wavrin* parle « de xviii à xx^m hommes de bonne estoffe » (t. 1422-1431, p. 101) ; le *Journal d'un bourgeois de Paris*, de 15 à 18.000 combattants (p. 197).

En réalité, l'armée française ne semble pas avoir compris plus de 14.000 combattants. C'est, en tout cas, le chiffre donné dans un document authentique, une lettre du duc de Bedford, en date du 19 août, contenu dans la *Chronique*

dix mille à peine¹. Mais, en dépit de la disproportion qui l'inquiète, de cette inégalité de sinistre augure², tout lui semble préférable à la menace qu'il sent flotter autour de lui, à l'effrayante vision de quelque charge suspecte, de quelque trouble manœuvre qui jetterait les Bourguignons ses alliés, dans un soudain et furieux emportement, vers les emblèmes de France qu'ils ont autrefois portés.

LE CHOC DE VERNEUIL ET LA JACQUERIE NORMANDE.

Cependant, dans les campagnes de Normandie, un courant passait, une sensation commune se fixait, obscure et inconsciente volonté, encore en germe dans la masse paysanne, qui n'attendait cependant, pour se traduire en actes, qu'une occasion, qu'une impulsion perceptible : la première nouvelle venue de ces larges plaines entre Évreux, Ivry et Verneuil, où va se jouer la suprême et terrible partie.

Cette Jacquerie normande est demeurée jusqu'ici ignorée de l'histoire. L'érudition moderne en a signalé quelques indices³,

anonyme dite des Cordeliers (ms. fr. 23018, fol. 451). Saint-Remy, qui cite le très exact dénombrement de l'armée anglaise homme à homme, cite pour les Français ce même chiffre de 14,000 (t. II, p. 84).

1. Exactement, l'armée anglaise paraît avoir compté 9,800 combattants. C'est le chiffre donné par Saint-Remy, citant un dénombrement opéré par les hérauts d'armes, avant le combat (t. II, p. 84). Wavrin, avec Monstrelet, disent qu'on comptait 8,000 archers et 1,800 hommes d'armes (t. 1422-1431, p. 100, et t. IV, p. 189). Le Bourgeois de Paris, qui sait le dénombrement des hérauts, dit que les Anglais n'étaient pas 10,000 (p. 197). Raoulet exagère quelque peu en leur prêtant 13 à 14,000 combattants (p. 186).

2. « ... les François qui estoient la moitié plus de gens que les Anglois..., ensamble sur le point de xviii à xx^m hommes de bonne estoffe..., qui ne contendoient que à vaincre..., jamais plus belle compaignie... monstrant greigneur samblant ou voulenté de soy combattre..., oncques en toute ceste guerre ne se combattirent plus vaillamment. » (Wavrin, t. 1422-1431, p. 114, 101, 114, 109, 114.)

3. Dans son étude sur les *Limites de la France à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc*, publiée en 1875, M. Longnon signale, le premier, le fait en ces termes, en citant plusieurs pièces qui se rapportent à cet événement : « Il ne sera pas sans intérêt de signaler à ce propos un fait qui ne semble pas connu des historiens : il y eut soulèvement d'hommes du peuple dans plusieurs lieux de l'Évrecin et des pays voisins, à la nouvelle répandue par quelques fuyards de l'armée anglaise d'une prétendue victoire des Français à Verneuil. Chacun

que nul essai d'analyse ne semble encore avoir tenté de pénétrer. C'est seulement, en effet, dans son avortement qu'on la devine, et les trop rares documents qui permettent d'en saisir à la dérobée quelques traits¹ ne font qu'irriter plus violemment la curiosité sans la satisfaire. Telle qu'elle se laisse entrevoir cependant, dans ses lignes confuses, mais partout identiques, dans ses manifestations éparées, mais disséminées sur un surprenant rayon, cette ébauche d'insurrection spontanée apparaît comme quelque chose de formidable et d'inachevé, comme quelque force effrayante et incomplète, arrêtée dans le plein de sa volée et n'ayant pas exprimé sa formule. Au seul domaine de l'imagination appartiendrait d'en déduire l'effet concevable, d'en restituer le résultat possible. Dans ce vaste champ sans barrières, si les affirmations s'interdisent, si les inductions, en dehors des événements strictement vérifiés, doivent se défendre tout soupçon d'écart, les conjectures et les suppositions auraient droit de se donner libre cours. Elles ne risqueraient peut-être qu'un reproche, celui de demeurer au-dessous des apparences sensibles et en deçà de l'exacte réalité des faits.

Le jeudi 17 août², par un temps sec qui fait rouler la pous-

des insurgés rentra chez lui lorsque la triste vérité fut connue. » (*Les Limites de la France*, p. 27 et n. 5.)

Dans les Pièces justificatives de la Chronique du Mont-Saint-Michel, M. Siméon Luce a publié in extenso l'un de ces documents (Arch. nat., JJ 172, n° 629), en citant également quelques autres témoignages du même ordre : « Ici plusieurs documents relatifs à une affaire dont l'heureuse issue aurait soulevé la Normandie tout entière contre les envahisseurs. » (*Chronique du Mont-Saint-Michel*, Pièces just., n° 31, t. I, p. 142-144, p. 142, n. 2, p. 143, n. 2.)

1. On en trouvera la liste complète et exacte par l'indication successive des pièces citées au cours de cette présente étude, et qui font toutes partie des Pièces justificatives de l'ouvrage destiné à être ultérieurement publié.

2. La date du jeudi 17 août, assignée comme date à la rencontre de Verneuil, est hors de cause. Le jeudi après l'Assomption, fête qui tombait le mardi 15, est unanimement indiqué par tous les chroniqueurs, même par ceux qui se trompent sur les contremarches compliquées de l'armée anglaise entre le 14 et le 17. (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 108-109; *Monstrelet*, t. IV, p. 191; *Saint-Remy*, t. I, p. 85; *Bourgeois de Paris*, p. 196; *Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 451; lettre de rémission citée ci-après (Arch. nat., JJ 172, n° 629), publiée dans la *Chron. du Mont-Saint-Michel*, t. I, p. 142-144, du côté anglo-bourguignon; *Raoulet*, p. 185; *Chron. de la Pucelle*, p. 224; *Geste des nobles*, p. 198; *Parceval de Cagny*, ms. Duchesne 48, fol. 86, du côté français.) — Il serait puéril de s'attarder à discuter les erreurs de transcription, d'édition ou de typographie, absolument négligeables, qui placent l'événement au jeudi 18 août

sière sur les plaines¹, le grand choc s'est engagé² entre la rivière d'Avre et les approches de forêt voisines, à la vue des murailles de Verneuil³. L'armée française tourne le dos aux remparts; l'armée anglaise, qui a campé cette nuit en route et qui marche posément depuis le matin, s'épale à la direction d'Évreux⁴.

Elle fait bloc⁵, ses dix mille combattants⁶ d'une seule masse d'hommes à pied, archers, lances non montées, cavaliers mis à terre. Sous peine de mort, Bedford a fait crier de quitter les chevaux, lui-même donnant le premier l'exemple, vidant ses étriers, prenant son rang de fantassin, la hache d'armes à la main. Toutes les bêtes, alignées sur quatre files d'épaisseur, solidement saisies par la tête et par la queue, des piquets et des longues partout, sont rangées à l'opposé, les pages et servants auprès d'elles, rempart vivant, remuant et frémissant, qui protège par derrière les lignes de combat engagées sur le front. Deux mille archers

(*Wavrin*, p. 112, qui vient de fixer la veille de la bataille au mercredi 16, p. 108-109); au jeudi 6 août (*Monstrelet*, p. 194, qui, cependant, en racontant les préliminaires de la rencontre, détermine exactement l'instant du jeudi 17 août, p. 191); au jeudi 15, au jeudi 25 août (*Saint-Remy*, p. 85, encore le texte des mss. porte-t-il avril au lieu d'août); « environ (1^{er} octobre) la Saint-Remy. » (*Févin*, p. 223.)

Cette date du 17 août est naturellement celle adoptée par Vallet de Virville (*Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 412) et par M. de Beaucourt (*Hist. de Charles VII*, t. II, p. 15).

1. « Les François advertis que les Anglois les aprochoient, lesquelz de loing, pour la pouldrière des gens et chevaulz, ils apercheurent... » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 111.)

2. Un récit détaillé de la rencontre de Verneuil a été donné par Vallet de Virville. (*Hist. de Charles VII et de son époque*, t. I, p. 412-419.)

3. « Et s'ordonnèrent en bataille auprès de ladite ville de Verneuil. » (*Chron. de la Pucelle*, p. 224.) « Le duc de Bethfort..., quant il se trouva en plaine, il choisy la ville et toute la puissance des François rengiés et mis en ordonnance de bataille. » (*Wavrin*, p. 100, t. 1422-1431, p. 109; cf. *Berry*, p. 371; *Chron. de Normandie*, p. 72.) Verneuil est tout entier sur la rive gauche de l'Avre, et l'aile gauche française (*Raoulet*, p. 186) s'étendait « devers la forest », prolongation des grands bois de Conches et de Breteuil.

4. Cette disposition ressort d'elle-même. L'armée anglaise s'avancait « en moult belle ordonnance ». (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 109.) Au moment même du choc, « les Anglois marchioient pesamment et sagement, sans eulx guères eschauffer. » (*Chron. de la Pucelle*, p. 225.)

5. Pour les dispositions de l'armée anglaise, *Wavrin*, t. 1422-1431, p. 110; *Monstrelet*, t. IV, p. 192-194; *Bourgeois de Paris*, p. 196-199; *Chron. de la Pucelle*, p. 224-225, suivie par *Chartier*, t. I, p. 42-43.

6. Sur le dénombrement anglais, ci-dessus, p. 489, n. 1.

d'Angleterre, deux cents lances restées montées¹, sont désignés pour leur garde. Le peu de chariots qu'il y a, le matériel d'artillerie, sans emploi ce jour-là, les retient sur les côtés. Les six mille archers restants, tireurs de choix, sont aux ailes, les combattants du corps à corps au centre, en deux corps principaux, sous Bedford et Salisbury, pour pousser de la lance, frapper de la hache et tailler de l'épée.

Dans les rangs français², la grande masse³ est également à pied. Les arcs sont aux mains des Écossais, tireurs qui valent, pour la première fois, l'adversaire qui leur fait face. Ils sont de quatre à cinq mille⁴, formant à eux seuls la plus grosse des « batailles », marchant à part sous leurs chefs nationaux, Archibald Douglas, duc de Touraine, James Stuart, comte de Buchan. Trois autres « batailles » de combattants à pied, neuf mille hommes au total peut-être, sont menées par Guillaume de Lara, vicomte de Narbonne, qui commande tous les Espagnols, par Jean, duc d'Alençon, Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, qui se partagent les Français, Gascons et Bretons. Mais, différence avec l'ordre de combat de l'ennemi, il est resté de la cavalerie montée sur les ailes. Quatre à cinq cents cavaliers italiens⁵ se sont rangés à droite, du côté de la Beauce, sous les chefs de leur pays, le borgne Caccaranno, Teodoro de Valperga, Lucchino Rusca : avec eux figurent quelques pelotons de Dauphinois. A peu près autant de Français de France⁶ sont alignés à gauche⁷, du côté des bois du

1. Ces deux mille archers sont mentionnés par Wavrin, Monstrelet, la Chronique de la Pucelle. Les deux cents lances montées ne sont signalées que par ce dernier texte, plagé comme d'habitude par Chartier.

2. Pour les dispositions de l'armée française, mêmes sources, et *Raoulet*, p. 186-187; *Berry*, p. 371-372; *Chron. de Normandie*, p. 72-73.

3. Sur le dénombrement français, ci-dessus, p. 488, n. 7.

4. Ci-dessus, p. 445, n. 10.

5. « ... quatre à cinq cents lances de Lombars... » (*Chartier*, t. I, p. 43.) « ... les Lombards qu'on estimoit à environ cinq cents hommes, lances au poing... » (*Chron. de la Pucelle*, p. 73.) Cf. ci-dessus, p. 445, n. 6.

6. « ... atout environ quatre cents lances... » (*Raoulet*, p. 186.) « ... François ordonnèrent quatre cents lances... » (*Chron. de Normandie*, p. 73.) Cf. ci-dessus, p. 446, n. 2.

7. On adopte ici la disposition indiquée avec beaucoup de précision par *Raoulet* (p. 186), qui mentionne le côté de la forêt et le côté où se dressait la justice de Verneuil. *Berry* (p. 371-372) intervertit cet ordre des ailes, plaçant les Italiens à gauche, les Français à droite. Il porte leur nombre total à deux mille cavaliers partagés en deux égales divisions.

Perche. Saintrilles commande ces maigres escadrons, avec La Hire, le sire d'Estissac et l'intrépide Le Roussin. Jean de la Haye, baron de Coulonces¹, le vaillant Normand, « lieutenant de roi, » qui devait charger avec eux, mécontent de son poste, dans une irritation entêtée contre le duc d'Alençon, se tient à l'écart, sur une butte, ses hommes immobiles autour de lui. Naguère, à la journée de la Gravelle², sa querelle avec le comte d'Aumale a failli compromettre les dispositions de combat. Ce jour-là, il a su sacrifier son ressentiment à son devoir. Cette fois, la colère l'emporte, et, de tout le temps du combat, il restera criminellement immobile³.

Il est passé trois heures de l'après-midi⁴. Les deux fronts s'ébranlent⁵. Anglais et Normands, archers parisiens et picards d'un côté, de l'autre, Français de France, Écossais qui peuvent parler aux Bretons, Espagnols et Gascons qui se comprennent, Italiens et Dauphinois se jettent en avant, poussant chacun leur cri⁶. Sur les deux ailes, les cavaliers sont partis en charge pour se jeter sur l'arrière-ligne anglaise. Les Italiens, supérieurement

1. Sur son rôle à Verneuil, *Chron. de Normandie*, p. 72-73.

2. Sur son rôle à la Gravelle, *Chron. de la Pucelle*, p. 215-216, suivie par *Chartier*, t. I, p. 34-35; J. Le Fizelier, *la Bataille de la Brossinière*, dans *Revue hist. du Maine*, t. I (1876), p. 28-42. — Le baron de Coulonces, aussi intrépide qu'indiscipliné, se fit tuer sur les grèves du Mont-Saint-Michel, au gué de la Gueintre, pendant le siège de Pontorson, le 17 avril 1427. (*Chron. du Mont-Saint-Michel*, p. 29.)

3. La Chronique de Normandie (p. 72-73) affirme qu'il ne quitta la place que pour la retraite, la bataille perdue. Berry (p. 371-372), qui du reste ne mentionne pas cet incident et présente mal le récit de la charge française, semble l'y faire participer.

4. « ... ainssy comme à deux heures après midy commenchant. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 112.) — Vers trois heures de l'après-midi, d'après Monstrelet. Quelque erreur de transcription lui fait dire : « environ trois heures après none » (*Monstrelet*, éd. Douët d'Arcq, t. IV, p. 194), et, par suite, fait expliquer par l'éditeur : « c'est-à-dire sur le midi ». (*Ibid.*, n. 1.) Monstrelet, mal compris par son copiste, a dû vouloir dire : heure de none, soit trois heures; ou bien : trois heures après midi. — « Environ quatre heures après midi », dit la lettre de Bedford, en date du 19 août, déjà citée. (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 451.)

5. Pour le récit de la rencontre, mêmes sources que pour les dispositions des deux armées.

6. « A l'assamblée y eut grant noise et grant huée..., si estoit la huée tant horrible qu'il n'estoit homme, tant feust hardy ou asseuré, quy ne doubta la mort, tant héoient les parties l'un l'aulture. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 112.)

montés, écornent un coin du grand carré anglais, pillent les bagages, chargent le butin au vol, font du désordre, de l'effolement, de la panique¹. Les cavaliers de Saintrailles pénètrent plus avant, jettent bas deux ou trois cents morts, poussent la peur dans la masse des chevaux, des servants, des conducteurs, de tous les non-combattants². Les archers anglais de cette aile, les voyant arriver en foudre, se sont couchés la figure à terre³ pour laisser passer la trombe qui a troué leurs lignes. Sur les derrières du grand carré, à ce moment, le tapage, les cris, le désarroi n'ont pas de nom⁴. Sur le front, sous le trait des flèches, sous le tranchant de l'arme blanche, le sang coule à grands ruisseaux⁵. Au centre, dans une percée d'hommes, l'étendard d'Angleterre vient de s'abattre sur un tas de morts⁶. A cet inquiétant symptôme, Bedford et Salisbury, qui se battent à pied, frappant de la hache d'armes, comme des écuyers de vingt ans, qui soutiennent en braves le poids brutal de la lutte⁷, ont pu sentir vaciller leur sang-froid et chanceler tout le destin de leur race.

1. Charge des Italiens, *Chron. de la Pucelle*, p. 225.

2. Charge des Français, *Ibid.*

3. « ... se couchèrent tous aux dens... » (*Chron. de Normandie*, p. 73.)

4. « Les François à cheval frappèrent vaillamment sur l'autre costé et s'y portèrent si grandement et si honnorablement qu'ils rompirent et desconfirent lesdits Anglois, et y en eut foison de tuez et de prins. » (*Chron. de la Pucelle*, p. 225.) — « Les Lombars et autres qui estoient de cheval en ladicte bataille s'enfuirent, mais par grant soutiveté ils se frappèrent ens ès pages et en ceulx qui tenoient et gardoient les chevaulx de le partie dudit regent, et y firent grant domage, tant qu'il s'en party bien de mil à XVI cens chevaulx, qui maintenoient que ledit regent estoit desconfis pour celle cause. » (*Chron. dite des Cordeliers*, ms. fr. 23018, fol. 45 v°.)

5. « Le sang des mors estendus à terre et des navrez couloit par grans ruisseaux parmi le champ. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 112.)

6. Chute de l'étendard anglais. (*Chron. de Normandie*, p. 73.) Lequel, entre les cinq « bannières » déployées si solennellement l'avant-veille, le mardi 15, au moment de la reddition d'Ivry, et dont Wavrin (p. 103) a laissé une si curieuse description ? Celle de France, celle écartelée de France et d'Angleterre, celle de Saint-Georges, celle de Saint-Edouard, ou celle spécialement réservée à Bedford ? La Chronique de Normandie (p. 73) parle simplement de la chute de « l'estendard des Englois ».

7. « Et je, acteur, scay véritablement que celluy jour le comte de Salsebery soustint le plus grand faix, nonobstant qu'il bransla grandement... » — « Le duc de Bethfort..., d'une hache qu'il tenoit à deux mains, n'ataindoit nul qu'il ne courouchast... et occist maint homme. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 113-114.)

Tout ce premier acte a duré trois quarts d'heure¹, trois quarts d'heure de corps à corps sans précédent, de mémoire de soldat². Après quoi, l'aspect de la mêlée, sous le jeu changeant des forces en cause, va s'intervertir peu à peu, varier de face et transposer les rôles. Les Italiens, sur leurs montures légères, surpris au fort du pillage et vivement ramenés par le tir serré des archers de l'arrière-garde, remis sur pied sans encombre³, vont détalier sur la route de Chartres⁴. Moins facilement impressionnables, mais grisés d'un premier succès, les Français de Saintrailles, leur sanglant sillon tracé, vont s'égarer dans la stérile poursuite des fuyards en déroute⁵ par la plaine. Ainsi lancés en chasse, partis au loin, à perte de vue, bien peu de cavaliers rallieront à temps le champ de bataille, où leur manœuvre devait assurer la victoire, où leur désordre commence à organiser la défaite⁶. Délivrés de leur attaque, de la menace des charges tournantes, les deux mille archers anglais de la réserve vont se porter à la rescousse, en ordre et tout frais, et se jeter résolument sur les assaillants qui s'épuisent⁷. Un chevalier normand du pays

1. « Ceste bataille dura environ les trois pars d'une heure, moult terrible et ensanglantée. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 112-113.) Même durée dans Monstrelet (t. IV, p. 194). Fenin parle de deux heures (p. 221).

2. « Et n'estoit lors en mémoire d'homme d'avoir veu deux si puissantes parties par tel espace également combattre sans pouvoir parchevoir à quy en tourneroit la perte ou la victoire. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 113.)

3. Déroute finale des Italiens. (*Raoulet*, p. 186; *Chron. de la Pucelle*, p. 225; *Berry*, p. 372; *Bourgeois de Paris*, p. 197.)

4. *Bourgeois de Paris*, p. 197. Berry est seul à signaler que, vers le soir, ils revinrent en force sur le champ de bataille, pensant trouver les Français victorieux, et y rencontrèrent les Anglais qui leur tuèrent plusieurs cavaliers (p. 372). Ils se mirent en fin de compte en retraite vers la Loire. (*Raoulet*, p. 188.)

5. Manœuvre manquée de la cavalerie française, des 400 lances qui « passèrent outre la bataille des Anglois sans retourner ». (*Chron. de Normandie*, p. 73; cf. Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII et de son époque*, t. II, p. 418.)

6. Saintrailles dut revenir prendre sa part du combat, puisqu'on le retrouve enfermé dans Verneuil avec les débris de l'armée et compris avec sauf-conduit dans la capitulation de la place, le 19. (*Raoulet*, p. 187, 188.) — On n'aperçoit pas ce qu'il advint immédiatement de La Hire, qu'on rencontre peu après en Champagne, à Vitry-en-Perthois, capitulant le 4 octobre 1424. (Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Preuves, n° 78, p. 119-127.) — On a vu ce qu'il advint du baron de Coulonces, tué au gué de la Gueintre, le 17 avril 1427. (*Chron. du Mont-Saint-Michel*, p. 29.) — Le Roussin trouva la mort dans la mêlée. (*Berry*, p. 372.)

7. « Ainsi frez et nouveaulx qu'ilz estoient, en gectant un merveilleux cry,

de Caux, compatriote et allié de Guillaume d'Estouteville, mais Anglais dans l'âme, Jean de Saane, va relever l'étendard à terre et décider peut-être, par le geste et l'acte, du gain compromis de la journée¹. La menace incertaine qui flotte, depuis une heure et plus, sur les lignes anglaises oscillantes, va brusquement se renverser et les raidir d'un bout à l'autre dans un effort victorieux. Mais, jusque-là, la secousse est cruelle pour la fortune de l'Angleterre. La poussée de l'assaut, le heurt furieux de l'attaque, on ne sait quel signe qui passe, tout le calcul enfin des chances paraît amasser et grossir sur elle un imminent désastre, sans retraite et sans quartier².

Donc, pendant cette première phase du choc, pendant ce début violent du combat, vers le moment où l'étendard d'Angleterre s'abat comme un symbole, une panique s'est ruée sur la réserve anglaise. Durant cette première heure du contact, sous l'effort des charges françaises, des écuyers, des pages, des valets, des cavaliers, des deux cents lances restées à cheval à l'arrière-garde, sont partis affolés, en pelotons disloqués, en grappes de fuyards, dans toutes les directions, piquant droit au hasard dans la plaine, criant la journée perdue, disparaissant au galop dans toutes les aires de déroute.

Or, sur quantité de points de la Normandie, cette après-midi

se vindrent en tourpant mettre au front devant, où en leur venue encommencèrent à faire grant discipline des François quy moult estoient lassez de combattre. » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 115.)

1. « Telement que, se n'eust esté ung gentilhomme du pais de Caux, nommé monseigneur de Senne, qui estoit fort et puissant, qui releva l'estendard des Englois, la journée eust esté pour les François. » (*Chron. de Normandie*, p. 73.) C'est Jean I^{er}, sire de Saane, qui avait rendu aux Anglais, en 1419, le château de Torcy. (Voir ci-dessus, *les Nobles normands et picards*.) Sur lui, voir Heliot, notes des *Chroniques de Normandie*, n. 209. Est-ce le même que le Jean de Saane, sire de Saane et de Tocqueville-en-Caux (Seine-Inférieure, cant. de Bacqueville), qu'on voit épouser Charlotte d'Estouteville, de la branche aînée de cette maison, la propre sœur de Louis d'Estouteville, capitaine du Mont-Saint-Michel ? (P. Anselme, *Hist. généal.*, t. VIII, p. 90-91.) Au début du siècle précédent, Robert de Saane avait épousé Agnès d'Estouteville, sœur des deux frères d'où étaient sorties la branche aînée des sires d'Estouteville et celle des sires de Torcy. (*Ibid.*, p. 89.)

2. « ... il n'est pas doute que la chose qui estoit en grant bransle ne feust très mal allée pour les Anglois... » (*Wavrin*, t. 1422-1431, p. 114.) — « ... Cui-doient certainement que tous les Anglois fussent desconfits. » (*Chron. de la Pucelle*, p. 225.)

du 17 août, le soir même ou le lendemain, en tous les lieux où le hasard vient charrier les épaves de cette débandade éperdue, des troubles éclatent, des rassemblements armés s'organisent, l'insurrection paysanne se lève, spontanée, menaçante et contagieuse.

En campagne ouverte, hameaux, bourgs bâtis, petites villes agricoles et marchandes, partout où pénètre le premier cri d'une prétendue victoire des Français, une entente incroyable s'établit d'elle-même entre les gens de village, accourus pour voir et entendre le porteur de nouvelles, page ou écuyer fuyard du premier heurt, qui sème sur son passage le bruit d'un désastre de l'armée de Bedford et l'assurance d'un Azincourt anglais. L'insurrection est dans toutes les pensées, et sans doute, dans plus d'une, la légende de la grande Jacquerie française, qui naguère, jusqu'en Normandie, avait aussi prolongé ses racines¹. Cette fois le soulèvement n'est pas en projet, comme chez les conjurés de Roye; il se traduit en actes et en faits. En chacun des lieux où se produit le phénomène, le tableau dont les témoignages conservés laissent apparaître les traits se repète en images identiques. Fugitifs désagrégés sous les premières charges, démoralisés, épuisés, bêtes et gens, par des traites de dix, de vingt lieues, ne sachant rien de la suite de la bataille, mais grossissant le désastre pour excuser leur défaillance, rassemblant autour d'eux, dans le village où ils viennent d'échouer, la foule avide de nouvelles, agitée déjà, remuante et hostile. Insurgés résolus, êtres d'action et d'audace parlant tout de suite de se lever en troupe contre les Anglais vaincus, entraînant de force les moins hardis, les hésitants qui deviennent bientôt plus furieux que les premiers. La bande ainsi improvisée rattrapant les fuyards au premier tournant du chemin, les massacrant sur place, les enterrant dans les fourrés, les jetant dans les puits, ou bien se lançant dans les traverses pour aller guetter à la meilleure embuscade, coin de sentier ou lisière de bois, les autres groupes en retraite dont la première victime vient d'annoncer le prochain passage, toute la queue traînante d'une déroute où le paysan armé va trouver richesse et

1. Sur la répercussion de la Jacquerie (mai-juin 1358) en Basse-Normandie et à Caen, Siméon Luce, *Hist. de la Jacquerie*, chap. II, p. 67, et Pièces just., n° 45, p. 291-292.

vengeance. Élan commun et irrésistible, pour lequel l'homme de la campagne sent que dans les villages voisins du sien, à la même heure et pour la même cause, se forment également d'autres colonnes pareilles, prêtes à grossir la bande où il marche lui-même, pour mieux se ruer ensemble à l'achèvement de la débâcle.

Tels sont les faits, presque tous de même ordre, identiques et calqués l'un sur l'autre, qui, le soir même de Verneuil, le lendemain tout au plus, se produisent dans une zone de déroute, autour d'Évreux, dans une autre, autour de Conches, plus loin, dans la plaine du Neubourg, à douze lieues de Verneuil, dans une autre encore, autour de Beaumont-le-Roger et de Bernay. Le mouvement atteint même Pont-Audemer, à plus de vingt lieues de la bataille, distance remarquable et vers laquelle, en vertu de la force acquise, de la difficulté des démentis et des contrôles, ses résultats se font le plus violents. Des traces s'en relèvent encore dans le pays Virois, au cœur de la basse Normandie. Enfin une longue liste d'insurgés, la plus abondante et la plus complète, malheureusement dépourvue de toute indication d'origine, laisse forcément dans la nuit on ne sait quel nombre de bourgs ou de villages témoins d'événements de même sorte. Silence amèrement regrettable, qui permet seulement, par suite d'un détail du texte, de fixer le rayon de ces faits anonymes vers Orbec ou Bernay, dans cette énergique vicomté d'Auge, l'une des réserves vives où la résistance à l'étranger compta sans relâche ses dévouements les plus sûrs, les plus fidèles et les plus tenaces.

Aux portes d'Évreux¹, du côté de l'enceinte opposé à la direction de Verneuil, dans le petit hameau d'Argence², dans le vil-

1. Sur ces événements, aux environs d'Évreux. Rémission pour Thomas Macieu, d'Argence, près Evreux, pour fait de sédition, à l'occasion de « la très grant paour et fraieur que donnèrent à nostre peuple du pays d'Évreux aucuns de nos sujets ». Doc. en date de novembre 1424 : faits remontant à la fin de la journée du 17 août. Arch. nat., JJ 173, n° 25.

2. « Ou hamel d'Argences. » — « Se parti dudit lieu d'Argences pour aller en la ville Duest qui est assez près de là. » — C'est Argence, groupe d'habitations situé à une demi-lieue environ au nord d'Évreux, non loin, en effet, du village d'Huest (Eure, cant. et comm. d'Évreux). Il ne faut pas risquer de confondre cette localité, nettement reconnaissable dans le texte en question, avec le lieu plus connu d'Argences, dans la campagne de Caen (Calvados, cant. de Troarn).

lage d'Huest¹, situés sur les chemins qui conduisent vers Louviers et Pont-de-l'Arche en contournant les murs de la place, le trouble est semé, quelques heures après le début de la bataille, par une troupe de gentilshommes normands, évadés au premier froissement de lances, qui viennent de dévorer neuf lieues de pays sans retourner la tête. Une simple mention contenue dans le document qui relate le fait prend ici une valeur spéciale. Retraite ou désertion, les fuyards sont du pays de Caux², compatriotes de Guillaume d'Estouteville, compatriotes de ces chevaliers et écuyers qui ont quitté le camp anglais la nuit précédente, et que le chroniqueur Jean de Wavrin, qui figurait ce jour-là dans l'armée de Bedford, a signalés expressément comme appartenant à la même contrée d'origine³.

Ceux-là, peut-être, ont manqué de décision, la veille, pour suivre leurs compagnons de race, plus impatients et plus hardis, mais, au premier contact, ont tourné bride sans rendre un seul coup. Leur double qualité constatée, de combattants nobles et de fuyards à cheval, démontre qu'ils faisaient nécessairement partie de ces deux cents lances destinées à appuyer les deux mille archers de l'arrière-garde anglaise, et que les charges de la cavalerie française, conduites par Saintrailles, La Hire, le sire d'Estissac et Le Roussin, ont profondément entaillées pendant le premier quartier du combat. Ces deux cents lances, en effet, représentent les seuls cavaliers anglais restés à cheval, tous les autres ayant été obligés de quitter leurs montures, sous peine de mort, par ordre exprès de Bedford, pour établir une seule masse compacte à pied. Facilement débandés, courant droit devant eux, les gentilshommes du pays de Caux viennent d'atteindre la vue d'Évreux, de contourner la place où ils ne se soucient pas de péné-

1. « La ville Duest qui est assez près de là » (d'Argence). C'est Huest, à une lieue et demie d'Évreux, sur le plateau entre Iton et Eure, séparé d'Argence par le bois de la Queue d'Argence (Eure, cant. d'Évreux).

2. « ... aucuns gentilshommes que l'en disoit estre de nostre païs de Caux qui estoient audit lieu Duest venuz de ladite journée et continuoient encores lesdites nouvelles... » (Arch. nat., JJ 173, n° 25.)

3. Voir le passage de Wavrin déjà cité : « Aucuns lascas chevalliers et écuyers de Northmandie, lesquels estoient des marches conquises du pays de Chaulz et là environ. » (Wavrin, t. 1422-1431, p. 120.) — Voir la lettre de rémission, déjà citée, faisant mention des écuyers et servants cauchois du sire de Torey. (Arch. nat., JJ 172, n° 600.)

trer, et vont essayer de regagner leurs manoirs en repassant la Seine au pont de Pont-de-l'Arche.

Ils sont suivis, à courte distance, par les gens du seigneur de Champagne¹, son chapelain parmi eux, englobé aussi dans la déroute. Sont-ils au but de leur course, près d'atteindre la résidence de leur maître, au hameau voisin de Champagne, ou bien sont-ce des Normands de l'Avranchin, fourvoyés après cette course folle dans ce petit village voisin d'Évreux, égarés loin des chemins de leur pays? Avec eux sont des écuyers anglais qui ramènent en

1. « ... le seigneur de Champaignes... » (Arch. nat., JJ 173, n° 25.) Il est regrettable de ne pouvoir être mieux fixé sur l'identité de ce personnage.

Dans le voisinage direct de Huest et d'Argence existe le lieu actuellement dénommé Champagne (Eure, cant. d'Évreux, comm. de Reuilly), souvent appelé La Champagne, et pour lequel on relève la forme ancienne Champaigne. (Marquis de Blosseville, *Dictionnaire topographique du département de l'Eure.*)

Une famille « de Campaniis » possédait ce fief aux XI^e et XII^e siècles. (Aug. Le Prévost, *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, publiés par MM. Léopold Delisle et Louis Passy, t. III, p. 22.) Dans le courant du XIV^e siècle, une famille du nom de La Champagne y résidait encore. (Charpillon et abbé Caresme, *Dictionnaire historique de toutes les communes du département de l'Eure*, t. II, p. 708.) Depuis la fin du XIV^e siècle, la seigneurie de la Champagne est dans la maison des Maillard, où le prénom de Guillaume semble héréditairement porté par plusieurs personnages, de 1390 à 1474, et qui tenait encore ce fief dans le cours du XVIII^e siècle. (Charpillon et abbé Caresme, *l. c.*)

S'agirait-il au contraire d'un personnage de la famille du lieu de La Champagne, en Avranchin (Manche, cant. d'Avranches, comm. de Plomb), alliée à la puissante maison des Paynel, dont le dévouement au parti national est alors si notoire?

Jean de la Champagne, seigneur d'Appilly (lieu situé sur le territoire de Saint-Senier-sous-Avranches, Manche, cant. d'Avranches; voir Siméon Luce, *Chron. du Mont-Saint-Michel*, t. I, p. 49, n. 1), marié à Agnès du Mesle, dame de Gacé (Orne, ch.-l. de cant., arr. d'Argentan), était mort à la date de 1405. (Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *de la Champagne*, n° 2, 3, 4, 21.) Leur fille, Jeanne de la Champagne, « de Champayn » (*Rôles norm. et franç.*, n° 79), épouse Nicole Paynel. (*Ibid.*) De ce mariage est issue Jeanne Paynel, femme de Louis d'Estouteville, de la branche aînée de cette maison, le défenseur du Mont-Saint-Michel (*Rôles*, n° 373). Appilly et Gacé étaient à cette époque naturellement confisqués (*Rôles*, n° 79, 858, 1010), en même temps que les terres et châteaux héréditaires des Paynel. — Un Foulques de la Champagne, « de Champaigne », « de la Champaigne » (*Rôles*, n° 491, 502), et sa sœur Marguerite, en avril 1419, en raison de leur absence et rébellion, sont dépossédés de tous leurs biens sis dans les bailliages de Cotentin et de Caen. — Sur les de la Champagne, voir La Roque, *Hist. de la maison d'Harcourt*, t. I, p. 151-152 et p. 544.

main des chevaux échappés du champ de bataille. Tous, survenant l'un après l'autre, viennent grossir l'effarement et le désordre. Depuis le milieu du jour, un rassemblement de paysans armés, avertis par quelque fugitif isolé, en avance sur les autres, vient et va d'Argence à Huest, en quête de nouvelles et s'augmentant en chemin¹. A Huest, ils laissent passer les Normands, se contentant de se faire raconter l'événement. A Argence, ils attaquent les Anglais, qu'ils enlèvent avec leur lot de chevaux. Puis la bande continue à courir les environs à la recherche de nouvelles rencontres ou de quelque fructueux coup de main.

Auprès de Conches², dans une orientation déjà divergente, à six lieues du combat, des faits de même ordre se produisent, naissent d'eux-mêmes du sol et du milieu. Là, sur la lisière de la forêt de Conches, dans les villages de Séez-Mesnil³ et de Nagel⁴, en bordure de la route qui vient, par Breteuil, du théâtre du combat, des bandes se forment, des colonnes de paysans s'organisent, l'après-midi de la rencontre, se mettent en marche pour guetter les fuyards et les attaquer au premier détour du chemin⁵. Des Anglais débandés, qui tombent au milieu de l'attroupement, sont promptement expédiés. L'un d'eux, Richard de Rine, avec son page, est entraîné dans un petit bois, entre l'écart de la Bretèche⁶ et la ville de Conches, y est jeté bas et enterré sous le taillis⁷. D'autres rassemblements de gens de la campagne sont

1. Noms des autres insurgés cités : Jean Le Prudhomme, Pierre du Perche, Jean Lormier, Thomas Lessert, tous du village d'Huest.

2. Sur ces événements, aux environs de Conches. Rémission pour Jean du Périer, journalier, de Séez-Mesnil, près Conches, pour fait de sédition et de complicité de meurtre. Doc. en date de juin 1425 : faits remontant à la fin de la journée du 17 août. Arch. nat., JJ 173, n° 164.

3. « Saint-Mesnil près Conches. » C'est Séez-Mesnil, à une lieue environ au sud de Conches, à gauche de la route de Verneuil à Conches par Breteuil (Eure, cant. de Conches).

4. « Notre-Dame-du-Naget. » C'est Nagel, un peu plus près de Conches et de l'autre côté de la même route (Eure, cant. de Conches).

5. Noms des autres insurgés cités : Jean Massieu, Colin Piédefer, Guiot du Vallet, Féret fils, Jeannot Le Prévost, Jean Bellois, tous de Séez-Mesnil. Allusion à l'exécution, déjà accomplie, de Jean Massieu.

6. La Bretèche, entre Nagel et Conches (Eure, cant. de Conches, comm. de Nagel).

7. Ce petit bois ne peut consister qu'en quelque prolongement de la lisière est de la forêt de Conches, traversée en cet endroit par la route de Verneuil.

pendant ce temps en marche vers le lieu de la bataille, à la rencontre des pelotons isolés, en quête de dépouilles et de massacres.

Plus avant encore, dans la même direction, le territoire du Neubourg¹, centre et commandement des routes qui étoient toute la région, se révèle comme un foyer d'insurrection remarquable. Toute une file d'écuyers, de pages, de valets d'armée vient de s'abattre au Neubourg, fourbue par onze lieues de traite, répandant dans tous les villages d'alentour le bruit de l'anéantissement de l'armée anglaise. Ceux-là ont fui tout droit devant eux, sur la route qui mène à Rouen². Une bande d'insurgés, dans l'intervalle, s'est assemblée sur la place, et, se grossissant en route³, s'est mise en marche pour le Bocage⁴, petit hameau bâti sur la route qui vient de Conches, où elle rencontre plusieurs Anglais fugitifs. On les entoure, les pousse en désordre vers le petit bois du Manoir, qui se trouve sur le chemin⁵. Là, un des paysans, dit Jean de Paris, les apostrophe brutalement, leur reprochant avec injures leur apeurement et leur fuite. Puis la bande les assaille brusquement, en tue un et jette le cadavre dans un puits. On se partage les chevaux, dont l'un est une bête de prix, à un Anglais de la garnison de Vire, qui vaut 67 écus d'or. Sept lettres de rémission différentes, relatant les faits en termes identiques, selon la responsabilité de chacun des coupables compromis, attestent le soulèvement des paysans de ce canton, à plus

1. Sur ces événements, aux environs du Neubourg. Rémissions pour Philippot de Caux, pour Cardot Picot, pour Colin Hareng, pour Jean Le Valois, pour Cardin Honfroy, pour Jean Le Fermanel, pour Guillaume Le Faverel, tous cultivateurs du Neubourg, pour fait de sédition et de complicité de meurtre. Doc. en date de septembre 1424 : faits remontant à « tantost après la journée de la bataille dernièrement faite près Verneuil ». Arch. nat., JJ 172, nos 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639.

2. La route venant de Verneuil par Breteuil et Conches et se continuant du Neubourg sur Elbeuf.

3. Noms des autres insurgés : Jean Le Vy, dit Jean de Paris, Telloy Le Mire, tous deux du Neubourg. Le nom de Cardin Honfroy, auquel est délivrée une des lettres de rémission citées, est à retenir et à rapprocher de celui de Chardot Honfroy, le chirurgien de campagne dont le dévouement aux partisans de la forêt de Breteuil a été précédemment signalé.

4. Le Bocage, à une demi-lieue environ au sud du Neubourg, un peu à droite de la route venant de Conches.

5. Aucune carte ni dictionnaire topographique ne paraît porter trace de cette désignation.

de moitié chemin de Verneuil jusqu'aux remparts de Rouen.

D'autres essaims de fuyards se sont lancés dans un rayon différent¹. On les trouve, le soir et le lendemain du combat, dans les vallées de la Risle et de la Charentonne, vers Beaumont-le-Roger et Bernay, où leur apparition fait partout éclater le tumulte, jette les paysans sur des armes, improvise des attroupements furieux qui se lancent dans la campagne. A la Futelaye, au-dessus de Beaumont², le 18, massacre dans un bois. Autour de Bernay, soulèvement plus caractéristique. Avec les insurgés se trouve un noble du pays, un écuyer naguère prisonnier des Français, auquel sa captivité n'a pas laissé de rancune. Des compagnies de partisans, qui tiennent le pays aux alentours, sont sortis de leurs bois et de leurs couverts : les « brigands », dont on sait à présent le rôle et le signalement, sont venus grossir les rangs des villageois sédentaires³. Surviennent en débandade les gens du capitaine anglais qui commande le poste de Bernay : ils sont attaqués et détroussés. Une bande se porte sur la maison seigneuriale de la dame des Champs⁴, où s'est abrité un peloton d'Anglais, qui ont rassemblé foule de chevaux sans cavaliers, échappés de la mêlée : on s'en empare et se les partage. L'écuyer

1. Sur ces événements, aux environs de Beaumont-le-Roger et de Bernay. Rémissions pour Robin Esme, de Beaumont-le-Roger, pour Jean Le Pourry, de Bernay, pour Jean Le Sénéchal, écuyer, pour faits de sédition. Doc. en date d'août 1424, de septembre 1424, de janvier 1425 : faits remontant à la fin de la journée du 17 et au 18 août. Arch. nat., JJ 172, n° 629, pièce donnant la date du 18 comme lendemain de la victoire de Verneuil, publiée par M. Siméon Luce dans la *Chron. du Mont-Saint-Michel*, Pièces just., n° 32, t. I, p. 142-144; Arch. nat., JJ 172, n° 627, 604.

2. « La Foutelloye, au-dessus dudit Beaumont. » (Arch. nat., JJ 172, n° 629.) La Futelaye, à peu de distance au nord de Beaumont-le-Roger, sur la route du Neubourg (Eure, cant. et comm. de Beaumont-le-Roger).

3. « ... Par quoi plusieurs brigans et autres pouvres gens et de petit estat qui en avoient oy parler. » Arch. nat., JJ 172, n° 604.

Il convient de ne pas s'abuser sur la valeur de cette expression : « de petit estat ». On la trouve appliquée par la chancellerie anglaise à La Hire et à Saintrailles eux-mêmes, et ce, non pas au moment de leurs premières armes, mais en 1436, dans un document officiel, une requête de délégués normands au roi Henry VI. (*Rôles norm. et franç.*, n° 1391.)

4. « ... A l'ostel de la dame des Champs... » (Arch. nat., JJ 172, n° 604.) Les Champs (?), entre Conches et Beaumont, près du lieu de la Puthenaye (Eure, cant. de Beaumont-le-Roger, comm. de Romilly-La Puthenaye). On ne voit pas quelle pouvait être cette « dame des Champs ».

normand qui fraternise avec les insurgés, Jean Le Sénéchal, resté soldat dans ce désordre, empêche le massacre du page, du commandant de Bernay et d'un de ses compagnons d'armes, Colin Le Barbier, qui peuvent détalier la vie sauve.

A ce mouvement des environs de Bernay se rattachent très probablement les faits qui motivent ce groupe considérable de trente-huit rémissions auquel il vient d'être fait allusion, et dont le texte ne spécifie malheureusement, quant aux insurgés dénommés, aucun lieu d'extraction ni de résidence¹. On y voit que des gentilshommes ont été chefs et conducteurs du soulèvement². Quant au lieu de l'action, il serait permis d'avancer que ce fut la vicomté d'Auge. En effet, l'une des particularités de ces actes, relative à la perception de l'amende infligée, comme atténuation de peine, à tous les coupables signalés, se retrouve dans les trois actes précédents, tous trois concernant cette région si troublée, si mal soumise, où l'esprit national conserve de si vivaces racines³.

1. Sur ces événements, sans indication de lieu. Rémission collective pour Renaud Le Roy, Jean Guellecoquet jeune, Jeannin Le Mire jeune, Jean Marc, Jean Barbette, Jean dit Dennes, un autre Jean dit Dennes, Jean Cardanel jeune, Jean Dobeaux jeune, Colin Danget, Robin Maugars, Jean Marchand, Perrin Broc, Raoul de Fauville, Robin Piédelièvre, Raoul Bouillée, Guillemot Langlois, Martin du Mont, Cardot Fouquet, Perrin Le Barbier, Guillaume Haulier, Geoffroy Halley, Jean Guellecoquet aîné, Alain Quinart, Guillemot Le Moyne, Minet Michel, Jeannotin Boissel, Jean Marole, Guillaume Le Maistre, Perrin Lenfant, Jean de Barneville, Jeannotin de Lannoy, Renaud Le Roussel, Jean Le Bourc, Cardot Simon, Michel du Quesne, Jean Pover, Guillaume Priney, pour fait de sédition, à l'occasion de ce que « aucunes personnes se feussent mises sus en induisant lesdis supplians et plusieurs simples gens de village et autres de nostre obéissance, afin d'eulx mettre ensemble pour eulx rebeller à l'encontre de nous et de donner aide et confort à nos ennemis et adversaires. » Doc. en date de septembre 1424 : faits remontant « tantost après la victoire devant Verneuil ». Arch. nat., JJ 172, n° 570.

2. Ils sont mis hors la loi et spécialement exceptés de toute amnistie. « ... Excepté à ceulx qui sont gentilzhommes et qui ont été principaulx capitaines et conduiseurs de ladite assemblée... » Arch. nat., JJ 172, n° 570.

3. Rémission est accordée aux insurgés dénommés moyennant la condition suivante : « Parmy ce que chacun d'eulx paiera du moins x livres parisis d'amende pour et ou nom de nous à nostre bien amé Durant de Tieuville, escuier, lieutenant du bailli de Rouen *ès parties d'Auge* et commis de par nous à recevoir les amendes de ceste chose. » (Arch. nat., JJ 172, n° 570.) Même amende et même receveur spécifié dans les trois rémissions accordées aux habitants de Beaumont-le-Roger et de Bernay, qui viennent d'être relevées. (Arch. nat., JJ 172, n° 629, 627, 604.)

Terre classique des partisans, où courent déjà à la tête de leurs bandes des chefs de compagnie comme les Benoit Collet, les Roger Christophle, les Perrot Le Saige, les soldats de l'assaut de Livet, du combat de Boissy-Lamberville et de la grande bataille de Planches¹.

Est-ce par cette voie², ou par quelque autre route de débâcle, l'une de celles que suivent chevaux et cavaliers de la garnison de Vire³, qu'ont passé les premières nouvelles, parvenues à l'extrémité de la Normandie, à quarante lieues du champ de bataille, et dont l'effet extraordinaire se constate au fond du pays Virois. Là, un jour qu'il est difficile de préciser, très peu après l'heure du grand choc, des détachements de réguliers français sont en marche⁴, occupés à l'un de ces cheminements lointains de bois en bois, dont on a pu présenter de si caractéristiques exemples. Ils sont partis, comme on s'en souvient, des forteresses frontières du Parc, en Cotentin⁵, de Mausson, sur la lisière du Maine⁶. Informés des premiers bruits de la rencontre, ils projettent la surprise de Torigny⁷, sur la route de Saint-Lô. Ils sont de 60 à 80, joints aux partisans disséminés du voisinage⁸, et se massent, pour préparer le coup, dans les fourrés de la forêt l'Évêque⁹, à mi-route environ de Vire à leur point d'attaque.

1. Ci-dessus, *le Pays d'Auge*.

2. Sur ces événements, dans la forêt l'Évêque et à Ferrière-Hareng. Rémission pour Colin Le Vaillant, écuyer, habitant un manoir écarté sur le terroir de Ferrière-Hareng, pour faits de complicité envers réguliers français et partisans, assemblés pour savoir des nouvelles définitives de la journée de Verneuil. Doc. en date de mars 1425 : faits remontant « environ le temps que la bataille fut faicte à Verneuil ». Arch. nat., JJ 173, n° 115.

3. Dont on a vu des épaves en déroute au Neubourg, par exemple. Arch. nat., JJ 172, n° 633.

4. Sur le récit de cette expédition, ci-dessus, *les Partisans et les lignes françaises*.

5. Le Parc-l'Évêque, sur le territoire de Sainte-Pience (Manche, cant. de la Haye-Pesnel).

6. Mausson, sur le territoire de Landivy (Mayenne, ch.-l. de cant., arr. de Mayenne).

7. Torigny-sur-Vire, sur la Vire, entre Vire et Saint-Lô (Manche, ch.-l. de cant., arr. de Saint-Lô).

8. « ... Vindrent à son hostel, de nuyt, plusieurs brigans et nos ennemis, lesquels par contraincte le menèrent de fait en un bois assez près de sa maison, ouquel avoit de LX à IIIXX hommes armez des forteresses du Parc et de Mausson, nos adversaires... » Arch. nat., JJ 173, n° 115.

9. La forêt l'Évêque, massif boisé entre la Vire et la Souleuvre.

Anxieux et impatients de nouvelles, ils envahissent de nuit, sur le territoire boisé de Ferrière-Hareng¹, l'habitation isolée d'un vieux gentilhomme du pays, Colin Le Vaillant, celui même qu'on a vu les guider à Torigny et cacher en dépôt leurs échelles de siège. Ils veulent des renseignements sur la bataille en cours. Le vieillard, qui a douze enfants à sa charge, les accueille comme il peut et, mieux informé que les combattants, réguliers ou hors la loi, leur apprend qu'il a entendu parler de la victoire finale des Anglais². Dans leur stupeur et leur colère³, poursuivant néanmoins leur projet, ils vont rôder encore autour de Torigny, puis reviennent comme on sait mettre en sûreté leurs instruments d'« eschiellage » dans les bois, comptant les y retrouver pour l'heure meilleure, dont ils ne veulent pas désespérer.

Dans le Bocage normand, ce sont des réguliers qui improvisent une opération de guerre, qui s'agrègent aux partisans pour le soulèvement spontané qui s'affirme. À l'autre extrémité du pays, vers la baie de la Seine, ce sont des citadins qui se joignent aux bandes déjà existantes des campagnes, pour soulever une ville, une ville à poste semi-fortifié, à fonctionnaires et à soldats. C'est le seul exemple qui puisse être relevé d'un mouvement de cet ordre. Il n'en vaut pas moins, surtout par son cadre, son milieu, par tout ce qu'on a vu déjà, dans le circuit d'alentour, se dépenser de courage et de ruse pour la défense du sol⁴.

Comme lieu d'une des dernières manifestations de l'insurrection, voici maintenant, en effet, la ville même de Pont-Audemer, un port de rivière, un poste à garnison mobile, à vingt lieues du théâtre de la rencontre et du désastre supposé⁵.

Dans ces campagnes du Lieuvin, entre la Risle et la Touques, toutes proches déjà de la côte, où les compagnies de partisans

1. « La Ferrière-le-Hareng », près la forêt l'Évêque. Ferrière-Hareng, dans ce district (Calvados, cant. de Bénv-Bocage).

2. « ... Le firent jurer qu'il diroit verité, en lui demandant s'il savoit aucune chose de nouvel, qui leur dit qu'il avoit oy dire que nosdis ennemis avoient esté desconfiz à Vernuel... » Arch. nat., JJ 173, n° 115.

3. « ... Dont ils furent très courrouciez... » Ibid., id.

4. Ci-dessus, le *Lieuvin*.

5. Sur ces événements à Pont-Audemer. Rémissions pour Guillaume Bryan, pour Jean Piédelièvre, de Pont-Audemer, pour faits de sédition. Doc. en date d'août, de novembre 1424 : faits remontant à « nagaires... soubz ombre de ce que la journée de Verneuil estoit perdue ». Arch. nat., JJ 172. n° 586; JJ 173. n° 110.

comptent plus d'exploits que partout ailleurs, c'est une prise d'armes qui s'organise, l'attaque d'une ville qui déjà se calcule et se précise. Aux premières nouvelles qui commencent à courir le pays, les bandes de partisans qui rôdent aux alentours envahissent les rues, annonçant la défaite des Anglais¹ : les gens de la ville se joignent à eux, recrutent sur la place des adhésions et des renforts². Pour quelque temps, quelques heures ou quelques jours, Pont-Audemer appartient à l'insurrection. Une bande se jette sur l'hôtel du commandant du poste anglais, l'écuyer Jean Teston, absent avec ses hommes et encadré dans les rangs de l'armée de Verneuil. La maison, prise d'assaut, est saccagée de haut en bas. Puis, sur l'annonce du retour de la troupe, qui regagne à la hâte son cantonnement, le rassemblement déserte la ville et se jette dans la campagne, où il va grossir le nombre des soldats de Guyot Le Vetre et de Guillaume Halley, les chefs intelligents, énergiques et prêts à tout qui vont tenir si longtemps encore l'occupation étrangère en échec.

Tels sont les fruits de la première scène du drame de Verneuil. Quels bruits confus, quelle sourde et occulte préparation avait dû précéder l'éclosion brusque d'un mouvement pareil, tellement identique dans ses manifestations diverses, tellement clair et violent dans ses épisodes et dans ses signes, il faut se réduire à l'imaginer sans le définir³. Quelles perspectives cette enquête, si

1. « ... Aucuns de Pont-Audemer, par l'introduction d'aucuns de nos malveillants estans esdictes parties, se feussent assemblés avec ces malveillants pour tenir les champs... et que iceulx ainsi assemblés aient contraint plusieurs par force d'aller avec eux. » Arch. nat., JJ 172, n° 586.

2. Il a été souvent parlé des « Anglais de Pont-Audemer », en 1426, à l'occasion des combats des compagnies du Lieuvin (Arch. nat., JJ 173, n° 379, 513, 534), et de la « forte maison de Pont-Audemer », en 1433. (Bibl. nat., Cab. des Titres, P. or., *Salvain*, n° 30.)

3. Toute l'immense anxiété que le gouvernement anglais put éprouver vers les approches du choc de Verneuil se reflète dans les formules, spéciales et inusitées, employées vers cette époque dans les documents émanés de la chancellerie étrangère. Tout rappel, toute allusion à cette victoire inespérée se trouve accompagné d'expressions significatives, et cela non pas seulement sous le coup de l'événement, mais encore plusieurs années plus tard.

« La victoire que nostre benoist Créateur nous a voulu de sa grâce envoyer devant Vernuel. » Doc. en date d'août 1424 à janvier 1425. (Arch. nat., JJ 172, n° 570, 604, 627, 629.) — « La très noble victoire que Nostre-Seigneur par sa bénigne grâce luy (au duc de Bedford) a nagaires donnée devant la ville de

regrettablement incomplète, si tronquée, si superficielle qu'elle soit, ne laisse-t-elle pas entrevoir sur l'état des campagnes et des villes de Normandie pendant ce mois d'août prédestiné de 1424? Une victoire française dans les plaines du Perche eût soulevé la région tout entière, eût lancé tout ce qu'il y avait de paysans, entre Évreux et Touques, dans une poursuite furieuse des Anglais en déroute. Il semble difficile d'en douter après cette âpre et brutale éloquence des textes. Là, comme dans les châteaux picards, tout était prêt pour l'action, pour une levée de colères comme ailleurs pour un élan de répulsions, tout était mûr enfin pour le rejet de l'étranger, qu'une heure de chance de plus, ce jour-là, eût balayé trente ans plus tôt de la terre de France.

Germain LEFÈVRE-PONTALIS.

Vernueil. » Doc. en date de novembre 1424. (Bibl. nat., ms. fr. 26047, n° 342, 343, 344.) — « La victorieuse journée nagaires obtenue moyennant la grâce de Nostre-Seigneur devant Vernueil. » Doc. en date de mai 1427, d'avril, de mai 1429. (Arch. nat., JJ 173, n° 18, 30, 110, 115, 670; JJ 174, n° 297, 304, 338.)

DATES

DE DEUX DIPLOMES DE CHARLES-LE-CHAUVE

POUR L'ABBAYE DES FOSSÉS.



Déterminer avec exactitude la date des documents est l'une des plus rigoureuses obligations imposées à la critique diplomatique. Les altérations des originaux et les fautes des copistes sont à cet égard des causes d'erreur contre lesquelles il importe d'être prémuni. C'est pour cela que je crois utile de détacher, à titre d'exemples, du recueil des actes des souverains carolingiens dont je prépare la publication, l'étude critique des dates de deux diplômes de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés.

I.

Parmi les diplômes de Charles-le-Chauve en faveur de cette abbaye, il en est un par lequel le roi, sur le rapport de l'abbé Gozlin, « protonotaire » royal, ratifie un échange conclu entre l'abbé de Lagny et l'abbé des Fossés, Ingelbert, au nom de leurs monastères¹. L'original de ce document, malheureusement mutilé, s'est conservé; il y manque la partie supérieure, qu'on peut évaluer, d'après le formulaire, à un peu moins de la moitié de l'acte. Cette mutilation existait déjà lorsque André Duchesne en fit, au xviii^e siècle, la seule copie que je connaisse. Jules Tardif a été jusqu'ici l'unique éditeur de ce diplôme.

La date qu'on lit au bas de la pièce contient les éléments chronologiques suivants : ides de mars (15 mars), 8^e indiction, 6^e année du règne, ce qui correspondrait à 845 ou à 846, selon que l'on calcule d'après l'un ou l'autre de ces chiffres. C'est ainsi que J. Tardif, s'attachant de préférence à l'année du règne, a daté le diplôme de 846. Mais cette date porte des traces maté-

1. Voy. le texte de ce document à l'Appendice, n° 1.

Charles le Chauve
 Indiction 847
 mars 4110 - regna le Karol

rielles non équivoques de remaniements : en regardant la pièce en transparence, on voit clairement : 1° que le chiffre VIII, très serré entre les mots *indictione* et *anno*, a été récrit sur un grattage ; 2° que le chiffre VI était précédé de deux caractères soigneusement grattés, et suivi d'un autre grattage. Le fac-similé ci-contre rend sensible cette altération.

D'autre part, le diplôme est promulgué sur le rapport de *Gozlinus abba nosterque protonotarius*, dont le nom figure en outre dans la formule de recognition. Or, Gozlin, abbé de Saint-Germain-des-Près, n'est devenu chancelier qu'après la mort de l'abbé de Saint-Denis, Louis, survenue le 9 janvier 867¹. Si, à partir de ce terme, on recherche, d'après l'itinéraire de Charles-le-Chauve, en quelle année ce prince a séjourné à Senlis vers le milieu de mars, on ne trouve que 868². Il y a donc lieu de restituer ainsi les chiffres altérés de la date : *indictione* [I.], *anno* [XX] VI[II.] *regnante*..., ce qui correspond parfaitement aux vestiges des chiffres primitifs, et de dater le diplôme du 15 mars 868.

Il subsiste toutefois une grave difficulté. Ingelbert, qui est l'une des parties dont le contrat est ratifié par le roi, et qui figure comme abbé dans les titres de Saint-Maur-des-Fossés de 841 à 845, avait certainement cessé de l'être avant le 19 avril 847, date à laquelle on le voit remplacé par Einard³. Celui-ci à son tour, à la date que je propose de restituer, avait été remplacé par Godefroi⁴.

1. *Annales Bertin.*, à 867.

2. *Annales Bertin.*, à 868 ; diplômes du 17 mars pour l'abbaye des Fossés (Orig. Arch. nat., K 14, n° 3² ; J. Tardif, *Mon. hist.*, n° 200), du 18 mars pour N.-D. de Paris (Copie du XI^e s., *ibid.*, K 14, n° 5 ; Baluze, *Capitul.*, t. II, col. 1485) ; du 27 mars pour Saint-Riquier (*Chron. Centul.*,

lib. III, cap. XVI, éd. Lot, p. 130).

3. Dipl. de Charles le Chauve (Arch. nat., K 11, n° 5² ; J. Tardif, *Mon. hist.*, n° 154).

4. Godefroi figure comme abbé pour la première fois dans un diplôme de

Il semble à première vue qu'on ne puisse concilier les mentions dans le même diplôme du chancelier Gozlin et de l'abbé Ingelbert. Mais est-il impossible que le diplôme royal soit postérieur de plusieurs années au contrat qu'il ratifie? Nous n'en possédons, il ne faut pas l'oublier, qu'un fragment; ne trouverions-nous pas dans la première partie, si elle était conservée, la solution de la difficulté? N'y serait-il pas dit, par exemple, que l'accord a été conclu par feu Ingelbert? Une chose me paraît de nature à appuyer cette conjecture, c'est que le formulaire bien connu de la ratification d'échange se trouve un peu modifié dans la partie du document qui s'est conservée. Tandis qu'il est dit ordinairement, dans les actes analogues, que ce sont les parties elles-mêmes qui ont produit le contrat par-devant le roi et en ont sollicité l'homologation, il est relaté au contraire dans notre diplôme qu'il a été concédé sur le rapport et à la prière du chancelier. Cette procédure, dont je ne connais pas d'autre exemple, n'est-elle pas naturelle, si l'acte à ratifier remontait à quelques années?

La contradiction apparente qui résultait de la mention d'Ingelbert et de l'année que fournissait le calcul des éléments chronologiques me paraît de nature à expliquer l'altération qu'on a fait subir aux chiffres de la date. Un moine, qui savait que l'abbatiate d'Ingelbert n'avait guère dû dépasser l'année 845, frappé de cette contradiction, aura voulu ramener à cette année l'an du règne et l'indiction. Sans s'inquiéter du terme précis à partir duquel la chancellerie de Charles-le-Chauve avait compté les années du règne, il aura considéré la 6^e année comme correspondant à 845, calculé l'indiction en conséquence, et substitué respectivement les chiffres viii et vi aux chiffres i et xxviii, qui devaient figurer dans la date. C'est avec la même simplicité de calcul qu'a opéré Eudes de Saint-Maur, lorsqu'il a remanié et précisé les dates de certains documents du chartrier de son abbaye qu'il voulait utiliser pour écrire la vie du comte Bouchard le Vénérable¹. Aussi serais-je assez porté à attribuer à ce même Eudes l'altération de la date de notre diplôme, d'autant plus que nous savons qu'il avait entrepris d'autres travaux sur l'histoire de

Charles le Chauve du 23 avril 864 (Orig. Arch. nat., K 13, n° 122; J. Tardif, *Mon. hist.*, n° 193).

1. *Vie de Bouchard le Vénérable*, éd. Bourel de la Roncière, *Introd.*, p. xxvii.

son abbaye¹ et que, pour autant qu'un seul chiffre autorise un jugement, c'est bien au milieu du xi^e siècle qu'on peut approximativement fixer l'époque de la falsification qui nous a occupé.

De cette étude me paraît se dégager un enseignement pour la critique. Faite avec le secours d'un original, la correction proposée se présente avec tous les caractères de la certitude; faite d'après une copie, elle ne serait qu'une conjecture. Mais l'exemple de ce diplôme doit montrer combien les conjectures de ce genre sont plausibles. Des contradictions entre les mentions de la teneur d'un texte diplomatique et les éléments chronologiques de sa date peuvent s'expliquer par une altération de ces éléments chronologiques et ne sauraient suffire à incriminer l'authenticité de l'acte lui-même.

II.

Le second diplôme dont je propose de rectifier la date ne nous est précisément parvenu qu'en copie. C'est la ratification par Charles-le-Chauve d'un échange de terres en Parisis, conclu entre Hilduin, archichapelain du palais, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et Einard, abbé des Fossés, au nom de leurs monastères respectifs². Ce document, jusqu'ici inédit, nous a été conservé par une copie fort médiocre du xv^e siècle dans un cartulaire; une autre copie, dans un cartulaire du xviii^e siècle, est la reproduction de la précédente. Il y faut joindre une analyse du xvii^e siècle où sont rapportés quelques mots de la teneur et la date entière. Les variantes qu'on y remarque montrent que cette analyse a été faite, non d'après la copie du xv^e siècle, mais d'après un autre texte, sinon directement d'après l'original.

La date de la copie du cartulaire est ainsi conçue : *Data XV. kl. janua., indictione IIII., anno XVI^o. regnante Karolo...* La date rapportée dans l'analyse donne les mêmes chiffres pour le quantième et l'indiction, mais le chiffre IV pour l'année du règne.

Le 18 décembre de la 4^e année de Charles-le-Chauve correspondrait à 843 et à l'indiction 6 ou 7; le 18 décembre de la 16^e année correspondrait à 855 et à l'indiction 4 (chiffre donné par les deux textes), si l'on admet l'emploi de l'une des indictions dont le terme initial est en septembre.

1. *Vie de Bouchard le Vénérable, ibid.*, et p. xxii.

2. Voy. le texte de ce document à l'Appendice, n° 2.

Mais aucune de ces deux dates n'est admissible. En effet, Hilduin II, l'une des parties contractantes, n'est devenu abbé de Saint-Germain-des-Prés et archichapelain qu'après la mort d'Ébroïn, son prédécesseur dans ces deux charges, survenue le 18 avril 858¹. D'autre part, la première mention connue du successeur de l'abbé Einard au monastère des Fossés se rencontre dans un diplôme du 23 avril 864². On est donc fondé à supposer une erreur de lecture des chiffres qui expriment dans l'une et l'autre copie l'année du règne et l'indiction, et à dater le diplôme de l'une des années comprises entre 858 et 863.

Il faut observer de plus que le texte de la date présente dans la copie du cartulaire une singularité qui provient certainement aussi d'une faute de lecture : elle est dépourvue de l'indication du lieu, et l'an du règne, qui en est le dernier terme, est énoncé ainsi : *Anno XVI^o. regnante Karolo gloriosissimo rege atque piissimo. Piissimus* est une qualification qui n'est point d'ordinaire attribuée à Charles-le-Chauve et qui, du reste, à cette place est tout à fait insolite. La correction se présente d'elle-même à l'esprit : la date de lieu, avec sa formule habituelle, devait suivre la date de temps ; *atque* doit donc être une fausse lecture d'*Actum*, et *piissimo* une fausse lecture du nom de lieu. Le texte rapporté par l'analyse du *xvii^e* siècle confirme cette conjecture : les mots *atque piissimo* y sont remplacés par *Actum Parisiaco palatio*. Au point de vue paléographique, la faute *piissimo* pour *Parisiaco* est possible ; l'omission du mot *palatio*, devenu embarrassant après la lecture *atque piissimo*, n'a rien que de vraisemblable, et l'on pourrait, semble-t-il, admettre telle quelle la correction. Mais on doit remarquer : 1^o que dans les dates des diplômes royaux de cette époque le lieu est toujours exprimé par un substantif, à l'ablatif, au locatif, ou à l'accusatif précédé de la préposition *apud*, et jamais par un adjectif ethnique s'accordant avec le mot *palatio* ; 2^o que Paris semble avoir été alors déchu de son ancien rang de résidence royale (*palatium*), et que dans les rares documents carolingiens datés de Paris (je n'en connais qu'un seul de Charles-le-Chauve) cette date est exprimée par les mots *Parisius civitate*.

Il y a donc lieu de croire que l'analyse du *xvii^e* siècle ne donne

1. *Gall. christ.*, t. II, col. 1136.

2. Pancarte de Charles-le-Chauve (Orig. Arch. nat., K 13, n^o 12² ; J. Tardif, *Mon. hist.*, n^o 193).

pas pour le nom de lieu une leçon beaucoup meilleure que le cartulaire du xv^e , et il en faut chercher une autre. Parmi les palais royaux fréquentés de Charles-le-Chauve, il en est un dont la désignation dans les dates répond aux données du problème, c'est celui de Quierzy, qui y est toujours indiqué par les mots *Carisiaco palatio*. Le C majuscule de l'écriture caroline, formé de deux courbes superposées, peut assez facilement être pris pour un P, et ainsi s'expliquerait l'erreur commune de l'analyse et du cartulaire.

Si l'itinéraire de Charles-le-Chauve était assez complet pour qu'on sût dans laquelle des années de 858 à 863 il a séjourné le 18 décembre au palais de Quierzy, le problème serait complètement résolu, mais, dans l'état actuel, on ne saurait dire autre chose sinon que la présence du roi dans cette résidence au 18 décembre ne paraît impossible dans aucune de ces six années. Force est donc de se contenter d'une approximation et de dater notre diplôme du 18 décembre et d'une année indéterminée comprise entre 858 et 863. Encore ne faut-il pas se dissimuler que cette solution présente une part de conjecture, puisque, en l'absence de l'original, la leçon *XV kl. jan.*, bien que fournie par les deux copies, pourrait être une faute commune, comme est le chiffre de l'indiction, et que la correction *Carisiaco* ne s'appuie que sur la vraisemblance.

A. Giry.

APPENDICE.

1.

868, 15 mars. — Senlis.

Charles-le-Chauve, sur le rapport de l'abbé Gozlin, « protonotaire » royal, ratifie un échange conclu entre l'abbé de Lagny et Ingelbert, abbé des Fossés, par lequel ce dernier, avec le consentement de ses moines, donne à l'abbaye de Lagny des biens en Mulcien, à Chèrreville¹, et des terres en Parisis, aux lieux dits Luciacum et Tercicum. (Fragment.)

A. Orig. scellé, Arch. nat., K 11, n° 23. Il y manque toute la partie supérieure. Largeur 0^m486; hauteur 0^m367. Régé au verso à la pointe. La date, qui a subi des remaniements, est d'une écri-

1. Oise, arr. de Senlis, cant. de Nanteuil-le-Haudouin.

ture très différente de celle de la teneur. — B. Copie de A. Duchesne, Bibl. nat., *Coll. Baluze*, t. 41, fol. 129, d'apr. A.

a. J. Tardif, *Monuments historiques*, n° 150, d'apr. A, à l'année 846.

KAROLUS DE COMMUTATIONIBUS QUAS INTER SE FECERUNT ABBAS HUIUS LOCI
ET ABBAS LATINIACENSIS (a).

||⁴ terra ejusdem Fossatensis adheret monasterii. Econtra vero dedit prefatus Ingelbertus, Fossatensis monasterii abba, ad partem monasterii Latiniaci, una cum consensu fratrum suorum, in pago Meldico, in loco qui vocatur Capreoli villa ||² mansos tres cum omnibus adjacentiis eorum. Simili etiam modo dedit in pago Parisiaco, inter Luciacum et Tercicum, campos tres quibus ex duobus frontibus et ambobus lateribus terra supradicti monasterii lungitur. Unde et duas commutationes ||³ aequo tenore conscripserunt et, secundum consuetudinem, suis conscriptionibus confirmaverunt, quas Gozlinus abba nosterque protonotarius et in cunctis fidelissimus, honorificentiae nostrae ad relegendum presentaliter ostendens, amplissimam excellentiae ||⁴ nostrae magnitudinem petiit ut eas denuo nostrae auctoritatis scripto confirmaremus. Cujus precibus libenter aurem accommodantes (b), hoc altitudinis nostrae preceptum super easdem commutationes fieri jussimus per quod precipimus atque firmamus ||⁵ et (c) quicquid pars juste et rationabiliter alteri contulit parti, sicut in jamdictis commutationibus plenius continetur, jure firmissimo teneat atque possideat et faciat inde quicquid elegerit. Ut autem haec auctoritatis nostrae ||⁶ roboratio firmior habeatur potiooremque, in Dei nomine, per futura tempora firmitatis valeat obtinere vigorem, anuli nostri impressione eam subter jussimus sigillari.

OTFREDUS NOTARIUS AD VICEM GOZLINI RECOGNОВI ET S. (*Ruche ; trace du sceau plaqué.*)

Data id. mart., indict. [I.] (d), anno [xx]vi[II.] (e) regnante Karolo

a. Cote au dos en semi-onciales du XI^e siècle.

b. La fin du mot est réécrite sur un grattage; il semble que le scribe avait écrit d'abord *accommodamus*.

c. Sic, corr. ut.

d. Le chiffre VIII, d'une encre beaucoup plus pâle que le reste de la date, a été réécrit sur un grattage, comme il est aisé de le constater en regardant le document en transparence. Il devait y avoir : « Indict. I. »

e. Deux chiffres, qui ne peuvent avoir été que deux XX, ont été grattés soigneusement devant le chiffre VI, après lequel un autre grattage doit avoir enlevé deux unités.

gloriosissimo rege. Actum Silvanectis civitate. In Dei nomine feliciter. Amen.

2.

(858-863), 18 décembre. — Quierzy (?).

Charles-le-Chauve ratifie un échange par lequel Hilduin, archichapelain du palais et abbé de Saint-Germain-des-Prés, donne à l'abbaye des Fossés le domaine d'Ozouer en Paris¹, et Einard, abbé des Fossés, avec le consentement de ses moines, donne à Saint-Germain-des-Prés des biens dans le même pagus, in arce qui dicitur Villa Porcorum².

A. Orig. perdu. — B. Copie du x^v^e siècle, Arch. nat., LL 49 (*Cartulaire du XV^e siècle*), fol. 48. — C. Copie du xvi^e siècle, ibid., LL 50 (*Copie du cartul. en papier*), fol. 55 v^o, d'apr. B. — D. Analyse et extraits du xvii^e siècle, Bibl. nat., ms. fr. 23328 (*Extraict des chartes de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés*), fol. 310 v^o.

PRECEPTUM KAROLI REGIS DE ORATORIO (a).

In nomine sancte et individue Trinitatis. Karolus gratia Dei rex. Si enim ea que fidelis (b) regni nostri inter se commutaverint pro eorum opportunitatibus ac commoditatibus, nostris confirmamus edictis, regie celsitudinis more consueverimus (c) ac per hoc jure firmissimo inviolabiliter mansurum esse volumus. Quapropter noverit omnium sancte Dei ecclesie fidelium nostrorumque tam presentium quam futurorum industria quia venerabilis Hilduinus, sacri palatii nostri archicapellanus et monasterii sancti ac beatissimi confessoris Christi Germani, quod est constructum extra muros urbis Parisiace (d), adiens serenitatem nostram humiliter celsitudini nostre innotuit qualiter cum quodam reverendo viro, Henardo nomine, atque abbate Fossatensi (e) cenobii, quod est constructum in honore sancti Petri apostolorum principis, quasdam res pro congrua sibi opportunitate commutassent. Dedit itaque prefatus abbas, videlicet Hildui-

a. *Titre du cartul. B.*

b. *Corr. fideles.*

c. *Corr. morem consuecimus.*

d. *Suppl. abbas.*

e. *Corr. Fossatensis.*

1. Ozouer-la-Ferrière, Seine-et-Marne, arr. de Melun, cant. de Tournan.

2. Peut-être Porcheville, Seine-et-Oise, arr. de Mantes, cant. de Limay.

nus, partibus monasterii Sancti Petri Fossatensis atque memorati Heinardi abbatis seu fratrum ejusdem cenobii quasdam res Sancti Germani, sitas in eodem pago Parisiensi, villa Fossatensis(a) que nuncupatur Oratorium, aspicientes ad villam que vocatur, hoc est inter cultam seu incultam terram ad Praticum(b), bunuaria octo et dimidium; et e contra in recompensatione hujus meriti dedit pretaxata(c) Heinardus abbas, ex rebus ecclesie Fossatensis, una cum consensu et voluntate omnium monachorum ibidem obsequiis famulentium(d), in prescripto pago, in arce qui dicitur Villa Porcorum, partibus sancti Germani atque Hiluini abbatis de terra arabili bunuaria decem et dimidium; unde et quas(e) commutationes inter se factas parique tenore conscriptas ab(f) bonorum hominum manibus roboratas nobis ostenderunt ad relegendum, sed pro integra infirmitate petierunt celsitudinem nostram ut easdem auctoritatis nostre precepto confirmare dignaremur. Quorum petitionibus, quam(g) satis rationabiles(h), hoc magnitudinis ac celsitudinis nostre preceptum fieri jussimus per quod precipimus atque firmamus ut quicquit(i), opportunitatis ac commoditatis libitu(j), jure firmissimo teneat atque possideat. Ut autem hec nostre preceptionis atque confirmationis actus(k) majorem, in Dei nomine, per super memorata tempora obtineat vigorem, anuli nostri impressione subter eam assignari jussimus. Gislebertus(l) notarius ad vicem Hludowici recognovit.

Data xv. kl. janua., indictione iiii., anno xvi°. (m) regnante Karolo gloriosissimo rege. Actum Parisiaco palatio(n). In Dei nomine. Amen.

a. Villam Fossatensem(?)

b. *Le texte est ici altéré; peut-être suffirait-il d'une interversion pour le rétablir*: aspicientem ad villam que vocatur ad Praticum, hoc est, inter cultam seu incultam terram, bunuaria octo, etc.

c. *Corr.* pretaxatus.

d. *Corr.* famulantium.

e. *Corr.* duas.

f. *Corr.* ac.

g. *Corr.* que.

h. *Add.* nobis vise sunt, assensum prebentes.

i. *Add.* pro eorum.

j. *Add.* pars juste et rationabiliter alteri contulit parti.

k. *Corr.* auctoritas.

l. Gelbertus, B C.

m. anno IV., D.

n. atque piissimo, B C. *Corr.* Carisiaco(?)



LA DATE DE LA NAISSANCE

DE

JEAN D'ORLÉANS COMTE D'ANGOULÊME



Issu de l'illustre et malheureux Louis de France, duc d'Orléans¹, et de Valentine Visconti, Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, était le petit-fils de Charles V, et il fut l'aïeul de François I^{er}. C'était le frère de ce duc-poète à la grâce délicate et un peu mièvre, Charles d'Orléans.

Deux biographies du prince parurent en 1588 et en 1589. L'une d'elles, très brève et très vague, est de Papire Masson². L'auteur de la seconde, en apparence plus sérieuse, J. du Port, sieur des Rosiers³, fait naître le comte⁴ le 26 juin 1404,

1. Voir le livre très documenté de M. E. Jarry : *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, 1372-1407. Paris, Picard, et Orléans, Herluison, 1889, in-8°, xx-486 pages.

2. *Vita inclyti principis D. Joannis Engolismæ... Papirii Massonis stylo et opera*. Parisiis, 1588, petit in-12. — La même, « mise de latin en français. » Paris, 1613, petit in-8°.

3. *La Vie de tres illustre et vertueux prince Jean, comte d'Angoulesme, aïeul du grand roy François...* Dédié à monseigneur le duc d'Espéron par Jean du Port, sieur des Rosiers, conseiller du roy en la seneschaucée et siège presidial d'Angoulmois. A Angoulesme, par Olivier de Minières, 1589, [vi-] 151 pages, petit in-4°, avec tableau généalogique. Nouvelle édit. Angoulême, 1602. — Réédition aux frais de la Société archéologique et historique de la Charente, par J.-F.-Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême, in-8°, xxxii-111 pages, avec 2 planches et un tableau généalogique. Tirage à part. — C'est à cette réédition que nous renvoyons. — La dédicace est datée du 21 décembre 1588.

4. Jean d'Orléans ne prit le titre de comte d'Angoulême que lorsque Charles son frère le lui céda, après l'assassinat de Louis de France, le 23 novembre 1407. Charles l'échangea alors contre celui de duc d'Orléans, sous lequel il est connu dans l'histoire (Arch. nat., K 55, n° 27¹, 27² et 28; K 56, n° 18 [vidimus]). —

à Orléans¹. La fortune de cette date, donnée cependant sans preuves², a été singulière : pendant trois siècles, les historiens, sans songer à en faire la critique, l'ont communément adoptée³.

La valeur générale de l'œuvre de du Port justifiait-elle donc tant de confiance ? Il est permis d'en douter, rien qu'à voir la dédicace et la fin du volume. Nous y trouvons que le livre a été

Bibl. nat., *Pièces originales*, 2155, 5 (251), 355. — Monstrelet (Enguerrand de), *Chroniques...*, publ. par Douët d'Arcq pour la Société de l'histoire de France. Paris, 1856-62, 6 vol. in-8°, t. I, p. 394 et 167. — Vallet de Viriville, *Geste des nobles*, dans le vol. de la *Chronique de la Pucelle*, ou *Chronique de Cousinot*. Paris, Delahays, 1859, in-16 (*Bibl. gauloise*), p. 118. — C'est donc pour plus de commodité seulement que nous appellerons, avant 1407, Jean d'Orléans comte d'Angoulême.

1. Édit. Castaigne, citée, p. 4 : « Jean d'Orléans et de Valois, duquel nous proposons d'escrire la vie, nasquit, régnant Charles VI, LE XXVI JUNE 1404, en la ville d'Orléans. » — Pap. Masson faisait lui aussi naître Jean en 1404, puisqu'il lui donnait neuf ans accomplis en 1413, quand les Anglais l'emmenèrent prisonnier dans leur île : « Abductusque in insulam illam [Britanniam] anno 1413, cum nonum ætatis suæ vix implevisset, » p. 6-7. Édit. de 1588, citée. — Avant du Port, la date de 1404 avait été assignée à la naissance de Jean : 1° par Corlieu (voy. note 4, *infra*, p. 522), p. 132, qui écrivait en 1566-76 ; 2° par Pap. Masson (*De episcopis urbis*, 1586, p. 344 r°, cf. *infra*, et dans sa vie du comte de 1588). Du Port le premier parla du 26 juin.

2. J. du Port indique généralement ses preuves dans la marge de son texte. Or il ne nous renseigne pas sur le document qui lui aurait fourni la date en question.

3. Le Père Louys Beurrier (*Histoire du monastère... des... Célestins de Paris contenant ses antiquités...*, avec le testament de Louys, duc d'Orléans. Paris, 1634, in-4°, [xxii-]428 pages, portr.), p. 339. — François Vigier de la Pile (*Histoire de l'Angoumois...* publ. avec des documents inédits... par Michon. Paris, 1846, in-4°, p. xliij. — Sénemaud (*Bulletin de la Soc. archéologique et historique de la Charente*, 1859), p. 227. — P. de Laeroix (*Le Château de Bouteville*, bull. cité, 1875), p. 126. — Vallet de Viriville (*Bibl. de l'École des chartes*, 2^e série, III), p. 137, n. 3, etc. — Enfin, plus récemment, en 1889, M. de Maulde La Clavière (*Histoire de Louis XII*, 1^{re} partie, t. I. Paris, Leroux, 1889, in-8°), p. 34, n. 1.

Dès l'année précédente, 1888, la réaction contre le témoignage de J. du Port avait commencé (cf. *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1888*. Épinal, 1888, in-8°, 144 p.; *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême*, chap. I, p. 33; M. du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*. Paris, 1881 et suiv., t. IV [1888], p. 18, n. 6). — Notre confrère M. E. Jarry est arrivé sur ce point et la même année à des conclusions en partie analogues à celles que nous présentons ici (cf. *infra*). Nous devons à son aimable obligeance la communication de plusieurs documents, d'un intérêt capital pour la présente étude, émanés de sa collection particulière. Nous lui en exprimons notre bien vive gratitude.

composé « pour exciter un chacun à conformer sa vie et mœurs à l'exemple de ce vertueux prince¹ ; » c'est aussi afin de sauver Henri III. Dans la détresse de la France, « Sa Majesté avoit faict en personne divers voyages et pèlerinages pour invoquer les saints qui sont vénérés en diverses églises du Royaume, qui sembloient avoir faict la sourde oreille... » « Il ne restoit plus qu'à avoir recours au saint tuteur de la maison d'Angoulesme², » le comte Jean. Enfin, ce qui décida vraiment du Port à retracer les hauts faits de son héros, ce fut la lecture de l'enquête de canonisation du prince³, faite de 1518 à 1519⁴. L'ouvrage du sieur des Rosiers est donc une hagiographie.

La qualité des sources où a puisé l'auteur ne nous autorise pas à accorder beaucoup plus d'estime à son livre. Il a recours presque exclusivement⁵ à des sources narratives⁶ ou à des livres

1. Éd. Castaigne, p. 100.

2. Ibid., p. xiii.

3. Ibid., p. xvi, xvii, xxvi, xxvii. J. du Port eut connaissance de cette enquête par l'évêque d'Angoulême, Charles de Bony (ibid., p. xxvi; cf. *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême*, par M. l'abbé J. Naglard..., 1894. Angoulême, in-8°, vii-633 pages, t. I, p. 61-62).

4. J. du Port, éd. Castaigne, citée, p. xvii : « l'Inquisition qui fut faicte par defunct Anthoine d'Estaing, évesque d'Angoulesme, en l'année 1518. » — Cf. Missive d'Anthoine d'Estaing... à... Madame la duchesse d'Angoulmoys..., mère du roy, ibid., p. xx. « ... il y a environ 52 ans que ledict seigneur [Jean, comte d'Angoulême] est trespasé..., » écrit l'évêque à Louise de Savoie en l'informant qu'il vient d'achever l'enquête de canonisation. Comme Jean d'Angoulême mourut le 30 avril 1467 (voy. *Journal de son enterrement*, édit. Sene-maud. Paris, Aubry, 1863, in-8°, xiiij-25 p.), cinquante-deux ans plus tard nous reporte au temps écoulé du 1^{er} mai 1518 au 30 avril 1519. Cent vingt-huit témoins furent entendus pour cette « Inquisition » (édit. Castaigne, p. xxi, etc.).

5. J. du Port a connu en effet : 1^o le testament du comte que lui avait communiqué Charles de Bony; il l'a publié in extenso (p. 82-91); 2^o une confirmation de ce testament par la comtesse (p. 91); 3^o le cartel des princes d'Orléans au duc de Bourgogne, dont le texte est fort altéré (cf. p. 18-19 et note); 4^o une lettre du comte à l'abbé de la Couronne (p. 61-62); 5^o une épître dédicatoire d'Odo de Fouillaco, précepteur du comte, à son élève (p. 63). — De ces cinq documents, les trois premiers seuls sont datés du jour et de l'année; le quatrième du jour seulement, et le cinquième a été mal daté par du Port. — Quant à l'enquête de canonisation, du Port n'a pu y trouver une bien grande précision chronologique (cf. p. 63 et suiv.). — Il cite la session 39 du concile de Bâle : il a consulté en effet le *Secundus tomus concilior. general.* (Paris, in-fol., 1524, fol. ccxxv v^o et ccxxj r^o).

6. Les chroniques auxquelles recourt J. du Port sont au nombre de deux seulement : 1^o Monstrelet (p. 10, 14, 16, 21 de l'édit. de Castaigne); 2^o le pré-

de seconde main¹ et n'a pas pu contrôler ni rectifier leurs dates à l'aide de documents d'archives. Il n'y a donc pas lieu d'être

tendu Alain Chartier (p. 14, 20, 21, 37, 46, 47, 51, 52, 53, 54). Les renvois de J. du Port à ces deux sources sont exacts : nous les avons vérifiés. Il s'est sans doute servi : 1° du *Volume premier des chroniques d'Enguerran de Monstrelet, gentilhomme jadis demeurant à Cambrai en Cambresis...* Paris, 1572, in-fol.; cf. le texte de du Port, p. 10, 21, etc., au texte de Monstrelet, fol. 8 r° et 14 r°, fol. 147 r° et v°, etc.; 2° des *Croniques du feu roy Charles VII...*, par feu maître Alain Chartier... Paris, 1528, in-4°; cf. le texte de du Port, p. 14, 20, 21, etc., au texte de Chartier, fol. v r° et v°, fol. ix r° et v°, etc. — Rappelons que la chronique attribuée à Chartier par J. du Port et ses contemporains est en réalité de Gilles de Bouvier, dit Berry. (Voy. M. J. du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. I, p. liv et lv.)

1. Parmi toutes les compilations, il n'en est pas que Jean du Port mette davantage à contribution que celle qu'il nomme *les Annales de France* (p. 12, 13, 15, 16, 17, 20, 21, 26, 27, 29, 33, 34, 35, 39, 42, 46, 47, 52, 53, 56, 58, 59, 60, 98), ou simplement *l'Histoire de France* (p. 48). Il s'en sert même sans les nommer (p. 16; cf. p. 1032 de Belleforest). Il a eu sous la main *les Grandes Annales et histoire générale de France dès le règne de Philippe de Valois jusques à Henri III, à présent heureusement régnant...*, par François de Belleforest..., t. II. Paris, 1579, in-fol. Les renvois de J. du Port (p. 12, 13, 15, 21, etc.) correspondent en effet aux pages 1022, 1016, 1032, 1039, etc., de Belleforest. — J. du Port a puisé aussi (p. 34, 37, 56) dans les *Annales de Bourgogne*, par Guillaume Paradin, de Cuyseaulx. Lyon, 1566, in-fol., xi-995 pages (cf. p. 768 et suiv., 791 et suiv., etc., de ces annales); — dans les *Annales d'Aquitaine*, par Jehan Bouchet. Poitiers, 1557, in-fol. (cf. du Port, p. 47, 52, et Bouchet, fol. 134 v°, etc.); — dans les *Annales de Bretagne* (p. 1, 14, 21), qui sont *les Grandes Annales ou cronique... de nostre petite Bretagne... commençantz au roy Brutus... jusques aux ans de présent et du... roy François premier de ce nom...* (édit. de 1541. Bibl. nat., Réserve, Lk² 445), par Alain Bouchard. Les trois références de du Port se retrouvent dans ce volume, fol. cxxv r°, col. 1 et 2; fol. cl v° et fol. clj r°; — dans Polydore Virgile (p. 21, 26, 29) : *Polydori Vergilii Urbinatis anglie historix libri XXVII*. Basileæ, 1556 (cf. p. 438, lignes 10-30, p. 444, 454); — enfin, dans ce qu'il appelle *les Chroniques angloises* de Georges du Liz. C'est le *Chronicon sive brevis enumeratio regum et principum in quos variante fortuna Britannie imperium diversis temporibus translatum est, Georgio Lilio Britanio auctore*. Francoforti, 1565, in-4°, [iii-]82 p. (Bibl. nat., Na8. Réserve). Le texte de du Port (p. 21 et 26) correspond au texte du *Chronicon* (fol. 53 v° et 54 v°).

On sait que ces compilations générales ou provinciales sont faites sans critique. Dom Morice, dans son *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, t. I, p. vii (Paris, 1740, in-fol.), apprécie ainsi l'ouvrage d'Alain Bouchard : « Le titre de cet ouvrage fait assez sentir que l'auteur a admis les fables qui avoient cours de son tems. » Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*. Paris, 1707, in-fol., Préface, I) est plus dur encore : « Pour ce qui est des faits, il [Alain Bouchard] passe assez légèrement sur les véritables et s'arreste beaucoup aux faux. » D'autre part, Tiraboschi (*Storia della letteratura italiana*.

surpris de ses nombreuses fautes chronologiques¹ : il fait venir au monde après 1404² Philippe, comte de Vertus, né cependant dès 1396³, et il prétend⁴ que Jean d'Angoulême, livré aux Anglais en 1412⁵, ne leur fut abandonné qu'en 1413.

Avant de se servir de du Port, il était prudent, on le voit, surtout quand il s'agit d'une date, de vérifier avec grand soin son témoignage. Aussi bien nous paraît-il indispensable de rechercher

Modène, 1772-82, 13 vol. in-4°) écrit (t. VII, p. 1027), au sujet de l'histoire de Polydore Virgile : « J'accorderai aux écrivains anglais que cette histoire est superficielle et remplie d'erreurs. » — Il suit de là que J. du Port n'était pas très difficile sur la valeur des livres dont il se servait.

Ajoutons que J. du Port a consulté une troisième série d'ouvrages : 1° l'*Histoire singulière du roy Louis XII...*, par mess. Claude de Seissel (édit. de 1558, petit in-8°. Paris, G. Corrozet). J. du Port (p. 45) se sert d'un passage de Seysel (édit. citée, fol. 39 r° et v°) ; — 2° ce qu'il appelle (p. 38) « Masson, en la vie d'Eugène IV. » c'est-à-dire : *Papirii Massonis libri sex de Episcopis Urbis...* Parisius, 1586, in-4°, III-421 fol. ; la citation de du Port se retrouve au fol. 344 r° de Masson ; — 3° le *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouve par escrit de la ville et des comtes d'Engolesme...*, par François de Corlieu... Engolesme, Jean de Minières, 1566 (*sic*) [1576]. J. du Port y renvoie, p. 21, 42, 45 ; cf. Corlieu, p. 132, 133, 136.

1. J. du Port fait mourir Philippe, duc de Bourgogne (p. 12), en 1405 ; il mourut le 27 avril 1404 (voy. E. Jarry, *op. cit.*, p. 307). — P. 42, il place en 1447 la vente du Périgord à Jean de Bretagne, comte de Penthhièvre, tandis que cette vente eut lieu le 4 mars 1438 (n. st.) (cf. British Museum, *Addit. chart.*, 3818, 4407, 4413, 4414 ; Dessalles, *Histoire du Périgord*. Périgueux, 1885, 3 vol. in-8°, t. III, p. 35, 428-429, etc.). — P. 52-53, il place le siège de Bordeaux en 1454 (du 1^{er} août au 7 octobre) ; ce siège eut lieu en 1453, du 13 août au 19 octobre (voy. G. du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, citée, t. V [1890], p. 278-285). — P. 53, il affirme que le duc d'Alençon fut condamné en 1459 : or, la condamnation fut prononcée le 8 octobre 1458 (*Ibid.*, t. VI [1891], p. 193-197). — P. 56, il prétend que le sacre de Louis XI eut lieu en 1462 ; ce sacre eut lieu cependant le samedi 15 août 1461 (cf. Joseph Vaësen, *Lettres de Louis XI*, publ. pour la Société de l'histoire de France, t. II [1885], p. 1-2). — P. 60, il fait décéder Charles d'Orléans en 1463, bien que la véritable date de la mort de Charles soit 1465, nuit du 4 au 5 janvier (M. de Maulde La Clavière, *Hist. de Louis XII*, t. I, p. 120. Paris, Leroux, 1889).

2. Page 4. Voy. la note de Castaigne.

3. Cf. E. Jarry, *op. cit.*, p. 169, n. 1. « Philippe naquit dans les dix derniers jours du mois de juillet » 1396.

4. Page 21.

5. Jean d'Angoulême fut livré aux Anglais par le traité de Buzançais, du 14 novembre 1412, dont nous avons l'original aux Archives nationales, K 57, n° 28 (cf. K 59, n° 4, fol. 1 r°-3 v° ; J 919, 26, fol. 8 r°-10 v°). — Bibl. nat., *Nouv. acq. fr.*, 3641, *Coll. Bastard*, 661 et 663. — British Museum, *Addit. Chart.*, 244, 245, 246. Cf. Laborde, *Ducs de Bourgogne*, 6222.

s'il concorde avec les renseignements certains que nous possédons d'autre part.

Or, du Port est justement, quand il affirme que Jean d'Angoulême naquit en 1404, en contradiction formelle avec le testament de Louis de France¹. Le duc y parle de Jean, son fils, en des termes qui démontrent que celui-ci était vivant à la date du testament, soit le 19 octobre 1403 :

« *Item*, des biens temporels de ce mortel monde que mon « benoist créateur m'a prestez, je ordonne le partage de mesdits « enfants Charles, Phelippe *et Jehan*, par forme et manière que « ensuit :

« C'est à scavoir audit Charles, mon aîné fils, la duché d'Orléans...

« *Item*, je vueil et ordonne que Phelippe, mon second fils, ait « la comté de Vertus...

« *Item*, je vueil et ordonne que *Jehan*, mon tiers fils, ait les « comtez d'Angoulesme et de Pierregort... »

On pourrait objecter que Louis de France eut d'autres fils du nom de Jean et qu'il est fait ici allusion à l'un d'eux.

On connaît, en effet, au duc, trois enfants qui portèrent ce nom². Le premier était mort le 19 octobre 1393³, au plus tard. Il était, du reste, l'aîné de Charles⁴, non son puîné, comme le

1. Ce testament est au British Museum, *Addit. Chart.*, 30758. Le texte que nous citons est aux fol. 129 v°-130 r°. — Il a été publié par Beurrier (voy. note 3, p. 519), p. 292-335, et par Godefroy, *Hist. de Charles VI*, p. 631.

2. Cf. Jarry, *op. cit.*, p. 231. M. Jarry ne compte pas le bâtard.

3. « Loys, fils de roy de France, duc d'Orléans... Nous,... considérans les bons services que damoiselle Jehanne de Cherances, nagaires nourrice de feu *Jehan nostre tres cher filz, dont Dieux ait l'âme*, a faiz à nostredit filz, depuis sa naissance jusques à son trespas... » Paris, 19 octobre 1393. (Bibl. nat., *Quittances*, Charles VI, fr. 26026, pièce 1912.) — Ibid., *Pièces originales*, 2152, Orléans, 2, pièce 161, troisième paragraphe avant la fin de l'acte : « A Primeur de Bezoux, pannetier de Mad. la duchesse d'Orléans, 50 fr., lesquelz mondit seigneur [Loys d'Orléans] lui avoit donnés de sa grâce especial, pour cause des premieres nouvelles par lui apportées à ycellui sgr de la nativité de feu Jehan mgr son filz, si comme il appert par quittance dud. Primeur, donnée le 17^e d'octobre ensuivant oudit an [1393]. »

4. Né à l'hôtel Saint-Paul, le 24 novembre 1394 (cf. Jarry, *op. cit.*, p. 129-130 et p. 75) et non le 26 mai 1391, comme on l'a cru longtemps. Dans les lettres d'émancipation qui lui sont délivrées par le roi, le 10 décembre 1408, Charles d'Orléans est dit « aagié de xiv ans » (Bibl. nat., fr. 20380, n° 21). Ce nouveau texte confirme donc la rectification de M. Jarry.

voudrait le testament. Pour cette double raison, il n'est pas ici question de lui. Le second est le célèbre bâtard d'Orléans. Ce n'est pas la date de sa naissance qui nous permet de l'écarter ; cette date, nous l'ignorons¹. C'est son nom même. Le duc son père, en parlant de lui, aurait dit, dans le langage du temps, *Jehan le bastard*, et non pas « Jehan, » tout court. Les enfants illégitimes avaient beau être tolérés par la mode², le bâtard d'Orléans, en particulier, eut beau être accueilli dans sa famille paternelle et traité comme un fils par Valentine³, l'usage n'était pas moins constant : ils avaient, dans leur nom, comme dans leur écu que rayait une barre, un signe certain qui rappelait toujours la qualité de leur origine.

Des trois fils de Louis de France qui reçurent le nom de Jean, les deux premiers étant exclus, reste le troisième, l'aïeul de François I^{er}. Il était le puîné de Charles et de Philippe⁴, comme l'exige notre texte. Il reçut les comtés d'Angoulême et de Périgord que lui assigne le duc. A moins de supposer, ce que les chroniques ni les documents ne disent nulle part, l'existence d'un quatrième fils du nom de Jean qui serait mort avant le 24 juin 1404, force est bien de croire que la clause testamentaire citée plus haut se réfère au comte d'Angoulême. Et, comme nous devons préférer au texte suspect de J. du Port le testament dont l'exactitude et l'authenticité ne sont pas douteuses, il ressort clairement que Jean d'Angoulême vivait déjà le 19 octobre 1403.

Nous pouvons préciser davantage. Durant les quatre années qui précèdent ce jour, nous retrouvons le jeune prince dans les comptes ou dans d'autres documents bien datés : le 7 avril 1403 (n. st.), son père fait payer pour lui le prix d'une houppelande⁵ ; le 10 décembre 1402, on nous mentionne les femmes de chambre qui le soignent⁶ ; il chausse alors une paire de hautes bottes et revêt un manteau d'écarlate⁷ ; le 30 octobre 1402, on lui fait

1. Celle du 23 novembre 1402 n'est pas sûre. On préfère généralement 1403 ou 1404 (cf. Jarry, *op. cit.*, p. 295, n. 2).

2. Voir à ce sujet Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. III, p. 7-8.

3. Jarry, *op. cit.*, p. 357.

4. Dans tous les actes originaux où son nom se trouve, ainsi que celui de ses frères, il est énuméré le troisième, après Charles et Philippe (cf. *infra*).

5. British Museum, *Addit. Chart.*, 2384. Joursanvault, lot 617.

6. *Ibid.*, 2401. Joursanvault, lot 3540.

7. *Ibid.*

porter le deuil de son aïeul, le duc de Milan¹. Le 11 mars 1401 (n. st.), Valentine donne quittance de 1,200 livres tournois reçues pour les dépenses de « la dernière gésine » qu'elle fit de Jehan, son fils². Le 29 janvier de la même année, elle parle de la nourrice et de « la berceresse » de l'enfant³. Jean est encore nommé le 20 janvier 1401⁴ (n. st.). Enfin Louis de France, qui, chaque année, pour lui et chacun de ses fils, avait sa part dans les livrées du roi, reçoit trois houpelandes *pour ses trois fils*, le 1^{er} mai 1400⁵. Il n'en avait eu que deux, *pour ses deux fils*, le 1^{er} mai 1399⁶.

Jean d'Angoulême naquit donc entre ces deux dates. C'est là un second résultat.

En voici un troisième. M. Ed. Jarry a, le premier, publié les trois fragments qui nous restent d'un testament authentique rédigé par Louis de France le 7 août 1399⁷. Le duc écrit :

1. Louis, duc d'Orléans, ordonne de payer « une cotte et ung chapperon... pour nostre très chière et très amée compaignie pour le dueil du trespassement de feu nostre très chier et très amé père le duc de Millan... 13 aulnes, dont on a fait pour Charles, conte d'Engoulesme, Philippe et *Jehan*, noz enfans, à chascun une houpelande... » Donné à Thionville, le 30 octobre 1402. (*Add. Chart.*, 2400. Joursanvault, lot 3540.)

2. Collection Jarry. Communication de M. Ed. Jarry.

3. Ibid.

4. « Loys, duc d'Orléans, ... quatre houpelandes de fin drap noir de Londres... pour le duel du trespassement de mgr le Daulphin, l'une longue pour nous et les trois autres pour Charles, Philippe et *Jehan*, noz enfans... Une cotte simple d'escarlate vermeille que nous avons fait faire pour *Jehan*, nostre filz... quatre aulnes de fine toille de Rains, dont nous avons fait faire deux doubles... pour *Jehan*, *nostredit filz*. » (British Museum, *Addit. Chart.*, 2373. Joursanvault, lot 613.)

5. Bibl. nat., fr. 20379, fol. 37 v° (coll. Gaignières). « Extrait d'un volume de la Chambre des comptes en parchemin. XIV^e compte extraordinaire de Charles Poupart, argentier du roy. Noms des seigneurs, chevaliers et escuyers auxquels ont été délivrées houpelandes le 1^{er} may 1400. Escuyers : *trois fils* de mgr d'Orléans. » (Cf. British Museum, *Add. Chart.*, 2367. 5 mai 1400, on fait faire des « braceroles » pour Jean.)

6. « XII^e compte... Ce sont les noms des seigneurs, chevaliers, escuyers et autres officiers du roy, nostre sire, auxquels ont été délivrées houpelandes pour eux vestir, de la livrée que le roy a faicte le 1^{er} mai 1399, jusqu'au nombre de 200 houpelandes... Escuyers... *deux fils* de mgr d'Orléans. » (Bibl. nat., fr. 20379, cité, fol. 37 v°.)

7. *Op. cit. Louis de France...*, p. 229-230, d'après une copie de la *Collection Doat* de la Bibl. nat., collationnée sur l'original aux archives des Basses-Pyrénées.

« *Item*, des biens temporelz de ce monde mortel que mon « benoist Créateur m'a prestez, je ordonne le partage de mesditz « enfants Charles et Philippe et Jehan... »

M. Ed. Jarry pense que le nom de Jehan est mis là par suite d'« une erreur du scribe¹. » Il allègue surtout deux raisons. L'une, c'est que les biens de Louis d'Orléans sont partagés entre Charles et Philippe et que Jean n'a rien². Un tel argument ne vaudrait que si, au lieu de trois paragraphes seulement, nous avions le testament complet et si nous pouvions nous assurer qu'en effet le duc n'avait rien donné à Jean dans les paragraphes aujourd'hui perdus. L'autre raison, c'est que, dans un mandement du 30 octobre 1399, rendu deux mois après la date du testament, il est question des femmes qui gardent Charles et Philippe et non pas de celles qui devaient garder Jean³. Cet argument nous paraît, comme le précédent, sans grande force. Les documents ne manquent pas, même postérieurement au 1^{er} mai 1400, où il est question de Charles et de Philippe sans qu'il soit rien dit de Jean. En la seule année 1402, nous en pouvons citer deux au moins⁴. Et cependant d'autres textes, de la même année, prouvent, nous l'avons vu, l'existence de Jean⁵. Pour avoir le droit de se prononcer dans le même sens que M. Jarry, il faudrait avoir tous les mandements, quittances, etc., relatifs aux femmes de la duchesse et de ses fils. Si même nous possédions le compte général de toutes les dépenses de 1399 où tous les actes particuliers de l'année financière étaient reportés⁶, nous ne pourrions décider en toute certitude, car il arrivait souvent, par suite de négligences ou de retards de tous ordres, que ces actes ne figuraient dans l'état général des dépenses que deux, trois ou quatre années postérieurement à leur date propre⁷. Nous n'estimons donc pas avec M. Ed. Jarry⁸ que le scribe, en écrivant le nom

1. *Op. cit.*, p. 231.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Laborde, *Preuves des ducs de Bourgogne*, t. III, 5941 (Bibl. du Louvre, F 1453), du 20 février 1402, n. st. — Bibl. nat., *Pièces originales*, 2154, 4 (190), 288, du 22 octobre 1402.

5. Textes cités, notes 6 et 7, *supra*, p. 524.

6. Le ms. fr. 8815 de la Bibl. nat. est un compte de ce genre.

7. *Ibid.*

8. *Op. cit.*, p. 231.

de Jean sur le testament de 1399, avait « probablement sous les yeux une copie du testament de 1403, » et qu'il s'est trompé. « La répétition de la conjonction *et*¹ » ne suffit pas non plus à prouver cette erreur. Dans le testament du duc de 1403, cette répétition est si fréquente² qu'elle semble une forme de style.

De tout ce qui précède, nous concluons que Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, naquit en 1399, entre le 1^{er} mai et le 7 août.

En revanche, nous ne saurions nous prononcer sur l'endroit où la duchesse mit son fils au monde. Est-ce Orléans, comme le prétend J. du Port³? Est-ce Asnières-sur-Oise⁴, dans le comté de Beaumont? Valentine avait à Asnières, où elle donna le jour à Philippe de Vertus⁵, une résidence princière qu'elle semble n'avoir pas quittée de mai à septembre 1399⁶. Néanmoins, tant que nous n'aurons pas son itinéraire complet, nous ne serons pas en mesure d'affirmer quoi que ce soit.

Il est donc sage, en l'état des documents, de nous en tenir, sans rien tenter encore pour la date de lieu, à la rectification de la date de temps jusqu'ici donnée pour la naissance du comte d'Angoulême.

G. DUPONT-FERRIER.

1. *Op. cit.*, p. 231.

2. « Autour de l'église, les cierges *et* torches *et* escussons de mes armes, » p. 298. Beurrier, *op. cit.* — Ibid., p. 305 : « à ung hostel qui sera fondé de N. D. et qui sera fait *et* ordonné *et* peint à mes armes, » p. 310, 321, etc.

3. Cf. *supra*. J. du Port, n. 5.

4. Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Luzarches.

5. Cf. Jarry, *op. cit.*, p. 169, et *supra*, n. 3, p. 522.

6. Valentine est à Asnières le 20 mai 1399 (Bibl. nat., fr. 6212, n° 84). — Ibid., le 11 août 1399 (Bibl. nat., fr. 6211, n° 482). — Le 9 septembre elle est à Gouvieux (communication de M. Jarry).



NOTE

SUR UN MANUSCRIT INTERPOLÉ

DE LA CHRONIQUE DE BÈDE

CONSERVÉ A BESANÇON.

En lisant les épreuves du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Besançon, préparé avec le plus grand soin par notre très regretté confrère M. Castan, et qui, grâce aux bons soins de M. Poëte, sera prochainement publié, je remarquai la notice consacrée au ms. 487, qui paraît dater du ix^e siècle et dont la meilleure partie est remplie par la Grande Chronique de Bède. L'auteur du Catalogue fait judicieusement remarquer que le texte de la Chronique y est plus développé que dans les éditions; mais, ajoute-t-il, les additions sont des emprunts faits à des chroniques déjà connues.

L'édition de la Chronique de Bède publiée cette année même par M. Mommsen¹ a singulièrement facilité les vérifications dont cet ouvrage peut être l'objet. J'ai voulu en profiter pour compléter l'indication de M. Castan et, sans avoir examiné le manuscrit à fond, je crois pouvoir en déterminer exactement la nature. C'est un texte très voisin de celui que renferme le ms. latin 4886 de la Bibliothèque nationale et qui est connu sous le titre de *Chronicon Moissiacense*. Dans l'un et dans l'autre, la Chronique de Bède a été développée et complétée par de longues et nombreuses interpolations, qui ont généralement trait à l'histoire de France et dont l'origine a été presque toujours indiquée dans les notes jointes par Pertz à son édition de la Chronique de Moissac².

1. *Monumenta Germaniæ historica, Auctores antiquissimi*, t. XIII, p. 223-354. (*Chronica minora sæc. IV, V, VI, VII*, vol. III.)

2. *Monumenta Germaniæ historica, Scriptores*, t. I, p. 280-313.

Pour montrer dans quel rapport sont entre eux : 1° le texte original de la Chronique de Bède, représenté par l'édition de M. Mommsen; 2° le texte interpolé du manuscrit de Besançon, que j'appellerai texte bisontin; 3° le texte de la Chronique de Moissac, représenté par le ms. latin 4886 de la Bibliothèque nationale, je transcrirai les chapitres relatifs aux règnes des empereurs Maurice et Anastase, le premier d'après le manuscrit de Besançon, le second d'après le ms. latin 4886 de la Bibliothèque nationale.

I. Règne de Maurice (582-602), d'après le manuscrit de Besançon, fol. 150 v° et 151.

Ce chapitre est identique dans le ms. de Besançon et dans le ms. latin 4886 (fol. 38 v° et 39). Il se compose de onze petits paragraphes, dont les suivants, 1, 3 (sauf les deux dernières lignes), 6, 7 et 8, sont la reproduction du texte de Bède (articles 528-532 de l'édition de Mommsen); les autres, c'est-à-dire les §§ 2, dernières lignes de 3, 4, 5, 9, 10 et 11, sont des interpolations qui du texte bisontin sont passées dans la Chronique de Moissac.

Nous imprimons la partie primitive en caractères italiques et les interpolations en caractères romains.

SECUNDUM HEBREOS III^m D LVII, SECUNDUM SEPTUAGINTA
V^m DCC XCVIII.

1. Mauritius ann. XXI.

2. Chilpericus, rex Francorum, anno xxiii regni sui interficitur, cumque Gundramno fratri ipsius perlatum fuisset eo quod frater suus Chilpericus esset interfectus, festinans perrexit Parisius, ibique Chlotarium, filium Chilperici, ad se venire precepit, quem baptizare jubet, eumque de sancto lavacro excipiens, in regno patris firmatur. Anno xxxiii regni Gundramni, sub die v kal. aprilis, ipse Gundramnus rex moritur. Cujus regnum Childebertus adsumpsit, qui postea in Italiam abiit, et Langobardi se suæ dictioni commendant. Glorioso exinde Childebertus revertitur. Acceperat enim prius a Mauricio imperatore quinquaginta milia auri, ut Langobardos de Italia expugnaret, sed non solum eis non nocuit, sed amicitias cum ipsis inivit.

3. *Hirminigildus, Levigildi Gothorum regis filius, ob fidei catholicæ confessionem inexpugnabilem, a patre Ar-*

riano regni privatus in folis et in carcerem ac vincula projectus, ad extremum, nocte sancta dominice resurrectionis, securi in capite percussus, regnum cæleste pro terreno rex et martyr intravit. Cujus frater Richaredus mox, ut regnum post patrem accepit, omne[m] Gothorum cui præerat gentem, instante Leandro, Hispalitano episcopo, qui et Hirminigildum docuerat, catholicam convertit ad fidem, [et¹ omnes libros arrianos præcepit ut præsentarentur, quos in una domo conlocatis (sic) incendio concremare jussit.]

4. Aunulfus, imperator Persarum, apud Anthiochiam baptizatur, atque imperatori Mauricio petiit ut episcopos cum clero sufficienter daret, quos in Persas stabiliret, ut universam Persidam baptismi gratiam adhiberent; quod Mauricius libente animo præstitit, summaque celeritate omnis Persida ad Christi cultum baptizantur.

5. Tunica Christi, quæ in Passione eidem sublata est, super quam milites sortem miserunt, in civitate Zaphat, procul ad Hierusalem, in arca[m] marmoricam positam, repperitur; quam Gregorius Antiochenus, et Thomas Hierosolimorum, Johannes Constantinopolitanus episcopi, cum aliis multis episcopis, triduo facientes jejuniū, et exinde condigne cum arca marmorica, leve effecta quasi ex ligno fuisset, ordine pedestro (sic) Hierosolimam perduxerunt, et in ecclesia ubi crux Domini adoratur posuerunt.

6. *Gregorius Romane ecclesiæ pontifex et doctor eximius, anno Mauricii imperii XIII, indictione XIII, synodum episcoporum XXIIII ad corpus beati apostoli Petri congregans, de necessariis ecclesiæ decernit.*

7. *Idem missis Brittaniam Agustino, Mellito et Johanne et aliis pluribus, cum eis monachis timentibus Deum, ad Christum Anglos convertit. Et quidem Ædilberectus mox ad Christi gratiam conversus, cum gente Cantuariorum, cui præerat, proximisque provinciis, etiam episcopum doctoremque suum Augustinum, sed et ceteros sacros antestites, episcopali sede donabat. Porro gentes Anglorum ab Aquilone Humbri fluminis, sub regibus Ælle et Ædelfredo sitæ, necdum verbum vitæ audierant.*

1. La fin du § 3 : « et omnes libros — concremare jussit, » est une addition au texte de Bède, laquelle est passée du texte bisontin dans la Chronique de Moissac.

8. *Gregorius, XVIII anno Mauricii imperatoris, indictione IIII, scribens Augustino, Lugdoniæ quoque et Eboraci episcopis, accepto a sede apostolica pallio, metropolitano¹ esse debere decernit.*

9. Anno III post quod Childebertus rex Francorum regnum Gundramni acceperat, defunctus est, regnumque ejus filii sui Theodobertus et Theodericus adsumunt.

10. Anno XIII regni Chlotarii, Theodobertus sortitus est Austria, sedem habens Mettis.

11. Theodericus accepit regnum Gundramni in Burgundia, sedem habens Aurelianis.

II. *Règne d'Anastase (713-716), d'après le ms. lat. 4886, c'est-à-dire la Chronique de Moissac, fol. 45 et v°.*

Ce chapitre consiste en douze petits paragraphes, dont cinq (§§ 4, 2, 3, 7 et 8) sont empruntés à la Chronique de Bède, articles 582-586 de l'édition de Mommsen; les sept autres se partagent en deux groupes bien distincts : quatre (§§ 4, 5, 6 et 12) sont des interpolations faites à la Chronique de Bède par le compilateur dont nous avons le travail dans le manuscrit de Besançon; trois (§§ 9, 10 et 11) sont des additions faites au texte bisontin par le rédacteur de la Chronique de Moissac.

Ici la partie primitive (texte de Bède) est imprimée en caractères italiques, — les interpolations du texte bisontin en caractères romains ordinaires, — et les interpolations de la Chronique de Moissac en petits caractères romains.

[SECUNDUM HEBREOS III^m DC LXX, SECUNDUM SEPTUAGINTA
V^m DCCCC XVII².]

1. *Anastasius annis III.*

2. *Hic Philippicum captum oculis privavit nec occidit.*

3. *Idem literas Constantino papæ Romæ per Scolasticum patricium et exarcum Italie direxit, quibus se fauto-*

1. « Metropolitanus. » Ms. de Besançon.

2. Cette rubrique n'existe pas dans le ms. de la Chronique de Moissac. Je la rétablis d'après le ms. de Besançon, fol. 156 v°.

rem catholice fidei et sancti sexti concilii prædicatorem esse docuit.

4. Anno DCC XIII ab incarnatione Christi, Pipinus febre valida correptus obiit. Obtinuerat principatum annis xxvii. Plectrudis relicta Pipini, cum nepote suo Theobaldo vel Dagoberto rege, cuncta gubernabat sub discrepto regimine.

5. Anno DCC XV, Franci denuo in Cotia silva contra Theodaldum vel Austrasius¹ intruerunt, ac sese mutuo durissima cæde prosternunt. Theodaldus autem, per fugam lapsus, ereptus est. Ipso quoque² fugato, Raganfredum majorem domus elegerunt, qui, comoto³ rege Dagoberto exercito, Carbonariam silvam transeuntes, usque Mosam fluvium, terram silvasque vastantes succenderunt. Cum Rathbode duce gentili amicicias feriunt. Karolus vero, filius Pipini, his diebus a Plectrude sub custodia tenebatur, sed auxiliante Domino vix evasit.

6. Eo tempore, Dagobertus rex egrotans mortuus est, anno vi⁴ regni sui. Franci vero Daniele quodam clerico, cæsaream⁵ capitis crescente, eum in regem stabiliunt atque Chilpericum nuncupant.

7. *Leutbrandus*⁶, *rex Langobardorum*, *donationem patrimonii Alpium Gotiarum*⁷, *quam Heribertus rex fecerat et ille repetierat, amonitione venerabilis papæ Gregorii confirmavit.*

8. *Hæcberectus*⁸, *cir sanctus, de gente Anglorum, et sacerdotium monachicha vita, etiam pro cælesti patria peregrinus*⁹, *exornans, plurimas Scotice gentis provincias ad canonicam paschalis temporis observantiam, a qua diutius oberraverant, pia prædicatione convertit*¹⁰.

9. His temporibus, in Spania, super Gotos regnabat Vuitiza, qui

1. « Austrasios. » Ms. de Besançon.

2. « Ipsoque. » Ms. de Besançon.

3. Le ms. de Besançon porte : « commoto cum rege D. »

4. « Anno v. » Ms. de Besançon.

5. « Cæsaria capitis crescente. » Ms. de Besançon.

6. « Liutbrandus. » Ms. de Besançon.

7. « Cottiarum. » Ms. de Besançon.

8. « Ecberectus. » Ms. de Besançon.

9. « Peregrinos. » Ms. de Besançon.

10. Dans le ms. de Besançon, ce paragraphe est terminé par la date « ab incarnatione Domini anno DCC XVI. »

regnabit annis VIII et menses III. Iste deditus in fœminis, exemplo suo sacerdotes ac populum luxuriose vivere docuit, irritans furem Domini. Sarraceni tunc in Spania ingrediunt. Goti super se Rudericum regem constituunt. Rudericus rex, cum exercitu magno Gotorum, Sarracenis obviam venit in prelio, sed inito prelio Goti debellati sunt a Sarracenis, sieque regnum Gotorum in Spania finitur, et infra duos annos Sarraceni pœne totam Spaniam subiciunt.

10. Sema, rex Sarracenorum, post nono anno quam in Spania ingressi sunt Sarraceni, Narbonam obsidet obsessamque capit, virosque civita[t]is illius gladio perimi jussit; mulieres vero vel parvulos captivos in Spania ducunt. Et in ipso anno, mense tercio, ad obsidendam Tolosam pergunt; quam dum obsiderent, exiit obviam eis Eudo, princeps Aquitaniæ, cum exercitu Aquitaniorum vel Francorum, et comisit cum eis prælium, et dum præliare cœpissent, terga versus est exercitus Sarracenorum, maximaque pars ibi cecidit gladio.

Amibisa, rex Sarracenorum, cum ingenti exercitu, post quinto anno, Gallias adgreditur, Carcassonam expugnat et capit, et usque Nemauso pace conquisivit, et obsides eorum Barchinona transmittit.

11. Anno ab incarnatione Domini DCC XVI¹, Franci exercitum movent usque fluvium Mosam, contra Karolum dirigunt. Ex alia parte, Frisones² cum Radbode duce, consurgunt. Karolus quoque super Frisones inruens, maximumque dispendium de exercitu suo perpressus, atque per fugam dilapsis abscessit³.

La Chronique de Bède se termine par deux chapitres consacrés aux règnes des empereurs Théodose (716-747) et Léon III l'Isaurien (717-744). Voici comment nous les présente le manuscrit de Besançon (fol. 437 et 437 v^o).

Dans ce manuscrit, le chapitre de Théodose consiste en six paragraphes, qu'il serait superflu de reproduire et qui sont suffisamment indiqués par un simple renvoi aux textes imprimés :

§ 1. = Chron. de Bède, éd. Mommsen, art. 587.

2. = — — — art. 588.

1. « Eo anno, » dans le ms. de Besançon, où ce § 11 vient immédiatement après le § 7.

2. « Frigiones. » Ms. de Besançon.

3. « Ibiq[ue] maximum dispendium de sudabilibus suis perpressus est atque per fugam dilapsus abscessit. » Ms. de Besançon.

3. = Chron. de Bède, éd. Mommsen, art. 589.
 4. = — — — — — art. 590.
 5. = Chron. de Moissac, éd. Pertz¹, p. 291, l. 5-8.
 6. = — — — — — p. 291, l. 9-17.
 7. = — — — — — p. 291, l. 18-26.

Il n'y a qu'une seule variante. Dans le § 7, à l'endroit où la Chronique de Moissac² porte *ille vero Chilpericum regem cum multis muneribus reddidit*, le manuscrit de Besançon³, après le mot *reddidit*, ajoute *sed non diu in regno resedit*.

Ici la comparaison avec la Chronique de Moissac, telle que nous l'offre le ms. 4886, est assez difficile. Il y a, en effet, dans ce ms. 4886, une lacune à partir des mots *His temporibus multi Anglorum*⁴, qui sont au bas du fol. 43 v°, lacune qui s'étend au delà de l'endroit où la Chronique de Moissac cesse d'avoir pour premier fond la Chronique de Bède. Nous avons, il est vrai, pour combler cette lacune, le manuscrit des *Annales Anianenses* (ms. latin 5941 de la Bibl. nat.), dans lequel, à partir de l'année 670, sont entrés beaucoup d'articles de la Chronique de Moissac. Mais il serait trop long et il n'est pas nécessaire de rechercher ici dans quel rapport le texte bisontin, pour le règne de Théodose, devait se trouver avec la partie disparue du ms. 4886.

Cette dernière observation s'applique également au chapitre du règne de Léon l'Isaurien. Pour ce règne, le manuscrit de Besançon (fol. 437 v°) nous offre le texte de la Chronique de Bède (articles 594-593 de l'édition de Mommsen) : « Leo ann. viiii — honore recondidit. » Après quoi le copiste a tracé les mots : HVC VSQVE BEDA. Viennent ensuite quelques articles supplémentaires, rattachés, les uns au règne de Léon l'Isaurien, les autres à celui de Constantin Copronyme. En voici la copie :

III. Articles ajoutés dans le manuscrit de Besançon, fol. 157 v°,
à la suite de la Chronique de Bède.

Anno ab incarnatione Christi DCC XXI jactavit Eodo Sarra-
cenos de terra sua.

1. *Monumenta Germaniæ historica, Scriptores*, t. I.

2. Ligne 24 de l'édition de Pertz.

3. Fol. 157 v°, ligne 11.

4. Ligne 1 de l'article 590 dans l'édition de Mommsen.

Anno DCC XXV, Sarraceni Augustedunum civitate destruxerunt, **iiii** feria, **xi** kal. septembris¹.

Anno DCC XXXI, Karolus vastavit duas vices ultra Ligere, et Raganfredus moritur².

SECUNDUM HEBREOS **iiii**^m DC..., SECUNDUM SEPTUAGINTA
v^m DCCCC...

Constantinus ann. ...

Anno DCC XXXII, Carolus pugnavit cum Sarracenos, die sabbati, apud Pictaves civitatem.

Anno DCC XXXIII, Carolus migravit in Frisia, delevitque eam usque [ad] internitione[m]³.

Papa Gregorius, Romanæ æcclesiæ episcopus, claves venerandi sepulchri sancti Petri et vincula ejusdem, cum muneribus magnis et infinitis, legationem ad Carolum principem misit, quo pacto patrato ut a partibus imperatoris recederet et Romano consulto præfato principi Carolo sanciret. Ipse autem princeps magnifico honore ipsam legationem recipit, munera preciosa contulit, atque cum suis nuntiis Romæ remisit⁴.

Anno DCC XXXVII ab incarnatione Domini, Carolus pugnavit contra Sarracenos in Gotia, in loco qui dicitur ...⁵.

Anno DCC XLI, Carolus obiit. Filii ejus principatum illius inter se dividunt : Carolomannus Austria, Alamannia atque Torringia sortitur ; Pippinus Burgundia, Neustria atque Provintiam accepit⁶.

Tout cela se retrouve, soit textuellement, soit en substance, dans les *Annales Anianenses*.

En résumé, le ms. 487 de Besançon, dont le caractère avait été fort bien compris par M. Castan, contient un texte de la Chronique

1. Cet article est un peu plus développé dans les *Annales Anianenses*, fol. 4 v^o du ms. 5941 ; éd. Pertz, p. 291, l. 27.

2. Cf. *Ann. Anian.*, ms. 5941, fol. 4 v^o ; éd. Pertz, p. 291, l. 30.

3. Cf. *Ann. Anian.*, ms. 5941, fol. 5 ; éd. Pertz, p. 291, l. 41.

4. Cf. *Ann. Anian.*, ms. 5941, fol. 5 ; éd. Pertz, p. 291, l. 46-p. 292, l. 7.

5. Cf. *Ann. Anian.*, ms. 5941, fol. 5 v^o ; éd. Pertz, p. 292, l. 19. — L'annaliste indique ainsi le champ de bataille : « super Berre fluvio. »

6. Cf. *Ann. Anian.*, ms. 5941, fol. 6 ; éd. Pertz, p. 292, l. 26.

de Bède dans lequel ont été fondus beaucoup d'extraits relatifs à l'histoire mérovingienne et empruntés, pour la plupart, soit à la Chronique dite de Frédégaire, soit au *Liber historiæ Francorum*, plus connu chez nous sous le titre de *Gesta regum Francorum*.

Ce manuscrit devra être attentivement étudié par les critiques qui voudront se rendre compte de la composition de la Chronique de Moissac et des Annales d'Aniane.

L. DELISLE.



BIBLIOGRAPHIE.

Antiquités nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye : bronzes figurés de la Gaule romaine, par Salomon REINACH. Paris, Firmin-Didot, 1893. In-8°, xvi-384 pages, avec planches, héliogravures et 600 dessins intercalés.

En 1889, M. Salomon Reinach offrait au public le premier volume d'un ouvrage consacré à la description des antiquités conservées au Musée de Saint-Germain; ce volume comprenait les objets contemporains de l'époque des alluvions et des cavernes. Logiquement, les volumes suivants devaient traiter de l'époque néolithique et des dolmens, puis de l'époque des métaux. Mais certaines considérations, dont nous ne devons pas nous plaindre, puisque ce retard est motivé par des études qui fourniront certainement des aperçus nouveaux, ont modifié le plan primitif. M. Sal. Reinach donne dès à présent un tome qui deviendra plus tard le troisième ou le quatrième de la série; ce volume est le catalogue raisonné des bronzes figurés contemporains de la Gaule romaine ou recueillis sur le sol gaulois. Par l'expression *bronzes figurés*, l'auteur entend désigner les représentations empruntées au règne animal, sans s'arrêter aux détails mythologiques et historiques. Plus tard, M. Sal. Reinach abordera la mythologie, et cette promesse est bien faite pour exciter la curiosité de ses nombreux lecteurs.

Depuis quelques années, les conservateurs des musées, à Paris et en province, sont entrés dans une voie excellente, et l'on doit faire des vœux pour qu'ils puissent continuer à faire connaître les richesses confiées à leur vigilance éclairée. Le zèle et l'érudition ne leur font pas défaut, mais, dans notre pays, il y a une cause matérielle et prosaïque qui, malheureusement, ne leur donne qu'avec parcimonie les encouragements indispensables : le nerf de la guerre. MM. de la Tour et Prou ont permis aux archéologues de profiter des séries numismatiques du Cabinet de France pour les époques gauloises et mérovingiennes; M. Babelon a publié des ouvrages considérables sur les monnaies antiques d'Asie; en ce moment, grâce au concours de l'Institut, il vient avec M. Blanchet de publier, pour la collection dont il est conservateur, un livre analogue à celui dont je m'occupe en ce moment. — Je n'ai pas, quant à présent, à faire un parallèle entre ces deux et indis-

pensables publications; il suffit de constater que M. Salomon Reinach est arrivé bon premier.

La *Description des bronzes figurés du Musée de Saint-Germain* s'ouvre par quelques pages d'introduction dignes d'être méditées parce qu'elles reflètent des idées déjà émises par l'auteur dans plusieurs recueils¹, idées qui n'ont guère été discutées qu'à l'étranger.

Frappé d'un rapprochement entrevu vaguement par Lelewel², M. Reinach pense qu'il dut y avoir une relation entre l'art dans nos régions avant la conquête romaine et l'art qui fleurit en Gaule, pour parler plus exactement dans l'Europe centrale après la dislocation de l'Empire romain. Depuis longtemps on a supposé que l'ornementation des objets recueillis en Gaule, datant du iv^e au v^e siècle avant l'ère chrétienne, avait été importée de l'Orient ou copiée d'après des types orientaux. Des casques trouvés dans les sépultures gauloises faisaient penser à l'Assyrie à cause de leur forme conique; certaines divinités représentées accroupies, les jambes croisées, rappelaient des statues de l'Inde assises dans une attitude bouddhique. Seulement, il y avait une ombre à ce tableau; c'est qu'à mesure que les recherches sur le terrain se multipliaient de proche en proche vers l'est, on ne trouvait aucune trace pour reconnaître la voie par laquelle les prototypes seraient arrivés d'Orient. M. Salomon Reinach place le point de départ vers une région que, prudemment, il ne détermine pas exactement, mais qu'il propose de fixer à l'ouest de la mer Noire, chez les Scythes.

Cet art, suivant l'auteur, se manifeste en Gaule par une ornementation compliquée d'incrustations de corail, d'émaillerie, par des dessins ajourés dans lesquels les formes vivantes, en quelque sorte exceptionnelles, sont transformées en motifs de décoration sans égard pour leur aspect réel. Les objets auxquels je fais allusion, exécutés souvent avec une certaine perfection, sont décoratifs et non figuratifs. Ils remontent à une époque reculée puisqu'ils commencent avant l'apparition de la monnaie, par conséquent antérieurement au iii^e siècle.

Cet art, d'après M. Sal. Reinach, disparut en Gaule pendant la domination romaine. On vit alors des copies plus ou moins passables de modèles empruntés à l'Italie où dominait l'art gréco-égyptien. Lorsque les Gaulois romanisés adoptèrent des types afin de personnifier leurs divinités, ce qu'ils n'avaient pas fait auparavant, ils auraient emprunté à l'Égypte Sérapis pour représenter Dis Pater, Imouthis pour leur Ogmios, Isis pour les déesses mères, etc.

1. *L'Archéologie celtique*. Paris, A. Reiff, 1891, in-8°. — *Revue celtique*, 1892, p. 189. — *Gazette des beaux-arts*, 3^e pér., X, p. 369, et XI, p. 25. — *Le Mirage oriental*, dans l'*Anthropologie*. Paris, G. Masson, 1893.

2. J. Lelewel, *Études numismatiques et archéologiques*, 1841, t. I, p. 417 et suiv.

Au ^{ve} siècle, lorsque les peuples barbares qui avaient conservé la tradition de l'art celto-scythique en dehors des frontières de l'empire eurent conquis l'Occident, cet art reparaissant partout nous aurait laissé ces nombreux objets désignés vaguement par les épithètes de francs, mérovingiens, goths, visigoths, etc.

M. Salomon Reinach n'est pas éloigné de retrouver cette tradition artistique dans l'architecture médiévale des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. La tendance à couvrir les monuments et les bijoux d'une décoration élégante et très ornementée le porte à penser à ce qu'il appelle le *génie régional*. Je souligne ces deux mots parce que le savant conservateur du Musée national, en admettant l'existence d'un art celto-scythique, ne l'attribue pas à une race spéciale, mais à « un tempérament régional, résultat d'influences diverses rebelles à l'analyse, tempérament qui n'abdique jamais et reprend le dessus, d'une manière sensible, chaque fois que les influences étrangères s'affaiblissent par suite de circonstances politiques¹. »

Les conclusions de M. Salomon Reinach montrent la question sous un jour que l'on n'avait pas entrevu jusqu'ici; elles bouleversent les idées admises généralement. J'avoue qu'elles me séduisent à première vue; il y aura lieu certainement de discuter quelques points, de demander des preuves à l'appui de conjectures qui, du reste, semblent vraisemblables. Mais on ne peut nier qu'il n'y ait dans ces pages une théorie nouvelle, présentée avec critique, digne d'être examinée et méditée par les archéologues sérieux et par les historiens curieux d'éclaircir, sinon de deviner, l'histoire antique de l'Europe occidentale.

La collection des bronzes figurés réunis au Musée de Saint-Germain, originaux et moulages, comprend 545 numéros répartis en huit chapitres : divinités gréco-romaines; divinités celtiques; personnages divers; têtes, bustes, masques; trouvaille de Neuilly-en-Sullias; animaux; vases et fragments de vases à figures; manches et objets divers.

On ne peut entrer dans le détail de chacun de ces chapitres; j'insisterai tout à l'heure sur le second. Constatons que M. Reinach décrit tous les objets, quelquefois trop sommairement peut-être, indique les provenances, compare les monuments entre eux, donne les références bibliographiques. En un mot il met le lecteur et le visiteur à même de comprendre le but que l'on s'est proposé en fondant le Musée de Saint-Germain : ce n'est pas une collection dans la véritable acception du mot, mais bien un tableau de l'archéologie nationale. Il m'a toujours semblé qu'après plusieurs visites dans ces galeries j'en sortais, chaque fois, instruit par les yeux et moins ignorant qu'en entrant.

Lorsque M. Salomon Reinach traitera de la mythologie gallo-romaine, il pourra renvoyer ses lecteurs aux deux premiers chapitres du volume

1. Voyez aussi *Revue critique*, n° du 15 juillet 1895, p. 25, à propos du mémoire de M. Foucart sur les *Mystères d'Éleusis*.

dont nous nous occupons en ce moment ; ils contiennent une riche série de dieux romains et gaulois. Nous ne pouvons aborder aujourd'hui ce côté de la question. — Le chapitre consacré aux divinités celtiques commence par les représentations de Dis Pater, et, pendant 49 pages, M. Salomon Reinach donne des détails précieux sur ces images qui paraissent être celles du dieu principal des Gaulois. On y trouve un résumé aussi complet que possible de la question et des discussions auxquelles elle a donné naissance ; un catalogue des monuments relatifs à Dis Pater, connus de l'auteur. Le sujet est si tentant que M. Salomon Reinach a dû faire un certain effort pour ne pas se laisser entraîner à aborder le rôle mythologique du dieu, mais ce n'est que partie remise. Faisons des vœux pour que M. Gaidoz, qui lui aussi est un dévot de Dis Pater, nous fasse enfin connaître tout ce qu'il a réuni. A propos de cette discussion à laquelle j'ai pris un peu part, il m'a été donné de profiter d'une petite leçon. Il m'a bien fallu reconnaître que je n'étais pas le premier à avoir trouvé ce que je me flattais d'avoir deviné.

Pour les dieux tricéphales, accroupis, cornus, M. Reinach énumère également les exemplaires connus. Pourquoi néglige-t-il de dire que la statuette donnée par Montfaucon, t. II, pl. 90, 5, est l'Océanos du Cabinet des médailles ?

L'auteur a compris qu'un catalogue de musée doit donner le plus grand nombre possible de dessins, représentant les objets de la collection ; le moindre croquis vaut toujours mieux que les plus longues descriptions. Il a donc enrichi son texte de 600 gravures intercalées. Il eût été à souhaiter que l'éditeur n'eût pas reculé devant un sacrifice qui aurait permis de présenter des gravures également bonnes. Parmi celles qui passent sous les yeux du lecteur, il s'en trouve plusieurs qui semblent de simples esquisses du genre de celles que les touristes crayonnent pour fixer leur souvenir ; ces croquis ne donnent qu'une idée fugitive des monuments.

En résumé, on doit une grande reconnaissance à M. Salomon Reinach qui a su, à lui seul et assez lestement, publier un volume très utile, attendu depuis de longues années et destiné à faire connaître et apprécier au loin l'importance du Musée de Saint-Germain¹.

A. DE BARTHÉLEMY.

1. Un ouvrage de la valeur du *Catalogue des antiquités nationales* est destiné à être consulté par nombre de curieux et de savants ; aussi une seconde édition ne se fera certainement pas attendre. C'est dans cet espoir que je crois devoir signaler à l'auteur quelques vétilles échappées à l'étourderie des imprimeurs et à la correction des épreuves. M. Salomon Reinach, qui, par ailleurs, a mainte fois prouvé l'importance qu'il attache à l'exactitude et à la forme de rédaction, verra, dans cette note, avec quel soin je l'ai lu et combien je souhaite qu'un livre aussi utile devienne le plus parfait possible. — P. 23. Le véritable titre de l'ouvrage cité, de M. Longnon, est : *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*.

Fontes juris germanici antiqui in usum scholarum ex monumentis Germaniæ historicis separatim editi : Leges Visigothorum antiquiores, edidit K. ZEUMER. Hanovre et Leipzig, Hahn, 1894. In-8°, xxii-395 pages.

Monumenta Germaniæ historica; Legum sectio IV : Constitutiones et acta publica imperatorum et regum, tomus I, edidit L. WEILAND. Hanovre, Hahn, 1893. In-4°, xxi-736 pages.

La série des *Leges*, dans les *Monumenta Germaniæ*, s'est récemment accrue de deux volumes qu'il convient de signaler au lecteur.

I. Le premier, qui appartient à la collection de petit format pour l'usage de l'enseignement, comprend les plus anciens textes des lois visigothiques, qui y ont été recueillis par M. Zeumer.

On y trouve d'abord les cinquante-cinq fragments provenant du

— P. 221, l. 16 : après médailles inédites de Postume, ajoutez Rev. num., 1844. — P. 122. Il y a eu trois notaires du nom de Morel d'Arleux ; le possesseur du groupe n° 126 porte le prénom de Charles. — P. 133, l. 17 : au lieu de photographie, lisez gravure. — P. 166, l. 10, et 182, l. 21 : au lieu de Szarmigetasa, lisez Sarmizegetuza. — P. 172, l. 7 : au lieu de 115, lisez 155. — P. 210, l. 12 : au lieu de Saint-Iléri, lisez Saint-Thibéry. — P. 244, l. 16 : au lieu de 29, lisez 99. — P. 275, n. 3 : au lieu de Vitry-le-Français, lisez Vitry-le-François ; à la ligne suivante, après le mot Musée, ajoutez de Saint-Germain. — P. 79 : au lieu de d'héliogravure, lisez en héliogravure. — P. 118, l. 13 : au lieu de xxxviii, lisez xxviii. — P. 50. La figurine n° 29 a été trouvée dans le Jura et non dans les Ardennes. Cf. la note donnée par le baron de Witte dans le *Bulletin* de la Société des Antiquaires de France, 1872, p. 118. — P. 69. S'agit-il de Chaource (Aisne) ou de Chaource (Aube) ? — P. 26. Je crois que l'expression *samiennne* n'est plus employée pour indiquer la poterie gallo-romaine rouge et vernissée. — P. 48. « Elle est d'un style et d'une conservation satisfaisante ; » p. 268, « statuette, » à propos d'un sanglier ; p. 271, l. 16, « travail assez spirituel, » toujours à propos d'une figure du même animal, sont des lapsus échappés à la correction d'épreuves. — P. 45. Ne pas oublier que le Louvre a aussi quelques pièces de la collection Oppermann. — Le n° 27 étant de fabrique étrusque et les n°s 129 et 132, 134 et 139 de fabrique italienne, ces articles me paraissent dépayés au Musée de Saint-Germain. — P. 80. Le plus beau Mercure assis, trouvé à Entrains (Nièvre), est au Musée du Louvre. — P. 206. L'astérisque manque au n° 191 dont l'original est au même musée. — P. 100. L'énumération des tirelires est-elle bien utile ? Ne suffisait-il pas de renvoyer à l'article de Henri de Longpérier ? — P. 116. A propos des hermaphrodites, je ne vois pas ceux du Cabinet des médailles et de la collection Alcochete. — P. 359. La main symbolique n° 527 est inexactement représentée ; l'original, au Cabinet des médailles, a encore trois doigts. — P. 183. L'inscription du bas-relief de Varhély est mieux gravée dans le *Bulletin* de la Société des Antiquaires, 1892, p. 233. — P. 338. L'objet placé sous le n° 437 ne serait-il pas un *cervoir* médiéval ?

manuscrit de la Bibliothèque nationale, lat. 12161 (provenant de Corbie, puis de Saint-Germain); ce sont ces fragments qui ont été publiés pour la première fois par Bluhme en 1847. Beaucoup d'érudits ont cru longtemps que ces textes devaient être considérés comme une portion d'une loi promulguée par le roi Récarède I^{er} (586-601), celui-là même qui de l'arianisme revint à la foi catholique. Il paraît maintenant démontré que la loi dont sont extraits les fragments de Paris est bien plus ancienne. Reprenant une opinion jadis soutenue par Gaupp et Haenel, Brunner, en cela suivi par Schröder, les attribue au roi Euric (466-485). M. Zeumer, qui se rallie à cette opinion, résume dans quelques pages de son introduction les arguments sur lesquels elle est solidement fondée. Ainsi datés, ces fragments se trouvent être la plus ancienne des lois barbares que nous possédions.

M. Zeumer avertit le lecteur que le texte qu'il en donne n'est point définitivement établi; il se réserve en effet de se livrer à une étude nouvelle du manuscrit en vue de la grande édition des *Leges*. Je signale d'ores et déjà, après M. Patetta¹, une correction qui me paraît s'imposer au texte du fragment 327, tel qu'il a été restitué par M. Zeumer. Il s'agit des droits de succession des enfants à leurs grand-père et grand-mère maternels. Voici comment M. Zeumer rétablit la phrase, fort incomplète dans le manuscrit (les restitutions sont remplacées par l'italique) : *Nepos autem ex filia superstite patre mortua, de ea portione quam mater fuerat habitura, tertia portio consequatur...* Au lieu de cette restitution énigmatique, il semble certain que notre texte rappelle tout simplement le droit contenu dans une constitution du Code Théodosien et dans son *Interpretatio*, d'après lequel² les petits-enfants *ex filia* subissent une diminution du tiers de leur part au profit de leurs oncles et tantes. Il serait donc tout à fait raisonnable de restituer ainsi le texte, suivant les indications de M. Patetta : *Si fuerit nepos ex filia superstite patre mortua, de ea portione quam mater fuerat habitura, tertia portio detrahatur...* Cette version, exactement conforme à la loi romaine, n'en conserve pas moins toutes les parties du texte dont la lecture est certaine.

Après les fragments du manuscrit de Paris, M. Zeumer publie le texte de la loi de Receswinde (653-672). On sait que ce prince, qu'on a nommé avec raison le Justinien des Visigoths, a achevé et promulgué la grande œuvre législative entreprise par son prédécesseur Chindaswinde. Cette compilation, divisée en douze livres d'après un plan méthodique, comprend trois séries de textes : les *leges antiquæ*, extraits provenant sans doute du recueil gothique aujourd'hui perdu du roi

1. *Archivio giuridico*, t. LIII (1894), p. 17.

2. Constitution de Valentinien II, Théodose et Arcadius (année 389), c. 4, *Code Théod.*, V, 1.

Leuwigilde (572-586) et aussi de la *lex romana Visigothorum*; les textes provenant des nouvelles des rois postérieurs, Sisebut et Récarède, et enfin les lois de Chindaswinde et de Receswinde.

Après Receswinde, cette collection fut à diverses reprises révisée et complétée; à la suite de ces remaniements, elle a fini par recevoir la forme connue sous le nom de Vulgate. Ce n'est pas sous cette forme que la publie M. Zeumer; sans d'ailleurs prétendre donner une édition définitive, il s'est attaché à reproduire la loi telle qu'elle est sortie du travail ordonné par Chindaswinde et Receswinde: aussi a-t-il pris pour base les deux manuscrits que Bluhme avait déjà signalés comme donnant cette forme primitive, à savoir le Vatic. reg. 1024 et le Paris. lat. 4668, celui-ci provenant de Saint-Remy de Reims. Dans l'introduction, M. Zeumer étudie quelques questions relatives à ce texte, dont il ne croit pas la publication antérieure à une époque avancée du règne de Receswinde. — Il est fort heureux que M. Zeumer ait ainsi mis à la portée des historiens et des juristes le texte original du recueil, qui fut la première loi territoriale des royaumes barbares.

A la suite de la loi de Receswinde, on trouve dans le volume publié par M. Zeumer les quatorze fragments découverts par M. Gaudenzi dans un manuscrit juridique de lord Leicester. Ces quatorze chapitres furent présentés par M. Gaudenzi comme un fragment d'un édit du roi Euric¹. Cette opinion, d'abord accueillie par quelques érudits, ne tarda pas à soulever des objections. M. Adolphe Tardif conjecturait que les quatorze chapitres pouvaient tout au plus être l'œuvre d'Alaric II, successeur d'Euric². De son côté, M. Zeumer, dans un article qui parut dès 1887 dans le *Neues Archiv*³, y voyait non une œuvre officielle, mais des passages tirés d'un écrit d'un jurisconsulte visigoth que M. Brunner, complétant les conclusions de M. Zeumer, a fait naître en Provence dans la première moitié du vi^e siècle⁴. Dans l'introduction de son volume, M. Zeumer reproduit ses conclusions ainsi précisées. Cependant M. Patetta, dans l'article cité plus haut⁵, soutient par des raisons très sérieuses que les quatorze chapitres se réfèrent non au droit des Visigoths, mais à celui des Ostrogoths; d'après lui, c'est une œuvre italienne et non provençale ou espagnole. Il est donc douteux que sa place soit marquée parmi les sources du droit visigothique.

Le volume, où les textes sont accompagnés de nombreuses variantes

1. *Un' antica compilazione di diritto romano e visigoto*. Bologne, 1886, in-8°.

2. Les *Leges Wisigothorum*, article posthume, publié dans la *Nouvelle revue historique du droit français et étranger*, t. XV (1891), p. 11.

3. T. XII (1887), p. 389 et suiv.

4. *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. I, p. 325.

5. *Sui frammenti di Diritto Germanico della collezione Gaudenziana*, dans l'*Archivio giuridico*, t. LIII (1894), p. 1 et suiv.

et d'utiles références aux écrits qui peuvent servir à les expliquer, se termine par des tables qui en rendent l'usage commode et rapide.

II. Reprenant l'œuvre de Goldast, Pertz, en 1839, avait consacré le tome II des *Leges* (dans la collection des *Monumenta Germaniæ*) à recueillir les textes intéressant l'histoire du droit public de l'Allemagne. Les documents insérés dans ce volume, au moins pour la très grande majorité, concernent la période qui s'ouvre avec la fin de la dynastie carolingienne et se termine avec le règne de l'empereur Henri VII de Luxembourg (1313); on y trouve en outre quelques documents appartenant à d'autres époques, notamment la collection des pseudo-capitulaires de Benoît le Diacre. Depuis longtemps, ce volume était épuisé. La commission des *Monumenta Germaniæ* décida que l'œuvre de Pertz serait refaite et mise au point à l'aide de toutes les ressources de l'érudition moderne. C'est cette décision qui a donné naissance à un nouveau recueil portant le titre de : *Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, et destiné à réunir les documents de la période qui s'est écoulée entre l'avènement de Conrad I^{er} au trône de Germanie (912) et la mort de Charles IV (1378). Ce recueil se trouve ainsi limité par deux autres collections. Au point de départ, il rencontre la collection des capitulaires; au point d'arrivée, il rencontre celle des actes des diètes. Or, on sait que les capitulaires ont été édités et réédités par les *Monumenta Germaniæ*, et que les actes des diètes, depuis le règne de Wenceslas, sont publiés par Weiszacker et son continuateur sous les auspices de l'Académie royale de Munich.

Le nouveau recueil comportera quatre volumes. La tâche de publier le premier, entreprise par M. Loersch, a été menée à bonne fin par M. Weiland, à qui est échu l'honneur d'y attacher son nom. Ce volume rétablit l'histoire de l'Empire depuis le règne de Henri I^{er} jusqu'à la fin du règne de Henri VI, c'est-à-dire du commencement du x^e siècle à la fin du xii^e. Les documents qui le composent (très peu sont inédits) atteignent le nombre de 455; sur ce nombre, il y en a 220 environ qui ne figuraient pas dans la portion correspondante du volume de Pertz. En revanche, 28 des documents admis par Pertz ont été écartés, le plus souvent parce que c'étaient des fragments d'œuvres historiques insérées dans d'autres séries des *Monumenta*. — Chaque document est précédé d'une courte introduction où sont indiquées les sources utilisées pour l'édition et aussi, quand il y a lieu, les questions soulevées par la critique.

Pertz, comme on l'a vu, loin de se borner à composer son volume d'actes législatifs dans le sens étroit du mot, y avait introduit des pièces qu'il jugeait susceptibles de faire la lumière sur les divers points de l'organisation de l'Empire : traités, sentences, actes de confédération, lettres des princes, actes conciliaires, etc. Ses successeurs ont suivi cette voie en l'élargissant encore; notamment, ils ont inséré beaucoup

d'actes intéressant le droit canon et l'histoire de l'Église; ce volume est très riche de textes concernant la lutte entre les deux pouvoirs. Il convient aussi de citer les cinq appendices qui le terminent : le premier rempli d'actes des papes et de divers conciles; le second consacré à des actes relatifs à la Sicile; le troisième aux textes établissant la trêve de Dieu dans diverses provinces. Viennent ensuite une série d'actes concernant des objets très variés et une série d'actes apocryphes.

Le défaut, presque inévitable d'ailleurs, d'un tel ouvrage, c'est évidemment le choix assez arbitraire des documents qui y doivent entrer. Il est visible que l'éditeur n'a pas suivi de plan méthodique; il a fait son volume sans se laisser guider par une règle rigoureuse. Pourquoi a-t-il admis tel document et non tel autre de même nature et d'intérêt égal? Je devine bien la réponse qui sera faite à mon objection. L'éditeur a choisi les documents qui se trouvaient dans des collections peu accessibles (je ne parle pas des rares documents inédits) ou ceux dont il était en mesure d'améliorer le texte connu. Il a cherché à être non logique, mais utile, ce qui lui a semblé préférable. Peut-être beaucoup d'érudits seront de son avis. A coup sûr, le nouveau recueil, dressé conformément aux exigences des règles critiques, rendra de grands services aux historiens des institutions et du droit du moyen âge.

Paul FOURNIER.

Paul ERRERA, avocat, docteur agrégé de l'Université de Bruxelles.

Les Waréchaix, étude de droit foncier ancien. Bruxelles, 1894.

In-8°, 33 pages. (Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. VIII.)

En Belgique et même en France, dans les pays wallons, on rencontre souvent des terres désignées sous le nom de waréchaix; cette expression, constamment employée depuis le moyen âge, se retrouve encore de nos jours dans un grand nombre de noms de lieux. Qu'était-ce que ces waréchaix? C'est la question dont M. Errera s'est efforcé de trouver la solution.

Au XII^e siècle et plus tard, les waréchaix sont des terres vagues, bruyères ou broussailles, puis pâturages, « sur lesquelles, dans la plupart des cas, la collectivité des habitants d'une localité exerce les divers droits que comporte la nature du terrain. » Ainsi entendue, cette forme waréchaix procède d'une forme tudesque *warschap* ou *waerschap*, dont le radical, *wer* ou *wara*, signifie la participation à la marque, c'est-à-dire à la terre commune; ainsi *warschap* s'applique très bien à l'ensemble de cette terre commune ou des lots qui la constituent.

Toutefois, il arrive souvent que ces waréchaix sont des terres humides, tourbières, terrains d'alluvion, champs bordant les rivières ou les longeant d'assez près. Cela vient, d'après M. Errera, de ce que la forme

provenant de *warschap* a absorbé les dérivés d'une forme très voisine par la phonétique, *waterscap*. Dans les documents belges de l'époque franque, *warscap* ne donne naissance à aucun mot latin; mais *waterscap* a engendré une forme latine, *wadriscapium*, qui signifie « une dépendance d'une exploitation rurale en rapport direct avec les eaux qui l'alimentent, » sans qu'il soit possible de préciser davantage. Sans doute le mot *warechaix* du moyen âge procède philologiquement de *warscap*; mais, par un phénomène de convergence linguistique qui est l'inverse de celui des doublets, il a pris aussi le sens de l'ancien *waterscap*. C'est pourquoi on sent lutter dans les significations du mot *warechaix* au moyen âge les acceptions primitives très différentes, « l'une d'elles finissant par prendre le dessus, mais non sans être influencée encore par les rappels de l'autre. »

Telle est l'explication ingénieuse que présente M. Paul Errera. Son mémoire, fort intéressant pour l'histoire de la propriété foncière dans les pays wallons, se recommande par une étude faite avec soin de nombreux textes d'époques variées où est employé le mot *warechaix*.

Paul FOURNIER.

LÉON GOBIN. *Notes et documents concernant l'histoire d'Auvergne.*

Sur un point particulier de la procédure mérovingienne applicable à l'Auvergne, « l'institution d'Apennis. » (Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*, 2^e série, 1894, nos 6 et 7.)

M. Gobin s'est occupé de la procédure d'*Apennis* à cause d'une formule relative à cette procédure qui se trouve dans les *Formulæ Arvernenses*; il ne se dissimule pas d'ailleurs que cette procédure est commune à toute la Gaule. Il en marque, d'après les recueils de formules, les transformations bien connues. Une erreur commise par lui obscurcit tout son exposé. Il semble croire que le formulaire de Marculfe comprend les formules d'Auvergne, de Sens et de Tours. Il lui sera facile de constater que ce sont là des recueils indépendants de celui de Marculfe.

P. F.

Dr Gustav SCHNÜRER, professeur à l'Université de Fribourg en Suisse. *Die Entstehung des Kirchenstaates*. Cologne, J.-P. Bachem, 1894. In-8°, 415 pages.

Chaque année la Görres-Gesellschaft publie, à la destination du grand public, plusieurs brochures dont chacune contient le résumé d'une question scientifique ou historique, dû à la plume d'un homme compétent. C'est à ce titre que le docteur Gustav Schnürer a été appelé à traiter dans cette collection de la formation de l'État ecclé-

siastique. L'auteur y expose les faits avec clarté et sobriété; comme il convient à la nature de la publication, l'appareil d'érudition est réduit aux citations strictement nécessaires.

On trouvera dans ce mémoire l'histoire résumée des patrimoines de l'Église romaine, bien connue par les études de M. Fabre, et l'exposé du rôle que jouèrent les papes en Italie avant les événements qui y assurèrent la prépondérance aux Lombards au détriment des Byzantins. On sait que, pour échapper aux Lombards, Étienne II vint en France solliciter l'appui de Pépin le Bref; l'auteur, contrairement à l'opinion de MM. Bayet et Diehl, mais conformément à celle de Waitz, estime que cette démarche n'a nullement été faite par le pape à la suite d'une invitation venue de Constantinople. Sur le traité de Quierzy, intervenu lors du voyage d'Étienne II (754); sur la confirmation de ce traité qui eut lieu vingt ans plus tard, lorsque Charlemagne se rendit à Rome en 774 pour y conférer avec Hadrien I^{er}, enfin sur les causes à raison desquelles ce traité ne fut pas mis à exécution dans son ensemble, le docteur Schnürer développe des opinions qui, dans leurs grandes lignes, sont conformes aux idées émises par M. l'abbé Duchesne dans sa belle introduction au tome I^{er} du *Liber Pontificalis*; c'est dire qu'il ne conteste pas la valeur historique du célèbre passage de la vie d'Hadrien I^{er}. Selon lui, et cette opinion paraît bien établie, l'État de l'Église est né de la donation primitive de Pépin, vainqueur des Lombards, et, en second lieu, des concessions qu'en 781 et dans les années suivantes Hadrien obtint de Charlemagne en même temps qu'il renonçait à se prévaloir de la donation trop étendue et par là même irréalisable faite à Quierzy et confirmée en 774. Toutefois, à la différence de M. l'abbé Duchesne, M. Schnürer ne croit pas nécessaire d'admettre que la fameuse donation de Constantin ait inspiré directement un passage de la lettre écrite en mai 778 par Hadrien à Charlemagne.

P. F.

Chartularium Universitatis Parisiensis, sub auspiciis consilii generalis Facultatum Parisiensium ex diversis bibliothecis tabularisque collegit, cum authenticis chartis contulit, notisque illustravit Henricus DENIFLE, O. P., in archivo apostolica sedis Romanæ vicarius, academiarum Vindobonensis et Berolinensis socius, auxiliante Emilio CHATELAIN, bibliothecæ Universitatis in Sorbona conservatore adjuncto. Tomus III, ab anno M CCC L usque ad annum M CCC LXXXIII.

Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis, sub auspiciis, etc., ediderunt H. DENIFLE et Emilius CHATELAIN. Tomus I : *Liber procuratorum Nationis Anglicanæ* (Alemanniæ), ab anno M CCC XXXIII usque ad annum M CCCC VI. Parisiis, ex typis fratrum Delalain,

via a Sorbone dicta, anno M DCCC LXXXIII. In-4°, xxxvii-777 et lxxvii-991 pages.

En terminant dans ce recueil¹ le compte-rendu du second volume, première partie, du Cartulaire de l'Université, nous émettions le vœu de voir bientôt paraître la seconde partie de ce beau volume, avec l'introduction annoncée. Les circonstances et les éditeurs en ont décidé autrement, et c'est le troisième volume qu'ils nous offrent aujourd'hui. Ils ont pensé, en effet, que l'histoire des collèges séculiers, qui doit remplir la seconde partie du tome II, n'a rien de pressé et qu'il y a plus d'intérêt à donner le volume qui doit renfermer les affaires de l'Université jusqu'à sa réforme, et surtout à publier les pièces relatives au grand schisme, dont beaucoup de savants s'occupent à l'heure actuelle. Ce nouveau volume va de 1350 à 1394, c'est-à-dire jusqu'à la mort du pape Clément VII. Alors finit la période brillante de l'Université; après cette date, elle se scinde, et cette scission a duré jusqu'au concile de Constance.

En même temps que ce volume, paraît le tome I du Supplément du Cartulaire, renfermant le livre des procureurs de la nation anglaise (Allemagne) de 1333 à 1406, qu'il est fort utile de rapprocher du tome III du Cartulaire. Il contient, en effet, beaucoup d'actes relatifs à l'Université pour la même époque. On trouvera, partie dans le texte du Supplément, partie dans les notes, des documents déjà publiés ou indiqués par Jourdain, mais l'édition en est plus correcte².

La tâche que nous avons à accomplir est fort agréable, car nous n'avons que des éloges à adresser aux deux auteurs de ce Cartulaire, que le savant le plus compétent en ces matières, M. L. Delisle, a justement qualifié « d'admirable. » La vaste étendue de ce travail, qui semble croire à mesure que l'œuvre s'avance, n'est égalée que par le soin et le zèle soutenus avec lesquels il est accompli. La correction des textes, l'abondance et la précision des notes en font un recueil de la plus haute utilité et digne de la plus grande confiance. Les éditeurs, qui cherchent toujours à améliorer leur travail en profitant des observations qui leur sont faites, ont donné dans ce volume les premiers mots des actes qu'ils ne font que mentionner (cf. nos 1198, 1198^a, 1207, 1208).

Fidèles au système que nous avons adopté pour les deux premiers, nous chercherons à donner une idée de ce troisième volume en analy-

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV (1893), p. 549.

2. Le tome I de l'*Auctarium* comprend une introduction de 77 pages; 914 pages de texte sur deux colonnes: l'*Etichus procuratorum*, p. 945-961; un *Index personarum*, p. 963-991. — Les éditeurs annoncent qu'ils ont en préparation les tomes IV, V, VI et VII du Cartulaire (y compris la seconde partie du t. II) et trois volumes du Supplément. Lorsqu'elle sera terminée, cette publication comptera donc 11 volumes in-4°.

sant l'introduction des éditeurs; nous ne pourrions avoir de meilleur guide pour mettre en lumière les points nouveaux et intéressants qui ressortent de leur belle publication; ils nous ont, cette fois, facilité la tâche en relevant eux-mêmes les actes les plus dignes d'attention.

Les éditeurs nous tracent, dans leur § 2, un tableau animé et parfois piquant de l'état de l'Université dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Ils nous montrent d'une part sa puissance et l'estime qu'elle avait d'elle-même et qu'elle avait réussi à faire partager aux autres. Sa jactance paraît dans un texte publié à la fin de l'Introduction. Dans ce traité, dont les éditeurs nous donnent un long fragment sous le titre d'« Éloge de la France et de l'Université de Paris, » l'auteur anonyme, Gerson, disent les uns, Nicolas de Clémangis, suivant les éditeurs, ne craint pas d'avancer que le pape et l'Université sont les deux lumières du monde. L'Université vient du paradis; elle a passé par Athènes et par Rome, etc. Elle comprenait alors toutes les prérogatives et tous les enseignements des autres Universités. La prééminence de ce corps s'exerçait surtout dans les « arts » et la théologie. On pensait alors que dans la Faculté de théologie de Paris la vérité catholique reposait comme dans son siège naturel. Les docteurs parisiens discernent ce qu'il y a de vrai et de faux dans la foi, et les prélats n'ont qu'à définir par leurs sentences ce qui a été déterminé par les docteurs. C'était là l'opinion de Denys Foullechat, de Pierre d'Ailly et de Jean Gerson. Les maîtres en théologie étaient les coadjuteurs du pape. Ce qui les confirmait dans cette bonne opinion d'eux-mêmes, c'est que les Universités étrangères (Cologne, Vienne, Bologne) étaient favorables aux prétentions de celle de Paris. Les papes eux-mêmes reconnaissaient cette supériorité. De là la puissance de l'Université à cette époque. Elle s'interpose entre les peuples et les rois; son recteur prend place avant l'évêque de Paris; elle triomphe des prétentions d'Hugues Aubriot, prévôt de Paris. Tandis que le pape d'Avignon voyait diminuer son autorité, l'Université de Paris proposait, avec l'appui des autres Universités, des moyens de rétablir l'union dans l'Église. Enfin, elle devient puissance politique sous Benoit XIII; quand elle veut faire triompher ses droits, elle suspend ses leçons; comme le roi, elle a ses ambassadeurs.

Mais le progrès des études est-il en rapport avec la jactance de l'Université? C'est ce que les éditeurs examinent, en passant successivement en revue la théologie, la philosophie, les belles-lettres, le droit et la médecine.

La théologie, qui avait, plus encore qu'à l'époque précédente, négligé ses véritables sources, les ouvrages des Pères, est stérile; le *nominalisme* domine. A peine peut-on citer quelques ouvrages de théologie morale, comme ceux de J. Gerson. Dès que le schisme éclate, les théologiens abandonnent les fécondes disputes entre les maîtres pour rédiger des

traités sur le schisme. Une autre cause, déjà signalée dans le tome II, de l'affaiblissement des études théologiques, ce sont les dispenses de temps accordées pour la lecture des sentences et pour la licence (voy. les lettres de recommandation sous les nos 1303 et 1321). Les licenciés par la grâce des pontifes étaient plus nombreux que les licenciés de l'Université. Celle-ci résistait en vain ; mais ce sont surtout les religieux qui souffrirent du discrédit qui s'attacha à ces trop nombreuses dispenses.

En philosophie, l'Université reçut en héritage de la période précédente le *nominalisme*. Parmi les plus célèbres nominalistes dont les écrits seront exclus de l'Université et de tout le royaume, en 1473, par Louis XI, on peut citer Guillaume d'Ockam, Grégoire de Rimini, Jean Buridan, Pierre d'Ailly, etc.

Quant aux belles-lettres, les éditeurs signalent quelques progrès en France, en comparant le xiii^e siècle et les soixante-dix premières années du xiv^e. A la corruption du latin, à l'abandon des classiques avait succédé un mouvement de renaissance, à l'imitation de celui qui avait eu lieu en Italie. En France, ce mouvement avait commencé par la traduction française de Tite-Live par Pierre Bercheure. Les auteurs latins furent étudiés et les lettres latines cultivées, comme le prouve le traité écrit en 1388 par Nicolas de Clémangis, dont nous avons parlé ci-dessus. Avec Clémangis, Nicolas de Montreuil, Pierre d'Ailly, Jean Gerson représentent en France les belles-lettres. Mais ce moment brillant dura peu, et avant la fin du xiv^e siècle les écrivains retombent dans le style pompeux et ampoulé.

La musique eut alors pour maîtres enseignants Jean Le Comte et Guillaume le Bourguignon. Le droit a pour représentants les juriconsultes Jean de Bournazel, Jean Fabre, Simon de Cramaud ; la médecine, les célèbres Gervais Chrétien, Guibert *de Celseto* et Jean de Guistri, médecins de Charles V. Le nombre des étudiants en médecine a augmenté.

Si l'on examine ce que devinrent les études pendant le schisme, on constate qu'elles ont éprouvé une profonde décadence dont on peut ramener les causes aux suivantes : trouble des esprits provoqué par le schisme et par la question de savoir quel était le véritable pape ; interruption des leçons des plus célèbres docteurs de l'Université occupés à porter la parole dans les conciles ou devant les papes ; pertes subies par l'Université, par suite du départ des maîtres dont l'opinion ne pouvait se plier à celle de la majorité, et fondation d'Universités étrangères, en Allemagne notamment ; faveur des papes pour les sujets qui avaient soutenu leurs intérêts et qui n'étaient pas toujours les plus dignes, comme ce cardinal Nicolas de Saint-Saturnin, que Clément VII nomma chancelier de l'Université de Paris et qui ne put s'acquitter de sa tâche.

Par un effet inverse, les débats du schisme favorisèrent dans une certaine mesure le développement de la langue française, par suite de la nécessité où se trouvèrent les suppôts de l'Université de parler en français dans les assemblées à propos des affaires du schisme. Suivant le P. Denifle, par leur habileté à la riposte, ils ne seraient pas déplacés même aujourd'hui dans nos assemblées délibérantes.

Malheureusement, comme nous l'avons déjà vu à propos du tome II, la plaie des études était la recherche des bénéfices et des prébendes. Tous les clercs, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé, y compris N. de Clémangis et P. d'Ailly, étaient atteints de cette fièvre; la grande affaire pour eux était d'obtenir, soit du pape, soit du roi, soit des évêques, d'être inscrits sur le rôle des bénéfices à décerner par le pape. On conçoit la difficulté qu'ils éprouvaient à être satisfaits, quand on songe au nombre considérable des suppôts de l'Université à cette époque. En 1394, les notes fournies par eux pour la répression du schisme dépassent le chiffre de 10,000. D'après Jean Petit, les maîtres ès arts étaient 1,000. Un ambassadeur persan compte dans l'Université de Paris 30,000 écoliers; en admettant que ce chiffre soit exagéré, le nombre de 10,000 paraît tout à fait vraisemblable.

Tout le § 3 de l'Introduction est consacré aux faits et aux documents nouveaux que les éditeurs ont mis en lumière; nous n'aurons guère qu'à puiser dans les pages xvii à xxiii pour donner une idée des découvertes qu'ils ont faites et de la richesse de leur information. Qu'il nous soit permis de citer seulement quelques faits importants ou curieux. Les textes de ce volume et ceux du supplément nous font connaître les noms des étudiants et leur profession magistrale. Notre jugement sur certains hommes de grand renom doit être changé. Ainsi Pierre d'Ailly a non seulement dépassé les autres en ambition, mais encore c'était un homme de mauvaise foi qui, pour ce motif, avait été chassé du conseil des maîtres (*Auct.*, I, 707).

Nous devons signaler comme importants les articles par lesquels la Faculté de théologie s'insurge contre le recteur de l'Université en 1359 (n° 1246). A ces débats, il faut joindre le procès célèbre de l'Université contre Jean Blanchart, chancelier. Ces documents, encore inconnus (nos 1504-1522, p. 340-420), renferment à eux seuls la matière d'un livre spécial, au dire des éditeurs, tant ils sont riches en faits sur les mœurs du temps! Les éditeurs nous donnent un texte, meilleur que celui de Du Boulay, des statuts d'Urbain V pour les quatre Facultés, statuts qui sont restés le fondement de l'Université jusqu'à la réforme du cardinal Guillaume d'Estouteville (n° 1319), et ils y ajoutent des statuts importants pour la théologie (nos 1494 et 1534) et les décrets (nos 1694 et 1712). On remarque ce fait curieux, que Grégoire XI et Clément VII ont permis de lire la médecine, l'un à Guillaume Bourreau (*Carnifex*), médecin marié, l'autre à un prêtre, Guibert de Celseto. Deux

lettres d'Innocent VI pour la Faculté des décrets réfutent cette fausse opinion que ce pape a permis la lecture du droit civil à Paris (nos 1230 et 1242). Ce n'est que des documents du Cartulaire de l'Université que l'on peut tirer la date d'élection des chanceliers du temps, *Grimerus Bonifacii, Johannes de Calore, Nicolaus de Sancto Saturnino*, J. Blanchart, etc. Il fournit également des noms nouveaux de libraires de l'Université de Paris (nos 1325 et 1407). Une place considérable de ce volume est occupée par les rôles adressés au souverain pontife par l'Université, les Facultés et les particuliers. Ils fournissent des noms encore inconnus ; ils donnent la nation, le lieu natal des hommes connus, ou changent en certitudes les conjectures déjà faites.

On y trouve réunis tous les documents relatifs au procès de l'Université contre Jean de Montesson, publiés d'après les originaux et les meilleurs manuscrits, ce que n'avaient fait ni Du Boulay, ni Baluze, ni d'Argentré ! Le vrai caractère de ce procès se dégage de cette publication. C'est un procès théologique et non politique. Il n'est pas un effet de la domination des Marmousets, puisqu'il a commencé en 1387, un an avant leur avènement au pouvoir. On y apprend qu'en 1391 Clément VII appela devant lui toutes les causes entre l'Université et les Prêcheurs. On remarquera également dans ce volume beaucoup de documents inédits et d'une certaine étendue, sur les mœurs et les usages du siècle, les luttes des prévôts et des sergents de Paris contre les écoliers et les maîtres (nos 1200, 1293, 1311, 1312, 1326, etc.). Il faut dire ici quelques mots sur les ordres religieux. Les documents de ce troisième volume ont donné beaucoup pour les chapitres généraux des Prêcheurs et des Clunisiens et relativement peu pour les chapitres des Cisterciens. Les ordres étant divisés à cette époque, les éditeurs ne se sont occupés que de ceux qui tenaient pour le pape d'Avignon. La préface relève encore quelques renseignements nouveaux sur l'ordre des Servites (*Servi B. Mariæ*), qui n'avaient pas de collège à Paris, mais seulement une maison, qu'ils quittèrent, ayant pris le parti du pape romain, et enfin sur l'ordre de la Charité-Notre-Dame, qui reçut à Paris le nom d'ordre des Billettes.

Mais c'est surtout pour le schisme que ce volume est utile à consulter. Les éditeurs se sont principalement attachés à donner les actes de Clément VII, parce que, après quelques hésitations, l'Université de Paris abandonna Urbain VI et Boniface VIII pour se rattacher à la cause de leur adversaire. On y verra, par le rôle de 1379, que c'est à partir de cette date, et non en 1383, que l'Université s'est ralliée à Clément VII. Le Cartulaire montre, entre ces deux dates, plusieurs mandements du pape au chancelier de Paris. Après la mort de Jean de la Chaleur, le pape nomma un autre chancelier, avec l'approbation du chapitre de Paris et de l'Université ; on apprend aussi par ces textes qu'une tentative fut faite de 1390 à 1391 pour ramener l'union dans l'Église. Les

textes publiés montrent l'enchaînement des faits et fournissent des renseignements ignorés.

Le groupement des textes que nous venons d'indiquer pour le schisme a été appliqué par les éditeurs à deux autres sujets, le procès contre le chancelier Blanchart et celui contre Jean de Montesson. Une introduction particulière précède le rôle de 1379, et les groupes de documents que nous venons d'indiquer en expose le contenu et les explique. La clarté des faits gagne à cet arrangement ce qu'y perd l'ordre chronologique.

Quoique la méthode de l'édition soit naturellement la même que dans les deux premiers volumes, les éditeurs ont été obligés, à cause du nombre toujours croissant des documents, de se montrer plus sévères pour leur admission; c'est ainsi qu'un plus grand nombre de textes ont été rejetés et mentionnés seulement dans les notes; on a exclu à dessein certains documents, comme les procès devant le Parlement pour des rixes entre écoliers. Les éditeurs ont fait, plus souvent que dans les volumes précédents, des extraits ou des abrégés, notamment pour les mandements des papes au chancelier; on a supprimé partout les formules semblables. Les notes sont plus abondantes, les noms sont restitués à leur vraie forme; on a indiqué la date précise d'élection des cardinaux, évêques et abbés; on a joint des notices aux principaux personnages et aux faits nouveaux. L'altération des textes, l'incorrection des manuscrits, même des registres des papes depuis Urbain V, ont rendu plus difficile la tâche des éditeurs, qui se sont appliqués à donner des textes aussi corrects que possible.

Les sources sont les mêmes que celles du tome II, c'est-à-dire les volumes suivants des collections du Vatican et des Archives nationales. Les nouveaux manuscrits employés sont surtout des volumes relatifs au schisme et au procès contre le chancelier (aux Archives du Vatican, arm. 54 et coll. 440). La bibliothèque du Vatican et la Bibliothèque nationale de Paris ont fourni des documents sur l'Université, sur le procès contre Jean de Montesson et sur le schisme. Les éditeurs ont mis aussi à contribution les archives d'Avignon et la bibliothèque de Rouen (ms. de Jumièges). Ils ont tiré grand parti pour leurs notes du catalogue des licenciés en théologie de la Faculté de Paris de 1373 (deux mss. de la Bibl. nat. de Paris, lat. 5657 et 12850), qui sont une source sûre, quoique les noms soient altérés et aient besoin de corrections; sans compter nombre d'autres manuscrits du British Museum, etc.

Le volume se termine par un appendice contenant les statuts de la Faculté des décrets (p. 641-659), les *addenda* et *corrigenda* (p. 660-670), la table des documents (p. 671-692), dans laquelle les actes sont répartis en quatre groupes, l'ordre chronologique rigoureux étant abandonné, et enfin les deux *Index personarum per nomina et prænomena* (p. 693-755) et *Index rerum* (p. 756-777), dressés avec le même soin et la même

ampleur que dans les volumes précédents. C'est une mine précieuse pour l'histoire littéraire du xiv^e siècle.

La publication du Cartulaire de l'Université s'avance, on le voit, avec une régularité et une constance dont il faut féliciter hautement le P. Denifle et M. Châtelain, et qui donne toute confiance pour la suite de ce beau travail. Tout nous fait donc espérer, ainsi que le promettent les éditeurs, que l'année 1900, c'est-à-dire le septième centenaire du premier acte donné par Philippe-Auguste en faveur de l'Université de Paris, verra l'achèvement de cette œuvre magistrale.

A. BRUEL.

Henri FORGEOT. *Jean Balue, cardinal d'Angers (1421?-1491)*. Paris, Émile Bouillon, 1895. In-8°, xxviii-259 pages. (*Bibliothèque de l'École des hautes-études*, 406^e fasc.)

Notre confrère M. Henri Forgeot s'est proposé, dans l'ouvrage dont nous allons rendre compte, d'instruire « un grand procès de revision » au sujet d'une personnalité historique sur laquelle les jugements les plus sévères ont été portés.

Partout et toujours Jean Balue a été considéré comme un vulgaire ambitieux, à qui il ne manquait qu'un vice : l'hypocrisie; un ignorant, qui ne dut ses hautes fonctions qu'à la faveur; un négociateur maladroite, un traître enfin, qui conduisit Louis XI au château de Péronne. Notre confrère s'est demandé si cette opinion, pour générale qu'elle soit, n'était pas sujette à caution et si elle se dégageait comme une conséquence nécessaire de l'examen critique des textes, — chroniques et documents d'archives.

A cette question, il n'était possible de répondre d'une manière certaine qu'en ouvrant une vaste enquête dans laquelle tous les témoins seraient entendus, toutes les dépositions contrôlées. C'est ce que M. H. F. a fait avec l'impartialité la plus scrupuleuse et, hâtons-nous de le dire, avec un réel bonheur, car il a su découvrir et utiliser des pièces manuscrites de premier ordre, qui avaient échappé aux recherches des historiens. Ces titres, en effet, qu'il publie en appendice, passent en revue tous les actes politiques de la vie de l'évêque, ses ambassades, sa conduite, ses rapports avec les ducs de Bourgogne, et nous initient aux moindres détails de ses intrigues et de sa trahison.

De là une monographie des plus substantielles et des plus instructives, qui est à coup sûr une contribution fort importante à l'histoire d'un règne imparfaitement connu jusqu'à ces dernières années. Elle comprend, outre l'introduction et la bibliographie, neuf chapitres dont voici les titres : Jeunesse de Balue (et non Ballue ou La Balue, ces deux formes étant inexactes). Origines de sa faveur (1421?-1464). — Jean Balue dignitaire de l'Église. Son rôle dans les affaires religieuses (1464-

1469). — Jean Balue ambassadeur. Son rôle dans les affaires politiques (1465-1469). — La trahison du cardinal d'Angers (1469). — Captivité du cardinal Balue (1469-1480). — Délivrance de Balue. Sa nouvelle faveur en Italie (1480-1483). — Légation du cardinal d'Angers en France (1483-1485). — Balue ambassadeur de Charles VIII et protecteur des affaires de France en cour de Rome. Son rôle en Italie et sa mort (1485-1491). — L'homme privé. Les biens de Balue. — Viennent ensuite les pièces justificatives, au nombre de vingt-six, un excellent index alphabétique des noms de lieux et de personnes, enfin une table des chapitres.

De trois de ces chapitres seulement nous voulons résumer ici quelques passages, pour montrer comment l'auteur rétablit dans ses droits la vérité historique.

Quel rôle, par exemple, joua l'évêque d'Angers relativement à l'entrevue de Péronne? La plupart des historiens qui ont écrit sur cette époque ont nettement désigné le cardinal Balue, gagné par l'argent du Téméraire ou ses promesses, comme celui qui suggéra ce projet à Louis XI. D'autres affirment que le cardinal, acheté par le duc de Bourgogne, aurait simplement décidé son maître à une entrevue déjà projetée par celui-ci. Tous, en un mot, sont d'accord pour affirmer que Balue fut toujours au moins le chaud partisan d'une entrevue (p. 51-52). M. H. F. démontre, au contraire, que Balue fut longtemps l'adversaire de cette idée, qu'il fit tout ses efforts pour détourner le roi d'un tel projet, que jamais il n'abandonna cette opinion qu'il en pourrait advenir désavantage au roi. « L'intérêt personnel et peut-être aussi l'amour de son roi et de son protecteur, de quoi l'on peut douter, tels furent les deux mobiles qui, croyons-nous, décidèrent Balue à se ranger au nombre des adversaires d'une entrevue. Pour dissuader Louis, il dut tout mettre en œuvre, mais la résolution du roi fut inébranlable » (p. 58). Bien mieux, non seulement le cardinal ne trahit pas son maître à Péronne, mais encore ce fut lui qui le sauva, ou du moins contribua puissamment à le tirer du plus grand danger qu'il ait couru pendant son règne (p. 59); il acheta, en effet, l'entourage du Téméraire quand la vie du roi fut en danger (p. 64).

En quoi donc consista la trahison du cardinal d'Angers et comment se découvrit-elle? Le chapitre iv est sur ce point une révélation. On y voit comment Balue, tombé en disgrâce, aveuglé par son ambition et voulant reconquérir la faveur de Louis XI par tous les moyens, se laissa entraîner dans des intrigues qui le conduisirent à une véritable trahison. Et alors « il commença son terrible jeu en partie double : créer des difficultés au roi pour l'en tirer, et par là rétablir son ancien crédit. » Voilà pourquoi Balue, avec l'aide de Guillaume de Haraucourt, essaie d'organiser contre Louis XI une nouvelle ligue des grands seigneurs; mais, au moment où la trahison vient d'être consommée, ses

lettres à Charles le Téméraire sont interceptées (p. 79-80) et il est arrêté, ainsi que l'évêque de Verdun, son complice, le 23 avril 1469.

Un dernier point. Jusqu'ici Balue était célèbre surtout par sa captivité, Louis XI l'ayant fait, dit-on, enfermer dans une étroite cage de fer, où le malheureux prisonnier ne pouvait se tenir ni debout ni assis. Or, il se trouve que cette captivité en cage n'est pas un fait absolument incontestable, et M. H. F., après avoir exposé tout un ensemble de faits, dont aucun ne constitue une preuve décisive, mais qui méritent cependant d'attirer l'attention, est amené à cette conclusion « qu'il y a de fortes raisons de ne pas admettre le récit traditionnel de l'incarcération. »

Ces quelques citations suffisent pour montrer combien neuf et original est le travail de M. H. F., qui, pour la première fois, restitue à Jean Balue sa physionomie historique (p. 172-173). « Un ambitieux, très intelligent, très actif, d'un esprit pénétrant, facile, enjoué, d'une habileté remarquable, tel a été le cardinal d'Angers. Sa trahison a fait oublier ses services. On ignorait qu'il avait puissamment aidé à délivrer Louis XI à Péronne, et on ne s'est pas souvenu de sa conduite à Paris pendant la ligue du Bien public, non plus que de son rôle comme défenseur des intérêts français en Italie. Mais il n'a jamais réellement travaillé ni pour son prince ni pour le pape; il se mêla aux intrigues et aux grandes affaires dans un intérêt tout personnel... Il sacrifia tout à son ambition et n'hésita jamais sur le choix des moyens pour la satisfaire. »

Ce jugement sera celui de l'histoire : comme par le passé, nous mépriserons à bon droit Jean Balue, mais en étant à même, grâce à M. H. F., de l'apprécier justement.

E. COÜARD.

Semblançay (?-1527). La bourgeoisie financière au début du XVI^e s., par Alfred SROX, ancien élève de l'École des chartes. Paris, Hachette, 1895. In-8°, x-324 pages, planches.

Le présent ouvrage a été publié sous la forme d'une thèse pour le doctorat ès lettres qui a été admise à la Sorbonne avec la mention honorable. Les membres du jury, en particulier M. Lemonnier, qui en avait été le rapporteur, et M. Lavissee, ne lui ont pas marchandé les éloges. C'était justice. Le volume a coûté à M. Spont des recherches longues et difficiles, menées avec une conscience inappréciable et une rare sagacité, non seulement dans les dépôts de Paris, mais aussi dans ceux des départements et de l'étranger. La multiplicité et la variété des références donnent l'impression d'un travail véritablement prodigieux; toutes les sources d'informations, même les plus inattendues (par exemple le ms. 539 de la bibliothèque de Lemberg), semblent avoir

été épuisées. Quant à la mise en œuvre des documents ainsi rassemblés de tous les coins, elle est fort satisfaisante; écrit dans une langue claire et très heureusement purgée de toutes déclamations vides, chose à louer en un sujet qui en a tant inspiré, le livre de M. Spont peut être considéré comme une parfaite biographie scientifique.

Les Beaune étaient des hommes nouveaux. La généalogie de Jacques ne compte qu'un degré certain, son père, Jean, que les documents cités par M. Spont nous révèlent comme « un des plus gros négociants du royaume » au temps de Louis XI. Quant à l'origine de ce personnage, il ne semble pas douteux que son nom de Beaune se rapporte, non à la ville bourguignonne ainsi appelée, mais à une ferme des environs de Tours qui était sa propriété, la maison de Beaune.

A propos de Jean de Beaune et de ses opérations commerciales, M. Spont donne des renseignements intéressants sur la politique économique de Louis XI. En particulier, on doit le féliciter d'avoir indiqué (p. 5) la véritable portée d'une série de documents sur lesquels M. de Maulde avait bâti tout un roman. A quoi bon se mettre en frais d'imagination et prétendre retrouver un *Essai d'exposition internationale en 1470*¹ dans l'opération, très simple et très commune en tous les temps, que tentèrent Jean de Beaune et son gendre Briçonnet, l'expédition à Londres de marchandises à négocier sur cette place?

Mort en 1480, Jean de Beaune laissa un héritage considérable pour un simple marchand, plus de 22,000 livres tournois. En outre, ses enfants, fils ou filles, étaient fort convenablement établis. Deux d'entre eux, Guillaume et Jacques, s'étaient alliés aux Ruzé, deux autres, Raoulette et Catherine, aux Briçonnet. Les Beaune tenaient donc aux meilleures familles de cette bourgeoisie des bords de la Loire qui joua, dans la France de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, les premiers rôles administratifs. Les tableaux généalogiques dressés par M. Spont (familles des Beaune, des Briçonnet, des Berthelot, des Le Roy et des Bohier) donnent, de façon saisissante, la mesure de l'influence et du crédit assurés à Semblançay par son mariage avec Jeanne Ruzé².

Tant que vécut son père et plus de dix ans durant après son décès, Jacques de Beaune exerça comme lui la profession de marchand et de banquier à Tours. Ce fut seulement en décembre 1491, et passé trente ans, qu'il débuta dans la carrière administrative. A cette date, en effet, il fut nommé trésorier général d'Anne de Bretagne, qui venait d'épou-

1. Cf. *Académie des inscriptions et belles-lettres*. Comptes-rendus, 4^e série, t. XVII (1889), p. 161 et 183-189.

2. Pourquoi n'avoir pas indiqué au tableau V que Thos. Bohier épousa en secondes noces Catherine Briçonnet, alors que cette union se trouve enregistrée au tableau II?

ser Charles VIII. Cinq ans plus tard, à la fin de 1495, il devint général de Languedoc, puis fut promu, en avril 1509, général de Languedoil, charge qu'il résigna, le 22 août 1516, en faveur de son fils Guillaume. Il était alors, depuis l'année précédente, surintendant des finances de Louise de Savoie, et fut nommé, en novembre 1516, gouverneur et bailli de Touraine. D'ailleurs, sa résignation n'avait pas entraîné sa retraite. Loin de là : d'abord sans commission expresse, puis en vertu des lettres qualifiées par M. Spont de « pouvoir de 1518 », il remplit les fonctions d'*ordonnateur sans charge*; ce fut, jusqu'à sa disgrâce en 1524, la période la plus active et la plus brillante de son existence. Enfin, à partir de mars 1524, il fut l'objet, d'abord d'une instance civile, close par l'arrêt du 27 janvier 1525, puis d'une poursuite criminelle, qui eut pour conséquences sa condamnation à la peine capitale le 9 août 1527 et son exécution le 11 août suivant. Ajoutons qu'en dépit de ses occupations administratives, si multiples et si absorbantes qu'elles fussent, Semblançay resta commerçant. « Il a », écrit M. Spont à la date de 1510 (p. 101), « une véritable maison de banque où se négocient les décharges ». Et plus loin : « De Beaune encaisse aussi l'argent des particuliers et leur prête à intérêt ».

Telle est dans ses grandes lignes la biographie de Jacques de Beaune. Il est impossible de suivre son biographe dans les mille détails où il entre avec une richesse et une sûreté d'informations surprenantes. Connaissant les alentours de son sujet aussi bien que son sujet lui-même, c'est à pleines mains qu'il verse les références et les documents au bas des pages. Forcé de choisir au milieu d'une pareille abondance, nous signalerons seulement les plus importants et les plus nouveaux des faits mis en lumière dans cet excellent volume.

Parlons d'abord de ce qu'on pourrait appeler l'histoire intime de Jacques de Beaune. Sur la constitution de sa fortune, sur ses immeubles tant urbains que ruraux, enfin sur ses constructions à Tours, à la Carte-Persillière et à Semblançay, M. Spont a réuni des renseignements fort instructifs qu'il a eu la bonne inspiration d'illustrer de planches et de plans très bien exécutés. Dans son livre, se trouvent, pour ainsi dire, analysées les étapes et dressés les inventaires successifs d'un homme que son bonheur et son habileté en affaires avaient mis aux premiers rangs des rois de l'or de son époque. Et cette contribution à l'histoire de la richesse est comme doublée d'une contribution à l'histoire de l'art, le héros de M. Spont s'étant fait l'émule de ses confrères en administration, Thos. Bohier de Chenonceau, Fl. Robertet de Bury, ou G. Berthelot d'Azay-le-Rideau.

De l'héritage paternel, Semblançay avait recueilli une maison à Tours sise sur la paroisse de Saint-Saturnin. Il en respecta la fabrique, qui resta intacte jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, et dont M. Spont a identifié deux corps de bâtiment reliés par une tourelle (p. 10); mais il

l'agrandit et l'embellit considérablement. Ayant acquis en 1506 plusieurs immeubles avoisinants, il fit construire en 1507-1508 un pavillon, une garde-robe et une chapelle; nous renvoyons aux quatre planches des pages 105, 107, 111 et 134, où sont dessinés un ensemble et des détails de ce monument, qui est « par sa date un des bons spécimens de la première Renaissance ». Élevé par Guillaume Besnouard, maître des œuvres de maçonnerie de Tours, il est à rapprocher « du couronnement du clocher nord de Saint-Gatien (1502) et du cloître de Saint-Martin (1508-1519), dus aux neveux de Michel Colombe, Bastien et Martin-François ».

Au cours de l'hiver 1517-1518, madame Louise lui fit don de l'hôtel de Dunois, bel édifice du x^v^e siècle et encore à peu près entier, tout proche de sa maison. Ce fut pour lui prétexte à nouvelles bâtisses. Dès 1518, une galerie de deux étages, dont M. Spont nous donne trois charmants chapiteaux (p. 162), relia les constructions antérieures à l'hôtel de Dunois. Vers la même date, il acquit d'autres immeubles pour arrondir son fief, qui « forme dès lors un quadrilatère entre la rue Traversaine, la Grande-Rue et la rue Neuve ». Pour embellir le « carroy de Beaune », contre le vieil hôtel de Jean de Beaune, Semblançay avait obtenu de la ville de Tours l'érection d'une fontaine monumentale pour laquelle il avait offert du marbre blanc de Gênes; ce bel ouvrage, auquel avaient travaillé les meilleurs artistes tourangeaux, devait être mutilé par les huguenots en 1562. Un plan détaillé de cet ensemble d'immeubles a été dressé par M. Spont (p. 238)¹.

A la campagne, Jacques de Beaune eut trois terres principales. La première est le groupe de ses domaines de Montrichard (p. 241), dont le noyau était le fief de la Tour-d'Argy, hérité par sa femme de son père, Jean Ruzé (p. 15); il l'arrondit par diverses acquisitions (p. 110-112, 148 note 1, et 179 note 2), mais ne semble pas y avoir dépensé beaucoup en constructions neuves. Il en fut autrement dans sa terre de la Carte-Persillière, achetée le 31 août 1497 à Antoinette de la Trémoille et patiemment augmentée depuis (p. 107 et suiv., et 147 note 4). Il y édifia un manoir, dont le donjon, « sans grand caractère », est encore debout, et une chapelle ornée de deux superbes verrières, avec les portraits du donateur et de Jeanne Ruzé. Mais ce fut surtout dans sa troisième terre, celle dont il porta le nom du jour où il la posséda, qu'il se montra grand bâtisseur. Ce fief de Semblançay lui fut donné en 1515 par Louise de Savoie (p. 124) et devint dès lors son domaine favori. Il ne cessa de l'arrondir, et en 1527 son étendue était de 150 arpents de terre enserrés dans une enceinte flanquée de tourelles d'angle (cf. le

1. En 1526, au plus fort de ses malheurs, Semblançay fit dessiner par le Florentin Polastron les cartons de tapisseries (aujourd'hui à Angers) représentant la légende de saint Saturnin.

plan de la p. 124), sans compter 100 arpents de bois (p. 241). Il avait endigué l'étang pour construire sur la chaussée un manoir maintenant disparu et une chapelle qui subsiste encore à peu près intacte (p. 148, planche). Il avait également restauré l'église paroissiale et l'avait enrichie de vitraux agrémentés, comme ceux de la Carte, de son portrait et de celui de sa femme.

Au point de vue de l'histoire administrative, on doit signaler ce que dit M. Spont de la généralité de Languedoc et des pays annexes, Lyonnais, Forez, Beaujolais, Dauphiné et Provence (p. 36 et suiv.), sujet que l'auteur connaissait particulièrement bien, ayant déjà consacré, dans les *Annales du Midi*, plusieurs articles à l'étude des institutions financières du Languedoc¹. Il en est de même des pages sur la trésorerie de la reine Anne (p. 18 et suiv.), ainsi que sur la liquidation et le recouvrement du douaire de cette princesse (p. 75 et suiv.). — Enfin, l'histoire des finances françaises sous Louis XII et pendant les dix premières années de François I^{er} est exposée dans le détail et de façon à éclairer bien des points d'histoire générale fort malaisés à interpréter avant les patientes recherches de M. Spont. En particulier, la vieille légende qui représentait les budgets de Louis XII comme des modèles d'équilibre et d'économie y est démolie, chiffres en mains, de fond en comble : qu'on parcoure seulement les pages 30 à 36 et 68 à 74. Autre légende à rayer des manuels classiques, celle qui attribue à la négligence des agents royaux et à la pénurie d'argent de Lautrec la mutinerie des Suisses en mai 1522 et leur malencontreuse attaque des formidables positions impériales à la Bicoque : tout au contraire, ces mercenaires indociles avaient été soldés avec une régularité presque parfaite; ils avaient reçu leur premier mois le 18 février, leur second le 12 mars, et savaient pertinemment, dès le milieu d'avril, que l'argent du troisième avait passé les Alpes et se trouvait en dépôt dans Arona (p. 186).

M. Spont ne nous en voudra sans doute pas, après avoir ainsi reconnu les très grands mérites de son livre, de hasarder quelques réserves. Pages 165 à 168, 172, 254, ce qu'il dit de l'obligation des marchands ou des généraux ne nous a pas satisfait pleinement. En somme, malgré ses explications, l'opération reste obscure et les chiffres en écus ne concordent pas avec les chiffres en livres sterling. Et puis, à quoi bon parler d'*épingles*, ce contrat n'en ayant pas comporté? La vérité est que la question vaut d'être reprise, et nous espérons que M. Spont n'y manquera pas au cours de l'ouvrage qu'il promet dans sa préface sur « la banque internationale au début du xvr^e siècle ».

Pages 207 et 243, pourquoi tant charger Duprat? Les faits allégués à

1. Cf. t. II (1890), p. 365 et suiv., et t. III (1891), p. 232 et suiv., 427 et suiv., 482 et suiv.

son encounter ne sont guère probants. Il y a mieux. La lettre de lui citée à la note 3 de la page 243, *in fine*, nous paraît le montrer sous un jour plutôt favorable, bon fonctionnaire, ayant pleine conscience des droits et surtout des devoirs de sa charge. En cette matière, M. Spont n'a-t-il pas accepté trop facilement les données traditionnelles sur le célèbre chancelier, données qu'il aurait convenu de vérifier avec plus de rigueur?

De même, quelle sévérité pour Louise de Savoie! Assurément, M. Spont a su se garer des vieux cancans d'alcôve, aussi peu démontrés que scandaleux, réédités si complaisamment par M. de Maulde dans son récent volume sur cette princesse¹. Mais il a porté contre elle une accusation de la dernière gravité, celle d'avoir perdu Semblançay pour recouvrer sur lui une créance des plus contestables. « C'est la seule avarice », écrit-il en conclusion (p. 282), « qui a converti en cruel abandon l'intérêt affectueux qu'elle avait, pendant huit ans, témoigné à son favori, et François I^{er}, en fils soumis, a laissé faire ». Malgré l'autorité qu'emprunte cette allégation à la science de son auteur, nous ne pouvons l'accepter sans protester. Que Madame soit intervenue aux procès engagés contre Semblançay, la chose n'est pas si étonnante qu'on y voie de toute nécessité la cause unique de ces procès. La plus élémentaire prudence commandait qu'elle agit ainsi; elle a simplement sauvegardé ses intérêts, ainsi que l'ont fait tant d'autres créanciers du financier mis en suspicion. Pourquoi ne pas envisager cette intervention comme un pur incident des procès, ce qui serait, je crois, un point de vue juridiquement et réellement plus exact? Pourquoi surtout rapetisser la question à un débat d'intérêt privé entre Madame et Semblançay? Que deviennent dans ce système toutes les mesures édictées contre les ordonnateurs et les comptables, les commissions d'enquête fonctionnant sans relâche pendant treize ans, les condamnations prononcées contre des hommes qui n'avaient rien à démêler avec Louise de Savoie (les Poncher, Meigret, Berthelot, etc.), les ordonnances de réforme successivement rendues de 1523 à 1560, le remplacement des institutions administratives de Charles VII par des institutions qui en étaient l'exact contre-pied? En fait, les procès de Semblançay ne furent que des épisodes de la grande opération de réorganisation qui se marqua d'abord par la création de l'Épargne et l'amoindrissement de « Messieurs des finances », puis se continua par le démembrement des généralités primitives et la constitution de circonscriptions fiscales en nombre triple. Enfin, qu'est-il besoin de traiter en victime un homme qui, après tout,

1. *Louise de Savoie et François I^{er}*. Paris, 1895, in-8°. De fort judicieuses rectifications à nombre des assertions contenues dans ce volume ont été proposées par M. Hauser dans un article de la *Revue d'Auvergne*, t. XII (janvier 1895), p. 45 et suiv.

fut coupable et très régulièrement reconnu tel? Tout au plus peut-on regretter que François I^{er} n'ait pas jugé à propos de le gracier. Et encore n'y aurait-il pas lieu de soutenir que cet acte de clémence aurait peut-être été un acte de faiblesse? Abattre coûte que coûte le trop puissant syndicat des financiers, voilà quel était à cette date le but de la politique royale. Par sa haute valeur exemplaire, l'exécution de Semblançay s'imposait comme le plus sûr moyen d'affirmer la volonté et le pouvoir du roi.

Pour terminer, une dernière critique, portant sur l'ensemble du travail, qui a été adressée à M. Spont au cours de sa soutenance. Son livre n'est pas mal composé dans ses lignes générales, et rien à peu près n'est à reprendre dans son plan même¹. Mais, dans le détail de l'exécution, quelques négligences déparent cette belle ordonnance. Tels paragraphes sont ici qui devraient être là, telles notes feraient mieux dans le texte, et telles lignes de ce texte se trouveraient à leur vraie place au bas des pages; bref, en plus d'un endroit, des transpositions semblent indiquées, au prix desquelles la lecture et l'usage de la thèse seraient devenus sensiblement plus faciles. Pure question de forme et d'agencement, au surplus, sur laquelle il ne convient pas d'insister plus qu'elle n'importe. Ces imperfections légères et, pourrait-on dire, de surface ne sauraient porter de préjudice à la robuste charpente de l'œuvre, une des plus solides et des plus nourries qui aient été écrites sur cette époque de notre histoire. Pour tous ceux qui auront à s'occuper du règne de Louis XII ou des premières années de François I^{er}, *Semblançay* restera longtemps encore le répertoire le plus complet de faits exactement vérifiés et de références précieuses². JACQUETON.

Jeanne de Montmorency, duchesse de la Trémoïlle, et sa fille, la princesse de Condé, 1573-1620. Nantes, Émile Grimaud, 1895. In-4°, iv-496 pages.

Dans cet élégant volume, M. le duc de la Trémoïlle nous donne le

1. Le voici du reste : I. *Premières années.* Jean de Beaune; Guillaume et Jacques de Beaune; la maison d'Anne de Bretagne. — II. *Administration financière.* Importance de la charge de général des finances; la généralité de Languedoc-Dauphiné-Provence; la généralité de Languedoc-Guyenne. — III. *Anne de Bretagne et Louise de Savoie; vie privée.* Le douaire d'Anne de Bretagne; Anne de Bretagne et Louise de Savoie; vie privée. — IV. *Années de prospérité.* La conquête du Milanais; le pouvoir de 1518; la campagne de 1521; la guerre générale. — V. *Dernières années.* La disgrâce; la reddition des comptes; la commission de 1523; le procès criminel. — *Épilogue.* La Tour carrée.

2. La thèse de M. Spont ne comporte pas de pièces justificatives. Celles-ci ont été publiées dans cette *Bibliothèque* même, ci-dessus, p. 318 et suiv. Ce sont des documents du plus haut intérêt, en particulier l'*Interrogatoire de Jean Guéret* et l'*Acte d'accusation de Semblançay*.

dossier qu'il a constitué, à l'aide de ses archives domestiques, sur la vie de deux femmes dont le nom appartient à l'histoire : l'une était la fille du connétable Anne de Montmorency, et l'autre l'aïeule du grand Condé. Ce dossier consiste en 104 lettres et en 16 documents divers, tels que mémoires, comptes et pièces d'administration ou de procédure.

Plusieurs des lettres sont émanées de Jeanne de Montmorency et de la princesse de Condé, Charlotte-Catherine de la Trémoille. Les plus intéressantes concernent les rigoureuses poursuites dont la princesse fut l'objet à l'occasion du prétendu empoisonnement de son mari. On y trouve aussi d'utiles renseignements sur les événements des premières années de Henri IV (1584-1593).

Le dernier morceau de la seconde partie du dossier est une relation très détaillée de la pompe funèbre de la princesse de Condé au mois de septembre 1629. C'est une longue et curieuse pièce de cérémonial, dont Lobineau n'a donné qu'un assez court fragment dans son *Histoire de Paris*.

Le volume est orné de la reproduction de deux anciens portraits de Jeanne de Montmorency et de la princesse de Condé. Nous devons féliciter l'éditeur de l'avoir compris dans la série de publications qu'il poursuit depuis une vingtaine d'années avec un goût si sûr et un zèle si méritoire pour mettre à la portée des historiens les inépuisables richesses du chartrier de Thouars.

L. DELISLE.

Les Communautés des cordonniers, basaniers et savetiers de Troyes, par Louis MORIN, typographe. Troyes, impr. de Paul Nouel, 1895. In-8°, 64 pages et planches.

M. Morin, dans son opuscule, n'a pas eu l'intention de nous donner une étude complète de ces différentes corporations. Il a voulu seulement les faire connaître dans leurs grandes lignes. La communauté des cordonniers est la plus ancienne; elle remonte à 1317, comme l'apprend une ordonnance de Philippe V le Long. De nouveaux statuts leur furent donnés par Charles VI en 1419, puis par Charles VIII en 1486. M. Morin, après avoir fait connaître ce dernier règlement, donne quelques détails sur la confrérie, sur sa situation financière, enfin sur les membres de la corporation, apprentis, compagnons, maîtres. La communauté des basaniers fut formée en 1375 et celle des savetiers probablement en 1363. En 1442, un deuxième règlement fut promulgué pour cette dernière corporation par le bailli de Troyes. En 1768 fut prononcée la réunion des communautés des cordonniers et des savetiers, qui cependant ne vécurent pas toujours en paix jusqu'au 26 septembre 1791, jour de leur disparition.

Jules VIARD.

Audijos. La gabelle en Gascogne. Documents inédits publiés pour la Société historique de Gascogne par A. COMMUNAY. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1893 et 1894. In-8°, xv-497 pages et planches. 2 fascicules. (*Archives historiques de la Gascogne.*)

Dans ces deux fascicules publiés par les *Archives historiques de la Gascogne*, M. A. Communay donne des documents très intéressants pour cette province au xvii^e siècle. On ne peut dire qu'il fasse connaître un nouvel épisode de la vie provinciale à cette époque, mais les pièces qu'il fournit éclairent ou rectifient divers points de détails relatifs à Audijos et à sa révolte. Audijos naquit vers 1634 ou 1635. Au moment où Gervaisot obtint, en 1662, la ferme des impôts et droits à lever en Guyenne, il avait donc environ vingt-sept ou vingt-huit ans. Ayant servi une dizaine d'années sous les ordres de Créquy, il était rompu au métier militaire; aussi put-il, secondé par une troupe de paysans résolus et dévoués, tenir longtemps tête à l'intendant Pellot et à toutes les forces qu'il envoya contre lui. Après bien des vicissitudes, obligé de se cacher longtemps en Espagne, il obtint sa grâce du successeur de Pellot, l'intendant de Sève. Ayant fait amende honorable devant le parlement de Bordeaux et juré de servir le roi, Louis XIV lui délivra un brevet de colonel de cavalerie, et l'ancien partisan alla, sous les ordres de Vivonne, combattre et mourir glorieusement à Messine. L'étude de M. Communay se divise en trois parties : la première contient l'histoire de la lutte de la ville de Bayonne, sous le ministère de Richelieu, contre les nouveaux fermiers de la gabelle; la seconde rappelle la sédition des Lannes sous Mazarin; la troisième, qui est la plus longue, se rapporte à Audijos. Les documents sont au nombre de deux cent six, plus cinq pièces justificatives; de nombreuses notes éclairent le texte. Bon travail sur un curieux épisode de l'histoire de Gascogne.

J. VIARD.

W. H. BLISS. *Calendar of entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland. Papal letters.* Vol. 1, 1498-1504. Londres, Eyre and Spottiswoode, 1893. Grand in-8°, ix-708 pages. 48 sh.

On a souvent regretté, — surtout, j'imagine, depuis que le P. Augustin Theiner a fait paraître, en 1864, ses *Vetera monumenta Hibernorum et Scotorum*, — l'absence de tout bullaire anglais. Cette lacune a été récemment comblée par le *Calendar* de M. Bliss, qui prendra une place honorable parmi les publications analogues dont la série des registres du Vatican a fourni la matière.

Pour indiquer en quoi consiste la méthode suivie par M. B., et en quoi aussi elle s'écarte de celles du P. Theiner, par exemple, ou de

M. Rodenberg dans ses *Epistolæ sæculi XIII e regestis Pontificum romanorum*, et de M. J. Bernoulli dans ses *Acta Pontificum helvetica*, il suffira presque d'avertir que, sa publication faisant partie de la grande collection de *Calendars* dite du Maître des rôles, l'auteur s'est, autant que possible, conformé aux principes généralement admis dans cette collection. Tandis que le P. Theiner publiait in extenso, avec plus de zèle peut-être que de soin, presque toutes les pièces de son recueil, M. B. se contente toujours de simples analyses, le plus souvent assez courtes, en anglais. Ce système n'est pas sans inconvénients; et celui de faire disparaître complètement la physionomie du document original, auquel se trouve substituée une traduction plus ou moins abrégée, n'est assurément pas le moindre. Mais la brièveté même de la plupart de ces analyses a aussi ses avantages : elle a permis à M. B. de rassembler, dans un volume de format très maniable, tout ou à peu près tout ce que les registres du Vatican renferment d'essentiel sur l'Angleterre, pendant une période d'un siècle et plus, depuis le pontificat d'Innocent III jusqu'à celui de Benoît XI inclus; une quantité considérable de renseignements sont ainsi réunis dans les 600 pages de ce catalogue. — Si j'ajoute que près de 200 colonnes du livre sont consacrées à de copieux index des noms de personnes et de lieux et des matières¹, je n'aurai pas besoin d'insister sur l'intérêt d'une pareille publication, à laquelle devront avoir fréquemment recours les érudits qui s'occupent de l'histoire de l'Angleterre au XIII^e siècle.

Le travail de M. B. est, en somme, très méritoire et très estimable; cela ne veut pas dire qu'il soit sans défauts, et quelques observations, tant sur le plan de l'ouvrage que sur certains détails de l'exécution, me paraissent nécessaires.

Et tout d'abord, dès que l'on ouvre le livre, on constate que, contrairement aux usages universellement reçus pour les publications de ce genre, les analyses de M. B. ne sont pas numérotées; et, par là, les références à son livre sont nécessairement moins précises. — Puis, ces nones, ides et calendes qui courent dans les marges jurent un peu avec le reste du texte, tout entier en anglais : il eût été cependant fort simple de convertir les dates anciennes en dates modernes. — Pour chaque pièce, le feuillet (*recto* ou *verso*) du registre original est indiqué; mais cela ne suffit pas; il eût été mieux de reproduire le *capitulum* ou numéro d'inscription, pour chaque année, dans le registre; par ce moyen encore on aurait gagné en précision. — Un examen moins superficiel du *Calen-*

1. On remarque, dans l'index des matières, les articles : *Croisades; Relations entre la France et l'Angleterre; Subsidies pour la Terre-Sainte; Mariages; Visites de monastères*; l'article de beaucoup le plus considérable est celui qui est consacré à la *Pluralité des bénéfices*; on pourra, en revanche, s'étonner de ne trouver relevé à la table qu'un seul cas de *Réforme monastique*.

dar fait bientôt apercevoir que l'ordre des analyses n'est pas rigoureusement chronologique; elles se suivent selon les hasards de l'inscription au registre¹; ce système présente des avantages incontestables dans une publication où toutes les pièces du registre, sans exception, sont reproduites, soit en copie, soit en analyse; mais ce n'est pas le cas pour celle de M. B., qui consiste essentiellement en un choix. — Enfin, en ce qui concerne les références à des publications antérieures, elles sont ou trop peu ou trop nombreuses; on ne voit pas que M. B. ait suivi de règles bien fixes dans ses citations.

J'ai parlé tout à l'heure des tables qui terminent ce volume. Ces tables, qui constituent, comme beaucoup de celles de la collection des *Calendars*, un très riche répertoire de noms propres, seront d'autant plus utilement consultées que M. B. s'est efforcé, sans cependant y réussir toujours², d'identifier tous les noms de lieux qu'il a rencontrés au cours de son dépouillement: tâche rendue parfois singulièrement difficile par les erreurs ou maladresses des copistes italiens³. Mais M. B. aurait rendu ce travail d'identification plus profitable s'il avait, dans la table, reproduit toujours pour un même nom de lieu les différentes formes sous lesquelles il se rencontre dans le texte⁴.

Il est également fâcheux que les diverses mentions d'un même personnage soient, dans la table, dispersées parfois sous plusieurs rubriques; c'est ainsi, par exemple, que les passages du registre relatifs à Odon le Blanc, évêque de Porto, cardinal-diacre de Saint-Nicolas in Carcere Tulliano, sont rappelés (à l'article *Cardinals*) les uns au mot *Otho*, d'autres à *O.*, *bishop of Porto*, d'autres encore à *Otho of Saint-Nicholas in Carcere*.

Malgré le soin qu'a mis M. B. à n'omettre, dans sa publication, aucune pièce relative à l'Angleterre, je ne vois pas que, rien que pour la septième

1. Une pièce du mois de décembre 1228, pour ne citer qu'un exemple, se trouve ainsi isolée parmi celles de l'année 1229.

2. Les noms des abbayes de *Cella parva* (p. 232), *Strata Florida* et *Valle-crucis* (p. 131) ne sont pas identifiés à la table. Pour ces deux dernières, Janauschek (*Orig. cisterciens.*, t. I) donne les formes vulgaires *Stratfleür* (mieux *Ystrad-Fflur*) et *Llanegwast*.

3. C'est ainsi que le nom de l'abbaye d'*Arbroath* se rencontre sous les formes multiples et plus ou moins défigurées de *Aberbredoch*, *Aberbothenoc*, *Aberbrouthoc*, *Aberbruoch*, *Aberbunchre*, *Avirbrech*.

4. Ainsi les formes *Certesei*, *Ledes* (p. 138) ne se trouvent pas à la table; il faut chercher les renvois aux formes correspondantes *Chertsey*, *Leeds*. Je n'ai pas trouvé dans la table de renvoi à *Asseminster* (p. 136); la forme actuelle serait vraisemblablement *Ashminster*. — J'ajouterai, puisqu'il s'agit d'identifications, que le *Thomas de Frankenham* (pour *Freckenham*) de la page 171 est, selon toute probabilité, le même que le *master Thomas de Frekeham, rector of Maydestan*, de la p. 132.

année du pontificat de Grégoire IX, il y ait fait figurer les *capitula* 182, 544 et 548; dans le premier, il est question d'un certain Léonard¹, peut-être Leonardo Conti, chanoine d'York, neveu d'Innocent III et du cardinal Jean Conti, chancelier de l'Église romaine; le n° 544 est adressé *abbati et conventui monasterii de Parconstanee, Coventrensis diocesis*; enfin dans le numéro 548 sont mentionnés l'évêque de Norwich Pandulph et son frère « Egidius, » chapelain du pape.

Telle autre bulle que M. B. a comprise dans son recueil ne me paraît pas avoir été analysée par lui d'une manière suffisamment explicite. Il est question, p. 138, de certains citoyens de Gênes qui auraient fait un soi-disant naufrage sur les côtes de France, près de la Rochelle. Or, il n'est pas indifférent de savoir qu'ils sont appelés dans le registre « Gerardus de Pexannio et frater ejus, » c'est-à-dire qu'ils appartenaient, selon la plus grande vraisemblance, comme veut bien m'en avertir mon confrère M. Bourel de La Roncière, à l'illustre famille génoise des Pessagno².

Je ne voudrais pas, en insistant plus longtemps sur ces légers défauts, donner du *Calendar* de M. B. une opinion défavorable qui serait imméritée; car, si un examen attentif de certaines parties de cette publication a pu seul me révéler ces imperfections, pour la plupart sans importance, un fréquent usage de ce catalogue m'en a fait maintes fois apprécier l'extrême utilité. On ne peut donc qu'encourager M. B. dans sa vaste entreprise et souhaiter que le bullaire anglais du XIII^e siècle soit bientôt suivi du bullaire, beaucoup plus considérable, du XIV^e.

L. AUVRAY.

Karl WENCK. *Eine mailändisch-thüringische Heiratsgeschichte aus der Zeit König Wenzels*. Dresden, 1893. In-8°, 42 pages.

L'opuscule de M. Wenck n'apporte aucun document nouveau : l'auteur l'avoue lui-même. Son but est la vulgarisation ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'adaptation allemande d'un article publié en 1891 par M. Romano dans l'*Archivio Storico Lombardo* : *un Matrimonio alla corte de' Visconti*. Les articles si nouveaux et si finement traités du professeur milanais méritent, en effet, d'être répandus. Le point controversé

1. Ce même Léonard figure dans une bulle d'Innocent III (Bliss, p. 38) et est rappelé, beaucoup plus tard, dans une bulle d'Urbain IV (Bliss, p. 401).

2. Je relève çà et là quelques-unes de ces petites erreurs dont les publications même les plus soignées et les plus estimées sont bien rarement exemptes. P. 130 : *au lieu de* P. Garibaldi, *lisez* P. Grimbaldi. — P. 137. William de Roning *est pour* William de Roing, qui se trouve cité sous son vrai nom p. 215. — P. 137 : *au lieu de* Walter cardinal of S. Martin's, *lisez* Wala, *ou* Walo (ce personnage revient souvent dans la publication de M. Bliss sous le nom de Gualo). — P. 119. Romarius cardinal of S. Angelo, *pour* Romanus, n'est sans doute qu'une faute d'impression.

dans les deux études est de savoir si Lucie Visconti, fille de Bernabò, en acceptant d'être mariée au landgrave Frédéric de Thuringe, alors qu'elle aimait avec passion Henri de Derby, le futur Henri IV d'Angleterre, agit de son propre mouvement et d'une façon réfléchie ou sous la contrainte imposée par le duc de Milan. Un nouvel examen des faits a conduit M. Wenck à se séparer de l'opinion de M. Romano, qui défendait la première hypothèse. Il serait périlleux de décider entre les deux interprétations; chacune d'elles, brillamment défendue, paraît la plus plausible au moment de la lecture. D'ailleurs, qui pourrait se targuer d'avoir pénétré jusqu'au fond le sens caché derrière les formules des actes authentiques? Quoi qu'il en soit, touchant aux événements les plus graves de la fin du xiv^e siècle, la question de nouveau traitée par M. Wenck présente l'intérêt d'une étude attachante, bien que l'auteur reconnaisse avec raison la supériorité de la langue italienne pour l'exposé d'une aussi romanesque situation.

E. JARRY.

Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel, beschrieben von Dr Otto von HEINEMANN. Die Augusteischen Handschriften. II. (Des ganzen Werkes V Band.) Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1895. In-8°, 364 pages et 5 planches. 45 m.

M. le Dr von Heinemann continue avec la plus louable activité à nous donner un catalogue détaillé des manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel¹. Le volume dont nous annonçons la publication contient la notice de 195 manuscrits du fonds du duc Auguste. La plupart, de date assez moderne, sont composés de pièces diplomatiques et de correspondances diverses. Il faut rendre hommage au soin et à la patience dont le savant bibliothécaire a fait preuve en dépouillant, morceau par morceau, des collections qui se rapportent à l'histoire des différents pays de l'Europe.

Cà et là paraissent des manuscrits du moyen âge, dont plusieurs offrent un réel intérêt. Tels sont :

1^o Le n^o 2186, très beau texte des Évangiles, du ix^e siècle, très probablement d'origine française et peut-être de la même famille que les Évangiles de Lothaire et que la Bible de Charles le Chauve, dite du comte Vivien. Sur la première page de l'évangile de saint Matthieu, dont le catalogue renferme un fac-similé chromolithographique, on remarque, entre autres ornements, un petit médaillon dans lequel sont figurés en or un prêtre offrant le livre à un archevêque. A côté des figures sont tracées en petites capitales les légendes ARCHIEPISCOPVS.

1. Voyez la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLV, p. 672, et t. LV, p. 539.

SACERDOS. A la fin du manuscrit se lit un curieux inventaire du trésor de l'abbaye d'Erestein en Alsace, dont le texte a été publié par M. von Heinemann.

2^o Le n^o 2311, vaste recueil d'actes relatifs aux droits du roi d'Angleterre en Guyenne, recueil dont l'importance est bien connue depuis l'analyse que MM. Delpit en ont insérée, en 1841, dans le tome XIV, seconde partie, des Notices et extraits des manuscrits.

3^o Le n^o 2326, riche exemplaire du Miroir des dames, de la fin du x^{ve} siècle, qui doit s'ajouter à ceux que l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXX, p. 319-320) a signalés dans l'article consacré à cet ouvrage du franciscain Durand de Champagne. Ce volume a appartenu « à noble demoiselle Marie de Gaucourt, espouse de monseigneur de Beauchatel. »

L. DELISLE.



LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 479, 519, 597, 602.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Épigraphie, 529, 534, 557, 645. — Diplomatique, 577. — Bibliographie, 551; bibliothèques, 607; manuscrits, 531, 579, 600, 655; imprimerie, 596.

SOURCES, 623, 627, 649, 673. — Légendes, 473, 591. — Vies de saints, 575. — Obituaire, 628. — Chroniques, 478, 512, 547, 569, 652. — Archives, 524, 581, 603, 607, 671. — Cartulaires, bullaires, etc., 501, 514, 517, 518, 566, 585, 677-679; chartes, 483, 510, 660, 669, 694; regestes, 612. — Polyptyque, 641. — Inventaires, comptes, 491, 572.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Amédée de Savoie, le comte Vert, 558; degli Andalò, 658; Anselme de Baggio, 519; saint Antoine de Padoue, 473, 577; sainte Bathilde, 621; Baudouin Gallus, évêque de Kruswick, 569; Bayard, 570; Béatrice, 504; Benzoni, 649; saint Bernard, 680-681; saint Bernardin de Sienne, 520; saint Bertrand de Comminges, 496; Boleslas II, roi de Pologne, 477; Jean III de Brabant, 527; Cabot, 649; sainte Catherine de Sienne, 520; Clément IV, 514; Christophe Colomb, 649; saint Columban, 471; Dante, 676; Donatello, 562; Eudes de Cheriton, 582; Genovese, 649; saint Géraud, 642; Gondeberge, 557; Grégoire IX, 566; Bernard Gui, 540; Guillaume de Saint-Amour, 637; Hakkohen Ibn Chiquitilla, 644; Hanotin de Succre, 570; Henri VII,

684; Honorius III, 513; Hugues, comte de Rouergue, 487; Hugues de Saint-Victor, 622; Jacques d'Amiens, 666; Jacques d'Arc, 565; Jacques de Saint-Omer, 595; Jean VIII, 597; Jean de Ockeghem, 616; Jeanne d'Arc, 528, 574, 605; Jean de la Roche, 515; Léonce de Byzance, 545; Louis III, comte palatin, 542; Louis XI, 608, 635; Geoffroy de Lusignan, 548; Mailloche, 534; Masaccio, 662; Pierre Martyr d'Anghiera, 649; Pancaldo, 649; Pétrarque, 696; Philippe V, 638; Pierre l'Hermite, 632; Pigafetta, 649; Pisanello, 650; Pisano, 672; René d'Anjou, 511; Siegfried d'Eppstein, 604; Théodoric II, 541; Toscanelli, 649; Ulrich d'Ensingen, 508; Varrazzano, 649; Vespuce, 649; Villandrando, 497; Yves de Chartres, 694; sainte Zite, 567.

GÉOGRAPHIE, 523.

INSTITUTIONS, 472, 488, 490, 495, 586, 639.

DRIT, 495, 539, 540, 544, 546, 553-555, 560, 651, 659, 695.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE, MŒURS, 494, 560, 561, 590, 598, 609, 624, 675.

ENSEIGNEMENT, SCIENCES, 537, 552, 601, 622, 674, 692.

RELIGIONS. — Judaïsme, 564, 685. — Catholicisme, 485, 535, 589; papauté, 597, 623; croisades, 521, 526, 652; conciles, 521, 526, 532, 540; clergé séculier, 524; clergé régulier, ordres, etc., 571, 585; livres saints, 644; dogme, 540; liturgie, etc., 475, 563, 680.

ARCHÉOLOGIE, 525, 556, 661. — Architecture, 615, 636, 640; religieuse, 493, 573; militaire, 536. — Sculpture, 562, 563, 595, 650, 687. — Peinture, 662; miniature, 629. — Gravure, 663. — Mobilier, 491. — Numismatique, 487, 527. — Héraldique, 549.

LANGUES ET LITTÉRATURES. — Latin, 475, 506, 519, 575, 631. — Langues romanes : français, 599, 634, 654, 682, 685, 688, 693; provençal, 668; italien, 520, 538. — Langues germaniques, 474, 500, 648, 656, 665, 683. — Langues scandinaves, 690. — Langues slaves, 614. — Hébreu, 644.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE, 542. — Alsace-Lorraine, 671; Bade, 592; Bavière, 626, 640; Hanovre, 543, 578, 678; Provinces rhénanes et Westphalie, 478, 484, 493, 502, 586, 601, 606, 670, 691; Prusse, 494, 677, 689; Saxe, 619, 679; Silésie, 664.

AUTRICHE-HONGRIE, 483. — Basse-Autriche, 481, 482; Bohême, 627; Illyrie, 503; Transylvanie, 673; Tyrol, 583, 675.

ESPAGNE, 518, 608, 647.

FRANCE, 480. — Bretagne, 546, 594; Brie, 476; Dauphiné, 669; Foix, 547; Lorraine, 495, 625. — Allier, 498, 653; Cantal, 497; Corrèze, 516; Côte-d'Or, 509; Eure, 525; Eure-et-Loir, 529; Gard, 501; Gers, 667;

Ille-et-Vilaine, 499, 593, 684; Haute-Loire, 643; Loire-Inférieure, 613; Marne, 476; Orne, 584, 611; Pas-de-Calais, 510; Seine, 588, 641; Seine-et-Oise, 524; Somme, 549; Yonne, 624.

GRANDE-BRETAGNE, 612, 630.

ITALIE : du Nord, 486, 492, 507, 517, 522, 533, 558, 559, 561, 568, 610, 633; du Centre, 489, 505, 520, 660, 686; du Sud, 620.

PAYS-BAS, 472, 530, 580, 581, 587, 617, 628, 645.

PAYS SCANDINAVES, 618, 659.

POLOGNE, 470, 551, 646.

SUISSE, 651.

ORIENT, 523.

AFRIQUE, 535.

AMÉRIQUE, 589.

470. ABRAHAM (Wlad.). Pierwszy spór kościelno-polityczny w Polsce. [Les premiers conflits entre l'Église et l'État en Pologne.] Cracovie, société d'éditions, 1895. In-8°, 50 p. (Extrait des *Rozprawy wydziału histor.-filoz. Akademii umiej.*, t. XXXII.)

471. ADAMNANI vita s. Columbae : prophecies, miracles and visions of St. Columba (Columcille), first abbot of Iona, A. D. 563-597. A new translation. London, H. Frowde, 1895. In-8°, 144 p. 2 sh.

472. ALEXANDRE (P.). Histoire du conseil privé dans les anciens Pays-Bas. Bruxelles, F. Hayez, 1895. In-8°, 420 p. (Extrait des *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, t. LII.)

473. Alte (die) Legende vom heiligen Antonius von Padua nach einem Manuscript des XIII. Jahrhunderts der Paduaner Basilika zum erstenmale in deutscher Uebersetzung, herausgegeben von der Societät des hl. Antonius von Padua. Padua, tip. Antoniana, 1895. In-16, 102 p., grav. 1 l. 25.

474. Althochdeutschen (die) Glossen. Gesammelt und bearbeitet von Elias Steinmeyer und Ed. Sievers. 3. Sachlich geordnete Glossen. Berlin, Weidmann, 1895. Gr. in-8°, XII-723 p. 28 m.

475. Analecta hymnica medii aevi. Herausg. von Guido-Maria Drevés. XXI. Cantiones et muteti. Lieder und Motetten des Mittelalters. 2. Folge : Cantiones festivae, morales, variae. Leipzig, O.-R. Reissland, 1895. In-8°, 226 p. 7 m.

476. ANDRÉ (Édouard). Histoire de l'abbaye du Bricot en Brie (XII^e s.-1792). Paris, Picard, 1895. In-8°, XIV-363 p.

477. ANGERSTEIN (W.-P.). Der Konflikt des polnischen Königs Boles-

slaus II mit dem Krakauer Bischof Stanislaus. Thorn, E. Lambeck, 1895. In-8°, 34 p. 0 m. 80.

478. Annales monasterii S. Clementis in Iburg, collectore Mauro abbate. Die Iburger Klosterannalen des Abts Maurus Rost. Im Auftrage des historischen Vereins herausgegeben von C. Stüve. Osnabrück, Rackhost, 1895. In-8°, xx-308-173 p., grav. (Osnabrücker Geschichtsquellen, 3.) 10 m.

479. ANTONELLI (Rosina). L'Idea guelfa e l'idea ghibellina dal *Dictatus papae* al libro *De monarchia*. Roma, G. Balbi, 1895. In-8°, 50 p.

480. ASSIÉ (Paulin). Bataille de Muret (12 septembre 1213). Toulouse, impr. Calvet, 1895. In-16, 27 p.

481. Aus Alt-Krems. Festgabe zum 900jährigen Jubiläum der ersten urkundl. Erwähnung der Stadt Krems. Herausgegeben vom städtischen Museum. Krems, F. Oesterreicher, 1895. Gr. in-8°, xvi-94 p., 72 grav., 40 pl. 14 m.

482. Aus dem Kremser Stadtarchiv. Festgabe zum 900jährigen Jubiläum des ersten urkundl. Erwähnung der Stadt Krems. Herausg. vom städt. Museum. Krems, F. Oesterreicher, 1895. Gr. in-fol., 7 p. et 13 pl. en phototypie, plus un appendice de 1 p. et 1 pl. en phototypie. 24 m.

483. Ausgewählte Urkunden zur Verfassungs-Geschichte der österreichischen Erblande im Mittelalter. Herausgegeben von Ernst Freiherrn von Schwind und Alphons Dopsch. Innsbruck, Wagner, 1895. In-8°, xx-477 p.

484. AVERDUNK (Heinrich). Geschichte der Stadt Duisburg bis zur endgültigen Vereinigung mit dem Hause Hohenzollern (1666). 2. Abth. Duisburg, J. Ewich, 1895. In-8°, iv p. et p. 341-776, carte. 5 m.

485. AVRIL (baron A. d'). Les Églises autonomes et autocéphales (451-1885). Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 49 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, juillet 1895.)

486. BALDISSERA (V.). Cronachetta della chiesa e convento di S.-Antonio in Gemona. Gemona, tip. Tessitori, 1895. In-8°, 30 p.

487. BARTHÉLEMY (Anatole de). Denier de Hugues, comte de Rouergue (1008-1054). Bruxelles, impr. J. Goemaere (1895). In-8°, 5 p. (Extrait de la *Revue belge de numismatique*, 3^e livr., 1895.) 0 fr. 25.

488. BENEDICTI regula monachorum. Recensuit Ed. Woelfflin. Leipzig, B.-G. Teubner, 1895. In-8°, xv-85 p. 1 m. 60.

489. BERARDI (Eugenio). Cenni storici di Roncofreddo, Sogliano, Borghi e dintorni. Gatteo, tip. dell' istituto fanciulli poveri, 1894. In-16, 205 p. 0 l. 75.

490. BEURLIER (abbé E.). Le Chartophylax de la grande église de

Constantinople. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 17 p. (Extrait du *Compte-rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques.*) 1 fr.

491. BIAIS (Émile). Notes et documents historiques. Inventaire d'objets mobiliers (1409), d'après l'original des archives d'Angoulême. Angoulême, impr. Chasseignac, 1895. In-8°, 41 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente.*)

492. BIRAGHI (Luigi). Sacro monumento marmoreo del secolo xi esistente nel borgo di Vimercate, diocesi milanese, messo in luce nel 1844. Milano, tip. Patronato, 1895. In-8°, 12 p., grav. (Extrait de *l'Amico cattolico.*)

493. BOCK (Franz). Kyllburg und seine kirchlichen Bauwerke des Mittelalters. Kyllburg; Aachen, Cremer, 1895. In-8°, 96 p., 14 grav., 1 plan. 2 m. relié.

494. BONK (Hugo). Die Städte und Burgen in Altpreußen (Ordensgründungen) in ihrer Beziehung zur Bodengestaltung. (Extrait de *l'Alt-preussische Monatsschrift.*) Königsberg, F. Beyer, 1895. In-8°, 146 p., 11 pl. 4 m.

495. BONVALOT (Édouard). Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés (843-1789). Avec une introduction de M. Ernest Glasson. Du Traité de Verdun à la mort de Charles II. Paris, Pichon, 1895. In-8°, vii-393-xxiv p.

496. BOUCHE (abbé Pierre-Bertrand). La Vie de saint Bertrand, évêque de Comminges, son siècle, son culte. Toulouse, impr. Saint-Cyprien, 1895. In-16, xiv-327 p.

497. BOUDET (Marcellin). Documents inédits sur la crise des routiers. Villandrando et les écorcheurs à Saint-Flour. Clermont-Ferrand, impr. Mont-Louis, 1895. In-8°, 89 p. (Extrait de la *Revue d'Auvergne*, sept.-oct. 1894.)

498. BOURGOUGNON (G.). Monographie du canton d'Huriel (Allier). Montluçon, impr. Maugenest et Mitterand, 1895. In-8°, 147 p., carte.

499. BRÉHIER (A. DE). Fougeray depuis le ix^e siècle jusqu'à nos jours. Vannes, impr. Lafolye, 1895. In-8°, 247 p.

500. Bruchstücke aus einem mittelhochdeutschen Passionsgedichte des xiv. Jahrh. Aufgefunden und veröffentlicht von Conrad Schiffmann. Linz, F.-J. Ebenhöch, 1895. In-8°, 12 p., 2 grav.

501. BRUGUIER-ROURE (L.). Chronique et cartulaire de l'œuvre des église, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791). Nîmes, impr. Chastanier, 1895. In-8°, cxliv p., 8 pl.

502. BRÜLL (Wilh.). Chronik der Stadt Düren. Düren, L. Vetter, 1895. In-8°, v-237 p., 12 grav., 1 plan. 2 m. 50.

503. BUCHWALD (Stefan von). Geschichte des Hafencastells von Triest und des Domes von St.-Just. Linz, Städtebilder-Verlag, 1895. In-8°, 40 p., 4 grav. et 1 plan. 0 m. 70.

504. CANEPA (A.). Nuove ricerche sulla Beatrice di Dante. Torino, C. Clausen, 1895. In-12, 100 p. 2 l.

505. Capitoli (I) della compagnia del Crocione, composti nel secolo xiv, pubblicati a cura di Giulio Coen. Pisa, tip. F. Mariotti, 1895. In-16, 28-xxxviii p.

506. Carmina vedastina. Collected and edited by W. Sparrow Simpson. London, Elliot Stock, 1895. In-8°, 64 p. et 1 pl.

507. CARRERI (F.-C.). Regesti friulani. Udine, tip. Domenico del Bianco, 1895. In-8°, 34 p. (Extrait des *Pagine friulane*.)

508. CARSTANJEN (A.-W.-F.). Ulrich von Ensingen. Ein Beitrag zur Geschichte der Gothik in Deutschland. Zürich, 1895. In-8°, 137 p., 10 pl.

509. CHALMANDRIER (J.-E.). Histoire du village de Gilly-lès-Vougeot (Côte-d'Or). Dijon, Rey, s. d. In-8°, 121 p. (Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*.)

510. Chartes (les) de Saint-Bertin, d'après le cartulaire de dom Charles-Joseph Dewitte, dernier archiviste de ce monastère, publiées ou analysées par M. l'abbé Bled. T. III, fasc. 3. Saint-Omer, impr. d'Homont. In-8°, p. 353-600. (Société des antiquaires de la Morinie.)

511. CHERRIER (chanoine). Le Roi René en Lorraine. Marseille, impr. de l'Oratoire Saint-Léon, 1895. In-8°, 142 p., pl.

512. Chronica minora saec. iv, v, vi, vii. Edidit Theodor Mommsen. Vol. III, fasc. 2. Berlin, Weidmann, 1895. In-4°, p. 223-354. (Monumenta Germaniae historica. Auctorum antiquissimorum tomi XIII pars 2.) 5 m.; sur grand papier, 8 m.

513. CLAUSEN (J.). Papst Honorius III (1216-1227). Bonn, P. Hauptmann, 1895. In-8°, viii-414 p. 5 m.

514. CLÉMENT IV (les Registres de) (1265-1268). Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par M. Édouard Jordan. 3^e fasc. Paris, Fontemoing, 1895. In-4°, p. 257-344. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

515. CLÉMENT-SIMON (Gust.). Un Capitaine de routiers sous Charles VII : Jean de la Roche. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 27 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, juillet 1895.)

516. CLÉMENT-SIMON (Gustave). Une Page ignorée de l'histoire de Tulle : la Prise de Tulle par Jean de la Roche, capitaine de routiers,

le jour de la Fête-Dieu (30 mai 1426). Paris, H. Champion, 1895. In-8°, 42 p.

517. Codex diplomaticus Cremonae, 715-1334, Laurentii Astegiani. Augustae Taurinorum, fr. Bocca, 1895. In-8°, 399 p. (*Historiae patriae monumenta*, series II, t. XXI.)

518. Colección de documentos históricos del archivo municipal de la M. N. y M. L. ciudad de San-Sebastián, publicados á expensas del Excmo. ayuntamiento de la misma. Años 1200-1813. Madrid, Murillo, 1895. In-4°, 324 p. et 2 ff. 11 p.

519. COLUCCI (Giuseppe). Un Nuovo poema latino dello xi secolo : la Vita di Anselmo da Baggio e il conflitto fra il sacerdozio e l'impero. Roma, tip. delle Mantellate, 1895. In-8°, 284 p.

520. Commissione senese di storia patria nella r. accademia dei Rozzi. Conferenze tenute nei giorni 16, 23, 30 marzo e 6 aprile 1895. 1. Pietro Rossi : le Origini di Siena; 2. Orazio Bacci : le Prediche volgari di s. Bernardino in Siena nel 1427; 3. Carlo Calisse : S. Caterina da Siena; 4. Domenico Barduzzi : del Governo dell' ospedale di Siena dalle origini alla caduta della repubblica. Siena, L. Lazzeri, 1895. In-16, 243 p.

521. Concile (le) de Clermont et la première croisade, par M. X. et M. A. B., ancien consul général. Riom, Jouvet, 1895. In-8°, 64 p., portrait. (Extrait de *l'Auvergne historique*.)

522. CORBELLÀ (Pompeo). Memorie di Agliate e della sua antichissima basilica. Milano, Giacomo Agnelli, 1895. In-8°, viii-116 p., 4 pl. 2 l.

523. CORDIER (Henri). L'Extrême-Orient dans l'atlas catalan de Charles V, roi de France. Paris, Impr. nationale, 1895. In-4° (autre édit. in-8°), 48 p., 2 pl. (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*.)

524. COÛARD (E.). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Seine-et-Oise. Archives ecclésiastiques. Série G : clergé séculier. Versailles, Cerf, 1895. In-4°, viii-462 p.

525. COUTIL (L.). Archéologie gauloise, gallo-romaine et franque. Département de l'Eure. I : arrondissement des Andelys. Paris, Leroux; Rouen, Lestringant, 1895. In-8°, 92 p., pl.

526. CRÉGUT (abbé G.-Régis). Le Concile de Clermont en 1095 et la première croisade. Clermont-Ferrand, Bellet, 1895. In-8°, x-280 p., grav.

527. CUMONT (G.). Billon noir inédit frappé à Vilvorde par Jean III, duc de Brabant, 1312-1355. Bruxelles, J. Goemaere, 1895. In-8°, 6 p. (Extrait de la *Revue belge de numismatique*, 2^e livr., 1895.) 0 fr. 25.

528. DA COSTA (Henri). Jeanne d'Arc à Olivet. Orléans, impr. Michau, 1895. In-18, 27 p. 0 fr. 75.

529. Dalles tumulaires et pierres tombales du département d'Eure-et-Loir. T. I. Chartres, impr. Garnier, 1895. In-4°, III-136-VII p., grav. (Société archéologique d'Eure-et-Loir.)

530. D'ARIS (Joseph). Notices historiques sur les églises du diocèse de Liège. T. XV. Liège, L. Demarteau, 1894. In-8°, 392 p. 2 fr.

531. De codicibus hagiographicis Johannis Gielemans, canonici regularis in Rubea valle, prope Bruxellas, adjectis anecdotis. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 83 p. (Extrait des *Analecta Bollandiana*, XIV, 1.) 2 fr.

532. DELISLE (Léopold). Le Concile de Paris de l'année 1290. Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, 1895. In-8°, 7 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*.)

533. DELL'OSTE (Pietro). Il Convento et la chiesa di S. Pietro martire in Udine. Udine, tip. del patronato, 1895. In-4°, 129 p., grav.

534. DENIS (abbé Louis). L'Épitaphe de Gervaise Mailloche, curé de Connerre (1472-1503). Mamers, Fleury et Dangin, 1895. In-8°, 8 p., pl. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, n° 116.)

535. DERAMEY (J.). Introduction et restauration du christianisme en Abyssinie (330-480). Paris, Leroux, 1895. In-8°, 33 p. (Extrait de la *Revue de l'histoire des religions*.)

536. DION (DE). Quelques mots sur l'architecture militaire du moyen âge, à propos du château de Dourdan. Tours, impr. Deslis frères, s. d. In-8°, 7 p.

537. DOCTOR (Max). Die Philosophie des Joseph (ibn) Zaddik, nach ihren Quellen, ins besondere nach ihren Beziehungen zu den lauterer Brüdern und zu Gabirol untersucht. Münster, Aschendorff, 1895. In-8°, VII-52 p. (Beiträge zur Philosophie des Mittelalters, II, 2.) 2 m.

538. DONDI DALL' OROLOGIO (Giovanni). Le Rime, per cura di Antonio Medin. Padova, tip. dei fratelli Gallina, 1895. In-8°, X-55-IX p. (Nozze Morpurgo-Franchetti.)

539. DOUAIS (chanoine). Liber consistorium (X^e siècle). Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894.)

540. DOUAIS (chanoine). Un Nouvel écrit de Bernard Gui : le synodal de Lodève (1325-1326), accompagné du *Libellus de articulis fidei*, du même. Paris, Alph. Picard, 1894. In-8°, XXVIII-80 p.

541. DROITESSENNE (Georges DE). Histoire véritable de Théodoric II,

roi des Ostrogoths. Montpellier, impr. Hamelin frères, 1895. In-12, xii-320 p. 3 fr. 50.

542. EBERHARD (Wilh.). Ludwig III, Kurfürst von der Pfalz, und das Reich 1410-1427. I^{er} Theil : 1410-1414. Giessen, J. Ricker, 1895. In-8°, 54 p. 1 m. 20.

543. ECKART (Rudolf). Geschichte südhanoverischer Burgen und Klöster. V. Geschichte von Adelebsen. Leipzig, B. Franke, 1895. In-8°, 78 p. 1 m. 25.

544. ENDEMANN (Wilhelm). Die Entwicklung des Beweisverfahrens im deutschen Civilprocess seit 1495. Bonn, Friedr. Cohen, 1895. In-8°, iv-112 p.

545. ERMONI (V.). De Leontino Byzantino et de eius doctrina christologica. Paris, impr. Firmin-Didot, 1895. In-8°, iv-229 p.

546. ESPINAY (G. D'). L'Ancien droit successoral en Basse-Bretagne. Paris, Larose, 1895. In-8°, 73 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*.)

547. ESQUERRIER (Arnaud), MIEGEVILLE. Chroniques romanes des comtes de Foix, composées au xv^e siècle et publiées pour la première fois par Félix Pasquier et Henri Courteault. Foix, Gadrat aîné; Toulouse, Privat; Paris, Picard et fils; Pau, veuve Ribaut, 1895. In-8°, xxvii-196 p., fac-similé. 4 fr.

548. FARCINET (Charles). Un Dernier mot et quelques documents sur Geoffroy de Lusignan, dit la Grand'Dent, ancien seigneur de Vouvent, Mervent et Fontenay-le-Comte. Vannes, Lafolye, 1895. In-8°, 20 p., grav. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

549. FIGUÈRES (R. DE), ARMAND (abbé A.). Armorial du département de la Somme. Précédé d'une lettre sur les armoiries municipales, par Léon Germain. Abbeville, impr. du Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie, 1895. In-8°, xiv-65 p. (Armorial général des communes de France.)

550. FILLET (abbé L.). Histoire religieuse de Saint-Laurent-en-Royans (Drôme). Valence, Vercelin, 1895. In-8°, 97 p. (Extrait du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*.)

551. FINKEL (Ludwik). Bibliografia historyi polskiej, wspólnie z drem Henrykiem Sawczynskim i członkami kółka historycznego uczniów Uniwersytetu lwowskiego. [Bibliographie de l'histoire de Pologne, avec la collaboration du D^r Henry Sawczynski et des membres du séminaire historique de l'Université de Léopol.] II, 1. Cracovie, société d'éditions, 1895. In-8°, p. 529-688. 1 th. 80.

552. FOURNIER (Marcel). La Faculté de décret de l'Université de Paris au x^ve siècle. T. I, 2^e section. Paris, Champion, 1895. In-4°, III-432 p. (Histoire générale de Paris.) 25 fr.

553. FOURNIER (Paul). La Collezione canonica del regesto di Farfa. Roma, 1894. In-8°, 19 p. (Extrait de l'*Archivio della società romana di storia patria*, XVII.)

554. FOURNIER (Paul). De l'Étude des collections canoniques du ix^e au xii^e siècle. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 8 p. (Extrait du *Compte-rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques*.)

555. FOURNIER (Paul). Le Premier manuel canonique de la réforme du xi^e siècle. Rome, Ph. Cuggiani, 1894. In-8°, 86 p. (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XIV.)

556. FRANCESCHINI (Pietro). Per l'arte fiorentina : dialoghi critici, 1875-1885. Firenze, tip. A. Ciardi, 1895. In-8°, 258 p.

557. FREGNI (G.). Di una iscrizione a donna Gundeburga, abbadessa in Modena nella seconda metà del secolo vi. Modena, tip. Angelo Namias, 1895. In-8°, 24 p., pl. et grav.

558. GABOTTO (Ferdinando). L'Età del conte Verde in Piemonte, secondo nuovi documenti (1350-1383). Torino, fratelli Bocca, 1895. In-8°, 261 p. (Extrait de la *Miscellanea di storia italiana*, 33.) 7 l.

559. GABOTTO (Ferdinando). Un Comune piemontese nel secolo xiii (Moncalieri). Venezia, tip. M. Fontana, 1895. In-8°, 47 p. (Extrait de l'*Ateneo veneto*, avril-juin 1895.)

560. GEUDENS (Edm.). Het privilegie der meerseniers van Antwerpen van den jare 1422. Gand, A. Siffer, 1895. In-8°, 20 p. (Extrait de la *Dietsche Warande*, nos 3-4 de 1895.)

561. GIORDANO (Luigi). L'Università dell' arte del fustagno in Chieri. Torino, tip. S. Giuseppe degli artigianelli, 1895. In-8°, 84 p.

562. GLORIA (Andrea). Donatello fiorentino e le sue opere mirabili nel tempio di s. Antonio in Padova, con documenti raccolti per la occasione del settimo centenario dalla nascita di s. Antonio. Padova, tip. Antoniana, 1895. In-4°, xxiii-16 p.

563. GOLDSCHMIDT (Adolph). Der Albanipsalter in Hildesheim und seine Beziehung zur symbolischen Kirchensculptur des xii. Jahrh. Berlin, Georg Siemens, 1895. In-4°, iv-154 p., 8 pl.

564. GRAETZ (H.). Geschichte der Juden vom Abschluss des Talmud (500) bis zum Aufblühen der jüdisch-spanischen Cultur (1027). 3. Aufl. Leipzig, O. Leiner, 1895. In-8°, xix-488 p. (Geschichte der Juden, 5.) 8 m.; relié, 9 m. 25.

565. GRANCHER (abbé). Ceffonds, lieu d'origine de Jacques d'Arc. Saint-Dizier, Marchand, Briquet, 1895. In-8°, 48 p.

566. GRÉGOIRE IX (les Registres de). Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées par Lucien Auvray. 4^e fasc. Paris, Fontemoing, 1895. In-4°, p. 785-1008. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

567. GUERRA (A.). Istoria della vita di s. Zita, vergine lucchese, narrata secondo i documenti contemporanei. 2^a edizione. Parma, tip. Fiaccadori, 1895. In-16, 312 p. 1 l. 75.

568. GUETERBOCK (Ferd.). Der Friede von Montebello und die Weiterentwicklung des Lombardenbundes. Berlin, Mayer und Müller, 1895. In-8°, v-122 p. 3 m.

569. GUMFLOWICZ (Max). Bischof Balduin Gallus von Kruszwica, Polens erster lateinischer Chronist. Wien, F. Tempsky, 1895. Gr. in-8°, 36 p. (Extrait des *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften*.) 0 fl. 40.

570. HACHEZ (Félix). Lutte de Hanotin de Succre contre le chevalier Bayard, 1491. S. l. n. d. (Mons, Dequesne-Masquillier et fils, 1895.) In-8°, 5 p. (Extrait des *Annales du cercle archéologique de Mons*, XXIV.) 0 fr. 50.

571. HAGENMEYER (H.). Le Procès des Templiers, à propos d'un livre récent. Paris, Leroux, 1895. In-8°, 22 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*.)

572. Handlungsbuch (das) Vickos von Geldersen (1367-1392). Bearbeitet von Dr Hans Nirrnheim. Herausgegeben vom Verein für Hamburgische Geschichte. Hamburg, Leopold Voss, 1895. In-8°, LXXIX-200 p., 2 pl.

573. HASAK. Haben Steinmetzer unsere mittelalterlichen Dome gebaut? Berlin, W. Ernst und Sohn, 1895. In-8°, 93 p., 18 grav. (Extrait de la *Zeitschrift für Bauwesen*.) 4 m.

574. HAUDÉCOEUR (abbé A.). Jeanne d'Arc dans la littérature et devant l'opinion en Angleterre. Reims, impr. Monce, 1895. In-8°, III-59 p. (Extrait des *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XCXV.)

575. HAURÉAU (Barthélemy). Le « Mathematicus » de Bernard Silvestris et la « Passio sanctae Agnetis » de Pierre Riga. Avec deux avant-propos. Paris, Ch. Klincksieck, 1895. In-8°, 49 p.

577. HEIM (Nik.). Der heilige Antonius von Padua. Sein Leben und seine Verehrung anlässlich seiner 700jährigen Wiegenfeier, ausführlich und nach authentischen Quellen und Urkunden geschrieben.

Kempten, J. Kösel, 1895. In-8°, xxi-533 p., grav., 6 phototypies. 6 m. 60.

578. HEINEMANN (Otto). Beiträge zur Diplomatik der älteren Bischöfe von Hildesheim (1130-1246). Marburg, N.-G. Elwert, 1895. In-8°, x-175 p. 4 m. 50.

579. HEINEMANN (Otto von). Die Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel beschrieben. II. Abth., 2. Theil : Die Augusteischen Handschriften, II. Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1895. Gr. in-8°, v-364 p., 5 pl. en phototypie. 15 m.

580. HERBOMEZ (Armand d'). Histoire des châtelains de Tournai de la maison de Mortagne. Tournai, H. et L. Casterman, 1895. In-8°, 347 et viii-359 p. (Extrait des *Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai*, t. XXIV.) 15 fr.

581. HERMANS (V.). Inventaire des archives de Malines. T. VIII. Malines, impr. A. Olbrechts-de Mayer, 1895. In-8°, xvi-417 p.

582. HERVIEUX (Léopold). Notice sur Eudes de Cheriton et sur son œuvre, lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 19 avril 1895. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 20 p.

583. HESS (Heinrich). Zur Geschichte der Stadt Ems. Die vorrömische, die römische und die merowingische Zeit. Ems, R. Sommer, 1895. In-4°, 54 p., plan. 1 m.

584. Histoire populaire illustrée de l'abbaye de Maison-Dieu (Notre-Dame de la Grande-Trappe) par un religieux de ce monastère. Paris et Poitiers, Oudin, 1895. In-8°, xxxiv-285 p., grav.

585. Inventaire de pièces de Terre-Sainte de l'ordre de l'Hôpital. Publié par J. Delaville-Le-Roulx. Paris, E. Leroux, 1895. In-8°, 71 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*.)

586. JANSSEN (Max). Die Herzogsgewalt der Erzbischöfe von Köln in Westfalen seit dem Jahre 1180 bis zum Ausgange des 14. Jahrh. München, H. Lüneburg, 1895. In-8°, 139 p. (Historische Abhandlungen, herausg. von Th. Heigel und H. Grauert, 7.) 4 m. 60.

587. JANSSEN VAN RAAIJ (H.-L.). Kroniek der stad Haarlem van de vermoedelijke stichting der stad tot het einde van het jaar 1890. Haarlem, de erven Loosjes (1894). In-8°, viii-281 p.

588. JEHAN DE LA CITÉ. L'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges. Paris, Firmin-Didot, s. d. In-8°, 320 p., grav.

589. JELIC (Luka). L'Évangélisation de l'Amérique avant Christophe Colomb. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 7 p. (Extrait du *Compte-rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques*, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894.) 0 fr. 50.

590. JORDAN (E.). Le Saint-Siège et les banquiers italiens. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 15 p. (Extrait du même recueil.) 0 fr. 75.

591. KAMPERS (Franz). Kaiserprophetieen und Kaisersagen im Mittelalter. München, H. Lüneburg, 1895. In-8°, 262 p. (Historische Abhandlungen, VIII.) 8 m.

592. KINDLER VON KNOBLOCH (J.). Oberbadisches Geschlechterbuch. Herausgegeben von der badischen historischen Kommission. I, 3. Heidelberg, C. Winter, 1895. In-4°, p. 161-240. 6 m.

593. LA BORDERIE (Arthur DE), VILLERS (L. DE). Essais d'histoire féodale. La seigneurie de Montauban, son château et ses premiers seigneurs. Rennes, Plihon et Hervé, 1895. In-8°, 35 p., plan. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. XXIV.)

594. LA BORDERIE (Arthur DE). Étude historique sur les neuf barons de Bretagne. Rennes, Plihon et Hervé, 1895. In-4°, 90 p.

595. LA GRANGE (A. DE). Jacques de Saint-Omer, sculpteur tournaisien du xiv^e siècle. S. l. n. d. (Mons, Dequesne-Masquillier et fils, 1895.) In-8°, 17 p. (Extrait des *Annales du cercle archéologique de Mons*, t. XXIV.) 1 fr.

596. LANGE (H.-O.). Bidrag til Lübecks bogtrykkerhistorie i det femtende aarhundrede. I-II. Kjöbenhavn, s. d. In-4°, 24 p., pl. et grav. (Extrait de *Bogvennen*.)

597. LAPÔTRE (le R. P. A.), S. J. L'Europe et le saint-siège à l'époque carolingienne. 1^{re} partie : le Pape Jean VIII (872-882). Paris, Picard et fils, 1895. In-8°, xi-371 p. 7 fr. 50.

598. LA RONCIÈRE (C. DE). Première guerre entre le protectionnisme et le libre-échange. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 32 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*.)

599. LECOMTE (Maurice). Études d'histoire et de philologie. Origine et formation des noms de lieux habités de l'arrondissement de Provins. Provins, impr. Ch. Louage, 1895. In-8°, 113 p.

600. LEITSCHUH (Friedrich). Katalog der Handschriften der königl. Bibliothek zu Bamberg. I, II, 2. (Classikerhandschriften.) Bamberg, C.-C. Buchner, 1890. In-8°, vi-116 p. 4 m.

601. LEMCKE (Paul). Geschichte des freien Reichsstifts und der Klosterschule Walkenried. Leipzig, B. Franke, 1895. In-8°, iii-95 p. (Geschichte der Burgen und Klöster des Harzes, I.) 1 m. 50.

602. LEROY (P.-A.). Notes historiques sur les xiv^e et xv^e siècles. Orléans, Herluison, 1895. In-8°, 15 p.

603. L'ESTOURBEILLON (marquis DE). Inventaire des archives des chà-

teaux bretons. IV : archives du château de la Maillardière en Verton (1315-1718). Vannes, Lafolye, 1895. In-8°, 115 p.

604. LEWIN (Heinrich). Der Mainzer Erzbischof Siegfried II von Eppstein. Schlüchtern; Bern, H. Körber, 1895. In-8°, 60 p. 1 m.

605. L'HÔTE (abbé Edmond). Jeanne d'Arc la bonne Lorraine, ou réponse à Jeanne d'Arc champenoise. Saint-Dié, impr. Humbert, 1895. In-8°, 115 p. (Extrait de la *Semaine religieuse de Saint-Dié*.)

606. LIELL (H.-F.-Josef). Die Kirche des heiligen Quiriakus zu Taben, ihre Geschichte und ihre Heiligthümer. Trier, Paulinus-Druckerei, 1895. In-8°, 54 p., 13 pl. 0 m. 80.

607. LIKHATCHEV (N.). Biblioteka i arkhiv moskovskikh gosoudaréi v xvi. stoliétii. [Bibliothèque et archives des princes de Moscou au xvi^e siècle.] Saint-Petersbourg (impr. V.-S. Balachev), 1894. In-8°, 152-84 p.

608. LOUIS XI (lettres de) relatives à sa politique en Catalogne de 1461 à 1473, par Félix Pasquier. Foix, impr. veuve Pomiès, 1895. In-8°, 39 p.

609. LOUTCHINSKII (L.-V.). Vopros o krestianskoï pozemelnoï sobstvenosti vo Frantsii po revolioutsii i prodajie natsionalnykh imouchestv. [La propriété foncière des paysans en France jusqu'à la Révolution et la vente des biens nationaux.] Kiev, impr. S. Vladimir, 1894. In-8°, 42 p. (Extrait des *Izvestiia* de l'Université de Kiev.)

610. LUCCHINI (Luigi). Il Duomo di Cremona: annali della sua fabrica dedotti da documenti inediti. Mantova, tip. G. Mondovi, 1894-1895. In-8°, 185 et 168 p. 5 l.

611. MACÉ (abbé C.). Joué-du-Bois (paroisse, fiefs, commune) du x^e siècle à la fin du xvm^e. Alençon, impr. Renaut-de Broise, 1895. In-8°, 232 p. (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*.)

612. MACRAY (W. D.). Calendar of charters and documents relating to the possessions of Selborne and its priory, preserved in the muniment room of Magdalen college, Oxford. 2d series. Winchester, Warren and sons, 1895. In-8°, 138 p. 10 sh. 6 d.

613. MAÎTRE (Léon). Les Villes disparues de la Loire-Inférieure. 2^e vol., 1^{re} livr. : Rezé. Rennes, impr. Oberthür, 1895. In-8°, 57 p., 2 pl.

614. MALINOWSKI (Lucyan). Glosy polskie w kilku rękopisach lacin-skich w xv. w bibliotekach kapitulnej i uniwersyteckiej w Pradze. [Gloses polonaises sur des manuscrits latins du x^e siècle conservés aux bibliothèques capitulaire et universitaire de Prague.] Cracovie, société d'éditions, 1895. In-8°, 73 p. (Extrait des *Rozprawy wydziału filolog. Akademii umiej.*, t. XXII.) 0 th. 70.

615. MARCONI. Album architektoniczne zabytków od XII.-XIX. w. [Album des monuments de l'architecture du XII^e au XIX^e siècle.] IV. Varsovie, impr. F. Csernak, 1895. In-fol., 10 pl. en phototypie.

616. MARSY (comte de). Un Musicien flamand, Jean de Ockeghen, d'après un ouvrage récent. Termonde, A. de Schepper Philips, 1895. In-8°, 60 p.

617. MASSET (Pierre-Antoine). Histoire de Marchienne-au-Pont. Fasc. IV. Malines, P. Ryckmans, 1895. In-8°, p. 479-686.

618. MATHIESEN (H.). Det gamle Trondhjem. Byens historie fra dens anlag til erkestolens oprettelse, 997 til 1152. I-II. Kristiania, Alb. Cammermeyer, 1895. In-8°, 64 p.

619. MEISSNER (H.). Die Stadt Gera und das fürstliche Haus Reuss j. L. Eine chronologische Zusammenstellung. Gera, K. Bauch, 1895. In-8°, VII-776 p. 9 m. relié.

620. MEOMARTINI (Almerico). La Battaglia di Benevento tra Manfredi e Carlo d'Angiò. Benevento, tip. di Luigi de Martini e figlio, 1895. In-8°, 20 p., pl. 1 l.

621. MEURISSET. Vie de sainte Bathilde, reine de France. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1895. In-16, XIII-175 p.

622. MIGNON (abbé A.). Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor. T. II. Paris, Lethielleux, s. d. In-8°, 410 p.

623. MIRBT (Carl). Quellen zur Geschichte des Papstthums. Freiburg-i.-B., J.-C.-B. Mohr, 1895. In-8°, XII-288 p. 4 m.

624. MOLARD (Francis). Esquisses de mœurs sénonaises aux XIV^e et XV^e siècles, d'après les lettres de rémission. Sens, impr. Duchemin, 1895. In-8°, 66 p.

625. MOURIN (Ernest). Récits lorrains. Histoire des ducs de Lorraine et de Bar. Nancy et Paris, Berger-Levrault, 1895. In-16, X-395 p. 3 fr. 50.

626. München. Seine geschichtliche, örtliche und monumentale Entwicklung unter den Wittelsbacher, nebst einem Führer durch die Stadt. München, A. Bruckmann, 1895. In-8°, 168 p., 54 vues, 1 plan. 1 m. 50.

627. Nekteré prameny k náboženským dejinám v XV. století. Vydal Jaroslav Goll. [Sources de l'histoire ecclésiastique au XV^e siècle.] Prag, Fr. Rivnáč, 1895. In-8°, 12 p. (Vestník královské české společnosti nauk. Trída filos.-histor.-jazykozpytná, 1895.) 0 fl. 10.

628. Obituaire de l'abbaye de Soleilmont, de l'ordre de Cîteaux, publié et annoté par M. van Spilbeeck. Malines, L. et A. Godenne, 1894. In-8°, 94 p. 2 fr.

629. OECHELHAEUSER (A. von). Die Miniaturen der Universitäts-Bibliothek zu Heidelberg. II. Heidelberg, G. Koester, 1895. In-4°, vii-420 p., 16 pl. 60 m.

630. O'FLANAGAN (J.). Annals, anecdotes, traits and traditions of the Irish parliaments, 1172-1800. New edition. Dublin, Gill, 1895. In-8°, 228 p. 1 sh.

631. OMONT (Henri). Satire de Garnier de Rouen contre le poète Moriut (x^e-xi^e siècle). Paris, 1895. In-8°, 18 p. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XXXI.)

632. OULTREMAN (le P. Pierre d'). La Vie du vénérable Pierre L'Hermite, auteur de la première croisade et conquête de Jérusalem, père et fondateur de l'abbaye de Neuf-Moustier et de la maison des L'Hermite, avec un brief recueil des croisades suivantes, qui contient un abrégé de l'histoire de Jérusalem jusqu'à la perte de ce royaume. Réédité du xvii^e siècle à l'occasion du huitième centenaire des croisades. Clermont-Ferrand, Malleval, 1895. In-16, xxiii-94 p., portrait, pl.

633. PARAZZI (Antonio). Origini e vicende di Viadana e suo distretto. III. Viadana, Nicodemo Remagni, 1891. In-8°, 295 p. 3 l.

634. PARIS (Gaston). La Poésie du moyen âge. Leçons et lectures. 2^e série. Paris, Hachette, 1895. In-16, xv-270 p. 3 fr. 50.

635. PASQUIER (Félix). Louis, dauphin, fils de Charles VII, et les routiers en Languedoc de 1439 à 1444. Foix, impr. veuve Pomiès, 1895. In-8°, 23 p.

636. PAVLINOV (A.-M.). Istoriia rousskoi arkhitektoury. [Histoire de l'architecture russe.] Moscou, impr. I.-N. Kouchnerov, 1894. In-8°, viii-265 p.

637. PERROD (Maurice). Maître Guillaume de Saint-Amour. L'Université de Paris et les ordres mendiants au xiii^e siècle. Paris, Firmin-Didot, 1895. In-8°, 149 p.

638. PHILIPPE V. Lettres aux échevins de Saint-Omer pendant la révolte de la noblesse d'Artois contre la comtesse Mahaut (1317-1319), publiées par M. Pagart d'Hermansart. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 16 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*.)

639. PIRENNE (H.). L'Origine des constitutions urbaines au moyen âge. Paris, 1895. In-8°, 77 p. (Extrait de la *Revue historique*.)

640. POHLIG (C.-Th.). Die romanische Baukunst in Regensburg. Mit einem Anhang : Der Neubau des kgl. neuen Gymnasiums zur Regensburg. Regensburg, H. Bauhof, 1895. In-8°, iv-48 p., grav., 3 pl. 0 fl. 25.

641. Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, rédigé au

temps de l'abbé Irminon et publié par Auguste Longnon. T. I : Introduction. T. II (2^e partie). Paris, Champion, 1895. In-8°, II-412 p. et p. 369-444.

642. PONCELET (le R. P. Albert). La plus ancienne Vie de saint Géraud d'Aurillac († 909). Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 21 p. (Extrait du *Compte-rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques*.) 1 fr.

643. PONTVIANNE (R.). Notre-Dame d'Aubissoux, près Craponne. Le Puy, impr. Prades-Freydier, 1895. In-16, 51 p., grav.

644. POZNANSKI (Samuel). Mose B. Samuel Hakkohen Ibn Chiquitilla nebst den Fragmenten seiner Schriften. Ein Beitrag zur Geschichte der Bibelexege und der hebräischen Sprachwissenschaft im Mittelalter. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1895. In-8°, VIII-200 p.

645. PRELLE DE LA NIEPPE (Edgar DE). L'Épigraphie à l'abbaye de Vilers. Nivelles, Ch. Guignard, 1895. In-8°, 18 p., grav. (Extrait du t. V des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*.)

646. PROCHASKA (Antoni). Podole lennem korony, 1352-1430. [La Podolie comme fief de la couronne.] Cracovie, société d'éditions. In-8°, 24 p. (Extrait des *Rozprawy wydzialu histor.-filoz. Akademii umiej.*, t. XXXII.) 0 th. 25.

647. QUADRADO (José-M.). Forenses y ciudadanos. Historia de las disensiones civiles de Mallorca en el siglo xv. Segunda edición aumentada. Madrid, M. Murillo, 1895. In-4°, 418 p. (Obras, IV.) Rel. t., 5 p. 50.

648. Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker. 75. Die Sprache der Langobarden, von Wilh. Bruckner. 76. Huchown's pistol of swete Susan. Kritische Ausgabe von Hans Köster. Strassburg, K.-J. Trübner, 1895. In-8°, XVI-338, IX-98 p. 8 m. et 3 m.

649. Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. commissione Colombiana pel quarto centenario della scoperta dell' America. Parte II, vol. II : Il Codice dei privilegi di Cristoforo Colombo edito secondo i manoscritti di Genova, di Parigi e di Providence da L.-T. Belgrano e M. Staglieno. Parte V, vol. I : la Vita e i tempi di Paolo dal Pozzo Toscanelli, ricerche e studi di Gustavo Uzielli, con un capitolo (vi) sui lavori astronomici del Toscanelli, di Giovanni Celoria; vol. II : Pietro-Martire d'Anghiera e le sue relazioni sulle scoperte oceaniche per Giuseppe Pennesi; Amerigo Vespucci, Giovanni Verrazzano, Juan-Bautista Genovese, notizie sommarie per Luigi Hugues; Giovanni Caboto, note documentari per Vincenzo Bellemo; Leone Pancaldo, sussidi documentari per Prospero Peragallo; vol. III : il Primo viaggio intorno al globo

di Antonio Pigafetta e le sue regole sull' arte del navigare, per Andrea da Mosto; Girolamo Benzoni e la sua *Historia del mondo nuovo*, per Marco Allegri. Roma, auspice il ministero della pubblica istruzione, 1894. In-fol., xviii-121 p., 4 pl.; 747 p., 1 portrait, 11 pl.; 307 p.; 155 p.

650. RAVAISON (Félix). Une Œuvre de Pisanello. Paris, C. Klincksieck, 1895. In-4°, 20 p. et pl. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIV, 2^e partie.)

651. Rechtsquellen (die) der Stadt Arau. Herausgegeben von Dr iur. Walther Merz. I^{er} Band : von 1283-1526. Arau, H.-R. Sauerländer, 1895. In-8°, xxi-245 p., 4 pl. et 2 vues. (Die Rechtsquellen des Kantons Argau, I^{er} Theil.)

652. Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux. T. V : préface et 2^e partie. Paris, Impr. nationale, 1895. In-fol., clvi p. et p. 345-923.

653. RÉVÉREND DU MESNIL (E.). Les Origines de Bourbon-Lancy, d'après les auteurs anciens et les cartulaires de la région. Le Pagus Burbunensis et le comté d'Autun ; les bains antiques ; les seigneurs du nom de Bourbon-Lancy. Moulins, impr. Auclaire, 1894. In-8°, 102 p. (Extrait du *Bulletin-Revue de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais*.)

654. ROBERT DE BLOIS. Sämmtliche Werke. Zum 1. Male herausgegeben v. Prof. Dr Jac. Ulrich. 3. Bd. Die didactischen und religiösen Dichtungen. Berlin, Mayer und Müller, 1895. In-8°, xxxiii-129 p. 3 m.

655. РОДОСКИИ (Алексей). Описаніе 432-х рукописей примадлежатчихъ С.-Петербургской доуховноі академіи і составляющіихъ ея первоє по нѣмѣні собраніе. [Catalogue de 432 manuscrits de l'Académie impériale des sciences à Saint-Petersbourg.] Saint-Petersbourg, impr. S.-O. Bachkov, 1894. In-8°, 427 p. 2 roubles.

656. ROTHE (Paul). Die Conditionalsätze in Gottfried's von Strassburg « Tristan und Isolde. » Halle, M. Niemeyer, 1895. In-8°, ix-96 p. 1 m. 60.

658. ROVERE (Giuseppe). Brancalone degli Andalò, senatore di Roma, contributo alla storia del comune di Roma nel medio evo. Udine, tip. Jacob e Colmegna, 1895. In-8°, 96 p.

659. Samling af Danmarks lovsskraaer fra middelalderen med nogle tilhørende beslegtede breve, udgiven ved C. Nyrop af selskabet for udgivelse af kilder til dansk historie. I. Kjöbenhavn, Gad, 1895. In-8°, 160 p. 1 kr. 50.

660. SANTONI (M.). Il Diploma del cardinale Sinibaldo Fieschi, legato della Marca, per le franchigie dei camerinesi : saggio di corografia de'

tempi di mezzo, 17 gennaio 1240. Camerino, tip. succ. Borgarelli, 1895. In-4^o, 11 p.

661. SCHLUMBERGER (Gustave). Mélanges d'archéologie byzantine. 1^{re} série. Paris, Leroux, 1895. In-8^o, 357 p., 16 pl. et grav.

662. SCHMARSOW (Aug.). Masaccio-Studien. I. Lieferung : Castiglione d'Olena mit den Malereien des Masolino. Kassel, Th.-G. Fischer, 1895. In-8^o, viii-112 p., avec atlas de 30 pl. en phototypie. 30 m.

663. SCHREIBER (W.-L.). Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au xv^e siècle. T. VII, contenant la première partie des fac-similés des livres xylographiques. Berlin, A. Cohn, 1895. In-fol., x p., 35 pl. 12 m.

664. SCHUBERT (Heinrich). Geschichte der Bolkoburg bei Bolkenhain. Schweidnitz, G. Brieger, 1895. In-8^o, iv-65 p., 1 grav. 0 m. 50.

665. SEYFERTH (Paul). Sprache und Metrik des mittellenglischen strophischen Gedichtes « le Morte Arthur » und sein Verhältnis zu « the Lyfe of Ipomydon. » Berlin, C. Vogt, 1895. In-8^o, 79 p. (Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie. Germanische Abth., 6.) 2 m.

666. SIMON (Philipp). Jacques d'Amiens. Berlin, C. Vogt, 1895. In-8^o, iii-72 p. (Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie. Romanische Abtheilung, 3.) 1 m. 80.

667. [SOMMABERE (abbé).] Notre-Dame de Tudet ou de protection dans l'ancienne vicomté de Lomagne, ancien diocèse de Lectoure, aujourd'hui diocèse d'Auch. 2^e édit. Toulouse, impr. Saint-Cyprien, 1894. In-8^o, xii-218 p.

668. SPRINGER (Hermann). Das altprovenzalische Klagelied mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen. Eine litterarhistorische Untersuchung. Nebst einer Beilage über die Vizgrafen von Marseille und das Haus Banx in ihren Beziehungen zu den Trobadors, einer kritischen Ausgabe einiger Lieder und 2 ungedruckten altfranzösischen Klageliedern. Berlin, C. Vogt, 1895. In-8^o, 111 p. (Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie. Romanische Abth., 2.) 2 m. 70.

669. STOUFF (L.). Deux Chartes de franchises en Dauphiné (Bressieux, 1288; la Côte-Saint-André, 1301). Paris, Larose, 1895. In-8^o, 56 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*.)

670. STRAUSS (F.-W.). Geschichte der Stadt M. Gladbach von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. M. Gladbach, F.-W. Strauss, 1895. In-8^o, vi-99 p., 1 vue. 1 m.

671. Summarisches Inventar des Bezirksarchivs von Lothringen vor

1790. Inventaire sommaire des archives départementales de la Lorraine antérieures à 1790. Série H. Metz; Strassburg, K.-J. Trübner, 1895. In-4°, v-v-455 p. 9 m.

672. SUPINO (Igino-Benvenuto). Giovanni Pisano. Roma, tip. dell'Unione cooperativa editrice, 1895. In-4°, 29 p., grav. (Extrait de l'*Archivio storico dell' arte*, serie II, anno I, fasc. 1 et 2.)

673. SZABÓ Károly. Székely oklevéltár. Kiadta a székely történelmi pályadíj-alap felügyelo bizzottsága. Sajtó alá rendezte Szádeczky Lajos. IV. kötet, 1264-1707. [Documents sur les Szeklers.] Klausenburg, Joh. Stein, 1895. In-8°, XL-374 p. 2 fl.

674. TEMPLER (Bernhard). Die Unsterblichkeitslehre bei den jüdischen Philosophen des Mittelalters. Nebst Einleitung über den Uebersterblichkeitsglauben in Bibel und Talmud und Anhang. Wien, M. Breitenstein, 1895. In-8°, 79 p. 1 fl. 50.

675. TILLE (Armin). Die bäuerliche Wirtschaftsverfassung des Vintschgaues, vornehmlich in der zweiten Hälfte des Mittelalters. Innsbruck, Wagner, 1895. In-8°, viii-280 p.

676. TORRACA (Francesco). Noterelle dantesche. Firenze, tip. di G. Carnesecchi e figli, 1895. In-4°, 24 p. (Nozze Morpurgo-Franchetti.)

677. Urkunden zur Geschichte des ehemaligen Hauptamts Insterburg nach den Originalen im königlichen Staatsarchiv zu Königsberg und dem königlichen geheimen Staatsarchiv zu Berlin gefertigt durch Hans Kiewning und Max Lukat. Herausg. durch A. Horn und Paul Horn. Insterburg, F. Roddewig, 1895. Gr. in-8°, iv-96 p. 3 m.

678. Urkundenbuch der Stadt Braunschweig, im Auftrag der Stadtbehoerden, herausg. von Ludwig Haenselmann. II, 1 : M XXXI-MCCXCIX. Braunschweig, C.-A. Schwetschke und Sohn, 1895. In-4°, 225 p., 1 grav. 12 m.

679. Urkundenbuch der Stadt Grimma und des Klosters Nimbschen, herausg. von Ludwig Schmidt. Leipzig, Giesecke und Devrient, 1895. In-4°, xxiv-439 p., 2 phototypies. (Codex diplomaticus Saxoniae regiae, XV.) 24 m.

680. VACANDARD (abbé). Saint Bernard et la réforme cistercienne du chant grégorien. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1895. In-8°, 7 p. (Extrait du *Compte-rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques*.) 0 fr. 50.

681. VACANDARD (abbé E.). Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux. Paris, Lecoffre, 1895. In-8°, lrv-511 et 592 p.

682. VALOIS (Noël). Un Poème de circonstance composé par un clerc

de l'Université de Paris (1381). Paris, 1895. In-8°, 29 p. (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. XXXI.)

683. VETTER (Ferd.). Die neuentdeckte deutsche Bibeldichtung des 9. Jahrh. Mit dem Text und der Uebersetzung der neu aufgefundenen vatikanischen Bruchstücke. Basel, B. Schwabe, 1895. In-8°, 47 p. 1 m. 50.

684. VIGOLAND (Édouard). Montfort-sur-Men, son histoire et ses souvenirs. Rennes, Caillière, 1895. In-18, 232 p.

685. Vœux (les) de l'épervier. Kaiser Heinrichs VII. Romfahrt. Herausgegeben von G. Wolfram und F. Bonnardot. Metz, Druckerei der Lothringer Zeitung, 1895. In-8°, 104 p. (Extrait du *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte*, t. VI.)

686. VOGELSTEIN (Herm.), RIEGER (Paul). Geschichte der Juden in Rom. II, 1420-1870. Berlin, Mayer und Müller, 1895. In-8°, v-450 p. 7 m.

687. WAUTERS (A.-J.). La Sculpture en ivoire et les ivoiriers flamands. Bruxelles, P. Weissenbruch, 1895. In-8°, 26 p., grav. (Extrait du *Congo illustré*, 2 et 30 décembre 1894.) 1 fr. 50.

688. WECHSSLER (Ed.). Ueber die verschiedenen Redaktionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal-Lancelot-Cyklus. Halle, M. Niemeyer, 1895. In-8°, III-64 p. 1 m. 50.

689. WENDLER (Otto). Geschichte Rügens von der ältesten Zeit bis auf die Gegenwart. Bergen-a.-R., F. Becker, 1895. In-8°, 159 p. 1 m. 50.

690. WIMMER (Ludv.-F.-A.). De danske Runemindesmærker. Kjöbenhavn, 1895. In-fol., 174 p., illustr.

691. WOLFF (Georg). Die Bevölkerung des rechtsrheinischen Germaniens nach dem Untergang der Römerherrschaft. Darmstadt, A. Bergsträsser, 1895. In-8°, 7 p. (Extrait de *Quartalblätter des historischen Vereins für das Grossherzogthum Hessen*.) 0 m. 60.

692. WULF (Maurice DE). Histoire de la philosophie scolastique dans les Pays-Bas et la principauté de Liège jusqu'à la Révolution française. Louvain, A. Uystpruyst-Dieudonné, 1895. In-8°, xx-404 p. (Extrait des *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, t. LI.) 5 fr.

693. Yocca (G. Stefano). Saggio su l'Entrée despagne ed altre chansons de geste medioevali franco-italiane. Roma, tip. G. Ciotola, 1895. In-8°, 58 p. 2 l. 50.

694. YVES [de Chartres]. Deux Chartes inédites, par M. l'abbé Métais.

Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 15 p., pl. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894.)

695. ZALLINGER (Otto von). Das Verfahren gegen die landschädlichen Leute in Süddeutschland. Ein Beitrag zur mittelalterlich-deutschen Strafrechts-Geschichte. Innsbruck, Wagner, 1895. In-8°, x-262 p.

696. ZUMBINI (B.). Studi sul Petrarca. Firenze, succ. Le Monnier, 1895. In-16, 402 p. 4 l.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

OBSÈQUES DE M. DE MONTAIGLON.

L'École des chartes et la Société de l'École des chartes ont été attristées par la mort d'un de nos confrères les plus aimés et les plus estimés. M. Anatole de Courde de Montaignon, professeur à l'École des chartes, membre du Comité des travaux historiques et du Comité des Sociétés des beaux-arts des départements, président de la Société de l'histoire de l'Art français, membre de la Société des antiquaires de France, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé à Tours le 1^{er} septembre 1895, à l'âge de soixante-onze ans. Le service religieux a été célébré le 21 de ce mois dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis.

Nous insérons ici les discours qui ont été prononcés sur la tombe, au cimetière du Père-Lachaise, par M. Paul Meyer, directeur de l'École des chartes, A. Giry, président de la Société de l'École des chartes, et Ul. Robert, président de la Société des antiquaires de France.

DISCOURS DE M. PAUL MEYER.

« Je viens, au nom du corps enseignant de l'École des chartes, adresser un suprême adieu au collègue, à l'ami qui, durant près de trente ans, a pris une part active à nos travaux, et qui, par son enseignement, par ses conseils, par son exemple, a contribué à former de nombreuses générations d'érudits.

« C'est en 1864 que M. de Montaignon, après plusieurs années passées dans le service des musées et des bibliothèques, est rentré, en qualité de secrétaire et de professeur suppléant, dans notre École, d'où il était sorti en 1850 avec le diplôme d'archiviste paléographe. Quatre ans plus tard, il devenait professeur titulaire, en remplacement de feu Vallet de Viriville, et était chargé du cours de bibliographie et de classement des archives et bibliothèques. Il apporta dans cet enseignement une rare variété de connaissances; il y fit preuve d'une bienveillance qui lui eut bientôt concilié la respectueuse affection de ses élèves. Ses leçons n'avaient rien d'oratoire et ne visaient point à former un ensemble méthodique : c'étaient plutôt des causeries simples et familières, où des digressions, toujours intéressantes, tenaient parfois plus

de place que le sujet principal, mais on s'instruisait à l'entendre, car il abondait en idées fécondes et en aperçus ingénieux. Il aimait à se mettre en communication avec les élèves, et ordinairement, la leçon terminée, il reprenait en conversation quelque'une des matières dont il avait traité, la développant à nouveau, s'attachant à éveiller la curiosité des jeunes gens, leur communiquant, sans réserve comme sans pédantisme, les trésors de son érudition.

« On a pu regretter plus d'une fois qu'il n'ait pas appliqué ses remarquables qualités de critique et son goût fin et sûr à quelque travail de longue haleine dans lequel il eût pu donner la mesure de ce dont il était capable, au lieu de disperser ses efforts sur les parties les plus diverses de l'histoire des arts et de l'histoire littéraire. Mais il était dans sa nature de travailler pour apprendre plutôt que pour produire. Les hommes doués d'une curiosité générale aiment mieux lire de gros livres que d'en faire. Montaiglon était un lecteur insatiable, et, comme il lisait la plume à la main, il avait recueilli des notes sur une infinité de sujets. Mais il se décidait difficilement à les mettre en œuvre. Il lui semblait que le temps employé à résumer ses idées était perdu pour l'étude. Il avait besoin, pour écrire, d'être sollicité par la découverte d'un document inédit, par un problème littéraire jusque-là inaperçu ou non résolu, ou bien il fallait qu'il se fût pris de goût pour quelque œuvre des siècles passés dont il lui paraissait utile de donner une édition améliorée et savamment commentée. Heureusement, ces occasions se présentèrent souvent. Aussi son œuvre, bien que ne représentant qu'une faible part de son activité intellectuelle, ne laisse-t-elle pas d'être considérable. Il y a quelques années, ses amis, plus soucieux que lui-même de sa réputation, eurent la pensée de lui offrir, en un volume bien imprimé sur beau papier, la bibliographie de ses écrits. Ce fut l'une de ses dernières joies, mais aussi l'une des plus vives. Cette bibliographie contient près de 700 articles. Beaucoup, à la vérité, ne sont que de courtes notes ou de simples comptes-rendus. Il en est peu toutefois où on ne trouve une idée originale ou au moins quelque remarque intéressante.

« Je n'entreprendrai point d'apprécier une œuvre aussi étendue et aussi variée. Il me sera permis toutefois, laissant à d'autres le soin de dire ce que Montaiglon a fait pour l'histoire de l'art, de rappeler ici quelques-uns des travaux qui assurent à notre collègue une place distinguée entre les hommes qui, les premiers, ont étudié avec sympathie et intelligence notre ancienne littérature. Lorsque le libraire Jannet eut conçu l'idée de la Bibliothèque elzévirienne, qui, sous une forme élégante et commode, a rendu accessibles tant d'œuvres peu connues ou même complètement ignorées de nos vieux auteurs, il trouva en Montaiglon un collaborateur actif et bien préparé. Ses éditions du *Dolopathos* et du *Livre du chevalier de la Tour-Landry* n'ont point été

remplacées jusqu'ici, et encore maintenant on trouverait peu à ajouter aux solides introductions qu'il y a jointes. Mais il faut surtout signaler, dans cette Bibliothèque, le *Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, dont il publia seul, de 1855 à 1865, les neuf premiers volumes et qu'il poursuivit plus tard jusqu'au tome XIII avec la collaboration de feu le baron James de Rothschild. C'est une collection inappréciable, qu'aucun autre que lui n'aurait pu entreprendre il y a quarante ans et qui, encore maintenant, marque, sur beaucoup de points, l'état de nos connaissances. Plus tard, lorsque Jannet forma une nouvelle collection d'œuvres littéraires, Montaiglon y publia son édition du joli roman en prose de Jean de Paris, qu'il remplaça dans son époque et dans son milieu, y révélant des allusions historiques qu'on avait négligées ou mal interprétées. Montaiglon fut aussi l'un des collaborateurs de notre ancien maître Guessard, et publia avec lui la chanson de geste d'*Aliscans*. La Société des anciens textes français le compta au nombre de ses premiers adhérents. Il la présida en 1880 et lui donna une édition richement annotée d'un élégant poème du xv^e siècle : *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'amours*. Montaiglon fut certainement un des hommes qui ont le mieux connu la littérature française du xv^e siècle. Il l'a prouvé non seulement par ses éditions, dont je n'ai pu indiquer ici que la moindre partie, mais encore par les notices succinctes qu'il inséra, il y a trente-cinq ans, dans le premier volume des *Poètes français* de Crépet. Les quelques pages qu'il a consacrées à Villon dans cet ouvrage restent encore maintenant ce qui a été écrit de plus judicieux sur le poète le plus original du xv^e siècle. Mais il s'intéressait aussi à des périodes plus modernes de notre littérature. Il suffira de rappeler son Rabelais, malheureusement inachevé, et ses éditions de *l'Heptaméron* de la reine de Navarre, des contes de La Fontaine, enfin l'édition illustrée de Molière, à laquelle il travaillait encore dans les derniers temps de sa vie, et qu'il ne devait pas finir.

« Mais l'œuvre de Montaiglon n'est pas tout entière dans les écrits auxquels il a mis son nom. Obligeant autant que modeste, il était toujours prêt à faire part à autrui de ses idées et de ses notes. Il a été le collaborateur plus ou moins inconscient de bien des érudits de notre temps, et ce n'est pas lui qui eût jamais élevé la voix pour réclamer la priorité d'une idée ou d'une découverte. A cet égard comme à bien d'autres il était d'un désintéressement absolu. Il ne vit jamais dans la science un moyen d'arriver à la fortune ou aux honneurs. Il vécut pauvrement pour pouvoir consacrer à l'accroissement de sa bibliothèque la majeure partie du modeste revenu que lui valait sa chaire de l'École des chartes. Il ne portait ombrage à personne. Aussi n'eut-il point d'ennemis. Par contre, il avait de nombreux amis, à qui il était profondément dévoué. Beaucoup l'ont précédé dans la tombe. Ceux qui lui

survivent, ses collègues et ses élèves, lui garderont toujours un souvenir affectueux et reconnaissant. »

DISCOURS DE M. GIRY.

« Messieurs,

« La mort qui vient d'enlever le maître et l'ami auquel j'ai mission de dire l'adieu suprême, au nom de ses confrères de la Société de l'École des chartes, n'a pas été un coup imprévu comme ceux qui naguère ont frappé notre association. Anatole de Montaiglon avait accompli son œuvre, et depuis quelque temps déjà beaucoup d'entre nous s'effrayaient du déclin rapide de ses forces; lui seul, insouciant ou dédaigneux, semblait n'y pas prendre garde; plus silencieux seulement, plus indifférent aux choses extérieures, mais n'exprimant jamais ni plainte ni regret, il préférait laisser attribuer à des distractions dont on le savait coutumier les défaillances qui étaient dues à l'affaiblissement de sa santé. D'un mot ou d'un geste il écartait comme importune toute tentative de conversation ou de conseil sur ce sujet. Parfois seulement, directement provoqué, il sortait du silence qui lui était devenu habituel pour discuter une question d'art, de littérature ou d'érudition, et l'on s'étonnait de retrouver ses souvenirs aussi nombreux, ses points de vue aussi ingénieux, sa riposte aussi prompte, tout l'enthousiasme, toute la passion, toute la vivacité, toute l'originalité d'autrefois.

« Des voix plus autorisées que la mienne viennent de retracer devant vous la carrière si remplie de mon cher vieux maître, d'apprécier son œuvre et de dire, avec une compétence qui ne m'appartient pas, tout ce que la science lui doit. Pour moi, je voudrais seulement évoquer un instant encore, au bord de cette tombe, la figure si profondément originale de l'homme excellent, du maître vénéré, de l'érudit ingénieux, du lettré délicat, de l'archéologue consommé, du curieux insatiable que fut Anatole de Montaiglon.

« Aucun de ceux qui l'ont approché n'oubliera jamais sa physionomie, à la fois socratique et rabelaisienne, animée d'yeux spirituels et fureteurs, où se reflétaient si bien la loyauté, l'intelligence et la bonhomie. Aucun de ceux qui l'ont connu n'oubliera surtout sa conversation abondante, féconde, sur tous sujets d'histoire, de littérature, d'art ou d'érudition pure, en aperçus ingénieux et nouveaux, pleine de phrases pittoresques, où l'afflux des idées prodiguait les incidences et les digressions, les expressions imprévues et les néologismes hardis.

« Sa vie, vous le savez, fut tout entière consacrée à la science; littéralement, il ne vécut que pour elle et par elle, et je ne crois pas qu'on puisse citer jamais un exemple de dévouement plus complet et

de désintéressement plus absolu. Insoucieux des difficultés de l'existence, indifférent aux distinctions, aux honneurs et même à la renommée, il a traversé la vie en poursuivant ses chimères, épris d'art et de poésie, passionné pour la science. N'avait-il pas choisi la meilleure part ?

« Curieux de toutes les manifestations de l'intelligence, de l'industrie et de l'art, il a lu tout ce qu'il est possible à un homme de lire et n'a quitté les livres que pour voyager à travers l'Europe et surtout la France, observant, d'un œil où l'image une fois vue se fixait à jamais, tout ce qui se présentait à ses regards, étudiant et comparant les monuments de toutes sortes, furetant dans les musées et les collections, compulsant les archives et les bibliothèques, accumulant les copies et les notes, et se distrayant de ses lectures et de ses recherches en griffonnant sur ses carnets, au hasard de ses impressions, des poésies et surtout des sonnets, dont quelques-uns, de grande allure et de pensée profonde, méritent mieux que la publicité restreinte que sa modestie leur a donnée.

« Son œuvre imprimée, si vaste qu'elle soit, est bien loin de rendre compte, est-il besoin de le dire ? de son activité intellectuelle ; c'est à peine si elle peut en indiquer la variété et l'étendue ; mais elle suffit du moins à montrer qu'il appartenait à la lignée des grands érudits encyclopédistes de la Renaissance, auxquels il semblait que rien ne fût étranger. L'histoire de la civilisation de tous les temps et de tous les peuples l'intéressait également, mais il était attiré de préférence par les curiosités, les énigmes, les difficultés, les obscurités et n'épargnait ni temps ni peine pour en trouver l'explication. Il n'était problème si menu qu'il ne jugeât digne de son attention, persuadé que tout a sa place et son intérêt dans l'ensemble. A défaut d'instruments de travail pour poursuivre ses recherches, il songeait aussitôt à les créer, sans se laisser rebuter par l'aridité de la tâche quand il croyait l'œuvre utile.

« Que de projets de travaux et de publications ainsi formés pour lesquels il commençait tout d'abord à ouvrir une nouvelle série dans sa bibliothèque, sur lesquels il accumulait les notes, dont il abordait même la mise en œuvre, mais desquels le détachait bientôt sa curiosité toujours en éveil et toujours sollicitée par de nouveaux sujets !

« Et, à côté de ses travaux personnels, exécutés ou projetés, combien de recherches n'a-t-il pas entreprises et poursuivies pour les autres ! Ses livres, ses notes, sa science étaient toujours à la disposition de quiconque le sollicitait ; particulièrement accueillant pour les jeunes gens, il leur donnait son temps sans compter, leur ouvrait non seulement sa bibliothèque, mais les trésors de ses notes, se plaisait à les conseiller pour leurs travaux, à les diriger dans leurs recherches, à les guider

dans les besognes les plus arides de l'érudition, ou plutôt il savait leur montrer qu'aucune besogne n'est aride lorsqu'elle est faite avec intelligence et poursuivie avec méthode. C'est par là certainement qu'il fut mieux qu'un maître, un véritable initiateur, et qu'il peut compter parmi nous tant de disciples reconnaissants. Son enseignement dans la chaire n'avait rien de doctrinal ; il le faisait consister surtout en causeries familières et en conseils à propos de toutes les questions qui pouvaient toucher aux matières qu'il avait mission d'enseigner ; il le prolongeait volontiers, autant qu'il plaisait à ses auditeurs, en conversations plus intimes, au pied de sa chaire, dans les salles d'études de l'École, dans la rue et souvent chez lui, au milieu de ses livres, où il aimait à retenir à sa table frugale tous ceux qui venaient lui demander un conseil ou un service.

« Ai-je besoin maintenant de rappeler quelle estime, quelle reconnaissance, quelle affection nous avions tous pour un tel maître ? Il en reçut des témoignages répétés, auxquels il fut sensible, d'abord lorsqu'il fut appelé, en 1886, par le suffrage presque unanime de ses confrères, à présider notre Société, et surtout lorsqu'il y a quatre ans ses amis et ses élèves se réunirent en un banquet pour lui offrir la bibliographie de ses travaux.

« Attristé à la fin de sa carrière par la perte successive de ses plus anciens et de ses plus fidèles amis, privé d'une partie des livres qu'il avait rassemblés avec tant d'amour, il avait perdu un peu de sa sérénité sans se départir de son stoïcisme, fidèle quand même jusqu'à la fin à la belle et mélancolique devise qu'il avait empruntée à un des grands artistes de la Renaissance : *De jour en jour, en apprenant, mourant.* »

DISCOURS DE M. ULYSSE ROBERT.

« Je viens, au nom de la Société des antiquaires de France, adresser le suprême adieu à M. de Montaiglon, qui fut un de ses membres les plus dévoués, les plus savants et les plus aimés. Il faisait partie de notre Compagnie depuis le 10 février 1851, et, s'il n'était pas notre doyen par l'âge et par la date de son élection, il était le plus ancien de nos membres résidants. A ce titre seul, sans parler de celui que lui donnait son immense érudition, il aurait pu, il aurait dû être admis à l'honorariat, comme ceux de nos confrères qui, par leur situation et les services qu'ils ont rendus à la science et à la Société, ont été jugés dignes de constituer, pour ainsi dire, parmi nous une phalange d'élite. Mais toujours il avait décliné les ouvertures qui lui avaient été faites dans ce sens. Il lui eût semblé, en acceptant, que les liens qui l'attachaient à nous auraient été moins solides et qu'il ne nous aurait plus

qu'à moitié appartenu. Aussi assistait-il à nos séances avec assiduité. Il y a quelques semaines, il était encore au milieu de nous, en apparence plein de santé. Nous étions loin de nous douter alors qu'il ne serait bientôt plus. Peut-être avait-il, lui, le pressentiment de sa fin prochaine et n'avait-il pas voulu nous quitter pour toujours sans revoir une dernière fois ses confrères, ses amis dans cette salle du Louvre, où si souvent il les avait intéressés, instruits ou charmés par ses observations ingénieuses, par ses savantes communications.

« La Société des antiquaires a en effet largement bénéficié de la rare variété et de la prodigieuse étendue des connaissances de M. de Montaiglon. Nos *Annuaire*s, nos *Bulletins* et nos *Mémoires* abondent de ses travaux. A défaut du monument bibliographique que des mains amies ont naguère élevé en son honneur, on pourrait y voir qu'il traitait avec la même compétence les sujets les plus divers et que rien de ce qui touche à l'antiquité, à notre archéologie nationale, à l'histoire, à la littérature et à l'art ne lui était étranger. On a dit de lui qu'il était une bibliothèque, une encyclopédie vivante. Rien n'est plus exact.

« J'ajouterai qu'il était aussi modeste qu'il était savant. Il a peut-être été le seul à ignorer lui-même, à ne pas se connaître comme il le méritait. Si le titre de membre de la Société des antiquaires de France est envié et justement enviable, ses amis désiraient mieux pour lui; ils estimaient, non sans raison, qu'il méritait d'être deux fois le confrère de ceux des nombreux membres de notre Compagnie qui appartiennent à l'Institut. Il est permis de douter qu'il en fût aussi persuadé.

« De même, sa bonté égalait sa science et sa modestie. Tous ceux qui l'ont approché ont pu apprécier son exquise aménité, son humeur douce et bienveillante, sa franchise pleine de cordialité. Jamais une parole amère n'est sortie de sa bouche; jamais il n'est tombé de sa plume, à l'adresse de personne, un mot qu'il eût eu à regretter. Toujours on l'a vu obligeant, serviable, content quand il pouvait se rendre utile. C'est ce qui explique pourquoi il a eu tant et de si dévoués amis. J'ai eu souvent l'occasion de constater chez ses anciens élèves, dispersés sur tous les points de la France, quels sentiments d'universelle sympathie il avait su inspirer; ils ne me parlaient de lui que dans les termes les plus affectueux. Ces sentiments, nous les partagions tous à la Société des antiquaires; aussi la nouvelle imprévue de sa mort nous a-t-elle causé la plus profonde douleur. Notre regretté confrère est de ces hommes qu'on n'oublie pas; son souvenir lui survivra longtemps au milieu de nous. »

— Par arrêté ministériel en date du 18 septembre 1895, nos confrères M. Charles Mortet et M. Gustave Desjardins ont été chargés de faire à l'École des chartes, pendant l'année scolaire 1895-1896, le premier un cours sur la bibliographie et le service des bibliothèques, le second un cours sur le service des archives.

— Par arrêté en date du 5 octobre, notre confrère M. Riat a été nommé stagiaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.

— Par arrêté en date du 1^{er} juillet 1895, notre confrère M. Albert Bléry a été nommé conservateur de la bibliothèque et du musée d'archéologie de la ville du Havre.

— M. Levillain, élève de troisième année à l'École des chartes, a été reçu agrégé d'histoire et de géographie au dernier concours.

— Par arrêté en date du 9 septembre 1895, notre confrère M. Soyer a été nommé archiviste du département du Cher.

— Notre confrère M. Félix Pasquier a été nommé archiviste de la Haute-Garonne.

— Notre confrère M. Ernest Langlois, professeur à la Faculté des lettres de Lille, a été nommé officier de l'Instruction publique.

— Notre confrère M. Desplanque, archiviste des Pyrénées-Orientales, a été nommé officier d'Académie.

— Notre confrère M. Daniel Grand, pendant son séjour d'études à *Harvard University* (États-Unis), y a fait des conférences sur l'École des chartes, comme à l'Université de Chicago, et sur les « Archives en Europe. »

COLLECTION D'ÉDITIONS DE L'IMITATION.

A la vente de la bibliothèque Waterton, le Musée britannique a acquis, au prix de 144 l. st. (environ 3,600 francs), une collection de textes de l'Imitation de Jésus-Christ, composée de six manuscrits et de 1,199 éditions imprimées.

FORMULES D'ADJURATION ET DE BÉNÉDICTION

POUR DES ÉPREUVES JUDICIAIRES.

Le ms. latin 1687 de la Bibliothèque nationale, fol. 41 v^o et 42, contient, en caractères du xiii^e siècle, deux formules d'adjuration et de bénédiction pour des épreuves judiciaires, qui paraissent avoir échappé aux éditeurs de ce genre de documents.

1. Suscipe, aqua benedicta, hoc elementum terræ et nomina horum duorum adversantium conscripta *ill.* Adjuro te et contestor, sub invocatione sanctæ Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus sancti, adjuro te et contestor per decem nomina Dei summi, de quibus Hebreorum antiquitas in tribulationibus suis Deum proclamabat. Adjuro te, aqua, et contestor per decem verba legis, que lex Mosaica filiis Israel servare et custodire, jubente Domino, precepit. Exorcizo te vel precipio te, aqua, ab auctoritate Dei consecrata, per archam Testamenti, quam Deus celi et terræ in suis fidelibus consecravit. Exorcizo te per virgam Moysi. Contestor te per virgam Aaron, que in templo Dei fronduit. Adjuro te, aqua, per illum cibum, id est manna, quod Deus celi et terræ filiis Israel in deserto per manus angelorum subministravit. Adjuro et exorcizo te, aqua, sive terræ glebas, per nomen Domini Dei magnum, quod est tetragramaton, id est ex quatuor litteris conscriptum, *ioth, he, vau, he*, cujus interpretatio est « principium passionis istius vitæ, » ut hoc quod falsum est retineatis, et quod veritas est nobis prius ostendatis, per virtutem Domini. Aspice, Domine, de sede sancta tua et cogita de sortibus. Sannoy. Sansannoy¹. Sangas. Barachiel. Patasanon.

2. *Benedictio ad aquam et ad judicium Dei.* In nomine Domini nostri Jhesu Christi. Deus judex, justus, fortis et patiens, auctor et judicans equitatem, judica quod justum est...

Il est inutile de reproduire cette formule de bénédiction. Le texte s'en trouve, avec de légères variantes, dans les *Formulæ* de Zeumer, p. 605.

LES MANUSCRITS DE WEINGARTEN.

Le général Thiébaut, parlant dans ses Mémoires (IV, 52) des manuscrits de l'abbaye de Weingarten, déposés dans le château de Fulda, dont il était gouverneur, dit qu'il en choisit pour lui-même un de chaque siècle et que l'autre lot, le plus précieux, fut envoyé à la Bibliothèque impériale à Paris, où sans doute, dit-il, les manuscrits qui le composaient sont encore. J'avais, ajoute-t-il, signé sur chaque volume : *Envoyé par le général Thiébaut, gouverneur du pays de Fulde.*

Il ne paraît pas que les manuscrits dont il est ici question aient jamais été envoyés à Paris. M. le docteur Adolf Schmidt, bibliothécaire en chef de la bibliothèque de Darmstadt, veut bien nous apprendre que cette bibliothèque renferme une série de manuscrits de Weingarten, sur le premier feuillet desquels on lit : *Imperiali bibliothecæ, Lutetiis, Thiebaut, Fuldensis regionis gubernator, 1807.*

1. Le copiste avait d'abord écrit *Samsannoy*.

M. le docteur A. Schmidt suppose avec beaucoup de vraisemblance que l'envoi des manuscrits à Paris n'eut pas lieu, par suite de la disgrâce de Thiébaud, qui fut rappelé de Fulda en 1807. Le général ou l'un de ses subordonnés aurait cédé ou fait céder ces manuscrits au landgrave de Hesse-Darmstadt, bien connu comme bibliophile.

RÉDUCTION DU QUANTIÈME DE L'ANNÉE RÉPUBLICAINE

EN JOUR DE LA SEMAINE.

L'École polytechnique, à l'occasion du centenaire de sa fondation, a publié un annuaire pour l'année 1894¹. Dans la première partie de cet annuaire, intitulée : « Calendriers et notices astronomiques, » nous trouvons la règle suivante donnée par M. Harold Tarry pour trouver promptement dans une année républicaine le jour de la semaine d'une date quelconque, lorsqu'on connaît le caractère ou premier jour de cette année.

Si le premier jour de l'année est un dimanche, on le représentera par le chiffre 1, si c'est un lundi, par le chiffre 2, et ainsi de suite. 7 ou 0 signifiera samedi.

Voici maintenant la règle.

Doublez le rang du mois, ajoutez 4, ajoutez encore le caractère de l'année et le quantième proposé, puis divisez la somme par 7; le reste de la division sera le jour de la semaine demandé.

On peut s'assurer ainsi que le 11 frimaire de l'année républicaine 103 est un dimanche :

$$\begin{array}{r}
 6 \text{ double du rang du mois,} \\
 4 \text{ nombre constant,} \\
 1 \text{ caractère de l'année 103,} \\
 11 \text{ quantième proposé,} \\
 \hline
 22 \quad \left| \begin{array}{r} 7 \\ 3 \end{array} \right. \\
 1 \quad \left| \begin{array}{r} 7 \\ 3 \end{array} \right.
 \end{array}$$

Le reste 1 indique que le jour demandé est un dimanche.

— L'ouvrage de notre confrère M. Fagniez auquel l'Académie française a décerné le prix Gobert (voy. plus haut, p. 426) est intitulé : *le Père Joseph et Richelieu*.

1. *Annuaire de l'École polytechnique pour 1894*. Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1894, in-8°.

JEAN MESCHINOT

SA VIE ET SES OEUVRES

SES SATIRES CONTRE LOUIS XI.

SECONDE PARTIE.

LES OEUVRES DE MESCHINOT.

(Suite et fin¹.)

IV.

Les LUNETTES DES PRINCES.

Consultez tous les critiques : pour eux Meschinot n'existe que par les *Lunettes des princes* ; ces précieuses lunettes sont le seul titre littéraire digne d'être rappelé, et qui puisse mériter à notre auteur une petite place dans le souvenir de la postérité.

A mes yeux, au contraire, comme fond, comme forme, comme intérêt, les *Lunettes des princes* sont fort au-dessous des poésies politiques de Meschinot que nous venons d'étudier, particulièrement des satires contre Louis XI et de la plupart des pièces bretonnes, par exemple, l'Interdit de Nantes, la ballade à Marguerite de Foix, les portraits des quatre ducs de Bretagne, etc.

Je ne comprends pas, il est vrai, dans les *Lunettes* l'autobiographie mise en tête de ce poème par un caprice de l'auteur,

1. Voir ci-dessus, p. 99 à 140 et 274-317.

mais qui constitue une œuvre parfaitement distincte, à ce point que, dans les 500 vers dont elle se compose, il n'est ni de près ni de loin question d'aucune sorte de lunettes. Cette autobiographie poétique, on l'a vu plus haut, est une pièce pleine de verve, de vie, de couleur, d'un caractère fort curieux, composée en 1459 ou 1460.

La composition du poème des *Lunettes* est certainement postérieure, et même de beaucoup. J'ai déjà dit¹ que l'auteur y devait travailler en 1473, mais je serais porté à croire qu'il y revint à plusieurs reprises et que les dernières parties (les traités des quatre vertus cardinales dont il sera question plus loin) appartiennent à une époque plus avancée de sa vieillesse.

On se rappelle la scène finale, très émouvante, de l'autobiographie de Meschinot. Affolé par une maladie cruelle qui le réduit quasi à l'indigence, le pauvre poète, un beau jour, monté sur sa petite *haque*, perd la tête, *sacque* sa dague et va se donner le coup mortel, quand tout à coup le remords envahit son âme; il se jette à genoux la face contre terre, demandant pardon à Dieu de sa criminelle pensée de suicide et implorant son appui pour sortir de sa misère. Comme cette prière fut en effet exaucée peu de temps après, l'auteur s'était peut-être arrêté là, ou bien, plus probablement, il avait ajouté pour conclusion une strophe d'actions de grâces, qui aura disparu depuis². Mais en tout cela, comme on le voit, nul prétexte et même nulle préparation à l'histoire des *Lunettes*.

Cette histoire, d'ailleurs, ne commence pas immédiatement après l'autobiographie de Meschinot. L'autobiographie prend fin au douzain 43^e ou 44^e, et c'est seulement dans le 78^e qu'il est pour la première fois question de la célèbre paire de *Lunettes* : entre l'une et l'autre, le poète a interposé une longue et pénible transition de plus de 400 vers, dont le caractère tout artificiel forme un contraste frappant avec ce qui précède.

En réponse à l'humble et poignante prière par laquelle le pauvre désespéré implore le pardon de son suicide, Dieu dépêche vers lui la Raison pour remettre l'ordre et le calme en son âme. Cette Raison est une sorte de déesse, une grande et noble reine

1. Voir ci-dessus, p. 311.

2. C'est-à-dire, quand l'auteur imagina de coller tellement quellement son autobiographie à ses *Lunettes*.

qui descend du ciel « par un doux temps, — sur une belle nue, — de riches vestemens aornée, » accompagnée d'une grosse suite, et qui, en entrant dans l'*entendement* de Meschinot, annonce d'abord l'intention d'y faire un *convry* (un festin). Mais ce malheureux entendement avait été si grandement pillé et houspillé par Désespoir que Raison n'y trouva rien « pour disner bonnement, »

Sinon ung pain de foy tant seulement,
Assez petit, mais de bien bonne cuite¹.

C'était bien peu pour tant de monde. Raison, heureusement, était toujours fort bien garnie de provisions :

Son pourvoyeur fut Sens, lequel avoit
Vivres foison, ainsi comme il devoit,
Et commanda que l'on dressast les tables...
Raison s'assit, gardant termes estables,
Et avec el plusieurs dames notables²,

entre autres, Providence (Prévoyance) qui découpait les mets, Discretion qui les servait, Docilité qui faisait l'office d'échange, etc.

Inutile d'insister pour montrer combien ces mièvreries allégoriques jurent avec le franc et énergique réalisme de l'autobiographie.

Après avoir bien dîné, dame Raison prend la parole :

Bien doucement avec moi sermonna³,

dit Meschinot. Doucement peut-être, mais surtout longuement, car le sermon a plus de 300 vers⁴. Raison y fait défiler une armée de lieux communs, afin de persuader au poète, ou plutôt à l'homme en général (car la personnalité de Meschinot s'efface tout à fait), de subir avec patience les misères de sa condition, les vicissitudes de la fortune, et de se résigner docilement, dans la vie et dans la mort, à la volonté de Dieu. Pour le guider parmi ces rudes épreuves, Raison dit à son disciple :

1. 51° douzain.

2. 52° douzain.

3. 53° douzain.

4. 54°-81° douzains.

Ung livre auras qui a nom Conscience,
Mais pour plus clair y veoir te fault *lunettes*¹.

C'est alors qu'elle décrit et promet au poète de lui donner ces fameuses *Lunettes*, dont Prudence et Justice sont les verres, enchâssés dans l'Force et retenus par le clou de Tempérance (douzains 78, 79, 81). Mais, avant de lui faire ce don, elle lui ordonne d'aller « dormir une pause, » car il en a, dit-elle, grand besoin, et elle ajoute :

Puis, au reveil, le bien que proposas
Avoir de moy quand tu te disposas
De m'ensuir, faudra que je t'apose².

C'est assez énigmatique, mais cela s'éclaircira tout à l'heure, quand le poète nous dira quel don la Raison lui fait à son réveil.

En attendant, après avoir adressé à Dieu une fervente prière (en prose), le poète se couche ; au lieu de dormir tranquillement, il a un songe (raconté aussi en prose) ; c'est Raison encore qui se montre à lui, qui lui remet un petit livre et un écrin contenant les précieuses besicles :

« Sçaches, dit-elle, que je leur ay donné à nom *les Lunettes des princes*, non pas pour ce que tu sois prince ne grant seigneur temporel, car trop plus que bien loing es tu de tel estat, valeur ou dignité ; mais leur ay principalement imposé ce nom pour ce que tout homme peut estre prince, en tant qu'il a receu de Dieu gouvernement d'âme, et ceste principauté préfère³ toutes aultres. »

Tout cela est bien subtil ; cela prouve du moins que depuis l'entrée en scène de Raison, c'est-à-dire depuis le 45^e douzain, le caractère de l'œuvre a complètement changé ; ce n'est plus une poésie personnelle où vibrent les sentiments et pleurent les infortunes de l'auteur, c'est une longue homélie versifiée sous une forme allégorique tout artificielle, s'adressant et s'appliquant à l'homme, quel qu'il soit. Depuis le 45^e douzain, la personnalité de Meschinot, qui remplit les 44 premiers, a disparu et fait place à la généralité humaine.

1. 78^e douzain.

2. 80^e douzain.

3. L'emporte en dignité sur toutes les autres.

Il y a une réserve toutefois ; en dépit de ce qu'elle vient de dire, Raison est obligée d'ajouter : « Entre toutes aultres personnes, celles *Lunettes* sont très convenables aux papes, empereurs, rois, ducs et aultres grans seigneurs qui soubz Dieu ont administration de grans pays et peuples. » Cette raison explique mieux le titre *Lunettes des princes* que la subtilité métaphysique formulée ci-dessus, d'autant qu'en réalité les *Lunettes* de Meschinot sont presque toujours braquées sur les princes et les grands.

Après ce songe le poète s'éveille : en vain cherche-t-il l'écrin et les *Lunettes*, il n'en voit trace. Il trouve seulement sous son chevet le petit livre déjà aperçu en songe, qui n'est autre qu'un traité en vers des quatre vertus cardinales, — Prudence, Justice, Force, Tempérance, — formant par leur réunion les vénérables besicles. C'est donc là ce que Raison, quand elle envoyait dormir le poète, avait promis de lui *aposer* à son réveil. C'est aussi le texte de ce livret, divisé en quatre chapitres ou quatre traités en vers, qui forme la dernière partie du poème.

Ces quatre traités, très prolixes (plus de 2,000 vers), doivent être, je le répète, une œuvre de la vieillesse de l'auteur ¹. Le style en est fort inférieur à celui des douzains, surtout des 43 premiers. Comme fond, c'est en général le triomphe du lieu commun. Mais dans tous les quatre il faut noter un esprit persistant de fronde et de critique contre les rois, les grands, les nobles, avec des traits satiriques çà et là fort acérés et d'une véritable hardiesse. Dans le traité de la Justice, notamment, les devoirs des princes envers leurs peuples, l'égalité des rois et de leurs plus humbles sujets, sont exprimés en traits énergiques dont nous citerons tout à l'heure quelques exemples.

Ce traité est le plus intéressant des quatre ; il a près de 600 vers (574) ; la première partie (330 vers environ) est entièrement consacrée aux devoirs des princes, et le reste aux devoirs des juges.

Le poète ne ménage point la vérité aux princes. — Croyez-vous donc, leur dit-il, que Dieu vous ait fait princes pour votre plaisir ? Pas du tout. Il vous a mis en cet état pour servir les

1. Chacun de ces quatre traités ou chapitres est d'un rythme particulier : le traité de la Prudence en vers de huit pieds à rimes plates (564 vers) ; — celui de la Justice, en strophes de sept vers octosyllabiques (82 strophes, 574 vers) ; — la Force, en strophes de vingt vers de sept et de trois syllabes (22 strophes, 440 vers), — et la Tempérance, en strophes de quatre vers, trois de dix syllabes et un de quatre (115 strophes, 460 vers).

hommes. Le pape, *de tous les princes le greigneur*¹, ne se proclame-t-il pas *le servant des serviteurs de Nostre-Seigneur* ? Il en est de même de tous les autres :

*Le prince est fait pour labourer,
Non pas du labeur corporel
Ainsi que les gens de village,
Mais gouvernant son temporel
Justement, sans aucun pillage*².

Le prince est le berger de Dieu, qui lui a confié ses ouailles à guider, à protéger, à défendre contre tous les périls. C'est là le labeur du prince, son devoir strict, son service obligatoire envers ses sujets. Il doit les gouverner en paix et en justice, les « paistre d'amour et d'équité » et même, quand ils ont failli, « les repaistre de pitié. »

O prince, je te supply, traicte
Tes subjectz en grant amitié;
Soit à l'entrée ou à la traicte³,
Le pasteur doit plus la moitié
Avoir de ses brebis pitié
Qu'un mercenaire ou estrangier...

Seigneur, tu es de Dieu bergier;
Garde ses bestes loyaument,
Mets les en champ ou en vergier,
Mais ne les perds aucunement,
Pour ta peine auras bon paiement
En bien les gardant, et se non,
A male heure reçus ce nom⁴.

En effet, si le berger à qui l'on a confié des brebis les laisse s'égarer dans la forêt ou ravir par les bêtes fauves, il en doit répondre au maître; si lui-même les tond, les maltraite ou les tue, il en doit être sévèrement puni :

Vous qui estes de Dieu pastours,
Princes, ne faictes de telz tours⁵.

1. Le plus grand, *grandiorem*.

2. Justice, strophes 37 et 38.

3. A l'entrée ou à la sortie.

4. Justice, strophes 13 et 15.

5. Justice, strophe 12.

Si les souverains de la terre ne mettent pas tous leurs soins à garder leurs sujets, à les préserver de tout mal, Dieu, au jour de leur mort, ou même plus tôt, les châtiera durement, à plus forte raison s'ils les ont vexés, pillés, maltraités. Aussi le poète dit aux princes :

Le peuple donc qu'en main tenez
Ne le mettez à pouvreté,
Mais en grant paix le maintenez,
Car il a souvent povere esté;
Pillé est yver et esté,
Et en nul temps ne se repose :
Trop est batu qui pleurer n'ose.

Croyez que Dieu vous punira
Quant vos subgetz oppresserez;
L'amour de leurs cueurs plus n'ira
Vers vous, mais haine amasserez;
S'ilz sont povies, vous le serez,
Car vous vivez de leurs pourchas¹...

Combien qu'aucuns sont, à qui semble
Que la terre est pour eux tissue,
Et que le bonhomme qui sue
Au labeur n'est rien envers eux².

Par desplaisir, faim et froidure
Les povies gens meurent souvent
Et sont, tant que chaud et froid dure,
Aux champs nuds soubz pluie et soubz vent;
Puis ont, en leur povere convent³,
Necessité qui les bat tant,
Quant seigneurs se vont esbatant.

O inhumains et dommageux
Qui portez nom de seigneurie,
Vous prenez les pleurs d'homme à jeux ;
Mais n'est pas temps que seigneur rie

1. De leur travail. — Justice, strophes 17 et 18.

2. Justice, strophe 26.

3. Dans leur ménage.

Quant on voit charité périe,
 Qui est des vertus la maistresse :
 Pouvres gens ont trop de destresse !

Du propre labeur de leurs mains,
 Qui dust tourner à leur usage,
 Ilz en ont petit, voire mains¹
 Qu'il n'est mestier pour leur mesnage.
 Vous l'avez, malgré leur visage²,
 Souvent sans cause : Dieu le voit !
 Qui se damne est villain renoit³.

Combien que vous nommez villains
 Ceux qui vostre vie soustiennent,
 Le bonhomme⁴ n'est pas vil, — ains⁵
 Ses faicts en vertu se maintiennent...
 Je vous nomme loups ravisseurs
 Ou lions, si tout devorez !...⁶.

Non seulement les devoirs des princes envers leurs peuples sont proclamés ici avec une courageuse hardiesse, mais le principal et essentiel fondement de ces devoirs, de ces obligations, est nettement marqué, à savoir, les services rendus aux princes par leurs sujets, la solidarité des uns et des autres. Ce qu'on ne peut non plus trop louer, — je dirais presque admirer, — c'est la chaleur de cœur, l'énergie d'accent, l'éloquence véhémence avec laquelle notre poète soutient la cause des petits et des faibles, dénonce leurs souffrances, flétrit la dureté des puissants qui de ces souffrances se font un jeu et proclame généreusement les services et les vertus de Jacques Bonhomme.

Il insiste ensuite très fortement sur l'égalité parfaite des princes, des rois et de leurs plus humbles sujets, de l'empereur et du gardeur de pourceaux : égalité devant Dieu, devant la mort, devant

1. *Petit*, peu ; *mains*, moins.

2. C'est-à-dire, vous vous emparez du fruit de leur labeur en leur présence, malgré eux.

3. Renégat.

4. Le paysan.

5. Mais.

6. Justice, strophes 19 à 24.

le jugement suprême qui à la mort les frappera tous. Malgré le tour original donné ici à ces lieux communs, mieux vaut passer de suite à la seconde partie de la pièce, qui concerne les juges. L'auteur commence par indiquer le rôle, les conditions essentielles d'une bonne administration judiciaire :

Justice la bien ordonnée,
De Dieu en la terre transmise,
Ne veult estre pour or donnée
Ne à ceux qui plus feront mise¹.
Mais au bon droit el s'est submise,
Compas, aplomb et règle esquierre,
Pour radresser chacun qui erre.

Juges, vous en avez la garde;
N'en laissez endurer besoin
Aux pouvres; car Dieu tout regarde,
Qui contre vous sera tesmoin,
Se vous y faillez près ne loin,
Pour *crainte*, *faveur*, *haine* ou *don* :
Selon l'ouvrier le guerdon² !

Après un développement sur *crainte*, *faveur*, *haine* et *don*, où il montre qu'aucun de ces quatre motifs ne doit influencer sur la décision du juge, le poète insiste sur les devoirs particuliers des divers officiers de justice, présidents, alloués, lieutenants des grandes barres, greffiers, avocats, etc. Il y a là quelques détails bons à relever.

De vous, lieutenans des grans barres
Et messeigneurs les allouez,
Je me tais, car vos faits sont garres³
Dès ce qu'aucun vous a louez
Par grans dons; mais très mal ouez⁴
Les pouvres qui n'ont d'argent source.
Il n'est plus amis qu'en la bourse⁵.

1. Qui feront plus de dépense, c'est-à-dire qui la paieront plus cher.

2. Justice, strophes 50, 51. *Guerdon*, récompense.

3. De deux couleurs, bigarré, *varius*.

4. Entendez.

5. Justice, strophe 67.

Les avocats sont très mal traités, presque autant qu'ils l'étaient en chaire, à la même époque, par le grand prédicateur Olivier Maillard :

Ne cuidez jamais, advocats,
Que Dieu vous daigne pardonner,
Se bien n'avisez à voz cas,
Qu'on ne vous gagne par donner...

Quant les puvres gens vous requièrent
Vous ressemblez estre endormis;
Mais les riches ont ce qu'ilz quïèrent
S'en voz mains ont foison d'or mis.
Ung jour serez bien desdormis,
On verra vos barats et guilles¹.
Il n'est pas toujours cours d'anguilles.

Puis, sans autre cérémonie, ne compare-t-il pas les avocats qui plaident causes injustes aux femmes sans vergogne qui gagnent leur vie en faisant folie de leur corps ?

Nous tenons une femme à folle
Qui son corps et son honneur vend
Pour argent; mais ceci m'affole,
Car vous faictes pire souvent;
Vos langues tournent comme vent
Au plus donnant : c'est grant diffame !
Il perd assez qui perd son âme.

D'autant que devez valoir mieux
Que ces folles femmes et viles,
Vous faillez plus (je dy tous ceux
Qui mènent causes inciviles)
Que celles qui vont par les villes
Ou aux champs faire leur folie...

Vous faictes mal, aussi font-elles;
Leurs pechez les vostres n'excusent.
Qu'en adviendra ? Peines mortelles !
Les vices leurs maistres accusent².

1. Vos fraudes et vos mensonges.

2. Justice, strophes 68 à 72.

Les avocats ainsi arrangés, Meschinot passe aux greffiers, aux clercs, pour lesquels il est beaucoup moins dur :

Greffier, note ce loyaument
 Qu'auras ouy patrociner
 Et n'y varie aucunement,
 Car tu ne doibs pas trop signer,
 Ne peu aussi, mais assigner
 En tous tes escriptz verité...

Toi, clerc, qui les procès escripts,
 Ne rançonne trop pouvres gents;
Pren petit de leurs pleurs et cris,
 Car les plusieurs sont indigens.
 Et mesmes entre vous, sergents,
 N'opprimez le peuple de Dieu.
 A mal faire n'a point de jeu.

L'auteur, qui connaissait bien ce monde judiciaire, se borne à demander aux greffiers de ne pas *trop signer*, c'est-à-dire de ne pas signer des choses fausses, et aux clercs de ne pas *trop rançonner* les pauvres gens, de ne pas leur faire payer trop cher *leurs pleurs et leurs cris*. — Des mauvais payeurs on tire ce qu'on peut !

Par là se termine le traité de la Justice.

Les trois autres traités offrent moins d'intérêt. On y trouve encore toutefois çà et là des traits caractéristiques de l'inspiration habituelle de Meschinot, toujours tournée à la satire des grands et des princes et à la défense des petits.

Dans le traité de la Prudence, il exhorte vivement les princes à la libéralité :

Se tu veulx avoir nom d'honneur,
 Estre te fault large donneur :
 A ung prince de grant avoir
 Mieux seroit, pour bon los avoir,
 Donner trop argent, vin et chars ¹,
 Qu'acquérir renom d'estre eschars ².

1. Chairs.

2. *Eschars*, serré, parcimonieux. Édit. 1522, fol. 31.

Il développe abondamment cette idée, que, pour mériter renom de largesse, un prince doit récompenser ses serviteurs au delà de leurs mérites ; le don du prince, s'il ne dépasse le mérite du serviteur, n'est que le paiement d'une dette et ne peut pas s'appeler largesse. Meschinot plaide ici évidemment dans son intérêt et celui de ses semblables, serviteurs des princes ; mais la doctrine qu'il formule était alors fort en vogue.

Dans les traités de la Force et de la Tempérance, il gourmande les nobles qui, manquant aux obligations imposées à la noblesse par la loi de son institution, ne se montrent point, par leurs mœurs, leurs vertus et leur vaillance, dignes de leur rang. Prenant à partie un gentilhomme, même un grand seigneur, qui ne faisait guère honneur à son ordre, il le tance rudement et lui trace un véritable règlement de vie, dont voici quelques articles :

En paillardie toute la nuyt tu veilles ;
 Pour les jeunes, tu t'accointes des vieilles.
 Je te supply que tes folies vueilles
 Tost corriger,
 Et meurement ton chemin diriger
 A vray salut, et à Dieu porriger ¹
 Sainte oraison. Pour à luy t'ériger,
 Lis les exemples
 Des histoires anciennes bien amples.
 Après qu'auras servi Dieu ès saintz temples,
 Bien te viendra si en telz lieux contemples
 La grant bonté
 Du Créateur, qui par sa volonté
 A sa semblance t'a formé et domté,
 Donné royaume, maint duché et comté.
 Et en faict d'armes
 Soit ton deduit : s'il faut que souvent t'armes,
 Exercite lances, haches, guisarmes,
 Et theologie ² laisse aux Prescheurs et Carmes.
 La theologie
 Etudier, aussi l'astrologie,
 N'est pas besoing : car ta maison regie
 Mieux ne seroit par icelle clergie.
 Pour temps passer,

1. Présenter. — 2. Il faut ici prononcer *thologie*.

A jeux honnestes tu te peux deslasser,
Lutter, saillir, sans bras ne piedz casser,
Courir aux barres pour plus force amasser.

Mais aultres jeux,

Cartes, hazards, sont à tous dommageux ;
Las ! on y jure, on dit mots oultrageux :
Ilz ne m'ayment, et aussi ne fais-je eux ;

Car tost le riche

Par telz esbatz ne retient une briche¹ ;
Dont fault qu'il pille or, argent, vin et miche,
Ses crediteurs il blece, abuse et triche².

Tel est l'idéal ou, si l'on veut, le règlement de vie du bon seigneur, du brave gentilhomme, comme on se le représentait au xv^e siècle en Bretagne. Il y manque un trait pourtant : la douceur et même la protection active du suzerain à l'égard de ses vassaux ; Meschinot, nous l'avons vu, a proclamé ailleurs plus d'une fois que c'était là un devoir strict des grands envers leurs sujets. Dans ce même traité il proteste de nouveau avec énergie contre les mauvais traitements dont ces pauvres sujets, en temps de guerre surtout, étaient trop souvent victimes :

Les plus puissans font aux petits molestes,
Biens ravissant s'entrentrompent les testes,

Et, pour excuse,

Le grant pillard le laboureur accuse,
Disant : « Villain, tu es cil qui abuse, »
Et tout espoir de justice lui ruse³.

Dieu tout puissant !

Fourragiers viennent quatre vings et puis cent,
Et le pouvre homme, despourveu d'appuy, sent
Grant angoise, cil qui est nourrissant

De tous estats !

Quant fein ou paille au village a grant tas,
Petits seront en la fin les restas.

1. Une brique, pour dire un objet sans valeur. En d'autres termes, le riche à ces jeux de hasard perd tout et se ruine complètement.

2. Tempérance, strophes 86 à 94.

3. Lui ôte.

S'il plaint et dit : « Tous mon bien emportas ! »

C'est temps gasté.

Car onc sanglier ne fut de près hasté

Des chiens mordans, ne de lui faict pasté,

Tant com sera de reproches tasté.

Chascun dira

Mal contre lui, jurera, mesdira,

Maulgréera Dieu qui lui contredira,

Parjuremens, blasphèmes redira :

C'est la manière¹.

On a rarement exprimé plus énergiquement la misère des pay-sans en temps de guerre, la façon dont ils étaient pillés, non par les ennemis (ce n'est pas des ennemis qu'il s'agit ici), mais par les gens de même parti, sous prétexte de réquisitions pour la sub-sistance de l'ost.

De cette étude sur les quatre traités des *Lunettes des princes*, ce qui se dégage nettement, c'est la vive sympathie de Meschinot pour les petits et les faibles, son ardent amour de la justice, son courage à dénoncer les abus des princes, des nobles, des puis-sants et à en poursuivre la réforme autant qu'il était en lui.

V.

Poésies diverses.

Les autres œuvres de Meschinot roulent presque toutes sur des sujets de morale et de religion. Là dedans beaucoup de lieux com-muns, c'était inévitable ; ça et là des vers rapides, bien tournés, des idées et des expressions originales.

Il y a huit ou dix pièces de poésie pieuse ou dévote, toutes d'une grande banalité, quelques-unes rehaussées de tours de force : par exemple l'*Oraison de Nostre Dame*, dont chaque vers commence par une des lettres de l'AVE MARIA, de façon à reproduire en acrostiche toute cette prière, et surtout une autre oraison à la Vierge en vers de dix pieds, que l'on pouvait, dit l'auteur, retourner en trente-deux façons ; nous la citerons plus loin.

1. Tempérance, strophes 40 à 45.

En dehors des pièces de dévotion, il en est d'autres où le sentiment religieux parle un langage grave et simple qui n'est pas dépourvu de grandeur, cette prière, par exemple, en forme de ballade, dont voici la première strophe :

Dieu tout puissant, graces nous te rendons
De tous les biens qu'avons de toi reçus,
Te suppliant que ne soyons deçus
Par l'ennemy d'enfer, nostre adversaire;
Mais nous octroie, à grans et à menus,
Ce que tu sçais nous estre necessaire...

Prince éternel, de toi sommes connus
Pouvres, chetifs, tardifs à te complaire :
Concède nous, des biens dont es pourvu,
Ce que tu sçais nous estre necessaire¹.

Les pièces morales ont pour objet la satire des vices et des travers ou la considération des misères de la condition humaine. Malheureusement, chez notre poète la satire reste, la plupart du temps, dans les généralités et s'attaque rarement aux traits particuliers et originaux des mœurs de l'époque. — Quelque part cependant il s'avise d'énumérer les vices et les excès par lesquels ses contemporains étaient le plus portés à s'attirer la colère de Dieu : C'est surtout, dit-il,

Par blasphemer et à jurer s'attirer...
Par gourmander² forts vins et gras morceaux,
Par exercer le mestier des ribaulx...
Par nous fourrer de trop coûteuses peaux,
Par vexer gens en procès et appeaulx...
Par desirer vivre comme pourceaux...
Par oublier que sommes pourriture...
Par nous moquer des pouvres indigens,
Par retenir le loyer des travaux,
Par opprimer les subjectz et féaux,
Par soustenir les rapineurs sergents³ !

Tous ces traits, et surtout la manie des jurements, des procès,

1. Édit. 1522, fol. 103 v° et 104.

2. Absorber goulument.

3. Édit. 1522, fol. 91 r°-v°.

des riches fourrures, l'horreur des sergents « rapineurs, » c'est-à-dire des sergents féodés qui étaient devenus une plaie, caractérisent bien la seconde moitié du x^v^e siècle. Ailleurs encore il dit :

Qu'est-ce *aux mondains estre vestuz si court* ?
C'est pompe, orgueil et sottie élacion¹.

Mais ces traits sont rares. Un mal toutefois sur lequel sa satire est abondante, verveuse, empressée, c'est la ploutocratie, dont le règne commençait déjà. Il y a là-dessus deux ballades vraiment intéressantes :

Fy d'estre fils de prince ou de baron !
Fy d'estre clerc ne d'avoir bonnes mœurs !
Ung renoyeur², ung baveux, ung larron,
Ung rapporteur, ou bien grans blasphemours,
Plus sont prisez aujourd'hui, — dont je meurs,
Voyant ainsi les estats contrefaits³.
Qui a de quoy est, en dictz et en faicts,
Sage nommé et sans aucun diffame;
Mais les puvres vertueux et parfaicts,
Gens sans argent, ressemblent corps sans âme...

Prince, ce m'est à porter pesant faix,
Et désiré-ge estre, plus que jamais,
Avec les bons qui gisent soubz la lame⁴,
Puisqu'aujourd'hui, entre bons et maulvais,
Gens sans argent, ressemblent corps sans âme.

Cet amer ressentiment de la pauvreté, qui emporte le poète jusqu'à lui faire désirer la mort, marque la date de cette pièce ; elle dut être composée dans le même temps que l'autobiographie poétique placée en tête des *Lunettes des princes*, c'est-à-dire en 1459 ou 1460. — Voici sur le même sujet une autre ballade d'un ton moins tragique, mais curieuse par certains détails de mœurs :

Est-il douleur, desconfort ne oultrage
Qui tant griève comme d'argent deffault ?

1. Édit. 1522, fol. 97.

2. Un renégat.

3. Les mérites des diverses conditions appréciés au rebours du vrai.

4. Sous la tombe. — Édit. 1522, fol. 91 v° et 92.

Ung hom qui n'a de quoy perd le courage
 Et se descend au bas de tout son hault.
 Plaisir lui fuit et desespoir l'assault,
 Ennui le tient sans de lui despartir,
 De dueil si plein com s'il vouloit partir;
 Bien se vouldroit pendre comme Judas.
 C'est assez mal pour devenir martyr
 Ou pour jouer *les Peines saint Guedas*.

Car, quant on vient à ville ou en village
 A peu d'argent, ò¹ face froid ou chaud,
 Si le compaing tremble tout davantage,
 Certes il dit que de feu ne lui chault;
 S'il desjune, c'est du vin qui moins vault,
 De belle eaue le sçait bien mi-partir;
 Et encore, quant ce vient au partir,
 Son hoste et lui ont plusieurs grans débats.
 C'est assez mal pour devenir martyr
 Ou pour jouer *les Peines saint Guedas*.

Princes, qu'ès cieux Dieu vous vueille appartir!
 Faictes nous donc aucun bien departir,
 Car qui n'en a, de ce ne doublez pas!
 C'est assez mal pour devenir martyr
 Ou pour jouer *les Peines saint Guedas*².

La peinture du voyageur sans argent est très jolie. Puis le refrain de cette ballade nous révèle l'existence d'un mystère, — en breton ou en français, très breton en tout cas par le sujet, — aujourd'hui perdu et ignoré, *les Peines saint Guedas*, c'est-à-dire « les malheurs, les souffrances de saint Gildas, » dont le sujet, d'après ce titre, devait être les épreuves, les traverses suscitées par le diable et ses suppôts au saint fondateur de Ruis, entre autres son voyage en mer avec quatre démons déguisés en moines, qui au milieu de l'Océan le jetèrent par-dessus le bord, si bien que, pour naviguer, le saint fut réduit à « oster son man- »
 « teau ou froc, se mit dessus et en attacha le bout à son bourdon
 « pour cueillir le vent, s'en servant comme d'une voile, et cingla

1. Qu'il fasse froid ou chaud.

2. Édition de 1522, fol. 128.

« en cette sorte jusqu'à la coste d'Hibernie, » selon le récit du bon P. Albert Legrand¹.

Quoique la forme poétique la plus habituelle à Meschinot soit la ballade, il a un certain nombre de petites pièces plus courtes, rondeaux ou épigrammes, dont il convient de donner quelques exemples. Voici une épigramme morale en huit vers, qu'on pourrait intituler : *Dire et faire*, et qui en ce genre est fort bien tournée :

Rien dire ne devez sans faire,
Des choses qui touchent promesse.
Sans rien dire vous devez faire
Vaillance de corps et prouesse.
Vous devez faire et aussi dire,
En tout temps, douceur à aultruy.
Et ne devez faire ne dire
Jamais desplaisir à nully.

Le rondeau suivant est à peu près la seule pièce sentimentale de Meschinot, du moins la seule digne d'être citée :

M'aimerez-vous bien,
Dites, par vostre âme?
Mais que je vous ame
Plus que nulle rien²,
M'aimerez-vous bien?

Dieu mit tant de bien
En vous, que c'est basme³;
Pour ce je me clame
Vostre. Mais combien
M'aimerez-vous bien?

Style rapide et naturel, coupe élégante, sentiment vrai avec une pointe d'ironie ou de doute tout au moins, — ce rondeau montre ce que Meschinot eût pu faire dans un siècle où n'aurait pas dominé le goût du cherché dans le style, du tordu et du tour

1. *Vies des Saints de Bretagne*, 3^e édit., 1680, p. 16.

2. Si je vous aime plus que toute chose.

3. Baume.

de force dans le mètre, de l'affectation mêlée de gravité banale dans la pensée.

Si c'est la seule pièce qui exprime un sentiment personnel de l'auteur, ce n'est pas la seule où il ait parlé de l'amour. Dans quatre grandes ballades, il a à sa manière traité de cette passion, de ses manifestations diverses, des diverses façons dont son siècle la comprenait. Chacune de ces ballades a un titre : *Amour sodale*, *Amour vertueuse*, *Amour folle*, *Amour vicieuse*. Tout cela est bien didactique et rappelle par trop les quatre chapitres des quatre vertus cardinales des *Lunettes des princes*. Pourtant, on y trouve quelques lueurs curieuses sur les mœurs et les idées du temps et sur les propres sentiments de l'auteur. *Amour sodale*, c'est l'amitié plutôt que l'amour (du latin *sodalis*, ami, camarade) ; *Amour vertueuse*, c'est l'amour fondé sur les motifs les plus légitimes et les plus généreux sentiments ; *Amour vicieuse*, au contraire, c'est l'amour brutal, l'amour de la canaille. *Amour folle* participe des deux derniers, mais plus du premier que de l'autre ; moins éthéré qu'*Amour vertueuse*, mais non bas et brutal comme *Amour vicieuse* ; très capable de sentiments généreux, il (ou elle) cède parfois à d'autres mobiles ; il aime un peu trop la joie, l'éclat, le luxe, les fêtes ; c'est un amour panaché, comme il se pratiquait le plus souvent à la cour et dans le monde, comme Meschinot lui-même l'avait sans doute pratiqué quand il servait les dames à Tours et à Meun-sur-Ièvre ; bref, le nom d'*Amour mondaine* lui conviendrait beaucoup mieux que celui d'*Amour folle*, dont le stigmatise ici la vieillesse un peu trop puritaine de notre poète.

Pour mieux définir, spécifier, distinguer entre eux ces quatre amours, Meschinot a imposé à ces quatre ballades une construction toute particulière. Chacune d'elles se compose de trois grandes strophes, formées chacune de douze vers de dix syllabes, plus un envoi de six vers de même mesure. Or, le premier hémistiché de chacun des quarante-deux vers est le même dans les quatre ballades et désigne une action ou une qualité quelconque de l'amour, comme *Amour loue...*, *Amour blâme...*, *Amour chérit...*, *Amour détruit...*, etc. Et le second hémistiché, qui change dans chaque ballade, détermine le caractère spécial de chacun des amours. Pour bien faire comprendre ce mécanisme assez compliqué, voici les trois premiers vers et le refrain des quatre ballades :

*Amour sodale*¹.

Amour commande	aux gens estre loyaux.
Amour deffend	compaignie maulvaise.
Amour acquiert	grans biens à ses féaux...
Amour blasme	qui sans mal ne veult vivre.

*Amour vertueuse*².

Amour commande	aux gens estre parfaits.
Amour deffend	tous deshonestes faicts.
Amour acquiert	aux amans los et prix...
Amour blasme	les meschans et infaicts ³ .

*Amour folle*⁴.

Amour commande	à tous estre joyeux.
Amour deffend	qu'on ait dueil ne souci.
Amour acquiert	bruit d'estre gracieux...
Amour blasme	ceux qui n'ont robe neufve.

*Amour vicieuse*⁵.

Amour commande	aux gens vivre en luxure.
Amour deffend	chasteté nette et pure.
Amour acquiert	enfin damnation...
Amour blasme	les vivans sans laidure ⁶ .

La ballade d'*Amour folle* (l'amour mondain), qui reproche aux gens de n'avoir pas de robe neuve, représente sans aucun doute les mœurs et les sentiments en vogue sur cette matière dans le monde et à la cour de Bretagne au temps de Meschinot. Il convient, à ce titre, de la reproduire ; la voici dans sa disposition originale :

Amour commande	à tous estre joyeux.
Amour deffend	qu'on ait dueil ne souci.
Amour acquiert	bruit d'estre gracieux.
Amour reffait	les cueurs qui sont sans si.

1. Édit. 1522, fol. 123.

2. Édit. 1522, fol. 124.

3. Infects, c'est-à-dire infectés de vices.

4. Édit. 1522, fol. 126 v°.

5. Édit. 1522, fol. 124 v° et 125.

6. Ceux qui ne vivent pas dans le vice, dans le déshonneur.

Amour dresse	l'espoir d'avoir merci.
Amour remplit	de peu les sotz amans.
Amour nourrit	de l'air ses bons servans.
Amour oste	le penser en richesse.
Amour garde	d'offenser sa maistresse.
Amour apprend	à faire mainte espreuve.
Amour reprent	en tous endroits saigesse.
Amour blasme	ceux qui n'ont robe neufve.

Amour porte	haute chièr à pleins yeux.
Amour punit	qui d'orgueil n'est farci.
Amour chasse	les bonnes gens et vieux.
Amour requiert	avoir esbats aussi.
Amour hait	trop ceux qui ne font ainsi.
Amour tence	les cœurs qui sont dormans.
Amour seuffre	qu'on lise les romans.
Amour parfaict	le vouloir de jeunesse.
Amour ferme	sa maison à vieillesse.
Amour ne veult	que pensif on se treuve.
Amour cherit	Venus comme déesse.
Amour blasme	ceux qui n'ont robe neufve.

Amour quiert	dons et joyaux precieux.
Amour treuve	qu'on doit estre assouvi.
Amour aime	bouquetz delicieux.
Amour destruit	desplaisir et ennuy.
Amour baille	la foy à son ami.
Amour liève	nouveaux faix tous les ans.
Amour met hors	ceux qui lui sont nuisans.
Amour conduit	en l'ignorance adresse.
Amour pourvoit	de contente simplesse.
Amour donne	sans sçavoir qui le meuve.
Amour veult	bien exhaulcer sa noblesse.
Amour blasme	ceux qui n'ont robe neufve.

L'envoy.

Amour parle	de festes et bombans.
Amour se rit	de ceux qui ont feblesse.
Amour ne peut	porter peine ou destresse.
Amour ne croit	pas tout ce qu'on lui prouve.

Amour attend	tousjours plus grant liesse.
Amour blasme	ceux qui n'ont robe neuve ¹ .

Cette *Amour folle* a sans doute trop de goût pour la joie, le luxe, la grande chère, pour les « festes et bombans, » pour les pompes et les colifichets du monde. Elle a pourtant quelques bons côtés, entre autres : interdire « le penser en richesse, » c'est-à-dire le culte de l'argent ; supporter « mainte espreuve » et soulever courageusement « nouveaux faix tous les ans ; » bailler et tenir foi à ses amis ; donner largement, par une pente naturelle de l'âme (« sans sçavoir qui le meuve ») ; mettre au cœur « contente simplesse » et en même temps une tendance à élever de plus en plus ses sentiments (« exhaulcer sa noblesse »). N'y a-t-il pas là un certain contrepoids, ou tout au moins une rançon partielle des goûts, des désirs et des tendances moins recommandables de cet amour, dans lequel Meschinot, ce semble, ne veut voir que de la folie ?

Jugement dont la sévérité s'explique d'ailleurs facilement par le penchant commun à tous les moralistes, et pour eux presque invincible, à voir tout en noir, qui finit par les jeter dans le pessimisme. Meschinot n'y pouvait guère échapper, d'autant plus que son époque n'était pas belle. Aussi — en terminant, — pour résumer son inspiration, pour exprimer la pensée générale de son œuvre, nous ne pourrions guère trouver mieux que la ballade suivante, sur les misères du monde, qui est d'ailleurs fort bien tournée :

Les misères du monde.

1.

Foy aujourd'hui est trop petit prisée,
 Esperance a nom de presumption,
 Charité, las ! par envie est brisée.
 Prudence fait grant lamentation,
 Justice n'a plus domination,
 Force se plaint du temps qui present court,
 Temperance s'eslongne de la court.
 Vertus s'enfuient, peché partout abonde :
 C'est grant pitié des misères du monde !

1. Édité. 1522, fol. 126 v° et 127.

2.

Humilité est toute desguisée,
 Amour languit en extrême unction,
 Largesse dit qu'elle est moult desprisee,
 Patience a grant desolation.
 Sobriété voit sa destruction,
 Chasteté croit que tout mal lui accourt;
 Diligence n'a plus qui la secourt,
 Entendement vit en douleur profonde :
 C'est grant pitié des misères du monde !

3.

Sapience est en tous lieux refusée,
 Crainte de Dieu n'a plus de mansion,
 Conseil est mal en place divisée;
 Science dort, il n'en est mention;
 Pitié n'a lieu en ceste nation.
 Baptisme dit qu'heresie se sourt,
 Honneur se voit habillé comme lourd,
 Mariage est souillé et tout immonde :
 C'est grant pitié des misères du monde !

4.

Prince puissant, pour le vous faire court,
 Perdus sommes se Dieu ne nous ressourt.
 Homme ne voy en qui bonté se fonde :
 C'est grant pitié des misères du monde !

Cette pièce, d'une belle facture, d'une précision, d'une netteté de langue remarquable, a tout l'air d'appartenir aux dernières années de Meschinot. Cette *place*, c'est-à-dire cette puissance *divisée*; cette *nation* chez qui la *pitié* (l'humanité) n'a plus d'asile, où l'on ne peut trouver un homme pour soutenir le bon droit (*un homme en qui bonté se fonde*): ces traits nous semblent indiquer la division et les troubles de Bretagne après la chute de Landais (1485), le supplice de ce ministre, l'indifférence des puissants, des barons pour la bonne cause (c'est-à-dire la cause bretonne), indifférence qui allait tout à l'heure tourner en trahison.

VI.

Jeux de rime.

Il faut bien donner ici quelques exemples de ces tours de force que les contemporains admiraient dans la versification de Meschinot et dont on lui reproche aujourd'hui la puérilité. Mais, en réalité, sauf les rimes ultra-riches de deux et de trois syllabes, ces merveilles prosodiques sont très espacées chez lui. Nous allons fournir quelques échantillons de ses rimes riches, de ses vers *équivoqués*, de ses vers *fraternisés* ou *enchaînés* (dits par d'autres vers *en écho*) et de ses vers *brisés*.

*Rimes ultra-riches et vers équivoqués*¹.

Homme miserable et *labile*,
 Qui vas contrefaisant *l'habile*,
 Menant estat *desordonné*,
 Croy qu'enfer est *dès or donné*
 A qui ne vivra *sainctement*,
 Ou l'Escripture *saincte ment...*
 Quand morte sera *ta charongne*
 Puante, quier qui *ta char ongne*
 D'aucune odorante *liqueur* ;
 Homme ne vouldra, car *li cueur*
 Ne pourroit durer *à sentir*
 Tel odeur, ni s'y *assentir*.
 Après, en *jugement iras* :
 Croy-tu qu'au *juge mentiras*
 Qui scet tout ? Ne t'y *attens point*.
 Sa rigueur en celui *temps point*,
 Plus n'y aura *misericorde* ;
 Davantage, *misère y corde*
 Dur cordage pour les *dampnez*,
 De la lignée d'*Adam nez*².
 Etc.

1. Sur la rime *équivoque* et les vers *équivoques* ou *équivoqués*, voir Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VII, ch. XII, *Œuvres*, édit. 1723, col. 739; et Peignot (Philomneste), *Amusements philologiques*, édit. 1842, p. 93-94.

2. *Lunettes*, traité de la Prudence, édit. de 1522, fol. 25 v° et 27 v°.

Nous avons déjà ici un certain nombre de vers équivoques ou équivoqués, dans lesquels le même son, de trois syllabes ou davantage, paraît à la fin de deux vers avec un sens tout différent dans chacun des deux, comme ci-dessus *desordonné* et *dès or donné*, *ta charongne* et *ta char ongne*, en *jugement iras* et au *juge mentiras*, *misericorde* et *misère y corde*, etc. Mais voici, dans le 72^e douzain des *Lunettes*, un exemple de vers équivoqués qui lève la paille. La Raison reproche au poète de se plaindre beaucoup trop haut des misères de la condition humaine en ce bas monde, et (singulière manière de le consoler) elle ajoute que toutes ces misères ne sont rien auprès de la calamité finale, la mort : Ha ! lui dit-elle,

Ha ! si ton cueur tant de maux *pour ire a*,
 A ton trespas pense que *pou rira*,
 Car as à faire une dolente issue,
 Ton ame ès cieux ou en grant *paour ira*
 Et ta charongne en terre *pourrira* :
 Plus tost fauldra qu'elle ne fût tissue.
 Etc.

Vers fraternisés ou enchaînés.

Quand la dernière syllabe de chaque vers, souvent même les deux ou trois dernières sont répétées au commencement du suivant avec un sens différent, c'est là ce que notre ancienne prosodie appelait vers *fraternisés* ou vers *enchaînés*¹.

Voici, pour premier exemple, la troisième strophe de la balade sur la cour (ici, la *court*) :

Pour dire au vray, au temps qui *court*,
Court est bien perilleux *passage* :
Pas sage n'est qui droit là *court*,
Court est son bien et *avantage*,
Avant age fault le courage.
Rage est sa paix, pleurs ses *soulas*,
Las ! c'est un très piteux *mesnage*.
Nage autre part pour tes esbats².

1. Tabourot les nomme *vers enchaînés* (voir *Bigarrures du seigneur des Accords*, édit. 1662, p. 287) ; Peignot, vers *fraternisés* (voir *Amusements philologiques de Philomneste*, édit. 1842, p. 95-96), et aussi Lalanne, dans ses *Curiosités littéraires*, 1845, p. 57.

2. Tabourot cite cette strophe même comme exemple de vers enchaînés, et

Mais voici en ce genre la perfection ; c'est le 27^e douzain des *Lunettes*, qui est comme la conclusion des lamentations de notre poète sur la mort des quatre ducs de Bretagne, Jean V, François I^{er}, Pierre II et Arthur III :

Par ceste mort je sens guerre *mortelle*,
Mort telle fut desonques très rebelle ;
Belle n'est pas, gente ne *avenante* ;
Venante à coup et volentiers se *cèle*.
Celle fait tant que tout haut bien *chancelle* :
Ancelle est donc dommageeuse et *meschante*.
Chante qui veut, elle est toujours dolente,
Lente à tout bien et en dueil *excellente*,
*Cellente*¹ aussi d'oïr male nouvelle.
Elle est de tous hauts meschiefs *contenante*,
Tenante en soi tristesse *permanante*,
Manante en pleurs et douleur *eternelle*.

Il y en a bien d'autres de ce genre ; ceux-là suffisent, je pense, pour l'exemple.

Vers brisés.

Ce « sont ceux qui, coupés immédiatement après le premier hémistiche, peuvent se lire de suite et former un sens complet, différent de celui que présentaient les vers lus en entier². »

A ce genre se rattache l'oraison à la Vierge dont j'ai parlé ci-dessus et que l'auteur fait précéder de cette curieuse annonce :

*Ceste oraison se peult dire par huit ou par seize vers, tant en retrogradant que autrement, tellement qu'elle se peult lire en trente-deux manières différentes et plus, et à chascune y aura sens et rime, et commencera tousjours par motz differentz qui veult*³.

Peignot la cite aussi comme exemple de vers fraternisés, ce qui prouve la synonymie des deux appellations.

1. Pour *zellente* ou *zelante*, désireuse, empressée.

2. Peignot, *Amusements philologiques*, édit. 1842, p. 47. Cf. Tabourot (*Bigarrures*, édit. 1663, p. 250), qui les appelle *vers coupez*, et Lalanne, *Curiosités littéraires*, 1845, p. 59.

3. Meschinot, édit. 1522, fol. 105.

Voici ces vers, qui sont des décasyllabes, et que nous coupons après le premier hémistiché :

D'honneur sentier	Confort seur et parfait
Rubi cheris	Safir très precieux
Cuer doulx et chier	Support bon en tout fait
Infini pris	Plaisir melodieux
Ejouy ris	Souvenir gracieux
Dame de Sens	Mère de Dieu très nette
Appuy rassis	Desir humble joyeux
M'ame deffens	Très chière Pucelette.

« Meschinot (m'écrit M. le président Trévédý) parle trop modestement quand il dit que ces vers peuvent se retourner en 32 manières.

« Les 8 vers, coupés en deux après le premier hémistiché, font 16 vers ; on peut les lire *en rétrogradant*, le dernier vers devenant le premier de la pièce et ainsi de suite. Voilà les 32 manières indiquées par Meschinot. Mais chacun des hémistichés des 8 vers peut prendre successivement les 16 places, de la première à la dernière ; ces changements donnent 16 fois 16 combinaisons, c'est-à-dire 256, dont il faut cependant déduire les deux combinaisons originaires : reste 254 ! »

Beau chiffre. Après un pareil chef-d'œuvre tirons l'échelle.

VII.

Chronologie des œuvres de Meschinot.

En rapprochant les diverses notions éparses dans les chapitres qui précèdent, on en peut tirer un nombre de dates suffisant pour jalonner toute la carrière poétique de Meschinot.

La première manifestation publique de sa muse, à notre connaissance, se produisit à Tours en 1457, devant la cour de France, sous les auspices du grand connétable de Richemont, qui était alors Arthur III duc de Bretagne.

Richemont étant mort l'année suivante (26 décembre 1458), Meschinot, très accablé de cette mort si voisine de celle du duc Pierre II, fut frappé d'une grave maladie, affectant à la fois le physique et le moral, qui l'empêcha d'abord de continuer son service

dans la garde ducale et le poussa au désespoir. En 1460, à peine guéri, il fixa le souvenir de cette terrible crise dans son autobiographie en vers.

En 1461, il composa la *Supplication de la povere nation de Bretagne* pour la guérison du duc François II ;

En 1462 ou 1463, l'élegie satirique de la ville de Nantes au sujet de l'interdit porté contre elle par l'évêque rebelle et traître à la Bretagne, Amauri d'Acigné.

En 1464 ou au commencement de 1465, sur l'invitation et avec la collaboration de Georges Chastelain, il lança contre Louis XI ce brûlot, ce très curieux recueil de satires, que nous avons étudié plus haut. Bien que dans cette circonstance il se proclame modestement le disciple de Chastelain, le choix que celui-ci fit de Meschinot pour travailler avec lui à une œuvre de cette importance est une preuve éclatante de l'estime et de la réputation dès lors acquises au talent de notre poète.

Une nouvelle preuve, c'est l'honneur qui lui fut déferé à la cour de Bretagne de venir, en 1471, sous les auspices du comte de Laval, cousin du duc François II, saluer en vers, au nom de la Bretagne, sa nouvelle duchesse Marguerite de Foix.

L'année suivante (1472), violemment attaqué, lui et son fils, par les Boisbrassu, il a recours à la prose et adresse au duc la *Supplication* si originale *du Banni de liesse*.

En 1473, nouveau témoignage d'estime pour son talent, nouvelle preuve de sa réputation hors de Bretagne : le sire de Croy, ambassadeur du duc de Bourgogne, lui demande une élégie sur la duchesse, veuve du duc Philippe le Bon, morte le 28 décembre 1472.

Dans cette même année, il travaille à son poème des *Lunettes des princes*, qu'il imagine de relier, par une longue transition tout artificielle, à son autobiographie poétique de 1460. On peut croire que la composition des *Lunettes* occupa Meschinot assez longtemps et se prolongea tout au moins jusque vers 1480.

De 1480 à 1485 se placent les pièces sur la cour de Bretagne contenant des allusions à la lutte de Landais et de Chauvin, et en 1487 la satire contre les barons de Bretagne alliés de la France.

VIII.

Conclusion.

Dans notre première partie, nous avons étudié en Meschinot l'homme et sa vie ; dans la seconde, le poète et ses œuvres. La première nous a donné de l'homme, de son rôle et de son caractère une image plus exacte, plus précise et plus vivante que les notions admises jusqu'à présent. De la seconde sortira, nous l'espérons, une modification plus profonde encore dans la physionomie de son œuvre poétique.

Jusqu'ici, dans cette œuvre on n'a vu que deux choses : une allégorie alambiquée dont le titre bizarre faisait tout le mérite et tout le renom ; des sermons de morale banale d'un style plat et lourd.

Désormais, on ne contestera point que dans les *Lunettes*, à côté de l'allégorie, il y a une œuvre tout autre, fort originale, la confession passionnée et personnelle d'une âme angoissée et désespérée jusqu'au suicide. Par ailleurs, si Meschinot est un moraliste, un trait notable, essentiel, le distingue hautement des sermonneurs banals et ennuyeux avec lesquels on voudrait le confondre. En lui vibrent énergiquement le sentiment politique et la fibre patriotique. Dans la société féodale fortement hiérarchisée à laquelle il appartient, c'est aux puissants, rois, princes et seigneurs, qu'il renvoie avec raison la responsabilité du bien et du mal ; c'est vers eux qu'il dirige son action, ses admonestations, au besoin sa critique et sa satire ; c'est contre eux qu'il défend obstinément la cause des petits et des pauvres.

De même contre la France qui, dans sa lutte avec la Bretagne, non contente de son énorme puissance, ne rougit pas d'y joindre la ruse, le parjure, la corruption et la trahison ; contre la France de Louis XI et de Charles VIII, Meschinot défend vaillamment et obstinément la cause bretonne : célébrant avec une émotion sincère et cordiale les bons et braves princes qui défendent et gouvernent paternellement la Bretagne ; fustigeant de ses vers vengeurs les misérables, si haut placés qu'ils soient (évêques et barons), qui la trahissent ; lançant contre son premier et plus terrible ennemi, celui qui engendra tous les autres et qui leur fraya la voie, contre le perfide et tortueux Louis XI, lui lançant à la

face la plus violente satire, le plus sanglant pamphlet, j'entends les vingt-cinq ballades composées sur les *princes* de Chastelain, le plus terrible mais le mieux justifié des actes d'accusation, couronné par la sentence de condamnation prononcée, dans le dialogue de la *Destruicte France*, au nom de la France même et demandant ouvertement le détrônement de Louis XI.

Attaquer de la sorte le plus vindicatif, le moins scrupuleux des hommes armé de tous les moyens de satisfaire sa vengeance, c'était jouer sa tête. Et cela n'arrêta pas Meschinot.

Ce que nous avons devant nous, c'est donc d'abord un poète satirique, politique, patriote, c'est-à-dire par essence un militant, combattant avec ses vers, comme l'homme d'armes avec sa lance, pour la justice, pour la cause des opprimés et des faibles, attaquant résolument les oppresseurs, les parjures, les traîtres, défendant jusqu'au bout la patrie bretonne; comme l'homme d'armes aussi dans la mêlée, offrant bravement sa poitrine aux coups de l'ennemi.

Voilà Meschinot.

Nous sommes loin de l'image qu'on nous en a montrée jusqu'ici : un débonnaire maître d'hôtel avec sa baguette, qui, après avoir servi et desservi la table ducale, amuse ses loisirs à rimer de plats sermons.

Passant du fond à la forme, il serait aisé, croyons-nous, de défendre le style de Meschinot contre les reproches exagérés de lourdeur et de platitude qu'on lui jette habituellement.

A l'étude déjà bien longue que l'on vient de lire, dont le caractère est spécialement historique, je ne puis coudre et ajouter une étude littéraire. Je me bornerai donc à quelques mots sur ce point.

Sans doute, le style de Meschinot a souvent de la raideur, souvent des ellipses forcées, des inversions tordues, des expressions affectées et bizarres. C'est la marque du mauvais goût de son siècle, qu'il subit fréquemment. Mais, à côté de cela, que de vers pleins, riches et verveux, que d'expressions trouvées, que d'images originales d'une fière et haute couleur ! Il y en a beaucoup de ce genre dans les nombreuses citations que nous avons faites. Nous nous bornerons à en produire ici quelques-unes, prises là ou ailleurs.

A propos de certains princes et seigneurs qui croient le monde entier fait pour eux, il dit :

... Aulcuns sont à qui semble
Que la terre est pour eux tissue.

Pour peindre les querelles misérables, et qui n'en sont que plus ardentes, des petits entre eux :

*Tels qui n'ont pas vaillant deux meschans bas
Voit-on souvent avoir mille débats.*

Pour exprimer l'arrière-goût souvent si âcre des plaisirs terrestres :

Notre doux est tout confit en amer.

Et la mort, qui prend tout comme une voleuse :

Mort tout ravit sous son mantel ou chape.

Ailleurs il lui dit :

*De toi viennent ennuis, douleurs, meschief,
Larmes, soupirs, tordre mains, tirer chief.*

Portrait du poète, exténué par le mal qui le mine corps et âme :

*L'arbre sec suis, ayant d'ennuis verdure,
Vivant en mort, trouvant plaisance dure...
Je suis garni de santé langoureuse,
J'ai liesse penible et douloureuse
Et doux repos plein de melencolie ;
La clarté m'est obscure et tenebreuse :
Mon sentement est devenu folie.*

Le portrait de Louis XI, un chef-d'œuvre en deux mots :

Innocent feint, tout fourré de malice.

Peinture de la cour :

*La cour est une mer dont sourt
Vagues d'orgueil, d'envie orages...*

La Raison se définit elle-même ainsi :

*De vertu suis source, mère et naissance,
Et de tout sens¹ tiens université.*

C'est la Raison, on le sait, que Dieu, touché de la prière de Meschinot, lui envoya pour guérir son désespoir, et là justement commence la fameuse allégorie des *Lunettes*. Comme pour mon-

1. De toute sagesse.

trer que l'allégorie même peut avoir quelque grâce, voici comme notre poète peint la descente de la Raison du ciel en terre :

Or, entendez quelle fut sa venue :
 Point n'arriva, comme meschante, nue¹,
 Mais richement de vestemens aornée,
 Et descendit en une belle nue,
 Par un doux temps d'une pluie menue.
 Depuis ne vis la pareille journée,
 Tant fraische fut et si bien sejournée².
 Lors envers moi s'est doucement tournée...
 De ses beaux yeux (qui sont, plus que nature
 Ne peut ouvrer en nulle créature,
 Doux et rians) un regard me transmist,
 Et mon souci presque tout se demist³.

Rien de plus frais et de plus gracieux que ce petit tableau. Voulez-vous, au contraire, une touche violente, sombre, énergique? Écoutez cette apostrophe de notre poète au pêcheur :

Et le corps mort? Ton ame passera
 Au jugement rigoureux et terrible...
Que songes-tu, ord vaisseau⁴, vile cendre,
Farci d'orgueil? Veux-tu estre damné?
 Tu prends plaisir à *ta chair blanche et tendre,*
Un corps pourri qui est aux vers donné!
 Ton temps est bref : veuille à vertu entendre,
 Ou mieux te fût n'avoir onc esté né⁵.

En fait d'apostrophe, n'oublions pas surtout celle de Meschinot à la Bretagne :

Riche pays, contrée très heureuse,
 Amez de Dieu, ce voit-on clairement;
 Duché sans pair, Bretagne plantureuse,
 De noblesse tresor et parement⁶!

1. Nue comme une pauvre.

2. Et si calme.

3. Se dissipa presque entièrement; 47° douzain.

4. *Ord*, sale, vase rempli d'ordure.

5. Édit. 1522, fol. 88 v°.

6. Édit. 1522, fol. 121 v°.

Dans ce cri d'amour s'épanche tout entière l'âme bretonne de notre poète ; nous ne saurions mieux finir que par là.

Arthur DE LA BORDERIE.

APPENDICE.

I.

LA FAMILLE DU BOISBRASSU.

Depuis la publication de la première partie de notre étude sur Jean Meschinot, il a paru deux ouvrages contenant des renseignements intéressants sur cette famille du Boisbrassu, avec laquelle Meschinot et son fils eurent les très vifs démêlés dont il est question au chapitre IX et au n° V de l'Appendice de notre première partie¹. L'un de ces ouvrages est la monographie historique de la paroisse de Carentoir (où était situé le manoir du Boisbrassu) par M. l'abbé Leclaire, vicaire de cette paroisse² ; l'autre, la cinquième série des *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne*, par M. René Blanchard.

M. l'abbé Leclaire donne une notice assez étendue sur la terre du Boisbrassu et ses possesseurs (p. 442 à 447 de son livre). « La maison du Boisbrassu, dit-il, a conservé sa physionomie de vieux manoir breton : grande cour pavée autrefois fermée, fenêtres grillées à l'antique, demi-tourrelle avec meurtrières, portes ogivales des xv^e et xvi^e siècles. »

Quant aux possesseurs, nous avons raison de les croire de petite et récente noblesse. Dans le principe, leur nom était *Galivier* ; le plus ancien qu'on connaisse, Pierre ou Perrot Galivier, mourut, dit-on, vers 1350. Il n'était pas noble du tout, non plus que son fils Renaud,

1. Ci-dessus, p. 122 et 137-138.

2. *L'Ancienne paroisse de Carentoir*, par l'abbé Leclaire. Vannes, Lafolye, 1895, in-8° de 448 pages.

que l'on trouve dans divers actes de 1392 à 1427¹; pas davantage le fils de Renaud, appelé Jean Galivier, qui cependant prépara l'ascension de sa race en quittant ce nom roturier pour prendre celui du Boisbrassu, d'allure plus nobiliaire.

Ce Jean sut aussi se glisser, se pousser habilement à la cour de Bretagne et devint un agent de confiance du duc Jean V, qui, le 8 août 1430, ordonnait à son receveur de Guérande de payer douze écus « à Jehan de Boisbrassu, pour mettre et employer ès affaires secretz de Monseigneur [le duc]². » Jean V le nomma ensuite trésorier de son plus jeune fils, le malheureux Gilles de Bretagne. Ce Jean Galivier ou du Boisbrassu vivait encore en 1437³; mais ce n'est pas lui, comme nous l'avions cru, qui fut l'adversaire des Meschinot en 1473, car il était mort environ dix ans plus tôt, laissant pour héritier un autre Jean du Boisbrassu, lequel réussit à se faire anoblir en 1469⁴ et soutint, ainsi que son fils Pierre, le procès de 1473 contre les Meschinot.

Le nom de Boisbrassu s'éteignit au siècle suivant. Jean l'anobli survécut à son fils Pierre, mourut en 1518 et eut pour successeur un autre fils appelé François⁵, qui pour tout hoir n'eut qu'une fille du nom d'Anne, laquelle porta la terre et la fortune des Boisbrassu dans la famille de Castellan, originaire de la paroisse de Saint-Martin sur Out⁶.

II.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous n'avons pas l'idée de donner ici la bibliographie des éditions connues de Meschinot: Jacques Brunet, dans la dernière édition du *Manuel du libraire* (III, 1665-1670), a bien avancé ce travail, puis-

1. *L'Ancienne paroisse de Carentoir*, p. 143. Mais M. Leclaire lui prolonge la vie jusqu'en 1450, ce qui n'est guère admissible s'il était fils de Jean Galivier mort en 1350, car alors il eût été plus que centenaire.

2. René Blanchard, *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne* 1441 et 1442, et *Supplément* (Nantes, 1895), p. 82, n° 2683.

3. Registre de la chancellerie de Bretagne au 10 octobre 1457, dans D. Morice, *Preuves*, II, 1711.

4. *Carentoir*, p. 144.

5. Outre ce fils, il laissa aussi une fille appelée Perronnelle, selon M. Leclaire, qui ne parle aucunement de Pierre, dont l'existence est cependant certaine.

6. Leclaire, *Carentoir*, p. 144-145.

qu'il signale ou décrit jusqu'à vingt-deux éditions de notre poète, de 1493 à 1539. Il y en eut certainement davantage, et pour notre part nous en pourrions indiquer deux ou trois non connues de J. Brunet¹. Toutefois, pour tenter un supplément à son excellent article, nous attendrons de pouvoir présenter une cueillette plus copieuse.

Nous voulons seulement, non décrire, mais signaler ici par leurs traits caractéristiques les dix éditions de Meschinot antérieures à l'an 1500 et les exemplaires de ces éditions dont nous pouvons indiquer le gisement. — Cinq de ces éditions sont sans date; on ne peut donc prétendre en donner un classement chronologique; nous suivrons tout simplement celui qu'a adopté Brunet.

Date à part, ces dix éditions du x^v^e siècle se partagent en deux classes. La première classe contient les *Lunettes des princes*, les vingt-cinq ballades contre Louis XI et celle de la *Destruicte France*, une vingtaine d'autres ballades sur divers sujets, deux poèmes religieux (une paraphrase de quelques passages des Écritures et une *Commémoration de la Passion de N.-S.*); toutes ces éditions, sauf la première (de 1493), se terminent par l'oraison que l'on peut dire en trente-deux manières (voir ci-dessus) et s'arrêtent là. — Les éditions de la seconde classe contiennent tout cela et, en outre, de copieuses additions comprenant la curieuse *Supplication du Banni de liesse*, plus vingt-cinq à trente pièces de vers, ballades pour la plupart, parmi lesquelles toutes celles relatives à la Bretagne. Voici la nomenclature des éditions du x^v^e siècle partagées entre ces deux classes.

A. — *Éditions qui ne comprennent point la Supplication ni les Additions.*

1. — 1493. Première édition, imprimée à Nantes par Étienne Larchier. — Un exemplaire sur vélin à la Bibliothèque nationale, un second sur papier dans le même dépôt (Réserve, Ye. 281-282), un à la bibliothèque Sainte-Geneviève, un exemplaire incomplet à la

1. Voir plus loin ce que nous disons de la seconde édition de Meschinot donnée par Étienne Larchier en 1494. Le *Supplément au manuel du libraire*, publié en 1878 par P. Deschamps et G. Brunet (I, col. 1017) signale deux éditions non mentionnées dans le *Manuel*, savoir : 1^o une édition sans date (commencement du xvi^e siècle), donnée à Lyon par Olivier Arnoullet; 2^o une autre donnée à Paris, de 1511 à 1520, par la veuve de Jean Trepperel et par Jean Jehannot. — Les autres éditions de Meschinot dont parle le *Supplément* avaient déjà été signalées par Jacques Brunet dans le *Manuel*.

bibliothèque du Mans. Voir sur cette édition Brunet, III, 4663; Hain, n° 11100, et *l'Imprimerie en Bretagne au XV^e siècle* (publiée par la Société des Bibliophiles bretons), Nantes, 1878, p. 402-408.

2. — Sans date. Édition imprimée à Paris par Pierre Le Caron. Très curieuse, parce que seule elle contient, au verso de son dernier feuillet, l'épithaphe de Meschinot en vers donnant la date de sa mort (voir Brunet, III, 4665-4666).

3. — Sans lieu ni date. Édition portant la marque de Jean du Pré, ce qui prouve qu'elle a été imprimée à Paris vers la fin du xv^e siècle (Brunet, III, 4666). — Un exemplaire à la bibliothèque de l'Arsenal, coté (*olim*) B. L. 8410.

4. — Sans date. Édition portant la marque de Le Petit Laurens, imprimeur à Paris vers la fin du xv^e siècle (Brunet, III, 4667). — Un exemplaire à la Bibliothèque Nationale, coté Réserve Ye 283; un autre exemplaire à la bibliothèque de Nantes, coté n° 23443.

5. — Sans date. Édition portant la marque de Martin Havart, imprimeur à Lyon¹ (voir Brunet, III, 4667, et Silvestre, *Marques typographiques*, n° 495).

6. — Sans date. Édition avec la marque et le nom de Jacques Arnollet, imprimeur à Lyon² (Brunet, III, 4667, et Silvestre, n°s 290 et 4053).

B. — *Éditions contenant la Supplication et les Additions.*

Ce complément de la première édition de Meschinot est annoncé, dans les éditions qui le possèdent, par ces mots :

S'ensuyrent les nouvelles Additions. S'ensuyt vne Supplication que fist ledit Meschinot au duc de Bretagne, son souverain seigneur.

7. — 1494. Édition imprimée à Nantes par Étienne Larchier. — Cette édition est certainement la seconde des œuvres de Meschinot; elle fut donnée par le premier éditeur, et elle contient déjà toutes les Additions, en un mot le Meschinot complet. — Il semble bien douteux que les éditions ci-dessus, n°s 2 à 6, données à Paris et à Lyon,

1. Le *Supplément au Manuel* (I, 1016-1017) signale une édition portant « sur le titre les lettres M. H., initiales d'un nom de libraire qui reste inconnu. » C'est évidemment celle-ci.

2. Cette édition diffère de celle mentionnée dans le *Supplément au Manuel* (I, 1017), donnée aussi à Lyon par un Arnollet ou Arnoullet, mais qui avait pour prénom *Olivier*.

puissent être antérieures à celle-ci, encore bien qu'elles n'aient pas les Additions que celle-ci contient. Cette seconde édition semble avoir été peu répandue, et plusieurs des imprimeurs de Paris, nantis de la première, se bornèrent probablement à en reproduire le texte, sans avoir connaissance de la seconde.

Cette édition de 1494, donnée par Larcher, premier imprimeur de Nantes, a été longtemps inconnue des bibliophiles. Brunet n'en soupçonne pas l'existence; c'est M. Claudin, le savant libraire, infatigable chercheur et si heureux découvreur de trésors et de raretés bibliographiques, qui l'a le premier signalée et décrite en 1878, dans l'*Imprimerie en Bretagne au XV^e siècle* (citée ci-dessus), p. 109-113. Elle est parfaitement distincte de celle de Larcher de 1493, puisque celle-ci ne contient pas les Additions. — L'unique exemplaire qu'on en connaisse a été, on peut dire, déterré par M. Claudin à la bibliothèque de Chambéry, où il gisait sous le n° 2738.

8. — 1495. Édition imprimée à Paris, par Philippe Pigouchet pour Simon Vostre (Brunet, III, 1668; Hain, n° 11101). Un exemplaire à la Bibliothèque Nationale, coté Réserve Ye 1813.

9. — 1499. Autre édition, imprimée à Paris par Philippe Pigouchet pour Simon Vostre (Brunet, III, 1668; Hain, n° 11102).

10. — 1499. Édition imprimée à Paris, par Jean Trepperel (Brunet, III, 1668). Un exemplaire à la bibliothèque de Nantes, sous le n° 25444.

III.

MANUSCRITS DE MESCHINOT.

Il existe, dans le fonds français de la Bibliothèque Nationale, deux manuscrits contenant des poésies de Meschinot.

L'un porte le n° 2206 (anc. Baluze); je ne l'ai pas vu; je crois qu'il n'est pas complet et ne contient que les ballades.

L'autre, sous le n° 24314, semble complet et débute par les *Lunettes des princes*. L'écriture m'a paru de la fin du xv^e siècle. Le premier feuillet est occupé par une belle peinture allégorique se rapportant aux douzains 28 à 31 des *Lunettes* et nous montrant le domicile, c'est-à-dire l'âme du poète, envahi par ses cruels ennemis, Langueur, Fureur, Courroux, Paine, Souley, Desespoir. Au bas de cette peinture est l'écusson des Malet de Graville : de gueules, à trois fermaux d'or. — Trois autres pages de ce manuscrit (fol. 15 r°,

22 v^o et 27 v^o) avaient été réservées pour recevoir des peintures du même genre qui n'ont pas été exécutées; mais les deux dernières ont des encadrements d'architecture tracés à la plume; la première (fol. 43 r^o) est entourée d'une riche bordure peinte, formée de fleurs et de fruits, d'oiseaux et de rinceaux très élégants.

Le temps m'a manqué pour collationner ce manuscrit avec les éditions. Si jamais l'on tentait une réimpression totale ou partielle des œuvres de Meschinot, le texte devrait être établi sur ce manuscrit, combiné avec les éditions princeps d'Étienne Larcher ou au moins avec celle d'Étienne Larcher de 1493, et, pour les Additions, l'édition de Pigouchet de 1495, qui existent l'une et l'autre à la Bibliothèque Nationale.

A. DE LA B.



UNE PRÉTENDUE SIGNATURE AUTOGRAPHE D'IVES ÉVÊQUE DE CHARTRES.



Dans le dernier numéro du *Bulletin du Comité des travaux historiques*¹, M. l'abbé Métais a publié une étude sur une charte récemment découverte aux Archives d'Eure-et-Loir. Par cette charte, un évêque, nommé Ives, abandonne à l'abbaye de Saint-Père de Chartres tous les droits qu'il avait, ainsi que l'archidiacre et le doyen de son chapitre, sur l'église de Planches, sise au diocèse de Sées². Ce document, dont l'authenticité est certaine, a son principal intérêt dans la signature autographe que l'évêque a tracée d'une main tremblante au bas du parchemin. Suivant M. Métais, cette signature serait celle d'Ives de Chartres, l'un des écrivains les plus célèbres du moyen âge, et cette simple ligne serait le seul autographe qui nous soit parvenu de l'illustre prélat. Ce fait a paru assez intéressant pour qu'on jugeât l'acte tout entier digne d'être reproduit en héliogravure³.

A première vue, l'écriture de la charte semble dater d'une époque antérieure à celle où vivait Ives, qui fut évêque de Chartres de 1090 à 1115. M. Métais paraît avoir été lui-même frappé du caractère archaïque de cette écriture, car il suppose que c'est l'œuvre « d'un scribe âgé sans doute et fidèle à l'ancienne école⁴. »

Une autre remarque fait naître des doutes plus sérieux sur la date attribuée à cet acte par M. Métais. Il est étrange, en effet,

1. *Bulletin historique et philologique*, année 1894, p. 524-536.

2. Planches, Orne, arr. d'Argentan, cant. du Merlerault.

3. Livre cité, pl. IV.

4. Livre cité, p. 526.

qu'un évêque de Chartres puisse disposer ainsi à son gré d'une église située dans le diocèse de Sées, en dehors de sa juridiction, et l'on ne s'explique pas quels droits pouvaient avoir sur cette église le doyen et l'archidiacre du chapitre de Chartres. A aucune époque du moyen âge le village de Planches ni quelque autre domaine avoisinant ne fut en la possession du chapitre de Chartres. Si l'on observe en outre qu'une déchirure du parchemin a fait complètement disparaître le nom de la cité dont était évêque Ives, le donateur de l'église de Planches, on est amené à se demander si le document publié par M. Métais émane bien réellement du fameux Ives de Chartres.

Depuis le milieu du ^x^e siècle environ, les moines de Saint-Père jouissaient d'une partie des revenus de l'église et du village de Planches, en vertu d'une donation à eux faite par Guimond, seigneur de Moulins¹. La charte de Guimond avait été confirmée par l'évêque de Sées, qui s'appelait alors Ives de Bellesme². N'est-il pas dès lors tout naturel de croire qu'Ives de Bellesme est lui-même l'auteur de la charte éditée par M. Métais? Tout concorde à prouver ce fait.

On comprend aisément qu'Ives, évêque de Sées, ainsi que les chanoines de sa cathédrale, et en particulier l'archidiacre et le doyen, aient pu se dessaisir de leurs droits sur une église qui appartenait à leur diocèse. D'autre part, Ives déclare que ses chanoines et lui font cette donation à l'abbaye de Saint-Père à la condition que les moines les feront participer à leurs prières et à leurs bonnes œuvres. Puis, tout au bas de l'acte, après les signatures, on lit ces mots, en partie effacés par l'humidité : *Pateat cunctis ecclesie fidelibus quoniam sicut... Sagiensis ecclesie in orationibus monachorum...* Cette phrase, bien qu'elle soit incomplète, a un sens assez clair. En retour des prières qu'ils ont demandées aux religieux de Saint-Père, l'évêque et les chanoines de Sées s'engagent à prier pour les moines. Il y a là une sorte d'association spirituelle entre l'église de Sées et l'abbaye de Saint-Père.

Un certain nombre de prêtres et de chanoines ont souscrit la charte de l'évêque Ives, et l'étude de ces souscriptions démontre

1. Moulins-la-Marche, Orne, arr. de Mortagne, ch.-l. de cant.

2. *Hanc cartam... roborandam tradidi episcopo nostro Ivoni* (*Cartul. de Saint-Père*, p. 146).

que nul d'entre eux n'appartenait au clergé chartrain. On possède une grande quantité d'actes passés sous l'épiscopat d'Ives de Chartres et où figurent fréquemment les dignitaires du chapitre. Or, jamais ces actes n'ont révélé l'existence ni de l'archidiacre Normand¹ ni de l'écolâtre Roger. Les documents où apparaissent Ives de Sées et les chanoines de sa cathédrale sont au contraire fort rares. Néanmoins, on trouve à Sées à cette époque un archidiacre du nom de Normand². Orderic Vital nous apprend que Normand, avant d'entrer dans les ordres, avait eu un fils appelé Jean. Dans la suite, Normand devint doyen du chapitre de Sées; il légua alors sa charge d'archidiacre à son fils Jean, qui, ayant été lui-même élu évêque de Lisieux, se démit de son archidiaconat en faveur de son neveu Arnoul³. L'office d'archidiacre de Sées était pour ainsi dire héréditaire dans la famille de Normand.

De ce qui précède, je conclurai qu'il faut rayer de la liste des archidiacres et écolâtres de Chartres et restituer au diocèse de Sées les noms de Normand et de Roger.

Une erreur plus grave que la précédente résulte de la confusion que M. Métais a faite entre Ives de Chartres et Ives de Sées. — La chartre relative à l'église de Planches n'est point datée. Pour déterminer l'époque à laquelle elle fut rédigée, on est donc obligé d'avoir recours à d'autres indices. L'abbé de Saint-Père, Hubert, qui est mentionné dans cette chartre, fut élu par les moines en 1070⁴; mais il ne resta pas longtemps à la tête du monastère; dès 1071 ou 1072, il fut déposé par l'évêque de Chartres, Arrald⁵. En 1077, Hubert reprit le gouvernement de l'abbaye de Saint-Père; mais il dut, l'année suivante, abandonner de nouveau et pour toujours sa dignité. On ne s'explique pas, par conséquent, comment Hubert pourrait figurer comme abbé de Saint-Père dans

1. On connaît quinze archidiacres du diocèse de Chartres sous l'épiscopat d'Ives, de 1090 à 1115. Ce sont : André, Anserius, Arnaud, Eudes, Foulques, Gautier, Goslin, Guerri, Guillaume, Landri, Milon, Raimbaud, Robert, Serannus et Simon. Il est présumable que cette liste est complète.

2. Cf. *Cartulaire de Marmoutier pour le Perche*, publié par M. l'abbé Barret, dans les *Documents sur la province du Perche*. Mortagne, 1895, p. 22.

3. *Orderic Vital*, édit. de la Soc. de l'hist. de France, IV, 274.

4. Cf. *Cartul. de Saint-Père*, p. 210, chartre du 12 mai 1070 : *dum viveret Hubertus, abbas a nobis electus*. — Les dates que j'adopte au sujet de l'abbatiat d'Hubert n'ont pas encore été établies d'une façon certaine. Leur détermination demanderait à être l'objet d'une étude spéciale.

5. Voir *Cartul. de Saint-Père*, *ibid.*

un document où apparaîtrait Ives de Chartres, qui ne devint évêque qu'en 1090. Pour résoudre cette difficulté, en réalité insoluble, M. Métais a été forcé de supposer qu'Eustache, successeur d'Hubert, peu favorable à Ives de Chartres, aurait été à son tour déposé par ce prélat en 1090; qu'Hubert serait alors revenu comme abbé à Saint-Père; puis qu'en 1093 ledit Hubert aurait été expulsé pour la troisième fois et aurait dû céder sa charge à Eustache. Malheureusement toutes ces hypothèses ont pour unique fondement l'acte concernant l'église de Planches¹, et elles tombent devant ce fait qu'il n'est point question dans cet acte d'Ives de Chartres, mais bien d'Ives de Sées.

La véritable date du document publié par M. Métais est assez facile à établir. Hubert devint abbé de Saint-Père vers le mois de mai 1070; d'autre part, Ives, évêque de Sées, mourut au plus tard le 12 avril 1072². C'est donc entre 1070 et 1072 que cette chartre fut rédigée.

En terminant, je ferai une remarque au sujet de la signature autographe de l'évêque Ives. Cette signature, comme je l'ai déjà dit, est tracée d'une main tremblante. On aurait peine à croire qu'en 1092 Ives de Chartres, dans la force de l'âge, alors qu'il dictait journellement des lettres où se manifeste pleinement son grand talent d'écrivain, ait mis tant de maladresse à transcrire simplement son nom. La main hésitante qui a formé ces caractères indécis devait être celle d'un vieillard. Or, on sait qu'Ives, évêque

1. M. Métais cite une autre chartre du *Cartulaire de Saint-Père* (p. 147), que les éditeurs ont datée de 1077 et qui, selon lui, serait de l'année 1092, chartre dans laquelle Hubert apparaît avec le titre d'abbé. Cette chartre est ainsi datée : *Actum Plancis, publice, vivente Willelmo, invictissimo Normannorum duce Anglorumque rege; in Francia vero regnante serenissimo rege Philipo; indictione XV*. L'indiction XV convient également aux années 1077 et 1092. En 1077, Philippe I^{er} était roi de France et Guillaume le Conquérant roi d'Angleterre et duc de Normandie. M. Métais prétend, il est vrai, qu'en 1092 Philippe I^{er} était aussi roi de France et que Guillaume le Roux avait alors succédé à son père, Guillaume le Conquérant; mais il ne remarque pas que, si Guillaume le Roux était bien en 1092 roi d'Angleterre, il n'était point duc de Normandie. D'où il résulte d'une façon certaine que la chartre en question n'est point de 1092, mais de 1077.

2. Le jour de la mort d'Ives de Sées est connu par un extrait du nécrologe de Saint-Martin de Sées ainsi conçu : *II idus aprilis, obiit Ivo, episcopus Sagiensis* (Bibl. nat., ms. lat. 13818, fol. 210 v^o). Robert, successeur d'Ives, est signalé pour la première fois en 1072, époque où il assista au concile de Rouen (cf. *Orderic Vital*, édit. de la Soc. de l'hist. de France, II, 238).

de Sées, appartenait à la puissante famille des seigneurs de Bellesme : il survécut à ses trois frères et à ses neveux et hérita après leur mort, vers 1050, de la seigneurie de Bellesme. Il est donc légitime de supposer qu'en 1070 Ives était parvenu à un âge très avancé.

Une étude attentive de la charte originale d'Ives de Sées m'a permis de combler la plupart des lacunes qui se remarquent dans la transcription qu'en a donnée M. Métais. C'est pourquoi il ne m'a pas semblé inutile de rééditer ce document.

René MERLET.

1070-1072. — *Abandon à l'abbaye de Saint-Père de Chartres par Ives, évêque de Sées, de tous les droits qu'il avait, ainsi que l'archidiacre et le doyen de son chapitre, sur l'église de Planches*¹.

In nomine sanctae et indi[viduae Trinita]tis, Patris et Filii et Spiritus Sancti. Ego Ivo, licet indignus, [*Dei gratia Sagiensis*] presul, saluti animae meae providens, omniumque antecessorum meorum [*episcoporum*] sci[licet *predictae sedis*] animarum remedio aliquantis-per intendens, necnon et futurorum [*ejusdem sedis presulum*] utilitati cum quadam diligentia consulens, atque canonicorum nostrorum proficua non negli[gens], dona[tion]e directa do ac de mea potestate in suamtrado Sancto Petro Carnotensis cenobii, per deprecationem Huberti, abbatis ipsius cenobii, et monachorum ejus, ut participes orationum et beneficiorum suorum ego quidem et prenominati esse possimus, ecclesiam Plancarum c[um *ejus*] parr[ochia], illud videlicet quod episcopali officio et archidiacono et decano attingere [videtur], ita ut ab hodierna die usque in sempiternum, et totius hujusmodi debit[is exp]ers et libera, nulli inde prorsus respondeat. Sacerdos quoque dictae ecclesiae, si forte unquam, ut fit, aliquomodo delique[rit, nec] episcop[us nec ar]ch[idiacon]us [*inde*] eum presumat justificare, set abbas et monachi suppradii cenobii secundum modum culpa[e] in eum extendant correptionis mensuram. Si quis autem, [quod] absit, [instinctu] cupiditatis excecatus, hoc largitionis [nostre] donum, pontificali auctoritate confirmatum, [unqu]am dero-

1. Les mots imprimés en italiques sont ceux dont la restitution n'est pas certaine.

gando vio[lare presumpserit, cum Juda traditore] et his qui Dominum [Christu]m crucifixerunt, eadem maledic[tione et an]athematis sententia feriat, donec, satisfact[ioni]s [co]rreptione peracta, resipiscat. Ut autem ratum sit hoc nostrum holigraphum, manu propria subter[firmare stu]dui [manibus]que clericorum nostrorum atque fidelium (nostrorum ¹) roborandum tradere decrevi.

SINUM IVOXIS ET PISCOPI. ✠

Videlicet testificantibus Rogerio, scholarum magistro, Hugone, capellano, Normanno, archidiacono, Sigefrido, Warino, fratre Normanni, et Warino, custode..., Rotberto, canonicis; Witdone, sacerdote, ... Willelmo, Hetbrado et Corbellino, Frolendo, Sancti P[etri] monachis].

Pateat cunctis ecclesie fidelibus quoniam, sicut... Sagiensis ecclesie in orationibus monachorum...

(Original en mauvais état. Archives d'Eure-et-Loir, H. 531.)

1. Ce mot est exponctué sur l'original.

NOTES

SUR QUELQUES MANUSCRITS

DU BARON DAUPHIN DE VERNÀ.

Les lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes* accueilleront, je l'espère, avec intérêt et indulgence des notes prises à la hâte sur une des plus importantes ventes de manuscrits auxquelles il m'ait été donné d'assister.

Le 16 octobre dernier arrivaient à Paris les premiers exemplaires du catalogue d'une vente de livres à laquelle un libraire de Lyon devait procéder le lundi 4 novembre et les dix jours suivants. Il était intitulé : *Catalogue de l'importante et remarquable bibliothèque de feu M. le baron Louis-Marie-François DAUPHIN DE VERNÀ, de Crémieu (Isère) : manuscrits sur peau de vélin, des VII^e, VIII^e, XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e siècles ; livres d'heures avec miniatures ; manuscrits historiques précieux lyonnais, foréziens, dauphinois et autres ; 132 incunables du XV^e siècle et gothiques en tous genres...* Lyon, à la librairie ancienne de Louis Brun, 1895. In-8° de vi et 228 pages, comprenant 1503 articles (n^{os} 1-1150 pour les livres imprimés ; 1151-1233 pour les autographes ; 1234-1502 pour les manuscrits et pièces d'archives ; 1503 pour un ancien cabinet en ébène).

Quel bibliophile serait resté insensible à la vue d'un titre rempli de tant de promesses, et à la lecture d'une préface où étaient brièvement exposés l'origine et le caractère des collections de la famille Dauphin de Verna ?

Je m'empressai donc de parcourir le catalogue de cette bibliothèque, et je constatai que les termes pompeux du titre n'avaient rien d'exagéré. Entre beaucoup d'articles, je remarquai le suivant.

N° 1235. Manuscrit du ^{viii} siècle. Libri Deuteronomici, Josue et Judicum. — Le commencement du Deutéronome manque et le livre des Juges au chapitre xx, verset 34. — Plusieurs feuillets raccommodés, tachés. Grand in-quarto, de 172 pages, à trois colonnes.

Manuscrit sur velin, en lettres onciales moyennes. Belle reliure moderne, maroquin noir, filets et compartiments, dos et milieux ornés, tranches dorées. (Messier.)

Je ne sais comment l'annonce d'un texte biblique, écrit sur trois colonnes, en lettres onciales et commençant par la dernière partie du Deutéronome, réveilla dans mon esprit le souvenir de ce fragment d'une antique version latine de la Bible, au sujet duquel un certain bruit se fit en 1878 quand j'en signalai l'existence de 64 feuillets dans la bibliothèque de Lyon¹, en 1880 quand, à titre purement gracieux, j'en obtins du comte d'Ashburnham la restitution de 80 feuillets jadis volés par Libri², et surtout en 1881, quand M. Ulysse Robert eut publié cette savante et somptueuse édition du Pentateuque de Lyon³, dont les mérites ont été appréciés avec tant de justesse et de compétence par M. Gaston Paris⁴.

Impatient de vérifier si je n'étais pas le jouet d'une illusion, je m'adressai à M. Louis Brun, dont l'obligeance m'était bien connue. Il acquiesça à ma demande avec une bonne grâce dont je ne saurais assez le remercier, et dans la journée du 20 octobre je pus examiner à loisir dans mon cabinet une dizaine de manuscrits qu'il avait bien voulu, d'après mes indications, m'envoyer en communication.

L'un des premiers manuscrits que j'ouvris en déballant la caisse arrivée de Lyon fut celui qui figure au catalogue sous le n° 1235. Je n'en eus pas plus tôt vu une page que, sans une minute d'hésitation, j'acquis la certitude que j'avais entre les mains une partie du volume dont la bibliothèque de Lyon possédait déjà 144 feuillets⁵.

1. *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1878, t. XXXIX, p. 421-431.

2. *Ibid.*, 1880, t. XLI, p. 304-307.

3. *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi...* Paris, 1881, in-4°.

4. *Journal des savants*, année 1883, p. 276-288 et 386-399.

5. La même identification fut faite par notre confrère M. Th. Dufour, directeur de la bibliothèque de Genève, qui voulut bien m'en avertir le 7 novembre. — En Angleterre, le comte de Crawford, sur le vu du catalogue de

Je fis part de ma constatation à M. Caillemer, qui veille avec une sollicitude si éclairée sur les destinées des bibliothèques de Lyon. Nous résolûmes de réunir et de combiner nos efforts pour assurer la possession de ce précieux manuscrit soit à la ville de Lyon, soit à la Bibliothèque nationale. Il fallait à tout prix empêcher de sortir de France un débris de l'antiquité chrétienne qui est pour nous un titre de gloire, comme l'a proclamé Ernest Ranke, dans une ode en strophes saphiques inspirée par la découverte des feuillets lyonnais en 1878 :

Spemque alens certam fore ut inde priscæ
Galliæ perstans honos augeatur,
Quæ monumenta
Talia erexit fidei¹...

C'était le mercredi 13 novembre que ce manuscrit devait être mis aux enchères. Mais, de son côté, l'administrateur de la bibliothèque de Lyon, M. Desvernay, avait compris quel intérêt la ville de Lyon avait à rentrer en possession d'un morceau de son vieux patrimoine littéraire. Il ne craignit pas d'engager sa responsabilité en ouvrant de son chef avec les représentants de la succession du baron Dauphin de Verna des négociations qui aboutirent, la veille de la mise en vente, à la cession amiable de ce précieux manuscrit, pour une somme très modérée. C'est là un succès inespéré, qui fait grand honneur à M. Desvernay et dont je l'ai vivement félicité, le lendemain 13 novembre, quand je revis sur sa table, à l'entrée de la bibliothèque de Lyon, le volume dont les destinées m'avaient causé tant d'inquiétude pendant les trois semaines précédentes. Ma joie fut d'autant plus vive que j'appris en même temps que toutes facilités seraient données à M. Ulysse Robert pour préparer le complément du beau travail publié par lui en 1881.

Après avoir annoncé cet événement, je dois présenter telles

vente, devina le rapport qui existait entre le n° 1235 et le manuscrit connu sous le titre de Pentateuque de Lyon; il voulut bien me faire part de ce rapprochement dans une lettre du 8 novembre, que je garde comme un témoignage de la perspicacité et de la courtoisie du noble lord.

1. Cette ode, que le frère de l'illustre Léopold de Ranke m'a fait l'honneur de m'adresser, est imprimée aux p. 101-104 d'un petit volume intitulé : *Ernesti Ranke, professoris theologiæ Marburgensis, Rhythmica...* Vindobonæ, 1881, petit in-8° de 128 pages.

quelles les notes que j'ai prises sur une vingtaine de manuscrits de la collection qui vient d'être dispersée et dont heureusement les articles les plus importants sont entrés à la Bibliothèque nationale.

I.

FRAGMENT D'UNE ANTIQUE VERSION LATINE DE LA BIBLE. — DEUTÉRONOME. JOSUÉ. Juges. RUTH. (N° 1235 de la vente.) — Entré à la bibliothèque de Lyon.

Volume de 88 feuillets de parchemin. Mêmes dimensions et même justification que les 144 feuillets conservés à Lyon, sous le n° 329 du Catalogue de Delandine. Écriture onciale du ^{vi}^e siècle, disposée sur trois colonnes.

Les 88 feuillets dont ce volume se compose forment onze cahiers portant les signatures XXVIII-XXXVIII. Ils font immédiatement suite aux feuillets précédemment possédés par la bibliothèque de Lyon et dans lesquels on trouve les signatures III, V-VIII, XII-XVII, XVIII-XXVII. La dernière page du cahier XXVII se termine par les mots : *et perdidit illos Dominus usque* ; la première page du cahier XXVIII commence par les mots : *in hodiernum diem*. Réunissons les deux textes, nous aurons le membre de phrase *et perdidit illos Dominus usque in hodiernum diem*, lequel correspond à la dernière ligne du verset 4 du chapitre XI du Deutéronome dans nos bibles modernes : *et deleverit eos Dominus usque in presentem diem*. Jamais raccord ne s'est fait avec une exactitude plus rigoureuse.

Il me paraît impossible de déterminer à quelle époque les cahiers XXVIII-XXXVIII ont été séparés des cahiers précédents. Ce qui est certain, c'est que la bibliothèque municipale de Lyon ne les possédait pas lors du voyage en France du docteur Fleck. Celui-ci, dans la relation de son Voyage scientifique, publié à Leipzig de 1835 à 1838, a soigneusement relevé les rubriques de la portion du manuscrit alors conservée à Lyon : *Explicit Genesis. Incipit Exodus. Explicit liber Exodus. Incipit Leviticum. Explicit Leviticum. Incipit liber Numeri. Explicit liber Numeri. Incipit Deuteronomium*¹. Il n'a point vu les

1. Ferdinandi Florentis Flecki prof. Lips. *Anecdota maximam partem sacra*

rubriques : *Explicit Deuteronomium. Incipit liber fili Jesum Nave. Explicit liber Jesum Nave. Incipit Judicum*, qui se lisent dans la portion du manuscrit recueillie par M. Dauphin de Verna. Il y a plus. Fleck a formellement déclaré que le manuscrit examiné par lui s'arrêtait aux mots par lesquels il se terminait quand j'en ai rendu compte en 1878. Voici les paroles mêmes du savant professeur de Leipzig : « *Finis Codicis lacunosi : Illius quemadmodum delusit aqua maris rubri in faciem illorum dum consequerentur post vos, et perdidit illos dominus usque.* »

Dans les 88 feuillets du manuscrit de M. Dauphin de Verna, nous avons sans aucune lacune la fin du Deutéronome, le livre de Josué et les vingt premiers chapitres des Juges. En voici les premières et les dernières lignes, avec les rubriques qui séparent les livres :

Fol. 1. IN HODIERNUM DIE^m
 ET QUÆCUMQUE
 FECIT VOBIS IN DESER
 TIS DONEC PERVENIS
 TIS IN LOCUM HUNC
 ET QUANTA FECERIT
 DATHA ET ABIRON FI
 LIUS ELIAB FILIUS RU
 BEN QUOS APERIENS
 TERRA OS SUUM DEVO
 RAVIT ILLOS.

Fol. 30. EXPLICIT¹
 DEUTERONOMIUM
 INCIPIT LIBER
 FILI
 IESUM NAVE

in itineribus italicis et gallicis collecta (Lipsiæ, 1837), p. 206. Ce volume forme la seconde partie du t. II de l'ouvrage intitulé *Wissenschaftliche Reise*.

1. Dans cette rubrique les mots *Explicit* et *Incipit* sont en rouge, et les mots *Liber fili* ont été ajoutés après coup.

Fol. 59.

EXPLICIT LIBER¹
IESUM NAVE
INCIPIT IUDICUM.
.....

Fol. 88 v^o, col. 3. ET EXIERUNT FILI BE Jud., XX, 31.
NIAMIN OVVIAM
POPULO ET EXTRAC
TI SUNT DE CIVITATE
ET COOPERUNT CA
DERE VULNERATI.

On remarquera les notes en beaux caractères minuscules, tirant sur la cursive, qui ont été tracées sur les fol. 21, 23 v^o et 46; et les gloses ou corrections, marquées en notes tironiennes sur les fol. 69, 71 et 71 v^o.

Le morceau en écriture semi-onciale, ajouté sur les marges des fol. 21 v^o-23, est une leçon pour la fête de la Chaire de saint Pierre : LEG. IN NATALE CATHEDRE SANCTI PETRI.

Les marges des fol. 71 v^o-75 ont été couvertes par le texte complet du chapitre XXI du livre III des Rois, qui devait se réciter à la cérémonie de la Tradition du Symbole aux catéchumènes :

IN TRA[D]ICIONE SYMBOLI². Lib[ro] Regum.

Tempore illo. Vinea erat Naboth lezrahelitae qui erat in Zrahel juxta palatium Ahab regis Samariae...

... Sed in diebus filii sui interam malum domui ejus. Finit.

Je dois me borner à ces brèves indications. Il faut laisser à M. Ulysse Robert l'honneur de mettre en lumière le précieux monument, qu'un heureux hasard vient de nous révéler. Ce savant, qui nous a donné tant de preuves de son activité et de sa critique, ne saurait tarder à compléter l'excellent volume qu'il a publié en 1881 sous le titre de : *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi*. Toutefois, le manuscrit dont nous parlons ne devra plus être considéré comme un Penta-

1. La première et la dernière ligne de cette rubrique sont en rouge.

2. Voyez les textes cités dans le Glossaire de Du Cange, au mot *Symbolum accipere*, éd. Didot, t. VI, p. 468.

teuque¹ : on sait aujourd'hui qu'outre la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, il contenait Josué et les Juges. Il faut y voir au moins un heptateuque, peut-être le premier volume d'une Bible complète.

II.

FRAGMENT D'UN TRÈS ANCIEN EXEMPLAIRE DE LA VULGATE. — DEUTÉRONOME, JOSUÉ, JUGES, RUTH. (N° 1234 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. latin 1740 des Nouv. acq.

Volume de 236 feuillets, cotés 1-27, 27 *bis*, 28-81, 81 *bis*, 82-94, 94 *bis*, 95-233, lesquels sont répartis en 31 cahiers, portant les signatures [LII]-LXXII, K², LXXIII-[LXXXI]³. Hauteur des feuillets, 330 millimètres; largeur, 250. Écriture à deux colonnes, de 23 lignes à la page. Hauteur de la colonne, 250 millimètres; les plus longues lignes ont 87 millimètres. Grosse écriture onciale très large et très régulière; elle est enfermée entre deux lignes tracées à la pointe sèche; on la peut rapporter au VIII^e siècle. Le cahier LXXVI, qui avait disparu à une date fort ancienne, a été remplacé par une copie en grosse minuscule du IX^e siècle.

L'exécution du volume est très soignée. Les titres des livres sont en grandes lettres capitales ou onciales, généralement tricolores (rouge, vert et lilas). — Le T initial de la préface du livre de Josué (fol. 94 *bis*) est formé de trois poissons unis par la tête. — Titres courants au haut des pages en petites capitales ou onciales. — Les signatures des cahiers sont en forme de médaillons, comme dans le Grégoire de Tours en lettres onciales, venu de la cathédrale de Beauvais (ms. latin 17654); on les trouve au bas de la dernière page de chaque cahier.

1. C'est le docteur Fleck qui le premier a appliqué au manuscrit de Lyon la dénomination de Pentateuque. Le fragment qu'il en a donné est intitulé : « Specimen codicis latini Pentateuchi triplicis columnæ Lugdunensis italæ vetustissimæ. »

2. J'ignore pourquoi le cahier qui contient le commencement du livre des Juges, au lieu de porter, comme tous les autres, une signature en chiffres romains, a été marqué de la lettre K.

3. Ont disparu ou ont été mutilées les signatures des cahiers LXV, LXXVI, LXXX et LXXXI.

Fol. 1. INCIPIT LIBER HEL || LEADDABARIM || QVOD GRAECE DITVR DEVTERO || NOMIVM.

Haec sunt verba quae locutus || est Moyses ad omnem Isra || -hel¹. || Trans Jordanem || in solitudine...

Fol. 94, col. 2. EXPLICIT HEL || LEADDABARIM || HOC EST DE || VTERONOMIVM.

Le fol. 94 v^o est resté blanc.

Fol. 94^{bis}. INCIPIVNT IOSVE BENNVN QVOD || APPEL-
LATVR LATINE IESV NAVE. || PRAEFATIO SANCTI
HIERONIMI DE IN || SEQVENTIBVS LIBRIS SIC.

Tandem finita (*sic*) Pentatheuco Moy || se velut gran || di fae-
nore li || berati...

Fol. 96. EXPLICIT PRAE || FATIO SANCTI || HIERO-
NOMI. || INCIPIT LIBER || IOSVE.

Fol. 96 v^o. Et factum est || ut post mor || tem Moysi ser || vi
Domini loque² || retur Dominus ad || Josue...

Fol. 161 v^o. EXPLICIT || IOSVE || BENVN || QVOD EST ||
HIESV NAVE.

Entre les feuillets cotés 161 et 162 manque le feuillet qui con-
tenait le commencement du livre des Juges. Le fol. 162 débute
par ces mots du verset 9 du premier chapitre de ce livre :
« Chananeum || qui habitabat || in montanis. »

Fol. 225. EXPLICIT || SOPHTIM || ID EST || IVDICVM.

Fol. 226. INCIPIT LIBER || RVTH.

In diebus unius iudicis quando³ || Iudices prae || erant facta || est
famis in || terra...

La dernière page (fol. 233 v^o, col. 2) s'arrête à ces mots du
verset 6 du chapitre IV de Ruth : « tu meo utere. »

Sur les marges et dans les entre-colonnes des feuillets qui con-
tiennent le Deutéronome, on a ajouté, en caractères minuscules
très élégants, pouvant remonter au ix^e siècle, des commentaires
dont voici quelques exemples :

Fol. 4 v^o. Sur les mots *Sufficit vobis* (Deut., I, 6) : Hoc etiam post
adventum Salvatoris in apostolis et ceteris predicatoribus qui ex
Judeis crediderant inpletum est, qui post, relicta Judea, tamquam

1. Les trois premières lignes du texte sont en onciales rouges.

2. Ces quatre premières lignes sont en onciales rouges.

3. Première ligne en onciales rouges.

montem Sinai, ad montem Amorreorum, populum videlicet gentium, predicando transierit.

Fol. 4 v°. Sur les mots *Revertimini et venite* (Deut., I, 7) : Hoc enim juxta historiam in illo priori populo impletum esse credimus, figuraliter vero sub novo Testamento in apostolis et ceteris predicatoribus completum fatemur : eorum quippe vox est in psalmo : « Subjecit populos nobis et gentes sub pedibus nostris¹. »

Fol. 43. Sur les mots *Docebis ea filios* (IV, 9) : Lege in Exodo, et ibi repperies quæ in hoc libro iterate sunt.

Fol. 44 v°. Sur les mots *Sed delebit* (IV, 26) : Hoc in Judeis impletum quis non videat ?

Fol. 44 v°. Sur les mots *Cumque quæsieris* (IV, 29) : Hoc erit in novissimis diebus quando predicante Helia Judei in Christo crediderint.

Fol. 24. Sur les mots *Crabronis* (sic) *mittet* (VII, 20) : His² cabrones, id est vespas stimulos significant timoris atque tremoris.

Fol. 64. Sur les mots *Non intrabit eunuchus* (XXIII, 4) : Hoc non juxta litteram sed spiritaliter accipiendum est. Eunuchi quippe in divina scriptura dupliciter accipiuntur : aliquando in bonam partem, aliquando in mala[m]. Eunuchus iste qui non intra ecclesiam Domini a parte totum significat quosdam intra ecclesiam (sic) effeminatos atque vitiis suis resolutos, qui, cum sint natura viri, carnali vitio enervati velut femine efficiuntur. Quasi absciso veretro abet sacerdos (sic) stultus qui per linguam suam semen verbi in corda audientium infundere non valet, nec spiritales filios generare ; amputatis testiculis est qui viriles sensus in interiorem hominem omni non abet ; vel certe ille absciso veretro est qui tempore persecutionis fidem quam corde retinet ore profiteri non præsumit. Et ideo quicumque tales fiunt, non a presenti ecclesia, sed a futuro in perpetuum excluduntur.

Fol. 64. Sur les mots *Non ingreditur mamzer* (XXIII, 2) : Mamzer appellatur de fornicatione natus ; significat Judeos incredulos quos Dominus per Esaiam prophetam, sed arguens, dicit : « Vos autem accedite huc, filii auguriatrices (sic), semen adulteri et fornicariæ³. » Hii enim non intrabunt ecclesiam Domini per decimam generationem, per justam videlicet legis, teste apostolo qui ait : « Quia ex operibus legis non justificabitur omnis caro coram illo⁴. »

1. Ps. XLVI, 4.

2. L'initiale de ce mot *H* paraît avoir été biffée.

3. Is., LVII, 3.

4. Pauli ep. ad Galatas, II, 16.

Sicut enim per manzer Judei, ita per Amanitas et Moabitidas heretici atque scismatici accipiuntur, qui neque per legem neque per evangelium, quem (*sic*) se recipere gloriantur, in ecclesia sanctorum propter errorem suum introibunt.

Fol. 64. Sur les mots *Non facies cum eis* (XXIII, 6) : Catholicis precipitur¹ ut cum hereticis omnino pacem vel concordiam non habeant.

Fol. 77. Sur les mots *Disperget te Dominus* (XXVIII, 64) : Manifestus sensus spiritalem intelligentiam non indiget : universa enim mala hec Judeis post Domini resurrectionem accedissee quis dubitat?

Cà et là, dans les blancs de quelques pages, en marge ou en interligne, se remarquent des notes, des signatures, le plus souvent des essais de plume, datant de l'époque carolingienne. Voici ce qui m'a paru digne d'être signalé :

Fol. 58, au haut de la page : *Artoldus bonus omo.*

Fol. 462 v°, en lettres serrées et très allongées : *Autgarius istum librum legit.*

Fol. 463, en lettres serrées et très allongées : *Alimarus suscripsit.*

Fol. 467 v°, nom écrit sur trois lignes : *tus || ber || gir*, c'est-à-dire *Girbertus*.

Fol. 225 v°. *Ad altare sancti.*

— Mots écrits à rebours : *subeid n (In diebus).*

— *Ad altare sancti Stephani.*

— *Ad altare st.*

— En caractères serrés et allongés :

Si deus est animus nobis ut carmina dicunt

... ibi precipue sit pura mente colendus.

Ce sont les deux premiers vers des distiques de Denis Caton.

— *Rudol || tus || sancti Ste || fani. ut sit in || motus*

— *Iste liber es Daniele cerice (sic) sancto.*

— *Iste liber est Danyele clerice sancti || Stephani episcopatus bonum.*

Fol. 234 v°. Entre les deux colonnes : *Orate pro illo qui is || tum librum suscrip || sit, tercio kalendas || agustas, regnan || te Lottario rege.*

1. La première syllabe de ce mot est figurée par un *p* dont la queue est traversée par un trait horizontal, comme si on avait dû écrire le mot *percipitur*.

Fol. 232. Entre les deux colonnes : *Ego //////////edone memo || ria suscripsit istum librum.*

Les mots *Sancti Stephani*, qui reviennent plusieurs fois dans ces notes ou essais de plume, me semblent un indice suffisant pour déterminer l'origine du manuscrit. Ils désignent évidemment une cathédrale placée sous l'invocation de saint Étienne, et, comme le volume se trouve dans une collection en grande partie lyonnaise, à côté de deux antiques manuscrits incontestablement venus de Lyon, celui qui précède et celui qui suit, je n'hésite pas à y voir un débris de l'ancienne bibliothèque de l'église de Lyon, qui pendant plusieurs siècles eut saint Étienne pour patron.

III.

LIVRES V ET VI DES COMMENTAIRES DE SAINT JÉRÔME SUR JÉRÉMIE. (N° 1236 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. latin 602 des Nouv. acq.

Petit volume, format d'agenda. 87 feuillets, hauts de 250 millimètres et larges de 145. Il consiste en onze cahiers, de 8 feuillets chacun ; ces cahiers portent les signatures xxv-xxxii et xxxiiii-[xxxvii], tracées au bas et dans l'angle droit inférieur de la dernière page. Écriture semi-onciale du vi^e ou du vii^e siècle. Des titres courants en petites onciales se voient au haut de la dernière page de chaque cahier et au haut de la page du cahier suivant. C'est ainsi qu'on lit au haut du fol. 24 v° IN HIEREMIAM PROPHETAM, et en haut de la page qui fait face, c'est-à-dire au fol. 25 r°, LIB. V. La première ligne de chacun des deux livres du Commentaire est en caractères rouges.

Fol. 1. Quintus commentariorum in Hieremiam liber a duobus, frater Eusebi, calathis habebit exordium...

Fol. 47 v°. EXPL. LIB. V IN HIEREMIAM PROPHETAM. INCIPIT LIB. SEXTVS.

Prolixitas voluminis Hieremiae prophetae vincit nostrum propositum...

A la fin, fol. 87 v°. ... quando ad Cyri regis imperium reversus est populus.

Le feuillet du manuscrit qui suivait et qui a disparu contenait la fin du livre VI, c'est-à-dire les 27 dernières lignes de l'édition de Migne (t. XXIV, col. 900).

Il y a une autre lacune dans le livre VI. Le cahier xxxiii, qui a disparu et dont la place était entre les feuillets actuellement cotés 64 et 65, renfermait la partie de ce livre comprise entre les mots *ut etiam aliis ignorantibus* (Migne, t. XXIV, col. 879, ligne 4) et les mots *et deslisse pactum* (ibid., col. 884, ligne 10).

L'origine de ce manuscrit n'est pas douteuse. Tous les signes matériels que j'y ai relevés, caractère de l'écriture, taille du volume, place des signatures, disposition des titres courants, tous ces signes je les ai notés¹. Il y a une quinzaine d'années, dans le manuscrit de la bibliothèque de Lyon qui a été enregistré par Delandine sous le n° 397. Deux pages du ms. 397 ont été reproduites en héliogravure dans l'Album paléographique de la Société de l'École des chartes; l'écriture en est identique avec celle du manuscrit de la collection de M. Dauphin de Verna. Dans les deux volumes on compte trente lignes à la page.

À ces indices matériels s'ajoute une considération qui n'est pas moins décisive. Le manuscrit 397 de Lyon, dont les cahiers sont signés i-xx, contient les trois premiers livres et le commencement du quatrième livre du Commentaire de saint Jérôme sur Jérémie; nous avons dans le manuscrit de M. Dauphin de Verna les livres V et VI du même Commentaire. Il est donc hors de doute que les deux manuscrits sont les deux parties du même exemplaire du traité de saint Jérôme sur le prophète Jérémie. Entre les deux il y a une lacune dont l'étendue est facile à déterminer; elle porte sur les quatre cahiers signés xxi-xxiii, qui contenaient la fin du Commentaire, depuis les mots *Non quod ignoret urbem Jerusalem* exclusivement, lesquels mots sont dans la Patrologie, vol. XXV, col. 810, ligne 15.

La reliure du manuscrit de Lyon prouve que la coupure du volume en deux morceaux est antérieure au commencement du xix^e siècle. Les exemples d'anciens manuscrits dont les tronçons se trouvent depuis longtemps partagés entre plusieurs bibliothèques sont très communs. Je n'en citerai qu'un exemple assez curieux, récemment signalé par M. Richard Stettiner². Le ms.

1. Voy. *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIX, part. II, p. 385.

2. *Die illustrierten Prudentius Handschriften* (Berlin, 1895, in-8°), p. 1-10.

latin 8318 de la Bibliothèque nationale contient (fol. 49-64) trois cahiers d'un ancien exemplaire des poésies de Prudence; il est incomplet d'un double feuillet, qui, depuis plusieurs siècles, se trouve égaré dans le ms. latin 596 du fonds de la Reine au Vatican.

IV.

PARTIE DU COMMENTAIRE DE CASSIODORE SUR LES PSAUMES.
(N° 1255 de la vente.)

Sous le n° 1255 du Catalogue imprimé pour la vente se trouve porté un bel exemplaire des Commentaires de Cassiodore sur les psaumes LI-C. Il a été copié au XII^e siècle. Le catalogue annonce un « Règlement du monastère de Fribourg, » qui aurait été transcrit sur le dernier feuillet du volume. Il y a bien à cet endroit un Ordre monastique, d'ailleurs incomplet, mais qui ne s'applique nullement à un monastère de Fribourg. L'attribution à Fribourg repose uniquement sur une faute de lecture. La pièce est intitulée : « Incipit ordo qualiter in monasterio fratribus religiose ac studiose conversari oportet vel Domino militare, id ipsum cotidie repetendo. » C'est le mot *Fratribus*, abrégé en *Frib.*, qui a été pris pour une forme du nom de *Fribourg*.

V.

SERMONS ET COMMENTAIRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.
(N° 1261 de la vente.)

Volume de 162 feuillets de parchemin, ... millimètres sur ... Écritures du XII^e siècle. Le volume est formé de deux parties bien distinctes.

Première partie, fol. 1-123.

Fol. 1-67 v°. Recueil de sermons, dont le premier manque. Commencement du sermon qui est sur le fol. 1 : « In principio creavit Deus celum et terram. Celum significat summa, terra

ima, celum invisibilia, terra visibilia, celum spiritualia, terra corporalia, celum angelos, terra homines, celum significat summa, invisibilia, id est angelos, et sublimitate positionis et excellentia conditionis, sublimitate positionis quia cunctas visibiles et materiales creaturas altitudine supercellit; excellentia autem conditionis, quia res ceteras sui soliditate et quadam perpetuitate precedit... »

Fol. 67 v^o-123. Courtes explications symboliques et morales sur divers passages de l'Écriture, avec des distinctions à l'usage des prédicateurs. Premiers mots : « Beatus vir, etc. Hec est definitio viri iusti, id est Christi. Hec tria removentur ab Adam ut significantius Christo attribuantur, et per hec tria verba, scilicet abiit, stetit, sedit, tria genera peccatorum et mortuorum quos Christus suscitavit significantur... »

Seconde partie, fol. 125-162.

Fol. 125-162. Commentaire sur le Cantique des cantiques, en petits caractères de la fin du xii^e siècle. Premiers mots : « Trinominus Salomon juxta triplicem sapientiam tres libros edidit. Christus enim qui est pax nostra... »

VI.

MARTYROLOGE D'USUARD ET DOCUMENTS RELATIFS A LA CHARTREUSE DU VAL-SAINT-HUGON. (N^o 1264 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. latin 1741 des Nouv. acq.

Volume en parchemin. 175 feuillets. 272 millimètres sur 180. Écriture de la fin du xii^e siècle ou du commencement du xiii^e, sauf plusieurs pièces de la fin, qui ont été ajoutées dans le cours du xiii^e siècle.

La Chartreuse du Val-Saint-Hugon en Savoie¹, pour laquelle a été fait ce volume, avait été fondée en 1173, comme l'indique une note mise au haut du fol. 174 v^o : « Hec heremus cepit inhabitari et construi anno ab incarnatione Domini M^o C^o LXX^o III^o. »

1. Sur cette Chartreuse, voyez Léon Le Vasseur, *Ephemerides ordinis Cartusiensis*, t. IV, p. 103. (Monstrolii, 1892, in-4^o.)

Fol. 1-74. Martyrologe d'Usuard.

Fol. 74 v°. Liste des bienfaiteurs de la maison, dont l'anniversaire se célébrait solennellement le premier jour libre après la Circoncision¹.

Fol. 75-77 v°. Calendrier.

Fol. 78. Promesse de prières pour « Amedeus, episcopus Maurianensis. »

Fol. 78. Règle pour trouver le jour de la Pâque.

Fol. 79-170 v°. Épîtres de saint Paul et épîtres canoniques. Il y a plusieurs lacunes, dont la plus considérable est entre les feuillets actuellement cotés 113 et 114. A cet endroit manquent les deux cahiers qui portaient les signatures VI et VII.

Fol. 171. Note sur les reliques de la Chartreuse du Val-Saint-Hugon.

Hee sunt venerande reliquie quas fideles viri, qui optabant eas esse in optimo loco, in quo digno honore colerentur, ad honorem Dei, detulerant domui Vallis Sancti Hugonis, usque ad annum incarnationis Domini millesimum ducentessimum octavum decimum. Eodem enim anno, ad preces domni Martini prioris, data est predictae domui veneranda portio ligni Domini, sexto kalendas marcii...

Fol. 172-174. Listes des livres de la Chartreuse du Val-Saint-Hugon au XIII^e siècle. Sur ces listes, assez confusément disposées, on peut distinguer cinq groupes de notes qui sont reproduites ci-dessous.

Fol. 174 v°. Note sur la date de la fondation de la Chartreuse du Val-Saint-Hugon (voyez plus haut, p. 658) et de la Grande-Chartreuse.

Fol. 175. « Domus ordinis Cartusie. » Liste dressée au XIII^e siècle et dont le premier et le dernier nom sont : « Cartusia ... Montis Meruli. »

*Liste des bienfaiteurs de la Chartreuse du Val-Saint-Hugon*².

Hii fuerunt benefactores nostri :

Ugo Alti vilaris.

Umbertus prior Alti vilaris.

1. Cette pièce est publiée au bas de cette page.

2. Écriture du commencement du XIII^e siècle, au fol. 74 v° du manuscrit.

Paganus.
 Poncius de Coflens.
 Rainaudus episcopus Belicensis.
 Stephanus episcopus Augustudunensis.
 Poncius et Johannes priores Vallis Sanctæ Mariæ.
 Bernardus de Rois.
 Guarinus Gislamari.
 Gaufridus de Chasta.
 Desiderius de Triors.
 Villelmus de Sancto Donato.
 Eldinus.
 Geraldus de Puteo.
 Comes Talifers et dux qui ei successit et uxor illorum.
 Johannes de Camino¹.
 Desiderius Lamberti.
 Franco capellanus.
 Provisator.
 Uxor Soffredi et Paula uxor Burnonis.
 Rostannus Terraciæ.
 Bartholomeus et Marcona.
 Raimundus de Buxeria, et Ugo filius ejus².
 Guigo de Thec³.
 Richardus de Chamma⁴, et filii ejus Aimo et Richardus.
 Usanna, et Cecilia, et filius ejus Vitalis de Aqua Bella.
 Lantelmus, Gebennensis episcopus.
 Terricus co⁵. Silvæ.
 Geraldus co. Cart.
 Catbertus prior Durbonis.
 Jordanis Aquæ Bellæ.
 Petrus Tardis.
 Petrus Andreæ de Thes et uxor ejus.
 Ugo Rufus, de Guncelino.
 Abbas Sancti Theuderii.
 Aimericus Villenchi.

1. Ce nom a été effacé.

2. Les mots *et Ugo filius ejus* ajoutés en marge.

3. Ce nom a été effacé.

4. *Chamma*, avec un signe d'abréviation sur la lettre *m*.

5. Ici et dans l'article suivant la syllabe *co* est surmontée d'un trait abréviatif. De même plus bas à l'article *Guigo co. Silve*.

Lambertus, episcopus Mauriannensis, cujus obitum¹ facimus, et frater ejus dominus Bernardus, archiepiscopus Tarentasie.

Villelmus capellanus de Tesio, qui fuit monachus de Domina.

Clarellus Aque Belle, et filius ejus Durandus.

Villelmus Boteri, et Hugo filius ejus.

Petrus Benedicti.

Arbertus, dominus de Turre, et Comitissa, uxor ejus.

Guifredus, dominus de Miolano, et Nantelmus, frater ejus.

Rodulfus Gairaudus de Alavardo.

Petrus Lamberti della Pera.

Guigo, co. Silve.

Jocelmus de Petra.

Nantelmus de Grangiis.

Raimundus Lamberti de Alavardo.

Agnes uxor Villelmi Botheri.

Petrus de Capella Alba².

Johannes Bruinus.

Giraldus de Sancto Bartholomeo.

Villelmus Torencus.

Petrus Giroudi³.

Comitissa Beatrix, et filius ejus Thomas, comes Maurianne.

Petrus frater prioris Gauterii⁴.

Durandus Alamannus de Aqua Bella.

Bermundus del Mas.

Nantelmus prior Vilaris Benedicti.

Cristinus sacerdos de Lombins.

Hugo sacerdos de Laia.

Villelmus Guesilius de Acu.

Pro his et omnibus aliis benefactoribus nostris et pro illis in quorum dominio fundatus est locus iste, statuimus ut semel in anno, scilicet primo die post Circuncisionem Domini quo fieri poterit, generale officium in æcclesia faciamus, unusquisque sacerdos, excepto illo qui generalem cantavit, cantet unam privatam missam. Prima oratio est *Inclina*, cæteræ consuetæ; ultima *Omnipotens sempiterne*

1. Le mot *obitum* figuré par un θ .

2. Ce nom et le suivant sont biffés.

3. Nom effacé.

4. Ce nom et le suivant sont effacés.

Deus qui vivorum. Illi autem qui non sunt sacerdotes l psalmos dicant, et conversi ccc et xxx.

Listes des livres de la Chartreuse du Val-Saint-Hugon.

I^l. Anno ab incarnatione Christi M° CC° XXIII^o annotati sunt libri Vallis Sancti Hugonis, et inventi sunt :

1. Duo sermonarii refectorii.
2. Duo passionarii.
3. Moralia beati Gregorii super Job, in tribus voluminibus.
4. Item Moralia abbreviata.
5. Item Pastoralis.
6. Dialogus Gregorii.
7. Job glosatus.
8. Gregorius super Iezechielem.
9. Distinctiones ex dictis beati Gregorii.
10. Quadragenarius.
11. Psalterium Lombardi.
12. Psalterium Gillaberti.
13. Item psalterium glosatum.
14. Epistole Pauli Lombardi.
15. Item epistole Pauli glosate.
16. Item textus epistolarum Pauli.
17. Augustinus super epistolam Johannis apostoli.
18. Item Encheridion beati Augustini, et de diversitate sententiarum, in uno volumine:
19. Duo volumina in quibus sunt donationes et emptiones terrarum.
20. Item passionarius, in uno volumine.
21. Ystoria abbreviata, in III^{or} voluminibus.
22. Glose Petri Cantoris super Vetus Testamentum.
23. Regula beati Benedicti et vita sancti Martini.
24. Aimo super Acocalipsim.
25. Vitas patrum.
26. Daniel glosatus, et Speculum ecclesie, in uno volumine.
27. Glose super Jeremiam.
28. Sermones Petri Lombardi, in duo volumina.

1. Cette liste est sur le fol. 173. Elle y a été cancellée de plusieurs traits de plume. Quelques-uns des articles avaient été ajoutés après coup.

29. Duodecim prophete glosati.
30. Item duodecim prophete glosati.
31. Epistole canonice et Apocalypsis, in uno volumine.
32. Diadema monachorum.
33. Iezechiel glosatus.
34. Glose super Lucam et Johannem.
35. Johannes Crisotomus (*sic*).
36. Interpretationes beati Jeronimi, et quedam alia, in uno volumine.
37. Item de sacramento mise (*sic*), et quedam alia, in uno volumine.
38. Quare, et multa alia, in uno volumine.
39. Sermones Innocentii pape.
40. Expositio Cantici, in duo volumina.
41. Item expositio Cantici, in uno parvo volumine.
42. Johannes et Matheus glosatus (*sic*), in uno volumine.
43. Item Johannes glosatus.
44. Item Matheus glosatus.
45. Actus apostolorum glosati.
46. Libellus Ibo michi.
47. Glose super Epistolas canonicas.
48. Quinquagenarius Bede.
49. Johannes Bellet, et quedam alia, in uno volumine.
50. Glose super Genesim.
51. Flores evangeliorum, in tribus voluminibus.
52. Textus quatuor evangeliorum.
53. Arca Noe, et quidam s[ermo] beati B[ernardi], in uno volumine.
54. Item excepta ex pluribus libris.
55. Glosule super Pentateucum.
56. Sententie Ysidori, et Leges Longobardorum, in uno volumine.
57. Quidam liber de legibus et de glosulis Decretorum.
58. Enchiridion et de diversitate sententiarum.
59. Liber de claustro.
60. Paschasius, de sacramento corporis Christi, et Cronice, et Claustum anime, in uno volumine.
61. Libellus cujus principium super Jeremiam.
62. Item Speculum ecclesie, et quedam de gramatica, in uno volumine.
63. Institutio sancte ecclesie et regula sancti Pachomii, et quedam alia, in uno volumine.
64. Libellus sine nomine.
65. Questionarius.

Omnes sunt septuaginta quatuor ¹.

66-67. Moralitates magistri Stephani super vetus Testamentum, in duobus voluminibus.

68. Herveus super Ysaïam, volumen 1.

69. Miracula beate Marie, et Augustinus de Confessionibus, in uno volumine.

70. Liber ymnorum.

71. Textus canonicarum epistolarum, in caternis.

72. Ystoria Ecclesie, in iii^{or} voluminibus.

73. Duo matutinalia.

74. Tres antiphonarii cum cantu, et tres sine cantu.

75. Psalterium Dellaia (*sic*).

76. Tredecim collectanei cellarum.

77. Consuetudines Cartusie, in duobus voluminibus, et nove in uno, et private in quaternis.

78. Collectaneus ecclesie.

79. Duo psalteria ecclesie.

80. Octo graduales.

81. Barlaam, in quaternis.

82. Passio sancte Margarite, in quaterno.

83. Allegorie Petri Manducatoris.

84. Partionarius.

85. Infirmarius in duobus voluminibus.

86. Duo breviarii, excepto breviario prioris.

87. Liber de legibus, in quaternis.

88. Liber in agenda mortuorum.

89. Item Cantica Thome².

90. Libri magistri Thome sunt scripti in primo poste hujus libri.

II³. 91. Duo volumina Augustini super Johannem.

92. Quartus liber Sententiarum.

93. Unum ex quatuor Cantoris.

1. Cette note se rapporte aux articles précédents. Ce qui suit paraît avoir été ajouté après coup.

2. A la suite de ces mots est un signe de renvoi qui semble appeler un article copié au haut du fol. 172 v° et que j'insère ici. Le feuillet auquel fait allusion cet article a disparu.

3. Note de la première moitié du XIII^e siècle, au haut du fol. 172 v°. Elle a été biffée à une époque ancienne.

94. Omelie magistri Johannis, in tribus voluminibus, in unoquoque tote.

95. Glose super Decreta, scilicet sacrosancte Ecclesie.

96. Parvum psalterium et orationes.

97. Prosarium, et quedam alia.

98. Infirmarium, in duobus voluminibus.

99. Item duo infirmarii, quorum unum est prioris pro collectaneo.

100. Excepta ex operibus magistri Johannis.

101. Excepta domni Hugonis Balle.

III⁴. 102. Quadragenarius Gregorii.

103. Quinquagenarius Bede.

104. Moralia Job, in tribus voluminibus.

105. Augustinus super Johannem, in duobus voluminibus.

106. Augustinus super epistolam Johannis.

107. Unum ex quatuor Cantoris.

108. Quare.

109. Erveus super Ysaïam.

110. Regula beati Benedicti, et Vita sancti Martini.

111. Vitas patrum.

112. Diadema monachorum.

113. Johannes Belet.

114. Dialogus.

115. Sermones Lombardi, in duobus voluminibus.

116. Sermones magistri Johannis de Boysvilla, in III^{or} voluminibus.

117. Quartus Sententiarum.

118. Sermones Innocentii pape.

119. Sermones magistri W. de Peiraut.

120. Moralitates magistri Stephani, Cartuarensis (*sic*) episcopi, in duobus voluminibus.

121. Encheridion Augustini.

122. Liber de sacramento misse.

123. Pastoralis.

124. Interpretationes Jeronimi.

125. Barlaam.

126. Institutio ecclesie.

1. Liste qui peut remonter au milieu du XIII^e siècle et qui est copiée en gros caractères sur les fol. 173 v^o et 174.

427. Hystoria scolastica, in *iiii*^{or} voluminibus.
428. Exceptiones beati Gregorii.
429. Flores evangeliorum, in *iii*^o (*sic*) vol.
430. Miracula beate Marie, et confessionnes Augustini.
431. Crisotomus.
432. Summa de viciis, in duobus voluminibus.
433. Archa Noe.
434. Paschasius.
435. Allegorie magistri Petri.
436. Speculum ecclesie.
437. Liber de claustro anime.
438. Ibo michi.
439. Libellus sine nomine.
440. Sermones dominicales.
441. Haymo super Apocalypsim.
442. Gregorius super Ezechielem.
443. Moralia abbreviata super Job.
444. Psalterium Gilaberti.
445. Parcionarius.
446. Super Jeremiam.
447. Ysidorus sententiarum.
448. Psalterium Lonbardi.
449. Epistole Pauli glosate.
450. Item epistole glosate parva glosa.
451. Glosa magistri Petri Manducatoris super Vetus Testamentum.
452. Johannes et Matheus glosati.
453. Cantica, in duobus voluminibus.
454. Item Cantica in caternis.
455. Item parva Cantica.
456. Iezechiel glosatus.
457. Duodecim prophete glosati, in duobus voluminibus.
458. Job glosatus.
459. Actus Apostolorum glosati.
460. Glosule super Lucam et Johannem.
461. Epistole canonice et Apocalypsis glosata.
462. Glose super Jeremiam.
463. Glose super epistolas canonicas.
464. Glosule super Pentatheucum.
465. Matheus glosatus.
- 465 *bis*. Johannes glosatus.

- 466. Daniel glosatus.
- 467. Quartus de sacramentis.
- 468. Quinque volumina de legibus.
- 469. Serapions de phisica.
- 470. De virtutibus herbarum.
- 474. Liber de granis et fructibus.
- 472. Breviarium Petri de Chenins.
- 473. Expositiones domni Hugonis Baille.
- 474. Hymnarii.
- 475. Prosarius.
- 476. De fisica Circa instans¹.
- 477. Alter liber qui incipit : « Liber iste quem//////// ».
- 478. Item tractatus super vii psalmos.
- 479. Summa de virtutibus.

IV². Anno Domini M^o CC^o LXVIII^o, feria iiii post festum beati Dyonisii, annotati sunt libri Vallis Sancti Hugonis, et inventi sunt in ecclesia ad officium divinum :

- 480. Hystoria, in quatuor voluminibus.
- 484. Duo matutinalia.
- 482. Duo sermonarii.
- 483. Duo passionarii.
- 484. Quinque³ antiphonarii.
- 485. Missale et evangelia majoris altaris.
- 486. Missale minoris altaris.
- 487. Textus evangeliorum claustris.
- 488. Novem gradualia.
- 489. Duo psalteria chori.
- 490. Collectaneus ecclesie.
- 494. Epistolarius.
- 492. Martyrologium.
- 493. Tres infirmarii, in iii^o (*sic*) vol.
- 494. Tredecim collectanei.
- 495. Quatuor antiphonarii sine cantu.
- 496. Item⁴ parvus antiphonarius.

1. Cet article et les trois suivants ont été ajoutés après coup.

2. En gros caractères sur le fol. 172 v^o.

3. A ce nombre, on a successivement substitué : *septem* et *x*.

4. Article ajouté au-dessus de la ligne et qui a été biffé.

- 497. Parvus liber ad cantandum primam.
- 498. Consuetudines veteres, in duobus voluminibus.
- 499. Nove in uno volumine.
- 200. Duo cartularii.

- V¹. 204. Super Matheum Guillelmi de Peraut.
- 202. Instructio religio[so]rum.
- 203. Parvu[l]a Bibliotheca.
- 204. Liber de infancia Salvatoris.
- 205. Parcionarius Brunichardi.
- 206. Item hystoria Jero[so]limitana abbreviata.
- 207. Item parva summa de casibus.
- 208. Liber de professione monachorum.
- 209. Summa de penitencia.
- 240. Liber Aurelii Cassiodori de anima.
- 244. Liber Damiani.
- 242. Epistole Jeronimi.
- 243. Sermonarius qui incipit : « Ascendo ad pa///// »
- 244. Unum ex pluribus.
- 245. Liber Constantini de dieta.
- 246. Textus canonicarum.
- 247. Partes et Theodolets, et Cato, in Parcionario.
- 248. Item alias Partes.
- 249. Apologia Bernardi.
- 220. Item domnus Gaufridus habet septem////////
- 224. Sermonarium de festis et ////////// aliis, qui incipit :
« Stelle ma //// »
- 222. Item mysticam theologiam, in quo continentur quedam////
- 223. Parvus tractatus de penis inferni et de gaudiis paradisi.
- 224. Collecte de diversis actoritatibus.
- 225. Sermones evangelierum, et quasdam vitas sanctorum.
- 226. Item unum diurnale (?).

VI². Anno Domini M^o CC^o nonagesimo V, in festo sancti Domini[ci] confessoris, computati sunt libri domus Vallis Sancti Hugonis,

- 1. Notes écrites par plusieurs mains, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, sur le fol. 174.
- 2. Sur le fol. 173 v^o.

et fuerunt inventi cum /////// domnus Guitfredus VII viginti et quindecim libri. Et nichilominus :

- 227. Biblia refectorii, in tribus voluminibus.
- 228. Et biblia inferius, in aliis tribus voluminibus.
- 229. Et breviarium.
- 230. Epistolarium.
- 231. Textus.
- 232. Missale.
- 233. Et duo breviaria prioris.
- 234. Duo diurnalia que habet procurator.

VII.

FRAGMENTS DE TROIS MANUSCRITS. (N° 1263 de la vente.)

Volume de 29 feuillets de parchemin. 226 millimètres sur 164.

I. Cahier de quatre feuillets, incomplet au commencement et à la fin. Écriture à deux colonnes, du commencement du XIII^e siècle. Premiers mots d'un sermon qui remplit à peu près en entier les quatre feuillets : « Filii Israel manducaverunt manna XL annis, donec venirent in terram habitabilem. Audivimus, karissimi, quid fecerit primogenito suo Israel. Taliter non fecit omni nationi. Panem celi dedit eis atque dedit in habundanciam. Hoc audientes similia nobis desideramus atque utinam toto corde desideremus... »

II. Deux cahiers, chacun de 8 feuillets. Écriture de la fin du XII^e siècle.

1. *De miraculis reginæ cæli*. In Gallia regione, scilicet Burgundionum finibus, res gesta esse videtur quam primo sum positurus. Fuit in illa provincia congregatio monachorum districta sub norma regulari degens...

2. Frater quidam erat qui in cenobio quodam militabat celorum domino; Dei matri tanquam et filio decreverat servire sedulo. Cum conventus illa finierat quæ cantare consueverat, coram ara solus hic aderat, heræ suæ solvens quod voverat...

3. *De ymagine ex qua fluit oleum*. — De illa vere et incontaminata virgine Maria oportunum putamus simpliciter caritati vestre quod de ejus sancta ymagine conscriptum reperimus... In

civitate Constantinopolitana Judeus quidam imaginem beate Mariæ Dei genitricis in tabula figuratam et pariete domus cujusdam confixam conspexit...

4. *De muliere ab igne liberata.* — Chiviacus villa est episcopi Laudunensis, ab ipso oppido institutio (*sic*) ferme duorum milium distans, in qua vir quidam cum sua conjuge conmanens filiam ex ipsa inter alios liberos extulisse dinoscitur...

5. In Gratianopolitano territorio vir quidam ex vidua quæ sibi nupserat privignum habuerat, qui dum vitrico bubulci ferret officium, dies beate Mariæ Magdalenæ natalis obvenerat. Quam idem juvenis indictione sacerdotali cum audiret ab opere forensi...

III. Cahier de 9 feuillets. Écriture du commencement du xiii^e siècle. « De institutione novitiorum. Quia, fratres, largiente Domino, de vana conversatione hujus seculi per desiderium sanctum conversi estis et ad ipsum qui fecit vos tota mentis intentione ac voto redire disponitis, oportet vos nunc ipsam viam discere per quam possitis ad illum quem queritis pervenire... »

VIII.

SERMONS ET NOTES A L'USAGE DES PRÉDICATEURS. (N^o 4259 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. latin 604 des Nouv. acq.

Volume en parchemin. 165 feuillets. 200 millimètres sur 128. Écriture du commencement du xiii^e siècle.

Les dix-huit premières pages du volume (fol. 1-9 v^o) sont remplies par des sentences tirées de divers auteurs. Premiers mots : « De epistolis beati Jeronimi. Quod ore promturus es, ante tibi cogitatione depingas. — Sepe scedula et muti apices literarum inspirant nobis amice mentis affectum. — Diu rogare indicium est minus de caritatis dulcedine presumptis. — Licet senem magis deceat docere quam discere, tamen magis decet discere quam quod doceat ignorare... »

Noms des auteurs cités en marge : « Ex libro Macrobbi nocturnalium. Versus Ciceronis. Eracus (*sic*). Cato. Socrates. Diogenes. Plato. Pitagoras. Ermocrates. Fulgentius. Blaspenius. Teofrastus. Xeno. Solon. Ex libro Apuleii. De libro Plinii. Tullius. Seneca de beneficiis. Seneca ad Lucilium. »

Au fol. 9 v^o commencent les sermons ou thèmes de sermons, par ces mots : « In transitu Jordanis notanda sunt que dicuntur : Festinavit populus et transivit Jordanem ; quia nobis ad baptismum venientibus non est segniter agendum sed festinandum... »

IX.

SOMME DES VICES. (N^o 1262 de la vente.)

Volume de 141 feuillets de parchemin. 280 millimètres sur 195. Écriture à deux colonnes du xiii^e siècle¹.

Fol. 2. Incipit tractatus moralis de vii viciis capitalibus. Tractatus iste continet ix partes. Prima pars continet de hiis que valent ad detestationem vicii in communi. Secunda pars continet de vicio gula. Tertia continet de vicio luxurie. Quarta de avaricia. Quinta de accidia. Sexta de superbia. Septima de invidia. Octava de ira. Nona de peccato lingue.

Fol. 6. Incipit tractatus moralis de vii vitiis capitalibus et primo de peccato gula. Dicturi de vitiis incipiemus a vitio gula propter hoc quod dicit Glosa super Mattheum : In pugna Christi plus contra gulam agitur, quia, nisi hec prius refrenetur, frustra contra alia vitia laboratur...

Cette somme paraît être celle dont il y a un exemplaire à la Bibl. nat. (n^o 12401 du fonds latin). J'ai noté dans le manuscrit de M. Dauphin de Vernà, au fol. 119, un chapitre qui commence et finit ainsi : « De superbia librorum. Sequitur de superbia librorum, qua specie superbie laborant qui volunt habere libros deauratos. Octo vero sunt que possunt valere contra hoc peccatum, et precipue filii Dei, qui liber vite est, qui humiliari voluit... Octavo quod parum valet ista pulcritudo scripture. Non enim hominem sariat. Unde Ecclesiastes I : « Non sariat oculus justi nec auris auditu. » C'est apparemment le chapitre dont j'ai publié le texte² d'après le ms. 12401 de la Bibl. nat.

1. Il manque un feuillet entre les fol. 71 et 72. L'ordre de plusieurs cahiers a été interverti. Les feuillets 111-134 devaient être placés entre les fol. 86 et 87.

2. *Le Cabinet des manuscrits*, t. III, p. 378.

X.

TRAITÉS DE MÉDECINE. (N° 1280 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. latin 603 des Nouv. acq.

Volume de 106 feuillets de parchemin. 226 millimètres sur 168. Écriture méridionale, sur deux colonnes, de diverses mains.

Fol. 1. Traité sur la nature et les propriétés des aliments. Le premier feuillet manque. Rubrique et premiers mots des chapitres qui sont sur les deux premières pages :

« *De complexione tritici.* Secundum sui naturam subtilem triticum in 1 gradu calidum est et humidum et siccum in medio. Panis ex eo factus calidior est, calor ejus in secundo gradu ; adhipiscitur id ex calore ignis... »

« *De cortice tritici.* Nature cortex triticeus calide est et sicce, colative ac mundificative magis quam farina. Nutrimentum ejus purissimum est, in aqua calida missus et perfricatus atque colatus et coctus... »

« *De nutrimento tritici.* Panem de tritico calidiorem diximus esse ; diversa tamen sunt nutrimenta in^{or} modis : uno propter farinam unde factus est ; secundo ex artificio sui ; tercio ex igne ubi coctus est ; quarto pro qualitate qua sumitur... »

Fol. 51. « Desideran[ti] tibi, filia karissima, et hec(?) volenti, comentarium curationis mulierum facere laboravi, eligens duos preclarissimos libros Theodotem et Meticum magno ac diligenti studio in latinum ex greco traustuli, quia boni sunt in memoriam durare... »

Fol. 54. « Ad dolorem matricum pro abstinencia viri continentem... »

Fol. 54. « Incipit liber de sinthomatibus mulierum. Cum actor universitatis Deus in prima mundi constitutione rerum naturas singulas juxta genus suum distingueret... » Il n'y a que les deux premières pages de ce traité.

Fol. 56-59. Cahier de quatre feuillets, contenant principalement des remèdes pour les maladies des femmes. Écriture extrêmement fine.

Fol. 60. « Incipit liber de dandis catarticeis. » Premiers articles de la table mise en tête du traité : « De modo tractandi et ordine vel quomodo sit purgandum. De signis universalis replecionis san-

guinis. De signis universalis replecionis colere. De signis universalis replecionis flegmatis. De signis universalis replecionis melancolie. De particulari replecione. De signis replecionis capitis... » — Fol. 60 v°. Premiers mots du traité : « De modo tractandi et ordine. Cum omnis sciencia ex suo fine et utilitate sua naturaliter sit appetenda, maxime naturalis appetenda est... » — Fol. 105 v°. Premiers mots du dernier chapitre : « De aquis alterativis. Dictum est sufficienter triplicem esse differentiam aquarum, alie namque sunt laxative, alie constrictive, de quibus satis dictum est, alie alterative quibus nunc insistimus... » — Il manque un feuillet entre ceux qui sont aujourd'hui cotés 92 et 93.

XI.

FRAGMENT D'UN PETIT LIVRE LITURGIQUE. (N° 1246 de la vente.)

Le n° 1246 du catalogue de vente se rapporte aux débris d'un livre de petit format, écrit en assez gros caractères et exécuté avec un certain luxe : c'est un recueil d'offices et de cérémonies à l'usage d'un abbé ou d'un prélat, dont le nom devait être à la fin, dans une souscription dont tout le commencement a été impitoyablement effacé; on n'a fait grâce qu'aux dernières lignes; elles nous font connaître la date et le nom de l'enlumineur : « Quod illuminavit magister Johannes Ambianensis, commorans Belvaci tunc temporis. Orate pro eis. Anno M° CCC° XVI°. »

XII.

TRAITÉS DE SAINT BONAVENTURE ET D'AUTRES THÉOLOGIENS. — VERS LATINS DE PHILIPPE DE GRÈVE ET DE GUI DE LA MARCHE. (N° 1258 de la vente.) — Acquis par la Bibl. nat., ms. latin 1742 des Nouv. acq.

Volume en parchemin. 303 feuillets. 282 millimètres sur 205. Écriture à deux colonnes, du xiv^e siècle. Venu du couvent des Dominicains de Grenoble.

En tête, au verso du feuillet de garde, table paraissant dater

de l'époque même de la transcription du volume. J'aurai l'occasion d'en citer quelques articles.

1^o Fol. 2. *Sermo de canonizacione sancti*. « Vir sapiens implebitur benedictionibus » (Eccⁱ. xxxvii, d.). Verbum istud potest sumi ad commendacionem reverendi patris quondam domini Ludovici... — Rien n'indique dans ce thème de sermon que l'auteur ait eu en vue le roi saint Louis.

2^o Fol. 2, col. 2. *Sermo pro defuncto presente*. « Jacob habiit itinere quo ceperat, fueruntque ei obviam Angeli Dei » (Gen. 32^o). Hominis nascentis condicio per totum sue vite decursum...

3^o Fol. 3 v^o. *Sermo de circumscisione* (sic) *Jhesu Christi*. « Vocatum est nomen ejus Jhesus » (Luc. ii). Auditum est in Bethleem et fama celebri promulgatum quod Noemi...

4^o Fol. 4 v^o. *De oratione dominica*. Duo consideranda sunt principaliter circa dominicam orationem : ipsius commendacio et ipsius propositio sive peticio... (Note de 18 lignes.)

5^o Fol. 4 v^o. Incipit tractatus fratris Guidonis de Marchia, ordinis Minorum, de Cicerone dispatore et sorte, predicatione et Platone lectore. — 35 strophes, dont voici les deux premières :

Sortes pre consortibus — currit in consorcio.

In equis et curribus — non est dispensacio.

Platonis in manibus — sonat disputacio.

Et de sortis cursibus — magna demonstracio.

Quidquid Plato loquitur, — quicquid Plato disputat.

Sortes hic consequitur — et currendo computat.

Quod si bene curritur — Plato sortem reputat.

Si cursus remittitur — Plato sorti imputat.

6^o Fol. 5 v^o. Le Débat de Marie et de la Croix, poème latin de treize strophes, commençant par « Crux de te volo conqueri... » Philippe de Grève en est l'auteur et le texte en a été publié, en 1880, par M. Paul Meyer, dans son édition de *Daurel et Beton*, p. lxxv, d'après le ms. lat. 673 de la Bibl. nat.

7^o Fol. 6. Le Débat de l'eau et du vin, poème latin de trente-neuf strophes, intitulé à la fin : *Explicit de vino et aqua*. Il commence par les mots : « Denudata veritate || succinctaque brevitate... » Voir *Carmina burana*, p. 232, dans *Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*, t. XVI.

8° Fol. 7. *Incipit Breviloquium*. Flecto genua mea... — La table mise en tête du volume porte : « Item Breviloquium domini et magistri Bonaventure, vii libros continens. »

9° Fol. 63. *In nomine Domini. Incipit prologus Compendii*. Veritatis theologicæ sublimitas cum superni sit splendoris radius illuminans intellectum... — Fol. 162 v°. *Explicit opus Compendii theologicæ veritatis*.

10° Fol. 162 v°. *Incipit Accessus in omnem sacram scripturam*. « Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum » (secunde ad Thimoteum, II). Quoniam secundum beatum Dyonisium... — Ce traité a été copié par une autre main que le reste du volume.

11° Fol. 165 v°. *Incipit tractatus magistri Humberti de Romanis, generalis magistri ordinis Predicatorum*. Ce titre, ajouté par une main du xv^e siècle, ne mérite aucune confiance, comme je l'indiquerai plus loin, p. 677. La table mise en tête du volume, en caractères du xiv^e siècle, ne mentionne point le nom de l'auteur de ce traité, qu'elle indique par ces mots : « Item libellus de generalibus materiis tripartitus : primo de festis, secundo de negociis, tercio de temporibus. »

Voici la partie substantielle de la dédicace, le début, les rubriques de la deuxième et de la troisième partie et la fin de ce traité, qu'on peut bien intituler : *Liber de generalibus materiis tripartitus*.

Fol. 166. Pater et domine mi reverendissime, et vestris solis meritis michi in Deo carissime, domine P. de Capella, venerabilis pontifex Tholosane, Meam non evasit memoriam gratia qua me prevenistis et spoliatum in Romana curia auro vestre munificencie relevastis ; et ideo ex tunc affectui michi fuit quod, si hoc opus vel simile invenirem, illud vobis virorum studiosissimo reservarem. Fuit autem Dei voluntas ut non ita cito sicut vellem occurreret quod volebam. Occurrit attamen, licet tarde, scriptorisque copia abfuit, et affuit michi occupatio circa multa... Tripartitum vero libellum si placet intueri, videbitis ita quod prima pars de festis, secunda de negociis, tercia de temporibus, generales materias aliquas comprehendit. Valete longevus et feliciter in hoc seculo, gloriosusque in alio cum electis Domini. Amen. Amen.

Da michi, Domine, sedium tuarum assistricem sapienciam, que mecum sit et mecum laboret, et sub brevitate sequens opus lucide

comprehendat, quoniam breves dies hominis sunt et maxime nunc solito breviores, propter quod modernis opus est compendio scripturarum.

Fol. 188 v°. Sequitur de materiis generalibus secundum varietatem negociorum in Ecclesia, que sic possunt distingui. — (Table des 400 chapitres de la deuxième partie du traité.)

Fol. 258 v°. Sequitur de materiis generalibus secundum varietatem temporum, que possunt sic distingui. — (Table des 33 chapitres de la troisième partie du traité.)

Fol. 298. Requisicio consilii a domino papa. — Apud te est fons vite, et in nomine tuo vidimus lumen. Psalmo [XXXV, 40]. Quoniam sancte Ecclesie catholice universale regimen pendet precipue ex duobus, videlicet ex copiosa subministracione salutaris vite et ex largiflua irradiacione directricis sapientie et providencie, ideo in suo summo capite et ejus principali sede horum duorum fontalem redundanciam, adornacione mirifica simul et necessaria, collocavit...

12° Fol. 299. *Incipit Altercacio seu disputacio Mundi et Religionis*, edita a fratre Guidone de Marchia, ordinis Fratrum Minorum, in qua primo proponit Mundus summo pontifici de religione graviter conquerendo, cardinales et totam simul Curiam flagitando, dicens : O Christi vicarie.

O Christi vicarie, monarcha terrarum,
Sacrarium gratie, cella scripturarum,
Minister justicie et meta causarum,
Mee querimonie aurem prebe parum.

Fol. 302. *Explicit Conflictus Religionis et Mundi*.

Ce poème est ainsi indiqué dans la table mise en tête du volume par une main du xiv^e siècle : « Item Disputatio Mundi et Religionis, edita a fratre Guidone de Marchia Pictaviensi, ordinis Fratrum Minorum. » — Publié par M. Hauréau dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1884, t. XLV, p. 6), d'après le ms. latin 7906 et d'après un manuscrit de M. Desnoyers, aujourd'hui n° 1573 du fonds latin des Nouv. acq. Le même poème se trouve encore au fol. 64 du ms. latin 409 des Nouv. acq. Il a été imprimé au xv^e siècle dans une édition sans date des *Sermones sancti Bernardini, ordinis Minorum*, dont il y a deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, D. 5168 et 5169.

13° Fol. 302. *Incipit sermo de pastore et ovibus, id est de prelato et subditis.* « Oves habeo que non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor » (Jo. x°). Verba sunt universalis et veri pastoris, principis Christi Jhesu nostri Salvatoris, qui apparebit in extremi die examinis...

14° Fol. 302 v°. Pièce de 40 vers. L'auteur met dans la bouche du Sauveur une plainte sur l'état de l'Eglise :

Quid ultra tibi facere, — vinea, debui ?
 Quid potes michi reddere, — qui pro te cudi, conspui
 Et crucifigi volui ?...

15° Fol. 303. Notes ajoutées sur le feuillet qui est adhérent au plat de la couverture : « Nota de tribus Mariis et earum filiis et maritis ac patribus... — Homo constat ex IIII elementis... — Recepta bona pro oculis et probata est... »

De tous les morceaux contenus dans ce volume, le plus important est le *Liber de generalibus materiis tripartitus*. Il aurait pour auteur le dominicain Humbert de Romans, s'il fallait s'en rapporter au titre ajouté après coup, sur le fol. 165 v°. Mais une telle attribution est dénuée de tout fondement. En effet, Humbert de Romans mourut en 1277¹, et le traité est dédié, comme on l'a vu, à Pierre de la Chapelle, évêque de Toulouse. Or, ce fut seulement au mois d'octobre 1298 que ce prélat passa de l'évêché de Carcassonne à celui de Toulouse, qu'il administra jusqu'à sa mort, arrivée le 16 mai 1312². Humbert de Romans reste donc hors de cause, et le *Liber de generalibus materiis tripartitus* doit être considéré, jusqu'à nouvel ordre, comme une œuvre anonyme, dont la composition se place entre les années 1298 et 1312. Je suis porté à croire que la date de composition est plus voisine de 1298 que de 1312. Peut-être même la rédaction était-elle commencée avant l'année 1298. On pourrait le supposer d'après un passage qui semble au premier abord antérieur à la canonisation de saint Louis. C'est une phrase du chapitre xxii du livre premier (fol. 183 v°) :

Notandum quod de corona Domini plenum non solebat fieri festum,

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 337.

2. *Gallia christiana*, t. XIII, col. 35 et 36.

sed per procuracionem felicis memorie regis Lodovici, in cujus temporibus translata fuit de Constantinopoli Parisius, in capellam ejus, incepta est hujusmodi festivitas, et fit modo in multis ecclesiis.

L'auteur devait appartenir à la France. Entre autres indices, je citerai une anecdote, d'ailleurs bien connue¹, dans laquelle se trouve un proverbe français. Elle fait partie du chapitre intitulé : *In vigilationibus que fiunt interdum in festis aliquibus sanctorum* (fol. 253 v°).

Sed, heu! sunt multi qui vota facta sanctis in necessitate aliqua, postea, transacta² necessitate non reddunt. Exemplum de quodam britone, de quo dicitur quod, cum iret ad Sanctum Michaellem de periculo maris, et unde maris invaderent, conversus ad sanctum Michaellem, dixit : « Michael, Michael, libera me, et ego voveo tibi vacam meam. » Cum autem liberatus pertransiret, et iterum unde eum invaderent, iterum clamavit dicens : « Beate Michael, libera me, et ego voveo tibi vitulum cum vaca. » Cum autem liberatus esset et staret jam in securo, conversus ad beatum Michaellem, dixit : *ne la vache ne le vel.*

Le *Liber de generalibus materiis tripartitus* est un recueil de textes, d'observations et de conseils à l'usage des prédicateurs. Pour donner une idée du genre d'intérêt qu'il présente, j'en ai détaché : 1° la table d'une partie des chapitres du livre II ; 2° une argumentation tendant à démontrer que le pape avait droit de déposer les rois ; 3° un passage relatif à la tenue des parlements ; 4° deux légendes sur la sainte Vierge, empruntées à un traité des Merveilles de Rome ; 5° une mention de la Rose symbolique de la mi-carême.

1° *Table d'une partie du second livre* (fol. 188 v°).

I³. In conciliis.

II. In synodis.

1. Voyez le volume publié par M. Lecoy de la Marche, pour la Société de l'histoire de France, sous le titre de : *Anecdotes historiques, légendes et apocryphes tirés du recueil inédit d'Étienne de Bourbon* (Paris, 1877 ; in-8°, p. 20.

2. Le ms. semble porter *trassata*.

3. Les numéros assignés aux chapitres dans la table ne concordent pas toujours avec les numéros que les chapitres correspondants portent dans le corps de l'ouvrage.

- VII. In electionibus quibuscunque.
- LII. In sollempnibus conviviis nuptiarum.
- LIII. In omni visitatione.
- LXI. In inquisitione hereticorum.
- LXII. In sollempni condemnatione hereticorum.
- LXIII. De predicatione crucis in genere quocumque.
- LXIII. In predicatione crucis contra hereticos.
- LXV. In predicatione crucis contra Sarracenos.
- LXVI. In sollempni excommunicatione.
- LXXXVIII. In militia magna (ou nova) sollempni.
- LXXXV. In torneamentis.
- LXXXVI. In parlamentis regum.
- LXXXIX. In confratriis Pentecostes.
- XC. In congregationibus que fiunt interdum in honorem aliqujus sancti.
- XCI. In nundinis.
- XCI. In mercatis.
- XCIII. In subita convocatione multitudinis.

2° *Sur la déposition des rois* (fol. 239).

Preterea papa, qui est super omnes, potest deponi ab Ecclesia, que tota subest ei, et in casu. Ergo multo fortius quicunque rex deponi potest a papa, cui omnes subsunt.

Preterea, si rex aliquis, qui nichil tenet nisi a Deo, non posset deponi a papa, cum interdum expediat ipsum deponi, ut supra ostensum est, ergo non reliquisset Deus sufficientem potestatem in Ecclesia ad regimen mundi, quod est inconveniens. Propter hoc tenendum est indubitanter quod Ecclesia habet hujusmodi potestatem. Propter hoc dictum est Jeremie [I, 40], qui fuit de sacerdotii genere : « Ecce constitui te super gentes et regna ut evellas, etc. »

3° *Sur la tenue des parlements* (fol. 249).

Notandum quod moris apud reges magnos tenentur parlamenta quolibet anno certis temporibus, ad que conveniunt et plures consiliarii et plures magnates seculares et plures prelati. Fiunt autem hujusmodi parlamenta tribus de causis principalibus : videlicet ut majora negocia, que non possunt faciliter per annum expe[di]ri, ibi cum majori examinatione sapientius expediantur, quia majori examinationi sunt reservanda. — Item ut ratio reddatur a ministerialibus regni... — Item ut ibidem ordinetur de regno quid fuerit ordinandum...

4° *Légendes empruntées aux Merveilles de Rome* (fol. 271 v°).

Item, secundum Gaudefridum Parimensem¹, in libro de descriptione mirabilium urbis Rome, cum Octovianus Cesar esset in camera sua, et esset sollicitus quis post eum esset dominus orbis, visum fuit ei quod per fenestram videret in celo virginem pulcherrimam, super aram, tenentem puerum pulcherrimum inter brachia sua, et audivit vocem dicentem : « Hec est ara filii Dei. » Et ibi ubi apparuit hec visio fecit construi aram cum tali titulo : HEC EST ARA FILII DEI, et est ibi modo ecclesia beate virginis que dicitur Sancte Marie in ara celi.

Item, dicit idem Gaudefridus quod Rome fuit palatium Romuliarum, in quo Romulus fecit poni statuam suam, et dictum est ei ab artifice quod non caderet donec virgo pareret, que statim ut virgo peperit corruit.

5° *La Rose symbolique de la mi-carême* (fol. 280 et v°).

In media quadragesima. In Rosa... — Alius modus est consideratione boni² finis itineris, cum, si ducitur ad rem desiderabilem, psalmo [cxxi] : « Letatus sum in hiis que dicta sunt michi, in domum Domini ibimus; » quod est valde desiderabile, quia in illa videbitur ipse Dominus, et habebitur in premium. — Et ideo, secundum consuetudinem ecclesie Romane, ostenditur hodie Rosa, que Christum significat, qui est premium et finis penitencie.

Je ne dis rien des petits poèmes latins copiés aux fol. 4 v°, 5 v°, 6, 299 et 302 du manuscrit. Je dois laisser le soin d'en parler à mon savant confrère M. Hauréau : il s'acquittera de cette tâche avec l'érudition et la critique dont il ne cesse de donner des preuves et dont les lecteurs de la Bibliothèque de l'École des chartes ont eu souvent l'occasion d'apprécier l'étendue et la solidité.

XIII.

LA SOMME THÉOLOGIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN. Seconde partie du livre II. (N° 1267 de la vente.)

1. Le ms. porte *pimsem*, avec un trait horizontal dans la queue du *p* et un trait horizontal au-dessus du premier *m*.

2. *Bonis* dans le ms.

Gros volume en parchemin. 326 millimètres sur 228. Écriture sur deux colonnes, du xiv^e siècle. — A la fin : « Iste liber est Celestinorum Beate Marie de Columbario¹, signatus xxiiii. »

[Questiones secundi libri secunde partis fratris Thome de Aquino.]

Au commencement : « Questio prima. Continuatio libri prior ad subseq. Post communem considerationem de virtutibus et viciis et aliis ad materiam moralem pertinentibus, neccesse est considerare singula in speciali... »

A la fin de la question CLXXXIX :

Summa secunda secunde Thome finit Aquino.
Hinc dedo, Christe, tibi laudes atque Marie.
Corrector verax, bonus est, non quandoque fallax,
Arguit, articulatur, querit dum ponitur Utrum.
Arguit implicate videtur; quod bene nosce.
Methaforam cerne si sensus queris habere.

Suit une table qui occupe treize pages et qui est intitulée :
« Incipiunt capitula secunde partis secundi libri Summe edite a fratre Thoma de Aquino, ordinis Fratrum Predicatorum. »

XIV.

SOMMAIRE DE LA BIBLE PAR FERNAND DIEGO, DE CARRION.
(N^o 1265 de la vente.)

Volume in-folio, sur papier. Écriture du xv^e siècle.

« In nomine Domini nostri Jesu Christi. Incipit Summarium totius biblie, distinctum per libros et capitula Veteris et Novi Testamenti, copilatum per venerabilem patrem dominum Fernandum Didaci de Carrione, scolasticum ecclesie Cauriensis, hispanum, editum Rome. »

1. Un autre volume ayant appartenu à la même maison figurait dans la collection de M. Dauphin de Verna, n^o 1256 du Catalogue de vente : « Speculum humanæ Salvationis. »

XV.

MISSEL DE MACON.

Le dernier jour de la vente, le libraire a mis aux enchères un Missel copié au xv^e siècle, d'une décoration prétentieuse et assez grossière, dont plusieurs feuillets avaient été refaits dans les temps modernes. Il est intitulé : « Incipit Missale ad usum cathedralis ecclesie Sancti Vincentii Matisconensis. » Le prélat auquel était destiné ce volume portait pour armes d'azur à la bande d'or et pour devise : IN TE SPERO. — Ce sont les armes et la devise de l'évêque Pierre de Juys (1397-1412), comme a bien voulu m'en avertir notre confrère M. Lex, qui a acheté le volume pour la bibliothèque de Mâcon.

XVI.

ROMAN DE SIMON DE POUILLE. (N^o 1290 de la vente.) — Acquis pour la Bibl. nat., ms. fr. 4780 des Nouv. acq.

Volume de 34 feuillets de parchemin. 192 millimètres sur 130. Il y a 32 lignes à la page. Écriture de la fin du xiii^e siècle ou du commencement du xiv^e.

Ce manuscrit, d'assez triste apparence, renferme environ 2180 vers du Roman de Simon de Pouille, dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire dans le ms. 368 du fonds français. Le commencement du fragment correspond au fol. 143 et la fin au fol. 159 du manuscrit 368. — La version du nouveau manuscrit diffère beaucoup de celle dudit ms. 368.

XVII.

ANCIENNES POÉSIES FRANÇAISES. (N^o 1286 de la vente.)

1^o « Ci comence l'istoire de l'enfance Jesu Crist. »

Dieux, qui cet siecle commenza,
Ciel et terre pour nous forma.
Ly roy de toute creature

Nous doint à tous bonne aventure.
Si vous voulez que [je] vous die
De Dieu et de sainte Marie.

2° « Ci comence la Passion de Nostre Seigneur Jesu Crist. »

Oez moy trestuit doucement,
Gardez n'y ait fait parlement.
La Passion Dieu entendez,
Come il fut en croix penez.
Ne la puet oïr creature
Qui n'ait paour, ja tant soit dure.

3° « Ce est la complainte Nostre Dame. »

Qui de cuer aime la pucelle
Que (*sic*) Dieu norrit à sa mamele,
Quant n'ot parler doit san joir
En larmes et en grant sopir,
Se de son fil a remembrance
Don ce doit doubler la creance.

4° « Ce sont li xv signe. »

Se ne vous cuidasse anoier
Ou destorber d'autre mestier,
Des xv signes vous deisse
Ainz que remuer me querisse
Toute la pure verité,
Seigneur, venront vous ja en gré.

5° « Ci comence la Vie saint Christoble. »

Eu nom de sainte Trinité,
Soient tuit si bien ahuré
Que entendront ce que vuet dire :
Se voulez oïr le martire
De saint Christoble, je diray
Ce que en escript trouvé en ay.

6° « Ci devise quelles doivent estre les saison. » (Pronostication d'après le jour de la semaine auquel tombe le commencement de l'année.)

En terre de labour et de promission
Ot jadis ung preudome qui Ezechie ot non.

Saiches hom fu du ciecle et de la loy divine;
 Mout ama dame Dieu et la soe doctrine.
 Quant il yere encor enfes, levoit adez matin,
 Et aloit à l'escoule pour aprendre latin.

7° « Ce est li jugemenz des urines, que maistre Richars de Fornival aprist à maistre Helye, son serorge. Li hons est sains se sa urine est blanche au matin... »

8° « Ci comence li romanz des Elles. »

Tant me suy de dire taüz
 Que je me suy aperceüz
 Ert mon pense que de trop taire
 Ne pourroit nulz bon chastel faire.

9° « Ci ensoigne coment on fait les chevaliers. »

Bon fait à proudome parler,
 Quar ou il puet moy conquister
 Qui à ceur fait se prendroit garde
 Ja de folie n'auroit garde.
 Quar on le trouve en Salomon
 Que tout adez fait saiges hons.

10° « Hic sunt les vertuz et les efficacions de l'aygue de vie. »

Plusieurs des anciens possesseurs de ce manuscrit ont mis leurs noms en tête sur un feuillet de garde : Odde de Gevinge, Johan de Gevinge, messire Charles de Disimyeu, chevalier, s^r de la Feole.

XVIII.

LE LIVRE DES SIMPLES MÉDECINES, SUIVI D'UN RECUEIL DE RECETTES. (N° 1270 de la vente.) — Acquis par M. Morgand.

Volume de 314 feuillets, partie en parchemin, partie en papier. 278 millimètres sur 192. Ecriture à deux colonnes de la seconde moitié du x^v siècle. En tête, miniature représentant un médecin dans son cabinet, avec ces armes : d'azur à deux coqs d'or affrontés, crêtés de gueules, accompagnés de trois étoiles d'or; devise : « Loué soit-il, » ou « loué il soit. » — Au bas du

fol. LXXX : « Loué soit Dieu il. » — « Ex libris Petri Arcelin, Matisconensis, med. facult. Monsp. et Parisiensis. »

Fol. I-CCLXI. Livre des simples médecines, disposé suivant l'ordre alphabétique des noms des substances passées en revue. Chaque article est accompagné d'une figure peinte. Premiers mots de la préface : « En ceste presente besongne est nostre propos et entencion de tratier des simples medicines. Et est assavoir que la medicine est ditte simple pour ce qu'elle est telle comme nature l'a produite et formée, comme girofle et noix mugette... »

— Fol. CCLX. Dernier chapitre : « Zuccara, c'est sucre. Elle est chaude et moite attrampeement, et dit Ysaac qu'elle est chaude au commencement du premier degré et moite ou mylieu... » A la fin de ce chapitre : « Et pour eviter prolixité, cy est fin de ce livre, ouquel sont contenuz les segrés de Salerne. Loué en soit Dieu. Amen. »

Cet ouvrage, qui jouit d'une grande vogue au xv^e siècle, est représenté dans les collections de la Bibliothèque nationale par onze exemplaires, n^{os} 623, 1307, 1309-1312, 9136, 9137, 12317, 12319, 12320, 12321, 12322 et 19081 du fonds français. Les deux plus beaux de ces exemplaires sont les n^{os} 9136 et 9137, le premier venu de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, le second exécuté pour Louis de Bruges.

Fol. CCLXI-CCLXIII. Diverses recettes.

Fol. 264-288. Table méthodique des remèdes, avec renvoi à l'article du Dictionnaire où chaque remède est indiqué.

Fol. 288. « La exposicion des mos obscurs et mal cogneus par l'ordre des lettres de A B C. »

Fol. 294-314. Notes et recettes diverses, en latin et en français. J'y ai relevé plusieurs passages qui semblent indiquer que l'un des premiers possesseurs était un Bourguignon, établi, selon quelque apparence, ou du moins ayant séjourné dans la ville ou dans le voisinage de Cluni. Voici l'indication de ces passages, qui nous font connaître les noms de plusieurs praticiens et ceux des malades qu'ils essayaient de guérir. Il y a aussi quelques détails sur des livres de médecine qui auraient été, disait-on, donnés à l'abbaye de Cluni par un certain maître Pierre de Grèce, originaire de l'Orient (natif d'Arabie), philosophe, docteur et chevalier en médecine.

Fol. 294. Item quia non reperitur apud nos herba sileris montani,

mitte Burgum in Bressia, in domo filii magistri Bartholomei Myo, qui tibi tradet unum parvum vitrum aque illius herbe sileris montani; et similiter mitte Lugdunum in domo apotecarii, qui tradet tibi unum parvum vitrum aque cappillorum Veneris, qui apothecarius manet in vico Sancti Niceii...

Fol. 296. Ditata (pour Dictata) per magistrum Symonem de Pavia contra pestem.

Alia recepta super eodem, ditata per magistrum Ludovicum.

Fol. 297. Ce sont les vertues du G. d. Ch¹., que maistre Pierre de Gresse, natif d'Arabie, philosophe, docteur et chevalier en medicine, a extrait des livres qui ont esté fais et expérimentés par ceulx cy dessoubz escrips, comme il appert en la librairie de l'abbaye de Clugny, que le dit maistre Pierre y aporta et donna. (Auteurs cités : Ypocras, l'empereur Constantin, le roy Adriant. philozophe, et Virgile.)

Fol. 297 v^o. Item, l'en treuve es livres de Virgile, lesqueulx sont en la ditte abbaye de Clugny, comme le dit Virgile se aidoit du G. d. Ch. à faire ses plus merveilles contre les dyables, tout ainsi que nous nous aidons de la croix...

Fol. 298. Recepte notable contre l'impedimie, venue de l'ostel de noble et puissant prince Charles, duc de Bourgoyne.

Fol. 301. Magister Panthaleo. Contra catarrum.

Fol. 302 v^o. A. Bruneti. (Inventeur d'une recette.)

Contra gravellam, pro domino Jo. de Borbonio², abbate Cluniacensi.

Fol. 304. Pour excoiacion. Preceptor de l'Aulmusse... — Approbatum est aussy par maystre Jehan de la Planche, jadiz procureur en parlement à Paris.

Fol. 304 v^o. Recepte pour la gravelle, approuvée par maistre Jehan Espiart.

Fol. 311. Ex magno Johanne medicina (sic) phisico, Mediolani commorante de Scala in domo li Mayno.

1. Sans doute le gui du chêne.

2. Jean de Bourbon, élu abbé de Cluni le 2 novembre 1456, mort le 2 décembre 1485.

XIX.

COMPTES DES DÉPENSES DE JEAN, COMTE DE FOREZ, EN 1315 ET 1316. (N° 1366 de la vente.)

Parmi les nombreux documents d'archives qui faisaient partie du cabinet de M. Dauphin de Verna, et dont la plupart ont été réservés par suite des revendications des préfets du Rhône, de la Loire et de l'Isère, je n'ai eu l'occasion d'examiner qu'un seul registre, volume en papier, de format allongé, dont la conservation laisse beaucoup à désirer. Il contient, sous la forme de journal, les comptes des dépenses de Jean, comte de Forez, tenus par Simon Oudin, en 1315 et 1316.

Ces comptes se divisent en deux parties : les dépenses de l'hôtel (paneterie, bouteillerie, cuisine et maréchallerie ou écurie), du 3 janvier au 14 novembre 1315, et les dépenses extraordinaires, du 1^{er} janvier 1315 au 24 avril 1316.

Ce document offre beaucoup d'intérêt, comme, d'ailleurs, tous les comptes remontant à une époque aussi reculée. L'une des parties les plus curieuses est celle qui se rapporte au séjour que le comte de Forez fit à la cour de France en 1315. Parti de Montbrison le 18 février, il arriva le 26 à Paris, après s'être arrêté :

Le 18 de ce mois, à Riorges (Loire, canton de Roanne) ;

Le 19, à la Palisse, où il entendit la messe, et à Varennes-sur-l'Allier ;

Le 20, à Moulins ;

Le 21, à Saint-Pierre-le-Moutier et à Magni (canton de Nevers) ;

Le 22, à la Charité-sur-Loire ;

Le 23, à Cone ;

Le 24, à Montargis ;

Le 25, à Perches (*apud Perticas* ; sans doute Perches, que la carte de Cassini indique au nord de Montargis, à l'ouest du clocher de Girolles) ;

Le 26, à Juvisi.

Dans les comptes du mois de mars et des mois suivants, nous trouvons la mention des nombreuses entrevues que le comte de Forez eut avec le roi Louis X. On en peut tirer d'utiles indica-

tions pour compléter l'itinéraire dressé par M. de Wailly d'après les dates des actes royaux. En voici le relevé :

- | | |
|------------|--|
| Mars, | 7, 44, 45, 46, 47, 48 et 49 : à Vincennes. |
| — | 23 : à Pontoise. |
| — | 29 et 30 : à Saint-Germain en Laie. |
| Avril, | 45-22 : à Vincennes. |
| — | 24-26 : à Vincennes. |
| — | 29 : à Vincennes. |
| Mai, | 6 : à Livri. |
| — | 9 et 10 : à Vincennes. |
| — | 13 et 14 : à Vincennes. |
| — | 19-22 : à Paris. |
| — | 24-26 : à Paris. |
| — | 27 : Le roi part pour Senlis. « Guiotus ... sequutus fuit dominum regem post prandium apud Sanctum Lieium. » |
| Juillet, | 25 : à Mailli (Marne, canton de Verzi). — Le soir de ce jour, la reine était à Châlons : « In prandio cum rege apud Mailly, et in sero apud Chalon in cena cum regina. » |
| — | 26 : à Reims. « Apud Logias (sans doute les Petites-Loges, canton de Verzi) in prandio cum regina, et in sero apud Reims cum rege. » |
| — | 27 : à Reims, couronnement du roi. |
| Août, | 8 : « Recessit dominus comes de Sancto Quintino, et rediit erga regem, qui venire debebat apud Laudonensem ; et totam caravanam suam (comitis) transiit apud Arrat, et fuit in prandio apud Pontem Anoyant (aujourd'hui Pont-à-Bucy, Aisne, canton de Créci-sur-Serre), et in sero apud Laudonensem. » |
| — | 14 : à Saint-Quentin. |
| — | 15 : à Vermand (apud Vermens). |
| — | 16-20 : à Péronne. |
| — | 21-24 : à Arras. |
| — | 28 et 29 : à Arras. |
| Septembre, | 2 : à Lille. |
| — | 8 : « Fuit dominus comes in acie regis Francorum, prope rippam fluvii deu Liez a parte Insule, in sero. » |
| — | 9-12 : « Ibidem in acie. » |

- Septembre, 13 : « Fuit dominus comes in sero apud Tornay, et venit de acie regis una cum dicto rege. »
- Octobre, 12 : Le comte quitte Paris pour aller vers le roi. Il se dirige sur Senlis en passant par Louvre en Parisis.
- 17 : aux Loges et à Saint-Germain en Laie.
- 18 et 19 : à Saint-Germain.
- 22 : « Cum rege in Nemore, et in cena cum regina apud Sanctum Germanum in Laya. »
- 31 : à Paris.
- Novembre, 1^{er} : à Paris.
- 2 : à Vincennes.
- 5 et 6 : à Royal-Lieu, près Compiègne.
- 8 : à Compiègne.
- 9-11 : à Royal-Lieu.
- 12 et 13 : près de Villers-Cotterets (in nemore prope Villare Colli Regis).

La plupart de ces mentions devront s'ajouter aux indications données dans le tome XXI du Recueil des historiens de la France sur les séjours de Louis X. Elles s'intercalent à merveille dans les tableaux dressés par M. de Wailly, et c'est une nouvelle preuve de la confiance avec laquelle nous devons nous servir de ces tableaux.

La présence du comte de Forez à la cour du roi fait voir de quel crédit il jouissait auprès de Louis X. Nous savions déjà qu'il avait été chargé de plusieurs missions de confiance. Le registre des comptes nous apprend qu'au mois d'avril 1315 il fut envoyé dans le Vermandois pour y traiter avec les Alliés. Cela résulte de l'article suivant, inscrit à la date du 10 avril : « Stetit in Vermandesio apud Corbiam ad expensas regis Francorum...; ubi fuit missus per regem pro tractando cum militibus ipsius patrie super facto Alianciarum. »

Au mois de juin suivant, le roi l'envoya en Provence, à la rencontre de la princesse qu'il devait épouser le mois suivant. Le départ du comte est enregistré dans les comptes à la date du 9 juin :

Recessit dominus comes de Parisius, et iter suum arripuit eundo obviam regine in Provinciam ad expensas regis Francorum, trans-eundo per comitatum suum Foresii.

Une seconde mention de ce voyage se trouve à la date du 25 juillet.

En dehors de détails de ce genre, dont l'historien du roi Louis X pourrait tirer parti, en dehors des notions qui se trouvent presque à chaque ligne sur la valeur des objets de consommation, on remarquera dans les comptes de la maison du comte de Forez une foule de particularités sur la vie des grands seigneurs au commencement du *xiv^e* siècle et sur les sujets les plus variés.

Voici, par exemple, ce que, en feuilletant rapidement, j'ai trouvé parmi les dépenses extraordinaires du 2 janvier 1315 (n. st.) : « Pro eundo in Alverghia quesitum burgensem qui decoquit calcem sine lignibus. »

Il y a dans les comptes de l'hôtel et dans ceux de la dépense extraordinaire, au 2 et au 9 février 1315 (n. st.), deux textes qui suffisent pour lever toute espèce de doutes sur la signification des mots *Carniprivium novum* et *Carniprivium vetus*, en France au commencement du *xiv^e* siècle :

Die dominica in purificatione beate Marie, qua fuit carniprivium novum... — Dominica sequenti, in carniprivio veteri. (Compte des dépenses extraordinaires.)

Die dominica que fuit in festo purificationis beate Marie, et qua die fuit carniprivium novum... — Die dominica sequenti, in carniprivio veteri. (Compte de l'hôtel.)

L'expression *Carniprivium novum* désigne le dimanche de la Quinquagésime¹, et l'expression *Carniprivium vetus* le premier dimanche de Carême.

1. Et non pas le mercredi des cendres, comme il est dit dans le Glossaire des dates du *Manuel de diplomatique*, p. 261.



BIBLIOGRAPHIE.

Paléographie musicale. Les principaux manuscrits du chant grégorien, ambrosien, mozarabe, gallican, publiés en fac-similés photographiques par les Bénédictins de Solesmes. Solesmes, impr. Saint-Pierre; Paris, A. Picard, 1889-1895. In-4° (une livraison tous les trois mois; 28 livraisons parues).

Les Pères de Solesmes, en publiant leur *Paléographie musicale*, se proposent de nous faire passer sous les yeux, en entier ou par fragments, les principaux manuscrits de chant grégorien, ambrosien, gallican ou mozarabe, et, pour en aider l'intelligence, ils nous donnent, en tête de chaque volume, une étude de musicographie.

Il y a donc dans cette publication deux parties bien distinctes :

a. Une partie de texte, où nous devons à la plume autorisée de dom Mocquereau une théorie de la notation neumatique et quelques études de musique liturgique.

b. Une partie de fac-similés reproduisant un antiphonaire de Saint-Gall et un autre d'Einsiedeln, ainsi que le répons-graduel « Justus ut palma, » d'après deux cents manuscrits environ, et qui est d'un haut intérêt pour l'histoire des neumes.

Comme le travail des Bénédictins, après ceux de Fétis, de Nisard, de Coussemaker, de Raillard, d'Hermesdorff, de Riemann, est l'exposé le plus clair de la question et le guide le plus sûr que nous ayons pour ces études, il n'y a aucune difficulté à présenter leurs théories et à suivre leurs conclusions.

L'écriture neumatique a été la notation musicale usitée en Occident, peut-être pour la musique profane, assurément pour tous les chants de l'Église latine, du VII^e au XII^e siècle, jusqu'au moment où peu à peu nous en voyons sortir les éléments de la notation usuelle et traditionnelle du plain-chant.

Sur la question d'origine, la première qui se pose, avant les Bénédictins, voire même depuis, on a écrit de curieux romans, d'après lesquels l'écriture neumatique, dérivée peut-être des notes tironiennes, n'aurait pas été inconnue de l'antiquité chaldaïque et assyrienne! Les Pères de Solesmes remontent assurément moins haut dans le passé et leur théorie est simplement la vérification de cette assertion de Cicéron :

Est autem in dicendo etiam quidam cantus obscurior. Dans le discours en effet, ce sont les accents, soit graves, soit aigus, qui marquent cette mélodie intérieure du langage ; or, les neumes ne sont que la traduction musicale de ces accents ou, plus exactement, ils ne sont autre chose dans le chant liturgique que l'accent grave ou l'accent aigu ou le produit de leur combinaison.

Entre l'accent et la figure neumatique, il y a identité de formes : cette ressemblance est forcée, l'origine étant la même, l'accent et le neume étant tous deux en quelque manière la représentation graphique du geste de l'orateur qui, élevant la voix, élève la main, *manus a sinistra parte incipit*, qui, laissant tomber la voix, laisse aussi tomber sa main, *in dextra deponitur*. Dans le premier cas, c'est l'accent aigu tracé de bas en haut et penché vers la droite ; dans l'autre, c'est l'accent grave tracé de haut en bas et tendant à descendre. Or, l'accent aigu, c'est la *virga* des neumes, qui toujours, dans le chant liturgique, marque une élévation de la voix, et l'accent grave correspond au *punctum* qui, dans la notation neumatique, représente au contraire un abaissement de la voix ; toutes les autres figures sont dues à la combinaison des deux accents ; le *podatus* est fait d'un accent grave, suivi d'un accent aigu, le *clivis* d'un accent aigu, suivi d'un accent grave, le *porrectus* d'un accent aigu, d'un accent grave et d'un accent aigu, le *climacus* d'un accent aigu et de deux accents graves, et c'est ainsi que l'on arrive aux figures les plus compliquées dont le nombre peut augmenter encore quand, à un groupe finissant sur une note aiguë, on ajoute un accent grave, ou réciproquement, quand, à un groupe finissant par une note grave, on ajoute un accent aigu ; le groupe neumatique est dans le premier cas qualifié de *flexus*, dans le second de *resupinus* ; ainsi, le *porrectus*, qui se termine par un accent aigu, peut devenir *flexus* par l'adjonction d'un accent grave ; le *climacus*, de même, peut recevoir un accent aigu qui relève la voix sur sa terminaison et devenir *resupinus*.

Telle est en gros la notation neumatique la plus ancienne à laquelle les Pères de Solesmes ont donné le nom de *notation oratoire* ou *chironomique* ; elle est encore bien primitive et ne laisse que vaguement apercevoir la future notation du plain-chant vers laquelle pourtant une suite de transformations nous conduira sans défaillances. Cette notation *chironomique* est, disons-nous, fort imparfaite, car elle ne connaît rien encore du principe fécond de la superposition des notes ; la forme intrinsèque de chaque signe indique seule l'élévation ou l'abaissement de la voix ; les neumes en outre, par rapport les uns aux autres, indiquent une élévation ou un abaissement absolument indéterminés et, pris en eux-mêmes, n'ont aucune valeur au point de vue de la force et du temps. Aussi cette notation primitive, dont Gui d'Arezzo disait :

Tale erit, quasi funem dum non habet puteus,
Cuius aquae, quamvis multae, nil prosunt videntibus,

devait surtout servir, par son graphique conventionnel, à rafraîchir la mémoire d'un chantre, auquel, plus que les neumes eux-mêmes, l'habitude et la tradition avaient appris les mélodies du graduel et de l'antiphonaire.

Cet état de choses ne pouvait durer : il fallait, malgré une filiation ininterrompue de maîtres et d'élèves, donner aux mélodies grégoriennes de plus sûres garanties que la mémoire des chantres ; il fallait les fixer par une notation vraiment musicale, et le *système diastématique* fut un immense progrès sur les neumes-accents de la *notation oratoire*, qui disparaît pour faire place au principe de la *superposition des notes*. « La vertu significative qui, dans le système des accents, était répandue dans le trait tout entier, se retire peu à peu vers les extrémités des lignes et se concentre dans les points. Ces points deviennent la partie essentielle du groupe et les anciens accents ne sont plus que des ligatures qui maintiennent l'unité de la formule. Il n'y aura plus qu'à espacer les notes à des hauteurs régulières, puis à les placer sur des lignes, et le nouveau système aura reçu son dernier perfectionnement. » La réduction des accents en des points et la position de ces points sur des lignes, voilà donc les deux innovations capitales et, avec elles, le grand problème résolu, si bien, qu'en traduisant d'une manière sensible et parfaite tous les intervalles usités dans le chant, le *principe diastématique* est le point de départ de notre notation musicale moderne.

Naturellement, il se fit une transformation profonde dans l'ancienne forme des neumes. L'antique neume-accent se plia aux exigences nouvelles ; son corps s'amaigrit et l'une de ses extrémités s'étendit pour devenir un point ; bientôt les formes se régularisèrent afin de trouver place sur les lignes de la portée, et c'est par des modifications insensibles, mais continues, que nous arrivons, vers le *xv^e* siècle, au graphique actuel du plain-chant. Puis, quand le principe de la superposition des notes se fut imposé, quand les intervalles eurent une signification précise, c'est alors que, pour disposer les notes à la hauteur convenable, on traça d'abord une ligne autour de laquelle chaque note trouvait sa place. Idée féconde encore qu'incomplète, mais elle portait en elle son complément : la première ligne, tracée souvent en rouge, avait correspondu à la note de *fa*, la seconde, de couleur jaune, porta l'*ut*. Il n'y avait qu'à continuer dans cette voie ; on fixa les intervalles entre *fa* et *ut* par une troisième ligne répondant à la note *la*, et bientôt, selon que le chant s'étendait vers les sons graves ou vers les sons aigus, on ajouta une quatrième ligne, soit au-dessous de *fa*, soit au-dessus de *ut*. Ainsi fut constituée, au temps de Gui d'Arezzo, la portée actuelle de quatre lignes, mais dont l'usage ne fut général que longtemps après, puisqu'au *xvii^e* siècle nous avons encore des manuscrits à notation neumatique sans lignes.

Après avoir ainsi sommairement exposé les diverses transformations

des neumes, telles que les Pères de Solesmes nous les font connaître, il reste à dire un mot des *notes liquescentes* et des *signes romaniens*.

a. Les *formules liquescentes* ou notes semi-vocales ont pour effet d'exprimer, au moyen d'une légère modification dans la forme des neumes ordinaires, une modification de son produite par l'influence directe du texte sur la mélodie, au contact de certaines combinaisons de consonnes et de voyelles.

C'est ce qui se produit quand deux consonnes se rencontrent, dont la première est une liquide ou une dentale explosive *t* ou *d* ou la sifflante *s*, quand il y a le groupe de lettres *gn* dans le corps d'un mot, quand devant un *j* se trouve l'une des lettres *d, m, n, r, t, b, s, l*. La liquescence se produit encore quand les consonnes *m* ou *g* sont seules entre deux voyelles; il en est de même pour le *j*; enfin, la diphtongue *au* donne aussi lieu à la liquescence.

L'effet produit dans le chant par la liquescence est d'effacer le son, de l'étouffer en quelque sorte au passage d'une syllabe à l'autre, et cette note étouffée, qui doit s'exécuter en « portamento, » c'est-à-dire en portant la voix, remplit dans la mélodie le rôle de la voyelle d'appui dans le corps des mots, si bien que, par le fait de la liquescence, et prononcé à l'italienne, le mot *confundantur*, par exemple, devient *connefunedanuetur*.

b. Les *lettres romaniennes*, dont Ekkehard IV le Jeune, chroniqueur de Saint-Gall, attribue expressément l'invention à Romanus, ce chantre romain qui vint à l'abbaye de Saint-Gall au temps de Charlemagne, sont de véritables signes accessoires de l'écriture neumatique. Elles correspondent assez bien aux signes destinés dans notre musique moderne à indiquer les nuances et le mouvement. On ne les rencontre que dans les manuscrits sangalliens, où elles sont relatives soit à l'intonation soit au rythme. Elles se présentent entremêlées dans les figures neumatiques sous la forme de simples lettres ayant chacune sa signification précise, ainsi :

a : ut altius elevetur admonet.

p : pressionem significat.

L'exposé de la notation neumatique devait être pour les Pères de Solesmes l'objet de leurs premiers soins et la partie importante de leur travail. Ils l'ont d'ailleurs compris ainsi. Mais, une fois soulagés de cette tâche ardue, ils ont entamé une série d'études, qu'ils mèneront loin et longtemps, nous pouvons l'espérer, où ils s'efforcent de prouver par des arguments intrinsèques, c'est-à-dire tirés des cantilènes sacrées elles-mêmes, que l'accent tonique et le *cursus* ont exercé une influence active sur la formation mélodique et rythmique de la phrase grégorienne, qu'ils sont les bases sur lesquelles reposent tout l'édifice du chant, l'ossature qui lie et soutient ce corps mélodique.

Ces études, d'une importance absolument capitale pour la restauration et l'interprétation des chants d'église, sont en même temps une œuvre de saine polémique contre l'hérésiarque officiel de Ratisbonne, Pustet, dont les éditions, soi-disant autorisées, sont en matière de plainchant le dernier mot de la fantaisie. Dans cette croisade, les Bénédictins agissent un peu comme ces évêques guerriers du moyen âge, auxquels il était défendu de verser le sang et qui allaient au combat, non avec une épée, mais avec une masse d'armes. On ne trouve pas en effet dans la *Paléographie musicale* un seul mot de critique, pas une remarque désobligeante à l'égard de Pustet, mais, en regard de la version des manuscrits, les Bénédictins, pour la plus grande édification de leurs lecteurs, ont, avec un art extrême, disposé en faisceau les erreurs de l'édition de Ratisbonne : les preuves de fait, plus sûres que la critique mordante, sont donc pour eux leur massue de combat.

En outre, il reste à signaler une brève étude, quelques pages à peine, dans laquelle les Pères de Solesmes semblent avec raison s'être tout particulièrement complu. C'est un précis d'histoire de la notation neumatique, et, sans vouloir énumérer après eux quels furent les grands centres de dispersion de cette écriture ni les modifications qu'elle a reçues dans les divers pays et aux différents siècles, nous terminerons en essayant de faire ressortir de quelle utilité peut être l'étude de la *Paléographie musicale* non seulement aux amis éclairés et convaincus du chant liturgique, qui veulent à l'aide des manuscrits anciens en établir un texte vraiment correct et critique, mais au plus profane des savants, à l'érudit le plus étranger à toute question religieuse.

Désormais le paléographe désireux de fixer scientifiquement l'âge et la provenance d'un manuscrit n'aura-t-il pas deux éléments de critique au lieu d'un, pour poser ses conclusions, deux éléments de critique pouvant se contrôler réciproquement, le texte et la musique ? Les chances d'erreur se trouvent donc diminuées de moitié. Mieux que cela, grâce à la connaissance des vieilles notations liturgiques, il ne risquera pas de prendre un signe neumatique ou une lettre romaniennne pour une obscurité paléographique.

Enfin les Bénédictins, — et ce sera peut-être là une des conséquences les plus fécondes de leur œuvre, — nous laissent entrevoir la possibilité d'une phonétique musicale : il y a pour le philologue matière à glaner dans ce chant liturgique où l'union de la mélodie et du texte est si étroite, où les finesses de la prononciation ont toujours un écho dans le chant. On n'a pas oublié ce que sont les notes liquescentes ; de ce qu'elles abondent tout particulièrement dans les notations lombardes du sud de l'Italie, n'en faut-il pas entre autres choses conclure qu'il y avait en ce pays une prononciation du latin plus délicate qu'ailleurs ? L'étude de l'accent tonique trouve aussi dans le chant de l'église des éléments nouveaux ; de même, le *cursus*, que M. Noël Valois avait res-

treint aux bulles pontificales, s'en va, dépassant la langue ecclésiastique, trouver son reflet dans le chant psalmodique.

Peut-être la *Paléographie musicale* des Bénédictins de Solesmes aura-t-elle, comme tant d'œuvres d'érudition, le sort de vieillir avec ceux qui l'ont faite; mais souvenons-nous que ce sont surtout les systèmes qui vieillissent, tandis que les résultats de recherches laborieuses, les faits précis, les plus matériels parfois, les recueils de documents restent toujours ce qu'ils sont. Nous avons dans la *Paléographie* une riche collection de fac-similés musicaux; or, si les théories bénédictines sur le chant liturgique devaient un jour par aventure céder le pas à celles de Pustet, on n'en consulterait pas moins la publication de Solesmes pour les documents qui s'y trouvent réunis, pour les manuscrits dont nous avons là une reproduction fidèle et qui sont en quelque sorte les témoins irrécusables de la vérité des théories bénédictines sur les neumes et sur les cantilènes sacrées.

Pierre AUBRY.

Notice sur le numéro 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par B. HAURÉAU, tiré des *Notices et extraits des manuscrits...*, t. XXXIV, 2^e partie. Paris, Ch. Klincksieck, 1895. In-4^o, 48 pages.

M. Hauréau continue à enrichir le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques* de savantes et ingénieuses notices du genre de celles qu'il a récemment réunies dans les six volumes in-8^o (*Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*) qui ont été accueillis avec tant de reconnaissance. — La présente brochure est consacrée à un manuscrit qui contient quantité d'actes théologiques (vespéries, auliques, resumptes, etc.) soutenus à Paris, au xiv^e siècle. « Nous ne possédons pas d'autres recueils, dit M. Hauréau, qui nous fassent mieux connaître quelles étaient, vers la fin du xiv^e siècle, les questions agitées entre les théologiens de Paris, comment ils les discutaient et s'efforçaient de les résoudre. » Ce volume, donné jadis par maître Thomas de Cracovie aux pauvres écoliers de la petite Sorbonne, est aussi assez intéressant pour l'histoire littéraire : on y trouve des écrits ou des « positions » de plusieurs maîtres connus, tels que le sorbonniste Nicolas d'Autricourt et Richard Barbe, le proviseur du collège d'Harcourt.

Les exercices de logique appliqués aux problèmes théologiques dont le ms. lat. 16409 donne le compte-rendu sont d'ailleurs, pour la plupart, très faibles; c'est en particulier le cas des nombreux essais d'écoliers qui sont consacrés à la réfutation des doctrines du *Doctor profundus*, Thomas Bradwardin, le grand théologien du temps. Il y en a qui dénotent quelque vigueur intellectuelle : mais peu de personnes ont la force d'abs-

traction et l'érudition scolastique qui sont nécessaires pour les entendre ; et prend-on la peine de les lire, c'est pour en constater le néant et le danger. Telle est la conclusion de M. Hauréau : il ne faut pas s'étonner que l'Eglise se soit précipitée dans le mysticisme et que la théologie de l'*Imitation* ait remplacé la théologie de l'école. Ces débats au sujet de l'inconnaissable, insolubles par essence, étaient aussi inquiétants pour l'orthodoxie que mortels pour la pensée.

Ch.-V. L.

Die Handschriften der grossherzoglich Badischen Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe. III¹. Die Durlacher und Rastatter Handschriften beschrieben, von Alfred HOLDER. Karlsruhe, Ch. Th. Groos, 1895. Gr. in-8°, 206 pages.

Le fonds de Durlach et celui de Rastatt, dont M. le Dr Alfred Holder vient de nous donner des notices rédigées avec le plus grand soin, renferment surtout des manuscrits modernes, qui ont assez peu d'intérêt pour nous. Le fonds de Rastatt renferme cependant des textes du moyen âge qui ont une grande importance :

Le n° 22, Correspondance de saint Boniface, etc.

Le n° 24, Traités ou lettres d'Alcuin, de saint Jérôme, d'Ives de Chartres, etc. — « *Historia Waltarii.* »

Le n° 27, « *Manegoldi ad Eberhardum liber.* »

Nous appelons l'attention sur le n° 29, petit volume de 53 feuillets de parchemin, de la première moitié du xvi^e siècle, dans lequel M. le Dr Holder nous signale des pièces relatives à François I^{er} et à des princesses de la maison royale. Le volume est orné de 14 miniatures, parmi lesquelles on remarque les portraits de François I^{er}, de Louise de Savoie et de Marguerite de Valois.

G. SCHLUMBERGER. *Mélanges d'archéologie byzantine*. 4^{re} série. Paris, E. Leroux, 1895. In-8°, 350 pages.

C'est un excellent exemple que donne M. Schlumberger en réunissant en un volume les nombreux articles déjà publiés par lui dans divers recueils. Il a la prudence de mettre ainsi, entre les mains des érudits, les diverses notes et dissertations que, faute de les trouver au moment où l'on en a besoin, on risquerait d'ignorer. Il a voulu éviter à d'autres le labeur qu'il s'était imposé lorsqu'il voulut rendre hommage à la mémoire d'Adrien de Longpérier.

M. Schlumberger a une connaissance toute spéciale de l'histoire et

1. Les deux premiers fascicules, publiés en 1891 et 1892, sont consacrés le premier à l'histoire des collections et le second à la notice des manuscrits orientaux.

de l'archéologie byzantines. Le recueil qu'il offre à ses lecteurs touche un peu à tout : numismatique, sphragistique, amulettes, poids, ivoires, orfèvrerie, reliquaires. Ces articles ont paru d'abord dans la *Revue de numismatique*, les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, la *Gazette des beaux-arts*, le *Bulletin monumental*, la *Revue de l'Orient latin*, la *Byzantinische Zeitschrift*, la *Fondation Piot*, la *Revue des études grecques*.

Nous n'avons qu'un léger reproche à faire à notre savant confrère ; dans un livre où, il le dit lui-même, il y a tant de sujets traités, tant de questions présentées au public, tant de monuments décrits, on aimerait à trouver une table détaillée des matières. M. Schlumberger l'a bien reconnu lorsqu'il s'est occupé de l'œuvre de Longpérier. Du reste, nous n'avons aujourd'hui qu'une première série. Il nous est permis d'espérer dans l'avenir.

A. DE B.

CH. GIVELET, H. JADART, L. DEMAISON. *Catalogue du Musée lapidaire rémois*. Reims, N. Monce, 1895. In-8°, 400 pages, avec gravures intercalées.

Il y a quelques années, la ville de Reims ne pouvait présenter aux curieux que quelques rares inscriptions ; aujourd'hui, grâce aux recherches de patients archéologues et à des fouilles heureuses, Reims peut se vanter d'avoir un musée lapidaire. Cette collection, qui remplit la chapelle basse de l'archevêché, serait bien plus curieuse encore à consulter si l'on y centralisait tout ce qui est dispersé dans deux autres locaux ; mais l'espace manque et il faut attendre la construction d'un musée spécial qui est projetée, mais qui se fera peut-être attendre quelques années.

Le catalogue de la chapelle de l'archevêché comprend 202 articles, depuis l'époque antique jusqu'au xvii^e siècle. Chaque objet est décrit avec soin et les auteurs, toutes les fois qu'il y a lieu, ajoutent à la description un commentaire aussi sobre qu'instructif.

A. DE B.

JOSEPH GARNIER. *L'Artillerie des ducs de Bourgogne, d'après les documents conservés aux archives de la Côte-d'Or*. Paris, H. Champion, 1895. In-8°, 298 pages.

Le savant et infatigable doyen des conservateurs d'archives départementales, M. Joseph Garnier, vient de compléter sa monographie de *l'Artillerie de la commune de Dijon*...¹ par une substantielle étude d'en-

1. Dijon, 1863, in-8°, 64 p. et 4 pl. (Extrait de l'*Annuaire du département de la Côte-d'Or*.)

semble sur *l'Artillerie des ducs de Bourgogne* de la maison de France. Voilà enfin comblée, non seulement au point de vue bourguignon, mais comme histoire générale des débuts de la balistique moderne, une lacune dont tous les auteurs spéciaux avaient jusqu'à présent à constater et à regretter l'étendue.

Il n'existe pas, en effet, et il ne peut guère exister de travail analogue à celui-ci pour l'ancienne artillerie¹ des rois de France, non plus que pour celle des ducs d'Anjou, de Berry, d'Orléans, de Bourbon, de Bretagne, de Lorraine, de Savoie, etc.; les matériaux nécessaires à cette enquête ont en grande partie disparu. Avec les ducs de Bourgogne, heureusement, les informations abondent.

L'incomparable série de comptes que possèdent les Archives de la Côte-d'Or et que connaît si à fond notre érudit collègue lui a fourni une réunion de documents d'une richesse, d'une variété et d'un intérêt exceptionnels. Le parti qu'il a su tirer d'une prodigieuse masse d'extraits, le soin qu'il a apporté à les coordonner et à les commenter rehaussent encore l'importance de son ouvrage.

Depuis les « engins » employés par le duc Eudes IV en 1336, depuis les « quanons » rudimentaires qui apparaissent pour la première fois au début du règne de Philippe le Hardi, jusqu'aux diverses espèces de bouches à feu en usage sous Charles le Téméraire, — bombardes, veuglaires, couleuvrines, serpentines, etc., — depuis les fusées de feu grégeois jusqu'aux arquebuses, tout le matériel de guerre du moyen âge est ici successivement passé en revue avec un luxe de détails qui ne laisse rien à désirer pour l'histoire militaire de la Bourgogne proprement dite, le cadre de l'auteur ne comprenant pas les sources de renseignements complémentaires de la Chambre des comptes de Lille, relatives plus spécialement, à partir de Philippe le Bon, au vaste domaine des ducs dans la région du nord. Mais les limites mêmes de ce cadre sont assez larges et offrent assez d'élasticité pour que nous n'ayons pas à nous plaindre de la restriction systématique du champ d'exploration. Tel quel, le livre répond à toutes les exigences : inventaires généraux d'artillerie, états particuliers de canons, de veuglaires, etc., reproduisant parfois la marque de chaque pièce, marchés conclus avec des fondeurs de bombardes, relations de sièges, — on n'en rencontre nulle part, à ma connaissance, d'aussi complète, sous le rapport technique, que celle du siège de Vellexon (1409-1410), — historique du personnel de l'artillerie des ducs (*artilleurs*, maîtres canonniers, maîtres de l'artillerie, etc.), données balistiques de tout genre; les patientes investigations de M. Garnier ont porté sur les grandes lignes de son sujet et sur les moindres points, et on lui doit d'avoir mis en lumière tout ce qu'il importe réellement de savoir.

1. Rappelons que le mot artillerie est pris ici dans son acception du moyen âge : matériel de guerre de tout genre.

Ajoutons que les lecteurs auxquels ce volume s'adresse y trouveront, aux appendices, un tableau comparatif des divers genres de canons mentionnés au cours de l'ouvrage, tableau indiquant, sous forme de résumé synoptique, les « dimensions, calibre, charge et attelage des pièces d'artillerie. » L'auteur a aussi assumé la tâche de dresser, — au prix de quel labeur ? les médiévistes seuls peuvent s'en rendre compte, — un copieux et excellent « glossaire des mots anciens ou d'une acception difficile, » où les lexicographes de notre vieille langue devront beaucoup glaner. Enfin, deux index, l'un, des noms de personnes, l'autre, des noms de lieux, et une table des matières offrent toute facilité de recherches aux personnes appelées à profiter, pour leurs travaux, des nombreux et précieux documents si bien mis en œuvre par M. Garnier.

B. P.

Le Dr Paul DORVEAUX, bibliothécaire de l'École supérieure de pharmacie de Paris. *Inventaires d'anciennes pharmacies dijonnaises* (xv^e siècle). Dijon, 1892. In-8°, 29 pages. — *Inventaire de la pharmacie de l'hôpital Saint-Nicolas de Metz* (27 juin 1509). Paris, 1894. In-8°, 73 pages. — *Une Pharmacopée française du XIV^e siècle, tirée de l'ANTIDOTARIUM NICOLAI, et diverses recettes de la même époque, publiées d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1895. In-8°, 47 pages. — *Le Myrouel des apothiquaires et pharmacopoles* (le Miroir des apothicaires), par Symphorien CHAMPIER. Nouvelle édition... Paris, 1895. In-8°, 56 pages.

Malgré la spécialité de leur sujet, ces quatre publications doivent être au moins signalées dans un recueil particulièrement consacré, comme celui-ci, à l'étude du moyen âge. Elles fournissent en effet un appoint important à l'histoire de la pharmacopée française du xiv^e au xvi^e siècle, grâce aux annotations et aux commentaires que l'auteur a partout prodigués avec une érudition et une compétence auxquelles il n'est que juste de rendre hommage.

Les lexicographes qui se sont attachés à la reconstitution du latin et du français de la période médiévale ont trop négligé jusqu'ici les grandes encyclopédies des sciences naturelles d'il y a quatre ou cinq siècles, telles que les *Synonyma medicinae seu Clavis sanationis*, de Simon de Gênes, l'*Opus Pandectarum medicinae*, de Mathieu Silvatico, l'*Hortus sanitatis*, de Jean Cuba, l'*Arbolayre, contenant la qualitey et virtus* (sic), *proprietey des herbes, arbres...*, les *Opera omnia*, d'Aldrovandi, etc., etc. A combien d'entre nous n'arrive-t-il pas souvent d'être fort embarrassé pour élucider le sens de tel ou tel mot scientifique rencontré au cours d'un vieux texte ? A ce point de vue, les tables jointes aux publications de M. le Dr Dorveaux éviteront dès aujourd'hui

bien des recherches infructueuses dans du Cange, La Curne de Sainte-Palaye, Godefroy, etc., en attendant que le savant bibliothécaire de l'École de pharmacie fasse bénéficier le public du glossaire complet qu'il prépare sur la matière.

Prenons un exemple au hasard. Qu'était-ce que le *verniss* contenu dans un petit récipient, qui figure parfois dans les anciens inventaires mobiliers, parmi les menus objets composant « une escriptoire » ? Du Cange traduit « vernicium » par « liquata juniperi lacryma ; gallice *verniss*. » Rien là-dessus dans La Curne de Sainte-Palaye. Le *Glossaire* de Laborde contient deux citations de ce terme, mais il ne l'explique pas et en « ignore l'étymologie. » Godefroy ne mentionne pas cette acception du mot vernis, et, des deux autres sens qu'il indique, l'un est erroné. M. le Dr Dorveaux nous révèle, d'après des auteurs des ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, que « le vernis à getter sur escripture » est la sandaraque.

B. P.

Édouard BONVALOT, ancien conseiller de Cour d'appel. *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés* (843-1789) (1^{re} partie : *du Traité de Verdun à la mort de Charles II*), avec une introduction de M. Ernest GLASSON, membre de l'Institut. Paris, Pichon, 1895. In-8°, vii-386 et xxiv pages.

M. Édouard Bonvalot est bien connu de quiconque s'occupe d'histoire du droit; voici de longues années qu'il cultive avec succès le champ si vaste de l'ancien droit alsacien ou lorrain. C'est au droit lorrain qu'il vient de consacrer le premier volume d'une œuvre importante, justement honorée du prix Odilon Barrot par l'Académie des sciences morales et politiques; une intéressante introduction de M. Glasson le présente au public. Ce volume concerne exclusivement l'époque comprise entre le traité de Verdun (843) et la mort du duc Charles II (1431), qui se divise naturellement en deux périodes : l'une antérieure à l'avènement du duc Gérard d'Alsace (1048), c'est-à-dire à la constitution définitive du duché héréditaire, l'autre postérieure à cet avènement.

Les deux parties du volume, répondant à chacune de ces périodes, présentent, comme on peut s'y attendre, des caractères très différents. A l'époque carolingienne et au siècle qui la suit, peu de traits originaux distinguent les institutions du pays lorrain; aussi l'exposé du droit public de la Lorraine, contenu dans la première partie, n'est, en somme, qu'un tableau en raccourci du droit public de l'État carolingien. Ce tableau est tracé d'après un plan rigoureusement méthodique, à savoir : histoire sommaire de la Lorraine, sources du droit, la nation et le roi, gouvernement central, gouvernement provincial, justice, armée, finances. Un dernier chapitre est consacré aux divers éléments du

régime féodal, qui doit remplacer l'édifice bâti par les rois francs, c'est-à-dire l'immunité avec l'avouerie des églises qui en fut la conséquence, l'hérédité des offices, la recommandation et la vassalité, les bénéfices et les fiefs. On remarquera qu'il n'est question que du droit public; le droit privé est réservé à un autre volume. Je me borne à signaler dans cette vaste et consciencieuse étude quelques points qui méritent un intérêt particulier :

1^o Il y a quelques années, en 1890, M. Bonvalot a proposé¹, sur l'origine des formules de Marculfe, une opinion tout à fait nouvelle. Cette opinion, avec les motifs sur lesquels elle repose, est exposée tout au long dans l'ouvrage de M. Bonvalot. Elle peut être ainsi résumée : Marculfe fut, dans la seconde moitié du viii^e siècle, le cellérier du monastère de *Salinis* (Moyenvic, en Lorraine). Il a composé son formulaire à l'aide de documents austrasiens, en se conformant d'ailleurs aux coutumes de la région où il habitait. Il l'a successivement dédié à deux évêques de Metz, saint Clou et Landéric ou Landry. « A ce titre, Marculfe est le plus ancien historien des vieux usages de la Lorraine. » On voit combien cette opinion diffère des idées généralement reçues, d'après lesquelles Marculfe serait un moine de Saint-Denis en France dédiant son œuvre à Landry, évêque de Paris, ou un moine de Rebaix l'offrant à un autre Landry, évêque de Meaux.

2^o En traitant des sources du droit, M. Bonvalot rencontre le groupe des collections pseudo-isidorienne. Sur la question de l'origine des Fausses Décretales, il indique sommairement les diverses opinions; mais il s'abstient de se prononcer, ce en quoi je ne puis lui donner raison. Je ne crois pas non plus qu'on puisse dire que les Fausses Décretales n'ont été vulgarisées en Allemagne qu'à partir du xi^e siècle²; elles y ont circulé de très bonne heure, ainsi qu'en France et en Italie. — Il ne semble pas qu'on puisse sans témérité faire d'Angilramn, évêque de Metz à la fin du viii^e siècle, le promoteur du *Capitula Angilramni*; ces extraits appartiennent certainement à la littérature isidorienne, postérieure d'un demi-siècle à Angilramn.

3^o On lira avec un intérêt particulier le chapitre où il est traité des éléments de la féodalité. On y trouvera notamment des renseignements intéressants sur l'immunité et l'avouerie, institutions importantes en tous pays, mais particulièrement en Lorraine. Sur les avoueries, M. Bonvalot a écrit un excellent chapitre, en tête duquel, suivant sa coutume,

1. Dans son mémoire manuscrit soumis à l'Académie des sciences morales et politiques. Voyez sur ce mémoire, couronné par l'Académie des sciences morales, le rapport de M. Glisson, *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, t. CXXXVI (1891). Cette opinion est identique pour le fond à celle que, de son côté, M. Pfister a développée dans la *Revue historique* (septembre 1892).

2. P. 19.

il a placé une riche bibliographie. Sur l'immunité, après avoir établi la liste, fort utile à consulter, des chartes octroyées aux églises lorraines, l'auteur soutient, contre Fustel de Coulanges, que l'immunité était, en principe, concédée par le souverain tant pour lui-même que pour ses successeurs, en d'autres termes, qu'elle était perpétuelle. Il estime, à l'encontre de M. Prost, l'historien des institutions de Metz, et de divers autres auteurs, qu'elle implique véritablement l'établissement d'un droit de justice en faveur de l'immuniste. — Sa conclusion générale est qu'en Lorraine « les seigneurs, laïcs et ecclésiastiques, arrivèrent plus aisément et plus rapidement qu'ailleurs à l'affranchir de l'autorité royale, à s'assurer l'hérédité de leurs charges et de leurs bénéfices. » Les nombreuses principautés qui se formèrent « jouissaient de l'indépendance et de la souveraineté sous le pouvoir, plus nominal que réel, du roi de Germanie. »

La seconde partie, plus originale que la première, contient la vraie substance de l'œuvre de M. Bonvalot. C'est qu'alors il y a une Lorraine et un droit lorrain se manifestant par des institutions qui lui appartiennent en propre, parce que, les ayant prises dans le fonds commun, il les a transformées à son usage. Le plan suivi par M. Bonvalot est, dans ses grandes lignes, le même que celui de la première partie : esquisse de l'histoire politique, sources du droit, puis étude des institutions, à savoir : la chevalerie et le duc, le gouvernement central, le gouvernement local, l'organisation judiciaire, militaire et financière. Tout ceci concerne surtout le domaine ducal. M. Bonvalot examine ensuite les institutions propres au Barrois, réuni à la Lorraine au *xv*^e siècle, et l'organisation des seigneuries particulières.

De cet ensemble, si riche de faits observés avec soin, je ne puis retenir que deux points, très caractéristiques, à mon sens, des institutions lorraines¹.

Le premier, c'est l'existence en ce pays, depuis les temps les plus reculés, d'une « chevalerie. » Cette chevalerie est décrite par M. Bonvalot comme un corps de barons, existant dès le *x*^e siècle, souverains et hauts-justiciers sur leurs terres, indépendants les uns des autres, « jouissant en face de l'autorité ducal et contre elle de prérogatives particulières. » Ces prérogatives consistent dans la part importante que prennent les chevaliers au gouvernement du pays et à l'administration de la justice ; aussi se prétendent-ils les égaux et les juges du duc. J'imagine que cette chevalerie n'est qu'une forme de l'aristocratie foncière en laquelle se sont concentrés les droits des hommes libres de l'époque

1. Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'à propos des sources du droit lorrain pendant cette période M. Bonvalot émet l'opinion que « le Miroir de Souabe n'a jamais fait autorité en Lorraine ni servi d'auxiliaire à ses coutumes » (p. 208).

franque. Au début du moyen âge, comme il est arrivé souvent dans l'histoire, il n'y a plus que les riches et les puissants qui, ayant conscience des droits reconnus jadis à tous les membres de la communauté, se préoccupent de les exercer ; à l'homme libre succède l'homme de condition supérieure. Il en fut ainsi en Lorraine, et de là dut naître la chevalerie. Cette aristocratie était d'ailleurs destinée à disparaître devant les progrès du pouvoir absolu : elle se maintint plus longtemps en Lorraine par suite de sa cohésion et aussi par l'effet de la faiblesse des ducs, qui, à plusieurs reprises, durent rechercher son appui.

L'autre fait qu'il importe de signaler résulte des observations de M. Bonvalot sur la constitution du pouvoir judiciaire. Ce sont les chevaliers présents dans les assises qui y jugent ; de même les échevins dans les tribunaux de bailliage, de prévôté et de mairie ; le duc, ou mieux le fonctionnaire qui le représente, ne fait que recueillir les avis et prononcer la sentence. Le même système se retrouve dans les justices seigneuriales et dans ces tribunaux d'une organisation si originale qu'on appelle les féautés. En vérité, M. Bonvalot a bien raison d'écrire : « La législation lorraine a recueilli du droit franc un principe qui fonctionne d'une façon constante, pour les roturiers comme pour les nobles, dans les juridictions seigneuriales comme dans les juridictions ducales, dans les campagnes comme dans les villes ; c'est la justice par les pairs¹. » Ce sont là de vieilles idées germaniques qui se maintiennent ; on les retrouverait un peu partout, mais surtout dans les régions plus profondément empreintes de l'esprit des Germains, en Flandre, en Hainaut, en Artois, en Picardie². D'ailleurs, cet esprit rencontre de bonne heure l'esprit romain ; on en a la preuve, par exemple, dans les multiples combinaisons du principe germanique du jugement par les pairs avec le principe romain de l'appel qu'il est possible de constater dans l'exposé de M. Bonvalot. Quoi qu'il en soit, le droit lorrain du moyen âge est, pour une large part, un droit germanique qui s'exprime en français.

Il y aurait des réserves à faire sur quelques-unes des opinions émises par M. Bonvalot. Je ne saurais, par exemple, adhérer avec lui à la légende de la captivité du duc Ferry III, que, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, les chevaliers lorrains auraient enfermé dans la tour de Maxéville : aucun témoignage contemporain ne peut être invoqué à l'appui de ce récit, qui se présente pour la première fois au xvi^e siècle, dans les mémoires de Louis d'Haraucourt, avec tous les signes extérieurs d'une historiette

1. P. 291.

2. Il serait bien intéressant de comparer les plaids banaux de Lorraine (p. 290-291) avec les franchises-vérités d'Artois, de Flandre ou de Picardie, institution qui mériterait une étude attentive. Le précieux et trop peu connu recueil de Bouthors sur les coutumes locales du bailliage d'Amiens fournirait beaucoup de matériaux pour cette étude.

faite après coup¹. Je tiens aussi pour excessifs les termes par lesquels M. Bonvalot caractérise l'action du pouvoir pontifical au moyen âge; on ne saurait admettre, à mon avis, qu'Innocent III « ait mis tout le clergé dans son vasselage immédiat par la réduction des pouvoirs de l'épiscopat, par la transformation des conciles et des élections épiscopales et abbatiales en vains simulacres...; » il est inexact d'ajouter « qu'il n'y avait plus dans le monde qu'une autorité, celle des papes². »

Au demeurant, ce premier volume, très complètement documenté, fruit d'un travail très méritoire, remplit une lacune dans l'histoire de notre droit; aussi faut-il souhaiter la prompte publication des volumes destinés à parfaire l'œuvre du savant auteur. Ce n'est que justice de signaler en terminant les appendices bibliographiques qui complètent l'ouvrage. L'un d'eux, véritable travail de bénédictin (j'emprunte les expressions de M. Glasson), épargnera bien des recherches: c'est la liste des cartulaires de Lorraine et des Trois-Évêchés, avec l'indication de leur âge et du dépôt qui les contient.

Paul FOURNIER.

La Marche historique de Lille, par Étienne DURAND (H. Verly) et E. VAN DRIESTEN. Lille, impr. L. Danel. In-fol., 473 pages (tiré à 200 exemplaires. Prix : 400 fr.).

Le 9 octobre 1892, se déroulait dans les rues de la ville de Lille, en commémoration du centenaire de la levée du siège de 1792, un cortège historique dont le programme, l'ordre et les costumes avaient été réglés, jusque dans les plus minutieux détails, par une commission composée d'érudits et d'artistes. Elle travailla à son organisation pendant plusieurs mois. Secondée par les dons généreux de la ville et des particuliers (la dépense totale s'éleva à 450,000 francs), ses efforts furent

1. L'authenticité de cette légende a été combattue par beaucoup d'auteurs que cite M. Bonvalot, notamment par M. Lepage, l'ancien archiviste de Meurthe-et-Moselle. L'œuvre antérieure de la critique a été reprise et exposée en termes décisifs par M. Pfister dans son *Histoire de Nancy*, cours professé à la Faculté des lettres de Nancy et reproduit au fur et à mesure en supplément de la *Lorraine artiste* (Nancy, 1895, p. 64 et suiv.).

2. A propos du grand schisme, M. Bonvalot fait remarquer que si les évêques lorrains furent clémentins, nombre de fidèles, et parmi eux des bourgeois de Metz et de Toul, se signalèrent par leur attachement à Urbain VI. Grâce à l'obligeante communication d'un chapitre du livre de M. Noël Valois sur le grand schisme, qui paraîtra prochainement, je suis en mesure d'ajouter que l'opposition urbaniste fut sérieuse en Lorraine, et que les bourgeois des trois villes épiscopales, Verdun comme Metz et Toul, ne craignirent pas de s'y associer. Il y eut même des compétiteurs urbanistes aux sièges épiscopaux de Metz et de Verdun.

couronnés d'un plein succès et l'on peut dire que ce cortège laissera un souvenir impérissable aux milliers d'étrangers accourus de toutes parts et qui, avec le regretté président Carnot, s'extasièrent devant ses splendeurs sans rivales, même en Flandre, cette terre classique des spectacles historiques de ce genre.

C'est ce souvenir que MM. Étienne Durand et E. Van Driesten se sont proposé de conserver dans un ouvrage dont le texte et les nombreuses gravures reproduisent aussi fidèlement qu'artistement les fastes de Lille. Ces fastes comprennent les sept grandes époques de l'histoire de Lille et des Flandres. Trente-cinq gravures en lithochromie (cinq pour chaque époque) reconstituent en grande partie le cortège du 9 octobre. Ce sont :

1^{re} époque. — 1. La légende; Lydéric enfant; Finaert; le château du Buc. 2. Les sonneurs de conques; les guerriers. 3. Le roi Clotaire. 4. Le comte-forestier de Flandre et les hommes de l'abbaye de Saint-Amand. 5. Les défricheurs du sol de l'abbaye de Saint-Waast.

2^e époque. XI^e siècle. — 1. Le châtelain Robert et ses hommes d'armes. 2. Les avoués et prévôts. 3. Le maire héréditaire de Lille; Bauduin V et Adèle de France; Philippe I^{er}. 4. Les communiers et les hommes d'armes du comte de Flandre. 5. Guillaume le Conquérant et Mathilde de Flandre; chapitre de Saint-Pierre.

3^e époque. XIII^e siècle. — 1. Hérauts de l'Échevinage. 2. Le Rewart; le Maieur; l'Échevinage; le comte Ferrand captif. 3. Le comte de Champagne; le sire de Coucy; le seigneur de Montmorency; le roi saint Louis; le sire de Joinville. 4. Seigneurs de Flandre; Jacquemars Gielée et ses trouvères. 5. Les comtesses Jeanne et Marguerite.

4^e époque. XV^e siècle. — 1. Trompettes et les corporations. 2. La confrérie de Sainte-Barbe; jouteurs de l'Épinette. 3. Le vainqueur de l'Épinette. 4. Le roi de l'Épinette. 5. Philippe le Bon et Isabelle de Portugal; Charles le Téméraire; les chevaliers de la Toison d'or.

5^e époque. XVI^e siècle. — Trompettes flamands; hallegardiers de la Toison d'or. 2. Tambours et fifres des troupes wallonnes; héraut d'armes de Lille; bannière; grand écuyer et massier de l'empereur. 3. Hérauts d'armes de l'empereur; Charles-Quint et sa cour. 4. Étendard d'Espagne; Philippe II et ses capitaines; les bandes wallonnes. 5. Étendard des archiducs Albert et Isabelle; Jeanne Maillotte et la confrérie de Saint-Sébastien.

6^e époque. XVII^e siècle. — 1. Les cadets ingénieurs de Cambrai. 2. Le colonel de Prades et les gardes françaises; les violons de Lulli. 3. D'Artagnan et les mousquetaires; grands officiers et gentilshommes de la maison du roi; sergents portant les clefs de la ville. 4. Le roi Louis XIV; les maréchaux de Turenne, de Lillebonne et d'Humières; le prince de Condé; le héraut d'armes de Lille; les mousquetaires. 5. Le carrosse de la reine; Colbert, Molière et Vauban.

7^e époque. 1792. — 1. Tambours et fifres; détachements des troupes de la garnison de Lille en 1792. 2. Les capitaines Niquet et Ovigneur; les canonniers lillois; la légion de Rosenthal. 3. L'état-major de la place au moment du siège: Ruault, Lamarlière, Champmorin, Bryan, Garnier, Lang, Danglas, etc. 4. Le maire André et les membres de la municipalité; troupes de la garnison. 5. Hussards de la garnison; les députés de la Convention.

Étienne Durand, le populaire auteur des *Contes flamands*, a écrit huit nouvelles se rapportant à ces sept grandes époques (deux sont consacrées au xiii^e siècle), dans lesquelles il fait revivre d'une manière pittoresque les événements principaux de l'histoire de Flandre et les mœurs de ses habitants. Elles ont pour titre: *Nos lointains aïeux; En la salle de Lille; Bouvines; Chez le Rewart; l'Épinette; Manekenpis; Matines flamandes; Maman Margot.*

Le livre se termine par la publication du programme du cortège, de la liste des personnes qui y ont pris part et de celle des membres de la commission organisatrice.

Bien que cet ouvrage ne rentre qu'indirectement dans le cadre de ceux dont la *Bibliothèque de l'École des chartes* rend compte ordinairement, ses lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de le leur avoir signalé.

Jules FINOT.

Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au XIV^e siècle, par Alfred COVILLE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris. Impr. nationale; Alphonse Picard et fils, 4894. Gr. in-8°, vii-423 pages. 7 fr. 50.

Voici un ouvrage considérable, le plus important qui ait été consacré jusqu'ici aux états provinciaux du xiv^e siècle; l'étendue des recherches et l'abondance des matériaux mis en œuvre le recommandent à l'attention des érudits. Mais ce n'est point un travail définitif; outre que des découvertes ultérieures mettront probablement au jour des documents restés inconnus à M. Coville, l'on peut reprocher à cet essai d'assez graves défauts qui en diminuent la valeur.

Le principal de ces défauts, celui qui résume tous les autres, c'est la négligence, ou, si l'on veut, la légèreté, défaut particulièrement grave chez un érudit, et qu'on rencontre aussi bien dans la forme que dans le fond. Dans un livre sorti des presses de l'Imprimerie nationale, il semble que les fautes d'impression devraient être fort peu nombreuses; M. Coville a dû dresser à la fin de son volume une liste assez grosse d'errata, et cette liste pourrait être grossie bien davantage. Je ne parle pas de coquilles, comme *ad hominibus* (p. 23, l. 6) pour *ab hominibus*, ni de bourdons, comme *viaggio apud Rothomagum per ipsum facto impositionum* (p. 72, n. 1)

pour *facto in maio CCC LIII pro facto impositionum*. Mais est-il permis de donner, dans un seul ouvrage, du même texte trois leçons différentes, dont la bonne n'est même pas celle qui se trouve dans la copie intégrale de l'acte? C'est ce que nous constatons pour la pièce XVI (p. 363), où se lit la phrase suivante : « si cuidons que vous ayez retarde à envoyer les deniers devers nous, pour ce que vous aviez plus les mettre en autres mains, » ce qui n'offre aucun sens; p. 87, M. Covillè donne la bonne leçon, « pour ce que vous amez plus...; » mais à la p. 210 il offre une variante nouvelle : « pour ce que vous aurez plu... » La transcription de la pièce X (p. 356-358) nous offre un autre exemple de négligence plus grave encore. Pour que le texte ait un sens, il faut sauter de la ligne 10 de la p. 357 après le mot « seigneur » à la ligne 28 « contenans la forme qui s'ensuit...; » puis suivre jusqu'à la p. 358, l. 5, revenir de la fin de cette ligne à la ligne 10 de la page précédente aux mots « nous en tele maniere; » suivre le texte jusqu'au dernier mot de la ligne 27 et passer de là à la ligne 6 de la p. 358. Je veux que ce soit à l'imprimerie que l'on ait brouillé ces pages de la copie de M. Coville; mais l'auteur n'aurait-il pas dû s'apercevoir d'une erreur si grossière? Comment avoir pleine confiance en des textes produits de cette façon et comment ne pas s'attendre à retrouver dans le fond les mêmes fautes de légèreté? Et, en effet, nous aurons à en relever quelques-unes; mais auparavant et pendant que j'en suis à la question de forme, je dois regretter des négligences de style, — heureusement peu importantes. — et dont je ne citerai que deux exemples : « En 1358, il est ainsi procédé... Le roi le dit... » (p. 151, 3^e-2^e ligne du bas), ce n'est pas le roi mais le régent Charles qui adresse les lettres dont il est question; « l'écriture est sans doute du milieu du xiv^e siècle. On lit au recto la sentence de condamnation de Hugues Aubriot » (p. 33, n. 2), il semblerait résulter de cette phrase que la présence de cette sentence de condamnation dans un parchemin le date du milieu du xiv^e siècle. Je ne m'arrêterais point à ces menus détails s'ils n'étaient une nouvelle preuve du peu d'attention apporté par l'auteur à son travail.

J'arrive maintenant aux critiques de fond. Et d'abord, M. Coville a-t-il compris exactement son sujet? Sont-ce bien les « États de Normandie » dont il nous retrace l'histoire, et son volume ne s'applique-t-il pas plutôt d'une manière générale aux assemblées normandes? Nous avons accoutumé de réserver le nom d'états à une assemblée des trois ordres ou des trois états; les assemblées de la noblesse, celles du tiers ordre dont M. Coville s'occupe dans ce livre ont-elles droit à ce nom? nous ne le pensons pas. Il était fort légitime et fort intéressant de les étudier, mais il fallait les examiner séparément, sous peine de tomber dans des confusions fâcheuses. La même absence de méthode se retrouve dans la première partie de l'ouvrage consacrée aux assemblées politiques de la Normandie avant le xiii^e siècle; tout texte presque men-

tionnant une réunion d'hommes lui est bon à grossir sa liste, et il y introduit par exemple sans scrupule le concile d'Avranches de 1172. Et M. Coville apporte à l'étude de ces documents la même légèreté qu'il a mise à les colliger. Que nous importe la liste des termes employés par les chroniqueurs pour désigner les assemblées et les membres qui y assistent si l'on ne cherche point en même temps à préciser le sens de ces termes, à examiner s'ils s'appliquent aux mêmes choses, à déterminer les nuances qu'ils peuvent marquer? Cela nous aurait plus intéressé que de voir relever (p. 17) ce fait « curieux » que « les mêmes auteurs » emploient des termes identiques pour nommer les assemblées d'Angleterre et celles de Normandie.

Cette première partie est d'ailleurs la moins bonne de l'ouvrage; et il y aurait eu tout intérêt à la supprimer. Pour le *xiv^e* siècle, l'œuvre de M. Coville est infiniment supérieure; il a mieux étudié ses textes et il en a tiré meilleur parti, malgré l'inconvénient qu'il y a, comme je viens de le dire, à traiter en bloc de toutes les assemblées normandes.

Peut-être est-il trop porté à exagérer le rôle de la Normandie dans notre histoire de la guerre de Cent ans; il semblerait, à l'entendre, que cette province plus que toute autre ait subi les horreurs de la guerre et que plus que toute autre aussi elle ait été victime des exactions du gouvernement. C'est ainsi qu'il écrit (p. 232) : « Le gouvernement des oncles de Charles VI, qui semble n'avoir pu trouver d'argent qu'en Normandie... » Hélas! les oncles de Charles VI, habitués à tirer des ressources même des pays qui n'en possédaient plus, ne se firent faute de pressurer aucune des provinces du royaume; est-il besoin de rappeler comment le riche Languedoc fut la victime de leurs exactions? Quant aux ennemis, c'est également par tout le pays qu'ils promènèrent la désolation; et si une province eut à en souffrir plus que les autres, je crois bien que ce fut l'Auvergne et non la Normandie.

Peut-être aussi M. Coville est-il trop sévère pour la monarchie. S'il est vrai que Charles V a exigé beaucoup d'argent de ses sujets et qu'il s'est peu soucié de prendre leur avis, il ne faut pas oublier qu'il s'est servi de cet argent pour rendre au royaume son honneur perdu, pour reconstruire le territoire démembré et pour rétablir une prospérité relative.

Je finirai par quelques remarques de détail. P. 43, M. Coville écrit : « Plusieurs assemblées se réunirent en Normandie à Pont-Audemer; on ne saurait déterminer si ce fut sur l'ordre du roi; » la *Chronique des quatre premiers Valois*, le seul texte allégué par M. Coville, attribue formellement l'initiative au roi. — P. 147, M. Coville dit que « la délégation (du pouvoir de convoquer les états) pouvait encore être donnée à des lieutenants du roi. » Je crois qu'en règle générale le lieutenant avait ce pouvoir dans ses attributions. — N'y a-t-il pas eu en 1341 une assemblée du bailliage de Caux? M. Viard semble l'insinuer (*les Res-*

sources extraordinaires de la royauté sous Philippe de Valois, dans la *Revue des Questions historiques*, juillet 1888, p. 26 du tirage à part). — P. 237-238, à propos des réformateurs nommés après les états de 1348, M. Coville dit : « les états... demandèrent la venue des réformateurs généraux ; le roi le leur accorda ; nous n'en savons guère plus long à ce sujet. » Une pièce de la collection Gaignières (Bibl. nat., ms. fr. 20685, p. 172) nous montre le vicomte de Beaumont et de Conches, Jehan Pendelait, destitué en octobre 1349 par lesdits réformateurs « pour ses demerites, » mais « remis en sondit estat » dès le 19 avril 1350 ; on voit donc que les réformateurs agirent et que leur action ne fut pas durable. — Dans les listes fort intéressantes données par M. Coville des membres du clergé, de la noblesse et des communes, dont il a trouvé mentionnée la présence aux diverses sessions des états, nous regrettons qu'il n'ait point marqué pour chaque membre les assemblées auxquelles il assista ; cela aurait permis de déterminer les noms restés douteux. Dans la liste des communes, *Aurainesnil*, que M. Coville fait suivre d'un point d'interrogation, n'est-il pas *Arremesnil* (arr. de Dieppe, cant. de Bacqueville) ? — L'on tirera profit des notices biographiques insérées par l'auteur à la fin de son travail sur les commissaires du roi présents aux états. Ces renseignements n'ont point la prétention d'être complets, et il serait puéril de reprocher à M. Coville les lacunes qu'ils présentent. Sur un point seulement, je donnerai ici un complément d'informations : Renier le Coutelier est désigné en 1360 comme notaire du roi (Arch. nat., JJ 99, n° 188), et des lettres de rémission qui lui sont accordées pour ses demerites dans l'exercice de ses offices (JJ 118, n° 333) semblent prouver que ce ne fut pas un fonctionnaire sans reproche.

Les critiques peut-être sévères que j'ai cru devoir formuler contre le travail de M. Coville ne sauraient m'empêcher d'en reconnaître les qualités ; il restera comme une œuvre, somme toute, importante, pleine de renseignements utiles et où les idées justes ne font pas défaut.

E.-G. LEDOS.

Les Livres de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV^e siècle, publiés et annotés pour la Société historique de Gascogne par Édouard FORESTIÉ. Paris, H. Champion ; Auch, Cocharaux, 1890-1894. 2 vol. in-8°, ccxiii-243, vii-634 pages. (20^e, 23^e et 26^e fascicules des *Archives historiques de la Gascogne*.) 26 fr. 50.

La publication des Livres de comptes dits des frères Bonis, conservés aux archives de Tarn-et-Garonne, est aujourd'hui achevée par les soins de M. E. Forestié. On sait que ces livres, du xiv^e siècle, sont très instructifs tant pour ceux qui s'occupent de lexicographie provençale que

pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation ou à l'histoire du commerce. Les livres de ces gros négociants montalbanais, à la fois commissionnaires, banquiers et *general dealers*, sont désormais, comme le Journal du sire de Gouberville, au nombre des documents célèbres.

M. E. Forestié en a donné une édition complète qui paraît très soignée. Les romanistes ont relevé dans la première partie de cette édition, publiée dès 1890, quelques fautes de lecture ou d'interprétation évidentes; il a été tenu compte de leurs corrections dans la seconde partie, dans la table (des noms de personnes), dans l'index (géographique) et dans le glossaire qui ont été récemment distribués. Que le texte soit encore susceptible d'être amélioré, personne, je crois, n'en doute, et M. Forestié a fort honnêtement posé lui-même plusieurs points d'interrogation, mais le gros de la besogne critique a été fait, et bien fait, par l'éditeur.

L'édition est accompagnée d'une longue introduction (ccxiv p.) et de notes assez amples. — Parmi les notes, il y en a beaucoup de superflues, soit parce qu'elles sont consacrées à expliquer ce qu'il n'était pas nécessaire d'expliquer au lecteur instruit, soit qu'elles renferment des hypothèses, des renseignements ou des réflexions sans valeur. Il y en a qui font double emploi¹. On en aurait élagué le tiers sans inconvénient. On constate du reste, à cet égard, un progrès marqué du commencement à la fin de la publication : les notes parasites sont sensiblement plus rares dans le dernier fascicule que dans les deux autres. — Quant à l'introduction, elle contient, en même temps que les détails convenables sur l'histoire, la composition et la langue du manuscrit publié, et sur la famille Bonis, une sorte de tableau de la vie montalbanaise au milieu du xiv^e siècle, sous les rubriques suivantes : « Le commerce des frères Bonis. Les transactions. Poids, mesures et monnaies. Les étoffes, les bijoux et le costume. Armes et armures. Apothicaires, médecins et chirurgiens. L'alimentation. Baptêmes, mariages, testaments, sépultures. Vie civile et ecclésiastique. Vie rurale et agriculture. »

Le plan de cette introduction serait irréprochable si l'auteur s'était contenté de classer, sous les rubriques indiquées, les faits épars dans les

1. I, 217 : « Le mot *Franses*, Français, employé pour désigner un étranger venu de France, prouve qu'à cette époque le Midi, quoique rattaché à la patrie française, ne s'était pas encore entièrement identifié avec sa nouvelle nationalité. » — II, 58 : « *senhor Frances*. Curieux exemple de cette habitude qui persista longtemps dans notre Midi, de désigner les habitants d'au delà de la Loire par le nom de Français. *Franciman* est encore en usage chez nos paysans pour désigner ceux qui affectent de parler français. » — II, 364 : « *En Franssa*. Cette mention prouve combien était vivace dans nos provinces le souvenir des temps où notre Quercy dépendait des comtes de Toulouse. L'appellation *Franciman* est restée dans notre patois usuel avec son sens d'hostilité marquée. »

livres de la maison Bonis : il aurait ainsi composé un répertoire méthodique de ces livres. C'est un répertoire de ce genre que M. l'abbé Tollemer s'efforça naguère de dresser pour le Journal de Gouberville. M. Forestié n'a pas laissé en effet de grouper les détails les plus intéressants qui sont dispersés dans son texte ; mais il a voulu faire davantage : on l'a loué d'avoir inséré dans son introduction « non seulement un résumé clair et substantiel de tout ce que l'on peut recueillir dans les comptes des frères Bonis, mais encore une foule de notes curieuses, qu'il est allé puiser dans d'autres documents, souvent inédits, et qui complètent fort à propos la donnée de ces comptes. » Il ne décrit donc point ici les habitudes et les mœurs des Montalbanais du xiv^e siècle d'après les livres Bonis, mais d'après ces livres et d'autres documents, comptes, actes notariés, etc. — Il était bien périlleux de procéder de la sorte. Outre qu'une étude générale, d'après toutes les sources, sur la vie sociale en Quercy au xiv^e siècle était difficile à faire dans l'état actuel de l'exploration des archives locales, elle n'était pas à sa place en tête de l'édition savante d'un document particulier, quelle que fût d'ailleurs l'importance exceptionnelle de ce document. J'entends bien que l'éditeur n'a pas eu la prétention d'épuiser toutes les sources et de tracer un tableau complet ; il s'est efforcé seulement d'enrichir çà et là les renseignements fournis par Bonis à l'aide de notes prises ailleurs. Mais ces additions sont arbitraires ; pourquoi celles-là et pas d'autres, alors que d'autres, de même nature et d'égale valeur, eussent été aussi indiquées ? Assurément le plus sage était de s'en tenir à l'exposé clair et sobre des données, en partie si nouvelles, que les précieux cahiers des archives de Tarn-et-Garonne apportent à la science.

Je n'aurais pas signalé ce véniel défaut de composition si M. Forestié n'avait pas été amené par là, — par son désir de compléter et d'illustrer les données, déjà si abondantes, des comptes de Bonis, — à surcharger son introduction de choses qui la déparent. Il paraît que les comptes de Bonis ne fournissent pas les éléments d'une description de la maison où Bonis avait ses comptoirs : dès lors, à quoi bon essayer de « reconstituer dans sa physionomie du xiv^e s. la demeure des Bonis, soit par des souvenirs de vieux Montalbanais, soit en prenant pour type les anciennes maisons de Saint-Antoine, de Caylus et d'ailleurs ? » A quoi bon, après avoir cité les textes du Livre qui sont relatifs à l'armement, « compléter ce qui précède au sujet des armes offensives et défensives dans la première moitié du xiv^e siècle » par six pages (cv-cxi) banales qui n'ont aucun rapport avec ledit Livre et qui ne peuvent passer, d'autre part,

1. P. xxix : « Puis la cour, curieuse à voir... Dans l'angle, un escalier à vis dans une tour surmontée d'une flèche *efflée* et d'une galerie portée sur de faux hourds et entourée de gargouilles *grimaçantes*. » J'ai souligné les épithètes de nature. Cf. l'Erratum, II, 653 : « Les faux hourds sont du xv^e siècle. »

à aucun degré pour une histoire de l'équipement militaire « dans la première moitié du xiv^e siècle ? » A quoi bon, enfin, énoncer des conclusions très générales dont la portée dépasse manifestement celle des faits particuliers qui sont cités pour les appuyer ? « Les paysans de cette époque, dit M. Forestié (p. lx), loin d'être vêtus de haillons, comme certains historiens fantaisistes se plaisent à les représenter, jouissaient d'un bien-être, relatif, il est vrai, mais incontestable, puisqu'on les voit acheter des jupes, des chausses, des manteaux, des gonelles, mettre chemise et braie, et se chauffer de souliers, tandis que leurs femmes portent cotte-hardie, cape, chaperon, voile de soie et doublet. S'ils n'avaient pas le luxe, ils étaient convenablement habillés. » Les preuves de cette assertion sont à la page ccvi, où il est établi, à titre d'exemple, qu'un berger, un bouvier, un domestique et un gasailler achetèrent, chez Bonis, les objets précités : cotte-hardie, chausses, chemises, etc. On voit par où le raisonnement pêche : Bonis eût-il vendu des chemises à une douzaine de bergers et de bouviers, cela ne prouverait point que « le cultivateur de ce temps était convenablement vêtu ; » cela prouverait seulement qu'il y avait, en ce temps-là, des paysans à leur aise. Assurément les paysans, pendant la guerre de Cent ans, n'étaient pas tous misérables, mais parce qu'il est avéré que quelques-uns achetèrent de bons habits, s'ensuit-il qu'ils en eussent tous, ou presque tous ?

En résumé, l'introduction de cet ouvrage eût gagné à être abrégée, réduite au nécessaire, c'est-à-dire, dans l'espèce, à l'utile, écrite, enfin, dans une langue à la fois plus simple et plus correcte. Tel qu'il est, l'ouvrage, dans son ensemble, fait grand honneur à M. Forestié et à la Société des Archives historiques de la Gascogne².

Ch.-V. L.

1. Cf. p. ccix : « On sait combien nos paysans sont rebelles, encore à notre époque, à l'idée d'appeler le médecin. Il ne paraît pas en avoir été de même au xiv^e siècle, *puisque* nous constatons de nombreuses (?) ordonnances exécutées par Bonis pour des gens de la campagne. »

2. On sait combien il est délicat de déterminer ce que valaient, en monnaie actuelle, les unités monétaires employées au moyen âge. M. Forestié s'est risqué, cependant, à indiquer parfois la valeur, relativement à la monnaie d'aujourd'hui, des sommes portées dans les comptes de Bonis. On ne voit pas bien (II, 146, note; cf. I, cxix et 145, note) comment il procède pour calculer le rapport. Mais il aboutit à des résultats qui inspirent de vives inquiétudes et qui l'étonnent lui-même. C'est ainsi que, d'après lui, au milieu du xiv^e s., en Quercy, un lapin coûtait 3 fr. 20 (I, 95), une livre d'hosties dorées, 18 fr. (I, 141), un clystère, 24 fr., quand l'homme de l'art l'administrerait lui-même, 19 fr. 20 dans le cas contraire (I, cxvii). — L'auteur constate que « les résultats de ses calculs de proportion se sont trouvés exactement ceux qu'ont indiqués A. Monteil et Viollet-le-Duc. »

Georges GOYAU, André PÉRATÉ, Paul FABRE, anciens membres de l'École française de Rome. *Le Vatican, les Papes et la Civilisation; le gouvernement central de l'Église*. Introduction par S. É. le cardinal BOURRET, évêque de Rodez et Vabres. Épilogue par le vicomte E.-Melchior DE VOÛTÉ. Ouvrage illustré de 2 gravures au burin, de 4 chromolithographies, de 7 phototypies et de 475 gravures reproduites directement d'après les photographies. Paris, Didot, 1895. Gr. in-8°, xi-796 pages. 30 fr.

Ce beau livre, très moderne, très actuel même par certains côtés, franchement historique par d'autres, se compose de quatre parties bien distinctes. La première, *Vue générale de l'histoire de la papauté*, et la seconde, *le Gouvernement central de l'Église*, sont l'œuvre de M. G. Goyau; nous devons la troisième, sur *les Papes et les arts*, à M. A. Pératé, et la quatrième, qui traite de la *Bibliothèque vaticane*, à M. P. Fabre. Je vais essayer d'indiquer le caractère de chacune d'elles.

I. — La première est une synthèse remarquable de l'histoire de la papauté depuis ses origines jusqu'à nos jours. M. G., dont le nom n'était connu encore que par des travaux d'une savante et consciencieuse érudition, s'y révèle véritable historien. Il est maître de son sujet et le traite largement, sans s'arrêter aux détails. S'il fallait, dans cette étude, où tout se tient et s'enchaîne, signaler telle page d'un relief plus marqué ou donnant mieux l'idée de la manière de l'auteur, je citerais volontiers le bref récit de la conversion de la Grande-Bretagne au vi^e siècle et de la Germanie au viii^e, l'ingénieuse dissertation où M. G. cherche à démontrer que le prétendu acte de donation de Constantin, tout en restant matériellement faux, se trouve être une vérité, et aussi l'exposé lumineux de la théorie du Saint-Empire. Dans bien d'autres passages encore, sur le grand schisme, par exemple, et le désarroi universel qui en est la conséquence, sur Pie II et ses efforts désespérés, mais inutiles pour pousser l'Occident contre le Turc, nous retrouvons les mêmes qualités de fermeté, de précision et parfois de couleur.

Ce n'est cependant pas là que se dessine le mieux l'originalité de l'auteur; c'est l'ensemble qu'il faut considérer. M. G. reste fidèle à son titre de *Vue générale*, et les parties de pur récit se réduisent à assez peu de chose dans cette étude. Ce ne sont pas tant des faits qu'on y devra chercher que des idées, et elles abondent. M. G., qui a beaucoup lu et observé, a beaucoup réfléchi aussi, et c'est merveille comme son esprit, à la fois curieux et logique, est rompu aux questions religieuses, politiques, sociales les plus délicates. Même quand il traite l'histoire du moyen âge, les préoccupations actuelles lui sont toujours présentes. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit de l'organisation de la propriété au temps de saint Grégoire le Grand, ou encore et surtout des ordres

mendiants. L'institution des Prêcheurs et des Mineurs et la publication des Décrétales lui sont une occasion d'exposer non seulement le droit social de l'Église, mais aussi et plus encore ses idées personnelles sur « la grande misère de la société contemporaine. » M. G. a éprouvé une satisfaction évidente à faire jour à toutes ses convictions. Il y a dans cette exubérance et cette ardeur quelque chose de juvénile ; mais, pour tout le reste, on doit plutôt s'étonner de rencontrer chez un écrivain qui ne fait presque que débiter, un esprit aussi mûr, une pensée aussi vigoureuse.

Le point de vue de M. Goyau, chez qui le goût de l'absolu est très prononcé, pourra sembler exclusif à beaucoup de ses lecteurs ; mais ceux-là mêmes qui ne partageront pas toutes ses opinions ne sauraient manquer de rendre hommage à cet esprit de sincérité, à cette franchise de ton, qui ne sont pas les moindres de ses qualités.

II. — Dans cet aperçu général, où les vues personnelles tiennent tant de place, il faut nécessairement faire une part au subjectif, à l'incertain ; avec la seconde partie, où se trouve décrit le mécanisme du gouvernement central de l'Église, nous arrivons sur un terrain plus solide, celui des faits positifs et indiscutables. Tout d'abord, M. G. traite du Sacré Collège et des Consistoires secrets et publics ; puis, principalement d'après le cérémonial observé à la mort de Pie IX et à l'avènement de Léon XIII, il nous fait assister aux funérailles d'un pape et à l'élection de son successeur. Il passe ensuite en revue les diverses Congrégations romaines, du Saint-Office, de l'Index, des Rites, etc., et retrace succinctement l'histoire de chacune d'elles ; il montre après quelles formalités compliquées on proclame un vénérable, un bienheureux, un saint. Puis vient un véritable petit traité en raccourci de diplomatie pontificale, où nous voyons fonctionner les rouages multiples de la Chancellerie, de la Daterie, de la Secrétairerie des brefs. Enfin, les derniers chapitres sont consacrés à la Secrétairerie d'État, à la Propagande, son organisation, ses attributions et ses ressources, à la Cour pontificale, et ses dignitaires ecclésiastiques ou laïques, actifs ou simplement honoraires. C'est une remarque très juste de M. G. que ce grand travail du gouvernement de l'Église s'accomplit sans bruit, sans hâte, comme sans interruption, et qu'il est moins facile à percevoir et à saisir dans son ensemble qu'à analyser dans les détails. Les détails, trop peu connus, que donne M. G., sont très nombreux, très précis et puisés à bonne source.

C'est seulement lorsqu'il généralise que M. G. m'inspire parfois quelque doute, lorsque, par exemple, à propos de la Secrétairerie d'État, il émet l'imprudente assertion que voici (p. 338-339) : « Quant au gouvernement de l'Église, il était (au moyen âge) matière théologique et canonique, non politique ; le Saint-Siège affirmait et commandait ; il

discutait et ne négociait pas. » L'auteur me semble ici avoir méconnu ou oublié le rôle des légats, qui furent non seulement des enquêteurs spirituels, des réformateurs, des administrateurs au besoin, mais aussi, et souvent, de véritables agents politiques et diplomatiques, sortes de nonces intermittents. L'Eglise du moyen âge savait fort bien « discuter et négocier, » même avec ses pires ennemis : la paix d'ailleurs éphémère de San Germano, avec Frédéric II, fut précédée de négociations qui durèrent des mois entiers.

Sous cette réserve, l'exposé de M. G. ne me paraît pas prêter à la critique. J'ajouterai qu'il est des plus intéressants. L'auteur a vu le danger des énumérations ; il a su, par des traits piquants, en sauver la monotonie. Ce n'est ni l'enjouement ni même la malice qui manquent au dogmatique auteur des *Vues générales*. Certains chapitres de la seconde partie sont vraiment amusants : tel le chapitre sur la Cour pontificale, tel aussi le « chapitre des chapeaux, » des chapeaux de cardinaux s'entend, de ces chapeaux auxquels personne ne touche et « dont l'usure commence à la mort de l'Éminence. »

III. — L'étude de M. Pératé sur *les Papes et les arts* sera certainement très goûtée des lecteurs du *Vatican*, et cela pour deux raisons : d'abord, le sujet est, par lui-même, plein d'attrait ; ensuite, il est traité de manière à satisfaire les plus difficiles. M. P. a le goût et la compétence ; il est à la fois clair et élégant, précis sans sécheresse, concis sans aridité. Bien qu'il ne cache aucunement ses préférences, ses appréciations sont généralement justes et modérées ; il permet parfois à son enthousiasme les points d'exclamation ; mais il n'en abuse pas, et on doit lui en savoir gré.

Les premières pages nous offrent un joli tableau, trop joli peut-être, de la Rome de Constantin, où, tout près des monuments encore debout de l'âge païen, s'élèvent les riches basiliques chrétiennes. Cette Rome du IV^e siècle est particulièrement chère à M. P. ; il regrette de ne pouvoir s'y attarder ; car, à la « belle Rome, » voici que va succéder la « triste Rome, » la « ville douloureuse, » celle du moyen âge. Avec l'année 410 s'ouvre une ère de désastres, de catastrophes sans nombre : invasions des Goths d'Alaric d'abord, puis des Vandales de Genséric, puis des Germains de Ricimer, plus tard des Sarrasins ; révolutions intérieures ; guerres incessantes ; incendies, tremblements de terre, sans compter les démolitions systématiques et voulues, par le peuple, par les nobles, trop souvent par les papes eux-mêmes, qui finissent, au XIV^e siècle, par délaisser Rome pour Avignon. Cette peinture est assez poussée au noir, les éclaircies sont bien rares et bien courtes, et ce chapitre pourrait avoir pour épigraphe le mot expressif de Montaigne : « Ceux qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome en disoient trop... ; ce n'estoit rien que son sépulchre. »

Mais après les « siècles de fer » va venir l'âge d'or, l'âge heureux entre tous pour Rome. Sous les pontificats réparateurs de Martin V et d'Eugène IV, les ruines du passé se relèvent et l'avenir se prépare ; avec Nicolas V, cet humaniste aux conceptions grandioses, avec Paul II, ce fastueux et infatigable collectionneur, le mouvement de la Renaissance, déjà bien nettement dessiné en Toscane, va s'accroître ; s'il semble se ralentir sous Calixte III, une nouvelle impulsion est donnée aux arts par Pie II, et surtout par Sixte IV, que M. P. n'hésite pas à proclamer « de beaucoup le plus grand pape du x^ve siècle. » Mais, de tant d'œuvres admirables accumulées au Vatican par ce fécond x^ve siècle, combien les siècles suivants en laisseront-ils subsister ? Du moins, trois magnifiques séries de fresques ont été épargnées : et c'est plaisir de suivre M. P. de l'oratoire (ou plutôt du *studio*) de Nicolas V dans la chapelle de Sixte IV, et de la Sixtine dans les salles, si longtemps négligées, de l'appartement Borgia, où l'art ombrien et l'art florentin déploient tour à tour ce qu'ils ont de plus gracieux, de plus noble, de plus brillant.

L'époque de l'« épanouissement suprême, » mais « aussi bref que splendide, » de la Renaissance est aussi la période la plus généralement connue de l'art italien. M. P. parle de Raphaël et de Michel-Ange comme il convenait (de Michel-Ange avec une chaleur plus expansive), et on ne saurait demander davantage ; du tombeau de Jules II (de ce qui du moins en fut achevé), de la voûte de la Sixtine et du Jugement dernier, des chambres, des loges, des tapisseries, dans lesquelles Raphaël a « glorifié la Renaissance et la Papauté, » il donne des descriptions excellentes, où le sentiment n'enlève rien à l'intelligence et à la clarté.

Cependant l'art, comme les mœurs, est peu à peu devenu tout païen. Le Concile de Trente va tenter, non sans succès, l'œuvre de réforme qui s'impose et raffermir les fondements, passablement ébranlés, de la morale. Mais l'art ne s'en trouvera pas régénéré ; il n'y aura plus, à proprement parler, d'art chrétien ; et, sans la fièvre d'architecture qui, de Grégoire XIII à Paul V, doit changer presque complètement (mais au prix de quelles pertes irréparables !) l'aspect du Vatican et de Rome même, sans cette transformation du goût qui, développant et généralisant le culte et la curiosité de tout ce qui est ancien, amena la création des musées Pio-Clementino, Chiaramonti et du Latran, l'histoire artistique de la Papauté, depuis deux siècles et plus, serait assez peu intéressante.

Dans une étude comme celle-ci, où tant d'œuvres diverses, de valeur inégale, sont énumérées, où tant d'artistes sont nommés, où nous assistons à la construction, à la restauration, à la destruction de tant d'édifices, il était à craindre que l'intérêt s'éparpillât ; il se concentre au contraire autour d'un monument dont l'histoire domine tout le reste et que M. P. ne nous fait, pour ainsi dire, jamais perdre de vue : la

basilique, ou plutôt les deux basiliques successives de Saint-Pierre.

On peut dire que l'église construite par saint Silvestre, telle qu'elle existait vers l'an 1500, était vraiment l'œuvre du moyen âge tout entier. Aux époques de prospérité relative, les papes ne manquaient pas de l'embellir; quand les temps devenaient plus durs, on se contentait de simples réparations. Cette collaboration de tous les siècles, sans défigurer Saint-Pierre, en avait fait l'édifice le plus vénérable de la chrétienté. Nicolas V ne devait pas s'arrêter à de pareilles considérations; il décida la démolition du vieux temple; mais ses vastes projets, en ce qui concernait la basilique vaticane, reçurent à peine un commencement d'exécution; et plusieurs papes du x^ve siècle continuèrent à orner le monument.

M. P. ne saurait pardonner à Jules II et à Bramante d'avoir inauguré l'œuvre de destruction. Ce fut là, dit-il, plus qu'une erreur, presque un crime : jugement qui aurait paru, il y a cent ou deux cents ans, singulièrement hardi. mais que l'opinion, aujourd'hui, n'aura pas de peine à ratifier.

Cependant, à mesure que l'ancienne église disparaît, la nouvelle, immense, sort peu à peu du sol. M. P. nous en a expliqué les plans, avec leurs successives modifications; voici maintenant que les piliers se dressent droits dans l'air et que les voûtes s'arrondissent. Mais ces travaux, incroyablement dispendieux, doivent être vingt fois interrompus; le vaste chantier est tantôt comme une ruche, tantôt comme un désert; il faudra toute l'énergie de Sixte-Quint pour donner un nouvel élan à l'œuvre qui languit; avant sa mort, il aura la joie de voir la coupole de Michel-Ange profiler sur le ciel sa courbe majestueuse. La nouvelle basilique allait donc se terminer quand, vers 1600, les travaux sont de nouveau brusquement interrompus et la forme même de l'édifice remise en question. C'est seulement en 1626, après que Maderna aura maladroitement allongé la nef et élevé sa lourde façade, que la nouvelle basilique pourra être consacrée. Enfin, quand le cavalier Bernin aura accompli son œuvre, « détestable au dedans, heureuse au dehors, » l'histoire de Saint-Pierre sera achevée. Cette histoire, habilement fondue dans le reste, M. P. a su la rendre vraiment vivante.

Il serait à souhaiter que M. P., remaniant cette étude sur une base un peu différente, en tirât un livret de format commode, une sorte de « cicérone » romain, qui n'aurait rien de la sécheresse ordinaire des guides et pourrait rendre de réels services.

IV. — Il ne faudrait pas prendre trop à la lettre le titre : *la Bibliothèque vaticane*, qui est celui de la quatrième et dernière partie. La Bibliothèque apostolique est ici considérée surtout comme centre et foyer d'études. Bien loin de reprocher à M. Fabre d'avoir élargi son sujet, je regretterais plutôt qu'il ne l'ait pas élargi encore davantage. Les pages

qu'il consacre au rôle du Saint-Siège, pendant une partie du moyen âge, comme « éditeur et commissionnaire de manuscrits, » au mouvement littéraire de la Renaissance dans l'entourage des papes, aux débuts de l'imprimerie à Rome, aux origines de la « *stamperia vaticana*, » à l'« *érudition catholique* » du xvi^e siècle (pour laquelle son admiration me paraît un peu exclusive), aux études orientales du xvii^e et surtout du xviii^e siècle, ces pages ne sont certainement pas les moins intéressantes de son travail. — J'ajouterai que l'histoire des Archives pontificales étant en quelque sorte inséparable de celle de la Bibliothèque, M. F. ne pouvait manquer d'introduire dans son exposé de très utiles notions (dont beaucoup sont de date assez récente et encore peu répandues) sur les trop nombreuses migrations de ces archives et la constitution des principaux fonds qui les composent.

Bien des circonstances ont contribué à la dispersion et à la destruction des premières collections pontificales; ce qui en subsiste se réduit à fort peu de chose. C'est Nicolas V qui est le véritable fondateur de la Bibliothèque actuelle; c'est lui qui en a réuni les premiers éléments : de 340 numéros en 1440 environ, on passe rapidement à 1,145. Sixte IV, tout en accroissant cette nouvelle collection d'une manière considérable (2,527 numéros en 1475), l'installa dans un local digne d'elle, qu'elle devait occuper plus d'un siècle; Sixte V transporta la Bibliothèque, mais sans en altérer la physionomie, dans l'édifice magnifique où elle se trouve encore. Mais c'est à Paul V qu'il était réservé de lui donner la forme qu'elle a gardée jusqu'à présent.

Cependant de nouveaux fonds, très importants, viennent s'ajouter à l'ancien fonds, qui ne cesse en même temps de s'augmenter (6,025 manuscrits latins en 1620, 10,900 aujourd'hui). Avec le xviii^e siècle s'ouvre ainsi une ère nouvelle dans l'histoire de la Vaticane : c'est, avec le xviii^e siècle, l'époque des grandes acquisitions en bloc. M. F. m'a paru passer un peu rapidement sur la formation et l'entrée au Vatican de ces grandes collections : est-ce le temps ou l'espace qui lui a manqué? Du moins il donne l'essentiel sur l'annexion des manuscrits palatins (1623), d'Urbin (1658), de la reine Christine (1689), Ottoboni (1748), sans compter les apports moins considérables, et sur la création des diverses collections de médailles, pierres gravées, sceaux, peintures, etc., qui caractérisent la fin du xviii^e siècle et le nôtre.

Et nous arrivons finalement au grand pontificat de Léon XIII, qui, grâce aux mesures libérales dont le monde savant n'a pas manqué de profiter et à la création de la Bibliothèque Léonine, restera une date importante dans l'histoire de la Vaticane.

Malgré le nombre des signatures (la prose des trois auteurs est encadrée entre une Introduction de S. É. le cardinal Bourret et un éloquent Épilogue de M. de Vogüé), cet ouvrage, formé en réalité de trois

ouvrages, ne manque pas d'unité. On regrettera seulement de rencontrer dans certaines parties une tendance à l'apologie plus marquée qu'il n'était sans doute nécessaire : je vois bien ce que l'ensemble y perd ; je ne vois pas ce qu'il y gagne.

Il serait injuste de ne pas dire quelques mots au moins de l'illustration. Elle est riche, variée, neuve en partie ; c'est dans ce livre, par exemple, ou je me trompe fort, que sont reproduites pour la première fois bon nombre des richesses artistiques et archéologiques ensevelies dans les ténèbres des *Grotte vaticane* ; je citerai une vieille statue de saint Pierre, un bas-relief de l'ancienne Confession, le tombeau de Boniface VIII et surtout les magnifiques fragments du tombeau de Paul II.

L. AUVRAY.

Annales Gandenses, nouvelle édition publiée par Frantz FUNCK-BRENTANO. Paris, Picard, 1896. In-8°, XLVIII-432 pages. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.)

L'œuvre du franciscain de Gand connue sous le nom d'*Annales Gandenses*, et que notre confrère réédite sous ce titre, est une des chroniques les plus précieuses pour l'histoire des premières années du xiv^e siècle. Cette chronique est courte, ne commençant qu'en 1296 pour finir en 1340 ; mais elle correspond à l'époque du grand conflit entre la France et la Flandre, et, pour l'histoire de ce conflit, elle est d'une précision remarquable. Le comité qui publie la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire » a donc été parfaitement inspiré en décidant la réimpression des *Annales Gandenses*. J'ajoute qu'il ne pouvait, à mon sens, choisir un meilleur éditeur pour cette chronique que M. Fr. Funck-Brentano, qui étudie depuis nombre d'années le rôle de Philippe le Bel en Flandre, et qui a su résumer ce rôle en quelques pages excellentes dans l'Introduction du volume dont le titre est ci-dessus.

Les *Annales Gandenses* avaient été publiées plusieurs fois déjà ; mais les éditions, sans en excepter celle des *Monumenta Germaniæ*, en étaient toutes également déplorables. Au mérite d'un texte bien établi et présenté dans un format commode, notre confrère a su ajouter celui d'une annotation empruntée aux chroniques contemporaines de celle du frère mineur de Gand. Les extraits qu'il nous donne ainsi de la chronique qu'il a le premier qualifiée d'artésienne d'un nom qui lui restera parce qu'il est juste, l'auteur de cette chronique l'ayant, selon toute apparence, rédigée à Arras) sont d'autant plus précieux qu'ils ont été collationnés sur le manuscrit de Bruxelles. Cette collation était indispensable ; personne ne l'ignore parmi les érudits qui ont eu affaire à cette chronique artésienne, éditée par le chanoine De Smet en 1865 sous le titre de : « Chro-

nique anonyme de la guerre de Philippe le Bel et de Gui de Dampierre; » il n'en faut pas moins savoir gré à M. Fr. Funck-Brentano d'avoir revu les fragments qu'il vient de nous en donner sur le manuscrit original. Il convient de le remercier également d'avoir pour la première fois traduit en français de nombreux et importants extraits du précieux *Spiegel historiaal* de Lodewyk van Velthem. Une bonne table, dans laquelle notre confrère a judicieusement rejeté toutes les identifications de noms de lieu, complète la nouvelle édition des *Annales Gandenses*, qui est de tout point recommandable.

Armand d'HERBOMEZ.



LIVRES NOUVEAUX

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

GÉNÉRALITÉS, 728, 739.

SCIENCES AUXILIAIRES. — Épigraphie, 782. — Manuscrits, 760, 820; incunables, 723.

SOURCES, 862. — Chroniques, 727, 748, 791. — Journal, 698. — Archives, 716, 762, 765. — Cartulaires, etc., 699, 718, 721, 732, 734, 758, 786, 854; chartes, 756, 834, 851; lettres, 786, 823.

BIOGRAPHIE, GÉNÉALOGIE. — Aléandre, 698; Alexandre IV, 699; saint Antoine de Padoue, 803; saint Arnold, 730; saint Bernard d'Hildesheim, 707; Bertran de Born, 759; saint Boniface de Savoie, 810; Cangrande della Scala, 846; Charlemagne, 838; Charles le Téméraire, 824; Cino da Pistoia, 703; Colomb, 821; Dante, 722, 725, 734, 804, 822; Eckhart, 807; Élise, 753; saint François d'Assise, 737; Frédéric Barberousse, 770; Fugger, 767; Guccello di Prata, 716; sainte Hedwige, 705; Hohenzollern, 857; Hugues de Beauvais, 752; Hunégonde, 796; bienheureux Idesbald, 731; Jacques de Vérone, 839; Jean XXII, 843; Jean V de Bretagne, 786; Jeanne d'Arc, 787, 811; Loyseau, 829; Thierry Martens, 709; Philippe de Montaigu, 795; Roland, 833; Sforza, 840; Siméon, évêque de Metz, 805; Stanga, 847; Udo, évêque d'Hildesheim, 855; Urbain II, 816; Wettin, 857.

GÉOGRAPHIE, 856.

INSTITUTIONS, 729, 790, 798, 831, 834.

DRIT, 713, 733, 792, 795, 801, 832, 837, 852.

MŒURS, HISTOIRE ÉCONOMIQUE, 706, 712, 717, 850, 860.

ENSEIGNEMENT, SCIENCES, MÉDECINE, 719, 720, 764, 799, 864.

RELIGIONS. — Judaïsme, 697. — Catholicisme : conciles, 784 ; croisades, 750, 769, 784 ; liturgie, 724, 778 ; théologie, 711, 807. — Hérésies, 771.

ARCHÉOLOGIE, 708, 751, 812, 828, 865. — Architecture, 736, 747, 757, 797, 826, 827, 853, 859. — Peinture, 704, 824. — Orfèvrerie, 779. — Numismatique, 761, 781. — Sigillographie, 785. — Héraldique, 830.

LANGUES ET LITTÉRATURES. — Langues romanes, 809 ; français, 742, 789, 817 ; provençal, 738 ; italien, 802, 806, 836. — Langues germaniques, 863. — Langues slaves, 849.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE, 706, 766, 770, 776, 842, 844, 865. — Allemagne du Nord, 818, 858, 862 ; provinces rhénanes, 715, 727, 859 ; Bade, 732 ; Franco-nie, 797.

ALSACE-LORRAINE, 800, 854.

AUTRICHE-HONGRIE, 733, 771, 773, 793, 860, 861.

ESPAGNE, 845.

FRANCE, 702, 756. — Bretagne, 830 ; Lorraine, 751 ; Picardie, 825 ; Saintonge, 735. — Allier, 745 ; Aveyron, 798 ; Cher, 814 ; Doubs, 765 ; Gironde, 701 ; Ille-et-Vilaine, 780, 856 ; Indre, 772, 816 ; Loir-et-Cher, 721 ; Loiret, 756 ; Lot-et-Garonne, 700 ; Nord, 762, 778 ; Oise, 815 ; Basses-Pyrénées, 755 ; Seine-et-Oise, 749 ; Seine-Inférieure, 794 ; Seine-et-Marne, 813 ; Somme, 744, 788 ; Vienne, 702.

GRANDE-BRETAGNE, 697, 714, 768.

ITALIE : du Nord, 729, 740, 743, 754, 810, 835 ; du Centre, 710, 763 ; du Midi, 725, 826.

PAYS-BAS, 716, 718.

PAYS SCANDINAVES, 726, 741, 775, 819, 841, 848.

RUSSIE, 717, 808.

SUISSE, 774, 812.

ORIENT, 839.

INDES, 783.

697. ABRAHAMS (B. L.). *The Expulsion of the Jews from England in 1290.* Arnold Prize essay, 1894. Oxford, Blackwell, 1895. In-8°, 84 p. 2 s. 6 d.

698. ALÉANDRE (journal autobiographique du cardinal) (1480-1530), publié d'après les manuscrits de Paris et Udine par M. Henri Omont. Paris, Ch. Klincksieck, 1895. In-4°, 116 p., portrait, fac-similé. (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXV, 1^{re} partie.)

699. ALEXANDRE IV (les registres d'). Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican, par MM. C. Bourel de la Roncière, J. de Loye et A. Coulon. 2^e fascicule, publié par M. C. Bourel de la Roncière. Paris, Alb. Fontemoing, 1895. In-4^o, p. 129-256.

700. ALIS (abbé R.-L.). Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Agen, Ferran frères; Sainte-Radegonde, au presbytère, 1895. In-8^o, VIII-564 p. 7 fr. 50.

701. ALLAIN (chanoine Ernest). L'Église de Bordeaux au dernier siècle du moyen âge (1350-1450). Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8^o, 64 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, octobre 1895.)

702. BABINET (colonel). La Bataille de Poitiers-Maupertuis (19 septembre 1356), d'après la chronique de Geffrey le Baker de Swinbrook. Poitiers, impr. Blais, Roy et C^{ie}, 1895. In-8^o, 15 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1895.)

703. BACCI (Peleo). Alcune note e un documento su messer Cino da Pistoja. Pistoia, tip. Niccolai, 1895. In-8^o obl., 15 p. (Nozze Griccioli Camici.)

704. BAUER (Charlotte). Die Brixner Malerschule des XV. Jahrhunderts. Bozen, Auer, 1895. In-8^o, 13 p. (Extrait du *Kunstfreund*.) 0 fl. 25.

705. BAZIN (G.). Sainte Hedwige, sa vie et ses œuvres. Paris, Bloud et Barral, s. d. In-8^o, XXVII-337 p., grav.

706. BEEKER (Rhoid.). Der mittelalterliche Minnedienst in Deutschland. Leipzig, G. Fock, 1895. In-8^o, 70 p. 1 m. 50.

707. BEISSEL (le P. Stephan). Der hl. Bernward von Hildesheim als Künstler und Förderer der deutschen Kunst. Hildesheim, A. Lax, 1895. In-8^o, VIII-74 p., 11 planches en phototypie et grav. 10 m.; relié, 13 m.

708. BELL (mrs. Arthur). Masterpieces of the great artists, A. D. 1400-1700. London, Bell, 1895. Gr. in-8^o, 93 p. 21 sh.

709. BERGMANS (Paul). Notice biographique sur Thierry Martens, le premier imprimeur belge. Paris, Bouillon, 1895. In-8^o, 17 p. (Extrait de la *Biographie nationale*.) 1 fr.

710. BERNARDI (Andrea) (Novaculq). Cronache forlivesi dal 1476 al 1517, pubblicate ora per la prima volta di su l'autografo a cura di Giuseppe Mazzatinti. Vol. I, parte 1. Bologna, presso la R. deputazione di storia, 1895. In-8^o, XL-350 p. (Monumenti storici pertinenti alle provincie della Romagna, serie terza ; cronache.)

711. BIGINELLI (Luigi). I Benedettini e gli studi eucaristici nel medio evo : ricerche storico-bibliografiche. Torino, tip. Pietro Celanza, 1895. In-8°, xv-119 p.

712. BOCHENSKI (Adolf). Beitrag zur Geschichte der gutsherrlich-bäuerlichen Verhältnisse in Polen, auf Grund archivalischer Quellen der Herrschaft Kock, I. Cracovie, société d'éditions, 1895. In-8°, vi-250 p., 5 pl. 2 th.

713. BOVIO (Giovanni). Disegno d'una storia del diritto in Italia dall'origine di Roma ai nostri tempi. 2ª edizione. Roma, G. Civelli, 1895. In-8°, 478 p. 7 l.

714. BRADLEY (E.-T.) (Mrs. A. Murray Smith). Annals of Westminster abbey. With a preface by the dean of Westminster, and a chapter on the abbey buildings by J. T. Micklethwaite. Illustrated by W. Hatherell, H. M. Paget, and Francis S. Walker. London, Cassell, 1895. In-4°, 416 p. 63 sh.

715. BRUELL (Wilhelm). Chronik der Stadt Düren. Düren, L. Vetter, 1895. In-8°, vi-238 p., plan, grav.

716. BRUGMANS (H.). Verslag van een onderzoek in Engeland naar archivalia, belangrijk voor de geschiedenis van Nederland. 's Hage. Mart. Nijhoff, 1895. Gr. in-8°, 10-515-8-63 p. 7 fl. 25.

717. BUCK (Wold.). Der deutsche Handel in Nowgorod bis zur Mitte des XIV. Jahrh. St Petersburg, R. Hoenniger, 1895. In-8°, 90 p.

718. Bullarium Trajectense. Romanorum pontificum diplomata quotquot olim usque ad Urbanum papam VI in veterem episcopatum Trajectensem destinata reperiuntur collegit et edidit D. Gisbertus Brom. II, 3. Hagae Comitum, M. Nijhoff, 1895. Gr. in-8°, p. 241-384 et I-XXVIII.

719. BULLOCH (J. M.). A History of the University of Aberdeen, 1495-1895. London, Hodder and son, 1895. In-8°, 228 p. 4 s. 6 d.

720. BURET (F.). Le « Gros mal » du moyen âge et la syphilis actuelle. Avec une préface du Dr Lancereaux. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1894. In-16, 319 p., grav. 4 fr.

721. Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme, publié sous les auspices de la Société archéologique du Vendômois, par l'abbé Ch. Métails. Tome III. Paris, Picard et fils; Vendôme, Ripé, 1895. In-8°, viii-503 p.

722. CASINI (Tommaso). Aneddoti e studi danteschi. Serie I. Città di Castello, S. Lapi, 1895. In-16, 99 p. (Collezione di opuscoli danteschi, 24.) 0 l. 80.

723. Catalogue des incunables de la bibliothèque de la ville de Colmar. Paris, Cercle de la librairie, 1895. In-4°, 56 p.

724. CERIANI (Anton.). *Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum xi medium et ejus concordia cum doctrina et canonibus oecumenici concilii tridentini*. Mediolani, typ. J. Giovanola, 1895. In-8°, viii-112 p.

725. CHIARA (S. DE). *Dante e la Calabria*. Potenza, L. Aprea, 1895. In-16, 216 p. 2 l. 50.

726. CHRISTENSEN (W.). *Unionskongerne og Hansestæderne, 1439-1466*. Kjöbenhavn, Gad, 1895. In-8°, 456 p. 5 kr.

727. *Chroniken (die) der westfälischen und niederrheinischen Städte. 3 : Soest und Duisburg*. Leipzig, S. Hirzel, 1895. In-8°, clxxiv-283 p. (Die Chroniken der deutschen Städte, 24.) 12 m.

728. CHURCH (R. W.). *The Beginning of the middle ages*. London, Macmillan, 1895. In-16, xxii-269 p. (Eversley series.)

729. CLAAR (Max). *Die Entwicklung der venetianischen Verfassung von der Einsetzung bis zur Schliessung des grossen Rates (1173-1297)*. München, H. Lüneburg, 1895. Gr. in-8°, 147 p. (Historische Abhandlungen, IX.)

730. CLAEYS (Hector). *Het Leven van sint Arnold*. Rousselare, J. de Meester, 1895. In-8°, 116 p. 0 fr. 60.

731. CLAEYS (Hector). *Het Leven van den zaligen Idesbald van der Gracht, desden abt van ter Duinen*. Rousselare, J. de Meester, 1895. In-8°, 200 p. 1 fr. 25.

732. *Codex diplomaticus Salemitanus*. *Urkundenbuch der Cisterzienser-Abtei Salem*. Herausgegeben von Friedr. von Weech. 13 (fin). Karlsruhe, G. Braun, 1895. In-4°, iv p. et p. 467-534. 2 m. 40.

733. *Codex juris municipalis regni Bohemiae. Tomus II : Privilegia regaliū civitatum provincialium annorum 1225-1419*. Vydává Jaromir Celakovský. Prague, Fr. Rivnáč, 1895. In-8°, xxxii-1297 p. 10 fl.

734. *Codice diplomatico dantesco : i documenti della vita e della famiglia di Dante Alighieri, riprodotti in facsimile, trascritti e illustrati con note critiche, monumenti d'arte e figure da Guido Biagi e G. L. Passerini*. I. Roma, Società dantesca italiana, 1895. In-fol., 6 p., 2 fasc.

735. *Combat (le) de Montandre en Saintonge, le 19 mai 1402*. Inauguration d'une plaque commémorative par la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. La Rochelle, impr. Texier, 1895. In-8°, 66 p.

736. CORI (Johann-Nepomuk). *Bau und Einrichtung der deutschen Burgen im Mittelalter*. 2. Auflage. Linz, E. Mareis, 1895. Gr. in-8°, viii-242 p. 3 fl.

737. COTELLE (Dr). Saint François d'Assise (étude médicale). Paris, Poussielgue, 1895. In-18, 199 p.

738. CRESCINI (V.), RIOS (A.). Un frammento provenzale a Conegliano. Conegliano, Comune e congregazione di carità, 1895. In-8°, 22 p. 2 facs.

739. DAHN (Felix). Die Könige der Germanen. Das Wesen des ältesten Königthums der germanischen Stämme und seiner Geschichte bis zur Auflösung des Karoling. Reiches. VII. Die Franken unter den Merovingern. 3 Abth. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1895. In-8°, vi-581 p., 1 tableau. 15 m.

740. DANIELI (Oddone). Una pagina di storia piacentina : studio critico. Padova, tip. dei fratelli Salmin, 1895. In-16, 64 p.

741. Danmarks gamle folkeviser. Danske ridderviser efter forarbejder af Svend Grundtvig udgivne af Axel Olrik. 1 bind, 1 hefte. København, O. B. Wroblewski, 1895. Gr. in-8°, viii-144 p.

742. DARMESTETER (Arsène). Cours de grammaire historique de la langue française. 1^{re} partie : Phonétique, publiée par les soins de M. Ernest Muret. 2^e édition, revue et corrigée. Paris, Delagrave, 1895. In-18, xii-171 p.

743. DARMSTAEDTER (Paul). Das Reichsgut in der Lombardei und Piemont (578-1250). Strassburg, K. J. Trübner, 1895. In-8°, xii-369 p., 1 carte et 2 croquis. 10 m.

744. DAUSSY (H.). Histoire de la ville d'Albert (autrefois Encre), jusqu'à la révolution de 1789. Albert, Oger-Pascal, 1895. In-8°, vii-323 p., plan.

745. DÉCORET (G.). Une page sur Vichy et ses environs. Les hospices et leurs fondateurs. 1^{re} partie : de 1485 à 1755. Vichy, A. Wallon, s. d. In-4°, 394 p., grav. et portraits.

746. DEGANI (Ern.). Guccello II di Prata (secolo xin). Portogruaro, tip. ditta Castron, 1895. In-8°, 44 p. (Nozze Degani — Chemin Palma.)

747. DEHIO (G.). Ein Proportionsgesetz der antiken Baukunst und sein Nachleben im Mittelalter und in der Renaissance. Strassburg, K. J. Trübner, 1895. Gr. in-8°, 36 p., 60 pl. 10 m.

748. DELISLE (Léopold). La Chronique d'Antonio Morosini. Paris, Impr. nationale, 1895. In-4°, 8 p. (Extrait du *Journal des Savants*, août 1895.)

749. DEPOIN (J.). Le Prieuré de Saint-Germain-en-Laye. Origines et cartulaire. Versailles, impr. Cerf, 1895. In-8°, 30 p.

750. DESDEVICES DU DÉZERT. Bibliographie du centenaire des croisades

à Clermont-Ferrand. Clermont-Ferrand, impr. Mont-Louis, 1895. In-8°, 20 p.

751. DIDRIT (abbé T.). Notes archéologiques et historiques sur les noms Vaudémont, Sion, Orsaville en Lorraine. Nancy, impr. Wagner, 1895. In-8°, 20 p.

752. DION (A. DE). Hugues de Beauvais. Tours, impr. Deslis frères, 1895. In-8°, 21 p. (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, t. X.)

753. DOMECK (L.). Památky po kralovně Elisce, choti Karla IV. a její život. [Mémoires sur la reine Élise, femme de Charles IV.] Königgrätz, B. E. Tolman, 1895. In-8°, 17 p. (Pojednání historického a průmyslového musea v Hradci Králové. I.) 0 fl. 05.

754. DONDI (Antonio). Notizie storiche ed artistiche del duomo di Modena, coll' elenco dei codici capitolari in appendice. Modena, tip. dell' Immacolata Concezione, 1896. In-8°, vii-301 p. 5 l.

755. DUCÉRE (E.). Histoire maritime de Bayonne. Les Corsaires sous l'ancien régime. Bayonne, Hourquet, 1895. In-8°, xv-307 p.

756. DURRIEU (Paul). Acte original de la ligue de Gien (1410). Paris, 1895. In-8°, 40 p. et pl. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. LIV.)

757. EBE (Gustav.). Die Schmuckformen der Monumentalbauten aus alten Stilepochen seit der griechischen Antike. IV. Thl. Die gothische Epoche. Leipzig, Baumgärtner, 1895. In-4°, p. 139-284, 104 grav. et 1 pl. coloriée. 12 m.

758. Ecclesiae Sanctae Mariae in via Lata tabularium. Partem vetustiore quae complectitur chartas inde ab a. 921 usque ad a. 1045 conscriptas ed. Lud. M. Hartmann. Wien, C. Gerold's Sohn, 1895. In-4°, xxxii-105 p., 24 pl. 9 fl.

759. ERWIN (William). Bertran de Born. Meran, C. Jandl, 1895. In-8°, 159 p. 2 fl. relié.

760. Facsimiles of royal, historical, literary and other autographs in the department of manuscripts, British Museum. First series. London, Frowde, 1895. In-fol. 6 sh.

761. FIALA (Eduard). Collection Ernst Prinz zu Windisch-Grätz. I Bd. : Münzen und Medaillen des österr. Kaiserstaates. Prag, A. Haase, 1895. In-8°, vi-192 p., 4 pl.

762. FINOT (Jules). Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord : archives civiles. Série B : Chambre des

comptes de Lille, nos 3390 à 3665. T. VIII. Lille, impr. Danel, 1895. Gr. in-4°, XLIII-458 p.

763. FORTUNATO (Giustino). Della Valle di Vitalba ne' secoli XII e XIII. Roma, tip. G. Bertero, 1895. In-8°, 81 p.

764. FOSCARINI (Amilcare). I dottori in legge e in medicina leccesi e residenti in Lecce dal secolo XII al secolo XVIII. Lecce, tip. cooperativa, 1895. In-16, 58 p.

765. GAUTHIER (Jules). Inventaire sommaire des archives départementales du département du Doubs antérieures à 1790. Archives civiles, série B : Chambre des comptes de Franche-Comté, nos 1711 à 3228, t. III. Besançon, impr. Jacquin, 1895. In-4°, XIV-389 p.

766. GEBHARDT (Bruno). Die gravamina der deutschen Nation gegen den römischen Hof. Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Reformation. 2. Auflage. Breslau, W. Koebner, 1895. Gr. in-8°, VII-149 p. 4 m.

767. GEIGER (Aloys). Jakob Fugger (1459-1525). Kulturhistorische Skizze. Regensburg, Nationale Verlagsanstalt, 1895. Gr. in-8°, VII-80 p. 1 m. 50.

768. GEORGE (Hereford B.). Battles of English history. New-York, Dodd, Mead and Co., 1895. In-8°, VI-334 p., plans, carte. 2 d.

769. GERMAIN (Jean), évêque de Chalon. Le Discours du voyage d'outremer au très victorieux roi Charles VII, prononcé en 1452. Publié d'après le ms. français n° 5737 de la Bibliothèque nationale par Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1895. In-8°, 40 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, 1895, n° 2.)

770. GIESEBRECHT (Wilhelm). Geschichte der deutschen Kaiserzeit. VI : Die letzten Zeiten Kaiser Friedrichs des Rothbarts. Nebst Anmerkungen und Register zu Bd. V und VI. Herausgegeben und fortgesetzt von B. von Simson. Leipzig, Duncker und Humblot, 1895. In-8°, XIII-814 p. 16 m. 40.

771. Gleichzeitige Berichte und Acten-Stücke zur Ausbreitung des Wiclifismus in Böhmen und Mähren von 1410-1419. Gesammelt und mit kritischen und erläuternden Anmerkungen herausgegeben von Joh. Loserth. Wien, F. Tempsky, 1895. Gr. in-8°, 92 p. (Extrait de l'*Archiv für österreichische Geschichte*. — Beiträge zur Geschichte der husitischen Bewegung, V.) 0 fl. 90.

772. GUIGNOT (abbé). Essai sur Quarré-les-Tombes; ses sarcophages mérovingiens et sa station préhistorique. Tours, impr. Bousrez, 1895. In-8°, 117 p.

773. Gurker (die) Geschichtsquellen. Im Auftrage der Direction des Geschichtsvereines für Kärnten zum 100. Geburtstage Gottliebs Frei-

herrn von Ankershofen und zum 50jährigen Jubelfeste des Vereines herausgegeben von dessen Archivar August von Jaksch. Klagenfurt, F. von Kleinmayr, 1895. Gr. in-8°, xxiii-432 p. (*Monumenta historica ducatus Carinthiae*, I.) 10 fl. 20.

774. HAENE (Johannes). Das Klosterbruch in Rorschach und der St. Galler Krieg 1489-1490. St. Gallen, Huber, 1895. In-8°, ix-272 p. (Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte, hrsg. vom historischen Verein in St. Gallen, XXVI, 1.) 6 m. 60

775. HANSEN (G. V.). Oldkirkens nadveroffer. Dets forfald og dets kaar i nutiden. Efter forfatterens död udgivet af hans efterlade. Kiöbenhavn, Frimodt, 1895. In-8°, 218 p. 2 kr. 75.

776. HASENÖHRL (Victor). Deutschlands südöstliche Marken im 10., 11. und 12. Jahrhundert. Wien, F. Tempsky, 1895. Gr. in-8°, 144 p., 6 cartes. (Extrait de *l'Archiv für österreichische Geschichte*.) 2 fl. 20.

777. HAUSER (K.). Geschichte der Stadt, Herrschaft und Gemeinde Elgg. Elgg, Buchdruck. H. Büche, 1895. In-8°, xxii-727 p., carte et grav.

778. HAUTCOEUR (Mgr E.). Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille. Lille, L. Quarré; Paris, A. Picard, 1895. In-8°, xix-483 p.

779. HAVARD (Henry). Histoire de l'orfèvrerie française. Paris, May et Motteroz, 1896. In-4°, 478 p., grav., 40 pl. hors texte. 40 fr.

780. HERPIN (Eugène). La Cathédrale et l'ancien diocèse de Saint-Malo. Saint-Malo, impr. Bazin, 1894. In-8°, 208 p.

781. HILDEBRAND (H.). Sveriges mynt under medeltiden. Stockholm, P.-A. Norstedt och söner, 1895. In-8°, 160 p. (Extrait de *Sveriges medeltid*.) 5 kr.

782. HÖRMANN (Const.). Epigraphische Denkmäler aus dem Mittelalter. Wien, G. Gerold's Sohn, 1895. Gr. in-8°, 22 p. et 29 grav. (Extrait des *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, 3.) 0 fl. 20.

783. HOLDEN (E. S.). The Mogul Emperors of Hindustan, A. D. 1398-A. D. 1707. London, Constable, 1895. In-8°, 380 p. 10 sh. 6 d.

784. Huitième (le) centenaire du concile de Clermont et de la première croisade (Clermont, 16, 17, 18 et 19 mai 1895). Clermont-Ferrand, Bellet, 1895. In-8°, 245 p.

785. HUPP (Otto). Die Wappen und Siegel der deutschen Stædte, Flecken und Dörfer : I^{es} Heft. Frankfurt a. M., Heinrich Keller, 1896. In-fol., xi-52 p.

786. JEAN V (Lettres et mandements de), duc de Bretagne, de 1441 et 1442. Supplément et table. Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1895. In-4°, 195 p., 1 pl. (Archives de Bretagne. Recueil d'actes, de chroniques et de documents historiques rares ou inédits publiés par la Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, t. VIII.)

787. JEHET (abbé). La Nationalité de Jeanne d'Arc. Réponse à M. l'abbé E. Misset. Bar, impr. Contant-Laguerre, 1895. In-8°, viii-51 p.

788. JOSSE (Hector). Notice historique sur la commune de Tincourt-Boucly (canton de Roisel). Péronne, impr. Quentin. 1895. In-16, 50 p.

789. Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Konstantinopel. Ein altfranzösisches Heliengedicht, herausgegeben von Prof. Dr Ed. Koschwitz. 3. Auflage. Leipzig, O. R. Reisland, 1895. In-8°, xxxviii-120 p. (Altfranzösische Bibliothek, 2.) 4 m. 40.

790. KIRSCH (Johann-Peter). Die Finanzverwaltung des Kardinalkollegiums im xiii. und xiv. Jahrhundert. Münster, H. Schöningh, 1895. In-8°, vii-138 p. (Kirchengeschichtliche Studien, II. Band, 4. Heft.) 3 m.

791. KORNER (Hermann). Chronica novella. Im Auftrage der Wedekindschen Preisstiftung für deutsche Geschichte herausgegeben von Jakob Schwalm. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1895. In-4°, v-xxxvi-650 p. 24 m.

792. KOSUTANY Ignác. A magyar alkotmány és jogtörténelem tankönyve. I. [Manuel d'histoire du droit hongrois.] Budapest, Athenæum, 1895. In-8°, x-334 p. 3 fl.

793. KUPELWIESER (L.) Die Kämpfe Ungarns mit den Osmanen bis zur Schlacht bei Mohacs, 1526. Wien, Wilhelm Braumüller, 1895. In-8°, vii-253 p.

794. LA BUNODIÈRE (H. DE). Notice archéologique et historique sur l'église Saint-Ouen de Rouen. Paris, E. Dumont, 1895. In-8°, 70 p., pl.

795. LA MARSONNIÈRE (DE). Établissement de paix entre les Chausse-roye et les Montaigu. Document inédit relatif à l'assassinat de Philippe de Montaigu. Poitiers, impr. Blais, Roy et Cie, 1895. In-8°, 10 p. (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1895.)

796. LAUGIER-LAMANON (abbé). Vie de sainte Hunégonde, abbesse d'Homblières en Vermandois. Nouvelle édition. Liné, impr. de la Croix de l'Aisne, 1895. In-16, 61 p., grav.

797. LEHNER (L.-J.). Mittelfrankens Burgen und Herrensitze. Nürnberg, F. Büching, 1895. In-8°, iv-322 p. 3 m.

798. LEMPEREUR. Les Droits seigneuriaux dans les terres de l'ancien évêché de Rodez au xiii^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 11 p. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1894.)

799. LERSCH (B.-M.). Geschichte der Volksseuchen nach und mit den Berichten der Zeitgenossen, mit Berücksichtigung der Thierseuchen. Berlin, S. Karger, 1895. In-8°, III-455 p. 11 m.

800. LETZ (Karl). Geschichte der Stadt Ingweiler, nach Quellen bearbeitet. Zabern, A. Fuchs, 1895. Gr. in-8°, 79 p., 1 vue. (Bausteine zur Elsass-lothringenschen Geschichts- und Landeskunde, I.)

801. LIEBERMANN (F.). Ueber die Leges Edwardi confessoris. Halle a. S., Max Niemeyer, 1896. In-8°, VII-139 p.

802. LISIO (Giuseppe). Studio su la forma metrica della canzone italiana nel secolo XIII. Imola, tip. Ignazio Galeotti, 1895. In-8°, 48 p.

803. LOTH (Georges). Vie, gloires et merveilles de saint Antoine de Padoue. Lettre-préface du T. R. P. Monsabré. Paris, Bloud et Barral, s. d. In-18, XIX-233 p., grav.

804. LUBIN (Antonio). Dante e gli astronomi italiani; Dante e la donna gentile. Trieste, tip. Giovanni Balestra, 1895. In-8°, 159 p.

805. MATHIAS (abbé). Saint Siméon, septième évêque de Metz, deuxième patron de l'ancien monastère de Senones : sa place dans l'histoire, son culte, ses reliques. Saint-Dié, impr. Horn, 1895. In-8°, 125 p.

806. MEDICI (Lorenzo de). Ballata (pubblicata da G. Rigutini). Firenze, tip. di S. Landi, 1895. In-8°. 9 p. (Nozze Armando Padovano — Anna Bemporad.)

807. Meister Eckhart und seine Jünger. Ungedruckte Texte zur Geschichte der deutschen Mystik, herausgegeben von Franz Jostes. Freiburg, Universitätsbuchhandlung, 1895. In-4°, XXVIII-160 p. (Collectanea Friburgensia, IV.) 6 m.

808. METTIG (C.). Geschichte der Stadt Riga. Lief. II. Riga, Jonck und Poliewsky, 1895. In-8°, p. 49-96, pl. et grav.

809. MEYER-LUEBKE (W.). Grammaire des langues romanes. Traduction française par Auguste Doutrepont et Georges Doutrepont, T. II : Morphologie, 2^e livraison. Paris, Welter, 1895. In-8°, xv p. et p. 289-733.

810. Miscellanea di storia italiana. XXXII. Provana di Collegno (F.-S.) : Notizie e documenti d'alcune certose del Piemonte; Strickland (Giuseppe) : Ricerche storiche sopra il B. Bonifacio di Savoia, arcivescovo

di Cantorbery, 1207-1270. Torino, fratelli Bocca, 1895. In-8°, xxxviii-432 p. 15 l.

811. MISSET (E.). Jeanne d'Arc champenoise. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte. Paris, Champion; Orléans, Herluison, 1895. In-8°, 29 p.

812. MOLINIER (Émile). Le Trésor de la cathédrale de Coire. Paris, librairie centrale des beaux-arts, 1895. In-fol., 112 p. 27 pl., grav.

813. MONTGERMONT (Georges DE). Notes sur la seigneurie de Montgermont. Fontainebleau, impr. Bourges, 1895. In-8°, 132 p., héliogravure et plans. (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 1894.)

814. MOREAU (Paul). Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une notice sur le canton. Ouvrage posthume, publié par ses enfants. T. I^{er}. Saint-Amand, Pivoteau, 1895. In-8°, LXXXIII-668 p., pl.

815. MOREL (abbé E.). Le Château du Fayel et ses seigneurs. Compiègne, impr. Lefebvre, 1895. In-8°, 132 p., grav.

816. MORRY (B. DE). Urbain II et les Bénédictins de Marmoutiers. Vannes, Lafolye, 1895. In-8°, 12 p. (Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.)

817. MUSSAFIA (Adolf), GARTNER (Theodor). Altfranzösische Prosalegenden aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek fr. 818. I. Theil. Wien, Wilhelm Braumüller, 1895. In-8°, IV-232-XXVI p. 4 fl. 20.

818. OBSTFELDER (Carl von). Chronik der Stadt Crossen. Crossen a. O., R. Zeidler, 1895. In-8°, VIII-343 p., 2 plans, 4 grav. 4 m. 50 rel.

819. OLRİK (H.). Valdemarstidens kirkemagt og kongedømme. Kiøbenhavn, Gad, 1895. In-8°, 222 p. (Konge og Præstestand i den danske middelalder, II.) 3 kr.

820. OMONT (Henri). Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Ancien supplément français. I. Nos 6171-9560 du fonds français. Paris, Leroux; 1895. In-8°, XII-412 p.

821. PAOLETTI (Vincenzo). Piacenza e Valmura non sono la patria di Giovanni e Domenico Colombo, avo il primo e padre il secondo dell'eroe Cristoforo Colombo. Milano, tip. del Commercio, 1895. In-8°, 26 p.

822. PAPINI (Luigi). Dante Alighieri e la musica. Venezia, L. S. Olshki, 1895. In-4°, 25 p. (Extrait du *Giornale dantesco*, anno III, fasc. 1.)

823. Paston letters : A. D. 1432-1509. A new edition, containing upwards of 400 letters, &c. hitherto unpublished. Edited by J. Gairdner. London, Constable, 1895. In-12, 704, 482 et 700 p. 15 sh.

824. PERRAUT-DABOT (A.). Un Portrait de Charles le Téméraire, miniature inédite du ^{xv}^e siècle. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 15 p. et 2 grav. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1894.)

825. Picardie (la) historique et monumentale. Amiens : église Saint-Germain-l'Écossais, notice par G. Durand ; églises Saint-Leu et Saint-Remi, notices par Edmond Soyez. Paris, Picard et fils, 1895. In-4°, p. 107-195, pl. (Société des antiquaires de Picardie.)

826. PICCIRILLI (P.). Monumenti architetonici sulmonesi descritti ed illustrati dal ^{xiv} al ^{xvi} secolo. Fasc. 7. Lanciano, tip. R. Carabba, 1895. In-8°, p. 125-156, 5 pl. 2 l. 50.

827. PIPER (Otto). Burgenkunde. Forschungen über gesamntes Bauwesen und Geschichte der Burgen innerhalb des deutschen Sprachgebietes. München, Theodor Ackermann, 1895. In-8°, xviii-830 p.

828. POKROVSKII (O. V.). Arkheologitcheskaja karta grodnienskoï goubernii. [Carte archéologique du gouvernement de Grodno.] Vilna, tip. A. Syrkina, 1895. In-4°, 165 p.

829. Pontificat (le) d'Étienne Loyseau, évêque de Luçon (1387-1407). Vannes, impr. Lafolye, 1895. In-8°, 49 p.

830. POTIER DE COURCY (Pol). Dictionnaire héraldique de Bretagne. Revu, corrigé et augmenté, suivant le désir de l'auteur, d'un vocabulaire des termes du blason. Le tout mis en rapport avec la 3^e édition du Nobiliaire et armorial par son neveu Édouard de Bergevin, avec figures héraldiques par A. de la Bigne. Rennes, impr. Plihon et Hervé, 1895. In-8°, xxiii-381 p.

831. POTTET (Eugène). Histoire de la Conciergerie du Palais de Paris depuis les origines jusqu'à nos jours (1031-1895). 3^e édition. Paris, May et Motteroz, 1895. In-16, 286 p.

832. Prochiron legum, pubblicato secondo il codice vaticano greco 845, a cura di F. Brandileone e V. Puntoni. Roma, tip. Forzani e C., 1895. In-8°, xviii-353 p. (Fonti per la storia d'Italia, pubbl. dall' Istituto storico italiano : leggi, secolo ^{xii}, n° 30.)

833. PUYMAIGRE (comte de). Roland dans les traditions populaires. Paris, 5, rue Saint-Simon, 1895. In-8°, 12 p. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, octobre 1895.)

834. RAMEAU DE SAINT-PÈRE. Mémoire sur les chartes censives du ^{xi}^e siècle dans quatre châtellenies (Oise, Cher, Aube et Orne). Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 19 p. (Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du comité des travaux historiques*, 1895.)

835. RAINONI (Fr.). Treviglio, le sue chiese o il suo santuario : memorie storiche. Treviglio, stab. tip. sociale, 1895. In-8°, 352 p., 2 pl. 2 l.

836. RICHERI (Luigi). La Canzone « Spirto gentil » di Francesco Petrarca : studio storico-critico. Genova, tip. di Angelo Ciminago, 1895. In-8°, 59 p. (Extrait du *Giornale della Società di letture e conversazioni scientifiche*, XVII, 3.)

837. RIETSCH (Karl-Friedrich). Stadtbuch von Falkenau (1483-1528). Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Stadtrechtes in Böhmen. Prag, H. Dominicus, 1895. In-8°, 66 p. 0 fl. 90.

838. RITTER (Christian). Karl der Grosse und die Sachsen. II. Dessau, R. Kahle, 1895. In-8°, 114 p. 1 m. 50.

839. RÖHRICHT (Reinhold). Le Pèlerinage du moine augustin Jacques de Vérone (1335), publié d'après le ms. de Cheltenham n° 6650. Paris, Leroux, 1895. In-8°, 152 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient latin*, 1895, n° 2.)

840. ROST (MICHELE). Della signoria di Francesco Sforza nella Marca secondo le memorie dell' archivio recanatese. Recanati, tip. R. Simboli, 1895. In-8°, 367 p.

841. SCHNITLER (Didrik). Blade af Norges krigshistorie. Kristiana, H. Aschehoug, 1895. In-8°, xx-478 p., portrait, cartes et pl.

842. SCHULZ (Paul). Hessisch-braunschweigisch-mainzische Politik in den Jahren 1367-1379 mit besonderer Berücksichtigung des Mainzer Bistumsstreites. Wolfenbüttel, J. Zwissler, 1895. In-8°, 158 p. 2 m. 50.

843. SCHWERDFEGER (Jos.). Papst Johann xxii. und die Wahl Sigismunds zum römischen König, 1410. Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Konstanzer Concils. Wien, C. Konegen, 1895. Gr. in-8°, 59 p. (Extrait du *Jahresbericht des akademischen Vereins deutscher Historiker.*) 1 m.

844. SELLO (Georg). Das Cisterzienserkloster Hude bei Oldenburg. Oldenburg, Schulze, 1895. In-8°, xi-134 p., 9 grav. 1 m. 60.

845. SOLER Y GUARDIOLA (P.). Apuntes de historia política y de los tratados (1490-1815). Madrid, V. Suárez, 1895. In-4°, 743 p. 5 p. 50.

846. SPANGENBERG (Hans). Cangrande I. della Scala. 2^{er} Theil (1321-1329). Berlin, R. Gaertner, 1895. In-8°, viii-168 p. 4 m. 50.

847. STANGA (Idelfonso). La famiglia Stanga di Cremona : cenni storici. Milano, tip. C. Rebeschini, 1895. In-fol., 311 p., 26 pl. et 12 facs.

848. STARBACK (C. G.). Historiske Fortællinger fra middelalderen. I Hefte. Kjöbenhavn, Eiby, 1895. In-8°, 48 p., grav. 0 kr. 30.

849. Staročeská gesta Romanorum. Dle staročeských rukopisu podává Dr. Jan V. Novák. [Les gesta Romanorum vieux-tchèques.] Prag, Bursík a Kohout, 1895. Gr. in-8°, xiv-268 p. (Sbírka pramenův ku poznání literárního života v Čechách, na Moravě a v Slezsku. I, 2, 2.) 2 fl. 30.

850. STEIN (Henri). La Papeterie d'Essonnes. Paris, Picard et fils, 1895, In-8°, 32 p. (Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 1894.)

851. TESSON (Alfred DE). La Pancarte armoriée du Mont-Saint-Michel. Avranches, impr. J. Durand, 1895. In-8°, 27 p. (Extrait du tome XII des *Mémoires de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain*.)

852. THUDICHUM (F. v.). Sala. Sala-Gau. Lex salica. Tübingen, J.-J. Heckenhauer, 1895. In-8°, vi-82 p.

853. TRUHELKA (CIR). Die bosnischen Grabdenkmäler des Mittelalters. Wien, C. Gerold's Sohn, 1895. Gr. in-8°, 71 p., 108 grav. et 1 pl. (Extrait des *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, 3.) 2 fl.

854. Urkundenbuch der Stadt Strassburg. V, 1 : Politische Urkunden von 1332 bis 1365. Bearbeitet von Hans Witte und Georg Wolfram. Strassburg, K. J. Trübner, 1895. Gr. in-8°, 520 p. (Urkunden und Akten der Stadt Strassburg, I. Abtheilung.) 26 m.

855. USLAR-GLEICHEN (Edmund, Freiherr von). Udo, Graf von Reinhausen, Bischof von Hildesheim 1079-1114. Hannover, F. Cruse, 1895. In-8°, 31 p. 0 m. 50.

856. VIGNOLS (L.). Inventaire cartographique des archives d'Ille-et-Vilaine, du musée archéologique de Rennes et de la bibliothèque de M. de Palys pour les époques antérieures à 1790. Paris, Impr. nationale, 1895. In-8°, 40 p. (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*.)

857. VOGLER (Franz). Die Dynastengeschlechter Hohenzollern und Wettin, ihre Abstammung und ihre Stellung in der deutschen Geschichte bis zum Ende des 13. Jahrhunderts. Altenburg, O. Bonde, 1895. In-8°, v-178 p. 1 m. 50.

858. WESIERSKI (F. DE TESSER). De tribus episcopis Slesvicensium a sede condita primis. Wratislaviae; Paderborn, F. Schöningh, 1895. In-8°, 50 p.

859. WIBEL (Ferdinand). Die alte Burg Wertheim am Main und die ehemaligen Befestigungen der Stadt. Nach architektonischen, geschichtlichen und culturhistorischen Gesichtspunkten untersucht und mit

Benutzung der hinterlassenen Arbeiten des Prof. Karl Wibel dargestellt. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1895. In-4°, xvi-370 p., illustré.

860. WINTER (Zikmund). Život církevní v Čechách. Kulturně-historický obraz z xv. a xvi. století. [La vie ecclésiastique en Bohême, xve-xvie s.] Prag, Bursík a Kohout, 1895. Gr. in-8°, 496 p. 1 fl. 30.

861. WINTERA (le P. Laurentius). Die Curturthätigkeit Brewnov's im Mittelalter. Braunau, Fr. Baksch, 1895. Gr. in-8°, 28 p. 0 fl. 30.

862. WUSTMANN (Gustav). Quellen zur Geschichte Leipzigs. II. Leipzig, Duncker und Humblot, 1895. Gr. in-8°, vii-540 p., 7 grav. 10 m.

863. ZENKER (Rudolf). Das Epos von Isembard und Gormund. Sein Inhalt und seine historische Grundlagen. Nebst einer metrischen Uebersetzung des Brüsseler Fragmentes. Halle, M. Niemeyer, 1895. In-8°, xv-203 p. 5 m. 50.

864. ZEUTHEN (H.-G.). Geschichte der Mathematik im Altertum und Mittelalter. Kopenhagen, Andr. Fred. Høst, 1896. In-8°, vii-344 p.

865. ZINGELER (Karl-Theodor), LAUR (Wilhelm-Friedrich). Die Bau- und Kunst-Denkmäler in den Hohenzollern'schen Landen. Stuttgart, Paul Neff, 1896. In-8°, xi-304 p., 1 carte, 22 phototypies et 168 grav.



CHRONIQUE ET MÉLANGES.

— Par arrêté ministériel du 8 novembre 1895, ont été nommés élèves de première année de l'École des chartes, dans l'ordre de mérite suivant :

MM.

1. DREUX (*André-Auguste-Albert*), né à Blois (Loir-et-Cher), le 5 juin 1871.
2. POUPARDIN (*René*), né au Havre (Seine-Inférieure), le 27 février 1874.
3. VILNET (*Paul-Jules-Ernest*), né à Saint-Julien (Aube), le 12 janvier 1875.
4. MICHEL DE BOISLISLE (*Jean-Georges-Léon*), né à Saint-Prix (Seine-et-Oise), le 10 août 1876.
5. SUSTRAC (*Louis-Joseph-Charles*), né à Chatou (Seine-et-Oise), le 23 août 1874.
6. DE LASTEYRIE DU SAILLANT (*Charles-Ferdinand*), né à Paris, le 27 août 1877.
7. GALAS (*Marie-Pierre-Félix*), né à Paris, le 14 mai 1876.
8. OURSEL (*Marie-Pierre-Charles*), né à Saint-Philbert-sur-Risle (Eure), le 2 mars 1876.
9. LANORE (*Pierre-Mathieu-Eugène-Joseph-Maurice*), né à Libourne (Gironde), le 11 octobre 1871.
10. CHALANDON (*Marie-Ferdinand*), né à Lyon (Rhône), le 10 février 1875.
11. ESCOFFIER (*Amabile-Marie-Henri*), né à Fontenay-sous-Bois (Seine), le 23 janvier 1876.
12. GAUTHIER (*Charles-Léon*), né à Besançon (Doubs), le 18 décembre 1875.
13. LE CHARTIER DE SÉDOUY (*Jean-Joseph-Marguerite-Marie*), né à Beuvrigny (Manche), le 6 août 1874.
14. LE SOURD (*Auguste-Marie-Amédée*), né à Vals (Ardèche), le 3 août 1875.
15. ESQUER (*Joseph-Germain-Marie-Léon-Gabriel*), né à Caunes (Aude), le 11 avril 1876.
16. BROU (*Charles-Jean-Marie*), né à Laval (Mayenne), le 25 mai 1876.
17. LESORT (*Joseph-Jean-André*), né à Rouen (Seine-Inférieure), le 4 janvier 1876.

18. DUVAL (*Frédéric-Victor*), né à Magny-le-Désert (Orne), le 25 août 1876.

19. LE COR (*Maurice-Émile-Louis*), né à Paris, le 1^{er} janvier 1875.

20. PHILIPPE (*Marie-André*), né à Clamecy (Nièvre), le 29 mai 1875.

Hors cadre et à titre étranger :

M. FORNARÈSE (*Giuseppe*), de nationalité italienne.

Sont autorisés à redoubler leur année d'études :

MM. RASTOUL (*Marie-Ignace-Joseph-Armand*).

ROUGET (*Fernand-Manassé*).

STAPFER (*Marie-Gustave*).

VILLEMSEMS (*Edmond*), élèves de 1^{re} année.

Et MM. BRANDIN (*Louis-Maurice*).

DACIER (*Édouard-Émile-Gabriel*).

GRAND (*Roger-Charles-Marie*), élèves de 2^e année.

— Par arrêté du 14 novembre, M. de Lasteyrie, professeur d'archéologie à l'École des chartes, a été autorisé à se faire suppléer pendant le premier semestre de l'année 1895-1896 par M. Eugène Lefèvre-Pontalis.

— Notre confrère M. Cucheval-Clarigny est décédé le 3 novembre 1895, à Maisons-Laffitte. Né à Calais le 1^{er} février 1821, il avait obtenu le diplôme d'archiviste paléographe le 10 décembre 1846, classé le troisième de sa promotion.

Les travaux qui ont rempli sa vie ont été rappelés dans le discours qu'a prononcé sur la tombe M. Léon Say, président de l'Académie des sciences morales et politiques, à laquelle notre regretté confrère appartenait depuis l'année 1886 :

« Messieurs,

« C'est au nom de l'Académie des sciences morales et politiques que j'adresse, au bord de cette tombe, un dernier adieu à notre confrère Cucheval-Clarigny.

« Il appartenait depuis neuf années à notre Compagnie, et, depuis sa jeunesse, il s'était consacré aux études qui font l'objet de nos travaux.

« Pendant toute sa vie en effet, et sa vie a été longue, il n'a jamais cessé de se préoccuper des grandes questions économiques et financières qui ont commencé à se poser, avec la gravité que personne ne méconnaît plus aujourd'hui, pendant la première moitié de ce siècle, et, son activité dépassant nos frontières, ce qui, lorsqu'il a commencé à écrire, était plus rare que maintenant, il nous a enseigné l'histoire financière des États-Unis, d'Angleterre et d'Italie.

« Élève de l'École normale, de l'École des chartes, professeur d'histoire dans deux de nos premiers lycées, archiviste et bibliothécaire, c'est en historien qu'il a parlé des faits contemporains.

« Dès 1844 il faisait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* des articles sur le Texas et les États-Unis; plus tard, il jugeait l'administration du général Grant, celle du président Hayes et racontait l'élection de Garfield et la tragédie de sa mort.

« En 1850, il commençait à donner au public ses consciencieuses études sur l'Angleterre, sur la désorganisation des deux grands partis historiques, sur Robert Peel, Cobden et Disraéli. Il les a jugés tous les trois. Il a parlé avec émotion de cette session dramatique qui mit fin au pouvoir de Robert Peel, et avec autorité de Cobden, le héros de la ligue pour l'abolition des lois céréales. Il admire sans doute la fermeté et même la hauteur avec laquelle Cobden, après avoir vaincu, défend son œuvre contre un retour offensif de ses adversaires, mais ce ne sont pas pourtant les grands hommes de la réforme économique; ce n'est ni Robert Peel ni Cobden qui avaient touché le cœur de notre confrère. Son vrai héros était Disraéli.

« Disraéli lui a paru supérieur à ses contemporains comme politique et comme orateur. Ce jugement, souvent médité, creusé avec cette persévérance dans l'étude et cette sécurité dans la méthode qui constituaient les qualités maîtresses de notre confrère, nous a valu la belle histoire si complète et si lumineuse qu'il nous a donnée de lord Beaconsfield.

« Il nous l'a montré le jour de ses débuts à la Chambre des communes, et peut-être a-t-il trop affaibli l'échec qu'a subi ce jour-là ce grand orateur de l'avenir, dont l'exubérance de gestes et la redondance de ton avaient fait oublier à la Chambre ses habitudes de bienveillance pour les débutants. L'échec ne peut être nié, mais, en homme supérieur, Disraéli n'a pas tardé à prendre une revanche éclatante.

« C'est dans le livre de notre confrère qu'il faut suivre de près et dans le détail la carrière étrange de cet homme d'État dont l'âge n'a jamais éteint le feu, et chez lequel on a pu retrouver jusqu'à la fin, quand il sortait du demi-sommeil de ses derniers mois, l'exubérance de geste, le regard de feu et cette intonation superbe qui avaient failli lui fermer, à l'origine, le chemin de sa gloire.

« Mais ce n'est pas de l'Angleterre seulement et du temps déjà fabuleux de la lutte entre Disraéli et Gladstone, dont notre confrère nous a entretenus dans ses articles de revue et dans ses livres. Il nous a raconté les finances de l'Italie et les nôtres; il a jugé les erreurs financières de la troisième république. Il en a parlé avec résolution et non sans passion, mais c'est justement grâce à la vivacité de son langage, peut-être à la passion et aussi à la précision de son travail, qu'il a su se faire écouter et se faire comprendre.

« Je n'ai d'ailleurs pas à vous rendre compte de ses œuvres. Celui que nous appellerons à occuper son fauteuil s'en chargera un jour. Je n'ai aujourd'hui, hélas! qu'à lui adresser un dernier adieu. Il a été un con-

frère pénétré de ses devoirs académiques. Il n'a épargné ni son temps ni son travail dans l'étude parfois fastidieuse de tant de mémoires que nous sommes obligés de lire avec conscience pour les classer et pour juger s'ils sont dignes des prix que nous avons à décerner.

« Cucheval-Clarigny siégeait encore parmi nous il y a peu de jours ; mais nous avons aperçu, avec chagrin, les traces, hélas ! déjà visibles de la maladie qui devait bientôt l'enlever à sa famille, à ses amis, à notre Compagnie. C'est du fond du cœur que je lui adresse, au nom des confrères qui l'aimaient, un dernier adieu. »

— Par décret en date du 31 décembre 1895, nos confrères MM. Léopold Delisle et Gaston Paris ont été promus, le premier au grade de grand officier, le second au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur. — A la même date, nos confrères MM. Viollet et Alglave ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

— Dans la séance de la Société de l'École des chartes tenue le 29 novembre, M. Léopold Delisle a mis sous les yeux de ses confrères un manuscrit récemment entré à la Bibliothèque nationale : une partie de Bible en lettres onciales, dont la notice est publiée à la page 651 du présent volume. Des observations ont été échangées entre plusieurs membres de la Société sur les particularités paléographiques que présente ce beau manuscrit. M. Prou a signalé l'analogie que certaines grandes lettres des titres présentent avec la forme de ces mêmes lettres sur des monnaies carolingiennes.

— Par arrêté du 11 novembre, notre confrère M. Morel-Fatio a été chargé de suppléer, pendant l'année 1895-1896, M. Paul Meyer dans la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France.

— Par arrêté du 23 octobre, notre confrère M. Petit-Dutaillis a été chargé, pour l'année scolaire 1895-1896, d'un cours d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Lille.

— Par arrêté du 29 novembre, notre confrère M. Louis Finot a été chargé d'une conférence de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, — notre confrère M. Antoine Thomas a été nommé maître de conférence de philologie romane au même établissement.

— Par arrêté ministériel du 9 novembre, notre confrère M. Robert Goubaux a été nommé attaché non rétribué à la bibliothèque de l'Arsenal.

— Par arrêté préfectoral du 19 août, notre confrère M. A. Pasquier, archiviste de l'Ariège, a été nommé archiviste de la Haute-Garonne, en remplacement de notre confrère M. A. Baudouin, admis à faire valoir ses droits à la retraite à partir du 1^{er} novembre.

— Par arrêté du 28 novembre 1895, notre confrère M. Didier Neuville a été nommé chef du bureau de la comptabilité des matières au ministère de la marine.

— Notre confrère M. Henri Buche a été nommé secrétaire de la Commission supérieure des archives de la marine.

— Par arrêté en date du 7 octobre, nos confrères MM. Coulon et Mirot sont autorisés à prolonger leur séjour à l'École française de Rome pendant l'année 1895-1896.

— Le livre qui a valu à notre confrère M. G. Fagniez le premier prix Gobert de l'Académie française est ainsi apprécié dans le rapport du secrétaire perpétuel M. Boissier sur les concours de l'année 1895 :

« Le premier prix Gobert a été décerné à l'ouvrage de M. Gustave Fagniez, intitulé : *le Père Joseph et Richelieu*. Le Père Joseph est l'un de ces hommes dont on a dit qu'ils étaient plus célèbres qu'ils ne sont connus. Tout le monde se souvient d'avoir vu, dans le tableau d'un maître, ce capucin qui monte les degrés du Louvre, en lisant son bréviaire et sans regarder autour de lui, tandis que les grands seigneurs se baissent humblement à son passage et ne se relèvent, avec un air de mépris, que quand il ne peut plus les voir. Ce fut un personnage puissant et redouté, voilà ce qu'on sait; mais d'ordinaire on ignore quel a été son rôle véritable et la part qui lui revient dans l'œuvre de Richelieu. Michélet en fait le chef d'une administration équivoque de moines voyageurs qui renseignaient le grand cardinal, quelque chose comme le directeur d'une police secrète, une sorte de Fouché près d'un autre Napoléon. C'est trop le diminuer. M. Fagniez prouve que Richelieu l'associa à toutes ses entreprises et qu'il avait résolu d'en faire son successeur. Mais ce qu'il y a de plus curieux chez le Père Joseph, ce que M. Fagniez fait parfaitement connaître, c'est l'homme, — je devrais peut-être dire les hommes, car, de compte fait, il y en a deux en lui, qui vivent ensemble, et, quoique fort différents, ne font pas mauvais ménage. C'est d'abord le moine, qui fonde un ordre de religieuses, le Calvaire, qui crée des missions en France et en Orient, qui semble animé de l'esprit des croisades, et rêve, en plein XVII^e siècle, de délivrer le Saint-Sépulcre. C'est ensuite le politique, c'est-à-dire un esprit pratique et positif, ennemi de toute chimère, et qui s'applique à ne former que des projets qui puissent se réaliser. Successivement, ou même à la fois, le Père Joseph s'occupe avec la même passion et la même sincérité des intérêts du ciel et de ceux de la terre. Quand il développe devant ses religieuses ses méthodes d'oraison, c'est un mystique, un ascète entièrement dégagé des choses du monde; c'est le plus fin, le plus adroit des diplomates, le mieux renseigné sur les hommes et les affaires, lorsqu'il faut traiter avec l'Espagne ou la Suède. Les deux personnages ont leur domaine séparé et trouvent moyen de ne pas se gêner l'un l'autre. Le moine travaille de toutes ses

forces à l'extinction de l'hérésie ; le politique n'hésite pas à s'allier avec les protestants contre la très catholique maison d'Autriche. En même temps qu'il cherche tous les moyens d'exterminer les infidèles, il ne refuse pas leurs services quand la France en a besoin. Au milieu de la cour, il pratique tous les devoirs de son état, il passe les journées dans le cabinet du premier ministre, la nuit sur un grabat, dans un cloître. Ambassadeur auprès du pape, il sait faire respecter son caractère et traite avec fermeté les affaires les plus graves ; mais, quand l'ambassade est finie, il se souvient qu'il n'est qu'un moine ; il reprend son bâton de voyage, il revient humblement à pied de Rome à Paris, et se délasse des longueurs de la route en composant en chemin un poème épique contre les Turcs. Enfin, il meurt à soixante-deux ans, comme un saint, le jour où Bernard de Saxe-Weimar, dont il nous a procuré le secours, entre dans Brisach et assure à la France la possession de l'Alsace. — Tel est le personnage que M. Fagniez a entrepris de nous faire connaître, et vous jugerez sans doute qu'il méritait bien d'être connu. »

— M. Longnon a lu, dans la séance de l'Académie des inscriptions tenue le 8 novembre, un rapport sur les ouvrages envoyés en 1895 au concours des antiquités de la France. Nous reproduisons les passages de ce rapport relatifs aux travaux de nos confrères MM. François Delaborde et Jules Finot, qui ont obtenu l'un la première médaille, l'autre la troisième mention honorable :

« La première médaille a été décernée à M. François Delaborde pour son livre intitulé : *Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes* (Paris, 1894, grand in-8°). — Cet ouvrage dédié à la mémoire de M. Natalis de Wailly est digne de notre regretté confrère par la solidité de l'érudition, la rigueur de la méthode, la qualité de l'exposition, à la fois claire, élégante et simple ; il est d'ailleurs conçu dans le même esprit que les célèbres travaux de M. de Wailly sur Joinville, esprit de sympathie générale pour le personnage et pour l'époque qui ne décide jamais l'auteur à sacrifier dans le détail la justice et la vérité. C'est M. de Wailly qui, il y a déjà vingt ans, engagea M. Delaborde, assis alors sur les bancs de l'École des chartes, à entreprendre ce travail : il se réjouirait de le voir achevé, et le trouverait certainement conforme à ce qu'il souhaitait qu'il fût, égal à ce qu'il pouvait s'en promettre. M. Delaborde a même largement dépassé ce que son maître attendait de lui : il ne s'est pas borné à une biographie du sénéchal de Champagne ; il l'a fait précéder d'un chapitre des plus méritoires et des plus utiles sur les ancêtres de Jean de Joinville, l'a fait suivre d'une autre étude moins longue et moins difficile, mais fort intéressante, sur ses descendants, et l'a accompagnée de précieux tableaux généalogiques. Enfin, il y a joint un catalogue d'actes des membres de la maison de Joinville, qui, de 1019 à 1417, ne comprend pas moins de 1,071 articles,

tous analysés avec le plus grand soin, en grande partie inédits, dont beaucoup ont été découverts par lui-même, et qui forment un ensemble de documents historiques de la plus grande valeur. Cet exposé suffit déjà pour faire comprendre l'importance et le mérite du livre de M. François Delaborde ; mais, pour permettre de l'apprécier pleinement, il faut revenir sur quelques points particuliers.

« Rien n'était plus obscur jusqu'ici que les origines de la grande maison de Joinville. En l'absence de documents contemporains, elles avaient été défigurées dès le ^{xiii}^e siècle par des confusions difficiles à débrouiller, et plus encore au ^{xvi}^e par des fictions généalogiques destinées à rehausser la gloire de la maison de Lorraine, devenue l'héritière des Joinville. Les érudits des trois siècles suivants avaient épaissi ces ténèbres par leurs discussions et par leurs hypothèses. Si M. Delaborde n'a pas réussi à retrouver la famille d'Étienne, le premier des seigneurs de Joinville, il a dissipé une fois pour toutes une masse d'erreurs et de vaines conjectures amoncelées autour de lui, et il a dégagé au moins un résultat très net, c'est que ce personnage, d'ailleurs plus recommandable par son énergie et son habileté que par ses vertus, a surtout été le fils de ses œuvres. On ne peut qu'admirer la patience et la pénétration avec lesquelles l'érudit historien a mené ces recherches arides, et le savoir étendu qu'il a montré pour établir les points vraiment assurés de cette histoire et dissiper la confusion qui l'embarrassait. Ces premières pages lui ont coûté beaucoup de peine et en épargneront beaucoup à ses successeurs.

« L'histoire des premiers descendants d'Étienne n'a pas été écrite par M. Delaborde avec une information moins précise et une critique moins exacte. Mais c'est la vie de Jean de Joinville qui, avec une étude historique et littéraire sur son *Histoire de saint Louis*, remplit la plus grande partie du livre. C'est un morceau excellent, auquel les plus compétents ne sauraient tout au plus adresser qu'une seule critique, en ce qui touche le rapport des manuscrits de l'œuvre immortelle du sénéchal de Champagne ; mais, à vrai dire, M. Delaborde n'a fait ici que reproduire, sans apporter d'arguments nouveaux, l'opinion de M. de Wailly que notre confrère M. Gaston Paris avait jadis combattue et que son auteur avait cru lui-même devoir modifier. La minutieuse pratique de la critique des textes est affaire de philologue, et, il serait injuste de l'exiger trop rigoureusement d'un historien.

« Comme historien, M. Delaborde est digne de tous les éloges. En éclairant les divers aspects de la vie de Joinville, il a rendu à l'histoire un signalé service, car si cette vie, mieux connue, grâce au bon sénéchal même, que celle d'aucun de ses contemporains, enrichit de beaucoup notre connaissance de la société féodale du ^{xiii}^e siècle, elle est non moins précieuse pour bien comprendre l'œuvre de Joinville, notre principale source pour la connaissance intime et personnelle de saint Louis.

C'est donc en somme tout un chapitre et un chapitre des plus intéressants de l'histoire de France que ce livre fera mieux comprendre, et la Commission n'a pas hésité un instant à lui accorder la première des récompenses dont elle disposait.

« C'est M. Jules Finot, archiviste du département du Nord, qui obtient la troisième mention honorable avec son *Étude historique sur les relations commerciales entre la France et la Flandre au moyen âge* (Paris, 1894, in-8°). — L'œuvre de M. Finot a deux parties : la première, ayant pour objet le commerce de la France centrale et de la Flandre par la voie de terre ; la seconde, le commerce par mer entre la Flandre et les villes de la Rochelle, Niort, Saint-Jean-d'Angely, Bayonne, Biarritz et Bordeaux. Fondé uniquement sur des pièces d'archives, ce livre offre des renseignements tout à fait nouveaux et, qui plus est, fort intéressants. Quelles étaient, au moyen âge, les marchandises exportées de Flandre en France et de France en Flandre ? Les documents transcrits ou analysés par M. Finot répondent très clairement à cette question. On y voit en outre que l'échange de ces produits était très actif malgré les guerres, malgré les pilleries des soldats, des corsaires et des bandits embrigadés.

« C'est là un bon livre de statistique qu'il convient de recommander. L'auteur ne se flatte pas d'avoir tout trouvé et il suppose qu'on pourra quelque jour signaler dans son livre des erreurs et des lacunes. Ces erreurs ne seront certainement pas graves, ni ces lacunes importantes. Mais ce qui nous semble manquer à M. Finot, c'est l'art de composer, de grouper les faits historiques et de les présenter de manière à en faire bien apprécier les causes et les suites. On éprouve quelque fatigue à lire un livre que, malgré soi, l'on refait en le lisant. »

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu sa séance publique annuelle le 15 novembre 1895. Le président M. Maspero a rendu compte, dans les termes suivants, des travaux de plusieurs de nos confrères récompensés ou jugés par l'Académie :

« *Prix ordinaire.* — Vous avez reçu trois *Études sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois*, et vous avez accordé la palme à celle de M. Victor Langlois. Vous demandiez aux concurrents de vous détailler l'organisation intime de cette administration et de faire connaître les divers fonctionnaires chargés de rédiger puis d'expédier les actes. M. Langlois s'est acquitté de cette tâche avec la rigueur de critique et la netteté de langage qui lui ont valu déjà l'honneur d'être couronné par vous ; il a épuisé toutes les sources d'information qui sont accessibles dans les bibliothèques ou dans les archives, et la plupart des résultats auxquels il est parvenu demeurent acquis à la science.

« *Première médaille du concours des antiquités de France.* — M. Dela-

borde devait son sujet à Natalis de Wailly; il lui a dédié son ouvrage et vous avez retrouvé dans l'élève les qualités que vous admiriez dans le maître, l'érudition pleine et solide, la méthode exacte et sévère, l'exposition sobre, claire, vigoureuse. Il a éclairci les origines des Joinville, fort obscures dès le ^{xiii}^e siècle, et compliquées au ^{xvi}^e par les fictions généalogiques où la maison de Lorraine, héritière de leurs biens, complaisait son orgueil. Il a montré le peu que valait Étienne, le premier d'entre eux dont nous ayons gardé le souvenir, et les moyens assez malhonnêtes par lesquels ce personnage établit la puissance de sa famille. Il a retracé avec précision les destinées des descendants d'Étienne, puis il s'est attaqué à Jean, l'ami de saint Louis. Peut-être a-t-il suivi de trop près l'opinion de M. de Wailly en ce qui touche à la langue, et n'a-t-il pas tenu assez compte des raisons par lesquelles Gaston Paris l'avait combattue : la partie historique de son livre ne méritait que des éloges, et vous lui avez accordé sans hésitation le premier rang parmi tant d'œuvres remarquables.

« *Troisième mention honorable du concours des antiquités de France.* — L'Étude de M. Jules Finot sur les relations commerciales entre la France et la Flandre au moyen âge couvre plus d'espace et embrasse plus de matières. La Flandre trafiquait par la voie de terre avec le centre de notre pays, par la voie de mer avec des villes côtières situées au delà de la Loire, de la Rochelle à Bayonne et à Biarritz. M. Finot a déterminé la nature des marchandises échangées et le chemin qu'elles préféraient prendre pour passer d'une région dans l'autre. Les faits ne sont pas toujours groupés de manière assez claire, et l'on ressent quelque fatigue à les bien apprécier.

« *Prix Gobert.* — Trois ouvrages très importants vous avaient été présentés pour le prix Gobert : vous avez couronné celui de M. Élie Berger sur *Blanche de Castille, reine de France*; M. Élie Berger ne s'est point enfermé dans la biographie de cette princesse : il a raconté tous les événements de notre histoire nationale auxquels elle a mis la main de 1226 à 1252, et il leur a prêté une physionomie nouvelle, au moyen de documents que ses devanciers avaient ignorés et dont beaucoup étaient inédits. Il a fait ressortir la part prépondérante qu'elle prit à l'administration du royaume, non seulement pendant les quatorze années que durèrent ses deux régence, mais pendant celles où son fils régna seul : son habileté à sortir des dangers les plus menaçants, sa souplesse, son énergie, sont exposées en traits saisissants. Peut-être l'activité considérable que M. Berger lui attribue dans la direction des affaires publiques diminue-t-elle l'idée qu'on avait jusqu'à présent de saint Louis; mais, somme toute, les faits se chargent de confirmer cette impression. L'esprit qui animait les grands feudataires, surtout les trois principaux, Thibaut de Champagne, Pierre Mauclerc, Henri III

d'Angleterre, est jugé sévèrement : on ne peut s'empêcher de penser, en lisant le récit de leurs intrigues décousues, que Blanche joua de bonheur à rencontrer devant elle des adversaires aussi légers d'esprit. Ajoutons que M. Berger a su échapper au travers, fréquent chez les biographes, de ne voir que des vertus chez son héroïne : il a placé en lumière les traits douteux du caractère avec la même impartialité qu'il avait mise à en rappeler les beaux côtés. Son ouvrage, bien fourni de documents et de faits, a une qualité rare : il est composé avec clarté, écrit avec agrément. Ce n'est pas seulement un mémoire que l'on consultera, c'est un livre qu'on peut lire pour le plaisir autant que pour l'instruction.

« *Travaux de l'École de Rome.* — M. Coulon a donné l'exemple [de recherches sur la papauté française], et son étude sur les registres de Jean XXII, ainsi que sur les rapports politiques de ce pontife avec la France (1316-1334), doit servir de type aux recherches que M. l'abbé Duchesne veut entreprendre sur l'état des Archives vaticanes en ce qui concerne les papes d'Avignon.

« Jean XXII introduisit en effet des modifications importantes dans les usages de la chancellerie romaine. Elle s'était contentée jusqu'alors d'un seul registre annuel, où elle inscrivait d'une part les lettres communes, simples pièces d'administration courante qu'on expédiait le plus souvent sans en référer au souverain pontife, d'autre part les lettres curiales exigées par des affaires d'un intérêt particulier, et qu'on ne pouvait envoyer à destination avant de les avoir soumises à son examen. Elle eut désormais deux registres par année, l'un où elle continua de copier les lettres communes et les lettres curiales selon l'usage des siècles antérieurs, l'autre où elle relégua les lettres secrètes. M. Coulon laisse de côté les lettres communes, comme étant trop nombreuses et de moindre valeur : il s'est borné à relever, parmi les lettres curiales et parmi les secrètes, celles qui ont trait à la France, puis il en a fait le résumé analytique, et il a inséré dans un appendice la copie des pièces assez importantes pour qu'on ait intérêt à posséder le texte même. Votre commission des Écoles d'Athènes et de Rome, chargée d'examiner son travail, souhaiterait qu'il ne se désintéressât pas complètement des lettres communes. Elles renferment, parmi beaucoup de formules ou de faits insignifiants, une foule de renseignements qu'il serait regrettable de perdre : on y relève souvent des détails authentiques et précis sur les personnages nommés dans les secrètes, sur leur vie, sur leurs œuvres. Il ne sera pas inutile d'en donner sous une forme qu'on pourra déterminer par la suite une indication qui permettra aux savants de se reporter aisément à chacune d'elles.

« M. Daumet s'est réservé le pontificat de Benoît XII (1334-1342), M. Mirot celui de Grégoire XI (1370-1378), et leurs recherches sont assez avancées pour qu'on entretienne l'espoir d'en voir paraître le

résultat dans quelques mois. Cependant M. Deloye achève son édition du registre d'Alexandre IV. Il a réuni, entre temps, les documents nécessaires à l'introduction qu'il compte publier en tête de son inventaire des archives de la Chambre apostolique : il examinera ce qu'était l'administration financière des papes au ^{xiv}^e siècle à la cour d'Avignon et dans les provinces pontificales. »

— Les sujets mis au concours par l'Académie des inscriptions, dans l'ordre des études du moyen âge, sont les suivants :

Prix ordinaire en 1898 : *Étude sur les sources des martyrologes du IX^e siècle.* (On se bornera aux textes primitifs, en négligeant leurs adjonctions postérieures.)

Prix Bordin pour 1896 : I. *Étude sur les vies de saints, traduites du grec en latin, jusqu'au X^e siècle.*

II. *Étude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V.*

III. *Étude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des croisés.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a accordé un rappel de récompense à M. le commandant L. Krebs et à notre confrère M. Henri Moris pour leur ouvrage en deux volumes : *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, dont le premier volume avait obtenu en 1891 une récompense imputée sur la fondation Audiffred.

DISCOURS DE M. GASTON PARIS A L'INAUGURATION DU BUSTE DE PEIRESC.

— Notre confrère, M. Gaston Paris, délégué par M. le ministre de l'Instruction publique, a prononcé le discours suivant à l'inauguration du buste de Peiresc à Aix, le 10 novembre 1895 :

« Messieurs,

« C'est à bon droit que Monsieur le Ministre de l'Instruction publique a voulu que le Comité des travaux historiques et scientifiques fût représenté à cette solennité. L'œuvre que ce Comité essaye aujourd'hui d'accomplir, et pour laquelle il appelle à son aide de nombreux savants de Paris et des départements, l'homme extraordinaire que vous êtes, à si juste titre, fiers d'avoir pour compatriote l'accomplissait jadis à lui seul. Que dis-je ? à l'œuvre des diverses sections de notre Comité, — section d'histoire et de philologie, section d'archéologie, section de géographie historique et commerciale, section des sciences économiques et sociales, section des sciences mathématiques et naturelles, — il joignait celle de la Commission des missions scientifiques. On peut dire plus encore. Avant qu'aucune Académie eût été créée en France, il s'était chargé lui-même de l'une des plus nobles et des plus utiles fonctions

qu'elles remplissent, celle de patronner le mérite intellectuel, de stimuler l'ardeur productive, de signaler les découvertes, d'encourager les vocations ou de récompenser les efforts heureux. Si, dans la fête que vient de célébrer l'Institut de France, chacune de nos Académies avait voulu se chercher un précurseur, toutes auraient pu nommer l'ami de Malherbe, de Scaliger, de Gassendi, de Grotius, de Rubens, le lettré délicat, l'archéologue, l'historien, le patient expérimentateur, le jurisconsulte érudit, le zélé collectionneur d'œuvres d'art, le *dilettante* que la musique émouvait si profondément.

« Oui, tout ce que nous faisons aujourd'hui, avec les ressources que l'État met à notre disposition, à grand renfort de commissions et de comités, un homme, possesseur d'une fortune ordinaire, le fit à lui seul pendant trente ans, il y a près de trois siècles, du fond de son hôtel d'Aix ou de sa riante retraite de Belgentier. Il allait même plus loin que nous n'allons maintenant : sa générosité pour les sciences, les lettres et les arts ne s'arrêtait pas aux frontières de sa patrie. Il encourageait par des subsides, il facilitait par ses dons incessants, par ses envois désintéressés, des travaux qui s'accomplissaient en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Il soutenait de ses recommandations, il appuyait de son crédit, il défendait par ses nobles instances les champions de la pensée et de la science quand ils se trouvaient dans l'embarras ou dans le péril. Son immense correspondance faisait rayonner jusqu'aux extrémités du monde civilisé la flamme toujours ardente de son activité infatigable et en avivait sans cesse, en retour, le foyer par les aliments qu'elle y amenait de toutes parts. Aussi n'y avait-il pas un pays où son nom ne fût chéri et vénéré par tous ceux, sans distinction de secte et de parti, qui travaillaient à l'œuvre toujours inachevée, toujours renaissante, de la conquête du vrai dans les domaines divers où le poursuit l'esprit humain ; sa mort provoqua un deuil européen, un « gémissement du genre humain, » comme dit le titre du recueil de quarante éloges funéraires en quarante langues différentes qui fut publié à Rome en son honneur, et on peut dire que depuis lors il ne s'est pas levé un homme qui ait su, en si peu de temps, et avec des ressources aussi bornées, mériter dans le monde de l'intelligence des éloges aussi sentis et des regrets aussi universels.

« C'est que Peiresc était aussi grand par le cœur que par l'esprit. A son insatiable curiosité il joignait une bonté sans égale, une modestie absolument sincère, une exquise sensibilité. L'affection dont il entourait ses proches était des plus touchantes ; ses amitiés furent aussi constantes qu'étroites : on ne voit pas qu'aucune d'elles ait connu de rupture ou de refroidissement ; sa sympathie s'éveillait dès qu'il avait connaissance d'une infortune digne d'intérêt et se manifestait aussitôt par des actes ; sa libéralité avait cette façon de donner qui vaut mieux que ce qu'on donne : quand le malheureux Campanella, enfin arraché à une

captivité de vingt-trois ans, débarqua à Marseille, Peiresc le fit chercher en litière, le garda chez lui plusieurs jours et l'envoya à Paris, en arrangeant tout pour la facilité de son voyage et son entretien, avec tant de bonne grâce et de discrète générosité que le philosophe, qui avait eu assez de force d'âme pour ne jamais laisser couler ses larmes dans la prison la plus dure et au milieu de tortures atroces, ne put les retenir en présence d'un tel homme, de celui qu'il appelait plus tard « l'honneur de la France, l'hôtelier perpétuel des hommes illustres, « l'exemple du monde. » La sensibilité de son âme, à l'amitié comme aux plus douces émotions de l'art, éclate dans une scène touchante que Gassendi, son digne biographe, a rendue célèbre, mais qu'il a, bien involontairement, un peu altérée : les lettres de Peiresc lui-même nous permettent de nous la représenter fidèlement. Il venait d'être frappé de sa première attaque de paralysie, — car cet homme, qui devait mourir jeune encore, avait une organisation extraordinairement délicate, et lutta toute sa vie contre les plus cruelles maladies, conservant toujours sa sérénité et, dès qu'il retrouvait des forces, son activité prodigieuse. Il était resté une semaine entière sans pouvoir remuer un côté du corps ni émettre de sons articulés. La lecture qu'on lui fit d'une lettre de son jeune ami François de Thou commença de délier les lourdes entraves qui semblaient enchaîner son âme aussi bien que son corps ; un rayon de joie éclaira ses yeux et rendit quelque espoir aux amis qui l'entouraient. Mais ce fut la poésie qui acheva la cure. Comme on lui récitait une chanson, qui venait de lui être envoyée, sur les amours du lis et de la rose, « il fut tellement ravi par la grâce de l'une des strophes qu'à « force de vouloir s'écrier : *Que c'est beau !* il prononça en effet tout à « coup ces mots, et, à partir de ce moment, recouvra la liberté de sa « parole et de ses membres. » Depuis, il chercha curieusement la mélodie qui s'adaptait à ces vers, dont il avait gardé un souvenir reconnaissant, et qu'il aurait voulu entendre chanter. C'est grand dommage que nous ne connaissions ni la musique ni les paroles mêmes de cette chanson dont le sujet était si gracieux et qui s'insinuait si doucement dans les cœurs : on l'aurait fait exécuter ici par une voix pure, accompagnée d'un luth ou d'un théorbe, et nous aurions cru voir passer un sourire sur les nobles traits que nous contemplons en effigie.

« Peiresc n'a pas tout l'éloge auquel il a droit quand on le qualifie de Mécène et de protecteur des sciences et des lettres. Ce n'est même pas assez de l'appeler, comme on le fait d'ordinaire, un « grand curieux » ou un « grand amateur. » Il fut plus et mieux que cela. Un curieux collectionne trop souvent pour le simple plaisir de collectionner, ne rattache entre eux par aucun lien les objets de sa curiosité et ne se soucie que de les posséder ; un amateur n'approfondit rien et se borne à jouir intelligemment, mais superficiellement, des travaux d'autrui. Peiresc ne fut un grand curieux que parce qu'il avait l'esprit scienti-

fique et en même temps pratique, l'amour du vrai et l'amour du bien. Il ne se contenta pas non plus de profiter du travail des autres : il travailla lui-même énormément. Il fut en histoire, en archéologie, un excellent critique; en sciences physiques et naturelles, un observateur méthodique et sagace. Il eut avant tout un esprit indépendant. Peu soucieux des disputes théologiques qui venaient d'ensanglanter l'Europe et allaient de nouveau la mettre en feu, il fut bon catholique, mais d'une tolérance et d'une largeur qui prenaient leur source dans la hauteur de son intelligence autant que dans la droiture et la bonté de son cœur : on le voit constamment, lui l'ami du duc de Mayenne, défendre des protestants ou de libres penseurs inquiétés. De même, fervent amant de l'antiquité, il est affranchi de toute superstition à l'égard des opinions reçues; il contrôle sans cesse par des expériences les dires des anciens et ne se fait aucun scrupule de les prendre en faute. Il accepte avec enthousiasme les grandes découvertes qui, de son temps, renouvelèrent la face du monde; il défend avec la plus généreuse sympathie la cause de Galilée condamné, et se plaît à démontrer par des observations personnelles la circulation du sang que Harvey venait de démontrer et qui fut si longtemps contestée. Pour comprendre et poursuivre les travaux de ces deux grands hommes qui venaient, presque en même temps, de transformer pour l'esprit humain, l'un le macrocosme et l'autre le microcosme, il s'arme des instruments qui leur ont servi : Galilée lui-même lui envoie un télescope qu'il installe sur sa terrasse, et il se fait adresser des microscopes de Hollande dès qu'ils sont inventés. Souvent, dans ses observations et dans ses expériences, il a pour collaborateur son cher Gassendi : c'est dire que l'examen vraiment philosophique, et non l'autorité, sert de guide à ses recherches; on le jugerait d'ailleurs assez par sa grande admiration pour Bacon. Aussi avec quel zèle il dissipe une erreur, il met en lumière une vérité! Il faut voir dans sa biographie la joie qu'il éprouva quand, ayant pris l'empreinte d'une molaire d'éléphant, il la compara à la dent qu'on lui avait envoyée du Maroc comme celle d'un géant dont on croyait avoir retrouvé la sépulture, et put constater que ce géant prétendu n'était qu'un éléphant, tout comme le fameux roi Theutobocus, censé déterré en Dauphiné peu d'années auparavant, avec accompagnement d'inscriptions et de monnaies dont Peiresc avait aussitôt dénoncé le peu d'authenticité ou de force probante!

« Car il montrait dans les sciences historiques et philosophiques la même critique, la même indépendance de jugement que dans les sciences naturelles. Ce que sont en physique l'observation et l'expérience, la recherche et la comparaison méthodique des documents de première main le sont en histoire. Peiresc le comprenait admirablement : c'est pour cela qu'il réunissait tant de médailles, c'est pour cela qu'il recherchait si ardemment les inscriptions antiques. S'intéressant à toutes les

parties de la science historique, archéologique et philologique, il faisait chercher en Orient, par des missionnaires qu'il subventionnait, des manuscrits destinés surtout à l'établissement critique des textes bibliques, il faisait venir d'Égypte des momies, il contemplait avec une curiosité presciente une brique babylonienne chargée de caractères inconnus, espérant qu'on les déchiffrerait un jour. Mais de ces lointaines excursions ou de ces fouilles dans le passé classique il revenait volontiers à sa chère patrie, ou plutôt à ses deux patries également aimées, à la France, dont il voulait réunir en une vaste publication tous les historiens contemporains des faits, à la Provence, dont il rêvait d'écrire l'histoire, ayant pour cela accumulé en masse les documents originaux. C'est ainsi qu'à côté de ses amis Bongars, Du Chesne, P. Pithou et autres, il jetait les fondements de l'œuvre de la reconstruction de notre histoire nationale, et que, devançant, avec son autre ami Catel, les Bénédictins du XVIII^e siècle, il préparait ces grandes histoires provinciales qui en sont l'accompagnement nécessaire.

« Je suis bien loin, Messieurs, de vous avoir tracé de la merveilleuse activité de Peiresc un tableau même approximatif, et je n'en ai nullement la prétention. Vous trouverez ce tableau dans le livre de Gassendi, si sobre, si substantiel et si élégant; vous en trouverez un résumé excellent, éclairé à la lumière de la science moderne, dans l'étude de M. Joret, que je ne saurais trop vous recommander. Vous en trouverez surtout les éléments dispersés, mais d'autant plus frappants, dans le grand monument qu'ont élevé à Peiresc le zèle et l'érudition de celui que nous regrettons tous de ne pas voir ici et auquel j'envoie le plus sympathique des saluts, de M. Tamizey de Larroque, le dernier des amis de Peiresc, bien digne de lui par son caractère comme par son amour passionné de l'étude, et à qui votre illustre compatriote doit vraiment le rajeunissement de sa gloire; cette étonnante correspondance, dont les volumes se succèdent avec une si belle régularité, nous montre le « procureur général de la littérature » dans toute la variété, l'ardeur et la persévérance des travaux de sa charge. On se demande en la lisant comment les journées pouvaient suffire à de telles tâches; on se demande surtout comment un seul cerveau pouvait suffire à des intérêts si multiples. Car Peiresc, vous l'avez vu même par les quelques indications que j'ai données tout à l'heure, était vraiment universel : il s'occupait avec autant de passion, et en même temps, d'astronomie et de numismatique, de météorologie et d'épigraphie, de physique et d'archéologie, de physiologie et d'humanités, de botanique et d'histoire du moyen âge. C'était l'âge héroïque de l'investigation : la curiosité d'un même homme s'élançait hardiment dans toutes les directions, et la méthode qu'il avait acquise dans une science lui profitait pour l'autre. Nous sommes obligés aujourd'hui de nous restreindre : le plus grand savant n'explore par lui-même qu'une division, souvent une subdivision secondaire de l'une

des deux grandes branches du savoir, et est obligé de s'en rapporter aux résultats obtenus par autrui d'autant plus complètement qu'il s'agit d'une étude plus éloignée de son domaine propre. La science a certainement gagné à cette division nécessaire du travail; mais les savants y ont perdu un peu de cette joie qui emplissait les cœurs de leurs grands prédécesseurs de la Renaissance, et, ce qui est plus fâcheux encore, un peu de cette largeur d'esprit qui les rendait aptes à tout comprendre et du profit qu'apporte la pratique d'une discipline à ceux qui en exercent en même temps une autre.

« Mais Peiresc ne se bornait pas à cette activité, dont l'étendue et la variété nous surprennent : il avait, — sans parler de ses fonctions au Parlement d'Aix, — un côté pratique qu'on ne saurait oublier. Il n'est pas seulement le précurseur de nos divers comités et commissions, même de nos Académies : il est celui de la Société d'acclimatation. Vous savez avec quel zèle, dans son jardin de Belgentier, il essayait de cultiver des plantes inconnues jusque-là en France; il ne s'occupait pas moins de propager celles qu'il avait réussi à acclimater et qui lui paraissaient, soit par leurs propriétés utiles, soit simplement par leur beauté, mériter d'être répandues. « Quiconque, dit avec raison M. Joret, procure à ses semblables une espèce végétale nouvelle, — alimentaire ou « même d'ornement, — est un bienfaiteur de l'humanité. » Nous jouissons encore des présents de ce bienfaisant génie : il a enrichi nos jardins et nos vergers; nous lui sommes redevables de saveurs, de couleurs et de parfums nouveaux. Nous lui devons aussi le plaisir de contempler dans nos foyers les formes élégantes, de caresser la riche et souple fourrure de ces beaux chats qu'il fit venir de Syrie et qui étaient un des ornements de sa maison de campagne. Il aurait droit, rien que pour cela, à la reconnaissance des poètes et des artistes.

« Messieurs, malgré tant de mérites, le nom de Peiresc n'est pas environné de l'éclat qui entoure encore celui de quelques-uns de ses contemporains. C'est que, — en dehors de ses lettres, écrites sans aucune prétention et ne portant guère que sur des détails dont l'intérêt était passager, — il n'a presque rien produit. Aucun livre ne transmet son nom de bibliographie en bibliographie. Les petits mémoires d'érudition qu'on a de sa plume sont excellents dans leur genre, mais ils se réduisent à quelques pages. Son *Histoire de Provence*, comme l'a si bien expliqué le savant doyen honoraire de votre Faculté des lettres, est restée à l'état de projet, parce qu'un trop grand souci de l'information exacte et complète l'empêcha toujours d'aborder la mise en œuvre des matériaux qu'il avait réunis. Dans les sciences physiques et naturelles, nous ne connaissons que par le rapport de Gassendi ses observations et ses expériences. Cette abstention a nui et devait nuire à sa renommée. On peut la regretter à ce point de vue; mais faut-il la regretter pour lui? Aurait-il mieux fait de suspendre un moment ses perpétuelles recherches,

ses correspondances, ses enquêtes et ses encouragements prodigués en tous lieux, pour s'enfermer dans son cabinet et consacrer des mois, des années, à une œuvre qui aurait conservé son nom à côté de ceux de ses illustres amis? On peut se le demander. D'abord cela lui aurait été sans doute impossible : il vivait de cette curiosité toujours et sur tout éveillée, de cet afflux incessant vers lui d'idées, de faits, de renseignements, de questions venant de toute l'Europe. Interrompre sa correspondance? Il aurait été aussi facile d'arrêter pour un temps, comme dans l'histoire d'Ésope, tous les fleuves qui versent leurs eaux dans la mer. Puis, n'a-t-il pas été à la fois plus heureux et plus bienfaisant en suivant le penchant de sa nature? Les ouvrages qu'il aurait écrits, comme ceux, hélas! de tous les érudits et de tous les savants après un certain nombre d'années, n'existeraient plus aujourd'hui que par leurs titres : le destin fatal des livres de science est de se rendre inutiles par les progrès mêmes qu'ils font faire. C'est cette tâche, faire faire des progrès à la science, qui est la plus noble mission du savant, et certainement Peiresc l'a remplie, mieux qu'il n'aurait pu le faire par ses propres ouvrages, en encourageant des vocations et en suscitant des travaux dans toute l'Europe. Plus d'un livre, parmi les plus importants de l'époque, — je citerai seulement le fameux ouvrage de Grotius, — porte en tête la déclaration qu'il n'aurait pas vu le jour sans l'appui moral ou matériel de Peiresc. Il serait difficile de calculer l'impulsion qu'une action aussi puissante et aussi désintéressée a pu imprimer aux diverses sciences auxquelles elle s'est appliquée. Peiresc, en y bornant son action visible, a peut-être sacrifié une partie de sa gloire, mais il n'a certes pas diminué son mérite, et j'ajouterai qu'il a augmenté son bonheur, puisque cet homme singulier mettait son bonheur exclusivement dans deux choses : *connaître* et *aimer*, poursuivre le vrai sous toutes ses formes, pratiquer le bien dans toutes ses applications.

« Son exemple, a dit Campanella, est à proposer au monde. Il est tout particulièrement à proposer ici. C'est à Aix ou près d'Aix que, sauf quelques interruptions, s'est déroulée cette grande vie. Elle y trouvait son cadre naturel. Une tradition déjà ancienne faisait de votre cité un foyer de haute culture, la capitale intellectuelle, aussi bien que politique, de cette vaste région qui, dès longtemps rattachée à la France, en était devenue depuis le x^ve siècle partie intégrante. Située en dehors des grandes routes commerciales et comme volontairement à l'écart de l'agitation, sinon du mouvement, dominant, de la pente modérée où elle est assise, de riantes vallées ou de nobles horizons, avec ses beaux aspects, ses rues de tout temps largement percées, ses eaux salutaires, son air vif, Aix donne facilement à l'esprit une tournure plus sérieuse et plus méditative que celle que lui impriment les villes joyeuses et bruyantes des bords du Rhône ou de la Méditerranée. Ville aristocratique, parlementaire et studieuse, son génie, qui a produit en Vauvenargues sa fleur

la plus délicate, allie une certaine sévérité à sa grâce, et tempère par une gravité propre sa naturelle vivacité provençale. Peirese, issu d'une vieille famille de souche italienne attachée au parlement d'Aix depuis sa fondation, trouvait autour de lui des traditions de travail, d'étude, d'amour des lettres et de dignité dans la vie dont il se pénétra profondément. Aussi, bien que son mérite et ses grandes relations eussent pu lui permettre d'arriver, à la cour, aux situations les plus hautes, enferma-t-il, de propos délibéré, sa vie dans les murs d'Aix ou dans sa campagne de Belgentier : s'il fit à Paris deux séjours, — dont l'un de quelques années, — ce fut attiré par l'amitié et par le désir de profiter de collections précieuses ou du commerce d'hommes éminents. Mais il fut et il voulut toujours être ce qu'on appelle aujourd'hui « un savant de province. » Eh bien ! Messieurs, ce savant de province a été pendant longtemps, nous l'avons vu, le chorège et comme le chef d'orchestre de la science et de la littérature européennes. Il montra ainsi ce que peuvent la volonté, la persévérance et la bienfaisance d'un homme, et combien le cœur et le génie font à leur image le monde où ils se trouvent placés. On parle beaucoup aujourd'hui de décentralisation ; c'est, je l'avoue, un mot que je n'aime guère : outre qu'il est purement négatif, et par là même infécond, il a une tournure lourde et une signification administrative qui répugnent à l'idée qu'il prétend exprimer. Cette décentralisation, c'est au centre qu'on demande de la faire, par des lois, des institutions, des règlements : il y a là une pétition de principe. C'est par les âmes que peut et que doit se faire d'ores et déjà la renaissance de la vie provinciale. Que ceux qui se sentent forts et actifs cessent de tourner exclusivement leurs regards fascinés vers le flamboiement de Paris ; mais qu'ils ne les replient pas non plus avec une jalouse étroitesse sur leur petit foyer local : l'esprit de clocher, qui enlève à la pensée toute étendue et toute indépendance, est le pire ennemi du libre développement dont je souhaite ardemment de voir par toute la France s'épanouir la variété féconde. Qu'ils imitent Peirese : qu'ils élargissent le plus qu'ils pourront l'horizon de leur intelligence et de leur sympathie ; au lieu de toujours demander et attendre, qu'ils agissent, qu'ils créent, qu'ils fondent, et qui sait si on ne verra pas s'allumer, de çà, de là, des flambeaux dont l'éclat ira plus loin qu'on ne le soupçonne aujourd'hui ?

« C'est dans une cité comme la vôtre, Messieurs, qu'une telle renaissance serait le moins invraisemblable, parce qu'elle y est le mieux préparée. L'esprit de Peirese a laissé parmi vous de nobles héritiers : la munificence et le culte des lettres n'ont jamais cessé d'être traditionnels dans vos familles, et, sans remonter au marquis de Méjanes, je pourrais citer parmi vous tel collectionneur qui ne le cède à son illustre devancier du xvii^e siècle ni pour le zèle ni pour la libéralité. Si vous voulez aviver dans l'âme de vos fils, fiers dès l'enfance d'appartenir à « l'Athènes

« du Midi, » la flamme qui ne s'est jamais éteinte, et qui, après avoir jeté jadis une si belle lueur, peut se ranimer encore et briller d'un nouvel éclat, amenez-les devant le buste de Peiresc : racontez-leur la vie de cet homme si simplement grand ; dites-leur qu'il dut sa grandeur à sa volonté constante de chercher le vrai et de faire le bien, et que tous peuvent l'imiter dans ce noble effort. Rappelez-leur de quelle gloire pure et durable il entoura sa personne, sa race et sa ville. Les temps sont changés depuis trois siècles, et Peiresc, s'il revenait au monde, mettrait d'autres moyens au service de son activité bienfaisante ; mais soyez sûrs qu'il saurait la rendre aussi intense et aussi féconde. Puisse de son exemple sortir un Peiresc moderne, qui mérite autant que lui la reconnaissance des lettres, des sciences et des arts, et qui ajoute un nouveau rayon à la gloire de sa petite et de sa grande patrie ! »

LE CIERGE PASCAL DE PARIS EN 1271.

Le ms. latin 7198 de la Bibliothèque nationale est un recueil de traités d'algorithmie, d'astronomie et de comput qui a dû être copié vers le milieu du XIII^e siècle par une main française, probablement d'après un exemplaire anglais, comme on peut le supposer d'après le calendrier mis en tête du volume. Ce calendrier, qui mentionne un assez petit nombre de fêtes, renferme les mentions suivantes :

- 1 marcii. SANCTI ALBANI EPISCOPI¹.
- 18 — Sancti Eadmundi regis.
- 20 — Sancti Cuthberti episcopi.
- 29 apr. TRANSLATIO SANCTI EADMUNDI REGIS.
- 23 jun. Translacio sancte Heldrede virginis.
- 7 jul. TRANSLATIO SANCTI THOME MARTIRIS.
- 5 aug. Sancti Osvaldi regis.
- 4 sept. Translacio sancti Cuthberti episcopi.
- 13 oct. Sancti Eadmundi regis.
- 17 oct. Sancte Caldrede (sic) virginis.
- 16 nov. Sancti Eadmundi archiepiscopi.
- 20 nov. Sancti Eadmundi regis.
- 29 dec. SANCTI THOME ARCHIEPISCOPI ET MARTYRIS.

C'est après coup qu'on a ajouté en marge de ce calendrier, en regard du 11 août, les mots : « Translacio sancte corone Domini. »

Au fol. 25 de ce manuscrit on trouve le texte de l'inscription qui avait été mise en l'année 1271 sur le cierge pascal de l'église de Paris,

1. Les articles imprimés en petites capitales sont en lettres rouges dans le manuscrit.

inscription qui s'ajoutera à celles du même genre qui ont été déjà signalées, et notamment à celle de l'année 1582, pour le cierge pascal de la cathédrale d'Amiens¹.

Annus ab incarnatione mundi V^m CCCC LXX.

Annus ab incarnatione Domini M CC LXXI.

Annus a passione Domini M CC XXXVIII.

Annus concurrentes III.

Epacta VII.

Claves terminorum XIX.

Terminus pasche III kl. aprilis.

Dies pasche nonis aprilis.

Luna ejusdem diei XXI.

Annus cicli solaris XX.

Annus cicli lunaris XV.

Annus cicli decemnovenalis XVIII.

Annus cicli indictionis XIII.

Annus communis et tercius post bissextum.

Littera dominicalis D.

Annus nativitatis Philippi illustris regis Francorum XXVI.

Annus regni ipsius primus.

Annus episcopatus venerabilis Stephani Parisius episcopi III.

Consecratus est cereus iste in nomine Domini.

Sur la même page que l'inscription a été marquée la date de l'embarquement de saint Louis pour la première croisade : « Anno Domini M^o CC^o XL^o VIII^o, v kalendas septembris, rex Ludovicus Francie intra-vit mare ad transfretandum ad terram sanctam, in die sancti Augustini. »

LA PALÉOGRAPHIE AUX ÉTATS-UNIS.

Une revue périodique ou *magazine* américain, *The Bostonian* (Boston, in-8°, 3^e année), contient dans son numéro de Noël (déc. 1895) un supplément de quatre pages, qui consiste dans le fac-similé photo-chromolithographique, très réussi, de la chanson anglaise composée, à l'occasion de la bataille d'Azincourt, probablement par John Dunstable : *Deo gratias, Anglia, redde pro victoria. Our kyng went forth to Normandy...* Le fac-similé de ce texte, qui est peut-être le plus ancien spécimen de la musique anglaise, est suivi d'une transcription en caractères et en notes modernes, et l'article est intitulé : *The Agincourt Song, a facsimile.*

Nous devons cette communication à notre confrère M. Daniel Grand,

1. *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXIV, partie I, p. 384.

qui a obtenu, en novembre 1895, une *graduate scholarship* de l'Université Harvard (États-Unis) pour la préparation des examens de doctorat en philologie romane.

COLLECTION POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

PUBLIÉE PAR L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE.

Trois professeurs de l'Université pennsylvanienne de Philadelphie, MM. Edward P. Cheyney, James Harvey Robinson et Dana C. Munro, se sont proposé de faciliter à leurs élèves l'étude de l'histoire en mettant à leur portée quelques textes importants¹. Étudier l'histoire sans jamais prendre connaissance des textes originaux est une œuvre aussi stérile que serait l'étude de la chimie sans laboratoire, de la minéralogie sans collections : telle est la considération qui a décidé les trois professeurs à entreprendre l'œuvre que nous signalons ici. La première année (1894) comprend six fascicules, dont trois doubles; la seconde sept fascicules, dont quatre sont doubles. Jusqu'ici, l'histoire médiévale est représentée par cinq fascicules, les n^{os} 2 (*Urban and the crusaders*, 16 p.) et 4 (*Letters of the crusaders, written from the Holy Land*, 36 p.) de 1894, et les n^{os} 3 (*The mediæval student*, 20 p.), 4 (*Monastic tales of the XIIIth century*, 20 p.) et 7 (*Life of St Columban*) de 1895. Tous ces fascicules sont l'œuvre de M. D. C. Munro; destinés à l'enseignement général, ils ne reproduisent pas les textes originaux, mais en offrent des traductions. En tête, une courte introduction pour exposer la nature et la valeur des documents publiés; à la fin, s'il y a lieu, quelques indications bibliographiques. Ces indications suffisent à l'objet que se propose l'éditeur; mais elles ne sont pas toujours données d'une manière assez précise et complète; c'est surtout dans des ouvrages destinés à des jeunes gens peu habitués au maniement des bibliographies qu'il est indispensable de se montrer scrupuleusement exact dans la transcription des titres et dans l'indication des renseignements accessoires (lieu et date d'impression, voire nom de l'éditeur). *The mediæval student* nous a semblé particulièrement défectueux à cet égard. D'autre part, l'on est un peu surpris de voir figurer dans cette bibliographie des ouvrages en toutes langues, allemand, français, latin; car, ou l'élève est censé ignorer les langues étrangères, et, dans ce cas, pourquoi lui fournir des

1. *Translations and reprints from original sources of European history*. Philadelphia, Pa., in-8°. Souscription annuelle, 1 l. st. Prix du fascicule, 15 c.; du double fascicule, 25 c. Les souscriptions sont reçues à l'Université par M. Dana C. Munro. Elles se trouvent en dépôt à Londres, chez MM. P. S. King et fils, éditeurs.

renseignements dont il ne pourra profiter? ou il est censé les connaître, et alors pourquoi lui présenter les documents dans une traduction au lieu du texte original? Les textes choisis sont intéressants et la traduction est généralement fidèle¹. Pourquoi M. D. C. Munro s'est-il parfois contenté des anciennes éditions quand il en a depuis paru de meilleures? Pourquoi aussi dans l'annotation n'avoir pas donné les références pour les textes allégués dans ses sources? Pour les citations de l'Écriture sainte par exemple, il eût fallu indiquer le livre, le chapitre et le verset. La tentative n'en est pas moins intéressante et a droit à nos encouragements.

1. Elle ne serre pas toujours le texte d'assez près; ainsi, dans le discours d'Urbain II au concile de Clermont, *because he had used his own wrongly* ne rend pas exactement le latin *quia rebus acceptis se ipsum male dereliquit*.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 392, l. 26. *Au lieu de Thaner, lisez Theiner.*

P. 528. M. le professeur Bernhard von Simson, de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, veut bien nous avertir que le texte interpolé de la Chronique de Bède, dont nous avons signalé la présence dans le ms. 187 de Besançon, constitue la Chronique universelle s'arrêtant à l'année 741, qui paraît avoir été composée vers l'année 801 dans le diocèse d'Autun et dont une édition a été donnée en 1881 dans les *Monumenta Germaniæ historica* (*Scriptores*, t. XIII, p. 1 et s.), d'après deux manuscrits de Leyde et de Munich. Sur cette Chronique, voy. les notices de Waitz (*Neues Archiv*, t. V, p. 475) et de Simson (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XIX, p. 97).

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

A LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES¹

POUR L'ANNÉE 1895.

Bibliothèques et Sociétés.

PARIS.

- | | |
|--|--|
| <i>Académie des inscriptions et belles-lettres.</i> | <i>Directeur de l'enseignement supérieur, au ministère de l'Instruction publique.</i> |
| <i>Alliance israélite.</i> | |
| <i>Archives départementales de la Seine.</i> | <i>Directeur du secrétariat et de la comptabilité, au ministère de l'Instruction publique.</i> |
| <i>Archives nationales.</i> | <i>École nationale des chartes (2 ex.).</i> |
| <i>Association générale des étudiants.</i> | <i>École normale supérieure.</i> |
| <i>Bibliographie de la France, journal général de l'imprimerie et de la librairie.</i> | <i>École Sainte-Genève.</i> |
| <i>Bibliothèque de l'Arsenal.</i> | <i>Études religieuses.</i> |
| — <i>Cardinal.</i> | <i>Faculté de droit.</i> |
| — <i>Mazarine.</i> | <i>Institut catholique.</i> |
| — <i>nationale (département des imprimés).</i> | <i>Ministère de l'Instruction publique (55 ex.).</i> |
| — <i>(département des manuscrits).</i> | <i>Ministère de la Marine.</i> |
| — <i>du Sénat.</i> | <i>Ordre des avocats.</i> |
| — <i>de l'Université, à la Sorbonne.</i> | <i>Revue archéologique.</i> |
| — <i>de la Ville.</i> | <i>Revue historique.</i> |
| <i>Cercle agricole.</i> | <i>Société bibliographique.</i> |
| <i>Cercle catholique des étudiants.</i> | <i>Société historique.</i> |
| <i>Chambre des députés.</i> | |

DÉPARTEMENTS.

- | | |
|---|---|
| <i>AIX-EN-PROVENCE. Bibliothèque Méjanes.</i> | <i>ARRAS. Bibliothèque de la Ville.</i> |
| — <i>— universitaire.</i> | <i>AVRANCHES. Société d'archéologie.</i> |
| <i>ALBI. Archives du Tarn.</i> | <i>BAYONNE. Bibliothèque de la Ville.</i> |
| <i>ALGER. Bibliothèque universitaire.</i> | <i>BESANÇON. Biblioth. universitaire.</i> |
| <i>AMIENS. Société des Antiquaires de Picardie.</i> | <i>BÉZIERS. Société archéologique.</i> |
| <i>ANGERS. Société d'agriculture.</i> | <i>BLOIS. Bibliothèque de la Ville.</i> |
| | <i>BORDEAUX. Bibliothèque de la Faculté de droit.</i> |

1. Ceux des souscripteurs dont les noms seraient mal orthographiés, les titres omis ou inexactement imprimés, sont instamment priés de vouloir bien adresser leurs réclamations à MM. A. PICARD et fils, libraires de la Société de l'École des chartes, rue Bonaparte, 82, à Paris, afin que les mêmes fautes ne puissent se reproduire dans la cinquante-septième liste de nos souscripteurs, qui sera publiée, suivant l'usage, à la fin du prochain volume de la *Bibliothèque*.

- BORDEAUX. *Biblioth. universitaire.*
BOULOGNE-SUR-MER. *Bibliothèque de la Ville.*
CARCASSONNE. *Archives de l'Aude.*
CHATEAURoux. *Archives de l'Indre.*
CHERBOURG. *Bibliothèque de la Ville.*
CLERMONT-FERRAND. *Archives du Puy-de-Dôme.*
— *Bibliothèque universitaire.*
DOUAI. *Société d'agriculture.*
DRAGUIGNAN. *Archives du Var.*
GUÉRET. *Archives de la Creuse.*
LIGUGÉ. *Bénédictins (RR. PP.).*
LILLE. *Archives du Nord.*
— *Biblioth. de l'Institut catholique.*
— — *universitaire.*
LYON. *Bibliothèque de l'Archevêché.*
— — *de la Faculté de droit.*
— — *de l'Institut catholique.*
— — *universitaire.*
MANS (LE). *Bibliothèque de la Ville.*
MARSEILLE. *Archives municipales.*
— — *Bibliothèque de la Ville.*
MONTAUBAN. *Bibliothèque de la Ville.*
MONTBRISON. *Société de la Diana.*
MONTPELLIER. *Bibliothèque universitaire.*
MOULINS. *Bibliothèque de la Ville.*
NANCY. *Bibliothèque de la Ville.*
NANTES. *Bibliothèque de la Ville.*
NICE. *Bibliothèque de la Ville.*
NIORT. *Archives des Deux-Sèvres.*
ORLÉANS. *Bibliothèque de la Ville.*
PAU. *Bibliothèque de la Ville.*
PERRIGNAN. *Archives des Pyrénées-Orientales.*
POITIERS. *Bibliothèque universitaire.*
— — *de la Ville.*
— *Société des Antiquaires de l'Ouest.*
REIMS. *Bibliothèque de la Ville.*
RENNES. *Bibliothèque universitaire.*
— — *de la Ville.*
ROCHELLE (LA). *Bibliothèque de la Ville.*
ROUEN. *Bibliothèque de la Ville.*
SAINTES. *Bibliothèque de la Ville.*
SAINT-ÉTIENNE. *Bibliothèque de la Ville.*
SOISSONS. *Bibliothèque de la Ville.*
SOLESMES. *Bénédictins (RR. PP.).*
TOULOUSE. *Bibliothèque universitaire.*
— — *de la Ville.*
TOURS. *Bibliothèque de la Ville.*
VALENCIENNES. *Bibliothèque de la Ville.*
VENDÔME. *Bibliothèque de la Ville.*
VERDUN. *Société philomathique.*
VITRÉ. *Bibliothèque de la Ville.*

ÉTRANGER.

- BALTIMORE. *American (the) Journal of archaeology.*
— *Bibliothèque Peabody.*
BARCELONE. *Ateneo Barcelones.*
BERNE. *Bibliothèque cantonale.*
— *Université.*
BRUXELLES. *Académie royale des lettres, des sciences et des beaux-arts de Belgique.*
— *Bollandistes (RR. PP.).*
BUKAREST. *Bibliothèque centrale.*
CAMBRIDGE (États-Unis). *Université Harvard.*
EINSIEDELN. *Bénédictins (RR. PP.).*
FLORENCE. *Archives de Toscane.*
— *Archivio storico italiano.*
FRIBOURG. *Bibliothèque cantonale.*
GENÈVE. *Archives.*
— *Bibliothèque cantonale.*
— *Société de lecture.*
— *Université.*
JERSEY. *Cour royale.*
LAUSANNE. *Bibliothèque cantonale.*
LÉOPOL. *Kwartalnik historyczny.*
LISBONNE. *Bibliothèque nationale.*
LONDRES. *English (the) hist. review.*
LOUVAIN. *Jésuites (RR. PP.).*
MALTE. *Bibliothèque publique.*
MAREDSOUS. *Bénédictins (RR. PP.).*
METZ. *Archives.*
MILAN. *Archivio storico lombardo.*
MONT-CASSIN. *Bénédictins (RR. PP.).*
NEW-YORK. *American (the) geographical society.*
PALERME. *Bibliothèque nationale.*
PHILADELPHIE. *Université.*
PISE. *Université.*
ROME. *Accademia (Reale) dei Lincei.*
— *Archives du Vatican.*
— *Bibliothèque Victor-Emmanuel.*
— *École française.*
— *Società romana di storia patria.*

SOFIA. *Université.*

VIENNE. *Académie impériale des sciences* (classe philosophico-historique).

— *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung.*

— *Université.*

WASHINGTON. *Université catholique.*

MM.

*ALBUS (Paul), à Montpellier¹.

ALBUS (le marquis d'), au château d'Avenges (Rhône).

*ALLEMAGNE (Henry d'), attaché à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

*ANCHIER (Camille), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.

*ANDRÉ (Édouard), archiviste de l'Ardèche, à Privas.

*ANDRÉ (Francisque), archiviste de l'Aube, à Troyes.

APPERT, à Flers.

*ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.

ASHER ET C^{ie}, à Berlin (11 ex.).

*AUBERT (Félix), à Saint-Mandé (Seine).

*AUBERT (Hippolyte), conservateur de la bibliothèque de Genève, à Vermont, près Genève (Suisse).

*AUBRY-VITET (Eugène), à Paris.

*AUDREN DE KERDREL, sénateur, à Paris.

AUMALE (le duc d'), à Chantilly.

*AUVRAY (Lucien), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.

AVIGNON, à Paris.

*BABELON (Ernest), conservateur à la Bibliothèque nationale, à Paris.

BAER ET C^{ie}, à Francfort.

*BAILLET (Auguste), à Orléans.

BALME (le R. P.), à Paris.

BARANTE (le baron de), à Paris.

BARRAS, à Saint-Maxime (Var).

BARRIÈRE-FLAVY, avocat, à Toulouse.

*BARROUX (Marius), archiviste adjoint de la Seine, à Paris.

*BARTHÉLEMY (Anatole de), membre de l'Institut, à Paris.

*BATTIFFOL (Louis), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Versailles.

*BAUDON DE MONY (Charles), à Paris.

*BEAUCORPS (le vicomte de), à Orléans.

BEAUCOURT (le marquis de), à Paris.

*BEAUREPAIRE (Charles de), correspondant de l'Institut, archiviste de la Seine-Inférieure, à Rouen.

BELLET (Mgr), à Tain (Drôme).

*BÉMONT (Charles), maître de conférences à l'École des hautes études, à Paris.

*BERGER (Élie), archiviste aux Archives nationales, à Paris.

BERLOQUIN, curé de Villiers-aubouin (Indre-et-Loire).

*BERTHELÉ (Joseph), archiviste de l'Hérault, à Montpellier.

*BERTHOU (Paul de), à Nantes.

*BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), au Mans.

BESSON, à la Seyne (Var).

BILOT DE CHATEAURENAULT, à Paris.

BIZZONI, libraire, à Pavie.

*BLANCARD (Louis), correspondant de l'Institut, archiviste des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

BLANCHARD, à Nantes.

BOCCA, libraire, à Milan.

BOCCA, libraire, à Rome.

BOCCA, libraire, à Turin (4 ex.).

BONDOIS, professeur au Lycée Buffon, à Paris.

*BONNARDOT (François), sous-inspecteur des travaux historiques de la ville de Paris, à Arcueil (Seine).

*BONNASSIEUX (Pierre), archiviste aux Archives nationales, à Paris.

*BONNAULT D'HOUEÏ (le baron de), au château d'Hailles, par Moreuil (Somme).

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres de la Société de l'École des chartes.

- *BOREL (Frédéric), à Paris.
 BORRANI, libraire, à Paris (3 ex.).
 BOUCHER (M^{me}), à Cherbourg.
 *BOUCHOT (Henri), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 BOUDET (Marcellin), président du tribunal, à Saint-Flour.
 *BOUGENOT (Symphorien), à Paris.
 *BOURBON (Georges), archiviste de l'Eure, à Evreux.
 *BOURGEOIS (Alfred), archiviste de Loir-et-Cher, à Blois.
 *BOURMONT (le comte Amédée DE), à Paris.
 *BOURNON (Fernand), archiviste et bibliothécaire de la ville de Saint-Denis, à Paris.
 BOUVY (le R. P. Eugène), à Paris.
 BRÉARD (Ch.), à Versailles.
 BRETTE, à Paris.
 BROCKHAUS, libraire, à Leipzig (5 ex.).
 BRÔLEMANN, à Paris.
 *BRUCHET (Max), archiviste de la Haute-Savoie, à Annecy.
 *BRUEL (Alexandre), sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
 *BRUTAILS (Auguste), archiviste de la Gironde, à Bordeaux.
 *BUCHE (Henri), à Paris.
 BUCHHOLZ, libraire, à Munich.
 BUCK, libraire, à Luxembourg.
 BULL, libraire, à Strasbourg.
 CAARELSEN, libraire, à Amsterdam.
 CABIÉ, à Roqueserrière (Haute-Garonne).
 CAIX DE PIERLAS, à Turin.
 *CALMETTES (Fernand), à Paris.
 *CAMPARDON (Émile), chef de section aux Archives nationales, à Paris.
 CARABIN, à Paris.
 CARRÈRE, à Toulouse.
 *CASATI (Charles), conseiller honoraire à la Cour d'appel, à Paris.
 CAUVET, président de chambre honoraire, à Montpellier.
 *CAUWÈS, professeur à la Faculté de droit de Paris, à Versailles.
 *CERISE (le baron), à Paris.
 *CHAMBURE (Hugues DE), au château de Montmartin (Nièvre).
 CHAMPION, libraire, à Paris.
 *CHARAVAY (Étienne), à Paris.
 CHARDON (H.), maire de Marolles-les-Braux (Sarthe).
 CHARMASSE (DE), à Autun.
 *CHATEL (Eugène), à Paris.
 *CHAUFFIER (l'abbé), à Vannes.
 *CHAVANON (Jules), archiviste de la Sarthe, à Mans.
 CHERBULIEZ, libraire, à Genève.
 CHEVALIER (l'abbé J.), à Romans (Drôme).
 CHEVALIER (l'abbé U.), à Romans (Drôme).
 CHEVELLE, notaire, à Vaucouleurs (Meuse).
 *CLAUDON (Ferdinand), archiviste de l'Allier, à Moulins.
 CLAUSEN, libraire, à Palerme.
 *CLÉDAT (Léon), doyen de la Faculté des lettres, à Lyon.
 *CLÉMENT (l'abbé Maurice), à Rome.
 *COLLON (Gaston), bibliothécaire de la ville, à Tours.
 CONDAMIN (le Dr), à Lyon.
 *COPPINGER (Emmanuel), à Paris.
 *CORDA (Augustin), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 *COÛARD (Émile), archiviste de Seine-et-Oise, à Versailles.
 *COUDERC (Camille), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 *COULON (Auguste), membre de l'École française, à Rome.
 *COURAJOD (Louis), conservateur au musée du Louvre, à Paris.
 *COURAYE DU PARC (Joseph), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 COURCEL (Valentin DE), à Paris.
 *COURTEAULT (Henri), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
 COUSSEMAKER (DE), à Bailleul (Nord).
 *COVILLE (Alfred), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.
 *COYEQUE (Ernest), archiviste adjoint de la Seine, à Paris.
 *CROÿ (Joseph DE), au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
 *CUCHEVAL-CLARIGNY, membre de l'Institut, à Paris.

- CUMONT (le marquis DE), à la Roussière, près Coulonges (Deux-Sèvres).
- * CURZON (Henri DE), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- DAGUIN, avocat, à Paris.
- * DARESTE (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller à la Cour de cassation, à Paris.
- DASPIT DE SAINT-AMAND, à la Rèole.
- * DAUMET (Georges), membre de l'École française, à Rome.
- * DELABORDE (le vicomte H.-François), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * DELACHENAL (Roland), à Paris.
- * DELAHAYE (Jules), ancien député, à Tours.
- * DELAVILLE LE ROULX (Joseph), à Paris.
- * DELISLE (L.), membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.
- DELOCHE (Maximin), membre de l'Institut, à Paris.
- * DEMAISON (Louis), archiviste de la ville, à Reims.
- * DEMANTE (Gabriel), professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris, à Castelnau-d'Aud.
- DEMARTEAU, à Liège.
- DENIFLE (le R. P.), archiviste au Vatican, à Rome.
- DENIS (le chanoine), à Meaux.
- * DEPREZ (Michel), conservateur à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * DESJARDINS (Gustave), chef de bureau au ministère de l'instruction publique, à Paris.
- * DIEUDONNÉ (Adolphe), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * DIGARD (Georges), professeur à l'Institut catholique, à Paris.
- DION (Adolphe DE), à Montfort-l'Amaury.
- * DOREZ (Léon), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- DOUAI (le chanoine), professeur d'histoire à l'École supérieure de théologie, à Toulouse.
- DRÈME, premier président honoraire de la Cour d'appel, à Agen.
- * DUBOIS-GUCHAN (Gaston), à Sées (Orne).
- * DU CHÊNE (Arthur), à Château-Gonthier (Mayenne).
- DUCHESNE (l'abbé L.), membre de l'Institut, directeur de l'École française, à Rome.
- * DUCOM (André), attaché aux archives de la Chambre des députés, à Paris.
- * DUFOUR (Théophile), directeur de la bibliothèque de la ville, à Genève.
- * DUFOURMANTELLE (Charles), à Ajaccio.
- * DUFRESNE DE SAINT-LÉON (Arthur), à Paris.
- DULAU et C^{ie}, libraires, à Londres (4 ex.).
- DUMOULIN, professeur, à Roanne.
- * DUNOYER DE SEGONZAC (Jacques), ancien archiviste de la Sarthe, au Mans.
- * DUPOND (Alfred), archiviste de l'Aude, à Carcassonne.
- * DUPONT-FERRIER (Gustave), à Paris.
- * DURAND (Georges), archiviste de la Somme, à Amiens.
- * DURRIEU (le comte Paul), conservateur adjoint au musée du Louvre, à Paris.
- DUVAL, à Paris.
- * DUVAL (Louis), archiviste de l'Orne, à Alençon.
- DUVIVIER, avocat, à Bruxelles.
- * ECKEL (Auguste), archiviste de la Haute-Saône, à Vesoul.
- ELPHINSTONE, à Londres.
- ENGELCKE, libraire, à Gand.
- * ENLART (Camille), sous-bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts, à Paris.
- * ESTIENNE (Charles), archiviste du Morbihan, à Vannes.
- EVEN (P.), à Paris.
- * FAGNIEZ (Gustave), à Paris.
- FALK, libraire, à Bruxelles.
- FARCY (DE), à Château-Gonthier.
- * FAUCON (Maurice), à Arlanc (Puy-de-Dôme).
- * FAVRE (Camille), colonel-brigadier d'infanterie, à Genève.
- * FEUGÈRE DES FORTS (Philippe), à Paris.

- *FINOT (Jules), archiviste du Nord, à Lille.
- *FINOT (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- FLACH (Jacques), professeur au Collège de France, à Paris.
- *FLAMARE (Henri DE), archiviste de la Nièvre, à Nevers.
- *FLAMMERMONT (Jules), professeur à la Faculté des lettres, à Lille.
- *FLEURY (Paul DE), archiviste de la Charente, à Angoulême.
- *FLOURAC (Léon), ancien archiviste des Basses-Pyrénées, à Pau.
- *FORGEOT (Henri), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- FOUCHARD, au Mans.
- FOUILHOX (l'abbé), à Clermont-Ferrand.
- *FOURNIER (Marcel), professeur agrégé à la Faculté de droit de Caen, à Paris.
- *FOURNIER (Paul), professeur à la Faculté de droit, à Grenoble.
- FOURNIER-LATOURAILLE, à Brioude.
- *FRANÇOIS SAINT-MAUR, ancien président de chambre à la Cour d'appel, à Pau.
- *FRÉMINVILLE (Joseph DE), archiviste de la Loire, à Saint-Étienne.
- FRICK, libr., à Vienne (Autriche).
- *FROMENT (Albert), à Paris.
- *FUNCK-BRENTANO (Frantz), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- *FURGEOT (Henri), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- *GAILLARD (Henri), professeur au collège Stanislas, à Paris.
- GAMA-BARROS (DE), à Lisbonne.
- *GAUTHIER (Jules), archiviste du Doubs, à Besançon.
- GAUTIER (J.), à Paris.
- *GAUTIER (Léon), membre de l'Institut, chef de section aux Archives nationales, professeur à l'École des chartes, à Paris.
- GEBETHNER et C^{ie}, libraires, à Varsovie.
- *GERBAUX (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- GEROLD et C^{ie}, à Vienne (3 ex.).
- *GIRAUDIN (l'abbé), directeur au grand séminaire, à Périgueux.
- *GIRY (Arthur), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- GLASSON, membre de l'Institut, à Paris.
- *GOSSIN (Léon), à Paris.
- *GRANDJEAN (Charles), secrétaire-rédacteur au Sénat, à Paris.
- *GRANDMAISON (Charles DE), correspondant de l'Institut, archiviste honoraire d'Indre-et-Loire, à Tours.
- *GRANDMAISON (Louis DE), archiviste d'Indre-et-Loire, à Tours.
- *GRÉA (dom), supérieur des Chanoines réguliers, à Saint-Antoine (Isère).
- GREMAUD (l'abbé), professeur, à Fribourg (Suisse).
- *GUÉRIN (Paul), secrétaire des Archives nationales, à Paris.
- *GUILFREY (Jules), administrateur des Gobelins, à Paris.
- *GUIGNARD (Philippe), bibliothécaire de la ville, à Dijon.
- *GUIGUE (Georges), archiviste du Rhône, à Lyon.
- *GUILHIERMOZ (Paul), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- GUILLAUME (l'abbé), archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.
- *GUILLAUME (Joseph), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- HAHN, libraire, à Hanovre.
- *HANOTAUX (Gabriel), ancien ministre des Affaires étrangères, à Paris.
- HAURÉAU, membre de l'Institut, à Paris.
- *HELLEU (Joseph), à Paris.
- *HENRY (Abel), à Paris.
- *HERBOMEZ (Armand D'), à Tournay (Belgique).
- HERLUISON, libraire, à Orléans.
- *HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre, à Paris.
- *HERVIEU (Henri), ancien député, à Avallon.
- *HIMLY (Auguste), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, à Paris.
- HINRICH, libraire, à Leipzig.

- HOCHE, à Paris.
- * HOPPENOT (Paul), à Paris.
- HOUEBINE, à Combrée (Maine-et-Loire).
- HUBERT, archiviste de l'Indre, à Châteauroux.
- * HUGUES (Adolphe), archiviste de Seine-et-Marne, à Melun.
- * ISNARD (Albert), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- JACOB, archiviste, conservateur du musée, à Bar-le-Duc.
- * JACQUETON (Gilbert), avocat, à Paris.
- JANVIER, à Amiens.
- * JARRY (Eugène), ancien auxiliaire de l'Institut, à Orléans.
- * JOÜN DES LONGRAIS (Frédéric), à Rennes.
- JULLIEN, libraire, à Genève.
- KERMAINGANT (DE), à Paris.
- * KOHLER (Charles), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Genève, à Paris.
- KRAMERS, libraire, à Rotterdam (2 ex.).
- * LABANDE (Léon-Honoré), conservateur du musée Calvet, à Avignon.
- * LABORDE (le marquis DE), à Paris.
- * LA BORDERIE (Arthur DE), membre de l'Institut, à Vitré (Ille-et-Vilaine).
- * LABROUCHE (Paul), archiviste des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.
- * LACAILLE (Henri), à Paris.
- LACHENAL, ancien receveur des finances, à Brioude.
- * LAIR (Jules), directeur de la Compagnie des entrepôts et magasins généraux, à Paris.
- * LALANNE (Ludovic), bibliothécaire de l'Institut, à Paris.
- * LALOY (Émile), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- LAMEERE, conseiller à la cour, à Bruxelles.
- LAMERTIN, à Bruxelles.
- LAMM (Per), librairie Nilsson, à Paris (9 ex.).
- * LANGLOIS (Ch.-V.), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
- * LANGLOIS (Ernest), professeur à la Faculté des lettres, à Lille.
- * LA ROCHEBROCHARD (Henri DE), au château de Boissoudan, par Champdeniers (Deux-Sèvres).
- * LA RONCIÈRE (Charles BOUREL DE), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- LASCHENAIS (DE), au château de la Salle (Saône-et-Loire).
- LASCOMBE (A.), au Puy-en-Velay.
- * LA SERRE (Roger BARBIER DE), conseiller référendaire à la Cour des comptes, à Paris.
- * LASTEYRIE (le comte Robert DE), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, député, à Paris.
- LAUER, élève de l'École des chartes, à Neuilly-sur-Seine.
- * LAURENT (Paul), archiviste des Ardennes, à Mézières.
- * LE BRETHON (Paul), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * LECACHEUX (Paul), à Montebourg (Manche).
- * LECESTRE (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- LECHEVALLIER, libraire, à Paris.
- LECLERG (l'abbé), au collège de Vaugirard, à Paris.
- LECORVEC, à Paris.
- * LECOY DE LA MARCHE, sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
- * LEDOS (Eugène-Gabriel), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- LEFEUVRE, à Jersey.
- * LEFÈVRE (André), professeur à l'École d'anthropologie, à Paris.
- * LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), à Paris.
- * LEFÈVRE-PONTALIS (Germain), secrétaire d'ambassade, à Paris.
- * LEFOUILLON (Anatole), député, à Paris.
- * LEFRANC (Abel), secrétaire du Collège de France, à Paris.
- * LE GRAND (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * LELONG (Eugène), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- LEMAIRE, à Paris.

- *LEMOINE (Jean), archiviste du Finistère, à Quimper.
- *LEMONNIER (Henry), professeur à l'École des beaux-arts, chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
- *LEMPEREUR (Louis), archiviste de l'Aveyron, à Rodez.
- *LÉONARDON (Henri), conservateur adjoint de la Bibliothèque, à Versailles.
- LÉOTARD, sous-bibliothécaire de la ville, à Montpellier.
- *LEROUX (Alfred), archiviste de la Haute-Vienne, à Limoges.
- LESORT (André), élève de l'École des chartes, à Paris.
- LE SOUDIER, libraire, à Paris (6 ex.).
- LE SOURD (le Dr), à Paris.
- *LESPINASSE (René DE), à Paris.
- LESTRINGANT, libraire, à Rouen.
- LÉVÊQUE, à l'abbaye Sainte-Madeleine, à Marseille.
- LÉVIS-MIREPOIX (le duc DE), au château de Lérans (Ariège).
- *LEX (Léonce), archiviste de Saône-et-Loire, à Mâcon.
- LIÉNARD, secrétaire de la Société philomathique, à Verdun-sur-Meuse.
- LOESCHER et Cie, libraires, à Rome.
- LORENZ (Alf.), libraire, à Leipzig.
- *LORQUET (Henri), archiviste du Pas-de-Calais, à Arras.
- *LOT (Ferdinand), bibliothécaire à la Sorbonne, à Paris.
- *LOTH (Arthur), à Versailles.
- LOUIS-LUCAS, professeur à la Faculté de droit, à Dijon.
- *LOYE (Augustin DE), ancien conservateur du Musée Calvet, à Avignon.
- *MAISONOBE (Abel), archiviste de la Lozère, à Mende.
- *MAITRE (Léon), archiviste de la Loire-Inférieure, à Nantes.
- *MANDROT (Bernard DE), à Paris.
- *MANNEVILLE (le vicomte Henri DE), secrétaire d'ambassade, à Londres.
- MARAIS, chef d'escadron d'artillerie, à Poitiers.
- *MARAIS (Paul), bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
- MARCHANT, curé de Varambon (Ain).
- *MARICHAL (Paul), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- *MARSY (le comte DE), à Compiègne.
- *MARTEL (Félix), inspecteur général de l'enseignement primaire, à Garches (Seine-et-Oise).
- *MARTIN (Camille), à Paris.
- *MARTIN (Henry), conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arсенal, à Paris.
- *MARTY-LAVERAUX (Ch.), à Vitry-sur-Seine.
- *MAS LATRIE (le comte DE), membre de l'Institut, à Paris.
- *MAS LATRIE (René DE), chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- MASSON, à Amiens.
- *MAULDE LA CLAVIÈRE (René DE), à Paris.
- MAUMUS, avocat, à Mirande.
- *MAZEROLLE (Fernand), archiviste de la Monnaie, à Paris.
- *MERLET (René), archiviste d'Eure-et-Loir, à Chartres.
- *MEUNIER DU HOUSOY (Ernest), à Paris.
- MÉVIL (M^{me} Sainte-Marie), à Viéville (Haute-Marne).
- *MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des chartes, à Paris.
- MEYNIAL, professeur à la Faculté des lettres, à Montpellier.
- MILLARD, curé de Saint-Gond, par Baye (Marne).
- MIREUR, archiviste du Var, à Draguignan.
- *MIROT (Léon), membre de l'École française, à Rome.
- MOINDROT, libraire, à Romorantin.
- *MOLARD (François), archiviste de l'Yonne, à Auxerre.
- *MOLINIER (Auguste), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- *MOLINIER (Émile), conservateur au musée du Louvre, à Paris.
- *MONCLAR (le marquis DE), ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne (Basses-Alpes).
- MONLÉON (DE), à Menton.

- * MONTAIGLON (Anatole DE), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- * MORANVILLÉ (Henri), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- MORÉ (Louis), libraire, à Paris.
- * MOREL-FATIO (Alfred), secrétaire de l'École des chartes, à Paris.
- * MORIS (Henri), archiviste des Alpes-Maritimes, à Nice.
- * MORTET (Charles), conservateur à la Bibliothèque Sainte-Genève, à Neuilly-sur-Seine.
- * MORTET (Victor), bibliothécaire à la Sorbonne, à Neuilly-sur-Seine.
- MUNRO (D.-C.), professeur, à Philadelphie.
- NEPOLSKY, à Paris.
- * NERLINGER (Charles), stagiaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * NEUVILLE (Didier), sous-chef de bureau au ministère de la marine, à Paris.
- NIERSTRASZ, libraire, à Liège.
- NIJHOFF, à la Haye.
- NOLVAL (Alfred), à Paris.
- * NORMAND (Jacques), à Paris.
- NUTT (David), libraire, à Londres.
- OLEIRE, libraire, à Strasbourg.
- OLIVIER (Em.), à Lyon.
- * OMONT (Henri), conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- ONGANIA ET C^{ie}, libraires, à Venise.
- * PAILLARD, ancien préfet, à Charly, par Cluny.
- PANGE (le comte DE), à Saint-Germain-en-Laye.
- * PARADIS, curé de Sainte-Marguerite, à Paris.
- PARENT DE ROSAN, à Paris.
- * PARFOURU (Paul), archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.
- * PARIS (Gaston), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, à Paris.
- PARKER, libraire, à Oxford (2 ex.).
- * PASQUIER (Félix), archiviste de la Haute-Garonne, à Toulouse.
- * PASSY (Louis), député, à Paris.
- * PÉCOUL (Auguste), à Paris.
- PEETERS, à Louvain.
- * PÉLICIER (Paul), archiviste de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
- PELIZZA, à Cannes.
- * PERETTI DE LA ROCCA (Emmanuel DE), attaché au ministère des Affaires étrangères, à Arcueil (Seine).
- * PÉRIN (Jules), avocat, à Paris.
- PETIT (Joseph), à Paris.
- * PETIT-DUTAILLIS (Charles), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Lille.
- * PHILIPPON (Georges), à Paris.
- * PICARD (Auguste), libraire-éditeur, à Paris.
- * PLANCHENAULT (Adrien), à Angers.
- * POÈTE (Marcel), bibliothécaire de la ville, à Besançon.
- POITEVIN, à Paris.
- PORÉE, curé de Bournainville (Eure).
- PORQUET, libraire, à Paris.
- * PORT (Célestin), membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire, à Angers.
- * PORTAL (Charles), archiviste du Tarn, à Albi.
- * POUGIN (Paul), à Paris.
- * PRINET (Max), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
- * PROST (Bernard), sous-chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- * PROU (Maurice), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- * PRUDHOMME (Auguste), archiviste de l'Isère, à Grenoble.
- QUARRÉ, libraire, à Lille.
- QUIDDE (le Dr), à Munich.
- * RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave), au château de Soulaire, par Orléans.
- RANCOGNE (P. DE), à Angoulême.
- RAULT (l'abbé), à Gausson (Côtes-du-Nord).
- * RAUNIE (Émile), à Paris.
- * RAYNAUD (Gaston), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- REBER, libraire, à Palerme.
- * RÉBOUIS (Émile), à Paris.

- REGNIER, à Évreux.
 REINWALD, libraire, à Paris (6 ex.).
 *RENDU (Armand), à Paris.
 *REYNAUD (Félix), archiviste ad-
 joint des Bouches-du-Rhône, à
 Marseille.
 *RIAT (Georges), stagiaire à la Bi-
 bliothèque nationale, à Paris.
 *RICHARD (Alfred), archiviste de
 la Vienne, à Poitiers.
 *RICHARD (Jules-Marie), à Laval.
 *RICHEBÉ (Raymond), à Paris.
 RICHEMOND (DE), archiviste de la
 Charente-Inferieure, à la Ro-
 chelle.
 *RICHOU (Gabriel), conservateur de
 la bibliothèque de la Cour de
 cassation, à Paris.
 *RIGAULT (Abel), attaché aux arch-
 ives du ministère des Affaires
 étrangères, à Paris.
 RISTELHUBER (P.), à Strasbourg.
 RIVIÈRE, au couvent de Santiago,
 à Uclès (Espagne).
 ROBERT (l'abbé), à Paris.
 *ROBERT (Ulysse), inspecteur gé-
 néral des bibliothèques et arch-
 ives, à Saint-Mandé (Seine).
 *ROCCO (Félix), membre de
 l'Institut, chef de section aux
 Archives nationales, à Paris.
 *ROMANET (le vicomte DE), au châ-
 teau des Guillels, par Mor-
 tagne (Orne).
 ROSEROT, archiviste des archives
 historiques, à Chaumont.
 ROSNY (DE), à Boulogne-sur-Mer.
 ROTHSCHILD (la bibliothèque du
 baron J. DE), à Paris.
 *ROUCHON (Gilbert), archiviste du
 Puy-de-Dôme, à Clermont-Fer-
 rand.
 *ROUSSEL (Ernest), archiviste de
 l'Oise, à Beauvais.
 ROUX, libraire, à Turin.
 *ROUX (Henri DE) stagiaire à la
 Bibliothèque nationale, à Paris.
 *ROY (Jules), professeur à l'École
 des chartes, à Paris.
 *ROZIÈRE (Eugène DE), membre de
 l'Institut, sénateur, à Paris.
 RUEF, libraire, à Anvers.
 SABATIER, à Chantegriller (Drôme).
 *SAIGE (Gustave), conservateur des
 archives du palais, à Monaco.
 *SAINT-AGATHE (le comte DE), à Be-
 sançon.
 *SALLES (Georges), auxiliaire de
 l'Institut, à Paris.
 SASSENAY (le marquis DE), à Paris.
 SCHEPENS, libraire, à Bruxelles.
 SCHULZ, libraire, à Paris.
 *SCULFORT (Henry), industriel, à
 Maubeuge (Nord).
 SÉGUENOT, à Paris.
 SEIGNEUR (l'abbé), à Paris.
 *SENNEVILLE (Gaston DE), conseil-
 ler référendaire à la Cour des
 comptes, à Paris.
 *SEPET (Marius), bibliothécaire à
 la Bibliothèque nationale, à
 Paris.
 SERBAT (L.), à Paris.
 *SERVOIS (Gustave), garde général
 des Archives nationales, à Pa-
 ris.
 SICKEL (Th. VON), directeur de
 l'Institut autrichien d'études
 historiques, à Rome.
 *SOEHNÉE (Frédéric), archiviste
 aux Archives nationales, à
 Paris.
 *SOEHNÉE (Guillaume), à Pau.
 *SOUCHON (Joseph), archiviste de
 l'Aisne, à Laon.
 *SOULLIÉ (Louis), à Cumières
 (Marne).
 *SOURY (Jules), sous-bibliothécaire
 à la Bibliothèque nationale, à
 Paris.
 *SOYER (Jacques), archiviste du
 Cher, à Bourges.
 SPIRGATIS, libraire, à Leipzig.
 *SPONT (Alfred), à Paris.
 STEICHERT et C^{ie}, libraires, à New-
 York (3 ex.).
 *STEIN (Henri), archiviste aux Ar-
 chives nationales, à Paris.
 *TARDIF (Joseph), avocat, à Paris.
 *TAUSSERAT (Alexandre), sous-chef
 de bureau au ministère des Af-
 faires étrangères, à Paris.
 *TEILHARD DE CHARDIN (Emmanuel),
 à Sarcenat, par Clermont-Fer-
 rand (Puy-de-Dôme).
 TEMPIER (Dauphin), archiviste des
 Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
 TERQUEM, libraire, à Paris.
 *TERRAT (Barthélemy), professeur
 à l'Institut catholique, à Paris.

- *TEULET (Raymond), à Château-Panet, par Fronsac (Gironde).
 THIBAUT, à Paris.
 THOISON, à Larchan (Seine-et-Marne).
 *THOLIN (Georges), archiviste de Lot-et-Garonne, à Agen.
 THOMAS, libraire, à Paris.
 *THOMAS (Antoine), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.
 THORIN, libraire, à Paris (2 ex.).
 *TIERNY (Paul), archiviste du Gers, à Auch.
 TOUCHEBEUF, avocat, à Brioude.
 *TOURNOUËR (Henri), à Paris.
 *TRANCHANT (Charles), ancien conseiller d'Etat, à Paris.
 *TRAVERS (Émile), ancien conseiller de préfecture, à Caen.
 *TRAVERS (Henry), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 TREUTTEL ET WÜRTZ, libraires, à Strasbourg (2 ex.).
 TRIGER (Robert), au Mans.
 *TRUDON DES ORMES (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
 *TUETÉY (Alexandre), sous-chef de section aux Archives nationales, à Paris.
 TUMEREL, libraire, à Saint-Omer.
 URQUEHART, à Oxford.
 *VAESEN (Joseph), à Paris.
 *VAISSIÈRE (Pierre de), archiviste aux Archives nationales, à Paris.
 VALLET DE VIRIVILLE (M^{me}), à Paris.
 *VALOIS (Noël), archiviste honoraire aux Archives nationales, à Paris.
 VAN STOCKUM, à la Haye.
 VAUVILLIERS, avoué, à Dijon.
 *VERNIER (Jules), archiviste de la Savoie, à Chambéry.
 *VÉTAULT (Alphonse), bibliothécaire-archiviste de la ville, à Rennes.
 *VEYRIER DU MURAUD, premier vicaire, à Neuilly (Seine).
 *VIARD (Jules), archiviste aux Archives nationales, à Saint-Mandé (Seine).
 VIGNAT, à Orléans.
 *VILLEPELET (Robert), à Périgueux.
 *VIOLLET (Paul), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, bibliothécaire-archiviste de la Faculté de droit, à Paris.
 *VIREY (Jean), à Paris.
 VYT, libraire, à Gand.
 *WALCKENAER (André), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
 WALLON (H.), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.
 WATTEVILLE (le baron de), directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, à Paris.
 WELTER, libraire, à Paris (7 ex.).
 *WELVERT (Eugène), rédacteur au ministère de l'instruction publique, au Chesnay (Seine-et-Oise).
 WESCHER, conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Villard de Honnecourt et les Cisterciens, par C. Enlart. . . .	5
Lettres inédites et mémoires de Marino Sanudo l'ancien, 1334-1337, par C. de la Roncière et L. Dorez	21
Les Heures bretonnes du xvi ^e siècle, par L. Delisle	45, 229
Du Guesclin armé chevalier, par J. Lemoine	83
Le siège de Reims, 1359-1360, par H. Moranvillé.	90
Jean Meschinot, sa vie et ses œuvres, par A. de La Borderie	99, 274, 601
Date de la mort de Nicolas de Lire, par J. Viard	141
André Réville, par Ch. Petit-Dutaillis	144
Les origines du monastère de Saint-Magloire de Paris, par R. Merlet.	237
Documents relatifs à Jacques de Beaune-Semblançay, par A. Spont.	318
Épisodes de l'invasion anglaise : La guerre de partisans dans la Haute-Normandie, 1424-1429 (suite), par G. Lefèvre-Pontalis	433
Date de deux diplômes de Charles le Chauve pour l'abbaye des Fossés, par A. Giry	509
La date de la naissance de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, par G. Dupont-Ferrier	518
Note sur un manuscrit interpolé de la chronique de Bède, conservé à Besançon, par L. Delisle.	528
Une prétendue signature autographe d'Ives de Chartres, par R. Merlet.	639
Notes sur quelques manuscrits du baron Dauphin de Verna, par L. Delisle	645
Bibliographie	150, 358, 537, 691
Livres nouveaux	190, 395, 569, 721
Chronique et mélanges	216, 412, 591, 737
Liste des souscripteurs	759



TABLE ALPHABÉTIQUE¹.

- Abbayette (Cartulaire de Saint-Michel de l'), 178.
 Académie des inscriptions. Sujets des concours, 747.
 Adjuration (Formules d') et de bénédiction pour des épreuves judiciaires, 598.
 * Alglave (Émile), chevalier de la Légion d'honneur, 740.
 Alsaciens (Étudiants) immatriculés à l'Université de Bologne, 387.
 Altamira (Rafael), *la Enseñanza de la historia*, 187.
 * Anchier (Camille), stagiaire à la Bibliothèque nationale, 425.
Anecdota Maredsolana, 186.
 Anglaise (Épisodes de l'invasion), 433.
Anglicanae (Liber procuratorum nationis), 547.
 Angoulême (La date de la naissance de Jean d'Orléans, comte d'), 518.
Annales Gandenses, 720.
Antidotarium Nicolai, 700.
 Antiquités nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye, 537.
 Apennin (L'institution d'), 546.
 Appothiquaires (Le Myrouel des), 700.
 * Arbois de Jubainville (Henry d'), Études sur le droit celtique, 390.
 Arc (Jeanne d') : voyez Jeanne.
 Archéologie byzantine, 697.
 Architecture (Origines de l') gothique en Italie, 358.
 Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris, 172; — de Lot-et-Garonne. Documents relatifs à l'histoire de la Ligue, 427; — du Tarn. Récents accroissements, 231.
 Archives municipales (Arrêt du Conseil municipal sur le recrutement du personnel des), 219.
 Arconati - Visconti (Fondation), 216.
 Artillerie (l') des ducs de Bourgogne, 698.
 Aubry (Pierre). — Compte rendu : Paléographie musicale, 691.
 Audijos, 564.
 Autographe (Une prétendue signature) d'Ives de Chartres, 639.
 Auvergne (Sur un point particulier de la procédure mérovingienne applicable à l'), 546.
 * Auvray (Lucien). — Compte rendu : *Calendar of entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland*, 564; le Vatican, 714.
 * Babelon (Ernest), vice-président de la Société de l'École des chartes, 216; membre de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques, 219.
 Balue (Jean), 554.
 Barrois (Négociations du duc de Bedford en 1429 pour le), 428.
 * Barthélemy (Anatole de), membre

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des archivistes paléographes ou anciens élèves pensionnaires de l'École des chartes.

- de la Commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 216. — Comptes rendus : Catalogue du musée lapidaire rémois, 698; la Diplomatie au temps de Machiavel, 372; Journal d'Adrien Duquesnoy, 378; Antiquités nationales. Description raisonnée du musée de Saint-Germain, 537; Mélanges d'archéologie byzantine, 697; les Trente-deux quartiers du duc de Bragance, 185.
- Basaniers (Les Communautés des cordonniers,) et savetiers de Troyes, 563.
- * Baudouin (Adolphe), archiviste retraité de la Haute-Garonne, 740.
- Beaumont (Christophe de Harlay, comte de) : voyez Harlay.
- Beaune (Jacques de) : voyez Semblançay.
- Bède (Note sur un manuscrit interpolé de la Chronique de) à Besançon, 528, 758.
- Bedford (Négociations du duc de) en 1429 pour le Barrois, 428.
- Beer (Rudolf), *Handschriften-schätze Spaniens*, 392.
- Bénédictins (les) de Saint-Germain-des-Près et les savants lyonnais, 376.
- Bénédiction (Formules d'adjuration et de) pour les épreuves judiciaires, 598.
- * Berger (Élie), docteur ès lettres, 219; lauréat du prix Gobert à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 426, 745.
- * Berthélé (Joseph), du Rôle de la paléographie dans les Facultés des lettres, 232.
- * Bertrand de Broussillon (Arthur), Cartulaire de Saint-Michel de l'Abbayette, 178; la Maison de Craon, 188.
- Besançon (Ms. interpolé de la Chronique de Bède, à), 528, 758.
- Bibliothek (die Handschriften der grossherzoglich badischen Hof- und Landes-)*, 697; — *die Hds. der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, 568.
- Bibliothèque nationale (Notice sur le n° 16409 des mss. latins de la), 696.
- Bibliothèques municipales (Arrêt du conseil municipal de Paris sur le recrutement du personnel des), 219.
- * Bléry (Albert), archiviste paléographe, 218; conservateur de la bibliothèque et du musée d'archéologie du Havre, 598.
- Bliss (W. H.), *Calendar of entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland*, 564.
- Bologne (Étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de), 387.
- Bonis (Les Livres de comptes des frères), 710.
- * Bonnassieux (Pierre), décédé, 236, 415. — Comptes rendus : la Vie privée d'autrefois, 368; les Bénédictins de Saint-Germain-des-Près, 376.
- Bonvalot (Edouard), Histoire du droit et des institutions de la Lorraine, 701.
- Boucicaut (Livre exécuté pour), 226.
- * Bourde de la Rogerie (Henri), archiviste paléographe, 218.
- Bourgeoisie (la) financière au début du xvi^e siècle, 556.
- Bourgogne (L'artillerie des ducs de), 698.
- Bragance (Les Trente-deux quartiers du duc de), 185.
- Bretonnes (Les Heures) du xvi^e siècle, 45, 229.
- Breuils (abbé A.), Comptes des consuls de Montréal-du-Gers, 382.
- * Brièle (Léon), Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris, 172.
- Bronzes figurés de la Gaule romaine, 537.
- * Bruel (A.), membre de la commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 216. — Comptes rendus : Cartulaire de Saint-Michel de l'Ab-

- bayette, 178; *Chartularium et auctarium chartularii universitatis parisiensis*, 547; Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan, 179.
- *Brutails (J.-A.). — Compte rendu : Origines de l'architecture gothique en Italie, 358.
- *Buche (Henri), secrétaire de la commission supérieure des archives de la marine, 741.
- Byzantine (Mélanges d'archéologie), 697.
- Canoniques (Collections), 390.
- Café (le), le thé et le chocolat, 368.
- Caix (la Maison de), 386.
- Caix de Saint-Aymour (vicomte de), Notes pour servir à l'histoire d'une famille picarde, 386; Causeries du besacier, 2^e série, 387.
- Carant (Maitre Jehan), prototypographe de la ville de Périgueux, 381.
- Cartulaire de Saint-Michel de l'Abbayette, 178; — de Craon, 188.
- Célestins de Mantes (le Peintre Jean Viterne et les), 227.
- Celtique (Études sur le droit), 390.
- Champier (Symphorien), le Myrouel des apothiquaires, 700.
- Chantemilan (Philippe de) : voyez Philippe.
- Charles le Chauve (Dates de deux diplômes de) pour l'abbaye des Fossés, 509.
- Chartes de Durbon, 174.
- Chartularium Universitatis parisiensis*, t. III, 547; — *Auctarium chartularii*, 547.
- *Chatel (Eugène). — Discours aux obsèques de Pierre Bonnasieux, 420.
- Chatelain (Emile), *Chartularium et Auctarium chartularii Universitatis parisiensis*, 547.
- *Chavanon (Jules), archiviste de la Sarthe, 219.
- Chevalier (chanoine Ulysse), Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan, 179.
- Chocolat (le Café, le thé et le), 368.
- Christine (Nouvelle note sur quelques manuscrits de la reine), 228.
- Chronique de Bède (Note sur un ms. interpolé de la), 528, 758.
- Cierge pascal de Paris en 1271, 755.
- Cisterciens (Villard de Honne-court et les), 5.
- *Claudon (Ferdinand), archiviste de l'Allier, 249.
- Clerval (abbé), *De Judoci Clichtovei Neoportuensis... vita et operibus*, 371.
- Clichtovei (De Judoci) Neoportuensis vita et operibus*, 371.
- Colas de la Noue (Ed.), un Li-gueur : le comte de la Fère, 374.
- Collezione (la) canonica del regesto di Farfa*, 390.
- *Collon (Gaston), archiviste paléographe, 248; conservateur de la bibliothèque de Tours, 248; Grégoire de Tours, Histoire des Francs, liv. VII-X, 364.
- Communautés (les) des cordonniers, basaniers et savetiers de Troyes, 563.
- Communay (A.), Audijos, 564.
- Comptes des consuls de Montréal-du-Gers, 382; — Livres de comptes des frères Bonis, 710.
- Concours (Sujets des) de l'Académie des inscriptions, 747.
- Condé (la Princesse de), 562.
- Constituante (Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée), 378.
- Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, 541.
- Consuls de la ville de Martel (Memorandum des), 382; — Comptes des consuls de Montréal-du-Gers, 382.
- Cordonniers (les Communautés des), basaniers et savetiers de Troyes, 563.
- Corporations (les) ouvrières à Rome, depuis la chute de l'empire romain, 181.

- *Coudard (Émile). — Compte rendu : Jean Balue, 556.
- *Coulon (Auguste), élève de l'École de Rome, 741; ses travaux à cette École, 746.
- *Courteault (Henri), secrétaire-adjoint de la Société de l'École des chartes, 216. — Documents relatifs à l'histoire de la Ligue conservés aux archives de Lot-et-Garonne, 427.
- *Coville (Alfred), les États de Normandie, 707.
- *Coyecque (Ernest), Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris, 172.
- Craon (la Maison de), 188.
- Crèveœur (R. de), Journal d'Adrien Duquesnoy, 378.
- Cros (le P. L.-Jos.-Marie), saint Jean-François Régis, 380.
- *Cuheval-Clarigny, décédé, 738.
- *Darest de la Chavanne (Rodolphe), officier de la Légion d'honneur, 426.
- Darmesteter (Mary), Froissart, 153.
- *Daumet (Georges), ses travaux à l'École de Rome, 746.
- *Delaborde (François), 1^{re} médaille au concours des antiquités nationales, 426, 742, 744.
- *Delachenal (Roland), officier d'académie, 219. — Compteur rendu : un Ligueur, le comte de la Fère, 374.
- *Delaville Le Roulx (Joseph), chevalier de grâce magistrale de l'ordre de Malte, 219.
- *Delisle (Léopold), membre de la commission de publication de la Société de l'École des chartes, 216; grand officier de la Légion d'honneur, 740. — Communication à la Société de l'École des chartes, 740. — Notes sur quelques manuscrits du baron Dauphin de Verna, 645. — Notes sur un manuscrit interpolé de la Chronique de Bède, 528, 758. — Les Heures bretonnes du x^{ve} siècle, 45. — Gilles de Kerampuil, éditeur des Heures bretonnes, 229. — Jean de Mâcon, professeur d'Orléans, 223. — Cierge pascal de Paris en 1271, 755. — Comptes rendus : *Die Handschriften der grossherzoglich badischen Hof- und Landesbibliothek*, 697; *Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, 568; *Sveriges periodiska litteratur*, 186; *Anecdota Mædelsolana*, III, 186; *De Judoci Cliehtovei vita*, 371; Jeanne de Montmorency, duchesse de la Trémoille, 562.
- *Demaïson (Louis), Catalogue du musée lapidaire rémois, 698.
- Denifle (le P. H.), *Chartularium et auctarium chartularii Universitatis parisiensis*, 547.
- *Desjardins (Gustave), chargé d'un cours sur le service des archives à l'École des chartes, 598.
- *Desplanque (Émile), officier d'académie, 598.
- *Dieudonné (Adolphe), archiviste paléographe, 218.
- Diplomatie (la) au temps de Machiavel, 372.
- Diplôme (un) de Thierry V, comte de Hollande, 236.
- Diplômes (Dates de deux) de Charles le Chauve pour l'abbaye des Fossés, 509.
- Dobrée (Fondation du musée) à Nantes, 429.
- Donation anténuptiale (Formule de), 230.
- *Dorez (Léon), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 218. — Lettres inédites et mémoires de Marino Sanudo l'ancien, 21.
- Dorveaux (Paul), Inventaires d'anciennes pharmacies dijonnaises, etc., 700.
- Droit (Études sur le) celtique, 390.
- Droit (Histoire du) de la Lorraine, 701.
- Du Breuil (Jean), copiste du x^{ve} siècle, 432.
- *Duchemin (Henri), stagiaire à la Bibliothèque nationale, 218.
- *Duchesne (abbé Louis), directeur de l'École française de Rome, 218.
- Du Guesclin armé chevalier, 83.

- Dujarric-Descombes (A.), Maître Jehan Carant, 381.
- * Dupont-Ferrier (Gustave). — La date de la naissance de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, 518. — Compte rendu : Histoire du moyen âge, 364.
- Duquesnoy (Journal d'Adrien) sur l'Assemblée constituante, 378.
- Durand (Étienne), la Marche historique de Lille, 705.
- * Durand (Georges), officier de l'instruction publique, 219.
- Durbon (Chartes de), 174.
- École des chartes : création de bourses (fondation Peyrat), 216 ; nomination de professeurs, 218, 425, 598 ; — d'élèves, 737 ; examens de fin d'année, 412 ; soutenance des thèses, 217.
- École française de Rome : nomination d'un directeur, 218.
- Église (le Gouvernement central de l'), 714.
- * Enlart (Camille), chargé du cours d'archéologie à l'École des chartes, 218, 425 ; officier d'Académie, 219 ; Origines françaises de l'architecture gothique en Italie, 358. — Villard de Honnecourt et les Cisterciens, 5.
- Enseignement de l'histoire (Collection pour l'enseignement de l'), 757.
- Enseñanza (la) de la historia*, 187.
- Épreuves judiciaires (Formules d'adjuration et de bénédiction pour des), 598.
- Errera (Paul), les Waréchaix, 545.
- * Espinas (Georges), archiviste paléographe, 218.
- États (les) de Normandie, 707.
- États-Unis (la Paléographie aux), 756.
- Fabre (Paul), le Vatican, les papes et la civilisation, 714. — Nouvelle note sur quelques manuscrits de la reine Christine, 228.
- Fabrège (Frédéric), Histoire de Maguelone, 383.
- Faculté de théologie (la) de Paris, 370.
- * Fagniez (Gabriel), lauréat du grand prix Gobert à l'Académie française, 236, 426, 600, 741.
- Farfa (la collezione canonica del regesto di)*, 390.
- Feret (abbé P.), la Faculté de théologie de Paris, 370.
- * Finot (Jules), 3^e mention honorable au concours des antiquités nationales, 426, 742, 745. — Compte rendu : la Marche historique de Lille, 705.
- * Finot (Louis), chargé de conférence à l'École pratique des hautes études, 740.
- * Flourac (Léon), décédé, 425.
- Fontes juris Germanici antiqui*, 541.
- Forestié (Édouard), les Livres de comptes des frères Bonis, 710.
- * Forgeot (Henri), Jean Balue, cardinal d'Angers, 554. — Compte rendu : *Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters*, 365.
- Formule de donation anténuptiale, 230.
- Formules d'adjuration et de bénédiction pour des épreuves judiciaires, 598.
- Fossès (Dates de deux diplômes de Charles le Chauve pour l'abbaye des), 509.
- * Fournier (Paul), le Premier manuel canonique de la réforme du x^e siècle, 390 ; *la Collezione canonica del regesto di Farfa*, 390 ; le *Liber Tarraconensis*, 390 ; une Collection canonique italienne du commencement du xii^e siècle, 390. — Comptes rendus : Histoire du droit et des institutions de la Lorraine, 701 ; *Leges Visigothorum antiquiores*, 541 ; *Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, 541 ; les Waréchaix, 545 ; l'Institution d'Apennin, 546 ; *Die Entstehung des Kirchenstaates*, 546.
- Franklin (Alfred), la Vie privée d'autrefois, 368.

- Froissart, 153.
- * Funck-Brentano (Frantz), *Annales Gandenses*, 720.
- Gabelle (la) en Gascogne, 564.
- * Gaillard (Henri), Histoire du moyen âge, 364.
- Gandenses (Annales)*, 720.
- * Garnier (Joseph), l'Artillerie des ducs de Bourgogne, 698.
- Gascogne (la Gabelle en), 564.
- Gaule romaine (Bronzes figurés de la), 537.
- Georges (Etienne), Jeanne d'Arc au point de vue champenois, 154.
- Germaniae (Monumenta) historica, legum sectio IV*, 541.
- Germanici (Fontes juris) antiqui*, 541.
- * Giry (Arthur), président de la Société de l'Ecole des chartes, 216. — Discours aux obsèques de Pierre Bonnassieux, 418. — Discours aux obsèques de M. de Montaiglon, 594. — Dates de deux diplômes de Charles le Chauve pour l'abbaye des Fossés, 509.
- Givelet (Charles), Catalogue du musée lapidaire rémois, 698.
- Gobin (Léon), Notes et documents concernant l'histoire d'Auvergne. Sur un point particulier de la procédure mérovingienne applicable à l'Auvergne, « l'institution d'Apenis, » 546.
- * Goubaux (Robert), archiviste paléographe, 218; attaché non rétribué à la bibliothèque de l'Arsenal, 740.
- Goyau (Georges), le Vatican, les papes et la civilisation, 714.
- * Grand (Daniel), *graduate scholar* de l'Université Harvard, 756; ses conférences à la *Harvard University*, 598.
- Great Britain and Ireland (Calendar of entries in the papal registers relating to)*, 564.
- Grégoire (A.), Histoire du moyen âge, 364.
- Grégoire de Tours, Histoire des Francs, liv. VII-X, 364.
- * Guilhiermoz (Paul), secrétaire de la Société de l'Ecole des chartes, 216.
- Guillaume (P.), Chartes de Durbon, 174.
- Handschriften (die) der grossherzoglich badischen Hof- und Landesbibliothek*, 697; — *der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, 568. — *Handschriftenschatze Spaniens*, 392.
- Harlay (l'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Christophe de), comte de Beaumont, 375.
- Hauréau (Barthélemy), Notice sur le numéro 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, 696.
- Heinemann (Otto von), *Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel*, 568.
- Henri IV (l'Ambassade de France en Angleterre sous), 375.
- * Herbomez (Armand d'). — Compte rendu : *Annales Gandenses*, 720.
- * Hérion de Villefosse (Antoine), officier de la Légion d'honneur, 426.
- Heures (les) bretonnes du XVI^e siècle, 45, 229.
- Heyck (Eduard), *Geschichte der Herzöge von Zähringen*, 388.
- Hieronymi (Sancti) commentarioli in psalmos*, 186.
- Histoire (Collection pour l'enseignement de l'), 757.
- Historia (la Enseñanza de la)*, 187.
- Hollande : voyez Thierry V, comte de Hollande.
- Honnecourt (Villard de) : voyez Villard.
- Hôtel-Dieu (Archives de l') de Paris, 172.
- * Hubert (Eugène), archiviste paléographe, 218.
- Imitation (Collection d'éditions de l'), 598.
- Institutions de la Lorraine (Histoire des), 701.
- Invasion anglaise (Episode de l'), 433.

- Inventaires d'anciennes pharmacies, 700.
- Ireland* : voyez *Great Britain*.
- Italie (Origines de l'architecture gothique en), 358.
- Ives de Chartres (Une prétendue signature autographe d'), 639.
- Jacquerie (La nouvelle édition de l'Histoire de la), par Siméon Luce, 233.
- * Jacqueton (Gilbert). — Compte rendu : Semblançay, 556.
- Jacqueton (Hubert), Etudes sur la ville de Thiers, 175.
- Jadart (H.), Catalogue du musée lapidaire rémois, 698.
- * Jarry (Eugène). — Compte rendu : *Eine mailändisch-thüringische Heirathsgeschichte aus der Zeit König Wenzels*, 567.
- Jean de Mâcon, professeur d'Orléans, 223.
- Jean du Breuil, copiste du x^ve siècle, 432.
- Jean-François Régis (Saint), 380.
- Jeanne d'Arc au point de vue champenois, 154 ; — les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, 171 ; — Exemplaire original du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, 428.
- Jour de la semaine (Réduction du quantième de l'année républicaine en), 600.
- Kerampuil (Gilles de), éditeur des Heures bretonnes, 229.
- Kermaingant (P. Laffleur de), l'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Christophe de Harlay, 375.
- Kirchenstaates (Die Entstehung des)*, 546.
- Kurth, Histoire poétique des Mérovingiens, 150.
- * Labande (Honoré), officier d'Académie, 219. — Comptes rendus : Saint Jean-François Régis, 380 ; Memorandum des consuls de la ville de Martel (Lot), 382 ; Comptes des consuls de Mont réal-du-Gers, 382 ; Histoire de Maguelone, 383 ; Notes et documents pour servir à l'histoire d'une famille picarde au moyen âge (x^{re}-xv^{re} siècles) ; la Maison de Caix, 386 ; Causeries du besacier, 2^e série, 387.
- * La Borderie (Arthur de), l'Histoire de Bretagne, 235. — Jean Meschinot, 99, 274, 601.
- La Fère (Un ligueur, le comte de), 374.
- * Langlois (Charles-V.), lauréat du prix ordinaire à l'Académie des inscriptions, 426, 744. — Comptes rendus : *la Enseñanza de la historia*, 187 ; Notice sur le ms. 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, 696 ; les Livres de comptes des frères Bonis, 710.
- * Langlois (Ernest), officier de l'instruction publique, 598.
- Lapidaire (Catalogue du musée) rémois, 698.
- * La Roncière (G. de). — Lettres inédites et mémoires de Marino Sanudo l'ancien, 21.
- * La Serre (Roger Barbier de), chevalier de la Légion d'honneur, 426.
- * Lasteyrie (comte Robert de), membre de la commission de publication de la Société de l'Ecole des chartes, 216.
- La Trémoille (Jeanne de Montmorency, duchesse de), 562.
- * Le Brethon, stagiaire à la Bibliothèque nationale, 425.
- * Lecacheux (Paul), archiviste paléographe, 218.
- * Ledos (Eugène-Gabriel), membre suppléant de la commission de publication de la Société de l'Ecole des chartes, 216. — Le peintre Jean Viterne et les Célestins de Mantes, 227. — Comptes rendus : Froissart, 153 ; Etudes sur la ville de Thiers, 175 ; les États de Normandie, 707.
- * Lefèvre-Pontalis (Eugène), archiviste-trésorier de la Société de l'Ecole des chartes, 216 ; professeur suppléant du cours d'archéologie à l'Ecole des chartes, 738 ; officier de l'instruction publique, 219.

- * Lefèvre-Pontalis (Germain). — Episodes de l'invasion anglaise. La guerre de partisans dans la Haute-Normandie, 433. — Comptes rendus : Jeanne d'Arc au point de vue champenois, 454; Périnaïk, 168; les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, 171; les Corporations ouvrières à Rome, 181.
Leges Visigothorum antiquiores, 541.
- * Le Grand (Léon). — Compte rendu : Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris, 172.
- * Lemoine (J.), archiviste du Finistère, 219. — Du Guesclin armé chevalier, 83.
Levillain, agrégé d'histoire, 598.
Ligue (Documents relatifs à l'histoire de la), conservés aux archives de Lot-et-Garonne, 427.
Lille (La marche historique de), 705.
Lire (Nicolas de) : voyez Nicolas de Lire.
Liber Tarraconensis (le), 390.
Livre exécuté pour Boucicaut, 226.
Livres (les) de comptes des frères Bonis, 710.
Livres nouveaux, 190; 395, 569, 721.
Lorraine (Histoire du droit et des institutions de la), 701.
- * Loye (Joseph de), ses travaux à l'École de Rome, 747.
- * Luce (La nouvelle édition de l'Histoire de la Jacquerie, par Siméon), 233.
Lundstedt (Bernhard), *Sveriges periodiska litteratur*, 186.
- Lyonnais (Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Près et les savants), 376.
Macon (Jean de) : voyez Jean.
Maguelone (Histoire de), 383.
Mailändisch-thüringische (Eine) Heirathsgeschichte aus der Zeit König Wenzels, 507.
- * Maisnobe (Abel), archiviste de la Lozère, 219, 425.
- * Manneville (vicomte Henri de), secrétaire d'ambassade à Londres, 426.
Mans (Minutes des notaires du), 431.
Mantes : voyez Célestins de Mantes.
Manuel (le premier) canonique de la réforme du x^e siècle, 390.
Manuscrit (Note sur un) interpolé de la Chronique de Bède, 528, 758.
Manuscrits de la reine Christine (Nouvelle note sur quelques), 228; — mss. de Weingarten, 599; — notes sur quelques manuscrits du baron Dauphin de Verna, 645; — notice sur le n^o 16409 des mss. latins de la Bibliothèque nationale, 696.
Marche (la) historique de Lille, 705.
Maredsolana (Anecdota), 186.
Martel (Memorandum des consuls de la ville de), 382.
- * Maulde La Clavière, la Diplomatie au temps de Machiavel, 372.
- * Merlet (Lucien). — Compte rendu : la Maison de Craon, 188.
- * Merlet (René). — Les origines du monastère de Saint-Magloire de Paris, 237. — Une prétendue signature autographe d'Ives de Chartres, 639.
Mérovingienne (Sur un point particulier de la procédure), 646.
Mérovingiens (Histoire poétique des), 150.
Meschinot (Jean), sa vie et ses œuvres, 99, 274, 601.
Metz (Inventaire de la pharmacie de l'hôpital Saint-Nicolas de), 700.
- * Meyer (Paul), officier de la Légion d'honneur, 219. — Discours aux obsèques de M. de Montaiglon, 591.
Minutes des notaires du Mans, 431.
- * Mirot (Léon), élève de l'École de Rome, 741; ses travaux à ladite école, 746.
- * Molinier (Auguste). — Compte rendu : Histoire poétique des Mérovingiens, 150.

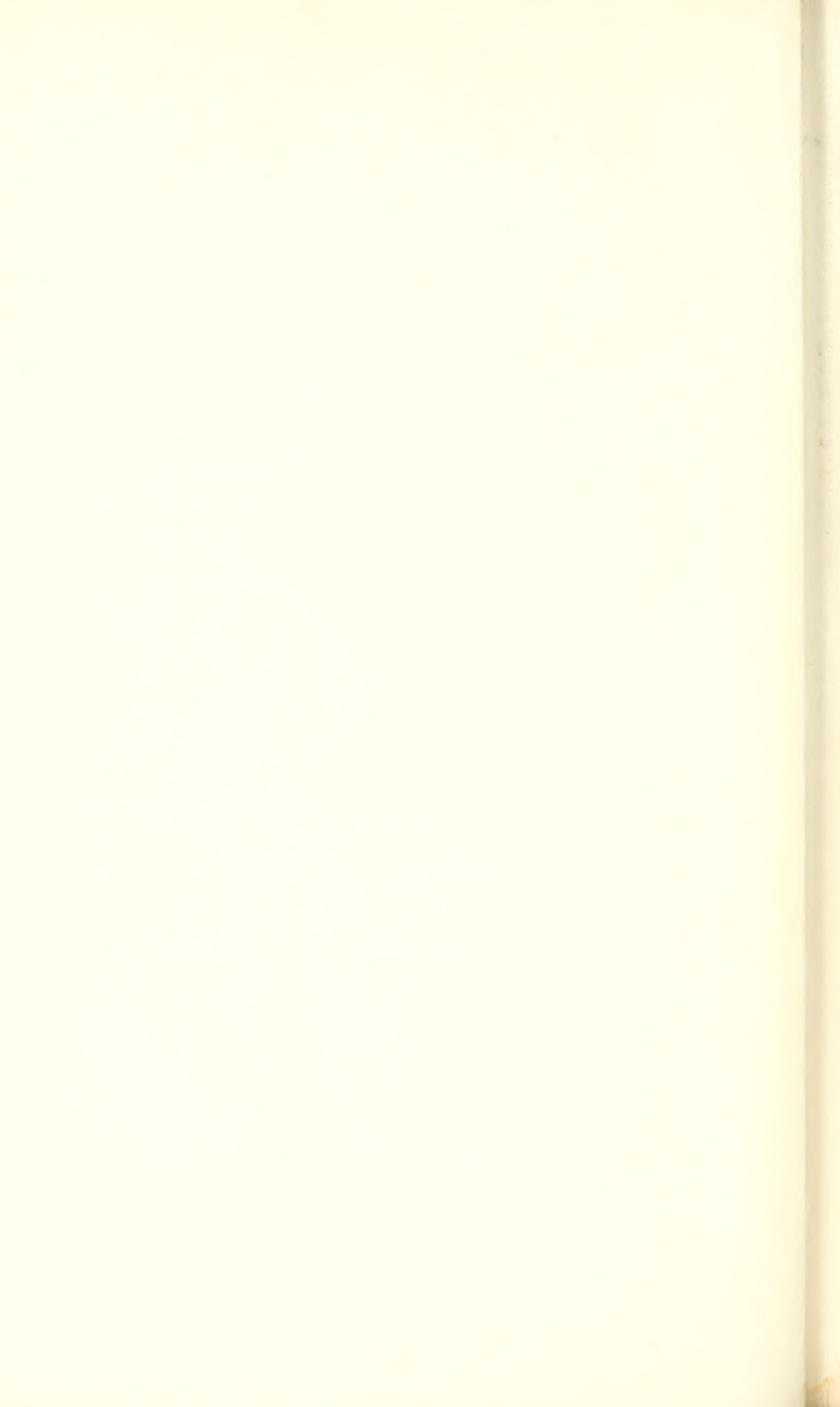
- *Montaiglon (Anatole de Courde de), décédé, 591.
 Montmorency (Jeanne de), duchesse de la Trémoille, 562.
 Montréal-du-Gers (Comptes des consuls de), 382.
Monumenta Germaniæ historica, legum sectio IV, 541.
 *Moranvillé (Henri). — Le siège de Reims, 1359-1360, 90.
 *Morel-Fatio (Alfred), membre de la commission de comptabilité de la Société de l'École des chartes, 216; chargé de cours au Collège de France, 740. — Comptes rendus : L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Christophe de Harlay, 375; *Handschriften-Schätze Spaniens*, 392.
 Morin (dom Germain), *Anecdota Maredsolana*, 186.
 Morin (Louis), les Communautés des cordonniers, basaniers et savetiers de Troyes, 563.
 *Moris (Henri), Rappel de récompense à l'Académie des sciences morales, 747.
 *Mortet (Charles), chargé d'un cours de bibliographie à l'École des chartes, 598.
 *Mortet (Victor). — De l'emploi de la locution « le bon plaisir du roi », 226.
 Moyen âge (Histoire du), 364.
 Musée lapidaire rémois (Catalogue du), 698; — fondation du musée Dobrée à Nantes, 429; — description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye, 537.
 Musicale (paléographie), 691.
 Nantes (Fondation du musée Dobrée à), 429.
 *Nerlinger (Charles). — Comptes rendus : Strasbourg et Bologne, 387; *Geschichte der Herzoge von Zähringen*, 388.
 *Neuville (Didier), chef de bureau au ministère de la marine, 741.
Nicolai (Antidotarium), 700.
 Nicolas de Lire (Date de la mort de), 141.
 Normandie (les États de), 707.
 Normandie (La guerre de partisans dans la Haute-), 1424-1429, 433.
 Notaires du Mans (Minutes des), 431.
 Oise (Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'), 387.
 *Omont (Henry), membre de la commission de publication de la Société de l'École des chartes, 216. — Formule de donation anténuptiale, 230.
 Orléans (Jean de Maçon, professeur d'), 223.
 Orléans (Jean d') : voyez Angoulême.
Paepste (Geschichte der) seit dem Ausgang des Mittelalters, II. Bd., 365.
 Paléographie (la) dans les Facultés des lettres, 232; — aux États-Unis, 756.
 Paleographie musicale, 691.
Papal letters, 564.
 Papes (les) et la civilisation, 744.
 Paris (Archives de l'Hôtel-Dieu de), 172; — les Origines du monastère de Saint-Magloire, 237; — la Faculté de théologie, 370; — Cierge pascal en 1271, 755.
 *Paris (Gaston), administrateur au Collège de France, 425; président honoraire de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, 425; commandeur de la Légion d'honneur, 740. — Discours à l'inauguration du buste de Peiresc, 747.
Parisiensis (Chartularium et Auctarium chartularii Universitatis), 547.
 Partisans (La guerre de) dans la Haute-Normandie, 1424-1429, 433.
 Pascal (Cierge) de Paris en 1271, 755.
 Pascal-Estienne, Périnaïk, 168.
 *Pasquier (Félix), archiviste de la Haute-Garonne, 598, 740.

- Pastor (Ludwig), *Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters*, 365.
- Peiresc (Inauguration du buste de), 747.
- Pennsylvanie (Collection pour l'enseignement de l'histoire publiée par l'Université de), 757.
- Pératé (André), le Vatican, les papes et la civilisation, 714.
- Périgueux (Maitre Jehan Carant, prototypographe de la ville de), 381.
- Périnaïk, 168.
- *Petit (Auguste), archiviste paléographe, 218; conservateur adjoint de la bibliothèque de Besançon, 426.
- *Petit-Dutaillis (Ch.), docteur ès lettres, 219; chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille, 740. — André Réville, 144.
- Peyrat (Fondation), 216.
- Pharmacie de l'hôpital Saint-Nicolas de Metz (Inventaire de), 700.
- Pharmacies dijonnaises (Inventaires d'anciennes), 700.
- Pharmacopée (une) française du xvi^e siècle, 700.
- Pharmacopoles (le Myrouel des), 700.
- Philippe de Chantemilan (Vie et miracles de la bienheureuse), 179.
- Plaisir (De l'emploi de la locution « le bon » du roi, » 226.
- *Portal (Charles), Département du Tarn, accroissement des Archives départementales antérieures à l'an VIII pendant les années 1890-1894, 231. — Compte rendu : Maistre Jehan Carant, 381.
- *Prinet (Max), archiviste aux Archives nationales, 425.
- Procédure (Sur un point particulier de la) mérovingienne, 546.
- Procuratorum (Liber) nationis anglicanæ*, 547.
- *Prost (Bernard). — Comptes rendus : L'Artillerie des ducs de Bourgogne, 700; Inventaires d'anciennes pharmacies, 700.
- *Prou (Maurice). — Discussion à la Société de l'École des chartes, 740.
- *Prudhomme (A.). — Compte rendu : Chartes de Durbon, 174.
- Psalmos (Sancti Hieronymi commentarioli in)*, 186.
- Quantième (Réduction du) de l'année républicaine en jour de la semaine, 600.
- *Raguenet de Saint-Albin, les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, 171.
- Réforme du xi^e siècle (le Premier manuel canonique de la), 390.
- Régis (saint Jean-François), 380.
- Reims (le siège de), 1359-1360, 90.
- Rémois (Catalogue du musée lapidaire), 698.
- Reinach (Salomon), Antiquités nationales. Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye, 537.
- *Réville (André), décédé, 144.
- *Riat (Georges), archiviste paléographe, 218; stagiaire à la Bibliothèque nationale, 598.
- *Richebé (R.), commandeur de l'ordre du Christ, 426; les Trente-deux quartiers du duc de Bragance, 185.
- *Rigault (Abel), archiviste paléographe, 218; attaché au bureau historique des Archives du ministère des affaires étrangères, 218.
- Ristelhuber (P.), Strasbourg et Bologne, 387.
- *Robert (Ulysse). — Discours aux obsèques de M. de Montaiglon, 596.
- Rodocanachi, les Corporations ouvrières à Rome, 181.
- Rome (Les corporations ouvrières à), 181.
- *Saché (Marc), archiviste démissionnaire de la Lozère, 219.
- Saint-Germain-des-Prés (les Bénédictins de) et les savants lyonnais, 376.
- Saint-Germain-en-Laye (Descrip-

- tion raisonnée du musée de), 537.
- Saint-Magloire de Paris (Les origines du monastère de), 237.
- Saint-Michel de l'Abbayette : voyez Abbayette.
- Sanudo (Lettres et mémoires de Marino) l'ancien, 21.
- Savetiers (Les communautés des cordonniers, basaniers et) de Troyes, 563.
- Say (Léon). — Discours sur la tombe de M. Cucheval-Claryngy, 738.
- Schlumberger (Gustave), Mélanges d'archéologie byzantine, 697.
- Schnürer (Gustav), *Die Entstehung des Kirchenstaates*, 546.
- Semblançay, 556; — Documents relatifs à Semblançay, 318.
- *Servois (Gustave). — Discours aux obsèques de Pierre Bonnassieux, 415.
- Siège (le) de Reims, 1359-1360, 90.
- Signature (Une prétendue) autographe d'Ives de Chartres, 639.
- Société de l'École des chartes, 216, 740.
- *Soyer (Jacques), archiviste du Cher, 598.
- Spaniens (Handschriftenschatze)*, 392.
- *Spont (Alfred), docteur ès lettres, 426; Semblançay, 556. — Documents relatifs à Jacques de Beaune-Semblançay, 318.
- Strasbourg et Bologne, 387.
- Sveriges periodiska litteratur*, 186.
- Tarn (Récents accroissements des archives du), 231.
- Tarraconensis* (le *Liber*), 390.
- Teulié (H.), Memorandum des consuls de la ville de Martel (Lot), 382.
- Thé (le Café, le) et le chocolat, 368.
- Théologie (la Faculté de) de Paris, 370.
- Thèses de l'École des chartes, 217.
- Thierry V, comte de Hollande (Un diplôme de), 236.
- Thiers (Etudes sur la ville de), 175.
- *Thomas (Antoine), maître de conférence à l'École pratique des hautes études, 740.
- Thüringische (Eine mailändisch-) Heirathsgeschichte aus der Zeit König Wenzels*, 567.
- Troyes (Les Communautés de cordonniers, basaniers et savetiers de), 563.
- *Trudon des Ormes (Amédée). — Compte rendu : la Faculté de théologie de Paris, 370.
- Universitatis Parisiensis (Chartularium et Auctarium chartularii)*, 547.
- *Valois (Noël), membre suppléant de la commission de publication de la Société de l'École des chartes, 216.
- Van Driesten (E.), la Marche historique de Lille, 705.
- Vanel (abbé J.-B.), les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés et les savants lyonnais, 376.
- Vatican (le), les Papes et la civilisation, 744.
- *Vayssièrre (Augustin), décédé, 220.
- *Viard (Jules). — Date de la mort de Nicolas de Lire, 141. — Comptes rendus : les Communautés des cordonniers, basaniers et savetiers de Troyes, 563; Audijos, 564.
- Vie (la) privée d'autrefois, 368.
- Villard de Honnecourt et les Cisterciens, 5.
- *Villepelet (R.). — Compte rendu : Grégoire de Tours, Histoire des Francs, t. VII-X, 364.
- *Viollet (Paul), chevalier de la Légion d'honneur, 740. — Comptes rendus : Cours de littérature celtique, t. VII, 390; le Premier manuel canonique de la réforme du XI^e siècle, 390; la *Collezione canonica del regesto di Farfa*, 390; le *Liber Tarraconensis*, 391; Une collection canonique italienne au commencement du XII^e siècle, 390.

- Visigothorum (Leges) antiquiores*, 541.
- Viterne (le peintre Jean) et les Célestins de Mantes, 227.
- Waréchaix (les), 545.
- Weiland (L.), *Constitutiones et acta publica imperatorum et regum*, 541.
- Weingarten (Les manuscrits de), 599.
- Wenck (Karl), *Eine mailändisch-thüringische Heirathsgeschichte aus der Zeit König Wenzels*, 567.
- Wolfenbüttel (*Die Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu*), 568.
- Zähringen (*Geschichte der Herzöge von*), 388.
- Zeumer (K.), *Leges Visigothorum antiquiores*, 541.





D
111
B5
t.56

Bibliothèque de l'École
des chartes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
